



En Gaule La Tène finale : stratégies, tactiques et techniques celtiques de guerre (De La Tène D1 à la romanisation - IIe/Ier s. av. J.-C.)

Alain Deyber

► To cite this version:

Alain Deyber. En Gaule La Tène finale : stratégies, tactiques et techniques celtiques de guerre (De La Tène D1 à la romanisation - IIe/Ier s. av. J.-C.). Histoire. Université de Paris IV - Sorbonne, 2008. Français. NNT : . tel-03834399

HAL Id: tel-03834399

<https://hal.science/tel-03834399>

Submitted on 29 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Alain DEYBER

***EN GAULE À LA TÈNE FINALE :
STRATEGIES, TACTIQUES ET TECHNIQUES
CELTIQUES DE LA GUERRE
(De La Tène D1 à la romanisation – II^e /- I^{er} siècle av. J.-C.).***



« Il fut un temps où les Gaulois surpassaient les Germains en bravoure, portaient la guerre chez eux parce qu'ils étaient nombreux et manquaient de terres » (César, BG, VI, 24).

**UNIVERSITÉ DE PARIS IV - SORBONNE
ECOLE DOCTORALE
« HISTOIRE ET CIVILISATION DE L'ANTIQUITÉ »**

N° d'enregistrement au fichier central des thèses :
7745550B*

3

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).
Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.
Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,
28 rue Serpente
75006 PARIS
01 53 10 57 47

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ PARIS IV

Discipline : Histoire ancienne

Présentée et soutenue publiquement par

Monsieur Alain DEYBER

Le 9 février 2008

Titre :

***EN GAULE À LA TÈNE FINALE :
STRATEGIES, TACTIQUES ET TECHNIQUES
CELTIQUES DE LA GUERRE
(De La Tène D1 à la romanisation – II^e /- I^{er} siècle av. J.-C.).***

Directeur de thèse : Monsieur André LARONDE, membre de l'Institut

JURY

Monsieur Jean-Paul GUILLAUMET, directeur de recherches au CNRS
Monsieur Yann LE BOHEC, professeur des universités
Monsieur Michel REDDÉ, professeur des universités
Monsieur Miklòs SZABÒ, professeur d'université,
ancien recteur de l'université de Budapest

2008

SOMMAIRE

Hommages, 6.
Remerciements, 6.

INTRODUCTION, 8.

A). - Pourquoi ce sujet ?, 8.

1. Les raisons d'un choix, 8.

4

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).
Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.
Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,
28 rue Serpente
75006 PARIS
01 53 10 57 47

2. La nature du choix, 10.

B). - Problèmes de définitions : cadre géographique, temporel et questions sémantiques, 13.

1. Le cadre géographique et la structuration de l'espace, 13.

2. Le cadre temporel, 16.

3. Les questions sémantiques : stratégie, tactique, bataille, combat, 19.

C). - Sources et documentation : une analyse critique, 20.

1. L'antiquité, 20.

2. Les temps médiévaux, l'Epoque Moderne, la recherche contemporaine, 29.

I. L'ÉTAT DE GUERRE, 34.

A). Les causes et les motifs conduisant au déclenchement de la guerre, 34.

1. Traditions guerrières et violence ; la guerre à La Tène B et C, 34.

2. Analyse des facteurs, 55.

B). La guerre et la religion, 78.

1. Les rituels guerriers, 80.

2. Peut-on parler d'une religion des armées gauloises ?, 115.

3. Les frontières de la vie religieuse et les lois de la guerre, 135.

C). Le passage de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, 141.

1. Les bases juridiques d'un droit de la guerre, 142.

2. L'exercice du droit d'initiative, 143.

3. Les agents des diplomatie gauloises : un personnel haut en couleur, 146.

4. Les trêves, les traités et les conventions, 150.

5. La fin du conflit et le traitement du vaincu, 155.

II. LE FACTEUR HUMAIN, 176.

A). La mobilisation des armées : problèmes techniques, 176.

1. Les problèmes de la mobilisation, 176.

2. La convocation, 179.

3. Les délibérations, 183.

4. La constitution des armées, 184.

5. Les forces sur le champ de bataille, 189.

B). Le problème du personnel guerrier, 193.

1. La question des effectifs et de leur articulation, 194.

2. La classe militaire, 197.

3. Les autres guerriers, 202.

4. La chaîne hiérarchique et la transmission des ordres, 209.

5. Les non combattants et leur place dans le fait guerrier, 210.

6. Les honneurs ou l'opprobre : récompenses et sanctions, 212.

C). Un facteur d'efficacité ou de faiblesse : le moral, 215.

1. Que sait-on de la psychologie du combattant et de la valeur combative du guerrier des armées celtiques? , 215.

2. Les motivations et autres ressorts, 217.

III. L'ART MILITAIRE, 220.

A). Les « armes » tactiques, la tenue, l'armement et l'équipement des combattants, 220.

1. L'armement gaulois de La Tène D : quelques généralités, 220.

2. Le costume de guerre, 224.

3. L'armement des guerriers, 225.

4. Les armes « tactiques », 247.

B). Peut-on parler de « conceptions stratégiques » ? , 264.

1. Stratégie... n'est pas tactique... ni combat. Les théories à l'épreuve de quelques faits, 264.
2. Défense du territoire et défense du peuple, 272.

C). Les problèmes tactiques : quelques facteurs d'efficacité, 283.

1. Les exercices et l'entraînement au combat, 283.
2. Les mouvements, marches, déplacements et franchissements, 284.
3. La contre-mobilité tactique, 286.
4. Attaque et défense des oppida et des camps, 287.
5. Renseignement et ruse, 293.
6. Un cas particulier : le combat de nuit, 295.
7. La logistique : faits et méfaits, 297.
8. Au total, la durée des opérations et les limites du système de guerre celtique, 300.

CONCLUSION, 303.

A). Bilan des guerres, 303.

1. Un problème méthodologique, 303.
2. Les conséquences, 305.

B). Peut-on identifier des constantes, des disparitions et des innovations ? 313.

1. Les grands principes de la guerre, 313.
2. Les deux paramètres de la manœuvre, 316.
3. Les lacunes du système, 316.

C). Emprunts et influences, 317.

1. Les Grecs et les Carthaginois, 317.
2. Les Romains et les Ibères, 318.
3. Les Germains et les Bretons, 320.

ANNEXES, 321.

GLOSSAIRE, 321.

ABRÉVIATIONS ET SIGLES USUELS, 329.

BIBLIOGRAPHIE, 331.

CARTES, 365.

INDEX GÉNÉRAL, 374.

TABLE DES CARTES, 447.

TABLE DES MATIÈRES, 448.

CRÉDIT ICONOGRAPHIQUE, 453.

RÉSUMÉS, 453.

MOTS CLÉS, 455.

« La formation de la France est pratiquement indissociable de son histoire militaire » (André Corvisier).

Hommages

Cette thèse est dédiée au souvenir de ma mère, Renée (1910-1987), en qui j'ai une dette inextinguible et sans qui rien de tout ce qui suit n'aurait jamais été possible.

Remerciements

Je tiens tout particulièrement à exprimer ici ma profonde reconnaissance à tous ceux des membres de ma proche famille, qui ont supporté pendant quarante ans et avec une infinie patience que je consacre du temps et des moyens à ce travail de « Romain » dirigé d'abord par le regretté Joël Le Gall (†), puis par André Laronde.

Mes vifs remerciements vont également à la centurie de mes collègues français et étrangers, historiens et archéologues ou membres d'autres disciplines, qui au fil de toutes ces années ont honoré mes recherches de leur considération, de leurs conseils éclairés et de leurs encouragements toujours désintéressés. Certains d'entre-eux ont quitté ce monde pour rejoindre le paradis des guerriers, leur souvenir n'en est que plus vivace dans ma mémoire, et l'évocation de leur nom ici même participe de leur appartenance à notre communauté scientifique.

Je souhaite donc honorer par ordre alphabétique :

- Pour la France : Barral Philippe, Bémont Colette, Bertrand Isabelle, Billoret Roger (†), Blanchet Jean-Claude, Brun Patrice, Brouquier-Reddé Véronique, Brunaux Jean-Louis, Buchsenschutz Olivier, Camps Gabriel, Chabot Louis, Colin Anne, Daubigney Alain, Dechezlepretre Thierry, Delestree Louis Pol, Duval Alain, Duval Paul Marie (†), Dieudonne-Glad Nadine, Feugère Michel, Fichtl Stéphane, Fischer Brigitte, Flouest Anne et Jean-Louis, Girault Jean-Pierre, Goguey René, Golvin Jean-Claude, Gomez-de-Soto José, Goudineau Christian, Gruel Katherine, Guichard Vincent, Guillaume Jacques, Guillaumet Myriam et Jean-Paul, Guillet Bernard, Hatt Jean-Jacques (†), Kruta Venceslas, Lambot Bernard, Laubenheimer Fanette, Olivier Laurent, Le Bohec Yann, Le Gall Joël (†), Lumley (de). Henri, Longerstay Monique, Massy Jean-Luc, Mathieu Franck, Michler Matthieu, Millotte Jacques-Pierre (†), Pernet Lionel, Perrin Franck, Peyre Christian, Poux Matthieu, Reddé Michel, Richard Jean-Claude, Sapène Bertrand (†), Sintès Claude, Thiol Sandrine, Triboulot Bertrand, Weisrock André.

- Pour l'Allemagne : Dehn Wolfgang (†), Kimmig Wolfgang (†), Schindler Reinhard, Schoenfelder Martin, Sievers Suzanne.

- Pour l'Autriche : Pertlwieser Thomas, Urban Otto H.

- Pour la Belgique : Lewuillon Serge, Scheers Simone.

- Pour la Croatie : Radman Livasa Ivan.

- **Pour la Grande Bretagne** : Collis John, Ralston Yann.
- **Pour la Hongrie** : Szabó Miklos.
- **Pour le Maroc** : Madame Benslimane, Messieurs Aomar Akerraz, Mohamed Abdeljalil Elhajraoui.
- **Pour la Suisse** : Kaenel Gilbert, Luginbühl Thierry, Paunier Daniel, Voirol Annick.
- **Pour la Tunisie** : Annabi Chédli et Khéreddine, Ben Abed Aïcha, Ben Hassen Habib, Ennabli Abdelmajid, Fantar Mhamed, Ferjaoui Ahmed, Kallala Nabil, Khanoussi Mustapha, Sellaouti Nejib.

J'exprime par ailleurs mes sentiments de gratitude à une communauté particulière de chercheurs : celle des historiens militaires qui ont complété ma culture de base. Mes remerciements vont ainsi à Messieurs les professeurs Philippe Contamine et André Corvisier, au Général (ER). Jean Delmas ancien chef du Service Historique de l'Armée de Terre (SHAT), au Lieutenant-colonel (ER). Gérard Chaduc, ancien conservateur au Musée de l'Armée, et à Monsieur Henri Vaudable, chef du centre documentation du Service Historique de la Défense, pour leurs remarques et suggestions en matière d'histoire de la guerre.

Je ne serais pas complet si j'oubliais de mentionner le manipulateur de mes quelques trois cent collaborateurs qui, de 1967 à 1981, ont prêté main forte à mes entreprises archéologiques de terrain, sans considération de la saison. Ils sont trop nombreux pour les citer tous, mais j'ai une pensée particulière pour Madame Edmée Ladier, Messieurs Marc Dalaut, Jean-Marie Laurent et Gérard Tisserand, qui m'ont secondé fidèlement pendant plusieurs années, et sans qui certains des travaux que je cite dans cette thèse n'auraient probablement pas vu le jour.

Enfin, cette thèse a reçu la relecture critique de Jean-Paul Guillaumet et de Michel Reddé quant au fond, de ma fille cadette Anne-France Deyber pour sa mise en forme, ainsi que de mon gendre Philippe Beucher pour les traductions des résumés en anglais. Ils ont été à la peine : qu'ils trouvent ici l'expression de ma particulière gratitude.

INTRODUCTION

A). - Pourquoi ce sujet ?

1. Les raisons d'un choix.

Ce travail est paradoxalement le fruit indirect de recherches commencées en 1964, dans le bassin de Saint-Dié-des-Vosges. A la différence de l'Alsace et de la Lorraine qui l'encadrent à l'est et à l'ouest, cette région de moyenne montagne ne fut occupée que tardivement par l'homme, les recherches récentes ne parvenant guère à remonter avant l'époque Néolithique. A vrai dire, elle ne commença à susciter l'intérêt des premiers groupes humains pour ses richesses naturelles, en particulier minérales et minières, qu'à partir du -VIIe/VIe s. av. J.-C¹. Cette exploitation, pour la première fois pensée et organisée, excita probablement précocement des convoitises, car les habitats perchés et fortifiés de cette microrégion conservent les traces de violences à différentes étapes de leur histoire. En effet, la vie y devint précocement chaotique à la fin du -Ve s. Après une période de vide démographique, l'occupation reprit dans le courant du -IIIe s. et de nouveaux incidents, enregistrés dans les cinq niveaux d'habitat de l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges), se produisirent à partir de la fin du -IIe s. Jusqu'à la fin de la première moitié du -Ier s. Les conflits prirent une tournure nouvelle avec l'irruption, au milieu du -Ier s., de la puissance romaine. Il semble que la fièvre ne retomba qu'après l'installation du Limes romain en Germanie, sous l'empereur Auguste (DEYBER, 1978, 1980, 1981, 1982, 1984, 1992, 1993, 1998-99, 2003, 2004; Centre Archéologique Européen, 2000, 2002, 2003, 2005; JOLY, 2002; TRIBOULOT, MICHLER, 2006c). Dès 1967, il m'apparut que l'étude des *oppida* du bassin de Saint-Dié-des-Vosges ne pouvait se concevoir qu'en lien et par rapport aux régions voisines. Au début des années 1970, j'avais ainsi envisagé, sous les auspices du regretté Joël Le Gall, de préparer une thèse d'Etat sur "*Le Rhin supérieur, des Vosges à la Forêt Noire et aux franges jurassiennes*". Parallèlement, j'entamais des recherches plus approfondies sur les problèmes de la guerre dans le monde celtique (DEYBER, 1984). Force fut précocement de constater qu'il y avait très peu de travaux consacrés au sujet, en tout cas la documentation existante était beaucoup trop sommaire pour répondre aux nombreuses interrogations qui se posaient à moi au fur et à mesure de l'état d'avancement des travaux. L'année 1981 marqua assurément un tournant, je dus en effet abandonner, en raison même de mes fonctions professionnelles de plus en plus prenantes et éloignées géographiquement de mon centre d'intérêt initial, les recherches régionales de terrain que j'avais entrepris quinze années plus tôt. Héritier d'une formation classique croisée au métier des armes, et notamment à l'expérience de la recherche et de l'enseignement de l'histoire militaire, j'orientais de plus en plus mes travaux sur les problèmes de la guerre dans le monde celtique (DEYBER, 1981, 1986, 1987). A partir des années 1990, ma participation aux travaux de recherche sur

¹ C'est précisément le cas aux carrières de meules des « Fossottes » de La Salle (Vosges).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Alesia sous la direction de Michel Reddé, d'une part, la fréquentation des équipes de recherche du Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray dirigé par Vincent Guichard, d'autre part, contribuèrent à faire émerger de nouvelles problématiques à partir de découvertes inédites. Cette décennie marqua un tournant radical et les expériences vécues infléchirent dans un sens complètement nouveau mes recherches poursuivies jusqu'ici (DEYBER, 1992, 1994, 1996, 2001, 2002, à paraître).

Le défi était important, la tâche ardue, car il n'existait pas d'école de recherche en France qui se consacraient à l'étude des problèmes de la guerre dans le monde celtique dans son ensemble, et de la Gaule historique en particulier. Le travail précurseur de Jean-Paul Brisson sur la guerre à Rome (BRISSON, 1969), suivi de celui d'Yvon Garlan sur la guerre dans l'Antiquité (GARLAN, 1972) et de Jean-Pierre Vernant sur la guerre en Grèce (VERNANT, 1999), marquèrent les prémices d'un changement d'attitude de la communauté universitaire française vis à vis de l'histoire bataille, peu prise jusqu'ici, étant observé que ce type de travail d'histoire militaire a toujours fait totalement défaut pour la Gaule, quels que soient le thème et la période envisagée, pré-romaine ou romaine. Ces chercheurs s'inscrivaient dans la lignée des travaux de François Chamoux (1968), d'André Aymard et de Jeannine Auboyer (1994), qui avaient remis en scène le thème de la guerre en Grèce.

Les préhistoriens en revanche ont bien songé à se pencher sur les problèmes de la violence aux époques préhistoriques, mais ils ne l'ont fait que tardivement et l'essai n'a pas été transformé pour l'époque suivante : la protohistoire et les âges des métaux, décidément parent pauvre du thème (GUILAINE, ZAMMIT, 2001).

Les oeuvres classiques antérieures sur la Gaule d'Albert Bayet (1930), Jérôme Carcopino (1958), Paul Marie Duval (1949, 1968, 1971), Albert Grenier (1970), Jacques Harmand (1967b, 1970, 1973, 1978), Louis Harmand (1970), Jean-Jacques Hatt (1961, 1966), Henri Hubert (1950a-b), Camille Jullian (1907-1914, 1920-1926, 1963), Ferdinand Lot (1967), André Piganiol (1967), Michel Rambaud (1957, 1966), Emile Thévenot (1966), Jacques Vendries (1948) et Jean de Vries (1963), n'ont abordé que très partiellement les questions relatives à la guerre, non sans laisser entrevoir de profondes divergences quant à l'importance à donner à celle-ci chez les Celtes. Les rares allusions ou paragraphes consacrés par ces savants au sujet se contentent de généralités, portant rarement sur les méthodes de faire la guerre et plutôt sur les résultats nuancés obtenus selon l'adversaire, le lieu et l'époque.

A mon sens, tous ces auteurs présentent en commun le défaut de s'être focalisés sur les faiblesses militaires des Celtes ou des Gaulois, sans avoir cherché véritablement à savoir s'ils n'avaient pas eu en contrepoint quelques qualités guerrières qui furent bien réelles, nous le verrons. La raison réside peut-être dans le fait que toute l'historiographie de ces cinquante années du XXe siècle fut marquée par les traumatismes des deux conflits mondiaux, l'influence des guerres de décolonisation étant pour sa part perceptible à partir des années 1960 – 1970 dans la littérature historique.

La situation commença à changer à partir de la fin des années 1970, avec l'arrivée dans les cercles de la recherche d'une nouvelle génération d'historiens et d'archéologues, tant en France qu'à l'étranger. Ils renouvelèrent complètement le genre et suscitèrent, par leurs travaux, un intérêt grandissant pour les questions touchant à la guerre dans le monde celtique. Les travaux de Jacques-Pierre Millotte sur la protohistoire européenne, ceux¹⁰ d'Olivier Buchsenschutz sur l'habitat

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

celtique, les recherches pluridisciplinaires et européennes conduites à l'*oppidum* de Bibracte sous l'autorité de Jean-Paul Guillaumet puis de Vincent Guichard, ont complètement révolutionné notre vision de l'organisation sociétale et de la culture matérielle des Celtes (v. les travaux de MILLOTTE, BUCHSENSCHUTZ, GUILLAUMET, GUICHARD). Parallèlement et à la faveur des grands travaux d'aménagement du territoire, se multipliaient en France depuis trente ans des découvertes de sanctuaires qui confirmaient sur de nombreux points ce que les auteurs anciens nous avaient appris des croyances et des pratiques cultuelles des Celtes, nous donnant de celles-ci une image beaucoup plus diversifiée qu'on ne l'imaginait (ARCELIN et BRUNAUX, 2003, p. 1 – 7). Du reste, Jean-Louis Brunaux réalisa, dans le cadre de sa thèse d'habilitation à diriger les recherches soutenue en 2003, un travail précurseur sur le thème des liens existant entre la guerre et la religion celtique en confrontant les témoignages littéraires aux *realia* archéologiques. On regrettera pourtant que son approche ait été essentiellement anthropologique, et qu'il ait été plus question de religion que de guerre à proprement parler (BRUNAUX, 2004, p. 9-11). Les travaux annuels de l'Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer fondée par Alain Duval et Jacques-Pierre Millotte en 1976 (AFEAF), d'abord purement limités au territoire national, connurent une extension rapide à l'échelon européen et consolidèrent cet élan scientifique inédit. Les colloques régionaux et thématiques de l'AFEAF, dont vingt-cinq volumes ont été publiés depuis 1977 (liste et éditeurs dans *BAFEAF*, 20, 2002, p. 66-67) et dont nous utiliserons quelques-uns de manière privilégiée au fil des pages, ont renouvelé profondément notre vision de la société celtique aux deux Âges du Fer. La récente extension de la Communauté européenne vers l'est et son passage à vingt-sept Etats membres depuis le 1^{er} janvier 2007 facilitera sans aucun doute dans l'avenir l'étude des Celtes orientaux, assez peu développée jusqu'ici (RDRA, RYBOVÁ, 1995 ; SZABÓ, 1992 ; 1997b ; GUILLAUMET, 2000 ; Les Celtes, 2006 ; KRUTA, 2006 ; SANKOT, 2007).

Sans préjuger d'un tel avenir, l'ouverture ou la reprise des fouilles sur quelques champs de bataille* de la conquête romaine de l'Occident a apporté une contribution majeure à notre connaissance de l'art de la guerre antique. Le mouvement est concomitant à un regain d'intérêt ou à une redécouverte des grands champs de bataille de l'Histoire par la communauté scientifique internationale, des deux côtés de l'Atlantique (FREEMAN, POLLARD, 2001). A côté, d'une part des grands champs de bataille espagnols de *Numancia* (LUIK, 2002 ; ULBERT, 1984) et d'*Osuna* (SIEVERS, ROUILLARD, 1997), d'autre part des sites français de *Gergovia* (GUICHARD, 1998), d'*Alesia* (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001), et d'*Uxellodunum* (GIRAULT, 2004, 2007) sur lesquels je reviendrai, de nombreux petits sites ont apporté une contribution appréciable de *militaria* (GUICHARD coord., "Militaria césariens en contexte gaulois", à paraître). Je n'ai pas vocation à en dresser ici un inventaire exhaustif, retenons seulement les noms de quelques-uns qui nous ont apporté des compléments utiles : en France, les *oppida* de « La Cloche » aux Pennes-Mirabeau (CHABOT, FEUGÈRE, 1993), de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine et de « La-Bure » à Saint-Dié-des-Vosges (DEYBER, DALAUT, LADIER, WEISROCK, 1984 ; TRONQUART, 1989 ; MICHLER, PROVOST, 2004).

Ces orientations multiples ont été consacrées et encouragées au niveau national par les grandes fresques historiques de Paul¹¹ Marie Duval, prolongées après sa

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

disparition par celles de Christian Goudineau (DUVAL P.-M., 1977; GOUDINEAU, 1990, 1993). Dès lors, mon sujet étant devenu solidement documenté par tous ces travaux de terrain et leur exploitation scientifique érudite, il devenait possible d'envisager l'étude des problèmes de la guerre en Gaule à l'époque de La Tène finissante sous un angle neuf, et, je le crois, inédit. C'est précisément ce défi que j'ai choisi de relever.

2. La nature du choix ;

Pour autant, peut-on dresser un état militaire ou guerrier de la Gaule celtique à l'époque de La Tène finale, comme certains chercheurs ont entrepris de le faire en traitant de thèmes généraux comme la guerre et l'armement (BRUNAUX, LAMBOT, 1987), l'habitat groupé (AUDOUZE, BUCHSENSCHUTZ, 1989), la guerre et la religion (DAUBIGNEY, 2003; BRUNAUX, 2004) et quelques autres sujets d'importance secondaire?

Si l'on examine ces savants travaux de près, on constate que l'étude de Brunaux et Lambot est technique, elle porte sur les armes considérées en tant que *realia* et réserve peu de place aux questions proprement militaires. La recherche d'Audouze et Buchsensschütz à forte connotation sociétale est centrée sur l'habitat en général et défensif en particulier ; les *oppida* sont considérés en tant que manifestations ostentatoires de la puissance et de la richesse de l'aristocratie possédante, et non pas en tant qu'éléments d'une politique de défense du territoire et/ou du peuple. L'article de Daubigney et le livre de Brunaux sont avant tout à finalité anthropologique, la guerre n'y est pas considérée du point de vue polémologique. La place qu'y occupent les sanctuaires de Gournay-sur-Aronde (Oise) et de Ribemont-sur-Ancre (Somme) y est excessive ; les enseignements tirés de l'étude de ces deux sites très représentatifs de La Tène C, pour importants qu'ils soient pour notre connaissance de la religion gauloise, ne sauraient valoir pour toute la période de La Tène, et encore moins s'appliquer à toute la Gaule sans risque d'erreur. L'évolution de l'art de la guerre sur la longue période qui s'étend de -500 (La Tène A) à notre ère (La Tène D2b) se dégage mal des récits fabuleux des origines. Or, on va le voir, des changements importants sont intervenus dans l'appréhension du phénomène guerre et de ses manifestations au moins à partir du premier quart du -III^e s. (La Tène B2), une époque pour laquelle on dispose pour la première fois dans l'histoire du monde celtique de sources diversifiées d'une certaine consistance.

Dans son étude magistrale consacrée à *César et la Gaule*, Christian Goudineau a bien dédié vingt-cinq pages à l'étude des forces gauloises de la décennie -50 mais il n'entre pas dans les détails de la guerre et des problèmes qu'elle soulève au plan spécifiquement militaire (GOUDINEAU, 1990, p. 259-274). L'exposition *Les Celtes* au *Palazzo Grassi* à Venise en 1991, et les ouvrages qui lui ont été consacrés ultérieurement, n'ont pas plus traité cette question : elle en fournissait pourtant une occasion propice car elle associait des chercheurs issus d'horizons divers et de toute l'Europe (MOSCATI, 1991, 1997, 2001). L'utile et récent dictionnaire de Venceslas Kruta sur les Celtes n'y consacre pas de notice particulière : on passe directement à la lettre « G », de la notice consacrée au site du *Gründberg* à celle de *Guernesey* (KRUTA, 2000, p.649). Tout récemment, la table ronde de Cambridge consacrée aux mutations de l'âge du Fer, organisée dans le cadre d'un projet européen initié par Christian Goudineau en 2005/2006, ne fait toujours aucune place au fait guerrier (HASELGROVE, 2006). On voit bien que la communauté scientifique n'a pas d'appétence pour le sujet, et se contente¹² de reproduire ce qu'on savait déjà :

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

raconter les auteurs anciens sans les critiquer, et, partant, sans jamais rien apporter de bien neuf que nous ne sachions déjà.

A de rares exceptions près, les termes d' *expansion*, d' *invasion*, d' *implantation*, d' *installation*, d' *oppida*, d' *armement* sont employés par tous les auteurs sans qu'ils ne se posent jamais la question de savoir, au fond, comment les choses se passaient réellement sur le terrain, quels impacts elles avaient sur les hommes et quels problèmes elles soulevaient. Seule la question du *mercenariat* a bénéficié d'une approche un peu plus réaliste, j'y reviendrai. Il est vrai que les données relatives à la guerre chez les Celtes sont éparpillées au fil des notices consacrées aux sites antiques, aux hommes et aux objets, ce qui ne facilite pas la tâche du chercheur. Une piste d'avenir consisterait à entreprendre des travaux d'ensemble, fondés sur une méthodologie commune et des protocoles acceptés par tous.

Désireux de contribuer à combler cette lacune², je crois donc utile, ici, d'avertir le lecteur que mon travail est avant tout le fruit d'une recherche d'histoire militaire, et non pas un travail d'histoire générale, d'histoire bataille ou d'étude portant sur les seuls *realia* archéologiques.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, l'historien peut désormais solliciter de nouvelles connaissances consécutives aux progrès de la recherche historique et archéologique intervenus au cours des trente dernières années. La confrontation des trouvailles avec les données littéraires permet de retrouver les jalons d'un grand nombre d'évolutions et d'influences. Les résultats obtenus sont de triple nature.

En premier lieu, les étapes de la formation et de l'organisation interne de la société gauloise nous sont mieux connues, même si subsistent encore (et subsisteront toujours), ici et là, des zones d'ombre. Par exemple, nous disposons maintenant d'un certain nombre de clés pour distinguer les différents niveaux de la société celtique et, nous le verrons, les rapports qu'ils entretenaient entre eux.

En deuxième lieu, les influences réciproques résultant des contacts entre populations diversement structurées et les peuples extérieurs sont également mieux identifiées, même si toutes ne peuvent pas recevoir d'explication et font, de ce fait, l'objet de débats parfois passionnés et passionnels; en direction des marges de l'est, la distinction entre Celtes et Germains est assurément un cas d'école.

En troisième lieu, nous comprenons bien que les contacts diversifiés caractérisés par des rapports conflictuels, voire belliqueux, sur l'ensemble du territoire, ont pu modifier un état initial de la société que nous rapporte tel ou tel texte pour un lieu et une époque donnés; ainsi, il est clair que les invasions et les mouvements de populations du -Ve/IVe s. d'une part, les mouvements de colonisation et d'occupation rampante du -IIIe s. d'autre part, mais encore l'affirmation de la politique de conquête de Rome à partir de la fin du -IIe s., sont principalement responsables des différences régionales, et nous fournissent des explications sur la structuration nuancée de l'espace celtique (BRUNAU, 2004, p. 12 – 15, 24 – 27).

Nous posons donc pour postulat que la guerre dans le monde celtique, et plus particulièrement gaulois, a constitué un des aspects à part entière de la civilisation de ce temps, et a représenté le moyen normal de régler les conflits, individuels ou collectifs. Dans le cadre des sociétés antiques, les armées tenaient

² Le travail individuel ne remplacera jamais la recherche collective.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

toujours une grande place où les détenteurs du pouvoir, qu'ils soient souverains, princes, simples petits chefs ou magistrats devaient être aptes à commander des hommes et à vaincre leurs ennemis. C'est pour cette raison que ces sociétés étaient organisées militairement, nous aurons maintes fois l'occasion de le rappeler (ARDANT du PICQ, 1914, p. XXII ; SAULNIER, 1980, p. 1; DEYBER, 1986, p. 331; BRUNAUX, 2004, p. 32, 39, 41). Dans l'Antiquité classique ou Proche orientale, « *Les contraintes découlant de l'existence d'une armée permanente ou quasi-permanente étaient sans doute la cause principale de l'apparition des premiers Etats et de leurs appareils administratifs* » rappelle avec justesse Laurent Henninger, citant par ailleurs André Corvisier pour qui l'armée fut, au moins en Europe, une « *accoucheuse d'Etat* » (HENNINGER, 2005, p.63). Le monopole progressif de la violence armée accaparé par un petit groupe d'hommes de plus en plus riches, et donc de plus en plus puissants, a incontestablement contribué de façon centrale à faire émerger des puissances locales puis régionales qui purent s'imposer par la force à leurs voisins. J'essaierai d'analyser ce processus dont rend compte la révolution militaire à laquelle on assiste entre le -IIe et le -Ier s. Tâche ardue car les choses se compliquent à partir du moment où l'on cherche à reconstituer les cheminements qui ont conduit à cette situation et à en expliquer les évolutions. Comme l'écrivait Pierre Grimal en 1994, « *Il est difficile de penser les choses passées sans les dénaturer en projetant sur elles les ombres du présent* » (GRIMAL, 1994, p. 95).

Tout au long de mon étude, je me suis efforcé de comparer l'état d'une situation donnée par rapport à des états similaires antérieurs ou postérieurs. On s'apercevra ainsi que sur une longue période, de la fin du -IIIe s. à 1815 soit pendant plus de vingt siècles et antérieurement à la mécanisation des armées qui a profondément révolutionné l'art de la guerre, les hommes du passé et en tout premier lieu les Celtes avaient précocement assimilé les grands principes de la guerre et les paramètres de la manœuvre, qui sont systématiquement enseignés dans les écoles militaires et les états-majors des armées depuis le XVIIIe siècle. En ce sens, ils ont été les précurseurs d'une proto-pensée militaire avant la lettre.

Mon travail se veut donc une entreprise de réflexion critique à forte connotation « art militaire » par rapport aux seuls problèmes économiques, politiques, sociaux, religieux et matériels abordés jusqu'à présent par les archéologues et les historiens. Ces chercheurs oublient systématiquement que l'histoire économique, politique, sociale, religieuse implique aussi le recours à l'histoire militaire, et ceux qui font de l'histoire militaire négligent les autres aspects. C'est notamment le cas, à titre d'exemple, des travaux de Brunaux qui suit une approche anthropologique (BRUNAUX, 1987, 2005), de ceux de Soulhol et Sardin dont le fil directeur est militaire (SOULHOL, SARDIN 2000), ou de Richardot qui manie les éternels poncifs qui n'apportent rien au débat (RICHARDOT, 2006).

B). - Problèmes de définitions : cadre géographique, temporel et questions sémantiques.

1. Le cadre géographique et la structuration de l'espace.

Mon travail porte sur *la Gaule* historique, telle que la dessinent les textes

antiques, et, en particulier, César dans ses *Commentaires* et Strabon dans sa *Géographie* (GOUDINEAU, 2003a).

Contrairement à l'idée que s'en faisaient nos prédécesseurs du XIXe siècle, la Gaule antique et plus particulièrement protohistorique était composée « *de plusieurs unités distinctes, non d'une unité possédant une identité forte* » (FERDIÈRE, 2005, p. 5). Monique Clavel-Lévêque avait souligné aussi la diversité de cet ensemble géographique qui, du Rhin aux Pyrénées et de l'Atlantique aux Alpes, constituait de par sa masse un vaste ensemble occupé, mis en valeur et, selon le cas, dévasté par des populations pas toutes stabilisées, aux origines contrastées (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989). Pour autant, la diversité de la Gaule était déjà perçue par César (*BG*, I, I) et clairement exprimée par camille Jullian qui avait parfaitement assimilé ce fait. Les auteurs contemporains qui prétendent la découvrir cherchent à se valoriser en laissant paraître qu'ils ont découvert ce qui était su depuis plus de deux mille ans ! C'est dire qu'ils n'apportent rien au dossier.

S'il est vrai que les attaches maritimes constituent des limites naturelles franches, c'est moins vrai pour les attaches continentales. Entre ces limites que nous allons brièvement retracer, les montagnes centrales, les massifs isolés et les bas pays ont du entraîner des différences dans la civilisation matérielle que nous commençons à percevoir ou à deviner au travers des *realia* archéologiques.

a. Les attaches maritimes.

Elles constituent des limites naturelles franches. A la côte méditerranéenne au Sud - Sud-Est, entre les Pyrénées orientales et le trophée de La Turbie (Alpes-Maritimes), succède l'Océan et la Manche à l'Ouest - Nord-Ouest, jusqu'aux bouches du Rhin. Il n'est pas niable que certains littoraux ont changé depuis ces époques lointaines.

Sans entrer dans les détails, on se remémorera que les **côtes méditerranéennes** ont subi des changements notables sur leurs tronçons de Sète au Rhône, en Camargue occidentale et sur le delta rhodanien. Sur **l'Atlantique**, des changements sont intervenus sur les côtes de l'Aquitaine occidentale (ensablement), en Poitou-Charentes (envasement) et dans le Morbihan (effondrement progressif de la plate-forme continentale provoquant l'ennoisement des zones basses). Sur **la Manche** (l'Océan Britannique des Anciens) et la Mer du nord, l'ensablement des rivages et le grignotage des falaises sont à l'origine de la modification des tracés littoraux. A La Tène D, il n'est pas soutenable de considérer la Manche comme une limite intangible, car les Gaulois du Nord-ouest et de l'Ouest de la Gaule entretenaient des rapports politiques et économiques étroits avec leurs cousins installés en Bretagne insulaire méridionale. L'invasion belge du -IIIe s. était allée mourir jusque là. Je serai donc conduit à évoquer cette situation chaque fois que cela s'avèrera nécessaire. En ce qui concerne les bouches du Rhin, il est évident que la situation dans l'Antiquité était très différente de celle d'aujourd'hui mais nous ne savons pas dans quelle mesure et comment cela s'est produit. Les rivages étaient longés par des courants qui ne facilitaient pas la navigation et la constitution de marines de guerre pour en défendre les accès ou accompagner les convois marchands. De toutes façons, sur la façade méridionale, la suprématie grecque à laquelle succéda celle de Rome ne fut jamais mise en cause par les quelques peuples gaulois qui s'égayaient le long des côtes. La documentation matérielle a largement démontré que des liaisons régionales existaient entre la Gaule, la Péninsule Ibérique et l'Italie. Il en alla peut-être de même sur les routes océaniques,¹⁵ entre la Péninsule Ibérique et l'Aquitaine

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

celtique, mais nous ne le savons pas avec certitude. La Manche occidentale paraît avoir été peu fréquentée entre les deux Bretagne, continentale (l'Armorique antique) et insulaire (l'île de Bretagne proprement dite). La navigation remontait vers la Manche orientale pour atteindre la Bretagne insulaire ; le nord de l'Ecosse pouvait être atteint par la Mer du nord, puis l'Irlande par la mer d'Irlande.

b. Les attaches continentales.

Du nord au sud, elles sont moins nettes. Elles sont tout d'abord matérialisées par le cours du Rhin, de son embouchure jusqu'à sa source (Mont « Marie ») et celle du Danube naissant. Suivent ensuite les trois chaînes de montagne jurassienne, alpine et pyrénéenne; ces chaînes constituent des limites d'autant moins nettes que dans l'Antiquité, elles ne constituaient pas des zones frontières linéaires étanches, nous le verrons.

Loin d'être une barrière infranchissable, **le Rhin** fut plutôt à haute époque un trait d'union entre différentes régions, et donc un pont entre les peuples qui le franchissaient sans difficulté majeure. Un certain nombre de voies naturelles y convergent sur les deux rives : du sud au nord, voie du Danube relayée par la trouée de Belfort et la dépression des lacs helvétiques; puis trouée de Pforzheim vis à vis de laquelle s'ouvre celle de Saverne; ensuite trouée de la Moselle; enfin vallée du Rhin inférieur communiquant avec la grande plaine du Nord et la Meuse. C'est pour cette raison qu'on ne peut pas considérer le Rhin comme une frontière, dans l'acception actuelle qu'à ce mot. Les Germains de César étaient des Celtes, d'où mes références fréquentes à ces peuples qui formaient des tribus parentes avec les Gaulois.

Les Alpes antiques sont mal connues; on distingue à haute époque quatre grands secteurs transversaux qui sont, du sud au nord, les Alpes Maritimes, les Alpes Juliennes (ou Cottiennes du Mont Viso au Mont Cenis), les Alpes Grées (du Cenis au Mont-Blanc) et les Alpes Pennines (du Mont-Blanc aux sources du Rhône et aux « Colonnes du Soleil »). Les Anciens avaient une idée horripilante des Alpes, ils ne savaient pas les mesurer et en exagéraient les difficultés. Il n'en demeure pas moins que les passages des Alpes étaient faciles eu égard à d'autres chaînes montagneuses. A la convergence des vallées côté italien s'oppose la divergence de celles-ci en Gaule Transalpine, faisant du môle alpin une zone stratégique de tout premier ordre. Cinq grands cols permettaient de passer d'un piémont à l'autre, ainsi du Nord au Sud le Simplon, le Grand Saint-Bernard, le Petit Saint-Bernard, le Cenis, le Pas-de-La-Coche (GALBERT, 2005) et le Genève.

Dans **les Pyrénées**, les vallées d'accès sont nombreuses mais se terminent toutes en impasse; les cols se limitent à trois, ainsi d'ouest en est Roncevaux, le Somport et le Perthus. La circulation intra-pyrénéenne est également difficile, peu de passages existant entre vallées du versant gaulois ce qui favorise les particularismes et rend difficile une entreprise de conquête.

c. Les montagnes centrales.

Elles constituent le cœur de la Gaule celtique et paraissent avoir été plutôt accessibles. Cet ensemble appelé « Les Cévennes » par les Anciens, est entouré par un anneau continu de dépressions et de plaines. A la différence de l'Espagne (Meseta) et de l'Italie (Apennins), il ne morcelle pas la Gaule. Il en va de même des **petits massifs isolés** (hauteurs armoricaines, Perche) ou des **moyennes montagnes** (Ardennes, Vosges, Jura) qui ont été facilement pénétrés par les hommes en quête de ressources.

Les bas pays comme le **bassin aquitain** au sud de la Garonne, le **bassin parisien** et les **dépressions périphériques** en forme de couloir (Les Limagnes, l'axe Moselle - Saône – Rhône, l'axe de la Garonne) ont facilité la circulation et les échanges inter et intra-régionaux.

Le **réseau hydrographique** gaulois, qui passait déjà dans l'Antiquité pour un chef d'œuvre de la nature, a tracé en Gaule interne les principales voies naturelles reliant les peuples entre eux. Mais il est clair que tous ces axes, s'ils reliaient les hommes, étaient autant de facteurs de disputes et de guerres. Cette structuration nous le verrons, joua un rôle important dans la résistance armée que les peuples gaulois tentèrent d'opposer à Rome pour se soustraire à son emprise, à deux générations d'intervalle, entre -121/118 et -51 (DEYBER, 1981, p. 5; 1987, p. 146, 165-167, 177-181; 1994, p. 35-36, 38-39). Faute de documents littéraires, nous savons peu ou prou comment la géographie influa antérieurement à cette époque sur l'histoire des peuples, mais il serait inconcevable qu'elle n'ait pas eu d'influence sur les rapports de force.

Pour autant, les résultats des travaux archéologiques des trente dernières années appliqués aux problèmes de la guerre permettent-ils de structurer la Gaule en grands **domaines régionaux**? Si cela paraît applicable tant pour les productions matérielles que pour les réalisations architecturales (BRUNAU, 2004, p. 12-15), je pense qu'il est prématuré d'appliquer une telle méthode à tout ce qui touche à la guerre, qu'il s'agisse des *militaria* comme de tous les aménagements du terrain. Une première approche a été tentée en 2002 pour l'armement romain tardo-républicain, à l'occasion de la table ronde *Militaria césariens en contexte gaulois* qui s'est tenue à Bibracte (DEYBER, 2002, à paraître). Il conviendrait de renouveler l'essai en l'appliquant cette fois aux *militaria* celtiques, une entreprise de recensement de longue haleine qui reste à faire, mais qui ne peut être menée avec quelques chances de succès sans de très nombreuses collaborations sur tout le territoire. En ce qui concerne les rapports de la guerre avec la religion, Jean-Louis Brunaux soulignait déjà, en 2004, que « *Ces cinq régions [qu'il définissait] ne se prêtent pas également au type d'analyse qui est envisagé ici* », or Jean-Louis Brunaux écartait de l'ensemble gaulois, sans s'en expliquer, la Gaule transalpine (BRUNAU, 2004, p. 12), une région précocement conquise par Rome que, en ce qui me concerne, je juge indispensable de maintenir dans l'ensemble homogène que j'ai défini plus haut. A La Tène D1b et D2, la romanisation y est certes en cours, mais elle est encore loin d'avoir atteint le niveau de perfection qui sera le sien sous le Haut Empire romain.

En effet, la Gaule méridionale est intéressante à plus d'un titre car des influences multiples s'y sont entremêlées sur son sol depuis au moins le -VIIe., et il est impossible qu'elles n'aient pas à leur tour « contaminé » par capillarité l'Aquitaine et la Celtique centrale auxquelles elle confine. Pour illustrer mon propos par deux exemples pris aux deux extrémités de la Gaule, il ne faudrait pas déduire de l'absence d'*oppida* de La Tène moyenne et finale en Picardie occidentale, dans le Nord et en haute Normandie, l'absence de conflits ou de guerres. De la même manière, les nombreux petits sites de hauteur fortifiés de Gaule méridionale ne sont pas obligatoirement la marque d'une ambiance perpétuellement conflictuelle entre les individus et les collectivités dont ils revendiquent l'appartenance (GARCIA, 2004). Sur un point donné, l'absence de preuve ne constitue jamais en soi la preuve qu'il n'y a rien ; une découverte fortuite peut toujours apporter un démenti.

2. Le cadre temporel.

Pour les époques lointaines, le temps n'a pas la même valeur que celle qu'il représente pour nous. On serait donc bien en peine de dire à quelle date débute l'histoire de la Gaule. Les historiens ne s'accordent même pas entre eux pour dire quand elle finit. Partir d'une date donnée nécessite obligatoirement de remonter au minimum à un ou deux siècles avant celle-ci, c'est à ce prix qu'on peut espérer parvenir à expliquer les origines de la situation en présence de laquelle on se trouve.

a. La Tène finale ou D.

Il faut donc se fixer un cadre et c'est la raison pour laquelle j'ai volontairement limité mon étude à l'époque **de La Tène finale ou D** qui constitue la phase ultime du deuxième âge du Fer. Les chercheurs s'accordent à la faire débiter aux alentours de -150/-140, et se terminer selon les régions au plus tôt vers -30 et au plus tard vers -10, c'est à dire qu'elle couvre une période de l'histoire d'environ onze à quatorze décennies. Le *terminus post quem*³ est fixé par la conquête romaine intervenue précocement dans le Midi, soixante dix ans plus tard en Gaule centrale et une génération encore après dans les régions périphériques matérialisées par les Alpes, les Pyrénées et les Vosges. C'est donc la seconde moitié du -IIe s. et la presque totalité du -Ier s. qui sont couverts par mon étude.

Par rapport au -IIIe siècle précédent pour lequel nous sommes bien documentés sur la guerre⁴, le nombre et la valeur de la documentation des deux derniers siècles sont contrastés, j'y reviendrai (v. *infra* C. – Sources et documentation : une analyse critique). Pourtant, cette période de La Tène D n'a pas fait au plan militaire l'objet d'études de fond, je l'ai dit. Bien évidemment, je suis obligé de croiser les sources d'information relatives à La Tène D avec celles, antérieures, de La Tène A (vers -450/-390) à La Tène C2 (vers -190/-140) chaque fois que des changements sont intervenus, ou, au contraire, pour souligner les permanences perpétuant des traditions plus anciennes. J'ai donc retenu la période qui va de -150/-140 à -12 pour les raisons historiques que j'expose maintenant.

Comme le souligne à juste titre Alain FERDIÈRE, « le concept de «Gaule» est en fait au moins en partie forgé, dans son acception large (du Rhin à l'Atlantique), par César » (FERDIÈRE, 2005, p. 5). De plus, les habitants de la Gaule sont à cette époque déjà les héritiers d'une longue tradition guerrière qui remonte au début du -IVe s. et sur laquelle je reviendrai (v. *infra*, C., Sources, 1; L'Antiquité). Les travaux d'André RAPIN sur les armes ont montré à plusieurs reprises que certaines catégories de Gaulois avaient participé aux invasions ou à la colonisation des pays du pourtour nord de la Méditerranée centrale ou orientale d'où ils avaient rapporté chez eux quelques « souvenirs » de leurs aventures guerrières (RAPIN, 2007), soit sous forme de butin, soit sous forme de paiement des services rendus. Les Gaulois de La Tène D ont donc déjà derrière eux une longue tradition guerrière.

³ Appelé également *a quo* par certains auteurs, il marque la limite chronologique supérieure à partir de laquelle on peut situer dans le temps un vestige ou une structure.

⁴ Mais en contrepartie la documentation dont nous disposons est géographiquement limitée, laissant de côté de larges pans de la Gaule (ARCELIN, BERNARD, 2003, p. 6, fig. 1).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

b. **Le *terminus ante quem**** de la période que j'ai retenu est marqué par trois faits exogènes qui inaugurent en quelque sorte l'entrée de la guerre dans l'Histoire sur le sol de la Gaule. Que s'est-il en effet passé en ce début du -IIe s.?

En -189 et en -173, les sources littéraires nous rapportent que des agressions à main armée ont été perpétrées par des Gaulois sur la personne de magistrats romains qui se rendaient en mission officielle d'Italie en Espagne. Les agresseurs comme les victimes sont restés anonymes et nous ne savons pas s'ils étaient accompagnés d'une escorte armée, mais les faits furent suffisamment graves pour qu'on les consigne à Rome. Entre ces deux dates, en -181, Rome organisa dans la même zone une campagne navalo-terrestre contre des pirates qui opéraient entre Gênes et Nice contre les intérêts marseillais. Pour la Gaule, cette entrée en matière a marqué le début d'un interminable conflit avec la puissance romaine, qui comme on le sait, ne prit fin que deux siècles plus tard avec Auguste (GOUDINEAU, 1990, p. 24 s.). Ces faits, contemporains de la période de La Tène C2 (vers -190/-140), sont certes antérieurs à La Tène D1 (vers -140/-80). mais ils révèlent l'existence d'une société guerrière, organisée militairement, que je vais au fil des pages tenter de suivre jusqu'à ce qu'elle perde son indépendance à La Tène D2 (vers -80/-30 à -10).

c. Le *terminus post quem**.

A l'opposé de l'échelle du temps, j'ai arrêté mon ***terminus post quem**** à l'année -12. Cette année qui correspond bien à la fin de la période de La Tène D2b, a coïncidé avec la fin de l'agitation armée en Gaule et au début des campagnes impériales romaines en Germanie dont le résultat fut de priver définitivement les Gaulois de leurs derniers appuis extérieurs (HATT, 1966, p. 87; DYSON, 1975, p. 155-156). L'émigration gauloise s'est poursuivie bon an mal an en Germanie jusqu'en 19 ap. J.-C., année qui marqua la destruction* du royaume de Marbod, roi Marcoman installé récemment en Bohême et qui avait accueilli des réfugiés gaulois pendant trois ans, de -12 à -9 (TACITE, *Ann.*, II, 62; HATT, 1961; KRUTA, 2000, p. 362).

d. **Entre ces deux termes**, des événements marquants dépassant le cadre strictement régional de la Gaule se sont produits. Après les prémices guerriers des années -180/-170 av. J.-C. opposant des Romains à des Gaulois du Midi (TITE-LIVE, XXXVII, 57 ; XLII, 4), et, en -154, une campagne terrestre de *Q. Opimius Postumius* contre les Oxybiens et les Déciates qui avaient coupé la route entre Marseille et ses comptoirs d'Antibes et de Nice également assiégés (POLYBE, XXXIII, 8-10), débuta à partir de -125, la **conquête systématique de la Gaule méridionale par la puissance romaine** (TITE-LIVE, *Per.* LX sqq. ; DIODORE, XXXIV, 23 ; STRABON, IV, 1, 5), définitivement débarrassée depuis -146 du problème de Carthage et de Grèce, et, depuis -133 des guerres celibériques (LE BOHEC, 1996a, p. 309-313; FERDIÈRE, 2005, p. 57-59). L'affaire, sur laquelle je reviendrai au travers de plusieurs épisodes guerriers, s'est terminée avec l'écrasement des révoltes allobroges de -66 à -61 (DION, XXXVII, 47-48) (DYSON, 1975, p. 152-153; CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 214-219; GOUDINEAU, 1990, p. 26-30; FERDIÈRE, 2005, p. 57-59, 61-66). Ces opérations préfiguraient la Seconde Conquête romaine de la Gaule, entamée par César en -58 et portée à son terme par ses continuateurs jusqu'en -12. En ce qui concerne la seule période césarienne, notre intention n'est pas de procéder à une énième relation de la Guerre des Gaules, que d'autres ont magistralement¹⁹ présentée avant nous, mais de tirer du

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

récit tout entier centré sur le problème de la guerre, tout ce qu'on peut en extraire pour la compréhension de l'art de la guerre, de l'organisation des armées et de la vie des combattants gaulois. Ce n'est pas un hasard si *hostis* y est le substantif le plus employé (deux cent quatre vingt-six occurrences) devant *castra* (deux cent soixante treize occurrences) (DELATTE, 1967, p. 31, 114; GOUDINEAU, 1990; 2007b, d ; LE BOHEC, 2001, p. 121-300; DAUBIGNEY, 2003, p. 335; FERDIÈRE, 2005, p. 67-85).

Entre les deux événements fondateurs de ce qui allait progressivement devenir la Gaule romaine, les Gaulois du Nord et de l'Est se retrouvèrent aux prises avec, selon les auteurs, les **dernières migrations celtiques** (DEMOUGEOT, 1969, 1978) ou les **premières migrations germaniques** des Cimbres-Teutons-Ambrons qui ravagèrent la Gaule transalpine, une partie de l'Espagne et de la Gaule cisalpine, de – 109 à – 101 (FERDIÈRE, 2005, p. 59-61). La question des origines de cette migration calamiteuse pour les uns et les autres n'est pas tranchée et son parcours, qui n'est pas clairement documenté par les *realia*, fait débat (DAUBIGNEY, 2003, p. 313, 325-334). En revanche, ce qui est sûr, c'est que l'événement eut un retentissement énorme sur les esprits, tant à Rome qu'en Gaule. Cinquante ans plus tard, son souvenir était encore vivace dans les mémoires (v. par exemple, le discours célèbre du notable arverne *Critognatos* prononcé au conseil de guerre de *Vercingetorix* à *Alesia* en – 52 et rapporté par César en *BG*, VII, 77, 78). Débarrassés des Cimbro-teutoniques, les Gaulois n'en étaient pas quittes pour autant avec les Celtes refluant au-delà du Rhin sous la pression des Germains. L'affaire Arioviste en – 58 en est une illustration et nous fournit des informations intéressantes sur la guerre, au moins dans cette partie de la Gaule de l'est et la Gaule du centre-est.

On en conclura donc partiellement que bon an mal an, pendant toute la période de La Tène D, des Gaulois ont été en guerre soit entre eux, soit avec leurs voisins, soit avec les deux et pendant plusieurs générations. Il est historiquement impossible qu'un tel climat instable n'ait pas contribué à façonner un monde dangereux aux lendemains incertains. Les impacts politique, social, démographique, économique et matériel ont nécessairement provoqué de profondes mutations, tant dans les esprits que dans la civilisation matérielle. A titre de comparaison, il suffit de se remémorer l'impact qu'ont eues les guerres de Cent Ans, de Religion, de Trente Ans et le duel franco-espagnol de 1635 à 1659 pour ne prendre que ces quatre exemples pris séparément, pour mesurer la distance qui a été parcourue par la France entre le début et la fin de chaque conflit, passant de l'ère Médiévale à l'Epoque Moderne. En effet, parallèlement à la société et à ses institutions qui évoluaient, l'organisation des armées et l'évolution de l'art militaire ont profondément été transformés sous l'influence de ces quatre guerres qui ont affecté le pays (CORVISIER, 1992, p. 201-208, 326-330, 354-377, 384-414).

Ce sont donc probablement des faits similaires qui, mis bout à bout, ont entraîné une chaîne de causes à effet, et, ce que je n'hésite pas à appeler une véritable révolution militaire dans plusieurs régions de la Gaule. Ces mutations dont rendent compte les textes et qui sont confirmées par l'archéologie sont simplement intervenues trop tard pour empêcher l'irréparable et la sujétion progressive des différentes *civitates* gauloises à leur sœur italienne.

3. Les questions sémantiques : stratégie*, tactique*, bataille* et combat*.

On ne peut pas aborder les problèmes de la guerre dans le monde celtique avec l'optique militaire que j'ai délibérément choisie, sans apporter une attention particulière au vocabulaire employé.

Force est de constater que trop souvent, dans les études pourtant les plus savantes et les mieux documentées, des termes comme *stratégie*, *tactique*, *bataille* et *combat* sont galvaudés au point de donner lieu, au mieux à des non-sens, au pire à des contresens. L'historiographie moderne confond souvent les termes militaires de stratégie, de tactique et de technique de combat, ce qui fausse l'usage que ces auteurs font de concepts comme, par exemple, la guérilla* et ses techniques⁵, ou le combat et l'environnement du champ de bataille⁶. Ces termes ne sont absolument pas synonymes, de plus ils n'ont jamais été fixés par l'usage, bien au contraire leur sens a évolué depuis leur apparition au XVIII^e s jusqu'à nos jours (WIDEMANN, 2006). En confrontant les données littéraires et les termes employés, quand bien même nous sommes obligés de recourir aux seules sources grecques et romaines qui retranscrivent ce que font ou disent les Celtes ou les Gaulois, et, faute pour nous de posséder des témoignages directs en langue celtique ou gauloise, nous percevons bien qu'il existe des différences entre stratégies, tactiques et techniques en usage dans les armées de ces peuples. Tout cela ne peut être que la révélation de conceptions opposées de la guerre : celles des Gaulois d'un côté, celles des Grecs et des Romains de l'autre côté.

Chaque fois que cela est nécessaire, je défini ce qu'on entend par tel ou tel terme du vocabulaire militaire (ils sont repérables par le sigle * placé à droite de la casse). C'est indispensable pour comprendre l'intention qu'un chef a eue à un moment donné, lorsqu'il a donné tel ou tel ordre, à tel groupe et à tel endroit. Il n'est pas de mission, d'action ou d'acte militaire aussi modeste soit-il qui ne poursuive un effet précis à atteindre, soit sur le terrain, soit sur les hommes. Un ordre mal donné ou mal compris et c'est tout l'effet inverse à celui qui est recherché qui se produit. Nous n'avons aucune raison de penser qu'il en allait différemment à l'époque de La Tène D, où nous sommes en présence de professionnels ou de quasi-professionnels de la guerre qui pensent, agissent et réagissent selon des codes guerriers donnés.

De la même manière, la méconnaissance du fait militaire a été à l'origine de nombreux désaccords entre historiens, cela a déjà été montré et je ne manque pas de présenter leurs divergences chaque fois que cela s'avère nécessaire (DEYBER, 1981, 1987 B, 1987 C; BUCHSENSCHUTZ, RALSTON, 1986). Bien évidemment, quelques points resteront

⁵ A titre d'exemple, Monique CLAVEL-LEVÊQUE, 1989, p. 318, 327, prend « stratégie » au sens de « tactique » et « tactique » au sens d'« arme tactique » ce qui est sémantiquement totalement faux. Jean-Louis BRUNAU, 2004, p. 69, fait la même confusion à propos des formations en « bataillons » adoptées sur le terrain par les Celtes et qui relèvent en fait de la « tactique » et du « combat » (v. *infra*).

⁶ Autre exemple : Jean-Louis BRUNAU, 2000, p. 238, qualifie la décollation en pleine bataille d'un ennemi vaincu, je cite, d'*opération techniquement difficile et stratégiquement périlleuse* - le mot souligné est de moi -. Il eut été plus juste de dire que l'acte élémentaire de décollation - et non « l'opération » - était militairement risquée et donc dangereuse, car l'officier s'exposait nécessairement aux coups adverses, sans possibilité de les rendre par « un coup réflexe ». Le même auteur parle de « détails stratégiques » à propos de la formation en phalange prise par les Helvètes lors de la bataille de Bibracte en -58, alors que cette formation et son évolution relèvent de la « tactique » et du « combat » (BRUNAU, 2004, p. 156) comme l'a bien dit Yann Le Bohec (LE BOHEC, 2000).

obscur faute d'éléments. Il appartient aux générations futures d'archéologues et d'historiens de tenter de les lever.

Enfin, en ce qui concerne les entités politiques et administratives qui structuraient la Gaule de La Tène D, il faut avoir à l'esprit que les peuples gaulois (Les *civitates* au sens césarien du terme) comprenaient chacun plusieurs tribus (*pagi*), quand certains n'étaient pas composés que d'une seule tribu (FICHTL, 2004b). Ces *civitates* et leurs *pagi* avaient des tailles variables et possédaient chacune une armée indépendante dont la puissance d'alors reflétait les moyens humains, financiers et matériels dont elle disposait.

Ces moyens autorisaient ou non certaines stratégies d'ensemble, déterminaient l'emploi de telle ou telle tactique sur le champ de bataille, permettaient de déployer telle ou telle technique de combat dans la mêlée et pas une autre. Seules les *civitates* les plus puissantes pouvaient se permettre d'avoir une stratégie de long terme (v. par exemple les Eduens, les Séquanes et les Arvernes se disputant l'hégémonie en Gaule centrale, dans la décennie -60), de moyen terme (v. par exemple les Helvètes préparant leur migration entre -60 et -58) ou de court terme (v. par exemple *Vercingetorix* à la tête des Arvernes en -53/-52).

Le vocabulaire technique moderne que je suis donc amené à employer pour décrire un état guerrier ou militaire à un moment donné est insuffisant pour refléter l'extrême variété des situations en présence. Il devait, en effet, régner des situations fortement contrastées que les sources ne nous permettent d'appréhender que de loin.

C). - Sources et documentation : une analyse critique.

1. L'Antiquité.

Il en est des Gaulois comme de tous les peuples dont l'histoire écrite ne nous est connue qu'au travers de la vision de l'Autre : voisin, explorateur, voyageur, commerçant, militaire, magistrat, qui se hasarde un jour en *terra incognita* et nous laisse de son passage un témoignage écrit plus ou moins précis, plus ou moins complet, plus ou moins sincère et objectif, de ce dont il a été témoin ou acteur.

Ce que nous savons de la Gaule et de ses habitants aux deux derniers siècles avant Jésus-Christ nous est parvenu exclusivement aux travers du filtre des Grecs et des Romains. Leur point de vue est nécessairement sujet à caution car il n'est pas exempt de jugements à l'emporte pièce, d'arrière pensées, surtout lorsqu'ils émanent d'hommes politiques. Pour les classiques, en effet, le Celte et le Gaulois sont des barbares, différents d'eux à bien des égards, dont il faut se méfier car ils sont incivils et dangereux, nous y reviendrons. Il importe donc au chercheur de croiser les sources littéraires (historiques et géographiques), épigraphiques (inscriptions, numismatique), linguistiques (ethnonymie, toponymie) et archéologiques (*realia*, iconographie), afin d'en tirer le moins mauvais à défaut d'en extraire le meilleur : en effet, l'importance de chacun de ces quatre types de sources est fonction de la question à traiter. La quantité comme la qualité sont extrêmement variables selon le lieu et l'époque. Ainsi, on pourra ici disposer d'une source textuelle sans substrat archéologique, et là de *realia* sans soutien des textes. Tout ceci rend donc très difficile le travail de l'historien, qui doit à tout instant faire preuve d'une extrême prudence dans le maniement des ses matériaux, et qui doit appeler sur sa tête l'infinie mansuétude de ses collègues pour les omissions, les erreurs

qu'il aura pu commettre dans ses interprétations.

a. Les sources littéraires, historiques et géographiques.

Tout a été dit sur ce sujet. En introduction, on pourra se référer à l'excellente présentation des sources de l'histoire des Celtes réalisé par un collectif d'auteurs à l'occasion de l'exposition de Venise de 1991 et publié sous la direction de Sabatino Moscati (MOSCATI, 1997) : les sources littéraires y sont présentées sous la plume de Gerhard Dobesch (DOBESCH, 1997). Plus précisément, pour ce qui concerne la Gaule, nous disposons d'un incomparable outil que nous a légué le regretté Paul-Marie Duval : son répertoire exhaustif des textes gréco-romains du VIII^e s. av. J.-C. au Ve s. ap. inclus reste incontournable (DUVAL P.-M., 1971). On complètera ces lectures en consultant le recueil des textes grecs récolés par Edme Cougny à la fin du XIX^e s : les « géographes » y inaugurent la première partie du volume 1 (COUGNY, 1892 rééd. 1986, I, p. 3-211) tandis que les « historiens », qui surclassent le reste de la documentation écrite, occupent toute la place qui va de la deuxième partie de ce volume (COUGNY, 1892 rééd. 1986, I, p. 213-478) à la première partie du volume 3 (COUGNY, 1892 rééd. 1993, III, p. 5-250), en passant par le volume 2 qui leur est intégralement consacré (COUGNY, 1892 rééd. 1993, II). Les autres textes dus à la plume des philosophes, des poètes et des écrivains clôturent le recueil avec la deuxième partie du volume 3 (COUGNY, 1892 rééd. 1993, III, p. 251-359). Une bonne présentation des sources de l'histoire de la Gaule a également été écrite par Christian Goudineau, en introduction de son court mais très pénétrant article sur « *La Gaule transalpine à l'époque hellénistique* » (GOUDINEAU, 2007b, p. 162-164). Plutôt donc que de redire ce que tous les auteurs contemporains répètent inlassablement, je voudrais distinguer, parmi toutes ces sources qui ont été écrites et transmises dans des conditions très diverses, celles qui apportent des informations relatives à l'art de la guerre. Comme on le verra, la documentation existante a souvent été sous employée. Mais de quoi au juste est composée cette documentation?

Les sources dont nous disposons décrivent majoritairement les Celtes sous un angle peu flatteur. Quelques auteurs, en revanche, leur reconnaissent de réelles qualités qu'on ne peut passer sous silence faute de brouiller l'image. Voyons les points de vue.

Au registre des **défauts**, des avis négatifs et peu flatteurs, on relève, dès le -IV^e s., leur réputation belliqueuse, surtout lorsqu'ils sont sous l'emprise du vin dont ils ne surmontent pas les effets (PLATON, *Nomoi*, 1, 637 d; DENIS D'HALICARNASSE, *Ant. Rom.*, 13, 6-12; TITE-LIVE, *Hist. Rom.*, en particulier 5, 33, 2-35, 3), leur esprit téméraire (ARISTOTE, *Politica*, 7, 2, 5, p. 1324 b 12; 7, 17, 2, p. 1336 a 18; ÉPHORE, *FGr., Hist.*, 70, frag. 30, 131), leur manque d'intelligence et leurs capacités intellectuelles limitées (ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, 3, 10, 7, p. 1115 b; *Ethique à Eudème*, 3, 1, 25, p. 1229 b 28; CALLIMAQUE, *Hymne*, 173, f, 184). Au fil du temps, ils sont constamment dépeints comme des pillards et des barbares, excitables et sanguinaires (POLYBE, 2, 17, 3-12; 2, 27-31; CICÉRON, *Pro Fonteio*; POSIDONIOS, frag. 55; STRABON, 4, 4, 5; DIODORE, 5, 29, 4-5). Cette réputation désastreuse d'acteurs à la force brutale sur la scène internationale de l'époque atteint un niveau tel qu'ils deviennent, au -III^e s., l'obsession des Grecs : profondément marqués par le souvenir du passage des Galates en Asie Mineure, les Grecs vivent dans la hantise d'une ²³ nouvelle invasion celtique au point que

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

nait peu à peu une véritable « légende noire » où les Celtes occupent la place des méchants (DOBESCH, 1997, p. 32-33). A partir du milieu du -IIe s., un pas supplémentaire est franchi.

Depuis le -IVe s. et la prise de Rome, les Celtes représentaient aux yeux des Romains un péril constant. Circonstance aggravante, des Celtes de la péninsule ibérique et des Gésates du bas-Rhône avaient participé à l'expédition d'Hannibal sur le sol même de l'Italie. La chute de Carthage en – 146 permit à Rome de ré-orienter son effort de guerre : le sénat romain, définitivement débarrassé du danger carthaginois, changea d'attitude à leur égard et passa de la défensive à l'attaque. Des Gaulois Transalpins et des Celtes Cisalpins avaient pris l'initiative de s'enrôler comme mercenaires dans l'armée d'Hannibal, ils avaient participé aux massacres de La Trébie, Cannes (-216) et Trasimène (-217), et Rome s'en souvenait. Ce changement de posture se concrétisa au travers de la conquête militaire de la Cisalpine, prélude, à compter de – 121, à celle de la Gaule du Sud, seule voie terrestre qui reliait l'Italie à l'Espagne conquise par Rome au terme de deux siècles de très dures campagnes militaires. Deux générations plus tard, au milieu du -Ier s., César reprit ces poncifs à son compte en expliquant à ses lecteurs que les cités gauloises étaient instables, jetant, de ce fait, un peu plus le discrédit sur les institutions gauloises et leurs représentants, qui ne valaient guère mieux que leurs voisins bretons insulaires (BG, V, 12-24) et germains (BG, VI, 11-24).

A l'opposé de ce noir tableau, quelques auteurs reconnaissent aux Gaulois des **qualités**, ces auteurs sont, paradoxalement, parfois les mêmes que ceux qui les décrivent : tout est fonction du moment et du camp d'appartenance (v. *supra*). Ainsi leur reconnaît-on des qualités humaines foncières comme le courage (ARISTOTE : v. *supra*; STRABON et DIODORE d'après POSIDONIOS : *FGI, Hist.*, 87, frag. 15-18, 33, 55), la tenue d'un sage discours (CATON L'ANCIEN, frag. 34, Peter) et un caractère réceptif (STRABON et DIODORE : v. *supra*). En outre, les auteurs leur attribuent des vertus militaires indiscutables (qui n'existaient pas dans l'armée romaine?) : ainsi sont-ils des guerriers disciplinés (ARISTOTE : v. *supra*), audacieux (STRABON et DIODORE : v. *supra*) et bien commandés (v. APPIEN, frag. 12, dépeignant un chef laténien d'après POSIDONIOS).

A mi-chemin entre critiques et louanges, on leur reproche leur goût excessif pour les honneurs (POSIDONIOS, ATHÉNÉE, STRABON et DIODORE : v. *supra*; BRUNAUX, 2002). Tout ceci doit être relativisé. En effet, le point de vue des auteurs anciens, dont il se trouve que beaucoup sont des hommes politiques (César, Cicéron) ou évoluant dans des sphères proches du pouvoir (Platon, Aristote), n'est pas celui d'historiens au sens où nous, nous l'entendons. Le métier d'historien n'existe pas dans l'Antiquité. Les écrivains, aussi brillants soient-ils, racontent les Celtes ou les Gaulois parce que c'est « mal » ou « bien », pas parce qu'ils représentent une pièce maîtresse de la formation du monde antique. De plus, beaucoup d'auteurs anciens ont purement et simplement compilé leurs prédécesseurs et non pas vraiment fait oeuvre originale : ainsi, César au livre VI de ses commentaires, Diodore (BH, V, 24-32) et Strabon (IV) se sont-ils inspirés d'un livre aujourd'hui perdu de Posidonios (*Hist.*, XXIII), dont on s'accorde à reconnaître que ses – rares – notices sur les mœurs et la civilisation gauloise sont dignes de confiance (DOBESCH, 1997, p. 35; BRUNAUX, 2002, p. 273-274; BRUNAUX, 2006b, p. 41 *sqq.*). *A contrario* César, qui a₂₄ puisé comme je l'ai dit dans les écrits de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Posidonios, faisait œuvre littéraire et non scientifique, s'adressant à un public romain choisi aux seuls fins de propagande politique. Strabon, dont nous avons vu qu'il avait également tiré une part de ses sources de Posidonios, a consacré dans sa géographie du monde romain des passages certes moins complets que César, mais plus sûrs; pourtant, il n'avait pas visité la Gaule. A titre de comparaison, Tacite (*Ann.*, XIV, 30, 1-3) s'est pour sa part inspiré de Cicéron (*Pro Fonteio*, XIII-XIV, 30-31) et de Diodore (*BH*, V, 31) dans sa description des druides (BRUNAUX, 2006, p. 54).

On voit donc qu'à cette époque, il n'existait pas de méthode historique, on ne citait pas ses sources ou on le faisait rarement – ainsi voit-on que chaque auteur ne suivait qu'une source unique sans se préoccuper des autres -, cela n'avait pas d'importance et personne ne s'en souciait (RAMBAUD, 1966; BUCHSENSCHUTZ, RALSTON, 1986). Peu d'auteurs que nous utilisons fondent leurs écrits sur des témoignages visuels directs : Polybe (v. – 150), Posidonios (début du –Ier s.), César (milieu –Ier s.), Trogue-Pompée (époque augustéenne mais ses livres sont perdus) sont de ceux-là. Cicéron n'a jamais voyagé en Gaule et ne connaît le pays que par ouïe dire. La plupart des autres sources dues à Strabon (fin –Ier s.), Tite-Live (époque d'Auguste), Dion Cassius (début + IIIe s.), Étienne de Byzance (fin + Ve s.) etc., sont postérieures aux faits qu'elles entendent décrire, et, au mieux, sont de deuxième main, donc sujettes à discussion. En particulier, les récits de Plutarque sont typiquement des *topoi*; l'auteur, un grec qui écrit au deuxième siècle de notre ère, grossit l'importance de certains faits remontant à des temps très anciens, quand il ne les invente pas tout simplement pour servir sa démonstration à finalité presque toujours morale. Quant à la relation qu'il donne de tel épisode de la Guerre des Gaules, il puise son inspiration chez César, tout comme Dion Cassius.

Nous avons fort heureusement une autre vision des choses, depuis une quarantaine d'années et le **renouveau des études césariennes** qui ont contribué à remettre les choses en ordre (RAMBAUD, 1966 ; J. HARMAND, 1967a ; BUCHSENSCHUTZ, RALSTON, 1986 ; CHEVALLIER, 1985; DEYBER, 1981, 1986 A-B, 1987 A-C, 1994 A-B, 1996, 2002, 2008). Ce renouveau n'est pas dû seulement à des auteurs français, le mouvement ayant aussi affecté les mondes anglo-saxon et de langue allemande, plus quelques autres d'ailleurs. Sans entrer dans les développements de ces nombreux travaux qui justifieraient à eux seuls qu'une thèse leur fut consacrée, je bornerai mon propos à souligner que les critiques modernes ont mis en évidence qu'une caractéristique de la littérature pseudo militaire antique avait précisément consisté à « *constamment faire le lien entre barbare et dévastation, entre barbaries et massacres* » (DAUBIGNEY, 1985, p. 421). Dans la littérature gréco-latine, depuis l'époque de La Tène ancienne et à de rares exceptions près, la violence des Celtes est présentée comme immanente à leur barbarie et à leur psychisme. Non contents de détruire, de massacrer, et de couper la tête de leurs ennemis, ils n'ont aucun respect pour l'âge ni le sexe des populations civiles conquises, à qui ils font subir les plus honteux des outrages. Leurs pillages n'épargnent même pas les sépultures, dont ils s'approprient le riche mobilier et dispersent les ossements (DAUBIGNEY, 2003, p. 319, 323-326). Ainsi, au Gaulois fruste et primaire, membre de hordes guerrières en furie, est systématiquement opposé le Romain civilisé aux bonnes manières, vivant dans une société policée (CLAVEL-LEVÊQUE, 1989, p. 286-306; PROSDOCIMI, 1997, p. 57). Ces images

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

outrancières sont des *topos* ou, si l'on préfère, des poncifs de la littérature antique. Comme le dit à point nommé Alain DAUBIGNEY, « *il faut se demander [...] quelles lectures ont pu faire les auteurs anciens des formations sociales indigènes et comment aborder cette ethnographie* » (DAUBIGNEY, 1985, p. 425). Je fais mienne cette assertion et je l'applique à tout ce qui touche, de près ou de loin, aux problèmes de la guerre en général et aux questions militaires en particulier en Gaule. Nous sommes donc contraints de recourir à d'autres matériaux. Pour autant, peuvent-ils nous apporter un viatique?

b. Les sources épigraphiques (inscriptions, graffites, numismatique) et linguistiques (ethnonymie, toponymie).

Il est incontestable que **ces sources** sont surclassées par la catégorie précédente, mais elles sont incontournables pour tout ce qui touche à la connaissance des hommes et des lieux qu'ils ont habités, ou fréquentés (LAMBERT, 1997; PROSDOCIMI, 1997; LACROIX, 2003, 2005; FERDIÈRE, 2005, p. 13-16). Les écrits sur pierre ou sur métal ont valeur de contrôle et de renouvellement des connaissances. L'intérêt des inscriptions est de nous fournir un document brut, non déformé; il réside également dans le fait qu'elles sont le reflet d'un peuple, d'un personnage, d'un lieu, ou d'un fait; le fait singulier aboutit à une mise en série dont on peut tirer de nombreux renseignements, d'autant plus importants quand on peut leur assigner une date. Tous ces documents nous fournissent donc des informations sur l'état des connaissances en matière d'écriture et de pratique des langues étrangères mais il y en a peu qui concernent la guerre.

Nous savons que les Gaulois n'ont eu recours que tardivement à **l'alphabet**, et encore l'empruntèrent-ils à leurs voisins ibères, grecs et latins, à l'aube de la romanisation. Car il n'existait pas d'unité linguistique en Gaule au -IIe et -Ier s. Dans le Midi gaulois, les personnes évoluaient dans un contexte de bilinguisme où la langue ibère le disputait à la langue grecque et celle-ci à l'alphabet de Lugano (BATS, 2000, p. 74). L'Ibérie couvrait une zone allant des Pyrénées orientales au littoral méditerranéen jusqu'à l'*oppidum* d'Ensérune (DE HOZ, 1998, p. 199). Plus à l'est, l'alphabet cisalpin était utilisé par des peuples de la basse vallée du Rhône, Salyens d'Entremont ou Cavares de Cavaillon (BATS 2000, p. 75). Des années -125 à l'époque d'Auguste, la langue gauloise a reculé lentement mais inexorablement devant la langue des nouveaux maîtres, d'abord dans la vie publique puis dans les échanges à caractère privé, peut-être dans les deux à la fois. Les sources de notre connaissance du gaulois pour tout ce qui touche à la guerre, se limitent donc à quelques textes littéraires antiques qui citent des noms de personnes, de lieux ou de choses.

Les inscriptions ibériques, latines et grecques, souvent d'époque postérieure à l'échelle du temps que j'ai adoptée, nous documentent aussi sur des personnages ou des lieux dont certains, comme *Aliisia* - l'*Alesia* de César -, sont mondialement célèbres. Les inscriptions gauloises utilisant l'alphabet ibère, grec ou latin constituent enfin un complément d'information précieux, surtout quand il s'agit de légendes monétaires sur des monnaies gauloises qui nous confirment l'existence d'un peuple, d'un personnage, d'un lieu, ou d'une institution connus par ailleurs par les textes littéraires ou les inscriptions lapidaires.

S'agissant de l'écriture précisément, on a découvert tout l'intérêt qu'il y avait à étudier les **graffiti** sur *Instrumentum*, et, en particulier, sur céramique (LAMBERT, 1997, p. 10-12, 117-148). On savait que le gallo-grec était répandu dans la zone d'intervention privilégiée de Marseille (autour de l'étang de Berre,²⁶ dans la basse vallée de la Durance et en

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Languedoc oriental), remontant jusqu'en Gaule du Centre-Est (Ségusiaves, Eduens et leurs clients Mandubiens, Lingons) (BATS, 2000, p. 76). Par exemple, les fouilles archéologiques de l'*oppidum* éduen de Bibracte ont montré que les graffites sur céramique en alphabet grec y surclassaient les graffites en alphabet latin. En outre, les recherches en l'état nous ont appris que l'alphabétisation de la région éduenne en langue grecque était intervenue dès La Tène D1b (avant -80), l'alphabet grec étant resté en usage jusqu'à l'époque augustéenne (v. -10 av. J.-C.). Le recours à l'alphabet latin, quant à lui, n'est pas intervenu avant la fin de l'occupation de l'*oppidum*, soit à La Tène D2b : l'occurrence la plus ancienne a été trouvée dans un niveau antérieur à -20.

Mais la pratique des langues étrangères était limitée, même parmi les élites (PERRIN et DECOURT, 2002, p. 381-382). Je me réfère à deux faits qui s'inscrivent dans les relations diplomatiques de La Tène D1 et de La Tène D2. Le sérieux de la matière garantit la qualité des enseignements qu'on peut tirer de ces deux sources. Le premier exemple est celui de l'ambassade que le roi des Arvernes *Bituitos* dépêcha entre -123 et avant le 8 août -121, au général romain *Gnaeus Domitius* qui s'avancait avec son armée en territoire salyen. L'audience eut lieu entre quelque part en plein air. L'émissaire diplomatique gaulois - dont l'identité ne nous a pas été révélée - parut en grand appareil; il s'adressa au Romain sans remise de lettres qui auraient eu une valeur juridique, ce furent la parole et le chant qui servirent de vecteur au message : « [...] Un musicien chantait, sur une musique barbare, le roi *Bituitos*, puis les *Allobroges* [lire les Arvernes], puis l'ambassadeur lui-même, célébrant sa naissance, son courage et sa richesse » (APPIEN, HR IV, *Keltiké*, Frgt. 12, 2-5). Ce signal, dont la ruse n'était pas absente, n'entama pas la détermination du Romain comme la suite le montra quelques mois après. *Bituitos*, aussi brillant soit-il, savait-il lire et écrire? Cela nous ne le savons pas, mais je déduis de l'exemple que nous pouvons en douter.

Le deuxième exemple concerne le non moins célèbre druide *Diviciacos*, dont on perçoit qu'il ne parlait ni le grec ni le latin. En -58, lors des pourparlers qui entourèrent la migration des Helvètes, César fut obligé de recourir à un interprète pour communiquer avec lui (BG, I, 19, 3). Lorsqu'il s'était rendu à Rome quelques années auparavant, à la fin de la décennie -60, *Diviciacos* n'avait donc pu communiquer avec le Sénat et son hôte Cicéron autrement que par des interprètes ou traducteurs, ce qui du singulièrement limiter le nombre et la qualité des échanges. Ce dernier exemple est instructif en ce qu'il nous montre les limites de l'acculturation. Il relativise la source selon laquelle certains chefs gaulois de Transalpine avaient été sollicités par courrier lors de la conjuration de Catilina, en -63 (PLUTARQUE, *Cic.* XVIII). Le fait que des lettres aient été envoyées dans cette affaire ne nous dit pas si elles ont été lues et comprises, et si on y a répondu. J'en arrive même à me demander si les commerçants gaulois qui entretenaient des relations avec leurs homologues du Midi méditerranéen n'étaient pas plus instruits que l'élite au pouvoir. Chez les Assyriens, les marchands continuaient à commercer malgré la guerre et ils fournissaient des informations aux partis en guerre ce qui permettait de faire l'économie de messagers (MICHEL, 1991, p. 65-68). Au Moyen Âge, rois et princes d'Europe utilisaient les marchands et les banquiers pour leurs relations diplomatiques (LE GOFF, 1969, p. 42-69).

Selon les recherches les plus récentes, la substitution de l'alphabet latin à l'alphabet grec se serait accélérée entre les années -14/-12, vraisemblablement par suite d'une volonté politique affirmée qu'il est tentant de rapprocher de la réorganisation militaire, administrative et économique de la Gaule par Auguste et le début de la conquête de la Germanie (LAMBERT, LUGINBUHL, 2006, p. 171, 220-221). Toutes proportions gardées, ce qui est observable sur le grand ²⁷*oppidum* de Bibracte l'est aussi sur un

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

lointain et petit *oppidum* des Vosges. A l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel », petit site aristocratique dominant un carrefour de voies trans-vosgiennes, a été découvert dans une structure d'habitat de la deuxième période d'occupation (niveau II – Transition La Tène D1/D2), un tesson de panse de vase en céramique indigène portant les lettres cursives « NA [...] » ou « MA [...] » (toutefois il n'est pas possible de trancher avec certitude s'il s'agit de cursive grecque ou cursive latine : DEYBER 1984b, p. 199, fig. 16, 43; 215). Cette découverte, aussi modeste soit-elle, est intéressante en ce qu'elle montre que l'instruction pouvait dépasser la classe des seuls lettrés des grandes *civitates* gauloises (BATS, 2006, p. 371, 378) dans des contrées fort éloignées des grandes voies de passage. L'exemple incite donc à voir dans la diffusion du savoir une situation contrastée.

Ces exemples donnent plus de force au suivant, historique celui-là : en –58 les soldats romains, après leur victoire sur les Helvètes, trouvèrent « *dans le camp des Helvètes des tablettes écrites en caractères grecs, et qui furent remises à César. Ces tablettes contenaient la liste nominative des tous les émigrants en état de porter les armes, ainsi qu'une liste séparée des enfants, des vieillards et des femmes* » (BG, I, 29, 1). Ce sont de véritables **archives** qui furent découvertes là par César. Nous ne savons pas sur quelles bases elles avaient été établies, à quoi elles servaient, ni comment et par qui elles étaient tenues.

Il existe un nombre infime d'**inscriptions lapidaires** qui remontent directement à l'époque de La Tène finissante, mais quelques-unes de l'époque gallo-romaine, ou romaine pour le versant italien des Alpes, renvoient à une tradition plus ancienne, et donc utile pour notre propos (v. I, A, 1, b : *De nombreux signes ostentatoires d'expression de la puissance*).

Il est sûr qu'à l'époque de César, une part de l'élite gauloise savait quand même **lire et écrire** la langue latine et sa sœur grecque (BG, VI, 14, 3), au moins dans le domaine profane, en particulier dans le champ des économies politique et privée (BATS, 2000, p. 377) encore que certains peuples de la Gaule du Nord comme les Nerviens échappa semble-t-il partiellement à la règle (BG, V, 48, 4; DION CASSIUS, HR, XL 9, 2-3). Pour avoir été remis en otages à Rome, beaucoup de chefs militaires gaulois devaient connaître le mode de transmission des ordres en vigueur dans l'armée romaine; ceux qui avaient fait cette expérience, connaissaient la valeur de ces messages sous sceau scellé dont on trouve les vestiges en fouilles, et savaient probablement comment en tirer profit pour déjouer la manœuvre adverse. Sans cette connaissance, ils n'auraient jamais intercepté les estafettes romaines qui portaient des messages du quartier général aux légats retranchés et fait périr les agents de transmission pris en route dans les pires tourments (peut-être ces tortures leurs étaient-elles infligées pour les faire parler et leur extorquer des informations que les messages dissimulaient : BG V, 37, 45⁷). Bien sûr, il faudrait faire la part du niveau des connaissances en fonction de la période considérée de La Tène D et des zones géographiques concernées, toutes choses étant égales que les textes et l'archéologie ne nous permettent d'atteindre que très imparfaitement.

⁷ En 54, l'affaire des agents de liaison envoyés par César à Cicéron assiégé est intéressante. Ils sont interceptés par les Gaulois qui les supplicient sous les yeux des légionnaires retranchés dans leur camp. Étaient-ils des estafettes romaines ou gauloises ? Nous pencherions plutôt pour cette seconde hypothèse, car César avait souvent recours à des Gaulois pour effectuer ses liaisons et transmettre ses courriers. Connaissant le pays, ses habitants et leur langue, ils avaient plus de chance de passer inaperçu qu'un légionnaire ou un auxiliaire méditerranéen.

Les **monnaies épigraphes**, qu'on pourrait aussi classer dans les artefacts archéologiques, complètent utilement la documentation écrite. Nous verrons plus bas (v. I, A, 1, b *Les noms de peuples* puis *Les noms d'hommes à caractère guerrier*) que l'existence de nombreuses tribus et de leurs chefs connus par les textes anciens, est amplement confirmée par la numismatique gauloise, étant observé que la date d'émission de certaines de ces monnaies peut encore faire débat (LA TOUR, 1899; LAMBERT, 1997, p. 179-183; COLBERT-DE-BEAULIEU, FISCHER, 1998).

Pour précieuses qu'elles soient, toutes ces sources ne font référence qu'à l'élite sociale des Gaules, jamais au petit peuple « *ce qui n'est pas sans poser encore des problèmes* » (FERDIÈRE, 2005, p. 16). Il faut donc recourir à d'autres sources pour compléter le tableau.

c. Les sources archéologiques (iconographie, *realia*).

Une bonne introduction à ces sources a été réalisée par Luana Kruta-Poppi à l'occasion de l'exposition de Venise en 1991 (KRUTA-POPPI, 1997, p. 39-49). Les contributions de Christian Goudineau sur la Gaule depuis 1983, regroupées une première fois en 1998 puis une deuxième en 2000, et, rééditées récemment, montrent le chemin parcouru par la recherche de terrain en une décennie, et incitent l'historien à la modestie. Les découvertes archéologiques en lien avec les habitats, les rites funéraires et la religion pour ne prendre que ces trois exemples, illustrent, s'il en était besoin, toute l'importance de cet apport dans notre connaissance de la civilisation gauloise, et, la prudence qui s'impose dans l'exposé et l'interprétation des faits. Ainsi, il y a peu, on portait un regard totalement erroné sur la statuaire protohistorique, comme nous le verrons plus loin (GOUDINEAU, 2007, p. 175, 177, 179, 192, 195-197). Il convient de compléter la lecture de ces deux chapitres, qui commencent fatalement à dater et dont le caractère était à vocation nécessairement généraliste, par celle du chapitre spécifique du livre d'Alain Ferdière consacré aux « *Gaules* » (FERDIÈRE, 2005, p. 17-20).

Comme on peut s'y attendre, les **données de terrain** sont extrêmement nombreuses, de natures très diverses, qu'il s'agisse de structures et de vestiges d'habitats de lieux de cultes. Plus rares sont les nécropoles, les sépultures isolées et encore plus chiches les champs de bataille, mais ils existent. Ce qui fait le lien entre tous les sites, ce sont de très anciens réseaux de **voies de communication** dont l'origine remonte à la nuit des temps (GRENIER, 1934, p. 24). Ces voies étaient en effet jalonnées par des **implantations urbaines et rurales** aux fonctions militaires, industrielles ou commerciales. Nous avons de temps à autre la chance de connaître leur existence, et les activités qu'elles abritaient, par les auteurs antiques (BEDON, 1983, p. 3, 13, 15). Elles sont d'autant plus intéressantes pour l'historien quand elles se situent à un point de passage obligé terrestre comme un resserrement de vallée ou un col (VAN BERCHEM, 1956, p. 200-201; DION, 1959, p. 501; MILLOTTE, 1969, p. 26), et fluvial comme un port, un gué (DESBORDES, 1985, p. 17, 20) ou un pont (BURNAND, 1977, p. 289-291; DEYBER, 1978, 1980, 1981a, 1987b, 2004a-b). Alain Daubigney n'hésite pas à écrire qu'« *il existe un certain rapport entre les lieux de bataille et les cours d'eau ou marécages (Allia, Tibre, Thermopyles)* » (DAUBIGNEY, 2003, p. 324). C'est tout à fait juste et je compléterai par le fait qu'il existe en France au moins une coupure fluviale importante tous les cent kilomètres, coupure dont le franchissement nécessite des moyens appropriés en cas de destruction des ponts. A travers l'histoire de la Guerre des Gaules, de très nombreuses batailles se sont livrées à proximité de ces cours d'eau,²⁹ que ce soit, à titre d'exemple, dès -57 sur

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

l'Aisne (BG, II, 6-11), jusqu'en -52 sur la Seine (BG, VII, 57-62), en passant par la tentative de coup d'arrêt que *Vercingetorix* donna avec sa cavalerie contre l'*exercitus* césarien en marche, sur une rivière anonyme du pays des Mandubiens (vraisemblablement l'Armançon), en prémices du siège* d'*Alesia* (BG, VII, 67-68) (v. *infra*, II, A, 5, a : L'acheminement des troupes)⁸.

De nombreux musées nationaux ou provinciaux regorgent de *realia* dont l'utilisation est rendue difficile : elle dépend fortement des circonstances et de l'époque où ces objets ont été découverts; les provenances sont parfois discutables et discutées tout autant que les méthodes qui ont servi à les extraire du sol. Les dépôts des services régionaux de l'archéologie (SRA) et de l'institut national de la recherche archéologique préventive (INRAP) doivent aussi être sollicités, encore que leur accès au public soit réglementé (règle des cinq ans). Les données issues de fouilles, de prospections ou de ramassages fortuits sont largement le reflet de l'activité moderne, non pas seulement de la recherche archéologique mais de la vie des pays modernes tout court. Les exemples abondent de blancs sur les cartes archéologiques jusque dans les années soixante du siècle dernier, vides rapidement comblés depuis une trentaine d'années par une recherche archéologique active.

Sans viser à l'exhaustivité, un travail qui nécessiterait une thèse à part entière, j'ai fait chaque fois référence dans le texte qui suit aux outils essentiels à la connaissance de la problématique de la guerre dans le monde celtique, et en Gaule en particulier. Pour notre pays, les monumentaux travaux de mes prédécesseurs des trois premiers quarts du XXe siècle sont maintenant dépassés, quand bien même certains passages de ces travaux restent actuels faute de découvertes nouvelles appropriées (v. *supra*, A, 1, *Les raisons d'un choix*). La documentation sur les fortifications du deuxième âge du Fer finissant et ses *militaria* est dispersée dans de multiples monographies (v. série des *CAG*), articles de revues nationales (*Gallia* en France métropolitaine, *Germania* en Allemagne, *Annales de la Société Suisse de pré- et protohistoire* et *Résumés d'Archéologie Suisse* dans la Confédération helvétique pour l'essentiel), interrégionales, régionales et locales (v. *infra* : la liste des revues intéressant la guerre figure à l'annexe "Abréviations et sigles usuels").

Les publications de synthèse sur les problèmes de la guerre sont rarissimes. Il faut puiser ça et là, dans d'innombrables publications concernant les périodes gauloise et gallo-romaine, des informations partielles : les actes des colloques de l'A.F.E.A.F. (v. *supra*, A, 1, *Les raisons d'un choix*), les collections « Bibracte », les Documents d'Archéologie Française, les Documents d'Archéologie Méridionale, la série *Instrumentum*, les numéros spéciaux ou supplémentaires des revues citées et de bien d'autres encore. Pour la Gaule, les grandes monographies de sites militaires antiques, en dehors du site espagnol de Numance (ULBERT, 1984; LUIK, 2002) et germanique du « Teutoburg » à Kalkriese (REDDÉ, Von SCHNURBEIN, à paraître) où l'on peut puiser d'utiles comparaisons, sont absentes à l'exception de la publication sur les travaux militaires romains d'*Alesia* réalisée par un collectif international d'auteurs réunis sous la direction conjointe de Michel Reddé et de Siegmar Von Schnurbein (REDDÉ, Von SCHNURBEIN, 2001).

On sera prudent face aux publications d'érudits locaux, innombrables depuis le XVIIIe siècle au point d'en inonder les rayons des bibliothèques, qui se piquent de « faire de l'archéologie » comme on va en promenade. Ces travaux sont l'œuvre d'auteurs sans

⁸ La plupart des auteurs s'accordent sur l'Armançon. 30

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

doute respectables – ce sont souvent des notables -, mais travaillant en solitaires, et qui faute d'avoir suivi une formation adéquate, ne sont pas des spécialistes rompus aux techniques de l'histoire et de la critique des sources textuelles et archéologiques. Leurs publications, dont la présentation est souvent désuète, abondent en province ; chaque région, département ou ville grande ou moyenne de France à la sienne. Pour autant, de nos jours, ces contributions conservent leur utilité et ne sont pas à négliger, car on y trouve parfois d'authentiques vestiges ou structures dont l'identification seulement est fautive, et, partant, dont l'interprétation est erronée. C'est donc au chercheur qu'il appartient de rétablir les faits à leur place, et, à en extraire tout ce qu'il est possible d'en tirer en appliquant la bonne méthode historique, la seule qui vaille en pareil cas.

Dernier volet des sources archéologiques, **l'iconographie militaire** est très indigente pour l'époque de la fin de l'Indépendance de la Gaule. L'image des Celtes dans le monde antique nous vient une fois de plus des Grecs, Etrusques et Romains (ANDREAE, 1997, p. 61-77). S'agissant d'œuvres ornementales reflétant d'un art officiel, ces images sont forcément déformées et de peu d'utilité pour ce qui nous concerne. Plus intéressant est l'art protohistorique indigène des régions méridionales de la France, qui a fait l'objet d'études récentes (ARCELIN, RAPIN, 2002) après celles de Fernand Benoît (BENOÎT, 1969), mais il n'est pas utilisable en ce qu'il reflète un état donné de la tenue de combat au III^e siècle, état dont nous ne détenons aucune preuve de la pérennité cent cinquante ans plus tard. En Gaule centrale, occidentale et septentrionale, les vestiges sont rares, les sources publiées sont comptées, leur éparpillement nuit à leur accès (BAFEAF, 20, 2002, p. 66-67). De plus, l'approche du chercheur est trop souvent étrangère aux questions militaires. Les œuvres sont prises pour ce qu'elles sont : une représentation artistique dans un contexte religieux ou funéraire, parfois monumental.

Tout ceci montre à l'évidence que le monde de la recherche pour l'étude des problèmes de la guerre en Gaule n'existe pas, il est émietté et reste en devenir. À l'opposé, les chercheurs français des autres disciplines chronologiquement plus récentes sont bien structurés. Si l'on considère à part le groupe sur l'armée romaine abrité par l'Ecole Normale Supérieure, et les recherches sur la guerre dans le monde grec, spécialités de quelques universités françaises (DELAVAUD, ROUX, GONTIER, LIESENFELT, 2000), les médiévistes, modernistes et contemporanistes se retrouvent au sein de structures communes pour échanger des informations au rythme des découvertes, faire valoir leurs idées, organiser des rencontres de bonne tenue, tant en France qu'à travers le monde entier. L'Association des Amis du Musée de l'Armée⁹, la Commission Française d'Histoire Militaire¹⁰, L'Institut d'Histoire des Conflits Contemporains¹¹ en sont assurément les trois fleurons.

Pour terminer sur cette partie, je souhaite tout particulièrement signaler le XXIII^e colloque de l'A.F.E.A.F., qui s'est tenu au musée Dobrée à Nantes du 13 au 16 mai 1999, dont le thème spécialisé a été tout entier consacré aux rapports que l'archéologie entretient avec l'histoire. Plusieurs auteurs ont fait une place privilégiée à certains problèmes de la guerre : je serai amené à les citer au fil des chapitres qui vont maintenant suivre (RAO, suppl. n° 10, 2003, p. 251-418).

⁹ Président : Général (2s) Mathieu CECCALDI (avril 2006), Hôtel National des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75700 – PARIS 07 SP. sama@cegetel.net

¹⁰ Président : Monsieur Jean AVENEL (février 2006), BP 109 – 00481 ARMÉES.

¹¹ Président : Monsieur Claude CARLIER (février 2006), BP 154 - 00481 ARMÉES.

2. Les temps médiévaux, l'Epoque Moderne, la recherche contemporaine.

Si j'insiste ici ou là sur des époques antérieures ou plus récentes (v; *supra*, A, 2, Le cadre temporel; C, 1, L'Antiquité), c'est bien parce qu'elles offrent au chercheur en histoire des possibilités inépuisables en terme d'exemples comparables, extrêmement utiles à la compréhension d'une situation donnée, d'un état matériel ou d'une réaction humaine.

a. L'archéologie des champs de bataille et l'archéologie expérimentale.

Une activité de recherche nouvelle, l'**archéologie des champs de bataille**, montre depuis six années tout le profit qu'on peut en tirer, en particulier pour tout ce qui concerne la circulation secondaire du matériel, reflet fréquent de prises de butin de guerre successives comme l'illustre à merveille le cas alisien (DEYBER, 2006b, à paraître).

C'est aussi le cas de l'**archéologie expérimentale** qui s'est développée depuis une trentaine d'années et qui touche à plusieurs domaines de l'histoire : armée romaine, garnisons médiévales, soldats de la Grande Armée, la liste s'allonge au fil des ans. La collaboration franco-allemande sur *Alesia* et *Tentoburg* initiée par Michel Reddé et Siegmund Von Schnurbein en 2005 marque un essai dont on ne peut que souhaiter qu'il soit transformé (v. REDDÉ, Von SCHNURBEIN, Actes du colloque Alesia-Kalkriese à paraître). Pour l'époque du Moyen-Age, l'outil de référence reste incontestablement celui de Philippe Contamine et ses rééditions successives (CONTAMINE, 1986). Pour l'Epoque Moderne, les travaux effectués par et sous l'autorité d'André Corvisier restent incontournables (CORVISIER, 1992). Pour les époques postérieures, encore que les recherches de l'auteur couvrent l'Antiquité à nos jours, les ouvrages de Hanson sont à connaître. On peut ne pas toujours partager les points de vue qu'il développe, mais son approche des problèmes de la guerre est originale et ouvre des pistes pour de nouvelles recherches ou la réouverture de certains dossiers d'histoire de l'Antiquité (HANSON, 1990, 2002). Les travaux de Keegan plus académiques, sont ceux du chef du cours d'histoire militaire de l'Académie militaire de Sandhurst en Grande-Bretagne. Il a une parfaite connaissance des questions militaires sur tous les continents et aux différentes époques de leur histoire. Ses réflexions sont donc capitales pour qui cherche à comprendre ou à penser la guerre (KEEGAN, 1993).

b. Les données comparatives.

Des ressources secondaires ont été mobilisées au fil des pages qui vont suivre (j'y consacre des développements parfois conséquents) mais l'esprit reste le même : comparer ce qui est comparable et en tirer le maximum de bénéfice pour notre connaissance des problèmes de la guerre en Gaule à La Tène D. Au point où j'en suis arrivé, il faut maintenant aller plus en détail dans ces problèmes de la guerre.

c. Fil conducteur de l'étude et économie d'ensemble.

Le **fil conducteur** de mon travail n'est pas chronologique, à tout le moins il ne l'est que secondairement. Ce parti pris présente des inconvénients et des limites, j'en ai conscience, mais il faut faire un choix et celui que j'ai fait importe d'avoir à l'esprit, dès le départ, que pour les hautes époques et en particulier le -IIe s., le chercheur manque de repères historiques précis. Trop d'incertitudes flottent pour certaines régions de la Gaule, pour valider l'option purement₃₂ chronologique. Ce que nous savons de ces

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

régions avec certitude, nous ne le savons que parce que les voisins latins en ont parlé, et s'ils en ont parlé, c'est parce qu'il y avait un problème qui les concernait. Ce qui se passait ailleurs, plus dans le Nord ou dans l'Ouest, ne les concernait pas. Les choses ont commencé rapidement à changer à partir de la fin de la décennie -60, mais cette période est trop courte pour nous servir de guide, et, après -51, nous retombons dans les brumes du siècle précédent (v. *supra*, B. - Problèmes de définitions, 2. - Le Cadre temporel; C. – Sources, 1. – L'Antiquité). J'ai donc opté pour un **plan** thématique, étant observé qu'à l'intérieur de ce plan, j'ai suivi la trame chronologique chaque fois que cela s'avérait possible. Il y a des évolutions qui se dessinent et il eut été fâcheux de se priver de dégager celles-ci de la masse. La trame que j'ai tissée se présente donc comme suit :

I / On ne peut parler de la guerre à La Tène D sans définir son état.

Dans la société gauloise de la fin de l'Indépendance, la guerre était un phénomène quasi permanent. Des générations d'historiens ont expliqué sa présence par le seul jeu des événements, paraphrasant les auteurs anciens. A ces causes directes, *mécaniques*, il convient d'en examiner d'autres, plus profondes : traditions guerrières et violence latente interne multiforme aboutissant parfois à un hallucinant carnage, conceptions religieuses exaltant le héros et le sacrifice suprême, société dont les fondements matériels reposent sur une véritable « économie de la guerre », le tout sur fond de conflits avec Rome, et les Germains aux frontières orientale et septentrionale. J'ai donc entrepris de rappeler qu'il n'y avait pas d'état de guerre sans motif, qu'aussi les causes pouvaient-elles être extrêmement variées et étroitement mêlées **(A)**. Je me méfie de l'évocation de la provocation, qui est un moyen commode de s'absoudre. Le rappel des traditions guerrières et la mise en évidence d'un contexte de violence endémique constitue une première étape dans la compréhension du thème **(1)**. L'analyse des facteurs révèle l'existence de situations complexes où affaires d'idée, préoccupations matérielles, sombres desseins s'interpénètrent au point où une guerre dépend de facteurs enchevêtrés d'où il est difficile d'extraire un seul **(2)**.

En cette époque du deuxième âge du Fer finissant, le surnaturel ou le divin encadrait toute la vie sociale **(B.)**. La guerre n'échappait pas à la règle, comme à Rome elle ouvrait et clôturait les hostilités, elles même ponctuées d'étapes obligées et encadrées, qu'il eut été impensable de ne pas respecter. Les différents actes de la pièce et chaque scène étaient donc animés par un certain nombre d'acteurs, aux fonctions plus ou moins spécialisées. Ces personnages accomplissaient des rituels, dans le cadre de sanctuaires et autres lieux cultuels au sujet de la réalité desquels nous commençons à avoir quelques connaissances grâce aux recherches archéologiques de ces vingt dernières années **(1)**. Ils adressaient des prières et faisaient des sacrifices à des dieux dont l'identité est en revanche beaucoup plus difficile à cerner **(2)**. Certains domaines se situaient aux frontières de la vie religieuse et touchaient aux lois de la guerre **(3)**.

Le passage de la paix à la guerre et le retour au calme se déroulait aussi selon plusieurs étapes invariables **(C)**. Il existait incontestablement dès cette époque un socle juridique sur lequel était assis un droit de la guerre **(1)**, qui réglait l'exercice du droit d'initiative **(2)**. Un personnel diplomatique haut en couleur **(3)** négociait les trêves, les traités et les conventions **(4)**. La fin du conflit scellait le sort particulier du vaincu en ses aspects physique et économique, mais ne garantissait pas une paix durable. L'absence de mécanismes institutionnels unanimement admis et reconnus entre les *civitates* d'une part, entre celles-ci et leurs voisins de l'étranger d'autre part, fut incontestablement à l'origine de cette instabilité **(5)**.

Car il apparaît bien que c'est toute ³³ l'organisation sociale, que c'est le système

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

même des *civitates* naissantes qui était tendu vers la guerre.

II / La guerre à La Tène D met en scène des hommes qui se battent contre d'autres hommes au sens générique du terme. Toute la deuxième partie de mon étude est donc consacrée à l'étude du facteur humain.

L'art de la guerre en Gaule à La Tène D a visiblement connu de profondes mutations par rapport à La Tène C : structuration des forces, accroissement des effectifs, développement d'un art du commandement sur fond de préoccupations stratégiques embryonnaires et leur traduction tactique sur le terrain modifiant la manière traditionnelle de combattre. Jean Bodin disait au XVI^e s. qu'il n'était de richesses que d'hommes. Depuis les époques les plus lointaines, les hommes combattaient en groupe comme des loups en meute. La première question qui se pose à l'historien est précisément de comprendre comment cela se passait, à commencer par la mobilisation des armées **(A)**. Une mobilisation n'allait pas sans poser des problèmes sur la nature et le sens desquels je m'interrogerai **(1)**. Cette mobilisation effectuée sur le lancement d'une convocation **(2)** n'intervenait, du reste, qu'au terme d'un processus d'assemblée où des délibérations étaient prises non sans d'âpres discussions **(3)**. C'est ensuite et seulement qu'intervenait la constitution de l'armée **(4)**, son acheminement jusqu'au champ de bataille, lieu où elle combattait. A la suite de quoi elle se retirait en cas de succès des armes, et se retrouvait démobilisée non sans désordres **(5)**.

Après l'étude de la structure qui sert de cadre à l'action militaire, le problème du personnel guerrier ne peut être éludé **(B)**. La question des effectifs est bien évidemment celle qui se pose toujours en premier au chef militaire, il en allait en Gaule comme de nos jours **(1)**. Le chef de guerre était issu d'une classe militaire socialement bien définie – les *equites* –, reconnaissable par son prestige, son mode de relation spécifique avec les représentants de la classe subalterne, sa richesse, ses qualités intellectuelles et physiques **(2)**, et vivait entouré d'autres guerriers dont il est clair, à l'époque, que certains étaient déjà des professionnels de la guerre et non plus des *amateurs* en quête d'émotions fortes, prompts à défier publiquement leur adversaire en combat individuel, chaque bataille correspondant alors à une succession de combats singuliers. Désormais, c'est l'action de groupe qui importe. Certains nobles parmi lesquels *Vercingetorix* mais il n'est pas le seul nous le verrons, ont tenté de détourner cette force naissante à leur profit **(3)**. Au faite donc se situaient des chefs, et entre eux et la base fonctionnait déjà une chaîne hiérarchique rudimentaire témoignant du développement d'un art du commandement sur fond de préoccupations stratégiques embryonnaires, traduites en termes tactiques modifiant profondément la manière traditionnelle de combattre **(4)**. Ce serait leur faire injure que de ne pas parler non plus des non combattants qui évoluaient autour du groupe armé. Car c'était bien le fruit du travail de tous ces humbles et le surplus qu'ils dégageaient qui permettait aux guerriers de faire le leur. Il existait, en effet, autour des armées, toute une nébuleuse d'acteurs qui faisaient fonctionner le système et qui vivaient d'une économie souterraine indispensable à la survie de l'édifice **(5)**. Si les actes des uns valaient à leurs auteurs honneurs et récompenses, d'autres étaient recouverts de l'opprobre qui frappe tous ceux qui manquent à leur devoir **(6)**.

S'il est bien un facteur d'efficacité ou de faiblesse à la guerre, c'est bien celui du moral, un sujet qui est souvent totalement évacué du propos des chercheurs, peu au fait des réalités de la guerre **(C)** et pourtant, la psychologie du combattant explique bien des situations **(1)**. Les moyens de motiver les hommes et les méthodes de coercition-manipulation existaient donc déjà. Tout cela mesuré à l'aune de l'attitude face à la mort et

à l'héroïsme guerrier, rend largement compte de la valeur combative des guerriers gaulois au combat (2).

III / Une fois campé le décor, et les rôles distribués, le rideau peut se lever. La troisième partie de mon travail est, toute entière, consacrée à l'art militaire de La Tène D.

Grâce aux importantes avancées de la recherche effectuées au cours de ces trente dernières années, on perçoit mieux comment les Gaulois voyaient, pensaient et faisaient la guerre. Il n'y a pas de guerre sans hommes et de guerriers sans tenue ni armes (A). Ces armes n'étaient pas portées n'importe où ni n'importe comment. De même qu'il existait des costumes de guerre (1-2), il existait des panoplies guerrières différentes, faites d'armes lourdes ou légères, d'hast, de jet ou de poing (3), elles-mêmes fonction des « Armes «tactiques» » auxquelles appartenaient les guerriers, armes au premier rang desquelles se trouvaient être les troupes montées appuyées par des troupes légères extrêmement mobiles (4).

Peut-on savoir comment combattaient tous ces gens? Ici se trouve immanquablement posée la question de savoir si les hommes de ce temps faisaient la guerre selon des conceptions stratégiques clairement définies (B). Je suis donc amené à procéder à des rappels de définitions et à examiner en quoi elles peuvent s'appliquer ou non au domaine qui est le mien (1). Ainsi pourra-t-on constater que défense du territoire et défense du peuple aux effets opposés étaient déjà deux conceptions en usage (2).

Les Gaulois savaient donc déjà faire des choix rudimentaires et recourir à tel ou tel type de guerre en fonction de la situation existante, constat qui m'amènera à voir les trois types de stratégies qu'ils étaient, effectivement, en état d'appliquer. Si la stratégie est l'art de conduire les armées, les actions qui se déroulent sur-le-champ de bataille, au contact de l'adversaire, relèvent de la tactique et du combat. Il n'est pas de tactique, fille de la stratégie, sans facteurs d'efficacité. Je passerai donc ceux-ci successivement en revue. Qui dit tactique dit modes de combat adaptés, et il importe de voir s'il y eut une interaction entre les deux pendant les presque deux siècles qui nous occupent (C). Il est clair que les évolutions reconnues par exemple dans l'infanterie où l'on constate la substitution partielle de formations plus légères et mobiles à l'antique phalange lourde et peu maniable d'une part, le développement des fortifications et premiers balbutiements dans l'art de la poliorcétique d'autre part, sont autant de manifestations de changements dans la façon de penser et de conduire la guerre.

En conclusion, je m'efforce de broser un tableau du bilan des guerres de ces époques lointaines (A). C'est au départ une question méthodologique (1). Je passe successivement en revue les conséquences politiques, militaires, démographiques, matérielles, traumatiques. Comme de nos jours, nous pouvons affirmer que la guerre a été, à La Tène D, un facteur d'accélération de la société et des techniques, préparant la Gaule, que nous le voulions ou non, à l'entrée dans l'orbite de Rome (2). Je m'interroge aussi sur les constantes, les disparitions ou les innovations qui ont marqué ces deux siècles (B). Les sept grands principes de la guerre (1), les deux paramètres de la manœuvre (2) étaient assurément naturellement assimilés par les acteurs du temps, même si subsistaient ici ou là des lacunes qui ne seront comblées que progressivement au cours des siècles suivants (3). Pour mettre une touche finale à cette vaste fresque militaire, il conviendra de dissocier du tableau les emprunts et les influences réciproques que les Gaulois ont fait ou ont eu, avec leurs voisins (C). Je distingue donc ce que les Gaulois ont emprunté ou n'ont pas emprunté aux Grecs et aux₃₅ Carthaginois (1), à Rome et aux Ibères (2),

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

aux Germains et aux Bretons **(3)** au fil des conflits qui les ont mis en présence, soit au coude à coude, soit en qualité d'adversaires. Inversement, je montre ce en quoi Rome, qui a survécu au duel de ces presque deux siècles, est redevable à la Gaule et ce qu'elle n'en a pas retenu. Nul ne sait si nous devons ou pas le regretter.

Avant d'aborder le cœur de mon sujet et le premier volet de son triptyque, il me reste à préciser l'esprit dans lequel j'ai travaillé et de préciser la méthode que j'ai suivie. En effet, pour pouvoir présenter une vision originale de la guerre en Gaule à La Tène finale, il m'a fallu mener une série d'enquêtes et d'investigations dans des domaines variés, très divers, certains inexplorés, parfois éloignés les uns avec les autres et réclamant des compétences multiples que je ne me flatte nullement de posséder. J'ai donc jugé sage de me plier au double principe suivant : ne pas chercher absolument à tout dire – en tout cas ce qu'on sait déjà parfaitement –, mais évaluer les points qui font problème et les répartir au mieux ; tirer profit de l'aubaine que constitue pour le chercheur, la grande quantité des travaux de toute nature publiée, sur le monde celtique et la Gaule, depuis trente ans. Je n'insisterai donc pas sur quantité de points, même importants aux yeux des spécialistes, qui me semblent déjà bien établis par les archéologues et les historiens de toutes spécialités, tandis qu'au contraire j'essaierai de justifier mes hypothèses et mes conclusions chaque fois qu'elles s'écarteraient des thèses antérieurement admises, en recourant chaque fois que possible à l'histoire comparative. C'est dire que je ne perds jamais de vue, à aucun moment, tout ce que mon travail doit, directement ou indirectement, à toutes celles et ceux qui m'ont précédé.

I. L'ÉTAT DE GUERRE

Les causes et les motifs de guerre n'ont jamais manqué dès cette époque **(A)**. **La religion** encadrait les grands moments de la guerre, et impactait fatalement les esprits des guerriers et des non combattants, notamment à l'occasion des rendez-vous périodiques des cultes auxquels tous ceux qui avaient à connaître de la guerre étaient conviés **(B)**. **Le passage de l'état de paix à celui de guerre et la garantie des accords conclus**, enfin, s'effectuait sur la base d'un corpus juridique embryonnaire **(C)**.

A). Les causes et les motifs conduisant au déclenchement de la guerre.

C'est une situation complexe que nous découvrons en Gaule à La Tène D, fruit d'une longue **tradition (1)** dont les prémices se situent très probablement avant –500, époque où déclinent rapidement les « principautés celtiques » hallstattiennes (BRUNAUX, 2006b, p. 163). Si le phénomène guerre naît encore à La Tène D1a de **causes internes endogènes**, il se nourrit rapidement dès La Tène D1b de **causes nouvelles exogènes (2)** introduites par l'apparition des guerres étrangères avec Marseille et Rome d'abord, avec les Germains ensuite.

1. Traditions guerrières et violence.

Comme le monde germanique voisin, le monde celtique a vécu dans un état endémique de guerres entre peuples, et de conflits internes entre partis et au sein même des classes dirigeantes, d'une part, de guerres étrangères contre Marseille et Rome; contre les Cimbri-teutoniques, les Germains transrhénans et les Suèves, d'autre part, aux deux derniers siècles avant notre ère. Depuis les auteurs antiques, qui ont les premiers largement rendu compte de cette situation (v. *supra*, B, Problèmes de définition, 2. Le cadre temporel; C, Sources et documentation, 1. L'Antiquité), tous les auteurs contemporains s'accordent pour le reconnaître (DEYBER, 1981, 1986, 1987a, 1994, 2002, 2008; HARMAND J., 1983, p. 129;³⁶ CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 301;

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

DAUBIGNEY, 2003, p. 311, 313, 344; LACROIX, 2003, p. 155; BRUNAUX, 2004, p. 37-39).

a. Un fort esprit de conquête ancré dans la tradition.

Avec les Gaulois, on était jamais assuré du lendemain nous apprend Tite-Live (V, 17, 8). Je reviens plus loin sur les causes (v. 2, Analyse des facteurs), sachant que les Gaulois étaient réputés faire la guerre pour des raisons à la fois politiques, matérielles et idéologiques, pour ne m'arrêter ici que sur le caractère endémique du phénomène.

Les **traditions guerrières gauloises** se sont forgées au moins dès le -IV/IIIe s. nous laissant le souvenir, d'une part, de rois mythiques comme *Segovesos* et *Bellovesos* et de leurs expéditions en direction de la forêt Hercynienne puis de l'Italie (TITE-LIVE, *HR*, V, 33-34), d'autre part, d'un autre personnage à la réalité douteuse, *Brennos*, dont l'expédition en direction de la Grèce est restée célèbre dans les annales historiques (KRUTA, 2000, p. 648). Il peut paraître ici utile de rappeler quelques unes des principales caractéristiques de la guerre dans le monde celtique à **La Tène B2 et C**, époques pour lesquelles nous sommes bien documentés. Les évolutions suivies dans cet art de la guerre au cours de la période suivante de La Tène D, n'en paraîtront ensuite que plus évidentes. Je limite volontairement cet aperçu des mœurs guerrières des Celtes au -IIIe s. et au tout début du -IIe s., par les récits de Tite-Live et de Polybe, d'inégale importance, sur les Celtes d'Italie et les Galates d'Asie-Mineure, alors en conflit déclaré avec Rome et ses alliés. Dans la plaine du Pô, les **batailles classiques** de *Sentinum* (-295) (POLYBE, *Hist.*, II, 4 ; TITE-LIVE, *HR*, X, 27-30), Fiesole (-225) (POLYBE, *Hist.*, II, 25-26), Télamon (-225) (POLYBE, *Hist.*, II, 6, 23-24, 27-33), *Clastidium* (-225) (Polybe, *Hist.*, II, 6 ; PLUTARQUE, *Vita Marcelli*, 6-7) et du lac Trasimène (-217) (TITE-LIVE, *HR*, XXII, 6, 1-4) d'une part, les **embuscades* d'armée** de *Clusium* (-225) (POLYBE, *Hist.*, II, 25-26, 28) et de la *Litana Silva* (-215) (TITE-LIVE, *HR*, XXIII, 24 ; FRONTIN, *Stratagèmes*, I, 6, 4) d'autre part, si elles nous renseignent peu sur la stratégie, sont plus éloquentes en matière de tactique et de combat et nous sont précieuses pour une connaissance de la composition, de l'organisation et du fonctionnement de ces armées. En Turquie actuelle, les batailles des Éléphants (-273) (LUCIEN DE SAMOSATE, *Zeuxis* ou *Antiochus*, 8-11), du Mont Olympe et du Mont Magaba (-189) (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 15-23 ; 25-27) fournissent aux mêmes époques et à distance une confirmation de ce qui se passe en Méditerranée occidentale.

Ces événements montrent l'aptitude précoce des Celtes à concevoir des **opérations militaires d'une certaine complexité** comme je le montre succinctement ci-dessous. Parmi les mobiles de ces conflits, il y a la recherche du **butin** (prisonniers, bétail, bagages) comme cela ressort du récit des batailles de *Clusium*, Fiesole, (POLYBE, *Hist.*, II, 26 ; 28), et, dans le cas des *Galates Gaesates* (POLYBE, *Hist.*, II, 23-24 ; TACITE, *Hist.*, I, 4) habitants du versant rhodanien des Alpes (POLYBE, *Hist.*, II, 15 ; 22), l'appât d'un **salaire** (POLYBE, *Hist.*, II, 6 ; 22 ; OROSE, IV, 13). Le deuxième point qui retient l'attention est celui des **effectifs** en présence, toujours nombreux, compris entre 10.000 à *Clastidium* (PLUTARQUE, *Vita Marcelli*, 6) et 60.000 hommes à Télamon, où le rapport cavalier/char par rapport au fantassin est de un pour cinq (POLYBE, *Hist.*, II, 23), soulignant l'importance du fait cavalier. Ces armées sont composées de **contingents** de diverses origines, soulignant la place qu'occupent les antiques solidarités entre peuples celtiques, et la place du jeu diplomatique et des alliances politiques et militaires aboutissant à la constitution de coalitions puissantes, comme il ressort de *Clusium* (POLYBE, *Hist.*, II, 25), Télamon (POLYBE, *Hist.*, II, 23), à l'Olympe et au Magaba (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 19). La ³⁷**mobilisation** des forces en des points

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

habités comme à Fiesole (POLYBE, *Hist.*, II, 25), ou naturels mis en **état de défense** comme à l'Olympe et au Magaba (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 19), s'effectue par étapes sur un assez long temps, mais de manière parfaitement coordonnée traduisant une certaine maîtrise. Le troisième point est la **structuration** et l'**articulation** de ces armées, qui permettent des opérations combinées entre l'infanterie, la cavalerie et les chars, trois armes tactiques qui coopèrent de manière concertée comme il ressort clairement du récit des affrontements de *Sentinum*, des Éléphants, de Fiesole, Télamon, *Clastidium* et Trasimène. Il n'y a pas lieu de détailler ici mais nous sommes bien loin de l'image de ces vagues hurlantes de guerriers désordonnés se ruant sur les lignes romaines qui auraient seules le mérite d'être rangées. Cela est peut être l'expression concrète d'une organisation politico-militaire déjà très élaborée, à l'image de la tétrarchie des Tolostoboges, Tectosages et autres Trocmes d'Asie-Mineure. Chez ces trois peuples s'exerce un commandement militaire distinct de celui du pouvoir royal, avec qui celui-ci doit composer au sein d'un conseil de guerre réuni pour les grandes questions engageant le sort du peuple entier (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 18-19). Aux Éléphants, la **formation** adoptée par les Galates contre *Antiochus* et ses pachydermes est celle de la phalange serrée de quatre-vingt rangs flanquée de la cavalerie aux ailes avec les chars au centre, véritable fer de lance du dispositif qui sera seulement rompu par l'effet de panique provoqué par l'irruption de ces animaux sur le champ de bataille. Cette phalange est toujours en usage à la fin de La Tène C1 au Magaba (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 26). A *Sentinum* les troupes gauloises sont rangées sous des drapeaux, signes de pouvoir détenu par des commandants de formations dont on ignore le nombre (TITE-LIVE, *HR*, X, 28). Le quatrième point touche à l'**art militaire**, où les détails abondent touchant au **vêtement** (TITE-LIVE, *HR*, X, 30) ou à son absence, étant observé que la fameuse nudité guerrière des Galates à Télamon et à l'Olympe ne concerne que le premier rang de l'infanterie et non pas la totalité des forces engagées, qui conservent leurs vêtements (POLYBE, *Hist.*, II, 28-29 ; TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 21). Les détails abondent concernant l'**armement** et l'**équipement** des combattants. La panoplie guerrière type avec armure, bouclier, épée, lance, traits est en place à *Sentinum* (TITE-LIVE, *HR*, X, 28-29) et aux Éléphants. Elle est partiellement attestée à Télamon, à l'Olympe et au Magaba, où l'on voit que la lance fait totalement défaut aux fantassins et aux cavaliers galates qui n'ont que leur épée pour s'opposer aux piques des légionnaires (POLYBE, *Hist.*, II, 30 ; 33), aux traits des vélites et à la lance des cavaliers romains (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, 21-22 ; 25-26). Cette dotation perdure vaille que vaille jusqu'à la fin de La Tène C1, ainsi qu'on peut le constater à l'Olympe (TITE-LIVE, *HR*, XXXVII, 17 ; 19 ; 21). En revanche, la lance apparaît bien être l'arme par excellence des cavaliers, qui pointent leur adversaire en le chargeant brutalement comme cela se constate à *Sentinum* (TITE-LIVE, *HR*, X, 28), *Clastidium* (POLYBE, *Hist.*, II, 6 ; PLUTARQUE, *Vita Marcelli*, 6-7) et Trasimène (TITE-LIVE, *HR*, XX, 6, 3-4), jetant celui-ci à bas de sa monture et le tuant net au premier ou au troisième coup de pointe. Cette permanence au fil du temps montre que cette panoplie a fait ses preuves dans un certain type de combat classique d'infanterie, mais pas dans d'autres. En effet, si les traits sont attestés, ils ne le sont pas systématiquement partout, voire ils sont absents comme aux Éléphants, et, quand ils sont employés, c'est en quantité nettement insuffisante eu égard aux exigences du combat ; par ailleurs, il s'avère que les Gaulois sont très malhabiles à les lancer (TITE-LIVE, *HR*, XXXVIII, *HR*, 19 ; 21). Les vélites au contraire, bien exercés et bien pourvus en traits de toutes sortes, criblent littéralement de coups mortels lancés à distance leurs adversaires dont ils n'ont visiblement rien à redouter, incapables qu'ils sont de se protéger et de riposter, et dont les lignes sont enfoncées sous ce tir concentré³⁸ (POLYBE, *Hist.*, II, 30 ; TITE-LIVE, *HR*,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

XXXVIII, 21-22). Tout ceci dénote que le combat à base de javelots, de flèches, de frondes et de pierres à lancer est encore très peu connu du Gaulois de La Tène B2 et C, alors qu'au même moment, son adversaire romain y excelle. Ce point de faiblesse explique pour partie les défaites de Télamon, de l'Olympe et du Magaba. Or la situation est radicalement différente à La Tène D, preuve s'il en est que le Gaulois a, en quelques générations, assimilé les leçons tactiques de ses défaites, du moins celles qui ont un rapport avec l'usage des traits. Le cinquième point découle des premiers et révèle des **conceptions stratégiques** embryonnaires mais **tactiques** élaborées. En ce qui concerne la **stratégie***, il est difficile faute de sources d'y voir clair entre *Sentinum* et la *Litana Silva*. Les récits d'opérations militaires en Italie montrent plutôt des cités, Boïens et Insubres, qui face aux entreprises romaines de plus en plus hardies, développent une stratégie de défense du territoire* alternant batailles classiques et actions de guérilla* (*Clusium*, *Clastidium*, *Litana Silva*) en faisant appel à des forces extérieures supplétives, les *Galates Gaesates* d'outre-Alpes. En Asie-Mineure, on voit les trois peuples galates tenter une défense du peuple*, visant à préserver les non-combattants des guerriers en les isolant dans un centre de résistance* (Magaba) éloigné du champ de bataille* principal (Olympe), où ils ont entassé de quoi soutenir un investissement prolongé, du moins le croient-ils. La recherche et l'exploitation du renseignement* joue un rôle important dans ces choix, notamment pour monter des stratagèmes* qui créent la surprise* (Fiesole, Olympe). Au plan **tactique***, la cavalerie et l'infanterie légère sont employées dans des opérations combinées (Télamon, *Clastidium*, Trasimène) pour s'emparer d'un point*, le tenir* et contrôler un itinéraire*, tandis que l'infanterie lourde soutien le choc principal en combattant à fronts renversés (Télamon). Cette infanterie tient aussi un point d'où elle agit en recueil au profit de la cavalerie et de l'infanterie légère qui mène un combat de harcèlement* (Fiesole, Olympe, Magaba). La nuit est utilisée pour masquer les mouvements (*Clusium*). Mais les Gaulois n'exploitent pas leurs victoires, se contentant de succès sans lendemain (Fiesole). Trop sûrs d'eux-mêmes, ils négligent de fortifier suffisamment leurs camps et de se ménager des solutions de repli, se privant du même coup de toute possibilité de manœuvre et perdant leur liberté d'action (Olympe, Magaba). Tout ceci montre qu'ils ne maîtrisent pas la totalité des principes de la guerre et des paramètres de la manœuvre, points sur lesquels je reviens abondamment dans ma troisième partie. Une évolution s'est à l'évidence produite dans l'art de concevoir et de pratiquer la guerre, entre le début du -IIIe s. et la fin du -Ier s.

A contrario, au -Ier s., au milieu de **La Tène D**, les peuples gaulois étaient devenus des envahisseurs envahis ou menacés d'envahissement, au nord par les Germains, au sud par les Romains. Des bouches du Rhin à l'arc jurassien et aux plaines de la Saône, un voyageur de cette époque aurait rencontré impliqués dans ces conflits armés « les Belges'' [qui] sont les plus voisins des Germains qui habitent au-delà du Rhin et avec qui ils sont continuellement en guerre » (BG, I, 1, trad. RAT; STRABON, IV, 4, 13). Les Gaulois du nord n'avaient guère d'autre choix que de se battre car César nous précise que « voyant la facilité avec laquelle les Germains se décidaient à passer en Gaule, il voulait leur inspirer les mêmes craintes » (BG, IV, 16, trad. RAT). Pourtant les Rèmes déclarèrent à César, qui se renseignait en -57 sur l'origine des Belges, que « la plupart des Belges étaient issus de chez les Germains et qu'ils avaient anciennement franchi le Rhin » (BG, II, 4, 1). L'antique lien était rompu et des gens qui avaient autrefois vécu sur les mêmes terres, proches les uns des autres, en étaient venus à se faire la guerre. Le roi *Ambiorix* des Éburons n'était pas parvenu à échapper au « tribut qu'il payait habituellement aux Atuatuques, ses voisins; et c'était César qui lui avait rendu son fils et le fils de son frère, qui envoyés en otages aux Atuatuques³⁹ avaient été retenus dans la servitude et dans les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

chaînes » (BG, V, 28, trad. Rat). Situés au sud-est, les Trévires étaient en butte à d'autres peuples germaniques, les « Suèves [qui] s'étaient établis sur les bords du Rhin [et] qu'ils s'efforçaient de passer » (BG, I, 37, trad. RAT); six ans plus tard, ils étaient toujours « pressés par les Germains » au point qu'ils restèrent en dehors du conflit qui débutait entre Vercingetorix et César (BG, VII, 63, 7, trad. RAT); du reste, ces Trévires étaient gens redoutables dont « l'état, entraîné à des guerres quotidiennes à cause du voisinage de la Germanie, ne différait guère des Germains par son genre de vie et sa sauvagerie et ne se soumettait aux ordres reçus que sous la contrainte d'une armée » (BG, VIII, 25, trad. RAT). Implantés à un carrefour stratégique de première importance puisqu'il commandait une partie des accès à la Gaule de l'est et à l'Italie du nord, les Helvètes n'étaient pas en reste dans leur repaire suisse confinant aux Vosges, à la Forêt Noire et aux franges jurassiennes. César leur a rendu un hommage appuyé en soulignant qu'« ils surpassent aussi en valeur le reste des Gaulois, parce qu'ils sont presque chaque jour aux prises avec les Germains, soit pour les empêcher de pénétrer sur leur territoire, soit pour porter eux-mêmes la guerre dans leur pays » (BG, I, 1, trad. RAT). Ces Helvètes avaient une valeur guerrière supérieure aux Éburons, car « c'étaient les mêmes hommes [les Suèves d'Arioviste] que les Helvètes avaient souvent rencontrés, non seulement sur leur propre territoire, mais encore sur le leur, et qu'ils avaient généralement battus » (BG, I, 1, 40, trad. RAT). Les Séquanes avaient pris une initiative extrêmement malencontreuse en appelant des mercenaires suèves à leurs côtés contre les Eduens. Ils ne parvenaient plus à s'en débarrasser, passant de l'offensive contre leur ennemi d'hier à la défensive contre leur encombrant allié du moment (BG, I, 32; VI, 12). « Les Eduens et leurs clients en étaient venus deux fois aux mains avec eux [les Suèves d'Arioviste] », ils étaient « Épuisés par ces combats désastreux », « où toute la noblesse des Eduens avait péri » (BG, I, 31; VI, 12, trad. RAT). Au moment de l'entrée de César sur le théâtre gaulois, c'était donc un bon quart de la Gaule du nord, de l'est et du centre-est qui se trouvait sous les armes avec des avantages comparatifs très contrastés. Le noyau dur était incontestablement constitué des Trévires et des Helvètes, qui étaient parvenus à contenir les Germains alors que les autres, ces peuples situés au nord (les Belges dont faisaient partie les Éburons) et au sud (les Séquanes et les Eduens) avaient cédé sous la pression des armes.

Quelle qu'ait été l'importance de ces événements et leur impact sur les pays qui en furent la cible, il est clair que des **migrations en quête de terres nouvelles et de rapines** se sont produites pendant plusieurs décennies, provoquant en retour, comme une onde, toute une chaîne d'effets secondaires sur les régions limitrophes. Je ne pense pas que César ait noirci le tableau à dessein; bien au contraire, cela devait correspondre à une réalité quotidienne, à la recherche de la satisfaction d'un besoin dont on verra plus loin qu'il pouvait revêtir un caractère vital pour la survie du groupe en manque d'espace nourricier (DAUBIGNEY, 2003, p. 313).

b. La violence interne.

L'ambiance qui régnait en interne nous est assez bien connue pour la période débutant en -102 et se terminant en -52, grâce aux rétrospectives auxquelles a procédé César en introduction à ses diverses interventions dans son récit de la Guerre des Gaules. Pour les cinquante années précédentes (de -150 à -103), on ne peut procéder que par déduction et extrapolation.

i. Violence endémique.

La violence endémique interne dénoncée à plusieurs reprises par César aurait connu une parenthèse de -57 à -53, une information à accueillir avec réserve à défaut d'autres sources, car en contradiction avec un⁴⁰ passage relatif aux préparatifs d'invasion de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

la Bretagne insulaire, en -54, qui tend à apporter la preuve contraire. Il y est dit, en effet, que « *César avait résolu de ne laisser en Gaule que le petit nombre de ceux dont la fidélité lui était connue, et d'emmener avec lui les autres comme otages, parce qu'il craignait un soulèvement de la Gaule en son absence* » (BG, V, 5, 3-4, trad. RAT). Les renseignements stratégiques dont disposait César devaient être suffisants pour exprimer une telle crainte de voir se soulever les Gaulois contre lui, hypothèse qui sous-entendait aussi que les deux partis en présence, pro- et anti-césarien, étaient prêts à en découdre par les armes.

Si l'on excepte le conflit qui a opposé les peuples gaulois à Rome au cours de cette période de trois quarts de siècle, on peut classer la violence en quatre catégories : les querelles entre cités, qui tournent au conflit armé ; les déchirements domestiques entre familles et/ou partis dans les tribus, qui dégénèrent en voies de fait ou peu s'en faut ; les luttes armées visant à contenir les Germains ; enfin les brigandages. Bon nombre de ces actes de violence s'inscrivaient probablement dans le prolongement d'événements plus anciens, au sujet desquels nous sommes peu ou prou documentés (BG, I, 30), mais dont nous soupçonnons l'existence grâce à l'archéologie, ainsi que nous le verrons plus loin.

ii. **Guerres clientélaires rapports conflictuels de voisinage.**

Les évocations de **guerres clientélaires** et de **rapports conflictuels de voisinage** abondent dans BG, (BG, VI, 15, 1), de -58 à -51. Je me contenterai de rappeler quelques faits.

Il y avait tout d'abord **les Eduens en butte aux Arvernes**, un conflit qui durait au moins depuis la fin du -IIe s. Cet antagonisme persistant figure au rang des motifs d'intervention de Rome en Gaule du sud, entre -125 et -121, à l'appel de Marseille utilement secondée pour la circonstance par les Eduens (FERDIÈRE, p. 58-59). Les Arvernes renforcés par leurs clients rutènes et alliés aux Allobroges furent militairement battus en -121 par le consul *Quintus Fabius Maximus Aemilianus*, quelque part au confluent de l'Isère et du Rhône. Les Arvernes ne se considérèrent pas pour autant vaincus, et persistèrent dans leur volonté hégémonique en s'alliant pour la circonstance aux **Séquanes**. Nous ne savons pas en quelle année cette alliance de revers fut conclue mais elle était active en -61, au moment où le druide éduen *Diviciacos* se rendit à Rome pour solliciter l'aide du Sénat, et où il y rencontra Cicéron (BG, I, 31, 3-4).

En -58, à l'arrivée de César en Gaule, les Séquanes entendaient bien s'imposer en maîtres aux Eduens, ne serait-ce que pour contrôler les passages de la Saône et leurs péages. Pour ce faire, quelques années auparavant, ils n'avaient pas hésité à enrôler **des mercenaires suèves** originaires du Rhin supérieur, commandés par un chef du nom d'*Arioviste*. Celui-ci avait battu militairement à différentes reprises les Eduens, leur infligeant de lourdes pertes (BG, I, 31, 33, 36; VI, 12; STRABON, IV, 3, 2). Les Séquanes crurent pendant un temps pouvoir savourer leur victoire, mais l'intervention militaire césarienne déjoua leurs plans et ils perdirent leur suprématie qui passa aux **Rèmes** (BG, VI, 12).

A côté de ces conflits majeurs existaient des antagonismes mineurs, dont les Commentaires se font l'écho ici ou là. J'ai retenu trois exemples, de -58 à -51. Dans le courant de l'hiver -58/-57, **les Belges** préparent la guerre contre Rome pour des raisons à la fois d'ordre externe (la menace romaine qui justifie une guerre préventive) et d'ordre interne (une révolution intérieure : BG, II, 1). En -55, les Usipètes et les Tenctères déclarent avoir été appelés en Gaule par des peuples gaulois pour des motifs internes (BG, IV, 6-7), comme Arioviste l'avait été auparavant par les Séquanes dans le cadre de la lutte contre leurs voisins (BG, I, 44). La coalition anti-romaine nouée dans l'hiver -53/-52 a éclaté après la défaite retentissante d'*Alesia*⁴¹ et chacune des *civitates* gauloise est revenue

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

à ses vieux démons. De plus, comme dans toute guerre qui tourne au désavantage de celui qui l'a déclarée, l'échec de *Vercingetorix* entraîna des règlements de compte entre peuples Gaulois et leurs chefs, les uns reprochant aux autres de les avoir entraînés dans une aventure sans lendemain, dont l'issue s'était soldée par un désastre militaire extrêmement lourd de conséquences (v. *infra*, Conclusion, A, Bilan des guerres). Ainsi constate-t-on de nouveau, en -51, l'apparition d'antagonismes de *civitates* consécutifs probablement à l'affaire d'*Alesia* (DEYBER, 2006, à paraître). Dans l'hiver -52/-51, en Gaule du centre, *les Bituriges lui [César] envoient des députés pour demander son aide contre les Carnutes, qui, disaient-ils, leur avaient déclaré la guerre*" (BG, VIII, 4, 2, trad. RAT). Cette année là, plus au nord et toujours à la même saison, *"les Bellovaques [...], s'étant joints aux états voisins, rassemblaient des armées sous les ordres du Bellovaque Corréus et de Commius l'Atrébate, et les concentraient pour fondre en masse sur les terres des Suessions, qu'il avait placées sous l'autorité des Rèmes"* (BG, VIII, 6, 2, trad. RAT). Un peu plus tard, la Gaule du centre-Ouest fut agitée des mêmes soubresauts. Un notable Picton, *"Duratius [ou Durius] toujours fidèle à l'amitié des Romains, malgré la défection d'une partie de son état"* [informa le légat *Caius Caninius*], *qu'une foule considérable d'ennemis s'étaient rassemblés dans le pays des Pictons*" [...]. *Durius, enfermé dans Lemonum [Poitiers], s'y trouvait assiégé par plusieurs milliers d'hommes, sous la conduite de Dumnacus, chef des Andes [d'Angers]* (BG, VIII, 26 s., 29, 31, trad. RAT). Les témoins de ces épisodes guerriers sont obligatoirement conservés dans le sol, mais nous ne sommes pas documentés sur eux, si tant est que nous le soyons un jour.

iii. Déchirements entre familles, institutions ou partis.

Cause ou conséquence de ces querelles entre cités, César évoque l'existence de déchirements entre familles, institutions ou partis au sein des peuples qui composent la Gaule.

Dans sa description ethnographique des Gaulois, il nous apprend que « *dans l'ensemble de la Gaule tout entière [...] tous les états y sont divisés en deux partis* » (BG, VI, 11, 2, 5, trad. RAT). L'histoire de « *Vercingetorix, fils de Celtille, Arverne [...] dont le père, qui avait exercé le principat de toute la Gaule, avait été mis à mort par ses compatriotes parce qu'il convoitait la royauté* » est assurément la plus célèbre (BG, VII, 4, 3-4, trad. RAT). Cela n'avait rien de nouveau, l'affaire « *Brancus* », en -218, relatée à la fois par Polybe (*Hist.*, III, 49, 8-13) et Tite-Live (*HR*, XXI, 31), nous le rappelle opportunément. Cette année là, Hannibal faisait route vers l'Italie en empruntant le territoire des Allobroges. Chemin faisant, il croisa les armées de deux frères entrés en guerre pour le pouvoir. Le titulaire légal de la royauté d'alors était l'aîné du nom de *Brancus*, qui disposait par ailleurs de l'appui des anciens composés du sénat et des chefs de la cité. Le cadet ne pouvait pas invoquer le droit en sa faveur mais il disposait des suffrages et de la force de la jeune génération. Prié d'intervenir, Hannibal respecta les institutions en aidant l'aîné à vaincre son cadet et en lui restituant la royauté. L'épisode des démêlés de l'Helvétie *Orgetorix* avec les membres de sa tribu qui inaugure le récit de la Guerre des Gaules cent soixante ans plus tard, en -58, rend bien compte de l'atmosphère qui régnait dans les sphères dirigeantes d'alors : « *Ses concitoyens indignés par cette façon de faire [d'Orgetorix] voulaient maintenir leur droit par les armes, et déjà les magistrats rassemblaient un grand nombre d'hommes de la campagne, lorsque qu'Orgetorix mourut* » (BG, I, 4, trad. RAT). En clair, cela signifiait que le tribunal, constatant qu'*Orgetorix* refusait de déférer à sa convocation selon le droit en vigueur, avait conçu de s'emparer de sa personne par les armes pour le condamner à la peine capitale par le feu. En tout état de cause, si nous revenons à l'affaire *Brancus*, force est de constater qu'elle a préfiguré les déchirements entre les deux célèbres frères éduens, *Diviciacos* et *Dumnorix*. Dans les deux cas, si les aînés incarnaient la tradition, ils⁴² ne disposaient plus de la légitimité naturelle

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

d'antan qui leur était fortement contestée et disputée par leurs cadets appuyés sur des hommes nouveaux. En revanche, tous deux disposaient de forces armées adossées sur leurs clientèles respectives. Nous ne savons pas si elles se comportaient comme les bandes de *Clodius* et *Milon* qui, à peu de temps d'intervalle, ravageaient Rome au point de mettre la République gravement en péril, mais la question mérite d'être posée. Car ces divisions, ces luttes intestines semblent avoir été une constante des mœurs gauloises, même dans l'épreuve.

Et il était parfois extrêmement difficile à un noble de résister aux pressions de son peuple. Deux exemples l'illustrent. En -54, à l'occasion de l'entrevue qui précède l'embuscade où périrent *Sabinus*, *Cotta* et leurs hommes (1 cohorte), *Ambiorix* déclare aux envoyés romains qu'il a « *agi contre son avis et contre sa volonté, [qu'il] a été contraint par son peuple, car la nature de son pouvoir ne le soumet pas moins à la multitude qu'elle ne la soumet à lui* » (BG, V, 27, 3; trad. CONSTANS). En -51, l'expédition frumentaire de *Lucrétios* et *Drappes* pour ravitailler *Uxellodunum* (Vayrac) assiégée par *Hirtius* puis César en personne, met à nu ce genre de divisions : « *En peu de jours, ils [Lucrétios et Drappes] se procurent une grande quantité de blé sur le territoire des Cadurques, dont les uns désiraient les aider en les ravitaillant et dont les autres ne pouvaient les empêcher de faire leurs provisions* » (BG, VIII, 34, trad. RAT). Cette phrase est lourde de sens, et on sent bien que la collecte de vivres ne se déroule pas pacifiquement, les uns approuvant la démarche de résister et les autres la condamnant en y faisant obstacle matériellement. Mais nous ne savons pas pourquoi, si ce n'est que le peuple ou certains de ses chefs étaient fatigués par tant d'années de guerre étrangère qui s'étaient soldées par le désastre alisien.

Une institution respectable et vénérable comme celle des druides n'échappait pas à ces luttes partisans. Dans le cadre des élections à la magistrature suprême, il arrivait « *quelquefois même [qu'] ils luttent avec les armes* » nous dit César (BG, VI, 13, 8-9). Comme le pense Jean-Louis Brunaux (BRUNAU, 2006b, p. 280), je n'écarte pas que les différends qui s'exprimaient à l'occasion de ces élections étaient tranchés à l'aide des armes par les druides eux-mêmes. Ils devaient alors, soit recourir à l'usage de la force armée, soit se soumettre à une sorte d'ordalie. La fonction devait être bien positionnée dans la société, le poste lucratif pour susciter de tels appétits justifiant l'appel aux armes. Ces conflits d'intérêt réglés par la violence physique ont du porter un grave préjudice à l'institution et entamer fortement la réputation des individus qui la composaient. Alors que les druides étaient sensés rendre la justice et pacifier les rapports entre les groupes et les individus (BG, 13, 4-7, 10 ; STRABON, Géogr., IV, 4, 4, c 197 ; BRUNAU, 2006b, p. 283-285, 288), ils donnaient au plus grand nombre l'image du désordre. Je pense que leur crédit en a été fortement affecté, ce qui a nécessairement contribué à leur déclin sur l'exact enchaînement des causes duquel je n'entre pas ici (BRUNAU, 2006b, p. 316-320). Il est difficile de savoir si cette dégradation est la conséquence directe de la violence qui régnait dans la société d'alors, ou si la violence a profité de la baisse d'audience des druides pour s'exprimer sans frein. Au milieu du -Ier s., si les jugements des druides dans les affaires publiques ou privées avaient été vraiment écoutés et suivis, il y aurait eu moins de conflits armés, tel est du moins mon sentiment. Si leur heure de gloire se situe avant la fin du -IIe s., ils paraissent ne plus avoir du tout le même poids auprès de leurs pairs de l'aristocratie un siècle plus tard. Tout se passe comme si La Tène D1 avait sonné le déclin de leur institution, dont la disparition est consommée au cours de La Tène D2, sans que nous sachions très précisément quand, contrairement à ce qu'affirme Jean-Louis Brunaux (BRUNAU, 2006b, p. 321 *sqq.*). Il est sûr que de nombreux Gaulois devaient être lassés par toutes ces guerres. L'affaire d'*Uxellodunum* en -51 suggère que certaines contrées d'Aquitaine avaient été durement affectées⁴³ par la campagne de *Crassus* en -56, et le

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Quercy en a peut-être fait partie par contre-coup.

iv. Les dégâts collatéraux du mercenariat.

L'appel aux **mercenaires** Suèves, nous l'avons vu plus haut (v. *supra*, a, *Un fort esprit de conquête ancré dans la tradition*), apporta plus d'inconvénients que d'avantages. Les méfaits d'Arioviste duraient depuis quelques années (peut-être dès avant -71) quand César a été appelé à intervenir militairement en Gaule (BG, I, 30, 4; 31-53; IV, 16; V, 29, 55; VI, 12, 1-2; KRUTA, 2000, p. 424-425). Les Germains transrhénans étaient souvent aux prises avec les tribus gauloises frontalières du Rhin, dont César nous dit que certaines se battaient quotidiennement contre eux. L'affaire Arioviste a d'ailleurs montré que ces "*Germains*" avaient pénétré profondément en Gaule du centre-Est, motivant l'appel à l'aide des Eduens auprès du Sénat romain. Le danger était toujours pressant en -52, où « *les Trévires ne prirent point part à cette assemblée [convoquée par les Eduens pour décider de l'attribution du commandement suprême des forces de la coalition gauloise contre César] parce qu'ils étaient trop loin, et d'ailleurs pressés par les Germains, ce qui fut cause qu'ils ne prirent aucune part à la guerre et n'envoyèrent de secours à aucun des deux partis* » (BG, VII, 63, 7, trad. RAT).

Les brigandages dont il est question dans plusieurs passages du récit césarien sont très probablement le fait de mercenaires orientés vers la satisfaction de leurs intérêts particuliers, ou de guerriers démobilisés et désœuvrés qui mettaient une région en coupe réglée pour assurer leur subsistance entre deux campagnes de recrutement. C'est du moins mon hypothèse, car nous ne savons absolument pas quelle définition donner au brigand gaulois. A la différence de ce que nous connaissons pour l'Orient romain, nos sources littéraires sont indigentes et les *realia* ne nous sont d'aucun secours (WOLFF, 2003). De plus, il est impossible de savoir si nous avons à faire à des ennemis de l'extérieur qui se livrent à la rapine, ou à des brigands de l'intérieur qui pillent et rançonnent des gens sans défense dans les régions isolées, à des époques où le pouvoir politique est faible, allant jusqu'à se constituer en de véritables armées. A la fin du Haut-Empire Romain par exemple, entre +185/188, un personnage comme *Maternus* réunit une armée où des déserteurs et des vétérans sans emploi s'amalgamèrent avec des paysans ruinés et des criminels de droit commun, envisageant même dans leur délire de prendre Rome (LE BOHEC, 1999, p. 297-298).

Nous ne savons pas comment était conçue et organisée la répression de ces désordres. On peut penser que des *civitates* plus ou moins menacées et des aristocrates plus ou moins sollicités par leurs clients ou des marchands aient accepté de fournir des troupes pour faire la chasse à ces bandes de brigands. A la vérité nous ne le savons pas car nous ne disposons que du seul point de vue romain exprimé vis à vis des Gaulois, amis (*socii*) ou ennemis.

Pendant ces époques lointaines et dans certaines contrées du monde jusqu'en plein XXe siècle, le brigandage constitua une forme de relation économique aux fortes retombées, quant cela n'était pas une ligne politique et un fait culturel puissant. Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin pour voir ce qui se passe encore dans certains Etats d'Afrique Noire, d'Amérique Latine, voire d'Europe Balkanique, qui siègent pourtant au sein de l'Organisation des Nations Unies.

A la différence de l'armée romaine qui opérait sur les mêmes terrains que les Gaulois, il n'existait aucun dispositif de reclassement ou d'accompagnement social des guerriers comme il en existe de nos jours dans toutes les armées occidentales, une fois les militaires démobilisés et rendus à la vie civile. Nous sommes peu documentés sur cet aspect, n'ayant à notre disposition que quatre textes⁴⁴ valables pour les années -56, -54, -52 et -

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

51. En -56, le chef unelle *Viridovix* recruta à sa solde « *une multitude considérable [...] venue de tous les points de la Gaule, hommes perdus de crimes et bandits que l'espoir du butin et l'amour de la guerre enlevaient à l'agriculture et à leurs travaux journaliers* » (BG, III, 17, 4, trad. RAT). En -54, le chef trévire « *Indutiomarus ne s'en mit pas moins à rassembler des troupes, à les exercer [...], à attirer à lui, par de grandes récompenses, les exilés et les condamnés de toute la Gaule* » (B.G., 5, 65, 2-4, trad. RAT). En -52, *Vercingetorix* constitua le noyau dur de son futur corps de bataille en enrôlant « *dans la campagne des gens dénués de tout et perdus de crimes* » (BG, VII, 4, 3, trad. RAT). En -51, César rappelle que le chef sénon *Drappes* « *au début de la révolte de la Gaule [donc dans l'hiver -53/-52] avait rassemblé une foule d'hommes perdus, d'esclaves appelés à la liberté, d'exilés pris dans tous les états, de brigands, avec lesquels il avait intercepté les bagages et les convois des romains* » (BG, VIII, 30, 1, trad. RAT). Pour César, les termes récurrents d'« *hommes perdus de crimes et bandits, condamnés de toute la Gaule, gens dénués de tout et perdus de crimes, hommes perdus, brigands* », s'adressaient assurément à des hommes de main, hors la loi dénués de tous scrupules, pas à de nobles guerriers respectables. Dans le vocabulaire latin, le brigand est quelqu'un qui n'existe pas au sens civique du terme, c'est quelqu'un « qui nest pas » (WOLFF, 2003). Le fait que ces gens étaient animés par « *l'espoir du butin et l'amour de la guerre* », et, que ces élans les « *enlevaient à l'agriculture et à leurs travaux journaliers* », nous suggère que nous soyons en présence de professionnels de la guerre, c'est à dire à des mercenaires dont la seule ressource pour subsister était précisément de faire la guerre au profit d'un commanditaire (v. *infra*, 2, Analyse des facteurs, c, l'appât du gain; II, Le facteur humain, B, Le problème du personnel guerrier, 4, Mercenaires).

Pour le IIe s. av. J.-C., nous ne sommes pas documentés sur la situation qui régnait dans les différentes régions de Gaule, mais il serait étonnant que ces individus aient totalement disparu des théâtres d'opérations* entre le -IIIe s. où les textes y font souvent référence (SZABO, 1997, p. 353 s.), et le -Ier s où ils font leur réapparition. Dans le monde antique d'alors, la réputation de ces gens n'était pas à faire, au point que beaucoup de leurs employeurs ne savaient pas comment s'en débarrasser à la fin de la campagne militaire pour laquelle ils avaient été recrutés - l'exemple de l'affaire des Séquanes contre Arioviste est évocateur -, certains n'hésitant pas, si les circonstances l'exigeaient, à les condamner à une mort certaine - v. par exemple l'épisode où, au début du -IIIe s., Ptolémée II Philadelphe, après avoir emporté sa victoire sur Magas, les enferma dans une île du Nil où ils périrent : KRUTA 2000, p. 727-728 -. Le jugement moral porté sur ces hommes était péjoratif, voire totalement négatif, pour autant était-il juste? Je ne le crois pas.

C'était d'abord un *topos*. Ensuite, je pense que ces gens avaient des qualités militaires bien réelles, car sanctionnées par les faits, sans quoi ils n'auraient jamais remporté aucun succès militaire comme celui qui avait consisté à « *intercepte(r) les bagages et les convois des romains* ». Enfin, les Romains ne les auraient pas employés au sein de leurs propres armées, à commencer dans l'*exercitus* césarien en Gaule puis à travers le monde méditerranéen pendant toute la Guerre Civile. Des Gaulois y étaient en effet enrôlés pour une campagne temporaire et bien déterminée (v; BG, V, 5, 3-4, cité *supra*), ou bien en vue d'accomplir une mission précisément définie (a titre de comparaison, v. BG, V, 65, 2-4), et nous savons que certaines troupes guerrières, non soldées par César, se payèrent en faisant du butin sur l'ennemi (BG, VI, 34, 8-9 ; 35, 1-4). Certes, on est en droit de penser que les campagnes gauloises étaient sérieusement perturbées lorsque la guerre y sévissait, mais j'émetts aussi l'hypothèse que même en temps de paix, entre deux conflits, il devait y subsister des poches d'insécurité où sévissaient ces hommes de guerre désœuvrés, tout simplement en quête de moyens d'existence que leurs employeurs n'avaient pas prévue de leur donner au terme de leur contrat⁴⁵ d'engagement. Comment s'organisaient ces

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

gens pour écumer une région, où avaient-ils leurs bases d'où ils lançaient leurs raids de pillages, cela nous ne le savons pas. Il est certain que des lieux reculés, dans des terrains découpés, difficiles d'accès, devaient offrir de nombreuses options. Il ne devait pas faire bon circuler seul dans certaines régions de Gaule, et lorsque « *Posidonios [...] fut, en effet, amené à voyager entre Gênes et les Pyrénées entre 100 et 90 av. J.-C., [...] il [le] fit probablement sous escorte romaine* » (BRUNAU, 2002, p. 274), à tout le moins il dut s'entourer de précautions. Car selon une tradition solidement ancrée dans les mœurs celtiques et sur laquelle je reviendrai, les prisonniers, qu'ils fussent guerriers ou civils, et les animaux qui les accompagnaient, étaient sacrifiés aux dieux (DAUBIGNEY, 2003, p. 344-347).

On pourra m'objecter que l'expansion du commerce avec les rivages de la Méditerranée n'aurait pu se développer à La Tène D sans l'existence d'un réseau d'échange pacifié : il est exact que ce commerce florissant, notamment celui du vin, n'aurait pas été concevable sans une protection efficace des routes commerciales, sans peut-être une législation offrant des garanties aux commerçants, mais je précise que ces mêmes commerçants pouvaient circuler en convoi sous la protection d'une escorte privée, ce que nous ne savons pas faute de sources.

Enfin, c'est peut-être bien pour toutes ces raisons que progressivement, dans le courant du II^e s. av. J.-C., de nombreux **sites de hauteur** furent investis ou réinvestis par des groupes humains - dont à la vérité nous ne connaissons pas grand chose - pour y être aménagés ou réaménagés en places fortes de nature diverse et d'importance variable (LACROIX, 2003, p. 111 sq., 126). Le contexte interne y poussait au point que l'apparition du phénomène des « *oppida apparaît de plus en plus clairement plutôt comme le résultat d'actes de fondation volontaristes que celui de la concentration progressive de l'habitat et des activités économiques* » (KRUTA, 2000, p. 762). Cette expression de puissance, ce signe fort de dissuasion avant la lettre ne pouvait émaner que de personnages ou de groupes d'individus disposant de tous les pouvoirs institutionnels, d'hommes, d'argent, et de ressources matérielles diversifiées. Pour avoir été à la peine pour les concentrer dans leurs mains, ils devaient être soucieux de les conserver, à défaut de les accroître (DAUBIGNEY, 2003, p. 9, 11; BRUNAU, 2004, p. 41-42). Ces manifestations de la puissance ont laissé des traces tangibles sur lesquelles il convient maintenant de se pencher.

c. De nombreux signes ostentatoires d'expression de la puissance.

Ils transparaissent de **l'onomastique des peuples gaulois et des hommes** de ce temps. Les sources épigraphiques, littéraires et numismatiques nous sont à cet égard précieuses, surtout quand nous pouvons croiser les informations dont elles sont porteuses. Dans son étude consacrée aux noms d'origine gauloise, Jacques Lacroix a démontré que plusieurs centaines de noms et de mots gaulois ou hérités de thèmes plus anciens et repris dans la langue se rattachaient aux activités guerrières (LACROIX, 2003). J'ai largement puisé dans ce travail, qui reprend et développe largement ceux qui lui sont antérieurs, pour montrer à quel point le vocabulaire guerrier avait infiltré les pays gaulois et la vie des hommes.

i. Les noms de peuples.

On relève quatre familles de peuples passés à la postérité qui ont porté un ethnonyme, nom ou adjectif ethnique, à la consonance guerrière, combattante ou faisant une allusion à la force physique et morale au combat (LACROIX, 2003, p. 54-55, 110 - 111, 158 - 160, 171 sq.). Tardivement connus, ils reflètent probablement une réalité bien plus ancienne, pouvant, je pense, remonter à quelques⁴⁶ générations ou à l'époque des migrations

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

celtiques des IV^e et III^e s. av. J.-C, voire à un passé mythologique.

Parmi ces ethnonymes, il existe un premier groupe de quatre **noms tirés de *catu-***, « combat », « bataille », avec ou sans autre composante (DELAMARRE, 2003, p. 111). On rencontre ainsi le petit peuple belge des *Catuslugi* ou Catuslogues, établi dans la vallée de la Bresle (Seine-Maritime), qui portait un nom composé de *catu-* associé au thème celtique *slong-*, « troupe ». Jacques Lacroix en a proposé deux interprétations : les « Troupes-du-combat » et « L'ensemble-de-ceux-qui-servent-un-chef » (LACROIX, 2003, p. 160, 177, 184); les *Catuvellauni* de la région de Châlons-en-Champagne ou Catalaunes (LACROIX, 2003, p. 54, 177); les Caturiges, « Rois-du-combat » (BG, I, 10) implantés dans les Alpes, dans la vallée de la Durance (Chartreuse); les *Cadurvi* du Quercy ou Cadurques (BG, VII, 4, 64, 75; VIII, 32, 34; LACROIX, 2003, 162-163, 171). Deux noms tirés de *corio-* « troupe », « armée » se retrouvent dans celui du peuple armoricain des *Coriosolites* de la région de Corseul, les « Troupes-qui-veillent » et du petit peuple des Vertamocores, la « Troupe-des-combattants-supérieurs », qui ont légué leur ethnonyme au Vercors (PLINE, HN, III, 124; LACROIX, 2003, 160, 161). Trois noms tirés de *-vic-*, « combattants » (ou « vainqueurs », le radical pouvant être, selon Jacques Lacroix, rattaché à l'idée de « victoire »). ont donné les Aulerques *Brannovices* ou Brannoviques de Brandon (localité de Saône-et-Loire), clients des Eduens (BG, VII, 75); les Aulerques *Eburo-vici* ou Eburovices, qui ont légué leur nom à la ville d'Evreux et à l'Evrecin (BG, III, 17, VII, 75); les *Lemo-vici* ou Lémovices, Lémoviques, qui portent un nom qui s'est perpétué au travers de ceux de la ville de Limoges et de sa région le Limousin (BG, VIII, 46); leurs cousins armoricains du même nom de la région de Paimboeuf-Clisson (BG, VII, 4, 75, 88). C'était, dit Jacques Lacroix, « Ceux-qui-combattent » aussi bien que « Ceux-qui-vainquent » (LACROIX, 2003, p. 55, 163, 169, 195 et *infra*). De la même manière le thème *sego-* pouvait revêtir un double sens, désignant la « force » ou la « victoire ». Cinq noms de peuples gaulois se sont constitués à partir de ce terme : les *Segobriges* marseillais; les *Segovellauni* ou Ségovellaunes du Valentinois (PLINE, HN, III, 34 et *infra*); les *Segusiani* ou Ségusiaves du Forez et du Lyonnais (BG, I, 10, VII, 64, 75; STRABON, Géogr., IV, 1, 11); les *Segovii* ou Ségoviens des Alpes Cottiennes; enfin les *Segusini* ou Ségusiniens alpins, dont le nom s'est perpétué dans celui de leur capitale *Segusio*, l'actuelle ville de Suse en Italie : la ville « forte », « victorieuse » (LACROIX, 2003, p. 195). Selon une hypothèse de Pierre-Yves Lambert reprise par Jacques Lacroix, le nom du peuple des *Senones* ou Sénons qui est passé dans celui de la ville de Sens et du Sénonais, ainsi que peut-être dans d'autres établissements antérieurs occupés par ce peuple au terme d'une longue histoire d'errances pourrait, non plus signifier les « Anciens », les « Vénérables » mais les « Gagneurs », les « Victorieux » (BG, II, 2; V, 54, 56; VI, 2 - 3, 44; VII, 4, 11, 34, 56, 58, 75; LAMBERT 2003, 34; LACROIX 2003, 19, 21, 23-24, 196). Quoi qu'il en soit, César dépeignait ainsi "*Les Sénons, un des premiers états gaulois pour la force et le grand crédit dont il jouit parmi les autres*" (BG, V, 54). Les *Bituriges cubi* de Bourges (BG, I, 18; VII, 5, 8 - 9, 11 - 13, 15, 21, 29, 75, 90; VIII, 2 - 4, 11; PLINE, HN, IV, 109) paraissent avoir formé leur nom sur une appellation de sens voisine du thème de la victoire. Le gaulois **cobo-* (« victoire », « avantage ») ou **cubo-* contenu dans leur nom aurait généré plusieurs noms d'« Etablissement-de-la-victoire » (**cubino-*) disséminés des Ardennes à l'Oise (LACROIX, 2003, 197). Je termine cette revue par un thème gaulois similaire : celui de **boudi*, qui a du désigner l'« avantage », le « profit », mais aussi la « victoire ». Il est passé sous la langue vulgaire sous la forme de « butin ». Jacques Lacroix émet l'hypothèse que deux peuples, les *Bodiontici* ou Bodiontiques de Digne (Alpes-de-Haute-Provence) et les *Bodiocasses* ou *Baiocasses* de Bayeux (Calvados) (PLINE, H.N., IV, 107; PTOLEMÉE, Géogr., II, 8) auraient formé

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

leur ethonyme sur ce thème : ils se seraient ainsi dénommés les « Victorieux » ou, plus vraisemblablement, les « Faiseurs-de-butin » (LACROIX 2003, 198). Peut-être ce nom correspondait-il à ces mercenaires dont j'ai parlé et sur lesquels je serai encore amené à débattre.

A côté de ces noms plus ou moins élogieux selon le point de vue où l'on se situe, les termes gaulois qui évoquaient les **qualités physiques** des groupes humains sont bien représentés. Ainsi les *Boii* ou Boïens éclatés entre le Pays-de-Buch dans le Sud-Ouest, la Loire et l'Allier dans le Centre-Est (BG, I, 5, 25, 28 – 29; VII, 9 – 10, 17, 75) d'une part, les Aulerques *Diablinthes* de Jublains dans le bassin de la Mayenne, d'autre part, se surnommaient les « Très-forts », les « Frappeurs » ou les « Coupeurs » (de tête peut-on s'interroger?). (BG, III, 9; LACROIX, 2003, p. 55, 174, 178); plus au nord, les *Caleti* ou Calètes du Pays de Caux qui tiraient leur nom de **caleto*, « dur », étaient les « Durs », les « Vaillants » (BG, II, 4; VII, 73; VIII, 8; LACROIX, 2003, 55, 172); parlant des puissants Nerviens (du celtique *nert-*, le « mâle », le « héros »), César soulignait qu'ils étaient « *les plus farouches des Belges, [...] hommes rudes et d'une grande valeur guerrière* » (BG, I, 4; II, 15). Les Bellovaques, dont le nom serait tiré du nom composé *Bello-vaces* et qui est passé à la ville de Beauvais et à son arrière-pays le Beauvaisis, étaient « Ceux-qui-luttent-en-criant », « Ceux-qui-querellent-en-hurlant » (BG, II, 4 – 5, 10, 13 – 14; V, 46; VII, 59, 75, 90; VIII, 6 – 7, 12 – 17, 20 – 23, 38; LACROIX, 2003, 165). A la limite entre les dons physiques et les qualités héroïques se situaient les Cavares, peuple installé dans le Tricastin et qui a laissé son nom à la ville de Cavaillon; leur ethonyme tiré du gaulois *cavaros* les désignait comme les « Géants », les « Héros » (v. noms de personnes) (STRABON, *Géogr.*, IV, 1; POMPONIUS MELA, *Chor.*, II, 5; PTOLEMÉE, *Géogr.*, II, 10; LACROIX, 2003, p. 183). Dans le même ordre d'idée, Jacques Lacroix se demande si le nom des *Andecavi* ou Andecaves du Pays d'Anjou « ne serait pas à rapporter au même radical (**cavos* pouvant avoir existé à côté de *cavaros*), l'ethnonyme ayant alors désigné les « Grands héros » (BG, II, 35; III, 7; VII, 4, 75; VIII, 26; LACROIX, 2003, p. 184).

Les **qualités héroïques** des guerriers gaulois se retrouvaient aussi dans les noms de plusieurs peuples dont l'appellation était « liée à la notion de force guerrière supérieure ». C'est ainsi que les Belges auraient partagé le générique de « Ceux-qui-sont-gonflés » de force guerrière, « Ceux-qui-se-gonflent-de-colère-guerrière », les « Furieux » (LACROIX, 2003, 176). Deux peuples ont des ethnonymes de sens à peu près identique : ce sont les *Turones* du Val de Loire (de **turo*, « fort », « gonflé »), qui auraient été « Ceux-qui-se-gonflent[-de force-guerrière] » ou « [*de-colère*] » (BG, II, 35; VII, 4, 75; VIII, 46), et les *Tritollii* ou Tritolli qui occupaient les terres étalées du Bas-Rhône à la Durance et à l'Isère (de **Tri-tulli* dont le sens mot à mot en ferait des « Très-gonflés ») (LACROIX, 2003, p. 177). Politiquement le plus influent et le plus puissant au milieu du I^{er} s. av. J.-C., le peuple des *Aedui* ou Eduens possédait un ethnonyme issu du thème celtique **aidu*, « feu », « ardeur ». Ils étaient donc « Ceux-qui-sont-pleins-de-feu », plein d'« ardeur » au combat (BG, I, 10 sq.; LACROIX, 2003, p. 175). Cette idée de fureur guerrière transparaît dans l'appellation de quelques peuples secondaires comme les *Pictavi*, Pictaves ou Pictons du Poitou (de l'indo-européen **pik-to*, « hostile », « furieux »), qui étaient « Ceux-qui-expriment-leur-colère [-au-combat] » (BG, III, 11, VII, 4, 75, VIII, 26–27; STRABON, *Géogr.*, IV, 2, 1); les Ambarres de la région de l'Ain, clients des Eduens (BG, I, 11, 14); les Ambibarètes de l'Allier, également clients des Eduens (BG, VII, 75, 90); les Ambibarites du nord de la Belgique (BG, IV, 9); enfin les Ambibares armoricains de la région de la Manche (BG, VII, 75), dont le nom issu du thème gaulois **bar-*, la « colère », la « fureur » et de l'élément *amb(i)-* « grand », « très » les désignait comme les « Très-furieux » (LACROIX, 2003, 177). Plus rare, l'exercice du commandement⁴⁸ militaire (de *vellauno-*, voir plus bas)

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

s'affirmait dans le nom des Ségovellaunes du pays de Valence (PLINE, *HN*, III, 34 et *supra*) : les « Chefs-de-la-Victoire » (Cf. *infra*) et de celui des Catalaunes champenois, frères des *Catuvellauni* bretons insulaires : les « Chefs-de-Guerre » (PTOLEMEE, *Géographie*, II, 3; DION, *HR*, LX, 20). LACROIX, 2003, p. 27, 54, 56, 182).

Enfin, des termes du vocabulaire gaulois découlaient pour beaucoup d'un détail du **costume de guerre**, des **armes du guerrier**, d'une **arme tactique** (v. *infra* III, L'art militaire, A. Les Armes « tactiques ») et du **bestiaire militaire**. La partie haute du **costume** du guerrier gaulois a été transcrite dans le nom des *Sa[g]ii* (passé dans le nom de la ville de Sées dans l'Orne), les « Hommes-aux-saies » (LACROIX, 2003, p. 63); un cimier de **casque** représentant un oiseau a probablement donné son nom aux « Alouettes » (De *Alauda* : l'alouette), une légion d'infanterie gauloise au service de César pendant la Guerre Civile (PLINE, *HN*, III, 121; SUTONE, *César*, 24); de même, les *Carni* des Alpes Carniques dans l'actuelle Slovénie (STRABON, *Géogr.*, IV, 6, VII, I, 5; TITE LIVE, *HR*, XLIII, 5; PLINE, *HN*, III, 38; PTOLEMEE, *Géogr.*, III, 1) et les Carnutes du pays de Chartres (*BG*, II, 35; V, 25, 29, 56; VI, 2 – 4, 13, 44; VII, 2 – 3, 11, 75; VIII, 4, 5, 31, 38, 46) tiraient peut-être leur nom d'un casque à cornes (De *Carni* : les « Cornus »; LACROIX, 2003, 65). Le nom du **bouclier** se retrouve dans le nom des *Arverni* ou Arvernes, les « hommes-au-bouclier-de-verne » (De l'arme **arevernos* : l'« aulne-du-devant »). (*BG*, I, 31, 45; VII, 3, 5, 7 – 9, 34, 37 – 38, 64, 66, 75, 77, 89 – 90; VIII, 46; LACROIX, 2003, p. 69-70). Des **armes d'hast ou de trait** ont inspiré sept peuples : ainsi les Gésates, mercenaires transalpins engagés par les Insubres et les Boïens contre les Romains, en – 225 et – 222 (POLYBE, *Hist.*, II, 22; PLUTARQUE, *Marcellus*, 3, 2) sont-ils « Ceux-à-la-lance » (de **gaison*, javelot : LACROIX, 2003, p. 73); les *Osi* ou Osones, « Ceux-du-frêne » (LACROIX, 2003, p. 76); les Gabales, clients des Arvernes, « Ceux-aux-javelots » (de **gabalos*, un ancêtre du javelot (*BG*, VII, 7, 64, 75; STRABON, *Géogr.*, IV, 2; PLINE, *HN*, IV, 109; PTOLEMEE, *Géogr.*, II, 7; LACROIX, 2003, 77); les Lemovici ou Lémoviques, « guerriers-de-l'orme » (de *Lemo-vices* : *BG*, VII, 4, 75, 88, VIII, 46; STRABON, *Géogr.*, IV, 2, 2; LACROIX, 2003, p. 77, 169); les Volques *Tectosages* de Toulouse, « Ceux-qui-cherchent-des-possessions » (d'après le radical *sag-* qui a donné *sagitta* « flèche » : CICERON, *Pro Fonteio*, 12; *BG*, VI, 24; STRABON, *Géogr.*, IV, 1, 13; POMPONIUS MELA, *HR*, II, 5; PLINE, *HN*, III, 33; PTOLEMEE, *Géogr.*, II, 10; LACROIX, 2003, p. 78); enfin les Aulerques *Eburonices* d'Evreux, « Ceux-qui-combattent-par-l'if » ou « qui-vainquent-par-l'if » et leurs cousins les *Ebu-rones*, les « Hommes-de-l'if » (*BG*, II, 4; IV, 6; V, 24, 28 – 29, 39, 47, 58; VI, 5, 31 – 32, 34 – 35; LACROIX, 2003, p. 78, 169). Quatre peuples ont tiré leur appellation d'un élément constitutif d'une **enseigne** militaire : les *Petrocorii* ou Pétrrocors dont le nom a survécu dans celui de la ville de Périgueux et de la région du Périgord tiraient leur nom de *Corio-* (Voir plus haut) qui a pu prendre le sens particulier de « bannière », « étendard » au point qu'ils ont pu désigner à la fois « Ceux-des-quatre-troupes » et les « gens-aux-quatre-étendards » (*BG*, VII, 75; LACROIX, 2003, p. 162); les Tarbelles de Tarbes tiraient pour leur part leur nom de *Tarvos*, « taureau » (*BG*, III, 27; LACROIX, 2003, 163); quant aux Aulerques *Brannovices* ou Brannoviques, ils tiraient leur ethnonyme du « corbeau », *branno-* : c'était les « Guerriers-au-corbeau », « Ceux-qui-combattent » ou « qui-vainquent-par-le-corbeau » (v. *supra* et LACROIX, 2003, p. 163, 169). Nous avons vu précédemment que la célèbre unité gauloise des *Alaudae* tirait son appellation de l'alouette, un petit oiseau très vélocé qui était probablement son animal fétiche et qui ornait peut-être le cimier des casques de ses cavaliers. Les célèbres Mandubiens d'*Alesia* (*Mandu-bii* : *BG*, VII, 68, 71, 78) et les Viromandues (*Viro-mandui* : *BG*, II, 4, 16, 23) de Vermand tiraient leur appellation du nom d'une petite **monture** de guerre, le ⁴⁹*mandu-* (v. plus haut); les premiers

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

pourraient avoir été « Ceux-qui-sont-vifs-à-cheval » et les seconds auraient désigné les « Hommes-chevaux ». Dans les deux cas, cela me suggère des hommes virtuoses de l'équitation, des cavaliers voltigeurs se livrant à des acrobaties sur leur monture avec laquelle ils ne faisaient qu'un. Un nom de peuple découlait d'une **arme tactique** : c'est ainsi qu'un petit véhicule de combat à deux roues, la *reda*, a donné son nom au peuple breton des *Redones* ou *Riedones*, demeuré dans le nom des villes de Redon et de Rennes (Ille-et-Vilaine) : ils auraient été les « Gens-aux-chars », « Ceux-qui-se-déplacent-avec-des-chars-de-voyage », je reviens plus loin sur leur activité professionnelle (BG, II, 34; VII, 75; LACROIX, 2003, p. 187, 192). Au sein des groupes humains que j'ai passés en revue, des hommes ont porté aussi un nom de guerre.

ii. Les noms d'hommes.

Fait notable, il existe une extrême variété de noms; pour la commodité de l'exposé, je les ai regroupés en huit familles distinctes. Dans une société antique telle que la société gauloise de la Tène finissante, la nomination était descriptive et qualifiante, c'est à dire que les noms de personnes étaient revêtus d'un sens concret. Les noms étaient le signe évident de l'appartenance des personnes à une communauté humaine et de la place qu'elles y occupaient. Ils témoignaient de l'attitude des gens à l'égard des us et coutumes admises par leur groupe, et du regard que ce groupe jetait sur leurs membres, à fortiori quand ceux-ci étaient investis d'une fonction d'autorité.

Rois et aristocrates ont fourni une importante contribution à la désignation de leurs pairs. La bonne réputation dont certains s'étaient entourés leur valut le nom de *Teutomatos* ce qui signifiait « Celui-qui-est-bon-pour-la-tribu ». L'histoire a retenu le souvenir de deux d'entre eux : le premier, roi des Salyens de la province de Narbonnaise, au –IIe s; le second, roi des Nitiobroges, compagnon chanceux de *Vercingetorix* à Gergovie, en –52 (KRUTA, 2000, p. 840; LACROIX, 2003, p. 155; BG, VII, 31, 46). Parmi les noms royaux célèbres, nous rencontrons en premier lieu les nombreux noms en –*rix* (DELAMARRE, 2003, p. 260-261; LACROIX, 2003, 58). Celui de *Vercingetorix(s)*, le « Grand-chef-des-guerriers » (KRUTA, 2000, 856; LACROIX, 2003, 136) en est l'exemple le plus connu car il a été immortalisé par César en – 52 en une fresque saisissante (BG, VII, 4, 8, 9, 12, 14 – 16, 18, 20, 21, 26, 28, 31, 33 – 36, 44, 51, 53, 63, 66 – 68, 70, 71, 75, 76, 81 – 84, 89) et nous possédons des monnaies arvernes à son nom (BN 3778), mais nous verrons plus bas que ce nom royal pouvait aussi être partagé par d'autres chefs gaulois; il est alors composé avec d'autres thèmes liés à un état particulier ou exhalant la mort. A la même époque, plusieurs autres termes ont, par ailleurs, pu désigner le « chef », le « commandant », le « prince », « Celui-qui-dirige », celui qui possède la qualité d'« aristocrate », de « noble ». Le terme le plus ancien est sans conteste celui de *brennos*, en latin *brennus*. Le Sénon *Brennus* qui assiégea Rome en – 386 et celui qui pilla Delphes un siècle plus tard seraient tous deux porteurs d'un terme générique désignant le « général » en chef commandant l'armée. Selon Jacques Lacroix, ce nom se serait transmis à une vingtaine de communes de France, à l'ouest d'une ligne Meuse-Rhône (KRUTA, 2000, 493; LACROIX, 2003, p. 181 – 182). Au -IIIe s., le roi des Boïens de Cisalpine *Magalos*, allié à Hannibal en – 218, tirait son nom du gaulois *magalo-*, un terme qui désigne aussi un « Chef », un « Prince » exerçant un commandement militaire (KRUTA, 2000, 715; LACROIX, 2003, 182). A la fin de la période de La Tène D, nous trouvons l'appellation composée de *vellauno-* (de la racine verbale **veln*, « diriger », « commander » à laquelle a été ajouté le suffixe d'agent –*unos*), étymologiquement « Celui-qui-exerce-le-commandement », dont je reparle plus loin (v. les noms de localités). Deux résistants aux entreprises césariennes nous sont connus⁵⁰ sous ce nom : pour l'année – 54, le roi

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

breton insulaire *Cassivellaunos* (BG, V, 11, 18 – 22; KRUTA, 2000, p. 522), et, deux ans plus tard, le cousin de *Vercingetorix*, l'Arverne *Vercassivellaunos*, l'un des quatre chefs de l'armée de secours d'*Alesia* (BG, VII, 76, 83, 85, 88; KRUTA, 2000, p. 856; LACROIX, 2003, p. 182). La qualité d'« aristocrate », de « noble » se trouve dans le mot gaulois *donno-* : « noble », « élevé »; elle transparaît du nom de *Caius Valérius Donnotaurus* (ou *Donnotarvos*), le « noble-taureau », chef des Helviens qui périt en – 52 dans un petit épisode guerrier sur le front secondaire ouvert par *Vercingetorix* dans le sud de la Gaule contre César (BG, VII, 65; KRUTA, 2000, p. 579 traduit différemment par : le « sombre taureau »). Ultérieurement, le nom a survécu dans des anthroponymes gaulois latinisés attestés par les inscriptions antiques telles que : *Donno*, *Donnus*, *Donnius*, *Matidonnus*, *Senodon[us]* (LACROIX, 2003, p. 183).

A côté des noms reflétant les hiérarchies à l'intérieur du corps social, la langue gauloise a conservé le souvenir d'anthroponymes composés d'un **mot traduisant une fonction, une spécialité, une condition ou un état au sein d'un groupe armé**. Ainsi, *talu-*, « bouclier » a-t-il été employé pour désigner des servants d'armes gaulois porteurs de boucliers (LACROIX, 2003, p. 67, 69) et **gaison*, « javelot » a été utilisé pour nommer des lanceurs de javelots (LACROIX, 2003, p. 73). L'aristocratie gauloise du – Ier s. combattait à cheval (v. *infra*, II, B. Le problème du personnel guerrier). *Epo-*, le terme le plus communément employé pour désigner le cheval de bataille a alimenté de très nombreux anthroponymes gaulois puis gallo-romains, connus par les textes, les légendes monétaires et les inscriptions latines. Nous connaissons ainsi deux *Atepomarus*, le « Très-grand-cavalier » : le premier est un chef gaulois figurant au siège de Rome de – 386 selon Plutarque (v. *supra* : *Brennos* et COUGNY, II, 1993, p. 188-189), le second est un personnage légendaire qui aurait participé à la fondation de la ville de *Lugdunum*, l'actuelle Lyon (KRUTA, 2000, p. 438). Le récit césarien de la Guerre des Gaules nous apprend aussi l'existence de trois nobles qui tiraient leur appellation du cheval : le premier est l'Arverne pro-romain *Epasnactos*, en latin *Epasnactus* (Le sens exact du nom, à radical *-ep*, nous est inconnu : BG, VIII, 44; BN 3903, 3915 et suiv.; associé à la légende CICIIDU.BRI : BN 3894), les deux autres sont des Eduens, chefs en leur cité connus sous l'appellation d'*Eporedorix*, « Le roi-des-cavaliers ». Nous ne savons pas s'il existait un lien de parenté entre, d'une part, l'*Eporedorix* commandant en chef de l'armée éduenne pendant la campagne contre les Séquanes et qui fut fait prisonnier lors de la bataille de cavalerie qui ouvrit la campagne d'*Alesia* (BG, VII., 67), et, d'autre part, l'*Eporedorix* rival et collègue de *Viridomarus* qui commandait avec lui un corps de cavalerie auxiliaire de César pendant le siège de Gergovie, et qui réapparut quelques mois plus tard à la tête de l'armée de secours d'*Alesia* (BG, VII, 38-40, 54-55, 63-64, 76). Ce dont on est assuré, c'est que tous les deux exerçaient un commandement à la tête des forces de la cavalerie éduenne. Les légendes monétaires et les inscriptions latines nous apprennent les noms de personnages inconnus tels qu'*Epos*, *Epasus*, *Epato*, *Epenos*, *Eppius*, *Epillus*, *Epponus*, et *Epomuedos* (« *Ivre-de-cheval* ») (LACROIX, 2003, 189). Selon Jacques Lacroix, les noms de *Vercingetorix* (voir plus haut) et de *Cingetorix*, ce dernier désignant le chef trévire pro-romain de l'époque de la conquête césarienne (BG, V, 3-4, 56-57; VI, 8) homonyme du roi breton insulaire du pays de Kent allié de *Cassivellaunos* (BG, V, 22 et *supra*), portaient en eux l'appellation générique des fantassins gaulois, c'est à dire *cingeto-*. Il fonde son interprétation sur le sens du radical *cing-* : « Aller », « Avancer », « Marcher-pas-à-pas », citant à l'appui des noms propres simples *Cinge*, *Cinges*, attestés par l'épigraphie et des anthroponymes *Excingus*, *Excingillus*, *Escengolatis*, *Excingomarus*, *Excingorix* qui désignaient « Celui-qui-part-pour-attaquer » (LACROIX, 2003, p. 190). Pierre Yves Lambert pour sa part, traduit *Cingeto-rix* « Le-roi-des-⁵¹ marcheurs » par « Le-roi-des-assaillants »

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(LAMBERT, 1997, p. 115). Je partage mieux ce second point de vue que le premier car, selon les termes mêmes du vocabulaire militaire on peut effectuer un mouvement de « marche vers l'avant », tant à pied qu'à cheval ou en char. De plus, et nous le verrons plus loin en détail, les chefs gaulois, aristocrates de leur état, combattaient montés. Il n'est donc pas du tout assuré que *Vercingetorix* et *Cingetorix* aient été des commandants d'infanterie (LACROIX, 2003, 190). En revanche, il s'agit incontestablement de chefs militaires audacieux et intrépides, très entreprenants, dont le dynamisme hors pair a pu justifier, aux yeux de leurs compatriotes, l'attribution d'un titre évoquant ce mouvement d'élan vers l'avant qui caractérise une « marche d'approche » ou « marche à l'ennemi* », juste avant l'attaque*. De la même manière, rien ne prédisposait le chef picton *Atexto-rix* à commander une unité de cavalerie, pourtant il a laissé son nom à une *ala Atexto-rigiana* pendant la Guerre Civile, de -49 à -31 (TASSAUX, 1996, p. 148 ; DELAMARRE, 2003, p. 294).

A l'instruction, à l'exercice comme sur le champ de bataille, il est impossible à un homme de cacher longtemps à la vue des autres sa couardise, sa veulerie et ses faiblesses. Nous n'avons aucune raison de ne pas penser qu'à l'époque gauloise, les **vertus militaires** comme les faiblesses humaines étaient parfaitement connues de tous, vantées pour les uns, décriées pour les autres. Vaincu, qu'il fut guerrier ou non combattant, le Gaulois ou le Germain contemporain des deux derniers siècles av. J.-C. préférait le suicide à l'esclavage, la mort au déshonneur (DAUBIGNEY, 2003, p. 332, 335). Si le souvenir de lâchetés individuelles n'est pas parvenu jusqu'à nous, nous conservons les traces de nombreux anthroponymes qui reflètent une réputation manifestement acquise pendant des exercices de lutte ou au combat. Ainsi, le chef *Durnac* ou *Durnacos* de la cité des Bituriges Cubi était « Celui-qui-a-le-poing [-fort] » (KRUTA, 2000, p. 589; LACROIX, 2003, p. 120; associé à AUSCROCOS, nom de son collègue magistrat gouvernant la cité avec lui : BN 5774), de même qu'*Egritomarus* et *Critognatos* désignaient les « Fils-de-la-terreur ». Le second, membre de l'état-major de *Vercingetorix* à *Alesia*, est devenu célèbre pour son discours jusqu'au-boutiste; il portait bien son nom (BG, VII, 77, 78; KRUTA, 2000, 564). *Acvo*, le « rapide », le « fougueux », célèbre magistrat suprême des Sénon, animateur du soulèvement de sa cité alliée à celle des Carnutes en - 53, dont le nom est tiré du gaulois **acu*, « Rapide », avait déployé pendant un temps que nous ne pouvons mesurer, une intense activité politique et diplomatique anti-romaine, en parfaite conformité avec sa réputation, au point d'encourir l'opprobre de César qui le fit arrêter, martyriser puis exécuter publiquement en conformité avec les règles du droit romain (BG, VI, 4, 44; VII, 1; KRUTA, 2000, p. 389 – 390; LACROIX, 2003, p. 172). Le nom gaulois *Andocombios* (ou *Andocumborios*, latin *Andocombius*) qui signifie le « grand-frappeur »¹² était porté par un chef des Rèmes qui avait fait partie de la députation envoyée à César en - 57 pour lui offrir la soumission de ses compatriotes (BG, II, 3; le nom est également attesté par une légende monétaire attribuée sans certitude aux Carnutes : COLBERT-de-BEAULIEU, FISCHER, 1998). Son contemporain atrébate l'illustre chef *Commios* (**Com-bios*), partageait avec lui le surnom évocateur de « Frappeur » (BG, IV, 21, 27, 35; V, 22; VI, 6; VII, 75, 76, 79; VIII, 6, 7, 10, 21, 23, 47, 48; KRUTA, 2000, p. 554; LACROIX, 2003, p. 179; BN 8680 - 8687).

Le théâtre où se déroulaient les exploits guerriers a aussi fourni son contingent de noms. On les trouve dans les termes de « bataille », de « combat », de « victoire », et de leurs dérivés qui ont servi d'appellation à plusieurs personnages. Il existe en premier lieu un anthroponyme tiré du thème *bat-* représenté par *Bathanattos*, le « Fils-du-combat »,

¹² Ce nom n'est pas sans évoquer celui du dieu « au marteau ».

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

ancien chef de l'armée de *Brennus* (Voir plus haut) qui, après -279 et le sac de Delphes, forma la confédération des Scordisques (KRUTA, 2000, p. 455; LACROIX, 2003, p. 168). Nous rencontrons ensuite des anthroponymes tirés de *catu-*, « combat ». L'histoire et/ou la légende ont conservé le souvenir de plusieurs personnages du -VI^e s. au -I^{er} s. dont le nom ou le surnom s'est formé à partir de ce thème. Sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient à sortir du cadre spatio-temporel que je me suis fixé, il me faut citer les derniers témoins de cette lignée représentés par l'Allobroge *Catugnatos*, le « Fils-du-Combat », chef de la tribu qui dirigea la révolte anti-romaine de -62/-61 (DION, XXXVII, 47 - 48) et l'Eburon *Catuvolos*, dont j'ai exposé plus haut qu'il désignait le « faucon-du-combat » (LACROIX, 2003, p. 163, 169). En bas de l'échelle hiérarchique de ce corps social de dirigeants politiques et de chefs de guerre, de simples anonymes comme *Catus*, *Catuos*, *Catuenus*, *Catumaros*, *Catusius*, le « Combattant », nous ont légué le souvenir de leur existence au travers des inscriptions antiques de la Gaule romaine. Jacques Lacroix a montré que beaucoup de « toponymes [...] se formèrent sur les noms de [ces] combattants anciens » qui possédaient là une terre (LACROIX, 2003, p. 169, fig. 25). Enfin, nous trouvons des anthroponymes issus du thème *-vic-* et de ses dérivés *-vix*, *-vict-* qui nommait le « combattant » mais avec des connotations attachant ces radicaux à l'idée de « victoire » : dans l'ordre chronologique d'apparition sur le théâtre de la guerre nous avons successivement *Viridovix* (ou *Viridorix*?), le chef d'une coalition anti-romaine nouée autour des Unelles en - 56 (BG, III, 17 - 19); *Ollovico*, un notable Nitiobroge père du roi *Teutomatos* (BG, VII, 31); enfin *Convictolitanis*, vergobret des Eduens en -52 (BG, VII, 37, 39, 42, 55, 57). Selon Jacques Lacroix, ces hommes illustres auraient désigné le « Grand-combattant », le « Combattant-juste », le « Combattant-loyal », « Celui-qui-participe-de-tous-côtés-au-combat » aussi bien que le « Grand-vainqueur », « Celui-qui-est-associé-aux-larges-victoires » et le « Juste-victorieux » (LACROIX, 2003, p. 168-169, 195). De la même manière, le thème *sego-* pouvait revêtir un double sens, nous l'avons vu, désignant la « force » ou la « victoire » (v. les noms de peuples). Sur ce thème, des noms de personnes sont parvenus jusqu'à nous. On se limitera à citer le grand chef conquérant *Ségovesos*, neveu d'*Ambigatus* le roi légendaire des Bituriges, « Digne-de-la-victoire », « Celui-qui-sait-vaincre » (de **sego-vesos*), qui aurait dirigé une expédition militaire partie de la Gaule centrale en direction de la forêt Hercynienne (TITE-LIVE, HR, V, 34; LACROIX, 2003, p. 195). Enfin le thème gaulois **boudi-*, « avantage », « profit », « victoire » (v. les noms de peuples) a donné plusieurs anthroponymes qu'on retrouve aussi dans les inscriptions gauloises ou latines de la Gaule : *Boudia*, *Boudilatis*, *Boudillus*, *Boudus*... dont le représentant le plus illustre était une femme particulièrement féroce, la reine de Bretagne insulaire *Boudicca*, la « Victorieuse », âme de la révolte anti-romaine de 61 ap. J.-C. (KRUTA, 2000, p. 486; LACROIX, 2003, p. 198). En revanche, je ne crois pas qu'il soit possible de prendre prétexte de ces noms ou surnoms, pour voir dans leurs détenteurs des guerriers investis d'une quelconque « mission divine » au profit de leur collectivité. A ce jour, aucune source textuelle n'autorise cette interprétation défendue par Jean-Louis Brunaux, qui n'étaye pas sa démonstration sur des preuves indiscutables (BRUNAU, 2004, p. 87).

L'ambiance du champ de bataille n'était pas en reste et a probablement inspiré des anthroponymes traduisant l'humeur des combattants. Ainsi la fureur au combat (voir plus haut) se retrouve-t-elle au travers des trois anthroponymes *Condarus*, *Condarillus*, *Vercondaridubnus*, attestés dans les inscriptions latines de la Gaule. Ils sont formés sur le thème celtique *dari(o)*, « agitation », « tumulte », « rage ». Le nom propre gaulois **Darius*, le « furieux » qui en est l'illustration, se retrouve dans plusieurs toponymes de la Gaule centrale (LACROIX, 2003, p. 178). Les anthroponymes exprimant la férocité, le sang, la mort sont également repérables dans ⁵³plusieurs noms. Le thème gaulois **divic*,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

« venger », « punir », a servi de fondement au nom de trois personnages historiques qui sont par ordre chronologique d'apparition dans l'Histoire : *Divico*, commandant d'armée tigurin victorieux dans la guerre contre *Cassius Longinus* (mort en - 107) puis ambassadeur malchanceux des Helvètes auprès de César lors de la migration de ce peuple en territoire éduen en - 58 (BG, I, 13, 14); *Diviciacus*, roi des Suessions, « le plus puissant chef de toute la Gaule » peu avant - 57 (BG, II, 4); son homonyme éduen *Diviciacos*, homme politique, chef militaire et homme d'affaires ami de Cicéron cité par César à de nombreuses reprises en - 58 puis en - 53 / - 52 (BG, I, 3, 16, 18 – 20, 31 – 32, 41; II, 5, 10, 14 – 15; VI, 12; VII, 39; LACROIX, 2003, p. 178; OLMER, 2002, p. 296). Des hommes répondant au nom propre de *Gargenus*, prince boïen et de *Gargorix*, roi celte mythique du Sud-Ouest de la péninsule ibérique (JUSTIN, *Hist. phil.*, XLIV, 4), sont extraits d'un thème anthroponymique **Gargo-*, « féroce », « sauvage » (LACROIX, 2003, p. 178) qui constitue une transition vers un pas supplémentaire dans l'horreur avec les anthroponymes *Orcitirix*, *Orcetirix* ou *Orgetirix*, *Orgetorix*, *Orgitorix*, *Orgius*, *Orgotus*, termes tout issus du thème gaulois *org-*, « tuer »; chacun de ces personnages n'était d'autre qu'un « roi-des-tueurs » (LACROIX, 2003, 180)¹³. On connaît trois légendes monétaires à leur nom : COIOS / ORCITIRIX, à côté d'associations différentes, avec ethnique : EDUIS / ORCETIRIX, ou avec patronyme : ATPILI F / ORCETIRIX (BN 4814 – 4821). Le notable helvète *Orgetorix*, instigateur du projet de migration de son peuple à travers la Gaule devait, par l'annonce de son seul nom, inspirer autour de lui un respect empreint de crainte (BG, I, 2 - 4, 9, 26); l'épisode de sa comparution en force devant le tribunal réuni pour l'entendre, traduit bien la vraie personnalité de l'individu, que seule la mort a entravé dans son action (BG, I, 4). Tout ceci concorde parfaitement avec ce que nous savons par ailleurs des Celtes depuis au moins le -III^e s. La tradition véhicule d'eux une image de sanguinaires. Vainqueurs de leurs adversaires, ils sont comme les Germains, des massacreurs sans état d'âme, n'épargnant pas les populations civiles, triant après le combat les prisonniers pour exécuter les uns (la majorité après les avoir maltraités et torturés), sacrifier les autres (une minorité soigneusement sélectionnée) aux dieux par le fer, le bois, le feu ou l'eau. Dans la moitié des vingt épisodes de captures recensés par Alain Daubigney dans le contexte de la Guerre des Gaules, « la mort est au bout du chemin du captif ». On aurait donc tort de croire que le Gaulois à la guerre était clément et ce n'était pas sans raison qu'en -58, les plus braves des légionnaires romains n'hésitaient pas à afficher leur crainte à l'idée de traverser la Séquanie pour aller au devant d'Arioviste (BG, I, 39; DEYBER, 1987c, p. 163; DAUBIGNEY, 2003, p. 324, 327-329, 332, 335-336).

Nous avons vu précédemment que les qualités héroïques des guerriers gaulois se retrouvaient dans des noms de peuples. De la même manière, cinq termes gaulois en relation avec le **combat singulier** se sont appliqués à des noms d'hommes. Le célèbre chef des Cadurques, ancien compagnon de *Vercingetorix*, *Lucterios* ou latin *Lucterius*, dernier avatar de la résistance gauloise à César organisée à partir de son fief d'*Uxellodunum* en -51, paraît avoir porté un nom signifiant le « Lutteur ». Son engagement aux côtés de *Vercingetorix*, au moins dès le début de l'année - 52, lui a peut-être valu ce surnom parfaitement mérité tant au sens propre qu'au sens figuré (BG, VIII, 30, 32, 34, 35, 39; LACROIX, 2003, p. 183; légende monétaire LUXTHIRIOS : BN 4367). Les chefs gaulois *Cavarinus*, roi pro-romain des Sénon (BG, V, 54; VI, 5) et *Cavarillus*, chef éduen successeur de *Litavicos* (BG, VII, 37; BN 5072 et suiv.) et commandant de l'infanterie de sa cité, fait prisonnier lors de la bataille de cavalerie qui précéda le siège d'*Alesia* (BG, VII,

¹³ Le surnom « Féroce » se trouve aussi dès le -VI^e s en Inde védique : v. le personnage légendaire *Candapadyota*, « Pradyota-le-féroce » (RENOU, FII⁵⁴OZAT, 1985, p. 202, n. 374).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

67) tiraient leurs noms du gaulois *cavaros* : le « Géant », le « Héros ». Jacques Lacroix rappelle à juste titre que dans l'Antiquité classique, les champions celtes sont décrits comme des guerriers de très haute stature. S'il est vrai qu'il s'agit d'un lieu commun littéraire des écrivains classiques, il n'en demeure pas moins que c'est aussi « *la vision celte du héros* » (LACROIX, 2003, p. 183). Au -IV^e s., le champion qui provoqua *Titus Manlius* était un « *Gaulois d'une taille extraordinaire* » (TITE-LIVE, HR, VII, 7/9, trad. BLOCH, 1968, 15; LACROIX, 2003, p. 183). Le nom s'est perpétué à l'époque gallo-romaine, ainsi que l'attestent les anthroponymes de *Cavaria*, *Cavarianus*, *Cavarillus*, *Cavarinus* tirés d'un nom d'homme **Cavarius* dont sont probablement issus les noms de trois localités dispersées entre le Jura et le Gard en passant par l'Ain (LACROIX, 2003, p. 184). Sans quitter le sud de la Gaule, nous trouvons un anthroponyme **Sentolatis* qui aurait désigné un certain « Héros-du-chemin-de-la-guerre », personnage inconnu des annales historiques mais qui devait être suffisamment célèbre localement pour avoir laissé son nom à la ville de Satolas en Isère (LACROIX, 2003, p. 190).

Ce registre ne serait pas complet si j'omettais les anthroponymes composés de mots inspirés du **bestiaire militaire**, eux-mêmes représentations d'animaux totems apanage d'une famille, d'un clan ou d'une tribu, ou bien expressions d'une divinité sous la protection de laquelle on s'était placé (v. noms de peuples *supra*). **Faucon et cheval** font partie des premiers, **corbeau et sanglier** des seconds mais en parenté avec les deux précédents. A la première série appartiennent *Catumandos*, roi mythique du -IV^e s. selon Justin (KRUTA, 2000, p. 526) dont l'appellation tirée du gaulois *mandu-*, « poney », « petit cheval de trait », le désignait comme le « cheval-du-combat », et *Catuvolcos*, co-régent des Eburons en -54, dont nous avons vu qu'il désignait le « faucon-du-combat » (BG, V, 24, 26; VI, 31; LACROIX, 2003, p. 163, 169). A la seconde série appartiennent *Brannogenos*, le « Fils-du-corbeau », et *Matugenos*, un chef leuque du milieu du -I^{er} s., le « Fils-du-sanglier » (BN 9203 – 9232 ; REINACH, 1900a, rééd. 1996, p. 67; 1900b, rééd. 1996, p. 202). Je reviens plus loin sur tout ce bestiaire qui a inspiré la symbolique militaire gauloise et sur le rôle et la place du cheval dans la société militaire de l'époque (v. B. La guerre et la religion / I, Les rituels guerriers / c, La chasse succédant de la guerre à valeur religieuse; 2, Peut-on parler d'une religion des armées gauloises / a, Le culte des "*insigna*" et "*signa*"; b, Cultes militaires et divinités guerrières / v, Divinités en rapport avec la nature animale).

iii. Les noms de places-fortes et d'établissements spécialisés.

Plusieurs toponymes se rattachent à des noms de places-fortes et d'établissements spécialisés. J'ai regroupé ceux-ci de manière arbitraire, pour la commodité de mon exposé.

Je débute par les **toponymes liés à l'environnement** et, en particulier, au monde végétal. L'*if* a laissé son empreinte au travers des diverses *Eburodunum*, la « citadelle-des-ifs » ou la « forteresse-des-ifs » qui appartiennent à la première catégorie (LACROIX, 2003, p. 78, 169).

Un toponyme **en relation avec le bestiaire militaire**, reconnaissable dans le nom de la petite ville perchée de Brandon (Saône-et-Loire) renvoie à un modèle **Brannodunum*, la « Forteresse-du-corbeau » (LACROIX, 2003, p. 164, 169). Un oppidum des Sénons, *Vellaunodunum* (BG, VII, 11, 14), tirait son nom du « chef » (v. noms de personnes) : la localité antique désignait probablement la « Forteresse-du-commandement », la « Forteresse-du-chef » (le lieu où réside le pouvoir militaire). Un oppidum des Leuques, **Donno-briga*, actuellement Deneuvre en Meurthe-et-Moselle, dont le nom est fondé sur l'association du terme celtique *donno-* : « noble », « élevé » et du générique *briga*, pérennise probablement une très ancienne citadelle qui verrouillait un carrefour protohistorique de routes terrestres et fluviale (la Meurthe)⁵⁵ entre le piémont vosgien et le plateau

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

lorrain : c'était « La-Forteresse-du-noble » où on a récemment repéré un important *vallum* précédé d'un large et profond fossé (LACROIX, 2003, p. 182 – 183; MOITRIEUX, 2003, p. 101 - 104)¹⁴.

À côté des places-fortes, les Gaulois possédaient, semble-t-il, des établissements dont le nom est peut-être à mettre en rapport avec une **spécialité** ou une activité traditionnelle qui en faisait la réputation. Ainsi le mot **gabalos* qui désigne un ancêtre du « javelot » s'est perpétué dans la localité de Gavaudun (Lot-et-Garonne), un **Gabalodunum* qui signifierait la « forteresse-aux-javelots » (LACROIX, 2003, p. 77). Pour sa part *carpentum*, « char » aurait donné Carpentras (Vaucluse) : l'« établissement-des-chars »; *essedon/essedum* qui désigne un autre type de char de guerre serait passé dans les noms de plusieurs localités éparpillées, comme le précédent, de la Bretagne insulaire centrale à la Gaule Cisalpine en passant par la Gaule Chevelue (LACROIX, 2003, 182; 2005, 141 - 143). Les découvertes archéologiques effectuées à l'*oppidum* de « La-Bure » à Saint-Dié-des-Vosges (Vosges) illustrent parfaitement le fait qu'un site, même modeste (sa superficie n'excède pas 6 ha intra-muros), ait pu se spécialiser dès la Tène finale dans la production de pièces de charronnerie ou de charrerie. En effet, parmi les deux cent soixante dix-huit pièces de quincaillerie celtique et gallo-romaine collectées en fouilles, pas moins de onze sont des clavettes de moyeu ou de timon¹⁵. *Marva*, « cheval de guerre », a quant à lui fourni matière à des toponymes en Allemagne rhénane tels que *Marcodurum*, l'« établissement-aux-chevaux » (Aujourd'hui Düren) et de *Marcomagus*, le « marché-aux-chevaux » (Aujourd'hui Marmagen) (LACROIX, 2003, p. 188-189). Le thème gaulois *epo-redo-*, « Conducteur-de-cheval », « Cavalier » a probablement inspiré aussi le nom de la localité alpine d'*Eporedia* (la « ville-des-gens-de-chevaux », actuellement Ivree en Italie) capitale du peuple des Salasses Transpadans fondée en – 100 (LACROIX, 2003, p. 189), étant observé que le contexte de ce toponyme a pu désigner aussi une station routière pacifiée sur un itinéraire commercial alpin et non pas une garnison de cavalerie, encore que les deux fonctions ont pu être réunies sur le même site. Le thème *cing-* (v. noms de personnes) est passé dans le toponyme *Excingomagus/Scingomagus*, le « marché-des-guerriers » cité par Strabon (*Géogr.*, IV, 1, 3), actuellement la ville d'Exilles sur le Piémont italien (LACROIX, 2003, p. 190).

Ces marchés spécialisés où l'on pouvait s'approvisionner en montures, recruter des conducteurs de chars et des cavaliers, probablement en qualité de mercenaires, ont du être suffisamment célèbres à La Tène D pour imprimer une marque durable dans la toponymie.

Le thème *sego-* (v. noms de peuples et de personnes) et ses dérivés *Seg-ont* (« Qui-donne-la-victoire »), **Sego-steros*, *Sego-dunum* (« fort-victorieux », « citadelle-forte » ou « forteresse-victorieuse ») a également laissé sa marque dans de nombreux toponymes dispersés de l'Espagne à la Gaule de l'Est et du Centre-Est (LACROIX, 2003, p. 196). Nombre de ces sites sont ceux d'*oppida* avec lesquels ils cadrent parfaitement. L'un d'eux n'est autre que la « Colline-inspirée » chère à Maurice Barrès à Sion-Vaudémont (Meurthe-et-Moselle), qui par sa configuration naturelle illustre à la perfection les préoccupations défensives des aristocrates leuques pendant toute la durée des âges du Fer et leur grande maîtrise de la poliorcétique (OLIVIER, 2002, p. 58 – 62; LEGENDRE et OLIVIER, 2003, p. 53 - 76). Les thèmes gaulois *sego-* et *bodi-* (v. noms de peuples et de personnes)

¹⁴ Depuis la publication de cette étude, Gérard Moitrieux a découvert une trentaine de monnaies gauloises du Ier s. av. J.-C. au pied de la falaise est de l'oppidum dominant la rive gauche de la Meurthe. Cette découverte, à ce jour inédite, confirme l'origine celtique du site.

¹⁵ N° d'inventaire au musée Noël de Saint-Dié : IB 16, 94 (1-3), 319, 377, 384, 396; SN 014, 369, 447.

juxtaposés ont donné son nom à la localité de Seveux (Haute-Saône), une antique *Segobodium* : la « puissante-victoire », ainsi qu'à la ville allemande de Boppard (*Pays de Trèves*), l'antique *Boudobriga*/*Baudobriga* : la « citadelle-de-la-victoire » LACROIX, 2003, p. 198).

On trouve enfin des **noms d'établissements divers** où un domaine agricole, une propriété terrienne a pris le nom ou le surnom de son propriétaire ou de son détenteur. Le nom propre *Garg-* déjà examiné précédemment, parfois composé, est suspecté d'avoir subsisté en Gaule centrale et méridionale dans des appellations de petites localités désignant des « terres-du-féroce ». D'autres noms d'individus dénommés *Boius*, le « frappeur », subsisteraient pense-t-on dans les toponymes de plusieurs établissements de la Gaule du centre et du Centre-Est. De la même manière **Crodios*, nom d'homme signifiant le « cruel », transparaîtrait au travers de quelques toponymes de la Gaule de l'Ouest et du Nord. Dans la même aire géographique, les anthroponymes gaulois latinisés de **Roudius*, **Rondillus* et **Rondillius* formés sur le radical celtique **Roud*, « rouge », auraient légué leur nom à plusieurs localités, « terres-du-rouge » (de colère ou de sang?)¹⁶. Enfin, Jacques Lacroix a avancé l'hypothèse selon laquelle le thème *org-* que nous avons cité plus haut, en relation avec l'idée de « tuer », ait pu donner naissance à des appellations de lieux repérables en Gaule du sud. Un autre nom d'homme, *Lucterius* (v. noms d'hommes *supra*) serait à l'origine d'une petite localité d'Ille-et-Vilaine, Luitré. Enfin *Magalo-*, nom gaulois désignant un « prince », un « chef », subsisterait dans trois noms de localités également de la Gaule de l'Ouest et du Sud (LACROIX, 2003, p. 179 – 183 et v. *supra*, Les noms de personnes).

De cette étude des noms de peuples, d'hommes et de localités, quelques idées se dégagent. Tout d'abord, on note que beaucoup de noms ou de surnoms sont parfaitement appropriés à ceux qui en ont été honorés. En ce qui concerne les groupes humains et les personnages, l'attitude et le comportement en temps de crise ou de guerre que nous leur connaissons grâce aux textes est parfaitement conforme à leur ethnonyme ou patronyme. Il y a souvent un lien direct entre l'identité, la fonction et l'activité. Est-ce un hasard? Plusieurs questions se posent alors.

En premier lieu, cela signifie-t-il que l'appellation sous laquelle nous les connaissons, et qui correspond à leur entrée dans l'histoire, est antérieure aux faits auxquels ils ont été mêlés, ou, au contraire, faut-il considérer qu'elle en est la conséquence? En d'autres termes, est-ce en reconnaissance ou en récompense des faits de guerre glorieux auxquels ils ont participé qu'ils ont été autorisés à porter le nom sous lequel ils ont été immortalisés, ou, au contraire, se sont-ils appropriés ces noms ou ces surnoms d'autorité? A moins qu'on ne leur ait aussi attribué un nom ou un surnom de guerre pendant leur adolescence, à l'occasion du passage d'une classe d'âge à une autre, nom ou surnom qu'ils auraient conservé par la suite? Pour les hommes, le passage de l'enfance à l'âge adulte, entre treize/quinze ans et vingt ans au plus, et l'entrée dans le monde des guerriers, était juridiquement encadré, et, un nom de guerre était peut-être décerné à l'impétrant par la collectivité qui décidait de ce passage (DAUBIGNEY, 2003, p. 311). Il est également possible que certains de ces noms et surnoms étaient portés par des dieux guerriers, sous le patronage desquels on plaçait le jeune adolescent en âge de porter les armes. Nous savons par les textes ce qu'il advenait ensuite à l'intéressé s'il n'était pas à la hauteur de sa réputation (v. *infra*, II, Le facteur humain, B, Le problème du personnel guerrier, 8,

¹⁶ Ce qualificatif est porté par une dieu indien tabou de l'époque védique, Rudra « Le rouge » (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 322, n. 638). 57

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

récompenses et sanctions). Mais il semblerait aussi que certains noms aient été héréditaires : le chef éduen *Eporedorix* de l'Indépendance avait eu quarante ans plus tôt un ancêtre du même nom, qui avait été chef de sa cité dans les années –100 (GOUDINEAU, PEYRE, 1993, p. 189-192). En tout état de cause, j'émetts l'hypothèse que le nom ou le surnom du guerrier véhiculait de lui, dans la société du temps, une image stéréotypée, fondée essentiellement sur le prestige de ses exploits. Au XVIII^e siècle, les portraits de militaires ont rempli la même fonction sociétale : diffuser l'image du militaire auréolé de sa gloire et proposer un modèle d'homme à imiter. En Gaule, il n'existait pas d'estampes, de gravures ou d'huiles sur toile sous l'Ancien Régime, mais le seul énoncé du nom d'un guerrier célèbre devait produire un effet similaire à celui de la vue d'un tableau officiel (KLEIN, 2003, p. 8-9).

En second lieu, les hommes ont-ils toujours porté le même nom ou en ont-ils changé au cours de leur (parfois longue) vie? A dire vrai, cela nous ne le savons absolument pas, et vouloir percer le mystère relève de la gageure. En tout état de cause, si quelques-uns ont échoué dans leurs entreprises humaines, c'est moins en raison de leurs fautes personnelles que de la malchance, de la maladie ou de leur grand âge. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet aspect là des choses (v. *infra*, II, B, Le problème du personnel guerrier). L'abondance du substrat guerrier dans l'univers lexical gaulois trahit donc un état de guerre, un contexte de violence quasi permanent, à tout le moins omniprésent. Cela sied bien à l'ambiance que j'ai retracée dans la première partie de ces « Traditions guerrières ».

Quelles raisons objectives poussaient donc les hommes de cette époque à s'irriter de la sorte, à s'organiser militairement et à s'affronter en guerres incessantes? Quels facteurs étaient à la source de ces conflits, et qu'est-ce qui pouvait donc bien les alimenter? C'est ce que je vais tenter de démêler maintenant.

2. Analyse des facteurs.

Comme ce fut le cas en Grèce ancienne (GARLAN, 1989, p. 21) et plus généralement en Occident jusqu'au Moyen-Age (ELIAS, 1991, p. 289), pour la société gauloise d'alors, la guerre était l'état normal. J'ai relevé dans les sources textuelles **plusieurs causes d'affrontements multiples et variées** entre Gaulois d'une part, entre Gaulois et leurs voisins germains, grecs et latins d'autre part. Ces causes se distinguent des autres formes de violence individuelle ou collective que sont la rixe, la sédition, ou l'exercice du pouvoir judiciaire qui posent des problèmes différents. Il peut paraître arbitraire que j'en ai dressé une typologie. Il est certain qu'un abus de pouvoir caractérisé provoquant un fort sentiment d'injustice (DEYBER, 1981, p. 13-17; 1987c, p. 155-157), un accueil inamical réservé à la représentation d'une tribu voisine pendant une rencontre officielle, un ton arrogant adopté vis à vis d'autrui comme en était capable un personnage comme *Orgetorix* (BG, I, 4), une altercation ou une insulte d'une personne à une autre à la faveur d'un banquet, une bagarre qui tournait mal (BRUNAU, 2002, p. 277), une querelle familiale ou de voisinage, une *razzia** qui dérapait (BRUNAU, 2004, p. 79), ont pu ou ont du donner naissance à des tensions plus ou moins vives selon les époques, les lieux, les circonstances et les acteurs en présence. Certaines de ces tensions ont pu ou du passer, au-delà d'un certain temps, du stade larvé à la crise déclarée, puis dégénérer en conflit armé après rupture des relations diplomatiques suivie ou non, du lancement d'un ultimatum (sur le sens précis de ces termes, v. DELCORDE, 2005, p. 27, 53, 99, 101). Le déclenchement d'une guerre devait donc être le résultat d'une savante alchimie, où

beaucoup d'éléments endogènes et /ou exogènes devaient inter-agir les uns sur les autres.

Les choses ont, semble-t-il, évolué à partir de -125, et, plus encore, à partir de -58, lorsque les Gaulois se sont trouvés confrontés de manière quasi permanente à la puissance militaire romaine. Aux buts de guerre économiques et territoriaux, à la volonté d'en découdre pour le plaisir et à la recherche de la gloire somme toutes classiques, sont venus s'ajouter des buts nouveaux comme la défense de l'indépendance et la préservation de la liberté. Contraints au combat, de nombreux peuples n'eurent pas d'autre issue que de se défendre. Les explications avancées au sujet du déclenchement des guerres se situent donc à plusieurs niveaux.

a. Les causes traditionnelles : une « économie de la guerre » ?

i. Les crises d'écosystèmes.

On a cherché l'explication des mouvements de peuples dans **des crises d'écosystèmes**, fragilisés par une surexploitation des ressources naturelles, ou dans des catastrophes naturelles. Selon César, « *il fut un temps où les Gaulois surpassaient les Germains en bravoure, portaient la guerre chez eux parce qu'ils étaient nombreux et manquaient de terres* » (BG, VI, 24). Selon Strabon (II, 3, 5) et Florus (I, XXXVIII), l'invasion cimbro-teutonique n'aurait pas eu d'autre cause qu'une transgression marine qui aurait ravagé le littoral de la mer Baltique. Ils s'inspiraient peut-être d'une source attribuée à Posidonios, reprise par Timagène et Ammien Marcellin et selon laquelle les druides auraient déclaré « *comme une vérité établie qu'une partie de ce peuple [les Gaulois] est indigène, mais que d'autres aussi affluèrent en Gaule, venant d'îles lointaines et de régions situées au-delà du Rhin, chassés de leurs demeures par la fréquence des guerres et par les raz-de-marée d'une mer bouillonnante* » (AMMIEN MARCELLIN, Hist., XV, 9, 4 ; trad. BRUNAUX)¹⁷. Si les faits relatés par ces auteurs anciens sont documentés, la cause n'est scientifiquement pas établie mais le deviendra peut-être un jour avec les progrès de la science.

Ce n'est en effet pas parce que les textes et l'archéologie sont muets sur la survenance de **changements climatiques ou cataclysmiques** brutaux qui auraient été à l'origine d'événements suffisamment graves pour affecter la société celtique, en sapant ses fondements et en la plongeant dans un cycle de violences guerrières, qu'il ne s'en est jamais produit. La fonte des glaciers entraînant la rupture de grands lacs glaciaires a pu provoquer dans les montagnes et les régions périphériques, et dans les pays riverains de la Baltique, des inondations et des raz-de-marée dont nous commençons seulement à prendre la mesure depuis le réchauffement climatique de notre planète. Je n'écarte pas que la migration des Helvètes ait elle-même été provoquée un demi-siècle plus tard par un désastre naturel analogue qui aurait balayé les vallées des grands lacs.

La violence des volcans n'est peut-être pas non plus en reste. Par exemple, l'éruption du « Laki », en Islande, survenue en 1783/84, a eu indirectement une incidence dans le déclenchement de la Révolution française de 1789. Les perturbations météorologiques qu'il a entraînées, à cette époque, ont en effet provoqué de mauvaises récoltes, elles-mêmes génératrices de disettes, et nourri un fort mécontentement dans la population.

¹⁷ Jean-Louis Brunaux fait remonter l'origine de ces événements dès le -IV^e s. : En fait d'« auteurs grecs » qu'il convoque à l'appui de sa démonstration, il ne cite qu'Eudème (*Éthique à Eudème*, III, 1, 25) selon qui les Celtes allaient « *tout armés au-devant des flots déchaînés* », ce qui est insuffisant pour accréditer la thèse (BRUNAUX, 2006b, p. 269). En l'état actuel des recherches, il est à mon sens très difficile de savoir s'il s'agit d'un événement cataclysmique unique qui se serait survenu à la fin du IV^e s., ou bien s'il s'agit d'événements répétitifs qui auraient agité les régions situées outre-Rhin, provoquant un flux continu de migrations entre la fin du IV^e s. et le début du -I^{er} s⁹

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

L'impact du volcanisme ancien peut être mesuré grâce à un isotope du soufre¹⁸, il serait intéressant de se pencher sur l'étude des éruptions de l'Antiquité.

Il faut donc se garder d'accorder une confiance aveugle aux dires des Anciens, qui connaissaient l'existence de ces phénomènes naturels mais qui n'étaient pas en capacité de les expliquer et d'établir d'exactes relations de cause à effet. Si pour Posidonios les Cimbres et les Teutons ont été poussés par leur instinct naturel à la razzia* et au banditisme, c'est plus un *topos* appliqué à tous les barbares qu'une explication circonstanciée : un raz-de-marée a fort bien pu ruiner leur économie et les pousser à l'exode¹⁹.

En Gaule septentrionale, d'importants mouvements de population, interprétés depuis César (*BG*, II, 4, 1) comme l'« arrivée des Belges », avaient débuté deux siècles plus tôt et s'étaient largement étalés dans le temps, au moins pendant trois à quatre générations, entre la période de La Tène B2 et celle de La Tène C2. Cette « colonisation » rampante dont nous ignorons la cause s'est déroulée un peu à la façon de l'occupation celtique de la Cisalpine (POLYBE, *Hist.*, II, 17). Les recherches archéologiques ont montré à l'évidence que ce mouvement n'avait pas été sollicité et n'était pas allé de soi, les populations indigènes ayant résisté comme elles le purent, et c'est le recours aux armes qui régla la question. Une fois maîtres du terrain, les nouveaux venus tinrent à entretenir leur pouvoir fort et leur prédominance acquise de haute lutte en adoptant des symboles puissants et visibles dans le paysage (trophées, sanctuaires guerriers), marqués par des cérémonies cultuelles et publiques à forte connotation militaire (offrandes d'armes dans un premier temps, d'armes et de monnaies dans un second temps) dont la tradition se perpétua jusqu'à la fin de La Tène D (ARCELIN, BRUNAUX, 2003, p. 16).

Plus à l'est, dans les Vosges moyennes, j'ai moi-même montré en son temps que l'abandon définitif des *oppida* du bassin de Saint-Dié-des-Vosges, dans la seconde moitié du -Ier s., avait été consécutif à une surexploitation des ressources forestières, elle-même conséquence d'une intense activité minière et métallurgique dont les prémices remontent au VIe s./Ve s. av. J.-C. En outre, la dégradation des sols agricoles et leur lessivage sous l'effet des activités agropastorales a privé la population locale de ses ressources vivrières essentielles. Plusieurs niveaux de destruction ont été identifiés dans la stratigraphie des habitats de hauteur fortifiés de cette micro-région : ces cicatrices témoignent, ici encore, de heurts violents intervenus entre deux communautés humaines. La conjugaison de ces fléaux naturels contraignit donc la population, si elle ne fut pas exterminée, à émigrer (vers l'oppidum de Deneuvre au nord? V. *supra*) au point que le bassin déodatien resta sous-peuplé, par rapport à ce qu'il avait été à l'époque de l'âge du Fer, pendant toute l'époque romaine (DEYBER, 1984b, p. 215-216; TRIBOULOT, MISCHLER, 2006a et b).

ii. La quête de nouvelles ressources.

Plus généralement, la cause fondamentale de la guerre résidait, comme en Grèce ancienne, dans le désir d'acquérir des biens dont on avait besoin, et dont on était privé. Le seul moteur de croissance qui existait s'obtenait par l'expansion extérieure au détriment des voisins (GARLAN, 1989, p. 26, 28, 39). Dans différentes régions de

¹⁸ Dioxyde de soufre (SO₂), qui se transforme en acide sulfurique (H₂SO₄) sous l'action photochimique des rayons du soleil. Cet acide sulfurique se retrouve ensuite piégé dans les glaces des pôles.

¹⁹ Je m'écarte sur ce point de l'explication de Posidonios prise pour argent comptant par Jean-Louis Brunaux (BRUNAUX, 2006b, p. 212, n. 2). On sait tellement peu de choses de Posidonios qu'on lui fait tout dire, et quand bien même il l'aurait écrit, cela ne prouve rien à soi seul.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Gaule, il est hautement probable que le développement de la métallurgie du fer, à partir du -Ve s, et la généralisation de son emploi à des fins belliqueuses, provoqua en retour **des besoins de** ce précieux **métal** de plus en plus prégnants. Chacun sait bien qu'en matière économique, le produit crée le besoin. Pour équiper et armer des troupes de plus en plus nombreuses, notamment à partir du -IVe/-IIIe s. qui connut des activités de mercenariat en continuel développement, il fallut se procurer coûte que coûte des matériaux stratégiques (BRUNAU, 2004, p. 32, 38, 41-42, 76, 78). Dans bien des cas, faute d'en disposer localement ou de pouvoir les importer par des voies pacifiques, il fallut aller se les procurer de gré ou de force chez les voisins.

Pour disposer de ces troupes un temps suffisant pour faire campagne, il fallait libérer celles-ci du souci du quotidien qui, bien souvent, se résumait à entretenir une terre dont on tirait l'essentiel de sa ressource. Le développement de l'économie monétaire à partir de La fin de La Tène C2, la distribution d'argent en grande quantité à La Tène D, permirent aux nobles de se doter de troupes plus facilement et plus longtemps mobilisables, les guerriers enrôlés de cette manière subvenant à leurs besoins en se tenant éloignés de leurs terres nourricières. Mais ce système accrut dans le même temps leur dépendance vis à vis de leurs employeurs, qui disposaient de plus de moyens de pression sur eux qu'une terre lointaine en menaçant, au besoin, de suspendre les paiements.

Mais les guerriers n'étaient pas des automates, et, pour alimenter une expédition militaire, il leur fallait toujours pouvoir **disposer de ravitaillements** en blé et en viande. Au sujet de la céréale, Cicéron, s'inspirant probablement d'une source ancienne aujourd'hui perdue²⁰ écrit : « *Les Gaulois trouvent honteux de se procurer du blé par le travail. Aussi vont-ils, les armes à la main, couper la moisson sur champs d'autrui* » (CICÉRON, *La République*, III, 9, 16). Ces lignes interviennent comme en écho à la description que Polybe nous a légué des Celtes de Cisalpine au -IVe s. av. J.-C. : « *Ils habitaient des villages non fortifiés et ils étaient étrangers à toute forme d'industrie; couchant sur des litières, ne mangeant que de la viande, pratiquant seulement la guerre et l'élevage, ils menaient une vie primitive, et ne connaissaient aucune sorte de science et d'art. Leur avoir personnel consistait en troupeaux et en or, parce que c'étaient les seules choses qu'ils pouvaient facilement emmener et transférer à leur gré dans leurs déplacements* » (POLYBE, *Hist.*, II, 17). L'*exercitus* césarien en campagne ne fonctionnait pas autrement pour ses approvisionnements, comme l'a montré Yann Le Bohec (LE BOHEC, 2005)

Nous ne savons pas si ce tableau doit être pris à la lettre pour tous les peuples celtiques de cette époque, et nous savons encore moins s'il peut leur être appliqué pour les trois siècles suivants, jusqu'à La Tène D. Ce dont on peut être certain, c'est que les populations installées de fraîche date sur le sol de la Gaule du Nord, non totalement sédentarisées et demeurant très mobiles, propriétaires de vastes troupeaux errants, avaient dû conserver quelque chose de cette mobilité originelle propre aux peuples migrants, vivant en grande partie d'économie pastorale (DION, 1963; DEYBER, 1987c, p. 161). Le passage de ces nouveaux venus sur les terres des agriculteurs sédentaires a du inévitablement provoquer des disputes et des échauffourées finissant par dégénérer en batailles rangées, des événements dont le trophée-sanctuaire de Ribemont-sur-Ancre édifié vers -260 rend probablement compte.

En outre, pour de nombreux peuples Gaulois, « *le vol des troupeaux était une des activités les plus courantes, à la fois un jeu et une forme d'enrichissement* »; outre l'usage alimentaire que ces peuples en faisaient, les troupeaux de bovins et d'ovicapridés leur procuraient

²⁰ On retrouve certains accents de Posidonios.

une monnaie d'échange pour acquérir les biens dont ils avaient besoin et qu'ils ne produisaient pas (BRUNAU, 2004, p. 39, 74). Pour les Gaulois comme pour les Germains, s'emparer des chevaux de l'adversaire, outre qu'il privait celui-ci du moyen de faire intervenir sa cavalerie, permettait d'assurer sa propre remonte (BG, VII, 55, 5; 70, 5). Les Gaulois ne différaient donc pas des Germains, « *cupidissimes* » de bétail comme César puis Tacite avaient pu l'avoir mesuré (BG, VI, 35; DAUBIGNEY, 1985, p. 423). Pour un peuple comme celui des Bellovaques dont nous savons qu'il souffrait d'une carence en produits de base en raison d'une très forte pression démographique, la *razzia** était une activité essentielle pour satisfaire à ses besoins vitaux (BRUNAU, 2004, p. 74-75). A propos des Belges qui s'étaient établis anciennement en Bretagne insulaire avant -54, César a expliqué qu'ils avaient traversé la Manche « *pour piller et faire la guerre [...]; ces hommes, après la guerre, restèrent dans le pays et y devinrent colons* » (BG, V, 12, trad. CONSTANS). Alain Daubigny a fait remarquer à juste titre que « *Jusqu'à la conquête, le dénominateur commun des guerres et des mouvements de peuples est dans l'emprise des peuples sur l'espace vivrier* » (DAUBIGNEY, 1985, p. 421, 438, n. 33). C'est la raison pour laquelle je ne crois pas que la pression démographique soit seule et unique responsable de la migration des Helvètes en -58, pas plus qu'elle n'explique à elle seule l'invasion antérieure de l'Italie, de la Grèce et de l'Asie par des tribus gauloises. Un mélange de causes lointaines et immédiates devait lancer la mécanique guerrière.

Si l'on examine de près **le cas des Helvètes**, dont l'ethnonyme désignerait « Ceux-qui-sont-riches-en-terres » (LACROIX, 2003, p. 56), et dont l'« *arrivée* » sur le plateau suisse fait toujours discussion, on constate que ni la superficie ni la qualité de leurs sols ne furent la cause de leur migration, en -58 (JUD et KAENEL, 2002, p. 299, 304); au contraire, César « *ne voulait point laisser désert le pays qu'avaient abandonné les Helvètes, de peur que la qualité du sol n'attire de leur pays dans celui des Helvètes, les Germains d'outre-Rhin* » (BG, I, 28, trad. RAT). Comme le fait justement remarquer Alain Daubigny (2003, p. 313), « *Très souvent les auteurs anciens font un lien entre stérilité du pays, surpopulation [par insuffisance de ressources] migration et occupation de terres nouvellement conquises* » (FLORUS, I, VII; TITE-LIVE, V, XXXIII-XXXIV; DIODORE, V, XXXII; CÉSAR, II, 4; V, 12; STRABON, IV, 1, 2 et 13). De fait, la quête de terres nouvelles sans lien avec une quelconque pression démographique fut plutôt la motivation première des migrations helvète et germanique. En outre, je pense que d'autres ressorts secondaires ont dû aussi intervenir et s'amalgamer aux principaux, nous ne les appréhendons pas avec la précision souhaitée ni ne pouvons les deviner (HARMAND J., 1973, p. 559; DION, 1977, p. 56; DEMOUGEOT, 1978, p. 910, 915, 922-923, 926, 928-929).

C'est pour **s'approprier des terres nouvelles** qu'au cours des (deux décennies?). années antérieures à -58, **les Suèves d'Arioviste** s'étaient emparés d'une partie du territoire séquane qu'ils mirent en coupe réglée (BG, I, 30, 44), et, qu'en -55, les Usipètes et les Tenctères avaient accaparé le territoire des Ménapes avant de pousser en direction de celui des Eburons et des Condruses, clients des Trévires (BG, VI, 5-6). Mais il ne suffisait pas de s'emparer d'un territoire, encore fallait-il le conserver en assurant sa protection contre le retour, toujours possible, de ses précédents occupants, si ce n'était pour contrer l'arrivée d'une nouvelle vague de prédateurs (HARMAND J., 1978, p. 706-707, 712). C'est en cela que le territoire et les richesses qu'il contenait constituaient un enjeu de pouvoir permanent et de lutte pour la vie, et le groupe humain ou l'individu qui était capable d'assurer à son peuple ou à ses proches des moyens de subsistance sans souci du lendemain, devait sûrement en tirer un grand prestige et d'importants bénéfices matériels et sociaux. En revanche, cela n'allait sûrement pas sans risques, et plus d'un chef à la tête d'une troupe, s'il pouvait ⁶²gagner gros dans une entreprise de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

conquête, s'exposait aussi à tout perdre en quelques minutes à l'occasion d'un combat de rencontre livré dans des conditions défavorables (DAUBIGNEY, 2003, p. 313; LACROIX, 2003, p. 21; BRUNAUX, 2004, p. 73, 75).

iii. La recherche forcée de nouveaux territoires sous l'effet de la pression démographique.

Cette recherche a inmanquablement provoqué des chassé-croisés à travers la Gaule pendant trois siècles, du -IV^e au -I^{er} s. (LACROIX, 2003, p. 25-26, 57), un peu à la manière de la stratégie des dominos de la période de la guerre froide qui a jeté sur les routes d'Europe centrale et d'Asie, des millions de personnes fuyant l'occupation de leur pays. Le schéma général était simple : tout un peuple ou une tribu en délogeait un autre par la force et le contraignait à l'exil pour s'installer à sa place.

Les sources archéologiques, encore très indigentes dans le domaine qui nous intéresse, sont fort heureusement compensées par la toponymie et l'ethnonymie. Le souvenir de peuples migrants nous est en effet conservé dans les ethnonymes de quatre peuples « *migrateurs* ». Les Aulerques normands, « ceux-qui-sont-loins-de-leurs-traces », auraient participé à la plus ancienne vague d'invasion de l'Italie (TITE-LIVE, *HR*, V, 34, 5), de même que leurs voisins, les Cénomans du Mans, « ceux-qui-marchent-loin ». Les Allobroges de la Drôme étaient « ceux-qui-viennent-d'un-autre-pays », peut-être avaient-ils émigré d'une région danubienne antérieurement à -218 comme semble l'attester l'archéologie (KRUTA, 2000, p. 71, 308; RÉMY, 2002, p. 173). Les Santons avec qui les Helvètes prirent langue avant leur migration de -58, étaient « ceux-qui-cheminent » (LACROIX, 2003, p. 21-22). La trace d'une de ces migrations est encore perceptible au travers des noms de lieux de France en relation avec les *Senones* : concentrés en Gaule de l'Est²¹, ils ont essaimé jusque dans l'Ouest aux marges du massif armoricain (LACROIX, 2003, p. 23-24). Des indices de scission à l'intérieur d'une tribu sont également reconnaissables chez au moins cinq autres peuples. Ainsi en va-t-il des *Bituriges*, divisés entre *Cubi* de Gaule centrale (BUCHSENSCHUTZ, 2002, p. 269) et *Vivisci* d'Aquitaine (GARDES, 2002, p. 49-50); des *Boïi*, *Bocates* ou *Boiates* partagés sur une longue distance entre la Bohême, le plateau suisse et l'Aquitaine, Pays de Buch (GARDES, 2002, p. 52-53); des *Caturiges* dont une fraction s'était établi aux confins des *Leuci* de la Gaule de l'est, les hautes et les basses Alpes; des *Medulli* éclatés entre les Alpes françaises du Sud (ARNAUD, 2002, p. 191) et l'Aquitaine; des *Volcae* Tectosages de Toulouse et *Volcae* Arécomiques de Nîmes (FICHES, 2002, p. 119-120). Tous ces peuples et d'autres partagent en commun d'avoir effectué un long « trek » au travers de la Gaule, traversant celles-ci d'est en ouest, dans des circonstances non élucidées, entre le début du -IV^e s. et le milieu du -I^{er} s. (LACROIX, 2003, p. 24-25, 163). Les Belges et les Helvètes ne sont pas les seuls à avoir été contraints à déménager sous la double pression extérieure (les Germains) et intérieure (raréfaction des ressources). Les Séquanes "Gens-de-la-Seine", initialement établis sur le bassin du fleuve du même nom, avaient été contraints de se déplacer quelques générations avant l'arrivée de César en direction de la Franche-Comté. Plus à l'est, un petit peuple, les *Rauraci* ou *Raurici*, avait dû aussi se résigner à quitter son habitat antérieur de la Rhur (*Raura* en

²¹ La petite ville de Senones dans les Vosges moyennes est encadrée par les *oppida* de « La Bure » à Saint-Dié-des-Vosges/Hurbache et de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine, occupés à La Tène D et situés tous deux dans un rayon de moins de 5 km. 63

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Celtique) pour venir s'établir en haute-Alsace et peut-être dans les Vosges moyennes²² aux confins des Helvètes dont ils assuraient la garde de la frontière septentrionale de part et d'autre du Rhin entre les Vosges, la Forêt-Noire et le Jura (DEYBER, 1981a, p. 31, 1984b, p. 214; LACROIX, 2003, p. 26-27; JUD, KAENEL, 2002, p. 301-304; ZEHNER, 2002, p. 329-330, 336). Comme le pense à juste titre Jacques Lacroix, « *La même explication pourrait être appliquée aux Médiomatriques, peuple du Nord-Est de la Gaule qui vivait sur la Moselle, dans le Messin et à Metz, établissement qui a gardé leur appellation. Leur nom gaulois signifierait « ceux-du-milieu-des-eaux-mères »*. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, ils auraient occupé antérieurement une vaste zone comprise entre la Marne (*Matrona* en Celtique) affluent de la Seine au sud et la Moder (*Matra* en Celtique) affluent du Rhin au nord. J'avais, dès 1981, déjà insisté sur l'aspect mouvant de leur territoire, ce que des travaux récents ont confirmé en le précisant (DEYBER, 1981a; LACROIX, 2003, p. 27; FICHTL, 2002, p. 317-318, 320). Ces déménagements de peuples entiers ou de fractions de peuples produisirent des effets jusqu'en Bretagne insulaire où on voit implantés, à l'époque césarienne, des Belges *Atrebates* originaires de la région d'Arras au sud de la Tamise, des *Catuvellauni* cousins des *Catalauni* de la région de Châlon-en-Champagne entre Hartford et Northampton, et, des *Parisii* membres de l'ethnie qui s'était établie entre Gaule Belgique et Gaule Celtique (GINOUX, POUX, 2002, p. 226, 233, 239) dans le Yorkshire. Ces vagues migratoires se seraient également produites entre le -III^e s. et le -I^{er} s. sous la pression des Belges eux-mêmes aiguillonnés par d'autres éléments celtiques orientaux (LACROIX, 2003, p. 27). Pour les Alpes méridionales, prenant l'exemple des *Caturiges* et des *Avantici*, on soupçonne qui plus est que « *tous les territoires compris entre le lac de Neuchâtel et la haute vallée de la Durance ont été l'objet de peuplements issus de migrations postérieures à celle des Helvètes* » (ARNAUD, 2002, p. 186-188, 191).

Tout ceci a bien évidemment entraîné des **accaparements territoriaux** au détriment d'autres peuples, la sédentarisation du plus fort entraînant fatalement la migration du plus faible, et ainsi de suite. Nous sommes en présence d'un important phénomène générateur de troubles au sujet duquel, il faut le reconnaître, nous demeurons encore très mal documentés au plan archéologique, et donc chronologique (LACROIX, 2003, p. 27-29). Ces fusions-réductions de territoires et leur cortège de mobilités géographiques forcées entraînèrent probablement d'innombrables conflits entre peuples, des querelles de voisinage incessantes et des conflits de frontières renaissants à la moindre occasion. Jacques Lacroix a parfaitement synthétisé tout cela par son étude des variations frontalières entre peuples Gaulois, illustrant ses propos par des cartes éminemment évocatrices des changements intervenus au cours de l'histoire (LACROIX, 2003, p. 30-59), et dont la variation des contours est encore très reconnaissable dans la toponymie. Selon les cartes dressées à titre d'exemple pour les *Cenomani*, *Turones*, *Lemovici*, *Médiomatrici* et *Leuci*, *Arverni*, *Segusiavi* et *Aedui*, les extensions et rétractions de territoires ont pu atteindre une amplitude de plusieurs dizaines de kilomètres de distance (LACROIX, 2003, p. 49-53). Il serait très intéressant pour le chercheur de savoir si les sols de ces zones tampons, véritables marches entre peuples, en ont conservé les stigmates. Les deux destructions répétées à moins d'un siècle d'intervalle (LT D1 et D1/D2) du petit *oppidum* vosgien de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine dans les Vosges moyennes, constitue peut-être un exemple de ces tensions belliqueuses locales existant aux -II^e et -I^{er} s. (stratigraphiquement, cela

²² Fait peu connu des chercheurs, la civilisation matérielle des oppida laténiens des Vosges moyennes présente de fortes similitudes avec celle des régions comprises entre le coude du Rhin à Bâle et le confluent Rhin/Main plus au Nord.

correspond aux niveaux III1 et II1 : DEYBER, 1984b, p. 215). Nous ne savons pas à quoi pouvaient ressembler les conflits frontaliers entre peuples et tribus gauloises. Il devait exister toute une gamme d'actions allant du coup de main* sur un objectif restreint en limite de territoire, à l'invasion de ce territoire en passant par la razzia* de plusieurs jours en territoire profond. La première action qui n'impliquait que des effectifs limités ne mettait pas en jeu l'existence de la tribu attaquée, la troisième action devait occasionner des dégâts variables selon le contexte et les circonstances du moment, la deuxième action en revanche pouvait menacer les centres vitaux de décision. En dehors de la question agraire, qu'est-ce qui pouvait bien pousser tous ces peuples à se mettre périodiquement en mouvement? La réponse est l'appât du gain, qui, sous ses différentes formes, a constitué un ressort puissant à beaucoup d'actions militaires.

iv. La recherche du butin, matériel et humain.

Selon la tétralogie de la guerre et les usages de l'époque, la personne et les biens du vaincu appartenaient au vainqueur (v. *infra* Droit de la guerre). **La recherche du butin** (*boudi-* en celtique : LACROIX, 2003, p. 56) était une activité lucrative à laquelle s'adonnaient tous les Etats de l'Antiquité (GARLAN, 1989, p. 55, 75 *sqq.*). Cette situation a perduré en Occident jusqu'au Moyen-Age : pendant le XIIIe s. français par exemple, « à l'exception d'une petite élite, toute la société guerrière [...] se livrait [...] à la rapine, au pillage et au meurtre ». Sur les autres continents, en particulier l'Afrique Noire, l'Asie et l'Amérique du Nord, cette situation existait encore en plein XIXe siècle. L'expérience a en effet démontré aux occidentaux engagés dans les « petites guerres » de cette époque, que leurs ennemis ne rêvaient que de pillage et qu'ils combattaient plus par amour du butin que par réflexe patriotique ou désir de se venger d'un prétendu dommage (CALLWELL, 1896, p. 184-185). Il faut toutefois nous méfier d'un tel jugement porté par des occidentaux contemporains de ces guerres car ce pourrait bien être un topos dans la pure tradition de l'Antiquité. En effet, aux yeux des nations européennes ou nord-américaines engagées dans les guerres coloniales, les chefs de guérilla sont régulièrement assimilés à des bandits et les guérilleros à des maraudeurs ou à des pillards (CALLWELL, 1896, p. 123, 129-130, 133). Au Moyen-Age, ces attitudes faisaient partie des nécessités de l'existence et étaient inscrites dans les structures de la société (ELIAS, 1991, p. 281, 283).

De la même manière, anticipant d'un millénaire, Celtes, Gaulois et Germains se livraient avec passion et avidité au pillage des biens de leurs voisins (DAUBIGNEY, 2003, p. 313; DEYBER, 1996, p. 91; DEYBER, 2008). Ainsi selon Polybe (II, 19), le butin exerçait un attrait tellement fort sur les Celtes qu'il leur arrivait souvent de s'entre-tuer pour s'en emparer. Même si cette source fait référence à des faits bien antérieurs à l'époque où il ont été couchés par écrit, l'usage a perduré jusqu'à la fin de La Tène. L'objectif était toujours de s'emparer de ce que possédait autrui, tout était bon à prendre, pour son usage propre (objets, armes) comme pour en tirer un profit indirect en le revendant (métaux non ferreux et métaux précieux fondus). Le matériel archéologique découvert sur le site de Ribemont illustre parfaitement ce caractère hétéroclite du butin qu'on pouvait faire en période de guerre (BRUNAU, 2000, p. 247). C'était aussi comme en Grèce, un moyen de fortune pour payer la guerre qu'on avait engagée (GARLAN, 1989, p. 41 *sqq.*). Non content de piller le vaincu, le vainqueur lui imposait aussi, souvent, de lui payer tribut (DAUBIGNEY, 2003, p. 313). De plus, pendant des périodes de difficultés économiques, de troubles politiques et de guerres, toute une population de gens déracinés devait surgir ici et là, qui n'avait d'autre ressource pour vivre que de se livrer au brigandage, j'ai déjà eu l'occasion de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

l'évoquer (DELAUVAUD, 2000, p. 666-667, 692). En -55, César expliquait à ses lecteurs que les marchands romains étaient tolérés par les Suèves « *plutôt pour vendre le butin de guerre qu'ils ont fait que par désir d'importer* » (BG, IV, 2, 1, trad. RAT) ce qui est révélateur des usages en vigueur. Deux ans plus tard, l'espoir de faire du butin chez les Eburons attaqués par César faisait accourir des forces nombreuses, cette fois gauloises, de toutes parts à l'appel du général, qui, pour l'occasion, connaissait parfaitement les ressorts de la nature humaine des Gaulois (BG, VI, 34, 44). Contre Rome, les entreprises guerrières des Gaulois et des Germains visaient les « *richesses* » accumulées dans les camps militaires, les bagages ou les convois de l'armée, ou les produits et denrées des commerçants (DAUBIGNEY, 1985, p. 423, 440, n. 53-55). Je reviens plus loin sur les techniques de guerre qu'employaient les Gaulois, du reste avec succès, au rang desquelles se trouvaient les embuscades, les coups de mains et les attaques surprises (DEYBER, 1987c, p. 170-175).

Alain Daubigney s'est interrogé sur la question de savoir si ces opérations* visaient à **faire des prisonniers**, concluant au terme de ses travaux que « *l'impérialisme marchand romain a certainement infléchi les guerres locales [entre Gaulois] dans le sens de l'esclavagisme [mais avec] une extension très réduite* » (DAUBIGNEY, 1983, p. 673; 1985, p. 423-425, 433, 436). Le butin comprenait en effet, si l'on en croit Diodore, un lot de prisonniers de guerre, dont une part devait être vendue comme esclaves marchandises, mais on ne peut pas faire d'évaluation sur l'ampleur du phénomène (BRUNAUX, 2004, p. 33, 74). Alain Daubigney s'est encore demandé « *si l'ouverture nouvelle de la Gaule à l'impérial-esclavagisme romain n'a pas donné une orientation nouvelle aux *razzia**s locales, en particulier dans l'arrière pays des frontières où les oppida ont pu devenir emporia entre Rome et les sociétés barbares* » (DAUBIGNEY, 1983, p. 671-672). La *razzia** aurait changé de nature au moment de l'intervention romaine de la fin du -IIe s. Avant l'irruption de Rome sur le théâtre gaulois, elle aurait visé essentiellement des biens, exceptionnellement des hommes (serviteurs jeunes ou femmes en âge de procréer pour la reproduction du groupe). Avec et après l'intervention romaine, dont le fait marquant a été d'introduire une demande extérieure jusque là quasi-inexistante, la *razzia** aurait visé à acquérir une valeur d'échange, des esclaves (BG, VII, 14, 8 et 10; 42, 3), des *magu*-marchandises échangés contre des biens précieux, en particulier contre des amphores vinaires au prix exorbitant. Dans les années -80, on a trace d'esclaves gaulois vendus sur les marchés d'Etrurie et pendant la guerre de *Spartacus*, les textes littéraires citent nombre d'actions entreprises par des esclaves gaulois révoltés (DIODORE, *Bibl. hist.*, V, 26; CICERON, *Pro Quinctio*, III, 12-17; VI, 24; DAUBIGNEY, 1983, p. 674-675; CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 234; GOUDINEAU, 1990, p. 144-145; BRUNAUX, 2004, p. 33, 151). Prenant prétexte de la découverte de plusieurs entraves de prisonniers de La Tène D1 sur l'axe de la Saône et dans les régions voisines, Alain Daubigney a émis l'hypothèse que ces accessoires participant de l'univers carcéral illustraient « *peut-être la montée d'une chasse à l'homme en rapport avec les échanges qui se nouent de plus en plus étroitement avec le monde romain* » (DAUBIGNEY, 2003, p. 333). Le trafic d'esclaves a pu effectivement motiver les guerres intestines dont j'ai parlé, opposant les principaux fournisseurs (Eduens, Séquanes, Lingons) à leurs voisins moins bien situés qu'eux sur les grands axes de communication. Nous disposons peut-être d'un exemple indirect de ce marché : des Teutons rescapés de la bataille d'Aix, en -102, parvinrent à quitter le champ de bataille et à s'enfuir en remontant la vallée du Rhône et de la Saône (ou du Doubs?) où ils furent capturés par les Séquanes qui les remirent aux Romains (FERDIÈRE, 2005, p. 60). Ce mouvement aurait contribué à renforcer la dépendance du peuple vis à vis de ses chefs, et, par voie de conséquence, le pouvoir⁶⁶ politique et la force armée de l'aristocratie

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

qui s'était emparée du contrôle de l'économie, y compris des moyens de production. Ceci dut intervenir, *grosso-modo*, aux alentours des années -100 à -75 (WHIGTMAN, 1976, p. 411; DAUBIGNEY, 1985, p. 435).

v. Le rôle des métaux précieux, armes financières.

La recherche du butin incluait aussi, selon Polybe, de **se ravitailler en métaux précieux** (POLYBE, *Hist.*, II, 17). Dès avant la conquête romaine, la Gaule fit précocement partie de ces El Dorados réputés pour leur **or** (DIODORE, V, 27), en particulier l'Aquitaine (STRABON, IV, 2, 1); ses lieux sacrés en regorgeaient (DIODORE, V, 27; STRABON, IV, 1, 13). Les Gaulois vainqueurs de Rome en -390 se firent payer la rançon exigée en or, et, partout où ils passèrent dans les siècles suivants, ils mirent systématiquement la main sur le précieux métal qui, fondu, leur servait à fabriquer leurs emblématiques colliers – les fameux torques –, des bracelets mais aussi des bagues. Il est vraisemblable qu'une partie notable de l'or collecté auprès des dynasties méditerranéens à l'occasion du paiement des contrats de mercenariat finit de cette manière en bijoux et en ornements divers. Tous les auteurs anciens insistent sur cet amour immodéré de l'or (nombreux exemples rassemblés par GOUDINEAU, 2007a, p. 101-107). Le butin devait alors atteindre une valeur considérable, surtout quand il était constitué au détriment de régions riches. C'est ainsi que les Volques Tectosages qui formaient le peuple de « *ceux-qui-sont-en-quête-de-possessions* » s'étaient, selon la légende, illustrés à Delphes, pillant les richesses en or du célèbre sanctuaire (JUSTIN, XXIV, 6) et les ennoyant comme offrandes à leurs dieux dans un lac sacré près de leur *oppidum* tolosate (KRUTA, 2000, p. 836; LACROIX, 2003, 55).

Mais il n'y avait pas que les dieux qui étaient avides d'argent, les hommes aussi : ainsi « *Les Gaulois [qui] se font soldats pour de l'argent* » disait-on à propos des Gésates. Qu'en faisaient-ils ? Nous ne le savons pas. Du moins peut-on supposer qu'une partie de ce numéraire les faisait vivre au quotidien, qu'une autre était transformée en parures, et qu'une troisième était offerte aux dieux en reconnaissance de si grands bienfaits. Recrutés, du moins pour partie, dans des tribus gauloises de la vallée du Rhône, ces Gésates participèrent, en -225 et -222, en qualité de mercenaires, aux campagnes anti-romaines des Insubres et des Boïens de la vallée du Pô (POLYBE, *Hist.*, II, 22; PLUTARQUE, *Marcellus*, III, dans COUGNY, II, 1993, p. 56; LACROIX, 2003, p. 74). Les dépouilles prélevées sur eux et les autres Gaulois pendant les guerres des -IIIe/-IIe s. firent impression à Rome et contribuèrent à créer ou à entretenir la légende d'un El Dorado (GOUDINEAU, 2007a, p. 106-108).

Cinq générations plus tard, les Gaulois étaient restés fidèles à cette réputation, dont on voit bien qu'elle n'était pas une caractéristique des seuls mercenaires (GARLAN, 1989, p. 61-63), mais qu'elle était partagée entre de très nombreux peuples. En effet, de -58 à -16, les exemples abondent sur la place et le rôle de l'argent à la guerre, renvoyant incontestablement à des traditions plus anciennes, bien ancrées dans les mœurs.

L'or et l'argent étaient tout d'abord des **armes financières** qui permettaient aux puissants et aux riches de ce temps d'« *acheter des hommes* », ce que firent *Dumnorix*, *Vercingetorix* et beaucoup d'autres notables et chefs de guerre pendant toute la Guerre des Gaules (BG, I, 18; II, 1; VII, 4. Trad. CONSTANS). C'était ensuite un des moyens de payer la solde en guerre. Ayant eu l'occasion d'étudier avec Simone Scheers le trésor de quinaires gaulois de Robache (Saint-Dié-des-Vosges), j'ai avancé l'hypothèse, reprise depuis par les numismates et d'autres collègues, qu'il s'agissait d'une caisse d'armée enfouie pendant un épisode inconnu de la ⁶⁷Guerre des Gaules (BUCHSENSCHUTZ

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et RALSTON, 1987, p. 163; GOUDINEAU, 1990, p. 270; DEYBER, SCHEERS, 1993, 1999). Au niveau supérieur enfin, l'argent était un outil de la diplomatie qui permettait de nouer des alliances : les puissants cherchaient à gagner leurs pairs, chefs des autres peuples, « *par des présents et des promesses* », ce dont ne se privèrent pas des personnages aussi différents que les proches d'*Indutiomarus* et *Vercingetorix* (BG, VI, 2; VII, 1, 31. Trad. CONSTANS). Par ce moyen, on s'assurait au mieux de leur participation active à l'effort de guerre, au pire de leur bienveillante neutralité dans le conflit. En -52, entre l'assemblée de *Decetia*/Decize et le début du siège de Gergovie, *Vercingetorix*, que décidément rien n'arrêtait pour aboutir à ses fins, retourna à son profit des nobles éduens au rang desquels se trouvait le premier magistrat de la cité *Convictolitavis*, les faisant céder « *aux séductions de l'or arverne* » (BG, VII, 42). Gagnés par cette manœuvre au parti des insurgés, les Eduens relaient l'action de *Vercingetorix* et « *envoient partout des ambassades; influence, autorité, argent, ils mettent tout en œuvre pour gagner des Etats* » (BG, VII, 63, trad. de l'auteur) et César nous apprend que ces entreprises portaient les fruits escomptés, mais il s'empresse de préciser que « *les subsides sont garantis au moyen d'otages* » (BG, VI, 2-3, trad. CONSTANS). Car le financement d'une guerre devait coûter cher, très cher et on devait prendre des gages. Parlant de la constitution de l'armée de secours qui devait venir débloquer le siège d'*Alesia*, César écrivait : « *Tous consacrèrent à cette guerre leur ardeur et leurs ressources [pour réunir] 8000 cavaliers et environ 240000 fantassins* » (BG, VII, 76, 2, trad. CONSTANS). Quarante ans plus tard, l'argent restait incontournable pour financer un effort de guerre : en -16/-15, les chefs gaulois révoltés contre l'administration du gouverneur *Licinius* disposaient toujours de substantielles ressources financières nous apprend Dion Cassius, ce qui démentirait, au moins partiellement, l'hypothèse selon laquelle César aurait laissé derrière lui des Gaules exsangues et appauvries (DION, 54, 20-21).

Mais il devait arriver que les ressources financières locales ne suffisent pas à soutenir l'effort de guerre. C'est ainsi que j'interprète l'attaque de la base logistique* césarienne de *Noviodunum* par les Eduens en -52, au moment du siège de Gergovie; l'objectif n'était directement pas strictement militaire, un des mobiles était manifestement de se procurer de l'argent : « *César y avait rassemblé [...] de l'argent des caisses publiques [...]. Arrivés dans cette place, Eporedorix et Viridomarus [...] massacrèrent les gardes [...], ainsi que tous les marchands qui s'y trouvaient, et partagèrent entre eux l'argent et les chevaux [...]* » (BG, VII, 55, 5 ; trad. RAT). On les retrouva, quelque temps après, mêlés à différentes opérations militaires ordonnées par *Vercingetorix* autour de l'affaire d'*Alesia* (BG, VII, 38 s., 54 s., 63 s., 76). L'argent pris à *Noviodunum* avait-il contribué à cela?

Tous ces exemples pris en des lieux et à des époques différentes illustrent parfaitement le fait qu'il existait en Gaule, pour reprendre les termes de Jean-Louis Brunaux, « *une véritable économie de la guerre* » où s'interpénétraient des activités guerrières aussi nombreuses que variées, dont aucune ne devait être suffisante pour assurer seul le bien être du groupe, mais dont toutes étaient indispensables à son maintien (BRUNAU, 2004, p. 75, 77-79). Le besoin de s'assurer des ressources régulières ou de les renouveler, la recherche de la puissance par l'expansion territoriale et la quête de nouvelles alliances, la prise de contrôle de territoires convoités et l'exil forcé des populations préexistantes, l'offre de services par des entrepreneurs d'armes auprès des puissants, a dû à l'évidence constituer le lot commun de la grande majorité des peuples de la Gaule pendant plusieurs siècles (LACROIX, 2003, p. 56-57).

b. Les causes nouvelles : les guerres étrangères ont-elles contribué à créer de nouvelles dynamiques?

i. Les premières guerres contre Rome.

Lorsque entre –143 et –140, le Romain *A.-C. Pulcher* expulsa les *Salassi* des Alpes de leurs mines d'or pour les affermer à des publicains romains, personne en Gaule du Midi et en Gaule du centre-Est ne vit probablement que cet événement en apparence secondaire était entrain de constituer un précédent aux conséquences incalculables.

Certes, il restait aux Gaulois la ressource de vendre à ces fermiers l'eau des torrents pour alimenter leurs laveries. C'était ne pas compter avec l'état d'esprit des nouveaux allocataires, qui entrèrent en disputes avec les expropriés de la veille pour la fourniture de cette eau. La puissance militaire du nouvel occupant fut à nouveau sollicitée d'intervenir, ce qui entraîna une première chaîne de soulèvements-répressions, localisée certes mais parfaitement symptomatique de ce qui allait suivre vingt années plus tard (STRABON, IV, 4, 7; APPIEN, *Illyr.*, 17; DION, XCIV, 34, 35, 38). Entre –125 et –121, en faisant écho aux appels à l'aide qui montaient de Marseille attaquée par les *Salluvii* de son arrière-pays soutenus par les Allobroges et les Arvernes, les Eduens ne mesuraient pas qu'en s'associant à la cité phocéenne qui réclamait de l'aide à Rome, ils mettaient en route un rouleau compresseur qui, cette fois, allait définitivement les priver de leur liberté d'action en moins de trois générations (TITE-LIVE, *Hist., Per.*, L. LX et L. LXI; JULIUS OBSEQUENS, *Prod.*, frag., 18 et 32; FLORUS, *Epitomé*, I, 37 (III, 2). Jusqu'ici, les peuples Gaulois avaient peu ou prou su ou pu s'accommoder des vagues migratoires qui, à la manière de nappes de charriage, traversaient ou contournaient leur territoire, y laissant çà et là au hasard une implantation humaine. Le danger passé, la vie reprenait son cours, et l'assimilation des nouveaux arrivants par ceux du lieu d'accueil accomplissait son œuvre. Rien de tel avec Rome et les peuples Gaulois du Midi eurent désormais à affronter un ennemi qui, non seulement leur était supérieur au plan tactique, mais qui surtout avait des visées impérialistes dont le concept même était totalement inconnu des Gaulois.

Je pense donc que les **confiscations territoriales** systématiquement entreprises par Rome à partir de –118 ont profondément modifié les données sur le terrain de la guerre. Pour la première fois de leur histoire, les Gaulois du Midi durent s'affronter pendant sept années consécutives à des armées romaines successives, commandées par *M. Fulvius Flaccus* (PLUTARQUE, *Vies, Caius*, 15, 1; CIL, I, 1 (2^e éd.), p. 49), *C. Sextus Calvinus* (DIODORE, *Bibl. hist.*, XXXIV, 23; VELLEÏUS PATERCULUS, *Hist.*, I, 15, 4; STRABON, *Géogr.*, IV, 1, 5; APPIEN, *Rom.*, *Keltiké*, 12; GOUDINEAU, 1990, p. 55, 60), *Cn. Domitius Ahenobarbus* et *Q. Fabius Maximus Aemilianus* (même sources que ci-dessus [TITE-LIVE, APPIEN et FLORUS] ainsi que : STRABON, *Géogr.*, IV, 1, 11; OROSE, *Hist.*, V, 13, 2; PLINE, *HN*, VII, 166; CÉSAR, *BG*, I, 45, 2; VALÈRE MAXIME, *Facta*, IX, 6, 3). Non seulement ils sortirent chaque fois vaincus de ces affrontements mais le fait marquant de toutes ces campagnes, dont ils ne prirent pas immédiatement conscience, est que Rome était parvenue à ouvrir une brèche en Gaule interne qu'ils ne parviendraient pas à colmater. Tels des coins enfoncés dans une souche, deux fronts profonds s'étaient en effet constitués en territoire gaulois. Le premier saillant remontait du sud vers le nord, des Salluviens ou Salyens dans l'arrière pays de Marseille aux Arvernes et à leurs alliés aux portes du lyonnais (Même sources que ci-dessus [TITE-LIVE et FLORUS] ainsi que : STRABON, *Géogr.*, IV, 1, 11; 2, 3; OROSE, *Hist.*, V, 14, 3). Le second saillant, parti aussi du sud, s'enfonçait vers l'ouest où il atteignait le pays des Volques Tectosages qui contrôlaient l'isthme gaulois à partir de leur capitale de *Tolosa* (Toulouse), cette voie naturelle qui reliait depuis la préhistoire la Méditerranée à l'Océan. Pour avoir imprudemment attaqué les Eduens alliés aux Romains et ne pas avoir su à temps négocier avec *Aemilianus*, le roi arverne *Bituitos* avait ouvert la boîte de Pandore : le 8 août –121, il était battu et fait prisonnier au confluent de ⁶⁹l'Isère et du Rhône (VALÈRE MAXIME,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

IX, VI, 3) subissant de très lourdes pertes en hommes et en matériel (EUTROPE, IV, 10; FLORUS, *Épitomé*, I, 37 d'après un livre de Tite Live perdu; STRABON, IV, 1, 11 évoquant des tours trophées de la victoire). Derrière eux les Romains, loin de s'en retourner chez eux comme les Gaulois chargés de butin l'auraient fait après une *razzia**, prenaient possession des territoires conquis en installant un *castellum* à Aix-en-Provence (*Aquae Sextiae*), une colonie à Narbonne (*Colonia Narbo Martius*), un marché à Montbazin (*Forum Domitii* dans l'Hérault) et une garnison à *Tolosa*. Le tout constituait les premiers jalons du contrôle des grandes voies stratégiques terrestres vers l'Espagne (*Via Domitia*) et l'Océan. Ces points d'appui représentaient autant de verrous aux entreprises gauloises et de têtes de ponts en vue d'une reprise ultérieure des opérations militaires romaines en direction des territoires gaulois restés indépendants (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 221 s.).

Pendant toute cette période qui dure jusqu'aux environs de -60, à la veille de la Seconde Conquête romaine de la Gaule, l'espace rural gaulois a été complètement démantelé et profondément remodelé par le nouvel occupant, depuis Toulouse à l'ouest jusqu'à Orange à l'est et à Valence au nord, comme l'attestent d'importants vestiges fossiles cadastraux. Les Gaulois perdirent la main sur des zones jusqu'ici essentielles pour le contrôle de leurs communications, aux marges mêmes de leurs grandes confédérations. Les axes secondaires n'échappèrent pas à cette mainmise, comme l'atteste l'exemple de la vallée de l'Hérault qui vit son espace partagé par trois *civitates* (Béziers, Lodève et Nîmes) et par au moins deux *oppida latina* (Pézenas et Saint-Thibéry) (GARCIA, 2004, p. 183). Rome intensifia l'exploitation des mines de cuivre et de plomb dans les vallées de l'Orb et de l'Hérault tandis que d'intenses activités foncières se déroulaient autour des *oppida* gaulois, menaçant à terme ceux-ci d'asphyxie économique (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 237-240). Rome a su parfaitement jouer des divisions internes entre Gaulois (v. 1. Traditions guerrières et violence, b. La violence interne) en même temps qu'elle mettait adroitement en œuvre toute la gamme des moyens de répression-persuasion pour s'imposer. En soutien de cette politique musclée, le nouveau maître sut aussi mettre en place des conditions économiques nouvelles qui allaient se révéler lui être extrêmement favorables. Des monnayages régionaux ou locaux, d'argent ou de bronze, détrônèrent les anciennes mesures monétaires gauloises pour répondre à des besoins nouveaux, puis on vit apparaître vers -75, les premières séries dites « *au cavalier* », frappées au type de la déesse Rome casquée qui se substituèrent en un temps très bref au monnayage local dont une partie se thésaurisa jusque vers -70 (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 217). Cela s'est déroulé comme si les Gaulois avaient nourri secrètement l'espoir fou de retourner un jour à leurs traditions ancestrales. Toute cette œuvre de déconstruction-reconstruction fut l'œuvre du sinistre gouverneur *Fonteius*, aidé en cela par quelques chefs ou notables gaulois qui, doués de prescience, avaient parfaitement compris qu'un changement radical était entrain de s'opérer auquel il fallait absolument participer pour maintenir domination, pouvoir et richesses. Une décennie plus tard, les premières émissions monétaires furent refondues et remplacées par des espèces alignées sur le nouveau quinaire romain. Vers -51/-50, ces émissions cessèrent mais leur circulation perdura jusqu'au début de notre ère. Monique Clavel-Lévêque, constatant la coïncidences des textes antiques avec la carte des trésors monétaires gaulois de la vallée du Rhône, a souligné la réalité indiscutable des révoltes indigènes : « *Les liens entre révoltes et confiscations de terres [...] apparaissent tout à fait incontournables* » écrit-elle (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 214, 235, 242, 245, 247-251; fig. 37). La Gaule méridionale connut pendant plus d'une génération une spirale haussière de soulèvements-répressions, suivis au terme de chaque cycle, d'un nouveau train de confiscations de terres, voir₇₀ d'agglomérations. Ces actions eurent pour

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

conséquence de déstructurer un peu plus les peuples indigènes, entraînés malgré eux dans le tourbillon des réformes du vainqueur. Sur cette « *expression singulière du refus massif de la domination romaine* » (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 247), l'éclairage que nous apporte Cicéron sur la pluralité des prélèvements et des traitements subis par les Allobroges et les Volques vaincus est d'une valeur immense : les plus favorisés ont livré contre leur gré à plusieurs reprises « *cavaliers, blé et argent* », tandis que les autres se sont vus confisquer leur territoire (CICERON, *Pro Font.*, 12-13). L'action de *Fontei* et des ses séides ou des ses imitateurs car il ne fut sûrement pas seul, a eu une portée historique non négligeable en ce qu'elle a efficacement compromis la dynamique des révoltes gauloises, qui ne sont jamais parvenues à inquiéter suffisamment les nouveaux maîtres pour les faire renoncer à leurs entreprises, sûrs qu'ils étaient de gagner la partie.

Après *Fontei*, la lutte armée se limita aux Allobroges, battus par *C. Calpurnius Piso* en -66 (CICERON, *Att.*, I, 1, 2; 13, 2; SALLUSTE, *De Coniuratione Catilinae*) mais définitivement soumis par *C. Pomptinus* et ses lieutenants que cinq ans plus tard, en -61 (CICERON, *Sur les provinces consulaires*, XIII, 42; DION, XXXVII, 47-49). La fin de la décennie -60 fut également marquée par l'administration musclée de *Murena* (CICERON, *Pro Murena*, XX, 42) et les concussions de *Clodius* (CICERON, *De Haruspiciis Responso*, XX, 42). Ecrasés sous le poids des impôts et rongés de dettes contractées pour les payer (SALLUSTE, *De Coniuratione Catilinae*, XL-XLI), les Allobroges n'avaient d'autre ressource que de prendre les armes contre l'occupant. De ces événements tragiques, témoins de la rapacité des temps (SALLUSTE, *De Coniuratione Catilinae*, LII, 6, 12), nous conservons le souvenir de l'action militaire du chef gaulois *Catagnatos*, émule du chef *Indutiomarus* de -69, et qui victorieux un temps en s'appuyant sur la population rurale des environs, battit la campagne valentinoise jusqu'à la chute de la ville et celle de *Solonion* en -61. En termes d'évolution des mentalités, cette éruption de violence guerrière est assez comparable aux révoltes des Trévires de *Florus* et des Eduens de *Sacrovir* en +21, voir même du légat de lyonnaise d'origine gauloise *Vindex* et du Boïen des confins éduens *Mariccus*, quarante sept ans plus tard, tout autant que celles des Volques de Toulouse en -107 et de *Vercingetorix* en -52 (DEYBER, 1981b, p. 49-50; CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 242-243, 248-251, 253; FERDIÈRE, 2005, p. 179-181). C'est vraisemblablement à cette révolte des Allobroges attisée par les luttes de factions à Rome, et notamment par l'action des Catiliniens, qu'il faut rapprocher la nouvelle vague d'enfouissements monétaires qui débuta après -66 et se termina en -62/-61. Elle affecta une région comprise entre Lyon et le lac d'Annecy confinant aux Séquanes du Jura; ceux-ci ont-ils apporté une aide à ceux-là? En l'état actuel des recherches, nous ne pouvons le soutenir, mais la question mérite d'être posée (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 218).

Nous avons, dès 1981, mis en relief le fait que les **abus de la politique romaine** faite d'un mélange de brutalités, de malversations, de rigueurs et de vexations à l'encontre des populations gauloises avaient toujours été constamment à « *la source de révoltes sans cesse renaissantes* » (DEYBER, 1981, p. 13). Pour nous aider à comprendre cela et sans entrer dans les détails, je renvoie aux exemples similaires du grand mouvement de colonisation qui a affecté notre planète de la fin du XVe s. au début du XXe s. Pendant près d'un demi-millénaire et quels que soient les lieux, les puissances occidentales se sont trouvées confrontées aux mêmes revendications des populations qu'elles avaient soumises par les armes et dont elles exploitaient sans retenue le potentiel. Puis vint comme on le sait le moment de la contestation et des revendications auxquelles le concert des nations resta sourd. On ne comprit pas ou on ne voulut pas comprendre que les peuples conquis pouvaient aussi avoir des aspirations au respect et à la considération. Avec le temps, les événements prirent une tournure nouvelle.⁷¹ Pour les élites indigènes, dont beaucoup

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

avaient fait leurs études en Europe ou en Amérique du Nord, il devenait clair que les puissances de tutelle ne voulaient rien lâcher de leur pouvoir. Pour recouvrer leur liberté, elles n'avaient d'autre choix que de se révolter, ce qu'elles firent avec le succès qu'on sait. Certains mouvements à l'origine pacifiques se muèrent en guerres de libération, occasionnant des dégâts humains, matériels et psychologiques considérables sur certains détails desquels je reviendrai (v. Conclusion, A, Bilan des guerres). Si l'on trace maintenant un parallèle entre le double mouvement de colonisation-décolonisation qui a affecté les Amériques, l'Asie et l'Afrique, la Gaule a connu la première étape, pas la seconde. Nous n'avons aucune raison de penser que les peuples de la Gaule méridionale n'aspiraient pas à cette liberté que Rome leur avait ravie. Penser le contraire est à mon avis reproduire exactement les mêmes erreurs d'incompréhension vis à vis des Gaulois que celles que nous avons commises vis à vis de nos anciens peuples colonisés. Car nous disposons d'exemples de guerres de libération que des peuples celtiques ou gaulois ont entreprises contre Rome, tout au long de notre période de référence de deux siècles.

L'exemple le plus ancien nous est fourni par les Boïens de Cisalpine, entre -218 et -191. Après avoir vaillamment combattu Rome pendant dix ans, beaucoup préférèrent l'exil à la soumission et passèrent les Alpes pour se réinstaller en Europe centrale (GOUDINEAU, 1990, p. 37; KRUTA, 2000, p. 476-478). Leur défaite eut d'importantes conséquences pour les Gaulois Transpadans. En effet, en soumettant définitivement les Boïens et leurs alliés en -191, Rome a fait sauter le seul verrou qui l'écartait encore de la route des Alpes, *via* la vallée du Pô. A la fin de l'année -80 ou vers -79/-77, le soulèvement des grands peuples transalpins qui a secoué la Gaule méridionale entre les Pyrénées et les Alpes (en particulier les Volques, Voconces et Allobroges) à la faveur de la lutte entre Marianistes et Syllaniens, présente de fortes similitudes. Si nous ne sommes pas documentés archéologiquement, les accents adoptés par certains textes nous apprennent que les Gaulois du Midi opposèrent à Rome une résistance acharnée. Fin -77, le grand Pompée avait fini par reprendre en mains la situation. Mais il n'avait pu le faire sans avoir dû livrer de très durs combats, se frayant « *un chemin parmi les morts* » pour pouvoir gagner l'Espagne, province sénatoriale où *Sertorius* s'était révolté contre ses autorités. Selon Cicéron, Pompée aurait à cette occasion déclaré au Sénat : « *J'ai repris la Gaule* ». De Pompée encore, Cicéron ajoute qu'« *il fraya vers l'Espagne un chemin à nos légions par un grand carnage de Gaulois* » (CICÉRON, *De imp. Cn. Pompei*, XI, 30; SALLUSTE, *Frag. des Histoires*, II, 98 : lettre de Cn. Pompée au Sénat, 4 et 8; PLINÉ, *HN*, 3, 18; CICÉRON, *Pro lege Manilia*, 28, 30). *L. Valerius Preconinus* et *L. Manlius* furent moins heureux contre les Aquitains, qui vainquirent et tuèrent le premier et mirent en fuite le second en s'emparant de ses bagages (*BG*, III, 20). Entre la conquête de la Gaule méridionale (-125/-121) et le soulèvement de celle-ci dans la décennie -80/-74, l'accalmie ne fut que de courte durée et encore fut-elle troublée, entre -90/-83, par la rébellion des Salyens et plusieurs mouvements chez les Helviens. On trouve une situation similaire en -52, en Gaule centrale, où les accents des passages de *La Guerre des Gaules*, rapportés par César en VII, 1-2 et 89, sont proches de ceux d'une guerre de libération. Ils s'inscrivent dans la lignée de la déclaration d'Ambiorix reproduite par César en -54, en V, 27, 3-6, un sujet sur lequel je reviens plus bas.

Si donc nous procédons à un décompte des révoltes armées qui ont agité la Gaule du Sud, de -125 à -60 soit pendant deux générations, nous constatons que les Allobroges ont animé trois révoltes, les Volques, les Salyens et les Helviens deux, enfin les Voconces une. Il n'est pas exclu que la résistance ait continué à se manifester après -60, mais nous sommes à vrai dire peu documentés sur cet aspect des choses : si l'on rapproche quelques données comme l'allusion d'une victoire de

Marseille en -49, l'enfouissement de quelques trésors en -45/-44 et des troubles sous Auguste (sans date mais peut-être en -28/-27), la réponse est assurément positive (CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 218-219, fig. 38 et 39).

Ce dont nous sommes en revanche parfaitement assurés, c'est que la première conquête romaine de la Gaule ne fut pas une promenade de santé, et que l'ambiance qui régnait entre le sud du Massif Central et les rivages méditerranéens, les Alpes et les Pyrénées, ne devait guère être propice aux activités de temps de paix. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point lorsque j'aborderai la question de la défense du territoire et du rôle que les places fortes ont occupé dans le cadre de la mise en œuvre de cette stratégie. Fait notable, il semble que les Gaulois du Midi ne purent ou ne surent pas tirer pleinement profit d'un événement déterminant qui marqua leur histoire en cette fin du -II^e s. : l'invasion des Cimbres et des Teutons (DEYBER, 1981b, p. 21). Comment une telle chose a-t-elle été possible?

ii. L'invasion cimbro-teutonique.

Il n'est pas dans mon intention de procéder à une nouvelle relation de **l'invasion des Cimbro-teutoniques** qui dévastèrent la Gaule de -109 à -102. L'événement, on le sait, eut un retentissement considérable dans l'opinion, bien au-delà des contemporains, car il était encore dans les esprits à l'époque des grandes invasions au crépuscule de l'Empire romain (FERDIÈRE, 2005, p. 59). Les faits ont été synthétisés et interprétés par É. Demougeot (DEMOUGEOT, 1969, p. 55-59; 1978, p. 910-938). Je me contente seulement ici de rappeler les événements les plus marquants, et j'examine en quoi ils ont impacté les peuples Gaulois. Je rappelle en préalable que si nous sommes au plan des textes bien documentés sur le déroulement général de l'invasion, nous sommes beaucoup moins à l'aise pour analyser les divers mouvements de peuples qui ont sillonné la Gaule d'est en ouest et du nord au sud au cours de cette migration. Les textes en notre possession, échelonnés de Posidonios à Orose, permettent difficilement de reconstituer avec exactitude la chronologie et les itinéraires suivis par les émigrants dans le Nord/Nord-Est de la Gaule (DEMOUGEOT, 1978, p. 910-920). Comme nous pouvions nous y attendre, notre connaissance de l'événement nous vient essentiellement des contacts que les Romains entretenirent avec ces peuples, et encore s'agit-il de rapports conflictuels strictement limités à ce qui s'est passé en Gaule méridionale et en Cispadane. Au nord de la toute nouvelle *Provincia*, Rome n'entretenait pas d'attachés de défense auprès des nobles Gaulois et n'avait pas de correspondants de guerre susceptibles de renseigner les honorables Sénateurs romains. En ce qui concerne les sources archéologiques, nous sommes aussi dans l'indigence la plus totale. Les trois sites qui pourraient être porteurs de stigmates des méfaits des Cimbres, Teutons, Ambrons et de leurs émules celtiques, font justement discussion au sein de la communauté scientifique internationale; il serait hasardeux de les tenir pour des exemples des dégâts directs ou collatéraux provoqués par ces groupes armés en territoire gaulois (DAUBIGNEY, 2003, p. 328, cite le « Trou de l'Ambre » à Epraves en Belgique; p. 333, Le « Creux-Bernichot » à Chenôves en Saône-et-Loire; BRUNAU, MÉNIEL, 1997, citent Montmartin dans l'Oise). Ce qu'on peut tenir pour assuré tient en fait en relativement peu de choses. Qu'on en juge.

Probablement originaires de l'Europe du nord, peut-être du Jutland ou de Scandinavie, les Cimbres-Teutons-Ambrons formaient un ensemble de populations non homogènes d'origine germanique qui s'établirent progressivement dans les plaines entre Mer du nord et Silésie, aux dépens des Celtes qu'ils poussèrent à leur tour à migrer dans les trois autres directions (DEMOUGEOT, 1969, p. 55; 1978, p. 920-921). L'origine de la migration

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

est inconnue; l'hypothèse du cataclysme qui aurait rendu les terres inutilisables, et par suite aurait provoqué une famine, est plausible mais non documentée, et par suite scientifiquement non démontrée. Les Cimbres-Teutons-Ambrons se seraient groupés avec des tribus voisines d'importance mineure pour émigrer, parmi lesquels on dénombre des Luges, Boïens et Celtes qu'ils auraient drainé dans leur sillage (DEMOUGEOT, 1969, p. 56-57; 1978, p. 922-923).

Vers -113/-112, les Cimbres-Teutons-Ambrons se dirigèrent vers les Helvètes Tigurins qui résidaient soit entre le Main et le Neckar, soit entre ce fleuve et le Rhin, provoquant l'ébranlement de ce peuple en direction du sud de l'Europe. Ils atteignirent le Rhin vers -110/-109 en un point inconnu situé entre Mayence et Bâle. Il est hautement probable qu'ils impactèrent les Médiomatriques, les Leuques et les Séquanes qui occupaient la plaine d'Alsace entre la Lauter et le coude du Rhin avant de s'engouffrer dans la vallée de la Saône. (DEMOUGEOT, 1969, p. 57-58; 1978, p. 924-925; DEYBER, 1981a, p. 20, 32-36). Les datations absolues fournies par les bois des fortifications mises au jour à Metz (Moselle), rue Taison (premier état en 112-110 av. J.-C.), sur l'ancien *oppidum* médiomatric, concordent avec la date d'arrivée des Cimbro-teutoniques en Gaule orientale, mais sont-elles pour autant à mettre en rapport direct avec l'invasion (BRESSOUD, 2003, p. 139-141, 144)? Nous aurions pu espérer que les fouilles entreprises par Stephan Fichtl sur un autre *oppidum* des Médiomatriques, situé lui plus à l'est, dans les Vosges gréseuses, au « Fossé-des-Pandours » qui contrôle la trouée de Saverne, « non loin de la frontière actuelle entre le Bas-Rhin et la Moselle, mais aussi entre l'Alsace et la Lorraine », nous apporterait des éléments. Pour le moment il n'en est rien: « Les données chronologiques connues [...] indiquent une occupation à LT D1, plutôt vers LT D1b, voir au tout début de LT D2a », sans plus de précisions (FICHTL, 2003, p. 145, 147). Si l'on poursuit quelques dizaines de kilomètres en direction du sud et les Vosges moyennes, en empruntant les chemins de crête, on bute sur le petit *oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges). Implanté sur la marche orientale des Leuques, confinant aux Médiomatriques, aux Séquanes et aux Rauraques, il domine un carrefour de voies terrestres et fluviales trans-vosgiennes d'où il contrôlait l'exploitation des ressources minérales et minières du bassin de Saint-Dié-des-Vosges. Mis en état de défense sur le site d'un habitat ouvert qui lui préexistait au premier âge du Fer (HA D2/3), à la transition La Tène C2/D1, il connut son *floruit* à La Tène D1a puis fut détruit une première fois à La Tène D1b, aux alentours de -80. Ici encore on le voit, ni la fondation, ni la destruction de cet habitat défensif de type aristocratique sont à mettre en parallèle avec la migration cimbro-teutonique (DEYBER, 2003, p. 123, 128, 132-133). Si l'on pousse encore plus au sud, on atteint le Jura et les plaines de la Saône. Selon Stephan Fichtl, les datations absolues les plus hautes des remparts gaulois de Besançon s'inscrivent dans une fourchette entre -124, -119 et -109, soit comme à Metz/Taison pour la dernière de ces dates (FICHTL, 2000, p. 37). Les dates antérieures d'une à deux décennies sont-elles à mettre en rapport avec un quelconque mouvement de peuple, signe avant-coureur de l'invasion cimbro-teutonique proprement dite? L'hypothèse, pour intéressante qu'elle soit, n'est pas démontrée. Les habitats ouverts et défensifs des plaines de Saône et du Doubs, partagées entre les Séquanes, les Lingons et les Eduens, n'apportent aucune pièce au dossier. En son état actuel, celui-ci ne contient rien qui puisse être mis en relation avec la migration (BARRAL, 2003, p. 199-207, 209-210).

Mais reprenons le fil des textes littéraires. Selon ces textes, une fois parvenus en Gaule, les Cimbro-teutoniques, s'affranchissant des frontières, se scindèrent en plusieurs colonnes et sillonnèrent, en marquant des pauses, la Gaule jusqu'en Espagne et en Italie en quête de terres au moins autant que de⁷⁴ butin. Il est intéressant de s'arrêter ici un

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

court instant sur les stratégies mises en œuvre par les Gaulois pour tenter de briser l'élan des Cimbres. Si les Helvètes leur tinrent tête avec succès, en leur opposant une défense élastique* qui présentait l'avantage de gagner du temps mis à profit pour sauver le peuple en cédant du terrain (CÉSAR, *BG*, I, 13; OROSE, V, 15, 23), les Arvernes optèrent pour la défense du territoire en s'enfermant dans leurs *oppida*, exposant le peuple à périr de famine pendant que le Cimbre battait la campagne (*BG*, VII, 77).

Quant à Rome, affaiblie par les affaires d'Afrique, surestimant ses capacités et mésestimant celles de l'adversaire, elle délégua un temps, en Gaule, des armées aux capacités sans commune mesure avec ce qu'exigeait la situation, ce qui fit qu'elles furent successivement battues en -107 puis en -105. Cette année là, une nouvelle vague apparut sur le Rhin et descendit jusqu'à Orange, où elle défit séparément, le 6 octobre, deux armées romaines commandées par *C. Mallius Maximus* et *Q. Servilius Caepio*. Ce fut un véritable carnage qui aboutit à la totale destruction de l'adversaire et de son appareil militaire, d'où ne ressortirent aucun captif ni aucun butin. Le butin matériel fut mis en pièces, les chevaux furent noyés dans le Rhône et les soldats furent pendus aux arbres. L'association des biens matériels et des êtres vivants, d'une part, de l'eau et du bois comme outil du sacrifice dieux, d'autre part, sont des rituels parfaitement connus de la religion des anciens Celtes et Germains (DAUBIGNEY, 2003, p. 332). Si les chiffres relatifs à ces barbares et les termes employés à propos de leur pleine déconfiture sont peu dignes de confiance, l'emplacement de la bataille fait tout autant discussion : sous toutes réserves, le site du « Lampourdier », une colline dominant le Rhône à 7km au sud du centre d'Orange, pourrait correspondre à celui de la bataille ou à son environnement immédiat. En effet, on y a trouvé de l'armement de type celtique et romain tardo-républicain, et sur plusieurs centaines de monnaies romaines, j'observe que pas une n'est postérieure à -107 (BOISSE, 1986, n'a pas remarqué ce détail).

Les « barbares » n'exploitèrent pas militairement leur avantage en poussant plus au sud et repartirent vers l'ouest (OROSE, *Hist.*, VII, 16, 1-7; VI, 14; FLORUS, I, 38; TITE-LIVE, *Hist., Per.*, L. LXVII; DION, *Hist.*, XXVII, 91; LICINIANUS, *Hist.*, p. 11; QUINTILIEN, *Décl.*, 3; VALERIUS ANTIAS, A, *frag.* 63; VELLEÏUS PATERCULUS, *Hist.*, II, 12, 2; TACITE, *Germ.*, 37; PLUTARQUE, *Vies, Sertorius*, 3; *Lucullus*, 27; *Marius*, 11-22; FLORUS, *Epitomé*, I, 38; EUTROPE, *Abrégé*, V, 1; SALLUSTE, *Jugurtha*, 114, 1; VALÈRE, *Facta*, IV, 7, 3; CICÉRON, *De Orat.*, II, 18, 124; VÉGÈCE, *Epitomé* III, 10; APPIEN, *Illyriqué*, 4, 8; DIODORE, *Bibl. hist.*, XXXV, 37). Vers -103, une colonne atteignit les Bellovaques et les incendies qui affectèrent le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde et la résidence aristocratique de Montmartin sont peut-être à mettre à l'actif du passage de ces Cimbres sur les terres des Belges (BRUNAU et MÉNIEL, 1997, p. 249). En -102 de nouveau, les Cimbres et les Tigurins revinrent en Gaule du Nord-Est, et franchirent le Rhin gelé en direction de l'Italie, en un point tout aussi inconnu que les précédents. Se basant sur la présence d'un arrière-garde de 6000 hommes laissée sur la rive droite du Rhin, et qui eut pour descendance les Atuatuques voisins des Nerviens en -57 (*BG*, II, 29), il est tentant de penser que le franchissement eut lieu vers Mayence plutôt que Bâle mais nous ne sommes archéologiquement pas documentés (DEMOUGEOT, 1978, p. 923-932).

C'est alors que l'aventure se termina brutalement en -102/-101. Les Teutons restés en Gaule et redescendus dans le Midi furent exterminés par *Marius* et *Catulus* à l'occasion d'une bataille frontale qui se livra près d'Aix-en-Provence, à l'automne -102 (PLUTARQUE, *Vies, Marius*; *Sylla*, 4; FRONTIN, *Strat.*, I, 2, 6; TITE-LIVE, *Hist., Per.*, L. LXVII; JULIUS OBSEQUENS, *Prod.*, 43-44; FLORUS, *Epitomé*, I, 38; OROSE, *Hist.*, V, 16, 9-13; JÉRÔME, *Epist.*, 123; VELLEÏUS PATERCULUS, *Hist.*, II, 12,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

4; EUTROPE, *Abrégé*, V, 1), tandis que les Cimbres dont nous avons vu qu'ils étaient passés en Italie étaient anéantis un an plus tard par *Marius* à Verceil, le 30 juillet –101 (PLUTARQUE, *Vies, Marius*, II). Je parie fort que *Marius* avait tiré les enseignements de la bataille d'Aix pour abattre ses adversaires à Verceil. Les batailles d'Orange, d'Aix-en-Provence et de Verceil sont la parfaite illustration des difficultés auxquelles se heurte l'archéologue, tant il est vrai que ce sont les événements militaires les plus documentés de la période qui m'occupe par les sources littéraires qui en rendent compte, tandis que dans le même temps, les sources archéologiques sont totalement indigentes pour nous permettre de nous livrer sans risque d'erreur à une anatomie de ces batailles. Dans ces conditions, les interprétations géographiques sont très sujettes à caution. Pourtant, un grand nombre de victimes et une énorme quantité de matériel en tout genre sont restés sur le terrain après l'affrontement. La densité du peuplement, la surexploitation du sol pendant vingt siècles ont été responsables de l'effacement de toute trace de bataille.

De cette aventure on peut tirer quelques enseignements. Si l'importance de l'invasion est indiscutable, l'effectif des candidats à l'émigration est difficile à évaluer. Sur un maximum de deux cent cinquante mille personnes, chiffre considérable, un quart aurait porté les armes. L'effet de masse explique peut-être pourquoi les contemporains furent si marqués par les envahisseurs, qui n'ont été anéantis, il faut le rappeler, qu'au terme d'une décennie, et non sans qu'auparavant les Romains aient subi une série de défaites cuisantes. Par ailleurs, l'invasion eut des conséquences non négligeables en Gaule. Elle a duré une décennie et a concerné à peu près toutes les régions, à l'exception du grand Ouest.

Si l'on passe en revue les différents **théâtres d'opérations** de la dernière décennie du -IIe s., trois conclusions se dégagent nettement.

– **En Gaule méridionale** d'abord, la vaine agitation qui a régné chez les Volques (-108/-106) et les Allobroges (-108/-102) peut être déduite du passage des Cimbres dans les régions occupées par ces peuples. Ces peuples Gaulois ont probablement profité de l'affaiblissement de la présence romaine sur leur sol pour se libérer de leur joug et venger leurs défaites de –125/-121. Aux frontières de Marseille, les Salyens aussi se révoltèrent après le passage des Teutons-Ambrons en –102, et ne se soumirent à Rome que trente ans plus tard, en –90. Nous ne savons toutefois pas si Volques, Allobroges et Salyens contractèrent directement des alliances avec les envahisseurs pour combattre l'occupant romain. S'il y eut des alliances, je pense qu'elles ont dû revêtir un caractère local, tactique, circonstanciel et provisoire. Comme je l'ai écrit dès 1981, les Cimbri-teutoniques se sont présentés d'entrée de jeu en agresseurs et en prédateurs, il ne pouvait donc pas y avoir d'entente durable entre eux et les Gaulois (DEYBER, 1981b, p. 21). Pour renverser la puissance romaine, il eut fallu que les acteurs dont l'identité et l'histoire étaient différentes, dont les intérêts divergeaient pour partie, conviennent de faire taire leur opposition et de poursuivre ensemble l'atteinte de l'objectif mutuellement profitable : se débarrasser des Romains. A titre de comparaison, si une telle stratégie faisant prévaloir la synergie sur l'antagonisme avait été conclue par la Russie, l'Autriche et la Prusse sur les décombres de l'Empire napoléonien - la « Sainte Alliance » -, ou par les alliés de la Seconde Guerre Mondiale contre les puissances de l'Axe Rome-Berlin, les Gaulois et les Germains de La Tène finissante étaient à des années lumière d'un tel concept de sociodynamique mise au point dans les années 1970 par Jean-Christian Fauvet. Les protagonistes durent être, il est vrai, confrontés à un très difficile problème de langue, rendant la communication difficile voir impossible. De plus, je pense qu'il devait exister moins de proximité mentale entre un Germain et un Gaulois - les différences culturelles devaient être fortes quand bien même il y avait des Celtes dans les rangs germain⁷⁶ - qu'entre ce dernier et un Romain. Après la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

défaite des Teutons-Ambrons à Aix-en-Provence en –102, Rome prit conscience que sa nouvelle province conquise vingt ans auparavant représentait un intérêt stratégique primordial pour la défense de l'Italie. Elle constituait un rempart évident contre le retour d'entreprises guerrières venant du nord, comme l'illustrent à point nommé les deux affaires helvète et suève de –58.

– **En Gaule indépendante** ensuite, l'affaire cimbro-teutonique eut un profond retentissement sur la vie politique intérieure des tribus gauloises. Des peuples avaient été déplacés ou avaient perdu une fraction de leur territoire au nord et à l'est (des Belges aux Séquanes en passant par les Médiomatriques). Après avoir victorieusement résisté à l'invasion, ils durent ensuite affronter les Germains qui avaient pris possession des terres occupées jusque là par les Celtes : « *cotidianis proeliis* » dit César en –57. J'ai déjà eu l'occasion de me pencher sur ces questions (v. A - Les causes, 1 - Traditions guerrières et violence, a - Un fort esprit de conquête ancré dans la tradition; 2 - Analyse des facteurs, a - Les causes traditionnelles : une économie de la guerre). En Gaule centrale, la confédération Arverne fut mise à mal, et si elle parvint à se reconstituer après que les envahisseurs aient quitté son territoire en –103, elle ne recouvra jamais plus sa splendeur d'antan. Le désastre de *Bituitos* en –121, conjugué aux malheurs de la guerre cimbrique dans les années –100, lui portèrent un coup fatal dont elle ne parvint jamais à se relever (DEMOUGEOT, 1978, p. 933-938; CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989, p. 215). Sur le plan archéologique, des recherches méthodiquement menées sur de longues séries devraient permettre de relever ça ou là, des stigmates de toutes les épreuves subies par les peuples Gaulois pendant cette invasion.

– Le troisième et dernier point concerne **la civilisation des *oppida***. Quand bien même les chercheurs fixent son apparition dans le premier quart du II^e s. av. J.-C. et son développement à partir du milieu de ce siècle (KRUTA, 2000, p. 762; FICHTL, METZLER, 2003, p. 237), il serait étonnant que ces fondations, dont le caractère n'est pas exclusivement défensif, n'aient pas connu une phase d'accélération au cours de l'invasion cimbrique. À côté des sites nouvellement édifiés, des établissements anciens ont dû être agrandis et renforcés pour être réoccupés, générant une intense activité artisanale consommatrice de matières premières et des flux importants de moyens matériels et de main-d'œuvre. Cette recrudescence de l'exploitation des ressources a très certainement provoqué en retour des frictions internes et des heurts entre voisins, dont nous avons pu approcher plus haut la réalité historique mais dont nous mesurons mal le périmètre. Mais seules des recherches d'ampleur seraient susceptibles de nous éclairer sur cet aspect de la civilisation des *oppida* et de l'époque agitée dont elle a été témoin. Il est clair que pour les habitants de nombreuses contrées de la Gaule, les travaux et les jours en ce -II^e siècle finissant ne s'écoulaient pas comme « *un long fleuve tranquille* ».

De fait, par un hasard de l'Histoire, en s'agitant à nouveau à la fin des années –60 avec leur projet de migration en direction du territoire des Saintonges, les Helvètes réveillèrent le monstre endormi qui sommeillait à leurs portes. Il est vraisemblable qu'en égard aux intérêts économiques qu'elle entretenait en Gaule centrale depuis deux générations, le regard de la Rome républicaine ne s'était jamais détourné de sa frontière nord. La même année, l'affaire d'Arioviste ne fit que la conforter que ses craintes étaient fondées (GOUDINEAU, 1990, p. 148, 316) et la guerre reprit sur le sol de Gaule.

iii. Les guerres en réaction à l'entreprise césarienne.

La conquête par César de la partie de la Gaule restée indépendante après –121, entre –58 et –52, nous fournit une bonne occasion⁷⁷ de nous pencher sur les motifs de guerre

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

allégués par les Gaulois au milieu du –Ier s. av. J.-C. Tout ou à peu près a été dit sur le pourquoi de la Guerre des Gaules (GOUDINEAU, 2007d). Il n'est pas de région importante demeurée indépendante après -121 qui n'ait été concernée : Gaule Belgique, Gaule Chevelue, Aquitaine, toutes ces régions ont été affectées par des conflits armés, certaines d'entre-elles firent l'objet de plusieurs campagnes dévastatrices (carte 8).

Parmi les motifs allégués par César à l'intention de ses compatriotes, il y avait le souci bien compris de prévenir le risque de constitution ou de reconstitution de **ligues armées**, preuve s'il en était que les Arvernes, Helvètes, Belges, peuples de l'Océan et autres aristocrates comme *Vercingetorix* avaient une propension à se regrouper pour entamer des aventures guerrières, Rome le savait d'expérience depuis la fin du –Ve s.. César procéda donc à des remodelages politiques en nommant des chefs, des rois, des magistrats inféodés à lui, en modifiant des alliances dans un sens favorable à ses projets. Le cas s'était déjà produit en Gaule méridionale, vers –75, sous l'administration du gouverneur *Fonteius* de sinistre réputation (CLAVEL-LEVÊQUE, 1989, p. 229; GOUDINEAU, 1990, p. 323-324).

L'entreprise césarienne se trouva également en butte à un certain réflexe patriotique gaulois concurrent des prétentions de Rome à dominer le monde antique et à jouir seule de la liberté. Ce patriotisme gaulois ne transparaît qu'en filigrane dans les textes, car la tendance nationaliste de l'historiographie romaine et le sentiment populaire des Latins l'ont systématiquement dénaturé. Les accusations calomnieuses portées contre les Gaulois sont suspectes dans des récits qui pour donner raison aux Romains, devaient rendre l'adversaire absurde, traître et perfide. César fortifia cette tradition confirmée par Strabon (Géogr., IV, 4, 2). On en trouve des traces indiscutables au fil de plusieurs passages des Commentaires. Les premières preuves sont perceptibles dès –58 chez les Eduens. Dès cette année là, à l'occasion de l'affaire helvète, *Liscos* explique les réticences de son peuple par la peur de voir le proconsul lui ravir sa liberté en même temps que celles des autres Gaulois. Discours on ne peut plus lucide (BG, I, 17, 4), au travers duquel on perçoit bien qu'il existe chez le peuple le plus puissant de Gaule, une opinion publique prête à s'enflammer pour une cause commune : la défense de la liberté (BG, I, 19-20). Des accents de ce patriotisme de cité sont aussi reconnaissables chez les Vénètes, en –56 : les peuples de l'Ouest se soulèvent pour « *garder l'indépendance que les ancêtres leur ont transmise plutôt que de subir le joug des Romains* » (BG, III, 8); et plus loin ils ajoutent qu'ils « *ont naturellement au cœur l'amour de la liberté et la haine de la servitude* » (BG, III, 10). Discours on ne peut plus clair de gens fiers de leur état d'hommes libres, et peu enclins à voir cette situation remise en cause. En Gaule centrale, de –54 à –51, les Carnutes ont été les porte-paroles du même discours et des catalyseurs du mécontentement. De grands chefs gaulois comme l'Eduen *Eporedorix*, l'Eburon *Ambiorix*, les Arvernes *Critognatos* et *Vercingetorix*, l'Atrébate *Commios* et bien d'autres chefs anonymes qui participèrent en –52 au « *concilium totius galliae* » s'en firent les champions en s'appuyant sur leur clientèle nombreuse et quasi-inconditionnelle. Lorsqu'en –54 *Dumnorix*, que César s'apprête à faire arrêter et tuer, « *résiste, met l'épée à la main, implore la fidélité des siens, criant à plusieurs reprises qu'il était libre et appartenait à un état libre* » (BG, V, 7, 8; trad. RAT), il n'est pas permis de douter.

Cela rejoint parfaitement les accents employés dans quatre discours. Le premier, moins connu que les trois autres, est celui prononcé par *Ambiorix* en –54 : « [...] *il s'agit d'un dessein commun à toute la Gaule : tous les quartiers d'hiver de César doivent être attaqués ce jour même [...]. Des Gaulois auraient-ils pu facilement dire non à d'autres Gaulois, surtout quand le but qu'on les voyait se proposer était la conquête de la liberté commune?* » (BG, V, 27, 3-6; 29, 4; trad. CONSTANS). Les trois suivants, qui sont passés à la postérité dans les manuels scolaires, sont ceux de *Vercingetorix* en –53/-52 et de ⁷⁸*Critognatos* en –52. En –53, *Vercingetorix*

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

« exhorte [ses compatriotes] à prendre les armes pour la liberté de la Gaule » (BG, VI, 4) et, en – 52, il réitère sur le même registre « pour la liberté commune » (BG, VII, 1-2, 89). Comme le dit Horst : il est vraisemblablement le premier à avoir compris « que l'union du plus grand nombre était indispensable pour lutter avec quelques chances de succès contre l'occupant »; au terme de grosses difficultés, « il parvint à rassembler la plupart des autres chefs [au moins ceux qui comptaient] autour de cette idée qui peut parfaitement être interprétée comme les prémices d'un patriotisme » (HORST, 1988, p. 230). Vient en contrepoint le célèbre discours de Critognatos aux pathétiques accents, prononcé en conseil de guerre exceptionnel dans Alesia assiégée : il exhorte ses compagnons d'infortune à résister et à se battre jusqu'à l'extrémité de leurs forces « pour la liberté »²³ (BG, VII, 77; trad. CONSTANS). Ces quelques exemples illustrent à mon sens parfaitement le rôle que les aristocrates gaulois ont rempli, seuls ou en qualité de représentants d'un groupe, au sein de leurs tribus en qualité de faiseurs d'opinion et de caisses de résonance de certaines aspirations. Quant aux masses populaires, j'ai déjà eu l'occasion de souligner que leur patriotisme s'était à la suite des nobles, clairement exprimé en –52 par l'acharnement des révoltés après *Avaricum* (Bourges), dans la défection complète des Eduens, et par l'isolement de César sur le théâtre de Gaule centrale après Gergovie. Je crois donc pouvoir affirmer que, comme en Grèce classique, un patriotisme de cité s'exprimait à différents niveaux de l'organisation territoriale de la Gaule, et qu'il représenta un puissant moteur dans les prises de décision qui conduisirent à prendre les armes. Mais il y aurait anachronisme à faire des grands chefs gaulois les conducteurs de « guerres patriotiques » au sens moderne du mot, la fidélité des guerriers placés à leur service reflétant des liens d'homme à homme, de dépendant à protecteur et bienfaiteur, de client à patron (DEYBER, 1981b, p. 11; 1987c, p. 154-155; 2002, p. 262, 266; GOUDINEAU, 1990, p. 316 s.). Nous ne savons pas ce que pensaient les gens du commun mais le spectacle des humiliations subies en public par leurs protecteurs, qu'ils soient adversaires ou alliés de César, a pu engendrer chez plus d'un la haine du Romain. A cet égard, en –54, la mise en scène macabre et publique du jugement, de la condamnation et de l'exécution du notable Sénon *Acco* fut une faute politique qui eut un retentissement considérable que le proconsul n'avait pas prévu (DEYBER, 1987c, p. 156-157; GOUDINEAU, 1990, p. 330-331 ; 2007d, p. 254).

En conclusion, le patriotisme n'est pas anachronique pour cette période. Mais c'est un patriotisme de cité, car le peuple gaulois pris collectivement n'existe que dans l'imaginaire des Romains (LE BOHEC, 1998, P ; 24), et il conforte ceux-ci dans l'idée que les Gaulois sont des gens vraiment dangereux pour la paix et la civilisation, *interpretatio romana* entendue, bien sûr (GOUDINEAU, 2007d, p. 250-251). En revanche, il y aurait anachronisme à y voir du nationalisme de cité, qui serait contraire à l'esprit de l'époque et constituerait un total contre-sens historique.

A côté de ces motifs politiques ont persisté des raisons en lien avec les appétits économiques de Rome, exactement comme cela se produisit en Gaule du Midi de –125 à –60. En voyant en eux des gens dangereux, et dans leurs pays des marchés à prendre d'où étaient écartés les « *negociatores* », César poussa les Belges, les Armoricains et les Aquitains, qui de surcroît possédaient des mines importantes, à la guerre. Il était bien connu à Rome qu'en Gaule, dans l'entourage de César, on pouvait faire fortune, ce dont ne se privèrent pas *Quintus*, frère de Cicéron, un jeune jurisconsulte également protégé du célèbre orateur du nom de *Trebatius*, et bien d'autres comme *Hirtius* et *Pansa* (DEYBER, 1987c, p. 155-156; CLAVEL-LÉVÊQUE, 1989; GOUDINEAU, 1990, p. 148). Les

²³ Pour cela, il les incite au cannibalisme comme leurs ancêtres assiégés et à bout de ressources furent contraints de s'y livrer pendant la guerre des Cimbres et des Teutons.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

déceptions éprouvées par des hommes d'affaires éduens et d'autres peuples de la zone du denier à la suite de l'échec de la conquête de la Bretagne insulaire, des espoirs économiques déçus en Gaule du nord-est, des monopoles de fait exercés par des hommes d'affaires italiens en Gaule du centre, ont dû puissamment contribuer à nourrir de vieux ressentiments contre Rome dont il devenait évident qu'elle ne tenait pas ses promesses (GOUDINEAU, 1990, p. 332). J'ai, en son temps (DEYBER, 1981b, p. 14; 1987c, p. 155), appelé l'attention sur le fait que « de -58 à -51, l'entretien de dix légions a été chose accablante pour la Gaule contrairement à ce que certains historiens, peu au fait des réalités économiques et militaires, ont soutenu. C'est peut-être la crainte d'être dépossédé de ses ressources foncières et fiscales, fondements de sa puissance, qui motivèrent Dumnorix à se révolter (BG, I, 18, 3-9). Ce sont les réquisitions de blé après une mauvaise récolte, en même temps que la crainte de voir les Romains s'arroger le contrôle des liaisons maritimes avec la Bretagne [insulaire] qui provoquèrent en -56 l'insurrection des Esuves, des Coriosolites et des Vénètes (BG, III, 7, 2-4; STRABON, IV, 4, 1). A titre de comparaison, au XVe s., l'entretien d'une force armée royale de 45000 hommes par Louis XI pendant trois ans n'a été possible qu'au prix d'une tension extrême pour le pays (CONTAMINE, 1992, p. 232). Moins les épaules sont nombreuses et plus la charge est évidemment lourde, et les Gaulois occupés ont dû en faire l'amère expérience.

La défaite de la Gaule indépendante n'est pas due à un quelconque dessein ou préméditation de César mais bien à un fruit du hasard (GOUDINEAU, 1990, p. 333; 2007, p. 235). Elle a coupé la *Provincia* d'un foyer de solidarités toujours possible et d'aides extérieures. La stratégie de diversion de *Vercingetorix* au sud des Cévennes, en -52, peu de temps avant la bataille de cavalerie prélude au siège d'*Alesia*, si elle reflète un haut niveau d'intelligence et un esprit audacieux et hardi dans sa conception, resta une tentative sans lendemain faute de moyens (DEYBER, 1987b). C'est alors qu'une nouvelle période d'intégration et de romanisation s'est ouverte, ponctuée de révoltes armées avec l'installation de réseaux centuriés, l'introduction du droit latin et les fondations coloniales.

iv. Les derniers soubresauts.

La période postérieure à -50 présente de fortes similitudes avec les faits antérieurs égrenés au cours des soixante quinze années qui ont séparé le début de la fin de la conquête de la Gaule.

César à peine parti pour Rome, l'hostilité des Gaulois se réveilla dès -49 (CICERON, *Ad Fam.*, XVI, 12, 4). Il existe une relation entre le soulèvement des Ligures de Vintimille, réduits par quelques cohortes (CICERON, *Ad Fam.*, VIII, 15, 2) et la révolte gauloise synchronisée avec la guerre civile romaine qui sévit en Espagne et en Gaule de -49 à -44 (LUCAIN, *BC*, I, 392-465). En -46, les Bellovaques qui avaient échappé au désastre alisien, se révoltèrent mais furent promptement battus par *Decimus Iunius Brutus* (JULIUS OBSEQUENS, *Per.* du livre CXIV; VALÈRE MAXIME, *Facta*, VIII, 14, 5). Ces troubles persistèrent jusqu'en -44, je l'ai déjà dit, entre autres chez les Allobroges (CICÉRON, *IIIe Philippique*, 15, 37-38; *Id.*, *Ad Fam.*, X, 4; *Ibid.*, *Ad Atticus*, XIV, 19; XV, 4). La mort subite de César entraîna à Rome la crainte d'un « *tumultus gallicus* » (CICÉRON, *Ad. Att.*, XIV, 1). Si ce soulèvement ne se produisit pas, pour autant la peur n'était pas infondée, car dans les mois qui suivirent cet assassinat, *L. Munatius Plancus* alors gouverneur de la Gaule chevelue et *Decimus Iunius Brutus* cherchèrent à s'attacher des *principes Galliae*, preuve s'il en est que Rome n'avait pas la situation totalement en mains. Nous ne savons pas avec qui eurent lieu ni sur quoi portèrent ces négociations, mais mon hypothèse est que Rome acheta à ce moment là une certaine paix publique avec de l'or, des terres, des titres et des fonctions synonymes de pouvoir et de richesse.

En -38 éclata une révolte consécutive⁸⁰ au voyage entrepris l'année précédente par

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Auguste en Gaule pour renforcer l'emprise administrative de Rome, ce qui motiva l'intervention d'Agrippa dont on sait qu'il battit les Aquitains, mais aussi qu'il fut amené à franchir le Rhin (DION, *HR*, 38, 49.2; EUTROPE, *Abrégé*, 7.5; APPIEN, *Bell. Civ.*, 5, 75, 318 ; 92, 386). Cette affaire, comme une onde de choc, généra des rébellions plutôt limitées que générales, qui se poursuivirent de manière intermittente jusqu'à l'époque flavienne (DYSON, 1975, p. 153-156.). Jusqu'en -12, les deux principaux facteurs qui sont à l'origine de ces soulèvements sont le renforcement de la mainmise administrative du conquérant sur la Gaule avec son corollaire d'exactions financières et d'abus en tous genres, ainsi que l'existence d'une frontière relativement perméable au travers de laquelle les insurgés reçoivent une aide de leurs voisins germaniques. Ceci expliquerait peut-être pourquoi Agrippa fut obligé de traverser le Rhin pour réprimer les tribus germaniques qui avaient aidé des rebelles Gaulois. Cette affaire fut suffisamment importante pour valoir à Agrippa un triomphe. Mais cela ne suffit pas, et, en -31/-28, les Trévires se révoltèrent, bénéficiant de l'aide des Germains transrhénans; l'entreprise fit long feu et ils furent battus par *Nonus Gallus* (DION, *HR*, 51, 20.5). La même année, les Morins et d'autres tribus (?) se soulevèrent, impliquant des Suèves dans l'affaire qui furent victorieusement repoussés au-delà du Rhin tandis que les Morins et leurs alliés étaient écrasés par le même *Nonus Gallus* (DION, *HR*, 51, 21.5-6). Il existe certainement une relation entre les deux événements mais on ne sait pas si les Morins appelèrent les Suèves à la rescousse ou si ce sont les Suèves qui tirèrent simplement profit de la situation confuse pour faire, selon leurs habitudes, une *razzia** et du butin. Comme dix ans plus tôt, ce fut une action militaire d'importance considérable car elle valut à Auguste un triomphe avec *Carrinas* qui fut célébré avec celui d'*Actium* (DION, *HR*, 51, 21.6).

La Gaule du sud profita peut-être aussi de ces désordres pour se révolter à son tour. Ainsi en -28, l'Aquitaine se souleva-t-elle pour des causes inconnues remontant probablement à -29 et qu'il convient vraisemblablement de rattacher à celles des années -39/-38 que j'ai passées en revue plus haut. Ici encore, l'événement dut revêtir une certaine importance pour valoir au vainqueur *M. Valerius Messala* un triomphe. Ces facteurs contribuèrent certainement à prolonger la résistance des peuples pyrénéens aidés des Cantabres, au point de finir par attirer l'attention d'Auguste en personne; la pacification des régions pyrénéennes se déroula donc de -29 à -19 et fut marquée par une succession de victoires romaines dont le trophée de Saint-Bertrand-de-Comminges (édifié v. -25?) témoigne (APPIEN, *Bell. Civ.*, 4, 38; TIBULLE, 1.7, 2.1, 31-36; POSTGATE, 1903, p. 113-117). L'agitation persista en Gaule en -27 avec la levée du cens. Auguste dut renoncer à une expédition en Bretagne insulaire, par suite des menaces de soulèvement dans semble-t-il tout le pays (DION, *HR*, 53, 22.5).

En -19, des querelles gauloises internes et la pression des Germains, qui pour la cause profitaient de l'aubaine, motivèrent une nouvelle mission d'Agrippa en Gaule (DION, *HR*, 54, 11.2). Les missions successives de Tibère, de -20 à -15, s'effectuèrent dans un contexte similaire et pour les mêmes raisons (SUE-TONE, *Vies des douze Césars, Tibère*, 9). A partir de -16 et jusqu'en -12, la situation empira sous la conjonction de deux faits, probablement liés : un raid germanique et l'oppression des Gaulois sous l'administration de l'affranchi d'origine germanique *Licinius*. Il est certain que l'éloignement d'Auguste encouragea les uns et les autres à la guerre (DION, *HR*, 54, 2.4-6; 54, 21.8; 54, 32.1; TITE LIVE, *Per.* 139; HATT, 1966, p. 86). Cette crise qui a atteint son paroxysme en -12, a été la résultante de la conjonction de trois facteurs dont j'ai déjà amplement débattu : en premier lieu la perception du cens et l'existence d'un système de taxation oppressif; en deuxième lieu l'aide militaire et logistique - recueil* de troupes gauloises en fuite - apportée aux Gaulois révoltés par les⁸¹ Germains d'outre-Rhin; en troisième lieu la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

romanisation illustrée par l'instauration des cérémonies de l'autel de Lyon en l'honneur de Rome et d'Auguste, monument politico-religieux autour duquel tous les notables des cités convoqués se devaient obligatoirement de participer.

La fin de l'agitation en Gaule non méditerranéenne coïncida avec le lancement des campagnes romaines en Germanie : en les coupant de leurs bases arrières, les Gaulois perdaient toute liberté d'action (HATT, 1966, p. 87 ; REDDÉ, 1996b, p. 97). La conquête des peuples alpins par Auguste de -25 à -7 procéda de la même intention : priver le Gaulois révolté de possibles soutiens militaires et assurer les arrières des armées romaines qui allaient opérer en Germanie (REDDÉ, 1996b, p. 95-96). Quant à l'émigration gauloise orientée précisément en direction de la Germanie, elle prit définitivement fin avec la destruction du royaume de *Marobodus* - Marbod - dont j'ai déjà parlé (TACITE, *Ann.*, II, 62). Il ne faudrait pas en conclure que les troubles ont pour autant totalement cessé en Gaule : les révoltes de +21 et de +68, pour ne citer que les événements principaux, sont là pour nous le rappeler, mais elles sont d'une autre nature, et n'entrent en conséquence pas dans le cadre de cette étude (URBAN, 1999).

En conclusion, une fois privés de leurs refuges situés sur les attaches continentales de la Gaule, les Gaulois n'eurent plus d'autre issue que de rendre les armes qu'on les avait forcés à prendre contre leur gré, quatre générations plus tôt. A la lumière des textes littéraires et de quelques monuments commémoratifs (les trophées), il apparaît donc que la Gaule s'est fréquemment soulevée au cours du demi-siècle qui a suivi la conquête césarienne. Nous ne connaissons en détail, ni le nombre des théâtres d'opérations, ni celui des campagnes militaires, et nous sommes encore moins documentés sur les grandes phases de leur déroulement. En outre, les textes jettent un voile pudique sur les peuples de l'Est et les peuples du Centre-Ouest. Mais absence d'information ne signifie pas pour autant inexistence de faits de guerre dans ces régions. Le grand Est confinait aux Germains et il serait éminemment étonnant qu'il ait connu une période de paix alors que les autres régions de Gaule étaient en situation de guerre déclarée. Car s'il est bien un point dont nous pouvons être assurés, c'est que les Gaulois menèrent des guerres successives très dures contre les légions de Rome, et ce n'est qu'avec peine qu'Auguste et ses meilleurs généraux parvinrent à réduire une à une les résistances. En effet, pour que Rome ait entretenu une armée en Gaule dont les effectifs atteignirent jusqu'à onze légions, cela suppose qu'elle avait en face d'elle un grand danger auquel il lui fallait faire face. Un tel déploiement de forces sur une aussi longue période n'a pas d'autre signification (WHIGTMAN 1972, p. 474-475; DEYBER, 1987c, p. 181). Les témoins matériels sont donc sûrement dans le sol de nos villes et de nos campagnes, il nous faut les trouver.

L'énumération des causes de guerres, lointaines ou immédiates, directes ou indirectes, correspond incontestablement aux différentes situations concrètes auxquelles se trouvaient confrontés les Gaulois, et couvre probablement tous les types de conflits armés qui pouvaient naître de la volonté des hommes d'en découdre dans le contexte politique, social, économique et religieux de la Gaule à La Tène D. Si les causes économiques sont prépondérantes, les raisons psychologiques de la violence guerrière n'en sont pas moins actives. La peur de « l'Autre », souvent mal connu et perçu à tort ou à raison comme représentant une menace dont il fallait se garder, a dû plus d'une fois remuer les esprits et mettre en branle les groupes humains. Mais pour conjurer efficacement un danger, il fallait aussi, comme dans toutes les sociétés « primitives », se concilier les forces surnaturelles et disposer des bonnes « médecines ». Précisément tout au long de ces deux siècles, la guerre pour un Gaulois a-t-elle pu être en partie conçue comme une activité religieuse, et être revêtue d'une certaine importance

mystique? C'est ce que je vais m'efforcer d'examiner maintenant.

B). La guerre et la religion.

La guerre chez les Celtes en général et les Gaulois en particulier a représenté une activité importante et quasi permanente pendant toute La Tène D je l'ai dit, et j'y reviens tout au long de ce travail. Pour autant, était-ce, comme en Grèce ou à Rome où la pensée était saturée de conceptions religieuses, et où les liens entre guerre et religion étaient nombreux (DELAVAL, 2000, p. 815-842, 852-856; LE BONNIEC, 1969, p.101), **une affaire sacrée?** Pour tenter de répondre à cette question, il nous faut examiner tout d'abord les **rites** et les **rituels** gaulois (1), en dégageant de l'ensemble ceux **qui ont une consonance spécifiquement guerrière**. Cela nous permettra d'examiner dans un deuxième temps la question de savoir s'il existait une **religion commune aux armées**, une **religion individuelle propre au guerrier** (2) ainsi que des **croyances** individuelles ou collectives **situées aux frontières de la vie religieuse et des lois de la guerre** (3).

Nous avons déjà amplement souligné le fait que les textes littéraires, grecs et latins, étaient peu diserts au sujet de la Gaule, et que les données archéologiques étaient loin d'être au rendez-vous de l'histoire pour combler ces lacunes. Les témoignages les plus directs qui nous soient parvenus de l'univers spirituel des Gaulois sont en effet constitués par leurs œuvres d'art, toujours anonymes et dont nous ne savons rien du contexte dans lequel elles ont été réalisées. Des progrès certains ont été accomplis au cours de ces dernières années dans l'analyse idéologique des images et la connaissance que nous avons des liens qu'elles entretiennent avec la religion, mais cela ne concerne encore que le « premier style classique » de l'art celtique des –Ve s. et –IVe s., l'art des –IIIe s. et –IIe s. restant négligé pour ne pas dire ignoré (GUGGISBERG, 2006, p. 239-241). Les rares inscriptions religieuses gauloises antérieures à la conquête romaine sont géographiquement limitées à la Gaule du sud, et ne sont pas exemptes d'influences subies au contact des civilisations du monde méditerranéen, difficiles à démêler. Les tout aussi rares figurations épigraphes sont toutes d'époque grecque (région marseillaise) ou romaine post-conquête. L'indigence des textes littéraires maintes fois soulignée est criante.

Si la confrontation des **sources** est possible mais d'exercice difficile pour les –IIIe s. et –Ier s., en revanche un grand vide plane sur tout le –IIe s., en particulier pour les trois premiers quarts de ce siècle dont le troisième coïncide avec le début de ma période. Nos principaux informateurs, Diodore et Strabon, se sont inspirés de l'œuvre perdue de *Posidonios* dont nous ne possédons que quelques fragments. (DAUBIGNEY, 2003, p. 309-310; BRUNAUX 2004, p. 8-10). Le chercheur en éprouve une gêne certaine, que rien ne vient compenser. Car le même vide est constaté en archéologie : nous sommes peu documentés sur la civilisation matérielle de la fin la période dite de La Tène moyenne (La Tène C2) et celle du début de La Tène finale (La Tène D1a et la première partie de La Tène D1b). De plus, ainsi que le souligne Jean-Louis Brunaux, « *les faits mis en évidence dans le nord, l'ouest et, dans une moindre mesure, dans le centre-est de la France, ne paraissent pas s'être étendus sur tout le territoire de l'ancienne Gaule* ». Il faut donc envisager des différences culturelles dans le monde celtique, et ce sont aux recherches à venir qu'il appartiendra de déterminer lesquelles (BRUNAUX, 2006b, p. 217-218). Sans doute faudra-t-il un jour consentir à réviser les chrono-stratigraphies des périodes de La Tène moyenne et finale, car la vie des hommes de ce temps continuait son cours quand bien même nous n'en avons aujourd'hui qu'une piètre perception.

Pour La Tène D2a, le texte césarien tout ⁸³entier consacré à la Guerre des Gaules reste

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

irremplaçable, même si César a compilé ses prédécesseurs sur certains points de détail plus qu'il n'a utilisé les informations en temps réel dont il pouvait disposer. En ce qui concerne la fin de la période de La Tène D2 (La Tène D2b), nous retombons dans les écueils précédemment évoqués pour le –IIe s. Pour toutes ces raisons, je pense donc qu'il faut se garder de la tentation qui consiste à interpréter la religion gauloise en plaquant sur ses représentations ce qu'on sait des représentations divines gallo-romaines. Pour autant l'exercice est-il impossible pour ce qui a trait à la guerre?

On touche là à la mentalité des guerriers qui découlait à la fois de leur façon de combattre, de leur éducation et du facteur proprement religieux. Sur le premier point, on commence à être un peu mieux documenté sur l'art militaire et c'est précisément l'objet de cette thèse que d'en montrer ce qui peut être considéré comme acquis, ce qui pose problème, et de proposer quelques orientations quant aux recherches futures. Le deuxième point soulève la question de l'éducation du guerrier, c'est un domaine encore peu connu, où l'on voit que l'esprit de discipline existait moins que le goût de la compétition individuelle et celui de l'exploit personnel. La somme des individualités, quant bien même il s'agissait de brillants sujets, a fait à plusieurs reprises de piètres armées qui gagnaient des batailles mais perdaient la guerre. Le troisième point enfin, qui touche au facteur proprement religieux, est délicat à manier. S'il est clair que le divin était omniprésent dans la société gauloise comme dans toutes les sociétés anciennes, le souvenir de tout cela s'est perdu après quatre siècles de domination romaine et près de dix-sept de christianisme impitoyables vis à vis de tout ce qui passait pour une déviation des canons théologiques. Si l'on s'inspire de ce que Lévy-Bruhl a noté dans les sociétés primitives, on peut penser que les causes de succès et d'insuccès à la guerre étaient encore très largement interprétées d'un point de vue mystique par les Gaulois de La Tène D les plus frustrés (LÉVY-BRUHL, 1922, rééd. 2007, p. 287-319).

En effet, s'agissant des mythes et croyances des anciens pays de culture celtique qui auraient survécu jusqu'à nous, Nicole Belmont considère que, concernant la France, il est impossible de déceler des débris de ce qui fut peut être un système mythologique qui lui soit propre. Sans entrer dans les détails de ce débat, la christianisation forcée du pays et la folklorisation qui l'a accompagnée ou qui l'a suivie, ont tout effacé de l'ancienne culture celtique, ce qui dissipe toute possibilité de tracer des parallèles entre les traditions religieuses gauloises d'un côté, les légendes, les contes et les croyances populaires qui auraient assuré leur survie de l'autre (BELMONT, 1973, p. 7-13). Or la question est importante, car, comme cela a pu être établi pour les impérialismes antiques méditerranéens (BRISSON, 1969, p. 55-56), les croyances et pratiques religieuses propres aux guerriers ont sûrement influencé la vie religieuse de la Gaule dans son ensemble.

Cette religion gauloise a-t-elle été pour autant responsable, pour partie, de l'échec militaire final des Gaulois contre Rome? On ne peut pas ne pas évoquer cette question car il semble bien que les Gaulois n'aient jamais compris que la supériorité sur un adversaire ne se résumait pas seulement à de l'argent, des guerriers et des armes, mais que les innovations intellectuelles et religieuses pouvaient aussi y trouver leur place et être déterminantes. En étudiant les traditions guerrières des Gaulois, sur certaines desquelles je reviens à plusieurs reprises, nous avons pu voir qu'il existait des liens forts entre la guerre, la religion et les réalités sociales, civiles et publiques (pour la Grèce et Rome nous dirions « civiques »), économiques et politiques. Je pense que s'il en est ainsi, c'est parce que ces rapports découlaient des croyances originales des Gaulois en matière de religion. Il me paraît donc important de se poser la question de savoir si la guerre était conçue ou non comme une activité religieuse. Si tel fut bien le cas, les croyances des Gaulois leur ont donc dicté des rituels et des rites à⁸⁴ accomplir pour mobiliser les puissances

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

divines à leur service, selon un calendrier et un rythme forgés par le temps, dans tous les moments de la guerre.

Pour terminer cette introduction, et de même que nous parlons d'armées gauloises au pluriel plutôt qu'au singulier, nous croyons prudent de dire, nous accordant sur ce point avec Jean-Louis Brunaux, qu'il vaut mieux parler de « religions gauloises » ou de « religions celtiques » au pluriel, plutôt que de religion gauloise, ou de religion celtique au singulier (BRUNAU, 2006a, p. 207).

1. Les rituels guerriers.

Il nous faut nous pencher sur le rythme sacré de la guerre, les aspects religieux d'une campagne militaire et la valeur à accorder à la chasse.

a. Le rythme sacré de la guerre.

La guerre était une activité saisonnière, rythmée par le calendrier dont on a quelques traces.

i. La guerre activité saisonnière.

La guerre chez les Celtes comme les Germains, les Grecs (DELAUD, 2000, p. 751) ou les Romains (BRISSON, 1969, p. 39). était, selon une antique conception, **une activité saisonnière** à durée limitée et au rythme quasi annuel. A la différence des Romains toutefois, il semble que l'hiver fut une saison plus propice que l'été (DAUBIGNEY, 2003, p. 313). Certains récits de la Guerre des Gaules nous montrent en effet des quartiers d'hiver de l'armée romaine attaqués ou assiégés en hiver par des Gaulois, en particulier des Belges, à la grande surprise* des assiégés (BG, V, 38 sq.). Se déplacer et combattre dans des conditions extrêmes ne me paraît pas avoir constitué un obstacle insurmontable aux Gaulois, ni pour les Romains du reste (BG, I, 7, 1), je le montrerai quand j'aborderai les questions relatives à la stratégie*, à la tactique* et au combat*. Si, faute de sources suffisantes, ce schéma est difficilement extensible à la totalité du monde celtique, l'usage n'en est pas moins connu en Gaule et doit être mentionné. Cela tient peut-être simplement à deux faits. Le premier est qu'à la morte saison, les récoltes étant engrangées (silos, greniers), le bétail mis sous abri (étable, écurie, porcherie), les hommes étant au repos et par conséquent disponibles pour des activités non agricoles, il était militairement plus facile d'aller razzier les dépôts du voisin où étaient entassées ses récoltes et ses richesses, plutôt que d'aller se ravitailler à la source en étant obligé de courir les champs, les prés, les bois et les landes. Le second fait, c'est qu'à la belle saison, les guerriers étant retenus par les activités agricoles de leur tribu, il leur était moins facile de se lancer dans des aventures guerrières. Bien sûr, on ne peut exclure que des opérations ponctuelles se déroulaient aussi en été. Nous n'avons pas de preuve de l'existence d'un tel schéma global, mais l'hypothèse est plausible et me semble devoir être évoquée, j'y reviendrai.

ii. Le calendrier gaulois.

Toute communauté crée ses rites et ses rythmes. L'usage qu'elle fait du temps structure la vie des personnes qui la composent. A cette époque, la société était rythmée par référence à la nature envahissante et à la religion omniprésente. Elle était organisée autour des saisons, ponctuées par les fêtes religieuses. Les rites et les rythmes permettaient d'organiser la vie d'une communauté, et, ce faisant, de construire son identité par rapport à ses voisins. Parce qu'ils suscitaient des moments de partage d'une même expérience et l'échange de pratiques communes, ils apportaient du sens et créaient du lien entre les individus vivant parfois très éloignés les uns des autres. Ils contribuaient ainsi à renforcer un sentiment de même appartenance à une culture, une civilisation. Sans que les individus en aient toujours été conscients, les rites et les rythmes⁸⁵ battaient la mesure de la vie privée et

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

professionnelle de chacun. Tout ceci était consigné dans un, ou des calendriers dont la formalisation paraît avoir atteint, dès la fin de l'époque gauloise, un important degré de perfection. On peut supposer que les druides ont été précocement à l'origine de l'invention de ces instruments, dont ils étaient par ailleurs les garants en même temps que les dépositaires. Les chefs civils et militaires savaient qu'en les consultant, ils trouveraient auprès d'eux la réponse à leurs questions, la plus importante étant bien évidemment de savoir si c'était ou non le moment d'entrer en guerre. Mais le calendrier permettait aussi de réconcilier les hommes avec les trêves. De même que le temps est de nos jours une donnée fondamentale des entreprises, c'est déjà lui qui structurait la propension à l'excellence des guerriers. Nous serions donc fondés à rechercher s'il existait des temps différents suivant les modes d'organisation et de commandement. Hélas ! Nous ne sommes en effet pas documentés par les textes, et ne le sommes que très peu par les *realia*.

En effet, les seuls **calendriers** gaulois qui aient franchi les siècles et soient parvenus en plus ou moins bon état jusqu'à nous sont ceux **du Lac d'Antre**, sur la commune de Villards-d'Héria (Jura) et **de Coligny** (Ain). Ce dernier d'époque gallo-romaine (fin du II^e e. s.) pérennise probablement une tradition plus ancienne remontant à l'époque de l'indépendance (LAMBERT, 1997, p. 109-115; KRUTA, 2000, p. 509-510). Ces calendriers ont donné lieu à de nombreuses spéculations dans le détail desquelles je ne rentre pas ici car la guerre en est peu ou prou absente, ou nous ne savons pas la détecter. Pourtant, il est évident que les chefs militaires devaient s'en servir pour orchestrer leurs campagnes et organiser leurs opérations militaires. L'année de douze mois commençait approximativement vers le 1^{er} novembre actuel et se terminait au mois d'octobre. Il est possible mais non certain que la fête de Samain, vers la mi-novembre, un moment fort du calendrier qui marquait la rupture entre l'année ancienne et l'année nouvelle, ait correspondu à l'ouverture de la saison guerrière. La fête de Samain, en Irlande, est d'après le folklore moderne, celle où les êtres surnaturels et les esprits des morts entrent en communication avec les vivants. Elle s'est popularisée dans la fête d'*Alloween*, d'origine anglo-saxonne, bien connue de nos enfants.

Le **calendrier de Coligny** porte aussi des notations mensuelles *mat*, *anmat* - « faste », « néfaste » ? -, et des notations quotidiennes encadrant une période où l'on peut ou non consulter les sorts, et donc interroger les dieux. Toutefois nous ne savons pas si, à l'instar d'un chef militaire romain (LE BONNIEC, 1969, p. 108), un chef de guerre gaulois devait respecter des « tabous » temporels lui interdisant d'engager à n'importe quel moment une opération militaire (v. *infra*). La célèbre phrase de César selon laquelle « *La nation des Gaulois est, dans son ensemble, très adonnée aux pratiques religieuses* » (BG, VI, 16; trad. RAT), suggère, sans plus de détail, que les Gaulois étaient sensibles aux questions religieuses, pas seulement aux « cultes officiels » – que nous appréhendons avec difficulté – mais aussi à toutes sortes de croyances superstitieuses dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Pour ces raisons, je pense que les Gaulois devaient souvent consulter les sorts et le calendrier - on disait un almanach sous l'Ancien Régime - afin de savoir si leurs actes étaient en accord avec les puissances invisibles. Comme nous le verrons au fil des chapitres suivants, certains faits touchant au domaine militaire nous sont incompréhensibles, et je crois que c'est précisément en raison même de la puissance que les signes, symboles et mythes exerçaient sur l'esprit des hommes de ce temps. Malheureusement il y a très peu d'indications religieuses dans le calendrier de Coligny, et seuls les noms de *Lugus* - épithète de Mercure romain - et peut-être de *Taran[us]* - épithète de Jupiter romain -, mentionnés une fois, seraient à relier aux grandes divinités du panthéon gaulois dont la seconde est souvent liée à la guerre ou à la force physique (KRUTA, 2000, p. 712, 834; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 11).

L'année celtique était subdivisée en deux semestres de six mois dont le premier correspondait à la période sombre ou hivernale, c'est à dire qu'elle courait du début de novembre à la fin avril. La fin de la saison guerrière aurait donc pu se situer au début du printemps, afin de permettre aux hommes le retour aux travaux agricoles, mais ce n'est que pure conjecture. Si tel fut le cas, cela dut poser de réels problèmes aux Gaulois lorsqu'ils durent affronter la puissance militaire romaine car à Rome, la saison guerrière encadrée par des fêtes de purification et de sacralisation/désacralisation du soldat, débutait en mars pour se terminer en octobre, c'est à dire très exactement au moment où les Gaulois auraient rangé leurs armes. Les belligérants auraient donc été complètement décalés dans le temps l'un par rapport à l'autre, et placés dans l'obligation de combattre pendant pratiquement toute l'année, tantôt pour attaquer l'ennemi, tantôt pour se défendre des entreprises adverses.

Ainsi que Jean-Paul Brisson l'a souligné, les peuples non méditerranéens avaient une autre conception de la guerre que celle des Romains et il est à mon avis, pour cette raison, extrêmement risqué de vouloir transposer à la Gaule des usages romains comme certains auteurs se plaisent à le faire. Je pense aussi, pour ma part, qu'il y a des choses qui se faisaient et d'autres qui ne se faisaient pas, et il ne faut pas systématiquement chercher à apporter une explication religieuse à tout ce que nous ne comprenons pas²⁴ (BRISSE, 1969, p. 45).

b. Les aspects religieux d'une campagne militaire.

Toute campagne militaire était encadrée par des rites associés à la déclaration de guerre en amont, et à la célébration de la victoire en aval. La campagne militaire proprement dite se déroulait, grosso-modo, en trois phases : l'entrée en campagne, les opérations militaires, l'arrêt des hostilités.

i. La décision d'entrer en guerre.

Nous sommes bien renseignés sur les rituels distincts qui marquaient à Rome l'ouverture des hostilités. A Rome, deux collèges étaient constitués pour cette cérémonie (les *féciaux* pour l'un, le consul en exercice à la tête de la jeunesse pour l'autre). Par ailleurs, des trompes de guerre, des armes (javeline, lance, boucliers) étaient utilisés dans le cérémonial marqué par des processions et des rassemblements du peuple en des lieux spécialement dédiés (*l'arx* de Rome, la zone frontière avec l'ennemi), et le fameux temple de *Janus* (LE BONNIEC, 1969, p. 103-104; GARLAN, 1972, p. 28-29). Dans les mondes grec et hellénistique avec lesquels les Celtes furent précocement mis en contact par le moyen du mercenariat (v. à ce nom), l'état de guerre devait aussi être officiellement déclaré, même si dans la réalité ce n'était pas toujours le cas, selon un rituel et des moyens solidement encadrés par le droit et la religion (GARLAN, 1972, p. 29-30; DELAVAUD, 2000, p. 750, 819). En Gaule, où et comment la guerre était-elle déclarée? Y avait-il une déclaration de guerre officielle qui précédait l'ouverture proprement dite des hostilités? C'est ce que nous allons tenter d'examiner.

Par comparaison avec le monde classique gréco-romain, nous sommes à la vérité mal renseignés, tant il est vrai que les données qui concernent les Celtes sont éparses et incomplètes. Il semble que **la décision d'entrer en guerre** ait été prise au sein d'un *consilium publicum* (TITE-LIVE, XXI, 20), *consilium armatum* ou « **conseil armé** », une structure de décision dont les origines les plus lointaines remontent au moins au -Ve s. (La

²⁴ La production scientifique sur la religion gauloise est inversement proportionnelle à ce que nous en savons.

Tène A) (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 30-32 ; BRUNAUX, 2002, p. 280; DAUBIGNEY, 2003, p. 310). Pour la période plus récente comprise entre la fin du –III^e s. et le milieu du – I^{er} s. (La Tène C2-D2), nous possédons cinq témoignages de l'existence de cette vénérable institution répartis entre les années –219, –190, –123, –57 et –54; il n'est donc pas douteux que l'institution fut donc pérenne du –Ve au –I^{er} s. Selon César, plusieurs peuples avaient une institution parlementaire qu'il dénomme « sénat » par référence à ce qui existait à Rome : il mentionne ainsi, par ordre d'apparition dans le texte, les Rèmes (BG, II, 5, 1), Nerviens (BG, II, 28, 2), Vénètes (BG, III, 16, 4), Aulerques Eburovices, Lexoviens (BG, III, 17, 3), Ubiens (BG, IV, 11, 3), et les Sénons (BG, V, 54, 3).

La composition de ce conseil de guerre ne semble pas avoir varié dans le temps. On y trouve des magistrats tout autant que des hommes jeunes et âgés ainsi que des femmes sur la place et le rôle desquelles nous allons revenir. Les premiers devaient prendre les décisions après avoir pris l'avis des seconds (TITE-LIVE, XXXI, 20; CÉSAR, III, 16), parmi lesquels se trouvaient bien évidemment des chefs comme ces *dunastai* entourant le *rex salluviorum Teutomaios* - ou *Teutomotulus* - dans sa fuite chez les Allobroges, après la défaite militaire qui avait entraînée la chute de la royauté salyenne en –123 (TITE-LIVE, Epit., 61 ; APPIEN, IV, 12). Le passage de César consacré à l'assemblée convoquée chez les Trévires en –54 est représentatif de l'institution, répandue précise-t-il dans toute la Gaule : « [Indutiomarus] convoque l'assemblée armée. C'est là, selon l'usage des Gaulois, le commencement de la guerre : une loi commune oblige tous ceux qui ont l'âge d'homme à y venir en armes; celui qui arrive le dernier est mis à mort, sous les yeux de la multitude, dans de cruels supplices » (BG, V, 46; trad. RAT). L'affaire Vénète de –57 vient conforter cette description (BG, III, 16). Le propos est confirmé par Nicolas de Damas (RME, XLIV, 41), relayé par Timagène (SLR, Frag. n°2, 12) et repris par Ammien Marcellin (H., XV, 12), auteurs en vertu desquels, chez les Gaulois, aucun âge n'est impropre à l'activité guerrière, jeunes et vieux marchant à la rencontre de l'ennemi avec une égale force de caractère. La mise à mort du dernier arrivé est peut-être sous-entendue dans les pouvoirs exorbitants dont dispose le *vergobret* éduen (BG, I, 16). Une institution similaire existait chez les Germains où une assemblée validait *a priori* les projets d'expéditions, et jugeait *a posteriori* des actes de lâcheté (TITE-LIVE, *Periocha* du livre LXVII; CÉSAR, BG, IV, 19).

Lors de ces assemblées, **les décisions étaient prises sous serment**, en soulignant ainsi l'importance et la valeur qu'on y attachait. Ces serments militaires **pris sur les enseignes** sur lesquelles nous reviendrons, revêtaient un caractère sacré et tout manquement était puni de mort. Un tel usage n'est pas sans rappeler la mentalité religieuse des Italiques, et notamment des Samnites qui, en –293, levèrent contre Rome la célèbre *legio linteata* ou « Légion-de-lin » (TITE-LIVE, X, 38; LE BONNIEC, 1969, p. 105-106). En tout état de cause, une décision importante comme celle qui consistait à élire à la magistrature suprême, chez les Eduens, devait s'effectuer « en un lieu et en un temps [autre qu'il ne] qu'il convenait » et « sous le contrôle des prêtres ». Faute de respecter cette règle, l'élection était entachée d'irrégularité et déclarée invalide (BG, VII, 32, 3-5; 33, 2-3). Le caractère sacré de l'assemblée qui découle non seulement du cadre espace-temps mais aussi du contrôle de ses actes est donc évident. Je reviendrai plus loin sur les décisions profanes qu'elle pouvait être amenée à prendre.

Selon Plutarque (*Les vertus des femmes*, X et OM, VI, 6), Polyen (RG, VII, 50) et le Paradoxographe dit du Vatican (A, 44, 2), il apparaît que **des femmes** étaient admises dans les conseils qui délibéraient de la guerre et de la paix. Il est intéressant de s'arrêter un instant sur cette coutume et son origine. Je prends le premier texte, celui de Plutarque qui est le mieux documenté, quand bien même ⁸⁸ il ne fournit aucun repère chronologique et

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

géographique précis. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car Plutarque est connu plus ses travaux de moraliste que d'historien, et il lui arrivait d'inventer des faits ou de grossir l'importance d'un simple épisode dans un but d'édification de son lecteur.

L'auteur fait référence à des événements qui se déroulèrent en Gaule transalpine au III^e s, aux alentours de -218 : « *Avant que les Gaulois n'aient traversé les Alpes et occupé cette partie de l'Italie où ils habitent maintenant [La plaine du Pô], se produisit parmi eux une grande et violente sédition qui tourna en guerre civile. Mais leurs femmes, alors que les deux armées s'apprétaient à lutter, se jetèrent au milieu des armes, se firent exposer les motifs de cette discorde et prononcèrent un jugement si équitable qu'il en résulta des liens d'amitié réciproque entre les cités et entre les maisons. A tel point que, depuis cette époque, ils continuèrent de consulter leurs femmes sur la guerre et sur la paix et de recourir à leur intermédiaire dans toute querelle avec leurs voisins et alliés. Ainsi, dans le traité qu'ils conclurent avec Annibal quand celui-ci traversa la Gaule, ils firent inscrire la clause que, en cas de grief des Gaulois à l'égard des Carthaginois, les commandants et gouverneurs carthaginois qui étaient en Espagne en seraient juges et que si les griefs venaient des Carthaginois contre les Gaulois, ce seraient les femmes gauloises qui en jugeraient* » (les mots soulignés sont de moi).

Le deuxième texte, dû au calame de Polyen, ne nous fournit pas plus de repère chronologique et géographique et ne nous est, de ce fait, d'aucun secours. Il faut dire que Polyen est auteur d'un recueil de stratagèmes déconnectés des réalités, où les circonstances historiques ne l'intéressent pas. Seul le troisième texte, celui du Paradoxographe dit du Vatican, vise les Galates sans pour autant nous apporter de précision. Dans les trois cas, nous ne sommes pas en situation de dire si ces femmes gauloises à l'esprit si avisé étaient membres de la vénérable institution à égalité de droits avec les hommes, ou si elles n'y étaient appelées qu'en qualité de personnes « *ad hoc* » ou « *es-compétences* ». Toutefois, il me semble que la relation de Plutarque s'oppose à l'idée selon laquelle les femmes auraient été confinées dans un rôle d'expert strictement technique, et sollicitées uniquement en qualité de devineresses ou de prophétesses pour interroger les sorts pendant les discussions des guerriers.

On sait que chez les Celtes, la classe intellectuelle qui se subdivisait en trois catégories, comprenait avec les druides et les bardes, des *vates* chargés plus particulièrement des sacrifices et de la divination (v. *infra*). Les femmes appelées au conseil appartenaient-elles précisément à cette dernière catégorie de gens instruits? César, qui n'est pourtant pas avare en détails pittoresques sur le rôle des femmes à la guerre, ne souffle mot d'une telle présence féminine au sein de l'antique institution. Si l'on se remémore le fait que son témoignage relatif à la Germanie sur l'absence de druides, la rareté des sacrifices et l'existence d'un panthéon restreint (BG, VI, 21) est contredit par celui de Tacite (*La Germanie*, VII; IX; XI; XIV; XL), il faut accueillir son silence avec prudence. Ce d'autant que selon Dion Cassius, le rôle des femmes dans les prophéties guerrières était parfaitement connu de César à l'épreuve d'Arioviste (DION, XLVIII). Il ne fait donc pas de doute que des femmes instruites occupaient dans le clergé celtique une place de choix aux côtés de leurs homologues masculins (DAUBIGNEY, 2003, p. 314-316). A la fin de *La Tène D*, pour mesurer l'importance que les femmes occupaient encore dans les assemblées guerrières, un fait particulièrement pathétique vient nous le confirmer. La scène se passe en -52, juste avant l'engagement de la cavalerie gauloise contre l'armée de César en ordre de marche, la veille de l'ouverture de la campagne militaire d'*Alesia*. On y voit que la femme, l'épouse (*uxor*) y sert de référence au serment prêté par les cavaliers de *Vercingetorix* : « *Les cavaliers s'écrient tous qu'il leur faut s'obliger par le plus saint des serments à ne pas entrer sous un toit, à ne pas revoir enfants, parents et femme, si l'on n'a pas deux fois traversé la colonne de l'ennemi* » [les Romains] (BG, VII, 66, 7).

Ce rôle d'apaisement des deux camps⁸⁹ avant le choc frontal des lances, des boucliers

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et des épées ne semble pas avoir été le seul apanage des femmes cultivées. En effet, un autre texte, celui-ci de Diodore, nous enseigne (*Hist.*, V, 31, 2-5; OLDFATHER, 1961, III, p. 176-180) qu'il était rempli par des *bardes*, sans nous en préciser le sexe ni le contexte dans lequel ils opéraient. Par ailleurs, Strabon nous rapporte aussi (IV, 4) que les druides avaient un rôle d'arbitrage et d'apaisement dans la guerre « *au moment où ceux-ci [les combattants] se préparaient à former la ligne de bataille* ». Ce rôle d'intercesseur dans des situations graves, un grand druide comme *Diviciacos* l'a effectivement rempli à différentes occasions auprès de César, que ce soit pour défendre son frère *Dumnorix* accusé de trahison, en -58 (BG, I, 19-20), comme pour intercéder en faveur des Bellovaques assiégés dans leur oppidum de *Bratuspantium*, et obtenir leur grâce, en -57 (BG, II, 14). Les enseignements des quatre textes de Plutarque, Diodore, César et Strabon convergent donc dans le même sens, et je pense que ces femmes qui remplissaient comme nous l'avons vu un rôle de « médiateur » entre des partis opposés, faisaient partie des vates, des bardes et des druides au même titre que les hommes.

Comme on peut le voir, du -III^e s au milieu du -I^{er} s., des femmes ont constamment occupé une place de choix dans le processus de prise de décision qui conduisait à entrer ou à ne pas entrer en guerre. Cette place n'allait pas sans risque : en cas de défaite, les Gaulois coupaient la tête des mauvaises conseillères, et la jetaient hors de leur territoire note le Paradoxographe dit « du Vatican » (*Choses extraordinaires*, A, 44, 1), auteur grec anonyme qui écrit entre le -III^e s. et le -I^{er} s. La même source (*Choses extraordinaires*, A, 24) ajoute qu'en cas de disette ou de peste, les Celtes fouettaient les femmes qu'ils considéraient comme étant à l'origine de ces calamités naturelles, un peu à la manière du bouc émissaire et du rachat d'une vie par une autre destinée à purifier la cité ou la collectivité qu'elle abrite aux yeux des dieux. L'origine de ce genre de sacrifice cathartique remonte au moins au début du -III^e s. : en -277, à la suite d'un présage défavorable, les Galates, à la veille d'affronter Antigone, massacrèrent leurs femmes et leurs enfants. Nous ne savons bien évidemment pas si cette mesure concerna l'ensemble de la communauté galate, ou seulement quelques-uns de ses membres qui avaient failli (JUSTIN, *Abrégé de l'œuvre de TROGUE-POMPÉE*, XXVI, 2). (GOUDINEAU, 1990, p. 86; BRUNAUX, 2000a, p. 165; DAUBIGNEY, 2000, p. 315-317).

Le fait que la coutume d'**interrogation des sorts** soit attestée chez les Germains n'induit pas mécaniquement qu'elle exista à l'identique chez les Gaulois. C'est un rite guerrier d'origine indo-européenne²⁵. Selon César, nous savons en effet qu'avant de livrer bataille, les Germains (d'Arioviste) avaient coutume des faire consulter le sort (TACITE, *Germanie*, X) par certaines de leurs femmes (PLUTARQUE, *César*, XIX, 4; TACITE, *Hist.*, IV, 61) qui en rendaient des oracles (PLUTARQUE, *o.c.*) et disaient s'il convenait ou non de livrer bataille : « *Or elles disaient que les destins ne permettaient pas la victoire des Germains avant la nouvelle lune* » (BG, I, 50, 4-5), opportunité que saisit César pour prendre l'ascendant moral sur les Suèves en les attaquant par surprise.

César nous a aussi rapporté la mésaventure survenue en -58 aux émissaires gaulois qu'il avait envoyé à Arioviste pour sonder ses intentions et négocier : en violation des lois de la guerre, ces personnages ont été chargés de chaînes et l'un d'eux, *C. Valerius Proculus*, a manqué, à trois reprises, d'être supplicié par le feu après consultation des sorts (BG, I, 46, 6; 53, 7). Les Cimbres avaient une coutume similaire (STRABON, VII, 2-3). Chez eux, on égorgeait d'abord les prisonniers au-dessus d'un chaudron. Du sang qui y coulait on tirait des prophéties (DIODORE, V, 21, 31; TACITE, *Ann.*, XIV, 30). Ensuite, on dépeçait les

²⁵ Les Indiens de l'époque védique pratiquaient la divination avant la bataille : Le roi devait connaître les signes pour parer à un éventuel échec militaire (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 371, n. 751).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

victimes dont on arrachait les entrailles pour en déduire des victoires qu'on annonçait à voix haute à l'assistance. Jan De Vries pense qu'il s'agit là d'une coutume celtique (1977, p. 231 n.4, 232). L'extispiscine n'était pas que l'apanage des Gaulois, elle était aussi connue des Bretons et des Lusitaniens (TACITE, *Ann.*, XIV, XXX, 3; STRABON, III, 3, 6; TRANOY, 1981, I, p.151). Pour Jean-Louis Brunaux, l'authenticité de ce sacrifice divinatoire est indiscutable mais il serait resté un acte exceptionnel, justifié par des intérêts supérieurs comme la guerre ou un danger imminent, ce que nous ne sommes pas en mesure d'infirmier ou de confirmer.

Avant de poursuivre, il convient, ici, de nous arrêter un temps sur **les sacrifices humains**, rites qui ont du être pratiqués dans le cadre d'un culte public, et donc à l'occasion de l'accomplissement de rituels qui précédaient ou accompagnaient l'entrée en guerre.

Les sources textuelles reposent sur quelques documents d'inégale valeur (CICERON, *Pro Fonteio*, XIII-XIV, 30-31; *De divinatione*, I, 41, 90; *De re publica*, III, 9, 15; CESAR, *BG*, VI, 16-17; DENYS-D'HALICARNASSE, *Histoire ancienne de Rome*, Discours I, 38; PLINE L'ANCIEN, *HN*, XXX, IV, 13; LUCAIN, *Pharsale*, III, 399-452; MINUCIUS FÉLIX, *Octavius*, 30, 4; TERTULLIEN, *Apologétique*, 9, 5; SAINT-AUGUSTIN, *La cité de Dieu*, VII, 19), qui pour l'heure, ne concordent absolument pas avec les *realia* archéologiques. En l'état actuel de la recherche, il n'est pas possible d'affirmer qu'ils entretenaient un lien direct avec la guerre. Par comparaison, en Inde à l'époque védique pour laquelle on ne manque pas de documents écrits, le rapport sacrifice humain / guerre n'est pas mieux établi. Simplement, le sacrifice d'un homme est considéré comme le plus agréable aux dieux et le plus efficace de tous (RENOU, FILLIOZAT, p. 346-347, n. 701 ; 358-359, n. 726-727 ; 365-366, n. 740-742 ; 522-524, n. 1072-1075 ; 578-579, n. 1189).

Tous les supplices que nous connaissons par la littérature n'ont fait l'objet d'aucune représentation artistique, alors qu'inversement l'un ou l'autre des vestiges que nous retrouvons en fouille suggère des tourments qu'aucun texte ne vient élucider. Le sujet a suscité une littérature considérable depuis la Renaissance, dont le volume est inversement proportionnel au niveau de nos connaissances; des points de vue opposés se sont affrontés sans jamais faire une unanimité, et il est à parier que la polémique n'est pas prête de s'éteindre. Jean-Louis Brunaux a récemment repris l'étude et la confrontations des sources, pour aboutir à un tableau contrasté de ces sacrifices humains (BRUNAUX, 2000, p. 150-153²⁶; 2006, p. 212-214). César, qui pourtant constitue une source inépuisable d'information sur la guerre à La Tène D, l'a minimisé au livre VI de ses Commentaires en le maquillant sous des peines judiciaires, ce qui suggère que ces sacrifices ont pu être plus fréquents que nous le croyons (*BG*, VI, 16 ; BRUNAUX, 2006b, p. 43, 237).

Il n'est pas dans mon intention d'entrer dans un débat de spécialistes, qui excède, et de loin, le cadre de mon étude. Je me borne à formuler quelques remarques : si l'on met effectivement à jour des os humains dans des sanctuaires celtiques comme on le verra plus loin, ce n'est pas un hasard. En divers endroits, en Grèce, des cadavres de suppliciés ont aussi été exhumés aux portes ou au pied des murailles des villes (HALM TISSERANT, 1998, p. 7); le fait n'a donc rien d'étonnant. Mais aucun sanctuaire gaulois n'a livré de restes de cadavres humains prouvant de manière incontestable une mise à mort violente, de type sacrificiel. Il n'y a aucune trace d'un tel sacrifice à Ribemont-sur-Ancre; la question se pose

²⁶ L'étude de Jean-Louis Brunaux reprend les sources et la plupart des études antérieures consacrées au sujet, étant observé que la discussion de ces sources est loin de présenter un état complet des thèses en présence. L'entreprise a néanmoins été utile en ce qu'elle a regroupé des textes autrefois dispersés, aussi j'y renvoie le lecteur, mais sous toutes réserves.

à Montmartin; le seul cas de dépeçage scientifiquement reconnu l'a été à Gournay-sur-Aronde. Jusqu'aux découvertes de Gournay, les auteurs pensaient que les Celtes ignoraient complètement l'arrachage ou débitage des membres (DE VRIES, 1977, p. 107). Dans ce sanctuaire guerrier de Picardie, si les analyses anthropologiques qui ont été entreprises sur les restes osseux sont fiables, les cadavres humains auxquels ils correspondent concernent une population mêlée ou figurent pour moitié des femmes et un adolescent. Ces squelettes portent des traces de découpe pour trancher les membres, les détacher du tronc et prélever le crâne.

Selon les données littéraires en notre possession, **les sacrifices humains revêtaient trois modes rituels** dont je résume l'essentiel : un mode non sanglant, qu'on effectuait sans emploi d'une arme, avec des éléments naturels tels que la terre (des trous où les victimes captives étaient enterrées vivantes) le bois et la corde (pendaison, crucifixion, et peut-être empalement à un gibet), l'eau (étouffement par noyade) et le feu (bûcher); un mode sanglant et incontestablement guerrier qu'on pratiquait avec une arme tranchante (épée, lance, couteau ou poignard, hache); un mode mixte où le bois, la corde et le fer étaient concurremment employés.

Le choix du mode était, semble-t-il, fonction de la divinité (v. *infra*) à laquelle le sacrifice s'adressait : le bois et tout ce qui est fabriqué à partir de ce matériau (pal, traits de toutes sortes) paraît avoir été le domaine d'*Esus*-Mars; le feu paraît avoir été le propre de *Taranis*-Dis-Pater, qui était aussi friand de la terre et de l'eau; le fer et le sang semblent avoir été réservés aux victimes offertes à *Tentates*-Mars. Par ailleurs, le choix opéré devait largement dépendre des intentions du sacrifiant, ce que nous ne savons pas faute de textes. Confrontant la documentation littéraire et archéologique actuellement existante, Jean-Louis Brunaux a conclu que le sacrifice humain avait été une réalité jusqu'au –III^e s, dont Gournay apporterait un témoignage, et où il rentrait dans le cadre de rituels guerriers : il devait alors se situer au niveau le plus élevé de la hiérarchie rituelle. A partir du –III^e s. et progressivement, il n'aurait plus été pratiqué dans le cadre d'un culte officiel mais il aurait pris une tournure judiciaire et une coloration pénale, dont l'archéologie, cette fois, administre clairement la preuve : à Acy-Romance (Ardennes), d'une part, à Fesques (Seine-Maritime), d'autre part (BRUNAU, 2000a, p. 153, 155-156, 163-164, 168-170, 245; 2002, p. 280; 2004, p. 101, 148; 2006, p. 213, 215; DAUBIGNEY, 2003, p. 336, 345-346).

Contrairement à une idée répandue dans la communauté scientifique, je ne suis en revanche pas du tout certain que les manipulations et les travaux de découpe dont ont été l'objet les squelettes des individus sacrifiés, l'ont été *post mortem*. A ce jour, c'est une hypothèse gratuite, qu'aucun élément concret ne permet d'étayer. Certes, la victime a pu être saignée, étouffée, assommée ou empoisonnée avant d'être disséquée, ce qui ne laisse pas de traces, mais rien ne s'oppose aussi à ce qu'elle ait été découpée vivante, la mort survenant après qu'elle ait perdu tout son sang, ou par suite d'une douleur intolérable qu'elle ressentait. J'ai pu constater que tous les auteurs modernes répugnaient à imaginer que les victimes aient pu être démembrées vivantes; l'idée même que des individus aient pu être torturés et suppliciés révolte certains. C'est une erreur profonde que de croire qu'ils ne procédaient pas de l'univers quotidien des Gaulois de ce temps.

En premier lieu, l'amputation des extrémités, l'écorchement, la lacération des chairs ou le dépeçage à vif ont été des supplices en usage, quelque fois accompagnés d'actes de cannibalisme, dans tout l'Orient ancien : en Grèce, dans l'ancien royaume d'Israël, dans l'empire Perse, dans l'Inde classique, et en Chine depuis l'époque impériale jusqu'à l'ère communiste (les « banquets de chair humaine » de la Révolution culturelle) ou « une forme de cannibalisme politique » s'est même développée (DERON, 1993; HALM-TISSERANT, 1998, p. 28-30, 38, 56, 59; CHANG et HOLLIDAY, 2006, p. 587).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

En second lieu, sur un tout autre continent qui est celui des Indiens d'Amérique du Nord, le démembrement de victimes vivantes fut également un supplice en vogue jusqu'en plein XIXe s. : il se déroulait dans le cadre de cérémonies rituelles accompagnées d'actes de cannibalisme; les colons anglais, qui se présentaient en « civilisés » par rapport à ceux mêmes qu'ils appelaient des « sauvages », ne furent pas en reste (UTLEY, WASHBURN, 1992, p. 35, 57, 65; 90).

Revenons à l'Occident chrétien : l'écorchement y fut rare encore que pratiqué jusqu'à la Renaissance. Une variante consistait en l'écartèlement des membres : les origines de ce supplice sont à rechercher chez les Grecs, les Romains, tout autant que les Germains; en France, il fut en usage jusque sous l'Ancien Régime. Précisément en France, au Moyen-Age, on éprouvait un plaisir particulier à mutiler les prisonniers. Les exemples abondent de ces exécutions judiciaires et de ces excès militaires (ELIAS, 1991, p. 282; HALM-TISSERANT, 1998, p. 55-56; LE BRUN, LECHEVALLIER, 2001, p. 14-15, 18-19, 57-59). On voit donc bien que « *la religion, la croyance dans la toute puissance d'un dieu qui châtie et récompense, n'ont jamais, de par elles-mêmes, un effet civilisateur ou modérateur de l'affectivité. Bien au contraire [...]* » (ELIAS, 1991, p. 291). A fortiori si l'on remonte un millénaire plus tôt.

Lucien Bodard, excellent connaisseur de la Chine et de l'ancienne Indochine, a fourni une excellente explication de la « mort lente », qu'il a par ailleurs décrite en détail pour en avoir été témoin: plus la souffrance de la victime était grande et plus on retardait l'instant de sa mort, plus le triomphateur qui avait ordonné le supplice en tirait satisfaction et plus son triomphe en apparaissait grand à aux yeux de l'assistance. L'horreur de ces supplices fait que nos esprits modernes répugnent à imaginer que des hommes aient pu s'abaisser à ce point, notre vision idéalisée du passé a longtemps interdit d'admettre que la torture et les supplices aient pu avoir leur place dans nos antiques institutions.

Pourtant, pendant que les philosophes grecs disputaient sur l'agora, que les lettrés asiatiques célébraient les merveilles de la nature dans leurs résidences de campagne, des horreurs se perpétuaient à leurs portes (BODARD, 1973, p. 33-34, 47-48, 66, 68-70, 94, 182; 1975, p. 34-35, 85). Ces usages, il faut l'admettre, résultaient d'une perception de la personne humaine, de la souffrance et de la mort très éloignée de la nôtre, façonnée par la tradition judéo-chrétienne et le Siècle des Lumières. Notre sensibilité s'est modifiée au cours des siècles au point que nous oublions que l'horreur faisait partie du quotidien des hommes, qui trouvaient cela normal et en tiraient même une satisfaction personnelle (ELIAS, 1991, p. 296). Pour toutes ces raisons, je pense que la thèse de la manipulation *post mortem* doit être accueillie avec beaucoup de prudence.

Et, en tout état de cause, reconnaissons que nous ne savons pas grand chose des sacrifices humains qui ont été pratiqués sur le sol de Gaule et dans un contexte guerrier. Certains chercheurs seront tentés de n'y voir qu'un *topos*, mais il serait quand même étonnant que la Gaule n'ait pas connu cette pratique répandue à des degrés divers, dans toutes les sociétés primitives et les civilisations antiques, y compris Rome jusqu'à l'extrême fin du -IIe s.. A ce jour, nous manquons seulement d'exemples précis et indiscutables.

Jean-Louis Brunaux, dont l'imagination est pourtant féconde, ne propose en effet aucune interprétation quant à l'identité des suppliciées du sanctuaire guerrier de Gournay et des victimes de l'enclos communautaire de Fesques (BRUNAUX, 2006a, p. 213-215). Je me demande, pour ma part, s'il ne convient pas de voir dans les premières victimes, quelques-unes de ces femmes qui consultaient les sorts et qui se seraient trompées dans leur pronostics, payant de leur vie ce forfait en application des lois de la guerre. Si tel était le cas, il serait préférable de parler d'exécutions survenues en application d'une décision de justice plutôt que de sacrifices humains, quand bien même le sanctuaire aurait accueilli le

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

tribunal pénal du peuple ou de la tribu. Quant aux dépouilles des seconds (une trentaine de sujets ont été identifiés sur un nombre que les fouilleurs estiment à une centaine, étant observé que plusieurs victimes ont pu être suppliciées au même emplacement, les os humains retrouvés étant ceux des derniers condamnés), suppliciés à des poteaux alignés parallèlement au rebord extérieur du fossé d'enceinte, il pourrait bien s'agir des corps de ces guerriers retardataires au conseil de guerre que mentionnent les textes : en exécutant le dernier arrivé, le conseil armé, en vertu des compétences religieuses qui étaient les siennes, procédait à un véritable sacrifice humain (BG, V, 56) (BRUNAU, 2002, p. 280). Mais la condamnation frappait-elle aveuglément les négligents comme les simples malchanceux, ou tenait-elle compte des circonstances atténuantes (v. *supra*)? Des conseils de guerre se sont-ils tenus en ce vaste lieu de rassemblement de 11 ha, où des vestiges d'immenses banquets ont par ailleurs été retrouvés dans le fossé de clôture de l'enceinte, où le lieu a-t-il servi à des rassemblements d'une toute autre nature? A l'évidence, le petit sanctuaire situé au point le plus haut du site apportait une caution religieuse à chaque événement, ce qui peut donner du poids à l'interprétation faisant de Fesques un lieu politico-religieux où des décisions de justices assorties de peines de mort étaient prononcées et exécutées. On aimerait pouvoir disposer d'autres éléments de comparaison; en attendant, la question me semble devoir être posée.

ii. La déclaration de guerre.

A l'instar des règles qui régissaient le conseil de guerre, il semble que la **déclaration de guerre** ait été tout aussi précocement **codifiée** chez les Celtes. Vers -388 (La Tène B1), dans un conflit opposant les Celtes de *Brennos* aux habitants de la cité étrusque de *Clusium* - aujourd'hui la ville de Chiusi en Italie -, les premiers déposèrent une plainte officielle à Rome, par l'intermédiaire d'un héraut d'arme, pour dénoncer auprès des Féciaux et du Sénat, une opération militaire qui avait été engagée par les Clusiniens avec la connivence d'ambassadeurs romains. L'affaire avait été montée en violation des règles du droit de la guerre en vigueur, du moins au sens où ces Celtes l'entendaient. Comble d'infortune, un chef celte était mort dans l'épisode. Pour ne pas avoir déféré à la demande du conseil de guerre celtique de livrer les coupables, les Celtes montèrent en représailles leur célèbre expédition punitive contre Rome. Cet épisode de raid profond illustre le double fait que d'une part, les Celtes ne plaisantaient pas avec le droit de la guerre, d'autre part qu'ils avaient de celui-ci une conception différente des Italiques, leurs ennemis (PLUTARQUE, *VP*, Numa, XII; KRUTA, 2000, p. 188, 291; DAUBIGNEY, 2003, p. 310).

Au milieu du Ier s. av. J.-C., je constate qu'un fort glissement institutionnel s'est opéré depuis les origines, car on assiste à la presque totale mainmise de **l'aristocratie guerrière** sur les prérogatives du conseil. De nombreux témoignages littéraires la montrent qui décide unilatéralement de la guerre, de sa façon de la faire, lançant les « convocations » au conseil, adressant les « ordres de mobilisation » aux armées et de « réquisition » aux tribus, en usant au besoin de la force si la situation l'exige. César nous montre à plusieurs reprises des chefs gaulois qui s'affranchissent sans gêne apparente des avis du conseil, dont les menaces de rétorsion ne les intimident plus, preuve, s'il en est, que l'institution a été vidée de sa substance et est tombée en désuétude, à tout le moins qu'elle n'a pas (ou plus ?) les moyens de faire exécuter ses décisions. Pendant l'hiver -53/-52, je pense que la personnalité de quelques chefs comme le Sénon *Acco*, les Carnutes « *Gutuatos* » - un gutuater - et *Conconnetodumnos* - *Vercingetorix* n'a eu la vedette que grâce à César - a été plus déterminante dans la formation de la grande coalition antiromaine que les débats qui se déroulèrent au fil des conseils successifs convoqués pour la cause. Le Carnute « *Gutuatos* » a été envoyé au supplice parce qu'il avait joué le rôle de⁹⁴ « provocateur », en tout cas si l'on en croît

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

César qui précise à son encontre : « *Concitatorem belli* » (BG, VIII, 38, 3). Cette position est discutée par les historiens. Les arguments versés au dossier par Yann Le Bohec accordent une importance au clergé celtique dans le déclenchement de l'insurrection de -52 (LE BOHEC, 2001b, p. 363-367 ; 2007, p. 128, 503). Christian Goudineau est d'un avis contraire, pour qui le « clergé druidique » n'a pas appelé les Gaulois à se révolter contre César (GOUDINEAU, 2003b, p. 387). Sans entrer dans les détails de ce débat qui n'a rien de « militaire », nous pensons, pour notre part, qu'en éliminant physiquement ce haut personnage gaulois, César du même coup disloquait l'association des mécontents qu'il avait réuni autour de sa personne, et faisait s'effondrer le mouvement qu'il avait initié.

Sachant que le thème *gutu-* est celui de la parole en celtique, je retire de cet épisode la leçon que **les gutuaters** qui représentaient une fonction religieuse dans la religion celtique, remplissaient un rôle extrêmement important au sein de la société gauloise : invocateurs et interprètes de la volonté divine (LE ROUX, 1986, p. 444), ils pouvaient par leurs discours, leurs « sermons », leurs harangues - et peut-être leurs largesses -, enflammer les ardeurs des masses et les pousser à la guerre. En -52, l'élection à deux reprises de *Vercingetorix* au commandement militaire suprême des cités gauloises coalisées a été sûrement mûrement préparé, et l'intéressé, j'ai l'ai montré, a mobilisé tous les moyens dont il disposait pour y parvenir, selon l'usage des hommes de son rang (BG, VII, 1-2, 4, 7, 28, 55, 63; II, 1; VI, 15; DAUBIGNEY, 2003, p. 312; DEYBER, 2002, p. 261-264). Pour la seconde moitié de La Tène D1, nous sommes donc assez bien documentés sur le rôle de l'institution, son mode de fonctionnement et le contenu des décisions qu'elle prenait. Peut-être une réunion festive clôturait-elle l'assemblée des guerriers? On a beaucoup glosé sur ces fameux banquets aux accents folkloriques, où l'on consommait à volonté vin et force victuailles, sans toutefois jamais apporter la preuve qu'ils se tenaient précisément à l'occasion d'un conseil de guerre (BRUNAU, 2002; DAUBIGNEY, 2003, p. 310).

Quel effet tous ces rites avaient-ils sur le psychisme des guerriers? Nous serions bien en peine de le dire. On ne peut écarter qu'ils offraient des possibilités de manipulation des esprits à des chefs peu scrupuleux, qui pouvaient de la sorte orienter signes et présages dans un sens qui leur était favorable. Il n'est pas inconcevable que des rois, des magistrats ou des chefs militaires ont tiré profit de la crédulité des masses pour décider de la guerre ou de la paix, et motiver leurs guerriers dans le sens souhaité.

iii. Le départ en campagne.

A la veille de l'ouverture de la campagne militaire, plusieurs rites concouraient une dernière fois à se placer dans son bon droit, tant vis à vis des dieux que vis à vis des hommes. A Rome se déroulaient des cérémonies à la fois expiatoires et apotropaïques dites de la *lustratio*. On « purifiait » l'armée, la flotte et les enseignes militaires sous lesquelles les troupes allaient combattre (LE BONNIEC, 1969, p. 106). Les textes confortés aux découvertes archéologiques de ces trente dernières années nous enseignent que les Celtes sacrifiaient à des rites similaires (DAUBIGNEY, 2003, p. 315-317). Les signes divins recueillis lors de la tenue du conseil de guerre ayant été favorables aux hommes qui les avaient sollicités, la guerre était ouverte. Mais avant d'entamer les hostilités militaires proprement dites, il fallait encore observer certains rites. C'est là qu'intervenait prioritairement la **classe sacerdotale** que j'ai évoquée précédemment, quand j'ai traité de la présence et du rôle de certains de ses membres – en particulier des femmes –, au conseil de guerre. On y trouve en effet deux autres catégories d'acteurs : les « Maîtres-de-sagesse » ou **druides**, qui [...] « *président aux sacrifices publics et privés, règlent les*

pratiques religieuses » [...] (BG, VI, 12-15; DIODORE, V, 31; ELIEN, II, 31).²⁷, [...] «*rendent les jugements dans presque tous les conflits, qu'ils soient publics ou privés* » [...] (BG, VI, 13, 4-7), arbitrent les guerres (STRABON, *Géogr.*, IV, 4, 4, c 197), et les « Maîtres-de-parole » invocateurs de la divinité ou **gutuaters** (LE ROUX, GUYONVAR'CH, 1986, p. 444) préposés aux sacrifices (BG, VII, 3; VIII, 38), dont on a vu le rôle politique que certains d'entre-eux avaient eu en -52 et peut être bien avant cette année là.

Une abondante littérature a été consacrée à ces personnages (LEROUX, 1986; BRUNAUX, 2006b), sur laquelle je ne m'étends pas en dehors des textes relatifs à la place que les uns et les autres occupaient dans le phénomène guerrier. C'est aux **gutuaters** qu'incombait semble-t-il le rôle d'entamer les invocations, faisant aux dieux le vœu de leur vouer le butin pris à l'ennemi. Le témoignage de César, selon lequel «*Quand ils [les Gaulois] ont résolu de livrer bataille, ils font vœu en général de lui donner [à Mars, dieu de la guerre] ce qu'ils auront pris à la guerre* » (BG, VI, 17, 18; trad. RAT; DEYTS, 1992, p. 135), est recoupé par ceux de Diodore (V, 32) et de Strabon (IV, 4, 5), qui le complètent et dans lesquels il nous est dit que les Gaulois immolent leurs prisonniers de guerre en l'honneur des dieux en même temps qu'ils égorgent, brûlent ou font périr par d'autre supplices, les bêtes sauvages ou les animaux domestiques qu'ils ont pris à la guerre. Je note au passage que cette sinistre pratique consistant à brûler ou à pendre des animaux avec des hommes, a perduré jusque sur les bûchers de la justice médiévale. Son existence historique n'est donc pas en cause, mais nous n'avons aucun témoignage archéologique à inscrire à l'appui, en l'état actuel de la recherche (DAUBIGNEY, 2003, p. 347).

Pour autant, grâce à d'autres sources et documents, le vœu et la consécration au dieu Mars des prisonniers et des prémices du butin sont des faits avérés. De La Tène moyenne à La Tène finale, soit de la fin du -III^e s. aux environs de -58/-53, les données littéraires (DAUBIGNEY, 2003, p. 317-318, 326, 329) sont confortées par l'archéologie récente des sites sacrés belges de Ribemont-sur-Ancre, (Somme), Montmartin (Oise), Acy-Romance (Ardennes), et Gournay-sur-Aronde (Oise) (DAUBIGNEY, 2003, p. 318-319, 329-331, 333-335; BRUNAUX, 2004, p. 92-124, 148), ainsi que par les découvertes effectuées sur les sites fluviaux helvètes de La Tène, Port et Cornaux-Les-Sauges (DAUBIGNEY, 2003, p. 331). Strabon (IV, 4, 5) a écrit que les Romains mirent fin aux pratiques sacrificielles, divinatoires et au rituel de la décollation de la tête, mais l'histoire lui a apporté un démenti formel puisque ces pratiques ont persisté, peu ou prou, en Gaule, au moins jusqu'au +Ve s. (DAUBIGNEY, 2003, p. 336-341). Nous verrons plus bas à quels avatars de Mars, ou d'autres dieux assimilés à Taranis, ces supplications s'adressaient (v. *infra* 2 et 3).

Les **vates** aux fonctions plus spécifiquement sacerdotales assuraient l'office sacré, donc les sacrifices, et pratiquaient les sciences de la nature, donc la pratique de prise des auspices²⁸. Celle-ci s'effectuait selon différentes techniques au rang desquelles on trouve l'observation du vol des oiseaux ou du comportement de certains animaux (lièvre, cheval), l'examen des entrailles animales ou humaines, la scrutation des convulsions d'un homme frappé d'un coup de couteau au niveau du diaphragme (un des sièges de l'âme chez les Celtes?) (KRUTA, 2000, p. 853; DAUBIGNEY, 2003, p. 315-316). Ces personnages représentaient peut-être le bras séculier des sacrifices humains de lustration ou de purification de l'armée, dont on s'accorde à reconnaître une possible représentation figurée sur une plaque du chaudron de Gundestrup (Danemark), mais ce n'est qu'une hypothèse (DAUBIGNEY, 2003, p. 315, 317).

²⁷ Issus de l'aristocratie, ils seraient apparus sous le nom qu'on leur connaît au cours du -VI^e s (BRUNAUX, 2006, p. 121, 136).

²⁸ Ils seraient devenus experts en divination à partir du -VI^e-II^e s. (BRUNAUX, 2006b, p. 143).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Quant aux **bardes**, tantôt ménestrels tantôt chantres, c'est sous leur direction musicale au son de la lyre que devaient résonner les hymnes guerriers, et que devait être entonné le chant de guerre au son du péan - les Grecs l'ont appelé « péan » par référence au leur -, au moment de la marche en avant*, l'étape ultime avant le « choc » (KRUTA, 2000, p. 454). A nouveau, le péan résonnait et les hymnes étaient entonnés dans la marche triomphale après la victoire, quand l'armée rentrait chez elle en emportant le butin et les dépouilles des ennemis tombés (DIODORE, V, 29).

Toutes les spécialisations qui caractérisent la classe sacerdotale gauloise illustrent donc à mon sens très clairement le fait que celle-ci pouvait tout à la fois être à l'origine d'une guerre (exemple, *Diviciacos* appelant Rome à la rescousse contre les Séquanes : BG, I, 31; v. *infra*), excitant les passions (exemple, l'affaire du *gutuatros* carnute), usant de *decorum* pour impressionner les esprits (par les assemblées, les processions, les chants et les hymnes, accompagnés d'une musique dont nous ignorons tout) tout comme elle pouvait contribuer à arbitrer un conflit (exemple, l'activité de *Diviciacos* à Rome et en Gaule du Centre et du Nord), et l'apaiser (exemple, les femmes de Plutarque, les bardes de Diodore et les druides de Strabon). A titre de comparaison, la structure et le rôle de cette classe sacerdotale sont parfaitement recoupées par les variétés de toutes les spécialisations des druides irlandais : c'est un thème sur lequel nous ne développerons pas, tant il a été depuis longtemps traité dans ses plus petits développements (LE ROUX, 1986, p. 344) et fait toujours débat hors considérations militaires.

iv. **La conduite des opérations.**

De la même manière, la conduite des opérations ne se faisait probablement pas sans respecter, au moins en théorie, un code religieux dont de trop rares bribes nous sont parvenues. Valables pour la seule fin de notre période, les sources littéraires et archéologiques sur les anciens rituels pratiqués en opérations font totalement défaut pour le -IIe s. et le début de La Tène D (DAUBIGNEY, 2003, p. 325-331). En effet, si nous savons à peu près quels rituels marquaient l'entrée et la sortie d'un conflit, nous devons avouer notre quasi-ignorance pour tout ce qui touche à l'entre-deux guerres. La prise en compte d'interdits temporels, la pratique des auspices, les rites de *votum* et sous toutes réserves de *devotio* devaient être pratiqués, mais nous devons reconnaître notre impuissance à les repérer en nombre et qualité suffisants, comme nous pouvons le faire pour les religions grecque et romaine. Exception faite du cas, en -58, de *Caius Valerius Procillus* (BG, I, 47, 53), officier gaulois de l'armée de César fils d'un *princeps* de la *civitas* des Helviens (Vivaraïs) (BG, VII, 65) (GOUDINEAU, 2007c, p. 221-223) envoyé par César auprès d'Arioviste, retenu prisonnier par lui et menacé d'être sacrifié par le feu, le *De Bello Gallico* ne mentionne pas de sacrifices liés aux combats qui aient été perpétrés par des Gaulois.

Pour sympathique qu'ait été l'intention du généralissime de ne pas heurter ses lecteurs romains sur les pertes subies par son armée au fil de huit années de campagnes militaires, il n'en demeure pas moins que les arguments *a silentio* ne constituent pas une preuve en soi, et peuvent être parfaitement utilisés dans un sens comme dans l'autre. En effet, ou bien César a voulu défendre le druidisme qui constituait un pilier de sa politique en Gaule, et qui lui était favorable, en en atténuant le rôle, ou bien il a préféré ne pas révéler les problèmes graves que lui a posé la résistance du clergé druidique et le rôle prépondérant qu'il aurait joué, *gutuatros* en tête, lors de la révolte de -53 (FERDIÈRE, 1989, p. 152). Pour ma part, et suivant une approche strictement militaire, j'avais opté dès 1981 pour la première hypothèse, arguant que les druides et la religion gauloise avaient constitué une réelle force d'opposition à l'entreprise césarienne. Je soutiens donc toujours que le clergé

druidique a été un moteur essentiel dans le déclenchement des révoltes armées, ce qui explique pourquoi Rome n'a eu de cesse de le pourchasser jusqu'à sa quasi-extinction sous les empereurs Julio-Claudiens (DEYBER, 1981b, p. 8, 14; 1987c, p. 152, 155).

A l'inverse, Jean-Louis Brunaux soutient que César n'aurait pas rencontré de **druide** au cours de ses huit années de campagnes militaires en Gaule, et qu'il aurait puisé dans un fond littéraire ancien les sources de son inspiration les concernant (BRUNAU, 2000a, p. 161-162; 2006, p. 46 *sqq.*). Ces affirmations sont en contradiction avec une autre du second ouvrage où l'auteur écrit : « *Ils [les druides] étaient présents en Gaule depuis au moins quatre siècles quand le général romain y entreprit sa conquête* » (BRUNAU, 2006, p. 101). De deux choses l'une : ou bien il y avait des druides en Gaule en -58 et *Diviciacos* était l'un parmi d'autres, ou bien il n'y avait plus de druides en Gaule et alors que faire du personnage de *Diviciacos*, ami de Cicéron avant de l'avoir été du proconsul? Dans le *De divinatione*, Cicéron dit de *Diviciacos* qu'il est druide. César ne confirme ni ne dément : c'est un point de détail important car, en sa qualité d'ancien chef de la religion romaine officielle, il ne peut absolument pas ignorer le célèbre mémoire de Cicéron, qu'au demeurant il connaît personnellement très bien comme bien d'autres notabilités de son entourage. Lorsque César est entré en charge pour conduire la guerre en Gaule, il est tout à fait vraisemblable qu'il a sollicité les connaissances de Cicéron sur l'état du pays et des ses habitants. Si donc César ne juge pas utile d'introduire une remarque dans ses Commentaires quant à la qualité de *Diviciacos*, c'est parce qu'il ne trouve rien à redire aux propos tenus par Cicéron sur ce même *Diviciacos* : l'élite romaine cultivée se tenait pour dit qu'il était druide, personne n'en doutait et il n'y avait rien à y ajouter.

Comment *Diviciacos* aurait-il pu autrement acquérir son immense savoir sans passer par un enseignement dispensé par des personnes qualifiées, qui elles-mêmes le tenaient de la génération précédente? Jean-Louis Brunaux parle d'école druidique : est-il pensable que cet enseignement savant ait donc bénéficié au seul *Diviciacos*? Cela me paraît difficilement soutenable. Ou bien le druidisme avait complètement disparu de Gaule au moment où le généralissime foulait son sol, mais alors, comment expliquer que la politique impériale de Tibère et de son continuateur Claude a consisté à pourchasser les druides dans les tréfonds des Trois Gaules jusqu'à leur complète disparition? Si les druides n'avaient rien représenté, Rome ne se serait pas donnée tant de mal pour extirper les croyances dont ils étaient les vecteurs.

Je l'ai dit et j'y reviendrai, César sut utiliser la religion gauloise à des fins politiques et militaires. Cela me semble suffisant pour ne pas contester qu'il connaissait bien la classe sacerdotale, dont l'institution druidique était la clé de voûte. Accepter le texte de César uniquement lorsqu'il permet de soutenir une hypothèse et le réfuter en cas contraire, ne me semble pas résulter d'une logique très rigoureuse. S'insurgeant contre de telles pratiques, Christian Goudineau a écrit fort justement que « *faute de disposer d'une relation concurrente [aux Commentaires de César] et sachant que tous les récits ultérieurs de la Guerre des Gaules ou de tel de ses épisodes, notamment chez Plutarque et Dion Cassius, reposent sur l'ouvrage de César, il faut admettre que la contestation des faits est vouée à l'échec* ». Voilà qui devrait faire réfléchir plus d'un chercheur (GOUDINEAU, 2007d, p. 237).

Par ailleurs, il n'y avait pas que la classe sacerdotale en cause. En effet, César avait-il intérêt à décrire, à l'intention de son lectorat cultivé, les outrages subis par ses hommes faits prisonniers - nous savons que les légions ne comportaient pas dans leur rang que des citoyens romains -, au risque de s'aliéner les alliances de grands aristocrates gaulois dont il avait un grand besoin pour poursuivre ses desseins politiques? Cela nous ne le savons pas, mais je ne manque pas de relever que le⁹⁸ proconsul est toujours resté extrêmement

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

discret sur ses pertes, ainsi que je l'ai souligné au travers de mes divers travaux. Sans vouloir entrer dans le détail, je renvoie le lecteur au siège d'*Alesia*, en -52, et aux passages correspondants du *De Bello Gallico* où il est clair que César dut mener une campagne militaire très dure contre les chefs gaulois révoltés (DEYBER, à paraître).

Une autre question est de savoir si, dans la conduite des opérations, **des interdits religieux** ne venaient pas orienter ou entraver le cours des événements guerriers et décider de leur issue. En procédant à un recensement des textes, j'ai relevé trois sortes d'interdits ou tabous pouvant apparaître ou ayant été interprétés comme tels. Le premier est assurément d'essence purement religieuse, le second est discutable, le troisième sous-entend l'existence d'une croyance dont le détail nous échappe.

Que des **interdits temporels**, liés au calendrier, aient existé, nul n'en douterait - ainsi il en était tenu compte à Rome (LE BONNIEC, 1969, p. 108). - mais nous avons vu que le calendrier de Coligny ne nous était d'aucun viatique. Il est possible que les activités guerrières n'étaient pas autorisées les « jours sombres », ou certains jours fériés à l'occasion desquels une trêve était de mise : enfreindre cet interdit aurait été une initiative impie. Des lois religieuses pouvaient proscrire aussi des actes de guerre pendant des périodes précédant et suivant certaines fêtes. Nous ne pouvons pas non plus écarter l'hypothèse que le calendrier des fêtes a pu varier d'une région à l'autre de la Gaule, et que les interdits n'étaient pas les mêmes au nord et au sud. Ce qui n'empêche pas non plus qu'il ait pu se produire dans certaines régions des atteintes à ces interdits. Nous ne sommes malheureusement pas beaucoup documentés sur ces questions. Tout au plus peut-on pressentir que quelque chose de ce genre se cache sous l'« affaire *Dumnorix* ». De quoi s'agit-il?

Dumnorix ou *Dubnorix* était un riche notable des Eduens très en vue, frère du célèbre druide *Diviciacos* et gendre du chef helvét *Orgetorix* (BG, I, 3, 9, 18 *sqq.*; V, 6 *sq.* KRUTA, 2000, p. 587). En -54, alors qu'il était à la tête de la cavalerie auxiliaire éduenne qui participait, aux côtés des Romains, aux préparatifs pour le débarquement dans l'île de Bretagne insulaire à partir d'un site appelé *Portus Itius* (nom romain de l'actuel port de Boulogne-sur-Mer dans le pas-de-Calais), il prétexta un interdit religieux pour refuser catégoriquement d'accompagner César dans son expédition outre-mer (BG, V, 6, 3). Avait-il consulté les sorts? Nous ne le savons pas, et toujours est-il qu'il quitta derechef la garnison romaine à la tête de ses hommes. César, qui n'en fut visiblement pas surpris, lança à sa poursuite la cavalerie dont il disposait encore, avec ordre de l'exécuter sommairement, ce qui fut fait au yeux des siens (BG, V, 7, 7-9). Les conséquences de l'assassinat du chef éduen anticipèrent d'un an celles de la mort du Sénon *Acco* et du *gutuatros* carnute, exécutés eux-aussi mais après jugement - il s'agit en l'espèce de deux procès politiques - (BG, VI, 44, 2; VII, 1, 4). La noblesse gauloise, un moment paralysée par la peur (BG, V, 7, 9), manifesta en secret une volonté de résistance plus farouche face à ce qu'elle devait considérer comme un sacrilège au même titre que le pillage de ses sanctuaires où s'entassait le butin voué aux dieux (BG, VI, 17-18).

Salomon REINACH explique cet interdit par l'horreur du sang, dont les druides devaient absolument se garder de toute souillure (REINACH, 1913a, rééd. 1996, p. 278-279). Cela ne me paraît pas très convaincant dès lors qu'ils participaient ou présidaient à des sacrifices sanglants (cf. *supra*), d'une part, qu'ils exerçaient un commandement militaire, d'autre part (cf. *infra*). Pour Le Roux, l'interdit, presque jamais collectif, concernait avant tout le premier personnage de la société aristocratique et guerrière celtique (LE ROUX, 1986, p. 132 *sq.*). Ce ne sont là que les principales hypothèses. On peut se perdre en conjectures, car *Dumnorix* n'a pas fourni⁹⁹ d'explication de son geste, et les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

interprétations de sa signification, religieuse ou non, peuvent être nombreuses. Quoi qu'il en soit, en méconnaissant ce fait ou en feignant de le méconnaître pour se débarrasser d'un personnage encombrant qu'il soupçonnait de le trahir, César condamnait inévitablement *Dumnorix* à accomplir son geste.

Par ailleurs, ces « *religiones* » peuvent être comparées à l'interdit qui empêchait le vergobret éduen de sortir du territoire de sa cité (BG, VII, 35, 2), interdit auquel n'était pas soumis un druide puisque précisément *Diviciacos* prit, en -52, le commandement de l'armée éduenne pour aller guerroyer au nord, hors des frontières civiques. Ces « *religiones* » avaient donc une grande emprise sur l'ensemble de la nation, faites de croyances irrationnelles et d'interdits qui constituent la partie négative de la religion, telle que nous l'entendons aujourd'hui (BG, VI, 13, 7; 16, 1).

Plus discutable est le **tabou alimentaire** qui aurait interdit aux guerriers de *Vercingetorix* assiégés dans *Alesia*, de manger les chevaux de leur cavalerie, estimée à 15000 têtes au début de la campagne (BG, VII, 64, 1), ce qui aurait motivé son renvoi (BG, VII, 71, 1-5). J'observe en passant que l'effectif réel du cheptel a pu être très supérieur à celui qu'énonce César, un cavalier gaulois – surtout parmi les nobles les plus fortunés – ayant parfaitement pu disposer de plusieurs montures pour assurer sa remonte, ce que le texte ne nous dit pas. L'interdit alimentaire est du moins la thèse de Salomon Reinach (1900c, rééd. 1996, p. 289-301), qui ne repose sur aucun fondement textuel, et à laquelle il m'apparaît de nos jours totalement impossible de continuer à souscrire. J'y vois deux raisons, archéologique et militaire.

La première raison, c'est que les découvertes archéologiques de ces trente dernières années ont démontré que le cheval faisait partie intégrante du bétail consommé, dont on retrouve maints déchets culinaires dans les habitats celtes de toute la période de La Tène, et antérieurement à celle-ci. À l'époque où écrivait le vénérable savant, je dois dire qu'à sa décharge on ne se souciait absolument pas des rebuts de cuisine. Si « *Les Gaulois avaient, en effet la passion des chevaux* » nous dit César, et qu'« *ils les acquièrent à n'importe quel prix* » (BG, IV, 2), ils les trouvaient parfaitement à leur goût pour la préparation de certaines de leurs recettes culinaires. On constate seulement que la présence de la viande chevaline dans l'alimentation humaine est beaucoup moins régulière et plutôt géographiquement restreinte à la Gaule septentrionale, que l'emploi généralisé de la bête comme animal de selle ou force de traction (MENIEL, 1987, 1992, 2001, p. 39, 57-61, 101, 111-113). À La Tène D, les sites les plus pauvres en restes osseux chevalins sont les *oppida* tandis que les *vici* sont plus riches; le cas des *aedificia* est plus complexe. À la différence de ce qu'on constate pour d'autres animaux domestiques qui entrent dans l'alimentation carnée des hommes, les travaux de Patrice Méniel ont clairement établi que le cheptel chevalin était stable dans les restes culinaires des mammifères domestiques retrouvés dans les sites d'habitat gaulois à La Tène finale, entre -150/-130 et -20/1. S'il existe des situations contrastées selon les lieux, cela doit dépendre d'habitudes culturelles et de traditions alimentaires régionales que seule une analyse fine du phénomène permettrait de détecter (MENIEL, 2001, p. 110; ARBOGAST et al., 2002, p. 54-58).

La seconde raison tient essentiellement à des raisons militaires, à la fois stratégiques et tactiques comme j'ai déjà eu l'occasion de le souligner (DEYBER, 1987b). La thèse que je défends est la suivante : non seulement *Vercingetorix* a estimé - du point de vue militaire à mon avis partiellement à tort - que cette force montée ne lui servait absolument plus à rien après l'échec de sa percée des premiers travaux d'investissement romains de la place, mais il a considéré à juste titre qu'elle constituait le seul recours qu'il possédait encore pour lever des renforts dans les *civitates* de Gaule restées encore indépendantes, et constituer une armée de secours. Pour donner consistance à cette ¹⁰⁰ stratégie, il lui fallait réagir très vite, et il

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

n'avait pas d'autre solution à sa disposition que de s'appuyer sur les cavaliers nobles, l'élite des tribus gauloises qui constituait plus de 20% de son corps de bataille. En outre, en chef militaire avisé qu'il était contrairement à tout ce qu'on a pu dire à tort sur son manque de qualités militaires (DEYBER, 2002, p. 261 *sqq.*), il anticipait les besoins tactiques de cette future armée gauloise de secours qui avait besoin de cavalerie (elle comptait encore environ 8000 cavaliers qui firent forte impression sur César une fois que ceux-ci furent déployés dans la plaine, en avant des lignes romaines : BG, VII, 76, 79), ne serait-ce que pour effectuer ses reconnaissances, se flanc-garder et se ménager des soutiens. Je saisis l'occasion de cette affaire pour signaler qu'aujourd'hui, on ne procéderait absolument plus de cette manière. En effet, selon les doctrines militaires en vigueur dans les armées modernes, on n'envoie plus de renforts à une armée qui perd. Revenons aux guerriers de *Vercingetorix* : comment auraient-ils pu répugner d'un côté à manger du cheval, et de l'autre consentir de sang froid à se livrer à des actes d'anthropophagie sur leurs semblables pour vaincre la famine qui les tirait (DAUBIGNEY, 2003, p. 324-327 recense depuis LT A à D divers cas, toujours en situation extrême)? Sauf à devoir admettre que la vie d'un cheval dépassait en valeur celle d'un homme ? Si donc des interdits alimentaires ont existé, je pense qu'il faut aller les chercher ailleurs.

Plus réalistes sont peut-être les **interdits liés à des phénomènes astronomiques et climatiques**. Tous les Anciens étaient sensibles aux tremblements de terre, éclipses et autres phénomènes atmosphériques. Pour l'époque de La Tène finissante, nous sommes mal documentés sur les premiers (sur les éclipses, v. PARKER-PEARSON, 2007, p. 444-446) mais nous savons qu'une pluie ou un orage, pour peu qu'ils fussent violents, pouvait interrompre une action militaire, la retarder ou l'empêcher.

Curieusement, en effet, les deux derniers phénomènes constituent des facteurs qui émoussent les qualités guerrières des Gaulois, tandis qu'ils laissent insensibles les Romains. Peut-être se cache-t-il derrière cette manière de faire des causes religieuses, que les textes passent sous silence. Je citerai à l'appui deux exemples, à dix ans d'intervalle. Le premier, peu connu, se situe en -62/-61, dans le contexte de la révolte des Allobroges après leur ambassade manquée à Rome, l'année précédente. A l'occasion d'une course poursuite, Gaulois et Romains tombent dans un combat de rencontre alors qu'éclate un violent orage : « *Pendant qu'il [Manlius Lentinus] poursuivait quelques fuyards, il tomba sur Catagnatos lui-même [c'est le chef de la rébellion] et il aurait péri avec toutes ses forces, si un violent orage ne s'était tout à coup levé et n'avait empêché les barbares de le poursuivre* » (DION, XXXVII, 47). Comprenons : les Gaulois ont abandonné la partie alors même qu'ils disposaient de la supériorité tactique. Le second exemple, célèbre car de lui a dépendu le dénouement marqué par la prise de la ville, se place en mars-avril -52, en plein siège d'*Avaricum* (Bourges) : « *Le lendemain, César fit avancer une tour [en avant du murus gallicus de la ville] et redresser les terrassements qu'il avait entrepris [car ils avaient été sapés plusieurs fois par les défenseurs]; là-dessus, il se mit à pleuvoir abondamment, et ce temps lui parut favorable à l'attaque, car il apercevait quelques relâchements dans la garde du rempart* » (BG, VII, 27, 1; trad. CONSTANS). Il est vrai que les *oppidani* assiégés avaient mené au cours des deux jours précédents de durs combats de nuit*, qui avaient sûrement émoussé leur résistance (BG, VII, 24-26), et que depuis vingt-six jours, les conditions climatiques avaient été particulièrement détestables : « *Les soldats [romains] étaient [...] retardés dans leurs travaux par un froid opiniâtre et des pluies continuelles* » précise César (BG, VII, 24, 1) repris ou confirmé par Dion inspiré d'autres sources (DION, XL, 34, 3). Quand on connaît l'endurance des Gaulois et leur aptitude à combattre dans des conditions extrêmes – j'ai éprouvé cela étant moi-même officier –, j'ai du mal à me résoudre à penser qu'un orage d'un côté, une pluie de l'autre, mêmes violents, ont eu raison de leur détermination à combattre au point de laisser le terrain libre à la manœuvre

ennemie. Je penche plutôt pour l'hypothèse selon laquelle les Gaulois y ont vu à chacune des deux reprises un funeste présage, un signe défavorable qui leur intimait d'abandonner temporairement le combat. L'ennui, pour eux, c'est que ceux d'en face ne partageaient pas les mêmes convictions, et, une fois de plus, exploitèrent la faille et l'emportèrent sur le sort.

Un officier dans lequel d'aucun croient reconnaître le célèbre Vitruve, qui aurait servi comme officier dans l'armée de César et se serait particulièrement illustré dans la réalisation des travaux d'investissement romains d'*Alesia*, a rapporté, dans son ouvrage consacré aux *Ruses de guerre*, deux anecdotes très intéressantes qui montrent à quel point l'interprétation de présages ou de prodiges pouvait entraîner des conséquences incalculables pour ceux qui y attachaient du prix. Le premier exemple se situe en -58, en Haute-Alsace. César, qui connaissait bien le calendrier utilisé par les Germains, décida d'attaquer Arioviste quand la lune fut décroissante, cette période étant réputée néfaste par ses ennemis. Les faits donnèrent raison au proconsul, qui battit Arioviste pendant une seule bataille rangée.

Le deuxième exemple se situe à la fin de la Guerre des Gaules, en -51, pendant le siège d'*Uxellodunum*. Constatant que les assiégés résistaient farouchement à *Hirtius*, César décida de les assoiffer en détournant la source principale à laquelle ils s'approvisionnaient. Les Cadurques interprétèrent comme un signe néfaste l'assèchement rapide de cette source (Loulié), y voyant l'expression que les dieux leur avaient retiré leur confiance, et se rendirent dans les conditions qu'on sait. Ces deux exemples montrent à quel point César et ses officiers connaissaient bien leur ennemi, ses croyances, usages et coutumes. Cela dément aussi les auteurs contemporains qui ne voient en César qu'un compilateur de ses prédécesseurs pour tout ce qui touche à la religion gauloise. En excellent militaire qu'il était, César était parfaitement informé des réalités de son temps, et il sut en faire l'usage militaire qui convenait à l'exercice d'une bonne tactique, car il est un principe militaire de base qui veut qu'on connaisse son ennemi pour mieux le vaincre.

La conduite des opérations était aussi ponctuée de cérémonies dont nous connaissons l'existence par les textes, et dont l'archéologie rend compte, mais dont nous ignorons le nom indigène. Elles présentent des similitudes avec le « *votum* », l'« *evocatio* » et la « *devotio-supplicatio* » romaines (LE BONNIEC, 1969, p. 109). Il faut bien évidemment avoir à l'esprit que si les Grecs et les Romains ont tiré des parallèles avec la situation qu'ils connaissaient dans leurs armées, les réalités gauloises recouvertes par les termes qu'ils ont employés étaient peut-être fort éloignées des interprétations qu'ils nous en ont données. À côté des pratiques divinatoires, des sacrifices de purification et de rédemption, il existait aussi des rites de consécration, ainsi que nous l'avons vu.

Désigné par le vocable latin de « *votum* », ce rite consistait en un vœu public qu'un roi ou un chef de guerre gaulois prononçait, soit au début d'une guerre, soit pendant une campagne militaire, soit encore avant une bataille ou quand des circonstances particulièrement tendues l'exigeaient. L'orant ou le suppliant promettait au dieu de la tribu de lui faire un don pris sur le butin - éléments de panoplie du guerrier, outils, dîme prélevée sur la monnaie - ou prélevé parmi les dépouilles ennemies en échange de la victoire qu'il lui donnerait. Ce vœu qui entre parfaitement dans la procédure du don et du contre-don bien connue des anthropologues (HUBERT, MAUSS, 1899, p. 105, 135) est étayé par bon nombre de témoignages littéraires qui montrent sa permanence en dépit des vicissitudes des temps. Le rite existait ainsi en Grèce dès l'époque archaïque, puisqu'on en trouve mention dans l'*Iliade* (VII, 81-83) (DELAUVAUD et al., 2000, p. 834-839). Les Celtes qui ont fourni des générations de mercenaires à la Grèce puis à Rome se sont peut-être inspirés de ces rites guerriers qu'ils ont vu pratiquer autour d'eux, et qu'ils ont ensuite importés chez eux. Alain DAUBIGNEY a procédé à leur recensement, le plus ancien témoignage historiquement daté se situe en -222₁₀₂ (JORDANÈS, *S.T.*) et le plus récent au

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

+VI^e s. (PROCOPE, II^e tétrade, II, XXV).

En ce qui concerne la Gaule de La Tène finissante, nous n'avons pas à notre disposition d'exemple de **sacrifice d'action de grâce** similaire à celui que rapporte Diodore. Bien que l'événement relaté soit antérieur à La Tène D, je l'ai retenu pour sa valeur d'exemple des usages en vigueur. L'anecdote, qui se déroule au milieu de la première moitié du –II^e s. (La Tène C2), met en scène des mercenaires galates engagés dans la troisième guerre de Macédoine. A l'issue d'une bataille dont il est sorti victorieux, un de leurs chefs rassemble les prisonniers dont il fait deux lots : « *Après les avoir couronnés [ceux du premier lot], il sacrifia aux dieux ceux qui avaient le plus bel aspect et qui étaient dans la fleur de l'âge, si toutefois un dieu peut accepter de telles marques de vénération. Tous les autres [ceux du second lot] il les abattit à coups de javalots [...]* » (DIODORE, XXXI, 13). Les sacrifiés du premier lot sont offerts aux dieux - qui ne sont pas cités - selon un rite pré-défini, le sacrifice humain intervient en conclusion d'un vœu qui a été prononcé avant le début de la bataille, ou pendant son déroulement, pas après. Ceux qui sont percés de traits en revanche, le sont dans le cadre d'une exécution sommaire, sans prononcé de jugement judiciaire et en dehors de tout rite religieux mais selon les usages de la guerre en vigueur. Engagés loin de chez eux comme mercenaires, les Galates n'avaient que faire de ces prisonniers, dont le nombre devait excéder les moyens dont ils disposaient pour les gérer efficacement. Les épargner et les laisser libres sur leurs arrières constituait de surcroît un risque de les voir reprendre les armes à la première occasion ; le chef a donc donné ordre de les éliminer impitoyablement, sans que cela suscite étonnement ni réaction. Un autre passage de Diodore vient à l'appui de cette description, où il est dit, toujours à propos des Galates : « *Ils se servent également des prisonniers de guerre comme de victimes sacrificielles en l'honneur des dieux* » (DIODORE, V, 32).

Pour La Tène D, le témoignage de César sur les sacrifices sanglants effectués dans un contexte guerrier que j'ai déjà sollicité, reste irremplaçable (BG, VI, 16-17). En effet que dit César ? Il écrit : « *Ceux qui se trouvent habituellement dans des combats ou face à d'autres dangers, prennent des hommes comme victimes sacrificielles ou font vœu de le faire et pour ces sacrifices ils utilisent le ministère des druides* ». Puis, plus loin il ajoute : « *Après la victoire, ils lui [à Mars] immolent le butin vivant* ». Ce sont certes des considérations générales, et on aurait apprécié en savoir plus en termes de localisation géographique et de repères chronologiques. Prenant prétexte de ces imprécisions, certains auteurs ont douté que César ait été témoin de tels événements, ou se soit fait rapporter par ses officiers d'état-major, ou qu'il en ait été informé par des Gaulois de son entourage – cette thèse est défendue en particulier Jean-Louis Brunaux, sans preuves (BRUNAUX, 2000a, p. 161-162) -. Quoi qu'il en soit, dans ces textes, César distingue clairement le sacrifice humain en général (BG, VI, 16-17), de l'exécution judiciaire proprement dite (BG, V, 56; VI, 17; 19), dont les fouilles de Fesques (Seine-Maritime) et d'Acy-Romance attestent de la dure réalité à La Tène D (BRUNAUX, 2000a, p. 168-170; 2004, p. 148 et *v. supra*).

Un autre exemple de « *votum* » touche, lui, un objet de prix. Des Gaulois en service dans l'armée du chef insubre Arioviste - à ne pas confondre avec le roi du même nom adversaire de César en –58 -, en –222, avaient fait le vœu de consacrer à leur Arès / Mars celtique, un torque pris sur les dépouilles des soldats romains de l'armée de *Flaminius*. Florus, de qui nous tenons ce témoignage, écrit en effet : « *Les Gaulois, sous la conduite d'Arioviste, avaient fait vœu à Mars de lui offrir un torque avec le produit de nos dépouilles* » (FLORUS, *Epit.*, II, 4).

Même s'ils sont rares, les exemples littéraires de « *votum* » attestent sans équivoque l'existence du rite à La Tène D; quant aux restes d'hécatombe du vaincu et du butin pris à lui, les restes humains, animaux et matériels du trophée-sanctuaire guerrier de Ribemont-sur-Ancre (La Tène C1 et D2), d'une part, des sanctuaires de Gournay-sur-Aronde (de La Tène C1, voir B2, à D1a), Montmartin (La Tène D1a) et Entremont (seconde moitié du

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

–IIe s.), d'autre part, sont là pour témoigner de la persistance et de la variété de ces macabres usages du -IIIe s. à la fin du -IIe s., tant en Gaule du Nord qu'en Gaule du sud. Serait-il alors si étonnant qu'ils aient perduré jusqu'à l'époque de César qui en fait état? Si nos sources archéologiques sont à ce point indigentes pour nous montrer plus affirmatifs, ne convient-il pas de rester prudent quant à l'avenir? Il y a trente ans, la communauté scientifique doutait totalement de la réalité matérielle des sacrifices humains et des trophées guerriers; on mettait même en doute le fait qu'ils n'aient jamais pu exister. Nous savons depuis ce qu'il convient d'en penser (ARCELIN, BRUNAU, 2003, p. 59-68; BRUNAU, 2004, p. 99-124, 144-145; DAUBIGNEY, 2003, p. 329-331). Reste la fin de la période de La Tène D.

Pour le milieu du Ier s. av. J.-C. et La Tène D1b-D2a, Jean-Louis Brunau, se fondant sur la raréfaction des découvertes par rapport à celles des deux siècles précédents, affirme que « *les choses avaient bien changé* » dans la société gauloise (BRUNAU, 2000, p. 198). En ce qui me concerne, je ne pense pas que le fait que nous ne soyons plus documentés par des sites du type de ceux de Ribemont et de Gournay permette, pour autant, de conclure à un changement culturel radical chez les Gaulois. Ribemont et Gournay ne peuvent être représentatifs de toute La Tène, et encore moins finale. Que les prisonniers n'aient plus été sacrifiés systématiquement et qu'on les ait monnayés contre rançon, d'une part, qu'on n'ait plus consacré le butin – et particulièrement l'armement – dans sa totalité aux dieux et que le vainqueur en ait remployé une partie pour son usage propre, d'autre part, les faits sont partiellement avérés grâce aux études qui ont été consacrées au champ de bataille d'*Alesia* (DEYBER, à paraître). Mais cela ne me paraît être suffisant pour que des conclusions élargies en soient tirées et validées pour l'ensemble de la Gaule. J'ajoute que la raréfaction des victimes humaines dans les sanctuaires peut aussi très bien s'expliquer par des causes militaires, par une résistance plus farouche opposée par les tribus gauloises aux entreprises des tribus voisines. Cette raréfaction intervient, du reste, au moment où apparaissent un peu partout les fameux *oppida*, villes fortes qui constituent autant de centres de résistance face aux entreprises guerrières classiques, j'y reviendrai. Des frontières stabilisées, un pouvoir aristocratique fort fondé sur la possession de ressources régulières permettant d'entretenir une force armée facilement mobilisable, aussi modeste soit-elle, et s'appuyant sur un réseau d'habitats fortifiés à partir desquels organiser une manœuvre embryonnaire, sont autant de facteurs qui ont pu régionalement changer la face des choses.

Je ne connais pas de rite « *evocatio* » dont on aurait un exemple historique en Gaule. Au lieu de combattre les dieux de leurs ennemis, les Romains avaient élaboré un système de pensée dans lequel ils cherchaient, par un rite approprié, à les séduire pour les inviter à venir s'installer à Rome où ils s'approprieraient leurs vertus. L'*evocatio* s'adressait à tous les dieux de la ville en passe d'être assiégée ou attaquée. Pour s'attirer leurs bonnes grâces, ils récitaient une formule religieuse en même temps qu'ils leur offraient des sacrifices, et leur faisaient des promesses solennelles (le *votum*) dont la teneur se résumait souvent à leur édifier un sanctuaire où un culte leur serait rendu. Relisant les sources et à la lumière de nouvelles découvertes, Joël Le Gall s'est demandé « *si les promesses de l'evocatio n'étaient pas tenues dans le pays même, devenu romain par la conquête* » (LE GALL, 1976, p. 523). Cette hypothèse expliquerait les très nombreux sanctuaires de type classique qui se développent dès la fin du -Ier s., sur ou à côté des vieux sanctuaires celtiques pré-existants. Car c'est une conception indo-européenne, connue des Hittites (LE BONNIEC, 1969, p. 109). L'absence de témoignage dans les textes vaut-elle pour autant preuve de l'absence de ce rite dans la religion des armées gauloises?

A vrai dire, partant de deux données, je m'interroge aussi sur les nombreuses épithètes d'époque gallo-romaine dont on a paré le ¹⁰⁴ dieu Mars assimilé à *Tentates* (v. infra : 2b,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Cultes et divinités). Le grand dieu Mars-*Tentates* ou *Toutatis* des peuples les plus puissants, n'aurait-il pas « assimilé » dans des temps anciens, les divinités guerrières ou liées à la guerre des tribus les plus faibles qui auraient été vaincues militairement à l'occasion d'un épisode guerrier inconnu des sources? Toute *devotio* d'une ville était précédée de l'*evocatio* de ses dieux nous rappelle Macrobe, et la Gaule n'y a pas échappée lorsque Rome l'a conquise (MACROBE, *Sat.*, III, 9). Ce « rite banal du vieil arsenal religieux romain de la guerre » était-il partagé par les Gaulois, ou une partie d'entre eux? De la même manière, nous ne savons pas quel usage les Celtes faisaient des emblèmes ennemis dont ils s'emparaient au combat, mais peut-être s'approprièrent-ils ce qu'elles représentaient d'idée, de symbole, comme ils le faisaient des torques et des têtes de leurs adversaires tombés sous leurs coups (v. infra : 2a, Cultes militaires et divinités guerrières officielles)? Ces hypothèses pourront sembler à d'aucun gratuites mais je crois devoir les poser car il n'est pas de fait qui n'ait une raison.

En revanche, je ne suis pas Jean-Louis Brunaux dans son raisonnement qui veut qu'en s'emparant du torque – a fortiori en or et dans lequel il voit un insigne divin - d'un ennemi mort au combat, un guerrier gaulois vainqueur s'appropriait les vertus divines qu'il représentait (BRUNAUX, 2000a, p. 193-195). Aucun texte n'autorise une telle interprétation. La pratique celtique - bien réelle tant il est vrai qu'elle est attestée par les textes et l'archéologie - de s'emparer des torques des ennemis morts à la guerre et leur offrande aux dieux relève du *votum*, non de l'*evocatio*. Je pense que cette pratique celtique n'a rien à voir avec la romaine, et que le terme latin *evocatio* ne peut servir à la coiffer.

Reste le rite de la « *devotio-supplicatio* » au sens latin du terme. A Rome, c'était un rite archaïque et assez exceptionnel de sacrifice de substitution, par lequel un chef, à la veille d'une bataille, se vouait aux dieux infernaux pour qu'ils sauvent son armée et lui donnent la victoire (LE BONNIEC, 1969, p. 109). Une fois encore, on retrouve les accents du don et du contre-don évoqués à l'occasion de l'examen du *votum*.

On connaît ainsi grâce à César, l'existence d'un cas unique de *devotio* collective dans l'affaire de ces six cents *soldurii* du chef sotiate *Adiatuanos* « voués » à mourir avec leur chef : « La condition de ces hommes est la suivante : ils jouissent de tous les biens de la vie avec ceux auxquels ils se sont unis par les liens de l'amitié; si leur chef périt de mort violente, ils partagent le même sort en même temps que lui, ou bien se tuent eux-mêmes; et, de mémoire d'homme, il ne s'est pas encore trouvé personne qui refusât de mourir quand l'ami auquel il s'était dévoué était mort » (BG, III, 22; trad. RAT). Ce puissant chef aquitain de -56 est attesté aussi par la numismatique avec une légende monétaire dont l'avvers présente REX ADIETUANUS et le revers SOTIOTA. Nous n'avons donc pas de raison de douter de l'authenticité du personnage. Les quelques auteurs qui ont étudié cette institution du « sacrifice de soi » dans le détail de laquelle je ne rentre pas ici car elle dépasserait le cadre de mon étude, notent qu'elle n'a laissé aucune trace dans notre vocabulaire, nos traditions, et que force est de constater que l'archéologie ne nous documente pas mieux. Il s'agit sans aucun doute d'un acte extrême, qui était accompli dans des circonstances prévues par un code d'honneur contraignant dont nous ignorons tout des détails (TESTART, 2004a, p. 159-162; BRUNAUX, 2000a, p. 210, 213-215; 2000, p. 44, 64-65).

Mais c'est une institution incontestablement celtique, dont le plus ancien témoignage connu remonte à la bataille de Télamon, en -225 (La Tène C1), où l'on voit le chef *Anéroestos*, roi des Gésates transalpins qui furent engagés comme mercenaires par les Boïens et les Insubres contre Rome, quand la défaite fut consommée, se retirer en un lieu écarté et tuer tous ses proches de sa main avant de se donner lui-même la mort (POLYBE, *Hist.*, II, 22 et 31). La mort par délégation - les « dévoués » se laissent volontairement tuer par leur chef auquel ils sont indéfectiblement attachés -, ou par suicide - le chef se tue lui-même

après avoir tué ses « dévoués » - est préférée à l'unanimité au déshonneur de la captivité (DIODORE, XXV, 13).

De nombreux auteurs modernes, prenant prétexte de la scène **alisienne** de reddition de *Vercingetorix* à César relatée longtemps après les faits par Plutarque (*Vie de César*, XXVII), Florus (I, XIV, 20-26) et Dion Cassius (XL, 41), ont vu dans cet exemple une *devotio-supplicatio* (JULLIAN, III, 1909, p. 532 et REA, 1901, p. 135; BRUNAUX, 2000a, p. 199-201). Les trois auteurs antiques ont peut-être puisé leurs sources dans des archives perdues, à moins qu'ils n'aient cherché leur inspiration dans des sources non documentaires et tardives, sans rapport avec l'événement (HARMAND, 1984, p. 326-327). Le récit de cette reddition fait par César, en style parfaitement militaire, sec et précis comme il se doit (BG, VII, 89, 1-3), n'autorise absolument pas une telle affabulation dont Christian Goudineau a du reste fait litière : après la tenue d'un ultime conseil de guerre, *Vercingetorix* a été démis de ses fonctions et livré par ses pairs, et les guerriers de son armée ont jeté leur armes par-dessus le rempart en signe de reddition (GOUDINEAU, 2001, p. 323-328). Quelques mois auparavant, à *Avaricum*, s'était produit un grave précédent passé inaperçu des auteurs modernes : *Vercingetorix* avait été accusé de trahison par ses pairs, et avait bien failli être déposé par le conseil armé pour avoir pris, seul, des initiatives mettant en péril toute l'armée gauloise ; cette liberté de pensée et cette indépendance d'action – des ordres avaient suivi – n'avait pas été du tout du goût des autres chefs, car l'événement s'était produit pendant que les opérations battaient leur plein (BG, VII, 20-21). J'ajoute pour ma part que c'est peut-être en raison même de ces mesures militaires, prises sur l'initiative des chefs gaulois d'*Alesia*, que César a fait preuve de mansuétude à l'égard de certains peuples au point de grâcier les Arvernes et les Eduens, et sans doute quelques-uns de leurs alliés.

J'ai souligné à plusieurs reprises que la noblesse sacerdotale avait occupé une place de choix dans la société celtique, position qui lui avait permis de gérer la violence, tantôt poussant les uns à la guerre, tantôt incitant les autres à la tempérance. J'ai montré qu'elle présidait aux rites qui concouraient à la réalisation de la victoire. Le tableau ne serait pas complet si je ne disais mot de sa présidence aux rites qui venaient la sanctionner.

v. L'arrêt des hostilités et ses conséquences, les rites de la victoire, une géographie du sacré guerrier.

Pour l'époque de La Tène D, hors mis les trois textes que nous avons déjà cités (CESAR, BG, VI, 17, 18; DIODORE, V, 32; STRABON, IV, 4, 5), nous sommes à la vérité peu documentés sur le sort physique que les Gaulois réservaient aux personnes des guerriers vaincus et à leurs montures, leurs armes, leurs équipements et harnachements (pour ce qui concerne les aspects profanes de ce dossier, v. *infra*, C, 5, La fin du conflit et le traitement du vaincu). La difficulté s'accroît encore si l'on essaie de distinguer des pratiques individuelles - la décollation de la tête de l'ennemi vaincu sur le champ de bataille, voire en plein combat, par exemple - des pratiques collectives - l'érection du trophée avec le reste des dépouilles humaines après la bataille, et le don du butin aux divinités dans le sanctuaire tribal, par exemple -. La rareté des sources textuelles pour tout ce qui a trait à la religion ne favorise pas l'interprétation des découvertes. Certes, les découvertes archéologiques de sanctuaires et de restes attribuables à des pratiques cultuelles guerrières se sont multipliées depuis une vingtaine d'années, renouvelant profondément nos connaissances en ces domaines, mais en raison de la faiblesse des moyens mêmes attribués à la recherche, beaucoup de sites n'ont pas été exploités à la mesure de l'intérêt qu'ils suscitent. Nous examinerons les autres pratiques, en particulier la prise du crâne, dans la troisième sous partie consacrée aux frontières de la vie religieuse et aux lois de la guerre (v. *infra*, 3).

De ce fait, les **pratiques culturelles collectives** qu'on entrevoit **dans les sanctuaires** restent, pour l'heure, encore d'interprétation délicate. Pour esquisser **une géographie du sacré guerrier**, nous nous sommes beaucoup inspirés de l'enquête réalisée par Patrice Arcelin et Jean-Louis Brunaux « *Sur les sanctuaires et les pratiques culturelles de la Gaule celtique* », publiée dans *Gallia* en 2003. Nous en avons extrait, en les synthétisant, les sites qui entretenaient un lien manifeste avec la guerre et qui nous apparaissaient les plus significatifs. Ce bilan présente l'incomparable avantage de recenser à peu près tous les sites connus ou peu s'en faut – nous avons introduit quelques compléments –, d'une part, de proposer une relecture critique du fonds ancien des données, d'autre part, enfin il intègre les témoignages littéraires antiques sur la Gaule (BRUNAU, 2000a, p. 205-208; ARCELIN, BRUNAU, 2003, p. 6-7). Ce tableau ne serait pas complet si nous ne faisons pas observer que nous ne connaissons aucun site de champ de bataille de La Tène D où une armée gauloise affrontée à une autre armée gauloise, germaine ou romaine a remporté une victoire indiscutable sur ses ennemis et offert à Mars ses prises de guerre. Le rares sites contemporains de la Guerre des Gaules que nous connaissons ont été le théâtre de défaites gauloises face à Rome. L'archéologie des champs de bataille est encore balbutiante et beaucoup de chercheurs n'ont aucune appétence pour ce genre nouveau, en revanche de plus en plus en vogue dans les pays anglo-saxons. Les données factuelles tirées du bilan Arcelin - Brunaux fonctionnent donc comme un négatif des rites de la victoire pratiqués par les Gaulois de La Tène D. Les dépouilles guerrières conservées dans tous les sanctuaires guerriers qui ont fait l'objet, ne serait-ce que d'un repérage, constituent autant de témoignages en faveur d'événements militaires répétés sur plusieurs générations, dont les textes ne nous ont pas conservé le souvenir, mais dont la réalité ne saurait être mise en doute. Tout aussi suggestives sont les statues de guerriers accroupis d'Entremont, représentants anonymes d'une aristocratie guerrière présentant ses trophées humains accumulés comme autant de combats gagnés ou de batailles remportées défiant le temps (ARCELIN, GRUAT et al., 2003, p. 212-213, fig. 123; reconstitution dans BRUNAU, 2004, p. 104, fig. 48). C'est ce que je vais maintenant successivement examiner.

En ce qui concerne **l'armement et l'équipement pris à l'ennemi**, il est devenu à peu près évident, maintenant, que le parti vainqueur sur le champ de bataille le gardait pour le rapporter au **sanctuaire** de la tribu, à l'imitation de ce que faisaient d'ailleurs les Romains (DAUBIGNEY, 2003, p. 322; DEYBER, 2008). Un curieux passage de Plutarque illustre cette pratique. Dans le chapitre 26 des *Vies Parallèles* consacré à César, le narrateur écrit en effet : « *Les Arvernes montraient une petite épée suspendue à un de leurs temples [qu'ils présentaient] comme une dépouille prise à César. Ce dernier ayant plus tard l'occasion de voir la chose de ses propres yeux [donc avant l'année -50], se mit à sourire quand ses amis lui demandèrent l'autorisation de la décrocher, il ne le permit pas, la considérant comme une chose sacrée* ». Nous ne savons évidemment pas quelle part faire à ce récit, compris entre le mythe et la réalité, mais il est révélateur d'une pratique dont il est clair que le divin César et ses propagandistes ont su tirer un bénéfice politique. Selon une tradition bien établie dès le -III^e s. (La Tène B2-C1), les sanctuaires gaulois regorgeaient de richesses au milieu du -I^{er} s. : Suétone (*Div. Iul.*, 54, 2) nous dit que César les pill²⁹. En dehors de ces deux mentions dont la première relève de l'anecdote, les rites de la victoire, qu'on voit pratiqués par les Gaulois dans les textes de César, Diodore et Strabon, sont bien documentés par les *realia* que les fouilles mettent à jour dans les sanctuaires et des aires culturelles de nature très variée. Des constructions diverses ont été édifiées pour l'exposition du butin : portiques en pierre dans le Midi,

²⁹ Ces pillages à grande échelle finançaient sa guerre ~~107~~ Gaule et sa carrière politique à Rome.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

enclos fossoyés et palissadés en Gaule interne du Nord, de l'Ouest et du Centre-Est, balustrades sur tablier de pont en Helvétie. Nous ne savons si ces lieux sacrés ont été édifiés grâce à l'argent procuré par le butin mais nous ne pouvons l'exclure. Je m'arrête à quelques exemples régionaux particulièrement suggestifs.

- **En Gaule du nord.**

Les lieux de culte avec dépôts d'armes et restes humains apparus vers La Tène B2³⁰ perdurent peu ou prou jusqu'à La Tène D2. Deux sites remarquables, Gournay-sur-Aronde (Oise) et Ribemont-sur-Ancre (Somme) ont alimenté depuis trente ans de très nombreuses études, travaux qui ont donné matière à une non moins importante production scientifique et littéraire. Le trophée-sanctuaire de **Ribemont-sur-Ancre**, édifié pour rendre grâce aux dieux et en l'honneur des guerriers belges tués pendant une bataille qui s'est déroulée à cet emplacement autour de –260 (La Tène B2) contre des Armoricaïns, mais qui n'a pas laissée de trace dans les textes, fonctionne jusqu'à l'époque romaine incluse. Pour ce qui concerne La Tène D, pendant deux siècles les Belges y ont soigneusement entretenu un culte de nature héroïque, accompagné de sacrifices de commensalité et d'offrandes de *militaria* (BRUNAU, 1999, p. 183-184, 209, 247; fig. 62 p. 246, 63 p. 251; tab. II, p. 249). Cependant, les archéologues ont relevé lors de leurs fouilles une difficulté de taille qui touche aux horizons chrono-stratigraphiques. En effet, alors que tout apparaît fixé au –IIIe s. et que le sanctuaire guerrier fonctionne bon an mal an jusqu'au –Ier s., on ne trouve pas de *realia* pouvant être rattachés avec certitude au –IIe s., ou alors il faut admettre que la typologie du matériel du –IIIe s. s'est perpétuée sans discontinuité jusqu'au –IIe s., empêchant d'opérer tout séquençement chronologique. Il n'est pas dans mon intention d'entrer ici dans un débat qui ne se limite pas à Ribemont, tant il concerne de nombreux autres sites de l'ancienne Gaule. En résumé, le sanctuaire a connu quatre grandes étapes : la première, aux alentours de –260, marque l'établissement d'un trophée militaire; la deuxième voit, au –IIe s., l'instauration d'un culte rendu aux vainqueurs morts précédemment au champ d'honneur; à la fin de La Tène D1, on assiste à l'apport dans le sanctuaire d'armes de type *Alesia*; vers –30/-25, une quatrième et dernière étape est franchie avec l'édification d'un premier temple de conception méditerranéenne, qui reprend le même plan que celui du –IIIe s., et qui est reconstruit plusieurs fois à l'époque romaine. Pendant La Tène D2b, des guerriers auxiliaires gaulois qui ont combattu dans les rangs de l'armée romaine reviennent chez eux en y apportant du matériel de guerre pris à l'ennemi. En outre, à cette époque, les monnaies gauloises font irruption à Ribemont comme dans tous les sanctuaires belges où elles relaient les offrandes antérieures et surclassent, et de loin, tout le reste de la documentation archéologique (BRUNAU, 1999, Annexe III, p. 254-270; BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 24-26, 34-38, 45-46). A l'inverse, vers –150, à **Gournay-sur-Aronde**, à la transition La Tène C2 – La Tène D1a, le sanctuaire (palissade extérieure et porche

³⁰ Ces sanctuaires n'ont pas d'antécédents sur le sol gaulois. Nous ne savons pas s'il s'agit d'une invention purement celtique, ou si les Gaulois se sont appropriés quelque chose qu'ils avaient vu faire ailleurs. Contrairement à ce que pense Jean-Louis Brunaux, on ne peut pas exclure une influence extérieure. A titre de comparaison, je signale que Durgâ (la célèbre Kali) épouse de Çiva, grande déesse indienne de la guerre, se satisfaisait par des sacrifices sanglants, traînant vers ses autels des cadavres humains et de chevaux qu'elle ramassait sur les champs de bataille (RENOU et FILLIOZAT, 1985, p. 522, n. 1073). Des mercenaires gaulois qui auraient fait partie du corps expéditionnaire d'Alexandre jusqu'en Inde, auraient-ils été témoins de ces pratiques, et les auraient-ils ensuite importées sur leur sol d'où ils les auraient diffusées ensuite ? Mais on ne trouve aucune trace de tels sanctuaires sur les marges orientales du monde celtique, ni en Bohême, ni en Bavière, ni sur le piémont de l'arc alpin, là où la civilisation laténienne fut la plus brillante et la plus innovante (BRUNAU, 2006b, p. 245). Voir note 5008

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

d'entrée) est restructuré, les offrandes d'armes s'arrêtent, les sacrifices humains et l'exposition des crânes leur succèdent, et couvrent chronologiquement la seconde moitié du –IIe s. Puis le sanctuaire ferme vers –125/-100, dans des conditions encore non élucidées (BRUNAU, MÉNIEL, 1997, p. 236, 245-249; BRUNAU, 2004, p. 92-103; *supra*).

A côté de ces deux grands sanctuaires bien documentés, existent d'autres sites cultuels moins renommés mais intéressants la recherche à plusieurs titres, notamment en ce qui concerne la nature des dépôts au fil du temps. Sans entrer dans des détails qui sortiraient du cadre de mon étude, j'ai pris pour exemple les sanctuaires de **La Villeneuve-au-Châtelot** (Aube) et de **Saint-Maur** (Oise). Leur structure paraît être la réplique de celui de Gournay-sur-Aronde et leurs dépôts d'armes s'échelonnent - à la différence de celui de Gournay - sans discontinuité depuis La Tène B2 (La Villeneuve) et C1 (Saint-Maur) jusqu'à La Tène D1/D2 (Saint-Maur) et D2a (La Villeneuve), avec un maximum de consécutions à La Tène C2 (La Villeneuve) et C2/D1 (Saint-Maur). Points particuliers : à La Villeneuve, l'outillage et l'artisanat, les ustensiles domestiques, les pièces de harnachement et de char ne sont présents dans les dépôts qu'à La Tène D1 (BATAILLE, 2007, p. 372-373, fig. 4-7 ; 377, fig. 9); par ailleurs, les armes de jet - quatre fers de javelot - ne font leur apparition dans ces mêmes dépôts, avec le fournement et les fibules³¹, qu'au cours de la troisième phase de déposition (La Tène D1b/D2a), alors qu'ils en sont totalement absents avant cette période (BATAILLE, 2007, p. 378, fig.9). Cela concorde avec ce qu'on observe par ailleurs sur des sites d'autre nature, en particulier en Gaule du Nord où l'on constate un plus grand nombre d'armes de jet à La Tène D2 qu'à La Tène D1 (LEJARS, 1996, 1998). Cela en fait tout l'intérêt par rapport aux sanctuaires précédents. Malheureusement il s'agit à Saint-Maur de fouilles anciennes de la fin du XIXe s., dont la reprise entre 1985-1987 a mesuré l'ampleur des dégâts, impuissante à les effacer. Les données de terrain glanées à l'occasion de cette reprise ont livré de maigres informations relatives au culte qui y était rendu, et à la chrono-stratigraphie (BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 69-71). Les archéologues ont été plus heureux à La Villeneuve, où des études statistiques et chrono-stratigraphiques ont pu être récemment menées avec succès (BATAILLE, 2007). Des travaux de sauvetage exécutés en 1992-1993 à **Fesques** (Seine-Maritime), ont mis au jour le plus vaste sanctuaire protohistorique du nord de la Gaule, puisqu'il couvre une surface d'environ 11 ha. Deux ensembles de structures cultuelles fossoyées et palissadées ont été identifiées. Elles ont accueilli des assemblées de guerriers de La Tène C2 à La Tène D1b. La découverte de restes osseux de jambes humaines dans 26 fosses à l'extérieur de l'enclos le plus vaste, fait songer au phénomène similaire des corps inertes exposés observé à Ribemont-sur-Ancre (BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 56-59; v. *supra*). Les recherches de ces vingt dernières années ont également permis de découvrir des enclos cultuels dans les habitats gaulois. Parmi plusieurs exemples, j'ai retenu ceux d'Estrées-Saint-Denis et d'Acy-Romance d'habitat groupé, et de Montmartin d'habitat dispersé. Dans la résidence aristocratique de « La Fosse Muette » - un autre nom prédestiné? - à **Montmartin** (Oise), géographiquement très proche des sanctuaires de Gournay et d'Estrées-Saint-Denis, les fouilles ont mis au jour un espace indéniablement consacré à des pratiques cultuelles et peut être à des rassemblements de nature politique. Les structures et le matériel archéologique - armes déformées, restes osseux humains et animaux - présentent de grandes similitudes avec les découvertes de Ribemont-sur-Ancre. Dans le temps, Montmartin aurait continué à fonctionner tandis

³¹ Fournement et fibules sont constamment présents dans La Tène B2 à D2.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

que Gournay fermait et avant qu'Estrées n'ouvre ses portes (BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 40, 56-59). A **Estrées-Saint-Denis** (Oise), les fouilles des années quatre vingt et quatre vingt-dix du siècle dernier, ont permis de mettre au jour des structures superposées et des vestiges - armes, céramique, os humains - non moins denses, s'échelonnant chronologiquement de La Tène C au Bas-Empire romain. Le caractère confus de ces travaux et des publications ne permet guère d'en savoir plus (BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 56). Les 1600 lances miniatures découvertes avec des débris d'armes réelles et des parures rituellement mutilées dans le comblement d'un puits du village de plaine gaulois d'**Acy-Romance** (Ardennes), en limite d'un centre communautaire et cultuel, témoignent d'une pratique locale dont nous ne connaissons pas la signification, mais dont le lien avec la guerre est évident (BRUNAU, MALAGOLI, 2003, p. 49-50) tant cette découverte est à rapprocher d'autres armes miniatures présentes dans les sanctuaires du Gué-de-Sciaux à Antigny (Vienne) (ENEAU, 2002), d'Argenton-*Argentomagus* (Indre) (FAUDUET, 1983), de Beringen (Limbourg, Belgique) (CHARPY, KRUTA, LEMAN-DELERIVE, 2006, p. 397, n°37/13), de Faye-L'Abesse (Deux-Sèvres) et Nalliers (Vendée) (LEJARS, 1989), de Flaviers à Mouzon (Ardennes) (TISSERAND, 1980) et de Tavaux-*Tauso*, nécropole 2 - inédit - (Jura).

- **En Gaule de l'ouest.**

Le site remarquable de « Tronoën » à **Saint-Jean-Trolimon** s'intègre à la série des sanctuaires du Nord-Est de la France, des Pays de la Loire et du Centre-Ouest. Ce sanctuaire gaulois implanté dans un site complexe de 25 ha de superficie, a fonctionné pendant tout le deuxième âge du Fer. On y a trouvé au siècle dernier des concentrations d'armes réelles, intactes ou mutilées (de La Tène ancienne à la fin de La Tène moyenne), des objets de quincaillerie et des monnaies (La Tène finale), auxquels étaient mêlés des ossements de chevaux et deux mâchoires humaines (BOUVET et al., 2003, p. 79-80, 103-104). Les niveaux antérieurs au sanctuaire gallo-romain de l'« Illéau-les-Vases » à **Nalliers** (Vendée) ont livré quantité de *militaria* gaulois de La Tène B2 à La Tène D1, qui portent les stigmates de destructions volontaires permettant un rapprochement avec d'autres sanctuaires guerriers bien documentés de Gaule septentrionale (BOUVET et al., 2003, p. 82-84, 99). Comme à Saint-Maur, l'ancienneté des fouilles ne facilite pas l'interprétation des activités cultuelles qui préfiguraient à celles du sanctuaire gallo-romain, mais le caractère guerrier du sanctuaire n'est pas niable.

- **De la Gaule du Centre aux Pyrénées.**

Les sanctuaires de plein air à dépôts d'armes et d'ossements d'hommes et d'animaux sont aussi bien présents dans cette région, du -IVe/-IIIe s. au -IIe/-Ier s. Leur fréquentation qui débute selon les lieux à La Tène B1 est souvent pérennisée par un sanctuaire gallo-romain précoce qui leur succède sans discontinuité après LT D2. En l'espèce, la conquête romaine n'induit pas de rupture. Beaucoup ont souffert de fouilles anciennes comme celui des « Crânières » (un lieu-dit au sens explicite) à **Faye-l'Abesse** (Deux-Sèvres) (GENDRON, GOMEZ-DE-SOTO, 1986), ou ont fait l'objet de recherches récentes mais limitées comme celui de « Lise » à **Muron** (Charente Maritime), ou de la « rue de la Nation » à **Bourges** (GOMEZ DE SOTO, MILCENT, 2003, p. 110-112, 124, 127-128). C'est bien évidemment trop peu pour que des conclusions élargies soient tirées sur les rites sacrificiels qui s'y déroulaient, et sur les divinités auxquels les cultes s'adressaient, mais cela remet totalement en cause la date du -IIIe s. qui était jusqu'ici généralement admise pour l'apparition et le fonctionnement des

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

sanctuaires à dépôts d'armes en Occident. Les travaux récents démontrent en effet clairement qu'ils préexistent au –IIIe s., et fonctionnent jusqu'à l'époque gallo-romaine incluse, sans discontinuité ou peu s'en faut (GOMEZ DE SOTO, MILCENT, 2003, p. 111). Des dépôts d'armes en petit nombre dans des fossés d'enclos laténiens tardifs à vocation funéraire possible, mais non démontrée, sont peut-être à mettre aussi au compte de rituels guerriers. Cela concerne les sites de La Tène D1 des « Arènes » à **Levroux** (Indre), de « Font Barbot » à **Pons** (Charente-Maritime), des « Genêts » à **Fontenay-le-Comte** (Vendée) et du « Chemin Chevaleret » à **Échiré** (Deux-Sèvres) (GOMEZ DE SOTO, MILCENT, 2003, p. 114-115, 126-127). Le sanctuaire en grotte du « Trou-de-la-Coupe » à **Touvre** (Charente) et de la zone du « Puits » de **Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac** (Dordogne) contenaient aussi des restes humains (GOMEZ DE SOTO, MILCENT, 2003, p. 112) qui, comme au « Creux-Bernichot » à **Chenôves** (Saône-et-Loire), ne sont pas sans rappeler un épisode similaire à celui qui s'est produit au « Trou-de-l'Ambre » à **Epraves** en Belgique, mais ne sont pas suffisamment explicites pour qu'on puisse les rattacher avec certitude à un ou plusieurs épisodes guerriers de la fin de La Tène D1. Certains auteurs contestent en effet cette hypothèse au profit de celles, tout aussi recevables, de meurtres rituels ou de pratiques funéraires.

- **En Gaule du centre-est.**

La faible représentation des dépôts d'armes dans les sanctuaires de plein air au profit du reste de l'*instrumentum*, complique la tâche du chercheur par rapport à ce que permettent les autres régions passées en revue. L'exemple le mieux documenté est actuellement celui du sanctuaire bourguignon à dépôts d'armes de « La Fenotte » à **Mirebeau-sur-Bèze** (Côte-d'Or), qui s'intègre aux sanctuaires de Gaule septentrionale ou du grand Ouest. Il a fonctionné de la première moitié du –IIIe s. sans interruption jusqu'à l'époque augustéenne; la phase la moins bien représentée correspond à phase de transition La Tène D1–La Tène D2 (vers –80). L'évolution dans la composition des dépôts mobiliers accompagnés de restes humains, y est nettement perceptible dans le temps (BRUNAUX, GOGUET, GUILLAUMET, MÉNIEL, RAPIN, 1985, p. 83-98, 106, 108-110; BARRAL et al., 2003, p. 141, 160). En Auvergne, la consécration de dépouilles sacrificielles et guerrières est attestée à La Tène D dans le célèbre sanctuaire de sommet d'**Orcines** (Puy-de-Dôme), où l'on célébrait Mercure à l'époque gallo-romaine, et dans le sanctuaire très bien documenté du « Puy-de-Corent » à **Veyre-Monton** (Puy-de-Dôme), qui a connu une activité maximale à LT D1b-D2a (BARRAL et al., 2003, p. 145, 162-165). En revanche, les dépôts d'armes en milieu humide découverts dans la basse vallée du Doubs comme à l'« Ilion-Chaudat » à **Champdivers** (Jura), dans divers sites égrenés le long du cours moyen de la Saône aux alentours de **Châlon-sur-Saône**, dans l'Ognon comme aux « Iles-de-Marnay » à **Marnay** (Haute-Saône), et à la confluence de l'Artière et de La Têtaine au « Brézet » à **Clermont-Ferrand** (Puy-de-Dôme), pour ne citer que quelques exemples parmi beaucoup d'autres, seraient une caractéristique des pratiques rituelles de ces régions de l'Est et du Centre-Est de la Gaule à La Tène D (BARRAL et al., 2003, p. 142, 144, 153-154). J'emploie le conditionnel car je ne suis pas totalement convaincu par cette interprétation qui veut toujours qu'on interprète ces dépôts comme étant le fruit d'un geste votif. J'observe d'abord que l'absence de structure clairement identifiée est toujours préjudiciable à une interprétation et donc réduit celle-ci à n'être qu'une hypothèse parmi d'autres. Ensuite, en période de conflit armé, les habitants de ces régions, parfaitement avisés de ce qui pouvait leur arriver, ont parfaitement pu mettre à l'abri des convoitises une partie de leur outillage, de leur quincaillerie et de leur armement, selon une pratique courante qui¹¹¹ est attestée également dans le monde grec

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(DELAUVAUD, 2000, p. 761). Beaucoup de personnes qui avaient caché leur argenterie familiale lors de la retraite allemande de 1944 dans les Vosges, l'ont perdue à jamais pour l'avoir fait à la hâte en omettant de prendre des repères pour venir la récupérer une fois l'avis de tempête passé³². Sur la base de plusieurs textes, j'émet également plus loin une autre hypothèse, en faveur cette fois-ci de **dépôts de butin**. Un milieu anaérobie présente l'incomparable avantage de bien conserver le matériel (à fortiori quand il est enveloppé dans une tissu gras) par rapport à d'autres environnements; il ne souffre absolument pas de son enfouissement, comme le montre de nos jours l'état des pièces exhumées, vingt à vingt deux siècles plus tard³³ (v. infra, I, C, 5, b : Le traitement économique du vaincu; butin).

- **L'Alsace, la Lorraine et la Suisse.**

L'enquête de Patrice Arcelin et de Jean-Louis Brunaux a négligé les pays du Bénélux, l'Alsace, la Lorraine et la Suisse qui faisaient pourtant partie intégrante de la Gaule antique. Pour les deux régions françaises, cela est parfaitement explicable : les recherches entreprises sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles celtiques y remontent à des époques anciennes, antérieures au milieu du XXe s., les publications universitaires y sont rares, celles des sociétés savantes y sont certes plus nombreuses mais sont peu accessibles et sont souvent présentées selon des normes désuètes. Pour la Suisse en revanche, le vide constaté est moins explicable. Mon travail n'a pas vocation à combler cette double lacune, qui nécessiterait un travail de recherche important³⁴; je sélectionne seulement deux exemples, le premier pris en Lorraine, le second pris en Suisse.

Si les auteurs avaient inclus **la Lorraine** dans leur bilan, ils auraient sans nul doute repéré un sanctuaire gallo-romain de sommet, dont les résultats de la fouille partielle permettent d'inférer l'existence d'un lieu dévotionnel antérieur. En effet, le site de « La-Bure » à **Saint-Dié-des-Vosges** (Vosges) me semble devoir être porté à l'inventaire des lieux cultuels gaulois, et ses découvertes ré-interprétées à la lumière d'exemples comparables, récents et bien documentés. Fait notable, il est en relation culturelle et chronologique directe avec l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (habitat aristocratique distant de 7 km) et les carrières de meules en rhyolite des « Fossottes » de La-Salle - distantes de 5 km - (TRIBOULOT, LAGADEC, 2006a). Nous sommes ici en présence d'un site de promontoire de moins de 6 ha de superficie, séparé du reste du massif vosgien par un fossé étroit mais profond dominé par un mur de barrage (« *muris gallicus* »?), et ceint d'un mur périphérique édifié en limite de la corniche de grès vosgien. La faible taille des fortifications, par comparaison à celles des autres sites fortifiés de l'âge du Fer de la moyenne vallée de La Meurthe, l'absence de porte en tenaille ou en extrémité caractéristique des *oppida* celtiques (l'existence de poternes ou de tours-porches ouvertes dans le bourrelet périphérique est en revanche plausible) me fait douter qu'il s'agisse d'un ouvrage à vocation défensive. Les fouilles effectuées de 1964 à 1992 par des érudits locaux n'ont mis en évidence aucune trace de bâti *intra-muros*. Le vaste espace compris dans la périphérie des murs n'a fait l'objet d'aucune monumentalisation à l'époque gauloise, et, libre de toute occupation, peut avoir parfaitement servi à des

³² J'évoque ici des souvenirs propres à ma famille et à ses amis de l'époque.

³³ Pendant la Seconde guerre mondiale, beaucoup de résistants ont trompé la vigilance de l'occupant et caché des armes dans des puits ou des cours d'eau en les enveloppant dans des tissus préalablement imbibés de graisse.

³⁴ Cette lacune a été partiellement comblée dans le thème spécialisé du XXIXe colloque de l'A.F.E.A.F. organisé à Bienne (canton de Berne, Suisse) du 5 au 8 mai 2005 (« Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer », dont les actes ont été publiés en 2007 postérieurement à la rédaction de cette thèse).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

rassemblements de nature diverse. De rares structures en creux ont été révélées dans cet espace par les fouilles : il s'agit de grossiers quadrilatères de quelques mètres carrés de surface, taillés superficiellement dans le roc à une date incertaine, et dont la signification précise nous échappe (les fouilleurs les ont interprétés comme des bassins « sacrés » ce qui reste à démontrer). Alain Daubigney a montré que « *l'eau et la terre, par le biais des fosses ou des puits [remplissaient] une fonction probablement équivalente à celle de l'eau* », qui elle-même n'était pas sans rapport avec la religion et la guerre (DAUBIGNEY, 2003, p. 337, 345-346). Ces dépressions humides taillées dans le substrat rocheux ont pu servir de réceptacle à des offrandes en l'honneur de *Dis Pater*, dieu souterrain. De fait, le sol environnant est jonché d'un fatras d'objets celtiques qui ne se retrouvent pas en nature, nombre et qualité, dans les habitats de la région : quincaillerie variée - lingots, restes métallurgiques, déchets ou ratés de fabrication, morceaux de tôle de bronze découpés et parfois perforés -, outils, couteaux; éléments de charrerie, charronnerie et harnachement ; bijoux variés en métal - fibules, bagues, bracelets - et en verre - bracelets, perles -; *militaria* - une dizaine de pointes de flèches et une pique de type *Alesia* -; anneaux et rouelles en bronze ou en potin; rondelles - jetons - en céramique; et, surtout, une impressionnante collection de monnaies gauloises en potin et en argent³⁵. Un grand nombre de ces objets, dont l'étude mériterait d'être reprise selon une double approche exhaustive et scientifique (en cartographiant notamment les trouvailles et en procédant à des sériations stratigraphiques), sont brisés, tronçonnés ou déformés, comme s'ils avaient subi une mutilation à caractère rituel. L'ensemble du mobilier métallique et céramique daté approximativement par les fouilleurs dans une chronologie relative désuète, est datable de La Tène D1b - plutôt que D1a - à D2b, étant observé que l'acidité du sol s'oppose à la conservation des restes osseux et qu'on n'y a pas trouvé de débris d'amphores vinaires. La faible quantité de céramique celtique en considération des surfaces fouillées et du mobilier d'autres sites régionaux solidement documentés (les *oppida* du « Chazeté » à Taintrux et de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine) me paraît fournir un argument supplémentaire *a-contrario* de l'habitat défensif. Je pense que cette situation particulière favorise l'hypothèse du site rural celtique, à vocation culturelle généraliste mais dont l'univers guerrier n'est pas absent, relayé par une fréquentation sporadique et temporaire à l'époque gallo-romaine. Cette deuxième fréquentation à caractère cette fois nettement cultuel, bien documentée par de nombreux artefacts et des restes lapidaires du I^{er} au IV^e s. (les vestiges sont concentrés au centre du promontoire : restes de trois colonnes de « Cavalier à l'anguipède », Mercure, Déesses mères [inscription « *Dianis* »], figurines, ou sont empilés sur le rempart en qualité de matériaux de réemploi : stèles funéraires, bas-reliefs dont un animal psychopompe), pérennise à mon sens une situation plus ancienne remontant à l'indépendance. Je n'écarte pas que ce site de « La-Bure » ait cumulé plusieurs fonctions : petit centre de décision placé sous une protection divine, il a pu être un lieu d'échange tout autant que de production artisanale au service de la population locale. Si le début de l'occupation de « La-Bure » semble contemporain de celui de « La-Pierre-d'Appel » (La Tène C2/D1a), l'espace sacré a pu fonctionner de manière résiduelle après l'abandon complet de l'habitat aristocratique voisin à La Tène D2b, à la suite, peut être, d'événements historiques qui affectèrent la Haut-Alsace auquel il confine, et les territoires des Séquanes, des Rauraques et des Helvètes lors de la transition La Tène D2a-D2b. Il présente de fortes similitudes avec ces innombrables lieux de culte intermédiaires - et c'est ce qui fait son intérêt - définis dès 1995 par Jean-Louis Brunaux, et dont l'étude est encore

³⁵ L'étude du numéraire celtique vient d'être entreprise récemment par Mademoiselle Rose-Marie Bigoni, une jeune chercheuse de l'université de Nancy II, dans le cadre d'un sujet de maîtrise préparé sous la direction de Monsieur Vipars. Une monnaie d'or moulée en chaton de bague a également été découverte.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

à faire (TRONQUART, 1989; BRUNAU, 1995, p. 154-155; DEYBER, 2003, p. 132-133; DEYBER, 2004, p. 174 ; MICHLER, PROVOST, 2004, p. 304).

En ce qui concerne **la Suisse**, les sites de **La Tène** et de **Cornaux-Les-Sauges** sur la Thielle et la Broye (Suisse, canton de Neuchâtel), et de **Port** sur la Zihl (Suisse, canton de Berne) me paraissent incontournables : ces trois stations faisaient partie du territoire des Helvètes, elles correspondent à des sanctuaires, les plus à l'orient de la Gaule qu'on connaisse. Sans entrer dans des détails qui m'amèneraient à sortir de mon exposé centré sur les seuls problèmes de la guerre, je rappellerai que ces trois sites partagent entre-eux des points communs évidents, mais qu'ils possèdent aussi des caractères spécifiques qui font que les auteurs qui les ont étudiés divergent quant aux interprétations à leur attribuer. Il s'agit d'abord de sites en relation avec le franchissement d'un cours d'eau. En effet, le « Pont Vouga » à La Tène et le « pont Tschumi » à Port, distants d'à peine 20 km - le pont de Cornaux-Les-Sauges est situé à 3km en aval du pont de La Tène - appartiennent à un même système fluvial : la Thielle, et se situent chacun en bordure d'un lac : celui de Neuchâtel et celui de Bienne. Les éléments de construction observés sont très frustes. Si le pont de Port n'a pas été daté avec d'autre précision que le deuxième âge du Fer, celui de La Tène daterait du milieu et du dernier quart du –IIIe s (MÜLLER, 1992, p. 325-327), tandis que celui de Cornaux-Les-Sauges ferait la transition entre les deux : les analyses dendrochronologiques situent son usage entre –300 et –116, mais sa destruction finale a dû s'opérer entre –100 et –50 car le matériel archéologique s'échelonne de La Tène C2 pour une petite partie, à La Tène D1 pour l'essentiel. Parmi les vestiges mis à jour³⁶, on relève l'omniprésence des armes et l'absence d'éléments de parure caractéristiques. Sur de nombreuses armes, on relève des traces de manipulation secondaire : des épées sans fourreau ont été entaillées, ébréchées ou faussées, voire brisées en plusieurs tronçons; les pointes de lances ont été repliées; les orles de boucliers sont corrodées par les intempéries. Le traitement subi par ces armes n'est pas sans évoquer celui qui était pratiqué dans d'autres sanctuaires gaulois aux mêmes époques. A l'inverse, plusieurs différences notables sont à souligner. D'une part, si les objets de la station de La Tène dénotent une fluctuation de la fréquentation du site pendant La Tène C1, puis à LT C2-D2a, ceux de Port n'appartiennent qu'à La Tène D1, tandis que ceux de Cornaux-Les-Sauges sont datables de La Tène D1-D2; d'autre part, si trois cent quatre vingt-cinq fibules ont été découvertes à La Tène, la station de Port n'en a livré aucune, pas plus d'ailleurs qu'il n'y avait d'objets domestiques : poteries, restes osseux ou monnaies. Il y a donc là une situation extrêmement complexe, due au fait qu'on se trouve en présence de plusieurs sites fluviaux dont l'occupation n'a pas été rigoureusement synchrone, et qui de mon point de vue n'ont pas rempli les mêmes fonctions au fil du temps. La Tène a peut-être aussi connu des activités de nature différentes pendant sa longue durée de vie, chose qu'il est actuellement difficile de reconstituer. A partir de là, les hypothèses divergent et l'on peut distinguer deux écoles s'en réclamant. Pour Hanni Schwab, il existait à La Tène un village avec son sanctuaire qui a été détruit avec le pont qui l'avoisinait, lors de la crue qui a emporté le pont de Cornaux-Les-Sauges à La Tène D1. Les armes trouvées dans le lit du cours d'eau proviendraient en fait du sanctuaire, où elles avaient été déposées, et peut-être exposées. Mais en aucun cas elles n'auraient été jetées rituellement à l'eau, à partir du tablier du pont (SCHWAB, 1992, p. 321). Pour Félix Müller au contraire, l'immersion des objets dans la rivière n'est pas la conséquence d'une catastrophe naturelle commune aux deux sites - l'inondation conséquence de la crue -.

³⁶ On a trouvé à La Tène un nombre considérable d'artefacts correspondant à toute la production de l'époque.

L'auteur, se fondant sur les découvertes des sanctuaires Picard, du Centre-Est et du Centre-Ouest de la France, émet l'hypothèse que les objets de La Tène et de Port correspondent à des **amoncellements de butins de guerre et de trophées**, qui ont été exposés sur les balustrades et les tabliers des ponts, dans le cadre de pratiques cultuelles complexes, et qu'ils se seraient abîmés par la suite dans les eaux. A l'événement accidentel prôné par Schwab, s'oppose l'acte intentionnel d'origine humaine défendu par Müller. Quoiqu'il en soit de ces divergences, il n'en demeure pas moins qu'il existait à La Tène, Port et Cornaux-Les-Sauges, des sanctuaires guerriers où l'on offrait aux dieux des prises de guerre. Les données contrastées observées dans l'aspect matériel des cultes pourraient s'expliquer par des divinités et des rites de personnalité et de nature différentes. Jean-Louis Brunaux a proposé une troisième hypothèse à propos de la station de La Tène : l'auteur voudrait qu'on n'ait trouvé au fond du lit de la Thielle que des armes à l'état pratiquement neuf, et considère que l'immersion dispensait de toute surveillance et même de destruction rituelle. Une telle hypothèse me semble ne pas tenir compte, ni des conditions dans lesquelles ont été effectuées les découvertes à La Tène et à Port depuis le XIXe s., ni de l'ensemble du matériel subsistant et qui doit être considéré comme un tout. En effet, les collections publiques et privées constituées au fil du temps à partir des fouilles de ces deux stations ne se sont attachées qu'à conserver les pièces les plus belles et les plus présentables, au détriment de celles qui étaient en mauvais état, et qui ont été jetées au rebut. Les fouilles contemporaines de Cornaux-Les-Sauges, conduites selon des méthodes scientifiques, en administrent la preuve. Je m'accorde donc à reconnaître avec Hanni Schwab qu'un important travail de prospection, d'exploration et d'étude reste à faire sur ce type de dépôt en milieu humide (SCHWAB, 1992, p. 322). Il me semble, en effet, que beaucoup de découvertes effectuées dans le lit des cours d'eau gaulois doivent être ré-examinées et ré-interprétées à la lumière de celles des sites helvètes. Après plus de deux millénaires, les rivières ont changé de cours et nombre de sites qui s'égrenaient le long des rives ont du être emportés par des crues dévastatrices. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que du matériel qui appartenait à des sanctuaires qui étaient à sec se soit retrouvé à l'eau.

- **En Gaule du centre-ouest.**

L'actualité archéologique se renouvelle rapidement et complète, par un heureux fait du hasard, notre connaissance du sujet dont il apparaît bien qu'il est inépuisable. La découverte, en 2004, d'un dépôt exceptionnel de *militaria* gaulois à **Tintignac** (Corrèze), dans une fosse située à l'angle nord-est d'un enclos fossoyé et palissadé, vient heureusement combler une autre lacune de l'enquête menée par Patrice Arcelin et Jean-Louis Brunaux en Gaule Celtique (ARCELIN, BRUNAUX, 2003, p. 6, fig. 1). Jusqu'à cette date, on ne connaissait dans cette zone correspondant au Centre-Ouest, aucun sanctuaire gaulois datant de l'indépendance. Le comblement des trous de poteaux d'un bâtiment circulaire situé au centre de l'enclos et les sols environnants renfermaient des monnaies gauloises ou romaines républicaines mutilées comme les objets métalliques plus anciens. Le sanctuaire semble, au vu des premières données, avoir fonctionné à La Tène D1-D2, étant observé que certains objets paraissent remonter à une plus haute époque (MANIQUET, 2005). Les armes, les restes d'enseignes et de carnyx extraites de la fosse, dont on a constaté qu'elles avaient été mutilées, paraissent avoir été déposées, probablement après une période d'exposition en un lieu protégé, dans une sorte de *favissa*; elles pourraient correspondre à des dépouilles ennemies offertes à une divinité guerrière au terme d'un événement militaire important ou d'épisodes guerriers successifs, à moins qu'elles ne représentent des éléments de ¹¹⁵panoplies ayant appartenues aux guerriers

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

de la tribu locale qui en firent don à leur dieu de la guerre à l'issue de chacune de leurs campagnes militaires (BRUNAUX, 2006a, p. 212).

- **En Gaule méridionale.**

Les enseignements de la recherche ont été profondément renouvelés depuis une vingtaine d'années. Mais Patrice Arcelin et Philippe Gruat ont écarté les manifestations des rites de la victoire du champ de leur étude (ARCELIN, GRUAT, 2003, p. 173, 203), renvoyant à une publication à venir (ARCELIN, à paraître). En attendant la parution de celle-ci, mon propos est centré sur quelques exemples puisés dans une documentation dont l'importance dépasse le cadre strictement limité de cette partie consacrée aux rapports de la guerre avec la religion. Par rapport au reste du domaine gaulois, la Gaule méridionale se caractérise par l'abondance de sa documentation, et, notamment, par une statuaire et des sculptures en relief particulièrement expressives : linteaux et piliers sculptés ou creusés d'entailles céphaloïdes, restes crâniens humains encloués. En revanche, ces *realia* ne sont pas toujours bien positionnés chronologiquement, en dépit des efforts accomplis au cours des vingt dernières années pour en proposer une nouvelle classification. Les fouilles récentes ont montré que les plus anciens spécimens remontaient au premier âge du Fer, et avaient, avec les plus récents, fait l'objet de plusieurs réutilisations secondaires, jusqu'à la chute des cités gauloises du Midi dans les vingt dernières années du –IIe s. L'état final dans lequel on les trouve est donc parfois très éloigné du concept initial qui avait prévalu à leur réalisation. La localisation de ces œuvres a également changé au fil du temps. Des œuvres plastiques sont passées de lieux publics en des lieux privés, ce qui fausse les données, et partant, leur interprétation. Il est important de le souligner car la méconnaissance de ce fait a conduit à de profonds contresens dans le passé, et tout le dossier est à reprendre. On s'est en particulier aperçu que bon nombre d'œuvres n'avaient pas de lien direct avec la guerre, les sacrifices humains et la décollation des têtes qu'on croyait apercevoir partout. L'équipe dirigée par Patrice Arcelin a ainsi pu établir que ces pseudo têtes coupées étaient en fait des masques mortuaires qui étaient à mettre au compte d'un culte des ancêtres ou du héros, influencé par le monde méditerranéen, et dont les origines remontent à l'âge du Bronze sinon plus haut (DAUBIGNEY, 2000, p. 327 ; ARCELIN et al., 2003, p. 169 – 247).

Pour la période de La Tène D, les documents qui peuvent lui être directement rapportés sont rares. J'ai dit plus haut l'importance qu'avait eu le thème de la tête, sous forme de masque ou coupée, au IIe s. et avant. Pour La Tène D1a, la salle hypostyle de l'*oppidum* d'**Entremont** près d'Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), où des crânes étaient exposés, apporte une confirmation archéologique de ce qu'on savait par ailleurs par les textes sur le rite de la tête coupée. On a fait des découvertes identiques dans d'autres sites provençaux, dans le détail desquels je ne rentre pas sauf à excéder le cadre de cette étude dont ce n'est pas la vocation. Les interprétations données aux découvertes d'Entremont divergent et l'on distingue deux écoles s'en réclamant. Pour les uns, ce sont les reliques de vénérables ancêtres qui se sont particulièrement distingués au cours de leur vie passée, en particulier sur les champs de bataille (BENOÎT, 1954, p. 63-67; 1962, p. 27-36; DUVAL, 1993, p. 16-17, 22, 40, 81). Pour les autres, se sont des dépouilles ennemies qui ont été rapportées au sanctuaire de la tribu comme trophées (LAMBRECHTS, 1954, p. 38-59; WILL et al., 1965, p. 127; GOUDINEAU, 1980, p. 169-170). La première hypothèse privilégie la culte des ancêtres tandis que la seconde y voit la marque d'un culte guerrier. Les crânes encloués, les fragments lapidaires exhibant des têtes, le relief au cavalier dont le cheval porte à l'encolure une tête coupée, sont effectivement toutes choses à rapprocher de ce que nous¹¹⁶ enseignent les textes au sujet de la coutume

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

guerrière de couper la tête de ses ennemis (v. *infra* : 3, Les frontières de la vie religieuse et les lois de la guerre). L'autre exemple, celui du sanctuaire de la chapelle de « Saint-Michel-de-Valbonne » à **Hyères** (Var) en Provence, illustre la pérennité d'un culte, sans discontinuité, depuis le -IIe s. jusqu'à l'époque médiévale. Le sanctuaire se trouve à l'intérieur d'un habitat de hauteur fortifié, occupé à la fin du -IIe s et aux trois premiers quarts du -Ier s. On y a trouvé des piliers ornés de têtes coupées gravées, dont un porte une gravure de cheval, et plusieurs stèles. Après l'abandon de l'habitat, le sanctuaire a continué à être fréquenté puis le lieu a été christianisé. Il était dédié à une divinité guerrière par ailleurs connue en d'autres lieux de la région, répondant au nom d'un certain *Rudianus*, assimilé à Mars (BRUN, MICHEL, 2000, p. 263).

Mais précisément en Gaule intérieure, Jean-Louis Brunaux a montré que **la tête coupée** matérialisait le trophée personnel du guerrier, qui la ramenait à son domicile, par opposition au reste des dépouilles humaines, des chevaux, des armes et du harnachement, qui constituaient un trophée collectif que la tribu vouait à ses dieux. Sur les centaines de dépouilles de guerriers vaincus du trophée de Ribemont, il ne s'en trouve pas une seule qui ait conservé sa tête; à l'inverse, on a trouvé à Ribemont qu'un seul crâne sans tête. Comme l'a démontré Jean-Louis Brunaux, et je m'accorde avec lui, le crâne est rarement un accessoire du culte - à l'exception du célèbre crâne du général romain *Postumius Albinus* que les Boïens de Cisalpine, vainqueurs à la *Silva Litana*, en -216, ramenèrent dans leur temple pour en faire une coupe, et d'une découverte dans un sanctuaire de l'*oppidum* de Manching en Bavière -, il n'entre pas dans un rituel magique et il n'est pas un objet tabou car on en retrouve souvent des restes avec du mobilier domestique dans les habitats (BRUNAU, 2000, p. 201-205; 2004, p. 110-111). Je pense donc que la salle hypostyle d'Entremont et les vestiges similaires provenant d'autres sites méridionaux devrait être réinterprétée à la lumière de ces données, ce que je n'ai pas vocation à faire ici. Qu'un trophée ou ce qui en tient lieu soit dressé sur le champ de bataille en signe distinctif de la victoire, que le butin soit brûlé en tout ou partie en guise de consécration après avoir subi un tri sélectif, que les prisonniers soient comme les morts dépouillés de leurs armes et sacrifiés dans les temples ou les enceintes sacrées de la tribu, que les têtes des vaincus blessés ou morts au combat soient coupées et rapportées aux résidences des vainqueurs, nous ne saurions donc plus en douter. Mais notre documentation concernant La Tène D est de trop inégale valeur, en nombre et qualité, pour que nous puissions en tirer des conclusions élargies. Il est risqué d'étendre à tous les sites culturels de La Tène finale les seuls enseignements tirés des fouilles de Ribemont-sur-Ancre et de Gournay-sur-Aronde en France, ou de La Tène et de Port en Suisse. Ces sites partagent en commun de contenir des amoncellements de butins de guerre et de trophées, exposés dans le cadre de pratiques culturelles complexes. Pour autant, les différences notables qu'on y observe ne peuvent pas être expliquées de façon satisfaisante, et encore moins être étendues à l'ensemble de la Gaule. Voyons cela d'un peu plus près.

Par rapport aux pratiques rituelles guerrières en vigueur à La Tène B2-C1, par exemple, et mis à part le « trou » de La Tène C2 enregistré sur de nombreux sites, et resté à ce jour sans explication, il semble qu'à partir de La Tène D1, la **consécration d'armes** soit devenue moins systématique. On paraît à cette époque avoir préféré offrir aux dieux d'autres cadeaux constitués d'objets divers tels que quincaillerie³⁷, bijoux, monnaies. S'agit-il d'un simple effet de mode, ou est-ce le reflet d'un profond changement dans la société? Est-ce que les armes sont devenues plus chères sur le marché de l'armement, au point

³⁷ Les chercheurs ont jusqu'à présent toujours considéré les instruments guerriers et la quincaillerie comme des offrandes aux divinités. Je note que dans l'Inde védique, ils sont aussi objet d'adoration (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 659).

qu'on réemploie toutes celles qui sont utilisables? Est-ce qu'on en recycle une autre partie, pour d'autres usages? Est-ce parce qu'après un siècle et demi de conflits intérieurs, dont l'existence n'est plus niable grâce aux découvertes de sanctuaires, les tribus se sont mieux organisées pour leur défense, stabilisant leurs frontières extérieures et dissuadant, avec leurs *oppida*, d'éventuels agresseurs de venir les attaquer dans la profondeur? Ce sont autant de questions, pour le moment sans réponses, que je crois devoir soulever.

Deuxième exemple : je m'interroge sur la suprématie écrasante du bouclier à Gournay-sur-Aronde par rapport aux armes offensives, et, en particulier, à la lance (dans un rapport de 3 à 1 : RAPIN, 1988, p. 137). Ce constat me suggère, ainsi que j'ai pu l'exprimer au sujet d'*Alesia* (DEYBER, 2008) qu'un tri sélectif a été opéré sur le champ de bataille, avant que le matériel ne soit ramené dans le sanctuaire pour y être exposé. Pour autant, est-ce parce que le bouclier symbolisait la déroute ou l'anéantissement de l'adversaire qu'il était collecté sur le champ de bataille, comme on a proposé de le voir pour la Grèce classique, où le même constat a été fait (DELAUVAUD, 2000, p. 835)? Le bouclier gaulois était peint - de couleurs aux armes de son propriétaire? -, donc chargé de symboles. S'en emparer et l'exposer dans le sanctuaire de la tribu où il était présenté à la vue de tous, était donc porteur de sens et revêtait plus de signification que la suspension d'une simple arme d'hast ou de poing au caractère anonyme; par ailleurs, le bouclier était l'arme que le guerrier abandonnait en premier pour fuir quand il était dans une posture difficile, ou quand il se trouvait exposé à une situation particulièrement dangereuse; enfin, c'était l'arme défensive par excellence qu'il tenait encore quand il était au sol, blessé ou sans vie. Un homme au sol complètement défiguré ne pouvait être identifié après la bataille que grâce à ses armes multicolores.

Je suis tenté de rapprocher cette collecte du bouclier de celle de la quête du crâne et du torque du vaincu. De même que la décollation de la tête du reste du corps et le prélèvement du torque faisaient perdre à tout jamais son identité au guerrier vaincu, le vainqueur en confisquant une part à son profit, de même la récupération du bouclier et son exposition dans le trophée de victoire, avec le reste des dépouilles sanguinolentes, a-t-elle pu symboliser la confiscation d'un autre part de cette identité du vaincu par la communauté des vainqueurs. Un important travail d'études chrono-stratigraphiques et statistiques serait à entreprendre sur d'autres sites pour vérifier la validité de cette hypothèse.

Paradoxalement, les pratiques rituelles dont nous détenons par ailleurs les preuves de l'existence, n'ont laissé aucune trace sur un **champ de bataille** attribuable à La Tène D. Je dois d'abord faire remarquer qu'on n'a rien retrouvé de la bataille d'août -121, où le roi arverne *Bituitos* fut capturé par *Q. Fabius Maximus Aemilianus*, tandis que son armée était battue en subissant de très lourdes pertes. Ce désastre militaire complet qui a sonné le déclin de l'hégémonie arverne, est situé par certains chercheurs **au confluent de l'Isère et du Rhône**, hypothèse qui n'a pu être vérifiée (STRABON, Géogr., IV, 1, 11; OROSE, Hist., V, 13, 2; PLINIE, HN, VII, 166; CESAR, BG, I, 45, 2; VALERE MAXIME, *Facta*, IX, VI, 3; FLORUS, I, 37; EUTROPE, IV, 10).

Même le plus grand affrontement qu'ait connue Rome contre les Cimbres en -105, quelque part dans la région d'**Orange**, n'a laissé aucun témoignage matériel dans le sol dont nous soyons absolument assurés. Pourtant l'ensemble des narrateurs ont souligné l'ampleur du désastre subi par Rome, d'où il ne serait ressorti aucun butin ni aucun captif, le vaincu laissant 80000 légionnaires, 40000 valets et tout le train des équipages sur le terrain, peu importe que ces chiffres aient été exagérés ou non (TITE-LIVE, *Periocha*, LXVII; VALERIUS ANTIAS, A, Fragm. n° 63; OROSE, VII, 16, 1-7; FLORUS, I, XXXVIII). Un tel holocauste a pu être¹¹⁸ justifié par le caractère exceptionnel de la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

victoire, arrachée de haute lutte et pour laquelle il convenait de rendre un hommage tout aussi exceptionnel aux dieux (BRUNAU, 2000, p. 206). De même, nous ne savons pas ce qu'il est advenu dans cette bataille de -105, des morts et des blessés du camp vainqueur.

Le vide est encore plus total pour les années césariennes, période pendant laquelle de nombreuses batailles mettant en jeu des effectifs nombreux se déroulèrent sur le sol de la Gaule (DAUBIGNEY, 2003, p. 336). Nous pouvons seulement supposer qu'au vaincu était réservée l'humiliation de la défaite et son cortège de souffrances et d'horreurs, dont quelques noms gaulois passés dans notre langue témoignent, et qu'au vainqueur étaient offerts les rites et les fruits de la victoire, les liturgies et les « solennisations » de la mort (LACROIX, 2003, p. 193-197). Les recherches archéologiques qui se sont déroulées dans la décennie 1990 à **Alesia**, grâce auxquelles le champ de bataille est désormais bien connu, n'ont en effet pas apporté d'élément utilisable. S'appuyant sur les fouilles récentes de constructions architecturales celtiques du nord de la France, certains auteurs contemporains ont cru pouvoir tracer un parallèle entre les découvertes d'ossements humains et de chevaux mêlés à des armes celtiques au pied des hauteurs de Grésigny, et l'existence, soit d'un sanctuaire celtique préexistant détruit pendant la bataille, soit d'un trophée édifié par les Romains ou leurs alliés à l'issue de cette bataille (BRUNAU, 2000a, p. 207; 2004, p. 106, 115). Pour séduisantes qu'elles soient, ces deux hypothèses n'ont pas pu être confirmées par les travaux dirigés par Michel Reddé et Siegmund von Schnurbein, et il convient donc de les accueillir avec la plus extrême prudence (REDDÉ et VON SCHNURBEIN, 2001, 2, p. 198; DEYBER, 2008).

A contrario, des éléments nouveaux ont récemment été apportés par les recherches conduites par Ulysse Cabezuelo entre les *oppida* de Gergovie et de Gondole (Puy-de-Dôme). Au lieu-dit « Le Cendre », au nord de la voie qui mène à l'entrée de l'*oppidum* de **Gondole**, les chercheurs ont rencontré des structures complexes comprenant : de vastes fosses quadrangulaires en plan (3m x 2m) qui contiennent des squelettes complets de chevaux soigneusement agencés (19 au minimum en 2006), et, au moins dans deux cas, d'hommes en parfaite connexion anatomique; des fosses, d'orientation différente, où sont ensevelis des caprinés ou bovinés; des sépultures à inhumation; des enclos quadrangulaires fossoyés (de 14 à 66,5 m² de superficie) dont la destination n'est pas assurée; enfin, des fosses circulaires en plan tout aussi non identifiées. A cet espace à vocation funéraire et/ou religieuse fait suite, hors de l'*oppidum* et au sud de la voie, une importante zone artisanale aux activités diversifiées, datable au vu des premiers éléments, de La Tène D2a et D2b. Ulysse Cabezuelo, Vincent Guichard, Jean-Paul Guillaumet et Michel Reddé pensent que les fosses de chevaux et d'hommes sont peut être à mettre au compte d'un épisode militaire du siège de **Gergovie** de -52. Gageons que les recherches futures confirmeront ou infirmeront cette hypothèse (CABEZUELO, 2002; ARCELIN, BRUNAU, 2003, p. 146; CABEZUELO, 2006, p. 32; CAILLAT, CABEZUELO, MENIEL, 2007).

Ce découplage entre les textes, d'une part, l'archéologie des champs de bataille, de l'autre, rendant impossible le croisement des sources d'information, est surprenant. Je m'interroge en effet sur les raisons pour lesquelles les innombrables fouilles préventives entreprises sur notre sol depuis tant d'années ne révèlent rien. La question me doit sembler-t-il être clairement posée, et je m'en remets à la recherche future pour comprendre bien des curiosités ou des anachronismes qui figurent dans l'œuvre de César, de ceux qui l'ont inspirée comme de ses continuateurs.

c. La chasse, succédané de la guerre à ¹¹⁹

valeur religieuse?

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

La chasse a-t-elle constitué en Gaule un succédané de la guerre entre les conflits ou parallèlement à eux ? Y a-t-elle revêtu une valeur religieuse comme à Rome à partir du règne d'Auguste, époque où l'Empire connaissait, et pour plusieurs générations, une paix intérieure sans partage ?

i. Une nécessité.

Il est certain que dans des origines lointaines, la chasse a représenté pour les hommes **une nécessité** pour vivre. Sur le sol de Gaule, cette activité est attestée par César qui mentionne la chasse de quelques mammifères sauvages comme une sorte de renne (*BG*, VI, 26), d'élan (*BG*, VI, 27), et l'auroch - *urus* - (*BG*, VI, 28). A cette description aux accents folkloriques qui fait douter par certains détails que le généralissime n'ait jamais vus de près ces animaux, il convient d'ajouter les découvertes archéologiques qui témoignent plus sérieusement de la chasse d'animaux dangereux comme l'ours, le loup et le sanglier, et de mammifères plus placides comme le cerf, le chevreuil, le lièvre et dame belette - ces deux derniers animaux ont peut-être été domestiqués par l'homme tandis que les autres ont pu être piégés - (MÉNIEL, 2001, p. 14-15). Nous savons que le cerf et le sanglier sur l'image - très répandue dans le bestiaire celtique - desquels nous reviendrons, étaient aussi des divinités en rapport avec la nature animale³⁸. En effet, les représentations animales de l'art celtique des *oppida* de La Tène D, figurent des animaux sauvages sous des formes et des supports divers (GUILLAUMET, 1995, tab. 2), ainsi que sur des revers monétaires (FISCHER, 1991). Dans ce bestiaire, dans la première catégorie, sont documentés à plus de cinq exemplaires : les oiseaux, les sangliers et les cervidés; la tortue et le loup ne sont documentés qu'une seule fois; l'ours n'est jamais reproduit ce qui fait douter que la déesse gallo-romaine des ours, *Artio*, soit une divinité celtique dont l'origine remonterait antérieurement à l'époque gallo-romaine (DUVAL, 1957, p. 48-49). Jean-Paul Guillaumet a montré que ces représentations animalières avaient eu un rôle cultuel. Les décors de paragnathides et les enseignes, la forme et le décor des trompettes, sont à relier sans conteste à des actes culturels guerriers. Dans la seconde catégorie, si l'on excepte les très nombreux revers au sanglier des monnaies de nombreux peuples et les lions - qui n'ont rien de gaulois - qui ornent le revers de certaines émissions des Rèmes (LT, XXXII), on trouve des loups sur le revers des monnaies des Santons, si toutefois les propositions récentes sont exactes (HIERNARD, 1993).

Les Gaulois entretenaient aussi des chiens, qui ont pu être élevés (MÉNIEL, 2001, p. 103), entre autres, pour servir l'homme comme animal de compagnie, à la garde de ses biens, à la chasse ou dans sa protection rapprochée (APPIEN, *HR* IV, *Keltiké*, Frgtt 12, 2-5; OROSE, *Contre les païens*, V, 14, 1); la taille n'était pas un handicap : par exemple, un fox-terrier bien dressé est un animal tout à fait redoutable pour la chasse au gros gibier. Plusieurs représentations artistiques - statuaire, ustensiles, peinture sur céramique - montrent les canidés souvent dans la position à l'arrêt (GUILLAUMET, 1995, p. 10-11, pl. 9). Mais les fouilles archéologiques bien documentées en vestiges ostéologiques ont montré que le gibier occupait une place dérisoire dans les restes animaux découverts dans les habitats gaulois - moins de 5% - et les sépultures, alors qu'ils étaient rares mais omniprésents dans les sanctuaires (MÉNIEL, 2001, p. 15-16, 82, 88). Ce constat est important en ce qu'il nous enseigne que la chasse est passée au second plan de l'alimentation carnée de l'homme, et que c'est un signe de richesse (MÉNIEL, 2001, p. 115-116, 108-111). S'il en est ainsi, je pense que cette activité sportive - elle entretient la forme physique -, formatrice du caractère - elle entraîne à dominer ses états d'âme face à la peur et

³⁸ Parmi les animaux divins, formes des dieux, se retrouvent en Inde védique le sanglier, le cheval et le serpent (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 505, n. 10329-330, n. 659 ; 535, n. 1101-1102).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

à la vue du sang -, violente et risquée - elle accoutume aux rigueurs climatiques et à la douleur -, qui permet la pleine expression de la force et du courage virils, n'a pu guère avoir été qu'un privilège de l'aristocratie guerrière qui disposait, seule, du temps et des moyens nécessaires - terres, landes et bois; armes, chevaux et chiens - à son plein exercice. Patrice MÉNIEL a d'ailleurs proposé de relever tous les indices de chasse aux grands animaux dans les habitats, voyant dans les reliefs de repas et les dépôts particuliers – trophées - autant de marqueurs des résidences aristocratiques (MÉNIEL, 2002, p. 226, 230). Sans doute la chasse était-elle donc très prisée dans ce milieu restreint de l'aristocratie, et le resta-t-elle après l'indépendance une fois la paix retrouvée. Cela donne force à deux textes d'Arrien selon lesquels la chasse était une activité noble, pratiquée par des gens riches pour leur seul plaisir et sans considération domestique (ARRIEN, *La Chasse*, III, 1; XIX, 1).

ii. Un don des dieux ?

Mais pour autant, la chasse était-elle considérée par les aristocrates comme **un don des dieux**, qu'il fallait ménager avant le départ en leur offrant des sacrifices, et à qui il fallait rendre un hommage au retour en leur offrant les prémices? Certaines mises en scène des dépouilles - canines et fourrures d'ours, canines de loup, massacres de cervidés, cornes d'aurochs déposés dans des sépultures ou des fosses en bordure d'habitat -, peut-être initialement dressés sous forme de trophées, pourrait le laisser supposer (MÉNIEL, 2001, p. 13-14, 16). Mais à quels dieux ces manifestations s'adressaient-elles? Cela nous ne le savons pas (DUVAL, 1993, p. 92-93), et je doute que nous puissions tirer sans risque d'erreur un parallèle avec les divinités romaines ou gallo-romaines comme Apollon sous les Julio-Claudiens, Minerve sous Domitien, Diane ou les « Dianes » sous Nerva, Hercule sous Commode, et les Amazones.

2. Peut-on parler d'une religion des armées gauloises?

C'est une question à laquelle il est bien difficile de répondre. Il est possible que les armées des *civitates* et des tribus, les armes tactiques au sein de ces armées - cavalerie, infanterie, troupes légères, mercenaires de tout poil - rendaient des cultes particuliers à certaines divinités mais nous ne le savons pas, et ne le saurons probablement jamais. Le seul point qui paraisse à peu près assuré est l'existence, au sein des armées gauloises, d'un **culte militaire des enseignes**. A l'opposé, l'identité des divinités guerrières, le périmètre de leurs vertus sont moins évidents qu'il n'y paraît à première vue.

a. Le culte des « *insigna* » et des « *signa* ».

Son existence ne fait pas de doute comme je vais le démontrer, et, il devait être comme à Rome, l'objet d'attentions particulières. C'était **un culte** parfaitement **militaire**.

i. Les *realia*...

Depuis 1987, de rares découvertes ont un peu élargi l'aire de l'enquête que j'avais entrepris cette année là (DEYBER, 1987d) sur **les enseignes militaires**³⁹, au premier rang desquelles il convient de signaler celle du sanglier enseigne de Soulac-Sur-Mer, en Aquitaine (MOREAU, 1995). Cette découverte, unique en son genre en l'état actuel de la recherche, a précisé certains points (FECHT, 1995, p. 11-17) d'un sujet qui, au demeurant, reste encore mal connu et ne s'est pas renouvelé depuis onze ans. Les découvertes de Tintignac, en Limousin, viendront peut-être tempérer ou nuancer ce jugement une fois qu'elles auront été étudiées scientifiquement et publiées (MANIQUET, 2005, p. 37). Entre-temps, Eloïse

³⁹ Travail mené en collaboration avec J.-P. GUILLAUMET, que je remercie ici pour son aide fidèle.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

VIAL a re-publié les découvertes de Neuvy-en-Sullias (Loiret) et quelques autres⁴⁰ (VIAL, 2007). Comme dans la Rome républicaine, chez les Bretons insulaires, les Germains et les Cisalpins, l'usage des enseignes militaires est bien attesté chez les Celtes de la fin de l'âge du Fer. Il nous est connu par des textes grecs et latins, des revers monétaires, quelques décors architecturaux et de rares vestiges de statues⁴¹ en bronze ou en fer, trouvés pour les uns en fouille et pour d'autres provenant de découvertes anciennes heureusement conservées dans des musées. L'enseigne de Soulac - et peut-être pour partie celles de Tintignac - a confirmé ce que j'avais écrit, à savoir que l'emblème dressé sur un plateau était indépendant de sa hampe, probablement faite de matière périssable, détails que des représentations monétaires des Eduens, Pictons et Santons illustrent parfaitement. Autant qu'il soit permis d'en juger, ces enseignes étaient portées par des fantassins, exceptionnellement par des cavaliers comme on peut le voir pratiqué chez les Eduens - deux monnaies de *Dumnorix* du type LATOUR 5044, 5026⁴² -. Pour en juger, il faut reconnaître que la numismatique surclasse le reste de la documentation dont nous disposons : ainsi voit-on le **sanglier** sur des monnaies des peuples de la Gaule du Centre, de l'Ouest et de l'Est (MOREAU, 1995, p. 20-27); le **taureau**, rare, orne les enseignes de deux peuples armoricains ; Arvernes et Lémovices avaient aussi des enseignes comme le suggèrent deux passages de *B.G.*, VII, 83, 6 et 88, 4, mais sans nous en préciser l'image. Le **cheval** n'est jamais représenté, sauf si l'on consent à reconnaître dans les chevaux de Guerchy - bronze coulé - et de Pogny - tôle de bronze - des enseignes militaires miniatures. On trouve des enseignes gauloises sur quelques monuments, l'arc d'Orange (Vaucluse) étant le plus célèbre (AMY et *alii*, 1962, pl. 16, 18, 20, 44); **sangliers et taureaux**⁴³ sont les seuls motifs à y figurer (AMY et *alii*, 1962, pl. 40, 44). Sur une frise découverte à Narbonne (Aude), on reconnaît des boucliers ovales de type gaulois, munis de leur *spina* et de leur *umbo*, encadrant une enseigne au sanglier.

Les Pétrocores arboraient une sorte d'**oriflamme** - monnaie LT XII : 4336 -, dont la forme n'est pas sans évoquer pour partie celle de l'étendard médiéval, pour partie celle du fanion d'escadron de notre cavalerie jusqu'en 1939⁴⁴. Un fer de lance découvert en 2002 dans une tombe de La Tène D à Thugny-Trugny (Ardennes), a été interprété par son inventeur Bernard Lambot comme une pointe de hampe d'étendard ou de fanion de commandement⁴⁵. Après la Conquête, Arvernes et Médiomatriques adoptèrent, semble-t-il, des enseignes militaires inspirées de celles de l'armée romaine républicaine.

⁴⁰ Son récent inventaire recense six sites où un ou plusieurs sangliers ont été trouvés (Neuivy, Soulac, Ilonse, Mandeure, Tintignac, Chauvigny); deux sites où figure un bovin (Neuivy et Rüsselsheim); trois sites où il y a un cheval (Guerchy, Pogny, Aubiac).

⁴¹ Certaines pièces mesurant entre cinq et douze centimètres sont interprétées comme des enseignes miniatures.

⁴² Le revers de la monnaie LATOUR 5026 diffère profondément de celui de la monnaie LATOUR 5044 en ce sens que l'enseigne est « tenue » d'une main, tête en bas, dans le premier cas, tandis qu'elle est « portée » des deux mains, tête dressée, dans le second. Eloïse Vial pense que de telles représentations pourraient revêtir deux significations différentes : le revers de la monnaie 5044 figurerait un guerrier éduen marchant fièrement au combat ou participant à un défilé en portant haut l'enseigne de son armée ou de son unité, tandis que la monnaie 5026 figurerait un guerrier éduen exhibant une dépouille prise à l'ennemi avec d'autres - tête coupée de la main gauche, enseigne et carnyx de la main droite -.

⁴³ Eloïse Vial a une lecture différente : selon elle, ce pourrait être aussi des sangliers dont la forme aurait souffert des injures du temps - communication orale du 7 juin 2007.

⁴⁴ K. GRUEL que je remercie ici, me signale des représentations d'oriflammes du type drapeau de l'Union Jack sur des revers monétaires.

⁴⁵ Inédit. Information documentée de Bernard Lambot du 17 décembre 2002. La flamme de la lance, longue de 0,89m, extrêmement mince et effilée, est ondulée des deux côtés et sur toute la longueur. La hampe, qui a été rompue pour pouvoir être déposée dans la tombe, était décorée à la base par un ruban en fer enroulé. Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

ii. ...et leur signification militaire...

Quelles **réalités militaires** recouvraient ces enseignes, nul ne peut le dire. A la fin de son récit des combats du Réa, César nous apprend que soixante-quatorze enseignes prises à l'ennemi lui furent apportées (B.G., VII, 8, 4). Car ces emblèmes de la tribu pour les Gaulois, de la République pour Rome – depuis le réforme de *Marius* –, avaient du prix pour les deux camps (CHEVALIER, GHEERBRANDT, 2005, p. IX). Quelques exemples l'illustrent. Ainsi, à l'issue de la bataille d'extermination des Teutons, en -102 à Aix-en-Provence, leurs dépouilles, leurs enseignes et leurs trompettes sont revendiquées par *Catlus* alors que *Marius* prend les bagages qu'il livre au pillage de la soldatesque (PLUTARQUE, *VP, Marius*, XXVII). L'année suivante, à Verceil, dans une autre bataille d'extermination, cette fois des Cimbres, c'est alors *Marius* qui leur prend trente-trois enseignes (EUTROPE, V, 1). Les Germains le rendirent bien à Rome, un siècle plus tard, en procédant de manière similaire vis à vis de l'armée de *Varus*. Au Teutoburg, *Arminius* fit un massacre de romains et de leurs alliés dont peu réchappèrent, et les fouilles ont révélé qu'un grand nombre de matériel, dispersé sur le sol, avait été haché menu (v. REDDÉ et SCHNURBEIN, publication des Actes du colloque Alesia-Kalkriese 2005, à paraître). Les Germains donc, non contents de s'emparer des enseignes légionnaires et des aigles impériales, les outragèrent, geste qui fit scandale à Rome (TACITE, A., I, 61). Du côté des Gaulois, cette fois, à la bataille de la Sambre, en -57, les Belges s'employèrent à s'emparer d'une enseigne légionnaire en tuant le porte-enseigne. Si César en parle, c'est que l'épisode fit du bruit dans ses rangs (BG, II, 25, 1).

D'après les sources littéraires, on peut affirmer que certaines armées celtiques étaient articulées en *civitates* et *pagi*, elles-mêmes subdivisées en centurries, commandées les premières par un roi ou un magistrat de cité, les troisièmes par un sénateur, j'y reviendrai (v. II, A, 4, La constitution des armées). Car le mot enseigne doit s'entendre sous plusieurs sens, comme le révèle la terminologie césarienne. Pour les Gaulois (deux occurrences : BG, VII, 2, 2; 88, 4) et les Germains (une occurrence : BG, IV, 15, 1), le mémorialiste a employé le terme *signa* (neuf occurrences) par opposition aux enseignes légionnaires qu'il désigne par ceux de *vexillum* (trois occurrences; BG, II, 20, 1 dans le sens d'étendard militaire; VI, 36, 3 et 40, 4 dans le sens de détachement militaire) et *aquila* (quatre occurrences : BG, IV, 25, 3-4; V, 37, 5 dans le sens d'aigle de légion), portés par le *signifer* (une occurrence : BG, II, 25, 1 dans le sens de porte enseigne romain) et l'*aquilifer* (une occurrence : BG, V, 37, 5 dans le sens de porte aigle de légion romain). Cela me semble traduire deux réalités différentes, sans qu'on puisse préciser si elles sont de fond plus que de forme.

iii. ...et religieuse.

Le **caractère religieux** des enseignes est plus manifeste que la traduction militaire de ce qu'elles recouvrent : un récit de Polybe, qui s'inscrit dans le contexte de la campagne des Romains contre la tribu gauloise cispadane des Insubres, entre -224/222, nous montre que ces derniers les conservaient dans un de leurs **temples** en temps de paix, ce qui leur conférait un caractère sacré : « *Les chefs des Insubres, voyant bien que les intentions des Romains ne changeaient pas* [ils avaient formé le projet de les attaquer], *décidèrent de tenter la fortune et de risquer le tout pour le tout. Ayant donc rassemblé en un même endroit toutes leurs enseignes, même les enseignes d'or, dites les immobiles, qu'ils enlevèrent du temple d'Athéna; ayant fait*

en spirale sur le bois – à Soulac, un ruban enroulé fait le tour du plateau sur lequel repose le sanglier -. Cet objet n'est militairement pas fonctionnel, il se plierait au premier choc. Deux seaux à garniture de bronze dont l'un est du type Aylesford –récipients destinés à accomplir des libations?- étaient associés à cette flamme. Un cas similaire à celui de Thugny-Trugny existerait aussi à Tintignac – communication orale d'Eloïse Vial du 7 juin 2007.

tous les autres préparatifs nécessaires, ils vinrent après cela, hardis et terribles, camper en face de leurs ennemis [Romains], au nombre d'environ cinq myriades » (POLYBE, *Histoires*, II, 32, 5-6; trad. COUGNY; sur les difficultés sémantiques : v. BRUNAU, 2000a, p. 126) (les mots soulignés sont de moi). Je tire de ce texte, très important à mes yeux, deux enseignements. Le premier, c'est qu'il existait deux catégories d'enseignes, le second, c'est qu'on les tirait des temples, où elles étaient conservées, au moment de la guerre. Le fait que les Insubres aient « rassemblé en un même endroit toutes leurs enseignes, même les enseignes d'or, dites les immobiles », suggère qu'il existait des enseignes qu'on pouvait « porter » pour les unes, qu'on ne déplaçait pas pour les autres, à tout le moins qu'on ne le faisait que dans de rares occasions. Ce détail est intéressant et je m'y arrête. Je me demande, en effet, si cela n'explique pas la raison pour laquelle on trouve deux modules d'enseignes. Le premier, le plus petit, de type Soulac ou Ilonse, léger et maniable, est manifestement destiné à être « porté », il convient à une « exhibition »; le second, plus grand et volumineux, de type Neuvy et Tintignac, lourd et encombrant, m'apparaît impropre à être translaté à l'extérieur, je le vois plutôt offert à la vue d'un assistance, « reposant » sur un « présentoir » où il était proposé à la ferveur des fidèles, la cité ou la tribu en armes. L'aspect « doré » du métal des enseignes du second type est, comme pour les carnyx et de nombreux fourreaux d'épées, la conséquence du choix du métal entrant dans leur fabrication – il s'agit fréquemment de laiton – ce qui corrobore parfaitement le texte de Polybe citant des « enseignes d'or ». Car le laiton poli, soigneusement frotté, scintille à la lumière quand il est vu sous un certain angle et permet d'apercevoir l'enseigne, comme les casques, jusqu'à une distance d'environ 1800m. Ainsi, je pense que les petites enseignes sous l'image desquelles se rangeaient les troupes, étaient un avatar des grandes, qu'on conservait en lieu fixe, peut être dans une chapelle mobile qu'on emportait dans les bagages de l'armée. Le caractère sacré de ces enseignes ne fait aucun doute, elles étaient toutes découpées et mutilées, comme les épées et les fourreaux, au moment de leur découverte.

C'est aussi peut être pour les raisons précédemment évoquées qu'on prêtait en leur présence les **serments** les plus solennels (B.G., VII, 2, 2 ; PLUTARQUE, *Marius*, 23). Le secret, garanti par un échange d'otages, semble avoir entouré la cérémonie (BG, VII, 2). Quelle était la formule du serment ? Était-il prêté individuellement ou collectivement ? Cela nous ne le savons pas. Il est vraisemblable que comme à Rome, on rendait aux enseignes pieusement conservées dans les temples un véritable culte (BRISSON, 1969, p. 107). Le culte de l'image existait chez les Gaulois. Toutefois, on observera que jusqu'à ce jour, peu de sanctuaires celtiques ont livré de ces enseignes, en dépit des quantités d'armes et autres trophées militaires qui étaient conservés dans certains. Sont peut-être à mettre au rang de trouvailles de sanctuaires les sanglier-enseignes en bronze de Neuvy-en-Sullias dans le Centre de la France conservés au musée d'Orléans, de Sion en Lorraine - Gouache du musée Lorrain à Nancy et sculpture sur meuble au musée de l'Ecole de Nancy⁴⁶ (VIAL, 2002) -, des Loirins à Ilonse en Provence (LAVERGNE, 2000, p. 254-255), Tintignac en Limousin (v. *supra*); par ailleurs, on conserve des débris sous forme de crêtes d'enseigne à Chauvigny en Poitou - avec de l'armement du -II^e s.- et au Gué-de-Sciaux - celle-ci est accompagnée d'un petit sanglier en bronze et d'une statue d'un autre sanglier en pierre qui est peut être une de ces enseigne immobile dont j'ai parlé⁴⁷.

⁴⁶ Information de Thierry DECHEZLEPRETTE, que je remercie ici.

⁴⁷ Information de Thierry LE JARS, que je remercie. Voir aussi VIAL, 2007.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Au travers des textes littéraires et de quelques *realia*, on constate que les Celtes et les Germains accordèrent à leurs enseignes, du III^e s. av. J.-C. au VI^e s. ap. J.-C. soit pendant 900 ans, une forte **signification totémique** qui en faisait précisément toute la valeur, tant pour la tribu qui les arborait que pour l'ennemi qui s'en emparait (DAUBIGNEY, 2003, p. 322). Le sanglier, symbole de la classe sacerdotale, figurait l'autorité du spirituel sur le temporel (CHEVALIER, GHEERBRANDT, 2005, p. 1844-845)⁴⁸; à la différence de celui-là, le taureau, animal royal comme le cheval, animal primordial, était chez les Celtes l'objet de métaphores surtout guerrières (CHEVALIER, GHEERBRANDT, 2005, p. 932-933). Dans les armées contemporaines, on accorde toujours le même sens quasi-religieux ou sacré au drapeau et à l'étendard, secondairement au fanion, signes de reconnaissance tout autant que symboles de la patrie en armes; c'est en leur présence, à l'occasion de cérémonies publiques, parfois nocturnes et éloignées des bruits de la ville, toujours émouvantes - les familles et les amis sont invités -, que les jeunes recrues qui ont terminé leurs « classes », sont « présentées » au drapeau ou à l'étendard. De nos jours encore, dans certains Etats comme la Chine et la Russie, à l'instar du *sacramentum* romain, de jeunes soldats, dans la position du garde-à-vous ou un genou au sol, le bras et la main droite tendus, jurent sur le drapeau national de servir fidèlement leur patrie et d'obéir à leurs chefs. Dans la chrétienté occidentale, du Moyen-Âge⁴⁹ à nos jours, il n'était pas rare que des religieux bénissent les troupes réunies sous les drapeaux pendant un pèlerinage, juste avant leur départ pour le front, ou à la veille d'un engagement militaire. A l'issue du serment, les poumons se gonflent et les voix entament en chœur l'hymne national. Toutes proportions gardées, je pense que le cérémonial gaulois et ses rites devaient produire une aussi forte émotion parmi les guerriers et sur la foule réunie alentour, galvanisant les ardeurs des uns, dissolvant la peur des autres, séchant les larmes des troisièmes. Et ils en avaient bien besoin ceux qui partaient en guerre.

b. Cultes militaires et divinités guerrières.

Le moment est venu maintenant de nous interroger sur ces **dieux** auxquels les Gaulois s'adressaient à grands frais à l'approche des périls de la guerre, pour se soustraire aux affres de celle-ci, et à l'issue pour remercier les dieux de leur avoir donné la victoire. Ces divinités sont nombreuses et il semble que peu étaient étrangères à la guerre, mais des distinctions s'imposent, avec toute la prudence que cela nécessite car notre documentation est lacunaire et d'époque tardive. Les Gaulois partageaient avec d'autres peuples un système de croyances d'origine indo-européenne. Il existait manifestement comme à Rome, en Grèce et en Germanie, un panthéon composite de quelques grands dieux pan-celtiques qui assuraient à la tribu et à ceux qui revendiquaient leur patronage une protection générale et probablement permanente. D'autres divinités, plutôt locales et probablement pré-celtiques, où propres à un groupe social, paraissent avoir exercé à côté une compétence spécialisée et guerrière. Enfin, il est possible mais non démontré que certaines divinités féminines celtiques, les *Sule(v)iae* ou *Suleiae*, considérées comme divinités personnelles par les dédicants d'époque gallo-romaine, aient existé dès l'époque de l'indépendance et aient été invoquées dans des contextes militaires. L'absence de preuve, je le répète, n'est pas synonyme d'inexistence tout court. La pyramide hiérarchique des hommes étant la traduction de celle des dieux, la victoire ou la domination d'une cité ou d'une tribu sur une

⁴⁸ En Inde védique, la figure du sanglier Varâha forme du grand dieu Visnu, ornait les enseignes militaires des Câlukya (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 505-506, n. 1038).

⁴⁹ A titre de comparaison aussi, le sanglier héraldique médiéval présente une crête hérissée sur un corps mince, à l'image de son ancêtre gaulois.

autre, d'un groupe armé sur un autre devait lui-même être l'expression de l'ordre divin. Il arrivait que cet ordre fut bouleversé, il fallait alors absolument l'apaiser par des prières et des sacrifices.

i. Les sources de nos connaissances.

Les sources de nos connaissances sont géographiquement étendues, variées et contrastées, même si elles n'autorisent pas tous les développements que nous souhaiterions opérer comme pour d'autres religions antiques⁵⁰, et laissent souvent certaines de nos questions sans réponse (BRUNAU, 2000a, p. 68 s.). Les théonymes ou épithètes de divinités celtiques contenus dans les inscriptions de l'époque gallo-romaine peuvent être croisés avec les rares textes antiques et quelques toponymes qui nous sont parvenus (JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 17 s., 87, 88), mais aucune de ces trois approches n'est satisfaisante à elle seule pour percer le mystère dont est entourée la religion des Gaulois. En fait, la documentation qui reste disponible représente peu de chose par rapport à celle qui a dû exister, et qui a disparu sous les effets conjugués de la tourmente de la conquête, de la chape de quatre siècles de présence romaine (*interpretatio romana* des divinités celtiques et/ou *gallica* des dieux romains), puis de dix-sept siècles de christianisme triomphant. Au fil des années et de la multiplication des découvertes archéologiques, on prend conscience que beaucoup de sanctuaires gallo-romains pérennisent une tradition culturelle beaucoup plus ancienne remontant au deuxième, voire au premier âge du Fer, quand ce n'est pas à l'âge du Bronze finissant. Joseph Vendryes a fait remarquer à juste titre que bon nombre des théonymes gaulois n'étaient pas celtiques mais remontaient à un fond beaucoup plus ancien, ce qui laisserait supposer que les populations gauloises se les ont appropriés au fur et à mesure de leur installation sur le sol de Gaule. Il convient donc d'être attentif aux structures et aux vestiges qui sont mis à jour sur ces sites, et qui peuvent guider nos approches.

De très nombreux ouvrages généraux ont paru sur la question religieuse, qui n'épuisent pas un sujet aussi vaste et qui n'en ont d'ailleurs pas la prétention. Je constate qu'aucun n'est parvenu à présenter de façon claire et convaincante la conception qu'avaient les Gaulois de leurs divinités guerrières, et la représentation qu'ils s'en faisaient. Comment pourrions-nous mieux faire que César et Diodore, qui ont suivi des approches divergentes?. Et par une fâcheuse tendance, moins nous savons quelque chose et plus nous nous affrontons dans des joutes intellectuelles aussi vaniteuses que vaines. L'exercice est-il pour autant désespéré? Je pense que non pour peu qu'on prenne conscience de certains faits et qu'on les relie entre-eux.

Le tableau du panthéon gaulois en VI, 17-18 du *De Bello Gallico* constitue un premier texte d'intérêt capital (BRUNAU, 2000a, p. 74). Ce texte unique nous intéresse en raison des circonstances mêmes qui ont entouré sa rédaction. Tout d'abord, il est contemporain des faits rapportés par son auteur, ensuite il n'émane pas de n'importe quelle plume mais de César, proconsul des Gaules, qui en raison de ses hautes fonctions ne pouvait pas se désintéresser des questions religieuses. Partout et en tout temps, elles ont agité les esprits. De plus, César avait exercé à Rome la fonction de *Pontifex maximus*, c'est à dire de chef de la religion officielle, il avait donc longuement réfléchi à tout ce qui touchait à la religion. Enfin, son contenu n'est pas si anodin qu'il y paraît. Contrairement à ce qui est avancé par certains auteurs, la liste césarienne n'est pas un simple décalque des dieux de Rome, d'une part, elle suit un ordre propre, conforme aux réalités religieuses de la Gaule telles qu'elles pouvaient être connues par les contemporains séjournant dans le pays, d'autre

⁵⁰ Nous sommes par exemple très bien renseignés sur l'état des divinités guerrières, des rites et des rituels guerriers de l'Inde védique (RENOU, FILLIOZAT, 1985, divinités guerrières : n. 1023, 1058, 1072/75, 1186 ; rites guerriers : n° 716, 751, 1265). 126

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

part. En effet, ainsi que l'a montré le premier Georges Dumézil, on note l'absence de concordance entre l'ordre de présentation de la liste divine des figures césariennes et l'ordre hiérarchique traditionnel des divinités romaines. Or l'ordre romain correspond à l'intensité du culte. Y en aurait-il été différemment en Gaule? Si César a employé la terminologie latine, je ne crois pas que ce fut dans l'intention de préparer une fusion des deux panthéons (hypothèse contraire soutenue par Simone DEYTS, 1992, p. 135), mais au contraire dans un but explicatif. Il a pratiqué la même méthode au sujet des « *equites* » pour désigner l'aristocratie militaire gauloise, de même qu'il a utilisé le même procédé au sujet des « *oppida* », « *vici* » et « *aedificia* » pour désigner la trilogie des villes, des villages et des fermes gauloises à ses lecteurs. Les fouilles conduites depuis trente ans ont confirmé cette justesse de vue. Cela pourrait donner une certaine consistance à l'hypothèse de Jean-Louis Brunaux, pour qui la dernière place donnée à Mars par César dans le classement protocolaire des dieux gaulois suggère un déclin des antiques valeurs guerrières, au cours des décennies qui ont suivi la réduction de la Gaule méridionale en province romaine (BRUNAUX, 2006, p. 233). C'est en tout cas une piste de recherche à retenir.

Je pense donc que le texte césarien, en dépit de ses imperfections et notamment des risques inhérents à toute simplification, je ne dirais pas « outrancière » comme Michel Rambaud (RAMBAUD, 1966, p. 330) a été rédigé dans un but pédagogique à l'usage de latins cultivés de son temps, qui ne connaissaient pas les fonctions des dieux principaux de la Gaule, encore que d'autres puissent être d'un avis contraire⁵¹. On oublie trop souvent qu'un officier est un instructeur, et César qui l'était n'a pas procédé différemment des ses pairs. Il ne s'agit pas de prétendues affirmations d'identité que le proconsul aurait souhaité faire ressortir, ni de fusions de personnalités, mais au contraire de parallèles, de similitudes existant entre les deux systèmes religieux. Car le texte césarien revêtait aussi une valeur hautement politique. Comme je l'ai dit précédemment à propos de la classe sacerdotale, il tendait à démontrer avec tact que les Gaulois étaient proches des Romains sur le plan religieux: cela les rendait moins distants, moins étrangers et redoutables à l'opinion romaine, dont beaucoup de membres avaient sûrement eu un proche parent dans l'*exercitus* césarien. César avait un grand besoin de persuader le Sénat de la justesse de son entreprise en Gaule. Par ailleurs, le récit césarien présentait le grand avantage de faciliter la mise sur pied d'un programme religieux faisant pendant aux deux autres volets politique et économique du triptyque. Il est sûr que sur ce point, César brisait progressivement l'énergie de la résistance des Gaulois à son entreprise de main-mise sur tout le pays (RAMBAUD, 1966, p. 333 *sqq.*).

Mais ce texte ne suffit pas pour rendre compte avec exactitude des rapports existant entre les divinités gauloises et la guerre. Il faut recourir à d'autres sources, narratives et plastiques. La plus importante des sources écrites après le *Bellum Gallicum* est tirée de Lucain (*Pharsale*, I, 444-462) qui, à la différence de César, brosse un tableau plus conforme à l'imagerie populaire du peuple vainqueur, où trois divinités sont présentées au lecteur comme étant des êtres épouvantables et sanguinaires - on observera que les premiers chrétiens furent aussi en leur temps, et à leur corps défendant, victimes de ce genre de réputation -. En dehors de ce texte tardif qui constitue avec celui de César un « noyau dur », il n'existe que des mentions éparées qui nous renvoient à une époque très antérieure au -Ier s. et dont la brièveté n'autorise guère de développements : il s'agit essentiellement de ceux de Callimaque (*Hymnes*, IV) et de Diodore (*BH*, IV, 19; V, 24; XXII, 9), dont nous savons que ce dernier avait lui-même puisé sa source dans les *Histoires* perdues de Posidonios. Le

⁵¹ Y. Le Bohec signale en effet que Wisemann serait d'un avis contraire, dans un travail qui n'a pas été localisé pour qu'il y soit fait référence ici même. 127

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

premier fait allusion à un « Arès » celtique et le second à un « Apollon » gaulois. A l'autre extrémité de l'échelle du temps, cinq auteurs citent une *Epona* déesse gauloise non romanisée des chevaux et des cavaliers inconnue des auteurs précédents, et qui a pu être, sous toutes réserves, vénérée à l'époque où la Gaule était encore indépendante (APULEE, *Métamorphoses*, 3, 27; JUVENAL, *Satires*, 8, 157; PRUDENCE, *Apothéose*, 197; FULGENCE, *Sermons antiques*, 11; MINUCIUS FELIX, *Octave*, 28, 7). Les documents figurés sont tout aussi peu nombreux que les documents scripturaires. Une nouvelle fois, le chaudron de Gundestrup (Danemark), datant du -Ier s., surclasse le reste de la documentation constituée de quelques rares représentations plastiques sur lesquelles je reviendrai.

Pour la commodité du discours, j'ai articulé ma présentation en quatre volets. Dans le premier, j'ai regroupé les **divinités des activités pratiques** - la guerre en est une - parées au second plan de qualités guerrières : *Teutates*, *Lugos*, *Esus* assimilés à Mercure, Mars ou Hercule romain et les déesses guerrières. Dans le deuxième, j'ai dressé le triptyque des **divinités du commandement** - la guerre est affaire de chefs - : *Taranis* assimilé à Jupiter romain classique, à nouveau *Teutates* mais dans une assimilation à Arès grec, Mars-Hercule romain, et *Sucellus* - ou *Silvanus* - assimilé à *Dis Pater* le Pluton romain. Dans le troisième, j'ai brossé un triptyque des **divinités de la protection** - les risques inhérents à la guerre nécessitent des protections - : *Belenos* et ses dérivés assimilés à Apollon romain, *Smertrios-Ogmios* assimilés à Hercule-Mars romain, et l'énigmatique *Epona*. J'ai réservé le quatrième volet aux **représentations en relation avec la nature animale** qui ont peut-être servi de « véhicule » à certaines notions abstraites ou qui sont des avatars des dieux; j'y ai placé, peut-être arbitrairement, *Cernunnos* qui me permet d'évoquer la question des cultes totémistes.

ii. Divinités des activités pratiques parées de qualités guerrières.

J'ai placé sous cette première rubrique les nombreux *Teutates*, *Lug* et *Esus* gaulois qui peuvent avoir partagé en commun des qualités guerrières qui les ont fait assimiler à Mercure, Mars, voir à Hercule romain.

1. *Teutates* : Mercure + Mars gallo-romain?

Mercure se distingue à peine de Mars. Ces dieux romains ont reçu souvent l'« interprétation » de *Teutates* ou *Toutatis*. On en conclura prudemment que les *Teutates* / Mercure avaient aussi une fonction militaire à côté de celles, classiques, de protecteur du commerce et des arts. Cependant, sa qualité guerrière n'est pas explicitement soulignée par les sacrifices qu'on lui rendait en étouffant ou en noyant un homme dans un demi-tonneau empli. Nous ignorons comment *Teutates* a été représenté. Les avis divergent quant à la signification à donner à une des images du chaudron de Gundestrup, où on voit un petit personnage précipité la tête en bas dans un récipient - dans lequel certains auteurs voient un tonneau - par un géant habillé - dieu ou prêtre? -. L'indigence des sources nous oblige à voir dans *Teutates* / Mercure un dieu qui avait des points de contact avec Mars (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 25-27 / 29-31 / 71-73, 110; RAMBAUD, 1966, p. 331-333; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 48-53; BRUNAUX, 1986, p. 71; HATT, 1989, p. 204-255; DEYTS, 1992, p. 135-138, 141; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 11, 87, 90-91).

2. *Lug* / Mercure gaulois?

Lug, *lugos* ou *Lugos*, divinité solaire placée en tête du panthéon gaulois par les druides, possédait en plus de ses vertus techniques qui l'ont fait assimiler à Mercure romain, des qualités guerrières. Nous savons peu de choses sur son culte. Sa fête *Lugnasad*, célébrée le 31 août de l'année, était caractérisée par une trêve militaire (LE ROUX, GUYONVAR'CH, 1986, p. 238-248, 403). Le correspondant¹²⁸ gaulois de cette manifestation de masse

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

après la Conquête est le *Concilium Galliarum* ou « Assemblée des Gaules » à laquelle participaient les élites des *civitates* romanisées. Pour approcher ses fonctions guerrières, il faut recourir aux textes irlandais, sachant que l'interprétation de ceux-ci est loin de faire l'unanimité dans la communauté scientifique. Parmi ses nombreux surnoms, il porte celui de *Connbeimenech*, « Celui-qui-frappe-furieusement », et il est dépeint portant une lance ou une fronde. On le voit aussi figurer dans des batailles mythiques où il accomplit des rites magiques - à l'armée des *Tuatha De Danann* -, ou exerce des fonctions de commandement - dans la seconde bataille de *Mag Tured* -. Ce dieu très ancien, probablement proto-celtique, partage aussi plusieurs caractéristiques avec le *Wodan* germanique. Il ne s'agit donc pas d'un dieu secondaire, mais bien d'une divinité majeure du panthéon gaulois, voire d'un dieu pan-celtique. A la différence du dieu *Cernunnos* (v. infra) qui incarne la force brutale, *Lug* personnifie l'intelligence tactique qui est l'apanage du chef militaire. A l'époque de l'indépendance, *Lug* a patronné des noms propres de personnes ou de lieux, en particulier une quinzaine d'*oppida* dont les noms nous sont parvenus sous le toponyme de *Lugdunum* (v. supra). Paradoxalement, en dépit d'une documentation littéraire immense, on ne possède aucune image plastique de ce dieu. (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 22-23 / 27-28 / 69-71, 110; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 58; HATT, 1989, p. p. 207-255 ; DEYTS, 1992, p. 114-119, 143; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 11, 49, 89; DELAMARRE, 2003, p. 211 ; HATT, 2005, p. 80-83).

3. *Esus* / *Mercure*, *Mars* ou *Hercule* gallo-romain?

Ce dieu gaulois peu aimable aux hommes eut-il un rapport avec la guerre? D'après Lucain, il se faisait rendre des sacrifices humains - par pendaison et saignée, puis dépeçage et dissection? -, mais cela ne signifie absolument pas qu'ils lui étaient rendus dans un cadre militaire (*Pharsale*, I, 444-446). L'interprétation de ce dieu est rendue difficile par la rareté des sources. On ne sait pas s'il s'agit d'un *Mercure* gaulois ou d'un *Mars* gaulois, divinités auxquelles son nom est associé dans quelques inscriptions. Armé d'une serpe sur quelques représentations dont celle de l'autel des « Nautes » à Lutèce, on ne peut écarter qu'il ait été assimilé à un dieu doué de la force physique, figure de *Mars* ou *Hercule*. Des parallèles existent avec le *Wodan* – *Odhin* germanique, « dieu des ruses et des luttes, des arts et des techniques » (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 29-31 / 34-35, 111; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 107-108; HATT, 1989, p. 214-255 ; MOITRIEUX, 1992, p. 120; BRUNAUX, 2000a, p. 73, 223; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 13; 41).

4. Divinités féminines guerrières.

Il existait des divinités féminines celtiques, regroupées sous le terme générique de *Minerva* - *Minerve* - par César (*BG*, VI, 17). Un certain nombre d'entre elles remplissaient une fonction guerrière, comme *Bellone* à Rome, elles nous sont connues par une dizaine de théonymes, dont près de la moitié sont construits à partir du radical *boudi*, « victoire » ou de *bodu*, « corneille »; j'ai déjà parlé de la vogue de ces noms en Gaule à propos des traditions guerrières des Celtes (v. supra, 1, c, De nombreux signes ostentatoires d'expression de la puissance). On peut ajouter à cette première catégorie les déesses des batailles appelées *Vercanae*, « colères » chez les Médiomatriques ; *Virathetis*, « héroïsme » chez les Tongres ; *Clutodia*, « renommée » chez les Sénons ; et *Segeta*, « puissance » chez les Aulerques Cénomans. Quant à *Belisama*, « La-très-brillante », Paul-Marie Duval a émis l'hypothèse que, représentée aux côtés de Vulcain, l'armurier divin, elle a été invoquée comme son aide technique en charge du feu de la forge. Ces divinités féminines aux noms variés, dont l'existence est attestée par des inscriptions d'époque gallo-romaine, ont probablement des origines lointaines mais nous ne sommes absolument pas documentés pour conforter cette hypothèse. Il est possible que la guerrière nue qui figure au revers d'un statère d'or armoricain en est une représentation : on y voit en effet une femme nue et échevelée, les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

longues boucles flottant au vent; elle porte un bracelet à jonc lisse à chaque bras; le bras droit est levé tandis que le gauche brandit une épée portée horizontalement, à mi-corps; son pas esquisse soit celui d'une course, soit celui d'une danse. Je rejoins Albert Grenier et Paul-Marie Duval qui voient dans cette furie l'une des déesses guerrières que nous retrouvons à la fois en Gaule et en Irlande. Par ailleurs, et à la différence des principales divinités masculines, il semble difficile de leur trouver un pendant avec les divinités féminines du panthéon classique comme la *Victoria* romaine et l'*Athéna Niké* grecque.

Des divinités guerrières se cachent peut-être aussi sous les théonymes de certaines déesses mères, qui constituent une autre catégorie. A cet égard, la ville de Cologne (Allemagne), capitale des Ubiiens, présente une collection de vingt surnoms différents dont un laisse deviner une fonction guerrière : la « victoire ».

En revanche, il ne semble pas que les parèdres de divinités masculines telles que *Rosmerta* associée à Mercure, *Sirona* à Apollon *Grannus*, *Nemetona* à Mars *Loucetios*, *Nantosuelta* à *Sucellus*, *Damona* ou *Bormona* à *Borvo*, *Litavis*, *Nerio*, *Nemetona* et *Ancamna* à Mars, aient avec certitude rempli une fonction guerrière.

En tout état de cause, la situation se présente pour cette déesse de la guerre ou ces divinités guerrières, de la même manière que celle qui s'offre à nous pour ce Mars celtique ou ces Mars celtiques (voir *infra*, iii, 2 : *Tentatès*...), toutes membres du panthéon guerrier gaulois selon l'opinion la plus répandue (GRENIER, 1945, p. 350-351, fig. 67; DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 18, 55-58, 61 / 55-59, 82-84, 111-113; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, Minerve : p. 52, 86-88; déesses guerrières : p. 143-146; *Rosmerta* : p. 49, 52, 67, 126s., 150, 169; *Sirona* : p. 31, 80, 82, 142s., 150; *Nemetona* : p. 68, 144, 150; *Nantosuelta* : p. 87, 100, 102, 104, 150, 175; *Damona* : p. 81, 150; *Bormo*, *Borvo* : p. 81s., 150; LE ROUX, 1986, p. 369; DEYTS, 1992, p. 68-71, 90, 108-121; LE BOHEC, 1996b, p. 2, 5-8 : *Ancamna*, *Bellona*, *Nemetona*, *Nerio*; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 14, 15, 108 ; HATT, 2005, p. 25, 88-122, 133, 153-158).

iii. Divinités du commandement.

Taranis, Teutates et Sucellus / Dis pater paraissent avoir été trois dieux en lien avec l'exercice du commandement.

1. *Taranis* / Jupiter classique?

Maître du ciel, de l'orage et du tonnerre symbolisé par la roue, ce dieu qu'on apaisait par des sacrifices humains pratiqués par lacération ou par le feu (LUCAIN, *Pharsale*, I, 444-446) a été assimilé au Zeus grec ou au Jupiter romain classique. Son lien avec la guerre est déduit de nombreuses représentations, sous la forme d'un « Jupiter » à la roue, qui ont connu un grand succès au cours de l'époque gallo-romaine, mais aussi du chaudron de Gundestrup : on y voit sur un des panneaux un personnage barbu et moustachu, les deux bras levés en l'air - invocation? -, les mains fermées, qui touche de la main droite une roue à huit rayons que tient un guerrier coiffé d'un casque à cornes. Il est accompagné à ses côtés d'animaux mythiques : deux panthères marchant à droite et trois griffons marchant à gauche; sous le guerrier se faufile un « serpent à tête de bélier ». Une statuette de bronze trouvée à l'*oppidum* du Châtelet (Haute-Marne), représente un homme nu et barbu, dont la main gauche repose sur une roue, tandis que la droite tient un « foudre ». Au bras droit sont fixés des objets en forme de « S » - serpents?-. Il existe de très fortes similitudes stylistiques entre ces deux représentations plastiques. Ce dieu représenterait la violence des éléments déchaînés sous sa forme de *Taranis* mais serait porteur de félicité sous sa forme de Jupiter symbolisé par l'éclair. Explorant diverses sources classiques, Joël Le Gall a montré que *Taranis* était accompagné par un cortège de « *minores dei* », comprenons des dieux « subordonnés » plutôt que des « petits dieux », parmi lesquels il y¹³⁰ avait des « dieux combattants » et des

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

« déesses mères » dont la compétence pouvait s'étendre à des phénomènes météorologiques (LE GALL, 1988, p. 39). Ce grand dieu dont on attendait le salut et qui était le garant des contrats et des serments a pu, effectivement, être honoré par ceux qui détenaient dans leurs mains, par contrat, le sort de leur cité ou de leur tribu (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 23-24 / 29, 73 / 29, 73-76, 110-111; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 38-45; HATT, 1989, p. 182-203 ; DEYTS, 1992, p. 136-138, 141; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 11, 87, 105-107; DELAMARRE, 2003, p. 290; BRUNAUX, 2000a, p. 73; 2004, p. 90 ; HATT, 2005, p. 12-14, 20).

2. *Teutates* / *Arès grec*, *Mars-Hercule romain*, ou les trois ensemble?

Callimaque - né vers -310 et mort entre -240/235 - mentionne un « *Arès celtique* » (*Hymnes*, IV, 173), référence, peut-être, à l'image que se faisaient les Romains et les Grecs de ce dieu guerrier qui menait les Gaulois à l'assaut du monde « civilisé » d'alors. Deux siècles plus tard, bien qu'il ne nous dévoile pas son nom gaulois exact, César dit du « Mars gaulois » : « *bella regere* », c'est à dire « [il] gouverne les guerres » (BG, VI, 17, 2; trad. RAT) ce qui est parfaitement explicite sur son rôle de guide, de maître, de chef. Au milieu du Ier s. de notre ère, le nom de *Toutatis* apparaît pour la première fois dans la Pharsale de Lucain (*op. cit.*). Comme le laisse supposer le nom générique de *Teutates* ou *Toutatis*, dont le sens désigne « Celui-de-la-tribu », employé seul ou en association avec celui de Mars romain, le théonyme paraît s'appliquer à des dieux tribaux protecteurs (v. *infra*) et peut-être pas uniquement guerriers. Ils partageaient avec l'Hercule romain, symbole de la force physique, le caractère de dieu de la guerre. Un autre dieu celtique, *Ogmios* ou *Ogma*, « Le-conducteur », associé à Hercule dont il semble avoir partagé certains attributs, est un homme fort, ayant une fonction guerrière mais qui possède aussi l'art de l'éloquence. C'est à ce titre que chaque *Mars Teutates* ou *Toutatis* avait vocation pour haranguer et conduire une tribu au combat et à la victoire. Il recevait aussi des sacrifices humains par décapitation rituelle. On ne peut se méprendre sur la fonction de ce Mars grâce à plusieurs inscriptions d'époque gallo-romaine; j'ai tiré du *corpus* quelques exemples qui expriment un lien fort avec le contexte guerrier : *Mars Gisacos* ou *Gésacus*, le « dieu à la lance » (LACROIX, 2003, 74); *Mars Albiorix*, divinité protectrice des *Albici* du plateau d'Albion au pied du Mont Ventoux (Vaucluse); *Mars Rudianos* des Gaulois habitant la région du Royans au sud de l'Isère; *Mars Vicinnus* et sa parèdre **Vicinona*, deux divinités combattantes dont les noms « combatif », « vainqueur », sont tirés du radical gaulois *-vic* lié à l'idée de combat (LACROIX, 2003, 168); *Mars Tritullus*, le dieu « Très-gonflé [de-force-guerrière] » ou « de-colère » (LACROIX, 2003, 177); *Mars Rudiobos* et *Mars Rudianos*, les dieux « rouges » [de-sang] (LACROIX, 2003, 180)⁵²; *Mars Mullo*, le dieu « aux-monticules », « aux-tertres » guerriers, « Celui-aux-tas[de-butin] » (BG, VI, 17). Jacques Lacroix a dressé un parallèle entre ce dieu et d'autres probables divinités gauloises friandes de butin comme *Budenicus*, protecteur de la troupe-guerrière des *Budenicensis* de la région de Bezouze (ou de Bouzène); *Boudiga*, la « victorieuse ». D'autres Mars ont des épithètes tout aussi expressives tels : *Camulus*, le « Champion »; *Caturix*, le « maître » ou le « roi-du-combat » (cité aussi par DAUBIGNEY, 2003, p. 331); *Ségomo* le « plus-victorieux »; *Beladonnis* le « destructeur »; *Olloudius*, le « très-puissant »; *Smertrios*, celui « qui-prévoit » ou « qui-joue-le-rôle-de-providence ». En tout état de cause, ces qualificatifs sont d'origine indo-européenne⁵³. Seules des fouilles archéologiques permettraient de mettre bon ordre dans toutes ces hypothèses. Ce dont on peut en revanche être assuré, c'est qu'il existait un dieu celtique, ou plutôt des dieux celtiques, divinités dont la fonction primordiale était de présider à la guerre. Les Romains

⁵² Le dieu védique Rudra est dit « le rouge » en Inde (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 322, n. 638).

⁵³ Par comparaison, les grands dieux aryens Indra et Agni connus en Inde dès le -XIVe s., sont appelés puramdara, « forceurs de villes » (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 190, n. 355).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

les ont désignés dans leur langue du nom générique de Mars, par référence à leur dieu de la guerre qu'on vénérât à Rome. Le problème est d'autant plus compliqué que ce dieu a été honoré soit sous un nom unique par l'ensemble des peuples gaulois chez qui il est attesté, soit sous des noms multiples par chacun d'eux pris séparément. D'où l'existence de nombreuses théories concurrentes, qui ne sont pas forcément exclusives l'une de l'autre. On a ainsi pu y voir sous-jacent, selon les auteurs qui l'ont étudié, tantôt un *Teutatès*, tantôt un *Esus*, un *Lug* ou un *Smertrios*. Yann Le Bohec qui a fait le tour de la question, a montré que « le plus vraisemblable est d'envisager un grand dieu de la guerre possédant diverses facettes locales, avec peut être un nom unique et sûrement de multiples variantes », hypothèse à laquelle je souscris pleinement. Enfin, pour ce savant, la parèdre de Mars, Bellone que les latins appelèrent *Bellona* dans leur langue, exerçait des fonctions semblables aux siennes, Mars, présidant à ses côtés aux activités guerrières. Le Bohec s'appuie, entre autres, sur une phrase d'Ammien Marcellin (XXVII, 4, 4) qui montre le peuple celtique des Scordisques « *hostiis captivorum Bellonae litantes et Marti* » ce qui veut dire : « Ils sacrifiaient leurs prisonniers à Bellone et à Mars » (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 12 / 29-31 / 29-31, 71-73, 110; RAMBAUD, 1966, p. 331; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 63-69; HATT, 1989, p. 204-255; DEYTS, 1992, p. 135-137; MOÏTRIEUX, 1992, p. 120; LE BOHEC, 1996b, p. 2, 6-8; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 11, 13, 57, 87, 97-104; DELAMARRE, 2003, p. 239, 295-296; LACROIX, 2003, p. 199; HATT, 2005, p. 28-60).

3. *Sucellus – Silvanus / Dis Pater romain?*

Un grand dieu celtique sans équivalent dans le panthéon gréco-romain était célébré lors des cérémonies funèbres, en particulier celle de *Samain* en Irlande, le 1^{er} novembre. L'identité de forme de la fête irlandaise de *Samain* et le mot « *Samoni(o).s* », nom du premier mois du calendrier de Coligny, est évidente. C'était probablement une période où les morts pouvaient être approchés par les vivants, ce qui devait donner lieu à d'importants rassemblements au sein des tribus. En Irlande, *Samain* était en effet une grande fête militaire présidée par le roi sous l'office des prêtres. Lié au culte des ancêtres, tous les Gaulois prétendaient descendre de ce dieu au point que César, qui ne nous donne pas son nom gaulois, a pu l'assimiler à *Dis Pater* romain, Pluton réplique souterraine du Jupiter céleste (BG, VI, 18, 1). On connaît très peu d'inscriptions à *Dis Pater*, ce qui fait douter qu'on lui ait rendu un véritable culte en tant que tel. Les parallèles avec le *Dagda* irlandais, maître de la vie et de la mort, et avec le dieu gallo-romain *Sucellus – Silvanus* en Gaule Narbonnaise -, le « bon Frappeur », représenté dans la plastique par un homme tenant un maillet et couvert d'une peau d'animal, ne nous éclairent pas plus. Gérard Moïtrieux dans sa thèse remarque : « La comparaison par les tâches et les attributs rapproche ce dieu d'Hercule, mais aussi de Mercure ». Alain Daubigney y voit quant à lui un *Vulcain* assimilé à *Dis Pater* et *Taranis*. Si tel est bien le cas, il bénéficiait aussi de ces sacrifices sanglants dont parle Lucain (*Pharsale*, I, 444-446). C'est peut-être à lui qu'on sacrifiait par le feu du bûcher, enfermés dans des « *simulacra* » ou « *kolossoi* » des « *hommes vivants* » selon César (BG, VI, 16), « *des hommes et toutes sortes de bestiaux et d'animaux sauvages* » selon Strabon (*Géogr.*, IV, 4, 5, c, 198). On se perd une fois de plus en conjectures sur les origines de tels holocaustes, mais je ne suis pas de l'avis de ceux qui mettent en doute leur réalité (BRUNAUX, 2006b, p. 238-239). A titre de comparaison, dans l'Inde védique, il existait un sacrifice sanglant (*purusamedha*) qui consistait à adjoindre aux victimes animales un homme, brâmane ou *ksatriya*, acheté au prix fort de mille vaches et de cent chevaux (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 359, n. 727). Comme pour les sanctuaires à armes et à cadavres humains et animaux, on ne peut pas écarter l'hypothèse selon laquelle les Gaulois auraient importé un

modèle issu d'une autre région extérieure au monde celtique⁵⁴. J'émets donc pour ma part l'hypothèse que les Gaulois ont pu invoquer *Sucellus –Silvanus* / Dis Pater en souvenir de leurs guerriers morts en héros au « champ d'honneur » (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 28-29, 62-63 / 33 / 78-79, 111-112; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 88-89; BRUNAUX, 1986, p. 73; 2000, p. 75; 2004, p. 122; LE ROUX, 1986, p. 249-259, 416; DEYTS, 1992, p. 135-137; MOÏTRIEUX, 1992, p. 120; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 12, 63; DAUBIGNEY, 2003, p. 310, 317, 326; DELAMARRE, 2003, p. 267; LACROIX, 2003, p. 199 ; HATT, 2005, p. 12-60).

iv. Divinités de la protection.

1. *Belenus* / Apollon romain.

Un Apollon gaulois recevait un culte des Volques Tectosages au –IIe s. Ceux-ci l'honoraient en lui faisant de somptueuses offrandes d'or et d'argent. Une partie constituée de métal brut était immergée dans des étendues d'eau stagnantes, l'autre matérialisée par des objets finis était déposée dans les enclos sacrés - *sèkoi* - d'un sanctuaire - *hièron* -. Les premiers étaient situés dans les environs de leur *oppidum* central de *Tolosa*, le second dans l'agglomération même. Ce lieu passa à la postérité en –106, après que le consul *Q. Servilius Caepio* y déroba 110.000 livres d'argent et 100.000 livres d'or. Cet or passait, selon la tradition, pour avoir été lui-même dérobé aux Grecs par les Tectosages, à Delphes, en –278, à moins que les Grecs n'aient racheté le départ des Galates en leur payant rançon car il n'existe aucune trace archéologique de cet événement ancrée dans le sol (STRABON d'après POSIDONIOS, IV, 1, 13; AULU GELLE, Nuits, III, 9, 7; TIMAGENE, *Sur les Rois*, frag. 11; TROGUE POMPEE d'après JUSTIN, *Epitoma Historiarum Philippicarum*, XXXII, 3, 9-11; sur ce mythe : cf. FERDIÈRE, 2005, p. 63, n. 38). Cette atteinte sacrilège portée par *Caepio* provoqua un scandale à Rome même, au point que le fautif fut obligé de s'exiler! L'histoire ne nous dit pas s'il y eut réparation mais elle illustre l'importance que les contemporains attachaient à ce dieu et à son culte : prise de guerre, le butin « delphique » avait dû être voué à une divinité guerrière. Cet « *Apollon chasse les maladies* » nous dit César en VI, 17, 2 : m'inspirant de cette phrase, et d'un passage de l'histoire mythique de la bataille de *Mag Tured* où il est dit que le dieu irlandais *Dian Cecht* soigne les blessés, j'en déduis qu'il était aussi compatissant aux guerriers victimes de la guerre. Il s'agit probablement d'un culte très ancien : Diodore II, 47, 1, citant Hécatee d'Abdère qui vivait vers –300, et d'autres auteurs dont les écrits sont hélas perdus, place la naissance d'Apollon dans les Iles Hyperboréennes, c'est à dire en Bretagne insulaire. Il était célébré en Irlande à *Beltaine*, fête sacerdotale du 1^{er} mai. Dans les inscriptions le nom romain d'Apollon est souvent complété par une épithète. Sont fréquentes celles de *Belenus* et ses dérivés *Belinus*, « Le-fort », « Le-maître-de-la-puissance » ; *Belisama* déesse guerrière, « La-très-puissante », toutes à symbolique solaire - la chaleur solaire est bienfaisante aux malades et aux blessés; *Borvo*, *Bormo*, « source-chaude » ou *Bormanus* qui, comme *Grannus*, est une divinité thermale des eaux chaudes, autre élément naturel également bénéfique aux malades mais aussi aux blessés⁵⁵. D'autres épithètes apolliniennes sont plus rares et probablement régionales :

⁵⁴ Voir note 30.

⁵⁵ Je voudrais faire état ici d'un souvenir personnel qui illustre parfaitement mon propos. Mon grand père paternel, le commandant Roger Deyber, blessé en 1915 par une balle reçue en plein genou, allait chaque année depuis 1920, et ce jusqu'à son décès survenu en janvier 1957, « prendre les eaux » à Bourbonne-Les-Bains, petite ville thermale des Vosges où l'on a trouvé des stèles gallo-romaines et des inscriptions en l'honneur de *Borvo*. Il y passait là trois semaines, en compagnie de ses frères d'armes, tous plus ou moins anciens blessés de la grande Guerre. Je peux témoigner que cette cure annuelle lui était bénéfique, tant au plan physique que moral. Je pense que vingt siècles plus tôt, les guerriers gaulois avaient déjà repéré les vertus curatives de cette source.

Toutiorix - de *Toutios*, « citoyen » - de Wiesbaden (Allemagne). qui signifierait « souverain-des-citoyens »; *Maponus* des Brigantes de Bretagne insulaire - de *Mapo*, « fils », « garçon » -, dieu de la santé lié à la jeunesse en état de porter les armes (DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 27 / 32 / 76-78; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 79-84; BRUNAUX, 1986, p. 73; 2000, p. 74, 78; LE ROUX, 1986, p. 234, 238, 367; HATT, 1989, p. 256-277; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 12, 94-96; DAUBIGNEY, 2003, p. 317, 326; DELAMARRE, 2003, p. 72, 83, 300; GOMEZ DE SOTO, MILCENT, 2003, p. 110; LACROIX, 2003, p. 199).

2. *Smertrius* - *Ogmios* / Hercule – Mars romain?

On trouve chez divers écrivains antiques la mention du passage d'Héraclès en Gaule lors de son périple espagnol, réputé selon Diodore (IV, 19, 1-2) avoir fondé la ville d'*Alesia* chez les Mandubiens. Si les fouilles des XIX^e et XX^e s. n'ont pas permis de donner consistance à cette partie du récit légendaire, il n'en demeure pas moins qu'il existait en Gaule du centre et du Midi une divinité indigène qui partageait avec le héros grec certains attributs ou qualités. Pour Gérard Moïtrieux, Hercule serait un avatar gallo-romain de *Smertrios*, « dieu celtique à caractère militaire, et fécondant »; il est un fait que *Smertrius* (de *smero*, *smerto* : « prévoyant », « qui prend soin de », « pourvoyeur » est également associé à Mars dans trois inscriptions gallo-romaines, et figure sur le pilier des Nautas parisiens érigé sous Tibère. Il passe pour l'exterminateur des ennemis des hommes et, à ce titre, apparaît comme un Hercule dont il porte les attributs. Un autre dieu celtique est aussi associé à Hercule : il s'agit d'*Ogmios*, divinité dont j'ai déjà parlé (v. *supra*, 2. *Tentates* / Arès). Dans un texte obscur, Lucain (I, 6) assimile *Ogmios* celtique à Hercule romain. Ces différentes appellations masqueraient donc une divinité indigène aux vertus guerrières qui serait porteuse de qualités partagées entre l'Hercule et le Mars classiques. Un dernier parallèle peut enfin être tiré avec le dieu germain de la guerre, « *Donar* », que Tacite appelle aussi Hercule en latin (TACITE, *Germ.*, c.9). Ces différentes appellations masqueraient donc une divinité indigène très énigmatique, en qui De Vries n'hésite pas à voir un dieu de la guerre et des guerriers du type Hercule-Mars « symbolisant la fidélité des armées à leur chef » (BENOÎT, 1949; DUVAL, 1957 / 1967 / 1993, p. 11 / 35-36 / 79-82; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 69-70 [*Smertrios*], 73-79 [*Ogmios*]; BRUNAUX, 2000a, p. 59, 77-78, 171; 2004, p. 149; LE ROUX, 1986, p. 410-411; HATT, 1989, p. 126-129, 256-277; MOÏTRIEUX, 1992, p. 120; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 12, 57, 63, 94-96; DAUBIGNEY, 2003, p. 310; DELAMARRE, 2003, p. 72, 83, 277, 300; LACROIX, 2003, p. 199; HATT, 2005, p. 28-60).

3. *Epona*.

Ce théonyme dérivé du mot gaulois *epos*, « cheval », désigne une divinité féminine « indépendante » à l'époque gallo-romaine, mais dont Jufer et Luginbühl pensent qu'elle a pu n'être à l'origine qu'une simple épithète de « rigane » - de *rigani*, *rigana*, déesse « reine » - spécialisée dans le domaine de la protection. Attestée tardivement, à l'époque gallo-romaine, par de très nombreuses inscriptions et représentations plastiques, il semble bien qu'elle fut la protectrice des cavaliers et des palefreniers. Ses occurrences du *limes* danubien, breton ou rhénan, sont certainement à inscrire au compte de la présence de cavaliers gaulois dans les troupes montées impériales romaines. Elle est comparée à la déesse galloise Rhiannon - de *Rigantona* : « La-grande-Reine » -. De là à en faire une déesse guerrière, il n'y a qu'un pas. Je vais d'ailleurs avoir l'occasion de reparler du cheval, et de la

déesse *Epona*, dans la dernière partie de cet exposé consacrée aux divinités gauloises et à leurs représentations en rapport avec la nature animale (DUVAL, 1957 / 1993, p. 49-51, 112; DEYTS, 1992, p. 51-57; LUGINBÜHL, 2001, p. 13-14, 39-40, 87; DELAMARRE, 2003, p. 163-164, 258; HATT, 2005, p. 135-152, 159-220). Tout ceci nous révèle un monde divin riche et varié, tourné vers une activité essentielle : la guerre, et pour conclure sur cette partie nous ferons nôtre cette phrase de Yann Le Bohec selon laquelle : « *Loin de combattre les cultes locaux après la conquête, Rome leur a apporté de nouveaux moyens d'expression ; [...] aboutissant à un synchrétisme culturel remarquable, entre gaulois et romain* » (LE BOHEC, 1996b, p. 9).

v. Les divinités en rapport avec la nature animale et en lien avec le fait guerrier.

Les Celtes comme d'autres peuples indo-européens et les lointains Égyptiens considéraient certains **animaux** comme des **dieux**, leur accordant une place importante dans le mythe comme dans l'art. De fait, les représentations animales sont très fréquentes dans l'art celtique des *oppida*, et de très nombreux dieux gallo-romains sont également associés à des animaux. Parmi ces animaux, il en est qui sont au service de divinités guerrières dont ils constituent un attribut explicatif, et dont le culte s'est prolongé, non romanisé, après la conquête de la Gaule. Certains quadrupèdes comme le cheval associé à l'oiseau, ou accompagné de rouelles, et le lion, sont utilisés par les dieux pour assurer les besoins de leur action auprès des hommes, tantôt pacifique - transport -, tantôt ludique - chasse -, ou guerrière - combat -. Parmi les représentations animales, les plus célèbres sont celles du cerf, du taureau, du cheval, et du sanglier. Moins familières, en revanche, sont celles du lion, du loup et du serpent; fait paradoxal, l'ours est absent; pourtant, nous avons vu qu'il était chassé et que ses dépouilles étaient probablement mises en scène dans de possibles trophées (v. *supra* : 1, Les rituels guerriers; c, La chasse, succédané de la guerre à valeur religieuse?) (PRIEUR, 1988, p. 141-149). Le corpus (hélas non publié) réalisé par Jean-Paul Guillaumet sur les représentations animales dans l'art celtique des *oppida*, à l'occasion du colloque de Bratislava, en 1995, comprend plus de deux cent soixante dix représentations classées selon un système d'entrées multiples. Les supports de ces réalisations artistiques - il s'agit d'un art mineur - sont extrêmement variés : la statuaire regroupe la presque totalité des animaux, à l'exception des caprinés, et quelques chevaux sont représentés montés par un cavalier, vêtu ou non, équipé d'une panoplie d'armes complète ou partielle; sur l'armement figurent des cervidés, taureaux et oiseaux, étant observé que les associations d'animaux sur les hampes d'armes d'hast ou d'enseignes se limitent aux cervidés, oiseaux et chiens; les enseignes portent des représentations de sangliers et de chevaux; les pièces de harnachement sont ornées de cervidés et de taureaux; quant aux instruments de musique, ils ne sont ornés que de représentations de sangliers.

Le choix des matières est également extrêmement varié et on ne peut en tirer aucune conclusion. Au stade de l'enquête, il est impossible de dégager des styles artistiques; les artistes ont produit des œuvres qui se caractérisent par « *la finesse de l'observation et la stylisation très épurée des formes* » écrit Jean-Paul Guillaumet; nous sommes loin des représentations ultra-réalistes qui caractérisent l'art romain classique. Proposer une périodisation de ces objets relève d'un art difficile : s'il est clair que certains motifs animaliers sont présents dans l'art celtique précoce de La Tène A, beaucoup semblent pouvoir être rattachés à la civilisation dite des *oppida*, et par conséquent attribués à La Tène D. Le problème chronologique découle du fait que la majeure partie de la documentation est constituée de découvertes anciennes, difficilement exploitables, effectuées hors de tout contexte archéologique ou selon des méthodes¹³⁵ totalement désuètes. Le grand intérêt du

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

travail de Jean-Paul Guillaumet est d'avoir montré que ces représentations animales, développées dans quelques régions de l'Europe celtique, avaient eu un rôle cultuel. Les lieux et la nature de plusieurs découvertes le montrent à l'envi : par exemple, les décors de paragnathides de casques, d'enseignes militaires, et de trompettes de guerre sont sans conteste à relier à des sanctuaires où se déroulaient des rituels guerriers. Je vais donc tenter de dégager ce qu'il est possible d'extraire de cette abondante documentation, en confrontant l'ensemble des données à disposition (GUILLAUMET, 1995).

1. Cervidé.

Chez les Celtes, on ignore la signification précise que revêtait la vénération de cet animal, et il est prudent de lui attribuer un sens très large. Dans les mythes irlandais, les dieux se métamorphosent en cerfs. Rentrent dans cette catégorie le dieu hybride au bois de cerf *Cernunnos*, et les déesses couronnées d'une ramure également de bois de cerf. Ils évoquent peut-être la force brute, animale. De fait, le cerf est paré d'un certain nombre de qualités indispensables à la guerre : dans une longue description, Pline (*HN*, VIII, 50) insiste sur sa vitalité et sa longévité; par ailleurs, le cerf est un animal combatif et vélocé, toutes vertus qui s'accordent parfaitement à celles du guerrier qui s'entraîne précocement à son art en pratiquant la chasse. Simone Deyts s'est interrogée sur la signification des déesses assises en tailleur et couronnées d'une ramure de cerf : la statue de Bozouls (Aveyron) porte un torques au cou et sa main droite tient un poignard plaqué pointe en haut, en direction ou contre sa poitrine; deux monnaies de potin des Rèmes (Champagne). présentent au revers une effigie féminine au torques, dont l'une tient une lance dans la main droite, et l'autre un objet indéterminé dans la même main – une arme? –; une quatrième découverte effectuée à l'*oppidum* des Châteliers à Amboise (Indre-et-Loire), dans un contexte archéologique datant des années –70/30, est une statue de personnage féminin tenant un torques, le chef coiffé d'un bonnet d'où dépasse une torsade de cheveux. Elle voit dans ces représentations une iconographie de la femme guerrière qui s'accorderait avec les représentations masculines de guerriers accroupis du Midi de la Gaule. Cette hypothèse est de nos jours difficilement soutenable car nous savons, depuis la publication du travail de Simone Deyts, que les guerriers accroupis du Midi remontent à une époque beaucoup plus haute – premier âge du Fer pour certains –, et que cette statuaire a été réutilisée maintes fois hors de son contexte d'origine jusqu'à la conquête romaine, après quoi elle a disparu. Tout aussi énigmatiques sont les statues de cerfs au repos en bois, trouvées dans un puits cultuel de l'enceinte quadrangulaire de Fellbach-Schmiden en Allemagne, et datées de la fin du IIe s. av. J.-C (PLANCK, 1982, , p. 138-142, fig. 22-24, 25). A l'inverse, le cerf est totalement absent du bestiaire monétaire des cités gauloises tandis que le taureau, le cheval, le sanglier et le serpent sont gravés sur les revers de très nombreuses émissions. En ce qui concerne les représentations de cervidés hors statuaire et numismatique, le recensement auquel s'est livré Jean-paul Guillaumet n'a pas relevé d'homme-animal. Pour conclure, on ne manquera pas de tirer un parallèle entre tous ces animaux et l'hybride homme-cerf ou femme-cerf : ces figurations, sous des formes très diverses, symbolisent des puissances inférieures (DUVAL, 1957 / 1976 / 1993, p. 33 / 37-38, 47-48, 112-113; DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 181-184; DEYTS, 1992, p. 19-21, 140; FISCHER, 1991, p. 7-15; GUILLAUMET, 1995, p. 7-8, pl. 6-7; PLANCK, 1982; PRIEUR, 1988, p. 14-16, 66, 110; HATT, 1989, p. 79, 81, 87-88; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p.12; ARCELIN, GRUAT, 2003, p. 169 s.).

2. Taureau.

Cet animal est revêtu d'un symbolisme¹³⁶ assez polyvalent comme le cerf dont je viens

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

de parler. Animal vigoureux, impétueux et combatif, il exprime la force tout autant que la puissance prolifique. Le vacarme des combats souligné par de nombreux témoins visuels de l'Antiquité, le fracas des armes entrechoquées, le son rauque des trompettes de guerre - carnyx -, le tonnerre qui annonce l'orage étaient peut-être assimilés au beuglement de cet animal à moitié sauvage. Il orne les enseignes militaires de deux peuples armoricains, les Coriosolites et les Vénètes - revers des monnaies type BN 6578 probablement inspirées de pièces grecques de Marseille -. Il joue un rôle non négligeable dans le bestiaire numismatique gaulois, y occupant la cinquième place. Le taureau-enseigne perdure après la conquête romaine, symbolisant la Gaule vaincue comme on peut le constater sur des panneaux d'armes sculptés de l'arc triomphal d'Orange, et de quelques autres monuments romains (DUVAL, 1957 / 1976 / 1993, p. 31 / 35-37; DE VRIES, 1963 / 1975 / 1977, p. 185; DEYBER, 1987d, p. 126; PRIEUR, 1988, p. 13-14, 29, 66, 93, 102-104; GRUEL, 1989, p. 97; HATT, 1989, p. 80, 96, 98; FISCHER, 1991, p. 10, fig. 28-31; GUILLAUMET, 1995, p. 14-16, pl. 3; AMY, 1962, pl. 16, 44).

3. Cheval.

L'image du cheval ou du cavalier, souvent associée aux masques mortuaires dans l'art de la Gaule méridionale ou aux têtes humaines coupées dans la littérature (DIODORE, *Bibl. hist.*, V, 29), la sculpture - la statuaire y surclasse le reste de la documentation non numismatique - et le bestiaire monétaire gaulois - il y occupe la première place - revêt une signification principalement funéraire, comme celle du lion. Les fouilles de ces dernières années nous ont d'ailleurs appris que des chevaux avaient été inhumés, seuls ou avec des hommes; cette égalité de traitement dans les rites funéraires, ces marques d'égard pour l'animal montrent que le cheval a pu, en certains lieux et à certaines occasions, bénéficier d'un statut particulier. Dans ce répertoire, on voit quelques fois le cheval figurer avec un oiseau qui semble le guider. De fait, le cheval fait l'objet d'un culte très ancien en Gaule, attesté au moins dès l'âge du Bronze, et pérennisé jusqu'à l'époque romaine au travers de celui d'*Epona*, dont j'ai parlé (v. *supra*, IV, Divinités de la protection; 3, *Epona*). Animal exceptionnel, ami de l'homme qui lui prête une intelligence et des sentiments semblables aux siens, il est peut-être aussi invoqué pour sa fougue et son impétuosité au combat. Fidèle auxiliaire du guerrier, il ne serait pas très étonnant que son culte ait été très répandu chez les *equites* gaulois, si l'on en juge par le rôle important qu'il occupait dans le culte que la noblesse équestre rendait à ses défunts - Dans les légendes irlandaises, les deux chevaux de Cuchulainn, le gris de Macha, *Liath Macha* surtout, ont une intelligence humaine -. Ils viennent de l'Autre Monde et ils y retournent après la mort du héros. Alain Daubigney voit dans le sacrifice des chevaux « *un rituel propre à la classe des guerriers, une adresse directe au Mars celtique dont l'association au cheval est établie* ». De fait, le sacrifice du cheval en tant que rite guerrier est bien d'origine indo-européenne (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 358, n. 726).

En revanche, il est peut-être abusif d'interpréter les chevaux de Guerchy (Yonne) et de Pogny (Marne) comme des enseignes militaires qu'on plaçait en tête des troupes au combat; j'ai déjà eu l'occasion de m'exprimer là-dessus : j'y vois plutôt des enseignes inamovibles qu'on conservait pieusement dans les temples et qu'on proposait à la vénération des fidèles, lors des fêtes (v. *supra*, les paragraphes consacrés au culte des enseignes militaires). Par contre, la découverte de fragments d'un cheval de fer près d'un sanctuaire de l'*oppidum* celtique de Manching (Allemagne, Bavière), détruit à la fin de La Tène C2, voir au début de La Tène D1, dans un contexte d'armes torsadées, pliées, ébréchées ou tronçonnées est très vraisemblablement à mettre en rapport avec le domaine cultuel ou rituel guerrier. Il convient peut-être d'interpréter de la même manière la statue romaine du cheval de bronze de Neuvy-en-Sullias (Loiret), qui porte une ¹³⁷inscription dédiée à *Rudiobus*, dieu local dont

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

je pense qu'il figure un Mars gaulois. Cette statue pérennise une tradition plus ancienne, car on a également retrouvé dans ce sanctuaire des sangliers de bronze battu, dont la facture paraît remonter à la conquête romaine, voir antérieurement. Si le culte d'*Epona* n'est attesté qu'à partir de l'époque de Juvénal (*Satires*, VIII, 157), soit tardivement dans le +Ier s., il est douteux qu'il n'ait pas existé antérieurement; à tout le moins, à l'époque de l'indépendance, on a du rendre un culte au cheval, à défaut de l'écuyère qui est assise sur son dos. Le nom d'*Epona* contient en effet celui du cheval, en celtique *-epo*, suivi du suffixe *-ona* qui n'a pas de sens particulier. Comme je l'ai déjà souligné, *Epona* était la déesse des chevaux, des palefreniers et des cavaliers de l'armée, comme l'étaient à Rome les Dioscures - Castor et Pollux sont les « patrons des cavaliers » -, et sans aucun doute des hommes qui composaient les trains d'équipages militaires. A la guerre, assurer le train d'une armée n'est pas une affaire de tout repos, et les gens de métier ont dû précocement rechercher une protection dans une divinité bienfaisante, qui en retour obtenait le respect et la considération des ses protégés. Les restes de chevaux sacrifiés retrouvés dans les sanctuaires guerriers de La Tène C et D⁵⁶ témoignent probablement de ce respect voué à l'animal à qui on a épargné les outrages du champ de bataille, et qui à qui on a réservé un sort identique à celui de l'homme en reconnaissance de son statut particulier⁵⁷. Parfois, *Epona* est accompagnée d'un chien, animal des morts, démon et dévoreur de cadavres de chevaux dans le sanctuaire gallo-romain de Vertault (Côte d'Or); plus rarement elle est associée à d'autres dieux - quinze fois Mars - ou déesses - treize fois les *Campestres*, divinités des camps militaires -. En tout état de cause, la répartition des ses représentations figurées à l'époque gallo-romaine coïncide avec la carte des vestiges de harnachement et d'équipement de cavalier de La Tène D, de la Gaule centrale à la Hongrie. (LANTIER, 1939, p. 236-247; DUVAL, 1957 / 1976 / 1993, p. 46-48 / 49-51 / 17, 45-46, 86-87; DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 181-184, 190; BENOÎT, 1969, p. 19, 26, 28-34, 36; pl. VI, IX, XII, XXXXVII, XXVIII-4, XXXV; DEBAL, 1974, p. 88-94; fig. 32-34; LE ROUX, GUYONVARCH, 1986, p. 374; DEYBER, 1987d, p. 126; à paraître b; PRIEUR, 1988, p. 16-17, , 29, 66, 68, 142-149; GRUEL, 1989, p. 87, 89-97; HATT, 1989, p. 43, 98 ; FISCHER, 1991, p. 7-10, 13-15; fig. 3, 12, 22-27, 32-33; SIEVERS, 1992, p. 153; MÉNIEL, 1992, p. 12, 74-79; GUILLAUMET, 1995, p. 8-10, pl. 10-12; JUFER, LUGINBÜHL, 2001, p. 60; ARBOGAST et al., 2002, p. 70-74, 76-79, 83; DAUBIGNEY, 2003, p. 347 ; HATT, 2005, p. 21, 61-79, 135-152).

4. Sanglier.

Cet animal occupe une place privilégiée dans l'art celtique - sa statuaire y surclasse aussi le reste de la documentation non numismatique -, et il se place au deuxième rang du bestiaire numismatique, après le cheval auquel il est très souvent associé, et avant le lion. Le suidé est aussi souvent associé à la roue solaire dans la numismatique. Son caractère rustique en fait un symbole de furie guerrière. C'est donc à juste titre qu'on le voit figurer sur de nombreuses enseignes militaires des peuples de la Gaule du Centre, de l'Ouest et de l'Est, dont Michel Dhénin a dressé un inventaire exhaustif dans la publication du sanglier-enseigne de Soulac-sur-Mer, en 1995. Après la conquête, le motif du sanglier-enseigne inspire l'art officiel romain dans lequel il symbolise, comme je l'ai montré pour le taureau, la Gaule vaincue. Parmi plusieurs représentations, le motif est présent sur l'arc d'Orange, sur

⁵⁶ Les sacrifices de chevaux se poursuivent à l'époque gallo-romaine, au moins sous le haut-Empire (ARBOGAST et al., 2002, p. 83s.)

⁵⁷ Pour les chevaux de selle cela ne fait aucun doute. Qu'en était-il des chevaux de trait du train des équipages, cela nous ne le savons pas.

un bas-relief de Narbonne, ainsi que sur la cuirasse de la statue d'Auguste de *Prima Porta* (Rome, musée du Vatican), où l'on voit une femme, symbolisant la Gaule, qui porte une enseigne au sanglier. On ne méconnaîtra pas le fait que le sanglier est aussi un animal chtonien comme le cheval psychopompe, le lion, le loup et le serpent. Ses représentations ont donc parfaitement pu revêtir des significations différentes dont nous ignorons le détail (DUVAL, 1957 / 1976 / 1993, p. 43-44 / 16, 52, 93; AMY et *al.*, 1962, pl. 20, 44; DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 190, 261; BENOÎT, 1969, p. 17, 36, 51; pl. V, 6-9; VI, 11; DUVAL, 1977, p. 195, n. 254; DEYBER, 1987d, p. 126; PRIEUR, 1988, p. 66-67, 69-71; GRUEL, 1989, p. 94-95; HATT, 1989, p. 46 ; FISCHER, 1991, p. 9, fig. 13-18; DHÉNIN, 1995, p. 29-38, fig. 20-79; GUILLAUMET, 1995, p. 16-21, pl. 13-16).

5. Lion ou « carnassier androphage ».

Sa symbolique funéraire en Gaule romaine est très connue, c'est dans le Midi que se trouvent les représentations les plus anciennes. Mais il n'était pas familier des Gaulois de l'intérieur, ce qui fait douter que ce type artistique fut d'origine indigène. Si le lion était bien connu de l'Antiquité classique en tant que démon symbolisant la mort, il incarnait aussi la majesté, le courage, l'honneur et la justice, toutes vertus nobles et guerrières. Monstre androphage, il tenait sa supériorité de sa force physique, qualité qu'il partageait avec le taureau, le cerf, le cheval et le sanglier. On voit donc qu'il a pu être vénéré pour des raisons très diverses. Il est probable que le thème a été importé en Gaule en provenance de la Méditerranée, et qu'exception faite de la Narbonnaise, il n'a inspiré qu'un nombre limité de peuples de Gaule intérieure. Le motif du fauve a inspiré quelques revers monétaires en Gaule Celtique : dans le Centre-Ouest, exceptionnellement chez les Ambiens en Gaule Belgique, jamais chez les Armoricaains. Fait notable, il n'a fourni aucun contingent au petit *instrumentum* étudié par Jean-Paul Guillaumet - deux monstres indéfinissables ont seulement été recensés -. Il est possible que le mercenariat celtique ait été un vecteur de sa diffusion dans certaines tribus, et pas dans d'autres qui ne participaient pas du mouvement. Mais cette absence pourrait aussi revêtir une autre signification : soit les Gaulois avaient déjà d'autres représentations à leur disposition - on peut à cet égard s'interroger sur la place et le rôle du chien, encore que peu représenté dans le petit *instrumentum* -, et le lion faisait en ce cas double emploi, soit l'idée qui y était attachée était étrangère à l'univers mental des Gaulois, qui ne l'ont donc pas retenu. Pour ma part, j'opte pour cette seconde hypothèse (BENOÎT, 1969, p. 28-29, 34-37; PRIEUR, 1988, p. 16, 141; HATT, 1989, p. 90, 92 ; FISCHER, 1991, p. 9-10, fig. 19-22; GUILLAUMET, 1995, p. 21).

6. Loup.

Cet animal sauvage n'était pas aussi répandu en Gaule de La Tène finissante qu'il le fut en France à partir du Moyen-Age, au point de terroriser des populations entières et de marquer pendant des siècles le subconscient de tout un peuple. Il demeure que, même s'il figure moins souvent sur les monnaies que le lion - pour le petit *instrumentum*, l'unique exemplaire provient du village celtique d'Aulnat dans le Puy-de-Dôme -, il occupe tout de même la quatrième place dans le bestiaire monétaire gaulois, juste avant le taureau. Animal redoutable, intelligent et prêt à tout quand la faim le tenaille ou qu'il se sent menacé, lui et sa progéniture, il a peut-être été vénéré pour sa vélocité, son énergie et son agressivité. On sait aussi que le loup passait pour voir clair la nuit : les Gaulois que le combat de nuit ne rebutait pas comme nous le verrons, l'invoquaient-ils alors pour s'approprier cette aptitude physique? En tout cas, on le retrouve sur les monnaies de quelques peuples de la façade occidentale de la Gaule : son aspect terrifiant y est souligné, on le représente courant, gueule ouverte, prêt à fondre sur sa proie.¹³⁹ On ne perdra toutefois pas de vue que le

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

monstre dévorant fait aussi partie du symbolisme funéraire consistant à représenter la mort qui détruit le corps sans aucun état d'âme, et le modèle du loup a peut-être été introduit en Gaule à partir d'inspirations étrangères dont la filiation reste à reconstituer (DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 261; PERICHON, 1987, pl. 4, n° 20; 8; PRIEUR, 1988, p. 26; HATT, 1989, p. 90-92 ; FISCHER, 1991, p. 10, fig. 22-27; GUILLAUMET, 1995, p. 21, pl. 17, 1).

7. Serpent.

Cet animal chtonien selon le symbolisme méditerranéen, apparaît comme beaucoup d'animaux infernaux en Grèce et en Etrurie dès l'époque archaïque, et il est largement diffusé en Occident aux époques hellénistique et romaine. Il apparaît aussi comme une divinité tutélaire guérissant les maladies et les blessures, ou protégeant les dieux mêmes. Son ambivalence est universellement connue. Ces deux fonctions, chtonienne et apotropaïque, sont attestées sur le sol gaulois dès l'âge du Bronze; en Gaule intérieure, ses représentations se multiplient à partir de La Tène ancienne. Le type du serpent criocéphale - à tête de bélier - y est très répandu : il accompagne tantôt le dieu aux bois de cerf *Cernunnos* - v. le chaudron de Gundestrup -, tantôt le dieu de la guerre *Taranis* mais encore celui de la tribu *Teutates*. Il est issu de la combinaison du serpent chtonien et du bélier qui est un attribut du dieu solaire. Il est difficile de reconnaître dans les représentations qui nous ont été conservées, quand le caractère malfaisant l'emporte sur l'aspect bénéfique, et vice-versa. Dieu ou attribut des dieux, il faisait peut-être partie intégrante des épreuves d'un processus initiatique aboutissant à une reconnaissance de soi-même. Curieusement, il ne figure qu'épisodiquement au bestiaire numismatique, et à cinq exemplaires dans le petit *instrumentum*, ce qui est fort peu au regard du reste (DUVAL, 1957 / 1976 / 1993, p. 34 / 38-39, 113; DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 51-53, 171-172; BENOÎT, 1969, p. 17, 20; pl. XXV-XXVI (sanctuaire d'Entremont); BENOIST, 1977, p. 93-94; PRIEUR, 1988, p. 26-27, 78, 90; HATT, 1989, p. 212-213, 247 ; FISCHER, 1991, p. 11; DEYTS, 1992, p. 141 ; HATT, 2005, p. 170).

8. Conclusion.

En conclusion, nous voyons bien que la guerre mobilisait peu ou prou tout le corps divin gaulois, mais la connaissance que nous en avons reste très parcellaire. À côté de quelques éléments incontestables, beaucoup resteront éternellement des énigmes, mais tel est l'état de nos sources et de nos preuves. Face à toutes les incertitudes qui existent, les divinités ou les auxiliaires de ces divinités entremêlées avec la nature animale doivent donc être interprétées avec beaucoup de prudence. Il ne s'agit pas d'animaux « totem » comme il en existe dans d'autres cultures primitives ou de civilisations anciennes, mais dans la totalité des cas plus probablement de démons funéraires évoquant la mort - les monstres androphages -, le voyage dans l'au-delà - les quadrupèdes, l'oiseau -, ou la communication avec le monde souterrain - le serpent - mais encore la puissance et le renouveau - *Cernunnos* -. Je risque donc l'hypothèse que la mort étant omniprésente à la guerre, et les armes étant d'abord faites pour tuer avant de servir d'ornement aux vivants, les guerriers gaulois ont voué un culte particulier ou sacrifié à des rituels spécifiques en faveur de ces animaux, intermédiaires obligés entre eux et l'au-delà (DUVAL, 1957 / 1993, p. 45-46, 54; DE VRIES, 1963 / 175 / 1977, p. 114, 261 ; HATT, 1989, p. 80, 90, 93, 97).

c. Une question en discussion : a-t-il existé ou non un culte du chef?

i. Un culte des ancêtres ?

Si l'on en croit Patrice Arcelin et Philippe ¹⁴⁰Gruat et les co-signataires de leur étude

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(ARCELIN et GRUAT, 2003, p. 201-209, fig. 111-118), les Gaulois du Midi, du moins la classe aristocratique, honoraient leurs grands ancêtres d'un culte dont témoigneraient les nombreux « *masques reliquaires* » sur portiques ou édicules qui parsèment les points majeurs de leurs tribus ou de leurs domaines fonciers. Paul-Marie Duval était d'un avis différent, pour qui l'existence d'un culte rendu aux ancêtres n'était pas assuré en Gaule, « *tant est exsangue le contenu des épitaphes retrouvées* » (DUVAL, 1985, p. 4, 9). Il a été montré que cet acte de mémoire, qui en statufiant le combattant le faisait sortir de l'anonymat après les funérailles, était une pratique d'essence aristocratique plus répandue en milieu rural qu'en milieu urbain (SINEUX, 1999, p. 119 *sqq.*).

ii. Un culte du héros ?

De la même manière, les Gaulois des **contrées méridionales** avaient, pensent-ils, héroïsé un certain nombre de leurs grands hommes qui s'étaient illustrés dans le passé par des faits d'armes dont la littérature ne nous a pas rendu compte. Ainsi, ils leur auraient dédié des représentations lapidaires - personnages assis de Roquepertuse, Glanon-Saint-Rémy-de-Provence ou Entremont-Aix-en-Provence; représentations de guerriers en armes de Fox-Amphoux, Mondragon ou Vachères -, qui constituent autant d'œuvres anonymes auxquelles on aurait rendu un culte (ARCELIN et RAPIN, 2002, p. 35, 40, 60 ; ARCELIN et GRUAT, 2003, p. 209-214, fig. 119-124; sur un avis contraire : BRUNAU, 2004, p. 124). Il est impossible de nous faire une idée, même approximative, des gestes cultuels que ces représentations plastiques pouvaient susciter, car aucune de ces découvertes n'a été faite *in situ*. Les restes de portiques, de statues et de stèles ont toujours été mises à jour en remploi dans des constructions ou des aménagements postérieurs à leur utilisation première qui remonte parfois au premier âge du Fer. L'annihilation de l'aristocratie salyenne après – 123 a marqué la fin de ce mode de valorisation, qui a totalement disparu avec elle. La constance avec laquelle semblent avoir été détruites les têtes et les mains des statues, lors de la conquête romaine, pourrait laisser supposer qu'elles étaient l'expression d'une puissance concurrente de celle de Rome qu'il fallait abattre à tout prix (DEYTS, 1992, p. 13). En l'état des recherches, on ne trouve pas le pendant exact de telles vénération en Gaule interne. Pour autant, en est-ce absent? La cinquantaine de stèles en grès de l'enclos circulaire de **Ribemont-sur-Ancre** (Somme) érigées dans le courant du –III^e s. sont peut-être l'expression anonyme de ces victorieux guerriers de la tribu des Bellovaques, morts au combat dans les années –260. Le site fut préservé tout au long des deux siècles suivants, jusqu'à l'époque flavienne, où un temple en dur a été édifié à cet emplacement. Pendant cette longue période, et, semble-t-il sans discontinuité, une activité culturelle s'est déroulée en périphérie de l'enclos comme l'attestent les restes de sacrifices d'animaux, des offrandes d'armes et des reliefs d'agapes où le vin fit progressivement partie du menu au fur et à mesure que les échanges commerciaux se développaient avec le monde romain. Je m'accorde donc ici avec Jean-Louis Brunau, qui interprète ces vestiges comme un « *heroon* » celtique, où un culte authentique a été rendu sans discontinuité à des personnages hors du commun, depuis La Tène C1 jusqu'à l'époque romaine (BRUNAU, 2004, p. 122-124). Pourtant, l'indigence de nos sources archéologiques ne nous permet pas, en l'état actuel des recherches, d'apprécier l'extension géographique, l'intensité et la durée de ce genre de manifestation. On se doute bien qu'entre les terres ensoleillées de la Gaule méridionale et les brumes des contrées septentrionales, d'autres sites similaires existent, qui sont à découvrir. Cela étant, si de tels cultes ont été pratiqués sur tous les territoires de Gaule, il conviendrait de les relier à une certaine idée que les guerriers se faisaient du chef de guerre, dont l'aura était proportionnelle à ses victoires individuelles – duel - et collectives – bataille -. Il est possible qu'à La Tène D, l'idée se soit « démocratisée » avec le développement des pouvoirs de l'aristocratie militaire, mais cela reste à

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

démontrer scientifiquement. Au milieu du -Ier s., le choix d'*Alesia* comme pivot de manœuvre de l'armée de campagne de *Vercingetorix* a pu correspondre à la vénération religieuse du site, connu depuis Diodore de Sicile pour avoir été une étape de la légende héracléenne (DIODORE, IV, 19, 1-2; V, 24, 1-3), et lieu peut-être d'un culte héroïque dont on aurait pas conservé ou encore retrouvé la trace matérielle (LE GALL, 2000, p. 34). La charge symbolique dont il était peut-être revêtu a, pendant un temps, peut-être galvanisée les troupes gauloises et stimulée leur résistance au siège implacable dans lequel les étouffait César. Mais celui-ci n'en avait cure, ce qui révèle, une nouvelle fois, ces deux conceptions opposées de la guerre que j'ai déjà souligné, et qui ne se limitent pas à ces exemples (JULLIAN, II, 1908, p. 444-445; III, 1909, p. 502, n. 7; RAMBAUD, 1966, p. 328, n. 132, contesté par J. HARMAND, 1984, p. 271, n. 14). Pour ma part, je pense que l'hypothèse de Jullian et de ses continuateurs reste plausible, bien que non documentée par des *realia* (DEYBER, 1987b, p. 70, n. 17), sachant que les fouilles des années 1990 conduites tant sur les emplacements des travaux militaires césariens que sur le plateau de l'*oppidum* celtique n'ont apporté aucun élément nouveau au dossier. De ce fait, elles n'autorisent pas de lecture nouvelle de la tradition rapportée par Diodore.

En Gaule centrale, pendant la période gallo-romaine, les effigies de personnages au torse ou accroupis, dont on ne sait s'il s'agit de divinités ou de héros, pourraient peut-être pérenniser tout ou partie de ces croyances et de leurs cultes associés (DEYTS, 1992, p. 16-17, 19). Quoi qu'il en soit, beaucoup de personnages, hommes ou femmes, eurent l'occasion de s'illustrer dans des combats et passèrent à la postérité grâce aux récits littéraires qui nous en ont été faits. Quels ressorts pouvaient donc bien animer ces hommes et ces femmes? C'est ce que je vais maintenant examiner.

3. Les frontières de la vie religieuse et les lois de la guerre.

a. Foi, superstitions et croyances.

Ainsi que nous l'avons vu, les divinités du panthéon celtique apportaient un concours actif au guerrier gaulois dans ses entreprises guerrières, du moins celui-ci croyait-il devoir absolument se les concilier pour que son entreprise réussisse. En honorant les dieux, en ne faisant pas le mal, en s'exerçant à la bravoure comme le lui enseignaient les druides, les guerriers gaulois observaient les principaux canons du « dogme » religieux de l'époque (BRUNAU, 2006b, p. 114-116, 179). Mais la vie du Gaulois était fondée, comme celle de l'homme médiéval, sur des conditions affectives différentes des nôtres, elle était incertaine, probablement peu soucieuse de l'avenir (ELIAS, 1991, p. 292). C'est peut-être bien pour cela que les Gaulois nous surprennent tant par un certain nombre de leurs comportements, à nos yeux irrationnels, à tout le moins irréflectifs. Le Gaulois se rendait au combat avec d'autant plus de résolution que sa conception de l'âme et de l'au-delà l'y prédisposait.

i. La conception de l'âme et de l'au-delà.

Les textes et l'archéologie nous apportent en effet la certitude que depuis au moins le – IIIe s., **les Gaulois croyaient en l'immortalité de l'âme des mortels, en une vie d'outre-tombe** analogue à celle de la vie d'ici-bas, et qu'une seconde vie – dont on sait à la vérité peu de choses sur la conception que s'en faisaient les Gaulois – suivait la première par réincarnation dans un autre corps après renaissance de l'âme (BG, VI, 14, 5; DIODORE, V, 28; STRABON, *Géographie*, IV, 4-6; AMMIEN MARCELLIN, *Hist.*, XV, 9, 8; LUCAIN, *La Pharsale*, I, 444-462; DUVAL, 1985, p. 5-9; LE ROUX et GUYONVAR'CH, 1986, p. 16, 270; BRUNAU, 2000a, p. 61-68, 210-211, 215; 2004, p.

118-120). S'il faut en croire les auteurs anciens, ces croyances en la métempsycose⁵⁸ - qui devaient être en cours dans les couches instruites de la société à défaut peut-être de l'être dans tous les milieux sociaux - les galvanisaient au point qu'ils affichaient **une attitude d'absolue fermeté devant la mort à la guerre**, du moins en théorie - la réalité était autre nous le verrons - (POMPONIUS MELA, *Chorographie*, III, 18-19; SILIUS ITALICUS, *Punica*, III, 340-343; Anonyme, Scholies Bernoises, au poème de LUCAIN 454-458). Le courage physique allait parfois jusqu'à la témérité et à la provocation, certains guerriers allant jusqu'à s'exposer nus – à tout le moins dévêtus - dans les combats en première ligne (DIODORE, V, 29). Cette attitude qui parut déraisonnable⁵⁹ à beaucoup de leurs contemporains était stimulée par l'espoir d'une seconde vie bienheureuse au-delà de la mort, considérée comme un simple passage d'un état à un autre. Les *soldurii* dont parle César, des « dévoués » qui constituaient une sorte de garde armée rapprochée dans l'entourage des grands comme le Salyen Craton, qui en -123 en disposait de neuf cents (DIODORE, *BH*, XXXIV, 23 ; ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 36, 61), et l'Aquitain *Adiatuanus*, qui en -56 en possédait six cents, allaient jusqu'à se donner volontairement la mort « *si leur chef [périssait] de mort violente* » (BG, III, 22) (BRUNAU, 2004, p. 44-45, 64, 73, 75, 158; TESTART, 2004a, p. 159-162). Cette réputation d'intrépidité est solidement établie par de très nombreux textes gréco-romains dispersés, dont Jean-Louis Brunaux a rassemblé un florilège en les commentant (BRUNAU, 1998, p. 265-268 ; BRUNAU, 2006a). L'idée de faire le sacrifice suprême de sa vie pour compenser un rapport de forces écrasant a traversé toutes les cultures et tous les conflits de l'humanité. A titre de comparaison, au +VIIe s., lors de la conquête musulmane de la Mésopotamie, le chef Khaled Ben Walid affirmait, pour terroriser ses adversaires, que ses guerriers « *aiment la mort autant que leurs adversaires aiment la vie* ».

En outre, les Gaulois indifférents à la mort éprouvaient **un mépris du corps humain et de sa dépouille** : si des circonstances particulières l'exigeaient, ils ne faisaient pas cas des leurs en campagne (PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, X, 21, 6-7), quand bien même ils étaient blessés et malades (TZETZÈS, *Histoire*, CCCLXXII; PAUSANIAS, X, 23, 6; 12).⁶⁰, tout comme d'ailleurs ils ne faisaient pas cas des dépouilles de leurs adversaires (DIODORE, *Bibl. hist.*, XXII, 12; PLUTARQUE, *Pyrrhus*, 26; APPIEN, *Hist. Rom.*, IV, 11 et POLYBE, II, 19). Ces conceptions expliquent vraisemblablement ce qu'on constate dans le domaine des rites funéraires du moment, qui s'accordent parfaitement avec ces idées. En effet, après la période faste des sépultures princières et celle des grandes nécropoles marniennes, on assiste à l'apparition de nouveaux rites funéraires à partir de La Tène C1 (BRUNAU, 1998, p. 262-265; 2000, p. 217-221). Les sépultures de cette période se font rares et leur contenu est pauvre en mobilier, eu égard à la période précédente. Plus tard, pendant presque toute la période de La Tène D, on a le sentiment

⁵⁸ Jean-Louis Brunaux a mis en relief les convergences qui existaient entre la métempsycose enseignée par les druides gaulois et les théories sur l'individualité de l'âme, sa nature divine, son immortalité qu'on trouve chez les orphiques de Thrace et les Pythagoriciens de Grèce (BRUNAU, 2006, p. 176 sqq.).

⁵⁹ Patrice Arcelin et André Rapin émettent des doutes sur cette nudité guerrière, dont la lecture au premier degré leur paraît incohérente au regard des données archéologiques accumulées depuis ces trente dernières années (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 45). Je ne partage pas cette réserve, m'appuyant *a contrario* sur le fait que la nudité guerrière dans l'histoire ne fut pas l'apanage des seuls Gaulois. Pour prendre un exemple, je rappelle que lors de la conquête du Dahomey, à la fin du XIXe s., le corps expéditionnaire français dut affronter plusieurs milliers d'Amazones attachées au palais royal et qui combattaient totalement nues ; elles ne craignaient pas les armes à feu et infligèrent avec leurs armes blanches de très lourdes pertes aux soldats français qui n'avaient encore jamais vu cela.

⁶⁰ Mais réclamer au camp adverse les corps de ses guerriers morts au champ d'honneur, passait en Grèce pour un aveu de défaite (SINEUX, 1999, p. 98-101)¹⁴³

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

que le Gaulois est devenu totalement indifférent au sort de son corps ou de la dépouille de ceux qu'il côtoie, qu'ils fussent parents, amis ou ennemis. A la césure de La Tène D1 avec La Tène D2, une nouvelle transformation s'esquisse. On voit réapparaître en Gaule de l'Est et du Centre des tombeaux dont la richesse peut soutenir la comparaison avec les sépultures princières du Hallstatt D2/3 ou de La Tène A (BRUNAU, 1998, p. 264). Les questions funéraires ont été matière à une immense production scientifique depuis le XIXe s. ; plus récemment, quelques synthèses nationales (DUVAL et KRUTA 1975 ; PION et GUICHARD 1993 ; BARRAY 2004) et régionales (LEMAN-DELERIVE 1998 ; BARRAY 2004) ont été réalisées, dans le détail desquelles je ne rentre pas car elles se situent hors du cadre de mon étude mais dont je signale l'existence tant il est vrai qu'elles insistent sur ces changements. Toutefois, je pense que ces croyances ne sauraient expliquer à elles seules la bravoure, le courage et l'intrépidité des guerriers ou de leurs femmes au combat soulignés par maints auteurs. Je prendrai trois exemples.

Le premier exemple de cette vaillance et de cette combativité farouche est tiré de Plutarque, qui met en relief la part prise par les femmes ambrons dans la bataille opposant leurs maris aux troupes de *Marius*, à Aix-en-Provence en -102 : « *Mais là, les femmes se jetant à leur rencontre [des Romains] avec des épées et des haches et poussant des cris aigus de colère et de rage s'efforçaient de repousser à la fois les fuyards et leurs poursuivants, les uns comme traîtres, les autres comme ennemis : elles se mêlaient aux combattants; de leurs mains nues, elles arrachaient les boucliers des romains et saisissaient leurs épées, en supportant les blessures qui déchiraient leur corps avec un courage invincible jusqu'à la fin* » (PLUTARQUE, Vie de Marius, 19, 9; trad FLACELIÈRE et CHAMBRY, 19, 9). Ce mépris de la mort se confirme plus loin où on les voit adopter une attitude suicidaire, tuant les leurs de leurs propres mains avant de se donner la mort. Le deuxième et le troisième exemple sont plus connus : ce sont des hommages appuyés rendus par César en -57 aux combattants Belges qui se lancent à l'attaque des colonnes romaines à la bataille du *Sabis* (BG, II, 27), et, en -52, aux guerriers bituriges cubi qui défendent leur capitale d'*Avaricum* assiégée avec l'énergie du désespoir (BG, VII, 25). Dans les deux cas, les combattants gaulois savent qu'il s'exposent à une mort certaine, et pourtant ils ne faiblissent et ne défont pas, acceptant de faire, avec une totale abnégation, le sacrifice suprême de leur vie. Le rôle des forces morales - sur lesquelles je reviens plus loin - a sûrement constitué, comme dans toutes les armées et à toutes les époques, un ressort puissant à cette combativité dont on s'accorde à reconnaître qu'elle était hors pair.

Toutefois, ce tableau est plus théorique que réel. Car si des hommes et des femmes se comportaient en héros, dans le même temps, d'autres aussi désertaient les rangs et fuyaient lâchement le terrain des combats. S'agissant du siège d'*Alesia*, le regretté Joël Le Gall a montré que l'ambiance « *dans les troupes gauloises* » avait résultée d'un mélange de croyances religieuses et de forces morales (LE GALL, 2000, p. 33-35). C'est pourquoi on vit les troupes du corps de bataille de *Vercingetorix*, puis de l'armée de secours dépêchée dans l'urgence (DEYBER, 2008), passer brutalement de moments forts d'exaltation à des phases de complet abattement, jusqu'à la débandade finale. Je reviens plus loin sur ce mécanisme psychologique parfaitement connu des militaires en opérations.

S'il leur arrivait d'adopter en des circonstances critiques une attitude lâche et couarde, c'est que les Gaulois connaissaient aussi la peur, auquel cas les croyances dont j'ai parlé étaient de nul effet sur eux. Serait-ce que ces croyances n'étaient plus qu'un mythe à La Tène D? Qu'elles renvoyaient à une période révolue de l'histoire de la Celtique de La Tène B et C, sans plus aucun rapport avec la réalité? Il faudrait alors admettre que de profondes transformations se seraient¹⁴⁴ produites en Gaule, entre La Tène C2 et La

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Tène D2 ? Sans aller jusqu'à la faute de preuves, il convient de se rappeler que l'attitude des hommes devant la mort, dans des conditions extrêmes, leur est souvent dictée par leur vécu antérieur⁶¹ et le contexte dans lequel ils se trouvent placés. Des hommes réputés pour être des mous peuvent se transformer en véritables héros.

Le vécu rassemble des éléments aussi différents que la manière dont l'esprit a été façonné par l'éducation familiale, l'exercice et l'entraînement, l'endurcissement aux épreuves les plus diverses. La façon dont les hommes sont commandés joue aussi un rôle très important (LE GALL, 2000, p. 34-35), sans parler des contraintes et des pressions psychologiques de toutes sortes qui peuvent s'exercer à un moment donné (DEYBER, 2002, p. 263-264). Dans le domaine militaire (Sun Zi a été précurseur), on appelle cela un potentiel de situation. Si, par exemple, on conduit une armée sur une position qui n'offre aucune possibilité de repli, la position elle-même induira un comportement courageux de la part des combattants : la situation contient en elle l'effet produit. La bataille d'*Alesia* me paraît correspondre très exactement à cette définition; *Vercingetorix* devait être un bien fin psychologue pour amener ainsi ses troupes, dont il connaissait les points forts et les limites, à se battre contre un ennemi dont il n'ignorait pas - pour avoir servi dans ses rangs? - qu'il lui était tactiquement supérieur, à défaut de l'être en nombre. Des études militaires sur le courage basées sur l'éthologie*⁶² ont d'ailleurs démontré l'exactitude de ces vues : le courage est lié au degré de motivation qui provoque le combat et pousse à la fuite quand les circonstances tournent. C'est en commandant en motivant qu'on obtient des combattants courageux qui tiennent leur place ou leur poste : ceux de Bourges et de Gergovie devaient être assurément de cette trempe d'homme (CHAUTY, 1992, p. 43).

Nous ne savons pas si comme en Grèce, par exemple, il existait une conception « civique » de la mort à la guerre (DELAVALD, 2000, p. 517) comme nous en trouvons des témoignages dans l'Agamemnon d'Eschyle (OUELETTE, 1971; LONGO, 1977), ou dans certains accents des discours de Thucydide (LORAUX, 1973, 1974, 1975, 1977, 1981), qui valait aux valeureux guerriers des funérailles publiques et l'éloge de la cité (SINEUX, 1999, p. 107-113). Il se peut que les Gaulois au contact des Grecs par le truchement du mercenariat aient adopté des idées stimulantes similaires, mais nous devons avouer que nous ne le savons pas, ni comment elles auraient pu être véhiculées. Je me dois toutefois de poser la question.

En somme, une fois encore, en Gaule, il ne faudrait pas expliquer certains des comportements au combat des hommes et des femmes de ce temps par les seules croyances religieuses, la doctrine enseignée - par les druides? -, fut-elle noble. Un tel raccourci est insuffisant.

ii. Croyances magiques.

Les Gaulois prêtaient enfin des vertus magiques à certaines essences d'arbres réputées pour fabriquer des armes, tels les bois d'if, d'orme, d'aulne, et de chêne (v. *infra*).

Il est probable que comme en Inde védique, le culte des arbres était très répandu dans les couches inférieures de la religion gauloise, le commun associant aux arbres des prodiges et leur prêtant des vertus curatives ou apotropaïques. C'est au plus profond des forêts que se passent les scènes les plus saisissantes du monde épique, proche de l'univers surnaturel (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 537, n. 1105 ; 539, n. 1108).

Dans la mythologie celtique, le thème de l'arbre est fréquemment associé à l'idée de combat, l'engagement armé étant perçu comme une guerre végétale. La guerre et les

⁶¹ D'où l'importance de l'éducation, de l'instruction et de la formation militaire.

⁶² Science de l'étude des comportements animaux.

armes sont en effet indubitablement liées au divin (LACROIX, 2003, 79), comme les dépouilles des sanctuaires picards et les coutumes de certains peuples primitifs nous le laissent pressentir (v. *supra* et LÉVY-BRUHL, 1922, rééd. 2007, p. 313), mais reconnaissons que nous ne sommes pas suffisamment documentés pour développer cette hypothèse. L'interprétation ne saurait, en effet, précéder l'analyse en l'absence de critères objectifs et indiscutables.

b. Une loi de la guerre en lien avec le domaine religieux? : la prise du crâne du vaincu.

Les réactions des chefs de guerre étaient dictées par des conventions qui étaient prises sous serment, et garanties par l'échange d'otages, pour régler le sort des vaincus après la victoire. Leur transgression entraînait des sanctions immanentes, tant il est vrai qu'il y avait des choses qui se faisaient et d'autres qui ne se faisaient pas. Un usage répandu un peu partout dans le monde celtique était la décapitation de l'ennemi vaincu; cette coutume était liée à la célébration religieuse du triomphe. Voyons l'état du dossier, étant précisé que nous traiterons plus loin du volet économique et des autres traitements individuels, physiques et matériels du vaincu.

i. Les sources littéraires...

La pratique celtique de procéder à la décollation du chef de son ennemi n'est pas attestée dans les **sources littéraires** avant le début du -III^e s. L'exemple le plus haut se situe en -279, quand Ptolémée *Kéraunos*, souverain de Macédoine, est capturé pendant une bataille par les Galates de *Bolgios*, qui le décapitent après s'en être emparé (TROGUE-POMPÉE, *HP*, d'après JUSTIN, *Epitoma*, XXIV, 4, 1; 5). Les exemples se multiplient après : en -225, à Télamon, le consul *Gaius Attilius* perd la vie à l'occasion d'un combat de cavalerie au cours duquel il est décapité, et sa tête est portée au roi des Celtes vainqueur (POLYBE, *Hist.*, II, 28, 10); l'événement peut être rapproché de celui de -54, cent soixante années plus tard, où le chef trévire *Indutiomarus* est tué par des auxiliaires gaulois de l'armée de *Labienus*, « et sa tête est rapportée au camp » (BG, V, 58, 6; VI, 2). En -218 à *Clusium*, des mercenaires celtes en service dans l'armée romaine attaquent par surprise leurs employeurs, coupent la tête aux morts et passent aux Carthaginois (POLYBE, *Hist.*, III, 67, 3-4); la même année, à *Sentinum*, dans un combat de rencontre effectué par surprise en prélude à la bataille principale, les Gaulois coupent la tête aux Romains, les attachent au poitrail de leurs montures ou les fichent à la pointe de leurs lances, et les ramènent dans leurs lignes en triomphe (TITE-LIVE, *HR*, X, 26, 11); cette coutume qu'ont les Gaulois de ficher la tête d'un ennemi à la pointe d'un trait ou d'une épée est confirmée en -45, à Munda (Espagne, Bétique), où César vainquit avec l'aide de ses auxiliaires gaulois les lieutenants de Pompée retranchés (Anonyme, *Bellum Hispaniense*, 31).

Revenons à la fin du -III^e s. En -216, les Boiens de Cisalpine tendent une embuscade d'armée au général romain *L. Postumius Albinus* dans la *Silva Litana*, sa tête est coupée et portée en triomphe dans un temple où elle est transformée en objet de culte (TITE-LIVE, *HR*, XXIII, 24, 6-13). Cette pratique rituelle n'est pas propre aux Celtes : dans le premier quart du XX^e s., la célèbre exploratrice, écrivain et orientaliste Alexandra David Néels avait relevé que les mystiques tantriques tibétains se servaient de crânes coupés en forme de bol pour boire de l'alcool pendant leurs cérémonies (DAVID NÉELS, 1927, p. 296). Comme pour bien d'autres sujets, s'ensuit ensuite un vide chronologique d'environ un siècle pendant lequel nous ne relevons plus aucun témoignage. La coutume réapparaît dans la littérature avec un fragment de *Posidonios* « [qui] dit avoir vu souvent en bien des endroits le spectacle de têtes coupées », quelque part en Gaule, entre -101 et -91 (POSIDONIOS, *Frag.* 55; STRABON, IV, 4, 5-6); je doute¹⁴⁶ toutefois que « le spectacle des têtes coupées, qui

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

lui répugnait d'abord mais auquel il s'est habitué » soit véridique, car les têtes tranchées ne sont pas rares dans le répertoire vasculaire grec, et la décollation était un châtiment militaire pratiqué en Inde védique (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 570, n. 1171 ; 629, n. 1286), en Grèce, en Macédoine et à Rome (HALM-TISSERANT, 1998, p. 31). Les hommes de ce temps y étaient donc habitués. Je pense plutôt qu'il s'agit une nouvelle fois d'un *topos* qui visait à présenter les Gaulois sous un éclairage forcément négatif. Son témoignage oculaire a inspiré Diodore et Strabon.

Celui de Diodore est assurément le plus détaillé : « *Aux ennemis tombés ils coupent les crânes et les attachent au cou de leurs chevaux. Les dépouilles ensanglantées de ces ennemis tués sont emportées comme du butin par leurs servants d'armes auxquels ils les ont confiées, au son du péan et des hymnes de victoire; et ils clouent ces prémices du butin à leurs maisons, comme s'ils avaient capturé des bêtes fauves en quelque chasse. Les têtes des ennemis les plus illustres, après les avoir enduites d'huile de cèdre, ils les gardent avec soin dans un coffre à provision et ils les montrent aux étrangers, se vantant que pour l'une de ces têtes son père ou l'un de ses ancêtres ou lui même n'ait pas accepté la somme importante qu'on lui proposait. On dit même que certains se vantent de n'avoir pas accepté pour l'une de ces têtes son poids équivalent en or, montrant par là une grandeur d'âme, bien propre aux Barbares. Il n'est, en effet, pas noble de négocier les gages de sa vertu guerrière, mais faire la guerre à un mort de sa race a quelque chose de sauvage* » (DIODORE, *Bibl. hist.*, V, 29, 4). Dans un autre court passage, Diodore précise au lecteur que cette coutume était propre aux Celtes, et ancienne : à Rome, après la bataille du Tibre et au moment d'entamer le siège de la colline capitoline, « *Les Celtes le premier jour achevèrent de couper les têtes des ennemis morts suivant la coutume de leur nation* » (DIODORE, XIV, 115). Strabon inspiré de Posidonios ou de Diodore rapporte la coutume dans des termes similaires, ajoutant toutefois un détail utile pour nous : « *ils [les Gaulois] les emportent [les têtes] pour les clouer à des propylées* » (dans le texte, c'est à dire « *aux porches des temples* ») (STRABON, IV, 4, 5-6 : trad. Jean-Louis BRUNAUX).

ii. ...confirmées par l'archéologie.

Une littérature abondante, digne de celle qui a été consacrée aux sacrifices humains (v. *supra*), a été produite. En fonction des découvertes archéologiques qui se sont succédées depuis trente ans, confirmant ou en infirmant tel ou tel point du dossier, on a abouti à une situation évolutive. La signification profonde des textes et des *testimonia* archéologiques ainsi que leurs assemblages auxquels il a été procédé peut donc prêter à discussion, et mon propos n'est pas d'entrer dans ces interprétations divergentes. En effet, il nous suffit de savoir que les Gaulois, et tous les peuples celtiques en réalité, ont pratiqué la chasse aux têtes, sans interruption du III^e au I^{er} s. av. J.-C., comme les Indiens, les Scythes, les Grecs et les Romains l'avaient pratiquée avant eux (RENOU, FILLIOZAT, 1985, p. 570, n. 1171 ; 629-630, n. 1286 ; HALM-TISSERANT, 1998, p. 31-32; VOISIN, 1984, p. 253, 255). Il est possible que cette coutume a été transmise aux Celtes danubiens ou d'Asie Mineure par les Scythes, à moins que les Gaulois ne l'aient apprise directement des Grecs - qui la tenaient peut-être des Indiens ? -, et des Romains au service desquels ils s'enrôlèrent en qualité de mercenaires pendant plusieurs générations. La coutume est certainement le lointain souvenir d'une époque où la bataille était un ensemble systémique de combats singuliers (BRUNAUX, 2004, p. 63).

Mais si prélever la tête d'un cadavre ennemi, fut-il illustre, tenait à la banalité des activités qui émaillaient le combat ou marquaient son terme, à la différence de ce qui se passait dans les rangs des armées romaines, nous ignorons quels types de situation définissaient, en Gaule, le cadre espace-temps dans lequel s'effectuait la collecte des têtes. La seule exception, historiquement attestée, est celle de la poursuite au terme de laquelle le chef trévière *Indutiomarus* a trouvé la mort. Pour capturer ce grand personnage, *Labienus* monta avec l'aide d'auxiliaires gaulois à ¹⁴⁷cheval soutenus par les cohortes, une

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

véritable chasse à l'homme. Au franchissement d'un cours d'eau, le chef gaulois a été rattrapé, « *on le tue et sa tête est rapportée au camp* » (BG, V, 58, 6); il est hautement probable que cette preuve de courage physique leur valut une récompense ou une distinction.

On ne peut écarter l'hypothèse que le combat n'ait pas été le seul mode de production des têtes coupées, il n'est pas impossible qu'on s'en procurait aussi en assassinant ou en provoquant ses ennemis en duel, mais les sources dont nous disposons pour la Gaule sont, à la différence de celles qui sont à notre disposition sur Rome, muettes. L'opération n'était pas techniquement difficile : l'examen ostéologique des crânes a montré qu'ils étaient découpés au couteau, en suivant un mouvement tournant; l'opération devait se dérouler sur le lieu même où était tombée la victime (BRUNAU, 2000, p. 202). En revanche, comme à Rome, les témoignages littéraires nous montrent que les têtes étaient toutes rapportées au lieu où se tenait le pouvoir, ou dans les mains de la personne qui l'incarnait. Un crâne apotropaïque et les restes d'un squelette d'homme étaient installés dans les loges du rempart de l'*oppidum* de L'Impérial à Luzech (Quercy), datant du II^e s (BRUNAU, 1986, p. 118); à l'*oppidum* de La Cloche (Bouches-du-Rhône), un linteau de pierre percé d'alvéoles garnies de crânes délimitait l'accès à la rue principale, juste après avoir pénétré à l'intérieur des remparts. On sait que l'*oppidum* celtique était en Gaule, à l'époque de La Tène D, le centre d'un pouvoir politique local ou régional. Plusieurs crânes ou restes osseux crâniens trouvés en fouille ou fortuitement présentent des stigmates d'enclouage, quand ils ne sont pas encore porteurs du clou tout simplement comme ce crâne trouvé dans la Saône par dragage (GOUDINEAU, 1990, p. 35). Le crâne revêt ici une valeur apotropaïque pour la communauté urbaine qui l'exhibe à la vue du plus grand nombre, et terrifie ceux qui seraient animés de sentiments hostiles à son égard.

À la différence des sacrifices humains pour lesquels nous ne possédons aucune **représentation**, la traduction artistique des têtes coupées est fort heureusement un fait concret et nous avons la bonne fortune de compter des supports très différents comme la statuaire et la monnaie, quand ce ne sont pas les crânes eux-mêmes. Le célèbre texte de Diodore que j'ai reproduit est pleinement confirmé par les *realia*. Ainsi, de nombreuses têtes coupées sont représentées en association avec des chevaux sur divers supports, or on sait que la cavalerie gauloise était constituée parmi les membres de la puissante aristocratie militaire des *equites* (DEYBER, 1994a, p. 216). Sur un des piliers du portique d'Entremont dont j'ai déjà parlé, on voit un cavalier casqué, armé d'une lance, avec suspendue au col du cheval, une tête coupée (BENOÎT, 1955, pl. 33). Sur des revers de la classe 2 des monnaies de billon des Vénètes armoricains, on distingue une tête humaine pendant au poitrail du cheval androcéphale, suspendue à la bride par une chaîne à trois anneaux. Chez les *Riedones* aussi, on relève sur certaines classes de monnaies une tête située devant le poitrail du cheval. Sur d'autres pièces, le cavalier tient dans sa main droite une tête coupée (GRUEL, 1989, p. 85-88). Mais la meilleure illustration de la scène décrite par Diodore est documentée par un *graffiti* tracé sur un grand vase ovoïde du site arverne d'Aulnat, que le contexte date des années -120 à -80 (LT D1b) : au milieu de nombreuses représentations animales et de signes symboliques, surgit un cavalier brandissant agressivement une lance, dont le cheval porte à l'encolure une tête coupée à moitié décharnée (PÉRICHON, 1987, p. 680; pl. 1, 8, 9). Pour La Tène D2a, le témoignage le mieux daté est sans conteste un denier éduen à la légende « DUBNOREIX » (BN 5025), frappé pendant les événements de la Guerre des Gaules : au revers on reconnaît un guerrier tenant de sa main gauche une tête coupée, de la droite une enseigne au sanglier démontée et un carnyx (GOUDINEAU, 1990, p. 93; BRUNAU, 2004, p. 45); ce personnage est probablement un cadre de l'armée du puissant prince éduen *Dumnorix* ou ¹⁴⁸*Dubnorix*, frère du non moins influent

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

druide *Diviciacos* (BG, I, 3, 5; 9, 2-3; 18, 1, 3 et 10; 19, 4; 20, 6; V, 6, 1-2; 7, 1, 3 et 5).

Il est incontestable que la possession d'une ou de plusieurs têtes coupées était pour un guerrier celtique la marque tangible et indiscutable de sa victoire sur ses adversaires, et un moyen de recevoir de ses supérieurs une récompense pour prix de sa bravoure et de son courage. En s'assurant la maîtrise du vaincu (REINACH, 1913b, p. 277-280, 286), il s'appropriait l'ennemi à son service en lui retirant la faculté de nuire.

C). Le passage de la paix à la guerre et de la guerre à la paix.

A l'image des Grecs et des Romains, les Gaulois de La Tène D, nous l'avons vu, ne concevaient pas de faire la guerre autrement qu'en se pliant à un certain nombre d'**obligations** symboliques qui revêtaient un aspect religieux, parce que c'était tout simplement dans la nature des choses. Pour autant, il est difficile d'affirmer, faute de preuves, que le temps de guerre et celui de paix - pour nos esprits modernes ils sont de nature très différente - étaient totalement distincts l'un de l'autre.

Tout au long des deux premières sous-parties de cette étude, nous nous sommes employés à montrer que la guerre était omniprésente dans le monde gaulois de La Tène finissante. Si en théorie, le passage d'un état à l'autre ne pouvait s'envisager qu'en s'entourant de précautions et en prenant des garanties, nous sommes à la vérité très mal renseignés sur les bases juridiques du droit de la guerre, sa nature et son étendue exactes ainsi que les acteurs qu'il mettait en scène. Pour parvenir à en délimiter les contours, il faut solliciter une documentation très dispersée. Mais le périmètre restera flou, la rareté et l'imprécision des textes nous interdisant à tout jamais d'obtenir autre chose que des pointillés. La situation est très éloignée de celle que nous connaissons pour les autres pays méditerranéens au contact desquels les Gaulois se sont trouvés à un moment de leur histoire agitée.

Précédemment (B.), nous avons parlé des aspects religieux d'une campagne militaire (b.), passant successivement en revue la décision d'entrer en guerre (i), la déclaration de guerre (ii), le départ en campagne (iii), la conduite des opérations (iv), enfin l'arrêt des hostilités et ses conséquences pour les parties en présence (v). Nous allons essayer maintenant d'en montrer les aspects profanes, si tant est qu'on puisse les détacher complètement des précédents, tant ils devaient être entremêlés. Nous avons conscience des limites du travail que nous avons entrepris ici, qui mériterait d'être développé dans le cadre d'une étude spécialisée. Les données que nous avons collecté fournissent quelques directions de recherches, elles ne prétendent pas à l'exhaustivité loin s'en faut. Nous avons donc opéré des choix parmi des possibles, et mis l'accent sur les quelques points qui nous paraissaient essentiels.

C'est ainsi que nous passerons successivement en revue les **fondements juridiques du droit de la guerre (1)**, après quoi nous examinerons quelques-unes des sections de ce droit comme l'exercice du **droit d'initiative (2)**, les **questions internationales (3)**, les **trêves, traités et conventions (4)**. Pour clore cette partie, nous aborderons la délicate question des **conditions qui mettaient fin à un conflit** et qui fixaient le **sort ultime, individuel et économique du vaincu (5)**.

1. Les base juridiques d'un droit de la guerre.

Aucun ouvrage, chapitre d'ouvrage ou article de revue n'a été consacré aux rapports qu'entretenaient la guerre et le droit en Gaule indépendante. Les matériaux étant dispersés, leur collecte a pu rebuter les meilleures bonnes volontés et les chercheurs ne s'y sont pas vraiment intéressés; dans les ¹⁴⁹études spécialisées qui ont été consacrées à

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

la Gaule, ce droit n'est évoqué qu'incidemment, sans qu'une réelle contribution soit jamais apportée au sujet, les auteurs se contentant de raconter, sans expliquer ni dégager des règles. Pour autant, nier qu'il existât un droit de la guerre est une position qui nous apparaît insoutenable. Partout, dans les sociétés archaïques, il existait un droit coutumier qui réglait les usages. Plus tard, dans les sociétés civilisées comme la Grèce et Rome, des usages et des lois régissaient la guerre et définissaient ce que les belligérants étaient libres de faire ou de ne pas faire. Quelques textes antiques nous confirment que les Gaulois possédaient bien un code d'honneur, expression archaïque d'un droit des gens qui trouve son origine au plus profond des mentalités. Le sentiment d'appartenir à une même communauté de sang, de langue, de croyances et de coutumes a contribué lui aussi à fixer les limites à la liberté qu'avaient les belligérants d'agir selon leur bon vouloir. Ces préceptes non écrits établissaient un cadre dans lequel devait se fonder le comportement des rois, magistrats, chefs de guerre et simples guerriers. On s'attendrait à ce que toutes les parties s'y soient conformées - l'exemple du désaccord entre Arioviste et César est à ce sujet éclairant - mais ce droit n'était pas codifié par écrit; son application restait incertaine et soumise au bon vouloir de chacun des protagonistes (v. *infra* les exemples d'Arioviste et des Usipètes).

La croyance aux dieux a pu exercer des contraintes mais notre méconnaissance des ressorts profonds de la psychologie gauloise et l'indigence de nos sources en matière religieuse (v. *supra*, B, La guerre et la religion) ne nous permettent pas de savoir à quel point elles furent observées.

2. L'exercice du droit d'initiative.

Il convient de rappeler qu'à l'origine, le **droit d'initiative** était le privilège du **conseil armé** (v. *supra* : B, b, i) qui était dépositaire du pouvoir souverain de décider du commencement et de la fin des hostilités. Ce conseil avait aussi le pouvoir de décerner des louanges comme de sanctionner des manquements. Ses décisions prises sous le contrôle des prêtres et le regard des dieux avaient un caractère sacré et étaient revêtues de la force de la loi (v. *supra*, B, b, i, La décision d'entrer en guerre; le conseil) (BRUNAU, 2002, p. 280). Quels étaient donc les attributions proprement guerrières du conseil?

a. L'ordre de prendre les armes et d'attaquer.

Ces attributions paraissent avoir été en place dès la fin de La Tène C1, et restèrent stables pendant toute La Tène D1. Vers -190 en effet, une réunion des rois galates avait, au terme d'une négociation, repoussé tout règlement amiable avec Rome et **ordonné les préparatifs en vue de l'ouverture des hostilités**; à titre préventif, les villes furent vidées de leur population civile qui fut regroupée avec les biens sur le Mont *Olympos* (POLYBE, XXII, 20).

A l'époque de César, il existait en Gaule au moins quatre niveaux d'assemblées : le *concilium totius Galliae* (le conseil de toute la Gaule : BG, I, 30, 4-5; V, 2, 4; 24, 1; VI, 3, 4; 44, 1-3; VII, 63, 2, 7), des assemblées régionales comme le *concilium commune Belgarum* (le conseil général des peuples belges : BG, II, 4, 4), et les conseils qui se tenaient dans chacune des *civitates* (à titre d'exemple : BG, V, 56, 1-4), niveau auquel j'ajoute, en dessous, les *pagi* dont on voit au travers de quelques textes qu'ils disposaient d'un certain pouvoir de décision et d'autonomie en matière de politiques étrangère et militaire (BG, I, 5, 4; 12, 5; IV, 22, 1, 5). Lorsque la situation l'exigeait, plusieurs *civitates* pouvaient s'associer et constituer un conseil pour décider de la conduite à tenir (BG, IV, 6, 5). C'est ainsi qu'en -56, un conseil élargi donna aux Gaulois de l'Ouest coalisés « **l'ordre de prendre les armes et d'attaquer la camp** [de Sabinus] » (BG, III, 18; trad. CONSTANS). J'ai montré que l'ordre de lever une armée s'était ¹⁵⁰ établi, depuis cette année là et jusqu'en -

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

51, selon un même schéma répandu chez des peuples aussi divers que les Unelles (armée de *Viridovix* : BG, III, 17, 4), les Trévires (armée d'*Indutiomaros* : BG, V, 55-56), les Arvernes (armée de *Vercingetorix* : BG, VII, 4, 11; 31, 5), les Sénon et les Cadurques (armée de *Drappes* et *Lucterios* : BG, VIII, 30, 1) (DEYBER, 2002, p. 261). En -55, le conseil des Suèves décida de préparatifs de guerre identiques : il dépêcha des ambassadeurs chez les voisins, ordonna l'abandon des villes comme les Galates cent trente cinq ans plus tôt (v. *supra*), décida le regroupement des non combattants avec les biens dans les bois et lança l'ordre de mobilisation générale à tous les autres (BG, IV, 19).

Mais l'ordre d'évacuation n'était pas systématiquement donné, peut-être en raison même de divergences internes : *Teutomaios* ne put empêcher la ruine de sa capitale Entremont, en -123, et n'eut la vie sauve qu'en s'en enfuyant, comme *Ambiorix* le fit de sa résidence deux générations plus tard. En -52, Gergovie tomba car les Bituriges avaient refusé l'invite de *Vercingetorix* de l'évacuer.

Si les circonstances ne lui paraissaient pas favorables, le « sénat » gaulois pouvait *a contrario* **refuser de déclarer la guerre** mais c'était ne pas toujours compter avec l'opinion du plus grand nombre, qui ne voyait pas les choses de la même manière, et voulait en découdre : les Aulerques Eburovices et les Lexoviens massacrèrent leur « sénat » pour avoir pris une décision contraire à ce que le peuple appelait de ses vœux : la guerre (BG, III, 17, 3). Cela relativise cet autre passage de César où il y est dit que la plèbe qui participait à l'assemblée n'avait pas de pouvoir décisionnel : « *Les gens du peuple sont considérés presque comme des esclaves, ne pouvant se permettre aucune initiative, n'étant consultés sur rien* » (BG, VI, 13; trad. CONSTANS). Tout était peut-être affaire de lieu et de circonstances, ce qui doit nous inciter à une extrême prudence.

Cette affaire est en effet intéressante en ce qu'elle en confirme une autre, qui se déroula en -55 chez les Morins, et qui illustre parfaitement le fait que des points de vue différents pouvaient s'exprimer à propos de grandes affaires, un état souligné par César (BG, VI, 11, 2) : alors que certains *pagi* acceptèrent d'envoyer des ambassadeurs à César, qui préparait son expédition en Bretagne insulaire (BG, IV, 22, 1), d'autres refusèrent de le faire, ce qui leur valut en représailles une expédition punitive commandée par les légats *Sabinus* et *Cotta* (BG, IV, 22, 5). L'épisode montre sans doute possible que la *civitas* des Morins était divisée sur l'attitude à tenir vis à vis de César, et que certains de ses *pagi* ne s'étaient pas déclarés solidaires des autres, allant jusqu'à la crise ouverte et la guerre.

Il y avait eu des précédents : les Tigurins avaient pris la décision de s'associer aux Cimbri-teutoniques contre l'avis de leur *civitas* d'appartenance, les Helvètes (BG, I, 12, 5). De la même façon, un demi-siècle plus tard, en -58, les Rauriques qui devaient constituer un *pagus* des Séquanes, avaient suivi le mouvement des Helvètes sans que nous sachions si c'était avec ou sans l'accord des autres *pagi* de leur *civitas* (BG, I, 5, 4). En -57, les Bellovaques pourtant *in fide* des Eduens, dénoncèrent la soumission de ceux-ci à Rome (BG, II, 14, 3).

On constate donc qu'on ne peut pas systématiser les comportements. Au vu de la documentation existante, je pense donc que l'état de guerre devait être officiellement déclaré selon des normes de droit, mais que cela pouvait ne pas recueillir l'unanimité. Comment notifiât-on la déclaration de guerre à l'ennemi? Cela nous ne le savons pas. Je n'écarte pas qu'il ait existé des entorses - pour ne pas dire des violations - à ces règles, dont l'histoire ne nous a pas rendu compte.

b. La nomination aux fonctions militaires.

Le conseil de guerre disposait aussi d'un autre pouvoir, tout aussi exorbitant : celui de **nommer aux fonctions militaires et de** ¹⁵¹ **démettre les mauvais chefs, ou perçus**

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

comme tels, de leur commandement. Comme de nos jours, un chef ne revait pas être propriétaire de son grade. Selon Strabon qui puisa largement dans l'œuvre de son prédécesseur *Posidonios*, dans les régimes aristocratiques depuis « *la plus haute Antiquité, ils [les Gaulois] élaient chaque année un chef, de même que pour la guerre aussi le commandant en chef était désigné par la foule* » (STRABON, *Géogr.*, IV, 4, 3). A l'approche de -123, le roi des Salyens *Teutomaios* se vit confier le commandement suprême de la confédération des peuples salyens et de sa puissante armée, par une assemblée de chefs locaux (TITE-LIVE, *Epit.*, 61 ; APPIEN, IV, 12).

Plus tard, en -57, les Belges coalisés remirent de la même manière le commandement de l'armée au roi des Suessions *Galba* : « *C'est à lui [Galba] qu'on remettait, d'un commun accord, la direction suprême de la guerre* » (BG, II, 4; trad. CONSTANS). Chaque cité avait dû députer des représentants à un conseil des peuples coalisés, spécialement constitué et réuni pour la cause. Le même schéma dut s'appliquer en -52, au moment de la constitution de l'armée de secours destinée à débloquer la place d'*Alesia*. Les troupes furent concentrées sur le territoire des Eduens; là, l'assemblée des peuples coalisés « [...] *nomma des chefs. Le commandement suprême est confié à Commius l'Atrébate, aux Eduens Viridomare et Eporédorix, à l'Arverne Vercassivellaune, cousin de Vercingetorix. On leur adjoint des délégués des états, qui formeront un conseil chargé de la conduite de la guerre* » (BG, VII, 76; trad. RAT). Quatre chefs opérationnels furent donc nommés au cours de ce grand rassemblement, auxquels on leur adjoignit des chefs fonctionnels - nous dirions de nos jours des officiers d'état-major - chargés plus particulièrement de la planification des opérations et de leur logistique. Cette information est extrêmement précieuse car elle vient confirmer une description de Strabon à propos des institutions des Galates d'Orient (Tectosages, Trocmes et Tolistoboges) où l'on voit que chaque « [...] *tétrarchie [et qui] possède chacune son propre tétrarque, un juge et un chef d'armée subordonnés et deux sous-chefs d'armée* » (STRABON, *Géogr.*, XII, 5, 1).

Mais un chef de guerre n'avait d'autre autorité que celle que ses pairs ou que les guerriers qu'on lui avait confiés voulaient bien lui reconnaître. **Un chef qui n'était plus cru de ses subordonnés était un homme fini** (DEYBER, 2002, p. 264). De là les avatars survenus en -62/1 à l'Allobroge *Catagnatos* (DION, XXXVII, 47-49), en -54 à l'Eduen *Dumnorix* puis au Trévire *Indutiomaros* (BG, V, 7, 9; 58, 6-7), enfin en -52 à *Vercingetorix*. La défaite finale de l'armée de secours (BG, VII, 88), emporta sa déchéance et celle de ceux qui l'avaient soutenu (BG, VII, 89). Bien que le texte ne nous le dise pas, je pense que c'est l'assemblée qu'il réunit le lendemain de la débâcle de l'armée de secours qui vota sa déposition, et qui accepta les conditions de la capitulation exigées par César. En effet, si l'on en croit César lui-même, c'est *Vercingetorix* qui lança la convocation, or César ajoute ensuite : « *On envoie à ce sujet [la reddition] des députés à César* ». Dans le texte, il n'est alors plus question de *Vercingetorix* : je pense que s'il avait encore tenu un rôle, César n'aurait pas manqué de le signaler, et aurait alors écrit « *Vercingetorix envoie à ce sujet des députés à César* ». A mon avis donc, à l'heure où César recevait une députation des Gaulois assiégés venant lui annoncer qu'elle acceptait ses conditions, *Vercingetorix* ne représentait plus rien et avait été démis de ses fonctions pour lui être ensuite livré. César le dit clairement (BG, VII, 89, 4), suivi en cela par Strabon (IV, 2, 3), Florus (I, 45, 26) et Orose (VI, 11, 11). Peut-être lui a-t-on permis, pour lui éviter des conditions de reddition humiliantes, de remettre lui même au proconsul ses armes, et sa personne (LE BOHEC, 1998, p. 23). Longtemps après, à la fin du mois de septembre -46, *Vercingetorix* figurait au triomphe de César sur la Gaule, puis fut immédiatement exécuté à l'issue de la cérémonie, dans ou proche de la prison publique du *tullianum*, au pied du Capitole. Il est clair qu'il ne représentait plus rien, et ne pouvait plus¹⁵² servir au dictateur ni à personne.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

A titre de comparaison, l'assemblée des soldats était en Grèce, en dernier lieu, l'instance suprême qui légitimait ou invalidait la décision d'un chef militaire (COUVENHES, 2005, p. 440). Les guerriers gaulois qui avaient été pendant de nombreuses années au contact des Grecs, en qualité de mercenaires, se sont-ils inspirés de cette institution démocratique, et l'ont-ils transposée à leur organisation sociétale?

Cependant, ce schéma théorique a été visiblement mis à mal au cours de La Tène D, car, pendant la Guerre des Gaules, on constate que certains grands aristocrates ont été seuls à prendre les grandes décisions touchant à la guerre et à la paix, s'affranchissant ou ignorant les avis du conseil. Celui-ci, réduit à une simple chambre d'enregistrement, paraît alors n'avoir plus été convoqué que pour prendre acte des volontés du prince : *Orgetorix* (BG, I, 3), *Indutiomarus* (BG, V, 46) et *Vercingetorix* (DEYBER, 2002, p. 261 et à paraître b) furent assurément l'archétype de ce comportement autocratique. Les excès de leurs auteurs finirent toutefois par entraîner leur perte à tous.

Le texte de Strabon sollicité précédemment sur les institutions des Galates nous montre que le conseil des Gaulois d'Asie Mineure disparut en -86, quand *Mithridate Eupator* fit massacrer « *soixante des plus nobles des Galates* », soit la totalité des magistrats des trois peuples, abolissant vraisemblablement du même coup de maître le système de la tétrarchie (PLUTARQUE, *Moralia*, 259 AB. *Du courage des femmes*, 23). L'exemple est intéressant en ce qu'il montre qu'à des centaines de kilomètres de là, à une génération d'intervalle, le système politique aristocratique connaissait un aboutissement similaire : la concentration des pouvoirs dans les mains d'un seul homme issu de l'aristocratie, et qui, une fois éliminés ses pairs les plus entreprenants, règne ensuite sans partage.

c. Entre deux situations extrêmes, le recueil de conseils avisés.

Entre ces deux situations extrêmes, de contestation pour l'une, d'autocratie pour l'autre, il y avait des cas où l'institution du conseil fonctionnait convenablement. Dans plusieurs passages de BG, on voit en effet que ceux qui ont à décider du sort de la tribu s'entourent de **conseils avisés** qu'ils vont parfois solliciter fort loin; c'est ce que nous appelons de nos jours un « principe de précaution » qu'on manie dans le management tant civil que militaire.

En -56, les Vénètes ne prirent la décision d'entrer en guerre contre César qu'après avoir procédé à un échange d'ambassadeurs, à une concertation des chefs, et à une décision prise sous serment « *où l'on jure de ne rien faire que d'un commun accord et de courir tous la même chance* » (BG, III, 8; trad. CONSTANS). En -54, les tribus gauloises procédèrent de la même manière par échange de courriers et d'ambassades, par confrontation d'informations; elles tinrent entre-elles des réunions avant le déclenchement d'un nouveau soulèvement (BG, V, 53). Deux ans plus tard, à la veille de la grande insurrection de -52, les Gaulois « [...] *commencent à faire des projets de guerre avec plus de liberté et de hardiesse. Les chefs gaulois s'entendent pour tenir des conciliabules dans des lieux écartés, au milieu des bois* [...] » ; César voulait dire par-là qu'il était au courant, mais qu'il ne pouvait pas leur mettre la main dessus (BG, VII, 1-2; trad. CONSTANS). A une échelle plus modeste, et en chef avisé qu'il était, le roi suession Galba que j'ai déjà mis en scène « *convoqua à la hâte le conseil et se mit à recueillir les avis* » avant de se lancer à l'attaque (BG, III, 3; trad. RAT).

Ces Gaulois là pratiquaient ce que nous pourrions appeler une sorte de « management participatif » avant la lettre au niveau de leurs plus hautes instances, management que nous jugerions de nos jours tout à fait contraire à ce qu'exige une situation de crise. Les discussions s'éternisaient parfois, tournant en tergiversations qui se retournaient contre leurs auteurs, l'affaire d'*Avaricum* étant l'exemple type des limites de ce que pouvait produire celle-ci.

Les Germains qui avaient une institution similaire ne faisaient pas mieux : en -55, les Usipètes et les Tencthères furent long à se décider à l'attaque, preuve s'il en était que des avis divergents se faisaient entendre au sein de leur conseil; César, parfaitement au fait de la situation grâce à ses renseignements, en profita pour prendre l'initiative (BG, IV, 13). Je terminerai cette revue en ajoutant que l'assemblée - l'exemple concerne les Rèmes - avait aussi le pouvoir de **remettre des otages**, comme les enfants des chefs (BG, II, 5, 1).

C'est elle aussi qui avait le pouvoir d'**envoyer** des députés en ambassade, comme on le voit faire par exemple chez les Sénons (BG, V, 54, 3) ou chez les Eduens (BG, VII, 32, 3-5). Je reviens plus loin à la question des otages (v. *infra*; 5. La fin du conflit et le traitement du vaincu; - La remise conventionnelle d'otages).

3. Les agents des diplomaties gauloises : un personnel haut en couleur.

Le terme au pluriel me semble plus approprié que l'emploi du singulier, tant devaient être grandes les différences d'une région à l'autre et d'une époque à l'autre. L'indigence des sources fait que la diplomatie gauloise dans ses instruments, ses agents et sa finalité, est et restera un sujet d'interrogation. A la différence de la Grèce (DELAUVAUD, 2000, p. 763-783) et de Rome, nous ne disposons d'aucun travail recensant les rares données du problème. Mais un dispositif et son code de conduite a dû forcément exister dans chaque tribu. En effet, pour statuer valablement en matière de politique étrangère - ou si l'on préfère de relations extérieures - avec les tribus limitrophes et les Etats voisins, et pour donner aux décisions prises en conseil - même si on ne préservait plus que les apparences - une valeur opératoire, il fallait que les Gaulois aient à leur disposition un outil de communication externe, aussi rudimentaire soit-il.

a. Les hérauts d'armes...

Sur la ligne de bataille, juste avant l'affrontement, le récit de la Guerre des Gaules met en scène des **hérauts**; l'affaire se passe en -54, chez les Nerviens assiégeant César parti secourir Cicéron : « *attirés par toutes ces feintes, les ennemis traversent [la vallée et la rivière], et se rangent en bataille dans une position défavorable. Voyant même que les nôtres avaient évacué le rempart, ils s'approchent de plus près, lancent de toutes parts des traits à l'intérieur des fortifications, et font publier tout autour du camp par des **hérauts** que tout Gaulois [auxiliaire dans le camp césarien] ou Romain qui voudrait passer de leur côté avant la troisième heure, le pourrait faire sans danger; qu'après ce temps il ne le pourrait plus* » (BG, V, 51; trad. RAT).

Nous ne savons pas si l'institution existait chez d'autres peuples, c'est vraisemblable. Son origine est probablement à rechercher loin dans le temps, à une époque où la guerre était confinée à l'intérieur des limites du territoire de la cité ou de la tribu. Ces agents diplomatiques avaient pour fonction de préparer l'attaque de l'adversaire en procédant aux proclamations officielles ou aux sommations d'usage, notamment les déclarations de guerre, ce qui devait exiger une voix forte et intelligible. Dans l'épisode narré par César, ils sont plutôt investis d'une mission de transmission d'un message incitant tous ceux qui le voudraient à se rendre moyennant la vie sauve.

Ils devaient bénéficier d'une immunité, car César s'est gardé d'ordonner de leur tirer dessus, preuve s'il en est qu'il devait exister une convention les protégeant. Il importait en effet à tout prix de mettre le bon droit de son côté, au regard des dieux comme des hommes. Il fallait aussi un certain courage pour se présenter face à l'ennemi, au contact des lignes adverses et à distance de trait. Cette gesticulation et ces ultimes déclarations signalaient une intention, qu'il fallait repérer, en évaluer l'importance et réagir de manière appropriée. Cet épisode n'émut pas César qui avait conçu sa propre ruse, et mit l'ennemi en déroute.

Il est possible que le héraut ait¹⁵⁴ représenté une conception archaïque -

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

nous sommes chez les Belges - de la guerre, en vogue dans les régions septentrionales de la Gaule à La Tène ancienne et moyenne, si ce n'est bien avant. Je n'écarte pas que les Gaulois se soient aussi inspirés des Grecs à la faveur de leurs expéditions en Méditerranée orientale. Il se peut enfin que des mercenaires gaulois au service des Grecs n'aient importé l'institution un fois de retour chez eux.

A cette première conception qui trouvait son application dans des conflits limités - et qui a dû connaître des entorses -, a peut-être succédé une conception « statégico-diplomatique » qui se serait développée à partir de la fin de La Tène D1a, au moment où Rome est entrée par la force sur la scène politique de la Gaule. Cette nouvelle conception aurait consisté, non plus à résoudre le conflit par le seul jugement des armes, mais à faire prévaloir les objectifs de son camp par tous les moyens.

Dans cette approche, il y aurait eu place, à côté du recours à la force armée, pour toute une casuistique rhétorico-diplomatique, en même temps que semble s'être développée une réflexion embryonnaire sur le problème de la justice et de l'usage de la force dans les relations entre cités et tribus, d'une part, avec l'État romain dont les prétentions commençaient à inquiéter, d'autre part.

Ce double mouvement d'idées se serait donc accompagné de l'apparition d'un nouveau personnel diplomatique, d'autant plus nécessaire que la guerre s'éloignant des limites du territoire de la tribu, il fallait recourir à d'autres moyens à plus long rayon d'action.

b. ...et ambassadeurs...

Nous savons qu'il existait ainsi des **ambassadeurs**, dont deux sont restés célèbres par les missions qu'ils remplirent auprès de représentants de la République romaine.

Le cas le plus ancien est celui de cette ambassade qui fut dépêchée par le roi arverne *Bituitos* au consul romain *Domitius*, quelque part en territoire salyen, à la fin de la décennie -120 (v. supra, C, 1, Les sources littéraires, historiques et géographiques); reprenons : « *Au moment où il [Gn. Domitius] traverse le territoire des Salyens, vient à sa rencontre un ambassadeur du roi des Allobroges* [c'est une erreur, il s'agit des Arvernes] *Bituitos, en riche équipage; des gardes du corps l'accompagnaient en tenue d'apparat et des chiens; car les Barbares de cette région ont une escorte constituée aussi de chiens. Un musicien chantait [...] le roi Bituitos, puis les Allobroges [= les Arvernes], puis l'ambassadeur lui-même, célébrant sa naissance, son courage et sa richesse. C'est même pour cette raison surtout que ceux des ambassadeurs qui sont illustres emmènent ces gens* » (APPIEN, HR IV. *Keltiké*, Frgtt 12, 2-5).

A cette époque de La Tène D1, on voit que l'ambassadeur d'une des tribus les plus puissantes de Gaule était un personnage de haut rang, issu d'un antique lignage, riche et puissant. Son roi a été capable de l'envoyer en mission, sous bonne escorte, à plusieurs centaines de kilomètres du territoire où il exerçait son pouvoir régalien. Mais nous ne savons absolument pas quelles instructions il avait reçu de son roi, quelle marge de manœuvre lui avait été laissée pour négocier au risque d'être désavoué à son retour. Car le métier ne devait pas être sans risques, le premier étant de se voir accusé de corruption et d'intelligence avec l'ennemi. La munificence déployée, qui était une marque d'égard vis à vis de l'autorité visitée, appelait des cadeaux en retour : nous ne savons pas ce qu'il advint. On ne peut pas non plus juger de l'efficacité de la députation, car quelque temps après, *Bituitos* faisait d'importants préparatifs de guerre (OROSE, Contre les païens, V, 14, 1), puis affrontait le consul *Q. Fabius Maximus Aemilianus* en bataille rangée (v. supra : A, b, Les guerres étrangères); vaincu, il se résigna à négocier une reddition avantageuse (TITE-LIVE, HR, *periocha* 61, 6-7). J'é mets l'hypothèse que l'audience n'eut pas beaucoup d'effet, en tout cas les rodomontades de l'ambassadeur n'impressionnèrent pas les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Romains, qui persistèrent dans leur désir d'en finir avec ces Gaulois trublions qui menaçaient leurs intérêts, et ceux de leurs alliés massaliotes et éduens.

Les Eduens étaient moins vantards, à tout le moins le discret *Diviciacos* rencontra plus de succès auprès des autorités romaines et de ses pairs confrontés à elles. Il est connu dans les œuvres de Cicéron et de César pour avoir été druide, expert en divination, et pour avoir exercé la magistrature suprême sur son peuple : les Eduens (LEWUILLON, 2002, p. 244, 248, 251-253; BRUNAUX, 2006b, p. 304-312). En -63/-62, après la cuisante défaite des Eduens face aux Germains d'Arioviste, à *Admagetobriga*, il se réfugia à Rome avec sa famille (BG, I, 31), épisode au cours duquel il fut introduit au sénat et fut l'hôte de Cicéron (CICÉRON, *De Divinatione*, I, 41, 90). Il mit à profit son séjour dans la Ville pour appeler à l'aide contre les entreprises des Séquanes alliés aux Germains, sans grand succès semble-t-il, ce qui pose à cette époque précise le problème de sa crédibilité. A ce moment précis, ne représentait-il que lui-même, sans avoir encore reçu mandat de sa cité pour négocier une intervention militaire ? La question me semble devoir être posée (BG, VI, 12). C'est lui encore qui négocia ultérieurement avec César différentes affaires individuelles ou collectives au moment de la migration des Helvètes en -58 (BG, I, 16, 5-6; 19, 3). En -58 précisément, il fut choisi comme porte parole des représentants des cités gauloises réunis à l'assemblée générale des Gaules, pour expliquer à César la situation provoquée en Gaule du Centre-Est et de l'Est par l'installation des Germains d'Arioviste (BG, I, 30-32). C'est encore lui qui, en -57, négocia avec César les conditions de l'intervention de sa tribu contre les Bellovaques, peuple client des Eduens qui n'avait pas admis de se voir écarté du commandement de la confédération belge au profit de ses anciens ennemis suessions (BG, II, 5); agent d'une diplomatie musclée, il commanda ensuite le corps expéditionnaire qui rejoignit la coalition des forces césariennes (BG, II, 10). Après la victoire, il négocia la reddition des Bellovaques assiégés dans *Bratuspantium* contre la remise d'otages (BG, II, 14).

Revenu de son séjour à Rome, ce fut sans conteste un personnage extrêmement influent, dont les recommandations à la fin de sa vie étaient encore suivies (BG, VII, 39). Sa carrière diversifiée n'est pas sans rappeler le cursus des honneurs de certains ambassadeurs de la Grèce classique (DELAVALD, 2000, p. 767). Il a eu l'oreille de César parce qu'il était écouté et cru dans sa tribu, en tout cas à partir de -58; il fut aussi homme de réseau grâce aux relations d'affaires qu'il semble avoir nouées précocement avec les milieux économiques romains, en particulier ceux qui possédaient des intérêts dans le commerce des vins à grande distance (OLMER, 2002, p. 296; BRUNAUX, 2006b, p. 306, 308, 315). Disposant d'un important « carnet d'adresses » qu'il eut soin d'entretenir, les talents dont il fit preuve et les succès diplomatiques qu'il remporta en diverses occasions - Jean-Louis Brunaux pense toutefois que les actes de *Diviciacos* n'étaient pas exempts de rouerie, et qu'il agit par pur calcul personnel, ce que nous ne saurons jamais (BRUNAUX, 2006b, p. 310, 312 *sqq.*), sauf à céder au genre de la littérature romanesque -. expliquent sans aucun doute la haute estime et le crédit dont il bénéficia auprès de ses pairs, dans les autres tribus gauloises.

Mais la personne de ces ambassadeurs était peut être aussi couverte par des immunités sacrées, ce qui fait qu'on les respectait. Bien sûr des entorses devaient se produire : Arioviste a fait jeter aux fers les ambassadeurs que lui avait envoyés César, les menaçant des pires tourments (v. *supra*), mais on a vu qu'il divergeait sur d'autres points de la façon de concevoir la guerre.

Si l'ambassadeur anonyme de l'Arverne *Bituitos* et l'Eduen *Diviciacos* étaient chacun ambassadeur de sa *civitas*, il existait aussi des députés de rang inférieur dans les *pagi*,

comme l'illustre l'exemple de l'affaire « Morins » de -55 auquel j'ai déjà eu recours (BG, IV, 22, 1 et 5).

c. ...ou rois et autres puissants personnages.

A côté de ces « diplomates » professionnels ou occasionnels, il arrivait qu'un **roi** prenne lui-même en mains la conduite des échanges diplomatiques et la destinée de son groupe.

C'est ainsi qu'en -58, Arioviste négocia partiellement en prise directe avec César dans le cadre des pourparlers qu'il avait ouverts (BG, I, 53-56). De la même manière, en -54, *Ambiorix* traita en direct avec *Caius Arpinéius* et *Quintus Junius* qui lui avaient été dépêchés par *Sabinus* et *Cotta* pour discuter d'une éventuelle retraite (BG, V, 27); dans une étape suivante, le roi éburon accepta de prendre langue avec les deux légats eux-mêmes (BG, V, 36-37) qui cherchaient désespérément à négocier des conditions d'une retraite honorable pour leur cohorte encerclée. Les deux rois ont allié ruse et intimidation dans les pourparlers : Arioviste a échoué là où *Ambiorix* a réussi.

Mais surtout, on ne saurait pas passer sous silence l'intense activité diplomatique que *Vercingetorix* déploya au cours de l'année -52, et qu'il entama très probablement bien avant cette date. Il envoya une ambassade chez les Allobroges du Dauphiné, étant observé que nous ne sommes pas documentés sur le nom de la personnalité qui en fut investie (DION CASSIUS, XL, 39). En revanche, nous savons qu'il missionna *Lucterios* le Cadurque chez les Rutènes du Rouerge, les Nitiobroges de l'Agenais, les Gabales du Gévaudan (BG, VII, 5, 1 ; VII, 31), puis chez d'autres peuples de la *Provincia* (BG, VII, 4, 2), peut-être les Helviens et les Volques Arécomiques. Bien que César ne cite pas ces derniers, je songe tout particulièrement à eux parce que *Vercingetorix* les menaça militairement quelque-temps après, à mes yeux pour les punir de l'avoir éconduit, ses envoyés ou lui même (BG, VII, 64). L'Arverne se rendit personnellement auprès des Bituriges Cubes, en Berry, qui avaient visiblement un peu de mal à adhérer aux thèses du jeune chef (BG, VII, 5, 1-2, 7), et sûrement auprès des Eduens qui, après avoir hésité un temps, basculèrent dans l'insurrection avec tous leurs alliés. A cet égard, le ralliement spectaculaire de *Litavicos* à Gergovie fut déterminant dans cette prise de position (BG, VII, 37-40), et le parti de la révolte l'emporta (BG, VII, 42, 54, 63 ; LE BOHEC, 1998, p. 15-16).

Il est certain que les nombreux hommes qui comptaient dans leur tribu, et que les textes grecs et latins évoquent incidemment en employant les termes génériques de « chef », « magistrat », d'une part, qui insistent sur leurs qualités d'« habileté guerrière », la « naissance », la « noblesse », le « courage », la « richesse », le caractère « illustre », la « gloire », et l'« autorité » dont ils jouissent, d'autre part, sans leur consacrer des développements comme César se plut à le faire pour *Diviciacos* ou *Vercingetorix*, devaient chacun dans sa tribu remplir un rôle plus ou moins similaire aux deux grands personnages évoqués. Si César a tant insisté sur le rôle – ambigu - d'un *Diviciacos*, c'est parce que les Eduens furent le pivot de la politique romaine en Gaule pendant presque un siècle (PERRIN, DECOURT, 2002, p. 352-375).

Les Gaulois cisalpins avaient, à une époque légèrement antérieure (-218/-171), des mœurs semblables à celles de leurs cousins transalpins en matière de politique étrangère (PERRIN, DECOURT, 2002, p. 375-376, n° 148-153).

4. Les trêves, les traités et les conventions.

Pour la Gaule, il n'est pas aisé de dresser une liste des principales conventions relatives à la guerre. Je reprends dans cette section de mon exposé un certain nombre d'exemples déjà utilisés, qu'on retrouvera dans les ¹⁵⁷parties ci-dessus exposées.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

a. Un « *ius in armis* ».

C'est évidemment un truisme que de dire que le **respect de la parole donnée et des traités conclus** revêtait une importance capitale : c'était une caractéristique foncière de toutes les sociétés anciennes, et y manquer constituait une grave faute, un péché sanctionné par l'excommunication, voire la peine capitale (DUMÉZIL, 1985). En -58, pour Arioviste, **c'était une évidence que les vainqueurs imposent leur autorité aux vaincus comme bon leur semble** (BG, I, 36, 5); l'inobservation des conventions passées constituait à n'en point douter un *casus belli* (BG, I, 36, 6). Le droit du vainqueur devait être régi par des normes sociales, religieuses, et des règles, ce qui devait – théoriquement – limiter les initiatives en matière de représailles. A ce sujet, Arioviste fut scandalisé de l'attitude de César, qui mena vis à vis de lui une diplomatie de coercition. César n'eut cure du discours que lui tint Arioviste, agissant en vertu d'un autre droit : celui du plus fort, ce qui aboutissait à contester à Arioviste ce que celui-ci croyait avoir acquis légalement au titre du « *droit de la guerre* ». César était probablement mû par un dessein politique, il savait parfaitement qu'Arioviste parlait vrai quand il invoquait ces normes (BG, I, 44).

En -55, les Usipètes allaient dans le même sens, invoquant pour leur part un « *ius in armis* », proclamant que la force crée le droit (BG, V, 7). Bien que ces deux exemples concernent des peuples « germanins » au sens césarien du terme, les origines celtiques de ceux-ci sont suffisamment admises pour que je les utilise.

Dès -386, Tite-Live admettait l'existence d'un tel droit à partir de la déclaration (TITE-LIVE, HR, V, 36) que Boïens et Lingons de Cispadane firent aux envoyés de Rome venus au secours des habitants de *Clusium* (Chiusi, Italie) attaqués par ces deux peuples - bien gaulois - coalisés (TITE-LIVE, HR, V, 35, 4) (TERNES, 1980, p. 68-69). Cela fait aussi songer au « droit de lance » grec : Alexandre, par exemple, s'estima maître de la Perse en vertu de ce droit.

Mais le vainqueur n'avait théoriquement pas tous les droits, et notamment celui d'agir à sa guise hors normes. Il devait exister, je l'ai déjà dit, des **règles** non formulées mais admises par tous, **dont le non-respect était sacrilège**, à tout le moins ressenti avec indignation : outre l'affaire de *Clusium* que j'ai déjà évoquée pour le -IV^e s., plusieurs exemples tirés de la Guerre des Gaules le montrent; il faudrait en effectuer le recensement à partir duquel une analyse fine pourrait nous révéler des constances ou des différences de comportements selon les lieux et les années.

Je reviens seulement sur l'affaire des Usipètes, en -55, tant l'exemple me paraît révélateur des idées en vogue : « *ils [les Usipètes et les Tencthères face à César] voulaient [c'était le prétexte] s'excuser de ce qu'ils avaient la veille engagé le combat contrairement aux conventions et à leurs propres demandes* » (BG, IV, 13). Pour avoir « *commencé les hostilités par trahison, à la faveur d'une demande de paix* », et alors qu'ils avaient invoqué le droit en le bafouant, les Germains furent attaqués par surprise, les femmes et les enfants pourchassés et exterminés (BG, IV, 14-15).

Le sort subi par les Usipètes et les Tencthères fut aussi partagé par d'autres peuples gaulois : à la fin de l'année -57 ou au début de l'année suivante, les Vénètes s'emparèrent des envoyés dépêchés à eux par César, ce qui déclencha en représailles une guerre sans merci sous le commandement de *P. Crassus* (BG, III, 7-8); à l'autre bout du spectre chronologique, la trahison des Eduens dans l'affaire de *Noviodunum*, en -52, est restée célèbre, je n'y reviens pas (BG, VII, 55) (DEYBER, 2008).

Je veux montrer par ces quelques exemples que les Gaulois avaient une conception élastique du droit de la guerre, et qu'ils eurent, dans certaines circonstances, une attitude ambiguë quant à son application : prompts à l'invoquer à leur profit quand ils étaient vainqueurs, pressés d'y faire référence pour ¹⁵⁸se protéger quand ils étaient en situation de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

faiblesse, ils n'hésitaient pas à le bafouer dès qu'ils pensaient pouvoir en retirer un avantage; c'est du moins comme cela que les latins le comprirent. Autre conception de la guerre encore que celle-ci.

Une guerre légitime, déclarée et conduite selon les règles, pouvait être interrompue ou arrêtée de plusieurs façons : par une **trêve**, un **traité** ou une **reddition** avec ou sans conditions.

Cela pouvait intervenir par entente directe entre les parties, ou après intervention d'un tiers proposant ses bons offices.

b. La trêve.

La **trêve** consistait à interrompre le combat sur la demande d'un des belligérants, demande acceptée ou refusée par l'autre camp. La durée de cette suspension d'armes était variable, de quelques heures à quelques mois selon l'objet qui lui était assigné. Celui-ci pouvait être étranger au conflit, dicté par le calendrier : des trêves sacrées ont dû ainsi être marquées à l'occasion des grandes fêtes religieuses, mais nous n'en avons aucune trace textuelle, et donc nous ne savons pas dans quelle mesure elles étaient respectées ou non; la question ne recevra jamais de réponse faute de sources, j'ai évoqué ce problème en parlant du calendrier gaulois. Le plus souvent, ce sont les deux armées au contact qui devaient décider elles-mêmes de l'arrêt des hostilités : des motifs divers ont pu concourir à une telle prise de décision mais c'était surtout pour ouvrir des pourparlers de paix.

Un exemple de trêve militaire nous est fourni, pour l'année -57, au travers de l'épisode du siège d'une grande place puissamment fortifiée des Atuatuques, dont César nous a malheureusement caché le nom - on songe à la région de Namur, en Belgique (BG, II, 29) -. Constatant qu'ils étaient encerclés par « *une circonvallation de quinze mille pieds de tour ainsi que de nombreuses redoutes* », que toute possibilité de retraite leur était coupée (BG, II, 30; trad. RAT y compris pour les passages suivants), que les Romains avaient construit un tour d'assaut qu'ils avaient commencé à faire avancer, les Belges, « *vivement frappés de ce spectacle nouveau et étrange, [ils] envoyèrent à César, pour demander la paix, des députés [...]* » (BG, II, 31). Ils proposèrent de remettre en son pouvoir « *leurs personnes et leurs biens* » à la condition « *qu'il [César] ne les dépourvât pas de leurs armes* » car ils craignaient, après son départ, que leurs voisins - les Nerviens - qui les jalouaient ne les attaquent alors qu'ils seraient sans défense. César accepta le principe de leur laisser la vie sauve mais mit une condition préalable : « *que la reddition était conditionnée par la remise des armes [...]. Après avoir rapporté la réponse de César aux leurs, les députés vinrent dire qu'ils se soumettaient à ses ordres* ». Les armes furent livrées, « *jetées du haut du mur [...] dans le fossé* » - du moins les Atuatuques le feignirent-ils -, puis « *ils ouvrirent les portes, et ce jour là se passa dans la paix* » (BG, II, 32).

Mais ensuite l'affaire tourna mal : profitant de la nuit, et du fait que les Romains s'étaient retirés de la place dans leurs retranchements, les Atuatuques « *prîrent donc les armes qu'ils avaient gardées et cachées [...]* puis, à la troisième veille, ils firent soudain une sortie avec toutes leurs forces [...] ». César parvint à rétablir la situation à son profit, refoula l'ennemi dans la place « *en tuant environ quatre mille [...]. Le lendemain, on enfonça les portes, que personne ne défendait plus; nos soldats pénétrèrent dans la ville. César fit tout vendre à l'encan en un seul lot. Il apprit des acheteurs que le nombre des têtes était de cinquante trois mille* » (BG, II, 33).

Au travers de cette affaire dramatique, on devine que la décision de demander une trêve a émané d'un organe officiel - le conseil? - qui a conservé le pouvoir de décider *in fine*. Les députés belges - hérauts, ambassadeurs? - ont accompli un aller-retour entre les fortifications de l'*oppidum* et les retranchements césariens pour présenter leur demande à César, recevoir ses conditions, repartir les communiquer à leurs mandants, revenir enfin apporter leur réponse au généralissime. En ¹⁵⁹ acceptant les conditions de la capitulation

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

édictées par César, les Atuatuques se plaçaient sous la protection du droit en vigueur, ils ne risquaient plus d'être malmenés par la soldatesque césarienne. Mais la rouerie des Atuatuques les a finalement perdus : en reprenant les armes, ils violèrent l'accord qu'ils avaient obtenu, dès lors leur sort quitta le registre du droit. César non plus ne plaisantait pas avec les lois de la guerre.

c. Le traité.

Le traité, à la différence de la trêve, permettait seul de mettre véritablement fin à un conflit. Mais il y avait aussi des traités qui étaient conclus en amont, en vue de prévenir la naissance d'une guerre, de préparer une migration, ou au contraire de faire face à une invasion. C'est peut-être dans ce triple esprit que les Eduens avaient conclu une **alliance** étroite sur un même pied d'égalité avec les Ambarres des Dombes et du Bugey, de même que les Suessions des plaines picardes l'avait fait avec les Rèmes champenois. A un moindre degré, les Eduens avaient leurs obligés : les Ségusiaves du Forez, du Beaujolais et du Lyonnais, ainsi que les Mandubiens d'*Alesia*, étaient leurs clients, situation qui impliquait un état de subordination politique. Ce premier cercle de tribus était doublé d'un second constitué d'un ensemble de peuples encore plus étendu, mais aux liens politiques plus lâches : il regroupait les Bellovaques, Bituriges, Sénons, Parisii - conséquence du fait qu'ils étaient liés aux précédents -, et quelques autres dont nous ne connaissons l'existence que par les textes. Face à cette diversité de groupes ethniques subordonnés, unique en Gaule, Christian Goudineau et Christian Peyre ont avancé l'hypothèse selon laquelle cette carte politique serait un lointain reflet de « *la migration des peuples gaulois vers l'Italie au tout début du IV^e siècle avant Jésus-Christ* », une sorte de photo en négatif ou d'empreinte prise dans la phase ultime de regroupement, juste avant le départ, et laissée sur la carte.

En tout état de cause, ces alliances ont fonctionné bon an mal an jusqu'à la fin de la Guerre des Gaules, non sans quelques avatars. Je n'entrerai pas dans le détail de la discussion, le problème - plus politique que militaire - a bien été analysé par Goudineau et Peyre auxquels j'invite le lecteur à se reporter avec fruit. Nous savons aussi que les Eduens avaient passé antérieurement à -58 un accord avec le peuple romain, ce qui leur avait valu le titre envié de « *Frères du même sang* ». Cette alliance a bien fonctionné à au moins deux reprises : selon Florus, la première intervention de Rome aurait été déclenchée par les « plaintes » conjointes des Massaliotes et des Eduens contre les Salyens et les Arvernes, en -125/-124 ; selon César, la deuxième intervention romaine aurait été motivée par l'affaire séquane, à la fin de la décennie -60, la migration des Helvètes en -58 ayant fourni le prétexte attendu pour pénétrer en Gaule hors domaine méditerranéen, en pleine légalité. Nous connaissons le juste enchaînement des causes qui a ensuite enflammé la Gaule jusqu'à la fondation de l'Empire romain. Je renvoie le lecteur à ce que j'ai écrit plus haut sur cette période d'un demi-siècle, ainsi qu'à l'ouvrage de Goudineau et Peyre très solidement documenté (GOUDINEAU, PEYRE, 1993, p. 144-149, 171-193).

Les traités se distinguaient aussi des trêves par leur caractère nécessairement officiel, garantis par des échanges de serments des parties contractantes, et de la fourniture de cautions - livraisons de biens matériels ou échange d'otages -. J'ai déjà parlé des serments lorsque j'ai abordé les questions religieuses, je n'y reviens pas (v. *supra*). En ce qui concerne les cautions, je vais y venir un peu plus loin (v. *infra*, 5).

d. Le droit de relever ses morts et de leur donner une sépulture.

Existait-il une règle garantissant au vaincu de relever ses morts et de leur

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

assurer une sépulture? Si l'on en juge par les croyances en un au-delà bienheureux et l'attitude de mépris des dépouilles dont j'ai parlé, il semble qu'il n'y ait pas eu de règles codifiées comme c'était le cas en Grèce (SINEUX, 1999, p. 98-102).

Aux -IV^e et -III^e s. (La Tène B-C1), tantôt les Gaulois vainqueurs abandonnaient leurs morts sur le terrain, tantôt ils réclamaient les dépouilles des leurs alors même qu'ils étaient vaincus (PERRIN, DECOURT, 2002, p. 394, n° 203-205; DAUBIGNEY, 2003, p. 323, 328). J'ai montré que l'abandon des morts sur le champ de bataille était parfois une nécessité dictée par les conditions dans lesquelles l'affrontement armé s'était déroulé, et que cela n'avait donc pas lieu de nous étonner (DEYBER, 2008 et *infra*).

Pour la période de La Tène D en revanche, nous ne disposons d'aucune information historique : la question du sort réservé aux dépouilles des guerriers gaulois morts à Gergovie⁶³, Alesia et Uxellodunum, trois champs de bataille de la guerre des Gaules dont l'identification est parfaitement assurée, reste à ce jour non documentée du point de vue archéologique; en l'état de la recherche, la prudence reste de mise et on ne peut tirer aucune conclusion (DEYBER, 2008).

Nous ne savons pas non plus si la poursuite des ennemis battus était limitée par une règle; dans le cas inverse, il ne devait pas être simple d'aller récupérer des cadavres éparpillés sur des kilomètres de distance. Par exemple, lors de la campagne de France en 1813, on mit huit mois à ramasser les cadavres qui jonchaient le sol champenois dans le sillage des armées.

Des cas de combat sans vainqueur déclaré ont du se produire aussi : réclamer ses morts à l'ennemi aurait pu être interprété comme la reconnaissance implicite de sa défaite, et lui fournir un moyen de pression. Je ne connais pas de cas concernant les deux derniers points mais la question se doit d'être posée.

e. Le trophée.

Le trophée était-il intangible et son atteinte passait-elle pour un geste sacrilège mettant en jeu le « droit d'initiative »? Nous n'en avons pas d'exemple historique, mais en revanche, nous pouvons être assurés que les lieux de culte étaient déclarés inviolables - à tout le moins certains d'entre eux - comme l'illustrent les exemples suivants.

Le premier exemple est celui de *Caepio* pillant l'or des sanctuaires toulousains en -106, un événement dont l'annonce fit scandale à Rome et poussa les Volques Tectosages à la révolte. Le deuxième est celui de César rapporté par Suétone, expliquant que celui-ci avait vidé de leurs richesses les temples de la Gaule Chevelue. Le troisième et le quatrième exemple sont, eux, relatifs à des personnes qui étaient revêtues d'une fonction religieuse, ils vont dans le même sens : l'exécution du *gutwiter* carnute (BG, VII, 3; VIII, 38) et ses effets collatéraux dans les cités gauloises (v. *supra*), montrent à mon avis clairement que le personnage était revêtu d'une immunité sacrée que César a violée. La situation de la Bretagne insulaire n'était pas différente : la révolte réprimée par *Paulinus Suetonius* en +58 revêtit les caractères d'une guerre religieuse ; la destruction du centre spirituel celtique de l'île de *Mona*, le massacre de ses prêtres et de leur entourage, furent interprétés par les Bretons comme un geste sacrilège qui inaugura une guerre sans prisonniers, émaillée d'horribles supplices perpétrés dans les deux camps (TACITE, Annales, XIV, 29-30, 33; DION, LXII, 9, 11) (DAUBIGNEY, 2003, p. 338).

Ces quatre exemples montrent clairement que toucher au divin, à ses ministres ou à ceux qui étaient placés sous sa protection, constituait pour les Gaulois un *casus belli*.

⁶³ Sauf si nous considérons que les restes humains de Gondole, commune du Cendre (Puy-de-Dôme), sont des cavaliers gaulois morts au combat, hypothèse recevable mais non démontrée (voir travaux de CABEZUELO et al. 2002, 2007).

M'appuyant sur l'exemple de Ribemont-sur-Ancre où un lieu de culte confinait à un trophée guerrier, on peut légitimement penser que toucher à l'un ou à l'autre ne faisait pas de différence et emportait la même réaction. L'érection d'un trophée était signe d'une victoire incontestée; je pense qu'on ne devait pas les abattre sans que cela fut interprété comme un geste hors normes doublé d'une impiété. A contrario, le faire devait revenir à contester cette victoire.

f. Guerre juste et injuste ?

Tout cela pose la question de savoir s'il existait une notion de la guerre juste et de la guerre injuste, qui apparaît si souvent chez les auteurs anciens mais qui concerne les théâtres d'opérations méditerranéens. Aux réactions violentes apportées par les Gaulois à certains comportements des représentants de Rome, je pense que oui, mais nous ne connaissons pas les définitions mêmes qu'en donnaient ceux qui estimaient avoir été injustement traités (v. *supra* : A, 2, b, Les causes nouvelles).

g. Le sort des prisonniers.

- La mise à mort

La mise à mort de sang froid des prisonniers faits au combat, guerriers ou civils, pour illicite qu'elle fut chez les Grecs et les Romains, ne semble pas du tout avoir posé un problème moral ou juridique aux Gaulois; j'ai évoqué cette question dans la partie consacrée à la religion, et j'y reviens dans la section suivante (*infra*, 5 : La fin du conflit et le traitement du vaincu). Je me demande seulement si les Gaulois faisaient la différence entre les deux états, ce qui n'est pas avéré, ni dans un sens, ni dans l'autre. Ils avaient une réputation de massacreurs, le fait a déjà été souligné plus haut. Mais les faits et le *topos* sont à ce point enchevêtrés que l'écheveau semble presque impossible à démêler.

Selon Strabon (IV, 6, 8) les *Vindolici*, lorsqu'ils « prennent un bourg ou une ville, ne massacrent pas seulement tous les hommes dès l'âge de l'adolescence, mais vont jusqu'aux plus petits enfants mâles et ne s'en tiennent pas là, puisqu'ils tuent même les femmes enceintes dont leurs devins leur disent qu'elles enfanteront des fils ». Je ne sais donc s'il faut d'un cas particulier faire une généralité. En revanche, ce qui est assuré, c'est que les commerçants romains qui résidaient sur le territoire des Carnutes et des Eduens, en -52, furent impitoyablement massacrés ou très maltraités par les Gaulois insurgés (DEYBER, 2008). Je reviens sur ce point plus loin.

Ces deux exemples dénotent une nouvelle fois une conception différente de la guerre que celle des autres peuples méditerranéens. Si tel est bien le cas, comme je le pense au travers des nombreux exemples auxquels j'ai recouru dans mon étude, il faut reconnaître que les Gaulois, de l'aveu même de César (BG, V, 16), ne combattaient pas exactement comme les peuples méditerranéens.

- La libération contre rançon.

Nous ignorons s'il était permis aux prisonniers de payer rançon pour se racheter, nous ne sommes absolument pas documentés sur ce point. En se réfugiant à Rome avec ses proches après la bataille désastreuse d'*Admagetobriga*, en -63/-62, le rusé *Diviciacos* était peut être parvenu à racheter sa vie et celles des siens (il refusa de livrer ses enfants en otage, mais à quel prix ou compromission ?) là où les autres avaient échoué et péri (BRUNAU, 2006b, p. 305). Mais ce n'est que pure hypothèse, que jamais rien ne viendra confirmer ou infirmer.

Les Gaulois à l'école des Grecs, en qualité de mercenaires, ont du être témoins de bien des situations contrastées au cours des 162trois siècles que ce mouvement dura (la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

grande époque a été celles des -IVe et -IIIe s.). On s'accorde à reconnaître que c'est à leur contact qu'ils découvrirent la discipline des armées et l'usage de la monnaie, avec laquelle notamment leurs employeurs temporaires les payaient. Si la Grèce passe pour avoir été le berceau du droit, les débordements qu'il ne parvenait plus à contenir ont du produire un effet sur les esprits des Gaulois que nous ne pouvons pas mesurer, mais qui ne fut sûrement pas neutre. Dès lors que le droit de la guerre n'avait plus une valeur que relative, comment pourrait-on reprocher aux Gaulois d'avoir adopté, au contact des Grecs, des bonnes habitudes comme des penchants détestables?

A partir de la guerre du Péloponnèse (-461/-446) qui semble avoir constitué en Grèce un tournant dans l'application des règles du droit de la guerre, le droit du vainqueur s'affranchit de plus en plus des règles établies. Le code d'honneur hoplitique vacilla et on assista à une multiplication des entorses et des violations : vaincus captifs, y compris civils, tués souvent après avoir enduré les pires supplices; prisonniers et otages objets de multiples mauvais traitements, ou réduits en esclavage, ou encore enrôlés de force dans l'armée du vainqueur; rescapés soumis à des tributs exorbitants, leurs biens pillés les laissant dans le dénuement total (DELAUVAUD, 2000, p. 750-752).

J'ai retrouvé chez les Gaulois les mêmes exactions, ce sont elles que je vais maintenant passer en revue. Ce tableau non exhaustif a l'avantage de montrer que les Gaulois ne faisaient ni mieux, ni moins mal, que leurs voisins méditerranéens.

5. La fin du conflit et le traitement du vaincu.

Une guerre, une bataille, un combat pouvaient connaître des issues différentes : victoire, défaite, capitulation ou reddition pouvaient en marquer le terme. Cela pouvait donner lieu à des accords qui préservaient les droits du vaincu, et n'abandonnaient pas sa population à merci. Mais la victoire conférait avant tout un droit absolu du vainqueur sur le terrain, les personnes et les biens du vaincu. Depuis -390, et la prise de Rome par *Brennus*, nous savons que les Gaulois tuaient les vaincus sans considération d'âge, pillaient leurs maisons et y mettaient le feu (TITE-LIVE, V, 42) Ce pouvoir discrétionnaire octroyé par le droit de la guerre souffrait peu de limites, ainsi que le rappelait opportunément *Vercingetorix* à un auditoire de chefs dans un discours célèbre prononcé en -52, juste avant d'entamer la campagne d'*Avaricum* - : « *Si de telles mesures paraissent pénibles et cruelles* [il s'agit de la tactique de la terre brûlée], *ils* [les Gaulois] *doivent se dire qu'il est bien plus pénible encore de voir leurs femmes et leurs enfants **traînés en esclavage**, et d'être eux-mêmes **exterminés**, ce qui est le destin inéluctable des vaincus* » (BG, VII, 14). On ne pouvait être plus clair sur ce qui attendait le vaincu : la mort pour les uns, l'esclavage pour les autres, et dans tous les cas le pillage de ses biens. S'il y eut comme partout ailleurs des « victoires à la Pyrrhus », c'est bien possible mais c'est aussi pure conjecture faute de sources.

En vertu du **droit de conquête** dont on trouve quelques traces dans les sources textuelles (v. *supra*, 4), tout ce qui appartenait au vaincu passait, par le simple fait de la victoire, au vainqueur. Ce droit de conquête s'appliquait, comme le précisent certaines des sources, sans aucune limitation à l'ensemble des biens meubles - butin - et immeubles - terres et constructions civiles ou militaires - et à tout ce qui vivait - hommes et bêtes -. Il n'est pas facile de deviner les motifs qui déterminaient l'attitude des vainqueurs et les considérations qui pouvaient l'infléchir ou la modifier, les sources sont la plupart du temps muettes sur ces sujets.

Nous ne savons pas non plus si les vaincus subissaient indistinctement la même destinée : les Gaulois réservèrent-ils des sorts différents aux vaincus suivant qu'il s'agissait de leurs semblables ou d'étrangers? De ¹⁶³belligérants ou d'otages? D'hommes ou de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

femmes? D'enfants ou de vieillards? De citadins ou de ruraux? Nous sommes infiniment tributaires des informations qui sont parvenues jusqu'à nous, une réelle difficulté étant représentée par les chiffres : il est rarement possible de quantifier, et encore moins d'établir des statistiques comme on peut le faire à partir des artefacts en archéologie.

La première chose qu'entreprenait le vainqueur devenu maître du champ de bataille, dès que l'état de ses hommes épuisés par le combat le lui permettait, c'était de ramasser et de décompter ses blessés et ses morts, de trier les armes encore utilisables, et de faire du butin sur l'ennemi en le dépouillant. Quant aux prisonniers, si on en avait fait, ils étaient comptabilisés à part et désarmés - du moins ceux dont on escomptait tirer parti par une rançon, les autres étaient éliminés -. Le récit de la Guerre des Gaules constitue un réservoir d'exemples qui, quoique tardifs, n'en sont pas moins révélateurs de quelques - unes des mœurs guerrières des Gaulois du milieu de La Tène D; en outre, les faits sont largement attestés dans le monde antique méditerranéen, et jusqu'à l'Epoque Moderne.

a. Le traitement individuel du vaincu.

C'était le premier problème à résoudre qui se posait au vainqueur (sur le traitement religieux des dépouilles et du butin, v. supra, B, 1, b, v : L'arrêt des hostilités et ses conséquences pour les parties en présence, les rites de la victoire). Guerriers ou civils, hommes de condition libre, dépendants ou esclaves, tous se trouvaient dépouillés de leur statut antérieur en tombant aux mains du vainqueur. Que devenaient-ils? Si l'on en juge par ce qui précède et qui touche au domaine juridique : rien de bien positif. Il n'existait pas de convention internationale fixant un statut au prisonnier de guerre ou à la population civile. D'un point de vue pratique, le vainqueur avait un panel de plusieurs solutions à sa disposition; ces solutions devaient dépendre des conditions politiques du moment, et des moyens humains et matériels dont il disposait pour les appliquer.

Déjà, il fallait tenir compte des pertes humaines - morts, blessés et disparus - liées au conflit, à la bataille ou au combat, et variables suivant les conditions de l'engagement. Trop de prisonniers à gérer, dans les situations sanitaires et de sécurité de l'époque, pouvait constituer une réelle difficulté et infléchir la décision du vainqueur : la vie sous condition ou la mort sans appel constituaient les seules alternatives qu'on connaisse (DEYBER, 2008).

Ainsi donc, le traitement physique du vaincu, qu'il fut sain et sauf ou blessé, pouvait être envisagé du point de vue du vainqueur de plusieurs façons : la mise à mort, directe ou par supplice, la réduction en esclavage, la captivité en attente de décision ultérieure, la transformation en otage, enfin l'enrôlement de force dans l'armée du vainqueur. Le passage de César consacré aux entreprises militaires des Eduens sur les arrières de l'armée romaine empêtrée dans le siège de Gergovie, montre qu'un tri pouvait s'opérer entre ceux qu'on vouait à la mort et ceux qu'on réduisait en esclavage (BG, VII, 42). La confrontation des quelques sources disponibles sur la Gaule à des exemples comparables, extraits de quelques célèbres batailles de l'Antiquité à l'Epoque Moderne, permet d'approcher le sujet (DEYBER, à paraître b).

Pour comprendre la façon dont les choses se passaient, il faut d'abord se représenter le champ de bataille à la fin de l'engagement, c'est ce que je vais maintenant m'attacher à décrire.

i. L'état du terrain à la fin de la bataille et les premières mesures physiques à l'encontre du vaincu.

• Un terrain jonché de cadavres...

La première chose qui a toujours fortement frappé les contemporains, aussi loin qu'on remonte dans le temps, c'est l'état du terrain de l'affrontement jonché de cadavres. Mardonios cité par Hérodote se serait adressé au Roi des Perses en ces termes :

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

les « vainqueurs ne se retirent qu'avec de grandes pertes, quant aux vaincus, je n'en parle même pas, ils sont anéantis » (Hérodote, VII, 9). Le Pseudo César parlant de la bataille de *Ruspina* – Tunisie, Monastir – qui, en –49, pendant la Guerre Civile, opposa sur le théâtre africain les Pompéiens aux Césariens, relate ainsi la fin d'un engagement : « César remarqua [...] sur le champ de bataille évacué les corps splendides des Gaulois et des Germains de Labienus [...]. Leurs corps, d'une beauté et d'une taille étonnante, gisaient abattus sur tout le champ de bataille, couchés ça et là » (PSEUDO CÉSAR, *Bafr.*, XL, 5-6). Pour qui connaît le terrain de cette belle région de Tunisie, qui comporte un plateau de quelques dizaines de mètres qui descend en pente douce vers une petite plaine côtière de la Méditerranée, le spectacle devait, à n'en pas douter, être fort saisissant.

Ce spectacle offert à la vue des contemporains était une constante dans l'Antiquité (Végèce, III, 10). En Grèce classique, l'état des pertes se situait entre 3% et 10% dans le camp vainqueur – moyenne 5% –, et entre 10 et 20% dans le camp vaincu – moyenne 14% – (SINEUX, 1999, p. 98, n. 1 et 3). En Occident, du XI^e au XV^e siècle, l'analyse des batailles donne à penser que le nombre des tués atteignait de 5 à 50% de l'effectif engagé, une fourchette variant selon les circonstances du moment (CONTAMINE, 1986, p. 415-419). Les corps des guerriers inanimés étaient souvent entassés les uns sur les autres, formant plusieurs couches. Si de nos jours, les récits de corps entassés formant un mur de la hauteur d'un homme paraissent suspects, les experts instruits par l'expérience des conflits du vingtième siècle s'accordent à reconnaître que des empilements sur deux à trois épaisseurs sont plausibles pour les temps anciens, confirmant le tableau des batailles de Coronée en – 395/394 (HANSON, 1990, p. 250-252; CORVISIER, 1999, p. 71), de Gaugamèles en – 331 (HANSON, 2002, p. 93, 99 *sqq.*), d'Azincourt en 1415 (KEEGAN, 1993, p. 55, 77; PALADILHE, 2002, p. 124, 125-130) et de Waterloo en 1815 : « Les ennemis montaient les uns sur les autres pour préserver leurs vies, il y en avait un tas de deux ou trois mètres d'où s'échappaient les cris de ceux qu'on écrasait ou que piétinaient les chevaux » (KEEGAN, 1993, p. 172).

A d'autres reprises, les cadavres isolés ou en tas étaient disséminés sur des centaines de mètres, voir des kilomètres quand il y avait eu une poursuite, l'exemple le plus explicite étant celui de la retraite des Dix Mille (HANSON, 1990, p. 253) ou la campagne de France en 1813. Nous connaissons aussi l'exemple célèbre mis à l'écran du colonel Hyacinthe Chabert, qui au terme d'une charge héroïque à la tête de son régiment à Eylau, le 8 février 1807, se retrouva enterré sous des morts après avoir pris sur le crâne un coup de sabre russe, et s'être vu piétiné par les mille cinq cent chevaux de deux régiments de cavalerie français commandés par Murat (BALZAC, 1832-1845 réed. 1999, p. 64-65; BODIN, 2000, p. 97). Les armées gauloises défaites face aux Germains ou aux Romains ont du connaître des situations tout à fait similaires, nous n'avons aucunement à en douter.

• ... et de blessés.

Après une dure bataille, les blessés laissés sur le terrain étaient aussi extrêmement nombreux. En –54, passant en revue les troupes de *Quintus Tullius* Cicéron engagées contre les Nerviens, César « constate, en passant en revue la légion, qu'un dixième à peine des soldats est sans blessure ». Ceux-ci s'en étaient « bien sortis », mais tous n'avaient pas connu la chance d'être évacués par leurs camarades (Appien, *B.C.* III, 9, 68). L'état physique des Belges dans le camp adverse ne devait pas être meilleur mais nous ne sommes pas documentés pour effectuer une telle comparaison. Il arrivait que ces blessés soient **abandonnés sur le terrain** par les leurs, et soient **achevés par le vainqueur**. Ces massacres intervenaient souvent à titre de représailles dans le contexte particulier d'une guerre totale entre cités grecques (DUCREY, 1985, p. 240-241, 243-250) et entre peuples qui se livraient

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

une guerre à outrance comme cela fut le cas à Cannes en – 216 (HANSON, 2002, p. 136), à Azincourt en 1415 (PALADILHE, 2002, p. 123) ou en Calabre en 1799 (LAUTMAN, 2002, p. 99, 102). Car on tuait les blessés, non pour abréger leurs souffrances, mais pour s'emparer de ce qu'ils possédaient, surtout si on ne pouvait espérer en tirer une rançon (KEEGAN, 1993, p. 55-56, 81). S'ils avaient échappé à ces mises à mort de sang froid, beaucoup de blessés mouraient néanmoins des suites de leurs blessures. A Waterloo, il mourut presque autant de soldats le lendemain de la bataille que le jour même : « *L'état de choc, les péritonites, la déshydratation, les hémorragies [...] tous ces grands fléaux pour ces troupes de l'époque eurent raison de nombre de survivants* ». Certaines victimes succombaient encore deux ans plus tard des suites indirectes de leurs blessures (KEEGAN, 1993, p. 180). Nous devons penser qu'il n'en allait pas autrement à La Tène D.

- **Du sang partout...**

La deuxième chose qui a saisi tous les acteurs et/ou les témoins des batailles, c'est la vue et l'odeur du sang, dont tout le monde s'accorde à reconnaître les caractères insoutenables. C'est aussi une constante de l'Antiquité au Premier Empire français. Ce sang s'écoulait d'innombrables blessures au ventre et à la poitrine, des membres sectionnés, des têtes décapitées qui formaient autant de débris humains erratiques que le vainqueur ne parvenait parfois pas à identifier tant ils étaient boursoufflés par les piétinements de l'infanterie, des sabots des chevaux, et privés de tout signe de reconnaissance, sauf lorsque les mains étaient restées crispées sur le bouclier revêtu des insignes de son propriétaire (HANSON, 1990, p. 250, 255, 258-259; 2002, p. 152; CORVISIER, 1999, p. 71; SINEUX, 1999, p. 99 ; BOUSSARD, 2002, p. 181-214).

- **... et une odeur de puanteur difficilement soutenable dans l'air**

La troisième chose qui ressort des récits des chroniqueurs, commentateurs et autres témoins, c'est le flottement dans l'air d'une odeur de puanteur croissante qui se dégageait des chairs en décomposition au bout de quelques heures à quelques jours (HANSON, 1990, p. 257). A Gaugamèles, les Perses morts au combat ont été abandonnés à la décomposition au point qu'Alexandre fut obligé d'éloigner son armée du champ de bataille pour lui épargner l'odeur de putréfaction et de puanteur qui viciait l'air. A Cannes, les corps romains abandonnés sur place provoquèrent des miasmes pendant tout l'été – 216 (HANSON, p. 99, 136-137). Les champs de bataille gaulois n'ont pas échappé à cette règle, en particulier celui d'*Alesia* au cœur de l'été -52. Les membres consultés des forces militaires françaises qui ont participé à des opérations extérieures au cours des vingt dernières années, témoignent unanimement du haut le cœur que soulèvent de tels spectacles et de telles odeurs⁶⁴.

- **Des disparus.**

Enfin quatrième point, le carnage pouvait atteindre un degré tel que le vainqueur procédant au nettoyage du champ de bataille dénombrait dans ses rangs des disparus en nombre variable.

Ces hommes avaient été, soit hachés menus dans la bataille, soit blessés mortellement, et étaient allés se mettre à l'abri pour mourir dans quelque endroit écarté où on ne les retrouverait jamais. Sous les piétinements des fantassins lourdement armés et des chevaux

⁶⁴ Il faut ajouter - qu'on nous pardonne ce détail - l'odeur de défécation qui se mêle à celle du sang et des chairs putrides. La peur et la terreur engendrent des réactions d'incontinence bien connues des médecins et des militaires, qu'a parfaitement décrites Hanson (HANSON, 1990, p. 141-142). Sous l'effet de la chaleur montante et du mélange des matières fécales, des urines et des chairs, le phénomène de décomposition s'accélère au point qu'au terme de deux jours les cadavres deviennent méconnaissables et l'air irrespirable.

de cavalerie, les morts subissaient tellement d'outrages que leur identification en devenait parfois impossible pour ceux qui tentaient de leur trouver une identité (HANSON, 1990, p. 258-260 ; SINEUX, 1999, p. 99).

C'est précisément ce qui se produisit à Azincourt, où les combattants des deux camps évoluant sur un sol fraîchement labouré et gorgé d'eau de pluie, beaucoup furent rapidement soustraits à la vue de ceux qui évoluaient autour, leurs armes et leurs équipements s'enfouissant un peu plus au fil des piétinements (PALADILHE, 2002, p. 128, 135-137). C'est aussi un des raisons pour lesquelles une grande partie du matériel antique retrouvé dans les retranchements césariens d'*Alesia* est endommagé à ce point (BROQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001).

- **Le sort des montures.**

Le sort que subissaient les montures n'était pas différent de celui de leurs maîtres. A Gaugamèles comme à Azincourt, des chevaux morts, éventrés, criblés de traits, estropiés, les jarrets coupés par les voltigeurs (SPEIDEL, 2004, p. *sqq.*) erraient au milieu des suiveurs désorientés et des pillards à la recherche de quelque rapine (HANSON, 2002, p. 99; KEEGAN, 1993, p. 82). A Azincourt, les mille six cent chevaux des deux ailes de cavalerie de l'armée française, criblés de flèches anglaises, partirent dans toutes les directions, provoquèrent d'innombrables télescopages, répandirent la panique et furent responsables de la désorganisation de l'avant-garde française dont le front était percé en plusieurs endroits (PALADILHE, 2002, p. 117-118). Quatre cent ans plus tard, le fait se reproduisit, sous le coup des armes à feu cette fois, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire (BOUSSARD, 2002, p. 182). A Waterloo, les soldats étaient émus de voir « *Les chevaux blessés qui semblaient rechercher la protection du carré* ». Ils subissaient exactement les mêmes blessures que les hommes, « *mais, à la plupart d'entre-elles, on n'avait pas d'autre remède à apporter que la mort. Or, même pour le coup de grâce, ils devaient attendre que les blessés humains aient été ramassés* » (KEEGAN, 1993, p. 180).

En conclusion, chaque champ de bataille ressemblait, à l'arrêt des combats, à une vaste boucherie d'où montaient des appels à l'aide, les cris des blessés et les plaintes des hommes et des bêtes qui expiraient, gisant pêle-mêle dans des bains de sang au milieu des débris les plus divers. A Waterloo, « *Une fois que le choc de la bataille fut consommé, le spectacle du terrain lui-même affecta profondément les survivants* » (KEEGAN, 1993, p. 180). Toutes ces raisons expliquent ainsi parfaitement pourquoi on a pu trouver dans les fossés césariens du champ de bataille d'*Alesia* des ossements de chevaux mélangés à des ossements humains. Il est aisé de reconstituer ce qui s'est passé : si elles ne s'empalèrent pas dans les pièges, les montures des combattants gaulois d'*Alesia* furent criblées de traits en quelques minutes, et, de douleur, s'égaillèrent dans tous les sens en provoquant des collisions avec les combattants qui se trouvaient sur leur trajectoire, puis répandirent la panique parmi les troupes qui montaient de l'arrière. C'est ainsi que beaucoup de chevaux chutèrent dans les pièges, et qu'une grande quantité de matériel mélangé à la terre et aux claies jetées dans les fossés par les Gaulois fut perdue jusqu'à nos jours (B.G., VII, 82, 84-87). Participant donc du comblement des fossés, le matériel abandonné sur le sol du champ de bataille constituait un autre élément du décor de la pièce tragique qui s'y jouait.

ii. Les autres cas de mise à mort.

Il existait d'autres circonstances que le champ de bataille dans lesquelles on faisait des prisonniers dont on avait à statuer ensuite sur le sort. Si l'on optait pour leur mise à mort, celle-ci pouvait s'effectuer de différentes manières : immédiatement sur le terrain de leur capture, pendant une poursuite, ou en¹⁶⁷différé après un temps de captivité plus ou

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

moins long. La mort pouvait être donnée par un seul coup direct porté entraînant la mort immédiate, ou par supplice provoquant une mort lente et douloureuse.

- **Des massacres.**

Les massacres de *Cenabum* (BG, VII, 3, 1) et de *Noviodunum* (BG, VII, 14, 8; 55), en -52, où l'on voit Carnutes et Eduens s'emparer des personnes des citoyens romains, les tuer et piller leurs biens, en sont de bonnes illustrations hors bataille – tout au plus y-eut-il échauffourées -. Selon les termes mêmes du discours de *Vercingetorix* rapporté par César auquel j'ai déjà fait référence (BG, VII, 14, 10), la mort était le sort commun sans appel réservé aux Romains mâles. Ces massacres se situaient dans un contexte particulier, il est vrai : celui d'une guerre devenue totale entre la presque totalité des tribus gauloises coalisées, d'une part, et César et ses légions, d'autre part; le phénomène était aussi connu en Grèce (DUCREY, 1985, p. 240) et en Afrique romaine (BÉNABOU, 2005, p. 29, n. 14)⁶⁵. Dans les « petites guerres » du XIXe s., les adversaires des troupes occidentales régulières ne faisaient pas de quartier et n'en attendaient aucun du camp d'en face. Acculés, leur ligne de retraite coupée, ils combattaient avec férocité et désespoir, sauf s'ils savaient que déposant leurs armes, il ne leur serait fait aucun mal (CALLWELL, 1896, p. 97-103). Je pense que les Gaulois savaient ne rien avoir à attendre des Romains, et ils se comportaient comme tel.

- **Des supplices et l'administration de la mort lente.**

Les supplices et l'administration de la mort lente constituaient le second mode d'exécution. Nous connaissons le sort qui fut réservé aux commerçants romains venus s'installer en Gaule centrale pour leurs affaires : le récit césarien mentionne cette pratique, en -52, tantôt explicitement (BG, VII, 17; 38, 9; 42, 3, 5-6; 55,5), tantôt implicitement (BG, VII, 3, 1). La vindicte qui s'abattait sur ces gens s'explique vraisemblablement par le fait qu'ils excitaient la haine - et sans doute aussi la jalousie - des Gaulois, car installés dans le pays ils renseignaient l'armée romaine sur l'état de celui-ci et de ses habitants, dès -58 (BG, I, 39; IV, 20, 21), et parce qu'ils étaient aussi - fait aggravant - les protégés de César, ce dès au moins l'année -56 (BG, III, 1; VI, 37). Le récit ne dit pas si la mort s'ensuivait, mais le contexte ne permet guère le doute.

D'une façon générale, pendant la Guerre des Gaules, les Gaulois n'hésitaient pas à supplicier tous ceux qui tombaient dans leurs mains et leur résistaient, en particulier les otages (BG, VII, 4 *in fine*; 63). En Grèce, on possède de nombreux exemples de captifs torturés pour avoir refusé de servir leurs nouveaux maîtres (DUCREY, 1985, p. 242). Il semble que les courriers - estafettes, agents de liaison - aient également constitué des victimes de choix : plusieurs de ces gens envoyés par César à Cicéron assiégé, en -54, « *pris sur le champ, étaient suppliciés sous les yeux de nos soldats* » (BG, V, 45), peut-être comme victimes expiatoires de la colère des dieux, mais peut-être aussi dans l'espoir de forcer les Romains à la négociation ou à la reddition. Les mêmes mesures de coercition étaient également utilisées dans cet esprit par les Indiens d'Amérique du Nord pour faire plier les Anglais - en 1712 par exemple -, ce qui montre que les peuples recourent toujours aux mêmes procédés, parvenus à un stade donné de leur histoire (UTLEY et WASHBURN, 1992, p. 65).

iii. La réduction en esclavage.

⁶⁵ Pour Marcel Bénabou, le massacre de la population romaine – dont une partie est constituée de *negociatores* - par les indigènes de *Vaga*, est un phénomène exceptionnel qui ne s'explique que resitué dans le cadre de la guerre de Jugurtha, particulièrement féroce (SALLUSTE, *Bell. Jug.*, LXVI, 2 sq.).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

La réduction en esclavage des vaincus est un sujet difficile à traiter pour la Gaule. Se posent en effet plusieurs questions, au premier rang desquelles **le concept même de prisonnier de guerre, de captif** : quelles conceptions juridiques en avaient les Gaulois? Effectuaient-ils une distinction entre les combattants proprement dits et les autres individus capturés? A priori, toute personne qui n'avait pas été tuée dans les combats ou qui ne s'était pas enfuie était un prisonnier en puissance. Un individu vaincu passait-il *de facto* de l'état libre à celui de prisonnier? D'otage ou d'esclave? Dans quelle proportion les Gaulois faisaient-ils des captifs par rapport aux vaincus, qu'ils massacraient pour les uns après la bataille, sacrifiaient pour les autres à leurs dieux après quelque temps? De même, les prisonniers étrangers - Germains, Romains - recevaient-ils un traitement différent de celui qui était administré aux autres Gaulois? A l'instar des Grecs qui répugnaient normalement à asservir un autre Grec, les Gaulois avaient-ils la même prévention vis à vis de leurs semblables? Ce sont autant de questions auxquelles il n'est pas facile de répondre, voire qui n'ont, pour certaines, aucune réponse faute de sources.

Car si la **réalité du prisonnier de guerre** en pays celtique a été clairement établie par Alain Daubigney (DAUBIGNEY, 1983, p. 664), au travers de l'étude de l'**ambactitude** et du statut de *maghu*, beaucoup d'incertitudes subsistent. La réduction des captifs en esclavage était une chose récente dans le monde celtique par rapport à ce qui se pratiquait de longue date en Grèce (DUCREY, 1985, p. 240) et à Rome. L'histoire légendaire ou romancée de l'Helvétie Hélicon, pendant un temps artisan à Rome où on pense qu'il y était employé comme esclave, atteste qu'un commerce existait entre la Gaule et la Ville éternelle (Plin., *HN*, 22, 3; GUILLAUMET, 1996, p. 17).

Ainsi, nous n'avons aucune certitude que les domestiques - *maghu* - de l'aristocratie gauloise étaient des esclaves marchandises, des captifs par suite de faits de guerre (DAUBIGNEY, 1979, p. 160; 1983, p. 665). Un prisonnier de guerre gaulois ou germain réduit à l'état d'esclave par un autre Gaulois, n'avait d'autre intérêt que vendu sur les marchés méditerranéens où il pouvait générer de juteux profits. L'impérialisme romain marchand aurait infléchi les guerres tribales Gauloises dans le sens de l'esclavagisme au bénéfice de l'Italie fournisseuse de vins et de denrées exotiques (DAUBIGNEY, 1983, p. 679-680, 682-683 et v. *supra*, A, les causes et les motifs; 2, Analyse des facteurs; a, Les causes traditionnelles : faire du butin dont des prisonniers).

Ce changement profond ne pourrait-il alors pas expliquer pourquoi les captifs semblent ne plus être sacrifiés aux dieux, soustraits de la part des divinités pour être introduits dans les circuits de l'échange économique, entraînant par-là l'abandon des sanctuaires de type picard, au moment de la conquête romaine? La question est ouverte.

iv. La captivité en attente de décision ultérieure.

- **Des prisonniers chargés de chaînes**

Les Gaulois chargeaient de chaînes leurs prisonniers auxquelles ils accordaient temporairement la vie sauve; cette pratique, parfaitement attestée par les textes entre -58 (affaire *Caius Valerius Procillus*: *BG*, I, 47, 6; 53, 7) et -51 (affaire *Lucterios*: *BG*, VIII, 44), a été confirmée par l'archéologie. Il semble même que sur ce point, l'archéologie soit en avance sur les textes : l'avènement de rapports de dépendance pré-esclavagistes et le début d'un trafic d'esclaves marchandises sont en effet dûment attestés dans des contextes archéologiques remontant à La Tène D1, au moins chez les Eduens, et chez quelques autres peuples de la zone du denier sur le territoire desquels on a trouvé des entraves de prisonniers (DECHELETTE, 1913, p. 184-188; 1927, p. 899, fig. 620; DAUBIGNEY, GUILLAUMET, 1985, p. 171 *sqq.*).

En dehors de cette zone¹⁶⁹ géographiquement limitée, un carcan a été

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

trouvé à Mouliets-et-Villemartin (Gironde) dans un habitat gaulois de La Tène D. Toutefois, le contexte dans lequel la découverte a été effectuée ne permet pas de relier celle-ci avec certitude à la guerre, Richard Boudet qui l'a étudié n'écartant pas qu'il s'agisse d'un fer ayant servi à entraver un prisonnier de droit commun (BOUDET, 1987, p. 113, fig. 20, pl. 127).

Ce trafic d'esclaves aurait débuté entre le milieu du –IIe s. et les années –70 du siècle suivant, alors qu'il n'est mentionné par un texte de Cicéron qu'à partir de –81 dans le *Pro Naevio* (DAUBIGNEY, 1983, p. 670-671; GOUDINEAU, 1990, p. 69-70).

- **Que faisaient les Gaulois de leurs captifs?**

Nous savons, grâce à un passage du *De Bello Gallico*, que les Gaulois faisaient déjà des prisonniers pour en tirer des renseignements sur l'ennemi. Pour leur extorquer des informations sur les forces et le dispositif adverses, ils recouraient à des méthodes musclées : en –52, à *Avaricum*, des fourrageurs romains faits prisonniers par *Vercingetorix* ont été « *torturés par la faim et les chaînes* » pour les faire parler (BG, VII, 20).

Les utilisaient-ils également comme garants dans des négociations politiques de quelque importance (v. l'affaire des deux fils d'*Ambiorix* : BG, V, 27, 2)? Il arrivait, en effet, qu'un accord diplomatique fut scellé par un cadeau d'esclaves. En –60, Arioviste, roi des Suèves, offrit au proconsul de Gaule *Q. Metellus Celer*, des marchands « Indiens »⁶⁶ faits prisonniers après un naufrage et vendus au roi germain dans des conditions non précisées (PLINE, HN, II, LXVIII, 170; MARTIANUS CAPELLA, *Noctes*, VI, 621-622). Ce geste symbolique scellait l'alliance entre Suèves et Romains, par leurs représentants qui avaient vocation à opérer des transactions de nature politique. Si la paix résultait d'un compromis, les échangeaient-ils contre d'autres prisonniers, selon ce qui se pratiquait en Grèce (DUCREY, 1985, p. 242)? Je ne connais pas d'exemple similaire. Si le vaincu capitulait sans condition et se voyait imposer un traité ou un accord inégal, les vainqueurs les mettaient-ils au travail dans des mines, des carrières, ou sur des grandes propriétés rurales? Dans l'Antiquité classique, l'utilisation des prisonniers de guerre au travail forcé relevait de l'exploitation économique de la victoire; nous ne savons pas si les Gaulois avaient une telle conception. Toutefois, si en –58 les Eduens se plaignirent aux Romains que les Helvètes emmenaient leurs enfants en esclavage (BG, I, 11, 3), c'est bien parce qu'ils craignaient de ne jamais les voir revenir; s'ils avaient eu l'espoir de les racheter ou de les échanger, je pense qu'ils n'auraient pas tenu ce discours de lamentation. Dans le cas, enfin, où le vainqueur faisait une récolte de prisonniers de rang social élevé, dont il pouvait tirer un meilleur profit de leur libération que le massacre ou la réduction en esclavage, ne les monnayait-il pas contre paiement d'une rançon? L'affaire de *Lucretios* ci-dessus évoquée pourrait le laisser supposer.

- **Une décision différée entraînant la captivité.**

La captivité en attente de décision ultérieure nous est connue par l'affaire des ambassadeurs romains envoyés par César à Arioviste, en –58 : on s'est emparé de leurs personnes à leur arrivée dans le camp germain, et on les a chargés de chaînes; l'un d'eux, un citoyen romain d'origine gauloise du nom de *Caïus Valerius Procillus*, à trois reprises a manqué d'être supplicié par le feu après consultation des sorts (BG, I, 47, 6; 53, 7); rapprochant cette affaire des courriers suppliciés, je me demande si les Gaulois et les Germains ne s'acharnaient pas de préférence sur les gens d'origine gauloise parce qu'ils passaient à leurs yeux pour des traîtres? Toutefois, l'affaire *Procillus* n'est pas suffisamment explicite pour savoir si l'intéressé avait été mis de côté pour être exécuté dans le cadre

⁶⁶ En fait, il se pourrait bien que ce soit des « Africains » : en effet, d'après SOLIN, 52, 2, Posidonios plaçait l'Inde en face de la Gaule (JULLIAN, III, p. 163, n.8)70

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

d'un rituel religieux ou non. Le même sort pouvait être partagé par des chefs, ou des enfants de chefs gaulois. En chargeant de chaînes les deux fils d'*Ambiorix* qui leur avaient été envoyés en otages, les Atuatuques comptaient bien se servir d'eux dans leurs négociations avec les Eburons, en faisant pression sur leur père. En -51, après sa défaite d'*Uxellodunum*, le chef cadurque *Lucterios*, qui était parvenu à s'enfuir chez les Arvernes - les Cadurques étaient dans leur clientèle - où il pensait trouver refuge, fut arrêté par ceux-là mêmes en qui il avait placé sa confiance; chargé de chaînes, il fut transféré à César sur ordre du chef arverne pro-romain *Epasnactos* (BG, VIII, 44 et *infra*); nous ne savons pas si ce royal cadeau valut à *Epasnactos* une récompense de nature politique comme le droit de cité, ou le paiement d'une substantielle contrepartie financière.

- **Les données comparables de l'Histoire.**

Dans ces temps anciens, **le sort des prisonniers**, qu'ils fussent valides ou valétudinaires, combattants ou civils, était en effet incertain et peu enviable. Mis à part de rares cas de massacres pathologiques, leur survie dépendait souvent des retombées financières ou politiques qu'on en escomptait. Il arrivait donc qu'ils fussent exécutés sommairement par leurs geôliers, souvent en représailles d'actes de violence commis au cours des années précédentes ou d'un accord violé (DUCREY, 1985, p. 240-242; DEYBER, 1996, p. 87; ECK, 2005, p. 72-120). Le droit romain de la guerre n'interdisait pas de passer une armée vaincue au fil de l'épée : Tacite relate : « [...] *massacrer des gens reçus à merci eut été barbare; garder tant de prisonniers difficile. On aime mieux qu'ils périssent en vertu du droit de la guerre* » (*An.*, XII, 17). Au soir de la bataille de Crécy, en 1346, les chevaliers français les plus pauvres qui ne pouvaient être rançonnés ont été égorgés pour ne pas venir grossir le lot des prisonniers qui sinon, aurait dépassé l'effectif de l'armée anglaise au point de mettre sa propre sécurité en péril (WAILLY, 1985). Un siècle après, à Azincourt, l'ordre donné par Henri V de tuer tous les prisonniers français regroupés dans le camp anglais fit scandale dans ses rangs mêmes. Il n'empêche, à soixante dix ans d'intervalle, l'ordre donné par le roi procédait peut-être de la même préoccupation⁶⁷. Il faut dire qu'on n'avait pas les moyens de gérer toute cette masse de prisonniers, même désarmés. Les cinq mille cinq cent anglais rescapés d'Azincourt craignaient beaucoup pour leur vie en convoyant dans leur marche victorieuse vers l'Angleterre, mille cinq cent professionnels de la guerre français, ce qui faisait environ un prisonnier français pour trois à quatre hommes d'armes anglais⁶⁸. A Waterloo, les témoignages abondent de blessés et de prisonniers des deux camps achevés sur le terrain. Certains chanceux durent attendre deux jours et trois nuits avant d'être ramassés (KEEGAN, 1993, p. 171, 175). Ces horreurs expliquent pourquoi des prisonniers n'hésitaient pas à se suicider pour échapper à la servitude, au déshonneur (Appien, *B.C.*, IV, 116; Josèphe, *B.J.*, VI, 19) ou à une mort annoncée dans les pires tourments (*B.G.*, V, 37, 45). Cette crainte n'était pas vaine,

⁶⁷ KEEGAN, 1993, p. 55, 78, 82, pense qu'une partie seulement subit ce sort; PALADILHE, 2002, p. 122 prend le récit à la lettre. La vérité est peut-être entre les deux.

⁶⁸ PALADILHE, 2002, p. 130. Cela nous fait douter des chiffres de César : Comment a-t-il fait pour garder, nourrir, convoyer jusque sur les marchés de la Méditerranée les dizaines de milliers de guerriers faits prisonniers à *Alesia* et réduits en esclavage ? Même en rendant leur liberté aux vingt mille Arvernes et Eduens, il en restait au moins cinquante mille à gérer ? (DEYBER, 1996, p. 87, 90). C'est une question non résolue. Si l'on prend pour comparaison la marche Azincourt – Calais (77 Kms) qu'effectua l'armée anglaise en 1415, on constate que quel que fut le statut des gens - prisonniers français ou soldats anglais -, leur état physique - valides ou blessés -, ce déplacement fut vécu par tous comme une épreuve durement ressentie (PALADILHE, 2002, p. 132). Beaucoup de prisonniers français furent libérés contre rançon, et du butin fut vendu par les Anglais sous la pression des besoins, le long du chemin, bien avant de rembarquer pour l'Angleterre.

comme l'illustre un autre sinistre épisode de la bataille d'Azincourt, où des prisonniers français blessés qui avaient trouvé un abri dans des mesures qui confinaient au champ de bataille, furent brûlés vifs par les Anglais dans l'incendie de celles-ci (KEEGAN, 1993, p. 56). Enfin, bien que nous ne soyons pas encore suffisamment documentés sur les sanctuaires guerriers gaulois du milieu du 1^{er} S. av. J.-C., et même en admettant que César ait puisé dans un fonds de documentation ancien sa description de la religion gauloise (B.G., VI, 16-17), il n'est pas exclu que nombre de captifs continuaient encore à alimenter en victimes cérémonielles ces sanctuaires guerriers (BRUNAUX, 2004, p. 101-103). Tous ces exemples donnent la mesure de la dure réalité de la guerre.

v. La remise conventionnelle d'otages.

La remise conventionnelle d'otages fut, en Gaule, une obligation imposée par les vainqueurs aux vaincus tout comme elle le fut à la même époque en Grèce (DUCREY, 1985, p. 342), à Rome (MOSCOVICH, 1980) et chez les Germains (BG, I, 31; V, 27). Mais avait-elle pour autant la même valeur? Le recours aux otages fut un moyen d'imposer une certaine ligne politique aux alliés comme aux adversaires qu'on avait vaincus et dont on se méfiait des initiatives. Les Séquanes s'en servirent après qu'ils eurent vaincu les Eduens avec l'aide des Suèves (BG, I, 31). *Vercingetorix* fut, pense-t-on, placé par sa tribu comme otage dans l'armée de César avant -52, ce qui lui aurait permis d'étudier de près l'armée romaine; en ne lui épargnant pas un sort honteux lors de son triomphe, César marquait par-là qu'il ne lui pardonnait pas d'avoir trahi son amitié. Sorti de la suite de César, il s'attacha la fidélité des Senones, des Parisii, des Pictons, des Cadurques, des Turones, des Aulerques, des Lémovices, des Andes et d'autres peuples qui confinaient à l'Océan, par la livraison d'otages (BG, VII, 4).

Le statut tout provisoire des otages était assez voisin de celui des prisonniers; le régime auquel ils étaient soumis était peu envieux et souvent dramatique. On les traitait en effet en simples captifs, sans égard pour la naissance et le rang (Eduens otages des Séquanes : BG, I, 31, 7-8; 33, 2; 35, 3) et on allait même jusqu'à les charger de chaînes pour les humilier (les deux fils d'*Ambiorix* otages des Atuatuques : BG, V, 27, 2). A d'autres reprises, on les suppliciait en représailles ou pour faire pression sur la direction politique de leur tribu : vers -60, Arioviste avait vaincu les Eduens auxquels il avait pris des otages qu'il suppliciait quand il n'était pas obéi ou simplement lorsqu'il était contrarié (BG, I, 31, 12, 15; 35, 3; 33, 2; 36, 5; 37, 2). *Vercingetorix* ne fut pas en reste par ses méthodes, où il semble que les otages furent traités exactement de la même manière que la soldatesque désobéissante : « *C'est ainsi qu'une faute grave est punie par le feu, et toutes sortes de supplices; que pour une faute légère, il renvoie le coupable chez lui après lui avoir fait couper les oreilles ou crever un œil, afin qu'il serve d'exemple et que la grandeur du châtiment frappe les autres de terreur* » (BG, VII, 4; trad. RAT).

Les Gaulois étaient particulièrement durs envers ceux des leurs qui avaient fait allégeance à César en lui remettant des otages, même contraints; mais leurs actes n'étaient pas dénués d'arrière-pensées politiques. Ainsi, en -52, après avoir pris la base logistique césarienne de *Noviodunum*, les Eduens ne rendirent pas leur liberté aux otages gaulois que leurs tribus avaient remis à César, mais ils les firent expédier « *à Bibracte, auprès du magistrat suprême* » (BG, VII, 55, 2 et 6; trad. CONSTANS). Profitant de l'aubaine, ils cherchèrent à faire de ces malheureux un élément de négociation future avec leurs cités d'origine pour faire entrer celles-ci dans la guerre contre César; les événements ultérieurs le montrèrent : « *Maîtres des otages que César avait laissés chez eux* [les Eduens], *ils effraient par leurs supplices les hésitants* » (BG, VII, 63; trad. RAT). ce qui est on ne peut plus clair. S'emparer des otages des autres était aussi un moyen de

172
Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

consentir à remettre : en -56, les Vénètes, les Coriosolites et les Esuves s'emparèrent des préfets et des tribuns militaires venus au ravitaillement pour la VIIe légion cantonnée chez les Andes, afin que *Crassus* rende les otages qui lui avaient été remis (BG, III, 7-8). L'affaire fit du bruit, passant pour un acte commis au mépris du droit - romain évidemment - de la guerre (BG, III, 10); elle illustre une nouvelle fois le fait que les Gaulois avaient une conception de faire la guerre différente de celles des Romains. A la différence de la conception que se faisaient les Grecs de l'époque classique des otages, ces exemples me donnent à penser que les otages gaulois n'étaient pas un gage sur lequel on aurait pu se dédommager si les promesses n'étaient pas tenues. S'il avaient représenté une valeur compensatoire par vente ou rançon, on n'aurait pas attenté à leur intégrité physique, au contraire (LONIS, 1977). A la vérité, je pense que l'institution n'était pas très efficace pour jouer un rôle préventif. La répétition des exemples de mauvais traitements est un aveu même de la faiblesse du système : dès lors qu'on attentait à la vie d'un otage, il perdait toute valeur. Peut-être les Gaulois s'étaient-ils inspirés de la pratique grecque des otages, sans pour autant avoir compris la finalité du système.

vi. L'enrôlement des vaincus dans l'armée du vainqueur.

L'enrôlement des vaincus dans l'armée victorieuse a existé en Grèce jusqu'à l'époque d'Alexandre (DUCREY, 1985, p. 242), et à Rome où l'on vit par exemple César, pendant la guerre civile, enrôler de nombreux cavaliers gaulois qui appartenaient à des tribus qu'il avait vaincues. Pour autant, cette pratique a-t-elle aussi existée dans les tribus gauloises? L'année -51, un curieux passage de César nous apprend que le Sénon *Drappes* constitua son armée avec, entre autres recrues, « des esclaves appelés à la liberté » (BG, VIII, 30, 1). On peut comprendre ce passage de deux manières. La première, c'est que ces esclaves étaient des Gaulois employés chez des Italiens ou des nobles gaulois acquis à Rome; invités à s'enfuir de chez leurs maîtres, l'enrôlement dans l'armée gauloise changeait ipso-facto leur statut et leur rendait celui d'homme libre. La deuxième, c'est que ces dépendants étaient des Gaulois employés chez d'autres Gaulois; en acceptant de s'enrôler dans l'armée gauloise, un accord - que le passage de César passe sous silence - les affranchissait de leurs maîtres pour prix de leur engagement. La situation critique dans laquelle les Gaulois révoltés se trouvaient à ce moment là a pu motiver de recourir à cette mesure d'exception, un procédé qu'on utilisa aussi en Grèce à l'époque classique (DELAVAUD, 2000, p. 753).

vii. Guerre et violences en Gaule à La Tène D.

Malgré l'existence de certaines normes et de règles de « bonne conduite », le vainqueur jouissait de la plus totale liberté d'action (v. *supra* Droit de la guerre). L'ambiance qui régnait en Gaule à la fin de La Tène D1 (v. *supra*, I, A, 1. Traditions guerrières et violence) a donné lieu à des déchaînements de violence, aussi bien lors des guerres intertribales, qu'étrangères avec les Cimbri-teutoniques, les Romains et les Germains. A ce sujet, les non gaulois subissaient-ils un traitement différencié des Gaulois dans la défaite? Les Gaulois respectaient-ils à l'égard des non Gaulois un certain nombre d'usages qu'ils avaient coutume d'observer entre-eux? A la vérité, si l'on reprend tout ce que j'ai pu noter au fil des lignes qui ont précédé ou qui suivent (v. *infra*, en particulier II, B, Les non combattants et leur place dans le fait guerrier), une hostilité implacable semble avoir opposé les peuples du Nord et de l'Est aux « Germains », tout comme de nombreuses tribus gauloises vouèrent une haine inextinguible aux Romains à partir de -54. Les Cimbri-teutoniques avaient laissé une marque indélébile dans l'esprit dans de certains Gaulois, cinquante ans après leur passage sur le sol gaulois. Le souvenir des horreurs que les Gaulois avaient endurées à cette occasion et la haine des Germains qui en

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

avait découlée a servi de toile de fond au discours de l'Arverne *Critognatos*, en -52, à *Alesia* (BG, VII, 77, 12-14). Des massacres et des violences de toutes sortes frappèrent indistinctement les Italiens installés en Gaule et leurs proches au milieu du -Ier s.. Les rares textes qui nous sont parvenus ne sont qu'un pâle reflet de ce que ces gens ont dû endurer. Vis à vis des Italiens, de -54 à -52, les Eburons, les Carnutes et les Eduens et leurs alliés ne respectèrent ni les personnes, ni leurs biens, ni la parole donnée. En a-t-il toujours été ainsi jusqu'à l'Empire? Cela nous ne le savons pas, mais vivre en Gaule ne devait pas toujours être une sinécure.

Une autre question se pose touchant au sort qui était fait aux Gaulois faits prisonniers par leurs congénères, et qui servaient en qualité d'*auxilia* dans les armées romaines? En -54, l'affaire des agents de liaison envoyés par César à Cicéron assiégé est intéressante (BG, V, 45). Ils furent interceptés par les Gaulois qui les supplicièrent sous les yeux des légionnaires retranchés dans leur camp. Étaient-ils des estafettes romaines ou gauloises? Je pencherais plutôt pour cette seconde hypothèse, car César avait souvent recours à des Gaulois pour effectuer ses liaisons et transmettre ses courriers. Sa motivation devait répondre à un double souci : pour éviter que les courriers ne se perdent en route, il fallait les remettre à des hommes connaissant bien le terrain, et pouvant communiquer dans la langue locale pour se fondre dans le paysage sans trop attirer l'attention; pour conserver à ces messages leur caractère secret, il fallait aussi les confier à des gens ne sachant pas les lire et donc incapables de les délivrer, même sous l'effet de la torture - c'est la raison pour laquelle César utilisait le grec dans ses correspondances à caractère militaire -. Des soldats romains interceptés en route n'auraient répondu à aucun de ces deux critères, seuls des Gaulois pouvaient y satisfaire. On peut attribuer à la crainte provoquée par les Romains menaçants, le caractère exacerbé de la haine que les Gaulois révoltés d'*Ambiorix* ou de *Vercingetorix* vouaient aux légionnaires et à tout ce qui représentait Rome; la fureur de nombreux affrontements tient sa source dans cet état d'esprit. La vision du Romain ou du Germain, présenté comme l'« Autre », le non gaulois, a pu servir par ailleurs d'élément fédérateur entre cités, tant en Gaule centrale que de l'Est, de l'Ouest ou d'Aquitaine. Cette question mériterait à mon sens d'être reprise au travers de l'étude des discours que César nous a rapportés, ou des propos à lui tenus par les chefs Gaulois. Un spécialiste en communication y décèlerait peut-être des choses qu'on ne soupçonne pas. Pour autant, les Gaulois se montraient-ils plus cléments entre-eux? Le sort des habitants d'une ferme, d'un hameau, d'un *oppidum* était-il différent en cas de défaite de celui d'une troupe armée en rase campagne? Je note l'absence de témoignages sur ce point, à l'instar de ce qu'on constate pour le monde grec (DUCREY, 1985, p. 243). Dans l'exemple rapporté par César en -58 où il est dit que les Helvètes emmenèrent les enfants des Eduens en esclavage (BG, I, 11, 3), qu'advint-il des personnes adultes, hommes et femmes? Nous ne le savons pas mais la crainte que cette affaire avait inspirée aux victimes suggère un sort peu enviable. L'attitude des Rèmes, alliés de Rome, attaqués par les Belges et assiégés dans leur *oppidum* de *Bibrax*, en -57 (BG, II, 3 *sqq.*), révèle assez qu'ils craignaient pour leurs vies et leurs biens. Sans l'intervention militaire éclair de César, et, en particulier, sans le manque providentiel de vivres qui obligea les Belges à interrompre leur campagne, il est possible que les Rèmes auraient été vaincus et soumis à un dur régime de capitulation (BG, II, 10). Il est donc difficile de conclure à plus de violations des règles de la guerre entre Gaulois et non Gaulois que dans les conflits entre Gaulois, sauf peut-être en -52 où le conflit atteignit un rare degré de violence. Cette particularité s'explique probablement en partie par le souci qu'avait César de terminer cette guerre avant de rentrer à Rome pour les élections consulaires de l'année suivante.

Dans le domaine matériel maintenant, comment le vaincu était-il traité? C'est ce que je vais examiner.

b. Le traitement économique du vaincu.

Comme sa personne, les biens du vaincu appartenaient au vainqueur (v. *supra*, Droit de la guerre) d'où, pour les biens, la pratique du **pillage** et l'habitude généralisée de faire du **butin**. Mais ce n'était pas tout. Si la liberté était préservée à la cité ou à la tribu vaincue, et la vie laissée sauve à ses membres, ce n'était pas sans contrepartie financière, et le vaincu devait payer **tribut** au vainqueur. Le fait de ne pas honorer les engagements souscrits sous **serment** constituait un sacrilège et un *casus belli*, et la guerre à peine finie pouvait renaître, plus âpre et dure que la précédente.

i. L'état matériel du terrain après la bataille.

Après une bataille, dans les premières heures suivant la fin des combats, un matériel hétéroclite traînait ça et là sur le terrain au milieu des cadavres et des corps mutilés d'hommes et de chevaux. A quoi cela pouvait-il donc bien ressembler? Le champ de bataille d'*Alesia* récemment étudié à la lumière d'exemples comparables extraits de quelques grandes batailles de l'Antiquité à l'Epoque Moderne, a permis d'approcher le sujet (REDDÉ, SCHNURBEIN, 2001; DEYBER, 2008). Le spectacle que nous allons maintenant décrire à partir d'exemples comparables était sensiblement toujours le même. A Coronée, Xénophon rapporte que les cadavres des deux camps gisaient pêle-mêle avec « *des boucliers écrasés, des lances brisées, des épées sans leur fourreau, les unes à terre, les autres enfoncées dans les corps, d'autres que des mains tenaient encore* » (Agés. II, 14-15). En effet, les sources donnent sans exception l'impression qu'il restait une quantité considérable de débris sur les champs de bataille. Pour le monde grec, Hanson a relevé précisément que les vestiges qui y étaient abandonnés continuaient à y être ramassés longtemps après l'affrontement. Cela attirait les curieux, l'érosion naturelle ou artificielle mettait de temps en temps à jour de vieilles reliques qui entretenaient le souvenir de la bataille : squelettes entiers ou démembrés, armes - arcs, casques, épées, pointes de flèches et de lances - cuirasses et armures endommagées, objets précieux, pièces de monnaie et bijoux perdus (HANSON, 1990, p. 261-262). Pour le monde romain d'Occident, le spectacle du champ de bataille de Cannes au soir du 2 août -216, a été immortalisé par Polybe : sur ce petit terrain s'amoncelaient des corps éventrés, des blessés dégoulinants de sang qui rampaient, râlant à demi-morts au milieu de tôles de bronze froissées, de fers tordus et d'éclats de bois (HANSON, 2002, p. 134).

Lors des fouilles qu'ils entreprirent en 1816 à Azincourt, au lieu dit « La Gacogne », à l'emplacement des trois fosses communes creusées en 1415, les Anglais découvrirent de nombreux objets propriété de la chevalerie française. Preuve, s'il en est, que du matériel subsistait en dépit de tous les tris et les ramassages qui avaient été opérés sur le site pendant plusieurs siècles (KEEGAN, 1993, p. 55-56, 79; PALADILHE, 2002, p. 137). A Sainte-Euphémie (Italie, Calabre) le 3 juillet 1806, Anglais et Italiens firent en dix minutes deux mille morts parmi les Français, et ce qui resta au sol était impressionnant (LAUTMAN, 2002, p. 102-103). Les descriptions des champs de bataille du Consulat et de l'Empire concordent toutes à cet égard : le matériel dispersé sur le terrain est complètement hétéroclite, mais des pièces intactes y côtoient des objets usagés, cassés et incomplets - équipements, armes, éléments de vêtements, pièces de charbonnerie, carrioles et voitures abandonnées, restes de projectiles - (BOUSSARD, 2002, p. 176-177; BOURDENET, 2002, p. 267). Mais c'est encore le passage de La Bérézina, le 28 novembre 1812, qui synthétise le mieux ce à quoi a pu ressembler un champ de bataille comme celui d'*Alesia* entre les lignes¹⁷⁵ romaines des Laumes et le camp de l'armée

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

de secours, au soir du dernier jour de la bataille de -52. Les Français en pleine débâcle, pressés de toutes parts par les Cosaques, abandonnèrent tout sur la rive du fleuve à l'approche du pont : voitures, caissons, meubles pillés dans les intérieurs russes, matériel militaire brisé, lambeaux de toiles de tentes, soldats blessés ou mourants de faim, femmes, enfants, chevaux, ne songeant qu'à sauver leur vie. Les Russes qui déferlèrent des hauteurs à l'aube du lendemain firent un carnage épouvantable (BODIN, 2000, p. 100-102). Une part importante de ce matériel était le produit de pillages et d'exactions commises par l'armée française au fil de son avance en territoire ennemi (LAUTMAN, 2002, p. 98-102; BOUSSARD, 2002, p. 178). Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on ait retrouvé des objets d'origine si diverse dans les fouilles des retranchements césariens d'*Alesia*.

Ainsi le vainqueur se payait sur le vaincu en faisant du butin qu'il négociait ensuite au plus offrant, mais qu'il pouvait conserver aussi pour lui en remplacement de ce qui avait cassé ou perdu. Faire du butin était aussi un moyen de se procurer l'argent de la solde, ou ce qui la compensait à défaut de numéraire.

ii. Pillage...

La lecture des *Commentaires* de César nous renseigne à l'évidence sur les opérations de

TABLEAU 1 - OCCURRENCES RELATIVES AU BUTIN DANS *BG*

Année Av. J.-C.	<i>BG</i> , livre n°	Nombre d'occurrences	Rang de classement par ordre d'importance décroissante
58	I	0	-
57	II	2	5 ^e
56	III	1	6 ^e
55	IV	5	3 ^e
54	V	3	4^e
53	VI	10	2
52	VI	12	1^{er}
		TOTAL = 33	

pillage qui se sont pratiquées en Gaule, entre les armées aux prises et entre ces mêmes armées et les pays qu'elles parcoururent de – 57 à – 52. En effet, les premières références historiques à des pillages, à du butin apparaissent dans *BG* à partir du livre II et suivants (*B.G.*, II, 17, 4; III, 17, 4 ; 6, 44; 7, 42; ; IV, 37, 1; V, 12, 2; 19, 2; 34, 1; VI, 8, 1; VII, 42, 3, 5-6 confirmé par VII, 14, 8 et 10; 55, 5; 70, 5). Il n'y a aucune référence avant -57. Les termes employés par César sont « *praeda* » - dix neuf occurrences - qui signifie « proie, butin, dépouille de guerre », et « *praedor* » - sept occurrences - qui veut dire « faire du butin, piller, voler ». Le terme « *spolium* » - plur. « *spolia* », deux occurrences - n'est utilisé que dans des contextes littéraires qui n'ont rien à voir avec l'art de la guerre, je ne l'ai donc pas retenu. Par ailleurs, au livre VII, il est fait référence à sept autres occurrences en relation avec des actions de pillage, soit un total général de trente trois occurrences (voir tableau 1).

Nous avons dit plus haut que le pillage était un but de guerre partagé tant par les Gaulois (dès *BG*, II, 17, 4) que par les Belges (dès *BG*, III, 17, 4), les Bretons (dès *BG*, IV, 34, 5) et les Germains (de *BG*, IV, 9, 3 à VII, 70, 5) (LE BOHEC, 2005). M'appuyant sur l'exemple des « petites guerres » du XIX^e s., où les *razzia**s étaient des opérations combinées de cavalerie et d'infanterie, j'é mets l'hypothèse que cela pourrait expliquer le développement des troupes montées –176cavaliers et fantassins - à La Tène D : les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

cavaliers s'occupaient de rassembler le bétail⁶⁹ pendant que les fantassins pillaient les vivres dans les greniers, vidaient les habitations, détruisaient les moissons et mettaient le feu à tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter (CALLWELL, 1896, p. XI, XII, 22, 339). Quant aux Romains, ils ne furent pas en reste et se distinguèrent dès la bataille de la Sambre contre les Nerviens (BG, II, 24, 2) jusqu'à la fin de la guerre (BG, VII, 88, 4). Sans viser à l'exhaustivité, le sujet méritant à mes yeux une étude à lui seul, on peut tirer de l'étude des *Commentaires* les quelques enseignements suivants. Si je mets entre parenthèses le livre IV de l'année – 55 qui concerne les opérations romaines outre-Rhin et outre-Manche – cinq occurrences –, il reste vingt huit occurrences dont deux au livre II et une au livre III. Si je retire les occurrences des livres II, III, et IV, soit huit, il m'en reste vingt-cinq. Ces vingt-cinq occurrences sont réparties de la manière suivante : trois au livre V mais dix au livre VI et douze au livre VII. 90% des occurrences relatives au butin sont donc concentrées sur les années – 54 à – 52, les deux dernières années totalisant vingt-deux des vingt-cinq occurrences de cette période triennale. Sans risque d'erreur, j'affirme qu'un tournant s'est produit dans la guerre dans le courant de l'année – 54, voire au début de l'année suivante. Une énorme quantité de matériel en tout genre a changé de propriétaire à la faveur de ces deux à trois années de guerre. S'agissant d'interpréter telle ou telle découverte de vestige gaulois en contexte romain, et de *militaria* romain en milieu celtique, ces prélèvements systématiques doivent, à l'avenir, nous inciter à la prudence. Concentrons-nous sur les années – 53 et – 52 et revenons au texte des *Commentaires*. En 53, Les Romains pillèrent le territoire de Eburons (BG, VI, 3, 2; 43, 2; 35, 4; 34, 4-8; 35, 7; 41, 1). En 52, César s'attaqua et pilla *Cenabum* (BG, VII, 11, 9), *Avaricum* (BG, VII, 28, 4), le camp de *Teutomatos* roi des Nitiobroges et celui d'autres chefs gaulois à *Gergovia* (BG, VII, 46, 5; 47, 5). Le fait que *Vercingetorix* ait décidé d'appliquer la politique de la terre brûlée à titre de prévention contre les pillages romains en dit long (BG, VII, 14, 9; 45, 8). Dans le même temps, à la veille d'entamer la campagne d'*Alesia*, les Eduens alliés à *Vercingetorix* pillèrent les citoyens romains (BG, VII, 42, 3, 5-6) et le dépôt de César à *Noviodunum* (BG VII, 55, 2, 5). Le casque du type « Port » reconverti en louche de fondeur, qui fut découvert dans un atelier métallurgique de Bibracte en 2001 (DHENNEQUIN, 2007, p. 296-297, fig.6)⁷⁰, est peut-être un témoin de ce pillage⁷¹. Les trois casques césariens du type Coolus-Mannheim découverts au fond de trois puits d'eau de l'*oppidum* de l'Ermitage à Agen (Lot-et-Garonne), qui ont été transformés et réutilisés en seaux d'eau pour remonter le précieux liquide du fonds de ces puits, constituent peut-être un autre témoignage de cette pratique de ramasser les dépouilles pour en faire un second usage (VERDIN, BARDOT, 2007, p. 243, fig. 6 H54 ; 245, fig. 9 H16 ; 248, fig. 11 H19 ; 253-254)⁷². C'est donc sans conteste l'an – 52 qui a totalisé le plus de pillages par rapport aux années antérieures.

⁶⁹ CALLWELL, 1896, p. 340-341, émet toutefois un bémol sur l'efficacité de cette pratique, soulignant qu'il était difficile de ramener à la base tout le bétail enlevé à l'ennemi.

⁷⁰ Voir aussi Forgerons et ferrailleurs, p. 9.

⁷¹ Ce casque, bien que daté traditionnellement de la fin du -Ier S. - on est désormais prudent sur les datations depuis les fouilles d'*Alesia* - a évidemment pu être ramassé par un Eduen à un tout autre endroit, le champ de bataille des Helvètes et d'*Alesia* étant proches de la capitale éduenne; de même, il a aussi pu être acheté sur un marché régional à un revendeur de dépouilles, toutes les hypothèses sont permises. En revanche, ce qui est intéressant, c'est que nous sommes en présence d'une pièce d'armement légionnaire qui a fait l'objet d'au moins une réutilisation gauloise sans aucun rapport avec la guerre. Est-ce à dire que les casques ne manquaient pas et que les Gaulois n'en avaient pas besoin?

⁷² Etant enfant, j'ai souvent vu dans des fermes vosgiennes du bassin déodatien des casques allemands des deux Guerres Mondiales réutilisés en pot de fleurs suspendu, en seau de puits ou – on me pardonnera ce détail - en louche à purin.

iii. ... et butin.

Prélever du butin sur les morts n'était pas tâche aisée car les effets de la rigidité cadavérique, rapidement suivie du gonflement des chairs putrides, imposaient d'opérer vite, tant au sens propre qu'au sens figuré. Le travail consistait donc à désarmer et à déshabiller les cadavres humains, à ôter leur harnachement aux chevaux morts. Cela pouvait nécessiter de débiter les corps raidis ou boursoufflés en plusieurs morceaux. Les restes humains des guerriers appartenant au camp vainqueur étaient ensuite regroupés pour être tantôt ramenés dans la cité pour y recevoir les derniers honneurs, tantôt enterrés sur place si les conditions climatiques l'exigeaient, tantôt abandonnés à la pourriture et aux oiseaux de proie. Les armes étaient récupérées pour être soit réutilisées⁷³, soit vendues sur les marchés.

Le sort des vaincus était en effet sur ce rapport peu enviable, leurs morts pouvaient rester exposés aux injures de la nature⁷⁴ et des hommes pendant plusieurs années, si tant est que l'on se soucie de leur donner un jour une juste sépulture (HANSON, 1990, p. 256-260). C'est ainsi qu'à Gaugamèles, les Perses furent abandonnés à la décomposition. A Cannes, les corps des Romains morts dans la bataille furent abandonnés sur place et tombèrent en putréfaction; les chercheurs n'ont retrouvé ni tombes ni ossements (HANSON, 2002, p. 99, 136). Si l'on en croit Pausanias, « *Les Galates n'enterrent pas les guerriers tués pour effrayer l'ennemi* » (*Description de la Grèce*, X, 21, 1 ; BRUNAU, 2000a, p. 197, 239). On sait aussi que dans tous les conflits du -III^e s. au -I^{er} s., les Celtes décollaient les crânes de leurs ennemis tombés au combat. Ils les rapportaient chez eux où ils étaient précieusement conservés pour être exhibés aux hôtes de passage, j'en ai parlé. Les dépouilles des vaincus pouvaient aussi faire l'objet de plusieurs types de traitement tels que la consécration sur le champ de bataille avec ou sans édification de trophée, l'exhibition monumentale dans un sanctuaire, l'épouvantail humain dont les fouilles de Montmartin, Moeuvres, Gournay-sur-Aronde, Saint-Maur et Ribemont-Sur-Ancre ont confirmé la réalité macabre (BRUNAU, 2000a, p. 187, 201-210, 222)⁷⁵.

Pour le Moyen-Age, nous avons à notre disposition les exemples célèbres des batailles du « Pommier gris », plus communément connue sous le nom d'Hastings (14 octobre 1066), et d'Azincourt (1415). De la bataille d'Hastings, nous conservons un témoignage incomparable au travers de la célèbre tapisserie de Bayeux dite « Tapisserie de la reine Mathilde ». Sur la frise inférieure de cette tapisserie, on remarque à partir de l'épisode « ET SAPIENTER AD PRELIUM CONTRA ANGLORUM EXERCITUM »⁷⁶ des soldats anglais étalés au sol sans vie, criblés de traits, puis des corps démembrés mélangés à des armes d'hast brisées. Alors que la bataille n'est pas encore terminée, on remarque des valets d'armes normands dépouiller les cadavres anglais de leurs casaques de cuir moulantes recouvertes d'anneaux de fer, et ramasser les épées⁷⁷ et les boucliers. A la fin de la bataille, en dessous de l'inscription « ET FUGA VETERUNT ANGLI »⁷⁸, il ne reste

⁷³ Une partie devait être exposée dans les temples en qualité d'ex-votos, une autre devait rejoindre les rayons des armureries.

⁷⁴ Sur une stèle celtibère d'El Palao (Espagne), on distingue au pied d'un guerrier à cheval, un guerrier mort gisant au sol, dont la moitié inférieure du corps est dévorée par trois charognards et un canidé - chien, renard, loup ? -; du sang s'échappe des blessures aux lèvres en chevron (BRUNAU, 2004, p. 119-120, fig. 54).

⁷⁵ MOSCATI, 1991, 1997, 2001.

⁷⁶ « ...et sagement au combat contre l'armée des Anglais... »

⁷⁷ Sous la scène « HIC HAROLD REX INTERFECTUS EST », un valet transporte péniblement trois épées sous son bras gauche, en ramasse une quatrième de la main droite et s'apprête à en récupérer une cinquième devant lui. Après lui, un soldat normand récupère les boucliers et les aligne derrière lui.

⁷⁸ « ...Et les Anglais prirent la fuite ».

sur le terrain que des corps dénudés et amputés, des membres coupés et des armes tordues ou brisées ; un homme nu est assis sous un arbre - un blessé laissé pour mort qui a trouvé refuge sous un couvert ? -. A l'horizon apparaissent des oiseaux de proie - corbeaux ? - qui se dirigent vers le champ du massacre (RUD, 1988, p. 81-89).

De la bataille d'Azincourt, nous sommes encore mieux documentés grâce aux chroniqueurs du temps. Le roi anglais Henri V, vainqueur des Français, resta un jour sur le terrain de l'affrontement, marquant par sa royale présence qu'il était victorieux. On rédigea un bulletin de victoire à partir de la comptabilisation des morts, des blessés et des prisonniers - surtout s'il s'agissait de chevaliers et de nobles -. On fit ensuite systématiquement du butin pendant la nuit suivant la bataille, laissant les « *corps nus comme sortant de mère* ». Enfin, on enterra les morts dans de grandes fosses communes ; seuls les grands personnages firent l'objet d'un traitement à part pour recevoir les honneurs funèbres dus à leur rang, à l'occasion de cérémonies qui furent organisées ultérieurement. Le butin récolté par ses soldats était tellement énorme qu'Henri V s'en inquiéta. Il donna l'ordre que chacun ne se chargeât que de ce qu'il pouvait emporter. Quant au reste, encore considérable, il le fit entreposer dans une maison du village qu'il fit incendier. Produits de pillage et prisonniers commencèrent très vite à être vendus sur les marchés régionaux, avant même de rembarquer pour l'Angleterre, pour permettre comme je l'ai dit aux soldats à bout de ressources de subsister pendant leur marche (PALADILHE, 2002, p. 125-127, 133, 135-137).

Sous le Premier Empire, les cadavres, qu'ils fussent amis ou ennemis ne faisaient pas l'objet de plus de respect que quatre siècles plus tôt. Ils étaient tantôt brûlés sur place, tantôt précipités dans un cours d'eau, tantôt jetés dans une fosse en pleine terre. On prenait soin d'en retirer avant tout ce qu'on pouvait en extraire : fourniment, vêtements, objets personnels (BOUSSARD, 2002, p. 181-183, 199). Comme à Waterloo six ans plus tard, les cuirassiers de la garde impériale morts à Wagram le 6 juillet 1809 furent délestés de leurs cuirasses avant d'être mis dans de grandes fosses qui, selon l'intéressant témoignage de Balzac qui visita le site le 31 mai 1835, dessinaient sur la rive du Danube « *des ondulations semblables aux grands sillons des champs à luzerne* ». Aucun monument ne signalait leur présence au visiteur (BODIN, 2000, p. 92).

Pour autant, nous ne connaissons pas les règles qui prévalaient à La Tène D au partage du butin entre les vainqueurs. Les sources ne nous permettent pas d'opérer des distinctions entre les prises individuelles, qui revenaient normalement à chaque preneur, et les prises collectives, qui étaient partagées au sein de l'armée et dont une part était réservée aux dieux.

Il n'est pas exclu que certains **dépôts métalliques et trésors monétaires** de La Tène D soient le **fruit de pillages cachés** par leurs auteurs (DEYBER, 1993 et 1999; BATAILLE, GUILLAUMET, 2006). En présence d'un trésor ou d'un dépôt, le réflexe du chercheur est toujours d'y voir, soit une cachette constituée par un individu ou un groupe dans un contexte de crise et en prévision d'un malheur, soit un dépôt votif en offrande à quelque divinité inconnue.

Tout d'abord, j'observe que nous ne disposons d'aucun texte pour asseoir l'une ou l'autre de ces hypothèses. Ensuite, on ne s'est jamais posé la question de savoir s'il ne pourrait pas y avoir une autre explication à ces dépôts que celles qui sont traditionnellement avancées. Beaucoup de trésors monétaires sont des trésors de circulation, et nombre de dépôts métalliques contiennent des outils artisanaux et agricoles,

des armes et/ou de la quincaillerie. J'y vois pour ma part de possibles parts de butin soustraites à la vue des convoitises. Mes arguments reposent sur les deux points suivants.

En premier lieu, on s'est toujours étonné du fait que beaucoup de découvertes de dépôts métalliques et de trésors monétaires étaient effectuées en milieu humide, près d'un cours d'eau, un étang ou un marais. Les interprétations les plus diverses se sont données libre cours, aucune n'emportant la décision faute de sources. Or de nombreux textes auraient du retenir l'attention des chercheurs, car ils sont porteurs d'éléments de réponse nombreux et concordants. En effet, pendant la Guerre des Gaules, César avait remarqué à plusieurs reprises que les Gaulois, s'estimant en grand danger ou à la veille d'engager une bataille importante, mettaient tous leurs biens avec les non combattants à l'abri des regards dans les forêts, les marais et les pays d'étangs; cela posait des problèmes tactiques à l'armée romaine, qui éprouvait des difficultés à obtenir des renseignements, et qui dut s'adapter en mettant au point des techniques de contre-guérilla pour contrer les manœuvres gauloises (BG, III, 28, 2; 29, 2; IV, 38, 2-3; V, 3-4; VI, 29, 4; 30, 3-4; 31, 2; 34, 2-4; 43, 6; VIII, 5, 1-4; 24, 1; STRABON, *Géogr.*, IV, 3, 5; DEYBER, 1996).

En deuxième lieu, César signale expressément un détail très important à l'occasion d'une attaque de son camp par les Germains, en -53 : aux prises avec les transrhénans, il écrivit en effet : « *Les Germains [...] se replièrent au-delà du Rhin, avec le butin qu'ils avaient déposé dans les bois* » (BG, VI, 51), selon une habitude déjà signalée dès -55 (BG, IV, 19). Si le sort avait été contraire, il est évident qu'aucun Germain ne serait revenu à l'endroit de la cachette, et le butin amassé là aurait alors été irrémédiablement perdu.

J'avais, dès 1981, beaucoup insisté sur le rôle de la forêt, des marais et des étangs dans les guerres que les Gaulois et les Germains avaient menées contre les Romains (DEYBER, 1981b, p. 5, 24-27; 1987c, p. 148-149, 163-165; carte 3; 1994b, p. 34-35, 34-36, 44 ; carte 2). On m'objectera que les textes ne précisent pas que les biens et le butin étaient enterrés : certes, mais ce n'est pas parce qu'ils ne nous le disent pas que cela ne s'est pas fait. On voit que certains dépôts n'ont pas été effectués en pleine terre mais qu'ils ont été enfermés dans un sac en toile ou en cuir, puis déposé dans un trou à faible profondeur.

Voilà qui devrait initier une nouvelle démarche de re-considération de l'interprétation de ces découvertes, en partant du ré-examen du contexte environnemental.

De la même manière, à l'exception des trésors monétaires, il nous est impossible de nous faire une idée, même approximative, de la **valeur de ces prises**, tout particulièrement quand elles se faisaient sur les Romains qui transportaient avec eux les richesses qu'ils avaient eux-mêmes pillées au fil des campagnes militaires sur le dos des Gaulois ou des Germains.

Enfin, **nous ne pouvons pas faire la différence entre les actions conformes au droit de la guerre** (v. *supra*), **des brigandages ordinaires commis par les armées en déplacement** sur leur territoire ou celui de leurs alliés. En -58, les Eduens se plaignirent à César du comportement des Helvètes en transit sur leurs terres alors que les deux peuples n'étaient pas en guerre (BG, I, 11). En -52, la traversée de l'armée gauloise de secours sur le territoire de certains peuples n'a pas été sans dommage. L'indigence chronique de la logistique des armées gauloises (v. *infra*, III, C, 2, h : La logistique) a provoqué un effet secondaire imprévu en entraînant un cycle de dévastation des territoires traversés par les groupes armés. C'est un fait bien connu et réitéré depuis - 58 que les armées gauloises, au terme d'une semaine de campagne, étaient contraintes de se disperser et de se répandre dans la campagne pour s'approvisionner. Les Helvètes, qui pourtant avaient préparé leur migration un an à l'avance en constituant des réserves, ne purent échapper à cette dure réalité (BG, I, ¹⁸⁰ 11, 1-5; 13, 2; 15, 5; 16, 6; II, 4, 5-10; 7, 3-

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

4; IV, 11-16; VII, 75, 2-4; 88, 7). En outre, nous savons que la constitution de l'armée de *Vercingetorix* avait entraîné des troubles intérieurs, un peu à la manière d'une onde tellurique émanant d'un épicycle situé quelque part sur le territoire des Arvernes (BG, VII, 4, 3-4). César nous dit que l'onde de choc s'était répandue chez les Carnutes (BG, VIII, 5, 1) et les Pictons (BG, VIII, 26), jusqu'aux lointains Trévires. Mais ceux-ci étaient incapables d'intervenir efficacement au profit du chef arverne, occupés qu'ils étaient à contenir les entreprises belliqueuses des Germains, dont nous ne pouvons écarter qu'elles s'effectuaient sur une initiative de César qui y avait recruté des renforts de cavalerie et d'infanterie légère (BG, VII, 63, 7). Dans ces conditions, et me fondant sur un passage de César relatif à la constitution de l'armée de secours (BG, VII, 75, 2-4), j'émet l'hypothèse que cette mobilisation a provoqué un phénomène de rejet, voire d'opposition de la part de certains notables gaulois ou au sein de populations gauloises éprouvées, qui ne voulaient plus que leur cité soit traversée par des troupes d'hommes en armes totalement déréglées qui vivaient sur l'habitant. La cause d'*Alesia* n'était pas une cause « nationale », mais c'était d'abord l'affaire de *Vercingetorix*, de ses clients et de leurs alliés. La dispersion de l'armée de secours à la fin du siège, en dépit des lourdes pertes qu'elle avait subies, dut provoquer une onde de choc supplémentaire dont les populations gauloises se seraient probablement bien passées, engendrant de multiples désordres sur lesquels César ne s'est pas étendu (BG, VII, 88, 7), j'y reviendrai à propos de la mobilisation des armées.

Ces pratiques de pillage existaient dans toutes les armées, de l'Antiquité au Moyen-Age et à l'Epoque Moderne. Ces exemples comparables vont illustrer mon propos. A Gaugamèles, le camp grec fut attaqué par les Perses pendant la bataille principale que se livraient Alexandre et le Grand Roi; ils tuèrent les gardes et pillèrent tout ce qu'ils purent (HANSON, 2002, p. 124 *sqq.*). A Cannes, les mercenaires d'Hannibal passèrent le champ de bataille en coupe réglée pendant plusieurs jours, achevant les blessés, s'emparant de leurs armes et de leurs effets personnels, et récupérant un boisseau d'anneaux d'or. Ils avaient commencé de récupérer des armes romaines à La Trébie et à Trasimène, et plus largement au cours des affrontements des dix dernières années (HANSON, 2002, p. 88, 135-137, 154, 163). Cette habitude pérennisait probablement des traditions nationales plus anciennes reconnaissables dans le monde celtique (BRUNAUX, 2000, p. 191) et romain : Polybe (II, 2) rapporte que le Capitole était orné de torques et d'étendards gaulois⁷⁹. Les Romains ne procédèrent pas différemment des mercenaires de Carthage, qui manquant d'armes après Cannes pour équiper leurs légions de jeunes recrues nouvellement levées, dépouillèrent les temples et les édifices publics de leurs offrandes votives ancestrales prises à l'ennemi (HANSON, 2002, p. 163). Les dépouilles prises à l'ennemi étaient aussi rapportées par les officiers romains dans leurs demeures patriciennes, où elles étaient exposées à la vue des passants et des visiteurs (Pline l'Ancien, *H.N.*, XXXV, 2; Plutarque, *C.Grac.*, XV, 1). Les Gaulois des années -60/-50 n'avaient rien perdu de cette habitude, partageant l'art de faire du butin avec les Germains (*B.G.*, IV, 9, 3; 16, 2; VI, 8, 1; 35, 8 et 10; VII, 70, 5) et les Bretons (IV, 34, 5). Si les Gaulois d'*Alesia* avaient donc espéré faire du butin sur l'armée romaine défaite, comme ils avaient pu le faire au cours des semaines précédentes, ils durent déchanter car c'est l'inverse qui se produisit (Plutarque, *Vie de C.*, 27).

⁷⁹ Cette tradition a persisté jusqu'à une époque récente en Europe, où des églises royales et des chapelles princières sont encore ornées de drapeaux, d'étendards et de fanions de commandement pris à l'ennemi. En France, l'exemple le plus connu est à Paris celui de l'église Saint Louis des Invalides; en province, on citera à Nancy la chapelle ducal appartenant à la famille des Habsbourg d'Autriche, confinant aux murs du Musée Lorrain.

Comme les captifs, les produits du pillage étaient vendus aux trafiquants qui se trouvaient dans le sillage des armées, et revendus sur les marchés, ce qui contribua sans doute à accélérer les échanges et à diffuser très loin de leur lieu d'origine un grand nombre d'objets de valeur que l'archéologie exhume. Dans cette quincaillerie, il y avait les armes ; à *Alesia*, César avait demandé que celles-ci lui soient livrées au moment de la reddition de la place (B.G., 7, 89, 3-4), comme il l'avait exigé auparavant en d'autres circonstances (BG, II, 32). Cette ponction sur le vaincu permettait à l'« *exercitus* » césarien de réparer les pertes qu'il avait subies dans ce domaine, et elle privait pour un temps l'adversaire de moyen d'agir. Beaucoup de ces armes restèrent donc sur les champs de bataille, soit parce qu'elles étaient hors de vue, hors d'usage ou soit parce qu'on décidait de ne pas consacrer du temps à leur ramassage, l'urgence se situant ailleurs. César pilla-t-il la ville d'*Alesia* et la détruisit-il par les flammes ? Florus (LE GALL, 1980, p. 68-72) le prétend, ce que dément formellement l'archéologie de l'*oppidum* qui démontre qu'il n'y eut pas d'hiatus dans son occupation entre l'époque du siège et celle de l'après guerre. Quel intérêt cela eut-il représenté ? Cela eut été du temps perdu, l'armée romaine étant largement gratifiée par ailleurs. Les Celtes procédaient-ils de même ? A la vérité, nous ne le savons pas.

Quinze à dix-neuf siècles de prétendus progrès de l'humanité n'ont rien changé à ces sinistres pratiques. A Azincourt, les Anglais commencèrent à rassembler et à piller les prisonniers français dès les premières phases de la bataille, s'exposant à l'attaque de la troisième ligne française. L'après-midi, un groupe de français appuyé par des paysans qui connaissaient les lieux entreprirent une manœuvre de contournement des armées aux prises, pour aller par derrière s'en prendre aux bagages des Anglais, tuer les valets sans défense et piller les biens des absents⁸⁰, un peu comme à *Noviodunum* en -52. Le lendemain de la bataille, alors que l'armée anglaise avait pris le chemin du retour et traversait le champ du massacre, des soldats anglais continuaient à tuer des blessés français survivants sous les yeux d'Henri V qui ne s'en émut pas (KEEGAN, 1993, p. 55; PALADILHE, 2002, p. 121, 130). Tueries et pillages donnèrent parfois lieu à des scènes de folie collective (Tacite, à propos du sac de Crémone : *His.*, III, 33), il fallait une discipline de fer pour l'empêcher. Contrairement à ce qu'on s'attendrait à trouver après les progrès des Lumières, et en particulier de l'éducation au XVIIIe siècle, les soldats de Waterloo ne se comportèrent pas en « *gentlemen* ». Dans les deux camps, les récits de pillages abondent. Le soir après la bataille, « *on vendait un tas d'objets récupérés, or et argent, des montres, des anneaux, etc.* » à des prix dérisoires (KEEGAN, 1993, p. 156-158, 172-173).

L'habitude de piller les bagages, de dépouiller les cadavres, de tuer les blessés pour les voler, de faire les poches des prisonniers correspondaient donc à des usages guerriers universellement admis. Tout était bon à prendre. Sur le terrain un tri sélectif était effectué au point qu'il n'y subsistait que ce qui était passé inaperçu, ou bien ce qui ne représentait qu'une faible valeur, à moins qu'on ne fut dans l'impossibilité de récupérer toutes les dépouilles faute de moyens et de temps.

iv. Paiement d'un tribut.

A la suite d'une défaite et en vertu des accords passés à cette occasion, il arrivait que le vaincu soit soumis au paiement d'un tribut au vainqueur. J'ai relevé des traces de cette pratique en Gaule, en -58 et -56. Le tribut relevait, en effet, du droit international de la guerre, sa fixation entraînait dans les préoccupations économiques du vainqueur. Son

⁸⁰ C'est peut-être de cette façon que le fameux canthare d'*Alesia* retrouvé au fond du premier fossé extérieur de la ligne de circonvallation avait été dérobé dans les lignes romaines par un gaulois de l'armée de secours qui était parvenu à s'y infiltrer (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 2, p. 307 n° 158).

versement compensait en tout ou en partie l'investissement financier qui avait été consenti pour une guerre ou une campagne. Ce retour sur investissement alimentait les caisses du pouvoir politique qui avait décidé de la guerre, et permettait la poursuite des conquêtes (LE BOHEC, 2005). Il fut un temps où les Helvètes en avaient profité (BG, I, 30, 3). A l'été de -58, Arioviste lors de son entrevue avec César lui déclara que : « *le tribut [que lui versaient les Gaulois et en particulier les Séquanes], il le percevait en vertu des lois de la guerre, c'était celui que les vainqueurs ont coutume d'imposer aux vaincus* » (BG, I, 44, 2-5; trad. CONSTANS). Il n'est pas précisé si ce tribut était payé en nature ou en numéraire, ni sa périodicité de perception. L'allusion qu'il s'agissait d'une contribution volontaire (sic) révèle qu'avec les remises d'otages et les abandons de terres, c'était un des principaux moyens de préserver la paix. Les Eduens aussi étaient astreints au paiement d'un tribut à Arioviste, depuis leur cuisante défaite d'*Admagetobriga*, trois ou quatre ans plus tôt (BG, I, 36, 3-5). Les Ubiens aussi avaient versé ce *stipendium* aux Suèves (BG, IV, 3, 4). En -56, nous apprenons que les Vénètes armoricains faisaient payer un tribut à leurs voisins qui naviguaient dans leurs eaux, souvenir peut-être d'une bataille navale où ils avaient été vainqueurs (BG, III, 8, 1). Nous ne savons pas à quand remonte l'instauration de cette institution, dont l'étude pour la Gaule serait à faire.

v. Engagements sous serment.

La plupart de ces accords entre cités et tribus, en particulier les traités, devaient être sanctionnés par les parties contractantes et sous serment. Ainsi les Eduens battus par les Séquanes aidés des Suèves avaient-ils dû s'engager sous serment (BG, I, 31, 7).

Nous ne savons rien de la façon dont les choses se déroulaient. Il est vraisemblable que l'engagement revêtait un caractère religieux, auquel cas la cérémonie accompagnée de sacrifices devait se dérouler dans ou à proximité d'un sanctuaire, sous le regard des dieux et des enseignes militaires (v. *supra*, B, 1, b, i, La décision d'entrer en guerre et B, 2, a, Le culte des « *insigna* » et des « *signa* »).

Manquer à la parole donnée sous serment était commettre un acte sacrilège, le parjure tombait sous la malédiction divine et s'exposait à l'excommunication druidique. En -51, c'est peut être pour éviter à sa communauté d'être gagnée par la contamination, pour la purifier d'un tel manquement que l'Arverne *Epasnactos* exclut de sa cité le Cadurque *Lucerios* qui s'y était réfugié après la chute d'*Uxellodunum*, et le livra enchaîné à César (BG, VIII, 44 et *supra* C, 5, Le traitement individuel du vaincu). On en revient toujours à l'homme. Je vais maintenant me pencher sur le facteur humain et son rapport à la guerre.

Pour conclure sur ce long chapitre, nous pouvons dire que le « visage de la guerre » pour les guerriers et les civils à l'époque de La Tène D ne différait pas de celui que nous connaissons dans d'autres civilisations de l'Antiquité. Le schéma était immuablement le même depuis le début du -IV^e s. au moins (-390 : sac de Rome), et La Tène B1. Dans la triste **tétralogie de la guerre** qui comportait le vol à main armée, le viol, le meurtre - avec ou sans torture - et l'incendie, seul le **viol** n'est pas attesté dans nos sources. Il ne faudrait pas en déduire qu'il ne se pratiquait pas dans les armées gauloises, nous devons avouer tout simplement que nous ne sommes pas documentés. On peut le déduire de l'attitude des femmes gauloises d'*Avaricum* (BG, VII, 26, 3-5) et de celles de *Gergovia* (BG, VII, 47, 5-6 ; 48, 3) qui craignaient vraiment pour leur intégrité physique pendant le siège de leurs villes par les Romains, et dont j'ai évoqué le cas à diverses reprises. Il n'est pas exclu que les femmes mandubiennes expulsées d'*Alesia* (BG, VII, 78, 1, 3-4) n'aient pas été aussi dans le même état d'esprit, mais nous ne le savons pas. J'ajoute enfin que la rage avec laquelle les soldats romains ont massacré les 40000 Bituriges d'*Avaricum*, tellement acharnés qu'ils en ont oublié de piller et de faire du butin au grand étonnement de César lui-même (BG, VII, 28, 3-5), est peut être¹⁸³ la conséquence des sévices que les Gaulois

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

- Carnutes et Eduens - avaient fait subir au début de l'année -52 aux Romains établis avec leurs proches à *Cenabum* et à *Noviodunum*. L'étonnement de César quant à la conduite de ses hommes est, je le pense, à la mesure de ce qu'ils avaient appris du sort qui avait été réservé aux leurs, quelques mois plus tôt. Non, les Gaulois n'étaient pas cléments.

Tout cela découlait d'une sorte de « droit international » avant la lettre, qui était le produit de la pratique ou de la coutume mais pas de négociations entre parties et qui donnait au vainqueur le droit de se comporter sans aucune retenue (v. les trois travaux à paraître de LE BOHEC).

II. LE FACTEUR HUMAIN

On ne peut l'approcher en faisant l'économie d'un certain nombre de points interdépendants les uns des autres. Je passerai donc successivement en revue les problèmes liés à la **mobilisation des armées (A)**. J'étudierai ensuite le **personnel guerrier** de ces armées **(B)**. Il est enfin un facteur essentiel du succès des armes : le **moral**, dont je parlerai en dernier pour conclure cette partie **(C)**.

A). La mobilisation des armées.

La mobilisation d'une armée pose, dès La Tène D, un certain nombre de **problèmes techniques** qui ont trait à sa levée et à sa montée en puissance **(1)**. Elle ne s'effectue pas d'elle-même mais en application d'une **convocation (2)**, décidée à la suite de **délibérations** intervenues entre les autorités de la cité ou de la tribu **(3)**. La **constitution des armées** s'effectue en vertu d'un certain nombre de règles ou de canons **(4)**. Il faut ensuite **acheminer les troupes** sur le champ de bataille, les **déployer** sur le terrain avant d'engager le **combat** proprement dit. S'ensuit après, en cas de victoire, une **démobilisation** qui ne va pas non plus sans poser des problèmes aux autorités **(5)**. Ce sont ces différents points que je me propose maintenant d'examiner.

1. Les problèmes de la mobilisation.

A toutes les époques, la mobilisation des armées a posé des problèmes techniques difficiles à résoudre. En phase de montée en puissance, les problèmes qui se posaient n'étaient pas les mêmes qu'en cours de conflit, et la taille des armées influait aussi sur le déroulement des opérations. Nous ne savons pas comment l'énorme armée de **Bituitos** avait été mobilisée à la veille d'affronter les forces romaines sur le Rhône, en -121. Il nous faut descendre dans le temps, l'équivalent de deux générations, pour disposer d'éléments factuels utilisables. En -58, des *equites* riches et puissants comme **Orgetorix** pouvaient mobiliser une force de dix mille hommes « *sur-le-champ* » (BG, I, 4; trad. CONSTANS), force jugée considérable par nombre d'auteurs contemporains qui ignorent que cela ne représente guère plus qu'un carré de cent mètres de côté quand cette troupe est alignée au coude à coude! Ces « *familiares* » étaient soit des serviteurs armés - des *ambacti*? - (DAUBIGNEY, 1979, p. 168), soit des guerriers agriculteurs qui disposaient d'un équipement minimum et habitaient aux alentours. Pour contrer **Orgetorix**, les magistrats helvètes durent mobiliser leurs propres hommes « *ex agris* ». Le terme césarien sous-entend qu'il s'agissait donc bien de « paysans-guerriers » ou de « guerriers-paysans » selon qu'une des deux activités était principale et l'autre secondaire.

a. La montée en puissance de l'armée de campagne de Vercingetorix.

J'ai eu l'occasion d'étudier la montée en puissance de l'armée de campagne de **Vercingetorix** et tous les problèmes que cette vaste opération a posés (DEYBER, 2002, p. 261) : il a fallu la lever (BG, VII, 4, 11), organiser sa relève et son renforcement (BG, VII, 31, 5), selon un usage répandu chez d'autres peuples gaulois comme les Unelles (armée de **Viridovix** : BG, III, 17, 4), les Trévires (armée de **Indutiomarus** : BG, V, 55-56), les Sénon et les Cadurques (armée de **Drappes** et de **Lucterios** : BG, VIII, 30, 1), le tout sur fond d'intense activité diplomatique (BG, VII, 4, 9-10; 7, 1-2; 55, 6; 63, 3; 64, 1). Au service de son ambition, **Vercingetorix** convoqua toutes ses ressources : sa richesse (BG, VII, 1; 4; 31; 41-42), selon l'usage des ¹⁸⁵hommes de son rang (BG, II, 1); son

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

prestige, fondé sur de nombreux clients (BG, VII, 28, 6), selon le même usage des puissants (BG, VI, 15, 2). Ainsi entouré, il ne lui restait plus qu'à recueillir l'élection au commandement militaire suprême des cités gauloises coalisées, et s'y faire confirmer (BG, VII, 4, 1-7; 63, 6). L'opération, débutée sans doute à la fin de l'année -53, prit du temps, des semaines sinon des mois.

b. La levée de l'armée de secours d'*Alesia*.

En -52 toujours, la levée de l'armée de secours d'*Alesia* offre un autre terrain d'étude non moins intéressant, même si les chiffres de César paraissent sujets à discussion. J'ai pris pour point de départ de mon enquête l'étude du monnayage des contingents nationaux de l'armée de secours (DEYBER, 2008). L'essentiel du numéraire gaulois issu des camps romains alisiens provient des cités gauloises sur le territoire desquelles les légions romaines ont transité, où elles ont combattu, ou à l'intérieur desquelles elles ont stationné dans le courant de l'année - 52, juste avant le déclenchement de la campagne d'*Alesia*. Pour une part, ces monnaies celtiques pourraient donc avoir appartenu aux soldats de César qui ont eu affaire dans ces régions de Gaule centrale, de même qu'une part des monnaies romaines pourrait, à l'inverse, avoir appartenu aux Gaulois qui s'emparèrent des biens des « expatriés » romains qui s'étaient installés en territoire éduen, et qui pillèrent le dépôt de l'armée romaine implanté à *Noviodunum* (REDDÉ, SCHNURBEIN, 2001, 2, p. 8-9). En revanche, il est un point qui continue à susciter des interrogations : c'est celui du monnayage des contingents nationaux de l'armée de secours. La collecte numismatique d'*Alesia*, entamée au XIX^e siècle, a été très importante. Si l'on compare la collection qui existait en 1987 (DEYBER, 1987 b, p. 72, tableau II) à celle qui a été réunie quatorze ans plus tard (REDDÉ, SCHNURBEIN, 2001, 2, p. 8), on ne manque pas de relever que quinze peuples de la coalition (BG VII, 75, 2-5) sont au moins représentés par une monnaie. En revanche, dans les deux collections de 1987 et 2001 on ne trouve aucune monnaie des Bellovaques - César précise qu'ils refusèrent de se joindre à la coalition -, Parisii, Helvètes, Suessions, Ambiens, Médiomatriques⁸¹, Morins, Nitiobroges, Aulerques Cénomans, Aulerques Eburvices, Rauriques, Boïens, et Armoricaïns. L'armée de secours qui participa à de durs combats n'aurait-elle rien perdu pendant ses engagements ? Cela est difficilement soutenable, pourtant ce détail a échappé à de nombreux historiens, pourtant si attentifs à relever les anachronismes de César (LE BOHEC, 1998, p. 20, n. 9), et qui ont accepté sans protester la liste des contingents et la somme de leurs effectifs, sans les discuter ni les confronter aux données de l'archéologie. Mais par ailleurs, peut-on tenir pour certain ce passage de César relatif à la composition de l'armée de secours ? César n'a-t-il pas, tout simplement, repris un état antérieur des forces qu'étaient capables de mobiliser les cités gauloises en cas de guerre, sans rapport avec l'affaire d'*Alesia* ? Quoi qu'il en soit, quand bien même ces quinze peuples furent mobilisés par *Vercingetorix* à hauteur des effectifs que César leur attribue, cela confirme l'hypothèse que j'avais avancée dès 1987 selon laquelle ils n'ont jamais pu acheminer aucun contingent armé sur le front d'*Alesia*. Vivant à plus de trois cent kilomètres du théâtre des opérations, il leur était impossible de rejoindre à temps le

⁸¹ En ce qui concerne les Médiomatriques la prudence s'impose. En effet, les recherches récentes entreprises dans l'Est de la France sur les oppida du « Fossé des Pandours » à Saverne (Haut-Rhin), de « La Bure » à Saint-Dié-des-Vosges et de « La Pierre d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges) ont fait la démonstration que les potins au sanglier et à la « tête d'Indien », types LT 9044, 9078, 9147; Scheers 186; Delestrée-Tache série 75, DT 225-227, ont été émis conjointement dès La Tène C2-D1 par les Leuques et les Médiomatriques, débordant largement sur les cités voisines. Voir MICHLER, 2004, p. 73-74.

lieu de concentration de cette armée, probablement situé quelque part dans la cité des Eduens (BG, VII, 76, 3). Il y a au moins quatre raisons objectives à cette impossibilité.

En premier lieu, il restait aux peuples mobilisés, et, rappelons le, éprouvés par plusieurs années de guerre, moins de trois semaines pour s'organiser à partir du moment où l'ordre de mobilisation leur parvint. Les militaires savent que plus une armée est éloignée de ses bases, plus la ligne logistique est étirée, et plus elle est confrontée à d'insolubles problèmes d'approvisionnement et de transport. On trouve des signes de cette faiblesse endémique de la logistique des armées gauloises au fil de plusieurs passages de César (BG I, 34, 3; II, 10, 4 et III, 18, 6) que j'ai déjà évoqué et sur lesquels je reviens plus loin.

En deuxième lieu, il faut se remémorer que la tactique de la terre brûlée ordonnée par *Vercingetorix*, dans les semaines et les mois qui précédèrent *Alesia*, loin de porter tous les fruits attendus, a paradoxalement contribué à aggraver les conséquences économiques de la guerre qui sévissait en Gaule centrale. *Vercingetorix*, qui visait à paralyser l'action de César, ne s'attendait sûrement pas à ce que des secteurs ravagés sur son ordre, constituent à leur tour autant d'obstacles à la progression rapide et rythmée d'une armée de son camp! Un pont coupé, plusieurs *vici* ou *aedificia* brûlés sur un axe ou un itinéraire, et ce sont des dizaines de kilomètres de détours supplémentaires qu'il faut accomplir. Plusieurs passages du *De Bello Gallico* se font l'écho de ces difficultés au cours des mois de l'année – 52 précédant *Alesia* (BG, VII, 5, 1; 9, 6; 14, 5, 9; 15, 1-2; 55, 7; 58, 6; 63, 5-8; 64, 3). Il est peu vraisemblable que les dégâts aient été réparés dans les six mois qui ont suivi ces événements.

En troisième lieu, je rappelle que l'indigence traditionnelle de la logistique des armées gauloises a provoqué un effet secondaire imprévu en entraînant à son tour un nouveau cycle de dévastation des territoires traversés par les groupes armés, après l'application de la tactique de la terre brûlée.

Enfin, en quatrième lieu, nous savons que la constitution de l'armée de *Vercingetorix* ne s'était pas déroulée sans heurts, entraînant des troubles intérieurs (sur ces deux derniers points, v. *supra*, C, 5, b, Le vainqueur se payait sur la vaincu en faisant du butin).

Si l'on suit tout ce raisonnement, on conclura sans difficulté que les choses ne pouvaient pas être simples pour les états majors gaulois, qui avaient à mobiliser une armée de masse en un laps de temps très court dans un contexte de grande difficulté. Accablée de privations et de fatigue au terme d'une semaine de marche, l'armée de secours d'*Alesia* ne pouvait pas effectuer sans encombres une marche aller triomphale et rapide en territoire « ami », sans que les communautés humaines placées sur son trajet ne s'émeuvent et ne se plaignent à leurs chefs de ses inévitables débordements. C'est la raison pour laquelle j'ai avancé l'idée que cette armée « fut battue par l'espace et le temps autant que par les armes » (DEYBER, 1987 b, p. 72). Les recherches futures entreprises sur les habitats des régions affectées par cette opération, mettront peut-être en évidence les témoignages matériels des difficultés dont les textes rendent si bien compte.

A titre de comparaison, la campagne de Russie de 1812 fournit une illustration parfaite de l'hypothèse que j'ai proposée. Cette campagne de Napoléon, qui se voulait « éclair », bénéficia d'une préparation sans précédent. L'effectif réalisé* de la Grande Armée atteignait sept cent mille hommes, mais les Français de souche ne représentaient que 50% de celui-ci et le reste se répartissait entre dix-neuf nations - à *Alesia* nous avons, déduction faite des dix mille Bellovaques qui refusèrent de déférer aux ordres de *Vercingetorix*, un effectif théorique* de deux cent cinquante et un mille guerriers répartis entre quarante deux nations -. Le noyau arverno-éduen y représentait soixante douze mille hommes – soit 29 % - articulés entre dix¹⁸⁷ *civitates* – soit 24 % -. Sur les trois cent

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

mille hommes des corps d'armée impériaux destinés à marcher sur Moscou, deux cent mille n'arrivèrent jamais à destination dont cent quarante mille pour des raisons totalement indépendantes des combats : les trois quarts désertèrent, les autres étaient minés par la maladie et l'épuisement; beaucoup périrent en route. Devant Moscou, l'effectif présent* de la Grande Armée était donc réduit à cent mille hommes affaiblis face à des forces russes supérieures en nombre et insaisissables. Le système napoléonien fut vaincu par le poids des circonstances : centralisation excessive du commandement, étirement de la chaîne logistique qui ne suivait plus, régions traversées par l'armée désertées par leurs habitants, terre brûlée pratiquée par les Cosaques, rigueurs climatiques, mauvaises routes etc. L'entêtement de Napoléon se retourna contre lui, faute d'une stratégie à long terme (GUÉ, 2000, p. 167-196). Il y a donc fort à parier que ce sont les mêmes erreurs, répétées à dix neuf siècles d'intervalle, qui engendrèrent les mêmes effets, c'est à dire la pleine déconfiture militaire de l'armée gauloise de secours.

Revenons en à *Alesia* : déduction faite des dix mille Bellovaques qui firent défection, soixante treize mille guerriers ne rejoignirent jamais le point de regroupement de l'armée de secours, et il ne dut pas y avoir plus de cent soixante dix huit mille guerriers dans l'effectif réalisé* de cette armée, ce qui est déjà énorme en soi. Dans le langage militaire, effectif réalisé* ne veut pas dire effectif présent* : combien y eut-il de guerriers massés sur la colline de Mussy-La-Fosse (BG, VII, 79, 1)? Comme nous ne disposons pas pour cette époque d'état de prise d'arme, nous ne le saurons jamais. Quand bien même l'effectif aurait été réalisé*, nous ne savons pas non plus combien d'hommes en armes, réellement présents*, se lancèrent à l'assaut des lignes romaines. Parmi ces cent soixante dix huit mille hommes restants, combien y en avait-il qui portaient les armes et d'autres qui étaient confinés à des tâches purement logistiques? César ne le dit pas, sans doute y en avait-il bien moins. En tout état de cause, il faut chasser de notre esprit l'idée selon laquelle deux cent cinquante et un mille hommes étaient massés sur la hauteur, et s'élancèrent d'un seul mouvement à l'assaut de la circonvallation des Laumes! Si tel avait été le cas, cette vague d'assaut déferlante aurait emporté toute la défense romaine, réalisé la percée et effectué la jonction tant espérée avec le corps de bataille de *Vercingetorix*⁸².

En conclusion, les mobilisations de quelques armées gauloises en -53/-52 illustrent parfaitement les problèmes qui se posaient, et l'impossibilité dans laquelle les chefs se trouvaient placés de les résoudre tous. A défaut de bien faire, il leur fallait faire le moins mal possible.

2. La convocation.

Nous sommes très tributaires des sources, qui ne nous renseignent pas en dehors des années -58 à -51, mais les procédures, les méthodes et les outils devaient être en place depuis très longtemps.

a. Le lancement et l'adresse des convocations.

Il n'est pas sûr que tous les hommes en état de porter les armes étaient systématiquement mobilisés, quand bien même le danger était grand. En effet, cela transparait très nettement de plusieurs textes.

En premier lieu, en -52, *Vercingetorix* qui levait son armée de campagne « ordonne qu'un nombre déterminé de soldats lui soit amené sans délai » (BG, VII, 4; trad. RAT), ce qui sous-entend qu'il avait opéré un choix.

⁸² Les chiffres de César sont pourtant repris et acceptés sans discuter par les meilleurs auteurs. Il y a pourtant loin de la réalité à la fiction ! 188

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

En deuxième lieu, à propos de la mise en état de défense de la ville d'*Avaricum* des Bituriges en -52, César nous apprend que « *Les défenseurs qu'il lui faut* [le peuple des Bituriges] *sont choisis pour la défense de la place* [*Avaricum*/Bourges] » (BG, VII, 15, trad. RAT). Cela laisse entendre qu'une sélection a été réalisée pour cette opération parmi les meilleurs des guerriers de la cité, que *Vercingetorix* a pu, pour la circonstance, renforcer par des guerriers prélevés dans son propre corps de bataille en prévision du siège qui allait s'ouvrir. Nous ne savons pas si cette sélection avait fait l'objet d'une publicité, et si elle reposait ou non sur le volontariat ou la désignation d'autorité.

En troisième lieu, après *Avaricum*, *Vercingetorix* : « *pour réparer les pertes de ses effectifs*, [il] *demande aux différents peuples de lui fournir un certain nombre de soldats, fixant le chiffre et la date à laquelle il veut les voir amener dans son camp; en outre, il ordonne qu'on recrute et qu'on lui envoie tous les archers, qui étaient très nombreux en Gaule. De semblables mesures lui permettent de combler rapidement les pertes d'Avaricum. C'est sur ces entrefaites [...]* » (BG, VII, 31; trad. RAT). Cette mesure porte non seulement sur les effectifs mais également sur la spécialité de certains combattants qu'il faut aller chercher hors du corps de bataille initial.

En quatrième lieu, cette notion de choix est toujours sous entendue dans la décision prise en -52, à *Alesia*, par l'assemblée des chefs qui : « [...] *décident qu'il faut, non pas, comme le voulait Vercingetorix, appeler sous les armes tous ceux qui étaient en état de les porter, mais exiger de chaque Etat un nombre d'hommes déterminé [...]* » (BG, VII, 75, trad. RAT), je vais y revenir. Il se peut que cette décision, pourtant prise dans une conjoncture extrême, ait été motivée par le fait qu'on n'avait pas le moyen d'équiper ni d'entretenir tout le monde pendant la campagne⁸³. On se trouvait aussi à la belle saison, et mobiliser toute la population mâle adulte aurait gravement perturbé la vie quotidienne et, en particulier, les travaux agricoles. De surcroît, en cette période de guerre et de forte instabilité intérieure, il eut été imprudent de dégarnir les principaux points clés des cités (forteresses, *oppida*) ou certaines zones frontalières avec le Rhin, des forces armées qui en assuraient la protection et le contrôle.

Il se peut également, mais nous ne disposons pas de témoignage, que le service militaire théoriquement généralisé connaissait, à la fois en principe et en pratique, de nombreuses autres restrictions que celles que j'ai énumérées : s'il répondait à l'évidence à des obligations de caractère défensif - défense d'une ville en état de siège dans les deux cas cités - nous ne savons pas ce qu'il advenait quand il s'agissait d'aller porter la guerre chez le voisin. Nous ne savons pas non plus comment les convocations étaient lancées, peut-être des hérauts parcouraient-ils la campagne et les *oppida*, en faisant des proclamations aux carrefours et sur les marchés? En -51, selon un passage d'*Hirtius* parlant des Bellovaques qui avaient à faire face dans l'urgence à un péril grave, la convocation à l'assemblée fut « *immédiatement* » lancée « *au son des trompettes* » (BG, VIII, 20; trad. RAT), sans doute les célèbres *carnyx*.

Le système ne pouvait de toutes façons que se heurter à des difficultés pratiques : en effet, le fait que d'arriver en retard à l'assemblée et la désertion des rangs de l'armée aient été punis de mort, suggère que l'adhésion à un tel système n'allait pas de soi. Si tel était le cas, c'était parce qu'il devait exister de lourdes astreintes que tout le monde n'était pas en mesure de supporter. Qu'un guerrier puisse être convoqué pour une opération précise, ou bien sans limitation de durée, pouvait être très lourd en termes de conséquences, tant pour la collectivité que pour l'individu. Seuls des hommes riches pouvaient se permettre d'assurer leur entretien propre et celui de leur troupe en dehors des frontières de la cité, et ce pour un temps plus ou moins long. A titre de

⁸³ Sans compter les problèmes logistiques directement liés au convoyage de toute cette armée.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

comparaison, dans l'armée néo-assyrienne, le soldat qui arrivait en retard au point de rassemblement de la mobilisation était empalé et ses enfants étaient mis à mort. Je fais mienne l'hypothèse de Pierre Villard qui veut que l'une des raisons possible de ce retard est à mettre au compte de l'inquiétude du soldat sur le sort de ses proches s'il advenait qu'il décède pendant la campagne militaire ; en effet, en cas de disparition du chef de famille, l'esclavage guettait la veuve et l'orphelin (VILLARD, 1991, p. 47).

C'est pour toutes ces raisons que j'en arrive à me demander si la convocation n'avait pour seul but d'avertir les intéressés que la mobilisation qui avait été décrétée, avait lieu dans tel but, en tel lieu, et à telle date : auquel cas c'était des volontaires qui s'y rendaient, ainsi que des guerriers qui faisaient partie de l'établissement politique et militaire du chef de la cité, de la tribu ou de ses magistrats en exercice. Les autres savaient ce qu'ils avaient à faire pendant le temps qu'allait durer cette opération - fournitures, charrois, etc. -. Il me paraît hors de propos qu'une mobilisation générale au service armé ait été pratiquée en Gaule à cette époque. Les Suèves, par exemple, avaient organisé une mobilisation tournante, à rotation biennale : la première année, pendant que les uns étaient mobilisés pour participer à des expéditions extérieures - cent mille hommes -, les autres pourvoyaient à leur nourriture et à celle de l'armée; l'année suivante, ils étaient appelés à leur tour, tandis que les premiers demeuraient au pays pour y travailler. Ce système présentait l'avantage incomparable de préserver l'équité entre les membres mâles de la société, de développer la poly-compétence des hommes, et de disposer de guerriers parfaitement interchangeables (BG, IV, 1). Les Gaulois - à tout le moins ceux du Nord - n'étaient-ils pas organisés d'une manière similaire? Cela nous ne le savons pas mais nous pouvons néanmoins nous poser la question.

b. Les dates de la tenue de ces rassemblements.

Il est évident que les circonstances devaient peser dans le calendrier des réunions, l'urgence devant souvent prévaloir sur les usages. Quand une guerre était précédée d'une période de tension précédant la crise ouverte, prélude aux hostilités, un délai certain devait s'écouler entre les différentes phases de préparation, et les chefs suivaient probablement un ordre opératoire réglé par l'usage, dont le détail nous est inconnu.

A l'inverse, face à une invasion ou à la prise de contrôle par surprise d'un territoire ou d'une place forte, les événements devaient s'enchaîner dans un très court laps de temps. Dans des circonstances encore plus exceptionnelles comme pendant un siège, on constate que la procédure normale pouvait subir des entorses que la situation expliquait à défaut de la justifier. Au début du blocus d'*Alesia*, ce fut sur l'ordre personnel de *Vercingetorix* que la mobilisation générale fut décrétée dans les cités pour constituer une armée de secours : « *Vercingetorix se décide à renvoyer toute sa cavalerie pendant la nuit [...] Au départ de ses cavaliers, il leur donne mission d'aller chacun dans son pays et d'y réunir pour la guerre tous ceux qui sont en âge de porter les armes [...]* » (BG, VII, 71, trad. RAT). Pour autant, cette décision unilatérale ne fut pas du goût de tous les chefs de guerre des cités concernées puisque quelque temps après, César nous apprend que [...] « *les Gaulois ayant tenu une assemblée des chefs, décident qu'il faut, non pas, comme le voulait Vercingetorix, appeler sous les armes tous ceux qui étaient en état de les porter, mais exiger de chaque Etat un nombre d'hommes déterminé [...]* » (BG, VII, 75, trad. RAT). Nous ne savons pas sur quels critères l'appel à la mobilisation fut lancé, mais nous savons que cela ne s'est pas effectué au hasard. Cette assemblée est intervenue une nouvelle fois dans une circonstance gravissime, lorsqu'il est apparu que tout était perdu : « *Mais ceux qui étaient assiégés dans Alesia, une fois passé le jour pour lequel ils s'étaient attendus à l'arrivée des secours [...] avaient convoqué un conseil et délibéraient sur l'issue de leur sort* » (BG, VII, 77, trad. RAT). C'est, comme je l'ai

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

montré, à l'occasion de cette assemblée que *Vercingetorix* fut déposé par ses pairs.

c. Les lieux de rassemblements.

Nous ne sommes pas toujours documentés sur le lieu où se déroulaient ces rassemblements, qui devaient prendre des heures pour une petite armée à des jours ou à des semaines pour une très grande. Les rares textes à notre disposition évoquent plusieurs possibilités.

Il faut accueillir avec beaucoup de sens critique le passage de César dans lequel il est écrit : « *Les chefs de la Gaule, s'étant fixé des réunions entre eux en des lieux écartés, au milieu des bois, se plaignent de la mort d'Accon* » (BG, VII, 1, 4 ; trad. RAT). Le contexte du livre VI et du début du livre VII montre que César éprouvait beaucoup de mal à savoir ce qui se passait dans les cités gauloises insurgées, dans le courant de l'hiver -53/-52; il devait essayer de mettre la main sur ceux qui fomentaient la révolte sans toutefois y parvenir. En inventant des « *conciliabula* » qui se déroulaient prétendument au fond des bois - et pourquoi pas la nuit à la lueur des torches, les conspirateurs étant enveloppés dans de grands manteaux pour masquer leur identité -, il détournait l'attention du lecteur de sa responsabilité de chef de guerre confronté à un problème de taille qu'il ne parvenait pas à résoudre. A mon avis, certains Gaulois qui s'étaient montrés jusqu'ici coopératifs ne se montraient plus du tout conciliants, coupant la chaîne du renseignement stratégique; le quatrième principe « secondaire » de la guerre n'étant plus respecté, reconnaître ce fait gravissime eut été avouer l'échec de sa politique développée depuis six ans (v. infra : Conclusion, B, 1, b, iv : Le renseignement).

Mais il y a peut-être aussi une autre raison, qui renforce l'explication précédente. Dans la littérature latine classique, les forêts gauloises et germaniques sont décrites comme servant de cadre à des pratiques indigènes étranges, entourées de mystères. Les bois profonds y sont des lieux inhospitaliers, infréquentables pour un civilisé; c'est notamment le repaire des druides qui y pratiquent des sacrifices humains, une coutume barbare que la morale romaine réprouve et condamne sans appel. On trouve ces accents chez des auteurs fort différents comme Pline (HN, XVI, 95-249), Lucain (BC, I, 392-465; III, 399-452) et Tacite (Ann., XIV, 30, 1-3). Par ailleurs, une fois en guerre et avant un affrontement, les peuples barbares en armes vont y cacher leurs non combattants avec tous leurs biens –v. *infra*–; César, qui emploie souvent cette image, aimerait bien mettre la main sur ce butin matériel et humain, mais curieusement, il ne le peut jamais, preuve que le secret est bien gardé, et qu'il est fort mal renseigné. Je me demande donc si César n'a pas inauguré un genre, dont les auteurs suivants auraient tiré leur inspiration et exploité la veine. A cette époque, un historien ré-écrit un discours auquel il a pu avoir accès car l'Histoire est un art. Dans ce contexte, la forêt profonde, lieu barbare comme d'autres s'il en est, est devenu un poncif de plus qui ne repose bien évidemment sur aucun fondement. A ma connaissance, personne n'a effectué le rapprochement entre ces différents textes et celui de César.

Cela dit, ces réunions devaient bien se dérouler quelque part. Certains auteurs repris par Jacques Lacroix qui fait écho à César ont proposé de situer sans aucune preuve ces rassemblements en des lieux aussi divers que des « sanctuaires », « bois » ou « enclos sacrés » (v. *Nemeton* : LAMBERT, 1997, p. 37, 38, 95; DELAMARRE, 2003, p. 233-234; *Mediolanon* : LAMBERT, 1997, p. 38; DELAMARRE, 2003, p. 221-22; LACROIX, 2003, p. 156 – 158), ce qui est vague. L'existence d'un espace public fossoyé divisé en trois couloirs palissadés dans le sanctuaire belge de Gournay-sur-Aronde (phase V) irait dans ce sens (METZLER, MÉNIEL, GAENG, 2006, p. 216), à l'exemple de ce qu'on commence à repérer aussi dans certains *oppida*.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

J'accorde en effet beaucoup de crédit à un passage de César, toujours à propos du célèbre *Acco*, où l'on voit que les *oppida* servaient de lieu de concentration aux armées après que l'ordre de mobilisation avait été lancé. En -53, le Sénon *Acco* rassembla ses troupes dans les places fortes de sa tribu : « *A la nouvelle de son approche [César], Acco, qui avait été l'instigateur du complot, ordonne à la multitude de se rassembler dans les places fortes* » (BG, VI, 4, trad. RAT). Les *oppida* qui étaient tout à la fois des centres politiques, administratifs, économiques, financiers et religieux, ont parfaitement pu contenir un « centre mobilisateur »⁸⁴ où l'on pouvait trouver tout ce qui était nécessaire pour entreprendre une campagne militaire : tenues, armement, vivres, tentes et couvertures. Un passage de César relatif à la description de l'*oppidum* principal des Séquanes, *Vesontio*, à la veille d'entreprendre sa campagne contre Arioviste, le prouve : « [...] *il [l'oppidum] possédait en grande abondance tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre* » (BG, I, 38 ; trad. CONSTANS), ce qui est on ne peut plus clair.

L'archéologie récente apporte un début de confirmation au texte de l'année -53. Des fouilles récentes ont identifié de vastes aires de rassemblement dans les *oppida* de Villeneuve-Saint-Germain (BRUNAU, 2004, p. 141, fig. 62; 142), de Bibracte (GOUDINEAU, PEYRE, 1993, p. 90-93) et de plusieurs autres sites aux premier rang desquels le Titelberg capitale des Trévires (METZLER, MÉNIEL, GAENG, 2006, p. 203-207, 212-218; METZLER, 2006, p. 191-198), ainsi que dans l'enceinte cultuelle de Fesques (BRUNAU, 2004, p. 142, fig. 63) et l'habitat aristocratique de Montmartin (BRUNAU, MÉNIEL, 1997, p. 239-249; BRUNAU, 2004, p. 144, fig. 64). À Villeneuve-Saint-Germain, en particulier, Christian Peyre a ingénieusement proposé de voir dans le quadrillage d'une vaste zone *intra-muros* de l'*oppidum* et les découvertes associées – rouelles –, un lieu de recensement et d'élection. Il s'appuie, pour ce faire, sur l'exemple de l'enclos des *Septae* du Champ de mars à Rome, datant de l'époque archaïque, qui répartissait les électeurs en tribus, curies et centuries (PEYRE, 2000, p. 155-206). M'accordant avec lui j'ajouterai, pour ma part, qu'un dispositif tel que celui de l'*oppidum* de Villeneuve-Saint-Germain permettait d'effectuer des revues de troupes, les guerriers convoqués pouvant difficilement échapper au comptage par tête, au contrôle quantitatif et qualitatif de leur panoplie, voire à la perception ou à la réintégration d'équipements dont ils n'auraient pas détenu la nue propriété (v. *infra*).

Les lieux de rassemblement devaient être parfaitement connus de tous, et facilement accessibles aux guerriers par les moyens de l'époque.

3. Les délibérations.

a. L'environnement religieux.

Elles devaient être marquées par des **cérémonies religieuses** sur lesquels je ne reviens pas (v. supra, I, B, b : Les aspects religieux d'une campagne militaire).

Des **danses guerrières magiques** dont le souvenir s'est peut être conservé jusque dans le nom de la tribu des Lingons : les « bondissants », les « sauteurs », les « danseurs » (LACROIX, 2003, p. 166), émaillaient ces réunions, encore que le nom des Lingons peut aussi bien avoir désigné des cavaliers ou des fantassins voltigeurs dont les figures comprenaient des bonds, des sauts et des mouvements qui pouvaient être interprétés à tort comme une danse.

b. Discours et harangues.

⁸⁴ Sous l'Ancien Régime et jusqu'au XIXe s., on les désignait alors sous le terme de « dépôt ».

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

En présence des guerriers en armes assemblés, les sources nous apprennent que des **discours** ou des **harangues** étaient prononcés par les principaux chefs, mais ils n'avaient pas le monopole de la parole. Si nous possédons des témoignages des prises de parole des plus grands d'entre eux, comme *Ambiorix* ou *Vercingetorix* par exemple, dont j'ai effectué l'étude comparée de l'exposé des buts de guerre (DEYBER, 2002, p. 262), le discours d'un *Critognatos* émanait d'un personnage de second plan mais non moins intéressant car il reflétait l'opinion d'un plus grand nombre (BG, VII, 77-78). Les discours étaient approuvés de la manière suivante : « *la foule pousse une clameur et, selon sa coutume, fait cliqueter ses armes : c'est sa manière de faire quand elle approuve un discours* » (BG, VII, 21, trad. RAT).

Il faut toutefois nous garder de prendre ces discours à la lettre, car nous n'en avons connaissance que de manière indirecte. Il se peut que certains de leurs passages aient été ré-écrits dans un sens plus conforme aux intérêts du vainqueur, qui pouvait avoir intérêt à dramatiser tel fait ou à théâtraliser tel personnage. Nous ne le saurons bien évidemment jamais mais l'hypothèse doit être soulevée.

c. Les serments.

Les serments étaient pris solennellement en présence des enseignes (v. supra, I, B, 2, a : Le culte des « *insigna* » et des « *signa* »). L'exemple de la tribu des Tongres dont le nom signifie « Ceux-qui-sont-liés-par-serment » constitue peut être un témoignage de ce moment marquant (LACROIX, 2003, p. 162).

Une fois ces étapes accomplies, **l'intonation du chant guerrier** sous la direction des bardes, devait préluder à l'ébranlement des troupes dans la marche en avant, mais force est de reconnaître que nous n'avons aucun texte à l'appui (LACROIX, 2003, p. 165 l'écrit sans en apporter de preuve).

4. La constitution des armées.

Il est difficile pour ne pas dire impossible de reconstituer dans le détail les différentes étapes de constitution des armées et la structure interne de celles-ci.

a. Les formations.

Il est possible que des **formations guerrières** spécifiques aux migrations aient existées dans des temps anciens, antérieurs à La Tène D. C'est du moins en ce sens que Jacques Lacroix interprète le nom de **Corio*, **Corios*, pluriel **Corii* : « Armée » ou « Corps d'armée » qu'on retrouve dans les noms redondants de plusieurs tribus parmi lesquelles les *Corio-solites*, les « deux troupes », les *Tri-corii*, les « trois troupes », les *Petru-corii*, les « quatre troupes » dont le chef était le *Corionos*, « Chef d'armée » ou plus exactement le « Chef du peuple en armes ». Mais ce système, qui existait aussi chez les Galates à la fin de La Tène C2 et au début de La Tène D1a, n'était-il pas qu'un lointain souvenir à La Tène D2a? (LAMBERT, 1997, p. 35; LEWUILLON, 2002, p. 247; DELAMARRE, 2003, p. 125-126; LACROIX, 2003, p. 27, 54).

Il est certain que l'armée de chaque cité ou tribu, qui comprenait un nombre variable d'unités d'infanterie appuyées par des troupes montées et des auxiliaires - cavaliers, archers, frondeurs - avait une organisation propre, fondée sur des contingents fournis par chaque subdivision politique, une géographie que nous peinons à reconstituer pour la Gaule indépendante (v. infra 4, c : l'articulation des armées), à la différence de la situation que nous connaissons pour certaines cités grecques (HELLY, 2000, p. 22, 24) et tribus germaniques comme les Suèves, dont César nous « *dit qu'ils forment cent cantons, de chacun desquels on tire tous les ans mille hommes pour aller guerroyer au dehors* » (BG, IV, 1; trad. RAT). Je vais y revenir à propos de ¹⁹³l'articulation des unités (v. infra).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

b. Le commandement et l'organisation.

Nous aimerions bien connaître s'il existait dans les armées gauloises différents **échelons de commandement organiques** - c'est à dire une hiérarchie opérationnelle – ainsi qu'une **organisation fonctionnelle** - c'est à dire des états majors et services - et si le tout se traduisait par une géographie militaire avec ses implantations territoriales.

Qu'il existât des **échelons de commandement centraux** au niveau de la *civitas* ou du *pagus*, on ne saurait en douter (DAUBIGNEY, 2003, p. 310-312; BRUNAUX, 2004, p. 18). Dans les cités où le pouvoir politique était partagé entre des magistrats élus, les forces qui étaient mises sous les ordres de quelques grands aristocrates pour aller combattre à l'extérieur leur étaient à l'évidence confiées sur ordre de ceux-là, après qu'ils avaient réuni l'assemblée. L'exemple du parcours suivi par les deux jeunes et ambitieux chefs - « *duces* » - éduens *Viridomarus* et *Eporedorix* revêtus de l'« *imperium* » le montre à l'envi. Leur pouvoir était d'essence militaire, indépendamment des autres pouvoirs civil et religieux (BG, VII, 38 sqq., 54, 55, 63, 76; LEWUILLON, 2002, p. 245; notes 15 et 16). Dans une coalition de tribus, le pouvoir était aussi conféré par élection, j'ai eu l'occasion de le montrer à propos de la biographie que j'ai consacrée à *Vercingetorix* (DEYBER, 2002, p. 261). Nous savons que ce système électif existait aussi en Gaule du Sud, peu avant -123, où le « *rex salluviorum* » *Tentomalius* est nommé à la tête de l'armée de la fédération des peuples salyens (ITTE-LIVE, Epit., 61 ; APPIEN, IV, 12). *A contrario*, dans les cités, plus rares, où le pouvoir était encore monarchique, c'était le roi qui prenait la décision finale, et qui partait en campagne à la tête de son armée; l'exemple d'Ambiorix l'illustre (DEYBER, 2002, p. 260).

Existait-il des **échelons de commandement régionaux**? A dire vrai nous ne pouvons l'affirmer, mais il serait bien extraordinaire que les innombrables petits *oppida* qui quadrillaient le territoire des cités et les structuraient en *pagi* n'aient pas été dotés d'une parcelle de pouvoir militaire.

Les armées gauloises disposaient-elles d'une **organisation fonctionnelle**? Il est certain que pour fonctionner, ne serait-ce que pour satisfaire leurs besoins primaires lors de leur mobilisation puis une fois entrées en campagne, ces armées avaient besoin de s'appuyer sur toute une logistique – on dirait de nos jours de « maintien en condition » -, et donc de disposer de soutiens diversifiés pour assurer la fabrication et la maintenance, pendant plusieurs mois, des armes, des tenues, de l'alimentation, du harnachement des équipages etc. A Gergovie, *Vercingetorix* avait réuni un panel de chefs de *civitates* autour de lui, et constitué avec eux une sorte d'état-major : « *Les chefs d'Etats, qu'il avait choisis pour former son conseil, étaient convoqués par lui chaque jour à la première heure, soit pour les communications à faire, soit pour les mesures à prendre [...]* » (BG, VII, 36). Cela dénote que les chefs militaires gaulois de La Tène D pensaient la guerre selon des critères déjà élaborés, fondés sur un corpus de bonnes expériences, on ne ferait pas mieux dans une armée moderne. A défaut de disposer de bases logistiques de campagne, les commandes et les ordres de mise en fabrication ou de réparation devaient être donnés à des artisans regroupés dans les quartiers spécialisés des localités ouvertes ou des *oppida*, au besoin placés sous contrôle (COLLIS, KRAUSZ, GUICHARD, 2000, p. 81; LAMBOT, 2000, p. 99; BUCHSENSCHUTZ, 2000, p. 62). Quelques-uns des exemples que j'ai convoqués plus loin nous le suggèrent à l'évidence (v. *infra* III-2, L'art militaire, 5 : Les armes tactiques).

c. L'articulation des armées.

194

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

En ce qui concerne l'articulation des armées, quelques mots du vocabulaire gaulois nous permettent de les approcher sans qu'il nous soit possible de déterminer avec exactitude quelle réalité numérique ces termes recouvraient. De plus, nous ne savons pas à quelle époque ils sont apparus et se sont fixés. En tout état de cause, il nous faut bannir l'idée selon laquelle Celtes et Gaulois combattaient en désordre, et que la plus grande confusion régnait au sein de leurs rangs. Si tel avait été le cas, on ne voit pas bien pourquoi on aurait alors donné tant de soin au commandement et à l'organisation dont je viens de parler (v. *supra*, b). Le terme **drong*, « groupe », « bande », « troupe », est peut être un ancêtre du bataillon d'infanterie moderne; Jacques Lacroix fait remarquer que son sens originel était celui de « groupe de fantassins » (LACROIX, 2003, p. 160, 191). Le terme **slougo*, « troupe », « groupe », « armée », « assemblée », qu'on retrouve dans le nom du petit peuple belge des *Catuslugi* associé à celui de *catu-*, « combat », désignait les « troupes-du-combat » (LACROIX, 2003, p. 160), « L'ensemble-de-ceux-qui-servent-un-chef » (LACROIX, 2003, p. 184).

Au vague de ces termes s'oppose heureusement celui plus précis de **corios-*, « troupe », « armée » (DELAMARRE, 2003, p. 125-126), qu'on retrouve dans les noms de trois peuples dont j'ai déjà parlé. Ce sont les *Corio-solites* ou « Troupes-qui-veillent » - Bretagne continentale -, les *Tri-corii* ou « Trois-troupes » - Le terme sert à la fois d'appellation à des émigrés celtes de Bretagne insulaire et à une petite peuplade alpine - et les *Pétru-corii* ou « Quatre-troupes » - Périgord - (LACROIX, 2003, p.160). Elles étaient probablement articulées en plusieurs corps à l'époque des migrations celtiques. Si les *Corio-solites* possédaient peut-être une armée mono-structure, les *Tric-orii* étaient probablement articulés de manière ternaire, et les *Pétru-corii* de façon quaternaire.

Mais au –Ier s. où ils s'étaient stabilisés (TITE LIVE, *HR*, XXI, 31; CESAR, *BG*, II, 34; III, 7, 11; VII, 75), nous ignorons si ces peuples se constituaient encore, en situation de conflit, en grandes unités - l'équivalent d'un corps d'armée ou d'une division modernes -, ou s'ils mettaient sur pied des unités plus petites - du niveau du régiment ou du bataillon modernes -. Les hommes qui servaient dans ces forces armées se rangeaient, on l'a vu, sous les bannières de leur peuple et/ou de leurs chefs naturels (LACROIX, 2003, p. 162-164).

De rares textes nous révèlent l'articulation de ces forces prises globalement. Selon César, à la bataille de Bibracte, en – 58, les Helvètes formaient « *un front très compact* » avant de passer à la formation « **en phalange** » (*BG*, I, 24, 5-25,4). Il faut être prudent sur la réalité tactique que recouvrait ce terme : de quel type de phalange s'agissait-il? De récentes reconstitutions effectuées en 2006 par l'association lorraine « Les Leuki » présidée par Franck Mathieu, montrent qu'une phalange à la grecque, avec du matériel de guerre gaulois, ne peut pas fonctionner correctement : l'armement est inadéquat avec la formation en marche, mais efficace statiquement à condition de ne pas avoir à effectuer de mouvement. Ce constat est historiquement confirmé à la bataille de *Sentinum*, en –295 (TITE-LIVE, *HR*, X, 28).

En fait, il semble que les armées gauloises aient été articulées en « *civitates* » (cent quatre vingt deux occurrences dans *BG*) divisées en « *pagi* » (onze occurrences dans *BG*, I, 12, 4-5; VI, 11, 4-5), eux-mêmes subdivisés en plus petites unités ou « *fractions* » (*BG*, VI, 11, 2) équivalentes à une centurie commandées chacune par un « *senator(is)* » (deux occurrences dans *BG*, je vais y revenir). Selon Olivier Buchsensschutz, qui a étudié en détail les termes de *civitas* et de *pagus* (BUCHSENSCHUTZ, 1993, p. 248-253), que je commente en le complétant, il ressort de ces textes que :

– « *Civitas* » désigne un peuple et non exclusivement un territoire, qui de surcroît bat monnaie jusqu'à la conquête romaine; lorsqu'une guerre éclate, un chef militaire est nommé à la tête des troupes de la *civitas* (STRABON, *Géogr.*, IV, 4, 3) ou d'une coalition de plusieurs *civitates* : ce commandement peut être unique (BG, II, 4, 7; 23, 4; III, 17, 2; III, 22, 1; IV, 6) ou collégial (BG, VII, 76, 3), la différence pouvant aisément s'expliquer pour une raison de taille.

– « *Pagus* » semble avoir constitué la cellule de base au sein de la *civitas*, et renvoie également à une fraction d'hommes plutôt qu'à un territoire (sur un avis différent, s'appuyant sur Goudineau, Peyre et Tarpin mais ignorant Buchsenschutz : FICHTL, 2004b, p. 14-16); la taille est variable et le nombre n'est pas constant allant, selon les sources, de deux chez les Eburons (BG, VI, 31, 5), à dix chez les Salyens constitués en fédération (STRABON, *Géogr.*, IV, 6, 3), en passant à trois (STRABON, IV, 3, 3) ou quatre (CESAR, BG, I, 12, 5) chez les Helvètes.

– Les *pagi* sont centrés sur les *oppida* (v. l'exemple des Bituriges Cubi) et on peut estimer à une dizaine de *pagi* les plus grandes *civitates*; le commandement de ces *pagi* n'est pas exempt de rivalités entre eux (BG, IV, 22, 1; VI, 11, 2), les divisions nuisant à l'efficacité militaire et à la constitution de fronts unis face à l'ennemi (BG, IV, 22, 5; VI, 31, 5).

– Après la conquête romaine, la *civitas* perdit de son importance sous l'effet d'un émiettement du pouvoir au profit d'unités plus petites identifiées comme des *pagi* où, fait nouveau, l'on se mit aussi à battre monnaie - numéraire en argent, bronze frappé ou coulé -.

– A titre de comparaison, les peuples Gaulois d'Italie du Nord étaient organisés en tribus - *pagi* -, mais Tite-Live ne parle pas de *civitas* (PEYRE, 1985, p. 101-110; BUCHSENSCHUTZ, 1993, p. 249). Plus tard, Cicéron utilise le terme de *civitas* indiquant clairement qu'il recouvre un ensemble d'hommes, de citoyens (*Pro Sestio*, 91) ce qui laisse entrevoir une évolution dans le sens de celui-ci. Plus tard encore, en -58 et -55, César nous précise que « *Les Suèves ont cent cantons* » : le mot *pagus* employé ici dans le texte désigne d'importantes unités militaires d'un millier d'hommes en expédition⁸⁵, non pas des circonscriptions territoriales fixes (BG, I, 37 à comparer à BG, IV, 1). Lorsqu'elles affrontèrent César en bataille rangée, les forces suèves d'Arioviste étaient « *rangées par peuplades [generatimque], à des intervalles égaux* » (BG, I, 51, 2; trad. CONSTANS), dans le même dispositif adopté six ans plus tard par le corps de bataille de *Vercingetorix* (BG, VII, 19, 1-3; VII, 28, 6; 36, 2; et v. *infra*).

La question des **sénateurs**, au sujet desquels nous ne disposons que de deux textes, est un peu plus délicate à traiter. Comme nous l'avons vu, l'infanterie de la tribu des Nerviens qui comptait soixante mille hommes à la bataille du *Sabis*, en -57, semble avoir été articulée en six cent unités élémentaires commandées chacune par un « *senator* », dont trois seulement auraient réchappés au désastre (BG, II, 28, 2). Si l'on admet cette organisation, l'effectif commandé par chaque sénateur aurait été de cent hommes, auquel cas nous aurons bien à faire à une centurie de type gaulois⁸⁶. Mais l'interprétation de ce texte est délicate (HORST, 1981, p. 199, n. 18). A. Momigliano en particulier,

⁸⁵ FICHTL, 2004b, p. 16, fait erreur quand il attribue deux cent mille hommes en armes aux cent *pagi* des Suèves, ce qui rend caduque sa démonstration. En outre, il n'est pas possible de faire dire à César, fin connaisseur des questions militaires, le contraire de ce qu'il écrit, sauf à faire de la déformation historique.

⁸⁶ C'est l'effectif moyen d'une compagnie d'infanterie moderne. A titre de comparaison également, dans les « petites guerres » du XIXe s., la compagnie d'environ 150 hommes a été l'unité de combat de base, en marche, au combat et au bivouac, dans l'offensive comme dans la défensive (CALLWELL, 1896, p. 268-269).

repris par Jean-Louis Brunaux, se demande si les six cent Timouques à vie de la cité phocéenne de Marseille n'en auraient pas été les modèles (MOMIGLIANO, 1979, p. 68 ; BRUNAUX, 2006b, p. 160). En effet, ce terme n'est employé que deux fois par César, et il est donc difficile d'en tirer des conclusions élargies (v. *infra*). Si l'on prend un exemple comparable dans l'Histoire, l'administration civile de la France du XIXe s. est calquée très exactement sur l'organisation militaire de l'époque napoléonienne, et les deux systèmes, civil et militaire, ont fonctionné en même temps sans que cela soulève de problème.

Par ailleurs, un pareil anéantissement s'accorde mal avec le rôle qu'on voit jouer après aux Nerviens, en -54 (BG, V, 38-51) et en -52 (BG, VII, 75, 3). De deux choses l'une : ou bien César a menti sur l'exact résultat de cette bataille, ou bien il a été trompé par les ambassadeurs nerviens venus présenter la soumission de leur peuple. Comme il était matériellement impossible d'établir un état précis, quantitatif et qualitatif des pertes, n'y avait-il pas quelque intention maligne de la part des Nerviens derrière cette fausse soumission, en vue de détourner l'attention du Romain sur eux et de reprendre ultérieurement les armes ? Le deuxième texte qui fait état de sénateurs concerne la tribu des Vénètes armoricains, l'année suivante. Les sénateurs qui furent mis à mort après la défaite de la coalition dirigée par les Vénètes étaient-ils des chefs militaires du type des chefs nerviens de -57 (BG, 28, 2), ou bien étaient-ils plus simplement des responsables politiques que César décrit comme étant : « *tous ceux qui, déjà âgés, étaient de bon conseil ou occupaient un certain rang [...]* » (BG, III, 16, 2) ? Pour avoir subi une épuration aussi rigoureuse, il fallait en tout cas qu'ils aient eu une responsabilité directe et très importante dans le soulèvement ou la conduite des opérations militaires.

En conclusion, on serait bien en peine de trancher. Pour ma part, je pense que le terme de *senator* a parfaitement pu recouvrir deux fonctions d'autorité mais différentes, civile et/ou militaire. Que le terme de *senatus*, s'agissant des Gaulois, ait désigné un organisme permanent, une assemblée de notables d'une *civitas*, ne change rien au plan militaire. Le mot est tout à fait analogue à celui de « *senatus* » pour Rome, où l'on sait qu'un *cursus honorum* classique comprenait un temps inévitable sous les enseignes militaires et dans les camps.

Quant au bas de l'organisation militaire, nous devons reconnaître que nous ne savons pas grand chose. Pour la cavalerie celtique, une forme de l'organisation militaire qui y était en usage nous est connue : la *Trimarcisia*, qui paraît avoir correspondu à un groupe de trois cavaliers. C'est du moins ce qui ressort d'un épisode du récit de Pausanias de l'attaque de Brennos contre la Grèce en -279 (PAUSANIAS, XXIX, 11). Sa particularité consistait à associer deux servants d'armes à un guerrier noble. Cette équipe de compagnons d'armes correspondait *grosso-modo* à la « Lance » médiévale, unité de cavalerie élémentaire où un chevalier était entouré, selon les lieux et les moments, d'un nombre variable d'écuyers à cheval et de sergents à pied. Le terme *Trimarcisia*, d'origine celtique nous l'avons vu plus haut, est issu de *Marca*, « Cheval », mais il n'est attesté que chez les Galates ce qui en limite singulièrement l'emploi pour les autres régions du monde celtique continental, et, en particulier la Gaule (DELAMARRE, 2005, p. 217 ; LACROIX, 2003, p. 188).

Nous voyons bien que c'est là un problème de taille que de vouloir tisser des liens entre les manifestations armées et le corps social. La structure des armées gauloises et les rapports entretenues par celles-ci avec les structures politiques et sociales de la Gaule du IIe s. av. J.-C. nous sont très mal connues, et prétendre la percer relève, selon moi, de la gageure. Nous le verrons au fil¹⁹⁷ des exposés suivants, toute l'organisation

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

ancienne a été remise en cause au tournant du I^{er} s. av. J.-C. Cela semble s'être produit dans deux directions principales : un fort développement de la cavalerie, en lien avec la composition des aristocraties guerrières; l'introduction d'un nouvel ordre du combat d'infanterie, non plus singulier mais groupé.

L'apparition de nouvelles tactiques que j'aborde en détail plus loin (v. III, L'Art militaire, B, « Peut-on parler de conceptions stratégiques »), soulève trois sortes de problèmes chronologiques : les événements militaires liés aux mouvements persistants des Belges dans le Nord de la Gaule, à l'invasion cimbrique-germanique dans presque tout le pays puis, partiellement, à celle des Suèves d'Arioviste dans les marches de l'Est, constituent assurément un premier faisceau de présomptions. Une deuxième source de changements réside peut-être dans des conflits sociaux internes dont rendent compte ici ou là les textes; conséquences des mouvements de peuples que nous venons d'évoquer, ils ont peut-être accéléré une révolution militaire. Enfin, une troisième cause de changement est peut-être due à l'effet d'une pression ennemie accrue et inconnue.

La transformation des habitudes se vérifie également dans le domaine de l'armement, inséparable de l'articulation des unités et de la tactique qu'elles déploient, où l'on observe l'adoption d'armes nouvelles différentes, notamment dans le domaine des traits, ou la transformation, l'évolution d'armes existantes, en particulier les épées. Mais nous butons alors sur une autre difficulté : celle de tirer des indications techniques des sources permettant de reconstituer avec certitude l'équipement réel des guerriers, l'origine et l'adoption des différents types d'armes. W. Mac Neill a parfaitement démontré l'impact mondial qu'a eu depuis l'An Mil la recherche de la puissance, par la mise au point de nouvelles armes, sur l'organisation et le fonctionnement des armées européennes ou asiatiques (MAC NEILL, 1992).

Reprenant un procédé de la littérature ethnographique grecque, les historiens romains ne se sont intéressés à l'organisation des armées gauloises et à leur panoplie guerrière qu'en tant qu'elles constituaient un signe distinctif entre le légionnaire romain et le guerrier gaulois. Qu'on convoque Diodore, César ou Strabon au tribunal de l'Histoire en qualité de témoins, on sera bien en peine de tirer de leurs récits une vue d'ensemble des armées gauloises sur un champ de bataille. De même on le verra, les Gaulois avaient tendance à considérer leurs costumes de guerre, leurs armes et parures guerrières, non seulement comme des objets usuels, mais comme des emblèmes, des attributs symboliques, servant soit à distinguer des groupes entre eux, soit à marquer une hiérarchie militaire et sociale à l'intérieur d'un groupe. On peut donc postuler avec force que sur le terrain, les Gaulois ne combattaient pas en désordre mais selon des conceptions qui leur étaient propres, totalement étrangères au monde gréco-romain.

5. Les forces sur le champ de bataille.

a. L'acheminement des troupes.

Il s'effectuait en priorité par voie de terre, encore qu'on ait pu recourir à la voie d'eau partout où celle-ci était praticable et/ou navigable (v. *supra*, Introduction, C, 1 : Les sources archéologiques). Il faut se remémorer à l'esprit que dans les régions fortement enclavées, les rivières et les ruisseaux restèrent, jusqu'au XIX^e s., les seuls réels moyens de communication avec les plaines, et encore ne l'étaient-ils que de façon saisonnière. La rapidité de ces acheminements était bien évidemment fonction du nombre de sentiers, pistes et autres voies terrestres ainsi que de leur praticabilité; l'absence ou l'existence d'un pont, d'une passerelle ou d'un gué sur une coupure pouvait nécessiter des détours importants qui pouvaient compromettre la réussite d'une opération : le réseau routier gaulois,¹⁹⁸ développé mais plutôt tracé que construit

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et, par suite, sensible aux intempéries, joua sûrement un rôle non négligeable dans un bon nombre d'opérations militaires (DEYBER, 1978; 1980; 1987c, p. 151; MALRAIN, MATTERNE, MÉNIEL, 2002, p. 15, 25).

Des fouilles récentes ont confirmé ce que les textes nous apprenaient au sujet des voies d'accès aux *oppida* (BEDON, 1983), qu'ils soient petits - ex. de l'enceinte de « La-Bure » et de l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » dans les Vosges (TRONQUART, 1989, p. 22-28; DEYBER, 1984a et b) - ou grands - ex. des portes de l'*oppidum* de Bibracte (RALSTON, BUCHSENSCHUTZ, 2002, p. 293-296) et de la voie d'accès à l'*oppidum* de Gondole (CABEZUELO, 2006), dont la construction était particulièrement soignée -. Le déplacement des troupes était aussi très tributaire de la chaîne logistique, dont j'ai maintes fois souligné l'indigence (v. *infra*, III, C, 2, h : La logistique). Dans le cas où plusieurs dizaines de milliers d'hommes étaient engagés, il est même fort possible que plusieurs itinéraires parallèles étaient empruntés le long d'un axe large de plusieurs kilomètres. Il fallait que tout ce monde en armes arrive à peu près en même temps sur le champ de bataille pour se déployer.

b. Le déploiement des troupes.

Cela ne devait pas être une petite affaire non plus. Plus les effectifs en présence étaient importants, plus les problèmes de déploiement devaient être compliqués à résoudre. En théorie, passer de colonne en ligne, présenter un front uni tout en respectant les écarts et les intervalles entre unités pouvait nécessiter plusieurs heures. On manœuvrait au geste et à la voix ou au son des trompes, ce qui nécessitait des conditions climatiques acceptables.

J'ignore si les forces engagées passaient directement de la position « en colonne » pendant la marche en avant, à la position « en ligne » au moment d'engager le combat. En pratique, un passage de César relatif à l'année -52 me laisse à penser que ce mouvement ne s'effectuait pas « dans la foulée », mais après un temps plus ou moins long de préparation; je le cite intégralement en le commentant : « *Après avoir fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs* [les Gaulois firent, en combattants avisés, une reconnaissance des forces et du dispositif romain, et des itinéraires pour s'en approcher au plus près en sûreté], *les chefs ennemis* [de l'armée gauloise de secours d'*Alesia*] *choisirent soixante mille hommes sur l'effectif total des Etats qui avaient la plus haute réputation de vertu militaire* [selon mes calculs effectués *supra* II, A, 1, cela représentait un peu moins du tiers des forces de l'armée de secours effectivement présentes sur le terrain, soit cent soixante dix-huit mille hommes]; *ils règlent secrètement entre-eux le but et le plan de leur action* [c'était bien là le rôle du conseil de guerre]; *ils fixent l'heure de l'attaque au moment où l'on verra qu'il est midi* [c'était un bon exemple de travail d'état-major; le temps devait être au beau] *Ils mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vercassivellaunos, l'un des quatre chefs, parent de Vercingetorix* [c'était une décision de commandement] ***Il sortit du camp à la première veille, et, ayant terminé presque au point du jour son mouvement*** [déplacement de nuit], ***il se cacha derrière la montagne*** [en « position d'attente »] *et fit reposer ses soldats des fatigues de la nuit* [c'était un chef avisé qui savait ménager ses forces, mais la question essentielle est de savoir si les troupes étaient dispersées pour éviter d'être repérées, ou au contraire concentrées pour être prêtes à l'attaque. Car en bon tacticien, Vercassivellaunos aurait du attaquer sans attendre? Pourtant, César ne nous fournit aucune précision] ***Quand il vit que midi approchait, il se dirigea vers le camp en question*** [c'était la marche en « formation de combat », étape ultime qui précède l'attaque proprement dite] » (BG, VII, 88; trad. RAT).

Est-ce qu'il en alla toujours de même? ¹⁹⁹ Cela nous ne le savons pas. Néanmoins,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

j'observe deux choses importantes. Premier point : l'opération s'est entièrement déroulée dans sa phase amont d'approche sans aucunement éveiller l'attention de l'armée romaine, qui n'a rien vu arriver. Second point : César, en nous précisant que c'étaient les troupes qui avaient « *la plus haute réputation de vertu militaire* », donc qui étaient les plus aguerries et les mieux entraînées à la manœuvre, laisse clairement entendre que les autres n'avaient pas cette valeur, ce qui était rendre indirectement un hommage appuyé aux guerriers arvernes. Or, comme je l'ai déjà dit, ce n'est qu'à cette époque de La Tène D1 qu'une armée gauloise a atteint un tel niveau de perfection, inégalé avant, et après (DEYBER, 1987b; 2002, p. 264-265).

La disposition des troupes sur le terrain paraît avoir respectée une certaine dispersion, favorable à la manœuvre, le cas helvète de formation compacte déjà évoqué mis à part (BG, I, 24, 5-25,4). La dispersion permettait aussi de faire illusion sur l'effectif présent* engagé, César lui-même ne s'en priva pas quand le rapport des forces lui était défavorable (BG, I, 51). Quatre exemples de l'année -52 le montrent : près de l'*oppidum* d'*Avaricum* assiégé par César, l'armée de campagne de *Vercingetorix* prit appui sur une colline où les troupes étaient rangées par *civitates* et par *pagi* à l'intérieur des *civitates*. Elles tenaient tous les points de passage obligés - des gués - et tous les points suspects - des fourrés - du marais qui les séparait des romains (BG, VII, 19, 1-3). A la bataille de Dijon, prélude au siège d'*Alesia*, la cavalerie de *Vercingetorix* était répartie en trois corps disposés en caponnière (BG, VII, 67). Comme cette cavalerie était réputée disposer d'un effectif réalisé* de quinze mille hommes (BG, VII, 64, 1), chaque corps devait comporter cinq mille cavaliers, soit chacun l'effectif théorique* d'une division de l'armée française des années 1970, ce qui est considérable.

Cette disposition était respectée dans les camps : les huit cent rescapés de la prise de l'*oppidum* d'*Avaricum* furent, de nuit, recueillis puis triés par les guerriers de *Vercingetorix* qui les orientèrent vers « *les divers quartiers assignés depuis le début de la campagne à chaque peuple [civitati]* » (BG, VII, 28, 6; 36, 2; trad. CONSTANS). A *Gergovia*, dans le camp de *Vercingetorix*, les troupes gauloises prirent appui sur des hauteurs où elles étaient disposées comme à *Avaricum* par *civitates*, séparées les unes des autres « *par un léger intervalle* » qui devait favoriser les déplacements de service ou les mouvements de manœuvre (BG, VII, 36, 2). Cette répartition de l'espace entre unités constituées devait en outre faciliter la défense du camp et les sorties hors de celui-ci, chaque *civitas* ayant vraisemblablement reçu une mission spécifique à remplir.

Il serait intéressant d'orienter les recherches menées sur les *oppida* en direction de l'étude des structures urbaines, qui reflètent peut-être cette organisation militaire : en Thessalie, on a pu constater que « *la cadastration régulière de l'espace urbain [était] fondée sur les calculs de distribution des unités sociales et militaires* » (HELLY, 2000, p. 24). La cadastration des villes I et II d'**Entremont** (Aix-en-Provence, Bouches du Rhône) a peut être un rapport avec l'organisation militaire de la cité des Salyens. L'habitat I en particulier⁸⁷, datable de la fin de La Tène C2 et du début de La Tène D1 -entre -190/-170 et -150/-130-⁸⁸, retient en particulier l'attention depuis que des fouilles conséquentes ont pu en dégager la majeure partie. La ville comprise entre le rempart

⁸⁷ Il a été plus complètement fouillé que l'habitat II, qui lors de la reconstruction après -123 triple la surface initiale de la ville.

⁸⁸ Les datations divergent quelque peu entre les chercheurs : pour Arcelin et Rapin, l'installation de cette première agglomération se situerait vers -180/170 et la première destruction militaire de l'habitat vers -130/-120, la date historique de -123 paraissant plausible (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 39, 41).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

frontal qui barre l'isthme au nord/nord-ouest et le mur de lisière ou de ceinture qui défend la place sur les trois autres côtés, affecte sur 9000m² un plan en damier. On a relevé en plan trois alignements de trois à cinq îlots d'habitations chacun, séparés par des rues longitudinales et transversales sensiblement de même largeur. Sans entrer dans les détails des discussions portant sur l'architecture civile et militaire qui ont entouré ces découvertes, et en émettant l'hypothèse que la partie de la ville I non fouillée cache à la vue encore trois îlots, on est en présence d'un plan d'urbanisme régulier qui ne doit rien au hasard et qui reflète une conception de la vie en société déjà très élaborée. La ville I d'Entremont comprenait dix-huit îlots - six dans chaque alignement -; chaque îlot était lui-même subdivisé en six à sept « cases », soit cent huit à cent vingt-six « cases ». La ville est reconstruite et agrandie selon un même plan en damier - ville II -, après -123, pour accueillir les populations réfugiées des environs, et abandonnée vers -110/-90 après une seconde destruction violente. A ma connaissance, les chercheurs n'ont pas soulevé la question de l'organisation militaire de cette capitale de la fédération des peuples salyens; pour ma part, je pense que ces subdivisions lui correspondent, sans que nous puissions expliquer pour autant si cette organisation est la traduction matérielle de l'armée salyenne dans son ensemble, ou seulement à la garnison d'Entremont chargée de la seule défense de la place forte (ARCELIN, 1993, p. 57-100, fig. 28-30; ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 39-41, fig. 2; GARCIA, 2006, p. 142). Si la surface intérieure de nombreux *oppida* offre des espaces vides de toute construction, c'est peut être parce que le projet d'urbanisme prévoyait d'emblée de réserver ces aires à d'éventuels rassemblements de troupes, au même titre qu'à des assemblées politiques ou à des marchés. A titre d'exemple, tous les plans de villes de garnison du Moyen Âge et de l'Epoque Moderne montrent l'existence de tels places - les « champ de Mars » et « places d'armes »- réservées aux concentrations de troupes, avec alentour magasins et ateliers. Il n'y a bien évidemment aucun lien direct entre ces villes et les *oppida*, mais dans l'art militaire des Etats un tant soit peu évolués, le besoin crée toujours la ressource indépendamment du lieu et de l'époque.

En conclusion, tout ce que je viens de passer en revue révèle une conception déjà fort évoluée de l'organisation et du fonctionnement d'une armée, très éloignée des vieux poncifs dont certains auteurs continuent encore à nous abreuver. Une fois au contact, les troupes engagées étaient progressivement plongées dans le tumulte du champ de bataille.

c. L'ambiance du champ de bataille.

Le champ de bataille était un lieu de terreur où la mort était omniprésente, état difficile à imaginer pour nous, occidentaux habitués à vivre en paix, du moins dans les grandes nations, depuis plus de soixante années consécutives (KEEGAN 1993, p. 45; LACROIX, 2003, p.164, 166). J'ai repris l'exemple d'*Alesia*, pour lequel nous sommes les mieux documentés pour La Tène D2. Nous manquons totalement d'éléments pour les périodes suivantes. César mentionne, à six reprises, des cas de **tueries**, de **massacres** ou de **carnages** de guerriers gaulois (*B.G.*, 7, 68, 1 ; 70, 5 et 7 ; 80, 7 ; 82, 1 ; 88, 3-5; 88, 7), quand ceux-ci ne s'empalaient pas eux-mêmes dans les pièges avancés des retranchements romains (*B.G.*, 7, 73, 4 ; 82, 1). L'armée gauloise de secours, en particulier, paraît avoir pâti de lourdes pertes lors de ses deux premiers engagements armés (*B.G.*, 7, 83, 1); César insiste aussi sur la **violence des combats** (*B.G.*, 7, 70, 1 ; 73, 1 : 80, 4 ; 83, 8 et s.). **Le tumulte** semble avoir atteint son comble après l'arrivée de cette armée de secours (*B.G.*, 7, 80, 4 ; 81, 2 ; 84, 4 ; 88, 2). César ne mentionne pas le nombre de ses morts, mais l'ambiance des combats qu'il retrace est ²⁰¹ telle, qu'il est impensable qu'il n'en ait pas

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

compté parmi ses rangs - par exemple, voir les accents pathétiques du passage de *B.G.*, 7, 73, 2) -. En revanche, il reconnaît plus volontiers qu'il a eu des blessés (*B.G.*, 7, 80, 3), comme ses adversaires gaulois (*B.G.*, 7, 81, 5; 82, 2). Retenons donc qu'en raison de carences alimentaires, d'un état physique, psychique et sanitaire déficient, de blessures par lacération, enfoncement ou perforation, beaucoup qui avaient échappé dans un premier temps à l'hémorragie, au choc du froid des nuits en plein air et/ou à la septicémie, durent finir par périr des suites conjuguées de tous ces maux (KEEGAN, 1993, p. 83; sur l'aspect du terrain après la bataille, v. *supra*, I, C, 5, a : Le traitement individuel du vaincu - traitement physique : L'état du champ de bataille; sur les pertes d'*Alesia*, v. *infra* les passages qui y sont consacrés, et DEYBER, 2008). Nous pourrions donc nous attendre à ce que l'archéologie confirme ces impressions de dureté, et qu'elle nous apporte un éclairage complémentaire du caractère meurtrier des combats. Or paradoxalement, les restes osseux humains et de chevaux attribuables au siège alisien se résument à peu de choses (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 2, p. 6, 194-195 – Réa et Rabutin, p. 373, 376). Certes, la présence de ces macabres débris n'a nullement lieu d'étonner, et il est à prévoir que les recherches futures en exhumèrent d'autres, pour le plus grand profit de la science historique (HANSON, 1990, p. 261) mais leur rareté étonne. C'est méconnaître le fait que le champ de bataille alisien a été remis précocement en culture à l'époque tibérienne, comme nous l'ont enseigné les fouilles des années mille neuf cent quatre vingt dix entreprises dans les fossés césariens des Laumes et de la circonvallation de Bussy, dans la nécropole gallo-romaine implantée sur le camp C, enfin dans les fossés de Grésigny (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 1, Laumes p. 400-402 ; p. 154 et fig. 49-1 ; Bussy p. 230, p. 162 et fig. 50-2 ; camp C p. 156 ; Grésigny p. 442).

d. La démobilisation des troupes.

Elle devait poser autant de problèmes que leur mobilisation, mais nous ne sommes absolument pas documentés sur ce point, et réduits en conjectures ou à des déductions.

A la fin d'une campagne militaire victorieuse et peut-être dans le contexte d'une reddition négociée, les guerriers devaient rentrer chez eux en emportant sur des chariots les dépouilles humaines des vaincus et le butin fait sur le champ de bataille (v. *infra*, III, C, 2, h : La logistique). Quand *Vercingetorix* convoqua à *Alesia* l'assemblée des chefs qui devait l'invalider et le relever de son commandement, après la déroute finale de l'armée de secours, il ouvrait le processus qui mettait fin à la mobilisation de l'énorme armée qu'il avait constituée (*B.G.*, VII, 89). Il appartient ensuite à chaque groupe constitué de négocier la suite, ce que firent les Arvernes et les Eduens avec le succès que l'on sait (*B.G.*, VII, 89-90). Quant aux troupes mercenaires, elles devaient être licenciées sur place, avec toutes les conséquences que cela pouvait avoir pour la suite des événements. Il est en effet tout à fait possible que les cent vingt mille Suèves qui s'étaient installés sur le territoire des Séquanes, dans le courant de la décennie -60, à la faveur de la guerre qui les avait opposés aux Eduens, étaient composés pour une large part de troupes mercenaires qui avaient décidé de ne pas repasser le Rhin à l'expiration de leur contrat, et qui avaient formé le désir de s'établir là où elles se trouvaient au moment où elles furent démobilisées (*B.G.*, I, 31). Si l'on parvenait à distinguer la civilisation matérielle de ces mercenaires germains de celle des populations gauloises avoisinantes au cœur desquelles les Suèves s'étaient installés, leurs implantations nous procureraient du même coup la carte des opérations militaires. Il n'est pas exclu qu'on y parvienne un jour, grâce à des études exhaustives et fines du matériel laténien final découvert en Haute-Alsace, Vosges méridionales, Franche-Comté et Bourgogne orientale.

Une telle perspective, si elle se ²⁰²vérifiait, pourrait nous permettre

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

d'apprécier de façon un peu plus précise les effectifs en présence, et de donner un peu plus de consistance aux rares sources dont nous disposons.

B). Le problème du personnel guerrier.

C'est un réel problème que celui-là, tant les sources et les interprétations auxquelles elles ont donné lieu divergent. A l'époque hallstattienne, sinon dès l'âge du Bronze finissant, des personnages puissants tirant leur richesse de la terre puis du commerce à longue distance - sel, meules, métaux échangés contre des produits manufacturés du monde méditerranéen, ont commencé à se constituer des troupes privées de serviteurs armés destinées à les protéger, eux, leurs proches et leurs biens. Le fait est avéré mais le mécanisme et ses étapes sont encore flous en dépit de nombreuses études spécialisées qui ont été consacrées à ces époques lointaines (BRUNAUX, 2004, p. 41, 47). Pendant les trois premiers siècles de l'époque de La Tène, ce système s'est renforcé et les aristocrates du second âge du Fer ont pu bénéficier des premières troupes de « *guerriers bien équipés, disposant de chevaux voire de chars* » pour se déplacer (BRUNAUX, 2004, p. 42, 48 *sqq.*). Il est possible que l'appât du gain sous toutes ses formes et la recherche constante de la puissance ont fortement contribué à ce développement, encore que le produit ne crée pas toujours le besoin. Les choses ont changé à partir du milieu du –IIe s., au début donc de La Tène D1 où l'on voit qu'il existait alors de véritables armées au service des princes comme *Bituitos* ou *Tentomalius*. Non pas que ces armées n'aient pas existées auparavant, les grandes migrations gauloises des –Ve, –IVe et –IIIe s., en Gaule, en Italie et en Grèce sont là pour nous le rappeler, mais les armées de cette époque étaient plutôt constituées du peuple en armes, se déplaçant tous moyens réunis. La migration des Cimbri-teutoniques à la fin du –IIe s, celles des Suèves dans le second quart du –Ier s., enfin celle des Helvètes en –58, en représentent les ultimes avatars. A partir des années –120, les Romains rencontrèrent en Gaule des armées constituées, mettant en jeu des effectifs militaires nombreux, qui n'étaient plus encombrés par une suite de chariots où étaient entassées les familles avec leurs biens. Un changement important était donc intervenu entre La Tène C2 et La Tène D1. Soixante dix ans plus tard, ce processus était encore actif, où l'on voit alors des armées tout aussi considérables mais articulées en armes tactiques, spécialisées, évoluer sur les différents théâtres d'opérations. Au sein de ces armées gauloises, certains princes s'entouraient d'une véritable garde « prétorienne » pour assurer leur sécurité personnelle. Les tactiques de combat paraissent également avoir évoluées comme je vais le montrer, et César et ses généraux durent affronter des forces qui leur opposaient toute une gamme de méthodes et de moyens, ce qui contribua à les décontenancer à bon nombre de reprises. Le souvenir qu'ils en avaient conservé - et qui remontait à la belle époque du mercenariat - n'avait plus aucun rapport avec la réalité du moment, preuve, s'il en est, que les Gaulois de La Tène D ne guerroyaient plus comme leurs prédécesseurs du –IIIe s.

La première question qui se pose à l'historien militaire est celle des **effectifs (1)**. J'examine ensuite la **classe militaire (2)** des *equites* qui constituait le noyau dur de ces armées, puis celle des **autres guerriers (3)** à laquelle elle commandait. J'aborde ensuite la question de la **chaîne hiérarchique (4)**, sans la présence de laquelle il n'y a pas d'armée. Il conviendra aussi évoquer l'existence des **non combattants (5)** et de leur place dans le fait guerrier. Je clôturerai cette assez longue partie par une section réservée aux **honneurs et à l'opprobre (6)** décernés ou réservés aux combattants.

1. La question des effectifs*.

203

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Nous ne disposons d'aucun registre matricule ou tableau d'effectif qui nous permette de vérifier l'authenticité et la consistance des chiffres qui sont mentionnés dans les textes. La question des effectifs des armées gauloises a toujours agité la communauté scientifique et nourri bien des polémiques à partir des rares textes qui nous sont parvenus. Les historiens ne sont jamais parvenus à se mettre d'accord entre eux sur les aspects qu'avait pu revêtir la population indigène gauloise. Selon les estimations les plus extrêmes fondées sur des méthodes dont aucune n'est infaillible, la population antique de la Gaule de la fin de l'indépendance aurait oscillé entre cinq et dix (certains auteurs avancent même le chiffre de vingt) millions d'habitants. Les difficultés inhérentes à ce type de recherche sont bien connues et je ne m'y attarderai pas. Les recherches archéologiques des trente dernières années confirment ce qu'on savait confusément depuis près d'un siècle, à savoir que la Gaule était un pays peuplé pour l'époque, avec des densités de population variables d'une région – voire sous-région – à l'autre. Il est donc prudent de ne pas trop attendre de révélation fracassante des seules études démographiques qui ont été tentées, et ce d'autant plus que, même pour les parties de la population connue grâce à l'étude exhaustive de rares habitats et de nécropoles, nous ne disposons d'aucun recueil complet, la documentation étant extraordinairement dispersée, quand elle n'est pas tout simplement inédite, inaccessible ou tout bonnement inexistante. Le chercheur ne peut procéder que par sondages dans les textes, pratiqués en des points différents choisis en raison de leur caractère représentatif ou admis comme tel et conformes à l'impression d'ensemble que nous renvoie l'archéologie.

Il faudrait ensuite se mettre d'accord sur ce quoi on parle. Je me suis toujours efforcé, au fil de mes successives publications, de préciser le sens qu'il fallait accorder à telle ou telle phrase d'un texte. Je redonne ici même la définition de ce qu'il faut entendre par effectif théorique*, effectif réalisé*, terme lui-même différant de celui d'effectif présent* ; aucun auteur n'est jamais rentré dans ces considérations et pourtant ces termes militaires masquent des réalités fortement éloignées de l'acception ordinaire commune.

Je voudrais enfin rappeler que les textes sur lesquels des générations de chercheurs se sont appuyés ne sont pas exempts de risques de manipulation dans l'Antiquité même. Les chiffres que nous possédons sur les forces ennemies sont extrêmement difficiles à contrôler. Nous savons très peu de choses sur la façon dont le renseignement stratégique était collecté, traité et diffusé. Il peut toujours être tentant pour un parti en présence de dissimuler ses effectifs pour encourager l'adversaire à combattre, et donc de livrer des chiffres volontairement minorés ; de même, il peut être utile pour un parti de montrer sa force, et donc de grossir ses effectifs, pour exercer un effet moral sur l'ennemi et le dissuader d'attaquer. Les « petites guerres » du XIXe s. n'ont pas échappé à cette règle, leur leçon peut être méditée (CALLWELL, 1896, p. 92).

a. Les effectifs globaux.

C'est un truisme de dire que les effectifs des armées gauloises ont été en constante augmentation depuis le –Ve s. jusqu'au –Ier s. Dans le même temps, « *pour une population donnée, la proportion d'individus armés, considérés comme des guerriers est assez faible dans les phases anciennes des –Ve s. et –IVe s. Elle peut atteindre 15 à 20% de l'ensemble à partir des phases moyennes du –IIIe s.* » (RAPIN, 1988, p. 136). Pour la décennie de la Guerre des Gaules, j'ai estimé que le pourcentage avait pu monter jusqu'à 25% ou 30%, soit un rapport de un guerrier pour trois ou quatre personnes. J'ai donc choisi de centrer mon présent propos sur cette époque - nous sommes au milieu de La Tène D - car c'est celle pour

laquelle nous disposons le plus de données historiques comparables (DEYBER, 1987c, p. 158).

En -58, sur les trois cent soixante huit mille âmes que comptait l'expédition helvète en Gaule, on dénombrait selon César quatre vingt douze mille combattants, soit un guerrier pour quatre habitants (BG, I, 29, 4). Si le chiffre global est peut être extravagant, la proportion n'a pas lieu d'étonner car chez les Indiens d'Amérique du Nord, par exemple, entre 1671 et le cours du XIXe s., le rapport de un guerrier pour quatre ou cinq non combattants a été vérifié et est demeuré constant (UTLEY, WASHBURN, 1992, p. 24, 135, 273).

Par ailleurs, le cas helvète n'est pas unique. L'armée de campagne de *Vercingetorix* avec ses quatre vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers affichait un effectif présent* quasiment identique (BG, VII, 64, 1) (DEYBER, 1987b, 2002). Les Germains aussi étaient capables de concentration : en -55, les quatre cent trente mille Usipètes et les Tencthères qui tentaient d'envahir la Gaule du nord ont du être en mesure de mobiliser une centaine de milliers de guerriers, de médiocre qualité manœuvrière il est vrai, nous y reviendrons (BG, IV, 1; 15).

En -57, les effectifs réalisés* de l'armée belge coalisée - deux cent soixante six mille hommes - et des ses alliés germains - quarante mille hommes - atteignaient trois cent six mille hommes répartis en quinze tribus - onze belges et quatre germaniques - auxquelles César opposa ses huit légions (BG, II, 4, 8-10). En tenant compte du fait qu'à cette époque, les Bellovaques pouvaient mobiliser en théorie cent mille hommes, auxquels ils en extraient soixante mille pour participer à l'expédition, j'en déduis que l'effectif réalisé* de cette armée de trois cent six mille hommes était très inférieur aux capacités réelles de mobilisation des Belges et des Germains réunis; j'ignore, toutefois, en quelle proportion, car aucun des quinze peuples qui composait la coalition n'avait la même taille. Si les Bellovaques pouvaient distraire 60% de leurs forces pour participer à une offensive extérieure, en conservant 40% de leur potentiel en réserve pour assurer la garde du territoire et la défense du peuple, les autres tribus pouvaient-elles accomplir un effort à due proportion, ou les Bellovaques constituaient-ils un cas particulier? Nous ne le savons pas. Si maintenant on prend les seules forces belges coalisées - onze tribus -, on ne manque pas de relever que la taille moyenne de leurs armées se situe à hauteur d'un effectif réalisé* de vingt-quatre mille cent quatre vingt et un hommes - Morins : vingt-cinq mille - tandis que la médiane s'établit à quinze mille hommes - Atrébates = quinze mille; Atuatuques = dix-neuf mille -. Il n'y a qu'un point d'écart entre la médiane et la moyenne, ce qui est statistiquement cohérent. Etudiant l'armée d'*Ambiorix* de -54, j'ai eu l'occasion d'exposer en quoi elle ne pouvait pas avoir dépassé plus de dix à quinze mille hommes (DEYBER, 2002, p. 263 et n. 9). Si l'on applique le même calcul aux forces germaniques - quatre tribus -, en posant pour hypothèse que chaque tribu alignait un effectif réalisé* de dix mille hommes, la moyenne et la médiane s'établissent au même niveau, soit dix mille. Cela ne peut pas être le fruit du hasard, ou le résultat de machiavéliques combinaisons littéraires.

En -52, l'armée de *Litavicos* dépêchée par les Eduens à César qui venait d'entamer l'investissement de l'*oppidum* de Gergovie, comptait aussi un effectif réalisé* de dix mille hommes (BG, VII, 37). La même année, le corps de bataille de *Vercingetorix* atteignit jusqu'à quatre vingt-quinze mille hommes répartis entre quatre vingt mille fantassins appuyés par quinze mille cavaliers, les *civitates* des Rèmes, Lingons et Trévires exceptées (BG, VII, 64, 1).

On peut donc prendre pour tout à fait acceptables, pendant une bataille, des effectifs réalisés* et/ou présents* de dix à ²⁰⁵cinquante mille hommes, qui font des

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

armées commandables. Au-delà, et Arioviste, les Helvètes, les Belges, *Vercingetorix* et l'armée de secours d'*Alesia* en ont fait l'expérience, les choses se compliquent pour des raisons de transmission des ordres et de remontée des comptes-rendus.

b. Les effectifs de la cavalerie par rapport à l'infanterie.

J'observe à cet égard que dans les armées gauloises, les effectifs de cavalerie ont toujours été importants par rapport à ceux de l'infanterie. C'est moins le chiffre global que le nombre relatif qui importait : depuis la bataille de Télamon, en -225 (POLYBE, *Hist.*, II, 23), selon les lieux et les années, et jusque dans la décennie cinquante du -Ier s., le rapport cavalier/fantassin s'était établi et maintenu aux alentours de un pour deux à un pour six (BG, VII, 64, 5; 76, 3; VIII, 17, 1), les cas du corps d'armée éduen d'*Eporodrix* (BG, VII, 64, 5) et de l'armée de secours d'*Alesia* mis à part (BG, VII, 76, 3). Si César ne réquisitionna que quatre mille cavaliers pour son expédition en terre bretonne insulaire, c'est moins en fonction d'éventuelles difficultés de recrutement (BG, V, 5, 3; 8, 1-2) que de ses moyens logistiques - en particulier de transport maritime - limités en nombre et en tonnage pour transporter les hommes, les montures et la logistique.

Pourtant moins nombreux que les Gaulois, les Celtes d'Illyrie, qui proposaient leur service à Persée, alignaient dix mille cavaliers et autant de fantassins - voltigeurs? - (TITE-LIVE, *HR*, XLIV, 26). La cavalerie d'Arioviste, en -58, devait comprendre entre six mille et seize mille cavaliers, déduits des passages de BG, I, 48, 5 et 49, 3. Toutefois, nous ne savons pas où se situait exactement le point d'équilibre optimum entre fantassins et cavaliers, cela devait dépendre des moyens existants et des circonstances du moment.

Entre ces chiffres extrêmes qui oscillent de un à dix, on trouve la petite coalition militaire de deux peuples alpins, les Vénètes et les Sédunes, qui en -56, opposèrent à *Galba* les forces réunies de trente mille guerriers (BG, III, 6). Chacune de ces tribus comptait-elle quinze mille hommes, soit autant que l'effectif réalisé* des Atrébates en -57 (BG, II, 4)? En Aquitaine, en -56, *Publius Crassus* dut affronter une coalition un peu plus importante de cinquante mille Aquitains et Cantabres (BG, III, 26), dont l'effectif présent* se situait à mi-chemin entre les deux extrêmes. Cet effectif est celui que les Suessions s'engageaient à fournir à la coalition belge de -57, à partir de leurs douze villes; cette information de détail laisse entendre que ces villes devaient avoir des capacités théoriques bien supérieures car, outre le corps expéditionnaire qu'il s'apprêtaient à mettre sur pied, il leur fallait aussi pourvoir à leur sécurité en l'absence de celui-ci (BG, II, 4, 6-7). Ce point pose la question des effectifs des garnisons des *oppida*, des villes-forteresse et, plus généralement, des diverses agglomérations gauloises.

c. Les effectifs des garnisons.

Il est difficile de nous faire une opinion sur les effectifs des garnisons en dehors des événements majeurs qui s'y déroulèrent. En -51, à *Uxellodunum*, se servant de l'*oppidum* comme pivot de manœuvre, *Drappes* laissa « deux mille soldats dans la place » pendant qu'il allait au ravitaillement; il jugeait l'effectif présent* suffisant pour la garder; effectivement, ni *Hirtius* ni César ne purent la prendre de vive force. A *Avaricum*, il semble que l'effectif présent* fut très supérieur : sur quarante mille âmes qui s'y étaient réfugiées, il devait y avoir environ dix mille combattants, et pourtant cet effectif fut insuffisant pour s'opposer à la prise de la place de vive force par César (BG, VII, 28). Pourtant la garnison biturige d'*Avaricum* avait été renforcée par des guerriers d'élite prélevés dans le corps de bataille²⁰⁶ « cosmopolite » de *Vercingetorix*. Dans les

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

deux cas, les défenseurs étaient bien décidés à ne point se laisser faire, mais la géographie fit la différence.

Il faut se garder de confondre l'effectif qu'une ville pouvait mettre sur pied pour participer à une opération extérieure, de celui de la garnison qui en assurait la défense proprement dite, et qui était nécessairement plus réduite. La géographie humaine et l'urbanisation de la Gaule sont encore trop mal connues pour qu'on y parvienne un jour avec quelque chance de succès.

2. La classe militaire.

Une table ronde de Bibracte a été consacrée en 1999 à l'aristocratie celte à la fin de l'âge du Fer : j'invite le lecteur à se reporter à la publication des actes effectuée en 2002, me contentant, ici même, de ne traiter du sujet que son seul volet militaire, et ne faisant référence aux autres aspects politique, sociologique, économique et religieux que lorsque cela s'avère nécessaire (GUICHARD, PERRIN, 2002; LACROIX, 2003, p. 181). L'année précédent ce colloque, Yann Le Bohec consacrait un important article à un grand personnage : *Vercingetorix*, énumérant en les commentant les sources disponibles, et les nombreuses publications auxquelles elles ont donné lieu (LE BOHEC, 1998, p. 1-7). Cet essai, qui constitue une référence commode pour l'étude du personnage, mériterait d'être entrepris pour d'autres, qui, comme l'Arverne, exercèrent des responsabilités civiles et militaires dans la Gaule de cette époque. La numismatique pourrait à cet égard servir de base de départ ou de fil directeur à cette vaine enquête. Tout récemment et en contrepoint, Philippe Richardot a dépeint dans une collection pourtant sérieuse les chefs gaulois de façon outrée, totalement caricaturale, reprenant à son compte les vieux poncifs de l'historiographie gréco-romaine sans les critiquer. Les chefs gaulois sont présentés comme des gens ineptes et inaptes au commandement, querelleurs, divisés et incapables de tenir une ligne stratégique (RICHARDOT, 2006, p. 57-58, 60, 167).⁸⁹ La vérité est évidemment au moins à mi-chemin de ces travaux, voyons cela de plus près. Grâce à César, nous savons que les *equites* - chevaliers - constituaient une des trois classes de la société gauloise après les druides et avant la *plebs* (BG, VI, 13; 15, 1-2). Ce groupe nobiliaire voué à la guerre n'est pas sans rappeler le groupe socialement différencié des guerriers fonctionnels de la *classis* des premiers temps de la République romaine (BRISSON, 1969, p. 11 *sqq.*), mais il est sans rapport avec la notion de « chevalerie » des époques féodale et médiévale.

Cette frange de la société gauloise se définissait par sa naissance et ses richesses ainsi que par le souvenir de ses hauts faits militaires, trois choses qui lui conféraient un prestige certain.

a. Son prestige.

Je ne partage pas complètement le point de vue de ceux qui pensent que le prestige des chefs de guerre gaulois était moins lié à leurs exploits militaires qu'à un pouvoir social préalablement établi du fait de leur condition de possédants et de dirigeants traditionnels. S'il est exact que le crédit et la puissance se mesuraient à la guerre « *au grand nombre d'Ambactes et de clients* » que les *equites* réunissaient autour d'eux (BG, VI, 15, 2), il n'en est pas moins vrai qu'à toutes les époques et en tous lieux (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 60), le pouvoir des hommes s'est toujours appuyé et maintenu sur la force des armes et l'usage qu'ils en ont fait (MAC NEILL, 1992) : je pense donc que beaucoup de chefs avaient gravi les échelons de la société d'alors, et s'y maintenaient, à

⁸⁹ La période pré-électorale pendant laquelle j'écris ces lignes n'est peut-être pas pour rien dans la sortie de cet ouvrage.

la force du poignet et à la pointe de leur épée (v. *supra*, I, A, 1, c : De nombreux signes ostentatoires de la puissance [...], noms d'hommes à caractère guerrier). L'organisation de la guerre devait être une réplique de la hiérarchie sociale dans laquelle elle avait lieu. Cela devait avoir pour conséquence que, contrairement à la *plebs* qui s'enrôlait pour des motifs « obscurs » (sic : v. les *perditi homines* des textes), les *equites* le faisaient dans un but politique, « noble », et, de façon inavouée pour assurer leur maintien, faute de quoi ils se déclassaient très vite. Nous ne savons pas ce qu'il advenait de ceux qui régressaient dans l'échelle sociale. Tout le monde n'était pas issu du même milieu social que *Vercingetorix*, la haute aristocratie arverne, mais tous appartenaient au cercle étroit des *equites* (LE BOHEC, 1998, p. 12).

b. Ses relations avec les représentants de la classe subalterne.

Appelés et enrôlés de gré ou de force, les représentants de la classe subalterne constituaient le gros des armées gauloises mais ils n'avaient pas la possibilité de s'ériger en acteurs politiques et en sujets historiques. Ces troupes partaient à la guerre simplement parce qu'elles faisaient partie de la clientèle des nobles, et non pas parce qu'elles militaient pour une cause personnelle, sauf chez les Eburons, encore que leur roi *Ambiorix* ait peut-être prêté à ses sujets des sentiments qu'ils n'éprouvaient pas à l'unanimité (BG, V, 27, 3; DEYBER, 2002, p. 260). Ce qui ne veut pas dire que ces gens n'ont pas été affectés par l'expérience de la guerre ou que, après son déclenchement, ils n'ont pas défendu leurs propres intérêts en se dégageant du contrôle politique et militaire des nobles, et, finalement de toute autorité comme cela se produisait parfois avec les armées de mercenaires. L'histoire a conservé le souvenir de troupes stipendiées qui décidaient à un moment donné d'agir pour leur propre compte, y compris contre leurs anciens protecteurs, se louant au plus offrant ou, quand il n'y avait plus de commanditaire, se payant sur le pays et ses habitants.

Ainsi, à côté des conflits entre les classes dominantes (v. *supra*, I, A, 1, b : La violence interne), il a pu y avoir certaines périodes de La Tène D et/ou des régions de la Gaule, dans lesquelles les conflits ont été dominés par des expressions résiduelles plus proches du vandalisme et du banditisme que de la guerre classique, dont les buts et les victoires peuvent difficilement être mis en relation avec des secteurs sociaux, économiques ou politiques déterminés. L'attitude et le comportement du Suève Arioviste dans ses relations avec les chefs séquanes et les nobles éduens, me semble en être une bonne illustration : l'objectif qu'il poursuivait n'est pas clairement identifiable, du moins le texte de César ne nous permet pas de comprendre exactement ce qu'il voulait. Je me demande d'ailleurs si César l'a jamais su : après tout, le Suève ne lui fournissait peut être que ce qu'il recherchait, c'est à dire un prétexte d'intervention.

c. Sa richesse.

Autre point sur le prestige qui l'auréolait, l'aristocratie gauloise était assez **riche** pour posséder en propre un équipement guerrier coûteux et être astreinte, avec ou sans « vassaux », au service militaire. La fortune de *Vercingetorix* devait être extrêmement étendue, bien que nous en ignorions le détail, elle était au moins constituée de terres et d'hommes, qui les mettaient en valeur et les défendaient. Sans elle il ne serait pas parvenu à soulever en -52 la presque totalité de la Gaule (LE BOHEC, 1998, p. 12).

Propriétaire de fermes dont certaines étaient fortifiées⁹⁰, où elle élevait des chevaux, cette aristocratie de l'épée constituait seule la cavalerie, ce qui la différenciait des autres

⁹⁰ Le constat a été fait par les archéologues dans à peu près toutes les régions de Gaule.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

composantes des armées gauloises (DAUBIGNEY, 1979, p. 167; DEYBER, 1981, p. 7; 1987, p. 151; 1994a, p. 211-217, 291-292; LEROUX, 1986, p. 374; ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 30-31, 35 ; MALRAIN, MATTERNE, MÉNIEL, 2002, p. 140-149, 152-155, BUCHSENSCHUTZ, 2006, p. 57-58, 63). Parmi les grands *equites* qui commandaient à des unités de cavalerie, de -58 à -51, nous connaissons les noms des Eduens *Dumnorix* (BG, I, 18 *sqq.*; V, 6) et *Cotos* (BG, VII, 32, 33, 39, 67), ainsi que celui du Rème *Vertiscos* (BG, VIII, 13).

d. Ses qualités d'esprit et qualités morales.

Les hommes de guerre tiraient également leur prestige de certaines qualités d'esprit et de qualités morales, particulièrement appréciées des sociétés militaires de toutes les époques. *Dumnorix* que je viens de citer, chef de la cavalerie auxiliaire éduenne en -58, était réputé « *homme plein d'audace* » (BG, I, 18) admiré pour « *son courage* » (BG, V, 6), ce qui a toujours constitué des qualités foncières dans la cavalerie, vertus reconnues jusqu'à nos jours. L'année suivante Galba, roi des Suessions, commanda l'armée des Belges coalisés, « *parce qu'il était juste et avisé* » : je pense qu'il faut entendre le terme sous son acception : « ses vues étaient justes » (l'entre guillemets est de moi). Son contingent était le deuxième de la coalition par ordre d'importance numérique, mais il s'affichait en successeur de « *Diviciacos* [roi des Suessions vers le début du Ier s. av. J.-C., prédécesseur de Galba], *le plus puissant chef de la Gaule entière, qui, outre une grande partie de ces régions, avait aussi dominé la Bretagne* » (BG, II, 4).

Nous savons par ailleurs qu'en -57, l'Eduen *Diviciacos* - à ne pas confondre avec son homonyme suession - fut nommé commandant du corps expéditionnaire gaulois allié de César en territoire belge (BG, II, 5). Ce choix fut-il dicté parce qu'il était homme d'influence, parce qu'il était fin diplomate, parce qu'il était druide - et donc homme d'esprit - ou bien les trois à la fois? Je pense pour ma part que l'Eduen *Diviciacos* possédait toutes les qualités foncières, tant physiques qu'intellectuelles, qui lui donnaient l'étoffe d'un vrai chef de guerre, un état dans lequel il devait se mouvoir avec aisance.

Le personnage de *Vercingetorix* a fait l'objet d'abondantes publications, dépeignant la personnalité du chef arverne selon une échelle allant d'un extrême à l'autre, les uns en faisant un patriote, les autres le peignant sous les traits d'un traître à sa cause. L'intelligence de l'Arverne n'a pas été épargnée : sujet brillant pour les uns, c'est un chef militaire totalement nul pour les autres, qui vont jusqu'à la réduire à un simple chef de brigands. Tout cela n'est pas sérieux comme Yann Le Bohec l'a démontré, car les vrais travaux scientifiques se comptent sur les doigts d'une main. En réalité il s'agissait d'un homme exceptionnellement dynamique, très éloquent, au sens politique développé, et qui possédait de réelles qualités diplomatiques et militaires qu'il sut combiner non sans adresse, nous y reviendrons au fil des chapitres suivants (LE BOHEC, 1998, p. 4-5, 12, 14-16).

e. Son autorité.

C'était aussi, forcément, un homme d'autorité, cette autre qualité tout aussi indispensable que se doit de posséder tout chef de guerre. Mais il semble bien que le chef militaire n'ait eu d'autorité sur ses hommes que de son vivant, et en étant présent parmi eux. Quelques exemples nous le montrent.

En -62/-61, *Catagnatos* s'étant porté de Valence à Solonion après avoir débloqué la capitale des Allobroges avec une armée de secours originaire des bords de l'Isère, le général romain *Manlius Lentinus* reprit le siège de la ville interrompu, après son départ; *Catagnatos* s'enfuit ensuite de la ville de ²⁰⁹Solonion, dont *Pomptinus* s'empara après

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

un autre siège, et disparut du pays, permettant aux Romains de le soumettre « *plus aisément* » (DION, XXXVII, 47-49). On voit bien, au travers de cet exemple, que *Catagnatos* est l'âme de la résistance : lui disparu de la scène, la contestation armée s'effondre.

EN -52, *Vercingetorix* réussit à se faire proclamer roi dès le début de l'insurrection, et à entraîner dans la guerre sa cité et les peuples clients des Arvernes, puis les Eduens et leurs alliés. Yann Le Bohec défend l'idée, en effet séduisante, que le personnage en avance sur la Gaule de son temps, s'était employé à créer une monarchie de type hellénistique. Pour gagner la guerre et préserver la liberté de son peuple face aux entreprises romaines, il lui fallait entraîner, sous sa seule autorité, le maximum de *civitates* dans le conflit (BG, VII, 4, 3 ; 20, 2 ; 63, 6 ; OROSE, VI, 11, 7 ; LE BOHEC, 1998, p. 13-14).

En -54, à la mort de *Dumnorix*, le contingent de la cavalerie éduenne qu'il commandait se soumit à ses poursuivants et rejoignit le camp de César qu'il avait quitté précipitamment (BG, V, 7, 9). La même année, à la mort du Trévire *Indutiomarus* qui conduisait en personne le siège contre le camp de *Labiennus*, les cavaliers trévires - des mercenaires? - s'enfuirent, et la concentration des Eburons et des Nerviens privée de cette force mobile d'appoint se dispersa dans la nature (BG, V, 53, 57-58, 6-7).

Le chef mort ou absent, force est donc de constater que ses guerriers n'opposent plus de résistance et se soumettent au plus fort - ou au plus offrant? -, ce qui explique peut-être pourquoi *Vercingetorix* n'a pas quitté son armée de campagne enfermée dans *Alesia* : lui parti pour aller chercher des secours, il était à prévoir qu'elle se disloqua sans attendre son retour (DEYBER, 1987b; 2002, p. 264).

Au plan de l'autorité, on notera que César place les chefs de la cavalerie gauloise au même niveau que ses préfets de cavalerie, décernant le titre de *praefectus equitum* à l'Eduen *Cotos* (BG, VII, 67, 7) et au Rème *Vertiscos* (BG, VIII, 12, 4) ; le parallèle est intéressant. Il semble aussi que les commandants éduens de la cavalerie et de l'infanterie se soient trouvés sur le même pied d'égalité, comme le laisse entendre César à propos de *Cotos* et de *Cavarillos* (BG, VII, 67, 7); mais il se peut aussi que ce soit une simple égalité de traitement que César administrait à ces deux là après qu'ils aient été faits prisonniers. C'est le seul cas que je connaisse, et il ne peut être étendu sans risque à l'ensemble des *civitates*.

f. La place du chef au combat.

La question de l'autorité soulève indirectement celle de la place du chef au combat. Il semble que certains chefs n'hésitaient pas à s'exposer pour entraîner leurs hommes à l'assaut. Pour autant le faisaient-ils tous ?

En -57 pendant la bataille de la Sambre, « [...] *tous les Nerviens en rangs très serrés, sous le commandement de Bodugnatos, leur chef suprême, marchèrent sur ce point* [où se trouvait le camp romain] » (BG, II, 23, 4). Toujours lors de cet épisode, la mort de cinq cent quatre-vingt dix-sept « sénateurs » sur six cents - peut être des chefs de « centuries » comme je l'ai dit précédemment - rend compte de la place particulièrement exposée - en première ligne? - qu'ils occupaient pendant cette bataille dont tout concorde pour dire qu'elle fut d'une rare violence (BG, II, 28, 2). Avec un taux de perte de 99,5 %, tout l'encadrement de contact de cette armée était détruit⁹¹. Si ce chiffre est exact et il le peut, cela sous-tendrait que les cadres de contact de l'arme nervienne, particulièrement exposés aux coups

⁹¹ De nos jours, on considère qu'une armée est détruite quand elle affiche un taux de perte immédiatement supérieur à 40%.

adverses, ont presque tous péri pendant l'engagement ou ont été systématiquement massacrés après le combat.

Enfin en -52, pendant la bataille de Lutèce, César nous dit que « *Le chef ennemi, Camulogène, était là auprès des siens, et les encourageait* » (BG, VII, 62, 5; trad. RAT). Pour la même année, en revanche, nous ne savons pas du tout de quel emplacement *Vercingetorix* commandait à ses troupes d'*Alesia*. Le gigantisme du site exclut qu'il se soit trouvé partout à la fois en se déplaçant à cheval⁹². César est plutôt avare en détails de ce genre au sujet de ses ennemis, alors qu'il se plaît à nous préciser à maintes reprises ce qu'il a fait, lui ou ses officiers. Si *Vercingetorix* se contentait de commander de l'arrière, depuis le sommet ou les pentes d'*Alesia*, s'il était absent du lieu où se portait l'effort principal comme il semble qu'il advint, alors il ne faut pas s'étonner du résultat final. Quant bien même *Vercingetorix*, en avance dans la Gaule de son temps, a voulu créer une monarchie de type alexandrin comme le pense Yann Le Bohec (LE BOHEC, 1998), je ne suis pas sûr qu'il commandait ses troupes à l'imitation du grand Alexandre.

A contrario, la petite armée d'*Ambiorix* était remarquablement organisée et commandée, je l'ai expliqué en détail; je pense que le roi qui en assurait la direction de façon traditionnelle n'hésitait pas à payer de sa personne, ce qui fait qu'il recevait en retour l'adhésion totale de ses hommes, qui lui obéissaient avec abnégation et sans discuter (DEYBER, 2002, p. 263-266).

Je pense donc qu'il existait entre les petits chefs de La Tène C et les *equites* contemporains de la Guerre des Gaules, une distance énorme. C'est de leur milieu qu'était probablement issue l'antique génération des *Brennus* ou *Brennos* et successeurs, vaillants guerriers qui prirent Rome en -390 et Delphes en -279. Car ce nom, en gaulois, était un nom commun désignant à la fois « le chef » - de guerre - et « le corbeau », ce qui revient au même puisque le rôle de ce volatile favori de *Lug* était précisément de désigner « le chef » en se posant sur lui (PRAT, 1992, p. 5).

A l'époque de César, revêtus de l'*imperium* et du titre de *dux*, voilà ces chefs à la tête des armées gauloises. Ils ont, à cette époque, capté la puissance militaire à leur profit, profitant du démembrement de l'ancienne royauté celtique à partir de La Tène C2/D1 (LEWUILLON, 2002, p. 245-247). Parmi plusieurs exemples, je m'appuie sur celui d'une affaire qui remonte à l'année -57 : cette année là, César nous apprend que les Rèmes et les Suessions étaient soumis à l'autorité d'un chef de guerre, distinct du magistrat de la cité qui exerçait le pouvoir politique; ce chef de guerre ne fit pas partie de la députation qui lui fut envoyée, et qui était placée sous l'autorité d'« *Iccios et Andocumborios, les plus grands personnages de leur nation [les Rèmes]* » (BG, II, 3). (LEWUILLON, 2002, p. 246, carte B.G. Ière phase 58-56 a. C). Ceci pourrait laisser transparaître la primauté du politique sur le militaire dans les négociations de quelque importance. Mais les conseils de guerre avisés des deux peuples réunis pour la cause, avaient peut-être aussi pris une simple précaution, consistant à éviter que César ne soit tenté de garder en otage les représentants des deux pouvoirs, civil et militaire. Si le civil était retenu prisonnier, le militaire restait libre d'agir. La liberté d'action est en effet le deuxième hyper-principe de la guerre, comme je l'explique plus loin, et je pense que certains gaulois l'avaient parfaitement assimilé (v. III, B, 1, a, ii).

g. Les caractères physiques.

⁹² Même si le général anglais Wellington réussit cet exploit pendant la bataille de Waterloo, en 1815. Toutefois, si le fait a été souligné par les contemporains de l'événement, c'est peut-être en raison de son caractère circonstanciel. Cette bataille, on le sait, fut ~~ad~~ déterminante pour l'histoire de l'Europe jusqu'en 1870.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

On ne possède pas beaucoup d'informations sur les caractères physiques des chefs de guerre gaulois, et pourtant cela a son importance. César parle de *Vercingetorix* comme d'un « jeune homme » (*adulescens* : BG, VII, 4, 1). Yann Le Bohec qui a réuni et étudié les sources disponibles, situe le personnage dans la tranche d'âge des vingt à trente ans, et en brosse le portrait d'un homme au physique imposant (LE BOHEC, 1998, p. 9, 11). Il est un fait que le métier des armes s'apprenait tôt, comme le montre le jeune défunt de Barbey (Seine-et-Marne) accompagné de sa panoplie guerrière, et qui n'est âgé que de 12 à 14 ans au moment où la mort le fauche (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 33).

César nous fournit des indications dans deux autres passages concernant, cette fois, des hommes âgés. En -58, les Helvètes envoyèrent auprès de César une délégation dont le chef, *Divico*, était fort âgé, puisque c'était sous son commandement que les Tigurins, qui avaient rejoint les Cimbres, avaient vaincu les Romains de *Cassius* en -107 (BG, I, 13, 2). Comme quarante neuf ans s'étaient écoulés entre les deux événements, on peut estimer que ce *Divico* était au moins septuagénaire, si ce n'est plus. Retour en -52 : la coalition réunie par les Sénon, les *Parisii*, et leurs clients était, nous dit César, commandée par l'Aulerque *Camulogenos* dont il nous précise qu'« *épuisé par l'âge, [mais] sa particulière connaissance de l'art militaire lui valut cet honneur* » (BG, VII, 57, 3). *A contrario*, les guerriers « exposés » dans l'ossuaire de Ribemont-sur-Ancre avaient entre quinze et quarante-cinq ans, et ils étaient en parfaite santé au moment où la mort les a fauchés; peu d'entre-eux étaient porteurs de stigmates d'anciennes blessures⁹³. Mais ils sont morts, peut-être, parce qu'ils étaient précisément inexpérimentés.

M'appuyant sur ces données, je pense donc que les chefs s'affirmaient par leur valeur militaire. Mais l'âge pouvait être aussi un handicap à l'exercice du commandement, comme l'illustrent les cas de l'Eburon *Catuvolcos* qui, en -53, préféra s'empoisonner (BG, VI, 31), celui du Nitiobroge *Teutomatos* qui, en -52, faisait la sieste dans sa tente où il faillit être pris, pendant que la bataille de Gergovie faisait rage autour de lui (BG, VII, 46), et celui de l'Aulerque *Camulogenos* qui, toujours en -52, ne supporta pas la bataille de Lutèce qui lui fut fatale. Cet événement a peut être marqué les contemporains, qui en tirèrent un enseignement, car c'est précisément quelque temps après la bataille de Lutèce, que *Vercingetorix* se vit confirmer au suffrage populaire, à l'unanimité, « *dans le commandement suprême* » qu'il avait reçu une première fois (BG, VII, 4; 63, 6).

3. Les autres guerriers.

a. Le « menu peuple ».

Le petit peuple, cette « *plèbe ignorante* » (BG, VIII, 21, 2) et « *plèbe infirme* » (BG, VIII, 22, 2) comme César le qualifie avec mépris, en -51, à propos des Bellovaques, composé des agriculteurs, petits commerçants, artisans, tâcherons et domestiques, devait fournir le gros de ses contingents à l'infanterie gauloise, et l'essentiel de leurs effectifs aux services de soutien des armées (GUILLAUMET, 1996, p. 14; LACROIX, 2003, p. 184, 190). En guise de participation aux activités militaires, la « plèbe » se trouvait prise dans un réseau serré d'obligations de service et de corvées dont nous ignorons tout. *Vercingetorix* on le sait, s'était en -52 appuyé sur les milieux populaires arvernes pour organiser la résistance à César, faute d'avoir dans un premier temps pu rallier l'aristocratie des *principes* de sa cité, qui craignaient pour l'heure de perdre leur pouvoir. Les forces constituées devaient bien avoir quelque valeur militaire puisque le jeune chef

⁹³ Communication orale de Melle Sandrine THIOL, le 8 janvier 1999, que je remercie ici.

arverne parvint, avec leur aide, à prendre Gergovie d'où il avait été chassé quelque temps auparavant (BG, VII, 4, 1-3 ; LE BOHEC, 1998, p. 10-12).

Comme on trouve très peu d'armement dans les fermes et les nécropoles associées des campagnes gauloises (MALRAIN, MATTERNE, MÉNIEL, 2002, p. 140), et pas d'armes dans les maisons et les tombes des artisans (GUILLAUMET, 1996, p. 18-19, j'en arrive à me demander si la masse des combattants qui était mobilisée pour une opération militaire, possédait un équipement et une panoplie militaires en propre, ou si plutôt elle ne les trouvait pas au lieu fixé du rassemblement, dans des dépôts ou des arsenaux dont les clés étaient détenues par les *equites* au même titre que ceux-ci contrôlaient les marchés, la monnaie et les échanges à longue distance à partir de leurs *oppida* (BUCHSENSCHUTZ, 2000, p. 62). Si les *equites* voulaient contrôler le peuple et s'éviter les insurrections armées qui pouvaient menacer leur pouvoir, il leur fallait le désarmer en temps de paix, ne lui laissant que ce qui lui était nécessaire pour assurer sa sécurité élémentaire : un long couteau effilé fait parfaitement l'affaire. La façon dont s'est déroulé le recueil des combattants rescapés de la chute de la ville d'*Avaricum*, dans le camp de *Vercingetorix*, en -52, me le suggère assurément (BG, VII, 28, 6).

Je pense également que beaucoup d'hommes mobilisés ou réquisitionnés devaient être employés le plus clair de leur temps dans leur spécialité professionnelle, car une armée requérait de multiples compétences que les guerriers de profession ne pouvaient pas détenir seuls. La vie d'une armée en campagne ou d'une garnison réclamait la présence de tous les corps de métiers. Ceux qui les exerçaient ne prenaient peut-être les armes qu'au dernier moment : celui de l'affrontement.

Pendant longtemps et jusqu'au début de La Tène D, en temps de guerre comme en temps de paix, sur le champ de bataille comme sur les places des sanctuaires, des résidences aristocratiques ou des *oppida* où avaient lieu de grands banquets, je pense que le peuple eut pour principale fonction de soutenir et d'applaudir la geste des *equites* qui se défiaient au milieu de ces enceintes en combat singulier.

Sous l'influence du mercenariat au service des princes grecs, d'Hannibal puis de la République romaine où il découvrit des armées organisées et entraînées, le peuple apprit à se battre en formation constituée. L'invasion cimbrique-teutonique contribua sans aucun doute à accélérer le mouvement de concentration, au point qu'à la fin de La Tène D, le mouvement d'intégration devait être en voie d'achèvement dans les peuplades politiquement les plus développées comme celles de la zone dite du « denier » - Eduens, Séquanes, Lingons -, mise en place dès la fin du -IIe s. (FICHTL, 2004b, p. 145-146).

Comme cette masse était composée d'anonymes, vivant en marge de la grande Histoire, je traite de son rôle à la guerre dans la suite consacrée aux problèmes proprement militaires (v. *infra*, III – L'art militaire, A – Les armes tactiques, 4).

b. Existait-il des groupes armés permanents de professionnels ?

La réponse est assurément positive mais bien des questions se posent quant aux origines de ces groupes, à leur organisation, leur mode de fonctionnement et leur efficacité guerrière. Il existait semble-t-il des **confréries militaires super-tribales**, en qui certains auteurs voient les moteurs de l'expansion celtique à travers l'Europe au cours des -IVe et -IIIe s. Polybe, en parlant des hétaires des Celtes d'Italie, évoque certainement ces confréries qui devaient constituer également le noyau permanent des nouveaux ensembles ethniques. La paire de dragons qui orne les fourreaux d'environ deux cent épées celtiques découvertes entre le nord de la péninsule ibérique, les Îles britanniques et les Balkans, constituerait une marque de reconnaissance et d'appartenance à ces groupes. Il est sûr²¹³ que les recherches archéologiques futures

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

continueront à exhumers ce type d'arme, et parviendront, peut-être un jour, à en préciser l'origine et les axes de circulation.

Par ailleurs, les sources textuelles nous ont laissé quelques noms. Les antiques **Gésates** (*Galates Gaesates*) sont peut-être à compter au nombre de ces professionnels de la guerre ; à tout le moins, ils ont pu faire fonction d'intermédiaires dans la transmission de certaines connaissances militaires entre les régions de la Méditerranée orientale et la Celtique transalpine, mais aussi des innovations laténiennes vers le sud (STARY, 1987 ; SCHÖNFELDER, 2007). Mais nous ne savons pas si les Gésates existaient encore en tant que groupe constitué à La Tène D.

i. Les « Budenicensenses », des garde-frontières ?

Le peuple des « *Budenicensenses* » - il a donné son nom à la localité de Bezouche, dans l'actuel département du Gard-, « Ceux-qui-montent-la-garde » dans le sens de « corps de garde marquant la frontière », et les *Coriosolites* « Troupes-qui-veillent » dans le sens de « regarder », « faire attention », témoignent-ils de l'existence de « gardes-frontières » ? (DELAMARRE, 2003, p. 93; LACROIX, 2003, p.158-159). Il est certain que les *oppida*, les villes-forteresses et les petites fortifications rurales de l'aristocratie qui se trouvaient aux frontières de chaque territoire, devaient peu ou prou assurer cette fonction de contrôle des passages.

Il est également possible que ces noms remontent à l'époque des migrations celtiques des -Ve, -IVe, et -IIIe s., où ces gens ont pu être commis à la garde des immenses campements des peuples armés en déplacement. Cette fonction aurait passé les générations et leur serait restée attachée comme reflet de cette lointaine épopée.

ii. Les « Ambactes » et « Soldures », représentants de confréries guerrières ?

Selon Polybe (*Hist.*, II, 17) probablement repris par César qui les vit comme témoin (BG, VI, 15), les aristocrates celtiques entretenaient des hommes d'armes à leurs frais en fonction de leur rang et de leur fortune. Le concept médiéval du vassal est issu du gaulois **vasso*, « serviteur ». Selon Jacques LACROIX, je cite, « le **vasso* gaulois était originellement « Celui-qui-se-tient-au-dessous » (LACROIX, 2003, p. 185).

D'un statut supérieur étaient les *ambactes*, « serviteurs », « envoyés » (DELAMARRE, 2003, p. 40-41), porteurs de boucliers et de lances, hommes libres s'il en fut mais de condition pauvre (DIODORE, V, 29) qui se mettaient au service des puissants. On les voit servir de garde rapprochée à l'ambassadeur de *Bituitos* (APPIEN, C., 12), ou combattre aux côtés de leur maître (BG, VI, 15). Leur nom est composé du préfixe *ambi-*, « autour », « alentour », « des deux côtés », et d'un thème gaulois *-actos* désignant un homme qui agit : selon Jacques LACROIX, l'*ambactus* était « Celui-qui-agit-autour » [de son maître], « Celui-qui-circule-alentour » (LACROIX, 2003, 185).

Les grands nobles des guerres gauloises contre Rome comme le Salyen Craton (DIODORE, BH, XXXIV, 23), les Eduens *Dumnorix* et *Litavicos* (BG, V, 7; VII, 50), le Nervien *Vertico* (BG, V, 45), l'Eburon *Ambiorix* (BG, VI, 30), et l'Atrébate *Commios* (BG, VIII, 48), étaient entourés d'une telle suite armée. A l'image des écuyers des temps féodaux ou celle des nos officiers d'ordonnance, ces hommes dévoués devaient aussi décharger leur maître de tous les problèmes matériels liés à la vie de camp, remplissant toutes les missions secondaires, en particulier celles de soutien logistique, et veillant à ce qu'il ne manque absolument de rien pour se concentrer tout à loisir à sa seule vocation : le combat. Ce dévouement pouvait aller jusqu'au sacrifice suprême de leur vie : « [...] *Si leur chef périt de mort violente, ils partagent le même sort en même temps que lui, ou bien se tuent eux-mêmes* [...] » rapporte César (BG, III, 22) (LACROIX, 2003, p. 186). Si un noble salyen avait une suite de neuf cent « clients », en -123, si un petit roi aquitain comme le Sotiate *Adiatuanus* pouvait aligner six cent²¹⁴ « soldures », en - 56 (BG, III, 22), un

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

puissant roi helvète comme *Orgetorix* avait probablement plusieurs centaines de serviteurs armés à ses côtés, parmi « [...] *tous les siens, environ dix mille hommes, qu'il avait rassemblés de toutes parts* [...] », en – 58 (BG, I, 4)⁹⁴.

Pourtant, nous ne connaissons pas la valeur militaire de ces groupes, raison pour laquelle les nobles guerriers ont fini par recruter à leur solde des troupes mercenaires.

iii. Les mercenaires, des professionnels de la guerre loués à « prix d'or ».

Les mercenaires, qu'on ne parvient pas toujours à distinguer des troupes alliées, tant les définitions sont vagues - César emploie le terme générique d'*auxilia* -, permettaient aux armées antiques de suppléer à quelques-unes de leurs carences. Leur existence est révélatrice des difficultés que rencontraient les *civitates* : soupape de sécurité pour les unes, ils constituaient un danger pour la paix pour les autres.

Les troupes mercenaires, composées d'hommes de pied et/ou de cavaliers, étaient recherchées par toutes les armées antiques pour compenser la pénurie de soldats, ainsi que pour se procurer des troupes spécialisées pour tenir une fonction spécifique. Le besoin se faisait d'autant plus sentir dans les périodes où les conflits se répétaient à intervalles courts - et La Tène D fut de celles là -, obligeant les *civitates* à ne plus pouvoir compter sur leurs seules troupes « indigènes ». Cette spécialité était liée à l'emploi d'un type d'arme, qui apportait un peu de variété aux méthodes de combat en vigueur : disposer de cet appoint autorisait la mise en œuvre d'une tactique particulière. Aussi loin qu'on remonte dans le temps, les traces archéologiques d'un mercenariat celtique ne trouvent pas d'antécédent avant le –VIe/-Ve s. et les témoignages littéraires ne sont pas antérieurs à la bataille d'Himère, en –480, où ils figurent dans les effectifs de l'armée du Carthaginois Amilcar (HÉRODOTE, *Hist.*, VII, 165 ; DIODORE, *Bibl. Hist.*, XI, 1, 5). Un siècle s'écoule ensuite sans qu'il en soit plus du tout question, puis les mercenaires celtes réapparaissent dans les textes, en –369/68, autour du Syracusain Denys l'Ancien qui met sur pied un corps expéditionnaire pour venir en aide aux Lacédémoniens (XENOPHON, *Hel.*, VII, 20-22 ; DIODORE, *Bibl. Hist.*, XV, 70, 1) (KRUTA, 2000, p. 727 ; GOUDINEAU, 2007a, p. 96). Après cette date, c'est une constante de l'histoire où on les voit fréquenter tous les rivages méditerranéens ou peu s'en faut; on les signale ains en Italie, Sicile, Grèce, Egypte et Afrique. Selon l'historien Trogue-Pompée dont les écrits sont perdus mais dont nous connaissons l'essentiel par son abrégiateur Justin, « *aucun des monarques orientaux n'aurait engagé une guerre sans des mercenaires gaulois* » (JUSTIN, *Épît.*, 25, 2).

L'âge d'or du mercenariat celtique fut incontestablement le –IIIe s., puis un déclin en direction de l'étranger ou un repli sur les pays celtiques s'amorça dans la première moitié du –Ier s., après quoi une nouvelle étape s'ouvrit avec les guerres civiles des deux triumvirats (SZABO, 1997, p. 353, 356)⁹⁵. La Tène D2 les ramena en effet sur les théâtres d'opérations extérieurs, parfois dans des régions fort éloignées des rivages de la Méditerranée occidentale, tant leur réputation était grande auprès d'un certain nombre de dynastes orientaux : ainsi Hérode le Grand (-37/-4) qui régna par délégation sur la Palestine romaine comptait-il dans sa garde quatre cent guerriers gaulois antérieurement attachés à la personne de Cléopâtre. Ils exerçaient les fonctions de gardes du corps du

⁹⁴ Pour faire impression sur le tribunal, il se peut qu'*Orgetorix* avait aussi armé de simples paysans ou valets qui retournèrent ensuite à leurs occupations. Il était fréquent, à l'époque médiévale, et jusque sous l'Ancien Régime, que des nobles enrôlassent contre argent de simples figurants pour paraître aux « monstres » - revues militaires - auxquelles les convoquaient leur prince ou le roi.

⁹⁵ A cet égard, la thèse de doctorat de Lionel Pernet actuellement en cours de préparation et qui porte sur les auxiliaires et mercenaires gaulois aux –IIe/Ier s., est attendue avec impatience.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

prince et d'hommes de main occasionnels, exécuteurs des basses besognes (JOSÈPHE, *La Guerre des Juifs*, I, 20, 3 ; 22, 2 ; 33, 9).

Bien que le Romain méprisât le Gaulois mercenaire après les sacs de Rome puis de Delphes (GOUDINEAU, 1990, p. 31), et que les Grecs ne considéraient généralement pas mieux les mercenaires selon leur appartenance d'origine et le parti qu'ils embrassaient (PÉRÉ-NOGUÈS, 1999, p. 108, 113, 116, 119), les dures réalités de la guerre contre Carthage firent qu'ils durent se résigner à en enrôler dès la fin du –IV^e s./début du –III^e s., pour s'opposer aux entreprises de la métropole punique en Méditerranée occidentale (PÉRÉ-NOGUÈS, 1999, p. 111, 113, 116), et, à partir de la fin du –III^e s., pour contrer la menace mortelle représentée par Hannibal (POLYBE, III, 67; GOUDINEAU, 1990, p. 36).

De son côté, l'Africain ne demeura pas en reste et recruta des mercenaires ibères et gaulois pour ses propres besoins : c'est ainsi qu'il en opposa aux Romains à La Trébie (POLYBE, III, 73, 8), à Trasimène (POLYBE, III, 85, 5) et à Cannes (POLYBE, III, 117, 6). Contrairement à l'opinion exprimée par Jean-Louis Brunaux (BRUNAUX, 2004, p. 65), et me fondant sur le taux très élevé des pertes gauloises dans ces trois batailles rangées, je pense que la place de ces troupes au centre et en première ligne du dispositif africain révèle clairement qu'elles n'avaient d'autre valeur militaire que celle d'user l'adversaire et d'économiser les forces de l'infanterie lourde carthaginoise, qui donna le coup d'estoc final après que les lignes romaines fussent enfoncées et très affaiblies.

Plus tard, Caton s'employant à détruire la puissance militaire de Carthage, fit encore recruter des archers en grand nombre (GUITTARD, 1986, p. 59-60). *Marius* avait enrôlé des Ligures contre les Cimbres en vue de la bataille d'Aix, mais nous ne savons pas dans quel but, comment ni pourquoi (PLUTARQUE, *Vie de Marius*, XIX). Les Ligures avaient également tout intérêt à rejoindre les rangs romains, pour défendre leur sol sur lequel ces barbares avaient pénétré, et probablement commencé à razzier. En –78/7, Pompée enrôla aussi de nombreux cavaliers gaulois pendant sa campagne espagnole contre *Sertorius* (TASSAUX, 1996, p. 147). Ils venaient probablement pour faire aussi du butin.

Un siècle après Caton, les guerriers gaulois et germains prêts à se louer ne manquaient semble-t-il toujours pas, en particulier en Gaule de l'est (BG, V, 56, 2). En revanche, nous ne savons absolument pas s'ils s'enrôlaient en groupe ou individuellement. En –56, *Crassus* le jeune disposait d'*auxilia* dans son armée pendant sa campagne militaire en Aquitaine (BG, III, 20, 2; 24, 1; 25, 1); nous ne connaissons pas leur provenance⁹⁶ et nous ne savons pas depuis combien de temps ils y étaient. La même année, *Labienus* mena en pays trévire un raid profond avec une colonne armée qui ne comportait que de la cavalerie (BG, III, 11, 1); à cette date, nous savons que la cavalerie romaine n'était encore constituée que de troupes indigènes (HARMAND, 1967a, p. 50; *Id.*, 1982, p. 104-105).

Quatre ans plus tard, en –52, César fit appel à des auxiliaires éduens - cavaliers et voltigeurs - commandés par *Époredorix* pour sa campagne de Gergovie; nous ne savons

⁹⁶ Jacques HARMAND a émis l'hypothèse qu'elle était indigène (HARMAND, 1967a, p. 45); pour sa part, Christian Peyre pense que César aurait enrôlé des Boïens de Cisalpine dans son *exercitus* des Gaules (interview du 21 septembre 1992). Quant à Christian Goudineau, il émet l'hypothèse qu'il y avait des contingents de Gaulois du Midi dans l'armée romaine entre les deux conquêtes, et dans l'armée césarienne des Gaules (GOUDINEAU, 1990, p. 74). Sur la liste des auxiliaires gaulois de l'armée romaine : GOUDINEAU, 1990, p. 235 *sqq.*

pas s'il s'agissait de guerriers réguliers éduens ou de mercenaires étrangers à la cité, et à sa solde ou à celle du peuple qui les lui fournissait (BG, VII, 34, 1; 45, 10; 50, 1). La même année, il recruta des *auxilia* germanis, cavaliers et piétons, pour compenser ses pertes de la campagne précédente, et renforcer ses troupes à la veille d'entamer sa campagne décisive contre *Vercingetorix* (BG, VII, 13, 1; 63; 65, 4); il réitéra en -51, avec succès (BG, VIII, 10, 2; 13, 2; 36, 3-4).

Des Gaulois étaient en effet enrôlés pour une campagne déterminée (B.G., V, 5, 3-4), ou bien en vue d'accomplir une mission définie et donc de durée limitée (B.G., V, 65, 2-4), mais nous ne connaissons pas leurs conditions de recrutement et de service; certains - des Belges - se dédommageaient en faisant du butin sur l'ennemi parce qu'ils n'étaient pas payés par leurs employeurs (B.G., VI, 34, 8-9 ; 35, 1-4). Il est possible que le contrat d'engagement en disposait ainsi, mais nous ne le savons pas.

Les mercenaires gaulois au service de l'*exercitus* césarien n'étaient pas gens toujours très sûrs, rappelant par là certains des comportements déviants observés pendant la première guerre punique (-264/-241), par leurs grands anciens, qui s'illustrèrent de facheuse manière dans les rangs de leurs employeurs carthaginois puis romains (POLYBE, I, 77, 4 ; II, 7, 5-11). En -58, la cavalerie éduenne commandée par *Dumnorix* fit ainsi sécession en plein combat, surprenant César (BG, I, 18); c'est peut être en souvenir de cet épisode que le proconsul fit démonter ses cavaliers auxiliaires gaulois lors de l'entrevue qu'il eut avec Arioviste (BG, I, 42). En -53, les cavaliers gaulois de *Labienus*, assiégé par les Trévires dans ses quartiers d'hiver, ne se montraient pas plus sûrs (BG, VI, 7). Les choses se passèrent mieux, semble-t-il, en -51, lors de la campagne contre les Bellovaques : la coopération inter-armes entre *auxilia* gaulois et *auxilia* germanis en sortit renforcée (BG, VIII, 10, 2), peut être parce que ces différentes composantes de l'armée romaine avaient fini par apprendre à mieux se connaître au fil des campagnes militaires en Gaule.

A contrario, à l'été -49, César, en enrôlant des archers rutènes pour le siège d'Ilerda, me conforte absolument dans l'idée de l'excellence de ce corps particulier, qu'il avait pu voir à l'œuvre dans l'armée de *Vercingetorix* (BG, VII, 31), après le siège d'*Avaricum*, en -52. La persistance de forts contingents de cavaliers gaulois dans les rangs des protagonistes de la Guerre Civile, de -49 à -31 (TASSAUX, 1996, p. 147-149), conforte cette impression de professionnalisme de ces Armes «tactiques» gauloises. Le guerrier défunt découvert dans un puits au Sénat, dans la capitale parisienne, dans un ensemble clos de La Tène D2b, en est une parfaite illustration (POUX, 1999).

Depuis -369 et l'affaire de Corinthe, les Celtes avaient acquis auprès des Grecs la réputation d'être maîtres *ès-harcèlement* et celle-ci ne les avait plus quittés (COLLIN-BOUFFIER, 1999, p. 62-63, 67-68; PÉRÈ-NOGUÈS, 1999, p. 114).

En une période troublée comme celle de La Tène D finissante, beaucoup de ces mercenaires devaient être à la solde des représentants des classes dirigeantes qui s'étaient constitué des gardes personnelles pour assurer leur sécurité, et s'assuraient le contrôle du territoire sur lequel ils régnaient. Les divisions entre partis, dénoncées par César, ne devaient pas rester purement verbales (v. *supra*, I, A, 1, b : La violence interne). Il y avait peut être parmi ces mercenaires d'anciens militaires, proscrits par leurs *civitates*, reconvertis en entrepreneurs d'armes, et qui agissaient pour leur propre compte, alternant campagnes militaires et activités de banditisme dans les campagnes. Les plus forts, comme *Vercingetorix* qui passa peut-être un temps de sa vie par cet état, ont pu être tentés de s'emparer du pouvoir à leur profit (v. *infra*).

La présence de mercenaires gaulois dans les armées des nobles avant -57, ressort en effet indirectement du passage de César (BG, II, 1, 4; trad. CONSTANS) dans lequel il est écrit : « [...] ils [les Belges] recevaient²¹⁷ aussi des avances de plusieurs personnages qui –

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

le pouvoir se trouvant généralement en Gaule aux mains **des puissants et des riches qui pouvaient acheter des hommes** - arrivaient moins facilement à leurs fins sous notre domination [celle de Rome représentée par César] ». C'était donc une habitude bien gauloise, lointaine héritière des « *Gésati* » (LACROIX, 2003, p. 74), comme l'exprime clairement un autre passage du *De Bello Gallico* : parmi les troupes gauloises taillées en pièce par le légat *Sabinus* chez les Unelles, en -56, quelque part dans le Cotentin, (BG, III, 17, 1; 19, 4), il y avait « *une multitude considérable [...] venue de tous les coins de la Gaule, gens sans aveux et malfaiteurs que l'espoir du butin et l'amour de la guerre enlevaient à l'agriculture et aux travaux journaliers* » (BG, III, 17, 4; trad. CONSTANS). Ces gens ne pouvaient être que des mercenaires, tout comme l'étaient les Aquitains enrôlés par *Vercingetorix* en -52 (BG, VII, 31, 5), et les guerriers recrutés en -51 par le Sénon *Drappes* et le Cadurque *Lucterios*, lui-même ancien lieutenant de *Vercingetorix* à *Alesia* (BG, VIII, 30, 1).

Il est possible que tout ou partie des cavaliers de l'Eduen *Dumnorix* (BG, I, 18, 5) et de l'Atrébate *Commios* (BG, IV, 45, 1) étaient des mercenaires à la solde de ces deux chefs gaulois : la forte ascendance personnelle qu'ils semblent avoir exercé sur leurs hommes, était tout à fait suffisante pour assurer la fidélité et la discipline de ceux-ci.

Dans bien des cas, les chefs mercenaires devaient bénéficier de la tolérance ou de la complicité de certaines autorités, et, dans les zones rurales où ils auraient été installés pour faire face à une menace, profiter de l'impuissance des victimes sans défense, dont on a vu qu'elles ne possédaient pas ou peu d'armes, et vivaient dans des fermes faiblement ou pas défendues (MALRAIN, MATTERNE, MÉNIEL, 2002, p. 140, 144-155). Le mercenariat celtique semble avoir été intégré à une économie de prédation prenant, selon les époques et les lieux, la forme de brigandages, de pillages (*razzias**), et, sur les rivières et le long des côtes, de pirateries. Si, sur ce dernier point, nous ne sommes pas documentés, nous le sommes en revanche pour le reste. On se remémora en effet que, dans le grave conflit qui les opposait dans la décennie -60, Arvernes et Séquanes avaient fait venir quinze mille Germains mercenaires sur leur sol, puis ce nombre était passé à cent vingt mille, rendant en -58 la situation explosive, totalement incontrôlable (BG, I, 31, 4). Cela ressemble fort à une migration définitive, ou passant comme telle.

S'agissant des Séquanes, j'émetts l'hypothèse que leurs capacités financières avaient été amenuisées par leur guerre contre les Eduens : traversant une crise financière, ils auraient alors cédé ou concédé des terres - et peut-être des *oppida* - aux Suèves à titre de paiement d'arriérés de solde. Car il importe d'avoir à l'esprit que la location de ces troupes supplétives coûtait extrêmement cher en or à leur employeur, comme Christian Goudineau l'a montré pour la période de La Tène C à partir d'exemples tirés d'événements survenus en Macédoine, Illyrie, Asie, Grèce, Cisalpine et Transalpine (GOUDINEAU, 2007a, p. 101-107). Bien que nous ne soyons pas documentés sur les clauses financières des contrats de mercenariat à La Tène D, comme nous le sommes pour la période précédente, il est peu probable que les prix aient été revus à la baisse en quelques générations, et, les Séquanes qui avaient des ambitions qui dépassaient leurs moyens, ont dû se faire piéger, devenus incapables d'honorer leurs engagements contractuels. Mals contrôlés par leurs commanditaires, qui de surcroît étalaient au grand jour leurs divisions, les mercenaires suèves auraient alors cessé d'être conciliants avec leurs employeurs discrédités, et, profité de leurs dissensions pour leur imposer la loi du plus fort. De plus, si comme le dit *Diviciacos* à César, Arioviste prit aux Séquanes un tiers de leur territoire et commença à en expulser ses légitimes habitants, c'est peut être en raison même de ses effectifs, qui auraient atteint et dépassé le tiers des troupes indigènes séquanes. Ces événements ne²¹⁸ sont pas sans rappeler un précédent qui

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

s'était produit en Italie à la charnière des -IVe/-IIIe s : une armée gauloise avait tenté d'obtenir des Étrusques l'enrôlement comme mercenaires, et une part de leur propre territoire pour s'y s'installer. En gens avisés, les Étrusques, prudents, déclinèrent l'offre parce que « *chacun redoutait de se donner comme voisins des hommes d'une nation si sauvage* » (TITE-LIVE, X, 10, 6-12). Les Séquanes n'eurent pas cette sagesse.

Hors mis le cas Suève, on ne s'est jamais posé la question de savoir pourquoi il y avait des troupes mercenaires en Gaule; le phénomène a du reposer sur des causes profondes, et j'oserai, pour ma part proposer trois explications, la première d'ordre politique, la deuxième de nature économique, la troisième d'ordre militaire.

En premier lieu, la fin des royautes en Gaule et l'apparition de régimes oligarchiques a du contribuer à créer une forte instabilité politique dans de nombreuses *civitates* (LEWUILLON, 2002). Les crises politiques à répétition qui ont accompagné la structuration des *civitates* et leur évolution (FICHTL, 2006, p. 44 *sqq.*) ont pu conduire des *equites* et leurs serviteurs, opposants aux pouvoirs émergents à un exil forcé. *Vercingetorix*, avec ses démêlés familiaux, pourrait être de ceux-là, du moins dans la phase initiale de sa démarche (DEYBER, 2002).

En deuxième lieu, il est possible que les détenteurs de terres, sur lesquels reposait en partie l'appareil militaire de chaque peuple, aient subi les effets pernicioeux d'un endettement excessif avec des guerres à répétition qui ponctionnaient leur trésor. Une mauvaise récolte consécutive à un événement climatique a pu faire chavirer le fragile équilibre, et ruiner de nombreux petits propriétaires. Contraints et forcés, incapables de rembourser leurs dettes par leur travail habituel, ou de fournir les contributions exigées pour financer l'effort de guerre de leurs cités, ils seraient entrés dans la clientèle des nobles, vouant leur personne comme gardes du corps et hommes de main. D'autres auraient pris le parti de s'enfuir de leurs terres pour se constituer en bandes armées, dans des lieux écartés, se vendant alors au plus offrant.

En troisième lieu, l'efficacité individuelle du guerrier gaulois concurremment à l'affaiblissement de l'appareil militaire traditionnel des peuples depuis l'arrêt des migrations, a pu constituer un facteur favorable au développement d'un mercenariat, cette fois dans une version locale. Les gens trouvant à s'employer sur place car la demande aurait dépassé l'offre, ces guerriers de fortune n'auraient plus été obligés de quitter le sol de la Gaule pour assurer leur subsistance, comme ils le faisaient deux siècles et demi plus tôt.

Dans tous les cas, la présence de mercenaires dut avoir pour conséquence d'aggraver les troubles nés des difficultés évoquées, et fausser le fonctionnement normal du système politique des *civitates*, quelle que fut l'équipe - roi ou magistrats - ou le parti au pouvoir.

Par ailleurs, la participation des Gaulois à des entreprises guerrières étrangères en qualité de mercenaires n'a pas eu l'impact qu'on s'attendrait à trouver dans leurs conceptions guerrières. Si l'on se fonde sur ce que nous rapporte César en -57, ils n'ont strictement rien appris de l'art des sièges ou ils ont tout oublié depuis le temps où ils étaient en Méditerranée (BG, II, 12, 50 ; 30, 58). Non seulement ils sont battus dans une guerre de siège - sauf à Gergovie mais c'est l'exception qui confirme la règle -, mais ils ne tiennent pas contre l'armée romaine dans une bataille rangée, ce qui est révélateur d'une certaine méconnaissance de l'art militaire romain. J'écris « certaine » car quelques-uns avaient pu acquérir cette connaissance sans être ensuite en capacité de la restituer dans leur cité. La dispersion leur réussit mieux (LACROIX, 2003, p. 148 - 149).

En fait, tout semble s'être passé comme si ces générations de mercenaires n'avaient tiré aucun enseignement de leur temps de ²¹⁹service auprès des tyrans grecs, des

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

princes hellénistiques, et des généraux de la République romaine. Pourquoi? Tout simplement je pense, parce qu'ils n'éprouvaient pas le besoin d'apprendre autre chose que ce qu'ils savaient faire, ils n'imaginant jamais que cela pourrait leur servir un jour. Il n'existait pas d'école de guerre, rappelons-le-nous, donc tout le savoir accumulé par une personne au cours d'une vie, s'évanouissait une fois celle-ci disparue.

4. La chaîne hiérarchique et la transmission des ordres.

Au travers des textes, le processus de décision et de transmission des ordres, compte-rendus et rapports, est difficile à identifier et encore plus à suivre. Les armées antiques ont fonctionné comme toutes les armées jusqu'à la mécanisation du champ de bataille, à partir du milieu du XIXe siècle. Les armées gauloises n'ont bien évidemment pas fait exception à cette règle.

a. La chaîne de commandement.

Quand, au sommet de la pyramide hiérarchique *Ambiorix*, *Drappes*, *Indutiomaros*, *Lucetios*, *Vercingetorix* et *Viridovix* - pour ne prendre que quelques-uns des chefs de guerre les plus connus - donnaient des ordres (DEYBER, 2002, p. 261, 265-266), ceux-ci redescendaient jusqu'au niveau des guerriers de base selon une chaîne de commandement dont nous devinons l'existence, mais que nous sommes incapables de reconstituer. J'ai souligné le fort contraste qui existait entre, d'une part l'armée d'*Ambiorix* où tous les ordres étaient parfaitement exécutés, et, d'autre part celle de *Vercingetorix* où la situation était nettement moins brillante en raison même de son gigantisme et des conditions dans lesquelles elle s'était constituée. Pendant tout le temps que dura la bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Wellington qui commandait en chef aux Anglais et aux Prussiens coalisés se déplaça à cheval accompagné de quelques hommes munis de trompettes d'un bout à l'autre du champ de bataille, encourageant les uns ici, admonestant les autres là, donnant à tous les ordres appropriés alors que Napoléon Ier, lui, restait engoncé en arrière d'où il ne voyait rien du désastre en cours; on sait ce qu'il advint. C'est peut être pour être resté enfermé dans son *oppidum* alisien, alors que César se déplaçait sur le front de ses troupes, que *Vercingetorix* perdit la dernière bataille d'*Alesia* (BG, VII, 85-88). A travers toute l'histoire, une armée bien commandée et entraînée, où chacun est à sa place et sait ce qu'il a à faire, n'a jamais besoin que ses chefs emploient des mesures coercitives contre la troupe pour la faire agir; c'est quand se passe le contraire que les désertions se produisent et que la déconfiture arrive (DEYBER, 2002, p. 264-265 et v. *infra*).

b. La transmission des ordres.

Sur le terrain, les ordres pouvaient être transmis à la voix, au geste, au fanion ou à l'aide des enseignes rutilantes (v. supra, I, B, 2, a : Le culte des *insigna* et des *signa*), mais très vite il devenait impossible de s'en servir et de les visualiser, après que la mêlée avait été engagée. Il importait donc au chef de se faire entendre de ses guerriers en utilisant d'autres voies, et je pense que c'est là que devaient intervenir les **trompettes de guerre** qui, comme les enseignes, ont pu être démontables pour faciliter leur transport pendant le déplacement des troupes (GOUDINEAU, 1990, p. 271). S'il ne fait pas de doute que ces aérophones au son aigu accompagnaient les danses armées et les défilés triomphaux⁹⁷ qui encadraient les hostilités proprement dites, ils contribuaient fortement au tintamarre du champ de bataille. Aux dires de Tite-Live, le son de ces trompettes « *spéciales et barbares* » (DIODORE, *Bibl. Hist.*, V, 30) glaçait d'horreur les combattants

⁹⁷ Une scène du chaudron de Gundestrup représente une manifestation de ce genre.
Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).
Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.
Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,
28 rue Serpente
75006 PARIS
01 53 10 57 47

romains (*Hist.*, XXXI-XXXII), car, cette fois selon Polybe, « la quantité de cors et de trompettes était incalculable et il s'y ajoutait une si vaste et si forte clameur et toute cette armée poussant en chœur son chant de guerre que non seulement les instruments et les soldats, mais encore les lieux environnants qui en répercutaient l'écho paraissaient donner de la voix » (*Hist.*, II, 29, 68). Cette forte impression a été confirmée par César un siècle et demi plus tard, où ces *tubae* sont signalées à *Alesia* ; le tumulte, je l'ai dit, y atteint son comble après l'arrivée de l'armée de secours (*BG*, VII, 80, 4 ; 81, 2 ; 84, 4 ; 88, 2). Par comparaison, jusqu'à la mécanisation des armées, l'exercice des mouvements sur le terrain s'effectuait à la trompette pour un bataillon d'infanterie de trois cent à six cent hommes (MAC NEILL, 1992, p. 177). Nous ne savons pas combien de trompes comptait une unité gauloise aux contours mal définis, mais il devait y en exister un très grand nombre sans quoi les auteurs anciens n'auraient jamais rapporté les scènes que je viens de citer. Nous ignorons si elles étaient groupées autour des hautes autorités, ou si elles étaient réparties au sein des unités, autour des plus petits chefs. On trouve de nombreuses représentations du carnyx sur des monnaies gauloises et monnaies romaines républicaines, plus rarement sur des reliefs sculptés, mais les vestiges matériels proprement dits de ces cors sont rares, et ceux de Tintignac sont assurément les plus beaux exemplaires qui n'aient jamais été découverts à ce jour (HOMO-LECHNER, VENDRIES, 1993, p. 27-33; 34-36, fig. 22-38; MULLER, 1995, p. 95-97; 101-104, fig. 2-9; AMY 1962; LACROIX, 2003, p. 164; et v. *supra*). Sur certains monnaies, on voit un carnyx aux mains d'un cavalier ou d'un guerrier juché sur un char gaulois, ce qui me conforte dans l'idée que, comme dans la cavalerie d'Ancien Régime ou celle des guerres européennes du XIXe s., des hommes dont c'était la mission se déplaçaient de point en point sur le champ de bataille pour diffuser les ordres au son des trompettes. Compte tenu de la taille des armées gauloises de La Tène D, je ne vois pas comment il aurait pu en être autrement. La trompette était également utilisée, par le ministère de hérauts (v. *supra*) pour diffuser l'ordre de mobilisation et la convocation des guerriers au conseil armé (*BG*, VIII, 20).

5. Les non combattants et leur place dans le fait guerrier.

Suiveurs et commerçants, femmes, enfants, vieillards et malades, apparaissent au fil des récits tantôt utiles, parfois indésirables, souvent victimes de la fureur humaine. C'est à la femme que les textes font la plus grande place.

Les traits de la femme gauloise de La Tène D nous sont connus par des textes de César, Diodore, Strabon et Plutarque, tous plus ou moins inspirés de l'œuvre perdue de Posidonios (PELLETIER, 1984, p. 11 *sqq.*). Le tableau que ces auteurs brossent de la femme gauloise n'est pas très différent de celui de la femme grecque classique, il peut donc parfaitement s'agir d'un *topos* (DELAVAUD, 2000, p. 806-815). Au rayon des qualités, la femme est dépeinte comme étant une personne vaillante, courageuse dans l'adversité, et n'hésitant pas à faire le coup de poing quand la situation l'exige (PLUTARQUE, *Vie de Marius*, 19, 9). Quelques-unes participent, en des occasions importantes, aux affaires publiques (PLUTARQUE, *Les vertus des femmes*, X; STRABON, IV, 4, 3; v. *supra*, I, B, 1, b : La composition du conseil), interviennent dans les conflits en faveur de la paix (*BG*, II, 13, 3), ou sont prises à témoin des décisions de combattre prises par les hommes (*BG*, VII, 66, 7); il s'agit probablement là de femmes issues des classes dirigeantes, qui ont quelque influence sur la vie de la cité. Elles sont aussi présentes dans la religion en leur qualité de prêtresses, prophétesses et devineresses; en outre, de nombreuses divinités portent des noms féminins (v. *supra*, I, B, 1, b : Les aspects religieux d'une campagne militaire; 2, b : cultes militaires et divinités

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

guerrières), ce que l'archéologie de ces trente dernières années confirme amplement (Exposition Bibracte 2006, p. 17-18). Mais cette vision est trompeuse car, à la différence des hommes dont les patronymes sont passés à la postérité, les femmes sont innommées. Seuls les noms de trois personnages féminins historiques ont eu l'honneur d'être immortalisés dans les textes : la Galate *Chiomara* à La Tène C2, les reines bretonnes *Boudicca* - qui fut une véritable femme guerrière - et *Catimandua* au milieu du I^{er} s. ap. J.-C. (KRUTA, 2000, p. 541, 486). Ce sont là des maîtresses femmes, dont l'histoire exceptionnelle ne parvient pas à atténuer l'effacement de toutes les autres, personnages de condition plus modeste dont le souvenir de quelques noms nous est parvenu, pour l'époque de La Tène D, grâce à l'archéologie (Exposition Bibracte 2006, p. 5, 17-18). Chez les Helvètes, les femmes comptent effectivement dans les effectifs du peuple au même titre que les guerriers, mais elles sont recensées à part, avec leur progéniture et les vieillards (BG, I, 29, 1). Pourvoyeuses incontournables de guerriers et auxiliaires indispensables des hommes au travail (Exposition Bibracte 2006, p. 14), elles font partie des biens précieux qu'on met à l'abri pendant la bataille, avec le butin, les vieillards et les enfants, pendant que les hommes luttent au corps à corps (BG, II, 16, 5; 28, 1; V, 3); cette mesure de précaution était en vigueur depuis au moins la fin de La Tène C2 dans les armées gauloises (POLYBE, XXII, 20), dont on constate qu'elle fut pratiquée également par les Suèves (BG, IV, 19, 2).

Par ailleurs les femmes, à tout le moins celles qui étaient issues des classes supérieures de la société, rentraient dans les stratégies d'alliances développées par les nobles Gaulois : c'est ainsi que le chef éduen *Dumnorix* épousa la fille de l'Helvète *Orgetorix* et remaria sa mère à un noble biturige (BG, I, 3, 5; 9, 3; 18, 7). Mais ceci ne saurait oublier que dans la vie privée, les femmes restaient dépendantes à l'égard des hommes dont elles n'étaient que les auxiliaires anonymes (BG, I, 3, 5; 18, 6-7; 19, 1, 3; VI, 19, 3), tout comme l'étaient d'ailleurs leurs cousines de Bretagne insulaire (BG, V, 14, 4) et de Germanie (BG, VI, 21, 5; 26, 3). Si l'homme dont elles dépendaient pour leur survie disparaissait, alors leur sort à la guerre n'était jamais enviable, comme l'illustrent de nombreux exemples.

Au registre guerrier, en effet, la femme est toujours un être inutile, du reste parfaitement avisé du sort qui est le sien en cas de défaite, et par suite, adversaire de la guerre dans laquelle elle n'a qu'une participation limitée et anecdotique (BG, I, 51, 2; VII, 14, 10; 47, 5. Sur l'interprétation particulière de l'épisode de Gergovie : v. GUIGNARD, 1994, p. 132-133). C'est peut être en ce sens qu'il faut interpréter le rôle des femmes manifestant en des circonstances dramatiques un rejet des désastres provoqués par les hommes (BG, VII, 26, 3-4; 47, 5-6), à l'opposé de toute la tradition antique sur la participation au combat de la femme barbare. Quand le rapport de forces bascule sur le champ de bataille au détriment de leur camp, les femmes sont abandonnées avec leurs enfants par les leurs dans la fuite (BG, IV, 14, 5). Au début du siège d'*Alesia*, les femmes mandubiennes ont été expulsées sans ménagement hors de la place avec les vieillards, les malades, les enfants, et furent condamnées à périr d'une mort honteuse dans des conditions lamentables entre les lignes ennemies (BG, VII, 78; sur l'interprétation de cet épisode : DEYBER, 2008 et v. infra). L'affaire dut marquer les contemporains car, en -51, « *les chefs des Bellovaques* [leur armée était au contact de l'*exercitus* césarien], *craignant un siège semblable à celui d'Alesia, renvoient nuitamment ceux qui sont âgés ou faibles ou sans armes, et tous les bagages avec eux* » (BG, VIII, 14); l'opération se déroula sous le contrôle de l'armée bellovaque, qui dressa un rideau armé entre la colonne des partants et les premières lignes ennemies. Les femmes, sans ces précautions, qu'elles fussent gauloises,²²² germanes ou bretonnes, c'est au pire un

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

massacre qui les attendait (BG, VII, 28, 4; 47, 5), et leur statut de femme ou de fille de roi ne les protégeait absolument pas du glaive (BG, I, 53, 4); au mieux, c'est la captivité et l'esclavage qui leur étaient offertes (BG, I, 51, 2; IV, 14, 5; VII, 14, 10), dont rares sont celles qui parvenaient à se libérer (BG, IV, 14, 5). Il fallait donc une force de caractère certaine pour affronter toutes ces tribulations.

6. Les honneurs ou l'opprobre : récompenses et sanctions.

Nous ne savons pas comment étaient honorés les guerriers qui s'étaient distingués au combat. Nous sommes en revanche mieux renseignés sur le sort qui était réservé à ceux qui défilaient.

a. Les honneurs.

Il est possible que **les guerriers victorieux** de leur adversaire recevaient pour récompense, et en reconnaissance de leurs bons et loyaux services, une part du butin prélevé sur le vaincu - matériel, prisonniers, terres -, des décorations sous forme de colliers - torques -, des bracelets, des fibules et, pour leurs chevaux, des phalères (KRUTA, 2000, p. 843, 776). On ne peut pas écarter qu'ils recevaient aussi en cadeau, de la main même de leurs chefs, des armes d'honneur au fourreau richement ouvragé, dont l'archéologie témoigne depuis les remarquables travaux entrepris par André Rapin et son équipe (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 65), mais sur lesquels les textes sont muets (KRUTA, 2000, p. 625). C'est peut être à cette occasion qu'avaient lieu ces fameux banquets dont nous parlent les sources écrites, et que met en lumière l'archéologie des vingt dernières années. Le tout devait s'effectuer selon une hiérarchie des valeurs codifiée qui nous est totalement inconnue en raison de l'indigence de notre documentation, mais dont il serait étonnant qu'elle n'ait pas existé, comme en Grèce et à Rome (GARLAN, 1972, p. 49-51).

b. L'opprobre.

A l'opposé des guerriers courageux et vertueux, il y avait **les déserteurs**. Les témoignages ne manquent pas, les causes sont entendues et les moyens de lutte sont également connus. La désertion a toujours constitué une plaie dans toutes les armées, à toutes les époques de l'Histoire, en temps de guerre plus encore qu'en temps de paix. Les exemples abondent de -58 à -52 mais il va de soi que la situation devait être identique un siècle avant, au tout début de La Tène D. César réserve aux déserteurs les termes de *desertor* (BG, VI, 23, 8) pris dans le sens de « **traître** » à son camp. Dans un cas, il utilise le terme de *fugitivus* (BG, I, 23, 2) mais cette occurrence vise exclusivement des esclaves fugitifs qui, en -58, abandonnent leur maître - pas forcément par lâcheté mais par désir de recouvrer leur liberté perdue -, un décurion de la cavalerie gauloise de César du nom de *L. Aemilius* - vraisemblablement gaulois -, pour se réfugier dans le camp helvète où nous ne savons pas quel sort leur est ensuite réservé. Il est difficile d'interpréter la désertion comme une **trahison**, nous ne savons pas quelle idée les hommes et tout particulièrement les chefs s'en faisaient. Si tant est que la notion eut existé chez les Celtes, nous ne sommes pas exactement documentés sur les circonstances dans lesquelles elle s'exprimait, ni si elle faisait l'objet de sanctions au sens où nous l'entendons.

En revanche, César n'emploie jamais les autres mots du vocabulaire comme *transfuga* ou *defector*. Les textes ne nous parlent jamais de désertions individuelles, dont on pressent seulement l'existence (BG, I, 27; VII, 14, 9; 72, 1). Plus fréquemment, les désertions sont le fait de groupes constitués, qui quittent le camp ou le champ de bataille sous la conduite de leur chef (BG, ²²³I, 18, 10; II, 24, 4), comme au Moyen-

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Âge. L'Eduen *Dumnorix* était un habitué du genre - comme le seront plus tard *Eporedorix* et *Viridomar* -, mais je pense que dans son cas, il faut plutôt parler de défection plutôt que de désertion (BG, I, 18, 10; V, 7, 5, 7).

Les causes de la désertion sont sans aucun doute très diverses. Elle était très certainement liée au mode de recrutement par force ou par duperie; par exemple, parmi les recrues du corps de bataille de *Vercingetorix*, beaucoup marchèrent à contre-cœur comme cela ressort des mobiles de la discipline appliquée sans état d'âme dans cette armée (BG, VII, 4, 9-10). Certains individus engagés contre leur volonté, ne pensaient qu'à fuir à la première occasion un métier ou un service pour lequel ils n'avaient aucune appétence. Les occasions de disparaître en campagne ne manquaient pas; après quelques mois de service, la nostalgie du pays pouvait devenir tout simplement difficile à supporter, ou un autre chef pouvait proposer des conditions financières et matérielles meilleures que celles du moment. Les facteurs dissolvants du champ de bataille aussi ont du faire leur œuvre, et pousser les esprits les plus fragiles à la fuite dans un mouvement de panique (GAMBIEZ, 1970, p. 94 *sqq.*).

Toutes ces raisons ont conduit à une volonté de lutter contre le phénomène qui ne devait pas être négligé, notamment en raison des répercussions morales qu'il pouvait engendrer sur la population civile (DEYBER, 2008). D'où l'usage d'un ensemble de mesures légales, pénales et coercitives, comme la mise au ban de la société par l'excommunication druidique (BG, VI, 13, 6-7) (BRUNAU, 2006b, p. 252), le recours aux supplices corporels (BG, VI, 16), un arsenal juridique que complétait avantageusement la prise d'otages « garants contraints », ces non libres conformément à la tradition celte (BG, VII, 4, 7; 7, 2; 55, 6; 63, 3; 64, 1). La désertion « sous l'ennemi » était en outre punie de mort : *Dumnorix* perdit sa vie pour avoir sous-estimé cette règle (BG, V, 7, 5-7), car César comme *Vercingetorix* ne tolérait pas la désertion dans ses rangs (BG, I, 27; BC, I, 61, 3). Nous ne savons pas quel était l'effet exact de cette législation aux implications sévères. Nous ne savons pas non plus si la prononciation des sanctions était démultipliée dans la hiérarchie militaire, et si les punis ou les condamnés pouvaient faire appel de la décision. Il est clair, en tout cas, que l'état du moral était déterminant.

Bon nombre de ces sanctions ne devaient pas uniquement s'appliquer aux déserteurs, mais elles devaient frapper aussi **les soldats qui avaient accompli un écart dans leur conduite**, tant à l'assemblée, au camp, à l'exercice, à l'entraînement, qu'au combat. L'inobservation ou la négligence dans l'exécution d'un ordre ou d'une consigne, l'abandon de poste ou d'arme devaient être particulièrement sanctionnés. Dans le milieu guerrier de La Tène D où l'action de groupe était devenue prépondérante par rapport aux comportements individualistes de La Tène ancienne et moyenne, tout manquement, toute entrave à la participation au corps civique devait être lourdement sanctionné. C'est probablement dans cet esprit qu'était prononcée la peine maximale et capitale qui frappait tous ceux qui ne se présentaient pas à la convocation de l'assemblée armée, ou qui y arrivaient en retard. Si tout le monde se comportait en irresponsable, cela pouvait mettre gravement en péril l'existence même du groupe humain. Si quelqu'un portait un tort quelconque à l'armée ou semait le désordre dans le camp, il s'exposait, je pense, à une peine lourde pouvant aller jusqu'à la mort.

Cela pouvait concerner aussi **les concitoyens non combattants**, et c'est comme cela que j'ai interprété l'épisode de l'expulsion des Mandubiens de leur *oppidum* d'*Alesia*. Leur état psychique rendu fragile par l'inaction conjointement aux effets dissolvants de la peur, avaient probablement poussé certains à exprimer précocement des échos défaitistes, au point que leur expulsion était devenue

antique (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 1, p. 491; COUVENHES, 2005, p. 442). On expulsa donc de l'*oppidum* les malades et les gens âgés jugés inaptes au combat et, de la même manière, on chassa les Mandubiens avec femmes et enfants, condamnant tous ces gens à une mort lente puisque César refusa de les accueillir dans ses lignes (BG, 7, 78, 1, 3-4)⁹⁸. Les chefs gaulois qui formaient le conseil de l'armée de *Vercingetorix* n'avaient pas pris la précaution de les évacuer avant la fin de l'investissement d'*Alesia* (REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 1, p. 492), une mesure de sagesse dont ont su s'entourer en revanche, en -51, les chefs bellovaques à la veille d'entamer le combat contre César (BG, VIII, 14). Pour autant, les chefs gaulois de l'état-major de *Vercingetorix* avaient-ils commis une erreur ? Ces nobles *equites* n'étaient-ils pas persuadés que la campagne allait être courte ? Mais il y a aussi une autre explication à ce drame, à mes yeux historiquement plus vraisemblable. Elle m'est fournie par Nicolas Machiavel. Dans un passage du Livre VII de « *L'Art de la Guerre* », il met en garde le commandant d'une ville assiégée contre l'influence déstabilisatrice que peut avoir la population civile de cette ville sur l'organisation de sa défense et son fonctionnement. Ainsi, il écrit : « *Les femmes, les vieillards, les enfants et tous les gens hors de service* » sont potentiellement un ferment de désordre, il faut les tenir « *renfermés dans leur maison [...] afin qu'ils laissent la place libre à tous les jeunes gens en état de porter les armes* » (MACHIABEL, 1591, éd. 1991, p. 239-244). Il est donc plausible que les Mandubiens payèrent collectivement de leur vie le non-respect de quelque consigne donnée par leurs autorités, ou bien qu'ils furent punis pour avoir fomenté un mouvement séditieux, ou bien encore qu'ils furent sanctionnés pour avoir contribué à diluer le moral des troupes assiégées et émoussé leur esprit de résistance. *Vercingetorix*, je l'ai souligné, ne se laissait pas émouvoir par les faibles. C'était un chef de guerre sans compassion, qui infligeait des peines sévères à ceux qui contrevenaient à ses ordres, ambiance que ses contemporains paraissent avoir eu eux-mêmes des difficultés à assimiler (BG VII, 14, 9 ; 72, 1) (DEYBER, 2002, p. 261). De surcroît, il devait avoir en mémoire un épisode qui s'était déroulé pendant le siège d'*Avaricum*, au début de l'année. Analysant la situation, les guerriers bituriges avaient envisagé d'abandonner nuitamment la ville et sa population civile pour rejoindre les forces de *Vercingetorix* cantonnées à peu de distance, et continuer la lutte. Les femmes, rameutées et voyant que leurs conjoints s'apprêtaient à les abandonner et restaient sourds à leurs appels à la pitié – elles savaient parfaitement quel sort allait être le leur : au pire le viol et l'esclavage, au mieux la mort –, se mirent à pousser des cris et à alerter les Romains dans l'espoir qu'ils s'opposeraient à cette manœuvre (BG, VII, 26, 3-5). De fait elle échoua, mais ce fut un très mauvais calcul pour ces dames car peu de temps après, elles périrent sous le glaive des légionnaires qui n'en eurent cure et massacrèrent tout le monde, faisant 40000 morts, civils et combattants (BG, VII, 28, 3-5). Quoiqu'il en fut à *Alesia*, l'absence de traces archéologiques de cet épisode tragique laisse la question ouverte (DEYBER, 2008).

Les mercenaires fautifs, en ce qui les concerne, s'exposaient quant à eux, au mieux à n'être pas payés, ou bien à se voir relevés d'une part de leur solde, ou bien à être licenciés, au pire à être privés de leur liberté et vendus comme esclaves. Ce n'est toutefois qu'une hypothèse car nous ne sommes absolument pas documentés sur ce point.

⁹⁸ Tradition solidement ancrée dans des armées pratiquant une guerre totale jusqu'en plein XXe s., ainsi qu'on le vit encore pratiquer en Chine en 1948. Cette année là, les communistes chinois qui assiégeaient plusieurs villes mandchoues tenues par les nationalistes, affamèrent les civils rejetés par leur camp entre les lignes, pour obliger les militaires à capituler (CHAN ~~2013~~ HALLIDAY, 2006, p. 343 s.).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

C). Un facteur d'efficacité ou de faiblesse : le moral.

Au stade où nous sommes parvenus dans cette étude, la mobilisation des armées et les problèmes du personnel guerrier nous sont maintenant suffisamment connus pour qu'il ne soit pas nécessaire de développer plus encore. Je rappelle simplement qu'il y avait des chefs qui, comme *Ambiorix*, commandaient à une petite armée de *civitas* somme toute classique, qui ne devait guère excéder dix à quinze mille hommes avec ses supplétifs, alors que *Vercingetorix* - cas unique - passa très rapidement de ce stade premier (BG, VII, 4 ; 31) à une énorme armée de manœuvre composée de contingents recrutés dans toutes les *civitates* coalisées contre Rome, et dont toute la difficulté consista en l'amalgame ; à la veille d'*Alesia*, cette armée de campagne réunissait quinze mille cavaliers et quatre-vingt mille fantassins (BG, VII, 64, 1), ce qui est plus que les quatre-vingt-douze mille combattants helvètes de -58 (BG, I, 29, 4). Il me paraît plus intéressant d'évoquer un facteur particulier d'efficacité, déterminant pour le succès des armes : **le moral** des hommes de guerre (1) et leurs **motivations** profondes (2).

1. Que sait-on de la psychologie du combattant et de la valeur combative du guerrier des armées gauloises?

a. La vaillance des Gaulois était légendaire.

Dans la première moitié du I^{er} s., des Gaulois transalpins reçurent la citoyenneté romaine *virtutis causa*, « en raison de leur vaillance », au terme d'un temps de service en qualité d'auxiliaires dans les armées romaines (GOUDINEAU 1990, p. 69, 262; DAUBIGNEY, 2003, p. 319). Bien sûr, elle était d'inégale valeur selon les cités. Des peuples puissants comme les Séquanes et les Eduens avaient dû s'incliner devant des forces supérieures en nombre et en qualité : les guerriers quasi-permanents d'Arrioviste. A fortiori, les troupes gauloises affichaient d'entrée de jeu un lourd handicap face aux quasi-professionnels de l'armée romaine, et cela même en dépit d'effectifs très supérieurs (GOUDINEAU, 1990, p. 262). La bravoure dépendait de multiples facteurs : la psychologie, la religion, les croyances acquises par l'éducation dans les familles, ou par l'instruction au sein de classes d'âge antérieures à l'âge adulte. Le moral des troupes dépendait aussi du caractère de leurs chefs, de leur détermination, et de la confiance qu'ils leur accordaient (LE GALL, 2000, p. 34).

De nombreux **termes gaulois** évoquent les qualités et les caractères les plus remarquables du combattant gaulois (LACROIX, 2003, p. 172-181). Le nom même des Gaulois, *Galli*, pourrait avoir désigné dans des temps anciens les « vaillants » - du gaulois **galia*, « force », « bravoure » -. S'il est exact que la force et l'adresse du guerrier se remarquaient par l'expression de la puissance de son nom, et que beaucoup de ces hommes ont dû tirer de la fierté de leur statut de combattant, nous ne savons pas quelle réalité cela recouvrait. Si la question ne se pose pas pour des hommes tels qu'*Arrioviste*, *Ambiorix* et *Vercingetorix* (DEYBER, 2002, p. 266), nous ne pouvons juger de la valeur militaire réelle d'un *Critognatos* ou d'un *Convictolitavis*, et ce que nous savons de celle de *Catuvolcos* est un pâle reflet en regard de celle d'*Ambiorix*. En effet, on peut affirmer sans hésitation que *Catuvolcos* portait, en -54, un surnom devenu immérité et vide de sens, par suite de l'usure des ans. Ce n'est peut-être pas pour rien que les Romains dénonçaient la vantardise gauloise et leur force brutale.

C'est un fait que l'ardeur des guerriers gaulois était connue de haute Antiquité : « *Ils mènent [le premier assaut] avec une détermination bouillante et une rage aveugle* » (Tite-Live, HR, XXXVIII, 17. Trad. ADAM, 1982, 28. Et César de souligner deux siècles plus tard que « *les plus braves de tous ces peuples [des Gaules] sont les Belges* »

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(BG, I, 1, 13). D'où pouvait bien leur venir un tel comportement?

b. Les témoignages.

Nous connaissons par les textes (BRUNAU, 2002) et l'archéologie (LAUBENHEIMER, 1990, 1991, 1992, 1998; BRUNAU, 2002; OLMER, 2002, 2003) l'amour peu contenu des Gaulois pour le vin. A l'exemple de ce qui se passait encore dans les armées occidentales pendant les guerres de l'Ancien Régime et jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, il est probable qu'ils buvaient de l'alcool ou qu'on leur en faisait boire avant de les lancer à l'assaut des lignes adverses. Le vin agit comme une drogue sur l'organisme, il dissipe la peur et la douleur. Mais ce serait caricatural et faire injure aux Gaulois que de les faire passer pour des brutes avinées, des sujets irresponsables en soutenant qu'ils ne se montraient courageux que sous l'emprise de l'alcool. Il y avait autre chose, j'y viens.

Dans les textes relatifs à la Guerre des Gaules puis à la Guerre Civile, César jette un regard de fin connaisseur sur la valeur guerrière des Gaulois. Les guerriers éburons du roi *Ambiorix* dont il nous a tracé un portrait saisissant devaient se situer entre les Bellovaques à l'infanterie redoutable, et les Nerviens à la cavalerie nulle. A l'exception de *Catuvolcos*, brisé par l'âge et miné peut-être par la maladie, *Ambiorix* avait une trempe de fer. César lui rendit plusieurs fois un hommage explicite pour l'efficacité de sa tactique et la qualité de ses troupes (BG, V, 31 à 34 ; 38 ; VI, 29-30 ; VIII, 24-25).

A l'exception des Aquitains, des Vénètes, des Belges, des Bretons insulaires et des Germains, peuples habitant tous à la périphérie de la Gaule, César ne qualifie ses adversaires gaulois que deux fois de barbares (BG, I, 40, 9; V, 54, 4). Cette question a déjà été débattue sur le plan linguistique, aussi je n'y reviens pas (FREYBURGER, 1977; TERNES, 1980), mais je retiens que le mot barbare disparaît totalement des commentaires au livre VII. Dans tout ce livre VII en effet, les Gaulois sont appelés par leur nom spécifique ou par *hostes* : « ennemis ». Ce faisant, César parle de ses ennemis avec un respect et une considération qu'il ne leur accordait pas auparavant. En particulier, il rend un hommage appuyé aux guerriers Bituriges Cubi d'*Avaricum* dont il écrit : « [...] *c'est une race d'une habileté extraordinaire* [...] » (BG, VII, 22, 1; trad. CONSTANS). L'année suivante, *Hirtius* rend un hommage similaire aux guerriers bellovaques dont il dit : « Leurs **entreprises** étaient **pleines de sagesse et loin de la témérité des barbares** » (BG, VIII, 8, 1).

A cette reconnaissance collective il faut ajouter celle qui s'adresse aux individus. Le vieux chef des *Parisii*, *Camulogenos*, héros malheureux de la bataille de Lutèce contre *Labienus*, est honoré de deux traits de phrase pour « *sa particulière connaissance de l'art militaire* » (BG, VII, 57, 3; v. aussi supra, II, B, 2, c) et « *son armée prête au combat et bien équipée* » (BG, VII, 59, 5). Ces accents rejoignent ceux qui avaient été écrits à propos d'*Ambiorix*. En -49, pendant la Guerre Civile, César appela nominativement auprès de lui des chefs gaulois de peuples ou de tribus pour commander les troupes auxiliaires qu'il avait recrutées en vue de ses campagnes à venir : « *C'est individuellement qu'il convoqua, dans toutes les cités, les plus nobles et les plus vaillants* » (BC, I, 39).

L'explication de cette attitude nous est donnée plus loin, dans la relation d'un fait datable de juin -48 : « *Il y avait parmi les soldats de César, dans la cavalerie, deux frères, Roucillo et Ecos, fils d'Adbucillo [ce sont des nobles allobroges], qui avait été pendant de longues années à la tête de sa nation; c'étaient des hommes d'un courage extraordinaire, de qui César avait éprouvé, dans toutes les campagnes des Gaules, les services éminents et la très grande vaillance* » (BC, III, 59). Il n'y a pas de plus bel éloge²²⁷ que celui de son ennemi, même si cet

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

artifice littéraire est destiné à flatter l'orgueil de ceux dont on souhaite indirectement s'attacher les services.

2. Les motivations et autres ressorts.

Tout ceci était le résultat de profondes **motivations** par rapport à soi, aux autres - ses camarades de combat, sa famille -, à sa *civitas*, son *pagus* - sa cohésion autour de ses chefs -, et à son *idéologie*⁹⁹.

a. Des guerriers motivés.

Les leçons des « petites guerres » du XIXe s. ont enseigné aux Européens et aux Nord-Américains que des adversaires mal armés et médiocrement organisés pouvaient être très disciplinés et guerriers redoutables¹⁰⁰, à plus forte raison s'ils étaient animés d'ardeur fanatique (CALLWELL, 1896, p. 12, 180). Ceci doit donc nous inciter à la prudence quant à la valeur guerrière individuelle à attribuer aux guerriers gaulois, et ne plus nous faire accepter sans discuter les vieux poncifs qui circulent encore sur la réputation de ces guerriers.

Les guerriers d'*Ambiorix* étaient capables de fournir un effort soutenu dans une bataille pendant plusieurs heures, de l'aube à la tombée de la nuit, jusqu'à ce qu'ils arrachent la victoire aux Romains ; leur chef, présent sur le terrain de sorte à être parfaitement visible de tous, les haranguait de loin (BG, V, 35, 5 ; 37, 6 ; 36, 1), entretenant leur ardeur au combat - cette ardeur qui est une sorte d'ivresse qui aide à surmonter la peur -. Une autre fois, ses cavaliers marchèrent nuit et jour sans s'arrêter, pour se rendre chez les Atuatuques puis de là chez les Nerviens (BG, 38, 1-2). S'ils étaient motivés à ce point, c'est parce qu'ils étaient psychologiquement préparés, parfaitement entraînés, et bien commandés.

b. L'explication des différences de comportement.

Les différences de comportements entre guerriers de montagne - exemple de ceux d'*Ambiorix* - et guerriers des plaines - exemple d'une partie de ceux de *Vercingetorix* -, plusieurs fois soulignées au cours de cette étude, peuvent aussi parfaitement s'expliquer par le genre de vie réciproque de ces gens : une solide nature peut avoir sa source dans la dureté des conditions géographiques d'existence ainsi que dans l'alimentation, plus carnée que dans les plaines où les cultures sont plus nombreuses et variées et moins sujettes aux écarts climatiques. Dans les montagnes et les forêts de Gaule, théâtre d'excellence de toutes les guérillas (DEYBER, 1987c, p. 146 *sqq.*), il subsistait peut-être des sociétés archaïques marquées par un patriarcat agropastoral guerrier fondé sur l'esprit de famille ou de clan. Les gens de plaine au contact des échanges sont à l'opposé plus ouverts, et partant plus sociaux.

c. La coercition - force - et la manipulation - ruse - comme succédané.

A contrario, si le combattant n'était plus motivé ni motivable, il ne restait plus que la coercition - force - et la manipulation - ruse -, toutes solutions de court terme, pour l'amener à lutter et l'empêcher de fuir. Le panel des mesures appliquées aux déserteurs dont j'ai précédemment parlé devait être largement sollicité. *Vercingetorix* semble avoir employé fréquemment cette méthode en -52. Beaucoup de ses recrues durent marcher à

⁹⁹ Nous ne connaissons malheureusement pas celle des Eburons. L'idéologie fonctionne avant la bataille pour y amener un homme et après la bataille en bloquant toute issue de fuite.

¹⁰⁰ Ce fut le cas, notamment, des Zoulous et des Maas.²²⁸

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

contre cœur comme cela ressort des mobiles de la discipline appliqués sans état d'âme dans son armée (BG, VII, 4, 9-10). En outre, il usa probablement des mesures légales et coercitives en usage pour faire plier les plus récalcitrants : menace de mise au ban de la société (BG, VI, 13, 6-7) ; supplices corporels invalidants (BG, VI, 16) ; livraison unilatérale d'otages sur lesquels il pouvait exercer des pressions (BG, VII, 4, 7 ; 7, 2 ; 55, 6 ; 63, 3 ; 64, 1). Pendant la « bataille de cavalerie », prélude au siège d'*Alesia*, les cavaliers de *Vercingetorix* se virent menacer de la pire sanction pour prévenir toute velléité de conduite déshonorante (BG, VII, 66, 7).

Toutefois, il convient de nuancer ce tableau. En effet, César prétend que l'armée de *Vercingetorix* avait été terrifiée par cette défaite de la cavalerie sur l'Armançon (BG, VII, 68, 3), mais cela ne l'a pas empêchée, réduite quelque temps plus tard à l'infanterie, de se battre jusqu'au dernier jour d'un siège qui a duré environ un mois et demi. Elle s'est lancée dans des assauts désespérés contre une ligne fortifiée dont elle savait la puissance pour l'avoir vu édifier sous ses yeux, et malgré les rudes déconvenues que lui avaient values les premiers échecs de l'armée de secours. De celle-ci, César décrit l'immense élan d'enthousiasme que suscita chez les fantassins gaulois de *Poppidum* la vue de son immense effectif (BG, VII, 79, 3). Quand la peur et la panique¹⁰¹ se sont emparés de l'armée gauloise de secours, c'est plus en raison de la confusion provoquée par l'irruption par surprise, dans son dos, d'une unité d'élite de cavalerie auxiliaire romaine que pour une toute autre raison (BG, VII, 88).

En conclusion, il apparaît au vu de ces quelques exemples que le chef de guerre celtique n'avait d'autorité, notamment disciplinaire, que celle que ses guerriers voulaient bien lui reconnaître. Le chef absent, mort, en fuite, ou déconsidéré, ils se soumettaient au plus fort ou invalidaient le pouvoir du chef. Les avatars survenus en -62/1 à l'Allobroge *Catagnatos* (Dion Cassius, XXXVII, 47-49), en -54 à *Dumnorix* puis à *Indutiomarus* (BG, V, 7, 9 ; 58, 6-7), en -52 à *Vercingetorix* (BG, VII, 89), et en -51 à *Lucterios* (BG, VIII, 44) illustrent ces attitudes qui persistèrent dans les armées jusque dans notre Moyen-Âge occidental. Ceci explique peut-être pourquoi *Vercingetorix* n'a pas quitté son armée de campagne enfermée dans *Alesia* pour organiser de l'extérieur la manœuvre de l'armée de secours : militairement il le devait, pratiquement il le pouvait puisque les lignes romaines ne furent jamais totalement étanches, moralement c'était insoutenable sauf à entraîner la reddition de la place et de ses dizaines de milliers de guerriers qu'il avait eu tant de mal à réunir, à organiser, à entraîner, et, surtout, à motiver (DEYBER 1987b, p. 72). On se souviendra qu'Hannibal fut obligé de quitter l'Italie sans jamais avoir été vaincu par les armes, mais ce faisant, il perdit la guerre contre Rome. *Vercingetorix* apprit sans doute à l'occasion d'*Alesia* qu'on n'innovait pas sans risques, mais on ne peut pas lui imputer ce qui de nos jours passe pour une faute alors que dans la mentalité de son temps cela ne se faisait pas. Cela étant dit, beaucoup d'hommes de guerre étaient excellents dans le métier des armes, rompus à toutes les techniques et tactiques en vigueur dans leurs armées. Si tel n'avait pas été le cas, est-il imaginable que César ait pu ne pas s'en rendre compte, et enrôler sans discernement des forces gauloises nombreuses dans son *exercitus* de la Guerre Civile ? C'est un point de vue que j'aborde dans le chapitre suivant.

¹⁰¹ La peur et la panique dans les textes de la Guerre des Gaules et de la Guerre Civile pourraient faire l'objet d'une très intéressante étude d'histoire militaire.

III. L'ART MILITAIRE.

J'aborde successivement ici la question des **Armes «tactiques»**, de la **tenue**, de l'**armement** et de l'**équipement** des combattants **(A)**, pour élever ensuite le débat au niveau des questions de la **stratégie (B)**, de la **tactique** et du **combat (C)** proprement dites.

A). Les « armes » tactiques, la tenue, l'armement et l'équipement des combattants.

1. L'armement gaulois de La Tène D : quelques généralités.

Une production scientifique considérable a été consacrée depuis le XIX^e siècle à l'étude de l'armement celtique, au point de justifier en 1984 une journée d'étude complète dans le cadre du colloque international annuel de l'AFEAF (DUVAL et GOMEZ de SOTO, 1986). Le lecteur averti ne manquera de remarquer, au fil des publications dédiées à l'armement issu des fouilles archéologiques, tant d'habitats (SIEVERS, 1992) et de sanctuaires (BRUNAU, MÉNIEL, POPLIN, 1985; BRUNAU, RAPIN, 1988; LEJARS, 1989, 1994, 1998; SIEVERS, 1992; ARCELIN, RAPIN, 2002; RAPIN, 2007), que de nécropoles, sépultures et champs de bataille (BOUDET, 1994; LEJARS, 1996; BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001; SIEVERS, 2001a et b), que l'étude de ce matériel avait été surtout abordée, d'abord d'un point de vue typologique et chronologique, puis sous un angle technique et technologique, enfin plus récemment sous l'aspect social, mais que sa fonction guerrière n'avait été que très rarement envisagée (DEYBER, 1986a; BRUNAU, LAMBOT, 1987; FISHER, 2000; PERNET, CARLEVARO, 2006).

Quant à l'armement spécifique à La Tène D, les études qui lui ont été consacrées restent le parent pauvre de toute cette érudition et il est clair qu'on a insuffisamment utilisé ce type de source (voir par exemple RAPIN, 1997), sans qu'il y ait une explication rationnelle à proposer. Jusqu'à l'aube du XXI^e siècle, beaucoup d'idées reçues circulaient encore sur cet armement, véhiculant les vieux *topoi* d'un armement inadapté à la guerre contre Rome, comme celui de l'épée qui, « *de qualité médiocre [...] permettait seulement de frapper de taille, et se pliait très vite, souvent dès le premier coup* » (LE BOHEC, 2000, p. 15). Il faut souligner que l'armement découvert dans les sépultures à incinération s'y trouve souvent, comme le veut le rite, à l'état de débris peu exploitables. Les seuls ensembles qu'on connaisse de manière approfondie, parce qu'ils sont rattachés à un site bien daté ou historique, sont d'époque tardive : armes de l'*oppidum* de La Cloche (CHABOT, FEUGÈRE, 1993), *Gergovia* (GUICHARD, 1998), *Alesia* (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001; SIEVERS, 2001a et b) et *Uxellodunum* (GIRAULT, 2004, 2007). Lorsqu'il s'agit de découvertes isolées, hors contexte comme il arrive parfois, il est difficile de faire la différence avec des armes de chasse¹⁰² tant il est vrai que ce qui était capable de tuer un grand gibier - cerf, sanglier, ours - était aussi à même de tuer ou de blesser gravement un homme.

Pourtant, le quart environ de la société gauloise de La Tène D portait les armes, au point que la politique romaine a visé précocement au désarmement des vaincus, probablement dès la révolte de -77/-74 chez les Allobroges (SALLUSTE *De Coniuratione Catilinae*, XLII, 1-2), et systématiquement dans toute la Gaule à partir de -58/-52 (César,

¹⁰² Exemple de ce type d'erreur : le fouilleur de l'*oppidum* vosgien de « La-Bure », à Saint-Dié-des-Vosges, a interprété les armes gauloises et romaines découvertes sur le site comme des « armes de chasse » (sic). (TRONQUART, 1989).

BG, I, 28 ; VII, 89, 3-4). Je signale à cette occasion que c'est un concept que les Etats vainqueurs ont toujours imposé à des entités militaires vaincues, cela n'a jamais été un but global à atteindre. De plus, le port des armes dans la société débutait à un âge précoce, comme le jeune défunt - 12/14 ans - de la tombe n°8 du cimetière de Barbey (Seine-et-Marne) le confirme (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 33).

C'était reconnaître la menace potentielle que cet arsenal représentait pour ceux qui se posaient en nouveaux maîtres de la Gaule. Depuis des temps très anciens, l'armement a toujours revêtu de l'importance dans la société gauloise, le port des armes soulignait le niveau d'importance de certains grands événements qui scandaient la vie du peuple. Ainsi Tite-Live, à propos d'une ambassade romaine dépêchée en Gaule du sud au début de la deuxième guerre punique, écrit-il que « *Les Gaulois, selon leur coutume, vinrent en armes à l'assemblée* » (Hist., XXI, 20).

Il nous a donc semblé intéressant de tenter une mise en ordre des connaissances acquises, en confrontant d'une part les données de l'archéologie et des documents iconographiques - numismatique, monuments figurés -, et de l'autre celles des sources écrites. Voyons donc **les sources**.

La littérature latine n'a montré que tardivement de l'intérêt pour les problèmes militaires (GUITTARD, 1986). L'armement ne paraît pas avoir retenu l'attention des historiens (Polybe, Diodore, Tite-Live, les annalistes, César...) ou des techniciens (antiquaires ou polygraphes comme Caton ou Varron), sinon très indirectement. Il faut donc nous interroger sur les descriptions de ces auteurs, dont certaines ne sont absolument pas fondées sur l'observation¹⁰³ mais constituent à l'évidence de médiocres plagias d'auteurs plus anciens¹⁰⁴. Il importe donc de critiquer au sens noble du terme les textes fondamentaux à la lumière des découvertes archéologiques et de l'expérimentation. Tite-Live a été frappé par la différence de l'armement qui existait entre le légionnaire romain et le guerrier gaulois (VII, 10, 5)¹⁰⁵. Au début de la troisième décennie du III^e s., quand le légionnaire romain rencontra les mercenaires gaulois et espagnols de l'armée d'Hannibal, Tite-Live a une nouvelle fois souligné certaines des particularités de cet armement (XXII, 46, 5)¹⁰⁶. Ce passage toutefois, reflète plus un mouvement de curiosité envers le guerrier barbare plutôt qu'un intérêt réel pour la chose militaire. A Rome, les réalités linguistiques ont pu servir de fil directeur à certains auteurs (v. Varron, Cicéron), plus que celles du terrain (v. Caton, César). L'armement n'aurait-il pas été affecté par ce mouvement intellectuel?

Guittard a souligné le manque d'unité et de cohérence qui existait entre les deux catégories de sources, littéraires et historiographiques, qui concernaient l'armement. Le texte de Polybe se caractérise par la fragilité des données, qu'on ne peut pas accepter en l'état, l'auteur est à l'évidence fortement impressionné par les armes romaines, mais il est plus près des faits que Plutarque, qui invente ou grossit un simple épisode pour en faire un fait de société; Tite-Live est un homme de cabinet, savant certes mais ignorant des réalités militaires du terrain, et de surcroît panégyriste des légions romaines parées, pour la cause, de toutes les qualités; Varron est grammairien et philologue, ce n'est pas un historien; César est pertinent, certes, mais tout aussi tendancieux que ses prédécesseurs

¹⁰³ L'exemple le plus représentatif de ce genre de grave défaut est illustré par la description de l'épée gauloise par Polybe, *Histoires*, II, 33, 3 que personne ne prend plus au sérieux.

¹⁰⁴ C'est le cas de la plupart des auteurs qui se sont inspirés des textes perdus de Posidonios.

¹⁰⁵ "*Pedestre scutum capit, hispano cingitur gladio ad proportionem habili pugnam*".

¹⁰⁶ "*Gallis Hispanique scuta eiusdem formae erant, dispares ac dissimilis gladii, Gallis praelongi ac sine mucronibus, Hispano punctum magis quam caesim assueto petere hostem brevitate hastae et cum mucronibus*".

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

car le politique l'emporte sur le militaire; Caton enfin, fait prévaloir le point de vue du chef sur le reste : l'historien moderne n'est donc pas très aidé par tous ces auteurs.

Mais de tous les problèmes qui se posent au chercheur, le plus difficile à résoudre reste celui de la chronologie. Non seulement il nous faut nous interroger sur les réalités auxquelles se réfèrent les sources, mais l'archéologie elle-même n'est pas toujours cohérente du point de vue de la documentation. Comment suivre une évolution de l'armement en partant de Polybe qui relate des faits compris entre –220/-160 (La Tène C1/C2) et Varron qui rédige entre –48/-45 (La Tène D2), en passant par Tite-Live qui écrit après les guerres civiles (La Tène D1) et César ou Hirtius (La Tène D1/D2) qui sont les témoins uniques et partisans des faits qu'ils relatent?

Pour La Tène D, la nécropole celtique de Giubiasco (Tessin, Italie) et le champ de bataille d'*Alesia* (Alise-Sainte-Reine, Bourgogne, France) qui sont deux sites de référence que personne ne conteste, ont livré quantité de matériels dont certains n'étaient pas du tout cohérents du point de vue de la documentation – j'y reviens plus loin au sujet de la hache d'armes –, différant en cela considérablement de ce qu'on observe à Ribemont-sur-Ancre et à Gournay-sur-Aronde, où le matériel est homogène par rapport à la chronologie. A *Alesia* cohabite une épée gauloise de La Tène moyenne avec du matériel de La Tène finale, et les légionnaires césariens employaient pour leurs emplettes courantes des monnaies gauloises volées à leurs possesseurs en pays arverne, biturige et carnute. Il convient toutefois de nuancer le propos, car les circonstances de la découverte de cette épée laténienne moyenne sont douteuse, et que sans remettre en cause sa possible origine alisienne, elle a tout aussi bien pu provenir d'une structure ancienne (sépulture ?), sans rapport aucun avec le siège (REDDÉ, 2003, p. 290-291; SIEVERS, 2001; BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001 ; DEYBER, 2008).

A Giubiasco, pour ne citer que quelques exemples sans entrer dans un débat qui excède le cadre de cette étude, le mobilier de la tombe n°117 contient des artefacts de La Tène B2-C2, et le mobilier de la tombe n°425 contient tout à la fois du matériel du – IVe/-IIIe s., de La Tène C2 et de La Tène D1 (PERNET, 2006; v. *infra*, 3, c, La hache). A *contrario*, l'équipement militaire de Gournay-sur-Aronde des –IVe/-Ier s. révèle une unité culturelle allant de la Bretagne à la Serbie, de la Bavière au Languedoc. Selon André Rapin qui a longuement étudié ce mobilier, malgré la multiplicité et la dispersion des ateliers, les artisans fabriquaient des armes suivant des normes technologiques qui dépassaient, et de loin, le cadre stricto sensu de leur cité. Un guerrier équipé, entraîné à un type de combat n'était pas interchangeable et ne s'intégrait pas à une unité combattante « *utilisant des compétences ou des armes différentes des siennes* ». Le matériel était trop coûteux, l'entraînement trop long et difficile pour se permettre des fantaisies contre-productives.

On assiste à une standardisation et à une universalisation au niveau européen des panoplies d'armement celtiques à partir du –IVe s., et ce mouvement se prolonge pendant les trois siècles suivants sur la base de trois éléments que sont l'épée, le bouclier et la lance¹⁰⁷. Des normes rigoureuses appliquées à la conception de cet armement auraient été précocement mises en place dans le monde celtique dès le – Ve s. (RAPIN, 2007, p. 241, 243) L'épée est un équipement tripartite avec son fourreau et son ceinturon indissociables; l'umbo est la pièce maîtresse et toujours essentielle du bouclier; la lance est de plus en plus souvent équipée d'un talon. Il n'en a pas toujours été ainsi : du –V^e s. au début du –IIIe s., la lance a surclassé le reste de l'armement et a constitué l'arme offensive par excellence. En revanche à partir du –IIIe s., on commence à relever « *à l'intérieur de ces panoplies standardisées [...], l'ébauche de différenciations significatives de la diversité du métier militaire* »

¹⁰⁷ Ce que nos collègues chercheurs allemands appellent le "Dreierausrüstung". Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>). Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896. Bibliothèque Serpente Maison de la recherche, 28 rue Serpente 75006 PARIS 01 53 10 57 47

(RAPIN, 1988, p. 136-137), et une place de plus en plus grande est accordée aux armes de trait. Tous ces éléments pris globalement dénotent une évolution qui est entrain de se produire dans l'art de la guerre.

Quels enseignements peut-on donc tirer de ces différences? J'en vois trois:

- en premier lieu, on ne peut pas attendre des textes des renseignements techniques sur l'armement qu'ils sont incapables de nous fournir; à titre d'exemple, nous sommes, aujourd'hui, incapables de définir très exactement quelle était, d'une part, la panoplie du légionnaire romain et de l'auxiliaire de l'*exercitus* césarien, d'autre part, du guerrier gaulois type du corps de bataille de *Vercingetorix* et de celui de l'armée de secours¹⁰⁸. Prétendre démontrer le contraire est une gageure (DEYBER, 2008) ;

- en deuxième lieu, nous constatons qu'ont circulé tardivement dans les armées gauloises des panoplies vieilles de plusieurs générations, dont le mobilier des tombes de Giubiasco et du champ de bataille d'*Alesia* rendent fidèlement compte¹⁰⁹. Pour dater une tombe, c'est le mobilier le plus récent qu'il convient évidemment de prendre en compte. J'ajoute qu'en période de guerre, on a toujours employé tout ce qui était militairement utilisable pour combattre¹¹⁰;

- en troisième lieu, la période de La Tène D1 marque en matière d'évolution de l'armement, un incontestable progrès par rapport à celle de La Tène C2. Les « *différenciations* » que n'a pas manqué de justement relever André Rapin sont le reflet d'une évolution des techniques de combat, elles-mêmes conséquences d'évolutions technologiques et sociales, à moins que cela ne soit l'inverse. Ces évolutions ont permis une véritable révolution tactique dans l'art de la guerre (RAPIN, 2007).

La panoplie militaire gauloise type est connue par deux textes tardifs mais dont l'origine remonte probablement à une source antérieure¹¹¹: « *L'armement est à la mesure de la haute taille des hommes : une grande épée qu'on suspend au côté droit, un bouclier oblong de grande dimension, des piques longues à proportion et la madaris, qui est une sorte de javelot. Certains d'entre eux pratiquent l'arc et la fronde. Ils disposent aussi d'une arme de jet analogue au pilum, qu'on lance de la main sans propulseur et qui va plus loin même qu'une flèche : on s'en sert surtout pour la chasse, voire la chasse à l'oiseau* » (STRABON, *Géographie*, IV, 4, 3). Cette énumération complétée par Diodore, V, 30, qui parle de « *casques* » de bronze ornés et de « *cottes de mailles* » en fer nous fournit la synthèse littéraire antique sur l'armement gaulois en vigueur au milieu de La Tène D.

Cet armement était aussi celui de guerriers ayant plus la vocation de cavaliers que de fantassins : « *Les Gaulois n'en sont pas moins tous naturellement doués pour le combat, et comme ils sont plus efficaces comme cavaliers que comme fantassins, la meilleure cavalerie de l'armée romaine se recrute chez eux* » (STRABON, *Géographie*, IV, 4, 2).

¹⁰⁸ Ils n'étaient probablement pas les mêmes, du moins dans la composition des « Armes «tactiques» ».

¹⁰⁹ Je ne citerai que deux exemples contemporains : pendant la Seconde Guerre Mondiale, les officiers japonais portaient le sabre de leur ancêtre qui se transmettait de père en fils depuis le XVIe s. Dans ma famille il en fut de même du XIXe s. à nos jours, et si des vicissitudes de l'histoire n'avaient pas dissipé en fumée le patrimoine familial, nous aurions pu remonter dans le temps d'un bon siècle.

¹¹⁰ Les résistants français ont utilisé de vieux fusils "Chassepot" de 1870 ou des fusils "Mauser" de 1914-1918 contre l'occupation allemande, de l'été 1940 au printemps 1945. Pendant mes classes, en 1971/72, étant jeune élève officier, j'ai utilisé le fusil français "MAS 36" qui aurait encore bien occasionné quelques dégâts à un improbable ennemi si la nécessité s'en était fait sentir.

¹¹¹ Peut-être de *Posidonios* d'Apamée, mais comme on ne possède rien de lui, ou presque, certains chercheurs comme Jean-Louis Brunaux ont pris le pli de tout lui attribuer sans preuves sérieuses, ce à quoi je n'adhère pas.

Mais force est de reconnaître qu'il est difficile actuellement de différencier l'armement des premiers par rapport à celui des seconds : César, dans *De Bello Gallico*, ne donne aucune vue d'ensemble sur les armes employées en Gaule. Pourtant, en scrutant certains passages des Commentaires, on constate avec bonheur qu'ils ne sont pas avares en détails sur certaines caractéristiques de l'armement, son maniement, son emploi, ses qualités mais aussi ses limites. Ils fournissent également d'utiles informations sur quelques armes de circonstance, généralement mal perçues par le profane. J'y reviens en détail plus loin.

Avant d'aborder la typologie de l'armement, il convient d'avoir à l'esprit que la notion d'armement réglementaire est totalement étrangère à l'esprit des armées et des militaires jusqu'au XVIII^e s. J'ai déjà eu l'occasion d'intervenir sur ce point à deux reprises, le concept d'armement réglementaire n'existe pas dans l'Antiquité; par exemple, il n'apparaît en France qu'avec la réforme de Louvois du 22 février 1679 (DEYBER, 1986a, 332, n. 2; DEYBER, 2008). La normalisation de l'entraînement, impliquant celle de l'armement, eut pour effet de réduire les dépenses de façon considérable, mais induisit aussi un autre effet pervers pour la paix : avec les économies réalisées réinvesties, on était en capacité d'étendre les conflits, dans le temps comme dans l'espace (MAC NEILL, 1992, p. 157). Les armées antiques n'ont jamais accompli cette révolution sur une telle échelle, mais elles en ont connu le début.

Il est donc impossible de définir un armement « type » pour l'ensemble des armées gauloises, comme pour les armées romaines de la même époque d'ailleurs, je le répète (DEYBER, 2008); morphologiquement et techniquement, il y avait peu de différences entre les armes des deux peuples (GOUDINEAU, 1990, p. 266 *sqq.*). Cela n'empêche pas qu'il ait pu exister, ici ou là, des équipements spécifiques qui ont pu correspondre à un besoin exprimé à moment donné, manipulés par des combattants ou des groupes armés spécialisés.

Enfin, les différences sociales devaient être très marquées dans l'aspect extérieur et la qualité de cet armement, ce qui est antinomique d'un armement standardisé comme d'aucun voudraient le voir à l'excès. Si l'on perçoit ici ou là des analogies, elles peuvent s'expliquer par la nécessité de produire vite et bon marché pour la masse des combattants, en période de crise ou de guerre déclarée. Mais il est impossible de rattacher la fabrication d'une arme définie à un fait historique, sauf à découvrir un jour une armurerie parfaitement datée.

2. Le costume de guerre.

La protection du corps était assurée par des éléments de vêtements souples et légers. Le manteau dont on connaît au moins trois modèles différents - *cucullus*, *birrus*, et *sagum* - permettait de se déplacer à pied ou à cheval à l'abri des intempéries. Le *sagum* - saies - en particulier n'interdisait pas le maniement des armes. La tunique à manches et les pantalons - braies - étaient particulièrement bien adaptés à la course à pied comme à la pratique de l'équitation. Selon les représentations figurées de guerriers gaulois qui nous sont parvenues, des chaussures ou galoches en cuir souple, hautes ou basses, semble-t-il non ferrées, devaient compléter la panoplie vestimentaire, encore que cette image doive être nuancée : en effet, en 1415, les impécunieux archers anglais d'Azincourt se déplaçaient et combattaient les pieds nus, dans la boue, sans que cela ne gêne aucunement la manœuvre; on ne peut exclure que les plus pauvres d'entre les combattants gaulois - archers, frondeurs - étaient lotis à la même enseigne, ce qui ne devait choquer personne (PALADILHE, 2002, p. 111). Des ornements complétaient la toilette. Des bijoux, sur le détail desquels je ne rentre pas car ils n'ont pas de spécificité proprement militaire, permettaient de²³⁴ fermer les pans de la partie haute du

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

vêtement - fibules -. Les guerriers d'appartenance nobiliaire et investis d'une autorité portaient au cou un gros collier rigide plus communément connu sous le nom de « torques » (LACROIX, 2003, p. 61-64; 2005, p. 173 – 177 ; BRUNAU, 2004, p. 59-0, fig. 25). Il est impossible de distinguer matériellement une parure reçue en récompense d'un fait d'armes d'un bijou courant. Nous n'avons donc pas lieu de croire que les vêtements gaulois constituaient une gêne dans un combat de rencontre. Toutefois, il est vraisemblable que dans une bataille réglée, les vêtements les plus amples étaient laissés par leurs détenteurs dans les bagages de l'armée, ou pliés au sol en arrière de la troupe. Bien que les textes ne nous le disent pas, il devait exister une phase préparatoire au combat, juste avant le rassemblement en ligne, où on procédait aux derniers arrangements de la tenue. Porter un manteau n'aurait pas été indiqué dans une formation d'infanterie serrée. On pouvait se prendre dans les plis, gêner les voisins et on représentait une proie facile aux coups adverses avec des pans cloués au sol ou à un bouclier par les traits ennemis.

Par ailleurs, il n'est guère concevable que des cavaliers combattaient la cape volant au vent, sauf à prendre le risque de se faire tirer à terre par les piétons et autres voltigeurs ennemis. Enfin il n'est pas sérieux d'imaginer des guerriers montant à l'assaut d'une fortification, empêtrés dans leur manteau avec leurs claies, leurs échelles, leurs faux, leurs crochets et autres armes individuelles. A une époque où l'on ne connaissait pas le moyen d'imperméabiliser les vêtements, les inconvénients que j'ai relevé étaient encore aggravés par temps de pluie, l'eau appesantissant les tissus. Les combattants de Waterloo, en juin 1815, ont été gênés dans leurs mouvements par des pluies qui étaient tombées pendant les jours précédant la rencontre historique, détrempant leurs vêtements et leur paquetage. Pourtant, des illustrations ou des productions médiatiques contemporaines persistent encore à représenter les Celtes combattant tout nus¹¹², ou affublés de vêtements totalement inappropriés au combat, ce qui est totalement irréaliste. Le registre des représentations artistiques de guerriers gaulois de La Tène D est vide. Les statues d'Entremont (Aix-en-Provence, quartier de Puyricard, Bouches-du-Rhône) ne nous sont d'aucun secours, car elles sont antérieures à La Tène D1 d'au minimum une bonne génération (–IIIe/début –IIe s.); tout au plus permettent-elles d'approcher ce à quoi ressemblaient les nobles guerriers méridionaux de La Tène B2/C2 (ARCELIN RAPIN, 2002, p. 41-61). Le guerrier de Mondragon (Vaucluse) plus tardif est habillé à la grecque, dans un ample vêtement à plis - sayon -. totalement impropre au combat de mêlée (BRUNAU, 2004, p. 54, fig. 18). Le guerrier de Vachères (Vaucluse) en majesté, et celui de Paris paré plus modestement (Sénat) sont des auxiliaires de l'armée romaine contemporains de La Tène D2b, dont le vêtement de guerre est inspiré de celui de la République romaine. Les Nautes parisiens sont les représentants d'une élite commerçante d'époque impériale romaine (POUX, 1999, p. 122, fig. 116 ; 127, fig. 121 ; 117, fig. 112). Quant au torse de militaire de Brumath (Bas-Rhin), il porte un vêtement de guerre également de type romain du Ier s. très éloigné du costume gaulois de La Tène D (DUVAL, 1983, p. 145, n° 176). ; enfin, la statuette de dieu guerrier de Saint-Maur-en-Chaussée (Oise), de même époque, ne nous est d'aucun viatique (Archéologie de la France, 1989, p. 290). Tout ceci ne facilite en rien la tâche de reconstitution du costume de guerre.

Il faut plutôt se représenter les Gaulois de La Tène D combattant habillés comme les soldats des armées médiévales et modernes jusqu'au XIXe siècle inclus, juste revêtus

¹¹² Le topos sur la nudité guerrière véhiculé par DIODORE, V, 29 et DENYS D'HALICARNASSE, *Ant. Rom.*, XIV, 10 qui nous renvoie à une période comprise entre le début du -IVe s. et la fin du -IIIe s. a connu un succès qui ne se dément pas. 235

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

de ce qu'il faut. Un champ de bataille devait offrir le spectacle d'une revue de mode bigarrée car les Celtes portaient des vêtements et des armes multicolores¹¹³ que n'ont pas manqué de remarquer leurs contemporains (DEYBER, 1986a, p. 333, n. 12). Florus, dans un célèbre passage, nous décrit une scène du triomphe de *Cn. D. Abénobarbus* et de *Q. F. Maximus* après leur victoire remportée en -121 sur le roi arverne *Bituitos* : « *Il n'y eut pas de plus beau spectacle, lors du triomphe, que celui du roi Bituitos avec ses armes multicolores et son char d'argent, tel qu'il avait été au combat* » (FLORUS, *Epitomé*, I, 37, d'après un passage de Tite-Live perdu).

3. L'armement des guerriers.

Le but de ce paragraphe n'est pas de procéder à une nouvelle revue archéologique et technique de l'armement celtique, d'autres que moi l'ont parfaitement fait et je ne me priverai pas d'inviter le lecteur à se reporter avec fruit à ces travaux de qualité. De mon point de vue, l'étude des armes éprouvée aux réalités historiographiques en examinant le comportement des armées gauloises confrontées à celles de leurs ennemis, permet de parvenir à une tentative d'interprétation sociologique globale.

J'ai donc opté pour une recherche tri-directionnelle : un rappel des **panoplies guerrières celtiques, offensives et défensives**, sans omettre les **armes de circonstance** qui ne rentrent dans aucune catégorie mais qu'on ne peut ignorer dès lors qu'on aborde la question du combat; la collation des textes les plus évocateurs illustrant l'usage qu'on faisait de cet armement, son efficacité ou inefficacité selon le cas; la confrontation des *realia* archéologiques avec les documents figurés, hélas trop rares mais ô combien incontournables!

a. Les protections.

La protection du corps assurée *a minima* par le vêtement nécessitait des compléments additionnels, en nombre et en qualité variables, et selon qu'on était riche ou impécunieux. Il fallait en effet, non seulement se prémunir contre les coups directs, mais aussi éviter autant que faire se peut le tir d'innombrables missiles - traits, balles de fronde et simples pierres - qui sillonnaient le ciel au-dessus des têtes. Ce sont ces accessoires spécifiques que je vais maintenant passer en revue.

• Les protections pectorales.

Une première protection du corps pouvait être apportée par un élément plus ou moins rigide ou souple. On avait le choix entre les protections pectorales en cuir appelées également **plastron**, la **cuirasse** de métal et la **cotte de mailles** en fer (DEYBER, 1986a, p. 339-340; LACROIX, 2003, p. 66). Il n'existait pas en Gaule de La Tène D de **jambières** et de **protège-bras** en métal; peut-être des **chaussures montantes** et des **manchons rembourrés** en faisaient-ils fonction mais nous n'en avons pas trace. La seule protection de corps qui exista était donc conçue pour le tronc et la tête.

D'un point de vue chronologique, il n'est pas impossible qu'on allât dans le sens d'un certain allègement, les « *armures* » métalliques mentionnées par Plutarque (*Vie de Marius*), et les « *cottes de mailles* » par Diodore (*Bibliothèque historique*, V, 30), ayant fait une place de plus en plus importante aux cuirasses de cuir ornées d'éléments métalliques comme celles, bien que chronologiquement tardives de Brumath (Bas-Rhin) (DUVAL A., 1983, p. 145, n° 176) et de Saint-Maur-en-Chaussée (Oise) (Archéologie de la France, 1989, p. 290). Un **lambrequin** en métal, en cuir ou en étoffe épaisse pouvait

¹¹³ Les statues des guerriers d'Entremont portent des traces de pigmentation (ARCELIN, BRUNAUX, 2002, p. 45). 236

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

avantageusement compléter la cuirasse en protégeant le bas-ventre sous la **ceinture** sans entraver le pas de course, comme on le voit sur une statue de guerrier accroupi de Roquepertuse à Velaux (Bouches-du-Rhône), un petit site agricole qui fut en activité de la fin du -IV^e s. à environ -200 (ARCELIN, RAPIN, 2002, p. 34-35 ; BRUNAUX, 2004, p. 59, fig. 24); les combattants Gésates de première ligne de la bataille de Télamon devaient être revêtus de cet unique élément de protection (POLYBE, *Histoires*, II, 27-31). En matière périssable, il n'en subsiste plus de trace aujourd'hui mais l'iconographie celtique de la période hallstattienne finale confortée par celles de La Tène ancienne et moyenne, permet de s'en faire une idée approximative car la réalité ne remplacera jamais la fiction. L'art de batteur d'armures des artisans gaulois ne fait aucun doute, mais le développement de la cavalerie légère parallèlement à celui de tactiques nouvelles imposa un allègement de l'équipement et de l'armement¹¹⁴. Comme pour les casques, une grande fantaisie devait présider dans les tenues, des modèles Gaulois comme la cotte du chef picton *Vepotalos* (BLANCHET, 1912, p. 12, fig. 4; BRUNAUX, 1988, p. 27) voisinant avec des types franchement romains comme l'illustrent les monnaies des nobles éduens *Dumnorix* (BRUNAUX, 2004, p. 45, fig. 12) et arverne *Epasnactos*. Une cotte de mailles comme celle du guerrier de Vachères (v. *supra*), un peu postérieure, réalise peut-être la synthèse des deux influences. Les mailles étaient fixées sur un vêtement de guerre qui était une tunique courte, sans manches, pourvue d'épaulières. La cotte de mailles découverte dans les ruines de la porte de l'*oppidum* véliocasse de Vernon (Eure) est un bon exemple de ce type de protection (Exposition 1998, p. 24; fig. 27).

Quelle était la valeur de ces éléments de protection ? Nous ne le savons pas, les textes étant muets à ce propos, et la pratique même de l'incinération dans les cimetières interdisant à tout jamais de procéder à une étude des blessures des guerriers, comme on le fit sous l'impulsion d'André Corvisier pour les guerres de l'Ancien Régime et du XIX^e s. (CORVISIER, 1964).

- **Les caparaçons.**

Les **chevaux de cavalerie** étaient-ils **caparaçonnés**? Si l'on en juge par l'un des motifs du vase à décor gravé d'Aulnat, la réponse est assurément positive. Toutefois, nous ne savons pas s'il s'agit d'une simple housse ornementale qui était revêtue pendant une cérémonie ou un rassemblement festif, ou s'il s'agit d'une couverture de guerre destinée à protéger l'animal. Le visage du guerrier qui porte des traces de peinture de guerre¹¹⁵ ou de scarification rituelle, l'habit « *d'arlequin* »¹¹⁶ à manches courtes dont il est revêtu et qui évoque une cotte de mailles schématisée, la lance enfin qu'il brandit dans un geste menaçant, les animaux sauvages alentour, constituent un faisceau d'éléments en faveur d'une scène de guerre¹¹⁷ ou de chasse plutôt qu'une scène rituelle (PÉRICHON, 1987, p. 678-1, 680-681; p. 687, pl. 1-1; p. 689, pl. 3-16).

- **La protection de la tête.**

¹¹⁴ L'art équestre des Gaulois le présuppose, car ils ne seraient jamais parvenus à se couler à bas de leurs montures pour éventrer celles de l'adversaire ou couper leurs jarrets.

¹¹⁵ César, en -54, signale que les guerriers bretons se teignent le corps au pastel, ce qui les rend particulièrement terrifiants (BG, V, 15). Il ne mentionne jamais ce détail pour les Gaulois, pas plus qu'il ne donne d'information sur la taille de leur chevelure et sa teinte (DAUBIGNEY, 2003, p. 320-321). Il est vain de conjecturer là-dessus, le débat relevant de la mode et n'apportant rien à l'art de la guerre.

¹¹⁶ Le guerrier accroupi de Roquepertuse porte déjà un costume de guerre en arlequin (BRUNAUX, 2004, p. 59, fig. 24).

¹¹⁷ Toutefois je note l'absence de casque, encore que la forme du crâne sans coiffure - deux ressauts sont visibles à la base de la nuque et au sommet du front - évoque très schématiquement celui d'un casque du « Typ Port » de La Tène finale. Mais ce n'est peut-être qu'une illusion due au trait malhabile du graveur.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

La protection de la tête, avec ou sans **couvre-joues**, ne semble pas avoir été systématiquement assurée. En nombre limité à La Tène A et B, le **casque** est absent des gisements de La Tène C, et il n'est guère plus abondant qu'au début du deuxième âge du Fer à La Tène D. La **calotte** en cuir rembourrée ou en peau de bête retournée devait être la seule défense de tête des simples combattants, tandis que le casque de métal rembourré et orné, coûteux, était l'apanage des *equites* (DEYBER, 1986a, p. 339; LACROIX, 2003, p. 64). Les traditions locales imprimèrent certainement leur marque aux casques métalliques dont on distingue plusieurs variantes d'un type de base, très fonctionnel à La Tène D, et morphologiquement proche du modèle romain dont il se distingue à peine. J'ose d'ailleurs prétendre que cela pouvait entraîner des méprises sur le champ de bataille, comme on le vit se produire à Gergovie et à plusieurs reprises pendant les guerres du XIXe s. en Europe¹¹⁸.

C'est une *calotte* de fer ou de bronze mince battu, de forme semi-ovoïde ou bombée, dont certains exemplaires montrent à l'évidence qu'elle était rembourrée intérieurement d'une matelassure, de cuir ou de cordelette tressée¹¹⁹, et probablement retenue au menton par une lanière. Un *couvre-nuque*, quelquefois un *bouton* sommital sur le timbre auquel était peut-être fixée une *crinière*¹²⁰, plus rarement des paragnathides, paraient des coups de taille à l'épée. Le cimier du casque était parfois orné d'un oiseau (BRUNAU, 2004, fig. 20, a et b)¹²¹ qui pouvait remplir la même fonction consistant au combat à parer les coups de latte¹²² et de projectiles. La *visière* absente est remplacée par un fort *bourrelet* simple ou double, faisant saillie vers l'extérieur¹²³. Diodore (*Bibliothèque historique*, V, 30), César (BG, I, 22, 2) et Plutarque (*Vies parallèles*, *Marius*) parlent de leurs ornements particulièrement caractéristiques au combat, dans lesquels il faut voir certainement des signes distinctifs - César parlant de ces casques emploie le terme de *insigna* -. Les pièces livrées par les fouilles¹²⁴, les monnaies gauloises¹²⁵, et les monuments figurés romains¹²⁶, illustrent ces propos. À côté des modèles Gaulois existaient des types inspirés de la République romaine, comme la série des casques portés par le chef séquane TOGIRIX (B.N. 5550), qui appartient visiblement au parti césarien en Gaule. Plus modestement, des guerriers ont pu coiffer des bonnets faits d'une simple calotte de cuir, de laine ou de feutre, dont certaines monnaies gauloises reproduisent peut-être l'image¹²⁷. Thierry Lejars a identifié

¹¹⁸ Ma grand-mère maternelle m'a raconté des anecdotes de ce genre qu'elle tenait de son père, mon arrière grand-père le général GILLET, qui fit toute sa carrière militaire dans la cavalerie française jusqu'à sa démobilisation en 1915, époque où il commandait la brigade de cavalerie cuirassée de Paris.

¹¹⁹ C'est le cas d'un casque en bronze de type Coolus-Mannheim découvert au fond d'un puits à offrandes de l'*oppidum* de l'Ermitage à Agen (Tarn-et-Garonne) : BOUDET, 1994, Bull. de l'A.F.E.A.F. et 1995, p. 28-29 ; VERDIN, BARDOT, 2007.

¹²⁰ À l'imitation de modèles gréco-romains reproduits sur des monnaies celtiques, des panneaux de l'arc d'Orange et un fragment de tôle de bronze perforée figurant deux fantassins celtes s'affrontant à l'épée (découverte inédite effectuée en 2008 sur le site de Lacoste à Moullets-et-Villemartin en Gironde).

¹²¹ Le corbeau - *Lugus* - est en Gaule Celtique le symbole du chef.

¹²² La latte est le nom donné au sabre droit de cavalerie qui ressemble comme à un frère à l'épée celtique de La Tène D1.

¹²³ Plusieurs modèles sont reproduits dans Duval, 1983, n° 222 à 226.

¹²⁴ Fragments de feuille de bronze décorés de Levroux (Indre) : Duval, 1983, n° 228.

¹²⁵ Comme celles de l'Arverne *Veringetorix* (B.N. 3775), du leuque *Matugenos* (B.N. 9203-9229, 9231-9232), ou de chefs anonymes (LT, pl. II-516, 520, 524).

¹²⁶ Cf. arc d'Orange : AMY et al., 1962, pl. 43, casques; bas-relief de La Brague, au musée d'Antibes.

¹²⁷ À titre d'exemple, cf. l'avvers des monnaies coulées des Leuques au sanglier : ce qui passe pour une chevelure pourrait bien être une calotte de cuir à bandeaux fixés sur un bourrelet (B.N. 9044-9153; Scheers 185). De nombreux autres types de potins du Centre-Est de la Gaule possèdent un avers à la tête casquée schématisée.

quatre types de casques en métal en usage en Gaule du nord à La Tène D pour lesquels il n'est que datations relatives (LEJARS, 1996, p. 96; p. 97 fig. 10).

Si la cuirasse et le casque palliaient l'absence éventuelle de bouclier pour le cavalier, le bouclier constituait à l'envi une défense essentielle pour le fantassin qui n'avait pas les moyens de s'offrir les coûteuses protections de tête, de poitrine et de tronc.

- **Le bouclier.**

Élément de la panoplie dont il constituait la pièce principale sinon exclusive de l'armement défensif pour bien des combattants gaulois, **le bouclier oblong** mesurait un peu moins que la hauteur d'un homme, et avait un profil plat ou légèrement convexe si on en juge par les représentations iconographiques qui nous sont parvenues. Tant son origine que les causes qui ont présidées à l'établissement de ses caractéristiques restent des énigmes à ce jour non élucidées (BRUNAU, 2004, p. 53 ; GILLES, 2007, p.7). C'était une arme à la fois défensive et offensive - ce qu'on sait moins – (GILLES, 2007, p. 8-10), portée par des fantassins comme par des cavaliers (BRUNAU, p. 52-53; fig. 15, 17).

Son armature ou *planche* pouvait être de bois - chêne, if et aulne¹²⁸ -, d'écorce ou d'osier tressé, et son revêtement extérieur fait soit de peaux (BG, II, 33, 2), soit de plaques de métal, décorées ou non de signes de reconnaissances et d'emblèmes apotropaïques qui permettaient de différencier son propriétaire de ses voisins¹²⁹ (DIODORE, V, 30 ; DEYBER, 1986a, p. 333; LEJARS, 1996, p. 94; p. 95, fig. 9; p. 99, fig. 11; RAPIN, 1988, p. 12 – 27; LACROIX, 2003, p. 66, 69; 2005, p. 145 - 146).

Sur le modèle oblong classique de La Tène D1, une pièce centrale et longitudinale, en bois très dur, appelée *spina*, renforçait la structure ; elle était évidée au dos afin de loger la main du guerrier qui le portait. Sa face interne était équipée d'un système de préhension en fer ou en bois appelé *manipule*, extérieurement protégé par la bosse de la *spina*, elle-même recouverte d'une pièce de métal rivetée de forme rectangulaire à ailettes, et désignée par le terme d'*umbo*. Une garniture métallique ou *orle* garantissait tout le pourtour, ou seulement le bord supérieur du plateau, des coups de taille à l'épée, et permettait aussi de porter des coups à son adversaire. Les pièces métalliques étaient fixées au bois par des clous à tête de taille variable dont la pointe était repliée sur la planche¹³⁰. La forme et la composition du bouclier gaulois de La Tène D évoquent le *scutum* romain¹³¹ qui s'en est peut-être inspiré lors de la réforme entreprise par Camille (PLUTARQUE, *Vies parallèles, Camille*, 40, 4 ; GILLES, 2007, p. 8). Sa physionomie générale n'est également pas sans rappeler le *scutum* du fantassin de ligne espagnol (HARMAND, 1967, p. 80; fig. 3, 4), ce que nombre d'auteurs oublient de souligner.

Plus on s'approche de La Tène D2 et plus la forme évolue vers un **bouclier rond**, sorte de rondache sans *spina*, muni d'un *umbo* circulaire à coque conique, avec ou sans appendice central saillant¹³². Les armes étant très étroitement en rapport avec la tactique en usage, cela dénote une évolution dans l'art de la guerre liée à l'amélioration de la mobilité, un sujet sur lequel je reviens amplement plus loin (v. *infra*, III, B, 1, b : Les

¹²⁸ De bouleau ? Cf. Kimmig, 1940, p. 106-111.

¹²⁹ En particulier des motifs en croissant ou en "S". Comparer la décoration de la *spina* du bouclier de l'autel de Nîmes (A. Duval, 1983, p. 195, n° 255) au revêtement décoré des boucliers de l'arc d'Orange (AMY et alii, 1962, pl. 28) et au revers de la monnaie romaine BN 4552 de la *gens Julia* des années -54/44. Ces armes étaient sans doute peintes (Lucain, *Guerre civile*, I, 395).

¹³⁰ La dépose d'un rivet est techniquement beaucoup plus malaisée que l'extraction d'un clou.

¹³¹ AMY et al., 1962, pl. 46 : romains n° 54, 59 à comparer à barbares n° 72, 53, 76, 70, 78, 79, 75, 80; pl. 48, d°.

¹³² En Gaule du Nord, selon Thierry Lejars, l'exemplaire circulaire apparaît pendant la transition La Tène D1/D2. La forme persiste sous l'Empire dans les trophées auxiliaires et chez les bénéficiaires.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

tactiques gauloises), étant toutefois observé que cela n'a pas obligatoirement abouti à l'allègement du bouclier, ce que seules des reconstitutions et des expérimentations permettraient de confirmer ou d'infirmer (GILLES, 2007, p. 10). Il est possible mais non démontré que ce bouclier rond était mieux adapté que son aîné oblong au combat de cavalerie, dont j'ai dit qu'il ne me paraissait pas adapté au combat à cheval.

La période de La Tène D est mal documentée pour ce qui concerne la forme, les dimensions et le poids de la planche. On ne possède que des représentations figurées des boucliers des –IIe s. / –Ier s. Le prototype existe dès le Hallstatt D1, comme l'illustre le **bouclier ovalaire** à *spina* et bosse centrale d'une des statues de l'enceinte cultuelle des « Herbues » à Vix (Côte d'Or) (CHAUME, OLIVIER, REINHARD, 1997, p. 13, fig. 9 ; 15, fig. 11)¹³³. En revanche, on a trouvé en fouilles de nombreux éléments métalliques de boucliers : *orle*, poignée, *umbo* ou bosse, clous. Un spécimen de bouclier du – IIIe s. découvert en 1911 dans le lit de La Thielle à La Tène, daté par la dendrochronologie de –229, nous fournit une idée approximative de ce à quoi ressemblait cette arme (VOUGA, 1923, p. 59 – 62, pl. 16). De forme oblongue, mesurant 1, 13 m de long pour environ 0, 63 m de large, ce bouclier présentait une planche constituée de trois éléments assemblés en bois d'aulne : une âme centrale, rectangulaire, encadrée de deux ais dont le bord extérieur dessinait un arc de cercle, l'ensemble ayant dû à l'origine être renforcé par un orle métallique (REGINELLI, 1998, 67 – 72, pl. 10). Une reconstitution en a été proposée (GILLES, 2007, p. 8 ; fig. 2-3). Aisé à tailler, facile à façonner, le bois d'aulne présente une texture homogène qui permet d'en extraire de longues planches assez légères et souples comparativement à d'autres essences arbustives, en particulier le chêne lourd et cassant (MATHIEU, 2007, p. 11). Certains boucliers devaient en effet être assez lourds et encombrants pour justifier que les *equites* confient à l'un de leurs deux servants d'armes le soin de les porter pendant leurs déplacements (ATHÉNÉE, IV, 151 e). A titre de comparaison, les équipages de chars des Sargonides, à l'époque néo-assyrienne (-VIIIe s.), se composaient d'un archer – le poste le plus prestigieux, tenu par le souverain dans ses représentations en guerrier-, d'un conducteur tenant les rênes des chevaux, et d'un ou deux porte-bouclier (VILLARD, 1991, p. 44). Or en Gaule à La Tène D, le char de combat n'est plus qu'un souvenir. Le détail ethnographique rapporté par Athénée n'est donc peut être qu'un simple *topos*, et doit être relativisé depuis la reconstitution récente du bouclier de La Tène, démarche conduite scientifiquement et qui a abouti à la fabrication d'une arme de 3,5 kg, ce qui est deux fois plus léger que l'hoplite grec du – Ve s. – 7 kg pour un diamètre de 1 m – et le *scutum* romain de la première moitié du – IIe s. – 10 kg pour une planche de 1, 20 m X 0, 70 m – (GILLES, 2007, p. 8 ; fig. 5).

Le bouclier était porté au bras gauche, bord à bord par le premier rang dans l'infanterie quand elle adoptait la formation de la phalange (BG, I, 25, 3-4 et Tite-Live, X, 29, 6), ou au-dessus de la tête quand celle-ci prenait la formation de la *tortue*¹³⁴ (BG, II, 6 : V, 38-49 ; VII, 68-90). Je suis moins sûr que le bouclier oblong faisait partie intégrante de la panoplie du cavalier en raison de son encombrement, de son poids et de la résistance qu'il offrait au vent à vive allure. Quand il figure sur des représentations de cavaliers comme par exemple sur la fresque de Civita di Tiberina, je pense que nous sommes ici en présence de troupes montées qui se déplacent à cheval et combattent à pied plutôt que de cavaliers. A contrario, l'absence du bouclier dans la panoplie des guerriers montés du chaudron de Gundestrup me suggère plutôt qu'il s'agit bien là de cavaliers au sens propre.

¹³³ L'homme est sculpté grandeur nature (1, 70m), le bouclier haut de 0,50 m n'est toutefois peut-être pas à l'échelle de son porteur.

¹³⁴ Tactique apprise des Romains, comme la phalange, avait été des Grecs ? Cf. RIVET, 1971, p. 189-202.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Assurant une bonne protection en situation dynamique notamment à l'escrime (AULU GELLE, *Nuits Attiques*, IX, 13 ; TITE-LIVE, VII, 9-10), permettant d'esquiver un trait quand on disposait d'espace autour de soi, il devenait rapidement encombrant dès qu'on était serré au coude à coude (TITE-LIVE, X, 29 ; XXXVIII, 21), et que des traits s'y étaient fichés faute de pouvoir les esquiver. Alourdi par le poids de ceux-ci, le bras fatigué par les gesticulations, les guerriers helvètes à la bataille de Bibracte en -58 « préférèrent jeter bas leur bouclier et combattre à découvert » nous dit César (BG, I, 25, 4; trad. RAT). La minceur même du bouclier était un handicap, car souvent un seul coup de javelot perçait et fixait l'un à l'autre plusieurs boucliers dans une formation compacte (BG, I, 25, 3-4). Dans sa relation de la bataille de Télamon, Polybe signale que le bouclier gaulois n'était pas d'une grande fiabilité, mais les lacunes du texte ne permettent pas de comprendre l'exact enchaînement des causes (POLYBE, *Histoires*, III, 30, 8) : était-ce pour les mêmes raisons que celles évoquées par César? Pour ma part, je pense que c'était une arme défensive efficace tant que la bataille ne durait pas trop longtemps : à la bataille de Bibracte, qui fut longue et difficile, le sort a basculé en faveur des Romains à partir du moment où les Helvètes abandonnèrent leur bouclier. César rapporte en effet que : « Finalement, accablés de blessures, ils commencèrent à lâcher pied et à se replier vers une montagne » (BG, I, 25, 5; trad. RAT).

Trois **expérimentations** ont été utilement conduites en 2004, à partir de trois armes gauloises - bouclier, lance et javelot - et une arme romaine - *pilum* - reproduites à l'ancienne et employées dans des conditions techniques similaires¹³⁵, par l'association lorraine « *Les Leuki* » présidée par Franck Mathieu¹³⁶. Les résultats, récemment publiés (MATHIEU, 2007, p. 11-12), peuvent être résumés comme suit :

- Essai n°1 : un *pilum* romain du type à pointe en forme de tête de flèche, lancé sans élan à huit mètres de distance sur la face externe d'un *simili* bouclier gaulois confectionné d'une planche de contreplaqué moderne de 10m/m d'épaisseur recouverte d'une plaque de cuir de 1 m/m, a perforé la planche et en est ressorti de 30 m/m sur la face interne; pour retirer le trait, il faut déposer la planche au sol, placer un pied dessus et tirer de toutes ses forces sur la hampe pour en extraire la pointe, non sans déformer la tige lors de cette opération.

- Essai n°2 : il a été effectué avec une lance gauloise de forme effilée de 2, 50m de long, tenue au tiers au-dessus de l'épaule ou sous l'épaule. Projetée sur le *simili* bouclier ci-dessus décrit, après une course de huit mètres, l'arme a bien pénétré la planche mais n'est ressortie que d'à peine 1 m/m; il a été plus facile de la dégager que lors de l'épreuve du « *pilum* » dont il a été démontré qu'il neutralisait complètement le bouclier, à défaut du combattant si le coup était bien placé.

- Essai n°3 : il a été accompli avec une javeline gauloise de 1, 40m de long, lancée à huit mètres de distance, sans élan; la pointe a perforé de 1-2 m/m d'épaisseur le *simili* bouclier ci-dessus décrit.

Les enseignements d'ordre général tirés de ces essais (MATHIEU, 2007, p. 12-13) ont montré qu'un guerrier gaulois armé d'une lance de 2, 50m de long - dont la pointe atteint 0, 40m -, d'un bouclier plat et d'une arme de poing (essai n°2), confronté à un légionnaire équipé d'un bouclier oblong et cintré, d'un *pilum* et d'un *gladius* (essai n°1), ne disposait que d'un rayon offensif limité à trois mètres.

Les expérimentations de Franck Mathieu ont par ailleurs montré qu'il était difficile de lancer une arme d'hast gauloise de 2, 50m de long à distance (essai n°2), tandis que le

¹³⁵ A ce détail près que rien ne viendra jamais remplacer l'ambiance du combat.

¹³⁶ Adresse en 2006 : 8, rue de Gonhay, 54760 – Villers-les-Moivrons.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

lancement du javelot s'effectuait sans difficulté majeure (essais n°1 et 3). Selon le terme même employé par Franck Mathieu, le *pilum* romain jouait le rôle de « déshabillage » du combattant gaulois. « Force est de constater que pour ces deux armes que sont la lance et le *pilum*, la différence de puissance est sans équivoque ». Si le combat à l'épée ré-équilibrait les deux adversaires, toutefois, le bouclier plat de type gaulois - s'il n'avait pas été atteint par le *pilum* - nécessitait pour se protéger plus de mobilité, et donc de travail musculaire que le bouclier cintré du légionnaire romain¹³⁷. Enfin dernier détail, les pointes des armes fichées dans le bouclier et ressortant sur la face cachée de la planche, ne serait-ce que de quelques millimètres, peuvent considérablement blesser l'avant-bras.

Les expérimentations technologiques menées sur un bouclier d'un modèle du –IIIe s. ont également montré qu'« un artisan expérimenté peut déposer toutes les pièces métalliques en quelques minutes à peine. [...] Il est possible que ces pièces métalliques passaient d'un bouclier brisé à un bouclier neuf, réalisé au préalable » (MATHIEU, 2007, p. 12). Une réutilisation systématique des pièces métalliques entrecoupée de réparations pouvait donc prolonger la vie de ces éléments clés du bouclier sur une très longue période. Cela peut expliquer la persistance de certains types d'*umbones* de boucliers dans les tombes laténiennes, traduisant un conservatisme de façade alors que d'autres accessoires de la panoplie militaire et du vêtement de guerre évoluaient dans le même temps selon les canons de la mode vestimentaire et de la tactique.

On se servait du bouclier, non seulement pour repousser et parer les coups de l'adversaire mais aussi pour occasionnellement lui en administrer en le faisant tourner latéralement, ou en lui faisant effectuer un jeu de bascule de l'avant vers l'arrière. Cela a été démontré pendant des **essais** réalisés anciennement par André Rapin et confirmés depuis par Jean-François Gilles et Franck Mathieu (RAPIN, 1988, fig. 10, A et B; GILLES, 2007, p. 8-9 ; fig. 6-8 ; MATHIEU, 2007, p. 12 ; fig. 3 ; sur un avis contraire peu convaincant : BRUNAUX, 2004, p. 55). Les manèges expérimentaux réalisés récemment dans les ateliers collectifs pilotés par Franck Mathieu ont en effet confirmé les vues d'André Rapin, et permis de voir que le harcèlement de l'adversaire à l'aide du bouclier finissait par provoquer une ouverture qui permettait de frapper l'ennemi d'un coup d'épée. Seule la lance empêchait un tel emploi. J'ajoute pour ma part, qu'un coup bien administré pouvait parfaitement déstabiliser l'adversaire, voir l'assommer. Il advenait aussi qu'on se serve du bouclier comme appui au sol pour se reposer, parer des coups répétés (GILLES, 2007, p. 8) ou soulager une blessure aux membres.

Dans tous les cas, un mur statique de boucliers opposé à une formation serrée lancée au pas de course devait être suffisant pour stopper celle-ci dans sa lancée; toute la problématique résidait dans la meilleure façon d'ouvrir une brèche dans le dispositif de celui qui recevait le « choc » (DEYBER, 1986a, p. 333; BRUNAUX, 2004, p. 55, fig. 19). Le bouclier était à l'image des javelots et des lances, une arme « consommable ».

- **Efficacité de l'armement défensif.**

Tout cet équipement défensif concentrait bien évidemment les coups des armes tranchantes et perçantes sur les parties découvertes du corps c'est à dire la face, les membres supérieurs et le tronc. Si les fouilles n'ont pas permis de retrouver de cadavres de guerriers morts au combat pendant l'invasion cimbrique-germanique, ou sur les champs de bataille où s'affrontèrent Gaulois, Germains et Romains entre –120/118 et la Guerre

¹³⁷ Communication écrite et personnelle du 09 mai 2002.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

des Gaules incluse (DEYBER, 2008)¹³⁸, de maigres restes osseux du charnier de Ribemont-sur-Ancre du –III^e s. nous apportent quelques éléments d'information.

Les blessures qui ont été identifiées et dont certaines ont été mortelles (DUDAY, 1998, p. 115-116)¹³⁹, confirment en tous points ce qu'on sait du combat hoplitique grec classique (KEEGAN, 1990, p. 250-252, 254, 259). Mais ce type de combat était une lutte de face acharnée entre deux armées marchant en formation serrée, où les premières lignes fonctionnaient comme une sorte de hachoir ou de moissonneuse les unes vis à vis des autres. Qu'en était-il en formation ouverte, où les coups pouvaient provenir de face mais aussi latéralement et/ou dans le dos en cas de repli¹⁴⁰? Nous disposons malheureusement de trop peu d'éléments, à la différence du monde greco-romain, pour proposer des hypothèses qui ne peuvent être autrement que hasardeuses.

b. Les armes offensives.

Elles étaient constituées d'armes de poing, d'hast et de trait.

• L'épée.

L'arme de poing par excellence de La Tène D était le **cladi*, **cladios* : l'épée, l'équivalent du glaive romain. C'était une arme perfectionnée, parvenue au terme d'un cycle d'améliorations et d'allongement opéré à partir du milieu du –III^e s. Elle était à *lame droite à double tranchant*, soit *plate*, soit à *double gouttière*, et possédait une pointe plus souvent arrondie et tranchante qu'acérée¹⁴¹. La lame était affûtée à l'aide d'un **aiguiseur** qui faisait partie intégrante de la panoplie du guerrier¹⁴². Montée « à l'antique » avec *croisière* métallique, *poignée* et *calotte* recevant à son sommet la rivure de la soie, cette épée était portée dans un **fourreau métallique bouterollé** suspendu au **ceinturon** par des *bélières* - crochets en métal et lanières en cuir à La Tène D -, pièces qui permettaient le port de l'épée de manière inclinée et non pendante le long de la jambe. C'était la seule façon judicieuse de ne pas entraver la marche et la charge au pas de course, d'une part, de dégainer l'arme du fourreau, d'autre part. Ces choix étaient aussi dictés par le souci d'alléger la panoplie (MATHIEU, 2005, p. 24, 28; fig. 16, 7; 17, 7). Ce fourreau, très artistiquement décoré à La Tène ancienne et moyenne, était très dépouillé à La Tène finale (LEJARS, 1994; 1996; 1998; SIEVERS, 2001, p. 153-154, pl. 47-52, 54) ce qui pourrait suggérer que l'arme qu'il protégeait n'était plus à cette époque un produit de luxe mais c'était quelque peu banalisée parmi les combattants. Il est fréquent de retrouver sur le haut des lames la marque d'une estampille figurant quelque animal ou inscription dont

¹³⁸ Sauf peut-être dans la plaine comprise entre les *oppida* de Gergovie et Gondole.

¹³⁹ Sandrine Thiol qui a fait sa thèse sur ce sujet me l'a confirmé oralement le 8/1/1999.

¹⁴⁰ A la suite de ses expérimentations, Franck Mathieu pense que la formation ouverte en situation dynamique, était plus adaptée à l'armement gaulois que la formation serrée, qui n'aurait été adaptée qu'en position statique et défensive (MATHIEU, 2007).

¹⁴¹ Une évolution constante tout au long de La Tène D1 s'effectue dans la suppression de la pointe au profit de l'arrondi, puis on note à La Tène D2 un retour à la pointe concomitamment à l'effilement de la lame et à son raccourcissement : LEJARS, 1996, p. 90; fig. 6, p. 89. On trouve les deux modèles de lames d'épées à *Alesia* (SIEVERS, 2001; BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001).

¹⁴² On a trouvé des aiguiseurs sur de très nombreux sites d'habitat de La Tène D, ainsi que dans des tombes de guerriers gaulois de Dun-sur-Aron (Cher), de Wederath-Belginum (Sarre) et de Paris (Sénat), étant précisé que ces trois derniers sites appartiennent à des horizons plus tardifs que les habitats, s'échelonnant de La Tène D2 à l'époque augustéenne (POUX, 1999, p. 99-101). Je complète la liste fournie par Matthieu Poux en mentionnant que des pierres à aiguiser de forme et de nature diverses sont également attestées dans le niveau d'occupation de La Tène D1/D2 du chemin de service intérieur du rempart frontal de l'habitat fortifié de « La Pierre d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges) (DEYBER, DALAUT, LADIER, WEISROCK, 1984b, p. 190, fig. 13-4, 6). L'emplacement de ces découvertes n'est pas fortuit.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

l'explication nous échappe¹⁴³. L'archéologie n'a en revanche jamais confirmé un détail ethnographique rapporté par Athénée inspiré de *Posidonios* selon lequel pendant leurs banquets « les Celtes [...] découpent [les morceaux de viande] tout au long [de l'os] avec une sorte de poignard qui se range **dans une gaine particulière placée sur le fourreau de l'épée** » (ATHÉNÉE, *Les Deïpnosophistes*, IV, 151 sqq.). Cette description originale a été reprise telle quelle par Jean-Louis Brunaux pour qui ce « *conteau avait une fonction plus particulière sur le champ de bataille, c'est probablement lui qui était utilisé pour découper le crâne de l'ennemi tué* » (BRUNAUX, 2002, p. 275). Pourtant, force est de constater qu'aucune découverte de La Tène D n'est, à ce jour et sauf erreur de ma part, jamais venue valider cette hypothèse. En revanche, la particularité décrite par Athénée existe bien sur des armes de l'âge du Bronze III de Déchelette et du Bronze final IIIb¹⁴⁴ de Jean-Jacques Hatt, détail qu'illustrent, par exemple, les épées de Courtavant (Aube) et de Saint-Romain-de-Jalionas (Isère) (DÉCHELETTE, 1910, p. 148, fig. 44, n° 2-3 ; VERGER, GUILLAUMET, 1988, p. 234-235). Cela serait aussi le cas d'épées ibériques de l'âge du Fer espagnol¹⁴⁵. Ainsi, se pourrait-il qu'Athénée ait repris une tradition orale vieille de cinq à six siècles, ou un texte faisant référence à une pratique en usage au début du premier âge du Fer et véhiculée jusqu'à lui, mais sans plus aucun rapport avec les usages en vogue à la fin du second âge du Fer, la tradition s'étant perdue entretemps ? La question mérite, je crois, d'être posée, d'autant que la particularité signalée par Athénée réapparaît bien après dans les îles britanniques, à l'Epoque Moderne¹⁴⁶.

Il est en revanche un point qui a pu être élucidé par **l'expérimentation** : c'est celui de certaines cassures qui apparaissent sur des fourreaux de Gournay-sur-Aronde et d'*Alesia* dont le point commun est d'avoir été pliés. Procédant à des essais de reconstitution de combat d'infanterie avec un homme armé à la gauloise et chutant au sol du côté droit qui est celui du fourreau opposé à celui du bouclier, Franck Mathieu s'est aperçu que le fourreau vide porté verticalement s'enroulait autour de la jambe et se cintrait (LEJARS, 1994, p. 164, 165, 189, 204, 230), ou se pliait pointe vers l'extérieur sous le poids de l'homme tout équipé; en outre, l'essai a montré que la pliure du fourreau était d'autant plus prononcée que la marche avait été rapide (LEJARS, 1994, p. 206, 207, 222, 224; BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, SIEVERS, 2001, pl. 52, n°149).

Selon moi, ce constat forgé sur l'expérience élimine l'hypothèse d'une déformation intentionnelle à caractère religieux comme certains auteurs se sont plus à l'écrire sans aucune preuve; par contre, l'expérimentation montre la fragilité de l'équipement, qui ne pouvait plus être réutilisé sans passer par l'atelier car, en voulant redresser le fourreau à froid, le métal se coupe¹⁴⁷. Cet exemple illustre une nouvelle fois à quel point il faut rester prudent dans les interprétations en l'absence de tout élément validé par des expérimentations concordant avec des faits historiquement établis.

Au plan technique, les études et les expérimentations poursuivies depuis vingt ans ont mis en lumière les réelles qualités de ces lames d'épées et, désormais, plus aucun esprit avisé ne prend à la lettre le récit de Polybe soulignant leur prétendue défectuosité

¹⁴³ Marque de fabricant, de propriétaire ou signe apotropaïque?

¹⁴⁴ Hallstatt B2 de Rychner.

¹⁴⁵ Information orale – que je n'ai pu vérifier – donnée le 7 juin 2007 par Jean-Paul Guillaumet

¹⁴⁶ Monsieur Jean-Yves Proverbio, écrivain et historien, m'a signalé le 13 juin 2007 avoir vu dans des musées de Grande-Bretagne où il effectuait des recherches, des épées écossaises des XVIIe s. / XVIIIe s présentant la même particularité que les épées des âges des métaux. Une étude comparative de toutes ces épées mériterait d'être entreprise car on voit bien qu'il ne s'agit plus d'un cas spécifique et isolé comme le pense Jean-Louis Brunaux, mais bien plutôt d'une tradition vieille de vingt-cinq siècles qui n'a probablement qu'un rapport indirect avec la décollation de la tête.

¹⁴⁷ Communication personnelle de Monsieur Franck Mathieu en date du 17 mai 2006.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(POLYBE, *Histoires*, II, 33, 3). A la lumière de l'expérience rapportée ci-dessus à propos des fourreaux pliés, j'en arrive toutefois à me demander si Polybe n'a pas fait en première lecture une confusion entre les lames d'épées et leurs fourreaux. S'il est démontré grâce aux études métallographiques que les premières ne peuvent pas se plier sous le choc, sauf à le faire intentionnellement à chaud et en force, en revanche il est devenu clair que les seconds se déformaient au combat quand le guerrier faisait une chute au sol, et se cassaient quand on s'employait à les redresser. Le fourreau ne devait pas résister au poids du corps, conjugué à celui de l'équipement du fantassin lourd. De mon point de vue, Polybe a rapporté un fait dont il n'a pas été le témoin oculaire, mais simplement dont il avait eu ouï dire.

Pour autant, il ne faut pas en conclure à l'excellence de ces armes au combat. En effet, trois défauts en restreignaient l'emploi. Le premier concernait la monture : d'une part elle offrait peu de protection à la main contre les coups adverses, et de l'autre, la façon dont la poignée était montée sur la soie de la lame faisait qu'elle y adhérait mal, et que très rapidement elle devait prendre du jeu autour de celle-ci ; la deuxième faiblesse affectait la fixation du fourreau au ceinturon à droite : c'était une mauvaise solution car, d'une part, on dégainait avec peine, de l'autre, l'ensemble glissait en permanence sur l'armure ou la cotte de maille ; enfin, troisième imperfection, c'était très encombrant, surtout à cheval. Les « *armes embarrassantes* » des Bituriges et des Suessions évoquées par Lucain sont peut-être précisément des épées (LUCAIN, *Guerre civile*, I, 424). Sur ce point, l'adoption tardive (La Tène D2b) du *bandrier* dans l'équipement constitua assurément une innovation de taille¹⁴⁸.

J'ai observé que les armes en service sur toute la période de La Tène D étaient disparates, et souvent de lame inférieure à 0, 80/90m. Pour la Gaule du nord, Thierry Lejars a observé un allongement de la lame par rapport à La Tène C2, du début à la fin de La Tène D, période de 120 ans durant laquelle elle a gagné en longueur 0, 10/20 m (LEJARS, 1996, p. 89-90, 92-93; fig. 6-7). En effet, par rapport aux standards modernes qui ont été en vigueur dans les armées françaises de 1679 à 1915, la longueur initiale de la lame de l'ordre de 0, 70/80 m était impropre au service dans la cavalerie qui nécessitait une longueur de lame d'au minimum 0, 89m¹⁴⁹. Mais si cette norme s'appliquait à des cavaliers modernes montés sur des chevaux d'1, 70m au garrot, était-ce aussi valable pour des guerriers chevauchant des double-poneys d'1, 10/37 m au garrot ? (MÉNIEL, 1987, p. 33-49; 1992, p. 66, 70, 77). Un cavalier juché sur un cheval de haute stature, tenant à la main une épée de moins de 0, 70/80m de longueur, éprouvait de réelles difficultés pour atteindre d'un coup de pointe ou d'estoc un adversaire monté comme lui, et la difficulté était encore accrue si son adversaire était un piéton¹⁵⁰.

Je pense donc que les évolutions qu'a observées Thierry Lejars, d'une part, la persistance de deux types d'armes tout au long de La Tène D1 et de La Tène D2, d'autre part, recouvrent deux utilisations différentes de cette épée:

- un type long à lame large et pointe arrondie pour le combat de cavalerie;

¹⁴⁸ Comparer, par exemple, le port de l'épée des guerriers gaulois de l'arc d'Orange (AMY et *Alii*. 1962, pl. 28) et de Vachères (A. Duval, 1983, p. 145, n° 175), à celui de Brumath (A. Duval, *op. cit.*, p. 145, n° 176).

¹⁴⁹ A partir de la réforme de Louvois du 22 février 1679, la longueur des lames d'épées a été réglementée et n'est jamais descendue en dessous de 89, 33 cm. Le célèbre *bancal* de hussard a constitué une exception, et pour un laps de temps très court qui a confirmé la règle.

¹⁵⁰ J'ai pris la dimension du problème alors que j'étais officier élève à l'École d'Application de l'Armée Blindée-Cavalerie à Saumur, en 1976-1977. Nos cours d'équitation à raison de trois séances par semaine comprenaient des exercices à la lance et au sabre que nous pratiquions sur des mannequins fixes; je ne compte pas les chutes que nous avons fait pour atteindre nos cibles avec le sabre, à partir des grands chevaux que nous montions, et c'eût été bien pis si ces mannequins avaient été mobiles.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

- un type plus court à lame étroite et pointe acérée pour le combat mixte ou d'infanterie.

Cela a-t-il une signification ? Je pense que oui car ces différences de modules ont existées dans le passé, puis ont disparues. Ainsi pour le –IV^e s. (La Tène B1), André Rapin a-t-il pu magistralement démontrer que deux, puis trois types de lames cohabitaient déjà en Europe celtique : un grand (L. 0, 65/70 m ; l. 0.05-6 m), un petit (L. 0, 60/50 m ; l. < 0.04 m) et un moyen (L. 0, 65/60 m ; l. non précisée). Le module intermédiaire, apparu après les deux extrêmes, et qui a perduré jusque dans le premier quart du –III^e s. (La Tène B2), est attribué à des fantassins plutôt qu'à des cavaliers ; Rapin fonde son hypothèse sur l'apparition d'une innovation qu'il a pu tester : celle du ceinturon à chaînes conçu pour limiter les oscillations du fourreau de l'épée le long de la jambe droite (RAPIN, 2007, p. 243, fig. 2-3 ; 5 A-C). Pendant les trois derniers quarts du –III^e s. (La Tène B2 – début La Tène C1), la lame se raccourcit et il ne subsiste plus que le petit module d'épée (RAPIN, 2007, p. 244 ; fig. 5, D-E). Les mutations reprennent à la fin du –III^e s. (La Tène C2), avec un réallongement progressif de la lame, préfigurant la phase suivante, celle de La Tène D1 (RAPIN, 1999, fig. 9). Selon moi, le retour de deux modules d'épées à La Tène D masque une nouvelle modification intervenue dans l'art de faire la guerre par rapport à La Tène C, révolution tactique rendue elle-même possible, d'une part grâce à l'amélioration progressive des espèces équines, d'autre part par l'importation en provenance d'Europe orientale, de grands chevaux de 1, 45/50m au garrot (MÉNIEL, 1987, p. 37-38).

À titre de comparaison, ce qu'on observe à La Tène D est à rapprocher de ce qu'on constate dans l'armée française depuis les guerres de la Révolution et de l'Empire, et des conflits régionaux qui ont eu lieu jusqu'en 1915. Pendant cette période de plus d'un siècle, ont coexisté une latte de cuirassier de 1m / 1, 10m de long, avec un sabre de dragon de moins de 1 m de long. Le premier combattait exclusivement à cheval, tandis que le second accomplissait des missions à caractère mixte, à pied ou à cheval. Pour ma part, je pense que l'étude des épées de La Tène D serait à reprendre à travers toute l'Europe. En partant de La Tène C2, des recherches partielles de Thierry Lejars sur La Tène D, et, en s'appuyant sur la méthode de travail élaborée et mise au point par André Rapin, on verrait sans doute se dessiner sur une carte des ressemblances et des différences que l'œil ne perçoit pas actuellement faute d'études exhaustives et à grande échelle.

De fait, l'épée gauloise de La Tène D apparaît bien avoir été l'arme du corps à corps, mais elle était utilisée pour frapper de taille plutôt que d'estoc : « *De part et d'autre, on avait dégainé [...]* » dit César parlant du guet-apens tendu par Labienus à Commios en -51 (BG, VIII, 23, 6). Cela transparait aussi des récits de combat en rase campagne (BG, I, 52, 3), comme de ceux relatifs à l'attaque des retranchements (BG, VII, 88). (DEYBER, 1986a, p. 332; LACROIX, 2003, p. 71; 2005, p. 111). Cette escrime à l'épée ne constituait pas le mode de combat normal, mais correspondait plutôt à sa phase ultime, ou à un moyen d'autodéfense.

À propos du combat antique d'infanterie, le colonel Ardant du Picq souligne : « *Le pied à pied, le glaive à glaive sérieux, à courte distance, était (...) rare* » (ARDANT DU PICQ, 1914, 1942, p. 65-74). Comment le guerrier maniait-il son arme ? Selon Ardant du Picq « *Le Gaulois, de son bouclier, paraît le premier coup de pointe, et de son grand sabre de fer s'abattant avec furie sur le sommet du bouclier romain, le fendait et allait jusqu'à l'homme* » (ARDANT DU PICQ, 1914, 1942, p. 69). Ceci n'est plus du tout vrai depuis que les expérimentations menées par Franck Mathieu en ateliers collectifs ont démontré le contraire. En effet, il a été observé lors des essais qu'un coup de taille à l'épée donné sur la périphérie du bouclier avec une lame modèle –III^e s., longue de 0,246⁷⁰ m et pesant 0, 6kg, « *provoque un*

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

enfoncement de la lame d'au moins 3cm dans la planche du bouclier avec ou sans orle métallique, il devient très difficile de la retirer et le bouclier garde toute sa puissance défensive et offensive » (MATHIEU, 2007).

Les coups portés de taille étaient-ils mortels ? Si l'on se réfère à l'excellent manuel du général de Brack, il faut répondre par la négative : « *les coups qui tuent sont les coups de pointe, les autres ne font que blesser* » (De BRACK, 1942, p. 54).

Nous connaissons aussi à l'épée d'autres usages qu'il convient de mentionner. Si l'on en croit Diodore, c'était l'arme de certains sacrifices humains : « *Après avoir consacré un homme, ils le frappent avec une épée de combat dans la région au-dessus du diaphragme [...]* » (DIODORE, *Histoires*, V, 31, 2-5). Nous ne savons pas si le crâne encloué de Lux (Saône-et-Loire) est celui d'un guerrier mort au combat ou sacrifié, ou s'il appartient à un condamné victime d'une exécution judiciaire; en tout état de cause, il porte les stigmates de trois coups d'épée qui lui ont été administrés sur la calotte, provoquant des éclatements de l'os (BONNAMOUR, 1990, p. 73, fig. 61). Il est en revanche certain que ce ne sont pas ces coups là qui ont entraîné la mort.

Enfin, à une époque où l'outil individuel du combattant en campagne était chose inconnue, l'épée en faisait fonction. C'est là un usage peu connu qu'il convient de mentionner. Parlant des Nerviens qui effectuaient des travaux de siège contre les *Hiberna* de Q. Cicero en -54, César dit en effet : « *Mais comme ils manquaient des outils nécessaires, ils devaient couper les mottes de gazon avec leurs épées [...]* » (BG, V, 42, 3). Contrairement à ce que certains de mes collègues ont avancé dans le passé, il n'y a là rien d'exceptionnel : en campagne, jusqu'au XIX^e siècle, l'arme blanche réglementaire servait pour tous les travaux du bivouac moyennant quelques précautions pour en préserver la lame¹⁵¹; c'était une sorte de grand « couteau suisse » avant la lettre¹⁵². Plus fragile mais ô combien plus redoutable était la lance!

• La lance.

La lance, la *lancea* du *Bellum Gallicum* (BG, VIII, 48, 5), était une arme de fantassin et de cavalier destinée à frapper d'estoc, mais elle pouvait occasionnellement servir comme arme de jet (DEYBER, 1986a, p. 333; LACROIX, 2003, p. 72-73; 2005, p. 110-111). En bois, longue de 2, 50m à 3m¹⁵³, munie d'une pointe en fer à *double tranchant* et *arête* très souvent à *bords ondulés* qui atteignait quelquefois plus de 0, 80 m de long¹⁵⁴, la lance était plus redoutable à l'escrime que les productions méditerranéennes correspondantes¹⁵⁵. De récentes recherches à Gournay-sur-Aronde et à *Alesia* ont montré qu'il en existait une infinie variété dans la description desquelles il n'y a pas lieu d'entrer ici même (BRUNAUX et LAMBOT, 1987, p. 92-93; fig. 49, 56-58, 61; RAPIN, 1988, p. 134; fig. 66-IV/V; SIEVERS, 2001, p. 155-163; BROUQUIER-REDDE, DEYBER, SIEVERS, 2001, p. 221-224, 226-227, 229-234, pl. 55-62, 67, 74-79; BRUNAUX, 2004, p. 51-52).

Les travaux portant sur le trophée celtique de Ribemont-sur-Ancre et de Gournay-sur-Aronde ont montré que les Celtes avaient procédé précocement à sa standardisation, sans doute en raison même des techniques de combat d'infanterie

¹⁵¹ De Brack, *op. Cit.*, *idem*.

¹⁵² Pendant le Haut Moyen-Age, le scramasaxe mérovingien a rempli le même office.

¹⁵³ En cette fin de la Tène, la longueur de la hampe ne peut être appréciée avec exactitude : 2 m à 2,50 m, ou plus ? Les expérimentations de Franck Mathieu ont pour leur part montré que pour une utilisation optimale à l'aide d'une seule main, la longueur de la lance devait pas excéder 3m.

¹⁵⁴ La pointe était emboîtée sur la hampe et maintenue à celle-ci soit en force, soit à l'aide de clous, soit au moyen d'un rivet.

¹⁵⁵ Sa longueur n'en demeure pas moins très éloignée de la sarisse macédonienne (6-7 m) et de la pique suisse (5-6 m).

pratiquées à cette époque du –III^e s. Pour la Gaule du nord, Thierry Lejars a constaté l'impossibilité d'établir pour La Tène D une typologie nette comme celle qui prévaut pour les épées et les boucliers; en revanche, il a noté trois faits qui méritent qu'on s'y arrête:

- l'existence de fers plus massifs à La Tène D1 qu'à La Tène D2;
- un plus grand nombre d'armes de jet à La Tène D2 qu'à La Tène D1;
- la rareté des talons de lances dans les sépultures de toute la période de La Tène D,

ce qui lui fait penser que lors des cérémonies funèbres, on ne prélevait que la partie noble de l'arme¹⁵⁶. Mais alors, que devenaient les talons ? Etaient-ils jetés au rebut ? Nous ne sommes pas documentés pour y répondre.

Les deux premiers constats sont à rapprocher de l'évolution de la tactique au cours de La Tène D. Certains fers massifs font penser à des piques médiévales ou modernes. Or les piques en usage dans les armées européennes jusque dans le troisième quart du XVII^e s., étaient les seules armes blanches à permettre aux formations compactes d'infanterie de résister avec succès au choc de la cavalerie ou aux assauts de l'infanterie adverse. C'est donc peut-être pour atteindre des piquiers évoluant en formation compacte qu'on aura développé les armes de jet, rôle progressivement dévolu aux armes à feu qui augmenteront l'allonge et suppléeront les piques après 1650 (HUGHES, 1976, p. 11-13).

Mais en agitant les piques et en leur faisant effectuer des moulinets, des fantassins bien entraînés parviennent à détourner la trajectoire tendue ou courbe des traits adverses voir à la briser : l'arme de jet est donc partiellement inopérante en de telles circonstances. Il en va différemment si les armes de jet sont utilisées dans la « petite guerre ». Je tire mon inspiration de plusieurs expériences effectuées lors des guerres coloniales du XIX^e s. En effet, l'armée britannique a effectué plusieurs expériences concluantes démontrant que dans la poursuite de guerriers irréguliers, la lance était une arme inappréciable. Elle a donc équipé ses hussards avec des lances arabes et ses tirailleurs montés avec des sagaies zoulous partant du constat que : « *Les fantassins qui se jettent à terre quand passe la charge peuvent à la rigueur éviter les coups de sabre ; mais ils n'échappent pas aux coups de lance* » (CALLWELL, 1896, p. 289).

Car la lance au combat « *est l'arme blanche dont l'effet moral est le plus puissant, et dont les coups sont les plus meurtriers* » (De BRACK, 1942, p. 57). En usage dans la cavalerie jusqu'en 1939, la lance fut toujours considérée comme une arme redoutable, dont l'escrime pouvait être mortelle (DEYBER, 1986a, p. 333). Cette vision est confirmée par Diodore de Sicile qui, témoin de son temps, nous décrit certains fers en service dans les armées celtiques : « *Les uns ont été forgés droits, les autres, totalement repliés sur eux-mêmes en forme d'hélices, de manière à ne pas seulement couper en frappant, mais à briser les chairs et à déchirer les blessures, quand on retire la pique* » (V, 30, dans COUGNY, 1986, p. 409). Un corps perforé avec une lance de ce type devait perdre toutes ses humeurs une fois qu'on la retirait des chairs, à la manière des baïonnettes allemandes à scie de la Première Guerre Mondiale.

Mais une pointe de lance en mauvais état n'était pas mortelle, encore que la blessure pouvait s'infecter et entraîner une septicémie. Selon un mythe gallois qui retrace la vie du dieu celtique *Lugus* et qui a été repris par Brigitte Fischer dans le cadre d'une étude de numismatique celtique, la lance pouvait être empoisonnée, ce qui revient au même (FISCHER, 2000, p. 9).

¹⁵⁶ J'ai observé exactement le contraire à *Alesia*, où j'ai décompté 133 talons pour 86 pointes, à l'exception des *pila* et des javelines : REDDÉ et SCHNURBEIN, 2001, 2, pointes aux planches 55 – 60, 62, 67; talons aux planches 74-77; DEYBER, 2008. 248

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Fréquemment ferrée au talon¹⁵⁷, la lance pouvait servir de bâton de tente et de piquet pour le cheval, ce qui limitait l'encombrement des bagages et évitait de la piquer en terre par sa pointe à la halte ou au bivouac. (DEYBER, 1986a, p. 333). Il semble qu'à *Alesia* le talon ait aussi servi d'arme de substitution ou de circonstance pendant l'assaut gaulois des travaux militaires césariens (DEYBER, 2008). En tout cas une pointe de talon non émoussée perforait sans difficulté un *umbo* de bouclier (RAPIN, 1988, p. 176, fig. 3), un détail technique qui donne force au récit d'*Hirtius* de -51, selon lequel un seul coup de lance du roi atrébate *Commios* avait transpercé la cuisse de *C. Volusenus Quadratus* qui était parti à sa poursuite (BG, VIII, 28,5). Il devait falloir peser fortement sur le corps de l'adversaire ainsi frappé pour en dégager la pointe, comme on l'aurait fait avec une baïonnette de tranchée en 1914/18; pendant ce temps, constituant une proie facile, on s'exposait soi-même aux coups adverses. Le moment pouvait alors être venu d'abandonner la lance pour le combat au corps à corps.

Les **expérimentations** de Franck Mathieu ont utilement complété l'état des connaissances de 1984 sur le maniement de l'arme au sol (DEYBER, 1986a, p. 333). Les essais ont dégagé deux possibilités de prise de la hampe : la position au-dessus de l'épaule et la position en dessous. Parmi ces deux positions, la première est apparue plus confortable pour un combat dynamique à l'escrime, tandis que la seconde s'est révélée mieux adaptée au combat en formation serrée; dans les deux cas, si l'arme n'est pas lancée comme un trait, son rayon d'action est d'environ 3, 50m ce qui est suffisant pour tenir un adversaire à distance de coup direct¹⁵⁸. La donne change quand on n'est plus tout à fait à l'abri du bouclier, et qu'on en vient au corps à corps à l'épée (MATHIEU, 2007).

Quant à la lance de cavalerie, c'était de l'aveu même des anciens cavaliers de la guerre franco-allemande 1939/45 que j'ai pu connaître, une arme aussi encombrante qu'elle était redoutable, surtout dans les pays de sous-bois, et très difficile à manier par un cavalier sans étriers. Sur les documents figurés, on ne voit jamais un cavalier tenant la lance coincée sous le bras, mais une lance courte, type lance-javeline, brandie au-dessus de la tête¹⁵⁹, exactement comme sur le relief du vase d'Aulnat datant des années -120/-80 (PÉRICHON, 1987, p. 678 *sqq.*, pl. 1, 8). Pour m'être entraîné à la lance alors que j'étais officier-élève à l'école de l'arme blindée-cavalerie de Saumur en 1976/77, je puis attester qu'un cavalier qui tient la lance sous le bras et qui pique un mannequin fixe, sans étriers, est irrémédiablement désarçonné de sa monture sous l'effet du choc et jeté à terre.

La redondance des termes désignant l'orme et l'if dans les sources littéraires et l'onomastique suggère que les hampes de lances et de javelots étaient taillées dans ces essences qui associaient la dureté à la solidité et à la souplesse, ce qui autorisait des usages différents selon le cas (LACROIX, 2003, p. 145).

- **Les armes de jet.**

Les armes de jet ont pu revêtir une possible fonction mixte comme la lance. Leur saturation des lignes adverses pouvait disloquer une formation serrée. La première arme de jet gauloise, sans doute la plus utilisée par les fantassins (BG, V, 44) ou les cavaliers (BG, I, 46, 1; 47, 2; 52, 3 ; V, 48, 5 et V, 58, 2), et qui pouvait aussi être employée à la chasse, était sans conteste **le javelot**, bien qu'il ait revêtu selon les régions, des formes et des appellations variées :

- **le *gaison, gaisum, ou gaesum**, tirait peut-être son appellation du nom du peuple gaulois des Gésates, dont il n'est pas interdit de penser qu'il s'en était fait une spécialité

¹⁵⁷ Il était soit à douille et cloué, soit à soie et enfoncé dans le bois.

¹⁵⁸ La pique suisse dépassait les 5 m, il était difficile voir impossible d'atteindre les soldats derrière la haie de piques formée par les trois premiers rangs.

¹⁵⁹ Lettre du colonel (†). M. MacCarty du 25 juin 1982.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(LACROIX, 2003, p. 73; 2005, p. 111), à moins que ce soit l'arme qui ait donnée son nom au peuple. Il est difficile de prendre fermement parti, ce d'autant que comme nous l'avons vu à propos du rappel des caractéristiques de la guerre à La Tène B2 et C (*supra*), en Italie et en Asie-Mineure, les Gésates ne semblent pas avoir été « spécialistes » en armes de trait. A tout le moins s'ils le furent, ce fut marginal et je pense que c'est plus la caractéristique de l'arme que ses servants qui en assura la réputation. Cela étant, ce *gaesum* était un long javelot de fer forgé d'une seule pièce, d'origine semble-t-il alpine (VIRGILE, *Aen.*, VIII, 661 : *alpina gaesa*), répandu ensuite en Gaule puis chez les Germains (BG, III, 4, I). Chaque guerrier en portait deux (VARRO, *Ap.*, Non., *S.V.*). Il n'est pas interdit d'y voir une sorte de *pilum* dont Rome au contact des Gaulois se serait inspirée pour en faire un prototype avant de le généraliser pendant les guerres contre Carthage ;

- **la matara** (BG, I, 26, 3) ou *mataris* (TITE-LIVE, VII, 24, 3) ou *materis* (SISENNA, dans *Nonnius*, 556, 8 ; *Rhétorique à Herennius*, 4, 43), et *madaris* (STRABON, IV, 4, 3) était un javelot (selon Strabon) qui ressemblait beaucoup à la lance (selon César) ; elle était employée par les Belges et possédait un fer plus large que celui dont les autres armes de cette catégorie étaient munies. Elle traversait presque une épaule et occasionnait de nombreuses blessures (LACROIX, 2003, p. 74 – 75; 2005, p. 111) ;

- **la teutona** constituait une troisième variété, à propos de laquelle on ne sait pas grand-chose, sinon qu'elle était peut-être originaire de Gaule septentrionale ou de Germanie, d'où son nom (ISIDORE de SÉVILLE, *Origines*, 18, 7, 7). Il n'est peut être pas possible de la distinguer de la *matara*.

Ces armes se lançaient soit à la main, et les Gaulois s'y entraînaient activement tous les jours (BG, V, 34, 4), soit à l'aide d'une courroie de propulsion - l'*amentum* - dont il n'est pas prouvé qu'elle ait été fixée au milieu de la hampe : c'était alors la fameuse **tragula** - javelot court - des textes dont parle César (BG, V, 48, 5)¹⁶⁰, Tite-Live (*Hist.*, XXI, 7, 10) et Plaute (*Pseud.*, I, 4, 14). Elle augmentait la vitesse initiale du missile lors du tir, entraînant une augmentation de sa portée et améliorant la précision de sa trajectoire pour atteindre l'objectif¹⁶¹ (DEYBER, 1986a, p. 334-335; LACROIX, 2003, p. 75 - 76). Des essais réalisés au XIXe s. ont montré qu'elle pouvait atteindre une portée de 80 m¹⁶². Sa force de pénétration était telle qu'elle pouvait traverser les deux cuisses d'un homme nous dit César (BG, V, 35,6), ce qui devait occasionner d'atroces et mortelles blessures quand l'artère fémorale était perforée.

De fait, il existait plusieurs manières de lancer le javelot, chacune baptisée d'un nom spécifique (ARRIEN, *De la tactique*, 37, 4 ; 42, 4 ; 43, 2)¹⁶³. Dans tous les cas, le tir des javelots entraînait des pertes sévères dans les rangs ennemis. Le javelot était accessoirement un projectile incendiaire (BG, V, 43), ou un moyen de porter (BG, V, 45, 4) et de transmettre des messages (BG, V, 48, 5, 7). Les Gaulois et les Germains combattaient à coups de traits (BG, V, 44, 6), puis couraient à l'ennemi abandonnant

¹⁶⁰ Cette *tragula* là est servie par un cavalier gaulois d'une unité régulière et non pas auxiliaire.

¹⁶¹ En balistique, plus la vitesse initiale d'un projectile est élevée et plus la flèche est réduite, plus distance pratique de tir est grande et plus la précision est améliorée.

¹⁶² Tir expérimental ordonné par Napoléon III. Cf. CONSTANS, 1972, p. 165, n° 3. Sur le *gaesum* et la *tragula*, voir DESCROIX, 1945, p. 152 s. et 1948, p. 309 s.

¹⁶³ Pour tous ces noms, cf. DOTTIN, 1918, p. 223-302 ~~passim~~.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

vite le javelot pour le corps à corps à l'épée (BG, I, 52, 3), ce qui suppose que les lanceurs de ces missiles possédaient tous une épée, à tout le moins un coutelas¹⁶⁴.

- Les arcs et les flèches.

Les archers étaient nombreux en Gaule, mais nous ignorons s'ils étaient montés comme dans les régions orientales de l'*imperium romanum* ou s'ils combattaient à pied, mêlés ou non à la cavalerie légère (HARMAND, 1967a, p. 81-82). Le fait que César, dès -57, en comptait lui-même parmi ses effectifs (BG, II, 7, I) paraît indiquer que, dès ce moment, les Gaulois lui en avaient opposé. A l'été -49, César, en enrôlant des archers rutènes pour le siège d'Ilerda (Espagne), nous conforte dans l'idée de l'excellence de ce corps (Bell. Civ., I, 51, I). Il y avait probablement encore des archers gaulois dans les armées qui combattaient en -46/-45 à Osuna en Espagne, dans les rangs des auxiliaires de *Cneius Pompeius* ou dans le camp octavien (HARMAND, 1967a, p. 77; SIEVERS, 2001, p. 191; fig. 18).

On ignore tout des caractéristiques de l'**arc gaulois** dont la distance pratique de tir et la portée maximale ne peuvent, de ce fait, être appréciées¹⁶⁵. Il n'est pas exclu que les Gaulois connurent à l'exemple des Grecs et des Romains, deux ou plusieurs types d'arcs. Le projectile¹⁶⁶ était constitué par une baguette empennée en bois de cornouiller mâle (selon Virgile) ou de frêne, ou en roseau (PLINE L'ANCIEN, *Naturae historiarum libri*, XV-65, 161), munie à son extrémité d'une pointe à douille apenne, unipenne ou bipenne toujours en fer, dont la longueur s'échelonnait de 45 à 84 mm¹⁶⁷. Des arcs et **les flèches** ont pu être aussi fabriqués, au moins pour une part, en bois d'if bien que les textes ne nous le disent pas (LACROIX, 2003, p. 77).

La pointe était peut-être empoisonnée suivant une pratique courante à la chasse et qui a probablement aussi une signification mystique, soit avec de l'*if* (STRABON, IV, 4, 6), soit avec une sorte d'*Hellébore* appelée *Limeum* (PLINE L'ANCIEN, *op. cit.*, XXV-5, 61, XXVII-28, 45). Cela provoquait, on s'en doute, d'horribles blessures, cependant rendues seulement mortelles par le poison (NICANDRE, *Alexipharmaca*, 246 et PSEUDO-DIOSCORIDE, *De Venenis*, 20). Les Gaulois exécutaient en tout cas certains condamnés à mort à coup de flèches (STRABON, IV, 4, 5), ce qu'a confirmé l'archéologie du site de Bourguignon-les-Morey. Sur ce site, on a trouvé quatre-vingt pointes de flèches gauloises qui avaient servi, semble-t-il, à l'exécution de plusieurs individus alignés le dos au rempart¹⁶⁸.

Les **archers gaulois** intervenaient aussi bien en rase campagne (BG, VII, 63, 4 ; 80, 3) qu'à l'occasion des sièges (BG, VII, 3 ; 81, 2), mais à la différence des lanceurs de javelots, ils effectuaient leur service à pied, et non à cheval¹⁶⁹, comme les frondeurs.

¹⁶⁴ Il serait intéressant d'établir un rapport entre les épées déposées dans les sépultures de guerriers équipés de lances, et celles où ceux-ci sont armés de javelot.

¹⁶⁵ Pour se forger une opinion, on pourra comparer les distances obtenues avec les arcs grecs (60/200 m) dans GARLAN, 1972, p. 107, et LORAIN, 1976 ; pour les arcs chinois (46/123 m) cf. LORAIN, 1980; pour les arcs médiévaux d'Occident (50/150 m) cf. PETARD, 1978. L'arc gaulois était peut-être fabriqué avec du bois d'if, d'érable, d'aulx, de noisetier ou de frêne. La corde pouvait être en chanvre ou en lin, terminée par des boucles en boyaux.

¹⁶⁶ Cf. l'étude exhaustive dans REINACH, 1909, p. 52-80 et 189-206.

¹⁶⁷ A. Duval a reconnu cinq types principaux (DUVAL, 1970, 2, p. 35-51). La plupart étaient conçues pour ne pas pouvoir être extraites des chairs, et provoquer des hémorragies internes.

¹⁶⁸ Inédit. Il s'agit d'un ensemble problématique du point de vue de la documentation : les pointes de flèche à douille et barbelure simple, d'un type très répandu à La Tène D, sont associées à des armes de l'époque de La Tène B2-C1 (PININGRE, 1999, p. 20-21). Renseignement dû à l'obligeance de Jean-Paul Guillaumet.

¹⁶⁹ T. Sulimirski a démontré que contrairement à l'Orient, le tir de l'arc à cheval ne s'est pas répandu dans les pays d'Europe (SULIMIRSKI, 1952, p. 453-454). 251

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Depuis mon enquête de 1984 (DEYBER, 1986, p. 335-336, annexe 1 et fig. 1), la liste des trouvailles s'est considérablement allongée, et l'on trouve des pointes de flèches de La Tène D sur la presque totalité du territoire gaulois, de l'*oppidum* du Mont Terri (Suisse romande) en Gaule de l'est (SCHWARZ, 1992, p. 232; fig. 15-3) à Mouliets-et-Villemartin (Lacoste, Gironde) en Gaule Aquitaine (BOUDET, 1994, p. 45, 3; fig. 10, 16), à l'exception des pays de l'Ouest - Normandie, Bretagne, Vendée - mais je ne prétends nullement à l'exhaustivité et je reconnais que ma documentation est très certainement lacunaire. Ce sont les sites de bataille d'*Alesia* (SIEVERS, 2001, p. 170-172; BROUQUIER-REDDE, DEYBER, SIEVERS, 2001, p. 234-238; pl. 80-83) et d'*Uxellodunum* (GIRAULT, 2004, p. 20-21 ; 2007, p. 268, fig.8 ; 275, fig.9) qui ont livré les collections les plus nombreuses et présentant la plus grande variété de formes; sur ces deux sites, le type à douille ou à soie et à barbelure simple se dégage nettement et surclasse le reste des artefacts. On trouve la même situation sur un petit site de la Gaule de l'est : celui de l'*oppidum* de « La-Bure » à Saint-Dié-des-Vosges¹⁷⁰, ce qui montre que ce constat n'est pas fortuit mais reflète, une fois de plus, une ou plusieurs techniques de combat que nous n'appréhendons pas faute de textes.

- Les frondes et leurs projectiles.

D'une portée légèrement supérieure à celle de l'arc paraît avoir été la **fronde à main** (HENRY, 1970-1973, p. 175-177), qui consistait en une double lanière de cuir ou de fibres végétales reliée à une poche où était placée une **balle** en pierre, en terre cuite, mais jamais en plomb¹⁷¹ (DEYBER, 1986a, p. 337; annexe 2 et fig. 2). Des projectiles incendiaires sont historiquement attestés (BG, V, 43), un exemple archéologique nous en est peut-être fourni par les balles des frondes ovoïdes en terre cuite du « Petit Chauvort » près de Verdun-sur-le-Doubs (Saône-et-Loire), qui semblent avoir subi l'action du feu¹⁷² : l'une porte un trou latéral cylindrique creusé perpendiculairement au projectile. Cette cavité a pu recevoir une matière pâteuse inflammable, de type *poix*, qu'on enflammait avant le tir ; une fois lâchée, la balle de fronde tournoyait sur elle-même au cours de sa trajectoire, faisant fuser de la matière enflammée à la manière des *boulets à mitraille* des armées occidentales des XVIIIe et XIXe s.. Le feu pouvait donc prendre bien avant que le projectile n'ait atteint son objectif, toutes les structures survolées en étant aspergées. J'ai procédé moi-même à une expérience concluante dans un camp militaire en 1983. On comprend donc tout l'intérêt qu'on pouvait tirer de ces projectiles lors des sièges, car c'est bien là que la fronde devait servir le plus (BG, VII, 81), encore qu'elle soit utilisée aussi en rase campagne (BG, V, 35, 8). Les balles de fronde du « Petit Chauvort » se situaient dans un niveau archéologique correspondant à la destruction de l'habitat gaulois. La blessure par balle de fronde n'était pas mortelle : en 54 av. J.-C., le légat *L. Cotta* en reçut une en plein visage au cours de la première embuscade que lui tendit *Ambiorix*, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à commander sa cohorte (BG, V, 35, 8). On ne possède aucune mention de **frondes à bâton** comme en Grèce ou à Rome (GARLAN, 1972, p. 107-108). A côté des balles de fronde, il existait de simples pierres lancées à la main.

- Les pierres à lancer.

De simples pierres ramassées au sol (DEYBER, 1986a, p. 337-338; annexe 2 et fig. 2) ont constitué sans aucun doute le projectile le plus primitif et le moins coûteux que

¹⁷⁰ L'armement qui y a été découvert n'a jamais fait l'objet d'une publication scientifique, qui reste à faire. S'agissant des pointes de flèches, on en décompte, au 31 mai 2006, neuf à douille dont trois à barbelure.

¹⁷¹ Sauf lorsqu'ils servirent à titre d'*auxilia* dans les armées romaines en Italie au I^{er} s. (HENRY, 1970-1973, p. 176). Il ne semble pas qu'ils en aient rapporté l'usage en Gaule.

¹⁷² Inédit, fouille A. Guillot.

l'Antiquité ait connu. C'est un simple galet poli par les effets de l'érosion naturelle, ramassé à même le sol par le lanceur. On en trouve mention tout au long du récit césarien de la Guerre des Gaules, aussi bien en rase campagne (BG, I, 46, 1) que pendant des assauts d'*oppida* (BG, III, 4) et de retranchements (BG, VII, 81, 2) : on reconnaît là une des fonctions essentielles de l'arme, attestée par ailleurs largement par les fouilles. A l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » à Étival-Clairefontaine (Vosges) par exemple, les galets en granite ou en poudingue, remontés pour ceux-là de la vallée de la Meurthe, et récoltés pour ceux-ci sur le plateau triasique, mesurent jusqu'à 15 cm de long sur 7 cm de large (DEYBER, 1984b), et peuvent être lancés à 75 m par un bon lanceur musclé comme j'ai pu le voir faire en 1977 par un camarade officier (DEYBER, 1986a, p. 333, n. 11). Des galets roulés ont aussi été employés à *Osuna* en Espagne en -46/45 (HARMAND, 1967a, p. 77).

Tous les traits et projectiles que nous venons de passer en revue sont une des **caractéristiques du combat** de la fin de la Tène, ce qu'ils n'étaient pas à La Tène B2 et C comme nous l'avons déjà souligné. César évoque à plusieurs reprises les grêles de traits gaulois qui s'abattaient sur ses légionnaires, leur rendant la situation rapidement intenable (BG, II, 6, 2 ; III, 2, 4 ; VII, 68-90). Le volume de ces traits était considérable, César emploie fréquemment le terme de « *multidine* ». De fait, les Gaulois n'en manquaient pas alors que les stocks romains étaient déjà épuisés (BG, VII, 85, 6). Il est très probable, aussi, que l'on renvoyait les traits tirés à l'envoyeur, du moins si les circonstances de l'engagement le permettaient.

- **Effets de tous ces traits.**

L'effet recherché était double. En rase campagne, la combinaison des divers types de traits et de projectiles assurait la couverture du champ de bataille : il s'agissait de désorganiser le dispositif de l'adversaire dans la profondeur. Lors d'un assaut, l'objectif était double : pour l'assaillant, *le tir de neutralisation** visait à chasser les défenseurs du rempart (BG, VII, 81, 2), et pour l'assiégé, la finalité du *tir de barrage** était de ralentir les vagues d'assaut au niveau des obstacles et défenses avancées, aménagés en avant du rempart, tout en leur causant le maximum de pertes (BG, V, 43, 5, VII ; 82, 1). (DEYBER, 1984a, p. 220).

J'ai évoqué l'**arme de défense rapprochée** des lanceurs de javelots, les archers et les frondeurs en étaient-ils équipés ? Il est impossible de se montrer affirmatif tant les données font défaut, mais il paraît peu vraisemblable que les fantassins légers aient été privés d'une arme d'autodéfense, et n'aient possédé au minimum un poignard, un coutelas ou un couteau. Dépourvus de protection de corps, ils étaient incapables d'assurer seuls leur défense au combat, et constituaient donc une proie facile pour l'ennemi dès lors que celui-ci parvenait à leur contact (BG, VII, 80, 7).

- **Le poignard ou coutelas.**

L'existence même d'un poignard, couteau à découper ou coutelas dans la panoplie du guerrier de La Tène D pose un problème, à la différence de son homologue espagnol chez qui il est couramment attesté dans le fournement (HARMAND, 1967a, p. 79). L'insuffisant recours à ce genre de source déjà mentionné nuit à une claire vision de la situation. On ne peut toutefois écarter que le grand coutelas, quand il existe, pallie l'absence d'épée dont l'acquisition devait être bien plus onéreuse..

A cette époque, le poignard laténien à *poignée anthropoïde* se raréfie, quant au grand coutelas qu'on trouve parfois dans les sépultures à la place de l'épée, il est difficile de le distinguer d'une arme de chasse ou d'un simple ustensile de boucher ou de cuisine. Pourtant, certains spécimens soulèvent la question de savoir si les Celtes en général, et les Gaulois en particulier, connaissaient le couteau à lancer. Je veux en effet parler de ces couteaux courbes à soie annelée ou²⁵³bouletée, nombreux dans les fouilles, dont

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

le manche atrophié n'offre qu'une mauvaise préhension à la main¹⁷³, mais qui pourraient bien avoir été conçus pour être jetés à la main.

Ce couteau habilement lancé, serait revenu à celui qui l'aurait envoyé grâce à un lacet de cuir ou de fibres végétales, fixé à l'anneau ou en avant du bouton et relié au lanceur. La lame acérée et effilée, faite plus pour le coup d'estoc que la frappe de taille, serait un argument supplémentaire. Certains supplétifs indigènes de l'Armée française étaient équipés d'armes blanches de ce genre, armes bricolées et évidemment non réglementaires, au cours de la Première Guerre Mondiale. J'émetts donc l'hypothèse qu'il ait pu exister un couteau à lancer, à propos duquel les textes sont muets, mais que tout dans sa morphologie désigne comme tel. Des essais s'imposeraient.

Il est possible que pendant la Seconde Conquête romaine de la Gaule, une certaine tendance se soit faite à la revalorisation des troupes légères, au fur et à mesure que la bataille rangée perdait de son importance par rapport à la guérilla, et que progressa en poliorcétique la tactique de l'assaut des *oppida* et des retranchements de campagne.

c. Des armes de circonstance.

Des armes de circonstance étaient utilisées par les Gaulois lorsque le contexte l'exigeait, révélant par la même leur talent et leur ingéniosité. Les sources littéraires mettent tout à la fois en scène des armes incendiaires, des projectiles d'écrasement et la hache (DEYBER, 1986a, p. 340-341).

• Les armes incendiaires.

Le feu pouvait être utilisé comme arme de deux manières, soit directement, soit à distance. Le premier cas est représenté par un exemple unique, celui des Bellovaques établissant en -51 un rideau de feu entre eux et les Romains pour couvrir leur repli tactique (BG, VIII, 15, 5-6, 16, I). Le second cas est illustré par au moins quatre récits de César relatifs à des procédés employés par les Gaulois pour incendier les ouvrages défensifs, que ce soit ceux d'un *oppidum* comme *Bibrax* en -57 (BG, II, 6), ou des retranchements romains comme les *Hiberna* de Q. Cicero chez les Nerviens en -54 (BG, V, 38-49). Les deux autres concernent l'incendie des travaux de sièges romains contre *Avaricum* en -52 (BG, VII, 15-28) et *Uxellodunum* l'année suivante (BG, VIII, 32-44). On y voit la mise en œuvre de *poix bouillante* (BG, VII, 22), de *boules de suif* et de *poix enflammées* (BG, VII, 25), de tonneaux remplis avec du *suif*, de la *poix* et de *minces lattes de bois*, que les assiégés font rouler en flammes sur les ouvrages de sièges (BG, VIII, 42), à côté de *torches*, de *bois sec* « et tout ce qui était de nature à activer l'incendie » (BG, VII, 24)¹⁷⁴.

A ces moyens aériens s'ajoutaient des moyens souterrains, comme le feu mis par l'intermédiaire d'une *mine*. César avoue qu'au début « il était difficile, dans ces conditions, de régler la défense, de décider où il fallait d'abord se porter et à quel danger il fallait parer » (BG, VII, 24). L'ingéniosité des Gaulois n'avait pas de bornes pour tirer ressource de tout ce qui était à leur portée.

• Les projectiles d'écrasement.

Les Gaulois mêlaient à leurs divers projectiles incendiaires des pièces de bois taillées en pointe et durcies au feu, et des pierres énormes pour fendre, disloquer et écraser les ouvrages de charpente et les machines de siège des Romains (BG, VII, 22). Il n'est pas impossible que les pièces de bois elles-mêmes aient été enduites de produits incendiaires : projetées contre les machines ou les ouvrages ennemis, après avoir été

¹⁷³ Certains ne peuvent être tenus qu'au poing, et non sans risque de se couper soi-même. Cf. DÉCHELETTE, 1927, fig. 599. Des expériences réalisées par des professionnels pourraient seules valider ou infirmer cette hypothèse.

¹⁷⁴ Soufre, sel, étoupe, sciure ?

préparées de telle sorte qu'elles s'y fichent, elles y mettaient le feu qui se répandait à l'ouvrage. Beaucoup de ces procédés ont pu être appris par les Gaulois au contact des Grecs et des Romains, du temps où ils étaient mercenaires à leur service (BG, III, 23, 5-6)¹⁷⁵. Ils témoignent d'un savoir-faire précoce pour l'époque dans le domaine de la chimie organique.

A l'*oppidum* de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges), les assiégés de la Tène D2 ont, au milieu du –Ier s., utilisé tous les projectiles qui étaient à leur portée pour les balancer sur leurs assaillants. De pesantes meules en rhyolite ont été projetées vers l'extérieur, par dessus le parapet, depuis le sommet du rempart. Des expérimentations y ont été effectuées à plusieurs reprises pendant les fouilles programmées qui s'y sont déroulées de 1967 à 1981. Les pierres ricochaient sur l'escarpe empierrée du rempart, puis retombaient lourdement sur la berme en terre où elles roulaient jusqu'au fond du fossé. Un individu placé dans leur trajectoire aurait été inmanquablement fauché.

Dans ce cadre, la hache fut-elle une arme de combat ou un outil de sapeur ?

- **La hache d'armes.**

Il ne semble pas que la hache d'armes ait systématiquement fait partie de l'équipement du guerrier gaulois, à la différence de ses voisins des Alpes septentrionales, orientales, et de leurs bordures¹⁷⁶. Jusque dans les années 1980, la présence de cette arme était rarissime dans les sépultures de guerriers et elle était totalement absente des champs de bataille de la fin de la Tène. Quand une hache se trouvait dans un mobilier funéraire, c'était toujours un objet de taille moyenne, souvent associé à d'autres outils, et qui devait selon toute apparence appartenir à la panoplie d'un artisan guerrier.

Joachim Werner fut probablement le premier à signaler la présence d'une hache qu'il qualifie de combat, en association avec une épée courte, dans la tombe de guerrier n°8 de La Tène D2 de la nécropole d'Hofheim, soulignant que ces deux armes étaient étrangères au milieu de La Tène finale dans la vallée du Rhin moyen (WERNER, 1979, p. 54; fig. 1, 3-4). De fait, aucune arme évoquant la *cateia* de Virgile (*Eneïde*, VII, 747), les *secures cum fascibus illigatae* « haches entourées de pointes de fer » de Tite-Live (III, 36, 4) et la *saunia* de Diodore de Sicile qui tenait de la hallebarde (Diodore, V, 30) n'avait été retrouvée dans notre domaine géographique.

Pourtant des haches d'armes se trouvent sur des représentations figurées de Gaule méridionale, non seulement sur l'arc d'Orange mais encore à *Tauroentum*, à Saint-Rémy-de-Provence et à Carpentras¹⁷⁷. S'agit-il de la reproduction, par les sculpteurs romains, de cartons traditionnels locaux, ou d'emprunts à l'iconographie guerrière officielle gréco-romaine s'affranchissant du cadre espace-temps ? On objectera justement que cette région était de toutes façons conquise par Rome depuis la fin du –II^e s., et que les monuments en question commémorent des victoires remportées tardivement par Rome sur les peuples alpins, ce qui du même coup constitue l'exception qui confirme la règle : selon cette lecture, la hache d'armes est exclue de la Gaule non méditerranéenne et des régions situées à l'ouest d'un axe Rhin-Rhône.

¹⁷⁵ L'art des sièges était parfaitement connu des Gaulois à partir de la Seconde Conquête romaine. Son étude et ses prolongements sortent du cadre de la nôtre. La pratique de l'assaut, la construction d'ouvrages de charpente, la mise en œuvre d'une artillerie, la réalisation de travaux de terrassement n'est plus à démontrer après l'article de A.L.F. Rivet, Hill-Forts, *op. cit.*

¹⁷⁶ DÉCHELETTE, 1927, fig. 592, 594, 595 ; HILD, 1951-1952, p. 271-273 ; EGGER, 1958, p. 11-20; PERNET, 2006, p. 58, 60, 82, 292.

¹⁷⁷ Dans l'ordre, *Gallia*, XV, 1962, *op. cit.* ; ESPÉRANDIEU, 1907, I, p. 44, 97 et 180.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Or on a, depuis vingt ans, mis au jour quelques panoplies d'armement qui comportent une hache. A titre d'exemple, je cite deux cas qui me semblent représentatifs du problème, respectivement au nord et au sud de la Gaule.

Le premier cas concerne l'ensemble de La Mailleraye-sur-Seine (Basse Seine). Deux haches en fer à emmanchement transversal se trouvaient associées à des panoplies guerrières homogènes comprenant des épées et leurs fourreaux avec des éléments métalliques de boucliers, dans des tombes datables de la transition La Tène C2/D1 (LEJARS, 1996, p. 82-85; fig. 2).

On a retrouvé aussi les mêmes haches en fer à perforation et emmanchement transversal dans des tombes du village gaulois d'Acy-Romance (Ardennes), avec, selon le cas, de la vaisselle métallique (tombe I. 7.), des armes (tombe I. 12.), des armes et des outils (tombe I. 103) (LEJARS, 1996, p. 85). Ces sépultures dont la datation s'échelonne de -130 à -60, ont été interprétées comme étant celles « *de sacrificateurs, de prêtres ou même de druides* » qui pratiquaient des sacrifices humains et/ou des exécutions judiciaires. En effet, la section de la hache de la tombe I. 103 de la nécropole de « La-Noue-Mauroy » correspond exactement à celle de l'impact relevé sur le crâne de la fosse St. 3363 du village d'Acy-Romance (LAMBOT, MÉNIEL, 2000, p. 89, 111-120, fig. 54, 70-74; LAMBOT, 2006, p. 182-183, 186-187; photos). Les deux sites de la Mailleraye et d'Acy sont extrêmement intéressants car c'est le premier témoignage archéologique que nous possédions sur l'existence de ces sacrificateurs dont parle César (BG, VI, 13) et dont on constate à l'évidence que le port des armes ne leur était pas interdit. Cette interprétation n'est pas du tout partagée par Jean-Louis Brunaux, pour qui les druides n'étaient pas des sacrificateurs mais des « théologiens » et des « philosophes », qui présidaient aux sacrifices sans les accomplir de leurs mains propres (BRUNAU, 2006b, p. 51, 54, 250-252; 259-264), ce que nous ne saurons évidemment jamais¹⁷⁸.

La hache figure également au nombre des objets funéraires dans trois tombes de guerriers de la nécropole de Giubiasco (Tessin, Italie) (PERNET, 2006, p. 89, 95, 295-296). Mais ces ensembles sont problématiques du point de vue de la documentation car on y trouve mêlées des panoplies d'armes avec des objets usuels de La Tène B, C et D pour la tombe 79, et du fourniment mêlé à du matériel courant de La Tène C à l'époque romaine pour les tombes 82 et 97¹⁷⁹. Lionel Pernet y voit des « *haches à fendre* », une hypothèse que je ne partage pas car, d'une part l'association à des armes de guerre m'en fait douter, d'autre part la hache 82-4 possède une forme absolument identique à celle des exemplaires de La Mailleraye et d'Acy-Romance qui n'avaient pas été conçues pour fendre du bois mais des crânes!. On objectera, bien sûr, que l'outil peut avoir été à usage multiple, mais c'est l'association des objets qui donne la clé de l'interprétation.

Le second cas concerne le mobilier découvert en 1856 dans une tombe située à Saint-Côme-et-Maruéjols (Gard), où l'on relève une épée de fer, deux pointes de lance, un couteau et une hachette en fer de 18,9 cm de long. L'outil est à lame à deux tranchants opposés perpendiculaires et manche à œil. La datation proposée est fin -IIe s. / début -Ier s. Ce qu'il y a d'assez remarquable dans cet objet, c'est qu'il ressemble à une *dolabra* en réduction (TENDILLE, 1988, p. 32; pl. 14-112). Rome se serait-elle inspirée de ce type d'outil pour concevoir le sien, fétiche du légionnaire sapeur ? Ou s'agit-il d'une arme miniature - ex-voto ? - comme on en trouve dans des dépôts de

¹⁷⁸ Pour séduisante qu'elle soit, cette interprétation n'est pas plus convaincante que celle à laquelle elle prétend se substituer.

¹⁷⁹ Cette situation ne constitue pas un fait unique et isolé : l'ensemble de la tombe 32 est tout aussi problématique du point de vue de la documentation car on y trouve associées des armes de La Tène B, C, D1 et D2!

sanctuaires et/ou des sépultures gauloises de La Tène D2b et sous l'Empire romain¹⁸⁰ en Gaule Belgique (TISSERAND, 1980, p. 63, 75 fig. 16 ; CHARPY, KRUTA, LEMAN-DELERIVE, 2006 ; p. 396-400 : n° 37/6, 37/11, 37/13c), en Gaule du centre-Ouest (ENEAU, 2002, p. 24, 58, 74, 93 pl. 9 ; FAUDUET, 1983 ; p. 97-102 ; LEJARS, 1989, p. 6, 13 n°18 ; 30 : fig. 14, n°45 ; 33, tab.), en Aquitaine (BOUDET, 1987, pl. 112), ainsi que tout récemment en Gaule de l'est¹⁸¹.

De toutes façons, il est bien évident qu'à la guerre on pouvait utiliser des outils pointus et tranchants quand les circonstances l'exigeaient : les soldats allemands de la Première Guerre Mondiale préféraient « *aller simplement à l'assaut avec des grenades et une pelle. La pelle bien aiguisée est une arme plus commode et beaucoup plus utile [que la baïonnette qui avait perdu de son importance]; non seulement on peut la planter sous le menton de l'adversaire, mais, surtout, on peut asséner avec elle des coups très violents; spécialement si l'on frappe obliquement entre les épaules et le cou, on peut facilement trancher jusqu'à la poitrine* » (KRAMER, 2005). L'imagination humaine n'a jamais connu de bornes.

En conclusion, les Gaulois de La Tène D disposaient d'un armement diversifié et de grande qualité, dont Rome n'hésita pas à s'inspirer pour ses propres besoins. Il semble que chaque homme libre et majeur ait possédé, à côté des guerriers situés dans la dépendance domestique des princes (DAUBIGNEY, 1979, p. 145-189), un armement minimum, ce qui donne à penser, d'une part que cet armement était relativement bon marché, de l'autre qu'il a existé, au moins pendant toute la première moitié du –Ier s., sous un assez grand volume. La Seconde Conquête romaine de la Gaule n'aurait jamais duré huit ans sans une accumulation préalable, rendue possible non seulement par l'amélioration des technologies de fabrication, et l'augmentation de la production - métaux, bois -, mais encore par l'accroissement des richesses matérielles sous toutes leurs formes. Les guerres locales opposant les clans entre-eux, les *civitates* entre elles ou les conflits régionaux comme celui qui opposa pendant de longues années des peuplades de la Gaule de l'est et du centre-est contre Arioviste, accélérèrent la consommation de stocks d'armement, provoquant à la fois leur renouvellement et leur amélioration. La guerre a toujours été facteur de progrès matériel (MAC NEILL, 1992).

L'industrie de l'armement avait atteint en Gaule un haut niveau de productivité, au point qu'en 52 av. J.-C., *Vercingetorix* pouvait espérer drainer sur *Alesia* une grande quantité d'armes en très peu de temps : vu l'urgence de la situation, « [...] *il fixe quelle quantité d'armes chaque cité doit fabriquer, et avant quelle date [...]* » (BG, VII, 4, 8) et si la production locale ne suffisait pas ou si elle avait été arrêtée par suite des hostilités, si les réquisitions avaient désarmé les vaincus, ceux-ci avaient alors recours à leurs voisins pour s'armer : en -63, la révolte des Allobroges fut attisée par les luttes de faction qui déchiraient Rome, *Catilina* obtint momentanément leur alliance et leur fit livrer des armes en cachette (CICÉRON, *De Conjurazione Catilinae*, XI, *sqq.*). Lorsque les Gaulois firent appel à des forces extérieures pour les aider à se débarrasser des Romains, que ce soit des Espagnols comme en -56 (BG, III, 23), ou des Germains à diverses reprises de -57 à -53, il n'est pas interdit de penser qu'ils en reçurent, outre des forces d'appoint et des chefs, mais encore des armes, bien que César ne le mentionne pas expressément. Ainsi, un mélange d'armes considérable a pu s'opérer dans certaines régions, ce qui rend

¹⁸⁰ Cette tradition se perpétue jusqu'au +IVe s.

¹⁸¹ Nécropole II de Tavaux (Jura) ; inédit. Depuis la découverte alentour et en prospection de pointes de catapultes – voire de *pila* cassés - et de pointes de flèches gauloises et romaines de type *Alesia*, il est clair qu'il existe un ou plusieurs sites militaires dans cette ~~257~~e.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

bien difficile les études des archéologues qui visent à reconstituer la traçabilité d'une arme depuis son atelier de fabrication jusqu'au lieu où elle a été abandonnée.

La raréfaction de l'armement dans les habitats et les sépultures de la seconde moitié du I^{er} s. reflète donc la politique du vainqueur qui a rapidement obéré les stocks disponibles, et mis en place l'une des conditions essentielles de la pacification, elle-même facteur de la transformation sociale. Ces mesures durent s'opérer suivant un calendrier qu'il sera peut-être permis de reconstituer un jour¹⁸².

Enfin, en l'état actuel de nos connaissances, quelques découvertes archéologiques commencent à permettre l'étude de l'évolution de **l'art de la guerre** au cours de La Tène D. Pourtant, si pour l'Epoque Moderne et celle du Premier Empire l'étude des blessures subies par les combattants constitue un moyen d'investigation satisfaisant (CORVISIER, 1964), en revanche, nous sommes totalement démunis pour les siècles qui ont précédé.

L'interprétation des ossements découverts en Belgique à Éprave dans la grotte du « *Trou de l'Ambre* » (DELSAUX, 1970, p. 157-216). doit être accueillie avec beaucoup de circonspection. Il n'est pas du tout certain que les squelettes et débris osseux découverts appartiennent à des victimes humaines sauvagement exécutées à coups d'épée ou de hache, comme on a pu l'écrire il y a vingt-cinq ans (JUILLET, 1982, p. 54-56). Il s'agit peut-être de manipulations *post-mortem* de cadavres. Quant au site lui-même, sa finalité est peut-être à reconsidérer : ce n'est pas nécessairement un charnier mais une cavité rocheuse plutôt à fonction religieuse. Les coups portés sur la face, la colonne cervicale ou les os longs comme les plateaux tibiaux, ne sont pas sans rappeler ceux qui ont pu être observés sur les ossements humains découverts dans le sanctuaire gaulois de Gournay-sur-Aronde, où des pratiques rituelles *post-mortem* paraissent avoir été en vigueur sensiblement à la même époque (BRUNAUX, MÉNIEL, POPLIN, 1985).

La tête humaine sculptée représentant un individu au crâne fracassé à la hache qui a été recueillie dans un sanctuaire indigène implanté sur une pente du plateau d'*Alesia*, témoignerait dans le même sens de la persistance de ces pratiques à l'époque gallo-romaine sans qu'il soit possible de les relier à une action guerrière, à l'exécution d'une décision de justice plutôt qu'à un acte religieux (A. OLIVIER, 1981, p. 250-255). À tout le moins, cette sculpture n'est pas sans rappeler le rite mis en évidence à Acy-Romance, où le crâne d'un individu porte le coup de la hache qui lui a été fatal, arme qu'on a retrouvée dans une tombe de sacrificateur du cimetière voisin grâce aux investigations des laboratoires de la police scientifique (v. *supra*).

4. Les armes « tactiques ».

Il est absurde de soutenir de nos jours comme certains le font encore que les Celtes se rendaient au champ de bataille dans la pagaille et combattaient en désordre, nus et vociférants. Les forces gauloises étaient constituées en différentes « armes » spécialisées au sens moderne du mot. Pourtant, si leur existence est parfaitement attestée, on connaît mal la complémentarité qui pouvait exister entre elles. Nous ne savons si les différentes composantes coopéraient ou non sur le champ de bataille, et, dans l'affirmative, comment fonctionnait cette tactique des armes combinées.

Pour autant, peut-on faire nôtre cette observation de Montesquieu selon laquelle : « *Plus une nation se rend savante en l'art militaire, plus elle agit par son infanterie ; moins elle le connaît, plus elle multiplie sa cavalerie* » (MONTESQUIEU, *Grandeur*, p. 473)? C'est ce que je me propose maintenant d'examiner.

¹⁸² Cartographie et chronologie revêtent ici toute leur importance pour tirer des conclusions élargies.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

a. L'infanterie « reine des batailles ».

Les corps d'infanterie, constitués de fantassins, se sont formés à une époque ancienne qu'il nous est impossible de situer dans le temps ni dans l'espace. Ils existaient dès les invasions du -IV^e s. en Italie et du -III^e s. en Grèce, et se sont développés en se spécialisant à la faveur du vaste mouvement de mercenariat qui affecta toute la Méditerranée. Les récits de la conquête de la Cisalpine par les Romains et de l'expédition d'Hannibal à travers la Gaule méridionale et l'Italie, dans la seconde moitié du -III^e s., les montrent en action à la faveur de différents épisodes sur lesquels il n'y a pas lieu de s'étendre ici¹⁸³. En Gaule du nord, c'est une évidence que cette infanterie a régné sans partage sur les champs de bataille pendant toute La Tène B et C: les charniers de Gournay-sur-Aronde et de Ribemont-sur-Ancre sont là pour nous le rappeler.

Pour La Tène D, nous sommes bien documentés pour le milieu du -I^{er} s. grâce au *De Bello Gallico* de César qui nous fournit de très utiles précisions (v. *supra*, II, B, 1 : La question des effectifs et de leur articulation; 3 : Les autres guerriers). Dans BG précisément, César emploie le mot « *exercitus* » pour désigner l'infanterie seule, à l'exclusion de la cavalerie. Quand les deux formations tactiques sont engagées dans une même opération militaire, il les désigne par les termes de : « *exercitum equitatumque* » (BG, II, 11, 2) ou de « *peditatus equitatusque* » (BG, V, 47, 5), deux unités de combattants où l'on a vu qu'il y avait cinq à six fantassins pour un cavalier (BG, VIII, 17, 1; DEYBER, 1987c, p. 158). Pour ma part, je pense que le premier groupe désignait les formations tactiques proprement dites tandis que le second s'appliquait aux hommes qui les composaient.

La standardisation et la diversification de l'armement à La Tène D (v. *supra*) ont permis de mettre au point des tactiques différentes adaptées à la situation des *civitates*. C'est ainsi que des opérations militaires classiques alternaient avec des actions de guérilla et de harcèlement où les Gaulois étaient passés maîtres, sans doute depuis deux siècles¹⁸⁴ (DEYBER, 1987c et *infra*). Des fantassins constituaient les éléments d'alerte et de destruction de l'embuscade d'armée du *Sabis* en -57, et d'une autre embuscade où *Ambiorix* détruisit la cohorte de *Sabinus* et de *Cotta* en -54. Ce sont également des fantassins d'élite qui montèrent les embuscades qui portèrent des coups sévères à l'*exercitus* césarien en -51 (DEYBER, 1987c, p. 172-173).

L'infanterie régnait également sur les champs de bataille où, équipée lourdement, elle combattait l'adversaire par le choc en adoptant, à tout le moins chez les Helvètes et les Germains d'Arioviste, la formation dite « en phalange ». Au plan tactique, ce mouvement d'attaque se décomposait en trois temps:

- premier temps : l'infanterie qui était initialement en colonne prenait la disposition « en ligne » (BG, I, 51, 2; 52, 3), présentant à l'ennemi un front compact pour rejeter la cavalerie (BG, I, 24, 5);

- deuxième temps : les fantassins lançaient le javalot à distance suffisante sur les premiers rangs ennemis;

- troisième temps : les fantassins passaient de la formation « en ligne » à la formation « en phalange » pour attaquer la première ligne romaine; l'escrime à l'épée s'engageait à ce moment précis, les Gaulois et les Germains restant abrités derrière leur bouclier le plus longtemps possible; le bouclier ne formait pas une voûte à partir du deuxième rang contrairement à ce que certains auteurs ont soutenu (BG, I, 52, 4-5).

¹⁸³ Je ne manque jamais de les citer chaque fois qu'ils peuvent apporter une valeur ajoutée à mes propos.

¹⁸⁴ Denys de Syracuse et ses successeurs enrôlèrent des mercenaires gaulois en raison de leur aptitude et de leur grande maîtrise dans la guerre de harcèlement. 259

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Le troisième mouvement est décrit par Tite-Live (*Hist. Rom.*, X, 29, 6), qui en revanche ne souffle mot des deux premiers.

Procédant à des expérimentations, Franck Mathieu en est arrivé à la conclusion que **la formation serrée était peu adaptée à l'armement gaulois** qui handicapait le mouvement de marche en avant. Voici les points forts et les défauts qu'il a pu dégager de ses expérimentations réalisées en extérieur, en ateliers collectifs :

- les combattants sont disposés « en ligne », serrés au coude à coude;
- les lignes de derrière prennent appui sur les lignes de devant, jusqu'au front du premier rang;
- les mouvements sont effectués au pas, par tous les combattants et en même temps;
- les changements de direction sont particulièrement difficiles à effectuer : les mouvements de « demi-tour droite » ou « demi-tour gauche », « en arrière », « un pas à droite » et « un pas à gauche » sont impossibles ;
- la lance est tenue au bras droit et en l'air au-dessus de l'épaule ;
- tenu au bras gauche, le bouclier est maintenu perpendiculairement au corps, assurant une couverture parfaite du guerrier par chevauchement, à la manière d'écailles de poisson selon Tite-Live (*Hist. Rom.*, X, III, 29), mais sa hauteur est un handicap pour les tibias, ce qui oblige à tenir le bras gauche tendu en avant; mais ce faisant, le bas des boucliers des rangs arrières gêne le mouvement au pas cadencé des rangs avant, provoquant des chutes et causant des blessures à l'arrière du bas des jambes - jumeaux, chevilles -, à fortiori si le déplacement s'effectue au pas de course; au demeurant, l'exercice est très fatigant dès lors qu'il dure ;
- l'épée portée à droite ne peut pas être dégainée à cause de la proximité du voisin de droite, sauf à se tordre le bras. Pour pallier cet inconvénient, il faut s'être saisi de l'épée étant dans la position « en ligne », après s'être débarrassé de la lance et juste avant de passer à la formation « en phalange » ;
- cette disposition n'offre aucune possibilité de repli à un combattant blessé ou épuisé : s'il chute, les rangs de derrière lui marchent dessus, l'équilibre est rompu et les combattants risquent de tomber les uns sur les autres; aucun viatique ne peut non plus provenir de l'arrière des lignes, par exemple pour remplacer une lance rompue ou un bouclier fendu et encombré des traits fichés dans la planche (MATHIEU, 2007).

Mieux **adaptée à l'armement gaulois était la formation ouverte**, dont voici les points positifs et négatifs tirés des expérimentations :

- les guerriers sont disposés en colonne et en ligne de sorte de conserver un espace d'environ un mètre de distance et un mètre d'écartement entre chacun d'eux;
- ils peuvent évoluer indépendamment les uns des autres pour peu qu'un code de procédure ou de bonne conduite existe entre eux et qu'ils soient parfaitement exercés ;
- les défauts soulignés dans la « position serrée » disparaissent; en particulier, on peut servir la lance de plusieurs manières et chaque combattant peut dégainer son épée sans être embarrassé ni gêner son voisin dans son geste;
- les mouvements visant à changer de direction comme « demi-tour », « en arrière », « un pas à droite » et « un pas à gauche » ne soulèvent alors plus aucune difficulté ;
- on peut aller et venir entre les lignes et les colonnes, pour amener du renfort, remplacer une arme, effectuer un repli tactique ou procéder à une évacuation sanitaire;
- dès qu'un vide apparaît, il peut²⁶⁰ être immédiatement comblé par le voisin

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et ainsi de suite sans menacer l'équilibre de l'ensemble qui autrement, risque de s'effondrer¹⁸⁵ ;

- si les coups d'en face pleuvent, il peut être possible de présenter temporairement de face un front uni et ce faisant améliorer la protection ;

- cette formation permet l'estoc à la lance et à l'épée, les coups étant donnés du haut vers le bas et du bas en direction du haut. Le combattant de première ligne étant passé au corps à corps à l'épée, il peut être appuyé par son voisin de derrière à la lance, dont les 3 m de longueur sont alors suffisants (MATHIEU, à paraître).

Je pense que c'est en suivant cette seconde tactique que les Nerviens se sont lancés au pas de course à l'attaque des Romains au *Sabis*, dispersant la cavalerie puis s'attaquant à l'infanterie (BG, II, 19, 4-7), et qu'ont déferlé les guerriers de l'armée de secours d'*Alesia* sur les travaux militaires césariens, vague après vague tel un rouleau compresseur (BG, VII, 84-88).

Mais nous ne savons pas combien ces formations comptaient de rangs de profondeur et de files, de même que nous ne savons pas quel impact au sol elles avaient. Leur nombre même dépendait étroitement de la puissance militaire de la *civitas* ou du *pagus* : selon qu'il s'agissait d'un peuple riche et puissant, capable d'aligner plusieurs dizaines de milliers de combattants, le front pouvait atteindre plusieurs kilomètres de long sur une profondeur de plusieurs centaines de mètres avec la charrerie, la cavalerie et les troupes légères (CHALIAND, 2005, p. 47). L'effet visuel et sonore de toute cette masse bigarrée et bruyante devait être très impressionnant pour un esprit non préparé. C'est alors qu'on comprend mieux la crainte qu'inspirait aux jeunes recrues romaines non aguerries, la vision d'un tel spectacle à la bataille de Bibracte contre les Helvètes¹⁸⁶, et plus tard le mouvement de panique qui s'empara de l'armée romaine à la veille de marcher contre Arioviste (BG, I, 39-41), pendant la seule première année de la Guerre des Gaules.

Il n'existe aucune scène de guerre mettant aux prises deux armées de face parmi les rares *realia* conservés dans les musées. Sur un fourreau d'épée de Hallstatt conservé au musée de Vienne (Autriche), datant du –Ve s., trois fantassins et deux cavaliers défilent de la droite vers la gauche - la position de la lance sur l'épaule pour les fantassins, de la lance portée horizontalement à la main droite baissée pour les cavaliers, suggèrent une marche en avant - sans vis à vis (A. DUVAL, HEUDE, 1983, p. 71; BRUNAUX, RAPIN, 1988, p. 14, 91; BRUNAUX, 2004, p. 38, fig. 10). Sur une frise de bas-relief de Civitalba conservée au musée d'Ancône (Italie), datant du –IIe s., on voit deux fantassins se déplaçant au pas de course de la droite vers la gauche entrain de se livrer au pillage d'un sanctuaire (BRUNAUX, RAPIN, 1988, p. 17; KRUTA, 2000, p. 548-549; BRUNAUX, 2004, p. 52, fig. 15). Sur le chaudron de Gundestrup (Jutland, Danemark) conservé au musée de Copenhague (Danemark), datant de la fin du –IIe s./début -Ier s., la plaque n° 4 représente une scène de six fantassins défilant de la droite vers la gauche, la lance sur l'épaule droite et le bouclier incliné au bras gauche, précédés d'un chien - une mascotte? - et d'une troupe de cavaliers, et suivis d'une fanfare d'aérophones. Un personnage qui porte le même uniforme mais sans bouclier, s'intercale entre les fantassins et les sonneurs de carnyx; il porte sur l'épaule droite une tige légèrement

¹⁸⁵ Mes seize années de vie militaire active et d'innombrables exercices d'ordre serré au pas cadencé et à la course m'ont démontré la validité de ces expérimentations.

¹⁸⁶ Selon César, les pertes helvètes se seraient élevées à deux cent trente huit mille hommes, ce que je ne crois pas car ce chiffre inclut ceux qui s'établirent sur place après la bataille, avec l'accord du proconsul. Il fallut trois jours à César pour reconditionner ses légions avant d'être en mesure d'entamer une poursuite des fuyards (BG, I, 26, 29).

courbe interprétée par Jean-jacques Hatt comme un stick de « sous-officier », par Christian Goudineau et Paul Verdier comme une épée, et par moi-même comme étant tout simplement la canne du chef de fanfare (sic). Ces divergences sur de menus détails, montrent à quel point il faut être prudent dans nos interprétations (HATT, 1999, p. 94; fig. 77; KRUTA, 2000, p. 650-652; GOUDINEAU, VERDIER, 2006, p. 60-61, 73¹⁸⁷). Comme on le voit, aucune de ces trois œuvres d'art réparties sur quatre siècles ne représente une scène de guerre mettant en scène des hommes en formation de combat, et aux prises les uns contre les autres. Toutes les autres œuvres du monde méditerranéen, montrant des guerriers combattant nus ou mourants (à titre d'exemples dans BRUNAU, 2004, p. 69, fig. 29; 119, fig. 55), sont des topos sans valeur ajoutée pour notre connaissance de la science militaire. Nous sommes bien loin de pouvoir nous appuyer sur des scènes comme celles qui ornent les colonnes trajane et antonine à Rome.

Mais l'infanterie devait sur le terrain compter avec d'autres forces redoutables qui pouvaient entamer sa détermination : la charrerie puis la cavalerie, toutes deux forces de rupture. Des troupes amies de harcèlement étaient donc nécessaires pour assurer sa protection de flanc ou celle de ses arrières (CHALIAND, 2005, p. 44-45).

b. La charrerie.

L'existence de **chars de guerre à deux roues** est attestée en Gaule sans discontinuité du début du -V^e s. jusqu'au milieu du -I^{er} s.; ils persistent en Bretagne insulaire jusqu'à la fin de la conquête romaine, sous l'empereur romain Claude, dans les années quarante du I^{er} s. de notre ère (LACROIX, 2003, 186). Grâce à des travaux récents, ils commencent à être mieux connus.

Conçus dans un esprit dynamique, il devait en exister deux types, l'*essedum* et le *carpentum*, dont l'encombrement et le poids devaient être adaptés à l'animal qui les tractait - cheval, poney au double-poney¹⁸⁸. C'était des engins rapides en raison même de leur légèreté, très souples d'emploi grâce à leur petite taille, ils reflétaient incontestablement l'audace de leurs propriétaires. Selon Tite-Live repris par Orose, les Gallo-Samnites en auraient aligné un millier à la bataille de *Sentinum*, en - 295, semant l'effroi dans les lignes romaines (TITE-LIVE, *Hist. Rom.*, X, 28, 30; OROSE, *Adversum paganos*, III, 21, 6). Selon Diodore (V, 29) qui rapporte une description qui doit être contemporaine de ces événements, « Dans leurs déplacements et dans les combats, ils se servent de chars attelés de deux chevaux qui portent le conducteur et un guerrier combattant debout. Au cours du combat, ils foncent contre les cavaliers ennemis en lançant sur eux le *saunium* [un type de javelot] puis ils descendent du char pour continuer le combat à l'épée ». Cent soixante dix ans plus tard, les Arvernes autour du roi *Bituitos* alignèrent un millier de chars à la bataille de *Vindiliun*, en - 121; le char du roi a étonné les témoins de la scène du triomphe de *L. D. Abénobarbus* et de *Q. F. Maximus* par la richesse de sa décoration : « *argenteo carpento* » (Florus, *Œuvres*, I, 37, trad. JAL, 1967, p. 86; BRUNAU, 2004, p. 49; LACROIX, 2003, p. 186-187; 2005, p. 141 - 143). D'autres passages de Polybe, Strabon, Diodore et

¹⁸⁷ Les deux auteurs émettent une hypothèse différente de celle de Jean-Jacques Hatt, pour qui cette scène représentait une lustration de l'armée : pour Christian Goudineau et Paul Verdier en effet qui ont une approche totalement novatrice, cette frise pourrait être la représentation symbolique du passage de l'année d'automne à l'année de printemps; j'ajoute, pour ma part, et pourquoi ne représenterait-elle pas non plus l'ouverture de la saison guerrière?

¹⁸⁸ Sans entrer dans le débat, on n'a jamais retrouvé trace des squelettes de ces chevaux dans la tombe de leur maître : ils ne sont que suggérés par la présence de leur harnachement (*Le cheval et l'archéologie*, 2001, p. 21; ARBOGAST et al., 2002, p. 75).

Tacite témoignent de l'existence de ces chars de combat. Tactiquement, ils étaient placés aux ailes des corps d'infanterie dont ils assuraient la flanc-garde contre la cavalerie ennemie; plus tard, une fois que le char aura disparu des théâtres d'opérations, c'est son héritière la cavalerie qui reprendra ces missions à son compte. On les employait aussi dans l'attaque et la contre-attaque pour saturer les lignes adverses de traits tandis que l'infanterie amie manœuvrait. En -55, César relate, à l'occasion de son expédition en Bretagne insulaire, que les Bretons harcelaient sa cavalerie sur les champs de bataille du haut de leurs chars, n'hésitant pas à en descendre pour combattre, puis à s'esquiver aussi vite qu'ils étaient venus (BG, IV, 33; VIGNERON, 1968, p. 277, 288, 291, 294-295). Le trouble produit chez les soldats de César montre à l'évidence qu'ils n'étaient absolument pas au fait de cette tactique (BG, IV, 34, 1); les revers subis sous les coups répétés des chars bretons montre que le proconsul ne sut pas trouver la parade qui lui aurait permis de l'emporter (BG, IV, 35, 1). A mon avis, l'étonnement manifesté suggère que les légions n'avaient pas rencontré de chars de combat constitués en unités pendant les quatre années précédentes passées sur le sol gaulois, où le véhicule n'était plus en service. Le retrait du char de guerre se serait donc opéré dans les armées gauloises entre -121 et -58, mais nous ne savons pas à la suite de quoi cette décision fut prise.

J'avance l'hypothèse que les Cimbri-teutoniques à la fin du -IIe s., puis les Suèves à partir des années -70 sur le sol de la Gaule de l'est, utilisaient de la cavalerie qui était beaucoup plus souple d'emploi que les chars. Ce serait donc contraints et forcés que les Gaulois auraient abandonné leur char de combat pour se mettre à la hauteur de leur nouvel ennemi en adoptant sa tactique. Une situation similaire s'était présentée en Chine peu de temps avant: c'est en effet durant le règne de Wu Ling (-325/-298), souverain de l'Etat septentrional du Chao, que les Chinois transformèrent leur charrerie en cavalerie pour gagner en mobilité et en souplesse contre les tribus nomades des Hiong-Nou; en outre, ils s'essayèrent à cette époque à constituer des corps d'archers montés (CHALIAND, 2005, p. 29, 211). Curieusement, c'est dans le courant du -Ier s. que l'archerie et le javelot se sont développés en Gaule comme le confirme l'archéologie. Toutefois nous ne savons pas si les armées gauloises comptaient des archers montés comme en Orient (v. *supra*).

Au plan des *realia*, nous sommes solidement documentés sur les chars de combat grâce à l'archéologie funéraire et à la numismatique gauloise. Selon les auteurs, l'apparition du char de guerre se situerait, pour les uns entre le -VIe/-Ve s. (STEAD, 1965, p. 259; BRUNAUX, 2004, p. 48; fig. 13a-b), pour d'autres à la période de Hallstatt D3 et au début de La Tène A (A. DUVAL, 1988, p. 308-309, 311; FURGER-GÜNTI, 2001, p. 356), mais tous s'accordent à rechercher son origine dans le monde méditerranéen¹⁸⁹. Son floruit se placerait au -IVe s., principalement dans l'Est du Bassin parisien puis il diminuerait progressivement au -IIIe/-IIe s.¹⁹⁰ pour disparaître presque complètement au -Ier s. où on ne le rencontre plus guère qu'en Gaule Belgique - v. *Ambiorix* -, sur le Rhin moyen et en Bretagne insulaire. A cette époque tardive ne circulent plus, dans le reste de la Gaule, que des chars d'apparat ou des voitures de voyage réservés aux nobles qui combattent désormais à cheval. La description la plus aboutie d'un char de combat est celle qu'en a donné Andreas Furger-Günti à l'occasion

¹⁸⁹ Pour Jean-Louis Brunaux, l'origine du char de guerre à deux roues se situerait dans les relations commerciales de la Gaule avec l'Etrurie (BRUNAUX, 2006, p. 134). C'est possible mais non démontré. Je reconnais en revanche qu'il a une origine méditerranéenne certaine, car on en trouve des traces dans toutes les civilisations du bassin méditerranéen.

¹⁹⁰ A remarquer qu'on n'en a pas trouvé trace à Ribemont-sur-Ancre, ni à Gournay-sur-Aronde, dans les horizons du -IIIe s.

de tout un travail de reconstitution et d'expérimentation accompli avec des archéologues européens et des artisans suisses au Schweizerisches Landesmuseum de Zürich (FURGER-GÜNTI, 2001, p. 356-359). Je n'entre pas dans les détails techniques de cette affaire, me contentant seulement de souligner que les Gaulois étaient parvenus à mettre au point une caisse légère fixée à un essieu à deux roues et reliée à un attelage de deux chevaux par un timon central; la traction se faisait par les épaules, grâce à un joug d'encolure¹⁹¹, situé devant le garrot, qui reposait sur deux fourchons qui représentent sensiblement la moitié supérieure des colliers contemporains (SPRUYTTE, 1977); la caisse à ridelles et à suspension permettait de se déplacer à toutes les allures du cheval en évitant au maximum les cahots du terrain¹⁹²; ce détail permettait à un guerrier entraîné de se tenir debout à l'arrière de la plate-forme et d'utiliser ses armes de jet sans avoir à ralentir l'allure ou à s'arrêter pour tirer, les chevaux étant dirigés par un cocher assis devant. Le poids du véhicule reconstitué par Furger-Günti est de 100 kg. Fabriquer et entretenir un char nécessitait obligatoirement de disposer d'une importante chaîne logistique constituée de tout un petit peuple d'artisans charrons, forgerons, menuisiers et bourreliers que seuls les nobles pouvaient s'offrir.

A contrario, le char par sa complexité et sa fragilité devait avoir une mobilité réduite et ne pouvait pas être utilisé sans risque de le détériorer dans de grandes expéditions lointaines, sauf à être démonté et transporté en pièces détachées. Comme l'a justement noté Jean-Louis Brunaux, pendant l'invasion celtique de l'Italie au -IV^e s., le char est totalement absent des récits de bataille de Tite-Live (L. V), Diodore (L. XIV) et Plutarque (*VP, Camille*) alors qu'il est au même moment partout présent en Gaule (BRUNAU, 2004, p. 49).

Toutefois cette hypothèse, pour pertinente qu'elle soit, paraît ne plus pouvoir s'appliquer à l'invasion de la Grèce et de l'Asie au siècle suivant. À partir de l'étude comparée, d'une part de deux reliefs de Pergame confrontés aux textes de Diodore (XII, 9) et de Pausanias (X, 19, 9), d'autre part d'un texte de Lucien (*Antiochos*, 8), Paul Couissin a anciennement démontré que des chars de guerre figuraient bien au nombre des forces de *Brennos* en Macédoine en -280¹⁹³, et des Galates en Asie vers -272¹⁹⁴ (COUISSIN, 1927, p. 66-72). Sans s'égayer dans les méandres d'un débat qui n'a pas été tranché faute de découvertes archéologiques irréfutables dans ces deux régions, j'observe pour ma part que les deux choses sont moins antinomiques qu'il y paraît à première vue : les chars étant des véhicules légers, construits de façon standardisée, ils ont parfaitement pu être démontés, transportés en pièces détachées et ré-assemblés en Grèce loin de leurs bases¹⁹⁵ alors qu'en Italie, on n'avait pas jugé utile de les transporter pour l'expédition pour des raisons que nous ne connaissons pas.

Pas plus le char n'aurait-il été utilisable sur un terrain coupé de talus, de fossés et de haies, ou sur un champ de bataille encombré de travaux de campagne, mais si l'on en a trouvé aucune trace à Gergovie, *Alesia* et *Uxellodunum*, c'est avant tout parce qu'il avait

¹⁹¹ Celui qui a été anciennement découvert à La Tène est en bois.

¹⁹² Les essais ont montré que le véhicule était « tous chemins » et qu'il pouvait se déplacer au galop en terrain varié avec des dénivelés de 0, 40m.

¹⁹³ Selon Diodore, deux mille.

¹⁹⁴ Selon Lucien, deux cent quarante.

¹⁹⁵ Spruytte a pu faire la démonstration par l'étude des *realia* et de l'expérimentation que les chars libyens du Tassili n'Ajjer, dans le Sahara central, vers le -Ve s., étaient entièrement démontables et pouvaient être transportés sur un équidé de 1, 20 m au garrot (SPRUYTTE, 1996, p. 66, 121; fig. 46, 55, 70-71). S'il n'existe pas de relation directe entre le char libyen et le char celtique, la découverte mérite qu'on s'y arrête et qu'on y réfléchisse en associant des compétences variées - archéologie; histoire; hippologie; dressage, attelage et menage des chevaux -.

depuis longtemps disparu de l'univers guerrier gaulois. Face à un ennemi mobile, il ne pouvait qu'être abandonné au profit de la cavalerie qui seule, disposait d'un plus long rayon d'action, et pouvait s'affranchir de tout l'appareil technique qui devait nécessairement entourer le char pour en assurer le maintien en condition.

c. Les troupes montées.

Leur étude a plus souvent retenu l'attention des chercheurs que les autres Armes «tactiques», mais les auteurs ont aussi fait des confusions sur son emploi. La technique élaborée est en effet plus difficile à interpréter et à replacer dans un contexte militaire.

Dans la langue gauloise, six **noms** étaient employés pour désigner le cheval ou la jument selon l'usage auquel on destinait l'animal : *caballos*, *cassica*, *epo*¹⁹⁶, *mandu-*, *marca* et *ueredos*. Ces traces sont révélatrices de l'intérêt que les Gaulois portaient à cet animal. Le Roux et Guyonvarc'h considéraient qu'aucun des deux mots *epo-* et *marca* n'avait de sens particulier de « cheval monté » ou de « cheval attelé », mais qu'ils désignaient seulement l'animal en tant que tel (LE ROUX, GUYONVARCH, 1986, p. 374). Pour sa part, Jacques Lacroix ne retient que les termes *mandu-*, *marca*, *epos* et *ueredos* comme désignant des montures de guerre. Xavier Delamarre est beaucoup moins affirmatif et je pense comme lui qu'il faut rester prudent. Il est possible que ces mots désignaient des animaux différents, chacun étant peut-être assigné à une fonction particulière, à moins que les différences n'aient été qu'apparentes et n'aient recouvert une même réalité (DEYBER, 1994a, p. 240 *sqq.*; LAMBERT, 1997, p. 201; DELAMARRE, 2003, p. 96, 110, 163-164, 217, 315; LACROIX, 2003, 187-189; 2005, 85). J'ai été conduit à traiter à différentes reprises de sujets concernant le cheval en tant qu'animal, je renvoie le lecteur à ces passages¹⁹⁷.

Les sources littéraires et archéologiques fourmillent d'informations soulignant l'importance du fait cavalier pendant la Guerre des Gaules. Face à une cavalerie légionnaire médiocre, la cavalerie gauloise disputait la palme de l'excellence à la cavalerie germanique, encore que sous ce terme ethnique de Germain, se cachent beaucoup de Celtes d'outre-Rhin. La qualité des montures et des cavaliers, la maîtrise d'une tactique très étudiée qui variait avec l'armement conféraient aux armées gauloises, à de rares exceptions¹⁹⁸, un réel avantage à la guerre. Toutefois, cette cavalerie accomplissait ses plus grands exploits plutôt en vertu de l'effet moral qu'elle produisait qu'en vertu de sa capacité d'infliger des pertes importantes¹⁹⁹.

Le cheval faisait l'objet, non seulement d'un culte (v. *Epona*, supra, I, B, 2, b, iv, 3; et *Cheval id.*, *ibid.*, v, 3) mais aussi de nombreuses attentions pour le maintenir en bonne condition physique. Des découvertes de trousses de vétérinaires²⁰⁰, conçues spécialement pour leur prodiguer certains soins, ont été trouvées à *Alesia* et en Gaule (BROUQUIER-REDDE, DEYBER, 2001, p. 321-322 et pl. 110, 305-307). L'acquisition d'un cheval coûtait fort cher, surtout si l'animal était importé de l'étranger, son entretien aussi²⁰¹, son

¹⁹⁶ Latin *equus* dont est tiré le nom des *equites* gaulois.

¹⁹⁷ v. *supra*, I, A, 1, c : De nombreux signes ostentatoires d'expression de la puissance; I, B, 2, iv, 3 : *Epona*; v, 3 : Cheval; II, B, 1, b : Effectifs de la cavalerie/infanterie; 2, b : Richesses des équites; 3, iii : Mercenaires.

¹⁹⁸ Les Nerviens ont eu à ce qu'il semble une cavalerie assez médiocre sans que nous sachions à quoi attribuer cette différence par rapport au reste. Était-ce permanent ou temporaire ? Nous ne pouvons pas le vérifier.

¹⁹⁹ Ce cas a été bien observé pendant les « petites guerres » du XIXe s qui opposèrent les armées régulières occidentales aux armées irrégulières des peuples africains, asiatiques et indiens d'Amérique du Nord (CALLWELL, 1896, p. 279-280, 282, 286).

²⁰⁰ Les instruments chirurgicaux sont appelés selon le cas tantôt *tranchets*, tantôt *lancettes* ou *flammas*.

²⁰¹ L'entretien journalier d'un cheval nécessitait au début du XIXe s. 12 kg d'avoine et 20 l. d'eau.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

dressage plus encore, il convenait donc de veiller à le conserver le plus longtemps possible en bonne santé.

L'importance du fait cavalier ressort de plusieurs éléments. Tout d'abord, le décompte des termes employés par César pour désigner le cheval - *equus*²⁰² - et ses dérivés - *eques*²⁰³, *equester*²⁰⁴, *equitatus*²⁰⁵ - s'élève à un total de deux cent soixante treize occurrences ce qui place le fait cavalier au vingt troisième rang à égalité avec *castra* parmi les deux mille huit cent quatre vingt-six mots qui composent le vocabulaire césarien. Ensuite, les effectifs de cavalerie mobilisés ou engagés sont toujours importants par rapport à ceux de l'infanterie; selon César, ce sont les Tréviens qui disposaient de « *la plus forte cavalerie de toute la Gaule* » (BG, V, 3, 1; trad. CONSTANS); il avait pris conscience de la mesure de sa réputation dès l'année -57 (BG, II, 24) et cell-ci s'est perpétuée bien au-delà, jusqu'en plein Ier s. de notre ère (TACITE, *Ann.*, III, 40-42; *Hist.*, IV). La cavalerie de l'Eburon Ambiorix était également remarquablement entraînée : César nous dit que « *nuît et jour [elle] marche sans arrêt* » entre son pays et celui des Nerviens pour attaquer Q. Cicéron après avoir massacré la cohorte de *Sabinus* et *Cotta* (BG, V, 38).

C'est moins le chiffre global que le nombre relatif qui importe; depuis cent soixante dix ans et la bataille de Télamon en -225 (POLYBE, *Hist.*, II, 23), le rapport cavalier/fantassin s'était établi autour de un pour cinq à un pour six, à deux exceptions (BG, VII, 64, 5; 76, 3). Dans l'ensemble, la cavalerie gauloise était réputée de longue date : « *Les Celtes [...] sont très forts pour combattre à cheval, et ils ont la prétention d'exceller sur ce point* » nous dit Plutarque (*Vies parallèles, Marcellus*, VI, autre trad. dans COUGNY, II, 1993, 59). Deux générations après la fin de la Guerre des Gaules, Strabon écrivait "*Les Gaulois n'en sont pas moins tous naturellement doués pour le combat, et [...] la meilleure cavalerie de l'armée romaine se recrute chez eux*" (Strabon, IV, 4, 2, trad. DEYBER, 1986, 331). Il y avait toutefois des exceptions à cette réputation : la cavalerie des Eduens en -58 était de médiocre qualité (BG, I, 15, 2-4) et en -57 la cavalerie des Nerviens était tout aussi sans valeur tandis que l'infanterie faisait leur force (BG, II, 17).

Il existait un système de remonte, les chevaux étant parfois importés d'assez loin (BG, V, 55, 3), recours dont César semble s'être inspiré pour satisfaire ses propres besoins car les ressources locales n'étaient pas toujours de qualité (BG, VII, 65, 4).

L'équipement du cheval - fers à chevaux, équipements de tête - et **du cavalier** - éperon - nous sont bien connus.

Les *realia* attestent, avec des différences régionales il est vrai, l'existence de la **ferrure à clous** au moins depuis la fin de la période de Hallstatt. A *Alesia*, on a découvert dix fers à chevaux que j'ai classé en quatre types : couvert, ordinaire, demi-couvert, à planche (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 320-321; pl. 108). J'ouvre ici une parenthèse tant ces découvertes sont importantes pour notre connaissance du fait cavalier, venant confirmer ce qu'on subodorait par ailleurs. Tous ces fers ont pour caractère général d'avoir leurs bords ondulés au niveau des étampures, larges et oblongues²⁰⁶. Si cinq fers sont minces (0.3 à 0.5 cm), trois sont plus épais (0.6 – 0.7 cm). Enfin, la grande majorité sont grands (9.9 à 11.8 cm) et larges (2.4 à 4.8 cm), sauf un (1.6 cm). Les clous quand ils subsistent, à tête aplatie sur les côtés et arrondie en haut affectent

²⁰² Vingt huit occurrences.

²⁰³ Cent vingt occurrences.

²⁰⁴ Quatorze occurrences.

²⁰⁵ Cent onze occurrences.

²⁰⁶ Le percement des étampures a eu pour conséquence une déformation des éparges qui sont devenues ondulées, c'est même une caractéristique pour la période antique sur laquelle tous les bons auteurs s'accordent.

une forme « *en clé de violon* » ; les lames courtes, carrées, parfois encore munies de leur pointe indiquent qu'alors on brochait bas et en rabattant la tige du clou sur le sabot, sans la couper. L'ouverture extérieure des orifices est, pour quatre exemplaires, fortement estampée en forme longitudinale pour loger la base de la tête du clou. Cette tête se termine en « T » conique ou « *en clé de violon* » pour servir de crampon. Les chevaux étaient probablement ferrés seulement du devant, où les fers usaient peu et n'avaient pas besoin d'être fixés très solidement comme de nos jours. Cependant, aucun de ces fers ne porte de crampon ou « *mouche* » formé avec l'extrémité de l'éponge repliée en dessous²⁰⁷, comme il en existe très souvent dans les modèles anciens (PICARD, 1888, 1, p. 5, 7, 495).

Les données les plus récentes permettent de lever toute hésitation quant à l'utilisation de fers à clous en milieu provincial romain dès la fin du I^{er} s. (MOTYKOVA, 1994, p. 152-155, fig. 1 et 2). Plus haut dans le temps, il convient de faire observer qu'un exemplaire a été découvert dans le camp républicain de Cáceres-el-Viejo daté du premier quart du I^{er} s. mais il s'agit d'un cas isolé (MOTYKOVA, 1994, p. 156, fig. 2, n°1). Pour le monde celtique, si l'éventualité d'une tradition préromaine en Bretagne insulaire est posée (MOTYKOVA, 1994, p. 155, fig. 2.), en revanche, il ne fait pas le moindre doute qu'à La Tène D, le fer à cheval existe dans l'aire alpine et en Bohême. Les fers attribuables à la phase récente des *oppida* de Bohême sont en tout point comparables aux fers provinciaux romains ou tardo-laténiens d'autres régions (MOTYKOVA, 1994, p. 156-161, fig. 3), ils se généralisent au moment où débute l'occupation romaine de ces mêmes régions (MOTYKOVA, 1994, p. 163). Cela dit, La première utilisation de fers à clous reste difficile à déterminer. Un prototype a été découvert dans l'habitat de Dolní Brezany, situé à 3,5 km de l'*oppidum* bohémien de Závist et daté du -Ve s. (MOTYKOVA, 1994, p. 164, fig. 6). Plus proche de nous, en Gaule centrale, on connaît la représentation d'un cheval ferré sur une gravure ornant un grand vase ovoïde de l'habitat celtique d'Aulnat, près de Clermont-Ferrand, daté des années -120/-80 (PÉRICHON, 1987, p. 678, 681, pl. 3, fig. 13-14). L'existence de la ferrure à cheval a conféré un avantage indéniable aux cavaliers qui pouvaient se l'offrir sur les autres qui ne le pouvaient pas : les accélérations, les virements de direction, les arrêts peuvent s'effectuer de manière brusque en limitant les risques de dérapage, en particulier sur sol humide ou détrempe, comme César avait pu le constater *de visu* en Bretagne insulaire.

Des harnachements de tête sophistiqués étaient fabriqués en Gaule de manière presque standardisée depuis le -III^e s., et cet artisanat spécialisé se prolongea jusqu'en pleine époque gallo-romaine, notamment à *Alesia*. (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 319-320; pl. 105-106). On a trouvé deux types de **mors** à *Alesia*, où l'on constate que neuf **mors de filet** à canon articulés ou rigide (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 319; pl. 105) voisinent presque à égalité avec six **mors de bride** (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 319-320; pl. 106). Le mors de bride n°285 avec canon rigide cintré et gourmette recourbée en « U », permettait des exercices de voltige ainsi que des arrêts brusques (DEYBER, 1994a, p. 291, n°239; BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 319; pl. 106, n°285).

L'éperon, pièce maîtresse de **la tenue du cavalier** qui le distingue des autres guerriers, est attesté en Gaule à partir de La Tène D1. Attesté en Grèce classique au -IV^e s. (ANDERSON, 1978, p. 46-48), on pense qu'il s'est diffusé dans le monde celtique à partir de cette région avec laquelle les Celtes étaient en contact par le truchement du mercenariat. Pour les archéologues, il est un bon traceur de la présence ou de la proximité des *equites* dans les habitats ou les nécropoles. Si l'on dressait une carte de

²⁰⁷ Faisant office de crampon pour « accrocher » le sabot et éviter les glissades.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

répartition de cet objet, on s'apercevrait qu'elle recouvre sensiblement celle du char de combat. C'est, je pense, parce que la cavalerie s'est substituée à la charrerie dans le courant du –IIe s., au point de remplacer complètement celle-ci au –Ier s.

L'éperon du cavalier gaulois était en bronze, plus rarement en fer et du type « éperon de chasse ». Il était constitué d'un collet court, à profil semi-circulaire ou plat et ajouré, qui s'achevait par une simple pointe conique elle-même légèrement incurvée vers le haut. Les branches n'encerclaient que la moitié du talon; elles étaient munies à leur extrémité d'un bouton plat qui devait manifestement s'adapter à une boutonnière taillée dans le cuir de la chaussure, à moins qu'une bride de cuir, elle-même destinée à entourer fermement le pied au-dessus du coup de pied et sous la voûte plantaire, n'y ait été fixée. Certains exemplaires luxueux sont finement décorés.

Un cavalier du panneau n°4 du chaudron de Gundestrup est équipé de ce type d'éperon. Au XIXe s., on a trouvé un spécimen à *Alesia* dans les travaux militaires césariens, dont la morphologie ressemble fortement à celle des exemplaires découverts en Rhénanie et dans les Ardennes belgo-luxembourgeoises (ECKART, 1973, p. 1-52; METZLER et al., 1991, p. 18, 113). Sachant que les Trévires n'ont pas envoyé de contingent à *Alesia* et n'ont pas participé aux combats de l'armée de secours, il est tentant d'y voir un équipement ayant appartenu à la cavalerie germanique de César. Dans l'armée romaine républicaine, l'éperon - *calcar* - figure dans l'équipement cavalier recueilli dans les camps espagnols de Cacères-el-Viejo et de Numance (BISHOP, COULSTON, 1993, p. 63).

L'éperon permet de lancer sa monture au galop et de la stimuler pour sauter un obstacle ou attaquer un adversaire : en –51, c'est ainsi que procéda l'Atrébate Commios contre le préfet de la cavalerie romaine *C. V. Quadratus* parti à sa poursuite : « *Commios presse de l'éperon son cheval, le pousse sur celui de Quadratus, et, la lance en avant, le transperce en pleine cuisse avec une grande violence* » (BG, VIII, 48) (DEYBER, 1994a, p. 292, n°240). Pour un cavalier, l'éperon est indissociable de l'étrier ou de ce qui en tient lieu.

L'étrier a-t-il existé à La Tène D? C'est un réel problème que celui-ci, il est indissociable de **la selle** dont on n'a jamais retrouvé aucune trace matérielle. Or un cavalier gaulois ne pouvait pas monter à cru avec de lourdes armes sans risquer la chute, sauf à s'asseoir sur une selle appropriée qui lui assurait un minimum d'assiette ou, si l'on préfère, de position ferme²⁰⁸. Cette selle pouvait être en cuir, en feutre ou en tissu rembourré, ou constituée d'une couverture plus ou moins épaisse. J'ai défendu l'idée que la supériorité des escadrons « germaniques » de César au combat provenait peut-être de l'emploi de l'étrier, ou d'un substitut de celui-ci. C'est la seule chose qui aurait permis aux cavaliers de « pointer à la lance » et de rompre sans difficulté les escadrons gaulois. Si pour monter à cheval, un seul étrier était nécessaire, en revanche pour se servir de la lance, deux étriers étaient requis. L'existence possible d'étriers a pu aussi contribuer à faciliter l'emploi du bouclier, si tant est que les cavaliers gaulois en aient jamais été équipés, ce dont je doute pour les raisons précédemment évoquées dans le chapitre consacré à cette arme, du moins en ce qui concerne le bouclier oblong (cf. III, A, 1, 3, a, Le bouclier).

En revanche l'étrier n'était pas indispensable pour qui combattait à coups de traits - arc, javelot - car la petite taille des chevaux ne constituait pas un handicap absolu à la charge dès lors que le cavalier enserrait bien sa monture avec ses jambes. Plus nombreux que les Germains mais dépourvus de cet accessoire révolutionnaire, les Gaulois auraient

²⁰⁸ La selle à cornes pouvait remédier à cet inconvénient mais nous ignorons si les Gaulois en connaissaient le principe.

été inaptes à une charge de cavalerie brutale, poussée à fond. En revanche, en cas de choc, le cavalier était désarçonné²⁰⁹. L'étrier était aussi le seul moyen, pour un cavalier de taille moyenne, de ne pas avoir des jambes qui traînaient par terre quand il montait un cheval de petite stature.

On m'objectera qu'on n'a jamais rien retrouvé de tel en situation de fouille, ce dont on ne peut être absolument certain car on s'attend toujours à trouver un objet qui ressemble à ce qu'on connaît et on néglige ce qu'on croit ne pas exister. Or on oublie ou on ne veut pas voir qu'un étrier ou son substitut peut très bien être confectionné d'une tresse végétale ou d'une lanière de cuir avec ou sans sole de bois pour soutenir la plante du pied, à l'exemple de ce que faisaient les Scythes et les Sarmates en Europe centrale ainsi que certains Indiens des plaines d'Amérique du Nord.

En reconsidérant un objet de quincaillerie d'*Alesia* que j'ai publié en 2001, au sujet duquel je n'avais trouvé aucune comparaison en dépit de l'enquête exhaustive que j'avais menée (BROUQUIER-REDDÉ, DEYBER, 2001, p. 309; pl. 97, n°176), je me demande s'il ne s'agit pas d'un étrier qui aurait trompé la vigilance des chercheurs, tant ils ne s'attendaient pas en trouver un. Il se présente comme un objet en fer à « *tête annelée, fixée sur une tige en forme de croissant ou de pince de crabe* », dans son état présent haut de 7, 1 cm et large de 7, 9 cm, et dont la section est quadrangulaire et aplatie. L'anneau, ovalisé par une usure par frottement et balancement, pourrait avoir servi à suspendre l'objet. La forme même de l'arceau - en demi-arceau -, cassé aux deux extrémités - la pièce était donc à l'origine plus longue et large qu'elle ne l'est aujourd'hui - est à rapprocher par sa typologie de certains modèles d'étriers prussiens, hongrois et ukrainiens des +VIe/+VIIe s., d'étriers avars du +VIIe s. ou d'étriers hongrois du +Xe s (KLEEMAN, 1956, p. 668-669; fig. 4, 7-9).

Cette hypothèse vaut ce qu'elle vaut, mais en ma qualité d'ancien cavalier, j'avoue qu'un cheval sans selle ni étriers ou leur substitut ne fait absolument pas mon affaire²¹⁰.

La cavalerie gauloise des cités est toujours dans une posture d'attaque dans tous les cas de figure où les sources la mettent en scène. Parmi **les missions qui lui sont confiées**, j'en ai relevé cinq types²¹¹ au travers des textes.

- Premier type : la recherche du renseignement par la reconnaissance* du terrain et des mouvements de l'ennemi et les liaisons. En -58, 4000 cavaliers levés dans la Provincia - c'était donc des Gaulois romanisés - et chez les Eduens et leurs alliés eurent mission de reconnaître la direction prise par les Helvètes qui se dirigeaient alors vers le bassin d'Autun²¹² et l'*oppidum* de Bibracte, en engageant le combat ; cette attitude est parfaitement en conformité avec les règlements d'emploi de la cavalerie et de la reconnaissance blindée, qui précisent qu'on doit systématiquement engager le combat pour connaître les intentions de l'adversaire (BG, I, 15, 1-2). C'est grâce à sa cavalerie que le Trévire *Indutiomarus* reconnut la position du camp de *Labienus* (BG, V, 57, 3) qu'il entreprit alors de harceler une fois qu'il l'eut localisé (BG, V, 58, 2). La cavalerie servait aussi à contrôler une zone : ainsi, celle de l'Atrébate *Commios* reçut l'ordre de contrôler le

²⁰⁹ J'ai pu en faire l'expérience à l'Ecole d'Application de l'Armée Blindée et de la Cavalerie pendant ma scolarité de sous-lieutenant, en 1976/77.

²¹⁰ Point de vue partagé avec feu le colonel Mac Carty, cavalier émérite qui me disait exactement la même chose dans une correspondance solidement documentée du 12/06/1986.

²¹¹ Le chapitre consacré par Jean-Louis Brunaux au sujet est truffé d'approximations et d'inexactitudes qui vont à l'encontre des faits historiques : les cavaleries gauloises furent autre choses que de simples « troupes personnelles [...] de grands chefs » (BRUNAUX, 2004, p. 67).

²¹² La ville n'existait pas encore à cette époque. 269

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

territoire des Ménapes en -53 (BG, VI, 6). Toutes ces missions étaient traditionnellement dévolues à la cavalerie légère et à l'infanterie montée, du XVIIIe s. au début du XXe s. - chasseurs et hussards -, dans la guerre classique comme dans la « petite guerre » (CALLWELL, 1896, p. 293).

- Deuxième type : la couverture* des mouvements amis et des replis. Sans cavalerie une armée était paralysée et ne pouvait éviter d'être anéantie si elle était attaquée, comme cela arriva au peuple germain des Usipètes et des Tenctères (BG, IV, 11, 13) dont les éléments montés étaient partis faire du butin et prendre du blé chez ses voisins (BG, IV, 16). C'est également une mission traditionnelle de cavalerie légère - chasseurs et hussards -.

- Troisième type : le combat* par les prises de contact, les manœuvres d'enveloppement, les manœuvres de diversion et les poursuites²¹³. Le « joke » de cavalerie qui en -58 avait reçu pour mission de César de reconnaître la direction prise par les Helvètes, tomba sur leur arrière-garde forte de cinq cent cavaliers qui les tint en respect dans un rapport de un contre huit; cet épisode souligne l'excellence de la cavalerie helvète en regard de la cavalerie césarienne, médiocre outil de combat, mais l'amalgame entre des recrues issues d'origines nationales différentes n'était peut-être pas fait (BG, I, 15, 2-4). En -57, la cavalerie éduenne placée sous le commandement de *Diviciacos* effectua une manœuvre de diversion en attaquant sur l'ordre de César les Bellovaques qui possédaient l'armée la plus importante de la coalition belge (BG, II, 5). C'est encore un détachement de cavalerie - gauloise ou germaine? - qui en -54 près de Boulogne se lança à la poursuite du contingent éduen de *Dumnorix*, le rattrapa et tua son chef (BG, V, 7, 6-9). Ce sont encore pour l'essentiel des missions de cavalerie légère - chasseurs et hussards - ou de cavalerie semi-lourde – dragons -.

- Quatrième type : la guerre de mouvement. Rendue possible par le développement de la cavalerie, plus souple d'emploi que la charrerie, la guerre de mouvement a sans doute favorisé la tactique du harcèlement faite de raids, d'attaques surprises et de *razzia*s²¹⁴ suivies de décrochements rapides. C'était la tactique des nomades du « frappe et esquive » qui inspira tant la « petite guerre » des hussards d'Ancien Régime²¹⁵ et qu'on appelle de nos jours la guérilla (DEYBER, 1986b; 1987a, c; BOISSEAU, 1993, p. 16-17; CHALIAND, 2005, p. 387 *sqq.*). Les cavaliers gaulois étaient plus efficaces que leurs homologues montés sur des chars : en -55, c'est grâce à une contre-attaque audacieuse des trente cavaliers de l'Atrébate *Commios* que César prit l'avantage sur l'ennemi dans l'attaque des chars bretons (BG, IV, 35). Les cavaliers d'Arioviste (BG, I, 48, 4-7; 49, 3) comme les Atrébates et les Viromandues alliés aux Nerviens (BG, II, 19, 4) excellaient dans le combat mobile d'usure. Ce succès provient du fait qu'ils avaient constitué un « joke » de cavaliers et de fantassins légers entraînés à combattre ensemble. Les fantassins assuraient la protection rapprochée des cavaliers, ils devaient aussi contribuer à gêner les cavaliers adverses en tentant de les jeter à bas de leurs montures, ou en coupant les jarrets des chevaux avec une épée courte ou un coutelas à lame courbe. En -52, c'est probablement pour faire échec aux initiatives tactiques de *Vercingetorix* (BG, VII, 18, 1) qui adjoignit des archers aux fantassins légers après *Avaricum* (BG, VII, 36, 4), et, en prévision de l'attaque de l'armée gauloise de secours (BG, VII, 80, 3, 7) que César se dota d'auxiliaires germains rompus à la même tactique (BG, VII, 65, 4; 67, 5). Il continua à les

²¹³ Dans les « petites guerres » du XIXe s., c'est une des missions première (CALLWELL, 1896, p. 280, 284).

²¹⁴ Dans les « petites guerres » du XIXe s., la cavalerie ramène le bétail volé (CALLWELL, 1896, p. 129, 281).

²¹⁵ Ils cultivaient la terreur en coupant la tête de leurs ennemis au sabre et en poussant des cris affeux.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

employer à son service au-delà de cette campagne, tant en Gaule, en -51 (BG, VIII, 13, 2), qu'en Espagne autour d'Ilerda, en -49 (CÉSAR, BC, I, 59, 65). (VIGNERON, 1968, p. 270). C'était en fait une tactique très largement partagée entre les peuples celtiques et germaniques dont Tacite a souligné la pérennité au +Ier s. (*Germ.*, VI, 4). Ce sont aussi des missions de cavalerie légère - chasseurs et hussards - ou de cavalerie semi-lourde - dragons -.

- Cinquième type : la charge pour rompre par le choc des formations, ou balayer des escadrons ennemis. En -52, autour d'*Alesia*, César lança des contre-attaques sur les flancs ou les arrières de l'armée de *Vercingetorix* puis de l'armée de secours avec sa cavalerie germanique : à quatre reprises « les [cavaliers] Gaulois ne purent soutenir leur choc » (BG, VII, 13, 1; 70, 2; 80, 6-7; 88, 3); en revanche ces « Germains » n'osèrent pas s'attaquer à l'infanterie gauloise quand elle adopta une formation statique sur un terrain favorable - ici en l'occurrence entre un cours d'eau dans lequel les spécialistes voient l'Armançon, et le camp de *Vercingetorix* sur une hauteur contre lequel l'infanterie prenait appui - (BG, VII, 65, 5-6). Ce sont des missions plutôt dévolues à des cavaliers semi-lourds - type dragons - ou lourds - type cuirassiers -. Toutefois, j'observe que cette tactique est inefficace si l'ennemi combat en ordre dispersé car on ne peut pas « l'accrocher »²¹⁶ (CALLWELL, 1896, p. 281, 284).

Ce que peut craindre la cavalerie, c'est l'embuscade en terrain défavorable, accidenté ou marécageux (BG, VII, 20), à moins qu'elle ne mette pied à terre. Mais là se pose un autre problème : celui de la garde des chevaux. L'expérience des « petites guerres » du XIXe s. a enseigné que les soldats commis à leur garde sont incapables de se défendre, eux et les montures, face à une attaque ennemie (CALLWELL, 1896, p. 291, 293).

A côté de la cavalerie des *civitates*, il existait des **troupes privées de cavaliers** qui assuraient la garde rapprochée de leurs chefs : l'Eduen *Dumnorix* (BG, I, 18) et l'Atrébate *Commios* (BG, IV, 35; VI, 6; VIII, 10, 47, 48) étaient de ces privilégiés là, peut-être l'Arverne *Vercingetorix* (BG, VII, 4) et le Nitiobroge *Teutomatos* (BG, VII, 31), aussi.

Enfin, l'emploi fréquent de **cavaliers mêlés avec de l'infanterie légère** (B.G., VII, 18, I)²¹⁷ et des **archers** (B.G., VII, 36, 4 : 80, 3, 7) suggère à La Tène D plutôt une cavalerie légère - type dragons -, qu'une formation compacte employée comme unité tactique de cavalerie lourde - type cuirassiers -. L'imprécision des textes rédigés dans un but non strictement militaire ne nous permet pas de savoir si cette infanterie était montée sur ses propres chevaux, où si elle montait en croupe les montures des cavaliers réguliers, ne mettant pied à terre qu'à l'approche du contact.

S'agissant d'une **infanterie montée**, à la différence de la cavalerie qui combattait à pied et à cheval, elle ne combattait qu'à pied. Le cheval du fantassin monté n'a jamais représenté qu'un moyen de transport rapide pour se porter d'un point à un autre. L'armement de ces guerriers montés était identique celui des fantassins de ligne. La tactique de l'infanterie montée était identique à la tactique de la cavalerie combattant à pied, aussi est-il impossible de distinguer l'action spécifique des deux Armes «tactiques» au combat.

²¹⁶Cette observation est corroborée par l'expérience des « petites guerres » du XIXe s. (CALLWELL, 1896, p. 281, 284).

²¹⁷Ce sont probablement des coupeurs de jarrets, comme les Anglais en rencontrèrent encore au Soudan au XIXe s. : face à une charge de cavalerie, ils se jetaient à terre pour éviter les coups de sabre des « troopers » et se relevaient lestement pour couper les jarrets des chevaux (CALLWELL, 1896, p. 284).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Les **missions** qui étaient traditionnellement dévolues à l'infanterie montée étaient le service des avant-postes, les avants-gardes et arrières-gardes, les patrouilles et les reconnaissances.

Car, face à des troupes puissamment armées et bien entraînées, les cavaliers gaulois ne faisaient pas vraiment le poids face à leurs adversaires : les charges des trois corps de la cavalerie de *Vercingetorix*²¹⁸ sur l'Armançon n'entamèrent pas les légions césariennes qui avaient pris leurs dispositions de combat (BG, VII, 67-68, 1); les mille cavaliers gaulois de *Crassus* furent tous massacrés, en -55, à *Carrhae* par les Parthes (PLUTARQUE, *VP*, *Crassus*, 19-20, 25). (VIGNERON, 1968, p. 298-299). Pourtant ils avaient été plus heureux à Cannes, en -216, dans leur charge frontale contre la cavalerie romaine (TITE-LIVE, XXII, 47, 1-3). La cavalerie gauloise s'est avérée être en revanche très efficace dans le combat mobile d'usure, ainsi que je l'ai maintes fois souligné (DEYBER, 1987c, p. 170-175; carte 7).

Si certains dispositifs militaires nous sont connus dans leurs grandes lignes grâce à quelques rares textes (v. *supra* : II, A, 4, c : Articulations; 5, b : Le déploiement des troupes), pourtant nous sommes très démunis pour préciser quelles **formations tactiques** étaient adoptées sur le terrain par ces différentes cavaleries : formation en carré comme en Grèce classique, formation en triangle ou formation en coin comme chez les Scythes, les Thraces et les Macédoniens? (DELAVALAUD, 2000, p. 486). Nous ne sommes pas documentés pour y répondre.

Il nous faut attendre le dernier livre du *Bellum Gallicum* écrit par *Hirtius*²¹⁹, lieutenant de César, pour obtenir une précision qui ne vaut que pour l'épisode. Celui-ci met en scène, du côté gaulois un « joke » de six mille fantassins et de mille cavaliers placés sous le commandement du chef bellovaque *Correos*, du côté romain un autre « joke » constitué des légions précédées par de la cavalerie et des auxiliaires légers sous le commandement de César en personne (BG, VIII, 17-18). L'opération qui se déroule quelque part en Champagne²²⁰, est une embuscade d'armée classique à l'exemple de celle qui avait été montée en -57 par les Belges au *Sabis*, mais de façon plus rigoureuse ce qui me laisse à penser que les Belges avaient peut-être tiré les enseignements de leur défaite remontant six années auparavant (DEYBER, 1987c, p. 170-173). Peut-être espéraient-ils aussi renouveler sur une plus grande échelle l'opération d'*Ambiorix* en -54, qui avait abouti à la totale destruction de la légion de *Sabinus* et de *Cotta* (BG, V, 32-37). (DEYBER, 2002, p. 265) : à l'entrée des escadrons romains dans la plaine, « *Correos* crut l'occasion favorable pour agir : il se montra d'abord avec peu d'hommes et chargea les escadrons les plus proches. Les nôtres soutiennent avec fermeté le choc de leurs adversaires, sans se réunir en masse, manœuvre ordinaire dans les combats de cavalerie en un moment d'alarme, mais nuisible pour la troupe en raison de son nombre même » (BG, VIII, 18; trad. RAT; les mots soulignés sont de moi). Il y est donc question d'une charge initiale de rupture des Gaulois que les cavaliers romains ont adroitement esquivée en se dispersant. A titre de comparaison, les Occidentaux procédaient très exactement de la même manière contre les guerriers irréguliers dans les « petites guerres » du XIX^e s.

Cela est par ailleurs confirmé dans le passage suivant où il est écrit : « *Tandis qu'on se battait d'escadron à escadron, par petits groupes relayés tour à tour et qu'on évitait de se laisser prendre de flanc, les autres Gaulois voyant Correos se battre, sortent de leur bois* [il s'agit des fantassins qui s'y

²¹⁸ Selon César, quinze mille cavaliers à raison de cinq mille par corps?

²¹⁹ Livre VIII relatant les événements de l'année -51 qui marque le déclin de la résistance gauloise et le retour aux guérillas périphériques : DEYBER, 1987c, p. 180 *sqq.*

²²⁰ On a avancé l'hypothèse de la plaine de Choisy-au-Reuilly : RAT, 1964, p. 227, n. 203.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

étaient embusqués] Un vif combat dispersé s'engage" (BG, VIII, 19). Face à un ennemi qui s'est dérobé, les Gaulois ont donc été obligés de s'adapter et de changer leur tactique en acceptant contre leur gré de combattre par petits groupes : l'effet de choc a fait long feu et César a évité la destruction à sa colonne. L'opération avait pourtant été bien préparée mais *Correos* a attaqué trop tôt, dévoilant son dispositif avant que la colonne romaine n'ait été bloquée tout entière dans la plaine encagée entre les bois et la rivière²²¹.

En tout état de cause, il me paraît difficile de ne retenir des Gaulois que les seules opérations de harcèlement, comme l'a soutenu un peu vite Paul Vigneron. Je pense qu'ils avaient à leur disposition un panel de tactiques qu'ils utilisaient au mieux de leurs moyens et des circonstances; il y avait peut-être également des différences régionales entre *civitates* que nous ne connaissons pas faute de textes. S'agissant du texte de -51, je pense également que les Gaulois avaient tiré des enseignements des campagnes passées. Pour vaincre César, il leur fallait absolument renoncer aux batailles frontales en terrain découvert qui, de -58 à -52, s'étaient toutes soldées par de coûteux désastres. Enfin, et contrairement à ce qu'a écrit Paul Vigneron, la « *topographie* » des régions de la Gaule n'était nullement défavorable à la guérilla (VIGNERON, 1968, p. 268, n. 3); c'est même très exactement le contraire, je l'ai montré et j'y reviens plus loin (DEYBER, 1981b; 1987a, c; 1994b; 1996; 2002).

d. Les troupes légères.

La tactique des armes combinées a été mise au point en Grèce à partir d'*Epaminondas* et elle se développa sous l'influence des Philippides macédoniens (CHALIAND, 2005, p. 44). Mais c'est plus probablement au contact des peuples barbares que les Grecs l'apprirent que l'inverse. Les tyrans de Syracuse firent précocement appel à des Gaulois en raison même de cette spécialité, j'ai déjà eu l'occasion de le souligner à propos du mercenariat (v. *supra*, II, B, 3, b, iii : Les mercenaires).

A La Tène D, il existait, à côté de l'infanterie lourde de certains peuples gaulois comme les Helvètes, des effectifs variables de troupes légères équipées surtout d'armes de jet, au nombre desquelles on mentionnera les traits (BG, V, 34, 3; 35, 4-6), la fronde (BG, V, 35, 8; 43, 1), la pierre à lancer (BG, II, 6, 2), et peut-être le couteau dont j'ai décrit l'usage précédemment. Suivant qu'elles servaient à pied ou à cheval (BG, V, 38, 1; 39, 2-3), ces troupes étaient dotées d'un armement spécifique, et leur tactique était celle du harcèlement fait d'une succession d'attaques suivies d'esquives : « *Voyant cela, Ambiorix fait donner l'ordre à ses hommes de lancer leurs traits de loin, en évitant d'approcher, et de céder partout où les Romains attaqueront ; grâce à la légèreté de leurs armes et à leur entraînement quotidien, ils pourront causer à l'ennemi des pertes sensibles ; quand celui-ci se repliera sur ses enseignes, on le poursuivra* » (B.G., V, 34, 3-4; trad. CONSTANS). « *Ce mot d'ordre fut soigneusement observé : chaque fois que quelque cohorte sortait du cercle et attaquait, les ennemis s'enfuyaient à toutes jambes. Cependant la place laissée vide était forcément découverte, et le côté droit, non protégé, recevait des traits* » (B.G., V, 35, I-2; trad. CONSTANS). Cette tactique était en cours chez les Celtes depuis au moins trois siècles ; pendant le siège de Corinthe en -369, les Lacédémoniens reçurent une aide militaire efficace de Denys de Syracuse qui leur envoya des mercenaires celtiques

²²¹ Paul Vigneron s'appuyant sur ce récit, a écrit à tort que « *la cavalerie gauloise ne serre pas les rangs pour une charge massive* » (VIGNERON, 1968, p. 268). Il a commis un double contresens sur ce passage, d'une part en attribuant aux Gaulois des actions qui étaient attribuables aux Romains, d'autre part en ne comprenant pas comment se décomposait une embuscade classique faite immuablement de quatre actes qui s'enchaînent : préparation, reconnaissance, installation et destruction. Les Gaulois excellaient manifestement dans l'art de réaliser ces actions tactiques sur des éléments moins importants qu'une armée constituée de plusieurs légions.

montés. Ces guerriers harcelaient l'ennemi à coups de javelots, sautaient de cheval à terre et remontaient tout aussi prestement en selle (XÉNOPHON, *Helléniques*, VII, 1, 21).

Les troupes légères participaient aussi à l'attaque des places fortes : « *Gaulois et Belges ont la même manière de donner l'assaut. Ils commencent par se répandre en foule autour des murs et à jeter des pierres de toutes parts ; puis, quand le rempart est dégarni de ses défenseurs, ils forment la tortue, mettent le feu aux portes et sapent la muraille. Cette tactique était en l'occurrence facile à suivre ; car les assaillants étaient si nombreux à lancer pierres et traits que personne ne pouvait rester au rempart* » (B.G., II, 6, 2; trad. CONSTANS)²²².

En -58, Arioviste disposa lui aussi, semble-t-il, de six mille à seize mille fantassins légers entraînés à combattre avec la cavalerie, dans la proportion de environ un pour un (BG, I, 48, 5-7; 49, 3). Leur mission était, comme on a pu l'observer chez les Gaulois, d'assurer la protection rapprochée des cavaliers amis et de gêner les cavaliers ennemis en essayant de les jeter à terre. César et certains de ses lieutenants en recrutèrent également en -56, -52 et -51 pour les propres besoins de leurs armées, étant observé que nous ne sommes pas documentés pour la période comprise entre -55 et -53, sans que nous sachions très exactement à quoi il faut attribuer ce silence. Cette question a été étudiée par Jacques Harmand, du moins propose-t-il l'hypothèse suivante : selon lui, César se serait livré à une série d'expériences tactiques au terme desquelles il serait parvenu à définir un cadre d'emploi type du fantassin léger, gaulois ou germain (HARMAND, 1967a, p. 45), cadre d'emploi qu'il aurait conservé pendant la Guerre Civile moyennant quelques aménagements comme la licence accordée à la cavalerie gauloise de se faire accompagner d'un train des équipages roulant (BC, I, 51) (HARMAND, 1967a, p. 298-299).

e. Les soutiens et leur effet sur l'économie de guerre.

Aucune armée, fut-elle antique, n'a jamais pu fonctionner sans disposer d'un environnement humain et matériel adéquat, ce qu'on appelle de nos jours les services* qui administrent, gèrent, et assurent une partie du maintien en condition.

i. Servants et valets d'armes.

Les textes nous apprennent que les guerriers gaulois disposaient de servants ou de valets d'armes (LACROIX, 2003, p. 184), porteurs de boucliers pour les uns (LACROIX, 2003, 67, §2 milieu, 68), porteurs de lances pour les autres (LACROIX, 2003, p. 73). Nous ignorons à quoi ils occupaient leur temps de service en dehors de ces tâches de portage; nous savons seulement que les seconds avaient la préséance sur les premiers dans les banquets, ce qui laisse entendre qu'il existait entre eux une hiérarchie avec son protocole (LACROIX, 2003, p. 73).

Ces serviteurs personnels devaient accompagner leur maître pendant la durée des campagnes militaires. Si ceux-là étaient spécialisés dans une fonction précise, il est probable que d'autres remplissaient des missions à caractère plus général dont le fil directeur tournait autour de la satisfaction du bien être matériel de leur employeur (v. *supra* : en particulier II, B, 3, b, ii : Les Ambactes).

Mais cela n'aurait pas suffi à satisfaire tous les besoins d'une armée en cours de constitution, à fortiori une fois que celle-ci était entrée en campagne.

ii. La fabrication et l'entretien de l'armement et des équipements associés.

Ces tâches réclamaient la collaboration de corps de métiers et d'artisans spécialisés. Pour fabriquer tout ce matériel et le livrer aux armées, il a très certainement existé une « industrie d'armement » basique et un « service du matériel » embryonnaire chargé, une fois le matériel livré, d'en assurer la réparation et la maintenance ou, si l'on préfère, le

²²² Questions étudiées en détail par RIVET, 1971.

maintien en condition opérationnelle. Quelques sources textuelles et archéologiques militent en ce sens. Dans la première partie, j'ai montré que des noms de personnes et de lieux gaulois étaient tirés du vocabulaire militaire technique. Parmi ces **noms** il y en a qui, à l'évidence, sont **en rapport avec une activité spécialisée**. La localité alpine d'*Eporedia*, « La-ville-des-gens-de-chevaux », devait peut-être son appellation à quelque spécialité dans le monde du cheval - élevage, dressage, harnachement? -. Les *Redones* bretons, « Gens-aux-chars », et la ville méridionale de *Carpentorate* (Carpentras), « L'établissement-des-chars », étaient peut-être un peuple et une localité spécialisés dans les charrois - fabrication et entretien, vente et/ou louage? -. Les *Sa[g]ii* normands ou « Hommes-aux-saies », les Arvernes ou « Hommes-au-bouclier-de-Verne », s'étaient peut-être fait une réputation dans la fabrication de ces articles de vêtement et d'armement. Il en va de même de sept peuples dont l'appellation a un lien évident et direct avec une arme de trait tels que les Gabales, Gésates, Eburons, Eburovices, Lémoviques et Volques Tectosages (v. *supra*, I, A, 1, c, i : Les noms de peuples). Excellant sans doute dans le lancement de ces armes de jet, ils devaient aussi en maîtriser parfaitement la fabrication.

Nous n'avons pas de raison objective de douter que les **ordres de réquisitions** lancés par *Vercingetorix* au début de l'année – 52, entre les sièges d'*Avaricum* et de Gergovie, s'adressaient à des spécialistes de l'habillement et de l'armement. Les fouilles de Jean-Paul Guillaumet à Sajopetri en Hongrie, et à la « Côte Chaudron » à Bibracte, plaident dans le même sens. A Sajopetri, c'est un atelier de fourbisseur datant du – IIIe s. qui a été découvert. Il convient de souligner que c'est le premier du genre dans le monde celtique, mais la publication de ce site est intervenue après le dépôt de cette thèse, et n'a donc pas pu l'utiliser. A Bibracte, les recherches de la campagne de fouilles 2005 paraissent avoir abouti à la mise à jour, près de la porte du Rebout, d'un atelier de fabricant de cuirasses en cuir.

Il est probable qu'il existait des **ateliers « volants »** qui suivaient les armées dans leurs déplacements. On a trouvé une incroyable quantité de matériel d'artisan autour des travaux militaires romains d'*Alesia*, artefacts dont la majorité est d'origine gauloise (BROUQUIER-REDDE, DEYBER, 2001, p. 210-241; DEYBER, 2008). De très nombreuses armes de La Tène D montrent des signes d'usure, et/ou présentent des cassures ayant entraîné des réparations ou ce qui tient lieu de velléités. Les hommes de ce temps avaient donc bien prévu ce genre de re-conditionnement.

Les oppida ont dû occuper une place déterminante dans tout ce processus de conception, de fabrication et d'assemblage des pièces qui constituaient l'armement et l'équipement des guerriers. A la manière des dépôts de la guerre de l'Ancien Régime et de l'Empire napoléonien, tout un panel d'activités artisanales était concentré à cet endroit, qui de surcroît offrait des structures de stockage qui présentaient l'incomparable avantage d'être en pleine sécurité. Je pense en effet que de très nombreux hangars qui ont été découverts dans les fouilles d'*oppida* étaient des entrepôts où s'entassaient, avec toutes sortes de marchandises, des armes²²³ et le reste. J'ajoute pour ma part que cela a dû fortement contribuer à stimuler les échanges et la production monétaire car il fallait, non seulement payer les fournitures et la matière d'œuvre, mais aussi solder ou stipendier les troupes mobilisées pour la cause dans ces *oppida*. Chez les Leuques et les Médiomatriques par exemple, on a émis des monnaies au sanglier enseigne type Scheers 185 dans les deux grands *oppida* du « Châté » de Boviollles (Meuse) et du « Fossé-des-Pandours » de Saverne (Bas-Rhin), mais aussi dans le petit

²²³ On n'a pas trouvé d'armurerie mais le jour viendra peut-être.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

habitat aristocratique fortifié de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges) (DEYBER, 2003, p. 135-136).

Une économie de guerre a donc pu renforcer le rôle central des *oppida*, au niveau du *pagus* pour les plus petits, au niveau de la *civitas* pour les plus grands. Il y aurait toute une étude pluridisciplinaire à mener sur les relations que la guerre a entretenues avec l'économie, bien que nous manquions de sources textuelles pour asseoir les hypothèses que suggèrent les *realia*.

iii. Le soutien médical.

Contrairement à ce qu'on s'attendrait à trouver, le souci de la santé et de la condition physique des guerriers semble avoir précocement fait l'objet d'attentions. S'il n'est pas possible d'affirmer qu'il existait une « médecine aux armées » embryonnaire²²⁴, en revanche on a découvert dans des tombes de guerriers du monde celtique oriental et en Bretagne insulaire des instruments de chirurgien proches de ceux qu'employaient les médecins du début du XXe s. Cela me suggère que la guérison des malades et des blessés pouvait au moins relever de l'initiative privée : combattants eux-mêmes, médecins personnels des chefs ou médecins errants qui suivaient les armées gauloises dans leurs déplacements. Savoir qu'en cas de blessure on pouvait être soigné et sauvé impactait sûrement le moral des guerriers engagés dans une opération militaire.

Parmi plusieurs découvertes de matériel chirurgical, il convient de souligner celles de la tombe à incinération n°7 de la petite nécropole de München-Obermenzig, datant de La Tène C, qui contenait les armes d'un guerrier qui exerçait aussi la fonction de chirurgien. Il n'est pas possible de déterminer laquelle de ces deux fonctions l'emportait sur l'autre, mais ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'à l'instar des religieux, les médecins de l'époque celtique avaient le droit de porter les armes comme tout homme libre.

Le matériel médical inventorié dans cette tombe permettait d'opérer sur tout le corps comme à la tête - trépanation -. Cette découverte, qui se trouve dans un contexte de la fin du -IIIe s./début du -IIe s., s'inscrit dans un ensemble d'autres trouvailles des -IVe s./-Ier s. concentrées à l'est du monde celtique, qui incluent entre autres des crânes qui ont subi des trépanations généralement réussies. L'influence hellénistique est évidente, sans doute par le truchement du mercenariat (KÜNZL, 2001, p. 372-373). Des Celtes fortunés ont pu faire venir des médecins grecs à leur cour, à moins qu'ils n'aient envoyé des hommes apprendre la médecine à l'école où ils professaient leur savoir.

En Bretagne insulaire, la tombe n°4 de l'enclos funéraire n°5 de Stanway à Colchester, l'antique *Camulodunum* chef-lieu du peuple des Trinovantes, a livré une caisse renfermant, entre autres objets, une trousse de chirurgien de treize instruments, des tiges - cautères? - et un bassin à bec verseur qui avait contenu un breuvage composé à base de plante du genre *artemisia*²²⁵. Les instruments chirurgicaux sont identiques à ceux qui existaient au début du XXe s. Cette tombe était celle d'un aristocrate celte aisé qui décéda vers +60, et dont la majeure partie de la vie active s'est déroulée avant la conquête claudienne (CRUMMY, 2002, p. 148, 150-151; fig. 1, 4-5, 8-10).

A ce jour et sauf erreur de ma part, on n'a jamais rien trouvé de tel en Gaule à l'exception de Bâle-*Gasfabrik*²²⁶ mais il est douteux qu'elle ait échappé au mouvement

²²⁴ Elle s'est constituée progressivement mais il a fallu attendre le XIXe s. et l'action du philanthrope suisse Henri Dunant (1828-1910), principal créateur de la Croix Rouge, pour qu'un pas important soit accompli. Ce n'est qu'avec le premier conflit mondial qu'un réel service de santé aux armées a été mis en place, des brancardiers sur le terrain aux hôpitaux de l'arrière en passant par les ambulances.

²²⁵ Cette plante était employée dans le traitement de plusieurs affections mais elle était aussi additionnée à la bière pour lui donner un goût agréable.

²²⁶ Probable chef-lieu des Rauriques avant leur migration avortée de -58 (KRUTA, 2000, p. 451).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(KRUTA, 2000, p. 541-542). Ces deux découvertes montrent qu'on ne désintéressait pas du sort des hommes blessés au combat : un guerrier, surtout un chef avait du prix et on devait tout tenter pour le conserver en vie. Il est certain que les médecins de l'époque ne pouvaient pas soigner tout le monde, et qu'il leur fallait opérer des choix qui leur étaient dictés par leurs employeurs, mais c'était un pas vers le progrès sanitaire et une amélioration de l'environnement professionnel du guerrier qu'on ne peut pas manquer de saluer.

B). Les Gaulois faisaient-ils la guerre selon des « conceptions stratégiques » ?

1. Stratégie... n'est pas tactique... ni combat. Les théories à l'épreuve de quelques faits.

Une petite mise au point m'apparaît absolument nécessaire avant de m'engager plus loin et d'examiner en quoi les Gaulois ont, ou n'ont pas agi à la guerre en fonction de choix réfléchis, de l'état des connaissances et des possibilités existantes.

a. Les stratégies gauloises.

La stratégie est la dialectique des fins et des moyens (MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 527 *sqq.*). Le terme découle du grec *stratēgos* « chef d'armée »; le vocabulaire militaire contient également d'autres termes comme *stratēgein* « commander une armée », *stratēgēma* « manœuvre de guerre », dont est issu le latin *stratagema* « ruse de guerre » dont dérive notre mot « stratagème ». Les Chinois et les Grecs en ont jeté les bases et ce dès le -Ve s./-IVe s. Il est possible que les seconds aient été influencés par les premiers grâce aux contacts commerciaux qui existaient entre les deux univers, d'une part par la voie maritime de l'océan Indien et de la mer d'Oman, d'autre part à travers l'empire des steppes eurasiatiques. Les Celtes orientaux et les Gaulois d'Occident ont pu être précocement formés à cette dialectique en collaborant aux entreprises guerrières des Hellènes aux -IVe s./-IIIe s. en qualité de mercenaires. De -58 à 51, César en Gaule avait conçu et appliqué une vraie stratégie (LE BOHEC, 2000, p. 19).

Cet **art de conduire les armées en lien avec la politique** a commencé à être codifié à la fin du XVIIIe s., sous la plume de Joly de Maizeroy (1771). Depuis, la réflexion stratégique n'a cessé de s'élargir, donnant naissance à des écoles de pensée dans les méandres desquelles je ne m'aventure pas car cela me ferait sortir du cadre de mon sujet (MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 531). Il n'y a pas de stratégie sans objectif(s) ni moyens humains et matériels, et tout ce qui concourt à leur mise en oeuvre, la difficulté majeure consistant, pour un chef, à conserver sa liberté d'action (GÉRÉ *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 550).

Si les Gaulois n'avaient pas de stratégie maritime qui leur aurait permis d'ouvrir un front secondaire comme Rome le fit contre Hannibal pendant la deuxième guerre punique, ils avaient des stratégies militaires terrestres dont celle d'usure fut probablement la meilleure qu'ils aient possédée, même si elle ne porta pas tous les fruits escomptés (DEYBER, 1981b, 1986b, 1987a, 1987c, 1994b)²²⁷. Sur ce point, peu d'auteurs se sont exprimés, et encore ne l'ont-ils fait que tardivement²²⁸.

Dès -58, il est clair que quelques grands peuples comme les Helvètes qui consacrèrent deux ans à préparer leur migration, les Eduens et ceux qui leur disputaient l'hégémonie en Gaule, le Suève Arioviste qui s'était incrusté chez les Séquanes, avaient tous des visées stratégiques qui n'étaient pas exclusivement militaires mais politiques et

²²⁷ Je renvoie le lecteur aux différents travaux que j'ai consacré depuis vingt-cinq ans à ce sujet; il y trouvera un appareil critique fourni qui lui permettra de retrouver aisément les sources fondatrices.

²²⁸ Confronter par exemple les écrits de Le Bohec **datés** 1998 et de 2000, non sans contradictions.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

économiques. On ne peut accorder aucun crédit à César qui prétend cette année là que les Gaulois étaient gens « *barbares sans formation* » (BG, I, 40, 9). Le haut niveau de culture militaire de certains chefs gaulois est encore plus vrai quatre ans plus tard au travers des actions d'un *Ambiorix*, et, six ans après, au travers de celles d'un *Vercingetorix* : ces deux nobles Gaulois ont sollicité toute la gamme de la stratégie des moyens pour tenter de débarrasser leur sol des Romains (LE BOHEC, 1998, p. 17-18 ; DEYBER, 2002, p. 262 *sqq.*; GÉRÉ, *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 555-556).

Il est incontestable que plusieurs grands chefs gaulois qui étaient en fonctions en – 54 ont décidé d'abandonner la stratégie directe suivie jusqu'ici sans succès pour la stratégie indirecte (COUTEAU-BÉGARIE, *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 569 ; RICHARDOT, 2006, p. 59), obligeant César l'année suivante à fragmenter ses légions en colonnes multiples. Adoptant une stratégie d'attrition avant la lettre, ils imposèrent à César de réclamer au Sénat des moyens matériels et humains sans cesse plus nombreux et plus coûteux, ce qui finit par valoir au proconsul de très sérieux ennuis politiques à Rome, que n'ont pas manqué d'attiser ses ennemis (BG, VIII, 52-54, 1) (GÉRÉ, *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 556).

Dans la « petite guerre » que les chefs gaulois décidèrent de livrer à César à partir de cette année là, l'expérience a montré que le parti qui opérait dans son propre pays se souciait peu de ses communications, ne rencontrant pas de problèmes de ravitaillement et d'approvisionnement. Sa mobilité grâce à sa puissance de marche le favorisait au point de vue stratégique, tandis que l'envahisseur était embarrassé par ses communications qui devaient être maintenues par tous les moyens. En cas de revers, les guerriers qui combattaient sur leur sol se dispersaient dans la campagne pour se rassembler de nouveau à la première occasion : rapidité de mouvement et d'exécution, faculté de se concentrer et de se disperser vite, liberté d'action absolue, telles sont les caractéristiques de cette stratégie appliquée non sans succès (CALLWELL, 1896, p. 77-81).

Que les uns et les autres aient échoué dans leurs entreprises individuelles ou collectives ne rentre pas dans le cadre de mon étude, et je crois vain de leur prêter des intentions ou de prétendus défauts par rapport à nos standards modernes qu'ils n'avaient pas, comme l'ouvrage récent de Richardot prétend le faire en méconnaissance des réalités gauloises (RICHARDOT, 2006, p. 33 *sqq.*; 57-60; 61-79).

Il n'existait pas d'Ecole de guerre²²⁹, du moins pas au sens où nous l'entendons, les jeunes nobles étaient formés « sur le tas » dans leur entourage familial, quelques-uns étaient envoyés en otage chez les peuples voisins amis, gaulois ou germains, les plus chanceux à Rome²³⁰ où ils apprenaient « l'art de la guerre » au contact des chefs militaires expérimentés de la République. Ils voyaient fonctionner un état-major de haut niveau, et manœuvrer des légions en ordre. Un corpus de connaissances empiriques devait donc se constituer au fil du temps et se stratifier, les plus anciens chefs gaulois étant bien évidemment les plus « chevronnés ». César parlant des qualités de certains grands chefs ne manque pas de souligner ce savoir et ces qualités d'expertise (ex. de *Camulogenos* : BG, VII, 57, 3) (v. supra, II, B, 2 - La classe militaire, c - Ses qualités d'esprit). Nous n'avons aucune raison objective de refuser à des chefs gaulois une

²²⁹ En France, l'Ecole du corps d'état-major a été créée en 1818 et elle a été emportée dans la tourmente de 1870; il a fallu attendre 1873 pour voir créer l'Ecole de guerre.

²³⁰ *Vercingetorix* fut probablement de ceux-là, César ne lui pardonna pas d'avoir trahi son amitié (DION CASSIUS, XL, 41 ; LE BOHEC, 1998, p. 9-10). 278

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

aptitude à penser en termes de stratégie globale, d'autres chefs barbares ont montré cette aptitude²³¹.

Quels enseignements peut-on tirer de tout cela? Les choix stratégiques amenaient selon le cas à opter pour la guerre de siège ou la bataille en rase campagne.

La première était une guerre longue, nécessitant au plan stratégique des objectifs précis et soigneusement choisis. C'était en outre une guerre hasardeuse, dispendieuse dont l'issue restait incertaine mais qui avait pour résultat d'affaiblir l'ennemi en le privant de ses bases. Les Gaulois n'avaient pas beaucoup d'appétence pour ce type de guerre et ils n'ont jamais compris tout l'intérêt qu'ils auraient pu en retirer, mais on ne peut leur en faire le reproche. L'exemple des Bituriges Cubi d'*Avaricum* montre bien que ce peuple n'avait pas de notion de la guerre de siège : en choisissant de défendre leur capitale envers et contre tout au lieu de mettre l'accent sur la défense territoriale par la guérilla que leur préconisait *Vercingetorix*, ils commirent une erreur stratégique qui leur fut fatale. Une fois la ville prise et l'armée qui en assurait la défense détruite, les chefs tués ou faits prisonniers, la puissance militaire de ce peuple et son rôle politique furent réduites à néant.

La deuxième était une guerre limitée dans le temps et dans l'espace, proposée par un parti et acceptée par l'autre. L'issue était recherchée dans une bataille décisive en limite de territoire et se résumait en deux mots : la défaite ou la victoire. Si victoire il y avait, le vainqueur était assuré de faire du butin sur le vaincu et de le soumettre à un tribut. Il semble que les Gaulois étaient plus à l'aise ici. A la différence d'*Ambiorix* qui prenait des risques mesurés et ne s'engageait qu'à coup sûr, *Vercingetorix* qui avait pourtant refusé la bataille de dégagement que César lui offrait à *Avaricum*²³² fut, après Gergovie, dévoré de l'impatience de vaincre sans avoir attendu le moment opportun pour frapper. Cela dit, on doit reconnaître au jeune chef arverne une continuité certaine dans ses idées, car sa stratégie développée à *Alesia* est restée après *Avaricum* et Gergovie celle de « l'abcès de fixation » qui, retranscrite de notre époque à l'Antiquité, consiste à attirer autour d'une place forte amie le maximum des forces ennemies pour les détruire par une action extérieure²³³ (DEYBER, 1987b, p. 70-73 ; SOULHOL, SARDIN, 2000, p. 212, 248-249).

Il est possible que les Gaulois aient également mis au point des stratégies mixtes visant à multiplier et à diversifier les possibilités de résistance sur toute l'étendue d'un territoire, des frontières de la *civitas* jusqu'à l'*oppidum* central en passant par des sites fortifiés intermédiaires qui structuraient l'espace de la cité, mais les recherches sont trop peu poussées pour relier des découvertes à des textes existants. La division des *civitates* en *pagi* en Gaule à partir du -IV^e s. a peut-être marqué le début de cette évolution dans la pensée militaire, interrompue par la conquête romaine (FICHTL, 2006, p. 46 *sqq.*).

Face aux Romains, les *civitates* gauloises agissant seules ou intervenant coalisées ont toujours été battues en bataille rangée, que ce soit les Helvètes et Arioviste en -58, les Belges en -57, -55, -54 et -53, les Aquitains, les Vénètes et leurs alliés en -56, les *Parisii* et les Gaulois regroupés autour de *Vercingetorix* en -52. De -58 à -51, il y a eu moins d'une trentaine de rencontres frontales mais les Gaulois ont toujours été battus

²³¹ Sur le rivage opposé de la Méditerranée, nous avons un autre exemple, au travers de la personne du célèbre chef résistant musulman Tacfarinas (BÉNABOU, 2005, p. 82, 243).

²³² Pour Richardot (RICHARDOT, 2006, p. 69) ce n'était pas dans sa « ligne stratégique », ce avec quoi je m'accorde ajoutant toutefois une précision : à cette date, le corps de bataille de *Vercingetorix* n'était pas encore suffisamment aguerri.

²³³ De harcèlement à *Avaricum*, de la cavalerie éduenne à Gergovie, de « l'armée de secours » à *Alesia*.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

(GOUDINEAU, 1990, p. 277). On peut estimer que César ne cite que les cas où ses légions ont été vainqueurs, mais je pense pour ma part que l'affaire de la légion de *Sabinus* et de *Cotta* est l'exception qui confirme la règle.

Après avoir subi une défaite en bataille rangée, on observe à peu près le même comportement stratégique dans toutes les *civitates* gauloises : que ce soit en -57/-56 ou -52/-51, les *civitates* se replient sur elles-mêmes et consacrent les moyens qui leur restent à la défense de leur « pré carré ». Après cinq ans de guerre, les Gaulois, comme César, avaient compris tout le danger qu'il y avait à l'affrontement direct sur un champ de bataille ouvert. D'où changement de stratégie dans les deux camps à partir de -54/-53, et l'adoption d'une stratégie alternative de guérilla et de contre-guérilla (GOUDINEAU, 1990, p. 283 *sqq.*; DEYBER, 1996, p. 32-33) qui a dû rendre le passage des armées haïssable à plus d'un Gaulois, chacun se livrant à des campagnes de dévastation du territoire de son ennemi, et d'extermination de ses habitants qui collaboraient, pour priver l'adversaire de ses traditionnels moyens d'agir.

Enfin, il n'est pas jusqu'aux fortifications gauloises qui n'aient été empreintes d'un réel souci stratégique et tactique, ce que les archéologues n'ont curieusement pas vu, se focalisant sur l'architecture et les fonctions des *oppida* (FICHTL, 2000, p. 41 *sqq.* ; 107 *sqq.*) et négligeant les aspects militaires qui pourtant sont essentiels (DEYBER, 1984a). L'intégrité du territoire, son contrôle devaient être en Gaule comme en Grèce ancienne le principal point de référence du droit international qui régissait les rapports des *civitates* entre elles ; il est peu réaliste de se laisser aller à penser que les Gaulois n'avaient pas précocement défini une doctrine de défense (GARLAN, 1989, p. 93-114). Depuis peu, une tendance se fait à l'étude environnementale des *oppida*, en particulier grâce à l'impulsion donnée par le Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray et de son dynamique directeur général Vincent Guichard. Les premiers résultats sont prometteurs et nul doute que cette évolution amènera à reconsidérer un certain nombre de fausses idées en cours sur la fonction de ces *oppida*.

Les sites d'éperon qui prolifèrent en Gaule permettaient aux groupes humains qui les occupaient de dominer stratégiquement le terrain, ils présentaient en outre l'avantage tactique appréciable de n'avoir qu'un seul côté à défendre, les autres étant couverts par les escarpements (PERNOT, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 247). Il suffisait de valoriser les données naturelles par un mur de barrage et un mur de ceinture ou de lisière pour rendre ces sites quasi inexpugnables. Seule la ruse pouvait livrer la place à l'ennemi, mais je n'en connais aucun exemple historique rattachable à la Gaule indépendante.

Le rapport de forces entre *civitates* devait peser en faveur de celles qui avaient à leur actif le plus grand nombre de villes fortifiées et de ville-forteresses²³⁴ ; les Arvernes, les Eduens et accessoirement les Bituriges devaient être au rang de celles-là. Ces *oppida* avaient la triple fonction de borner le territoire, de quadriller l'intérieur du *pagus* ou de la *civitas* pour en assurer le contrôle et d'attirer l'envahisseur qu'on s'employait ensuite à épuiser dans ce maillage.

Car dans le contexte stratégique et tactique de La Tène D, ces *oppida* qui devenaient à l'occasion sites refuges résistaient parfaitement à l'attaque d'une armée gauloise ou germanique, plusieurs affaires l'ont montré pendant l'invasion cimbrique-germanique, et plus

²³⁴ Cette distinction qui a pu être opérée en Grèce ancienne (GARLAN, 1989, p. 126 *sqq.*) est actuellement difficile à faire en Gaule. Il est possible qu'en zone rurale certaines résidences fortifiées de l'aristocratie gauloise aient tenu ce rôle de forteresses comme Etival-Clairefontaine (Vosges) (DEYBER, 2003), Herblay (Val d'Oise), Meunet-Planches et Luant (Indre), Montmartin (Oise) et Paule (Côte d'Armor) (BUCHSENSCHUTZ, 2006, p. 58).

tard pendant la Guerre des Gaules. Le rapport de forces est en effet favorable au défenseur et les Gaulois avaient la farouche volonté de résister aux entreprises adverses, les courageux défenseurs d'*Avaricum* en -52 et d'*Uxellodunum* en -51 l'ont montré en allant jusqu'au sacrifice suprême de leur vie.

Une fortification, aussi sommaire soit-elle, est naturelle à l'homme à condition que celui-ci ne fasse pas reposer toute sa défense sur son seul « système d'armes ». Un rempart gaulois à La Tène D ne vaut en effet que par sa seule puissance statique, il est de peu d'utilité sans renseignements et liaisons avec le reste du dispositif défensif alentour. En -52, *Vercingetorix* sut maintenir des réserves à Gergovie et à *Alesia* mais alors qu'il sut empêcher César de vivre sur la campagne environnante dans le premier cas²³⁵, il se piégea dans le second. En -51, *Drappes* et *Lucterios* ne purent maintenir durablement les liaisons avec l'extérieur pendant tout le temps que dura le siège d'*Uxellodunum* et connurent un sort similaire aux défenseurs d'*Alesia*.

Un système défensif doit enfin reposer sur la parfaite indépendance des places, mais doit aussi s'articuler avec une armée de manœuvre : en -52, *Vercingetorix* y parvint à Gergovie mais échoua à *Alesia*, sans doute parce que dans le premier cas il commandait en chef en direct, alors que dans le second il était isolé dans la place et que le commandement de l'armée de secours lui échappait totalement.

Enfin, je pense que les Gaulois n'avaient pas terminé leur évolution dans l'art de la fortification (v. aussi *infra*) quand Rome est entrée sur la scène. En effet, ils ne sont jamais passés totalement d'une architecture statique, pondérale²³⁶, à une architecture de mouvement qui aurait été détectable, comme en Grèce ancienne (GARLAN, 1989, p. 118-122), avec la multiplication et la combinaison des obstacles naturels. Les courtines, quand bien même elles ont une longueur inouïe et sont larges²³⁷ restent linéaires, les tours sont rares²³⁸, les poternes peu nombreuses, ce qui ne dénote pas une grande dynamique des forces opposées. Il est possible que le mouvement ait été brutalement stoppé par Rome avec celui de la structuration des *civitates* évoqué plus haut.

On ne doit pour autant pas confondre la stratégie avec la tactique, et encore moins avec le combat. Ces deux erreurs sont largement répandues dans les ouvrages d'histoire de la Gaule.

b. Les tactiques gauloises.

Le mot « Tactique » est dérivé du grec *taxis* « ordre », « disposition ». L'apparition de la tactique est corrélée à deux événements concomitants sur les champs de bataille : d'une part l'abandon du combat individuel et héroïque où primait la bravoure et la force sur la ruse et l'intelligence, d'autre part l'adoption du combat collectif soumis à un chef où la discipline et l'ordre sont les deux exigences premières. Car **la tactique est l'art de conduire le combat**, un concept qui n'apparaît que tardivement et à la fin du Moyen-Âge avec Jean de Vignay (1310/20). (COUTEAU-BÉGARIE in : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 577). Le problème tactique s'est compliqué avec d'une part l'augmentation des effectifs des armées antiques, d'autre part avec le développement de

²³⁵ J'ajoute qu'il y réussit aussi à *Avaricum*.

²³⁶ Dont les origines lointaines remontent aux fortifications de l'âge du Bronze final, qui ont subi leurs premiers perfectionnements au Hallstatt final.

²³⁷ Une largeur de 8 m au sommet n'est pas rare, c'est un boulevard, beaucoup plus qu'un simple chemin de ronde.

²³⁸ A mon avis, cela tient principalement au fait que les archéologues se contentent encore trop de coupes de rempart, et sont réticents à entreprendre des décapages sur de longues distances en avant et en arrière du mur. Selon ma propre expérience, il faut une fouille au moins 50 à 60 m le long sur 10 de large, en arrière du rempart, pour espérer repérer ces tours.

corps spécialisés à l'intérieur de celles-ci (cf. les « Armes «tactiques» »), mais encore avec la nécessaire coopération entre ces « armes », cavalerie avec infanterie, troupes légères mêlées à la cavalerie (v. *supra*). Enfin, la tactique dépend largement de l'armement employé : plus il est diversifié, et plus les possibilités tactiques sont nombreuses ; à contrario, plus il manque de diversité, et moins il existe de solutions. Nous avons vu dans l'étude consacrée à l'armement gaulois qu'il était diversifié et de bonne qualité, donc qu'il autorisait l'emploi de tactiques adaptées.

Pendant plusieurs siècles, de La Tène A à C1, les Celtes ont eu au combat l'avantage tactique en recherchant systématiquement la bataille rangée décisive, jusqu'à ce que Rome les surpasse grâce à la supériorité de son armement, la discipline de ses légions, l'existence d'une chaîne définie et reconnue de responsabilité, un certain esprit de corps aussi, et la force morale de sa civilisation, toutes choses qui lui donnaient une nette supériorité sur ses adversaires gaulois (LE BOHEC, 2000, p. 16, 19). Mais il restait encore quelque chose de cette situation passée à La Tène D : pendant les deux premières années de la Guerre des Gaules, les Helvètes, les Suèves et les Belges marquèrent leurs campagnes par des engagements généraux qu'ils voulaient être décisifs²³⁹.

Nous ne sommes donc pas étonnés de constater que les Gaulois connaissaient un certain nombre de tactiques parfaitement éprouvées par les faits depuis plusieurs siècles, dont les meilleures étaient l'expression de leur stratégie indirecte²⁴⁰; ils avaient aussi des techniques de combat parfaitement adaptées à ces choix, j'y reviens un peu plus loin. La meilleure traduction de ces savoirs réside dans quelques exemples.

La traduction tactique de la stratégie frontale consistait à attaquer rapidement les premiers, comme on le vit faire par les Helvètes en -58, par les Belges en -57, et par Vercingetorix sur l'Armançon en -52. Si cette tactique atteignait le résultat escompté lorsque deux armées gauloises étaient en présence, elle tournait court dès lors qu'une ou plusieurs *civitates* coalisées s'affrontaient à l'armée romaine. La raison de cet échec final tient probablement au fait que les armées gauloises ne constituaient pas de réserves, la totalité des forces étant engagée dans la bataille dès le contact.

La traduction des stratégies alternatives est celle des guérillas qui ont secoué la Gaule à partir de -56 au fur et à mesure de l'avance des légions, avec leurs différentes versions : guérilla forestière, en terrain accidenté, en zone habitée et en zone rurale, la plus célèbre de toutes étant celle bien connue de « la terre brûlée » (DEYBER, 1987c, p. 163-170; cartes 3-6). Cette tactique a eu des effets localement importants, notamment contre quelques quartiers d'hiver de légion au début de l'hiver -54. Pendant le siège d'*Avaricum*, Vercingetorix battait la campagne environnante, affamant les Romains, et César qui lui proposait la bataille n'osa pour autant pas l'attaquer. Pour refaire ses forces, César devait absolument s'emparer de la ville ou décamper. Ce qu'il dut se résigner à faire à Gergovie où pendant le siège, Vercingetorix avait compris la leçon d'*Avaricum*, et commandait de la place pendant que les Eduens battaient la campagne. Ce succès l'enhardit pour la suite. Fait rare dans les guérillas, le jeune chef arverne fut en effet très proche d'atteindre « la phase de la guerre de mouvement, avec choc frontal, prélude à la campagne finale » d'extermination (CHALIAND, 2005, p. 409).

²³⁹ A dix-neuf siècles d'intervalle il est intéressant de relever qu'il en a été de même dans les « petites guerres » qui ont opposé les Africains, les Asiatiques et les Indiens d'Amérique du Nord aux nations occidentales (CALLWELL, 1896, p. 81-84, 93).

²⁴⁰ C'est par exemple en raison même de ces savoirs faire que les tyrans de Syracuse enrôlèrent des mercenaires celtiques (PÉRE-NOGUÈS 1999, p. 1123; BRUNAUX, 2006b, p. 174).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Le choix d'*Alesia* n'est pas dû à un prétendu hasard ou à une quelconque ruse de César où *Vercingetorix* serait benoîtement tombé comme Jérôme Carcopino l'a prétendu (DEYBER, 1987b, p. 67, n. 3). La stratégie gauloise de la fin du printemps ou du début de l'été -52 comprenait un plan d'opérations décomposé en deux phases visant à attirer César vers la Province romaine en le harcelant, en attendant le moment propice pour l'attaquer et en finir (DEYBER, 1987b, p. 68; fig. 1). Ce système de guerre se ramenait à deux modalités : une manœuvre sur les arrières - la Province et les dépôts de l'armée romaine - et une manœuvre sur position centrale - *Alesia* et son arrière pays -, que selon le général Carmon on traduit aussi bien en stratégie qu'en tactique par « La dissociation préalable de l'ennemi par une menace sur la ligne de retraite » (COUTEAU-BÉGARIE, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 342). Au contraire, *Vercingetorix* était un bien fin stratège pour avoir « inventé » cela, mais il lui manqua les moyens militaires pour le traduire tactiquement sur le terrain.

Par ailleurs, la « bataille de cavalerie » prélude au siège d'*Alesia*, fut un coup d'arrêt surimposé à la manœuvre préparé avec une certaine minutie (DEYBER, 1987b, p. 70).

Enfin, quant à la tactique des chefs gaulois d'*Alesia*, c'est un bel exemple de « tactique de l'enclume et du marteau » auquel César répondit par la non moins célèbre « tactique du bouclier et de l'épée » (DEYBER, 1987b, p. 71) avec le résultat que l'on sait lorsque l'armée de secours eut effectuée ses tentatives de percée désespérées (DEYBER, 1987b, p. 72-73).

Parmi les peuples Gaulois, ceux du Nord adoptèrent certaines conceptions tactiques de leur ennemi du moment. C'est ainsi qu'en -54, les Belges coalisés qui assiégeaient le camp de Cicéron appliquèrent les mêmes méthodes de poliorcétique que les Romains (BG, V, 42-43, 52-2); *Dion Cassius* explique qu'*Ambiorix* qui agitait alors les Atuatiques, les Nerviens et leurs alliés, avait fait campagne dans l'armée de César en Gaule (DION, XL, 7, 2). Mais l'assimilation des connaissances n'était pas toujours chose facile.

Nous savons qu'en -56, les Aquitains attaqués par le légat de César, *Crassus*, firent appel pour se défendre « aux Etats qui appartiennent à l'Espagne citérieure, voisine de l'Aquitaine », pour leur demander « des secours et des chefs [...] qui avaient été constamment les compagnons de Sertorius et passaient pour être très experts dans l'art militaire ». Ces conseillers militaires leurs apprirent « la manière romaine de prendre leurs positions, de fortifier leurs camps, de nous couper les vivres » (BG, III, 23, 3-7; 24; trad. CONSTANS). Sans doute les Aquitains échouèrent-ils, moins pour n'avoir pas su pratiquer une guerre d'usure que pour n'avoir pas assimilé en un temps rapide les principes de la guerre à la romaine (DEYBER, 1987c, p. 161). Mais il avaient eu conscience de leurs faiblesses et avaient pris l'initiative d'y remédier, ce qui est une marque d'intelligence et de compréhension des problèmes complexes.

On trouve une situation similaire en Afrique au début de l'Empire, de +17 à +23, où les Musulames de *Tacfarinas* opposèrent à Rome, pendant une guerre de sept ans, une résistance militaire d'un type entièrement nouveau par rapport à la ligne suivie jusqu'ici par les autres chefs africains. Ils procédèrent notamment à de nombreux emprunts guerriers à leur ennemi en termes d'armement, d'organisation et de tactique (BÉNABOU, 2005, p. 76-78, 243).

c. Les modes de combat gaulois sur le champ de bataille.

Stade ultime de la guerre, débouché des choix stratégiques et tactiques, le combat marque l'affrontement direct et physique entre deux adversaires sur un terrain donné. C'est en effet l'épreuve de vérité où « les ²⁸³manœuvres d'approche s'effacent pour céder la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

place à la force pure et au dire des armes » (COUTEAU-BÉGARIE in : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 91 *sqq.*). C'est la forme la plus primaire de la guerre ce qui rend difficile tout essai de théorisation car il préexistait à la tactique et plus encore à la stratégie. Depuis le Néolithique final, le combat a évolué au fil des progrès technologiques et techniques. Dans l'Antiquité, la manifestation la plus évidente a été en Grèce comme à Rome et en Gaule, d'une part l'allongement des armes d'hast, d'autre part l'amélioration de la portée des armes de jet, mais encore la sophistication des protections. Les efforts des hommes au cours des siècles classiques ont consisté à frapper l'adversaire de plus en plus fort, de plus en plus loin, et de façon de plus en plus précise en évitant autant que faire se peut d'être atteints par les coups adverses. Avec la diversification des armes aux mains des combattants et celle des missions des « Armes tactiques », le combat antique s'est progressivement rationalisé. La force brutale et aveugle du combattant héroïque a fait place au combat en groupe constitué obéissant à la voix, à la trompette et au signe. Selon que l'initiative provient du côté ami ou du côté ennemi, le combat prend une tournure offensive ou défensive. Il revêt aussi l'aspect d'un choc frontal, comme à la bataille de Bibracte, en -58, où César parlant des Helvètes précise qu'« *Ils avaient appris de leurs aïeux à préférer aux entreprises de ruse et de fourberie la lutte ouverte où le plus courageux triomphe* » (BG, I, 13, 6; trad. CONSTANS). Il peut aussi prendre l'aspect d'une succession de combats mobiles d'usure dans le cas de la stratégie indirecte, avec emploi de la guérilla dont la période -53/52 fut la plus riche en événements : embuscades, coupures d'itinéraires, coups de mains, attaques surprises, combat de nuit, opérations de déception se conjuguent pour épuiser l'adversaire en le démoralisant (DEYBER, 1987c, p. 170-175; carte 7).

Le cadre naturel du combat est **le champ de bataille**. Le terme « bataille » serait très probablement à relier au thème gaulois *bat-* qui a donné en bas-latin *battuere* - forme populaire *battere* - dont l'acception essentielle est de « donner-des-coups » de façon répétée (LACROIX, 2003, p. 167-168). Traditionnellement et jusqu'au XIXe s. inclus, la bataille est l'aboutissement et le point d'orgue d'une campagne militaire. La bataille se présente comme une concentration de forces diverses dans un espace restreint appelé « champ de bataille ». Si l'on excepte les cas de batailles de rencontre entre deux armées purement dus au hasard, « *la bataille est, en règle générale, le produit d'une stratégie et sa bonne exécution suppose une tactique élaborée* » (COUTEAU-BÉGARIE in : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 62 *sqq.*). Dans l'Antiquité comme de nos jours, une bataille peut durer une journée - v. par exemple la bataille de Bibracte en -58 - à plusieurs semaines - v. par exemple *Alesia* en -52 - ou plusieurs mois dans l'hypothèse d'un siège particulièrement difficile²⁴¹. Plus elle dure et plus le sort peut tourner en la défaveur de celui qui en a pris l'initiative - v. *Alesia* -. En outre, le modèle classique obéit à la règle des trois unités : le temps, le lieu, et l'action.

Certaines batailles de la Guerre des Gaules ont incontestablement modifié le cours de l'histoire. Tel est le cas de la bataille qui opposa en Haute-Alsace, en -58, César à Arioviste et qui mit fin, pour un temps, aux migrations de peuples en provenance d'outre-Rhin; le second exemple au bout de la chaîne est celui d'*Alesia*, qui sonna en -52 le glas de l'indépendance gauloise, même si des résistances sporadiques ont continué à agiter certaines *civitates* jusqu'à l'aube de notre ère (DEYBER, 1987c, p. 180-183). Le caractère décisif n'est pas la règle, mais certains chefs la recherchent pour sortir d'une

²⁴¹ Je ne connais pas d'exemple en Gaule similaire à ~~284~~ de Numance, de Corinthe ou de Carthage.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

situation où l'ennemi se dérobe. L'exemple typique est celui de *Vercingetorix* se dérobant à l'offre de bataille rangée de César après la chute d'*Avaricum*. La bataille a une signification historique extrêmement importante. En effet, s'il y a bataille, il y a nécessairement en fond de tableau des Etats capables de lever, d'entretenir et d'entraîner des armées : certaines *civitates* gauloises de La Tène D sont assurément déjà de ceux-là.

Je reviendrai sur toutes ces notions au fil des lignes suivantes ; en outre, je donne la définition* de la plupart d'entre elles dans le glossaire en fin d'ouvrage. En tout état de cause, on ne peut vraiment plus accorder de crédit aux auteurs qui frappent les Gaulois de totale incompétence au plan militaire. Voyons maintenant certaines choses un peu plus en détail.

2. Défense du territoire et défense du peuple sont deux conceptions différentes aux effets opposés.

La défense collective mise en œuvre contre une menace était à La Tène D essentiellement assurée par des méthodes militaires (DAVID, *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 157 *sqq.*). En raison de son mode d'organisation et de fonctionnement, la société gauloise d'alors n'entretenait pas d'armées permanentes, ses chefs ne levaient des troupes que pour faire face à une menace concrète - les voisins, les Germains et bien évidemment Rome -. La géographie du pays explique sans doute pourquoi certaines *civitates* possédaient des armées importantes, et d'autres des forces militaires plus modestes : plus un terrain était découvert, plus il fallait d'effectifs pour en assurer la couverture; inversement, plus un terrain était découpé, moins il fallait de guerriers pour en assurer la défense.

L'existence ou l'absence d'un réseau défensif sur lequel la défense pouvait prendre appui doit aussi être prise en compte : ici l'archéologie rejoint l'histoire mais les enquêtes ne sont pas encore suffisamment poussées pour qu'on tire des conclusions élargies de tel ou tel constat. Trop d'incertitudes pèsent encore quant à la superficie, à la chronologie, à la durée d'occupation et aux fonctions des sites fortifiés, dont nous ne savons par ailleurs pas toujours quelles relations ils entretenaient avec leurs agglomérations ouvertes (*vici*) et leurs fermes (*aedificia*). Il faut notamment se garder de tirer des enseignements de l'absence de grands *oppida*, d'une part sur toute la façade atlantique de la Gaule entre massif Armoricaïn au nord et les Pyrénées au sud (KAENEL, 2006, p. 22 *sqq.*; fig. 2), d'autre part dans le Midi où l'on a constaté que les agglomérations fortifiées, qui n'excèdent pas sept à dix hectares de superficie, débordaient hors les murs.

Des guerriers étaient de toutes façons nécessaires pour défendre la population ou le territoire, les deux options non synonymes découlant des conceptions stratégiques en vigueur. Dans le premier cas, il fallait abandonner le terrain à l'ennemi et regrouper la population à des endroits naturels (BG, VI, 34) et/ou fortifiés où elle était en sécurité en attendant que le danger passe; dans le second cas, il fallait ne pas s'enfermer dans les villes mais tenir le terrain à l'aide d'une armée manoeuvrant à partir d'un certain nombre de points d'appui, forteresses, îles, cols et ponts faciles à fortifier.

Ces deux situations avaient des avantages et des inconvénients bien connus des militaires, et il serait intéressant de se livrer à une analyse comparative fine de certaines campagnes militaires des années -58 à -51. Quand la capitale d'un peuple gaulois est un *oppidum* de réelle importance, l'entreprise d'un siège autour de celui-ci souligne immédiatement la place qu'il occupe dans la hiérarchie politique et « urbaine », et sa prise fait généralement cesser la résistance régulière. Si malgré la chute de la place

²⁸⁵ Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et la déchéance des élites qui la gouvernent la résistance se poursuit dans les campagnes, alors il faut admettre que l'organisation politique de cette *civitas* est différente de l'exemple précédent. En effet, la chute de la ville principale ou de ce qui en tient lieu n'a pas porté préjudice au peuple qui continue courageusement la lutte sous l'autorité d'autres chefs pour chasser l'envahisseur de son territoire. Quand une puissance militaire est dangereuse, l'objectif est toujours de détruire son armée, où qu'elle se trouve. Nous disposons de deux très bons exemples, auxquels j'ai déjà amplement recouru, avec la petite armée d'*Ambiorix*, d'une part, celle de *Vercingetorix*, d'autre part : César l'avait bien compris, qui n'eut de cesse de pourchasser l'une et l'autre jusqu'à leur destruction finale, dans la forêt ardennaise pour la première, autour du plateau alisien pour la seconde²⁴².

a. L'influence de la géographie et la valorisation des données naturelles.

Les Gaulois savaient parfaitement tirer profit des positions naturelles pour assurer leur défense (LACROIX, 2003, p. 87). Face à l'invasion romaine, **les pays d'étangs, les marais, les forêts** ont servi de maquis puis de bases de guérilla à partir desquelles les Gaulois se sont livrés à des opérations de harcèlement. J'ai consacré deux études à l'analyse de cette tactique (carte 3). Cette façon de faire la guerre est explicitement mentionnée par César dès -57²⁴³, mais ne prend vraiment de l'importance qu'à partir de -53, où l'on voit que l'année précédente un tournant s'est opéré dans les conceptions stratégiques des Gaulois; le fait perdure en -51 et sûrement après bien que nous n'ayons pas d'informations textuelles. Les Romains furent placés devant l'alternative suivante : soit éviter ces zones en empruntant des itinéraires détournés comme pour la traversée de la Séquanie en -58, soit disperser leurs forces, mais alors s'exposer à tomber dans des embuscades comme en -54/3, ou bien garder leurs troupes concentrées mais alors être réduits à l'impuissance en face des bandes armées de guerriers comme en -56 et -54/3 (DEYBER, 1981b, p. 24-27; DEYBER, 1987c, p. 163-164 et carte 3; 1994b, p. 34-35; BRUNAUX, 2004, p. 70).

Pour riposter à la guerre mobile d'usure de ses adversaires gaulois, César adopta des tactiques changeantes, qui furent moins le reflet de plans préétablis que de mesures d'urgences prises sous la pression des circonstances (DEYBER, 1996, p. 32-33).

Les établissements installés au voisinage d'eaux courantes ou stagnantes, proche de gués ou de ponts, à des confluent, dans des méandres de rivières ou de fleuves, au milieu de cours d'eau, sont nombreux à avoir précocement attiré des groupes humains : beaucoup de toponymes gaulois témoignent de cette habitude (LACROIX, 2003, p. 87-93). Les marais, tantôt refuges, tantôt remparts naturels entre deux armées, offraient un site idéal pour édifier un camp temporaire ou une agglomération fortifiée (LACROIX, 2003, p. 93-97). L'*oppidum* biturige d'*Avaricum* implanté sur un promontoire rocheux bordé sur trois côtés par des marais en est un bel exemple, mais il pouvait être environné de pestilences pendant la saison estivale; *Vesontio* l'*oppidum* central des Séquanes installé dans une boucle du Doubs est un autre exemple qui lui ne présente pas cet inconvénient car il s'agit d'eau courante.

Les forêts souvent imbriquées aux marais, constituaient des refuges au profit des populations civiles attaquées ou des armées en déroute; ce furent des foyers de résistance et des terrains idéals pour la guérilla, en particulier dans le Nord-Est, le Nord

²⁴² On a observé exactement les mêmes phénomènes hors d'Europe pendant les « petites guerres » du XIXe s., le fait mérite d'être souligné (CALLWELL, 1896, p. 17-21).

²⁴³ Elle l'est implicitement dès -58.

et le centre de la Gaule (cartes 1 ; 3) (DEYBER, 1981b, p. 24-27; DEYBER, 1987c, p. 163-164 et carte 1-2; 3; 1994b, p. 34-35; LACROIX, 2003, p. 98-107).

La politique du vide et la guérilla forestière se combinèrent souvent avec les reliefs montagneux ou littoraux. Ce facteur terrain est partout déterminant (CALLWELL, 1896, p. 124-129). Cette guerre sous des couverts, dans des fourrés, est extrêmement difficile et meurtrière pour un adversaire qui s'y engage sans en connaître les moindres détails. L'avantage appartient toujours à celui qui le connaît et qui le valorise par des obstacles, par sa mobilité et son adresse (BG, VII, 19). Dans ce genre de terrain là, les archers, lanceurs de javelots et autres frondeurs habiles de l'ennemi tirent les officiers du camp adverse à bout portant, comme du gibier. Les guerriers irréguliers des « petites guerres » du XIXe s. n'ont pas procédé différemment car c'est une caractéristique fondamentale de la guérilla (CALLWELL, 1896, p. 277-278).

Cette guérilla agita sporadiquement les peuples côtiers de l'Ouest et du Nord-Ouest, les peuples alpins, les Aquitains et les populations ardennaises (carte 6). De -56 à -51, les Vénètes et leurs alliés opposèrent aux Romains la « tactique des partisans » dans sa forme la plus classique : celle du « *changement de base d'opération* ». La possession d'une marine jointe à une bonne connaissance de la mer et des marées leur permit d'échapper aux sièges dans lesquels les Romains pensaient les prendre au piège.

Si ces épisodes ont été passagers, **la guérilla montagnarde** qui plongeait ses racines dans une très ancienne tradition dont on perçoit les effets dès le -IIIe s.²⁴⁴, fut bien plus durable. Occasionnelle de -58 à -51, elle se généralisa sous Auguste qui dut entreprendre la conquête systématique des zones montagneuses restées plus ou moins indépendantes, dans le cadre d'une visée stratégique plus vaste (DEYBER, 1981b, p. 30-33; DEYBER, 1987c, p. 165, 167, 169 et carte 6; 1994b, p. 35-36 et carte 1-1; LACROIX, 2003, p. 107-110). A titre de comparaison, les régions africaines qui ont été secouées par les guerres de résistance à Rome, si elles ont beaucoup varié au cours des générations de -146 à l'empereur Dioclétien, ont pour caractéristique d'être toutes proches des montagnes ou du désert (BÉNABOU, 2005, p. 372).

Pour illustrer cette réalité, j'ai choisi l'épisode de l'année -58 où César est à Besançon²⁴⁵. Le nord du pays séquan que doit traverser l'*exercitus* césarien pour se porter à la rencontre d'Arioviste, découpé par de profonds défilés et boisé, suscite les plus grandes craintes dans l'armée romaine au point de provoquer un début de sédition. Ce terrain, propice à des actions de contre-mobilité gauloises ou suèves - qui tenaient peut-être cette partie du terrain qu'ils avaient prise aux Séquanes -, fait notamment craindre à César que sa logistique soit coupée (BG, I, 39, 6; 40, 10). Ses craintes étaient parfaitement fondées : en zone boisée, la protection des flancs d'une longue colonne en marche est très difficile car ils sont exposés aux raids ennemis. L'avant-garde sert d'antenne pour donner l'alerte et non de tampon ; il est impossible à une colonne en marche et à ses patrouilles opérant sous couvert d'éventer une embuscade. Quant au travail de l'arrière-garde, il est tout aussi difficile car il ne faut en aucun cas qu'elle soit coupée du corps principal. Pour garantir sa ligne d'opération et de communication, il faudrait donc à César distraire des effectifs importants de son armée qui limiteraient

²⁴⁴ Hannibal rencontra la vive résistance des peuples alpins quand il commença son ascension des Alpes (POLYBE, III, II, 40 *sqq.*) mais cette tactique avait dû être mise au point plusieurs générations avant. Les Allobroges en avaient conservé une parfaite maîtrise puisqu'ils continuaient à l'appliquer avec succès en -62/1 dans la région de Solonion (DION, XXXVII, 49).

²⁴⁵ Je n'avais fait qu'évoquer cet épisode, sans entrer dans le détail, dans mon article consacré à la guerre en forêt (DEYBER, 1994b, p. 38).

d'autant les effectifs consacrés à l'attaque de son objectif : Arioviste et son armée²⁴⁶. Si la tradition s'était perpétuée, César savait peut-être aussi quelles difficultés Hannibal avait rencontré dans sa traversée des Alpes. Car la guerre en montagne avantage toujours le parti le plus faible, parce que la loi des nombres ne s'y applique pas, à condition que les chefs locaux aient de la science pour tenir les points stratégiques en compromettant l'ennemi dans les vallées secondaires où il peut être battu. Donc, le noble éduen « *Diviciacos, chargé d'étudier l'itinéraire parce qu'il était celui des Gaulois en qui César avait le plus confiance* », était peut-être renseigné sur les intentions de l'ennemi - les Suèves d'Arioviste - au point de conseiller à César « *de faire un détour de plus de cinquante milles, qui permettrait de marcher en terrain découvert* » (BG, I, 41, 4; trad. CONSTANS). Je suppose que *Diviciacos* demanda à César d'effectuer quelques reconnaissances de cavalerie pour confirmer son analyse de la situation, mais nous ne le savons pas. En suivant le conseil avisé de *Diviciacos*, et marchant en terrain découvert, l'armée romaine assurait sa « *sûreté* » et écartait le risque d'obstructions d'itinéraires et d'embuscades, mais César perdait du même coup l'avantage de la surprise que lui aurait conférée l'utilisation des couverts.

Les plaines n'offraient pas les mêmes possibilités pour la défense, sauf si elles étaient tapissées de profondes forêts ce que nous savons mal (cartes 1 ; 7).

Dans les prairies, les champs et les steppes, la guérilla ne peut être pratiquée que par des guerriers montés « *dont la mobilité supplée à l'absence de couverts* » (CALLWELL, 1896, p. 124-129). De toutes façons les communications y sont aisées, il faut donc envisager leur défense selon d'autres moyens, et ici la rapidité prime. De -58 à la fin de l'été -53, les campagnes césariennes visèrent, par rapport au noyau gaulois central, des objectifs uniquement périphériques et de plus en plus lointains. La donne changea à partir de la fin de l'année -53, où le centre à son tour fut le théâtre des heurts entre le proconsul et la masse des Gaulois qui se prolongèrent sporadiquement jusqu'à l'année -51. J'ai anciennement émis l'hypothèse que la guérilla rurale avec son corollaire « *la terre brûlée* » avaient pu être introduits en Gaule centrale, à la suite de l'arrivée de renforts aquitains dans l'armée de campagne de *Vercingetorix* après l'échec d'*Avaricum*.

Teutomatos, roi des Nitobroges, pourrait bien avoir à cet égard joué le rôle de conseiller militaire auprès du jeune chef. En effet, cette tactique avait été pratiquée avec un certain succès par les Vocates et les Tarusates, avec l'aide de conseillers et d'auxiliaires espagnols recrutés pour mener leur guerre contre *Crassus* en -56. Le principe qui découlait de la stratégie définie était simple : le Gaulois mettait à l'abri sa population et sacrifiait son territoire, le Romain perdait la conduite des opérations et s'affaiblissait de jour en jour. Mais comme je l'ai dit à plusieurs reprises, cette guérilla conduite à une vaste échelle fut très certainement dispendieuse pour ses initiateurs, car elle ajouta ses effets aux opérations ennemies, répandant le mécontentement dans la population résidente. En -52, pour protéger le peuple dont il se réclamait, *Vercingetorix* qui avait bien compris les effets de cette guerre détourna celle-ci chez ses voisins, hors du territoire des Arvernes; tous n'avaient pas le moyen de le faire, même les Eduens ne purent totalement échapper aux effets de ce conflit désastreux (DEYBER, 1981b, p. 27-29; DEYBER, 1987c, p. 167, 170 et carte 1-3; 7; LACROIX, 2003, p. 131; DEYBER, 2002, p. 265; à paraître b).

b. L'art de la fortification.

²⁴⁶ Il en a été de même pendant toutes les « petites guerres » du XIXe s. (CALLWELL, 1896, p. 113-115, 329-331, 344).

De très nombreux travaux ont été consacrés au sujet (KAENEL, 2006, p. 20), mais aucune étude d'ensemble n'est encore parvenue à relier pleinement les données de terrain aux faits historiques.

Sur les *oppida* de la Gaule cités par César²⁴⁷, une vingtaine sont individualisés (FICHTL, 2000, p. 13) mais les découvertes archéologiques sont loin d'être au rendez-vous. Les grands sites de Bibracte, *Gergovia*, *Alesia*, *Uxellodunum* et *Vesontio* sont une exception qui hélas confirme la règle. Et encore car on n'a pas localisé avec certitude l'*arx* d'*Alesia* et de *Vesontio* dont parle César. On ne sait par exemple absolument pas dans quel état matériel étaient les campagnes éduennes proches de la Saône qui avaient été dévastées par la migration des Helvètes en -58 (BG, I, 11, 1-5), ou saccagées par les opérations militaires liées à la stratégie indirecte de la « terre brûlée » de *Vercingetorix* en -52. Nous ne savons pas non plus ce qui se passait dans les *oppida* du Puy-de-Corent et de Gondole pendant que *Vercingetorix* et César réglaient leurs comptes autour de Gergovie la même année. On sait que de l'agitation a affecté les campagnes autour d'*Uxellodunum* en -51, mais aucune fouille n'en rend compte. Louis Chabot a démontré que l'*oppidum* de La Cloche aux Pennes Mirabeau (Bouches-du-Rhône) avait été détruit militairement en -49 pendant le siège de Marseille, mais les textes retraçant l'événement marseillais sont totalement muets sur cet épisode (CHABOT, 2004). Pourtant nous savons bien que des événements dramatiques ont marqué les villes et les campagnes gauloises pendant ces huit années de guerre. J'ai fait remarquer dès 1981 qu'il existait des liens évidents entre, d'une part l'habitat fortifié de petite et moyenne importance, d'autre part le développement de la guérilla au cours de la décennie cinquante av. J.-C.; les textes correspondent bien aux zones où cet habitat est le plus répandu, celles-là même où il existe peu ou pas de grands *oppida*. Il y a en effet des régions qui n'avaient pas d'*oppida*, comme celle des Eburons (BG, VI, 34), ce qui ne les a pas empêchés d'être extrêmement actifs contre César et de lui porter des coups sévères (DEYBER, 2002, p. 265). De 1975 à 2005, la représentation cartographique n'a pas fondamentalement évoluée, même si le réseau connu il y a trente ans s'est densifié depuis, laissant subsister les mêmes zones « blanches » alors que la recherche a connu, partout, un développement sans précédent (carte 1-2) (KAENEL, 2006, p. 21, cartes 1, 2, à comparer à DEYBER, 1981b, p. 6-7; 1987c, p. 146, 148 et carte 1-4) et que dire de l'invasion cimbrique-teutonique qui a ravagé de nombreuses régions de la Gaule pendant plusieurs années avant de s'échouer à Aix puis à Verceil! Aucun site ne peut être relié directement avec certitude à l'événement.

Au plan de la **chronologie**, les *oppida* sont une des caractéristiques principales de La Tène D. L'origine strictement militaire n'est pas assurée et fait débat (FICHTL, 2000, p. 28 *sqq.*). Selon les travaux les plus récents, il semble que « *Le phénomène des oppida en Europe tempérée peut être considéré avant tout comme l'aboutissement d'une évolution commencée dès le IIIe s. av. J.-C.* », concomitamment à l'apparition des *civitates* et des *pagi* et à la mise en place d'une organisation territoriale. Le développement des *oppida* suit également l'évolution économique rapide du monde celtique à partir de La Tène C2/D1, et il apparaît notamment en même temps que l'émission de la monnaie qui l'accompagne (FICHTL, 2000, p. 34 *sqq.*, 140-143, 159-162). Mais on ne peut concevoir d'*oppidum* sans défenseurs, qu'il fallait en outre payer pour le service militaire

²⁴⁷ On relève cent trente-trois occurrences dans BG. On voit que ces oppida portent un nom mais César ne les cite que pour le Centre-Est. 289

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

qu'ils rendaient, et c'est là que la monnaie lie les *oppida*, les aristocrates et les guerriers. La communauté scientifique s'accorde à reconnaître que plupart des remparts des *oppida* ont été édifiés, à des rares exceptions et tous types confondus, dans le courant du dernier quart du –IIe s. et pas avant, et que le phénomène s'est prolongé tard dans le –Ier s. Certaines agglomérations comme Besançon n'ont été ceintes d'un rempart que plus tardivement, vers –80. Leur genèse résulte d'un phénomène complexe de concentration de l'habitat et des activités toutes catégories confondues, regroupées en un certain nombre de points des territoires placés sous le contrôle des élites. Ce mouvement accompagne en Gaule celui de structuration des *civitates*. La fin des *oppida* gaulois a été, comme leur naissance, également variable selon les régions : beaucoup ont eu une durée de vie très courte, de l'ordre d'une génération, comme ceux de Villeneuve-Saint-Germain (–80/-70 à –50/-40) et de Pommiers (–60/-50 à –10/-1) chez les Suessions, du Puy-de-Corent (–110/-100 à –70/-60), de Gondole (–75/-65 à –50/-40) et de Gergovie (–60/-50 à –10/-1) chez les Arvernes ; d'autres ont connu une occupation nettement plus importante dans le temps, comme le Titelberg chez les Trévires, Metz/Sainte-Croix chez les Médiomatriques et Bibracte chez les Eduens (selon le cas : de –130/-110 à l'époque julio-claudienne). Les petits *oppida* du bassin de Saint-Dié-des-Vosges, implantés à la limite des Médiomatriques, des Séquanes, des Rauraques et des Leuques, ont été occupés de La Tène C2/D1 à la fin de La Tène D2. Cela montre que la durée d'utilisation de ces sites n'est pas une affaire de taille, mais plutôt de l'usage qu'on en a fait et qui en précise la fonction (CAUMONT, LE SAINT QUINIO, 2003 ; DEYBER, 2004 ; TRIBOULOT et *al.* 2006a-c). Je me sépare toutefois sur ce point de Stephan Fichtl, pour qui les fonctions assumées par les petits sites ne peuvent pas être les mêmes que celles des *oppida*, sans dire précisément en quoi ces fonctions diffèrent. J'ajoute qu'on ne peut pas fonder une hypothèse uniquement sur deux exemples limités à Bundenbach et à « La-Bure ». Si le premier site a été scientifiquement étudié, le second a été fouillé selon des méthodes désuètes, toute comparaison est impossible (FICHTL, 2000, p. 166). Par ailleurs « La-Pierre-d'Appel », distante de 7 km de « La-Bure » et dont les fouilles ont apporté un éclairage différent sur l'habitat fortifié gaulois dans les Vosges, elle a été exclue de l'épure sans que la raison ait été fournie (DEYBER, 1984a-b, 2003)²⁴⁸. Enfin, les trois autres petits sites fortifiés de « Warrinchâtel » à Etival-Clairefontaine, des « Remparts » ou de « La Corre » à Housseras, et du « Chazeté » à Taintrux où des travaux partiels ont été entrepris par Bertrand Triboulot, ont été purement ignorés. On ne peut pas définir un modèle à partir de deux sites, à fortiori en les extrayant de leur contexte environnemental qui en comprend quatre autres.

Les sites fortifiés paraissent avoir répondu à plusieurs **critères** dont aucun ne semble avoir été déterminant. Gilbert Kaenel a entrepris de résumer les acquis des trente dernières années, et Jacques Lacroix a proposé un classement des *oppida* selon la toponymie (KAENEL, 2006, p. 19 *sqq.*; LACROIX, 2003, p. 141 - 146). Le terme *oppidum* recouvre une infinie diversité de situations et la communauté scientifique est loin de s'accorder sur une définition unique (FICHTL, 2000, p. 17-20, 166), débat dans lequel j'évite de m'aventurer tant il n'apporte rien à la connaissance de l'art militaire. Ce qui est en revanche assuré, c'est qu'il existe bien une « ville » gauloise

²⁴⁸ Les fouilles y ont révélé des activités agro-pastorales, artisanales et commerciales, en lien alentour avec des activités minières ; par ailleurs, des vestiges en rapport avec un sanctuaire gallo-romain pérennisent une tradition religieuse plus ancienne; enfin, on y a émis des monnaies de potin type Scheers 185, ce qui autorise à y voir le siège d'un pouvoir aristocratique local. 290

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

originale, grâce aux informations apportées récemment par les recherches de terrain. Si la **topographie** est extrêmement variable d'un site à l'autre (FICHTL, 2000, p. 41 en recense six types), le premier critère est incontestablement l'existence d'un **rempart** libéré des contraintes du relief, interrompu par des **portes et des poternes fortifiées**, à l'intérieur duquel l'espace est structuré en **rues, places et quartiers spécialisés sur la base d'un plan d'urbanisme préétabli** et non de manière empirique, ce qui n'exclut pas la coexistence de zones entièrement vides sur la nature desquelles on s'interroge (FICHTL, 2000, p. 45 *sqq.* ; 85 *sqq.*). J'ai proposé plus haut d'y voir des zones réservées à des rassemblements divers de nature politique, économique, religieuse ou militaire.

Il existe aussi des **sites défensifs inachevés** comme celui des « Remparts » ou de « La Corre » à Housseras (Vosges), en territoire leuque (CAUMONT, LE SAINT QUINIO, 2003, p. 120), qui sont vides de toute occupation protohistorique et qui ne livrent qu'un très rare matériel de La Tène D, ce qui fait fortement douter qu'ils aient jamais été mis en service. Le caractère très imparfait du système défensif de « La Corre » - même s'il est puissant - suggère que le chantier de construction a été abandonné par ses concepteurs avant son terme. Il ne semble pas que la question des *oppida* inachevés ait retenu l'attention des archéologues français, à la différence de ce qu'on constate dans les îles britanniques où le sujet a été abordé dès 1971 (FEACHEM, 1971). Ce serait pourtant un dossier bien intéressant, qui pourrait fournir d'utiles précisions sur l'organisation d'un chantier de fortification demeuré « en l'état ».

Car tous les *oppida* n'étaient pas nécessairement des villes, poly-fonctionnelles (FICHTL, 2000, p. 107 *sqq.*) et dotées de tous les pouvoirs, et sur un même territoire de *civitas* ou de *pagus* une **hiérarchie** existait entre-eux, relation que nous percevons mal. Nous savons que les aristocrates possédaient des résidences à la ville²⁴⁹ et à la campagne (FICHTL, 2000, p. 97 *sqq.* ; BUCHSENSCHUTZ, 2006, p. 58 ; KAENEL, 2006, p. 35) : où résidait leur pouvoir? Dans la première ou dans les secondes? Je pense pour ma part que c'était dans les deux, les aristocrates passant d'une résidence à l'autre en fonction des saisons et du calendrier des réunions, civiles, religieuses, politiques ou militaires. Il y a un moyen bien simple de déterminer le niveau de pouvoir de ces *oppida*, c'est de voir l'importance que César leur a accordé au fil de ses campagnes militaires de -58 à -51 : lorsqu'on connaît le nom de la place, il apparaît alors évident que tous les *oppida* centraux des *civitates* et accessoirement de leurs *pagi* ont souffert de cette guerre (FICHTL, 2000, p. 143-145). Un parement de rempart en appareil très soigné comme en a reçu l'*oppidum* du « Fossé-des-Pandours » à Saverne (Bas-Rhin) et l'enceinte de « La Corre » à Housseras (Vosges), sont peut être le reflet de l'importance qu'on accordait à ces places, sans considération de leur surface mais plutôt en rapport avec la fonction qu'elles occupaient ou étaient sensées occuper dans l'espace territorial (FICHTL, 2000, p. 80, 82, photos en bas). En Gaule, le rempart type est le *muris gallicus* à poteaux horizontaux, tandis que dans la Celtique de l'Est domine le type à poteaux verticaux et frontaux mais les fouilles archéologiques ont montré qu'il existait une grande variété. Un même site fortifié peut fort bien avoir connu une succession de remparts aux tracés et aux structures internes différentes sans que l'aspect extérieur en souffre pour autant, chaque nouvelle étape de réfection étant dictée par l'état du mur plutôt que par un événement historique précis (FICHTL, 2000, p. 47 *sqq.*). Il convient toutefois de rester prudent sur ce dernier point, car on a

²⁴⁹ Parfois luxueuses comme la maison PC1 située dans le quartier résidentiel de Bibracte.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

essentiellement étudié la structure interne de ces murs au détriment de leur environnement immédiat, ce qui pourrait bien réserver des surprises si l'on y entreprenait des prospections magnétiques systématiques comme celles qu'entreprit Roger Collot dans les années quatre-vingt dix du siècle dernier autour des travaux militaires césariens d'*Alesia* (REDDÉ, SCHNURBEIN, 2001).

Sur la base des recherches récentes, et en croisant les données de synthèse de Gilbert Kaenel et de Jacques Lacroix, je propose pour ma part de classer les *oppida* en **trois catégories** :

- Première catégorie : une agglomération de plaine, à l'origine ouverte type Besançon (Doubs), Yverdon-Les-Bains (Suisse), et Villeneuve-Saint-Germain (Aisne).

- Deuxième catégorie : un site fortifié de hauteur, soit ancien et réinvesti par l'homme du type majeur *briga* (LACROIX, 2003, p. 111 - 118) et les autres types secondaires tels qu'*ardu-*, **cor-ennum*, *durno*, *tullo-*, et **turno* (LACROIX, 2003, p. 119 - 123), soit une création neuve et entièrement nouvelle de type *acauno* et **aginno*, *alisia*, et **garg-* / *gerg-* (LACROIX, 2003, p. 123 - 126), y incluant les nouvelles forteresses type *dunum* (LACROIX, 2003, p. 126 - 140), type Titelberg chez les Trévires et Bibracte chez les Eduens.

- Troisième catégorie : un site également de hauteur, fortifié, qui a donné naissance à un marché et à des rassemblements périodiques à moins que ce ne soit le marché ou le rassemblement qui ait généré la création de la forteresse pour accueillir des événements saisonniers en pleine sécurité : c'est le type *duro-* (LACROIX, 2003, p. 140 - 141) dont l'occupation ne s'est jamais transformée en habitat urbain permanent, type Mont-Vully (Suisse) chez les Helvètes.

A côté de ces trois principaux types, il y avait des enceintes aristocratiques de très petite superficie comme Bundenbach chez les Trévires (1,5 ha) ou « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine chez les Leuques (2,5 ha) dont le rempart, extrêmement puissant et sans commune mesure avec la surface, était hérissé de tours comme au Mont-Vully (DEYBER, 1984a-b ; FICHTL, 2000, p. 75-79).

Mais en temps de guerre **l'*oppidum* n'était pas toujours défendu**, comme quelques exemples nous le montrent. Je ne parle bien évidemment pas des sites inachevés. Suivant une tactique suivie par les Insubres en Cispadane (PEYRE, 1979, p. 60), puis par les Suèves sur le Rhin en -55 (BG, IV, 19), enfin par les Bituriges en Gaule centrale en -52 (BG, VII, 14-15; 26, 1²⁵⁰; 29-30), les occupants pouvaient décider de se disperser en vidant les lieux. Les familles se réfugiaient alors avec les bagages dans les zones boisées ou les marécages tandis que les guerriers affrontaient les Romains en rase campagne. En Cispadane, les Boïens ne défendirent ni *Felsina*, ni les *castella* qui entouraient la ville (TITE-LIVE, XXXIII, 37, 4), choisissant de se disperser et de s'appuyer sur des *vici* et des *aedificia* pour organiser la résistance qui dura quatre ans. Nous ne savons pas ce qui a motivé le choix de ces gens, peut être le souci de ne pas perdre leur liberté d'action car s'ils s'étaient laissés enfermés, ils savaient qu'ils s'exposaient à de longs et pénibles sièges à l'issue incertaine.

Il faut enfin faire litière de l'hypothèse développée un temps par certains auteurs, et en particulier par Olivier Buchsenschutz, visant à faire accroire que les fortifications d'un *oppidum* n'avaient qu'une valeur symbolique, purement ostentatoire, et ne revêtaient aucune valeur défensive. Les faits historiques sont là pour le démentir. Si en

²⁵⁰ Lorsque cette décision est prise à *Avaricum* en plein siège, il est trop tard pour sauver la population.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

–57, *Bibrax* (Saint-Thomas) n'avait pas été solidement défendu par les Rèmes appuyés d'archers baléares, la ville aurait peut-être été prise par les Belges coalisés. Comment expliquer de la même manière que ni *Bratuspantium* (localisation inconnue) en -57, ni *Gergovia* et *Alesia* en -52, ni *Uxellodunum* (Vayrac) en -51 n'ont été pris par César à la faveur d'un « assaut continu » ou d'un siège? S'il est vrai que César est parvenu, non sans difficultés, à s'emparer d'*Avaricum* en -52, cela est plus la conséquence du hasard – les conditions météorologiques – qu'à une prétendue faiblesse de la poliorcétique gauloise, et il a dû lâcher prise à *Gergovia* comme probablement en d'autres endroits que nous ne connaissons pas, parce que là, le site avait été admirablement valorisé par les défenseurs, et qu'une armée gauloise puissante manœuvrait à partir de cette position forte. Passe encore que des Gaulois n'aient pas pu emporter des places comme *Gorgobina* (Saint-Parize-Le-Châtel ou La-Guerche) en -52 ou *Lemonum* (Poitiers) en -51, mais César n'a pas fait mieux qu'eux, preuve s'il en est que ces villes gauloises fortifiées avaient une réelle efficacité défensive face à une armée romaine puissante.

En revanche, nous ne connaissons pas les circonstances de la chute de *Vellaunodunum* des Sénons (Montargis ?) (BG, VII, 11), de *Cenabum* des Carnutes (Orléans) (BG, VII, 11, 9) et de *Noviodunum* des Bituriges (Neuvy-sur-Barangeon ?) (BG, VII, 12, 2), prises par César juste avant *Avaricum*. Si un rempart ne vaut que par sa seule puissance statique, il en va tout autrement dès lors qu'il est défendu par des hommes mobiles, bien armés et qui peuvent manœuvrer sur les courtines et à l'extérieur. Peut-être ces conditions n'étaient-elles là pas remplies ?

A l'évidence les Gaulois faisaient la guerre différemment des Romains. Il suffit pour s'en persuader d'examiner le vocabulaire militaire césarien. Si le terme *oppidum* est comme je l'ai dit cité cent trente trois fois, *Arx* n'est employé que deux fois²⁵¹, *castellum* une seule fois²⁵² et *vallum* également²⁵³. Quant aux termes de poliorcétique romaine, *agger* est mentionné vingt-cinq fois mais jamais pour désigner une improbable fortification gauloise de campagne.

Car s'il est vrai que les Gaulois en opérations montaient des **camps temporaires** ou des **campements**²⁵⁴, ils n'ont édifié, à une exception près, que des fortifications de campagne très sommaires qu'il ne faut absolument pas confondre avec des *oppida* ou ces petits sites ruraux fortifiés dont parlent Fichtl²⁵⁵ et Buchsensschutz (BUCHSENSCHUTZ, 2006, p. 58). Si les textes en portent témoignage, l'archéologie se fait encore attendre, tant leurs traces ont du être fugitives. En attendant mieux, il faut en tout cas s'ôter de l'esprit l'idée selon laquelle les fortifications « du moment » plus communément appelées fortifications « de campagne », s'opposeraient aux fortifications « permanentes ». Un camp fortifié, même sommairement, présentait des caractères assez similaires aux secondes avec sa levée de terre précédée d'un fossé et couronnée d'une palissade protégeant les défenseurs des coups extérieurs (PERNOT, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 248).

²⁵¹ Pour désigner les forteresses perchées d'*Alesia* et de *Vesontio*/Besançon.

²⁵² Pour désigner un site des Atuatuques.

²⁵³ Ils entreprennent des travaux de terrassement en face du camp de Cicéron pour le couper de l'extérieur (BG, V, 42).

²⁵⁴ César ne parle jamais de cantonnements.

²⁵⁵ Le terme « Camp-de-La-Bure » inventé au XIXe s. par les érudits locaux et repris par Stephan Fichtl est de nos jours totalement inapproprié au site auquel il ~~293~~ sensé correspondre (FICHTL, 2005a, p. 169).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Il est certain qu'un **camp de marche, un bivouac** pouvait se contenter d'un simple abatis d'épineux ou d'une palissade sommaire constituée de bagages, de selles, de lances disposées en chevaux de frise²⁵⁶, avec un mur de boucliers disposés verticalement au bord à bord, ce qui est efficace pour dissuader une incursion nocturne effectuée par surprise²⁵⁷, mais qui bien évidemment ne laisse aucune trace au sol une fois démontée.

Par ailleurs, contrairement à une idée communément reçue dans la communauté archéologique, l'expérience des « petites guerres » du XIXe s. a démontré aux militaires qu'un rempart de terre n'offre pas à l'ennemi un sérieux obstacle, alors qu'un épaulement élevé en pisé, une palissade, une barrière d'abatis, ou un village aux issues barricadées offre plus de sûreté et une meilleure protection à la troupe qui s'y enferme pour une courte durée (CALLWELL, 1896, p. 364, 368). Il est donc peut être vain de continuer à chercher des camps gaulois temporaires, avec *vallum* « à la romaine », qui n'ont peut-être tout bonnement jamais existé sinon dans l'imagination de quelques érudits locaux.

En -57, les Belges coalisés qui avaient projeté la concentration de près de trois cent mille hommes pour effectuer leur campagne (BG, II, 4, 5-10), dressèrent leurs campements sur une étendue de plus de huit milles romains le long de l'Aisne (BG, II, 7, 4), soit sur près de 12000 m de long. Au plan tactique la rivière leur servait pour une part de défense naturelle, et pour l'autre part, elle leur permettait d'assurer leur ravitaillement. Mais il ne semble pas que cet énorme camp ait été fortifié car on en a retrouvé aucune trace tandis que celui de César est encore bien visible en photographie aérienne, malgré le passage des tranchées et l'impact des obus de tous calibres de la Première Guerre Mondiale. Les Belges ont tenté comme on sait d'attaquer le camp romain, César au contraire s'est bien gardé d'aller déranger ses ennemis dans le leur.

En -52, *Vercingetorix* avait installé son camp à proximité d'*Avaricum* pendant que César assiégeait l'*oppidum*. Comme sur l'Aisne le proconsul avait renoncé à l'attaquer compte tenu de la force de la position et du nombre des défenseurs, et bien que le camp ne fut pas fortifié. En effet, *Vercingetorix* ne donna l'ordre de « fortifier le camp, pour pouvoir mieux repousser les attaques soudaines de l'ennemi [César] », qu'une fois que la ville fut tombée (BG, VII, 29); il craignait alors que tout l'effort de César, libéré du siège, ne se porte sur lui. Je me demande s'il ne faut pas voir là l'influence de quelque Tarusate ou Vocate dans les rangs de l'armée de *Vercingetorix*, qui sont les seuls dont César dit qu'« Ils ont la manière romaine de prendre leurs positions, de fortifier leurs camps, de nous couper les vivres » (BG, III, 23-26; trad. RAT). Nous savons en effet de source césarienne que *Vercingetorix* enrôla des auxiliaires aquitains pour sa campagne de -52. Mais nous ignorons ce que comportaient dans le détail les dispositions ordonnées par *Vercingetorix*. Cette leçon resta toute relative puisque quelque temps après, la garnison gauloise installée « en face de la ville [de Gergovie], au pied même de la montagne, [sur] une colline très bien fortifiée par la nature et isolée de toutes parts » se fit surprendre par une attaque surprise menée de nuit, et dut abandonner le terrain à deux légions de César (BG, VII, 36; trad. CONSTANS). SI il en fut ainsi, c'est que les Gaulois n'avaient pris aucune disposition particulière pour se prémunir contre une attaque nocturne. Quelques semaines encore plus tard, à la veille de la bataille de l'Armançon, *Vercingetorix* répartit

²⁵⁶ Dispositif connu des Romains qui utilisaient peut être à cette fin leurs *pila muralia*, étant observé que les historiens sont partagés sur cette analyse.

²⁵⁷ Les « petites guerres » du XIXe s. ont montré l'efficacité de tels systèmes parfaitement propres à offrir une résistance sérieuse à une entreprise ennemie (CALLWELL, 1896, p. 362-368).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

ses troupes en trois corps sans prendre la peine de fortifier le terrain, une simple mesure de précaution qui lui aurait permis d'éviter une « mauvaise surprise prévisible », et qui aurait peut être modifiée le cours des événements suivants (BG, VII, 57). Si la position avait été fortifiée pour appuyer sa manœuvre, il n'aurait peut-être pas été obligé de se replier si rapidement, et de nuit, sur *Alesia*.

Sur une des pentes de l'*oppidum* d'*Alesia*, « *Au pied du mur, toute la partie de la colline qui regardait l'orient était couverte de troupes gauloises, et en avant elles avaient ouvert un fossé et élevé une muraille sèche de six pieds de hauteur* » écrit César (BG, VII, 69; trad. CONSTANS) : c'est bien le seul cas que je connaisse d'une fortification de campagne gauloise. Mais la conception de ce camp souffrait d'un certain nombre d'imperfections, en particulier au niveau des portes, trop étroites (BG, VII, 70), au point que *Vercingetorix* dut se résoudre à l'abandonner après l'échec du combat de cavalerie et du renvoi de celle-ci (BG, VII, 71). Pourtant, ni les fouilles du XIX^e s., ni celles du XX^e s. effectuées à « La-Croix-Saint-Charles » n'ont retrouvé son emplacement, un silence qui entretient inutilement la polémique faute de travaux d'ampleur aux emplacements présumés, très remaniés postérieurement au milieu du –I^{er} s. (REDDÉ, SCHNURBEIN, 2001, I, p. 133-143). Il est probable que ce camp est à rechercher ailleurs, dans une zone non prospectée par les archéologues.

L'année suivante, un camp gaulois temporaire, non fortifié mais gardé, fut encore installé par *Lucterios* en avant d'*Uxellodunum*, près de la rivière (BG, VIII, 35), comme les belges l'avaient fait sur l'Aisne en -57. Il fut abandonné après l'échec de l'opération de ravitaillement tentée pendant une nuit; cette initiative de repli sur l'*oppidum* constitua une erreur tactique car la présence de ce camp en avant de la place aurait généré l'investissement de celle-ci par *Caminius*. Pourtant *Lucterios* qui avait servi à *Alesia* craignait, non sans raison, « *d'avoir à subir un siège semblable* » (BG, VIII, 34, 1). Il savait donc parfaitement ce à quoi il s'exposait, mais il n'avait peut-être pas les moyens humains de tenir indéfiniment ce camp dans la vallée, ou la majorité des chefs qui composaient son conseil s'y opposaient.

Selon Jacques Lacroix, des camps ou campements de différents modules auraient été dressés, tantôt sur une hauteur cernée de marais, tantôt sur un site littoral au relief avantageux - comme ce **coriovallum*, « Camp-fortifié-de-la-troupe », dont le nom gaulois se retrouve au travers de celui de l'actuelle ville de Cherbourg en basse Normandie - sur le territoire de la cité des Unelles (LACROIX, 2003, p. 95, 98). Cette hypothèse, pour séduisante qu'elle soit bien qu'elle ne soit appuyée sur aucun texte antique, n'est archéologiquement pas documentée.

Enfin, nous ne savons pas s'il existait des **camps d'entraînement ou d'instruction**. En revanche il devait exister des **terrains d'exercice**, sortes de « champ de mars » avant la lettre ; les zones vides des *oppida*, des places de marché, des terrains de foire aux portes des villes ont pu en faire fonction sans que nous en détenions la preuve matérielle.

Ce dont nous sommes en revanche certains, c'est que les Cimbres à Aix-en-Provence en -102 (PLUTARQUE, VP, Marius, XXVII, 2-5), les Helvètes (BG, I, 24, 4; 26) et les Suèves (BG, I, 51, 2-3) en -58, utilisèrent leurs chariots de transport et leurs bagages pour en faire un **rempart de fortune** quand ils furent attaqués, passés à la défensive, et définitivement privés de toute possibilité de manœuvre. Cela ne laisse aussi généralement pas de trace au sol, car tout ce qui est récupérable après le combat est systématiquement ramassé ou peu s'en faut (DEYBER, 2008). Ces camps temporaires mobiles possédaient des qualités incontestables dans un contexte de « petite guerre », au point qu'au XIX^e s., les occidentaux qui en²⁹⁵ connaissaient l'existence en firent un

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

usage quasi systématique dans leurs guerres de conquête en Afrique, Asie et Amérique du Nord : on appelait ces enclos défensifs « Zeriba », « Laager » ou « Corral » sur certains détails desquels je reviens un peu plus loin (CALLWELL, 1896, p. 167-175; v. *infra*, III, C, 7, La logistique : faits et méfaits). Ce système défensif était uniquement rendu possible par l'existence de nombreux chariots ; *a contrario*, l'armée romaine ne pouvait pas l'adopter car tout son train logistique était constitué d'animaux de bât.

En tout état de cause, une telle inconstance gauloise est pour le moins surprenante pour des gens qui possédaient depuis trois générations l'art de fortifier leurs places, et pour certaines avec succès. Par rapport à la ligne d'action stratégique définie contre César, il y a là une incohérence à laquelle il n'est pas possible de donner une explication rationnelle satisfaisante (RICHARDOT, 2006, p. 61). Les Gaulois se croyaient-ils protégés des dieux ? Avaient-ils confiance dans leur force numérique supérieure et dans leurs armes ? Nous sommes impuissants à proposer une réponse à cette question. En Gaule, à cette époque, il y avait manifestement des choses qui se faisaient et d'autres qui ne se faisaient pas : le renoncement à fortifier son camp faisait partie de celles-là, et il est vain de rechercher de prétendus camps gaulois qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de certains érudits locaux.

c. La guerre sur mer ?

J'ai dit plus haut que les Vénètes et d'autres peuples de l'océan opposèrent à César et à ses légats la tactique du *changement de bases d'opérations*. Ils surent effectivement tirer profit de la nature particulière du pays, organisant la résistance à partir de points d'appui fortifiés qui baignaient dans les flots. Croyait-on les encercler sur terre qu'ils se repliaient par mer à l'aide leur **marine** pour gagner une autre base (BG, III, 9, 3-8; 12, 1-4). En -56, César tourna en rond tout l'été, sans succès. La stratégie vénète contre César a visé, dans un premier temps, à gagner du temps en cédant du terrain vidé de ses ressources et de ses habitants, afin, dans un deuxième temps, d'attirer les Romains le plus loin possible de leurs bases - par étirement de leur chaîne logistique - en multipliant les risques de naufrages dans une mer inconnue d'eux (BG, III, 9, 6).

Les Vénètes commirent l'erreur d'accepter le combat naval qu'il leur proposait et qui se solda pour eux par une complète déconfiture militaire. Mais le proconsul voyait du même coup s'évanouir tout espoir d'utiliser leur flotte pour préparer son débarquement dans l'île de Bretagne. Pour étouffer la résistance, il dit avoir fait exécuter tous les sénateurs et vendre le reste à l'encan (BG, III, 12, 5; 14-15; 16, 4). La réalité fut probablement différente, car la presqu'île bretonne et les îles de la Manche et de la Mer du nord proches du littoral demeurèrent une zone refuge (BG, VI, 31, 3; VIII, 31, 5), échappant longtemps encore au contrôle de Rome (DEYBER, 1987c, p. 165). Dans l'affaire vénète, nous apprenons de César que les Pictons, les Santons et d'autres peuples qu'il ne nomme pas avaient des marines qu'ils durent mettre à sa disposition en vue de la guerre navale qu'il avait l'intention de mener (BG, III, 11). Ces marines avaient probablement une vocation marchande et non pas militaire, mais on ne peut pas en être certain.

Les Bretons insulaires avaient aussi envoyé des renforts aux peuples de l'océan en butte contre César et c'est précisément pour leur couper cette aide que le proconsul avait monté son expédition outre-Manche en -55 (BG, IV, 20). Mais ils ne s'opposèrent pas par mer à l'expédition de César, pas plus qu'à celle de l'année suivante d'ailleurs (BG, V, 8 *sqq.*), ce qui me donne à penser qu'il n'y avait aucun commandement intégré entre toutes ces marines gauloises et les guerriers bretons de *Cassivellaunos*. Cela dit, les Gaulois de ²⁹⁶l'intérieur voyaient dans la navigation

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

maritime une folie, tel *Dumnorix* suppliant César de ne pas l'obliger à passer la Manche car « *il n'avait pas l'habitude de naviguer, il redoutait la mer, il était retenu par des devoirs religieux* » (BG, V, 6).

C). Les problèmes tactiques : quelques facteurs d'efficacité.

1. Les exercices et l'entraînement au combat.

Le nom gaulois **Catu-magos*, le « champ-de-bataille », aurait, pense Jacques Lacroix probablement désigné le camp d'entraînement, la place d'armes, notre moderne « Champ de mars » avant de désigner le « lieu-de-foire », de « marché ». « *Le composé qu'on repère ici nous fait connaître la dénomination générique du lieu de combat en rase campagne chez nos aïeux* ». Tous placés en frontière des territoires gaulois, ils ont pu servir à l'origine de terrain d'exercice ou de champ de manœuvres d'intimidation en direction des voisins chez qui pouvaient se cacher d'éventuels agresseurs. De ce fait, ils ont pu être le théâtre de rivalités et d'affrontements guerriers (LACROIX, 2003, 171), hypothèse toutefois que seule l'archéologie permettrait de confirmer. En l'absence de preuves, il est vain d'épiloguer là-dessus. A lire César, on est frappé de la rapidité avec laquelle les Gaulois se déplacent sur un champ de bataille, au « *pas de course* » comme au *Sabis* en -57 (BG, II, 19), une vélocité à laquelle les Romains ne sont pas habitués et dont ils s'étonnent (BG, III, 19), ce qui me laisse à penser que **l'entraînement à la course** à pied et en armes devait en Gaule être très poussé. On sait par le proconsul que les chefs gaulois entraînaient leurs hommes avant une campagne : en -54, le chef trévire « *Indutiomarus ne s'en mit pas moins à rassembler des troupes, à les exercer [...]* » (B.G., 5, 65, 2, trad. RAT), mais nous ne savons pas quel était le contenu de l'instruction militaire qui leur était dispensée, et en quoi consistait l'entraînement au combat. Enfin, il ne faut pas déduire de ce passage que si *Indutiomarus* exerce ses guerriers, c'était parce qu'ils manquaient d'entraînement. Non, une troupe même aguerrie consacre du temps, chaque jour, à se maintenir à un bon niveau opérationnel.

Dans les passages que j'ai consacrés à l'étude et à l'emploi de l'armement, j'ai dit que les Gaulois étaient d'habiles cavaliers et lançaient une multitude de traits avec une grande dextérité. Je pense qu'en Gaule comme pendant le Moyen-Âge féodal, **la chasse**, notamment de la grande faune sauvage, devait être, par excellence, l'activité qui conférait le prestige tout autant qu'elle affermissait les corps et l'esprit. C'était un substitut de la guerre dans la mesure où elle requérait une parfaite maîtrise de ses émotions, de l'équitation, du maniement des armes et du commandement des hommes qui participaient à l'action (Catalogue d'exposition, 1992, p. 10-11, 19).

S'entraîner n'était donc un secret pour personne et les guerriers gaulois devaient être dans une excellente forme physique. Mais l'entraînement individuel, pour de qualité qu'il ait été, ne savait toutefois compenser certaines des lacunes de l'organisation et de la tactique. Les textes montrent à l'évidence que toutes les armées gauloises n'étaient pas de même niveau opérationnel, quand bien même elles alignaient des effectifs similaires importants.

2. Les mouvements, marches, déplacements, et haltes.

Jusqu'au XVIIIe siècle, il était très difficile aux Etats de coordonner les mouvements de leurs armées dont l'effectif était supérieur à cinquante mille hommes. Le maximum ne dépassa pas soixante dix mille hommes (MAC NEILL, 1992, p. 177). Cette règle a du s'appliquer aux armées gauloises, dont il est douteux qu'elles se soient déplacées à effectifs groupés et qui devaient se scinder en plusieurs corps. Les peuples des Petrocores et Tricores dont j'ai déjà parlé²⁹⁷ à plusieurs reprises ont peut-être gardé au

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

travers de leur nom la trace de cette organisation.

Les marches devaient donc être organisées en longues colonnes empruntant des itinéraires ou des axes plus ou moins parallèles. L'absence de cartes et d'instruments topographiques – du moins ils n'ont pas laissé de traces –, la fiabilité des guides en question, devaient probablement réserver son lot de surprises aux étourdis ou aux inconséquents. Des camps temporaires et sommaires ponctuaient ces déplacements qui ne devaient guère dépasser vingt kilomètres par jour. Mais un homme bien entraîné peut effectuer 75 km en 24 heures, j'en ai été témoin.

Il n'y avait pas d'organisation à la romaine. En -52, le repli de *Vercingetorix* dans la nuit qui suivit la bataille de l'Armançon s'effectua en bon ordre, quoi qu'on ait pu en penser²⁵⁸ (BG, VII, 68, 1) (DEYBER, 1987b, p. 69), alors qu'en -51, la retraite de *Dumnacos* après son siège écourté de *Lemonum*/Poitiers tourna au désastre (BG, VIII, 26-27, 29) (GOUDINEAU, 1990, p. 274). Nous ne pouvons hélas pas pousser la comparaison au-delà de ce simple constat, mais il devait exister des raisons objectives à ces deux situations contrastées.

Car le **réseau routier gaulois** de La Tène D était développé, j'ai déjà eu l'occasion de le souligner à plusieurs reprises à la suite de Jacques Harmand (HARMAND, 1967b, p. 95). Ce réseau comprenait des routes suffisamment larges pour permettre un acheminement rapide des armées et leur logistique. Car approvisionnements et transports sont toujours étroitement liés dans toutes les opérations militaires (CALLWELL, 1896, p. 44), et ce principe avait du être précocement assimilé par un certain nombre de peuples gaulois dès l'époque de leurs grandes migrations, antérieurement à l'époque de La Tène D.

Pour assurer la continuité des liaisons, des ponts étaient lancés sur tous les grands fleuves intérieurs comme la Seine, la Loire et la Garonne, et, à défaut de ponts, on trouvait, à de rares exceptions près, d'autres moyens techniques pour franchir les coupures. Pendant les déplacements, le problème essentiel qui se pose en effet à une armée est celui du **franchissement des coupures**, en l'occurrence tous les 100 km une voie d'eau suffisamment large et profonde pour imposer une halte et des préparatifs. Nous disposons avec bonheur de quelques informations sur la méthode et les moyens qu'employaient les Gaulois.

En -62/-61, les Allobroges de *Catagnatos* utilisèrent de nombreux **bateaux fluviaux** pour franchir la rivière²⁵⁹ qui les séparait des Romains de *Manlius Lentinus*. L'opération échoua parce qu'ils avaient omis d'organiser solidement une tête de pont sur la rive opposée, là où abordaient les embarcations (DION, XXXVII, 47-49). En -58, le pont du Rhône à Genève ayant été coupé par César, les Helvètes essayèrent de forcer le passage du fleuve « soit à l'aide de **bateaux liés ensemble** et de **radeaux** qu'ils construisirent en grand nombre, soit à **gué**, aux endroits où le Rhône avait le moins de profondeur [...] quelquefois de jour, plus souvent de nuit » (BG, I, 8; trad. CONSTANS). Ce ne sont pas les barques des Nautes parisiennes mues par les rames qui, en -52, manquèrent le long de la Seine pour convoier les quatre légions de *Labienus* d'une rive à l'autre du fleuve, cet exploit fut réalisé par mauvais temps et en pleine nuit (BG, VII, 58, 60, 61, 65). Je pense que les embarcations étaient mues par des Gaulois du voisinage qui avaient été réquisitionnés en vue de l'opération, eux seuls connaissaient les courants et les bancs de sable pour naviguer dans de si mauvaises conditions.

²⁵⁸ César emploie le mot *reduxit*, ce qui signifie que *Vercingetorix* s'est « replié »; s'il s'était agi d'une « retraite », César aurait employé le terme *recepit*.

²⁵⁹ On hésite entre l'Isère coulant en amont de Valence ou du Rhône s'écoulant à l'Ouest.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Les Germains recouraient également à des bateaux pour traverser le Rhin. Après leur défaite en Haute-Alsace en -58, fuyant leurs poursuivants, les Suèves d'Arioviste tentèrent de passer le fleuve à l'aide d'embarcations, et, quand ils n'en trouvaient pas sur la rive, **à la nage** (BG, I, 53, 1). Au début de l'année -55, les Usipètes et les Tenctères passèrent le Rhin en masse non loin de son embouchure sous la pression des Suèves, pour s'emparer du pays des Ménapes (BG, IV, 1, 1), après s'être rendus maîtres des navires de ceux-ci pour traverser (BG, IV, 4, 7), sans doute après un coup de main. Ce genre de franchissement ne semble pas avoir été exceptionnel, c'est pourquoi César voulut leur montrer qu'il en était aussi capable en jetant un pont (BG, IV, 16).

Les Gaulois étaient rompus dans l'art de pontonnier, aptes à la fois à construire et à détruire des **ponts**. Le pont d'Etival-Clairefontaine (Vosges) dans la *civitas leucorum*, construit au milieu du -Ier s., enjambait La Meurthe avec des travées d'une largeur de 8m, ce qui m'a fait écrire qu'il avait été conçu avec une visée stratégique (DEYBER, 1978; 1980). La destruction d'un pont pouvait gêner considérablement les mouvements d'une armée en campagne. En -52, *Camulogenos* avait tenté d'entraver la manœuvre de *Labienus* en coupant le pont de *Metlodunum*/Melun sur la Seine (BG, VII, 58). *Vercingetorix* aussi avait compris tout l'avantage qu'il pouvait en retirer tactiquement en ordonnant de couper « *tous les ponts de l'Allier* » (BG, VII, 34, 35).

La Meuse était franchissable, sans doute **à gué**, par la cavalerie des Usipètes et des Tenctères (BG, IV, 16). Comme il n'y avait aucun moyen technique disponible à leur disposition, les Belges coalisés lancés à l'attaque du légat *Q. Titurius* essayèrent de franchir l'Aisne à gué (BG, II, 9, 4), le seul pont existant étant gardé par un poste romain dont l'attaque devait être problématique.

Car **l'absence de moyens de franchissement permanents** dans les armées devait être la hantise des chefs quand, de surcroît, il n'y avait rien sur place qui permit de construire des radeaux à défaut d'emprunter un pont, un gué ou un bac. Après leur traversée du Rhône, les Helvètes mirent vingt jours à franchir la Saône alors qu'il en avait suffi d'un seul à César lancé à leur poursuite (BG, I, 13, 2). Ceux de la rive droite leur opposaient peut-être une résistance opiniâtre qui ralentissait leur opération. Il est vrai aussi que César y avait fait jeter un pont (BG, I, 13, 1), alors que les Helvètes, encombrés de bagages, avaient du employer des moyens plus rudimentaires en fonction des ressources locales existantes (BG, I, 8). Il est impossible d'expliquer ces différences faute de textes plus explicites.

Les déplacements devaient être ponctués de **haltes** et de **bivouacs**. Cela est sous-jacent des textes mais aucune donnée de terrain ne permet d'appréhender ce à quoi cela pouvait ressembler. J'invite donc le lecteur à se reporter à ce que j'ai écrit précédemment sur les camps, dont le modèle devait être assez proche.

3. La contre-mobilité tactique.

Au fil des pages précédentes où s'égrènent des événements, j'ai eu l'occasion de montrer que les Gaulois avaient un art consommé du **combat mobile d'usure**, surtout à partir de -53 où ils se mirent à refuser le choc frontal (BG, VI, 5, 3). J'y reviens maintenant pour en dégager les principales caractéristiques tactiques. Ce combat pouvait en effet prendre plusieurs formes, que j'avais synthétisées dès 1987 (carte7) (DEYBER, 1987c, p. 170-175; carte 7-1 à 4), étude détaillée à laquelle j'ajoute ponctuellement quelques exemples et références nouvelles. Il s'exerçait sur la base d'embuscades (BG, V, 32-37) et d'attaques surprises suivies d'esquive, opérées sur les camps (BG, V, 38, 4; 39, 1, 4), les ravitaillements (BG, VII, 55), les colonnes en marche et plus particulièrement les bagages des ²⁹⁹Romains (BG, II, 17 sqq.; V, 33; VII, 66),

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

interceptant les courriers (CICERON, *Q. Fr.*, II, 10; III, 1; *Ad Fam.*, VIII, 1; CESAR, *BG*, V, 40, 45, 48; VI, 36).

Les Gaulois coupaient en de nombreux endroits **les ponts** (*BG*, VII, 34-35, 58) comme je l'ai dit, pour interdire la manœuvre à l'ennemi (LACROIX, 2003, p. 89). César fait en -55 allusion à une technique « *barbare* » originale qui consistait à lancer dans un cours d'eau des troncs d'arbre ou des bateaux pour gêner un pont situé en aval du Rhin (*BG*, IV, 17, 10). Je pense qu'ils devaient être particulièrement bien outillés pour opérer ces destructions rapidement.

En d'autres endroits, **ils établissaient des postes le long d'un fleuve**, au débouché des points de passage, pour en empêcher la traversée. C'est précisément ce que firent les Ménapes en -55, pour interdire le passage du Rhin aux Usipètes et aux Tenctères (*BG*, IV, 4, 2-4)²⁶⁰, et en -52, les Eduens sur l'Allier et les Parisii sur la Seine pour en interdire le franchissement aux légions de César et de *Labienus*. Mais l'implantation de ces postes ne devait pas répondre aux seules considérations de contre-mobilité tactique. En effet, installer des postes gardés le long d'une ligne de communication présentait l'inappréciable avantage de préserver l'intégrité de cette ligne, indispensable à l'acheminement des ravitaillements, et à la retraite d'une armée en repli ou en déroute après avoir opéré en avant. Car abandonner ses communications ne peut se concevoir que dans un cas, celui où une armée est en offensive et veut jouir d'une totale liberté d'action. Mais cela implique qu'elle soit suivie de grands convois de ravitaillement et que ceux-ci soient protégés pendant tout le temps que l'armée opère coupée de sa base. Plus l'opération s'éternise et plus les problèmes logistiques s'aggravent.

Plusieurs peuples en ont fait l'amère expérience : les Helvètes en -58, en arrivant sur le territoire des Eduens et les rives de la Saône ; les Belges coalisés en -57, en parvenant chez les Rèmes sur les rives de l'Aisne (v. *infra*, C : Les problèmes tactiques, 7 : La logistique ; 8 : Au total, la durée des opérations et les limites du système celtique). Enfin, abandonner une ligne de communication n'est pas sans présenter des risques si les circonstances tournent. Une force mobile qui se prive de ses communications sur le théâtre de la guerre doit posséder une organisation sans faille qui lui permette de faire face aux nécessités spéciales du cas, et qui soit basée sur une parfaite connaissance des conditions de la campagne. *Vercingetorix* semble y être assez bien parvenu mais il ne devrait pas être le seul, comme les exemples ci-dessus me le suggèrent. Je pense donc que certains Gaulois et Germains avaient parfaitement assimilé ces principes des « petites guerres » avant la lettre (CALLWELL, 1896, p. 113-121), si d'autres les ignoraient.

Les Gaulois créaient des abattis en forêt et des éboulements en montagne pour stopper l'avance ennemie. Une technique de combat comme l'attaque surprise de type embuscade en « chapelet », lancée à partir d'une position haute d'où les défenseurs pouvaient arroser l'ennemi de projectiles (*BG*, I, 10, 4; III, 4), perdura en zone alpine depuis l'époque de la traversée de la chaîne par Hannibal (POLYBE, III, II, 51-53) jusqu'au Moyen-Âge (WECK, 1988, p. 403). Il est difficile à une colonne ennemie en marche, qui s'étire sur une longue distance, de riposter à une attaque de ce genre. Mais cela ne va aussi pas sans difficulté pour l'attaquant : le fractionnement de ses forces le long de l'itinéraire, surtout en terrain couvert et compartimenté, pose des problèmes de coordination de l'action. Comme il n'existait pas de système moderne de transmissions, seule la cavalerie ou l'infanterie montée pouvait effectuer des liaisons rapides pour

²⁶⁰ Les Germains contournèrent la difficulté par un stratagème et en organisant la traversée de nuit (*BG*, IV, 4, 5-7).

transmettre les ordres et recevoir les compte-rendus. En montagne, cela était extrêmement difficile sinon même impossible. Tout cela suppose comme on le voit une organisation quelque peu sophistiquée, que les Gaulois ne possédaient probablement pas (CALLWELL, 1896, p. 343-344). Je ne vois pas comment expliquer autrement l'échec de certaines des embuscades d'armée tendues par les Gaulois aux Romains, en particulier contre les légions de César au *Sabis*, où le gigantisme du projet leur a été fatal. *Ambiorix* en revanche, avec des moyens plus réduits et mieux adaptés aux circonstances, a été plus heureux contre *Sabinus* et *Cotta*.

4. L'attaque et la défense des *oppida* et des camps.

Le succès et l'échec de la guerre de siège reposaient tous les deux sur l'équilibre instable existant entre le potentiel de l'assaillant et les capacités du défenseur. Combien y a-t-il eu d'assauts réussis et repoussés contre des *oppida*? Cela nous ne le savons évidemment pas faute de sources. Les Gaulois n'avaient pas les moyens d'entreprendre des sièges longs et sophistiqués comme les Grecs et les Romains (GOUDINEAU, 1990, p. 273), et il ne semble pas qu'ils aient jamais tiré des enseignements de ceux auxquels ils participèrent à La Tène C en qualité de mercenaires au service des tyrans grecs, des princes hellénistiques et des généraux de la République romaine. Grâce à César, moins de dix textes nous éclairent sur quelques actions qu'ils menèrent de -58 à -51, d'une part entre-eux, d'autre part contre des camps romains, mais encore sur la tactique et les techniques qu'ils employèrent dans l'assaut de ces fortifications. Enfin, de trop rares sites archéologiques ont laissé des traces matérielles de la guerre, je ferai part de quelques observations méthodologiques tirées de mon expérience et de celle de quelques autres chercheurs.

Au rang des **sièges de villes** par des armées gauloises, on peut classer l'affaire de -57 où les Belges coalisés assiégèrent *Bibrax* après avoir essuyé un échec dans une attaque de vive force. Cette capitale des Rèmes²⁶¹ ne dut son salut que par l'arrivée de renforts envoyés nuitamment par César (BG, II, 6-7). L'exemple suivant se place en -52 où l'on voit *Vercingetorix* assiéger *Gorgobina*, une place forte des Boïens²⁶² installés depuis -58 sur le territoire des Eduens (BG, VII, 9-12). Le troisième et dernier exemple est celui de *Dumnacos* chef des Andes assiégeant en -51 l'*oppidum* de *Lemonum* où s'était réfugié le chef picton pro-romain *Duratios*²⁶³ (BG, VIII, 26). Si aucune de ces trois places n'a pu être emportée de vive force, ou n'a pas déposé les armes pendant le siège, les habitants n'ont dû cette chance chaque fois qu'à l'intervention providentielle de César. Tous n'ont peut-être pas bénéficié d'un tel concours. Nous ignorons le détail de ces affaires.

Non contents d'attaquer les leurs, plusieurs peuples Gaulois s'enhardirent au point d'**attaquer des camps romains** au moins à quatre reprises, et les travaux militaires césariens d'*Alesia* ne dissuadèrent les Gaulois d'attaquer qu'au terme de trois assauts restés infructueux. Le premier exemple nous situe en -54. Cette année là, les Nerviens alliés aux Eburons assiégeaient *Q. Cicero* qui hivernait avec une légion sur le territoire de la *civitas* des premiers. Le siège n'était pas complètement hermétique puisque Cicéron parvenait à faire passer des messages à César en son quartier général de *Samarobriva*²⁶⁴ (BG, V, 24 *sqq.*) (GOUDINEAU, 1990, p. 273 *sqq.*). Voyant qu'il leur résistait, ils levèrent le siège et se portèrent sur les cinq cohortes de *Sabinus* et de *Cotta* qui hivernaient sur le territoire voisin des Eburons. Leur réseau de renseignement leur

²⁶¹ L'*oppidum* du « Vieux-Laon » à Saint-Thomas (Aisne).

²⁶² Soit Saint-Parize-Le-Châtel (Nièvre), soit La-Guerche (RAT, 1964, p. 238).

²⁶³ Poitiers (RAT, 1964, p. 239).

²⁶⁴ Amiens (RAT, 1964, p. 243).

avait probablement appris que cette garnison romaine présentait des faiblesses, qu'ils pouvaient exploiter moyennant quelques précautions avec une chance de succès. Grâce à un stratagème, les Eburons alliés aux Atuatuques et aux Nerviens parvinrent en effet à attirer la légion hors de son camp, et ils la massacrèrent impitoyablement dans une embuscade (BG, V, 32-37) (DEYBER, 2002, p. 265). L'année suivante, probablement informés par les Belges de ce succès qui avait du avoir un grand impact dans l'opinion, des Germains s'enhardirent, et prirent leur tour en attaquant à nouveau Q. Cicéron retranché dans son camp. A la faveur d'une imprudence commise par le légat, ils lui causèrent de fortes pertes sans pour autant parvenir à transformer à leur profit l'essai réussi d'*Ambiorix* un an auparavant (BG, VI, 34). Je me demande d'ailleurs si les « *deux cohortes perdues* » évoquées par César dans le passage de BG VI, 44, n'ont pas été détruites à cette occasion; en tout cas, l'affaire fit suffisamment de bruit pour que César, généralement avare en détails sur ses pertes, se laisse aller à un tel aveu. Si *Ambiorix* et les Germains obtinrent quelques résultats contre les légions, il n'en fut pas de même de l'un de leurs puissants voisins, le Trévire *Indutiomarus*, qui trouva en -54 la mort en harcelant le camp de *Labienus* (BG, V, 57-58). Toutefois, sa disparition est plus à mettre au compte de la malchance que d'une faute tactique qu'il aurait commise. César et ses légats ont été surpris que des Gaulois eussent l'outrecuidance de les attaquer pendant leurs hivernages. Dans la Méditerranée romaine, l'attaque d'un camp « *ça ne se faisait pas* » (BRISSON, 1969, p. 45 *sqq.*). Les peuples belges avaient donc une autre conception de la guerre que celle en vigueur à Rome lorsqu'ils attaquaient les camps de *Q. Cicero*, *Sabinus* et *Cotta* et *Labienus*, tout surpris de voir violée cette loi ordinaire des combats. Les choses sont différentes à *Alesia*, où les Gaulois de *Vercingetorix* d'abord (BG VII, 68, 70, 73, 82, 84), de l'armée de secours ensuite (BG VII, 80-83, 88), s'attaquèrent avec fougue aux **travaux d'investissement césariens** où ils subirent de lourdes pertes (DEYBER, 2002, à paraître b).

La **tactique employée par les Gaulois dans l'assaut des fortifications permanentes ou de campagne** paraît avoir été partout la même; je reproduis *in extenso* le texte relatif à l'attaque en -57 de l'*oppidum* même de *Bibrax*, en écrivant en caractères gras les points qui me paraissent essentiels : « *Gaulois et Belges ont la même manière de donner l'assaut. Ils commencent par se répandre en foule autour des remparts, lancent de tous côtés des pierres sur le mur, puis, quand le mur est dégarni de ses défenseurs, ils s'approchent des portes en formant la tortue et sapent le mur. Cette tactique était alors facile, car devant une telle foule criblant les remparts de pierres et de traits, personne ne pouvait rester sur le mur. La nuit mit fin à l'assaut* » (BG, II, 6). La durée d'un tel assaut pouvait dépasser six heures si l'on en juge d'après l'attaque de l'*oppidum* d'*Octodurus*²⁶⁵ en -56. La pluie de projectiles qui s'abattit sur la courtine et en chassa les défenseurs nous fournit un détail intéressant sur l'architecture de ce rempart. Elle révèle en effet que le chemin de ronde n'était pas couvert, tout comme celui du rempart d'*Avaricum* puisque les Bituriges durent l'abandonner pour se protéger de la pluie. C'est cette erreur qui permit à César de l'escalader par échelade (BG, VII, 47-48). Mais tous les chemins de ronde n'étaient pas forcément conçus de façon identique, et certains ont pu être couverts, notamment aux abords des portes, entre des tours.

César ne nous parle pas du **comblement des fossés** de ces *oppida*, mais nous savons par d'autres récits que les Gaulois maîtrisaient parfaitement la technique, que ce soit les Vénètes contre les *hiberna* de *S. Galba* à Martigny dans le Valais en -57 (BG, III, 1-6),

²⁶⁵ Martigny en valais (RAT, 1964, p. 241).

les Unelles contre le camp de *Q.T. Sabinus* en -56 (BG, III, 18-19), les Aquitains contre le camp de *P. Crassus* dans le Sud-Ouest (BG, III, 23-26), les Nerviens contre les *hiberna* de *Q. Cicero* en -54 (BG, V, 38-49) et contre le petit camp de César à Bavai la même année (BG, V, 49-51)²⁶⁶, enfin les Gaulois du corps de bataille de *Vercingetorix* et de l'armée de secours en -52 (BG, VII, 81, 82, 84-87).

Quant aux **travaux de sape**, les Gaulois en étaient passés maîtres : outre le cas des Belges contre le rempart de l'*oppidum* de *Bibrax* en -57 (BG, II, 6), les Sotiates d'Aquitaine minèrent les travaux de siège romains de *P. Crassus* à Sos en -56 (BG, III, 21), et les Bituriges sapèrent à plusieurs reprises la terrasse d'assaut de César à *Avaricum* en -52 (BG, VII, 15-28). Cette grande dextérité à creuser des galeries de mines leur venait de leurs activités minières et de carrières dont on trouve de très nombreuses traces en Gaule (LACROIX, 2003, p. 148 ; TRIBOULOT, LAGADEC 2006a ; TRIBOULOT, MICHLER 2006b).

A Bibrax, la sape visait à provoquer l'effondrement de la muraille et à ménager aux assaillants une voie d'accès vers l'intérieur de l'*oppidum*. A Sos et à Bourges, les mines avaient pour but d'effondrer la rampe d'assaut ennemie. Dans la partie que j'ai consacrée aux « armes de circonstance » (v. *supra*, III, A, 3, c), j'ai parlé des armes incendiaires et d'écrasement qui étaient employées conjointement et auxquelles je renvoie sans m'y attarder. Ces méthodes étaient courantes dans l'Antiquité classique (GARLAN, 1972, p. 129, 131).

Si l'on se fie aux seules sources textuelles, les Gaulois n'utilisèrent **jamais de machines de jet**, eux qui étaient pourtant si ingénieux et prompts à imiter ce qu'ils voyaient faire par d'autres qu'eux. Je n'ai pas d'explication à cette situation, pourtant ils avaient été témoins de l'efficacité redoutable de ces engins lors de leurs expéditions en Grèce à la belle époque du mercenariat.

En revanche, en ce qui concerne la **formation de la tortue**, je me demande si ce n'est pas une tactique apprise par les Gaulois au contact du monde méditerranéen. Ils la pratiquèrent avec maîtrise à *Bibrax* en -57 (BG, II, 6), contre le camp de Cicéron en -54 (BG, V, 38-49), et à *Alesia* en -52 (BG, VII, 68-90), preuve s'il en est qu'elle devait parfois donner les résultats escomptés.

A-t-on repéré des **traces matérielles de la guerre sur un site archéologique**?

Les exemples sont encore rares mais ceux sur lesquels nous pouvons nous appuyer sont assez bien documentés. L'exemple le plus ancien et qui pourrait constituer un archétype est à La Tène C1 celui de Bourguignon-Les-Morey déjà cité. Le rempart qui barre l'isthme au pédoncule et sa porte d'accès en extrémité ont fait l'objet d'un tir nourri de projectiles avant que le site ne soit emporté de vive force et détruit. Une partie de la population ou ses défenseurs aurait été exécutée après la bataille. Certains y voient un indice du passage des Cimbres – Teutons – Ambrons mais cette interprétation fait litigieux du problème chronologique. On ne peut pas la retenir, sauf à re-considérer la chronostratigraphie du site, la typologie, la chronologie du matériel et son attribution. Je reste pour ma part prudent.

Parmi divers exemples de La Tène D dont l'écrasante majorité se situe en Gaule méridionale²⁶⁷, je citerai au nord celui de la résidence aristocratique de « La Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges), dont j'ai dirigé les fouilles de 1967 à 1981

²⁶⁶ Certaines localisations n'ont jamais pu être faites.

²⁶⁷ Entremont et La Cloche sont dans le Midi deux très beaux exemples d'habitats fortifiés gaulois détruits par la puissance romaine, en -123 et -49 (v. à ces noms). Les fouilles y sont anciennes et y ont été bien menées.

inclus (DEYBER, 1984a-b, 2003, 2004), et où on a relevé des traces d'incendie et de destruction brutale dues à la guerre dans les niveaux III1 et II1 respectivement de La Tène D1 et D1/2. Outre d'épaisses couches de cendres en avant et en arrière du rempart²⁶⁸ et des traces de feu un peu partout, on y a trouvé un mobilier céramique et du matériel de meunerie abondant, brisé sur place, volontairement ou par l'écroulement des constructions en flammes. Au sommet de chacun des deux niveaux d'habitat, et sous chaque couche de destruction, on a recueilli des armes de jet - javelots, pointes de flèches, pierres à lancer, lames d'épées ou de couteaux brisées -, le plus souvent dans les espaces extérieurs, de part et d'autre du rempart, et à proximité des deux portes en extrémité. Une pointe de catapulte romaine se trouvait dans le fond du fossé correspondant au dispositif défensif de La Tène D1/2. Il n'y avait pas de squelettes humains ou animaux pour la raison simple que le sol acide s'oppose à leur bonne conservation.

En revanche, s'il y a beaucoup de petits objets métalliques et des éléments de parure en verre et en métal cassés, il n'y a pas d'outils, d'équipement agricole ou forestier et d'équipement du foyer de valeur, encore moins des objets de prix, un constat qui a donné à penser que le site avait été pillé avant d'être abandonné à la violence destructrice des hommes et à la proie des flammes.

On ne retrouve pas cette situation à l'*oppidum* de « La-Bure » distant de 7 km, qui fut abandonné paisiblement à La Tène D2. Dans la région de Saint-Dié-des-Vosges, Bertrand Triboulot a mis en évidence que deux autres habitats fortifiés, ceux du « Chazeté » à Taintrux réoccupé à La Tène D1, et de « Warrinchâtel »²⁶⁹ à Etival-Clairefontaine (Vosges), avaient déjà subi un sort similaire antérieurement à celui de « La-Pierre-d'Appel », au -VIe s./-Ve s. (Hallstatt D3). Toute la gamme des stigmates n'est pas encore réunie mais les principaux marqueurs y sont : un vaste incendie a complètement ravagé les deux remparts de contour (TRIBOULOT, 2006c). Cela n'est pas sans évoquer des situations comparables rencontrées dans des sites médiévaux (PESEZ, PIPONNIER, 1988, p. 12-13, 15-16).

La défense des places-fortes devait mobiliser en temps de guerre un grand nombre de gens. Il ne devait pas y avoir un seul mais plusieurs systèmes de défense militaire, qui ont dû varier en fonction **de multiples facteurs**. S'agissant du **mode d'organisation et de fonctionnement de la société** gauloise des années -140/-30, le système de défense devait être formé sur un « joke » de troupes levées par les rois, princes et magistrats face à une menace concrète, et de petites armées privées entretenues par ces mêmes personnages et leurs pairs. **La géographie** de la *civitas* ou du *pagus* à défendre avait aussi une influence sur la taille de l'armée. Un terrain découpé, difficile d'accès comme celui des Ardennes, pouvait être défendu avec une armée à effectif faible mais bien entraînée à l'image de celle d'*Ambiorix*, alors qu'un terrain plat et ouvert comme celui comme celui des Bellovaques, ou pénétré de larges vallées comme celui des Arvernes, réclamait des forces numériquement plus importantes. Il est possible que certaines *civitates* et *pagi* aient aussi monté un système de défense diffus, organisant les hommes sur place comme les peuples de la Gaule de l'Ouest. **Le poids démographique** de la Gaule à La Tène D a très probablement eu une influence dans l'adoption d'un concept d'armée fondé sur la mobilisation de tous les hommes libres en état de porter les armes, et rassemblés dans des armées de masse avant la lettre. Les

²⁶⁸ Restes de palissades et de trois tours incendiées.

²⁶⁹ La réoccupation à La Tène D ne va pas de soi tant qu'elle est acquise au Chazeté.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

énormes effectifs mobilisés par les Belges en -57 ou par *Vercingetorix* en -52 ne s'expliquent pas autrement. **L'apparition de l'*oppidum*** à La Tène D1a, manifestation concrète de la puissance permettant d'abriter tout ou partie des forces vives d'une *civitas* ou d'un *pagus*, rendit les armées plus mobiles, moins dépendantes d'une chaîne logistique, manœuvrant à partir d'un centre de résistance et s'y réfugiant tous moyens réunis quand la situation l'exigeait : l'invasion cimbrique-germanique nous en fournissant l'exemple. Contrairement à ce qu'on pourrait s'attendre, l'absence d'*oppidum* comme dans certaines *civitates* du Nord du *Belgium* n'a pas joué en sens inverse, bien plus il a pu motiver l'entretien et la mise sur pied d'une armée de masse pour défendre le territoire privé de points d'appui ou de centres de résistance. L'ensemble de ces éléments s'ordonnait dans **une stratégie de défense** propre à chaque acteur. Le corps de bataille de *Vercingetorix* qui manœuvrait contre César en -52 s'est trouvé menacé dans la campagne d'été, et a dû se défendre en se repliant tactiquement sur *Alesia* dont la place avait été préparée à l'avance (DEYBER, 1987b, p. 70-71). On a quelques autres exemples de mise en défense d'une place-forte bien identifiée : en -62/1 Valence (DION, XXXVII, 47-49), en -52 *Avaricum* (BG, VII, 15, 32) et Gergovie (BG, VII, 36 sq.), et en -51 *Uxellodunum* (BG, VIII, 32 sq.).

La défense d'une place-forte revêtait deux aspects, généralement méconnus du profane : la défense rapprochée d'une part, la défense immédiate d'autre part.

Assurer **la défense rapprochée** posait tout le problème du maintien des liaisons avec l'extérieur. Cette liberté d'action ne pouvait être obtenue qu'en ayant à sa disposition une troupe manœuvrant à l'extérieur de l'*oppidum*. En -62/1 chez les Allobroges, le siège de la Valence mené par *Manlius Lentinus* et celui de *Solonion* conduit par *L. Marius* et *Servius Galba* ont été temporairement desserrés par l'intervention de l'armée de campagne de *Catagnatos* (DION, XXXVII, 47-49). Mais *Catagnatos* n'a pas eu à sa disposition assez de forces pour occuper le pays alentour de ces deux villes, et mener conjointement les opérations de contre-siège : c'est pourquoi *Lentinus* réussit à prendre Valence et que *Pomptinus* venu au secours de *Marius* et de *Galba* s'empara de *Solonion*. Le même processus se reproduisit dix ans plus tard pendant le siège d'*Avaricum* : installé à distance de l'*oppidum* biturige assiégé par César, *Vercingetorix* ne le gêna pas suffisamment pour lui faire lâcher sa prise, son armée qui montait en puissance ne devait pas en être encore capable comme elle le fera après, avec succès, à Gergovie. Mais l'épisode fut sans lendemain : à *Alesia*, tant que *Vercingetorix* put faire effectuer des sorties à sa cavalerie, il conserva une certaine liberté d'action (BG, VII, 71); à partir du moment où il la renvoya, ses liaisons avec l'extérieur furent coupées (BG, VII, 82). Il en alla de même l'année suivante, où l'approvisionnement en blé d'*Uxellodunum* assiégée ne put se faire que tant que *Lucetios* et *Drappes* tinrent la campagne (BG, VIII, 35); en abandonnant leur camp de vallée et en s'enfermant dans l'*oppidum*, ils se coupèrent de tout (BG, VIII, 40 sq.). Le sort des armes pouvait tourner en la faveur de l'assiégé quand il pouvait obtenir des renforts de l'extérieur. En -57, l'*oppidum* de *Bibrax* défendu par le Rème *Iccios* et assiégé par les Belges coalisés venus à la rencontre de César, parvint à envoyer un messager au proconsul pour qu'il lui envoie des renforts d'*auxilia* afin de continuer à résister (BG, II, 6-7). De fait, les Rèmes ne durent leur salut qu'à l'intervention des *auxilia* romains²⁷⁰ venus les dégager, guidés nuitamment par des Gaulois qui connaissaient la topographie locale (BG, VIII, 37, 1-2). Cela ne fut rendu possible que parce que les Belges n'avaient pas réalisé un investissement complet de la

²⁷⁰ Des archers baléares.

place, et ne contrôlaient pas les allers et venues alentour. *Vercingetorix* voulut peut-être réitérer l'exploit à *Alesia* mais il n'y parvint pas en raison même de la puissance des travaux d'investissement césariens réalisés autour de l'*oppidum*. César devait être parfaitement instruit des méthodes employées par les Gaulois depuis sept ans qu'il guerroyait en Gaule.

La résistance à des opérations de siège mettait en œuvre des dispositions de **défense immédiate** à la fois défensives et offensives. Au rang des **dispositions défensives**, appartiennent les mesures de protection contre les tirs ennemis en construisant des parapets ; contre les assauts soudains en force en constituant des obstacles pour rompre l'élan de l'assaillant – fossé, palissade, lignes de piquets et/ou de trous - ; contre les coups des machines en garnissant le parement extérieur du rempart de certains matériaux pour amortir les chocs du bélier, en dressant des palissades antimissiles et en érigeant « *des tours reliées par un plancher et recouvertes de peaux* » pour riposter aux entreprises de l'adversaire mais aussi pour empêcher le feu de prendre ou de renaître (BG, VII, 22). En -52 par exemple, les Bituriges assiégés dans leur *oppidum* d'*Avaricum* rehaussèrent leurs tours de défense au fur et à mesure de l'élévation de la tour mobile d'attaque romaine (BG, VII, 22). Mais ils avaient omis de couvrir leur chemin de ronde et négligèrent la garde de leur muraille alors qu'une forte pluie s'abattait sur la ville (BG, VII, 27,1). César saisit sans hésiter cette opportunité pour passer à l'assaut en escaladant le rempart partiellement vidé de ses défenseurs par l'averse (BG, VII, 28,1). Ce qui comptait, c'était plus la puissance de tir des défenseurs que la masse du rempart qui ne valait jamais que par sa seule puissance statique.

Au rang des **dispositions offensives**, appartiennent les mesures visant par le haut à tirer sur l'ennemi qui se présente au pied du rempart, à briser les engins ou dévier leurs coups. Pour cela il faut dégager le champ de tir en avant du mur. En -52 à *Avaricum*, les *oppidani* employèrent des lacets et des machines²⁷¹ pour détourner les coups de faux romains du rempart (BG, VII, 22, 2). L'utilisation de projectiles d'écrasement et incendiaires est également attesté en -52 à *Avaricum* (BG, VII, 15-28) et en -51 à *Uxellodunum* (BG, VIII, 32-42) (v. *supra*, III, A, 3, c : Les armes de circonstance). Une autre méthode consistait par le bas à miner le chemin d'accès des machines de siège, ce qu'on vit faire par les Sotiates à Sos dès -56 (BG, III, 21), puis par les Bituriges à *Avaricum* en -52 (BG, VII, 22; 24, 2). Enfin, pour appuyer l'action de ces anti-machines, les assiégés pouvaient tenter une sortie dont le but était de semer la confusion dans les rangs des assiégeants, de mettre à mal leurs ouvrages de poliorcétique et de détruire ou d'endommager les machines qui s'y trouvaient installées. En -57, les Atuatuques assiégés par César dans leur *oppidum* laissé dans l'anonymat (BG, II, 29-33) tentèrent une sortie en masse et de vive force qui leur coûta quatre mille hommes, sans succès (BG, II, 33, 5). En -52 à *Avaricum*, les Bituriges assiégés tentèrent plusieurs sorties de jour comme de nuit au succès limité (BG, VII, 22,4; 24, 3-5). On a retrouvé trace de certains de ces actes défensifs désespérés dans les fouilles de la Fontaine-de-Loulié à Vayrac, l'antique *Uxellodunum* assiégée par *Hirtius*, puis par César en -51 (GIRAULT, 2004, 2007). A la différence de ce qu'on constate dans les enceintes fortifiées du Moyen-Âge, il semble d'après les fouilles archéologiques entreprises au cours de ces trente dernières années que les Gaulois ne se servaient pas du fossé au pied du rempart comme d'une canche où on vide ses ordures, et qu'ils ne construisirent pas des maisons en avant de ce mur qui auraient gêné les vues et le champ de tir. Les périodes de paix et les inter-

²⁷¹ César ne fournit pas les précisions techniques qui auraient permis de savoir en quoi elles avaient exactement consisté : des grues ou leurs dérivés sembleraient-il ?

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

guerres étaient-ils à ce point si brefs ? Cela nous ne le savons pas mais on peut se poser la question.

Enfin, nous ne sommes absolument pas documentés sur l'attaque et la défense des fermes isolées entourées d'un talus fossoyé et palissadé, et des villages ouverts, en dépit de dizaines de fouilles entreprises sur le territoire national et chez nos voisins depuis trente ans. Il y a là de quoi s'interroger. L'absence actuelle d'explication n'interdit pas de penser qu'on finira un jour par comprendre ce phénomène, qui a forcément une cause que nous ne percevons pas encore.

5. Renseignement et ruse.

Plusieurs passages des Commentaires de la Guerre des Gaules montrent à l'évidence qu'il existait au milieu du –Ier s., dans les milieux gaulois, des réseaux de renseignement et que des chefs utilisèrent ces filières pour monter des opérations de déception contre les forces romaines en opérations (carte 7) (DEYBER, 1987c, p. 175, carte 7-6). **Le renseignement** est un élément primordial au processus de décision, plus encore en période de guerre que de paix (BAUD, *in* MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 441 *sqq.*). Les informations relatives à la situation ennemie, à l'état du terrain, aux possibilités locales et le souci bien compris d'éviter la surprise, entrent dans la conceptualisation de l'idée de manœuvre. Je pense que de –58 à –51, le développement des embuscades, des coups de main, des attaques surprises avec des troupes légères accrut le besoin de renseignements qui dut prendre de plus en plus d'ampleur au fur et à mesure que la guerre s'étendait, non plus à une ou deux *civitates* mais à des régions entières.

Au niveau stratégique, le renseignement transitait par l'intermédiaires des grandes assemblées politiques ou religieuses et des grands marchés, ce dont témoigne le passage de BG VII, I, 4-7. C'est probablement là que s'exprimaient les besoins de renseignement et qu'était déterminée la conduite de tout le processus de collecte, d'exploitation et de diffusion. En ce qui concerne la collecte, nous savons que le milieu des commerçants était plus particulièrement sollicité, suivant en cela une habitude largement répandue (BG, IV, 5, 2-3; STRABON, *Géogr.*, IV, 4, 5).

Au niveau tactique, le renseignement de contact était récolté par des informateurs infiltrés dans l'armée romaine (BG, II, 17, 1), et par tout un réseau d'agents de liaison et de transmission sur l'existence desquels nous sommes bien documentés pour les deux années –52/-51 (BG, VII, 16, 2-3; VIII, 7, 2). A côté de ces moyens d'obtention dûment attestés, coexistaient d'autres sources comme les compte-rendus de reconnaissances, les interrogatoires de transfuges (BG, VII, 72) et de prisonniers (BG, VII, 20), les contacts avec les populations des régions traversées sans le concours desquelles les Gaulois ne seraient jamais parvenus à réussir certaines de leurs opérations. Pendant les « petites guerres du XIXe s., les militaires occidentaux ont constaté que leur armée régulière d'invasion se trouvait toujours dans une position désavantageuse par rapport l'armée irrégulière de l'ennemi qui lui, était sur son terrain. Le système de renseignement ennemi, non organisé, reposait beaucoup sur les « bavardages du camp [...] entendus par les indigènes qu'attire le paiement immédiat et certain des vivres apportés à une armée civilisée ; et ces conversations volent de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'elles parviennent aux oreilles des chefs ennemis. Toutes les opérations de l'armée régulière sont surveillées, et on ne peut empêcher cette surveillance. L'ennemi [...] sait parfaitement bien ce qui se passe. Il devine les intentions de ses adversaires » (CALLWELL, 1896, p. 40). Ce passage est on ne peut plus explicite, et à dix-neuf siècles d'intervalle, il ne devait pas en aller différemment en Gaule, où tout ce qui se passait dans les camps romains devait être colporté à l'extérieur de la même manière ou peu s'en faut. Je pense que les petits marchés locaux qui devaient se tenir une

ou plusieurs fois par semaine aux portes du camp ou dans le *vicus* le plus proche devaient servir de cadre à cette collecte de renseignements.

L'exploitation des nouvelles pouvait donc aller vite, et nous n'avons absolument pas lieu de nous en étonner. Le 13 février -52, l'information relative au coup de main gaulois sur *Cenabum*/Orléans fut connue le soir même chez les Arvernes à « *environ cent soixante milles* » - 240 km - de sa source d'émission (BG, VII, 3, 2-3), ce qui sous-entend une vitesse de propagation de 20 km/heure. Autre exemple : l'annonce de la victoire de César sur les Nerviens, en -54, parvint à *Labienus* campé à 90 km de là en neuf heures (BG, V, 53), ce qui correspond à une vitesse de propagation de 10 km/heure. Cette rapidité n'a rien d'extraordinaire pour cette époque : à titre de comparaison, en +68, la diffusion de la nouvelle de la mort de Néron survenue le 9 juin à Rome, partie de la Ville, mit six jours pour être connue en Espagne, à près de 1000 km de distance du point d'origine; cela donne une moyenne de 165 km/jour et 7 km/heure. Les communautés traditionnelles de Méditerranée et d'Asie ont toujours témoigné d'une grande cohésion. La vitesse de circulation des nouvelles²⁷² y est grande, et elle est le reflet de l'efficacité d'un système de communication dont la fonction est précisément de perpétuer cette cohésion (KAPFERER, 1990, p. 73).

En revanche, nous ne savons pas toujours comment ces **informations** étaient techniquement **diffusées**. Elles étaient probablement transmises à l'état brut, encore qu'on ne puisse écarter le fait qu'elles subissaient des transformations pendant leur transfert jusqu'aux échelons de commandement auxquels elles étaient destinées. On a émis l'hypothèse que l'information relative au sac des marchands romains de *Cenabum* avait été diffusée par la voix, sans en détenir une preuve irréfutable. Nous ne sommes pas plus documentés sur un éventuel recours à des coureurs à pied²⁷³, mais l'emploi de ses cavaliers par *Vercingetorix* est en revanche attesté pour le renseignement stratégique (BG, VII, 71). L'appel à des lanceurs de javelots est mentionné pour le renseignement de contact (BG, V, 45, 4; 48, 5, 7). Au travers tous ces exemples, on retrouve le rôle incontournable des troupes légères.

Mais le système avait **ses limites**, à tout le moins des lacunes. Comme l'a souligné Christian Goudineau, le **renseignement** s'effectuait à **double sens**, ce qui sous-entend qu'il y avait des agents doubles parmi les rangs gaulois (GOUDINEAU, 1990, p. 257-258). De fait, le renseignement n'a jamais empêché les Gaulois, soit d'être pris par surprise (GOUDINEAU, 1990, p. 284), soit de se faire tromper sur l'exact rapport des forces de leur adversaire (GOUDINEAU, 1990, p. 285), mais encore sur les mouvements préparés par celui-ci (GOUDINEAU, 1990, p. 287). Les Germains ne faisaient pas mieux : pendant une nuit de -55, les Ménapes ont été envahis par surprise par les Usipètes et les Tencthères pour ne pas avoir su conserver le contact avec eux.

Si les Gaulois de La Tène A à C se complaisaient à privilégier la bravoure qui recherche l'épreuve de force, il ne fait aucun doute qu'à La Tène D, et en particulier au milieu du -Ier s., ils avaient, par la force des choses au contact des armées romaines, évolué dans leurs conceptions de faire la guerre en accordant une plus grande place à **la ruse**. Les possibilités offertes par la ruse sont immenses. On peut classer tous ces procédés en deux grands domaines : l'un est passif et vise à masquer ses intentions à l'ennemi, c'est ce qu'on appelle la dissimulation; l'autre est actif et cherche au contraire à

²⁷² Ce qu'on appelle le « téléphone arabe » au Maghreb et Machrek et le « téléphone de bambou » en Extrême Orient.

²⁷³ Une distance de 20-25 km par heure peut effectivement être parcourue mais il doit exister impérativement des relais tout au long de l'itinéraire, 3081

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

montrer le faux afin d'induire l'ennemi en erreur sur ses intentions, c'est alors la déception (COUTEAU-BÉGARIE, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 494-495).

A la **déception** appartiennent les différentes actions conduites, en -54, par *Ambiorix* contre *Sabinus* et *Cotta* (BG, V, 27, 2-11; 32-37), et par les Nerviens imitant *Ambiorix* mais sans obtenir le succès escompté contre César (BG, V, 41, 2); en -52, par des Eduens contre le tribun *M. Aristius* (BG, VII, 42, 5), et la même année, par *Litavicos* pendant l'épisode de Gergovie (BG, VII, 38-40) (DEYBER, 1987c, p. 175). Les Romains avaient commencé, semble-t-il, les premiers à recourir à ces procédés, et ce dès -56 contre les Unelles (BG, III, 17, 5; 18, 1), puis en -54 contre les Nerviens (BG, V, 50, 5), ensuite en -52 contre *Acco* (BG, VI, 4, 1; 44, 2), enfin en -51 contre *Commios* (BG, VIII, 23, 4-6).

De la **dissimulation** relève l'opération d'envergure de -52, qui décréta, dans le plus grand secret - et il fut tenu de l'aveu même de César -, le soulèvement général qui surprit le proconsul et ses alliés en Gaule (BG, VII, 2-5). Durant la Guerre des Gaules, certaines opérations de dissimulation ont été remarquablement conduites à la faveur de la nuit. C'est ce que j'examine maintenant.

6. Un cas particulier : le combat de nuit.

Dans ces époques lointaines et sauf carence alimentaire gênant la vision nocturne²⁷⁴, la nuit ne constituait jamais un handicap et constituait une alliée sûre pour qui savait s'en servir. Cette vérité est unanimement admise de nos jours pour le combat moderne. Il nous faut considérer que les Gaulois avaient déjà reconnu ses vertus, soit pour effectuer des mouvements collectifs ou individuels, soit pour favoriser des actions offensives (carte 7) (DEYBER 1981, p. 38-39; 1987c, p. 174-175, carte 7-5; 1994b, p. 38; 2002, p. 264). Mais c'est un art difficile, où les inconvénients – maintien de la cohésion de la troupe attaquante tout en conservant le silence, confusion due à la pénombre, panique dans les rangs au moindre imprévu, corps à corps avec l'ennemi au contact - l'emportent sur les avantages – démoraliser l'ennemi et le chasser de sa position en évitant les pertes qui sont inévitables de jour -, ce que soulignent les grands chefs militaires du XIXe s. Selon l'opinion de ces derniers, les actions de nuit ne peuvent réussir que si elles sont exécutées sur une petite échelle, et non sans avoir fait l'objet de préparatifs très soigneux – reconnaissance des itinéraires et des obstacles probables, signes de reconnaissance pour éviter les méprises, opportunité du moment comme une nuit sans lune - (CALLWELL, 1896, p. 349-355). Il est rare qu'on puisse s'y opposer efficacement, sans exposer ses troupes à courir de grands dangers.

Dans le premier cas, la nuit était mise à profit pour masquer des **mouvements de troupes : retraite ou fuite, recueil, envoi ou introduction de renforts, opérations de ravitaillement**. En -57, après leur échec devant l'*oppidum* rème de *Bibrax*, les Belges coalisés décidèrent de se séparer et de rentrer chacun chez soi : « *La chose résolue, ils sortirent du camp pendant la deuxième veille, en grand désordre et tumulte, sans méthode ni discipline [...]* » (BG, II, 11, 1; trad. CONSTANS)²⁷⁵. Arrivés à destination, les Suessions réintégrèrent leur *oppidum* de *Noviodunum*²⁷⁶ toujours à la faveur de la nuit, et avant que César n'ait terminé ses travaux de siège : « [...] *toute la multitude des Suessions en désordre se jeta la nuit suivante dans l'oppidum [...]* » (BG, II, 12, 4; trad. CONSTANS) ; cela dit, César ne put s'opposer à ces

²⁷⁴ Une alimentation où le poisson tient de la place renforce la vision nocturne.

²⁷⁵ En transcrivant le système de comput horaire romain, l'affaire se passait donc entre 21H00 et minuit, soit dans la première moitié de la nuit, sans doute pour permettre aux gens d'arriver à leur première destination avant l'aube, exactement comme à *Alesia*.

²⁷⁶ Sur la colline de Pommiers, près de Soissons (RA309964, p. 241).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

mouvements nocturnes. En -56, les Vérages quittèrent nuitamment leur *oppidum* d'*Octodurus*²⁷⁷ pour se réfugier dans les montagnes voisines et y continuer la lutte (BG, III, 2, 1). En -53, Ambiorix, pourchassé par César, opérait tous ses déplacements de nuit avec une escorte de quatre cavaliers fidèles; le proconsul ne parvint jamais à s'en saisir (BG, VI, 43, 6). En mars -52, les habitants de *Cenabum* tentèrent le même genre de retraite en direction de la forêt de Sologne, en traversant la Loire, dans la nuit qui suivit l'arrivée des légions de César sous les murs de l'*oppidum* (BG, VII, 2, 7). Leur action confirma les prévisions du proconsul (BG, VII, 2, 6). Quelque temps plus tard, lors de la prise d'*Avaricum*, huit cent *oppidani* parvinrent à fuir le massacre et à rejoindre, nuitamment, les lignes de *Vercingetorix* où ils furent recueillis, triés, ré-équipés et regroupés conformément aux prévisions du chef gaulois (BG, VII, 28, 6). Il ne sert à rien de railler les Gaulois dans cet épisode, d'autres n'auraient pas fait mieux.

La nuit servait aussi à introduire des renforts dans une place assiégée, ou à en envoyer chercher : en -54, *Labienus*, assiégé par le Trévire *Indutiomarus*, « [...] *introduisit* (dans son camp) *en une nuit, les cavaliers des cités* (gauloises) *voisines qu'il avait fait appeler, et il sut si bien faire interdire toute sortie par les postes de garde qu'il n'y eut pas moyen que la chose fut ébruitée et connue des Trévires* [...] » (BG, V, 58, 1; trad. CONSTANS)²⁷⁸; en -52, *Vercingetorix* fit partir nuitamment toute sa cavalerie d'*Alesia* pour aller mobiliser en Gaule (BG, VII, 11, 6-7; 71, 1-5). L'opération réussit. Comme ces cavaliers venaient de toute la Gaule (BG, VII, 66, 1; 71, 2; 75, 2-5), on peut en déduire que cette habitude était commune à tous les Gaulois ou peu s'en faut. Enfin en -51, *Lucetios*, spécialiste des coups de main nocturnes, ravitaillait également de nuit, et par d'étroits chemins traversant les bois, ses compatriotes assiégés dans *Uxellodunum*. L'opération se déroulait alors cette fois entre 03H00 et 04H00 du matin²⁷⁹ pour tromper la vigilance des sentinelles des postes et du camp romain. Seul le manque de discrétion, déjà souligné à propos de l'opération belge de -57, surprit l'ennemi et fit échouer le plan (BG, VIII, 35). Il faut reconnaître à sa décharge que les convois de nuit par terrain défavorable sont toujours pénibles pour les troupes et les convoyeurs, même avec les préparatifs les plus soigneux comme l'illustrent les « petites guerres » du XIXe s. (CALLWELL, 1896, p. 356).

Dans le second cas, l'obscurité favorisait les **actions offensives : coups de mains et sorties de nuit**. En -51, *Drappes* le Sénon et *Lucetios* le Cadurque mirent à profit la nuit pour lancer des coups de main contre les postes romains disposés autour de l'*oppidum* d'*Uxellodunum*. Le témoignage de *Caninius* qui commandait les opérations d'investissement, montre l'efficacité de cette technique qui contribuait à répandre un sentiment d'insécurité parmi les légionnaires et les auxiliaires. *Hirtius* écrit en effet : « [...] *ils* (les Cadurques) *font aussi, plus d'une fois, des expéditions nocturnes contre nos postes. Pour ce motif, Caninius ne se presse point d'entourer toute la place d'une ligne fortifiée : il craignait qu'une fois achevée, il fut impossible d'en assurer la défense, ou que, s'il établissait un grand nombre de postes, ils n'eussent que de trop faibles effectifs* [...] » (BG, VIII, 34, 3-4; trad. CONSTANS). Le but était de paralyser les moyens de l'adversaire, tandis que l'action suivante visait à les détruire ou à s'en emparer (DEYBER, 1987c, p. 173). En -52, les Bituriges assiégés dans leur *oppidum* d'*Avaricum* faisaient des sorties de nuit « [...] *peu avant la troisième veille* [et qui duraient tout] *le reste de la nuit* » (BG, VII, 22, 2 à VII, 25; trad. CONSTANS). Les Germains étaient doués des mêmes qualités, c'est ainsi qu'en -55 les Usipètes et les Tencthères attaquèrent de nuit, et

²⁷⁷ Sur les deux rives de la Drance, affluent du Rhône, aujourd'hui Martigny dans le Valais (RAT, 1964, p. 241).

²⁷⁸ Cette mesure de précaution renforcée contre de possibles transfuges suggère qu'il n'était pas sûr de certaines de ses troupes, probablement des *auxilia* gaulois.

²⁷⁹ Selon le comput horaire romain.

par surprise, les Ménapes après avoir nuitamment traversé le Rhin ce qui est un réel exploit technique (BG, IV, 4, 5-7).

Il est un fait que les **marches de nuit** sont plus opportunes quand il s'agit d'attaquer à la pointe du jour (CALLWELL, 1896, p. 356) mais ces faits, traduisant peut-être une aptitude particulière des Gaulois par rapport à d'autres peuples, ne peuvent pas être passés sous silence. Ces exemples révèlent sans conteste l'aptitude des Gaulois non seulement à se déplacer de nuit à pied, à cheval ou avec des chariots, mais également à combattre ou travailler dans l'obscurité. Il est vrai que les Romains n'avaient rien à leur envier, qui possédaient la même faculté d'adaptation à la vision nocturne (BG, VII, 11, 8; VIII, 28, 1; 35, 4-5).

7. La logistique gauloise : faits et méfaits.

Ce problème, pour important qu'il soit, a rarement retenu l'attention des archéologues et des historiens. Il concerne, d'une manière générale, le train des armées gauloises en opérations, et sa capacité à permettre à la troupe de combattre et de survivre hors de son milieu d'origine. Au plan stratégique, la logistique intègre également les capacités de production d'un peuple ou d'une coalition de *civitates* à appuyer ses actions guerrières, offensives ou défensives (BAUD, *in* : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 332 *sqq.*). La logistique s'opérait en respectant déjà **deux principes fondamentaux** : le premier consistant à recevoir ses biens de soutien de sa propre chaîne logistique, le second consistant à rechercher soi-même ses approvisionnements sur le pays où stationnent ou bien passent ses forces armées. Ce sont ces questions que j'aborde.

Les modes de déplacement sur roues nous sont bien documentés, à commencer par les termes gaulois de « *carpentum, reda, carrus* » dont nous avons vu plus haut qu'ils avaient fourni matière à des noms d'hommes et de localités (LACROIX, 2003, p. 22, 192-193; 2005, p. 141 - 144). Comme dans bien d'autres armées antiques, les Gaulois transportaient avec eux leurs bagages personnels et ceux de leur armée, initialement fruits de commandes et/ou de déstockages de dépôts de guerre où ils étaient entreposés en temps de paix. Ces bagages devaient représenter un volume considérable. Ils comportaient de quoi s'abriter et se couvrir à la halte et pendant les intempéries - vêtements de rechange, tentes et couvertures -. Le cœur de cette logistique comprenait le ravitaillement en armes et en munitions - javelots, flèches, balles de fronde - (BG, VII, 48), l'alimentation (BG, VII, 71, 4; VIII, 35, 1)²⁸⁰, le fourrage²⁸¹, les rechanges en tous genres (BG, VII, 31, 3), et le précieux butin fait tout au long des expéditions. Il incluait aussi à la marge des ateliers de campagne – tous les corps de métier devaient y être représentés - pour procéder aux réparations des pièces inévitablement endommagées pendant leur transport ou les combats ; on devait aussi être capable de fabriquer ce qui se trouvait à manquer, et qu'on ne pouvait pas se procurer par le commerce, le troc ou le pillage. C'était absolument indispensable : déjà les peuples gaulois établis au confluent de l'Isère et du Rhône avaient apporté une aide logistique

²⁸⁰ Pour la seule armée romaine et ses dix légions, il fallait quotidiennement au moins 50 tonnes de blé (GOUDINEAU, 2000, p. 248). Il en fallait en fait bien plus car c'est compter sans ceux qui transportent la précieuse céréale : à titre de comparaison, en 1954, entre la frontière chinoise et Dien-Bien-Phu, il fallait 21 kg de riz par porteur pour que celui-ci en laisse 1kg à un combattant Viet-Minh (Interview du général Giap *in* : *Le Tigre et l'Eléphant*, documentaire cinématographique de Jérôme Michaud-Larivière, Danièle Rousselier, Paris, 1991).

²⁸¹ Un cheval consomme quotidiennement environ 12kg d'orge ou son équivalent fourrage, ce qui fait 180 tonnes/jour pour la cavalerie de *Vercingétorix*. 311

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

importante en armes, vêtements, et vivres à Hannibal qui en était dépourvu – il avait fait le choix stratégique d'abandonner ses communications –, lors de son expédition à travers les Alpes (POLYBE, II, 49; TITE-LIVE, XXXI, 31). Jean-Louis Brunaux pense que ces chariots servaient aussi à transporter les cadavres des ennemis tombés sur le champ de bataille encore tout équipés de leurs armes, jusqu'à leur territoire pour y être ensuite exposés dans leurs sanctuaires guerriers, une hypothèse intéressante mais non documentée par les textes ou les *realia* (BRUNAUX, 2000, p. 237-238).

En effet, à la différence de l'armée romaine, il semble que les Gaulois aient privilégié les **charrois** aux bêtes de somme, mettant à profit un réseau de voirie développé pour l'époque ainsi que je l'ai déjà souligné. La préférence affichée en faveur des voitures au détriment des animaux de bât n'est pour un militaire pas un choix anodin, et je pense que les Gaulois avaient fait exactement le même calcul. Il a été démontré que pendant les opérations militaires, les animaux peuvent traîner une charge supérieure à celle qu'ils peuvent porter. Par ailleurs, plus une action est ambitieuse – en effectifs, durée et rayon d'action – et plus il faut disposer de « magasins mobiles » incluant à la fois pour tout le trajet les vivres pour les hommes et les rations de fourrage pour les animaux de trait. C'est, en particulier, une nécessité absolument incontournable si l'armée traverse des territoires stériles, où rien ne pousse, où il n'y a pas d'eau, ou bien où tout a été détruit et empoisonné avant son passage – c'est la finalité de la terre brûlée -. Or, si on ne peut pas à la fois charger des animaux de bât des vivres, de l'eau et du fourrage, en revanche on peut le faire en utilisant des voitures de transport qui ont une capacité d'import nettement supérieure. A contrario, faire le choix des chariots de préférence aux animaux de bât augmente la longueur du convoi, accroît son encombrement, et complique sa protection dans la traversée des territoires ennemis. Toutes ces choses ont une influence sur le déroulement des opérations, variable selon les lieux et les époques (CALLWELL, 1896, p. 45-49, 87, 97 ; voir *infra*, 8 : Au total, la durée des opérations et les limites du système celtique).

Des trains de « chariots » ancêtres lointains de nos « trains des équipages » et de nos longues colonnes de voitures nous sont connus au travers de plusieurs textes anciens. A la fin de La Tène C1, Tite-Live évoque à la bataille de Crémone, en -200, « [...] *plus de deux cent chariots gaulois bondés de butin* » - *carpentis gallicis* - que les Romains prirent à l'ennemi vaincu (HR, XXXI, 21, trad. HUS, 1990, 28). Cette précision chiffrée constitue un cas unique dans notre documentation. La gestion d'un tel stock en guerre ne devait pas aller de soi, comme j'ai eu l'occasion de le souligner à propos d'*Alesia*, et de quelques autres exemples comparables (DEYBER, 2008). En -58, nous voyons les Helvètes concentrer leurs moyens logistiques en vue de leur grande migration à travers la Gaule : « [...] *ils décidèrent de préparer tout ce qui intéressait leur départ : acheter bêtes de somme et chariots en aussi grand nombre que possible* » (BG, I, 3); on aimerait bien savoir combien ils en réunirent, des centaines sans doute.

Ces chariots étaient longs à parer et difficiles à mettre en branle : surpris par les Romains dans sa résidence, en -53, *Ambiorix*, roi des Eburons, sauva sa vie *in extremis* en sautant à cheval et en prenant la fuite avec quelques fidèles, abandonnant sur place la totalité de son attirail militaire dans lequel se trouvaient plusieurs « *redae* » et des chevaux (BG, VI, 30; VIII, 14). Pour ne pas avoir eu cette sagesse et s'être accrochés à leurs bagages, plusieurs milliers de guerriers de l'armée de *Dumnacos*, « *chargés de bagages* », « *s'embarrassant dans la colonne des bagages* » se firent massacrer lors de la bataille qui opposa en -51, en pays picton, leur chef à *Caïus Fabius* (BG, VIII, 27, 29).

Car l'écoulement de ces chariots sur les routes devait se faire à pas lents, sous forme d'un long ruban ondulant au rythme du ³¹²pas des bêtes de somme, et des cahots du

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

chemin comme un passage d'*Hirtius* nous le suggère : « [...] les Gaulois, même dans les moindres expéditions, traînent toujours après eux une foule de chariots » nous dit l'auteur à propos de la campagne de - 51 contre les Bellovaques (BG, VIII, 14). Cette lenteur avait une double origine, la première tenait à la largeur des voies, la seconde à la structure du véhicule. Les textes nous apprennent en effet que la largeur des voies protohistoriques pouvait être à l'origine de difficultés de circulation à des moments de pointe. Deux textes célèbres nous documentent sur ce point à deux ans d'intervalle. Le premier nous situe en -52 à *Cenabum* (Orléans). Les Carnutes assiégés par César tentent de fuir l'investissement de la place mais « l'étroitesse du pont et des chemins qui y conduisaient avait bloqué cette multitude en fuite » (BG, VII, 11, 3). Le second texte nous transporte en -51 à *Uxellodunum*, oppidum des Cadurques assiégé par *Caninius* puis par César où « [Lucterios] entreprend d'introduire le blé en prenant à travers bois par d'étroits chemins » (BG, VIII, 35, 2).

César lui-même n'avait pas été épargné par les difficultés de transport terrestre pour ravitailler ses légions à la fin de l'hiver -53/-52 - c'était vers la mi-février, pendant la période dite de la soudure -, reconnaissant qu'il « craignait que la difficulté des transports ne gênât l'approvisionnement » (BG, VII, 10); cet aveu du proconsul révèle que son point faible résidait dans sa logistique (RICHARDOT, 2006, p. 67, 70-71). Mais cela ne passait pas pour une chose extraordinaire à l'époque, Arioviste connut des difficultés similaires, c'est du moins ce qui ressort de ce qu'il dit à César en -58 : « Il [Arioviste] ajouta qu'il n'osait pas se rendre sans armée dans la partie de la Gaule qui était au pouvoir de César, que, d'autre part, le rassemblement d'une armée exigeait de grands approvisionnements et coûtait beaucoup de peine » (BG, I, 34, 3; trad. CONSTANS). Il ne suffisait pas de réunir ce qu'il fallait pour entamer une campagne, encore fallait-il être en mesure de le transporter et de le convoier à bonne destination.

La seconde cause de la lenteur des déplacements sur roues était étroitement liée à la largeur et à la hauteur des véhicules, semble-t-il assez peu adaptés pour se mouvoir à longue distance sur des itinéraires montagneux : sur la route escarpée et étroite qui longeait le Rhône entre le fleuve et le Jura, « les chariots [Helvètes] passaient à peine un à un » nous dit César (BG, I, VI). Les « petites guerres » du XIXe s. ont montré que plus mauvaise est la route, plus lents sont les mouvements du convoi des voitures (CALLWELL, 1896, p. 45). C'est pour cette raison que des chefs d'armée avisés optaient pour les animaux de bât.

A contrario cette massivité pouvait constituer à l'occasion un élément favorable en faveur de la création d'un point de résistance ou d'un rempart de circonstance : à bout de ressources, à Aix-en-Provence en - 105, les Teutons organisèrent la lutte finale contre les troupes marianistes à partir de leurs chariots constitués en cercle. Un demi-siècle plus tard, à la bataille de Bibracte en - 58, juste avant de passer en formation de combat, « Les Helvètes qui le suivaient [César] avec tous leurs chariots (« carri »), réunirent en un seul endroit leurs bagages », où ils se réfugièrent dès que la phalange céda à la triple poussée romaine (BG, I, 24, 26). La scène la plus saisissante est incontestablement celle où les Helvètes « s'étaient faits [...] un rempart de leurs chariots, et de là ils déversaient sur les nôtres qui venaient à l'assaut une grêle de traits; certains lançaient aussi par-dessous, entre les chariots [c.a.d. le châssis] et les roues, des piques et des javelots qui blessaient nos soldats [qui devaient les prendre dans les jambes, les cuisses ou les parties inférieures de l'abdomen] » (BG, I, 26).

Il serait faux de conclure de ces deux événements couronnés d'insuccès, que cette tactique était primitive et ne valait rien ; c'est très exactement le contraire qu'il faut retenir. En effet, les militaires européens du XIXe s. en connaissaient parfaitement l'existence, en savaient tous les avantages et l'employèrent systématiquement et avec succès dans leurs campagnes coloniales en³¹³ Afrique Noire et du Nord, en Asie et en

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Amérique septentrionale : on appelait cette formation oblongue ou en carrée tantôt un « zeriba », un « laager » ou un « corral ». Le dispositif était particulièrement adapté à la « petite guerre » contre les forces indigènes régulières ou irrégulières, dans l'offensive comme dans la défensive, de jour à chaque halte comme de nuit au bivouac, en terrain favorable ou défavorable (CALLWELL, 1896, p. 167-175).

A côté de ces modes de déplacement coexistaient sûrement des moyens plus classiques sur des **animaux de bât** : cheval, mulet, âne, à propos desquels nous sommes peu ou prou documentés. J'ai exposé au début de cette partie quels en étaient les avantages et les inconvénients. En -55, on voit chez les Germains les cavaleries des Usipètes et des Tenctères envoyées au-delà de la Meuse faire du butin et prendre du blé pendant que le gros de l'armée fait halte et parlemente avec César (BG, IV, 11-16). Le ravitaillement a dû être rapporté sur la croupe des montures des cavaliers.

8. Au total, la durée des opérations et les limites du système de guerre celtique.

Parvenus à ce point, nous touchons à la question essentielle de savoir quelle valeur ou quelle importance attribuer aux expéditions guerrières des Gaulois de La Tène D. Les vicissitudes des voyages, la gestion des effectifs, les possibilités matérielles existantes contraignaient les grands peuples à se scinder en plusieurs colonnes qui empruntaient des itinéraires différents pour finalement aboutir à des endroits éloignés de l'objectif initial : l'exemple des Sénon, bien qu'antérieur à La Tène D, est à ce titre tout à fait évocateur. (LACROIX, 2003, p. 23-24).

Une des principales difficultés, mais non la seule, semble avoir résidé dans **les approvisionnements**. Mettre à disposition les biens nécessaires en temps et lieu a toujours été un élément clé des opérations militaires. Le fait est que les armées gauloises en déplacement ou en campagne, ralenties par leurs trains de chariots, se trouvaient vite à court, et freinées dans leur élan pour atteindre leur objectif par leur seule logistique. Plus une troupe était nombreuse et compacte, et plus elle avait du mal à assurer son entretien avec ses ressources propres au terme d'un laps de temps très court, qui n'excédait pas une semaine. Plusieurs exemples vont en ce sens.

En -58, les Helvètes se mirent à vivre sur le pays traversé après avoir franchi la Saône (BG, I, 13, 2), saccageant les campagnes, forçant les *oppida*, faisant la chasse à l'homme, comme le révèlent, d'une part les plaintes conjointes des Eduens, des Ambarres et des Allobroges à leur encontre (BG, I, 11, 1-5), d'autre part le fait révélateur que les Romains lancés à leur poursuite ne trouvèrent plus aucun ravitaillement sur leur axe (BG, I, 16, 6).

L'année suivante, les trois cent six mille coalisés belges partis en guerre contre César (BG, II, 4, 5-10) furent contraints de vivre sur le pays alentour de leurs campements des bords de l'Aisne, une semaine au plus après leur concentration (BG, II, 7, 4). C'est la raison pour laquelle ils tentèrent de forcer en vain l'*oppidum* rème de *Bibrax* qui se trouvait être là sur leur route (BG, II, 6, 1), ce qui aboutit au saccage complet du territoire environnant (BG, II, 7, 3), sans parvenir pour autant à éviter la pénurie en produits de base (BG, II, 10, 4).

Un an plus tard, la coalition régionale des peuples de l'Ouest réunie par *Viridorex* se retrouva dans une situation similaire, peu de temps après sa concentration, et fut poussée à l'attaque du camp de *Sabinus* pour tenter de s'emparer de ses vivres (BG, III, 18, 6), tout comme César à bout de ressources le fit avec succès contre *Avaricum* en -52. Cette année là, l'armée de campagne de *Vercingetorix* entrée en opérations mit à sac d'abord la cité biturige (BG, VII, 5, 1), puis le territoire des Boïens vassaux des Eduens depuis -58 (BG, VII, 9, 6). C'était un³¹⁴ moyen à la fois de se ravitailler et de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

couper les vivres aux Romains (RICHARDOT, 2006, p. 69).

Une autre cause de faiblesse intrinsèque résidait aussi dans **la tactique** employée. En -52, la stratégie de la « terre brûlée » ne fit qu'aggraver la situation logistique existante : d'abord appliquée au sol biturige comme je l'ai dit (BG, VII, 14, 5, 9; 15, 1-2), elle s'étendit comme une tache d'huile aux cités limitrophes - Carnutes, Turones voire Sénons? - (BG, VII, 15, 1; VIII, 5, 1), gagna au sud le pays éduen entre *Noviodunum* et Bibracte (BG, VII, 55, 7), et au nord les *Parisii* dont l'*oppidum* de Lutèce fut incendié (BG, VII, 58, 6). Un nouveau plan de terre brûlée affecta les Eduens (BG, VII, 64, 3) à peine *Vercingetorix* confirmé à la tête de la révolte générale (BG, VII, 63, 5-8). La concentration de l'armée des coalisés - quatre vingt mille fantassins et quinze mille cavaliers - (BG, VII, 64, 1; 66, 1) en territoire éduen (BG, VII, 63-66) juste avant la bataille de cavalerie, suivie à la fin de l'été de celle de l'armée de secours - cent soixante dix-huit mille fantassins et huit mille cavaliers - chez le même peuple (BG, VII, 76, 3), a du aggraver la situation des ravitaillements dans une cité déjà passablement affaiblie.

De fait, à la fin de l'épisode alisien de - 52, on assiste au retournement de la stratégie de la terre brûlée contre celui-là même qui l'avait conçue, organisée et mise en œuvre²⁸². En effet, en convoquant à *Alesia* une immense armée de secours dont une partie importante devait traverser la Gaule centrale, il semble que *Vercingetorix* ait oublié les leçons de l'expérience qu'il avait vécue quelques mois avant, dans la campagne aux environs d'*Avaricum*, je rappelle sommairement la trame des événements. Alors que le siège entrepris par César battait son plein, le manque de fourrage avait contraint le chef arverne, qui surveillait tous ses faits et gestes, à déplacer son camp pour réunir les rations quotidiennes nécessaires à l'alimentation de son imposante cavalerie (BG, VII, 20). Il est absolument certain que cette situation était le fruit des ponctions répétées opérées par les deux armées en présence dans les campagnes alentour, conjuguée avec les résultats désastreux de la terre brûlée opérée avant le siège (BG, VII, 5, 1). A l'été - 52, il est improbable que le pays biturige convalescent ait été complètement rétabli du régime qu'on lui avait administré, et le territoire de la *civitas* devait constituer sur la carte une zone stérile, impraticable à une armée et à ses convois venant du grand Ouest. Ce fut en quelque sorte avant la lettre le canular de l'arroseur arrosé (v. I, C, 5, b - Le traitement économique du vaincu ; II, A, 1 - Les problèmes de la mobilisation).

Comme on le voit, la principale contrainte qui pesa sur les armées gauloises fut celle du transport et des approvisionnements. Une expédition dont le rayon d'action excédait quatre-vingt dix jours devenait une entreprise hasardeuse, comme ce fut le cas jusqu'en plein XVIIIe siècle. L'armée du roi de Prusse Frédéric Le Grand, qui passait pour un exemple de perfection aux yeux de toutes les nations de l'époque, ne disposait pourtant que de dix jours d'autonomie logistique. Les limites au système ne commencèrent à tomber qu'à partir de 1787/88, avec la conception du principe de l'organisation divisionnaire où une grande unité de douze mille hommes était entièrement autonome (MAC NEILL, 1992, p. 17, 178, 182). Toutefois, plus la ligne logistique était étirée et plus le risque subsistait de voir échouer l'entreprise, cela ne supprimait pas le risque. En refusant de se rendre à cette évidence, Napoléon Ier échoua devant Moscou et dut battre en retraite dans les pires conditions qui soient (DEYBER, 2008).

Enfin, si on est à peu près parvenu à régler en Occident la question de l'approvisionnement d'une armée régulière engagée dans une guerre classique, le

²⁸² j'ai déjà eu l'occasion de l'exposer en détail dans le cadre de cette étude.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

problème logistique a subsisté dans les armées occidentales engagées sur des théâtres d'opérations extérieurs. Dans les « petites guerres » qu'elles ont livré au XIXe s. en Afrique, en Asie et en Amérique du Nord, les armées occidentales ont été régulièrement confrontées à de graves problèmes d'approvisionnement, au point que la rencontre de difficultés imprévues a souvent contrarié un plan d'opérations initial ou a déterminé le choix du théâtre d'opérations (CALLWELL, 1896, p. 48-49, 53-59, 87, 97). Nous sommes encore insuffisamment renseignés sur l'état de la Gaule à La Tène D pour apprécier si cette réalité a affecté le pays, mais je pense que le choix de certains théâtres d'opérations a été largement dicté par des considérations de ce genre. Une région riche, bien desservie en voies de communications a nécessairement attiré toutes les convoitises, et il y a de fortes chances pour qu'elle porte dans son sol les stigmates de la guerre.

Ainsi, je pense que ce n'est pas un hasard si, à la fin du -IIe s., *Bituitos* décida de s'affronter aux Romains sur le cours inférieur de la vallée du Rhône, en dehors de sa *civitas* mais sur le sol de ses clients, et si *Vercingetorix*, soixante dix années plus tard, choisit de battre la campagne en Gaule centrale loin de chez lui, autour de la riche *civitas* des Eduens alliés aussi nécessaires qu'encombrants.

On aurait donc tort de railler les défauts de l'organisation logistique des armées gauloises, il fallut attendre dix-neuf siècles pour assister à un commencement d'évolution des choses. Les Gaulois faisaient ce qu'ils pouvaient avec les moyens dont ils disposaient, il est vain de critiquer ce qu'ils n'étaient pas en mesure de donner, et de dénoncer un manque de maîtrise des questions logistiques. Les problèmes matériels rencontrés les dépassaient à partir d'un stade donné, ce qui explique le manque de continuité de certaines de leurs actions stratégiques, et bon nombre des échecs subis dans maintes opérations. Cela n'a strictement rien à voir avec les prétendus défauts dont on continue à les affubler, à tort.

Je pense aussi que c'est pour cette raison que les guerres s'éternisaient. Aucune n'était déterminante à elle seule, il fallait s'arrêter en cours d'action faute de moyens, et tout était à recommencer l'année suivante car le sujet de dispute n'avait bien évidemment pas disparu. L'ennemi qui n'avait pas été détruit, puisqu'il n'y avait pas de guerre totale, avait le temps de reconstituer ses forces, et de relever ses destructions. Là réside à mon avis la raison essentielle pour laquelle la guerre était, en Gaule de La Tène D, sans cesse renaissante.

CONCLUSION

Parvenus au terme de cette étude, peut-on tirer quelques enseignements d'ordre général sur ces accès de fièvre renaissants, et plus largement sur la guerre en Gaule à La Tène D ?

La première question qui vient à l'esprit est d'ordre général : elle est de savoir si l'on est, ou non, en état de tirer **un bilan (A)** des conflits armés qui ont agité toutes les régions de la Gaule sans exception pendant un bon siècle et demi. La réponse ne peut bien évidemment être que partielle, et je m'en excuse d'avance, peut-être involontairement partielle car, comme je l'ai maintes fois souligné au fil des lignes, des pans entiers de l'histoire de la Gaule sont à jamais tombés dans l'oubli. Si les druides ont tenu des annales comme le pense Jean-Louis Brunaux (BRUNAU, 2006b, p. 269), elles sont presque complètement perdues et les rares bribes qui nous sont parvenues ont été passées auparavant au crible des Grecs et des Romains, ce qui en altère la valeur historique.

La deuxième question qui se pose intéresse plus particulièrement le militaire : on a tellement dit de mal des Gaulois qu'il est à peine croyable qu'on puisse tirer des enseignements de leur art de la guerre, et qu'il est vain de prétendre dégager des données intéressant **les grands principes de la guerre et les paramètres de la manœuvre (B)**. Pour autant, peut-on être si assuré de cela ? Ici encore la réponse ne peut-être que globale : quelques constantes se dégagent au fil du temps, des choses se font ici à un moment donné mais pas là dans un contexte similaire, ce qui dénote que les *civitates* évoluent militairement selon des rythmes propres, différents selon la place géographique et l'importance politique qu'elles occupent dans le concert des cités.

La troisième question à résoudre concerne **les emprunts** que les Gaulois ont faits à leurs voisins **et les influences** qu'ils ont eues en retour sur eux **(C)**. Beaucoup de problèmes se posent et bien peu trouvent une solution pleinement satisfaisante, mais par bonheur le dossier n'est pas vide.

A). Bilan des guerres.

1. Un problème méthodologique.

Il n'est jamais facile de dresser le bilan d'une époque secouée par des guerres à répétition, surtout à propos d'événements aussi lointains et dont l'écho ne nous est parvenu qu'au travers de sources rares, chiches en détails ou peu s'en faut²⁸³. En ce qui concerne la période de La Tène D1 et de La Tène D2a, aucun essai n'a été tenté et on serait bien en mal de le faire tant la documentation est lacunaire. La situation est d'autant plus compliquée que la Gaule a été le théâtre de conflits très divers allant, en suivant la typologie des guerres actuellement retenue, de « l'infra-conflit » (rivalités armées entre familles et *civitates* ou *pagi*) au « macro-conflit » (guerre étrangère localisée contre des Germains et Rome), en passant par des « micro-conflits » (guérillas multiples). Les dimensions de ces guerres ont également varié selon leur intensité, nature, durée, fréquence, extension, et modalités. Pourtant nous ne sommes pas suffisamment documentés pour nous inspirer de ces grilles de lecture et tracer un portrait détaillé du phénomène guerre en Gaule à La Tène D. Les données sont très aléatoires et le resteront durablement (FORTMANN, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 278, tab. 1 ; 279, tab.

²⁸³ Le corpus césarien surclasse tout le reste de la documentation écrite.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

2) et l'on convoquera encore longtemps les mêmes exemples. C'est donc à un essai que je me livre.

Pour la première moitié de La Tène D2b centrée sur les années -58/-51, des essais ont été tentés, avec plus ou moins de bonheur, encore concernent-ils plutôt la guerre prise dans son ensemble (GOUDINEAU, 1990, p. 335), plus exceptionnellement en ses aspects humains (HARMAND, 1982, p. 115-123), que portant sur les enseignements proprement militaires (DEYBER, 1987b, 1996 ; RICHARDOT, 2006, p. 157-166). Le *De Bello Gallico* n'est-il pourtant pas un récit de combats, écrit par un homme d'action, qui plus est fut plus un chef de guerre réputé et un éminent écrivain qu'un grand homme politique ? (GOUDINEAU, 1990, p. 351)²⁸⁴. On en douterait à lire certains auteurs contemporains.

Au cours de ces huit ans, des régions entières de la Gaule ont été ravagées par la guerre, et, pour un temps, le théâtre d'horreurs dont les hommes sont universellement prompts à se distinguer dès qu'une occasion leur en est fournie. Jacques Lacroix a constaté, de façon assez révélatrice, que le mot *tanco-* qui signifie « paix » en gaulois n'a pas laissé la moindre trace dans nos noms, et que ce sont en revanche les mots liés à la guerre qui se retrouvent partout en Gaule (LACROIX, 2003, p. 199).

Au plan chronologique, j'ai montré dans la première partie (I, A) que la guerre avait été omniprésente à La Tène D. Que nous ayons peu d'informations sur La Tène D1a à la différence de La Tène D1b ou de La Tène D2a ne tient qu'au nombre et à la qualité des sources dont nous disposons. Sauf découvertes archéologiques nouvelles, on ne sait pas dire de façon incontestable si une phase de La Tène D fut plus violente qu'une autre. La persistance d'un armement important à La Tène D2b incite à penser que la société guerrière du début de l'époque connaît encore de beaux jours, même si nous ne parvenons pas à relier ces artefacts à des événements historiques précis. C'est donc encore la période La Tène D2a, qui constitue notre meilleure source d'information, pour tenter de définir ce qu'a pu être l'impact d'une guerre à La Tène D sur les hommes, les régions concernées, et l'art de la guerre (carte 8). Pour m'aider dans cette démarche, j'ai largement puisé dans les enseignements de la Guerre des Gaules de -58/-51, et plus particulièrement de la défaite d'*Alesia* en -52, année où la quasi-totalité des *civitates* gauloises fut impliquée dans un camp ou dans l'autre.

Pour prendre une comparaison concrète, s'il est exact que « *les meilleurs ennemis font les meilleures histoires* », les conséquences de la bataille d'*Alesia* ne sont pas faciles à démêler, mais, comme nous disposons de sources relativement étoffées pour en parler, elle fournit un modèle à la réflexion du chercheur pour des batailles et des conflits antérieurs qui n'ont pas été aussi bien « couverts » par l'œil du spécialiste - en l'occurrence César et ses commentateurs -. Qu'on en juge.

Le proconsul, habituellement plus disert sur les pertes subies par ses ennemis ou son armée (GOUDINEAU, 1990, p. 308-313) et sur le sort réservé aux vaincus, en vertu du droit de la guerre qui dispose que la victoire crée le meilleur titre de propriété, reste avare de détails sur l'immédiat après-guerre et les conséquences de ses campagnes militaires (B.G., 7, 89, 5 ; 7, 90). Y a-t-il une raison à cela ? Nous ne le savons pas. On dira : cela est sans importance, l'essentiel est que nous sachions qui est le gagnant : César, et le perdant : la coalition gauloise conduite par *Vercingetorix* avec une poignée de chefs intrépides, alliance dont on observera qu'elle n'a jamais été exempte de critiques (RICHARDOT, 2006, p. 167). Certes, mais l'historien ne peut pas se contenter d'une telle assertion, il a le

²⁸⁴ En effet, l'assassinat de César aux Ides de mars -44- conclut sa politique par l'échec.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

devoir de confronter toutes les données mises à sa disposition pour en tirer toutes les leçons en se gardant toutefois de céder à ses penchants. Faute de s'être conformé à cette règle, les moins critiques ont souvent abouti à tordre les faits, dénaturant le récit césarien et alimentant des polémiques, aussi fumeuses pour le grand public qu'inutiles pour le chercheur²⁸⁵.

Si donc il convient d'adopter une attitude prudente, surtout à une époque où les fouilles archéologiques s'activent un peu partout, sachant par ailleurs que les obstacles accumulés interdisent à jamais d'entrer dans la reconstitution détaillée des conflits qui ont agité la Gaule pendant près d'un siècle et demi, du moins puis-je, dans les limites que je me suis imposé, mettre en relief quelques résultats auxquels la recherche contemporaine est parvenue.

2. Les conséquences...

a. ...politiques...

Ce sont bien évidemment **les données politiques** qui ont le plus retenu l'attention des historiens, mais la guerre n'est pas qu'une affaire politique, et des faits militaires importants peuvent influencer les décisions des hommes politiques et modifier le cours du conflit.

Depuis -54, au fil des mois, la lutte menée par les Gaulois contre l'emprise césarienne avait revêtu bien des aspects de « *guerre de libération* » au sens moderne du mot : les accents des passages de *B.G.*, 7, 1-2 ; 7, 4 ; 7, 77 et 79 sont dans la lignée du comportement suivi par le noble éduen *Dumnorix* de -58 à -54 (*B.G.*, 1, 5 ; 5, 7, 7-9) ; ou de la déclaration du roi éburon *Ambiorix* en -54 (*B.G.*, 5, 27, 3, 6). La bataille d'*Alesia* correspond au troisième stade, ultime, de ce type de guerre (DEYBER, 1987c, p. 154-155, 162-170, 175-180). Cette défaite, et je reviens plus loin sur ses aspects militaires, a été décisive pour la Gaule en ce sens qu'elle a modifié le cours de l'histoire, réduisant le pays au statut provincial, « *à l'exception des Cités* [c'est-à-dire des peuples] *alliées et de celles qui avaient bien mérité* [de Rome] » (SUETONE, *Caesar*, 25).

Les traités signés entre les *civitates* perdantes et leur nouveau maître se sont accompagnés de **changements de personnel politique** plus ou moins profonds, de **rectifications de frontières** plus ou moins importantes, et de **fondations de villes nouvelles** détrônant les anciens *oppida*, un triple mouvement dont nous avons conservé des traces dans nos diverses sources (DEYBER, 1981a, p. 32 ; GOUDINEAU, 1990, p. 337 ; 2007d, p. 253 ; LACROIX, 2003, p. 57-58). Il y eut des exceptions : César ménagea les peuples les plus puissants, Eduens et Arvernes, ils avaient pourtant pris la tête de la coalition – mais ils avaient aussi livré *Vercingetorix* -, et procéda à une « *généreuse* » distribution de la citoyenneté romaine aux chefs qui s'étaient distingués « *dans le bon sens* » pendant la guerre ; il avait besoin de regagner la confiance de la classe dirigeante de ces deux grands peuples et de récompenser la fidélité des autres à sa personne, pour rétablir durablement la paix en Gaule (*B.G.*, 7, 90, 1-2 ; 3, 59 ; SUETONE, *Caesar*, 80). Sur ce point, César, loin d'ébranler les fondements de l'ordre établi avant son arrivée, ne fit que renforcer les positions de l'élite dirigeante survivante dans le nouveau système politico-administratif. L'aristocratie n'a rien perdu de son pouvoir sur la terre et les hommes, elle a seulement été amputée de quelques-uns de ses éléments les plus frondeurs.

Il est probable que ce que nous observons là a du s'appliquer à des époques plus anciennes, notamment à la guerre cimbrique-germanique qui a été sûrement responsable de

²⁸⁵ Le caractère affligeant d'une telle attitude a bien été analysé par Goudineau, *op.cit.*, en particulier p.151-160.

bouleversements, de fluctuations de frontières et de nombreuses créations de villes fortifiées dont la toponymie rend compte (LACROIX, 2003, p. 57).

Une question se pose, en effet : la défaite d'*Alesia* et la victoire de César marquent-elles pour autant la fin des **violences** en Gaule (carte 9) (v. *supra*, I, A, 1) et un retour au calme avec l'instauration de la « *Pax romana* »? Après *Alesia*, César avait décidé de ne pas repartir en Cisalpine, mais de passer ses quartiers d'hiver à Bibracte (*B.G.*, 7, 90) chez les Eduens, en disposant ses légions à travers la Gaule : *Labienus* avec deux légions chez les Séquanes, *Caius Antistus Reginus* chez les Ambivarètes, *Titus Sextius* chez les Bituriges, *Caius Caninius Rebilus* chez les Rutènes, chacun avec une légion, *Quintus Tullius Cicéro* et *Fabius Sulpicius* à Châlons-Sur-Saône, chez les Eduens. Hélas pour lui, c'était compter sans « *l'esprit guerrier* » des Gaulois. La répartition des quartiers d'hiver des légions à la fin de l'année -52 constitue le positif des résistances gauloises régionales, qui se poursuivaient ou se préparaient. Les Gaulois se concertèrent pendant la morte saison -52/-51 et paraissent avoir tiré les leçons de l'expérience des deux ou trois années passées. Les actions qui furent arrêtées visèrent à disperser à nouveau les forces romaines comme en -54/-53. Mais César eut connaissance de ces préparatifs dès janvier -51 et adopta une tactique de contre-guérilla nouvelle (*B.G.*, 8, 1) : la « *tactique de la tache d'huile* ». Il occupa successivement le territoire de chaque cité rebelle, et exploita sa soumission pour entreprendre la suivante. Le proconsul fondit d'abord par surprise sur les Bituriges (*B.G.*, 8, 2-3), puis sur les Carnutes (*B.G.*, 8, 4-5), établissant deux légions à *Cenabum* pour y rétablir le calme; les insurgés dispersés, la résistance passa du centre au nord. Les Bellovaques, puis les Atrébates et les Eburons, enfin les Trévires reprirent la lutte, contraignant le généralissime à d'incessantes marches et contre-marches et à de durs combats avant qu'ils ne demandent la paix (*B.G.*, 8, 7, 10 ; 12 ; 16-17 ; 47-48 ; 24-25). A l'exception du pays d'*Ambiorix* qui fit à nouveau l'objet d'un traitement particulièrement rigoureux, preuve s'il en est que son maître ou certains de ses pairs continuait en sous main à agiter le peuple (*B.G.*, 8, 24-25), le temps n'était plus à la répression systématique (*B.G.*, 8, 3, 2). Alors qu'il pensait en avoir terminé, ce furent les Pictons et les peuples de l'Armorique (*B.G.*, 8, 30-32) qu'il fallut combattre avant de se heurter aux Cadurques soulevés par *Drappes* le Sénon et son compagnon d'armes *Lucterios* rescapé d'*Alesia*, César dut venir lui-même réduire *Uxellodunum* (*B.G.*, 8, 34, 37 et s. qq.). L'incendie était-il éteint que l'insurrection se ralluma chez les Trévires et les Atrébates, tel un feu qui couve sous la cendre (*B.G.*, 8, 45, 47).

Ce n'est pas tout : en effet, la poursuite du conflit avec Rome après *Alesia*, loin de faire taire les désaccords internes, se doubla de **nouvelles querelles** entre les cités (*B.G.*, VIII, 4, 2 : Carnutes contre Bituriges ; 6, 2 : Bellovaques contre Suessions ; 26, 31 : Pictons contre la coalition des peuples de l'Ouest à fort noyau carnute), et de violences mercenaires gauloises à l'encontre des populations non combattantes (*B.G.*, VIII, 34, 3)²⁸⁶ qui impuissantes, assistaient au déplacement de la guerre sur leur sol. Au terme de ses opérations, César clôtura son dernier livre sur un succès partiel plus politique que militaire. En effet, le proconsul, dont la charge expirait légalement en -49, dut rentrer en Italie dès -50 pour préparer les élections consulaires en arrêtant son récit de la conquête de manière qu'elle parût achevée quand elle ne l'était pas.

Cela nous est confirmé par deux faits : le premier, par l'intention du Sénat d'envoyer une commission enquêter en Gaule alors que la conquête semblait perdue (SÜETONE, *Div. Iul.*, 24, 3); le second, par la persistance des troubles sur les attaches continentales de

²⁸⁶ Expédition frumentaire de *Lucterios* et de *Drappes* sous *Uxellodunum* assiégée par les Romains.

la Gaule jusqu'en -6, nécessitant l'entretien régulier d'une armée dont les effectifs atteignirent jusqu'à onze légions. Soixante-neuf ans plus tard, l'œuvre pacificatrice et l'organisation des provinces gauloises entreprises par Auguste, n'avaient pas encore eu totalement raison de ces velléités d'indépendance, comme le révèle l'ultime soulèvement de l'aristocratie gauloise contre l'emprise de Rome, en 21 après J-C, sous le règne de Tibère (DEYBER, 1987c, p.181).

L'écrasement de l'insurrection gauloise quasi généralisée à *Alesia* en -52, a donc infléchi le cours de la guerre et permis en droit la soumission de la Gaule à son vainqueur, mais les opérations de pacification ont dû se poursuivre encore pendant près de trois générations avant que la paix en fît sentir ses bienfaits à la fin de la dynastie des empereurs julio-claudiens. Le traitement sélectif des vaincus de -52 a eu ses limites et le coût politique payé par Rome n'a pas été négligeable. Il est vrai qu'à cette époque, on ne se souciait pas d'établir des statistiques et de comparer les profits eus égard aux dépens.

b. ...militaires...

Au plan strictement militaire, les choses vont-elles différemment ? Les ponctions démographiques ont obligatoirement **réduit le potentiel militaire** des Gaulois. Je me demande si l'invasion cimbro-teutonique n'a pas affaibli la Gaule du nord, du Centre-Est et de l'Est au point de l'empêcher de résister à la pression des Suèves et autres Germains une génération après, de même que la reconquête justinienne de l'Afrique du Nord, au VI^e s. ap. J.-C., avait affaibli le pays au point de lui ôter tout moyen de résister à l'invasion arabe un siècle plus tard. Les perturbations nées de la guerre cimbro-teutonique, aggravées des démêlés avec les Germains, ont, je le pense, fortement entamé le potentiel militaire des Gaulois et diminué leur capacité de résistance alors que dans le même temps, les institutions traditionnelles autour de la royauté disparaissaient au profit de régimes concurrents et non stabilisés. Dans ces conditions, il était facile à un envahisseur de s'immiscer dans les affaires des cités en ébullition et de faire son œuvre dissolvante.

Le flou des chiffres, s'il n'autorise pas des séries statistiques dont on pourrait tirer des leçons élargies, pour autant n'interdit pas de tirer quelques enseignements précis. Selon des estimations auxquelles s'est livré Philippe Richardot, certains peuples gaulois auraient perdu entre 20% (Morins) et 98% (Bellovaques) de leurs effectifs militaires entre -58 et -52 ; pour leur part, les Helvètes dont la situation est une des mieux connue, auraient vu s'évanouir 92% de leur potentiel guerrier ce qui est énorme pour l'époque (RICHARDOT, 2006, p. 160, tableau). Quant on sait qu'au-delà de 40% de pertes une armée est détruite, autant dire que les Ambiens avec -50%, les Véliocasses avec -70% n'avaient plus d'armée à opposer à quiconque s'avisait de venir les attaquer. Mais on ne peut pas accorder à ces pourcentages la même valeur que ceux qu'ils revêtraient maintenant.

Quant à la bataille d'*Alesia*, elle a été incontestablement l'aboutissement de **deux conceptions opposées de la guerre**, point particulier que j'ai souligné tout au long de ce travail. Mais, si l'événement a marqué un tournant dans le déroulement du conflit, il en a affecté la stratégie plus que l'aspect tactique. La stratégie indirecte définie avant la « bataille de cavalerie » était la bonne²⁸⁷ et aurait parfaitement réussi, mais les dissensions qui devaient régner au sein de l'état-major de la coalition gauloise durent rapidement avoir raison de l'unité d'action qui avait pu se réaliser pour un temps autour de la personne de *Vercingetorix* (RICHARDOT, 2006, p. 167). Les Eduens se posèrent, après le congrès de

²⁸⁷ C'est la stratégie d'attrition chère aux britanniques, dont le but est de saper progressivement les positions de l'adversaire avant de lui porter le coup fatal (DABIZIES, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 273).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Bibracte (B.G., VII, 63) en alliés aussi indispensables qu'encombrants. La raison profonde du changement de stratégie se trouve sans doute ici. Cela finit par affecter la tactique.

La défense du territoire, sous une forme très mobile, avait montré qu'elle pouvait être efficace si elle était conduite avec habileté et fondée sur une bonne compréhension des capacités des moyens disponibles et des possibilités de l'adversaire. L'existence du corps de bataille de *Vercingetorix* en Gaule centrale privait les forces romaines de leur liberté d'action contre la guérilla gauloise. Au printemps -52, César s'est trouvé contraint de mener une double guerre qui ne semble pas lui avoir laissé d'alternative (B.G., VII, 66, 2). Pour des raisons que nous ne pouvons élucider, on préféra, côté gaulois, la bataille frontale en rase campagne - la « bataille de cavalerie » prélude au siège d'*Alesia* - rapidement suivi d'une guerre de position - le siège proprement dit - qui tourna comme nous le savons au désastre final (DEYBER, 1987b, p. 67, 69, 72 *sqq.*; 1987c, p. 183). Il est tout à fait possible que *Vercingetorix* était pressé par ses alliés les plus en vue d'en finir et rapidement, car, comme je l'ai montré, une guerre de cette ampleur coûtait fort cher et certains financeurs avaient peut-être fixé des limites à l'Arverne qu'ils ne consentaient pas à dépasser au-delà d'un certain montant, et donc d'un certain temps. Il est également possible que la conception traditionnelle de faire la guerre l'emportait au sein de l'état-major de *Vercingetorix*, qui bien qu'ayant des idées novatrices, était peut-être moins libre d'appliquer sa stratégie que César ne l'a laissé entendre à ses lecteurs.

Il n'empêche : « La dissociation préalable de l'ennemi par une menace sur sa ligne de retraite » conçue par *Vercingetorix*, tant au plan stratégique que tactique, était une bonne manœuvre sur lequel Napoléon Ier qui s'en inspira fonda tout son système de guerre (COUTEAU-BÉGARIE, in : MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 342). Pour cette raison, on ne peut absolument pas taxer *Vercingetorix* d'être un incompetent notoire, bien au contraire. Pressé par l'argent, mis sous pression par certains de ses grands alliés au point de river sa lutte armée au seul volet guerrier, il a été poussé à commettre l'irréparable²⁸⁸.

Disposant d'espace et de ressources, **César** conçut pour sa part la campagne d'*Alesia* suivant la « tactique du bouclier et de l'épée ». La préparation du siège fut un modèle d'ordre structurel d'abord, le proconsul sut définir un nouveau cadre d'emploi de ses légions, entraînées à manœuvrer sur les lignes d'investissement - la « petite épée » - en liaison avec les formations de cavalerie - la « grande épée » - (B.G., VII, 79, 2-82 ; 86, 1-3 ; 87, 1-2, 4-5 ; 88, 3-4). La centralisation du commandement ne constitua pas un obstacle pour faire travailler ensemble ses dix à douze légions d'infanterie, ses vingt à vingt-deux cohortes provinciales, ses six à sept mille cavaliers romains, germains et autres *auxilia* gaulois ou étrangers.

Dans le domaine technique, ensuite, il faut souligner la grande influence que le choix des positions des forces et celui du terrain ont eus sur les résultats. Les organisations défensives - circonvallation et contrevallation - combinaient astucieusement obstacles naturels et artificiels avec des centres de résistance - camps et *castella* -. Cela reflète des pratiques éprouvées antérieurement. La bonne économie des forces mit l'armée romaine à l'abri d'une surprise ou d'une pénurie totale.

Enfin la qualité de la défense romaine et l'habileté manœuvrière de César d'une part, les vieux défauts des Gaulois d'autre part, donnèrent au proconsul l'occasion d'isoler l'armée de campagne de *Vercingetorix* et d'annihiler tous ses efforts de percée, sans compter les coups sévères portés à l'armée de secours, battue par l'espace et le temps autant que par les armes.

²⁸⁸ A titre de comparaison, les guérillas tiers-mondistes du XXe s. ont montré rapidement les limites de la lutte armée parce qu'elles s'étaient limitées au strict plan militaire (DABEZIES, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 275).

A l'opposé, **la défense gauloise**, après l'abandon de la guérilla territoriale et l'échec de la bataille rangée, se trouva transcendée par un siège urbain²⁸⁹. On conçut de combiner une grosse unité de résistance - « l'*oppidum* » - avec une armée de manœuvre - « l'armée de secours » -, un peu à la manière d'une enclume et d'un marteau entre lesquels *Vercingetorix* escomptait écraser l'armée romaine. Toutefois, si l'armée gauloise d'*Alesia* s'appuyait sur une position à peu près organisée, il n'en allait pas de même de l'armée de manœuvre qui n'était pas prête à être engagée au moment où s'ouvrit la campagne (DEYBER, 1987b, p. 71 *sqq.*). Amoindrie par cinq semaines de siège et les derniers combats, il ne resta plus aux chefs gaulois de l'armée assiégée d'*Alesia* qu'à livrer *Vercingetorix*, à se rendre et à se soumettre aux exigences du vainqueur (B.G., 7, 89). Le choix fait par *Vercingetorix* dénote une impatience de vaincre à tout prix bien mal récompensée. Il comprit parfaitement avant la lettre le principe « activité-vitesse » cher à Napoléon Ier, mais fit davantage effort sur l'organisation plutôt que sur la manœuvre ce qui le fit échouer (RICHARDOT, 2006, p. 65).

c. ...et démographiques.

La Guerre des Gaules, à l'exemple peut-être de l'invasion cimbriote-germanique – dont on ne peut pas chiffrer les pertes –, a été dans l'immédiat **une catastrophe démographique** pour les Gaulois. Certains peuples - en particulier de l'ouest et du nord jusqu'en -53 - ont payé un lourd tribut humain, sur les champs de bataille bien sûr mais aussi dans des opérations de routine ou de police dans les campagnes, ce à quoi on ne pense généralement pas. Les Helvètes et leurs alliés, au terme de leur migration ratée de -58, ont perdu 70% de leur effectif si l'on tient pour acceptables les chiffres énoncés par César²⁹⁰. La coalition belge de -57 dut aussi enregistrer de très lourdes pertes en vies humaines car elle ne se reconstitua pas pendant les sept années qui suivirent, et on n'en entendit plus jamais parler. Le proconsul fit payer le massacre des commerçants romains de *Cenabum*, en particulier l'assassinat du chevalier *C. Fufius Cita* qui dirigeait l'intendance de son armée (BG, VII, 2-3), en massacrant à son tour les habitants de cette ville (BG, VII, 11, 8), et il laissa faire ses légionnaires à *Avaricum* pour calmer leur exaspération : huit cent âmes seulement sur quarante mille réchappèrent, soit 5% (BG, VII, 28). Je sais que cela va surprendre, mais ce taux de pertes civiles et militaires est proche de celui de certaines guerres contemporaines des années 1990, qui font plus de victimes que les guerres du XVIIe s. au troisième quart du XXe s. (FORTMANN, in MONTBRIAL, KLEIN, 2006, p. 281, tab. 6).

En -52, à *Alesia*, à quel niveau les pertes se sont-elles soldées? César ne le dit pas, mais on relève dans les *Commentaires*, ici et là, des indications qui, si elles ne nous permettent pas d'établir un bilan chiffré précis comme cela est rendu possible pour d'autres batailles (GOUDINEAU, 1990, p. p. 309 à 313), n'en constitue pas moins un faisceau de présomption en faveur d'un constat sévère. J'en ai parlé à différentes reprises dans ce travail et j'y ai encore consacré tout récemment une étude (DEYBER, 2008). Les pertes enregistrées par les Gaulois à *Alesia* ont donc obligatoirement creusé un peu plus le déficit démographique de certaines cités, plus exposées que d'autres depuis six ans. Ce sont essentiellement les forces vives et jeunes de ces cités, en âge de reproduire, qui ont eues à pâtir.

²⁸⁹ Stratégie défensive classique, pratiquée déjà par les Grecs : GARLAN, 1989, p. 103 *sqq.*

²⁹⁰ Deux cent cinquante-huit mille morts et disparus pour un effectif de trois cent soixant-huit mille hommes.

Parmi les estimations les plus prudentes auxquelles les auteurs se sont risqués, il n'a, à mon sens, jamais assez été tenu compte des effets indirects de la guerre, bien supérieurs à ceux évoqués²⁹¹. Beaucoup de ceux qui s'étaient vu amputés de la main à *Uxellodunum* ont du être ultérieurement emportés par la septicémie (BG, VIII, 44, 1-2). Aussi le chiffre d'un million de morts et d'autant de prisonniers avancé par Plutarque (VP, *Caes.*, 15, 5) et de quatre cent mille morts et autant de captifs avancé par *Velleius Paterculus* (HR, II, 47, 1) me paraissent-ils acceptables pour un pays qui comptait selon les estimations extrêmes entre cinq et dix millions d'âmes ; cela représente suivant le cas une moyenne comprise entre 28 % et 14 % de la population. On aurait donc tort de considérer ces pertes comme négligeables, elles durent provoquer pour un temps et dans certaines régions, une dénatalité et un fort ralentissement de l'économie. Certains terroirs dépeuplés ont pu retourner à l'état de nature, jusqu'à une re-colonisation des terres sous l'Empire romain.

Une découverte archéologique majeure, unique et malheureusement insuffisamment exploitée, pourrait nous éclairer sur les pertes au combat. En effet, sur les communes du Cendre et d'Orcet (Auvergne), entre le grand camp de César au pied des pentes de l'*oppidum* de Gergovie et les murs de l'*oppidum* de Gondole dans la vallée de l'Allier, on a mis au jour, lors de fouilles diagnostic de l'INRAP, de grandes fosses contenant des squelettes d'hommes et de chevaux datant du milieu du Ier s. av. J.-C. Nous ne sommes pas encore suffisamment documentés sur ces découvertes mais on ne peut écarter qu'elles soient à mettre au compte d'un épisode secondaire du siège de Gergovie, en particulier celui que rapporte le proconsul à la fin du passage en BG, VII, 40. Le caractère particulièrement meurtrier de cet événement a pu peser dans la décision prise par le généralissime de lever le siège après son échec d'attaque surprise (BG, VII, 45-53; CAILLAT, CABEZUELO, MENIEL, 2003; CABEZUELO, 2006).

d. Les ruines matérielles.

Le contre-coup de la défaite se pose aussi en *termes économiques*. Toutefois c'est à un bilan nuancé qu'on aboutit ici ; j'examine tout d'abord **le point de vue financier**.

Pour les cités qui avaient été à l'instigation du soulèvement de -52 et qui avaient sans doute décidé de partager entre elles les dépenses et profits de la guerre, la défaite d'*Alesia* se solda par **un manque à gagner** qui dut grever durablement leurs finances. En effet, tout l'argent qui avait été investi par *Vercingetorix* (B.G., VII, 4 ; 7, 31 ; 7, 41-42), par les Eduens (B.G., VII, 63) et par bien d'autres encore (B.G., VII, 1) pour financer l'effort de guerre le fut en pure perte. Pour assurer rapidement le paiement de ses troupes en campagne, *Vercingetorix* avait substitué provisoirement à la monnaie d'or défaillante, normalement utilisée par lui jusque là, une monnaie plus ou moins fiduciaire (COLBERT DE BEAULIEU, p. 65-66) dont le principe, sous forme de monnaie de bronze, était connu depuis longtemps de certaines cités grecques en situation de siège (GARLAN, 1989, n° 33, p.59); ceux qui furent soldés avec ces espèces sonnantes et qui recouvrirent la liberté ne purent ensuite sans doute jamais les utiliser !

A ces petits malheurs s'ajouta bien vite un plus grand : celui du **coût financier du tribut annuel** de quarante millions de seterces imposé à la Gaule par César (SUETONE, *Caesar*, 25). Les Arvernes reconnus par Rome parmi les cités « *liberae et immunes* » - libres et exemptes du tribut - et les Eduens reconnus comme « *foederatae* » - fédérés, c'est à dire alliés qui auraient, à une certaine époque, conclu un traité avec Rome -, échappèrent avec treize autres peuples à ce statut de stipendiaire par la volonté politique de César. Mais les autres cités furent astreintes à ce paiement réparti sur l'ensemble de la population. Cet

²⁹¹ Sur ces problèmes, voir Gaston Bouthoul : *Le ph324vième guerre*.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

impôt nouveau s'ajoutant aux taxes lourdes prélevées par les « *principes* », accrut les charges de familles déjà lourdement ponctionnées par l'effort de guerre. Ce fait conjugué aux précédents, explique peut-être ultérieurement le décalage économique observé entre les cités du Centre et celles de la périphérie qui semblent en avoir le plus souffert.

Si les Gaulois avaient selon leur habitude espéré faire du **butin** sur l'armée romaine défaite, c'est l'inverse qui se produisit (PLUTARQUE, *VP*, *César*, 27). Comme les captifs, les produits du pillage étaient vendus aux trafiquants qui se trouvaient dans le sillage des armées et revendus sur les marchés, ce qui contribua sans doute à accélérer les échanges et à diffuser très loin de leur lieu d'origine un grand nombre d'objets de valeur que l'archéologie exhume. Ce butin était ce à quoi un légionnaire qui avait participé au pillage de régions entières de la Gaule pouvait tenir le plus, il excitait les esprits même dans les pires moments (BG, V, 33). Dans cette quincaillerie, il y a les armes ; César avait demandé que celles-ci lui soient livrées (B.G., VII, 89, 3-4). comme il l'avait exigé auparavant d'autres peuples, en d'autres circonstances. Cette nouvelle ponction d'un gros stock de fer s'ajoutait aux autres prélèvements. Elle permettait à l'« *exercitus* » césarien de réparer ses pertes dans ce domaine et elle privait pour un temps l'adversaire de moyens d'agir. Beaucoup de ces armes restèrent sur le champ de bataille, soit parce qu'elles étaient hors de vue, soit parce qu'on décida de ne pas consacrer du temps à leur ramassage, l'urgence se situant ailleurs (DEYBER, 2008).

César tira un immense profit personnel de ses campagnes militaires en Gaule (DION, XL, 43, 3 ; SUÉTONE, *Caesar*, 54, 2), ce qui lui permit d'assurer, non seulement l'entretien de son armée (PLUTARQUE, *VP*, 29, 4) et de récompenser ses alliés gaulois (BG, VIII, 49, 3), mais surtout de financer sa carrière politique à Rome (PLUTARQUE, *VP*, 29, 3) et sa future guerre - la « Guerre Civile » - contre ses concurrents politiques.

La Gaule n'a bien évidemment pas échappée aux **destructions volontaires** qui ponctuent tout conflit quand l'adversaire ne peut pas affronter l'ennemi dans une bataille décisive ou forcer ses villes dans des sièges. C'est une stratégie indirecte qui porte des fruits quand elle est méthodiquement menée. A la fin du -IIe s., les campagnes gauloises ont certainement été dévastées par les Cimbres et les Teutons, tandis que les Gaulois étaient enfermés à l'abri de leurs puissants murs d'*oppida*. Le sort de la Gaule de l'est n'a pas dû être plus enviable entre -70 et -58, pendant que les Suèves s'y installaient à l'appel des Séquanes. Pendant la décennie -50, j'ai montré que les territoires de nombreux peuples étaient sortis saccagés après le passage des armées. Ceux qui virent passer les Romains une fois comme les Nerviens, deux fois comme les Morins et les Carnutes, trois fois comme les Eburons ont du supporter de bien dures privations pendant plusieurs années. Les nombreuses études économiques et de géographie humaine menées à la faveur des colloques de l'AFEAF permettront peut-être un jour de mesurer les effets que ces campagnes militaires ont eues sur les régions rurales, les villes et leurs productions.

Quant les armées des deux camps sillonnaient la Gaule centrale, le mal devait être pis, surtout s'il s'accompagnait de sacs de villes. César pilla-t-il la ville d'*Alesia* et la détruisit-il par les flammes, comme il le fit avec d'autres villes comme *Avaricum* et *Cenabum*? Florus le prétend²⁹² ce que dément formellement l'archéologie qui démontre, au contraire, qu'il n'y eut pas d'hiatus dans l'occupation de l'*oppidum* entre le siège et l'après guerre! Quel intérêt cela eut-il représenté ? Cela eut été du temps perdu, l'armée romaine étant largement gratifiée par ailleurs. En revanche, une petite ville gauloise comme l'*oppidum* de La Cloche aux Pennes Mirabeau (Bouches-du-Rhône), emporté par un assaut pendant le siège de la

²⁹² Sur ce texte et la polémique qu'il a suscitée : Le Gall, 1980, p. 68-72.

ville grecque de Marseille en -49, fut complètement saccagée lors d'un épisode dont le souvenir ne nous a été transmis que grâce à l'archéologie (CHABOT, FEUGÈRE, 1993 ; CHABOT, 2004).

La terre n'en souffrait pas moins alentour des villes assiégées : tout l'arrière pays d'*Alesia* (pour ne prendre qu'un exemple) avait été mis en coupe réglée, par les Gaulois de l'armée de campagne de *Vercingetorix* d'abord, par les Romains ensuite, mais encore par l'armée de secours par suite de l'absence de logistique appropriée. Il n'est pas possible de mesurer actuellement l'ampleur de ces dévastations, que les sciences annexes de l'archéologie permettront peut-être de préciser ultérieurement. En Grèce classique par exemple, de nombreux indices incitent le chercheur à récuser la vision catastrophique des dommages de guerre véhiculés par la plupart des textes, il se peut donc qu'il en ait été de même en Gaule (GARLAN, 1989, p. 97-98). En tout état de cause, la terre constituait bien un but, sinon une cause fondamentale de la guerre en Gaule comme dans toutes les sociétés antiques (pour la Grèce ancienne : GARLAN, 1989, p. 21-40), je l'ai dit (v. I, A, 2, a, i). Les mesures politiques et financières prises par César s'accompagnèrent de redistribution de terres prises à l'ennemi. Marseille, alliée de Rome jusqu'à ce que les choses se gâtent avec la Guerre Civile, et des citoyens romains, n'avaient pas été les seuls à en bénéficier : César en fit profiter aussi des particuliers gaulois qui avait fidèlement servi sa cause.

La guerre eut donc ses **profiteurs** de tout poil (GOUDINEAU, 1990, p. 315, 338-339). On peut penser qu'elle a stimulé aussi certaines productions comme le métal et contribué à développer les transports à longue distance. La mise en valeur économique ne pouvait s'accompagner que d'une reconstruction, mais on ne peut nier que celle-ci fut longue à faire sentir ses effets en dehors des grands axes et des principaux carrefours économiques.

Si l'économie fut très présente dans toutes ces guerres, ce ne fut donc pas toujours comme on l'a écrit. Les armées gauloises en campagne ont agi comme des agents économiques non négligeables. Si nous ne sommes pas documentés sur la question de savoir si elles achetaient une partie de leurs biens de consommation courante – on le sait pour Rome, comme Yann Le Bohec l'a bien montré (LE BOHEC, 2005) –, en revanche nous savons qu'elles s'approprièrent par la force ce qui leur manquait – contributions forcées demandées aux alliés, pillage des biens ennemis –, et mettaient sur le marché le surplus de ce qu'elles avaient volé au vaincu (butin). Nous aimerions bien savoir quels rapports entretenaient l'aristocratie avec les marchands dans la préparation des guerres et la liquidation du fruit des campagnes militaires. Il n'est pas sûr que tout le monde y trouvait son compte, cela devait être fonction de son activité, du parti qu'on avait soutenu et de son périmètre d'exercice, mais nous ne pouvons là-dessus que nous perdre en conjectures.

Si donc la guerre dans l'Antiquité avait des causes économiques et engendrait des effets importants en retour, elle avait aussi des causes psychologiques : produisaient-elles en retour des effets sur les esprits, et si oui, en quoi et comment ?.

e. Les traumatismes moraux.

Ces bouleversements politiques et économiques, ces secousses démographiques eurent-ils un effet **sur les esprits** ? L'historien peut en effet légitimement se poser la question, et se doit de tenter d'y répondre. Assurément peut-on dire si l'on lit le célèbre discours de *Critognatos* retranscrit par César sur les malheurs qui avaient frappé la Gaule à l'époque des Cimbres et des Teutons (BG, VII, 77). Il est certain qu'une partie au moins des membres de l'aristocratie traditionnelle³²⁶ est sortie déconsidérée du conflit contre

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Rome, en particulier tous les boute-feux à qui les événements donnèrent tort. D'autres, au contraire, apparurent confortés dans leur choix et surent en tirer un profit personnel. La classe qui pourrait bien avoir le plus souffert est celle des druides, dont la guerre a peut être accéléré le déclin entamé à partir de la fin du –IIe s., et consommé avec l'effondrement de la civilisation gauloise (DEYBER 1987c, p. 152, 155-156 ; FERDIÈRE, 1989, p. 152 et *sqq.*; BRUNAU, 2006, p. 293 *sqq.*).

Le panthéon guerrier gaulois en souffrit-il ? Des cérémonies d'expiation suivirent-elles ? L'ébranlement consécutif à la conquête favorisa-t-il l'assimilation religieuse ? On le devine à travers tous les témoignages qui nous sont parvenus. Sans doute à partir du tournant du milieu du –Ier s., lentement mais sûrement une nouvelle société s'est constituée. En cela, la bataille d'*Alesia* a marqué un tournant majeur de l'évolution de la Gaule, elle a été décisive pour notre Histoire.

S'il en a été ainsi, les conflits précédents ont dû provoquer les premières transformations dans la société gauloise et dans les techniques, choses que nous mesurons mal. L'analyse du comportement guerrier est incontestablement un bon critère de différenciation entre peuples plus ou moins civilisés. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le tableau faussement objectif que nous ont légués les historiens gréco-romains des armées gauloises par rapport à celles de la Grèce et de Rome n'avaient pour but que de mieux exalter, par des comparaisons implicites, la rigueur, la méthode et l'efficacité des phalanges grecques et des légions romaines. En fait, il n'existait que quelques différences entre peuples dans leurs équipements.

En faisant des emprunts à la Gaule, en s'appropriant ce qu'il y avait de meilleur dans plusieurs de ses régions, Rome a perpétué un certain nombre de traditions gauloises qui, autrement, auraient à jamais disparu de la scène de l'Histoire.

B). Peut-on identifier des constantes, des disparitions et des innovations dans l'art de la guerre à la Tène D ?

Il est intéressant pour un militaire de se poser *in fine* la question de savoir si les Gaulois de La Tène D connaissaient tout ou partie des grands principes de la guerre et des paramètres de la manœuvre qui sont enseignés dans les écoles militaires des grandes nations contemporaines, et, dans l'affirmative, comment ils les appliquaient au terrain.

Dans cette approche prudente, l'erreur à ne pas commettre serait de considérer la Gaule de la Tène finissante comme un tout, un pays unifié où les chefs des cités qui décidaient de la paix et de la guerre agissaient uniformément et selon les mêmes ressorts²⁹³. Christian Goudineau a fort bien montré qu'il n'en était rien et que les *civitates* gauloises étaient plus proches des États féodaux que d'un empire unifié (GOUDINEAU, 1990, 2001). Cela peut surprendre, mais il n'en demeure pas moins vrai que pris séparément ou collectivement, les différents peuples de la Gaule qui ont laissé leur marque sur les champs de bataille de la fin de l'âge du Fer récent connaissaient, tout au moins empiriquement, ces lois et règles de la guerre ; en revanche, en les mettant en application, ils obtinrent des résultats contrastés. C'est ce que je vais m'employer à montrer maintenant dans cette conclusion, à partir des données textuelles du *Bellum Gallicum*²⁹⁴.

1. Les grands principes de la guerre.

Vaste débat que celui qui agite les militaires et les historiens autour de la question de savoir si la guerre est régie par des lois spécifiques. Depuis les théoriciens chinois Sun Tseu - -Ve s. - et Sun Bin - -IVe s. -, un certain nombre d'écrivains militaires ont produit des œuvres sur la guerre, la « Science de la guerre » ou « L'art de la guerre » dont on trouve de bonnes présentations de ces auteurs et de leur pensée dans l'ouvrage récent de MONTBRIAL et KLEIN paru en 2006. S'ils admettent l'existence de principes et de procédés, ils sont partagés sur leur nombre, la définition qu'il convient de leur donner, la valeur à leur accorder et partant, sur la manière de les appliquer. Quelques-uns sont des « praticiens », mais rarement. Ils ont longuement débattu du sujet, partant du fait que « *Ces constantes qui n'apportent pas à coup sûr la victoire, mais qui apportent à coup sûr la défaite si elles sont négligées* », ne peuvent être éludées. Les bons chefs de guerre dans l'histoire n'ont été, sans doute pas tant ceux qui ont raisonné le plus sur ces principes que ceux qui en connaissaient l'existence, et surtout qui les appliquaient correctement et à bon escient (MARIOTTI, 1989, p. 35-36).

Qu'on en juge : les Britanniques énumèrent dix principes, les Américains et les Russes neuf, les Français trois (CARON, in MONTBRIAL, KLEIN, p. 422, 427-428). Sans entrer dans un débat académique dont ce n'est ni le lieu ni le moment, j'ai regroupé les sept principes les plus communément admis dans ces quatre armées et qui me semblaient être très proches de ce que les textes relatifs aux Gaulois nous apprennent. Ils sont interdépendants et découlent les uns des autres.

a. Les trois « hyper-principes ».

Il y a trois hyper-principes qui sont admis par les multiples écoles de pensée. Les faits parlent d'eux-mêmes.

i. L'économie des forces ou bonne gestion des moyens.

²⁹³ Philippe Richardot (RICHARDOT, 2006) et d'autres avant lui ont achoppé sur cet écueil, ce qui retire beaucoup d'intérêt à leurs analyses, dont certaines sont pourtant pertinentes.

²⁹⁴ Il n'est pas possible d'utiliser les données antérieures, touchant aux guerres cimbriques et aux Suèves, car elles sont trop rares et imprécises pour en tirer une utilisation « militaire ».

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Principe d'essence supérieure, c'est l'art de gérer ses moyens de telle façon qu'ils permettent d'être le plus fort là où l'on pense devoir avoir à faire effort, tout en s'assurant la possibilité d'agir ou réagir dans une direction ou face à une direction jugée secondaire au premier abord.

Je pense qu'*Ambiorix* et *Vercingetorix*, les deux meilleurs chefs de guerre qu'ait connus la Guerre des Gaules, certes avec des moyens et des objectifs très différents, en avaient eu l'intuition et maîtrisaient assez bien leur sujet : le premier faisait une bonne répartition de ses moyens et prit des risques calculés, ce qui lui permit en -54 de détruire avec succès la légion de *Sabinus* et de *Cotta* ; le second chassa en -52 César de Gergovie, non sans lui avoir auparavant infligé de lourdes pertes (DEYBER, 2002, p. 265). Mais *Vercingetorix* ne disposa pas toujours de la liberté d'action nécessaire pour réaliser ses vues.

ii. La liberté d'action.

Principe tout aussi absolu, c'est comme le dit Xénophon « *l'art de garder sa liberté* », ou si l'on préfère, « *c'est ce qui permet de conduire les opérations en demeurant protégé des entreprises adverses* » (Général Gambiez). Les Gaulois ont été un peu moins bons dans ce domaine.

Les Helvètes, en -58, n'avaient plus aucune liberté d'action quelques semaines seulement après avoir quitté leur territoire et une fois parvenus sur la Saône ; ils avaient consommé toutes leurs réserves alimentaires en chemin, et ne dépendaient plus que des ressources des Eduens qui n'étaient absolument pas disposés à partager avec eux. Les préparatifs réalisés depuis deux ans avaient été insuffisants, les chefs n'avaient pas anticipé les difficultés qui étaient pourtant prévisibles.

En -54/3, *Ambiorix* mena exclusivement une guerre défensive sur son territoire, ne pouvant s'en extraire pour des raisons politiques et logistiques. En -52, *Vercingetorix* fit un peu mieux mais son rayon d'action n'était guère très étendu et il ne dépassa jamais la Gaule centrale. En outre, à *Avaricum*, il vit sa liberté limitée par César, et après la bataille de cavalerie, une fois replié sur *Alesia*, il n'eut plus du tout de marge de manœuvre faute d'avoir été en état de gérer des contraires. Plus grave, il n'a jamais eu la liberté d'action dont on l'a gratifié à tort au sein de son grand état-major, jusqu'au jour où celui-ci n'en pouvant plus, a décidé de le relever de ses fonctions et de le livrer à César.

Les peuples de l'Océan en revanche, jusqu'à leur défaite navale en -56, parvinrent à se défendre et à priver César en -55/4 de la flotte qu'il convoitait de réquisitionner pour conduire ses expéditions en Bretagne insulaire.

Comme on, peut le voir, la situation est très contrastée selon les lieux, les années et les acteurs en présence, et cela n'a pas empêché les meilleurs de se faire surprendre.

iii. La surprise et son corollaire, la sûreté.

« *Là où il n'y a pas de sûreté stratégique, il y a surprise stratégique* » disait le maréchal Foch. Les Gaulois réussirent en effet, dans l'hiver -53/-52, à prendre un ensemble de mesures susceptibles de permettre la préparation et la conduite des opérations en demeurant protégés contre les entreprises romaines, puisque l'insurrection quasi généralisée de la Gaule à la fin de l'hiver -53/2 et au début du printemps -52 prit César totalement au dépourvu. Le proconsul fut alors privé pour un temps de sa liberté d'action par la surprise, la vitesse, l'initiative et l'esprit offensif que les Gaulois manifestèrent.

L'essai ne fut cependant pas transformé par les Gaulois, comme la suite des événements après Gergovie l'a montré. En effet, les Bituriges Cubi et *Vercingetorix* ont été surpris par le siège que César mit d'abord devant *Avaricum* puis devant *Alesia*. À Bourges l'Arverne ne put rien faire pour ses alliés Bituriges. S'agissant d'*Alesia*, s'il avait prévu tout ce qui allait se passer, il aurait agi de manière que l'armée de secours fut

immédiatement prête à intervenir une fois lui solidement installé dans l'*oppidum* alisien.

b. Les quatre principes « secondaires ».

Ces principes procèdent des premiers, c'est la raison pour laquelle on les appelle « secondaires ».

i. La concentration des efforts.

Parfois considéré par certaines écoles comme un hyper-principe, ce principe implique une forte volonté, qui elle-même dépend, d'une part du niveau et de la qualité des forces morales de la troupe et des arrières, d'autre part de l'unité d'action. La mission contient un axe d'effort, une direction avec un point à atteindre et une action principale.

Vercingetorix s'y est, le seul, incontestablement employé. Il obtint un certain succès en dépit des nombreux obstacles qu'il eut à surmonter. Je pense qu'il dut se mettre au travail avant l'année -53, car cela prend du temps et nécessite de dépenser beaucoup d'énergie (DEYBER, 2002, p. 261 *sqq.*) ; il n'y a, à ma connaissance, pas d'autre exemple historiquement connu (DEYBER, 1987b ; à paraître b).

ii. L'unité d'action ou de commandement.

En -54, *Ambiorix* parvint à se débarrasser du co-régent des Eburons *Catuvolcos* pour conduire seul sa guerre contre les Romains, et, en -52, *Vercingetorix* réalisa par deux fois cette unité d'action sous son commandement (DEYBER, 2002, p. 260-261). Mais cette situation ne dura pas, sans doute en raison des intérêts qui liaient *Vercingetorix* à ses grands alliés, et, en particulier à ses financeurs. De plus, il ne faisait pas l'unanimité au sein de son conseil de guerre, dont certains des membres n'ont jamais été totalement acquis à sa cause comme je l'ai montré.

A contrario, les Belges pourtant puissants furent incapables d'atteindre ce niveau, et leurs coalitions régionales de -57 à -51 ne furent jamais placées sous un commandement unifié, ce qui nuit incontestablement à toutes leurs entreprises.

iii. Les forces morales.

J'ai insisté sur cet aspect des choses, généralement méconnu du profane (v. II, C et ci-dessus, B, e). *Ambiorix* et *Vercingetorix* avaient tous les deux une trempe de fer et ils parvinrent à mobiliser derrière eux de nombreuses énergies, sans pour autant parvenir à bout de certaines résistances ; César leur rendit à plusieurs occasions un hommage appuyé auquel plus d'un qui avait servi sous leur autorité a dû être sensible (DEYBER, 2002, p. 263-264).

On peut penser qu'ils n'étaient pas les seuls : César ne manque jamais de le souligner quand il est présence d'un individu même modeste qui force son admiration ou celle de ses troupes, comme ce fut le cas en -52 à *Avaricum*.

iv. Le renseignement.

Les Gaulois maîtrisaient assez bien ce principe, même s'il a fonctionné dans les deux sens (v. *supra*, III, C, 5 : Renseignement et déception). Cela a très bien fonctionné dans l'hiver -53/-52. Ce principe permet de préciser la nature du risque ou du danger, et de voir venir.

Pourtant en -51, renfermé dans *Uxellodunum* et coupé de ses sources de renseignement, *Drappes* et *Lucterios* ne virent pas venir César au secours de *Caninius*. Or *Lucterios* était un vétéran de la campagne de -52 et un des rescapés d'*Alesia* où il avait servi dans l'armée de *Vercingetorix*. Il semble qu'il n'ait pas tiré tous les enseignements de cette campagne alisienne, mais peut-être n'occupait-il pas une place suffisamment en vue au sein du grand état-major pour lui permettre d'observer la manière dont le commandement était exercé par les grands³³⁰ chefs. Par ailleurs, et comme *Vercingetorix*,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

il eut aussi à faire face à des oppositions internes comme je l'ai montré. Dans ces conditions la réussite de son entreprise était compromise ; on connaît la suite.

2. Les deux paramètres de la manœuvre.

Ces éléments qui découlent des principes précédents déterminent le succès d'un manœuvre. A cette époque, le succès de la manœuvre résidait déjà dans le « choc » et dans la « mobilité ».

a. La puissance de « choc ».

Les Helvètes, les Suèves et les Belges en étaient des adeptes. Si cela réussissait entre Gaulois, ou entre Gaulois et Germains, par contre cela ne réussissait plus contre les légions romaines. En -54, une fois qu'*Ambiorix* a frappé, il ne s'arrête pas et va jusqu'à l'extermination complète de la légion de *Sabinus* et de *Cotta*. Je pense qu'il avait assimilé ce principe.

A contrario, dans les situations d'insuccès comme en -58 à la bataille de Bibracte, l'absence de réserves est toujours à l'origine de l'échec des Gaulois. S'ils avaient disposé de ces réserves, le sort des armes aurait pu être totalement autre. Ce n'était pourtant qu'affaire de tactique et d'organisation, les moyens ne manquaient pas, mais cela ne leur venait pas à l'esprit.

b. La « mobilité ».

Depuis le -IV^e s. au moins si ce n'est plus, les Gaulois excellaient dans cet art où ils parvenaient à obtenir plusieurs effets qui conjugués, aboutissaient tous à affaiblir la puissance de leurs ennemis. Les coups portés étaient obtenus en se concentrant et en se dispersant aussi vite, en allant chercher et surprendre l'ennemi là où il était et en lui échappant pour revenir ensuite. La Guerre des Gaules fourmille d'exemples qui vont à l'appui de cette bonne pratique.

Assurément des peuples comme les Atrébates, Atuatuques, Bellovaques, Eburons, Ménapes, Morins, Nerviens, Viromandues chez les Belges, les Séquanes et Trévires en Gaule de l'est, les Bituriges et Carnutes en Gaule du centre, les Cadurques, Nitiobroges, Tarusates et Vocates en Gaule aquitaine, possédaient des dons incontestables pour ce genre de guerre quand elle se déroulait en forêt (DEYBER, 1987c, cartes 3, 6, 7, 8) ; les Arvernes, Bituriges, Eduens, Parisiens et Senones, avaient quant à eux des talents pour la guérilla en zone rurale (DEYBER, 1987c, cartes 4, 7, 8) ; dans d'autres régions au relief découpé, les mêmes stratégies de style indirect et les mêmes tactiques mobiles d'usure étaient employées : on trouve ainsi au nord-ouest les peuples de l'Océan, des Ménapes au nord aux Namnètes au sud en passant par les célèbres Vénètes, et, au sud-est, les petits peuples alpins (DEYBER, 1987c, cartes 6, 8).

3. Les lacunes du système.

Excepté les deux cas d'*Ambiorix* et de *Vercingetorix* cités plus haut, le manque d'unité de pensée et d'action a sans doute été une des tares permanente du système de guerre gaulois. Mais il ne pouvait pas en être autrement, compte tenu de l'organisation politique et territoriale de l'époque, et de l'état mental des individus. En effet, et la plupart des auteurs contemporains l'oublent, si les Gaulois étaient des gens physiquement comme nous, ils étaient socialement très différents et mentalement fort éloignés. Chaque peuple menait sa guerre pour son propre compte, sans considération des voisins. Beaucoup d'initiatives étaient³³¹ le fait des élites gauloises, non de la masse

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

du peuple qui suivait peu ou prou celles-ci. Les alliances n'étaient que de circonstance, n'excluant pas les divisions internes, et comme l'a fort bien souligné Christian Goudineau, si tant est que les Gaulois coalisés aient en -52 gagné la guerre contre César, ils seraient retournés chacun à leurs affaires après la victoire, laissant libre cours à leurs différences, jusqu'à ce que se représente une nouvelle armée romaine... Il est une vérité de tous les temps qu'on ne puisse pas attendre des gens ce qu'ils ne peuvent pas produire.

Si Rome avait été battue, encore que cela n'aurait pu durer qu'un temps car le Sénat avait de la constance dans sa politique étrangère, les profondes mutations et le développement rapide du monde celtique intervenus depuis La Tène D1 se seraient poursuivis, sans que nous puissions exactement savoir où cela aurait mené. Sans doute l'intégration politique et juridique imposée par les armes ne se serait pas faite, encore que la structuration des *civitates* entamée depuis le -IV^e s. se serait-elle poursuivie. Peut-être y aurait-il eu un renforcement des emprunts et des influences réciproques entre le monde méditerranéen et la Gaule? Cela relève du domaine du possible (HASELGROVE, 2008).

C). Emprunts effectués et influences produites parmi les civilisations environnantes.

L'analyse du comportement guerrier est incontestablement un bon critère de différenciation entre peuples plus ou moins civilisés. Les emprunts guerriers faits par un adversaire à son ennemi sont de tous les lieux et de toutes les époques. Dans la seconde moitié du XIX^e s. par exemple, les Chinois, les Vietnamiens, les Indiens, les Egyptiens avaient fait appel à des instructeurs qui connaissaient les méthodes européennes : ils abandonnèrent – partiellement - le système des « petites guerres » et adoptèrent, comme ils purent, le système des guerres régulières (CALLWELL, 1896, p. 11, 20). Les Gaulois ont eu le même réflexe.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le tableau faussement objectif que nous ont légués les historiens gréco-latins des armées gauloises par rapport à celles de la Grèce et de Rome n'avaient pour but que de mieux exalter, par des comparaisons implicites, la rigueur, la méthode et l'efficacité des armées grecques et romaines. En fait, il n'existait que quelques différences entre ces grands peuples dans la composition et l'usage qu'ils faisaient de leurs équipements. En procédant à des emprunts à un peuple vaincu, le vainqueur ne lui rendait-il pas un hommage appuyé? En d'autres termes, la capacité de prendre à l'ennemi ce qui faisait sa force momentanée et de le valoriser, ne constituait-il pas un éclatant témoignage de la valeur de cet ennemi? Il nous faut donc tenter de voir ce que les uns ont emprunté aux autres.

C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre car nos sources ne nous permettent pas d'appréhender avec exactitude tous les événements qui ont contribué à effectuer un emprunt dans tel domaine organisationnel, tactique ou technique précis. Ce qui en revanche est assuré, c'est que d'un point de vue des emprunts extérieurs, la société gauloise de La Tène finissante a fait preuve de beaucoup de perméabilité sélective face à nombre des innovations auxquelles elle se trouvait confrontée²⁹⁵. Pourquoi ?

²⁹⁵ La société indigène africaine s'est trouvée placée dans la même position vis à vis de Rome : c'est toute la thèse de Marcel Bénabou (BÉNABOU, 2003, p. 19).

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Nous avons vu dans ma triple étude que cette perméabilité, selon la nature des choses concernées, reposait sur des fondements différents et qu'elle s'était traduite dans les faits avec plus ou moins de bonheur selon les circonstances. En revanche, on se perd en conjectures pour comprendre pour quelles raisons précises cette société est restée totalement imperméable à d'autres influences.

1. Les Grecs et les Carthaginois.

Les Gaulois étaient depuis le -VIIe s./-VIe s. au moins en contact **avec le monde grec**. Les échanges commerciaux et intellectuels du début se sont doublés à partir des -IVE s./-IIIe s. d'accords militaires, par lesquels les premiers envoyaient des mercenaires aux seconds, dont certains revenaient ensuite vivre au pays (BRUNAU 2006b). Cela a pris pour un temps une tournure conflictuelle, dont le point d'orgue a été au début du -IIIe s. l'« affaire Brennos » et le sac de Delphes, ce qui n'a pas empêché des accords, des alliances, voire une politique d'assimilation pour ceux qui obtenaient l'autorisation de s'installer sur les terres qui leur étaient de temps à autre proposées en gage de paiement par leurs employeurs. Il est très possible que les Gaulois aient emprunté à leurs donneurs d'ordre du moment, certains détails de leur organisation politique, « *la cité – polis-, forme étrangère aux Barbares* » (DELAU, 2000, p. 777) et certaines de ses institutions comme les « sénateurs » des peuples de l'Ouest et du Nord dont j'ai parlé.

De même des Gaulois ont participé aux guerres intestines grecques et notamment au conflit qui opposa Sparte à Athènes de -404 à -371, et pendant les quelques années qui suivirent²⁹⁶. Amenés à combattre parmi des Grecs contre d'autres Grecs, il se peut qu'ils aient été précocement impressionnés par l'organisation militaire de ces cités grecques, et tout particulièrement par leur formation en phalange qu'adoptèrent les Helvètes et les Suèves. Le texte de César nous restituant certains des épisodes de la bataille de Bibracte, en -58, ne nous permet pas de trancher entre la phalange « hoplitique » qui existait depuis la fin du -VIIIe s., la phalange « oblique » connue au début du -IVE s. et qui est une évolution de la première²⁹⁷, enfin la phalange « macédonienne » qui est l'œuvre de Philippe II, au milieu du -IVE s. Il s'ensuit que tout l'armement lourd des unités gauloises d'infanterie mis progressivement au point à partir de la fin du Hallstatt D2/3, et qui s'épanouit à La Tène C dans les panoplies découvertes à Gournay-sur-Aronde et à Ribemont-sur-Ancre pour se diversifier au cours de La Tène D, tire peut-être son origine de cette lointaine époque.

Dans le sens inverse, les Gaulois se sont fait apprécier par leurs employeurs siciliens et lacédémoniens pour leurs qualités manœuvrières dans des guerres de style indirect. C'est peut-être à cette occasion qu'ils se firent remarquer par **les Carthaginois** qui luttaient contre les tyrans de Syracuse. Cette réputation leur survécut au point qu'au siècle suivant, Hannibal recruta pour les besoins de sa propre armée des mercenaires gaulois, pendant sa traversée de la Gaule méridionale en direction de l'Italie. Il est en revanche difficile de dire ce que les Carthaginois ont légué aux Gaulois, sachant que ceux-là combattaient à l'image de leurs ennemis de toujours en Méditerranée occidentale, les Grecs.

2. Les Romains et les Ibères.

²⁹⁶ Des mercenaires celtiques montés figurent au siège de Corinthe, dans le camp des Lacédémoniens, en -369 (XÉNOPHON, *Helléniques*, VII, 1, 21).

²⁹⁷ La tactique des Boïens et des Tulinges qui consista à prendre les légions romaines de flanc et à les envelopper (BG, I, XXV), me suggère ce deuxième type de phalange, au moins pour ces deux peuples (DELAU, p 490).

Les Celtes ont fait à **Rome** plusieurs legs, que ce soit dans le domaine de la tenue, de l'armement, de l'architecture militaire, de la tactique et de l'organisation des forces. **Dans le domaine du costume de guerre et de l'armement**, ils lui ont transmis les braies et les saies (LACROIX, 2003, p. 62-63), la cotte de mailles en fer (LACROIX, 2003, p. 66 ; FEUGÈRE 1996a, p. 118), le « *scutum* » en bois renforcé de pièces métalliques (FEUGÈRE 1996a, p. 119), le casque en fer à couvre-nuque rapporté de type Port, prototype du casque romain de type Weisenau (FEUGÈRE 1996a, p. 120-121), le « *gladius hispanienses* » utilisé de part et d'autre des Pyrénées et ses dérivés (LACROIX, 2003, p. 71 ; FEUGÈRE 1996a, p. 126), la longue « *spatha* » de cavalerie (FEUGÈRE 1996a, p. 128), la lance (LACROIX, 2003, p. 72 ; FEUGÈRE 1996a, p. 129), enfin le javelot appelé « *gaesum* » (LACROIX, 2003, p. 74). En quelque sorte, les Gaulois ont été d'excellents concepteurs des armes que les Romains ont porté à leur perfection grâce à l'usage qu'ils en virent faire sur les champs de bataille.

En architecture militaire, ils transmirent à Rome les techniques de mur en terre avec coffrage et poutraison en bois imitées du *murus gallicus*, qui fortifièrent les premiers camps du Rhin (REDDÉ, 1996b, p. 98, fig. 4, 6, 7).

Dans le domaine de la tactique, les Gaulois ont appris à Rome l'emploi massif des archers (TASSAUX, 1996, p. 149), après avoir été dans un premier temps victime des traits des vélites, à La Tène B2 et C, sur les théâtres d'opérations d'Italie et d'Asie-Mineure ; ils lui ont aussi enseignée l'utilisation des chars de guerre dont les noms « *carpentum*, *essedum* », et « *reda* », sont passés dans la langue latine (LACROIX, 2003, p. 186 – 187), les **techniques éprouvées du combat de cavalerie** (TASSAUX, 1996, p. 147-150) et **du corps à corps à l'arme blanche** qu'on trouve perpétué chez les gladiateurs appelés « *Trinci* » qui combattaient dans l'arène « à la gauloise » en coupant la tête de leur adversaire terrassé - du celtique **trincare*, « couper [la tête] » : PIGANOL, 1920; LACROIX, 2003, p. 219 – 220 -. Le service du vainqueur s'est poursuivi sans grands changements jusque sous les Flaviens (FEUGÈRE 1996a, p. 165 *sqq.*), où la participation des élites gauloises aux entreprises militaires de Rome ne s'est alors plus distinguée des celles des autres régions de l'*Imperium romanum* (TASSAUX, 1996, p. 153).

Dans le domaine de l'organisation des forces et de l'articulation des unités, je ne partage pas tout à fait l'opinion de Jacques Lacroix selon laquelle Rome n'aurait pas fait d'emprunt à la Gaule. Son motif est qu'elle n'en aurait pas eu besoin, étant largement gratifiée par ailleurs par son organisation légionnaire (LACROIX, 2003, p. 191-192). Je pense au contraire que la lourde logistique des armées gauloises du Centre et de l'Est a été mise à profit pour assurer le ravitaillement des troupes de l'armée romaine du Rhin (REDDÉ, 1996b, p. 98). Les trains d'équipage qui existaient, sur des charrois ou à dos de bêtes de somme, ont au contraire connu de nouveaux développements, selon la conception romaine de la chaîne logistique cette fois-ci, et pour le plus grand bénéfice économique des régions gauloises traversées par cette chaîne.

Les Ibères et les Gaulois ont été très interactifs si l'on en juge par l'armement. Des **épées** à antennes de type languedocien et aquitain se retrouvent dans la région du Haut-Tage/Haut-Jalon à partir du début du –Ve s. (ALVARADO, 1994, p. 400, fig. 6). Au milieu du siècle suivant, apparaissent des épées laténiennes dans certains cimetières de la Meseta orientale et dans le Haut-Douro ; ce mouvement connaît son développement maximum au –IIIe s. (ALVARADO, 1994, p. 402, 404 ; fig. 7C, 9E). Le long **bouclier** gaulois ovale s'implante également sur la Meseta à partir du –IIIe s., où il reste en usage pendant tout le –IIe s., jusqu'à la conquête romaine (ALVARADO, 1994, p. 406, 410 ; fig. 10A et E). Par ailleurs, des relations³³⁴ directes sont nouées entre le nord-est de

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

la péninsule ibérique, en particulier avec la Catalogne, à partir de la fin du –III^e s., avec des épées, des **casques** et des umbos de boucliers ovaux (SANMARTI, 1994, p. 336-342, fig. 2-8). Il me semble enfin tout à fait possible que les **trompes de guerre** à pavillon en forme de tête de carnassier la gueule ouverte, et les **enseignes militaires au sanglier** des Celtibères aient été inspirées de celles de la Gaule indépendante (ALVARADO, 1994, p. 411-412 ; fig. 12-5).

Dans le sens inverse, les Ibères ont appris aux Gaulois d'Aquitaine certaines **tactiques** employées par les Romains à l'époque de la guerre contre *Sertorius*. Il est possible qu'il y ait eu bien d'autres emprunts des deux côtés de la chaîne pyrénéenne, car elle ne fut jamais une frontière totalement imperméable. Les échanges entre la Catalogne, le Roussillon et le Languedoc étaient nombreux depuis le premier âge du Fer, il conviendrait d'accorder plus d'attention aux problèmes de la guerre entre ces deux versants des Pyrénées (BUXÓI, PONS, 2000)²⁹⁸.

3. Les Germains et les Bretons.

J'ai amplement démontré les nombreux **points de convergence** qui existaient au plan de la guerre²⁹⁹ entre la Gaule et les régions limitrophes du Rhin, d'une part, la Gaule et le sud de la Bretagne insulaire, d'autre part, sans qu'il soit besoin d'y insister.

C'est pour cette raison que je m'accorde avec tous ceux qui pensent que les Germains des textes latins du milieu du –I^{er} s., sont en fait les représentants des dernières vagues celtiques qui refluent sous la pression des vrais « Germains », qui partant des rives de la Baltique selon un mouvement nord-sud et non est-ouest ne ganent les rives du Rhin que sous l'Empire romain. Mais c'est une toute autre histoire que celle-là.

²⁹⁸ Ce colloque de l'A.F.E.A.F. n'accorde pas beaucoup de place au sujet en dehors de la présentation de quatre *oppida*.

²⁹⁹ Que ce soit au plan de la civilisation matérielle, de la stratégie, de la tactique et du combat, qu'au plan des principes de la guerre et des paramètres de la manœuvre, ce qui dénote une forte proximité mentale.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

ANNEXES

GLOSSAIRE

VOCABULAIRE MILITAIRE ET ARCHÉOLOGIQUE

Classement par ordre alphabétique. Ces quelques termes essentiels qu'on ne trouve pas en dehors d'ouvrages spécialisés sont signalés dans le texte immédiatement à droite de la casse par un signe *.

A

Action. – Il y a deux types d'actions, offensives* et défensives*, connues et pratiquées par les Gaulois.

Actions offensives. – On compte parmi elles la marche en avant ou marche à l'ennemi, les attaques avec effet direct (reconnaissance, neutralisation, destruction, etc....) ou indirect sur l'ennemi (recueil, surveillance, appui, soutien, couverture, liaisons, etc....).

Actions défensives. – On y distingue les manœuvres retardatrices avec effet direct (Harcèlement, coup d'arrêt, contre-attaque, etc....) ou indirect sur l'ennemi (recueil, surveillance, couverture, etc....) et les manœuvres d'arrêt avec effet direct (surveillance d'un intervalle, liaison, couverture) ou indirect sur l'ennemi (Surveillance d'un obstacle, tenir un point, contrôler une zone).

Appui. - L'appui consiste à apporter une aide à une unité amie, spontanément ou sur ordre, le plus souvent par la fourniture de tirs. Les lanceurs de traits (archers, frondeurs, lanceurs de javelots) ont vocation à remplir cette mission.

Attaque. - L'attaque consiste à agir offensivement par la combinaison du tir et du mouvement, dans le but :

- soit de détruire un ennemi déterminé,
- soit de chasser un ennemi des zones* ou des territoires qu'il occupe en lui infligeant un maximum de pertes.

Attaque surprise s'emploie concurremment avec celle d'attaque de vive force contre une place, un camp, un poste mal défendu et mal gardé. Le procédé allie discrétion, rapidité et brutalité. La cavalerie est l'arme qui convient le mieux aux surprises. Les exemples concernent exclusivement les Belges dans *BG*.

B

Base (- d'opération, - logistique). - La base d'opération est la région d'où une armée tire ses ressources humaines, matérielles et morales. C'est en général le territoire d'origine de cette armée et principalement sa capitale mais cela peut-être aussi celui des alliés si l'armée en campagne est éloignée de son territoire d'origine. Par exemple, en -52, *Vercingetorix* s'est appuyé sur les Bituriges Cubi dans sa campagne d'*Avaricum*, et directement sur les Eduens et les Mandubiens dans sa campagne d'*Alesia*.

Bataille. - La bataille est constituée par la rencontre des gros des forces adverses qui s'opposent par les armes. C'est l'aboutissement et le point d'orgue d'une campagne militaire. Elle est caractérisée par l'unité de lieu, de temps et d'action. C'est ainsi qu'on parle de la bataille d'Orange, du *Sabis*, d'*Alesia*, etc....

C

Champ de bataille. - C'est le terrain qui est le théâtre du choc de deux armées. Il peut avoir été préparé avant l'affrontement par l'un ou l'autre des deux adversaires qui y a réalisé des travaux d'aménagement (terrassements, palissades) comme à Gergovie ou à *Alesia*.

Combat. - Le terme combat est réservé aux actions locales auxquelles ne prennent directement part que des éléments particuliers des forces adverses (combat d'avant-garde, combat d'arrière garde, etc....). C'est dans ce sens, par exemple, qu'on dit que la cavalerie gauloise de *Vercingetorix* « livre un combat » contre la cavalerie germaine de César, tandis que les deux armées « livrent une bataille » à Gergovie et à *Alesia*. La bataille livrée par une armée contre une autre est la somme des combats* livrés par les éléments constitutifs de cette armée. Une des variantes est matérialisée par le combat mobile d'usure, pratiqué dans la défensive.

Combat de nuit. - Il présente des caractères spéciaux dus en grande partie à l'obscurité qui influe fortement sur la direction du combat et la valeur des tirs et du corps à corps. Des précautions sont nécessaires concernant notamment :

- la reconnaissance préalable des lieux,
- un bon niveau d'entraînement,
- un choix intelligent des itinéraires à suivre pour aller sur l'objectif, en utilisant des guides sûrs pour éviter toute erreur de direction,
- un respect des horaires pour bien faire concorder tous les mouvements et surprendre l'ennemi un peu avant le lever du jour, de manière que, si la surprise réussit, on puisse y voir clair pour exploiter les résultats acquis,
- l'emploi de formations denses, afin de maintenir les hommes sous le commandement de leurs chefs,
- un déplacement dans le silence absolu pour ne pas éveiller l'attention de l'adversaire et perdre l'effet de surprise escompté,
- une attaque à l'heure fixée, toutes forces réunies.

La Guerre des Gaules en fournit de nombreux exemples dans les deux camps.

Contre-attaque. - Le terme recouvre une réaction offensive dans le but :

- soit de détruire un ennemi engagé dans une attaque, au minimum de l'arrêter en lui infligeant des pertes et en reprenant sur lui l'ascendant moral ;
- soit de rétablir l'intégrité d'un dispositif en détruisant ou, au minimum, en chassant l'ennemi qui s'y est engagé.

Un exemple de contre-attaque gauloise réussie nous est fourni par l'épisode du siège de Gergovie, où *Vercingetorix* repousse victorieusement l'attaque de son camp placé sur le flanc sud, au pied des murs de l'*oppidum* (BG, VII, 46-51).

Contrôle de territoire ou contrôle de zone. - Il consiste à interdire à l'ennemi la libre

disposition d'un territoire ou d'une zone :

- d'une part en décelant et en suivant toute infiltration ou mouvement ennemi à l'intérieur de ce territoire ;
- d'autre part en agissant militairement contre cet ennemi.

Au printemps de -52, *Vercingetorix* tenait tous les territoires de Gaule centrale, affamant César qui n'a entrepris le siège de Gergovie que pour desserrer l'étau dans lequel il était enfermé.

Coup d'arrêt. - C'est une action offensive, déclenchée par surprise, sur un ennemi en mouvement pour briser son élan et lui imposer un arrêt tout en lui infligeant un maximum de pertes. En -52, la bataille de l'Armançon, prélude au siège d'Alesia, en est un bon exemple.

Coup de main. - C'est une action offensive, brève et violente, effectuée généralement par une troupe de faible effectif et par surprise sur un objectif déterminé et de dimensions restreintes. Elle est destinée à paralyser les moyens de l'adversaire. L'obscurité est presque toujours utilisée pour favoriser cette sorte d'expédition. C'est une des techniques de la « petite guerre » ou guérilla. En -51, les actions militaires de *Drappes* et *Lucterios* sur les postes et le camp romain autour d'*Uxellodunum* en fournissent des exemples.

Couverture. - C'est un ensemble de mesures actives et/ou passives prises par le commandement à tous les échelons pour s'opposer à une action éventuelle ennemie pouvant menacer le bon déroulement de l'action amie, à l'échelon considéré.

D

Déception. - C'est une opération conçue à un échelon élevé du commandement, qui vise à abuser l'ennemi sur ses intentions pour l'amener à prendre des dispositions telles qu'il ne puisse ensuite les changer à temps :

- soit pour reprendre la manœuvre initiale qu'il avait prévue,
- soit pour parer à celle qu'on veut engager contre lui.

Simulation et dissimulation en sont les deux mamelles. L'affaire de *Cenabum* du début -52, préparée au cours de l'hiver précédent, en est un exemple de l'excellent savoir-faire gaulois dans ce domaine.

Défense. - C'est l'ensemble des mesures actives et passives qu'on prend pour empêcher l'ennemi de s'emparer d'un point ou d'une zone qu'on occupe.

Défense élastique. - Série d'attaques suivies de replis, destinée à céder du terrain pour gagner des délais. Elle sert de cadre au combat mobile d'usure*, pratiqué dans la défensive.

Destruction. - Le terme vise plusieurs actions :

- la mise hors de service d'armements pris à l'ennemi ou livrés par lui, par bris, sectionnement ou pliage,
- la destruction d'ouvrages d'art (ponts), opérée souvent dans un contexte de « petite guerre » ou guérilla pour paralyser les mouvements de l'adversaire, comme *Vercingetorix* ordonna de le faire en -52 sur l'Allier,
- le démantèlement de fortifications (arasement de rempart, comblement de

- fossé, destruction de tour ou de porte),
- la destruction de plus de 40% des effectifs d'une armée dans une bataille comme celle de Bibracte en -58,
- la destruction des récoltes et des propriétés de l'ennemi (v. *razzia**),
- la destruction proprement dite de tout un peuple, comme celle des Usipètes et des Tencthères et du royaume de Marbod.

Les destructions sur les communications peuvent avoir des conséquences importantes sur la ligne logistique de l'adversaire et l'acheminement de ses troupes ; elles peuvent en avoir aussi une très grande sur les propres opérations de celui qui les exécute, si ces destructions sont effectuées inconsidérément, prématurément ou si, ordonnées, elles sont tardives ou incomplètes. On relève plusieurs anecdotes de ce genre pendant la Guerre des Gaules. La politique générale de défense ordonnée par *Vercingetorix* avant *Avaricum* (terre brûlée) puis Gergovie (destruction d'ouvrages d'art) s'est retournée contre lui à *Alesia* quand il s'est agi d'acheminer vers la place l'armée de secours.

E

Effectif présent. - C'est l'effectif effectivement présent sur le terrain à l'occasion d'un événement comme une bataille, un siège, une opération de guérilla; il peut être inférieur à l'effectif théorique* et à l'effectif réalisé*, déduction faite des pertes consécutives aux affrontements qui ont précédé, aux désertions, aux malades, aux traînards.

Effectif réalisé. - C'est l'effectif qui a été atteint à un moment donné; il peut être inférieur à l'effectif théorique*, déduction faite des pertes consécutives aux affrontements qui ont précédé, aux désertions, aux malades; il peut être supérieur à l'effectif présent* pour les mêmes raisons que celles qui viennent d'être évoquées, en particulier dans le cas d'une situation aggravée - siège; campagne militaire où les combats se succèdent creusant les pertes -.

Effectif théorique. - C'est l'effectif total des forces qu'une tribu peut théoriquement mobiliser, soit pour la défense de son territoire, soit pour la défense d'une de ses places, soit en vue d'une expédition militaire. Il comprend tous les hommes en âge de porter les armes. Il est bien rare, dans l'histoire militaire, que cet effectif n'ait jamais été réalisé*, et n'ait été encore moins présent* sur le terrain.

Embuscade. - C'est l'un des procédés les plus fréquents de la « petite guerre » ou guérilla et elle n'est pas sans jouer souvent son rôle dans la grande (exemple de l'embuscade d'armée du *Sabis* en -57). Elle consiste à attaquer une troupe, un convoi ou une armée en mouvement, en postant ses forces à l'avance sur une position reconnue et cachée, à l'insu de l'ennemi qu'elle y attend. Elle implique quelques précautions spéciales, parmi lesquelles on signalera la nécessité de s'entourer d'un rayon de sûreté ou tout au moins d'une zone de surveillance pour ne pas être soi-même surpris ; la mise en place et l'attente doivent également s'effectuer dans la discrétion la plus totale. Les embuscades dans la majorité des cas, sont à de rares exceptions près l'apanage quasi exclusif de l'infanterie. Les exemples abondent dans *BG* mais l'opération la mieux réussie est sans conteste celle conduite -54 par *Ambiorix* en personne et qui a abouti à la destruction complète de la légion de *Sabinus* et de *Cotta*.

Ethologie. - Science de l'étude des comportements animaux.

F

Flanc-garde. – Cette mission consiste à assurer la protection d’une armée, statique ou en déplacement. Elle incombe généralement à la cavalerie

Forêt. -L’importance des forêts au point de vue militaire est considérable :

- en taillis épais, elles constituent des obstacles presque infranchissables à la marche des troupes et offrent un terrain idéal aux embuscades pratiquées dans le cadre de la « petite guerre » ou guérilla,
- en hautes futaies, elles permettent de se déplacer à couvert pour arriver sur l’ennemi par surprise.

G

Guérilla. – Le mot *guerrilla* que l’on écrit plus souvent mais improprement *guerilla* ou *guérilla* en français signifie en espagnol « petite guerre », et, par extension troupe légère et mobile qu’on y emploie. Les guérillas gauloises formèrent le noyau mobile de la défense des *civitates* et des *pagi* et donnèrent certainement plus de peine aux légions romaines que les armées constituées, systématiquement battues dans des batailles frontales. Les guérillas gauloises avaient une certaine organisation, les chefs devaient être en relations constantes avec une partie des élites dont ils recevaient leurs instructions, et d’une grande partie de la société dont elles tiraient leurs informations sur le stationnement et le déplacement des troupes et de leurs convois logistiques. Elles ont été efficaces pour que César ait jugé utile d’organiser, afin de les combattre, une contre-guérilla.

H

Harcèlement. - Harceler consiste à restreindre l’activité ennemie dans une zone ou sur un itinéraire défini. Le harcèlement peut être obtenu par de petites actions répétées (coups de main, embuscades, obstructions battues ou non), conduites par des colonnes légères et mobiles. Un exemple remarquable de cette tactique d’usure a été donné par la cavalerie gauloise pendant la campagne de *Vercingetorix* en Gaule centrale en -52 : on connaît les résultats funestes produits par les attaques incessantes des forces gauloises sur les convois romains et les petites troupes légionnaires en déplacement ou au fourrage.

L

Ligne de communication ou d’opérations (Napoléon). – La ligne de communication d’une armée est la route que suivent ses ravitaillements et ses évacuations. Elle relie l’armée à une ou plusieurs places, généralement fortifiées, où sont réunis les approvisionnements et les hôpitaux. Son contrôle revêt une importance stratégique pour l’armée en opérations. Les *oppida* y ont joué un rôle majeur dans toutes les campagnes gauloises. Leur ligne logistique rompue, les Belges ont, en -57 assiégé l’*oppidum* réme de *Bibrax* pour tenter de se ravitailler sur l’habitant.

M

Marche à l’ennemi. – C’est la posture qu’adopte une armée qui, ayant repéré l’ennemi, quitte sa zone d’attente pour marcher résolument à sa rencontre toutes forces réunies. Cette phase peut durer quelques heures à quelques jours si l’objectif est éloigné ; elle précède la bataille.

Marche en avant. – C’est le mouvement qu’adopte une armée après s’être déployée sur

le terrain, juste avant le « choc » avec l'adversaire. Les fantassins prennent le pas de course, la cavalerie charge.

Marais. – Comme les forêts, les marais revêtent une grande importance pour les armées. La marche y étant impossible, ils constituent, par suite, des espaces morts et peuvent servir utilement de point d'appui à une aile de la ligne de bataille ou de rideau protecteur devant une partie défensive du front. Mais ce sont des endroits malsains pour la santé ou on ne doit camper qu'en cas d'absolue nécessité et pour un temps très court. Gaulois et Germains savaient en faire une utilisation judicieuse comme l'illustrent plusieurs passages de la Guerre des Gaules.

Montagne. – Comme les forêts et les marais, les montagnes constituent de véritables obstacles à la marche des armées et procurent un terrain idéal à la « petite guerre » ou guérilla pour qui en contrôle les accès et les itinéraires intérieurs. Au point de vue défensif, la valeur d'un massif montagneux est d'autant plus grande qu'il est plus étendu et compartimenté. Les régions montagneuses offrent en particulier des positions d'un accès difficile, disposant de vues étendues sur les alentours. Les sites les plus propices à la défense se situent à l'entrée et à la confluence des vallées, sur le pourtour des bassins et sur les hauteurs dominant les cols. La guerre en montagne dépend d'impératifs particuliers, elle peut être longue et dispendieuse. Les attaches continentales de la Gaule, restées pour ces raisons longtemps à l'abri des convoitises de Rome, n'ont été le théâtre de grandes opérations militaires qu'à la fin de La Tène D2. Si l'on connaît dans les grandes lignes la conquête romaine des Alpes et celle des Pyrénées, on ne connaît pas celle du Massif Central, du Jura, des Vosges et des Ardennes qui n'ont pas du être simples.

O

Opération(s). – On réserve généralement ce nom aux mouvements d'ensemble, destinés à préparer ou à amener la bataille ou à exploiter ses résultats. La conduite des opérations relève de la stratégie. Les opérations en vue de la bataille constituent la « manœuvre pour la bataille ». On peut ainsi parler de « manœuvre d'*Alesia* » :

- la première est constituée par les opérations qui ont amené l'armée de *Vercingetorix* à la bataille,
- la deuxième par l'action de cette armée dans la bataille elle-même.

P

Pertes. - Elles comptabilisent les morts, blessés et disparus

R

Razzia*. – Ce mot arabe passé dans la langue française signifie surprise à main armée suivie du pillage et de l'enlèvement de tout ou partie des biens (hommes et bêtes, meubles et objets) d'un ennemi. La razzia* s'accompagne souvent de la destruction des récoltes et des biens du razié.

Reconnaissance. – Reconnaître consiste à aller chercher le renseignement d'ordre tactique ou technique sur le terrain ou sur l'ennemi, sur un point ou dans une zone donnée, en engageant éventuellement le combat pour préciser les intentions de cet ennemi. C'est une mission dévolue traditionnellement à la cavalerie comme on le voit faire par les Eduens, les Trévires et les³⁴¹ Atrébates, entre -58 et -53.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Recueil. – Cette mission consiste à soutenir à partir d’une zone ou d’une ligne donnée, une unité ou des éléments d’unités qui se replient, lui permettre le franchissement de son propre dispositif et la couvrir ensuite pendant un certain délai. L’exemple type est celui des éléments avancés du corps de bataille de *Vercingetorix*, recueillant dans la nuit, au printemps de –52, au passage des gués, les huit cent rescapés de l’*oppidum* d’*Avaricum* qui vient de tomber.

S

Services. – Ce sont les organes (magasins, hôpitaux, trains, convois, etc....) destinés à pourvoir aux besoins des troupes (ravitaillement en vivres, en rechanges de toutes sortes). Nous ne savons pas si les armées gauloises en possédaient en corps constitués. Les artisans, agriculteurs et commerçants étaient peut être réquisitionnés sur ordre et en faisaient fonction avant la lettre pour une campagne militaire.

Siège. – C’est l’ensemble des opérations entreprises autour d’une ville ou d’une place forte pour s’en rendre maître. La guerre de siège dans l’Antiquité est la partie spéciale de l’art militaire qui concerne l’attaque et la défense des places. Rome avait une supériorité indiscutable sur la Gaule dans ce domaine.

Soutien. – Le soutien consiste à intervenir au profit d’une autre unité, soit par le tir de traits, soit par la manœuvre, soit par la fourniture de moyens ou de services.

Stratégie. – C’est l’art de conduire les armées. Elle a pour objet l’emploi des grandes masses par le chef d’armée, obéissant directement au pouvoir politique qui l’a nommé, en vue du but général de la guerre. En ce sens, c’est l’art du « général en chef » dont *Ambiorix* et *Vercingetorix* sont à leur manière, et à n’en point douter, deux bons représentants.

Surprise. – C’est le facteur principal du succès à la guerre. Surprendre l’ennemi, c’est réaliser une manœuvre ou une attaque à laquelle cet ennemi soit hors d’état de s’opposer en temps opportun. Il y a deux degrés principaux :

- au niveau supérieur, il y a la « surprise stratégique », celle que subit une armée impuissante à faire face à une manœuvre ennemie qu’elle n’avait pas prévue. Il n’est pas d’exemple plus fameux que l’attaque coordonnée des dépôts de l’armée romaine par les Carnutes à *Cenabum* et les Eduens à *Noviodunum* en Gaule centrale, au printemps –52,
- au degré inférieur, il y a la « surprise tactique », celle que subit la troupe négligente qui se laisse assaillir à l’improviste et finit dans la destruction. En –54, la destruction complète de la légion de *Sabinus* et de *Cotta* par *Ambiorix* procède de cette théorie.

T

Tactique. – Elle a pour objet les principes et les procédés d’emploi des unités des diverses armes (infanterie, cavalerie, troupes légères, etc....) et des grandes unités de toutes armes (corps d’armée et ses subdivisions) dont nous connaissons mal la terminologie à La Tène D.

Tenir. – Cela consiste à occuper et défendre un point ou un espace de terrain, fortifié ou non.

Terminus post quem. - Appelé également *a quo* par certains auteurs, il marque la limite chronologique supérieure à partir de laquelle on peut situer dans le temps un vestige ou une structure.

Terminus ante quem. - Appelé également *ad quem*, il permet de situer dans l'échelle du temps un vestige ou une structure antérieurement à une date butoir.

Tir de neutralisation. – C'est un tir qui consiste à mettre l'ennemi hors d'état d'agir efficacement pendant un temps déterminé (le temps d'une manœuvre, d'une marche d'approche par exemple).

Tir de barrage. – C'est un tir qui consiste à réaliser un obstacle en avant d'une ligne ennemie pour interdire à l'adversaire de s'approcher de ses propres lignes, en contre attaquant en direction de celles-ci par exemple.

ABRÉVIATIONS ET SIGLES USUELS

Conventions de la grammaire comparée (noms gaulois de lieux et de personnes : LAMBERT, 1997, 2):

<i>*abcès</i>	Forme restituée
<i>*divo-</i>	Thème sans désinence, ou préfixe, ou racine
<i>*-ti-</i>	Suffixe
<i>*-s</i>	Désinence
<i>*-maros</i>	Second élément de composé
<i>Cingeto-rix</i>	Composé

Chronologie de la période de La Tène (LT : Phases chronologiques pour le deuxième âge du Fer gaulois, du nom de la station éponyme sur le lac de Thielle en Suisse). Les subdivisions de La Tène qui nous intéressent le plus dans cette thèse sont limitées aux cinq dernières:

La Tène **C2** : vers 190-**140** av. J.-C. Elle marque la fin de la période dite de La Tène moyenne.

La Tène **D1a** : vers **140**-120 av. J.-C. Elle inaugure la période dite de La Tène finale.

La Tène **D1b** : vers 120-80 av. J.-C.

La Tène **D2a** : vers 80-60/50 av. J.-C.

La Tène **D2b** : vers 60/50-**30** av. J.-C. Le début serait en grande partie contemporain de la Guerre des Gaules³⁰⁰; la fin clôt l'époque protohistorique, ouvrant l'ère gallo-romaine qui se termine en + 451, avec l'invasion hunnique.

Divers.

AFEAF	Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer – Paris
<i>Ant.</i>	Antiquités
Augm.	Augmentée
BN 0000	Bibliothèque Nationale – N° de cote du cabinet des médailles
<i>Bull.</i>	Bulletin
C.a.d	C'est à dire
CAE	Centre archéologique européen du Mont – Beuvray – Glux-en-Glenne (Nièvre).
Coll.	Collection
Coord(s).	Coordonnateur(s).
Cor.	Corrigée
Dir(s).	Directeur(s).
DMF	Direction des Musées de France (Paris).
DRAC	Direction régionale des affaires culturelles
Ed.	Edition
Edit.	Edité
H.s.	Hors série
INRAP	Institut de la recherche archéologique préventive
Internat.	International
L.	Livre, suivi du numéro
LT	La Tène (du nom de la station éponyme sur le lac de Thielle en Suisse).
Nouv.	Nouvelle

³⁰⁰ Lejars, 1996, p. 100.

N.s.	Numéro spécial
Rééd.	Réédition
Rev.	Revue
RMN	Réunion des Musées Nationaux (DMF, Paris).
Sér.	Série
SRA	Service régional de l'archéologie
Suppl.	Supplément
T.	Tome, suivi du numéro
Trad.	Traduction
V.	Voir
Vol.	Volume

Publications – ouvrages.

Abréviation	Titre – Auteur(s).
ALUB	Annales Littéraires de l'Université de Besançon
<i>Ad Fam.</i>	<i>Ad Familiares</i> – Cicéron
<i>AE</i>	<i>Année épigraphique</i>
<i>An.</i>	<i>Annales</i> - Tacite
<i>ANRW</i>	<i>Aufstieg und Niedergang der Römische Welt</i>
<i>Att.</i>	<i>Ad Atticus</i> – Cicéron
<i>BAfr</i>	<i>Bellum Africanum (La Guerre d'Afrique)</i> . – Pseudo César
<i>BAR</i>	<i>British Archaeological Report</i> - Oxford
BC	<i>Bellum Civile (La Guerre Civile)</i> . – César
BG	<i>Bellum Gallicum (La Guerre des Gaules)</i> . – César
<i>Bibl. Hist.</i>	<i>Bibliothèque Historique</i> – Diodore de Sicile
CAG	Carte archéologique de la Gaule
CRHA	Centre de Recherches d'Histoire Ancienne
<i>Chor.</i>	<i>Chorographie</i> – Pomponius Mela
<i>CIL</i>	<i>Corpus Inscriptionum Latinarum</i> – Berlin, depuis 1869
CUF	Collection des universités de France
DAF	Documents d'Archéologie Française
DAM	Documents d'Archéologie Méridionale
EFR	Ecole Française de Rome
Frag.	Fragments
<i>Géogr.</i>	<i>Géographie</i> – Strabon
<i>Germ.</i>	<i>La Germanie</i> - Tacite
Hist.	Histoires – Posidonios puis Polybe
HN	<i>Histoire Naturelle</i> - Plin
HR	Histoire Romaine – Dion Cassius; Tite-Live
LT	<i>Atlas des monnaies gauloises</i> – La Tour
MSH	Maison des Sciences de l'Homme – Paris
Per.	Histoire Romaine, <i>Periochae</i> , Tite-Live
<i>Pro Font.</i>	<i>Pro Fonteio</i> - Cicéron
PUF	Presses universitaires de France – Paris
PUFC	Presses universitaires de Franche-Comté – Besançon
PUN	Presses universitaires de Nancy - Nancy
QSJ	Coll. Que-sais-je - Presses universitaires de France – Paris
<i>RIG</i>	<i>Recueil des Inscriptions gauloises</i> – Colbert de Beaulieu et Fischer
RMN	Réunion des musées nationaux, ministère de la culture – Paris

MSH Maison des Sciences de l'Homme - Paris
VP Vies Parallèles - Plutarque

Publications – périodiques.

Les périodiques signalés par un astérisque sont ceux dont un ou plusieurs articles sont cités dans la présente étude.

Abréviation: Périodique – Lieu d'édition:

*AA *Armées d'Aujourd'hui* – Paris
ACF Annales du collège de France - Paris
*BAFEAF *Bulletin de l'Association française pour l'étude de l'Âge du Fer* – Lons-le-Saunier
BSHAL *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Langres* - Langres
*BSPV *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne* – Saint-Dié-des-Vosges
*DHA *Dialogues d'Histoire Ancienne* – Besançon
DICOd Délégation à l'Information et à la Communication de la Défense – Paris, ministère de la Défense
*MSAC *Mémoires de la Société d'Archéologie champenoise* – Châlon-en-Champagne
*RA *Revue Aquitania*
*RACF *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-est* – Dijon
*RAE *Revue Archéologique du Centre de la France* – Orléans
*RAN *Revue Archéologique de Narbonnaise* – Montpellier
*RAO *Revue Archéologique de l'Ouest* – Rennes
*RAP *Revue Archéologique de Picardie* – Amiens
*RArch *Revue archéologique*
*RC *Revue Celtique* - Paris
*REA *Revue des Etudes Anciennes* – Bordeaux
*REC *Revue des Etudes Celtiques* – Paris
*REG *Revue des Etudes Grecques* - Paris
*RHA *Revue historique des Armées* – Vincennes

BIBLIOGRAPHIE

1. AUTEURS ANCIENS

Avertissement : dans le cours du texte, mes références aux œuvres présentent le nom de l'auteur suivi l'abrégé du titre. A défaut du renvoi à un traducteur et à un commentateur moderne, on retrouvera l'intégrale des textes cités dans les recueils ci-dessous mentionnés de **É. COUGNY**, 1892, rééd. 1986 et 1993 ou dans les éditions citées par **P.-M. DUVAL**, 1971.

AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XV, trad. NISARD, Paris, Firmin Didot, 1885 [Coll. des auteurs latins] ; trad. E. GALLETIER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1968.

ANONYME, *Bellum Hispanienses*, 31, extrait trad. in BRUNAU 2000, p. 243.

ANONYME, Scholies bernoises, au poème de LUCAIN, extrait trad. in BRUNAU 2000, p. 240, 251-253.

APPIEN, *Bell. Civ*, éd. L. MENDELSSOHN et P. VIERECK, Berlin, Teubner, 1879-1905; extrait trad. in DAUBIGNEY 2003. 346

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

APPIEN, *Illyriké*, éd. H. WHITE, 4 vol. , Loeb, 1912-1913 (réimpressions séparées des tomes de 1928 à 1961). ; extrait trad. in DAUBIGNEY 2003.

APPIEN, *Keltiké*, éd. H. WHITE, 4 vol. , Loeb, 1912-1913 (réimpressions séparées des tomes de 1928 à 1961).

APPIEN, *Romaïca*, éd. P. VIERECK et A.-G. ROOS, 2e éd., T.I, Berlin, Teubner, 1939; extrait trad. in DAUBIGNEY 2003.

ARISTOTE, *Politica*, éd. W. HAMILTON FYFEL, Loeb, 1932 ; W. D. ROSS, Oxford, 1957; extrait trad. in DAUBIGNEY 2003.

ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 229, 241.

ARISTOTE, *Ethique à Eudème*, trad. V. DÉCARIE. Paris, Vrin, [Bibliothèque des textes Philosophiques – Poche] ; extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 229.

ARRIEN, *Anabase*, éd. E. I. ROBSON, 1932-1934.

ATHÉNÉE, Les Deipnosophistes, IV, 151 e-f, d'après *Posidonios*, Hist., XXIII, extrait trad. in BRUNAUX, 2002, p. 283.

AULU GELLE, *Noctes atticae*, éd. Ch. OSIUS, 2 vol., Berlin, Teubner, 1903.

CALLIMAQUE, *Hymne*, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 229-230.

CATON L'ANCIEN, *Origines*, frag. 34, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 230.

CESAR (J.). - *Guerre des Gaules*, trad. Léopold Albert CONSTANS, Paris, Les Belles Lettres, T. 1 (Livres I-IV), 1955; T. 2 (Livres V-VIII), 1959, réed. 1972.

CESAR (J.). - *Guerre des Gaules*, trad. Maurice RAT, Paris, Garnier-Flammarion, 1964; trad. L.-A. CONSTANS, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1926, réed 1961 et 1981.

CICERON (B.). - *Discours*, VII (*Pro M. Fonteio oratio*), trad. A. BOULANGER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1929.

CICERON (B.). - *Discours*, XI (*Pro L. Murena oratio*), trad. A. BOULANGER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1946.

CICERON (B.). - *Discours*, XIII-2 (*De Haruspicium Responso*), trad. W. WUILLEUMIER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1966.

CICERON (B.). - *Discours*, XV, (*De Provinciis Consularibus oratio*), trad. J. COUSIN, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1962.

CICERON (B.). - *Epistolae (Ad Atticum)*, trad. R. Y. TYRREL et L. C. PURSER, 7 vol., Dublin, 1879-1901.

CICERON (B.). - *Epistolae (Ad Familiares)*, trad. R. Y. TYRREL et L. C. PURSER, 7 vol., Dublin, 1879-1901.

CICERON (B.). - *De Respublica*, trad. E. BREGUET, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1980.

CICERON (B.). - *De imp. Cn. Pompei, Discours*, trad. A. BOULANGER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1929.

CICERON (B.). - *Pro lege Manilia oratio, Discours*, VII, trad. A. BOULANGER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1929.

CICERON (B.). - *Pro M. Fonteio oratio*, XIII-XIV, 30-31, extrait in BRUNAUX 2000, p. 246.

CICERON (B.). - *De divinatione*, I, 41, 90, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 247.

CICERON (B.). - *De Respublica*, trad. E. BREGUET, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1980; extrait trad. in Brunaux 2000, p. 247.

CICERON (B.). - *Philippiques, Discours*, XIX-XX, trad. A. BOULANGER et P. WUILLEUMIER, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1959-1960.

DENYS d'HALICARNASSE, *Antiquités Romaines*, éd. C. JACOBY, 5 vol., Berlin, Teubner, 1885-1905; extraits trad. in COUGNY, I, 1986, p. 443-460 et DAUBIGNEY, 2003.

DIODORE de SICILE. – *Bibliothèque Historique*. Ed. complète en Allemand, Leipzig, Teubner, 1853, 2 vol.; Ed. complète en Anglais, avec traduction, Harvard University Press (Loeb), 12 vol. ; autre éd. par C.-H. OLDFATHER, Londres-Cambridge, 1961; extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 233, 247-249.

DIODORE de SICILE. – *Ibid.*, *Frag*, extraits trad. in COUGNY (v. *supra*).

DION (C.). - *Histoire romaine*, trad. BOISSEVAIN, Berlin, 1855-1901.

ELIEN, *Histoires sacrées*, XII, 23, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 250.

ELIEN, *Histoires variées*, II, 31, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 239.

EPHORE, *FGr.*, *Hist.*, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 229.

EUTROPE, *Abrégé de l'Histoire romaine*, trad. F. RÜHL, Berlin, Teubner, 1887-1909.

FLORUS, *Œuvres*, I, trad. P. JAL, Paris, Les Belles Lettres, 1967.

FRONTIN, *Strat.*, trad. G. GUNDERMANN, Berlin, Teubner, 1888.

JÉRÔME, *Epist.*, trad. J. LABOURT, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1949-1963.

JOSEPHE, *La Guerre des Juifs*, trad. P. SAVINEL, Paris, Les Editions de Minuit, 1977 [Arguments].

JULIUS OBSEQUENS, *Per.* du livre CXIV, éd. O. ROSSBACH, *Periochae omnium librorum, Fragmenta Oxyrhynchi reperta, Julii Obsequentis Prodigiorum liber*, Berlin, Teubner, 1910 ; extrait trad. in DAUBIGNEY, 2003.

JULIUS OBSEQUENS, *Prod. liber*, trad. A. C. SCHLESINGER, in éd. Tite-Live, XIV, Loeb, 1959.

JUSTIN, *Histoires philippiques* ([*Epitoma*] *historiarum philippicarum*; abrégé du *Livre des Histoires philippiques et origines de toutes les nations de l'univers et description de la terre* de Trogue Pompée), trad. CHAMBRY et THÉLY-CHAMBRY, Paris, Garnier, 1936.

LUCAIN, *De Bello Civili* ou *La Pharsale*, trad. A. BOURGERY, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1947, I; extraits trad. in BRUNAUX, 2000b, p. 250-251.

LUCIEN DE SAMOSATE, *Zeuxis* ou *Antiochus*.

MARTIANUS CAPELLA, *Les noces de la philologie et de Mercure*, VI, 621-622.

MAXIME dit « de Tyr », *Facta*, VIII, extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 239.

NICANDRE, *Alexipharmaca*, 246.

NICOLAS DE DAMAS, *Recueil des Mœurs Extraordinaires*, XLIV, 41, extrait trad. in DAUBIGNEY, 2003.

NICOLAS DE DAMAS, *Histoire universelle*, CXVI, in COUGNY, I, 1986, p. 461.

OROSE. - *Hist. Adversus paganorum*, trad. K. ZANGEMEISTER, Vienne, Académie Littéraire Royale de Vienne; réed., Berlin, Teubner, 1989.

PARADOXOGRAPHE dit « du Vatican », extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 230.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, éd. H. HITZIG, H. BUSEMNER, 1896-1910, 3 vol.; extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 239.

- PLATON**, *Nomoi*, I-II, trad. E. des PLACES, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1992.
- PLINE L'ANCIEN**, *Histoire Naturelle*, XI, trad. Alfred ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1947.
- PLUTARQUE**, *Œuvres morales. Les Vertus des femmes*, COUGNY, III, 1993, p. 159-165 ; extrait trad. in DAUBIGNEY, 2003.
- PLUTARQUE**, *Vies parallèles, Caius, Lucullus, Marcellus, Marius, Pyrrhus, Sertorius, Sylla*, trad. R. FLACELIÈRE, M. JUNEUX et E. CHAMBRY, Paris, Les Belles Lettres (CUF), en cours depuis 1957.
- PLUTARQUE**, *Vies parallèles, Solon-Publicola, Thémistocle-Camille*, trad. R. FLACELIÈRE, M. JUNEUX et E. CHAMBRY, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1961.
- POLYEN**, *RG*, VII, 50.
- POMPONIIUS MELA**, *Chorographie*, trad. A. SILBERMANN, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1988; extrait trad. in BRUNAUX, 2000, p. 255-256.
- POLYBE**, *Histoires*, L. II, trad. P. PÉDECH, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1970; *Ibid.*, L. III, trad. J. de FOUCAULT, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1971.
- POSIDONIOS (ou POSIDONIUS)**, *Histoires, frag.* 15-18; 55-56, extraits trad. in BRUNAUX, 2000, p. 231.
- PSEUDO-CÉSAR**, *Bellum Africanum*, trad. BOUVET, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- PSEUDO-DIOSCORIDE**, *De Venenis*, 20.
- PTOLEMEE (C.)**. - *Géographie*, extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 229.
- QUINTILIEN**, *Déclamations, maiores*, trad. G. LEHNERT, Berlin, Teubner, 1905.
- SALLUSTE**, *De Coniuratione Catilinae*, 40-47, 49-50, 52, trad. André ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1941.
- SALLUSTE**, *Bellum Jugurthinum*, trad. André ERNOUT, Paris, Les Belles Lettres, 1958.
- SILIUS ITALICUS**, *Punica*, III, 340-343, extrait trad. in BRUNAUX 2000, p. 237, 256.
- SOPATROS**, *Galataï*, extrait trad. in BRUNAUX, 2000, p. 230, 256.
- STRABON**, *Géographie*, T.II, L. III et IV, trad. François LASSERRE, Paris, Les Belles Lettres, 1966; extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 235-236, 256-258.
- SUETONE**, *Vies des douze Césars. T. I, César*, trad. AILLOUD, Paris, Les Belles Lettres, 1932; extrait trad. in BRUNAUX, 2000, p. 258-259.
- TACITE**, *Germania, De origine et situ Germanorum*, trad. J. PERRET, Paris, Les Belles Lettres (CUF), Paris, 8 vol., 1921-1949.
- TIBULLE**, *Elegiae*, trad. M. Ponchot, Paris, Les Belles Lettres (CUF), 1931.
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, V, trad. Gaston BAILLET, Paris, Les Belles Lettres, 1964.
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, X, 27-30, trad. Paul JAL, Paris, Les Belles Lettres, 1988.
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XXII, 6,
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XXIII, 24, trad. Paul JAL, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XXXI, trad. Alain HUS, Paris, Les Belles Lettres, 1990.
- TITE-LIVE**, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XXXVIII, 17, trad. Richard ADAM, Paris, Les Belles Lettres, 1982.

TITE-LIVE, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XXXVIII, 12-27, trad. Richard ADAM, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

TITE-LIVE, *Histoire romaine, ab urbe condita*, XLV, fragments, trad. Paul JAL, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

TITE-LIVE, *Histoire romaine, ab urbe condita*, extraits des livres V, VII, XXI, XXIII, XXXVIII, extrait trad. in BRUNAUX, 2000, p. 234-235.

TIMAGÈNE, *Sur Les Rois*, Frag. n°2, 12 ; 11, éd. F. JACOBY, Die Fragmente der griechischen Historiker, Berlin (puis Leiden), 12 vol. en 3 T., depuis 1923; extraits trad. in DAUBIGNEY, 2003.

TROGUE POMPEE d'après **JUSTIN**, *Epitoma Historiarum Philippicarum*, trad. CHAMBRY, THELY-CHAMBRY, Paris, Garnier, 1936; trad. BRUNAUX 2000, p. 259-260.

TZETZÈS, *Histoire*, CCCLXXII.

VALÈRE MAXIME, *Facta et dicta memorabilia*, extrait trad. in BRUNAUX, 2000a, p. 236.

VÉGÈCE. – *Épitomé (Epitoma reis militaris)*, trad. C. LANG, Berlin, Teubner, 1869.

XÉNOPHON, *Helléniques*, tome 2, Livres IV-VII, trad. J. HATZFELD, Paris, Les Belles Lettres, (CUF), 1939, rééd. 1966.

2. AUTEURS ET TRAVAUX MODERNES.

Les publications modernes sont classées alphabétiquement (premier nom appelé) et par ordre chronologique de parution. Quand un auteur a publié plusieurs travaux la même année, ceux-ci sont ordonnés dans l'ordre de citation et alphabétiquement (exemple : 1987a, b, c...).

ALMAGRO – GORBEA 1997 : ALMAGRO – GORBEA (M.). – Les Celtes dans la péninsule ibérique. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 394 - 422.

ALVARADO 1994 : ALVARADO (A.-L.). – L'armement des Celtibères : phases et groupes. In : *L'âge du Fer en Europe sud-occidentale*. Actes du XVI^e colloque de l'AFEAF, Agen, 28-31 mai 1992. *Aquitania*, 12, 1994, p. 391-414.

AMY, DUVAL, FORMIGÉ, HATT, PIGANIOL, PICARD, PICARD 1962 : AMY (R.), DUVAL (P.-M.), FORMIGÉ (J.), HATT (J.-J.), PIGANIOL (A.), PICARD (Ch.), PICARD (G.-C.). – L'Arc d'Orange. In : *Gallia*, suppl. n° XV, 2 vol., Paris, CNRS, 1962.

ANDERSON 1978 : ANDERSON (J. -K.). – New evidence on the origin of the spur. In : *Antike Kunst*, 21, 1978, p. 46-48.

ANDREAE 1997 : ANDREAE (B.). – L'image des Celtes dans le monde antique : l'art hellénistique. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 61 - 77.

ARBOGAST, CLAVEL, LEPETZ, MÉNIEL, YVINEC 2002 : ARBOGAST (R.-M.), CLAVEL (B.), LEPETZ (S.), MÉNIEL (P.), YVINEC (J.-H.). – *Archéologie du cheval*, Paris Errance, 2002.

ARBOIS De JUBAINVILLE 1890 : ARBOIS De JUBAINVILLE (H. d'). – *Recherches sur l'origine de la propriété foncière et des noms de lieux habités en France*, Paris, 1890.

ARCELIN 1993 : ARCELIN (P.). – L'habitat d'Entremont : urbanisme et modes architecturaux. In : *Archéologie d'Entremont au Musée Granet* (Denis Courtagne dir.), 2^e éd. Association des amis du musée Granet et Association archéologique d'Entremont, 1993, p. 57-100.

ARCELIN, RAPIN 2002 : ARCELIN (P.), RAPIN (A.). – Images de l'aristocratie du second âge du Fer en Gaule méditerranéenne : A propos de la statuaire d'Entremont. In : Actes de la table ronde *L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (IIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.). - L'aristocratie celte dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - Université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 15 – 28 (Bibracte; 5).

ARCELIN, BRUNAU 2003 : ARCELIN (P.), BRUNAU (J.-L.). (Coords.). – Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celte. *Gallia*, 60/2003, p. 1 – 268, Paris, CNRS éd.

ARCELIN, GRUAT 2003 : ARCELIN (P.), GRUAT (Ph.), avec la participation de **BOISSINOT (Ph.), CHAUSERIE-LAPRÉE (J.), DEDET (B.), FERRANDO (Ph.), GAILLEDRA (E.), MARCHAND (G.), MAZA (G.), NIN (N.), PAILLET (J.-L.), ROTH CONGÈS (A.) et TRÉZIGNY (H.).** – La France du Sud-Est. In : Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celte (P. Arcelin et J.-L. Brunau coords.). *Gallia*, 60/2003, p. 169 – 247.

Archéologie de la France 1989. – *Archéologie de la France. 30 ans de découvertes*, catalogue de l'exposition au Grand Palais, Paris, Réunion des musées nationaux, 1989.

ARDANT du PICQ 1942 : ARDANT du PICQ (Colonel Charles). – *Etudes sur le combat. Combat antique et combat moderne*, 7^e éd., Paris, Chapelot, 1914. Rééd. Paris, Berger-Levrault, 1942.

ARNAUD 2002 : ARNAUD (P.). – Des peuples aux cités des Alpes méridionales : sources, problèmes, méthodes. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 185-198.

AUDOUZE, BUCHSENSCHUTZ 1989 : AUDOUZE (F.), BUCHSENSCHUTZ (O.). – *Villes, villages et campagnes de l'Europe celte*. Paris, Hachette, 1989 [Coll. Bibliothèque d'Archéologie].

AYMARD, AUBOYER 1994: AYMARD (A.) et AUBOYER (J.). – *L'Orient et la Grèce antique*. Paris, P.U.F., 1994 [Coll. "Quadrige"].

BATS 2000 : BATS (M.). – Du grec au gallo-grec, les débuts de l'écriture dans le Midi gaulois. In : *Le temps des Gaulois en Provence* (Chausserie-Laprée dir.). Martigues, musée Ziem, 2000, p. 74-78.

BATS 2003 : BATS (M.). – Les Gaulois et l'écriture aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. In : *Les marges de l'Armorique à l'Âge du Fer. Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites*. Actes du XXIII^e colloque de l'AFEAF (Musée Dobrée, Nantes, 13-16 mai 1999). (Bernard Mandy et Anne de Saulce dir.). *RAO*, supplément n° 10, 2003, p. 369-380.

BALZAC 1832-1845 : BALZAC (H. de). – *Le Colonel Chabert*. Paris, rééd. Gallimard (édition établie et annotée par P. Berthier), 1999 [Folio classique 3298].

BARRAL, GUILLAUMET, NOUVELLE 2002 : BARRAL (Ph.), GUILLAUMET (J.-P.), NOUVELLE (P.). – Les territoires de l'Âge du Fer entre Loire et Saône : les Eduens et leurs voisins. Problématique et éléments de réponse. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 271-296.

BARRAL, NOUVELLE, PERRIN, POUX 2003 : BARRAL (Ph.), NOUVELLE (P.), PERRIN (F.), POUX (M.), avec la participation de **DURAND (V.), MAZA (G.), PORTE (P.)** et la collaboration de **BELLON (C.).** – La France du Centre-
351

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Est. *In* : Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celtique (P. Arcelin et J.-L. Brunaux coords). *Gallia*, 60/2003, p. 139-168.

BARRAL 2004 : BARRAL (Ph.). – Agglomérations ouvertes et *oppida* dans les plaines de Saône et du Doubs. Bilan et perspectives à partir de l'étude de quelques cas. *In* : Actes de la table ronde *Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs). *Achaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p.199-213.

BARRAY 2004 : BARRAY (L.). dir. – *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques*. *In* : Actes de la table ronde de Bibracte, 7-9 juin 2001. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2004 [Bibracte ; 9].

BATAILLE, GUILLAUMET 2006 : BATAILLE (G.), GUILLAUMET (J.-P.). (dir.). – Les dépôts métalliques au second âge du Fer en Europe tempérée. *In* : Actes de la table ronde de Bibracte, Glux-en-Glenne, 13-14 octobre 2004. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006 [Bibracte; 11].

BATAILLE 2007 : BATAILLE (G.). - Un nouveau protocole d'analyse des grands ensembles de mobiliers métalliques sur la base du NMI. L'exemple du sanctuaire laténien de la Villeneuve-au-Châtelot (Aube). *In* : *L'économie du Fer protohistorique : de la production à la consommation* (P. Y. Milcent dir.). Actes du XXVIII^e colloque de l'AFEAF, Toulouse, 20-23 mai 2004. *Aquitania*, suppl. 14/2, Bordeaux, 2007, p. 365-380.

BAYET 1930 : BAYET (J.). – La morale des Gaulois, Paris, Félix Alcan, 1930.

BEDON 1983 : BEDON (R.). – Les voies de communication à proximité et à l'intérieur des villes de la Gaule, d'après les auteurs antiques. *In* : *Caesarodunum*, Centre de recherches A.Piganiol et Institut d'Etudes Latines - Université de Tours, XVIII/1983, p.3-16.

BELMONT 1973 : BELMONT (N.). – *Mythes et croyances dans l'ancienne France*, Paris, Flammarion, 1973 [Questions d'histoire 35].

BÉNABOU 2005 : BÉNABOU (M.). – *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, Maspéro, 1976, réed Paris, La Découverte, 2005 [Textes à l'appui].

BENOIST 1977 : BENOIST (L.). – *Signes, symboles et mythes*, Paris, PUF, 1977 [QSJ 1605].

BENOÎT 1949 : BENOÎT (F.). – La légende d'Héraclès et la colonisation grecque dans le delta du Rhône. *In* : *Lettres d'Humanité*, VIII, 1949.

BENOÎT 1954 : BENOÎT (F.). – Le culte du crâne chez les Ligures. *In* : *Arts et Livres de Provence*, Marseille, 1954, p. 23, 63-67.

BENOÎT 1962 : BENOÎT (F.). – *Entremont*, Aix-en-Provence, 1962.

BENOÎT 1969 : BENOÎT (F.). - L'art primitif méditerranéen de la vallée du Rhône. *In* : *Annales de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence*, nouv. sér., n° 9, 1955; nouv. éd. revue et augmentée, 1969.

BISHOP, COULSTON 1993 : BISHOP (M. C.), COULSTON (J. C. N.). – *Roman Military Equipment from the Punic Wars to the fall of Rome*, B. T., Batsford L.T.D., Londres, 1993.

BLANCHET 1912 : BLANCHET (A.). - *Manuel de numismatique française*, Paris, Picard, 1912.

BODARD 1973 : BODARD (L.). – *Monsieur le Consul*. Paris, Grasset, 1973 [Coll. Poche 4768].

BODARD 1975 : BODARD (L.). – *Le Fils du Consul*. Paris, Grasset, 1975.

BODIN 2000 : BODIN (Th.). - Les ³⁵²batailles napoléoniennes de Balzac. *In* :

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Napoléon de l'histoire à la légende, Actes du colloque des 30 novembre et 1^{er} décembre 1999 à l'auditorium Austerlitz du musée de l'Armée, Hôtel National des Invalides, Editions In Forma, Maisonneuve et Larose, Paris, 2000, p. 87 – 114.

BOISSEAU 1993 : BOISSEAU (Général). – Les hussards, un phénomène européen. *In : RHA*, n° 193, 1993, p. 14-23.

BONNAMOUR 1990 : BONNAMOUR (L.). dir. – *Du silex à la poudre... 4000 ans d'armement en val de Saône*. Catalogue de l'exposition organisée par le Musée Denon, Châlons-sur-Saône, en 1990-1991, Montagnac, éd. Monique Mergoïl, 1990.

BOISSE 1986 : BOISSE (D.). – *Le Lampourdier, siège de l'antique Arausion*. Mémoire dactylographié, Orange, chez l'auteur, 1986, 68 p., ill.

BOUDET 1987 : BOUDET (R.). – *L'âge du Fer récent dans la partie méridionale de l'estuaire girondin (du Ve au Ier s. av. J.-C.)*. Périgueux, éd. Vesuna, 1987 [Coll. Archéologies 2].

BOUDET 1994 : BOUDET (R.). – Armement de type laténien du Sud-ouest de la France : un premier inventaire. *In : Actes du XLI congrès d'études régionales de la Fédération historique du Sud-ouest, La vallée du Lot et son environnement*, Villeneuve-sur-Lot - Cahors, 1992, Fédération historique du Sud-Ouest - Société académique d'Agen, 1994, p. 43-58.

BOURDENET 2002 : BOURDENET (X.). – « *Le Saint-Bernard, n'est-ce que ça ?* » : l'épisode du Saint-Bernard dans la *Vie de Henri Brulard*. *In : Actes du colloque Napoléon, Stendhal et les romantiques : L'armée, la guerre, la gloire*, Musée de l'Armée, 16-17 novembre 2001, Paris, Eurédit, 2002, p. 265-290.

BOUSSARD 2002 : BOUSSARD (N.). – L'Odieux de la paix, l'apologie de la guerre et la nostalgie de la gloire selon Stendhal. *In : Actes du colloque Napoléon, Stendhal et les romantiques : L'armée, la guerre, la gloire*, Musée de l'Armée, 16-17 novembre 2001, Paris, Eurédit, 2002, p. 169-193.

BOUTHOU 1962 : BOUTHOU (G.). – Le phénomène Guerre, Paris, Payot, 1962 (Petite Bibliothèque 29).

BOUVET, DAIRE, LE BIHAN, NILLESSE, VILLARD-LE TIEC 2003 : BOUVET (J.-Ph.), DAIRE (M.-Y.), LE BIHAN (J.-P.), NILLESSE (O.), VILLARD-LE TIEC (A.), avec la participation de **BATT (M.)** et **BIZIEN-JAGLIN (C.).** – La France de l'Ouest. *In : Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques culturelles de la Gaule celtique* (P. Arcelin et J.-L. Brunaux coords). *Gallia*, 60/2003, p. 75-105, Paris, CNRS éd.

BRACK 1942 : BRACK (Général F. de). – *Avant-postes de cavalerie légère. Souvenirs (1807-1815)*, 1831, Paris, Berger-Levrault, 1942.

BRESSOUD 2004 : BRESSOUD (A.). – Metz, un *oppidum* des Médiomatrices : une connaissance réactualisée. *In : Actes de la table ronde Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs). *Achaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p.137-144.

BRISSON 1969 : BRISSON (J.-P.). – Les mutations de la deuxième guerre punique. *In : Problèmes de la guerre à Rome* [J.-P. BRISSON dir.] Paris, Mouton, 1969, p. 33-59.

BROUQUIER-REDDE, DEYBER 2001 : BROUQUIER-REDDE (V.), DEYBER (A.), en collaboration avec **SIEVERS (S.),** sous la direction de Michel REDDE et de Siegmund Von SCHNURBEIN. – Catalogue des armes. *In : Alesia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, 2 - *Le matériel*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, T. XXII, diffusion De Boccard, Paris 2001, p. 210-241, pl. 40-88.

BROUQUIER-REDDE, DEYBER 2001 : BROUQUIER-REDDE (V.),

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

DEYBER (A.), avec la contribution de **SIEVERS (S.)**, sous la direction de Michel REDDE et de Siegmund Von SCHNURBEIN. - Fourniment, harnachement, quincaillerie, objets divers. In : *Alesia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, 2 - *Le Matériel*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, T. XXII, diffusion De Boccard, Paris 2001, p. 293-333, pl. 89-116.

BRUN, MICHEL 2000 : BRUN (J.-P.), MICHEL (J.-M.). – Sanctuaires de l'Âge du Fer dans le Var. In : *Le temps des Gaulois en Provence* (dir. Jean Chausserie-Laprée), exposition, Martigues, Musée Ziem, 2000, p. 263.

BRUNAUX, MÉNIEL, POPLIN 1985 : BRUNAUX (J.-L.), MÉNIEL (P.), POPLIN (F.). - Gournay I. Les fouilles sur le sanctuaire et l'oppidum (1975-1984). In : *R.A.P.*, n.s. 1985.

BRUNAUX, GOGUET, GUILLAUMET, MÉNIEL, RAPIN 1985 : BRUNAUX (J.-L.), GOGUET (R.), GUILLAUMET (J.-P.), MÉNIEL (P.), RAPIN (A.). – Le sanctuaire celtique de Mirebeau (Côte d'Or). In : *RAE*, 6^e supplément, 1985, p.79-111.

BRUNAUX 1986 : BRUNAUX (J.-L.). – *Les Gaulois : sanctuaires et rites*. Paris, Errance, 1986.

BRUNAUX, LAMBOT 1987 : BRUNAUX (J.-L.), LAMBOT (B.). – *Guerre et armement chez les Gaulois (450 – 52 av. J.-C.)*. Paris, Errance, 1987.

BRUNAUX, RAPIN 1988 : BRUNAUX (J.-L.), RAPIN (A.). – *Gournay II, Boucliers et Lances, Dépôts et Trophées*, n.s. de la *R.A.P.*, Paris, Errance, 1988.

BRUNAUX 1995 : BRUNAUX (J.-L.). – Religion gauloise et religion romaine. La leçon des sanctuaires de Picardie. In : *Cahiers du Centre G. Glotz*, VI, 1995, p. 139-161. Paris, De Boccard [Revue d'Histoire Ancienne].

BRUNAUX, MÉNIEL 1997 : BRUNAUX (J.-L.), MÉNIEL (P.). – *La résidence aristocratique de Montmartin (Oise). du III^e au II^e siècle av. J.-C.*, Paris, MSH, 1997 [DAF 64].

BRUNAUX 1998 : BRUNAUX (J.-L.). – Visages de la mort et du mort en Gaule celtique ou la philologie et l'archéologie peuvent-elles faire bon ménage? In : *Les rites de la mort en Gaule du nord à l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Ribemont-sur-Ancre les 4 et 5 décembre 1997 (J.-L. Brunaux, G. Leman-Delérie et C. Pommepuy ed.), *Revue Archéologique de Picardie*, n° 1/2, 1998, p. 257-268.

BRUNAUX 1999 : BRUNAUX (J.-L.) dir. – Ribemont-sur-Ancre (Somme). Bilan préliminaire et premières hypothèses. In : *Gallia*, 56, 1999, p. 177-283.

BRUNAUX 2000a : BRUNAUX (J.-L.). - *Les religions gauloises. Nouvelles approches sur les rituels celtiques de la Gaule indépendante*. Annexe I : sources antiques sur la religion gauloise; annexe II : principaux textes antiques concernant la religion gauloise. Paris, Errance, 1^{ère} éd. 1996, 2^e éd. 2000, p. 229-240; 241-260.

BRUNAUX 2000b : BRUNAUX (J.-L.). – La mort du guerrier celte. Essai d'histoire des mentalités. In : *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen. Etude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance (Ardennes, France)* (Dir. S. Verger). EFR, 2000, p. 231-251 [Coll. de l'EFR 276].

BRUNAUX 2002 : BRUNAUX (J.-L.). – Les guerriers à la table des dieux. Les fragments de Posidonios dans les *Deipnosophistes* d'Athénée. Quelles manières de table pour les Gaulois. In : Actes du XXVe colloque de l'Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer : *Repas pour les vivants, nourriture pour les morts en Gaule*, Charleville-Mézières, 2001, *MSAC*, 2002, n° 16, 1, p.273-284.

BRUNAUX, MALAGOLI 2003 : BRUNAUX (J.-L.), MALAGOLI (C.), avec la participation de **BATAILLE (G.)** et **LAMBOT (B.)**. – La France du Nord. In : Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celtique (P.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Arcelin et J.-L. Brunaux coords). *Gallia*, 60/2003, p. 9 – 74.

BRUNAU 2004 : BRUNAU (J.-L.). – *Guerre et religion en Gaule – Essai d'anthropologie celtique*, Paris, Errance, 2004.

BRUNAU 2005 : BRUNAU (J.-L.). – *Les Gaulois*. Paris, Les Belles Lettres, 2005 [Guide Belles Lettres des civilisations].

BRUNAU 2006a : BRUNAU (J.-L.). – La religion. Les données de la Gaule du Nord. In : SZABO (M.). dir. – *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire.*, 3 : *Les Civilisés et les Barbares (du Ve au IIe siècle avant J.-C.)*. Actes de la table ronde de Budapest, 17-19 juin 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 205-220 (Bibracte; 12/3).

BRUNAU 2006b : BRUNAU (J.-L.). – *Les druides. Des philosophes chez les barbares*. Paris, Seuil, 2006.

BUCHSENSCHUTZ, RALSTON 1986 : BUCHSENSCHUTZ (O.), RALSTON (Ian B. M.). – En relisant la Guerre des Gaules, In : *RA*, suppl. n° 1, 1986, p. 383-387.

BUCHSENSCHUTZ, RALSTON 1987 : BUCHSENSCHUTZ (O.), RALSTON (I.). – Réflexions sur l'économie de la Gaule d'après César et les données archéologiques. In : *Mélanges Colbert de Beaulieu*, Paris, Le Léopard d'Or, 1987, p. 163-173.

BUCHSENSCHUTZ, COLIN, GRUEL, RALSTON 1993 : BUCHSENSCHUTZ (O.), COLIN (A.), GRUEL (K.), RALSTON (I. B. M.). – Approche du territoire au second âge du Fer. In : *Fonctionnement social de l'âge du Fer*. Actes de la table ronde de Lons-Le-Saunier, 24-26 octobre 1990 (Alain DAUBIGNEY dir.). Lons-Le-Saunier, Cercle Girardot, Société d'Emulation du Jura, 1993, p. 247-258.

BUCHSENSCHUTZ, GUILLAUMET, RALSTON 1999 : BUCHSENSCHUTZ (O.), GUILLAUMET (J.-P.), RALSTON (I. B. M.). dir. – *Les remparts de Bibracte. Recherches récentes sur la porte du rebout et le tracé des fortifications*. Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 1999 [Bibracte; 3].

BUCHSENSCHUTZ 2000 : BUCHSENSCHUTZ (O.). – Les Oppida celtiques : un phénomène original d'urbanisation. In : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer. Eisenzeitliche Urbanisationsprozesse*. Actes du colloque des 8-11 juin 1998 (Glux-en-Glenne, F - 58). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2000, p. 61-64 (Bibracte; 4).

BUCHSENSCHUTZ 2002 : BUCHSENSCHUTZ (O.). – Vers une analyse spatiale de la cité des Bituriges. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 261-270.

BUCHSENSCHUTZ 2006 : BUCHSENSCHUTZ (O.). – Le monde rural et ses productions (IIe – Ier s. av. J.-C.). In : *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire*, 4 : *les mutations de l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 55-65 [Bibracte : 12/4].

BURNAND 1977 : BURNAND (Y.). – Le rôle des communications fluviales dans la genèse et le développement des villes antiques du sud-est de la Gaule. In : Actes du colloque international du CNRS *Thèmes de recherches sur les villes antiques d'Occident*, Paris, CNRS, 1977, p. 279-305 [Colloques internationaux du CNRS; 542].

BUXÓi, PONS 2000 : BUXÓi (R.), PONS (E.). (dirs.). – L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro. (Actes del XXII Col·loqui Internacional per a l'Estudi de l'Edat del Ferro, Girona 1998). Girona, 2000 [Sèrie Monogràfica 19].

CABEZUELO 2002 : CABEZUELO (U.). – Les cavaliers de Gergovie. In : *L'Archéologie, Archéologie nouvelle*, n° 60, 2002, p. 10-11.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

CABEZUELO, DEBERGE 2002 : CABEZUELO (U.), DEBERGE (Y.). dir. – Recherches aux abords de l'oppidum de Gondole (Le Cendre, Puy-de-Dôme). Bilan des opérations préventives et programmées conduites depuis 2002. In : *Bull. AFEAF*, n° 24, 2006, p. 31-34.

CAILLAT, CABEZUELO, MENIEL 2003 : CAILLAT (P.), CABEZUELO (U.), MENIEL (P.). – La sépulture multiple de Gondole. In : Actes du XXVII^e colloque AFEAF : *L'Archéologie de l'âge du Fer en Auvergne*, Clermont-Ferrand (C. Meynessier-Jouannet, Y. Deberge dir.), 29 mai – 1^{er} juin 2003, Lattes, Édition de l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon, 2007, p. 365-384 [Monographies d'Archéologie Méditerranéenne].

CALLWELL 1896 : CALLWELL (C. E.). – *Small Wars : A Tactical Textbook for Imperial Soldiers*, s. l., 1896. Trad. française Septans, Lavauzelle, s. d. Réed. Paris, Economica et Institut de Stratégie Comparée, 1998.

CARCOPINO 1970 : CARCOPINO (J.). – *Alesia et les ruses de César*, Paris, Flammarion, 1958, 2^e éd. 1970.

CAUMONT, LE SAINT QUINIO 2004 : CAUMONT (O.), LE SAINT QUINIO (Th.). – Un site de hauteur du massif gréseux vosgien : « La Corre » à Housseras (Vosges). In : Actes de la table ronde *Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs). *Archaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p. 107-122.

CHABOT, FEUGÈRE 1993 : CHABOT (L.), FEUGÈRE (M.). – Les armes de l'oppidum de La Cloche (Les Pennes-Mirabeau, B.-du-Rh.) et la destruction du site au I^{er} siècle avant notre ère. In : *Documents d'archéologie méridionale* 16 (1993), p. 338-339, 349.

CHABOT 2004 : CHABOT (L.). – *L'oppidum de La Cloche (Les-Pennes-Mirabeau, Bouches-du-Rhône)*, Montagnac, éditions Monique Mergoïl, 2004.

CHALIAND 2005 : CHALIAND (G.). – *Guerres et civilisations. De l'Assyrie à l'ère contemporaine*. Paris, Odile Jacob, 2005.

CHAMOUX 1968 : CHAMOUX (F.). – *La civilisation grecque à l'époque archaïque et classique*. Paris, Arthaud, 1968 [Coll. « Les grandes civilisations »].

CHANG, HALLIDAY 2006 : CHANG (J.), HALLIDAY (J.). – Mao. *L'histoire inconnue*. Paris, Gallimard, 2006, pour la traduction française [nrf].

CHARPY, KRUTA, LEMAN-DÉLERIVE 2006 : CHARPY (J.-J.), KRUTA (V.), LEMAN-DÉLERIVE (G.). – Celtes, Belges, Boïens, Rèmes, Volques. Catalogue d'exposition, Musée royal de Mariemont (Belgique), 2006.

CHAUME, OLIVIER, REINHARD 1997 : CHAUME (O.), OLIVIER (L.), REINHARD (W.). – Reprise des fouilles à Vix (1991-1995). : premier bilan sur deux découvertes exceptionnelles. In : *Bull. archéologique et historique du Châtillonnais*, 5^e sér., n° 10, 1997, p. 5-25.

CHAUTY 1992 : CHAUTY (Y.). – Le courage des animaux. In : *Revue de la cavalerie blindée*, décembre 1992, n° 160, p. 41-46.

CHEVALLIER 1985 : CHEVALLIER (R.). – *Présence de César* : Actes du colloque des 9-11 décembre 1983. Hommage au doyen Michel Rambaud, Tours, 1983. Paris : Les Belles Lettres, 1985 [*Caesarodnum* XX bis, n° spécial].

CLAVEL-LÉVÊQUE 1989 : CLAVEL-LÉVÊQUE (M.). dir. – *Puzzle Gaulois. Les Gaules en mémoire. Images – Textes – Histoire*. Paris, Les Belles Lettres, 1989 [C.R.H.A. 88 et A.L.U.B. 396].

COLBERT DE BEAULIEU 1987 : COLBERT DE BEAULIEU (B.). –

356

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Sept monnaies gauloises de bronze trouvées sur le site d'Alise-Sainte-Reine. In : *RHA*, n° 167/2/1987, p. 63-66.

COLBERT-DE-BEAULIEU, FISCHER 1998 : COLBERT-DE-BEAULIEU (J.-B.), FISCHER (B.). – Recueil des Inscriptions gauloises (*RIG*), vol. IV. Les Légendes monétaires, XLVe suppl. à *Gallia*, Paris, CNRS éd., 1998.

COLLIN – BOUFFIER 1999 : COLLIN – BOUFFIER (S.). – Denys l'Ancien et la guerre. In : *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490 – 322)*. (Patrice BRUN coord.), Paris, Errance (Ed. du Temps), 1999, p. 55 – 71.

COLLIS, KRAUSZ, GUICHARD 2000 : COLLIS (J.), KRAUSZ (S.), GUICHARD (V.). – Les villages ouverts en Gaule centrale aux IIe et Ier siècles av. J.-C. In : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer. Eisenzeitliche Urbanisationsprozesse*. Actes du colloque des 8-11 juin 1998 (Glux-en-Glenne, F - 58). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2000, p. 73-82 (Bibracte; 4).

CONTAMINE 1986 : CONTAMINE (Ph.). – *La guerre au Moyen-Âge*, Paris, PUF, 1980, 2^e éd. 1986.

CONTAMINE 1992 : CONTAMINE (Ph.). – La première modernité. Louis XI, tensions et innovations. In : *Histoire militaire de la France. T. I. Des origines à 1715* (A. Corvisier dir.). Paris, PUF, 1992, p. 209-232 [Coll. Quadrige 251].

CORVISIER 1964 : CORVISIER (A.). – *L'armée française de la fin du XVIIe siècle au ministère de Choiseul – Le soldat*. Paris, P.U.F., 2 vol., 1964.

CORVISIER 1992 : CORVISIER (A.). dir. – *Histoire militaire de la France. T. I. Des origines à 1715*. Paris, PUF, 1992 [Coll. Quadrige 251].

CORVISIER 1999 : CORVISIER (J.-N.). (dir.). – *Guerre et société dans les mondes grecs (490 – 322 av. J.-C.)*, Paris, Armand Colin, 1999.

COUGNY 1892 : COUGNY (E.). – *Extraits des Auteurs grecs concernant l'histoire et la géographie des Gaules*. Paris, 1892. Rééd. , Paris, Errance, I, 1986; II et III, 1993.

COUISSIN 1927 : COUISSIN (P.). – Les armes gauloises figurées sur les monuments grecs, étrusques et romains. In : *RArch*, II, 1927, VIII, p. 66-72.

COUVENHES 20005 : COUVENHES (J.-Ch.). – De disciplina Graecorum : les relations de violence entre les chefs militaires grecs et leurs soldats. In : *La violence dans les mondes grec et romain*. Actes du colloque international (Paris, 2-4 mai 2002). (J.-M. Bertrand dir.), Paris, publications de la Sorbonne, 2005, p. 431-454 [Histoire ancienne et médiévale - 80]. Université Paris I Panthéon-Sorbonne].

CRUMMY 2002 : CRUMMY (Ph.). – Des tombes aristocratiques à Stanway Colchester (Angleterre). In : Actes de la table ronde *L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (IIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.)*. - *L'aristocratie celte dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 145 – 152 (Bibracte; 5).

DAUBIGNEY 1979 : DAUBIGNEY (A.). – Reconnaissance des formes de la dépendance gauloise. In : *DHA*, 5, 1979, p. 145-190.

DAUBIGNEY 1983 : DAUBIGNEY (A.). – Relations marchandes méditerranéennes et procès des rapports de dépendance (*Magu-* et *Ambactes*). en Gaule protohistorique. In : *Modes de contact et processus de transformation dans les sociétés anciennes*, actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981, Ecole Française de Rome, 1983, p. 659-683 [EFR 67].

DAUBIGNEY 1985 : DAUBIGNEY (A.). – Formes de l'asservissement et statut de la

dépendance préromaine dans l'aire gallo-germanique. In : *DHA*, 11, 1985, p. 417-447.

DAUBIGNEY, GUILLAUMET 1985 : DAUBIGNEY (A.), GUILLAUMET (J.-P.). - L'entrave de Glanon (Côte d'Or). Les Eduens et l'esclavage. In : *RAE*, 6^e suppl. 1985, p. 171-177.

DAUBIGNEY 2003 : DAUBIGNEY (A.). - Mutilations, sacrifices, guerre et territorialité celtiques. In : *Les marges de l'Armorique à l'âge du Fer. Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites*. Actes du XXIII^e colloque AFEAF (Musée Dobrée, Nantes, 13-16 mai 1999) (Bernard Mandy et Anne de Saulce dir.). *RAO*, supplément n° 10, 2003, p. 309-354.

DAVID NÉELS 1927 : DAVID NÉELS (A.). - Voyage d'une parisienne à Lhassa. Réed., Paris, Plon, 2008 (Pocket 2005).

DE HOZ 1998 : DE HOZ (J.). - L'écriture ibérique. In : *Les Ibères* : exposition Paris-Barcelone-Bonn, Galeries nationales du Grand Palais-Centre Cultural de la Fundación « La Caixa »-Kunst- und Ausstellungshalle der Bundesrepublik Deutschland 1998. Barcelone : Lunewerg, 1998, p. 191-203.

DEBAL 1974 : DEBAL (J.). - Les Gaulois en Orléanais. Des invasions celtiques à l'occupation romaine. 2^e éd. In : *Bull. Soc. Arch. et Hist. de l'Orléanais*, n° h.-s., 1974.

DÉCHELETTE 1910 : DÉCHELETTE (J.). - *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, II, 1 : *Âge du Bronze*, Paris, Picard, 1910.

DÉCHELETTE 1913 : DÉCHELETTE (J.). - *La collection Million. Antiquités préhistoriques et gallo-romaines*, Paris, Librairie Paul Geuthner, 1913.

DÉCHELETTE 1927 : DÉCHELETTE (J.). - *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, IV : *Second âge du Fer ou époque de La Tène*, Paris, Picard, 2^e éd. 1927.

DELAMARRE 2005 : DELAMARRE (X.). - *Dictionnaire de la Langue gauloise, une approche linguistique du vieux celtique continental*, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Errance, 2003.

DELATTE 1967 : DELATTE (Dir.). - *Documents pour servir à l'étude de la langue latine*, T. 2, César. De Bello Gallico ; textes du programme de 4^e, Laboratoire d'Analyse statistique des Langues Anciennes (Pr. Delatte), Liège, Université, 1967.

DELAUVAUD – ROUX, GONTIER, LIESENFELT 2000 : DELAUAUD – ROUX (M.-H.), GONTIER (P.), LIESENFELT (A.-M.). (dirs.). - *Guerres et sociétés – Mondes grecs V^e – IV^e siècles*. Neuilly, Atlande, 2000 (Coll. Clés concours – Histoire Ancienne).

DELCORDE 2005 : DELCORDE (R.). - *Les mots de la diplomatie*, L'Harmattan, Paris, 2005.

DELSAUX 1970 : DELSAUX (M.-A.). - *Les ossements humains de l'Âge du Fer*, in : MARIEN (M.-E.). - *Le trou de l'ambre au bois de Wérimont, Éprave*, Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, 1970 p. 157-216 [Monographie d'archéologie nationale].

DEMOUGEOT 1969 : DEMOUGEOT (É.). - *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, I : *Des origines germaniques à l'avènement de Dioclétien*, Paris, Aubier/Montaigne, 1969 [Coll. Historique].

DEMOUGEOT 1978 : DEMOUGEOT (É.). - L'invasion des Cimbres-Teutons-Ambrons et les Romains. In : *Latomus*, 1978, 37, 4, p. 910-938.

DERON 1993 : DERON (F.). - Des autorités locales auraient encouragé le cannibalisme pendant la révolution culturelle. In : *Le Monde*, mercredi 19 mai 1993, p. 4.

DESBORDES 1985 : DESBORDES (J.-M.). - Itinéraires et gués : l'exemple du Limousin. *Travaux d'archéologie limousine*, VI, 1985, p. 17-20.

DESCROIX 1945 : DESCROIX (J.). - Qu'est devenu le « gaesum » gaulois. In : *REA*, XLVII, 1945, p. 153-155.

DESCROIX 1948 : DESCROIX (J.). - ³⁵⁸ Ce qu'était la « tragula » des Gaulois et ce

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

qu'elle est devenue. *In* : *REA*, L, 1948, p. 309-312.

DE VRIES 1977 : DE VRIES (J). - *La religion des Celtes*. Paris, Payot, 1^{ère} éd. 1963, 2^e éd. 1975, 3^e éd. 1977.

DEYBER 1978 : DEYBER (A.). - Le pont celtique d'Etival-Clairefontaine (Vosges). Point des connaissances, problèmes et directions de recherche. *In* : *RAE*, XXIX/1-2/1978, p.105 - 116.

DEYBER 1980 : DEYBER (A.). - Du nouveau à propos du pont celtique d'Etival-Clairefontaine (Vosges). *In* : *RAE*, XXXI/I-2/1980, p. 57-59.

DEYBER 1981a : DEYBER (A.). - Les frontières des peuples pré-romains dans l'Est de la Gaule à la fin de l'époque de la Tène. *In* : *Les frontières en Gaule et dans les provinces du Nord-ouest*, Actes du colloque *Caesarodunum* des 14-15 juin 1980, Paris (Raymond Chevalier dir.). Paris-Tours, Centre de recherches A.Piganiol et Institut d'Etudes Latines - Université de Tours, XVI/1981, p.28-44.

DEYBER 1981b : DEYBER (A.). - *Essai sur les manifestations et les caractères de la résistance à l'impérialisme romain (2ème s. av. J.C. à 21 ap. J.C.) ou les primitifs de la guérilla et de la subversion dans la Gaule préromaine et romaine*. Mémoire pour le Diplôme Technique d'Histoire Militaire, Enseignement Militaire Supérieur Scientifique et Technique de l'Armée de Terre, 1^{er} degré, Paris, Ecole Militaire, 1981, dactylographié, 75 p., 10 cartes (Bibliothèque de l'E.M.S.S.T., n° TO.2733. Bibliothèque du Service Historique de l'Armée de Terre - Vincennes, n° 4°/30306 et 4°/30306 bis).

DEYBER 1984a : DEYBER (A.), DEROCHÉ (F.), LAGADEC (P.). - Structures et fonctions des fortifications de l'Âge du Fer dans le Nord-Est de la France (régions Champagne Lorraine - Alsace). *In* : Actes du 6ème colloque de l'Association Française pour l'Etude de l'Âge du Fer *Les Gaulois dans le Nord de la France et en Belgique*, Mons-Bavay, 1982. N° h.s. de la Revue du Nord, 1984, p.215-236.

DEYBER 1984b : DEYBER (A.), DALAUT (M.), LADIER (E.), WEISROCK (A.). - L'habitat fortifié de « La-Pierre-d'Appel » à Etival-Clairefontaine (Vosges). *Gallia*, 42/I/1984, p. 175 - 217.

DEYBER 1986a : DEYBER (A.). - Contribution à l'étude de la guerre à la fin de l'époque de la Tène : L'emploi de l'armement celtique en Gaule au 1er siècle avant notre ère. *In* : Actes du 7ème colloque de l'Association française pour l'Etude de l'Âge du Fer, Angoulême, 1984. *Revue Aquitania*, Supplément n° 1, 1986, p.331-342.

DEYBER 1986b : DEYBER (A.). - Une guerre défensive manquée : la guérilla gauloise contre la seconde conquête romaine de la Gaule, 58-50 av. J.C. (1ère et 2ème parties). *RHA*, n° 165/4/1986, p.59-77.

DEYBER 1987a : DEYBER (A.). - Une guerre défensive manquée : la guérilla gauloise contre la seconde conquête romaine de la Gaule, 58-50 av J.C. (3ème partie). *RHA*, n° 167/2/1987, p. 2-5.

DEYBER 1987b : DEYBER (A.). - La bataille d'Alesia : Les raisons d'un choix (52 avant notre ère). *RHA*, n° 167/2/1987, p. 67-73.

DEYBER 1987c : DEYBER (A.). - La guérilla gauloise pendant la guerre des Gaules (58-50 av J.C.). *REC*, XXIV/1987, p. 145-183.

DEYBER 1987d : DEYBER (A.). - Enseignes de l'armée gauloise. *In* : *Revue Historique des Armées*, n° 167, juin 1987, p. 126.

DEYBER 1988 : DEYBER (A.). dir. - *Mémoire de l'Armée - 1688-1988, Tricentenaire de la création du « Dépôt de la guerre*. Catalogue de l'exposition organisée par le Service Historique de l'Armée de Terre, Château de Vincennes, juin-novembre 1988, 48 p., nombreuses illustrations en noir et en couleur.

DEYBER 1993 : DEYBER (A.) et ³⁵⁹SCHEERS (S.). - Le trésor de Robache.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

In : Actes du XI^e colloque de l'A.F.E.A.F : Interactions culturelles et économiques aux Ages du Fer en Lorraine, Sarre et Luxembourg, Sarreguemines, 1, 2 et 3 mai 1987 (Frédérique BOURA, Jeannot METZLER et Andrei MIRON coord.). *Archaeologia Mosellana*, 2, 1993, p 411-428.

DEYBER 1994a : DEYBER (A.), sous la direction de Alain DUVAL. - *Vercingetorix et Alesia*. Catalogue d'exposition, Saint-Germain-en-Laye, Musée des Antiquités Nationales, 29 mars-18 juillet 1994. Paris, 1994, p. 211-217 (les événements de 52 av. J.C., l'armée de Vercingetorix, la cavalerie gauloise), 220-224, 232-237 (le siège d'Alesia, 52 av. J.C.), 267-269 (projectiles, armes inertes), 291-292 (le Cheval à Alesia), 385 (bibliographie).

DEYBER 1994b : DEYBER (A.). - Les Celtes et la forêt pendant la guerre des Gaules. *In* : Actes du colloque *Forêt et Guerre* (J-P. Amat et A. Corvol dirs.), Paris, 7-10 octobre 1992. Paris, L'Harmattan, 1994, p. 33-46 (Coll. Alternatives rurales).

DEYBER 1996 : DEYBER (A.). - L'Epoque de la Conquête. *In* : *L'Armée romaine en Gaule* (Michel REDDE dir.), Paris, Errance, 1996, p. 12-92.

DEYBER 1999 : DEYBER (A.) et SCHEERS (S.). - Le trésor de Robache. *BSPV*, 123/1998-99, p. 9-32 (Rééd. augm. de l'article *op. cit.* de 1993).

DEYBER 2002 : DEYBER (A.). - Ambiorix et Vercingetorix : Entre guerre traditionnelle et modernité. *In* : Actes de la table ronde *L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (II^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*. - *L'aristocratie celte dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 259 – 267 (Bibracte; 5).

DEYBER 2003 : DEYBER (A.), SCHEERS (S.), PREYNAT (J.-P.). - Les monnaies gauloises de l'Oppidum de La-Pierre-d'Appel à Etival-Clairefontaine (Vosges). *In* : Actes de la table ronde *Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs.). *Archaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p. 123 - 136.

DEYBER 2004 : DEYBER (A.). - Etival-Clairefontaine (Oppidum de La-Pierre-d'Appel). *In* : *Carte archéologique de la Gaule - Les Vosges* (Matthieu MICHLER et Michel PROVOST dirs.), Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2004, p. 171 - 175.

DEYBER 2008 : DEYBER (A.). - Le champ de bataille d'Alesia à la lumière d'exemples comparables. *In* : *Alesia et la bataille du Teutoburg. Un parallèle critique des sources*. Actes du colloque organisé à l'Institut historique allemand de Paris les 18 – 19 avril 2005. Paris, CTS – EPHE – IHA. Beihefte der Francia (BdF), vol. n° 66 [dir. Michel Reddé et Siegmund von Schnurbein], Jan Thorbecke Verlag, Ostfildern, 2008, p. 321-340.

DEYBER à paraître : DEYBER (A.). - Des pointes de traits en fer de type « Numance » (Espagne, Soria). à Alesia (Côte d'Or) et à Montmartin (Oise). *In* : Actes de la table ronde *Militaria césariens en contexte gaulois*, 17 octobre 2002. Centre Archéologique Européen, Glux-En-Glenne (Vincent GUICHARD et Matthieu POUX dirs.), 2006 (Bibracte; 9).

DEYTS 1992 : DEYTS (S.). – *Images des dieux de la Gaule*, Paris, Errance, 1992 [Coll. des Hespérides; 29].

DHENNEQUIN 2007 : DHENNEQUIN (L.). – Les ateliers de travail du fer au Mont Beuvray : présentation des fouilles récentes effectuées dans la zone artisanale du Champlain sur l'oppidum de Bibracte. *In* : *L'économie du Fer protohistorique : de la production à la consommation* (P. Y. Milcent dir.). Actes du XXVIII^e colloque de l'AFEAF, 360

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Toulouse, 20-23 mai 2004. *Aquitania*, suppl. 14/2, Bordeaux, 2007, p. 291-298.

DHÉNIN 1995 : DHÉNIN (M.). – Le sanglier-enseigne dans la numismatique gauloise. In : *Le sanglier enseigne gaulois de Soulac-Sur-Mer*. Association Médullienne, Soulac, 1995, p.28-42.

Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires rédigée par un comité d'officiers de toutes armes. T. Ier : A – H, Paris, Berger-Levrault 1898; T. II : I – Z, Paris, Berger-Levrault, 1910.

DION 1959 : DION (R.). – Etude sur la circulation transalpine avant la pacification des Alpes. In : *Géographie de la France, ACF*, 1959, p. 485-508.

DION 1963 : DION (R.). – Géographie historique de la France (Déplacement de peuples : Helvètes, Usipètes, Boïens). In : *Ann. du Collège de France*, n° 63, 1963, p. 398-398.

DION 1977 : DION (R.). – Migrations de peuples en Gaule au temps de César. In : *Hommages à la mémoire de J. Carcopino*, Paris, Les Belles Lettres, 1977, p. 55-63.

DOBESCH 1997 : DOBESCH (G.). – Les sources littéraires. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2° éd., 1997, p. 30 - 38.

DOTTIN 1918 : DOTTIN (G.). – *La langue gauloise*, Klincksieck, Paris, 1918.

DRDA, RYBOVÁ 1995 : DRDA (P.), RYBOVÁ (A.). – *Les Celtes de Bohême*. Paris, Centre Archéologique Européen - Errance, 1995 (Coll. Hespérides).

DUCREY 1985 : DUCREY (P.). – *Guerre et guerriers dans la Grèce antique*, Paris, Payot 1985, p. 240-241, 243-250.

DUDAY 1998 : DUDAY (H.). – Le charnier gaulois de Ribemont-sur-Ancre. In : *Les Celtes : rites funéraires en Gaule du Nord entre le VI^e et le I^{er} siècle avant J.-C. Recherches récentes en Wallonie*. Ministère de la Région Wallonne, Direction générale de l'Aménagement du Territoire, du Logement et du Patrimoine – Division du patrimoine et maison de la Culture de Tournai, Namur 1998, p. 113-119 [Etudes et Documents ; Fouilles 4].

DUMÉZIL 1985 : DUMÉZIL (G.). – *Heur et malheur du guerrier*. Paris, Flammarion, 2° éd., 1985 [Coll. Champs; 368].

DUVAL 1970 : DUVAL (A.). – Esquisse d'une typologie des pointes de flèche contemporaine de la Conquête – Les pointes de flèches d'Alesia au Musée des Antiquités nationales. In : *Antiquités nationales*, 1970, 2, p. 35-51.

DUVAL, HEUDE 1983 : DUVAL (A.), HEUDE (D.). dir. – *L'art celtique en Gaule*. Catalogue de l'exposition organisée en 1983-1984 à Marseille (Musées archéologiques), Paris (RMN), Bordeaux (Musée d'Aquitaine), Dijon (Musée archéologique), Paris, DMF - RMN, 1983.

DUVAL, GOMEZ de SOTO 1986 : DUVAL (A.), GOMEZ de SOTO (J.). dir. – L'armement aux âges du Fer. In : *Actes du VIII^e colloque sur les âges du Fer en France non méditerranéenne*, Angoulême, 18-20 mai 1984, *Aquitania*, suppl. n°1, 1986, p. 191-316.

DUVAL 1988 : DUVAL (A.). – Des chars processionnels aux chars de combat. In : *Les princes celtes et la méditerranée*, Paris, Ecole du Louvre, 1988, p. 303-319.

DUVAL 1997 : DUVAL (A.). – La société celtique au I^{er} s. av. J.-C. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2° éd., 1997, p. 509 - 515.

P. M. DUVAL 1949 ; 1968 : DUVAL (P.-M.). – A propos du milliaire de Cn. Domitius Ahenobarbus trouvé dans l'Aude en 1949. In : *Gallia*, VII, 2, 1949, p. 207-231 et *Revue Archéologique de Narbonnaise*, I, 1968, p 3-6.

P.-M. DUVAL 1971 : DUVAL (P.-M.). – *La Gaule jusqu'au milieu du V^e siècle*. Paris, Picard, 1971 (Les sources de l'histoire de France des origines jusqu'au X^{Ve} siècle). T. Ier, 2 vol.

DUVAL, KRUTA 1975 : DUVAL (P.-M.), KRUTA (V.). dir. – *L'habitat et la nécropole à l'âge du Fer en Europe occidentale et centrale*. In : ³⁶¹ Actes du I^{er} colloque archéologique de la

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Ive Section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Paris, 1972), Paris, Champion, 1975 [Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes, Ive Section, Sciences historiques et philologiques ; 323]

DUVAL 1976 ; 1986 ; 1993 : DUVAL (P.-M.). – *Les Dieux de la Gaule*, Paris, Payot, 1957 [Coll. Mythes et Religions]. Edition augmentée, 1976, 1986, 1993 [Coll. Histoire Payot].

DUVAL 1977 : DUVAL (P.-M.). – *Les Celtes*, Paris, Gallimard, 1977 [L'Univers des Formes].

DUVAL 1985 : DUVAL (P.-M.). – Les Gaulois et la mort. In : *Revue trimestrielle du Souvenir Français*, 1985, p. 4-9.

DYSON 1975 : DYSON (S. -L.). – Native revolt patterns in the Roman Empire. In : *A.N.R.W.*, II/3/1975, p. 152 – 175.

ECK 2005 : ECK (B.). - Essai pour une typologie des massacres en Grèce classique. In : *Le massacre, objet d'histoire*, Paris, Gallimard, coll. Folio histoire 138, 2005, p. 72-120.

EGGER 1958 : EGGER (R.). - A propos de deux armes des Celtes orientaux. In : *Ogam – Tradition celtique*, T. VIII, 1958, fasc. 3, p. 11-20.

ELIAS 1991 : ELIAS (N.). – *La civilisation des mœurs*. Paris, Calmann-Lévy, 1973, 1991.

ENEAU 2002 : ENEAU (T.). – *Les objets en fer du sanctuaire gallo-romain du Gué-de-Sciaux (Antigny, Vienne)*. Association des publications chauvinoises, XXI, 2002 (Musées de Chauvigny, Chauvigny, 86).

ESPÉRANDIEU 1907-1981 : ESPÉRANDIEU (E.). - *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, 16 vol., Paris, 1907-1981 (I à XI : E. Espérandieu ; XII à XV : R. Lantier ; XVI : Tables, P.-M. Duval).

Exposition 1989 : voir *Archéologie de la France* 1989.

Exposition 1991 : *Les Celtes*. Catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise (Sabatino Mocati coord.). 1ère éd., Milan, Bompiani, 1991; 2^e éd. (résumé), Paris, Stock, 1997; 3e éd. (intégrale). Paris, EDDL, 2001 (v. MOSCATI, 1991, 1997, 2001).

Exposition 1992 : Chasse, chasseurs, chassés : archéologie et histoire d'une controverse. Exposition présentée à la Maison de Pays – Musée des Trois Vals-Lac de Paladru, Charavines (Isère), mai-novembre 1992.

Exposition 1998 : *La fortification gauloise de Vernon. Recherches récentes sur un oppidum des Vélicasses*. Musée municipal A.-G. Poulain, 8 novembre 1998-28 février 1999, Vernon.

Exposition 2000 : *Le temps des Gaulois en Provence* (dir. Jean Chausserie Laprée). Catalogue. Martigues, Musée Ziem, 2000.

Exposition 2001 : *Celtes de Hongrie Xe – Ier s. av. J.-C.*. Musée de Saint-Romain-en-Gal-Vienne, décembre 2001 – mai 2002. Catalogue. Département du Rhône, Pôle archéologique, Lyon, 2001 – RMN, Paris, 2001.

Exposition 2006a : *Trésors de femmes*. Glux-en-Glenne, Bibracte-Centre archéologique du Mont-Beuvray, 2006.

Exposition 2006b : *Par Toutatis! La religion des Gaulois*. Musée Gallo-romain, Lyon-Fourvière, 30 juin 2006 – 7 janvier 2007. Brochure. Département du Rhône, Lyon, 2006.

FAUDUET 1983 : FAUDUET (I.). – Miniature « ex-voto » from Argentomagus (Indre). In : *Britannia*, XIV, 1983, p. 97-102.

FEACHEM 1971 : FEACHEM (R. W.). – Unfinished Hill-forts. In : *The Iron Age and its Hill-forts*. Papers presented to Sir Mortimer Wheeler (M. Jesson et D. Hill éditeurs), 362

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Southampton University Archaeological Society, Department of Archaeology, The Millbrook Press Limited, Southampton, 1971, p. 19-39.

FECHT 1995 : FECHT (M.). Description et techniques de fabrication. In : *Le sanglier enseigne gaulois de Soulac-Sur-Mer*. Association Médullienne, Soulac, 1995, p. 11-17.

FERDIERE 1989 : FERDIERE (A.). – Le « lieu consacré » des druides chez les Carnutes : mythes et réalités. In : *Les Viereckschanzen et les enceintes quadrilatérales en Europe celtique*. Actes du IXe colloque de l'AFEAF, Châteaudun, 16-19 mai 1985 (Olivier Buchsenschutz, Laurent Olivier, Anne-Marie d'Aillères dirs.). Paris, Errance, 1989, p. 145-159.

FERDIERE 2005 : FERDIERE (A.). – *Les Gaules. IIe siècle avant Jésus-Christ – Ve siècle après Jésus-Christ*. Paris, Colin, 2005 [Coll. U].

FEUGÈRE 1996a : FEUGÈRE (M.). – L'armement du Haut-Empire. In : *L'armée romaine en Gaule* (Michel Reddé dir.), Paris Errance, 1996, p. 115-131.

FEUGÈRE 1996b : FEUGÈRE (M.). – Les tombes à armes et l'aristocratie gauloise sous la paix romaine. In : *L'armée romaine en Gaule* (Michel Reddé dir.), Paris Errance, 1996, p. 165-176.

FICHES 2002 : FICHES (J.-L.). – Volques Arécomiques et cité de Nîmes. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 119-128.

FICHTL 1998 : FICHTL (S.). – La présence militaire romaine sur les *oppida* dans la Gaule du Nord et de l'Est. In : *Studien zur Archäologie des Kelten, Römer und Germanen in Mittel-und Westeuropa*, Mélanges Haffner, Verlag Marie Leidorf GmbH – Rahden/Westf., 1998, p. 164-166.

FICHTL 2002 : FICHTL (S.). – *Oppida* et occupation du territoire à travers l'exemple de la cité des Médiomatriques. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 315-328.

FICHTL 2004a : FICHTL (S.). – L'*oppidum* du Fossé des Pandours, chef lieu des Médiomatriques à l'époque de l'indépendance? In : Actes de la table ronde *Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs). *Archaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p.145-157.

FICHTL 2004b FICHTL (S.). – *Les peuples gaulois. IIIe-Ier siècles av. J.-C.*. Paris, Errance, 2004.

FICHTL, METZLER 2004 : FICHTL (S.), METZLER (J.). – En guise de conclusion. In : Actes de la table ronde *Les oppida dans le Nord-est de la Gaule*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs). *Achaeologia Mosellana* 5/2003, Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p.237-238.

FICHTL 2005a : FICHTL (S.). – *La ville celtique – Les oppida de 150 av. J.-C. à 15 ap. J.-C.* Paris, Errance, 2005 (2^e éd. revue et augmentée). (Coll. Hespérides).

FICHTL 2005b : FICHTL (S.). – L'émergence des *civitates* en Gaule et dans le monde celtique. In : *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, 4 : les mutations de l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 41-54 [Bibracte : 12/4].

- FISCHER 1991 : FISCHER (B.).** – Le bestiaire des monnaies gauloises. In : *Cahiers Numismatiques*, 28e année, n° 110, décembre 1991, p. 7-15.
- FISCHER 2000 : FISCHER (B.).** – Des échanges commerciaux aux relations divines : la monnaie gauloise. In : *Ollodagos*, XIV/2000, p. 3-23.
- FORTMANN 2006: FORTMANN (M.).** – Guerre. In: MONTBRIAL, KLEIN. – *Dictionnaire de stratégie*, Paris, PUF, 1^{ère} éd. 2000, 2^e éd. 2006, p. 276-283 [Quadrige - Dicos Poche].
- FREEMAN, POLLARD 2001 : FREEMAN (P.W.M.), POLLARD (A.).** éd. – *Fields of Conflict : Progress and Prospect in Battlefield Archaeology*. Proceedings of a conference held in the Department of Archaeology University of Glasgow, April 2000, Oxford 2001 [BAR Internat. Ser. 958].
- FREYBURGER 1976-1977 : FREYBURGER (G.).** – César face aux barbares. Sens et emploi du mot *Barbarus* dans le *De Bello Gallico* et le *De Bello Civili*. In : *Bull. de la Faculté des Lettres de Mulhouse*, VIII, 1976-1977, p. 13-19.
- FÜRGER-GUNTI 2001 : FÜRGER-GUNTI (A.).** – Le char de combat : la reconstitution au Schweizerisches Landesmuseum. In : *Les Celtes*. Catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise. 3e éd. (intégrale). Paris, EDDL, 2001, p. 356-359.
- GALBERT (2005) : GALBERT (G. de).** – *Hannibal en Gaule*. Editions de Belledonne, Voiron, 2005.
- GAMBIEZ 1970 : GAMBIEZ (F.).** – La peur et la panique dans l'histoire. In : *XIIIe Congrès international des Sciences historiques*, Mémoires et communications, tome I, Moscou, 1970, p. 92-124.
- GARCIA 2004 : GARCIA (D.).** – *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence. VIIIe-IIe siècles av. J.-C.* Paris, Errance, 2004 (Coll. Hespérides).
- GARCIA 2006 : GARCIA (D.).** – Religion et société. La Gaule méridionale. In : *Religion et société en Gaule* (Christian Goudineau dir.), Paris, Errance – Rhône, Le Département, 2006, p. 134-164.
- GARDES 2002 : GARDES (Ph.).** – Territoires et organisation politique de l'Aquitaine pré-augustéenne. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 48-65.
- GARLAN 1972 : GARLAN (Y.).** – *La guerre dans l'Antiquité*. Paris, Fernand Nathan, 1972 [Coll. Fac].
- GARLAN 1989 : GARLAN (Y.).** – *Guerre et économie en Grèce ancienne*. Paris, La Découverte, 1989 [Textes à l'appui].
- GENDRON, GOMEZ de SOTO 1986 : GENDRON (Ch.), GOMEZ de SOTO (J.).** – Le sanctuaire pré-romain de Faye l'Abbesse (Deux-Sèvres). In : *Revue Aquitania*, Supplément 1, 1986, p. 89-95.
- GILLES 2007 : GILLES (J. – F.).** – Quelques hypothèses sur le maniement du bouclier celtique. In : *Instrumentum*, n° 25, juin 2007, p. 7-10.
- GINOUX, POUX 2002 : GINOUX (N.), POUX (M.).** – Les *Parisii*, ente Gaule Belgique et Gaule Celtique : peuplement et territoire. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 226-243.
- GIRAULT 2004 : GIRAULT (J.-P.).** – *Uxellodunum et la Guerre des Gaules*, Catalogue

d'exposition, Brive-La-Gaillarde, du 15 juin au 30 octobre 2004, Musée Labenche, 2004.

GIRAULT 2007 : GIRAULT (J.-P.). – Recherches à la Fontaine-de-Loulié, Saint-Denis-les-Martel (46). Nouveaux éléments sur la bataille d'Uxellodunum. In : *Les âges du Fer dans le Sud-Ouest de la France*. Actes du XXVIII^e colloque de l'AFEAF (M. Vaginay, L. Yzac-Imbert dir.), Toulouse, 20-23 mai 2004. *Aquitania*, suppl. 14/1, Bordeaux, 2007, p. 237-257.

GOMEZ DE SOTO, MILCENT 2003 : GOMEZ DE SOTO (J.), MILCENT (P.-Y.), avec la participation de **BAIGL (J.-Ph.), GORGUES (A.), MORET (P.), NILLESSE (O.), SIREIX (Ch.).** – La France du Centre aux Pyrénées. In : Un état des questions sur les sanctuaires et les pratiques cultuelles de la Gaule celtique (P. Arcelin et J.-L. Brunaux coords). *Gallia*, 60/2003, p. 107 – 138.

GOUDINEAU 1980 : GOUDINEAU (Ch.). – La Gaule Méridionale. In : *Histoire de la France urbaine*. I, *La ville antique*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 140-194.

GOUDINEAU 1990 ; 2000 : GOUDINEAU (Ch.). – *César et la Gaule*. Paris, Errance, 1990, rééd. 2000.

GOUDINEAU, PEYRE 1993 : GOUDINEAU (Ch.), PEYRE (Ch.). – *Bibracte et les Eduens. A la découverte d'un peuple gaulois*. Paris, Errance et CAE, 1993.

GOUDINEAU 1997 : GOUDINEAU (C.). – La romanisation de la Gaule. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 543 - 547.

GOUDINEAU 2001 : GOUDINEAU (Ch.). – *Le dossier Vercingetorix*, Paris, Actes Sud/Errance, 2001.

GOUDINEAU 2003a : GOUDINEAU (Ch.). – C'est César qui a inventé la Gaule (Entretien avec Christian Goudineau). *L'Histoire*, 282, Déc. 2003, p. 34-39.

GOUDINEAU 2003b : GOUDINEAU (Ch.). – Le *Gutuater* gaulois – Idéologie et histoire. In : *Gallia*, 60, 2003, p. 383-387.

GOUDINEAU 2006 : GOUDINEAU (Ch.). (dir.). – *Religion et société en Gaule*. Catalogue de l'exposition : « *Par Toutatis! La religion des Gaulois* ». Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 2006. Lyon, Département du Rhône et Paris, Errance, 2006.

GOUDINEAU, VERDIER 2006 : GOUDINEAU (Ch.), VERDIER (P.). – Religion et science. In : *Religion et société en Gaule*. Catalogue de l'exposition : "*Par Toutatis! La religion des Gaulois*". Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 2006. Lyon, Département du Rhône et Paris, Errance, 2006, p. 27-77.

GOUDINEAU 2007a : GOUDINEAU (Ch.). – L'Eldorado gaulois et le problème du mercenariat. In : *Regard sur la Gaule*, Paris, Actes Sud, 2007, p. 95-108 [Babel].

GOUDINEAU 2007b : GOUDINEAU (Ch.). – La Gaule transalpine à l'époque hellénistique. In : *Regard sur la Gaule*, Paris, Actes Sud, 2007, p. 161-175 [Babel].

GOUDINEAU 2007c : GOUDINEAU (Ch.). – A propos de C. Valérius Proculus, un prince Helvien qui parlait...gaulois. In : *Regard sur la Gaule*, Paris, Actes Sud, 2007, p. 221-223 [Babel].

GOUDINEAU 2007d : GOUDINEAU (Ch.). – César et la Guerre des Gaules. In : *Regard sur la Gaule*, Paris, Actes Sud, 2007, p. 224-262 [Babel].

GRENIER 1934 : GRENIER (A.). – *Manuel d'archéologie Préhistorique, celtique et gallo-romaine*, VI, *Archéologie gallo-romaine*, deuxième partie, *L'archéologie du sol, les routes*. Paris, Picard, 1934.

GRENIER 1945 ; 1970 : GRENIER (A.). – *Les Gaulois*, Paris, Payot, 1945 [Bibliothèque Historique], rééd. Louis HARMAND, Paris, Payot, 1970 [Petite Bibliothèque Payot 157].

GRIMAL 1994 : GRIMAL (P.). – Les mondes perdus. *Le Spectacle du Monde*, n° 382, janvier 1994, p. 95 s.

GRUEL 1989 : GRUEL (K.). – *La monnaie chez les Gaulois*. Paris, Errance, 1989 [Coll. Hespérides]

GRUEL 2002 : GRUEL (K.). – Monnaies et territoires. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 205-212.

GUE 2000 : GUE (Ch.). - Russie 1812, les limites du système napoléonien. In : *Napoléon de l'histoire à la légende*, Actes du colloque des 30 novembre et 1^{er} décembre 1999 à l'auditorium Austerlitz du musée de l'Armée, Hôtel National des Invalides, Editions In Forma, Maisonneuve et Larose, Paris, 2000, p. 167-196.

GUGGISBERG 2006 : GUGGISBERG (A.-M.). – L'art celtique. Spécificité et points de convergence. In : SZABO (M.). dir. – *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire.*, 3 : *Les Civilisés et les Barbares (du Ve au IIe siècle avant J.-C.)*. Actes de la table ronde de Budapest, 17-19 juin 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 229-243 (Bibracte; 12/3).

GUICHARD 1998 : GUICHARD (V.). - Gergovie. Il y a 2050 ans...l'année terrible – 52 av. J.-C. In : *L'archéologue*, hors série n°1, 1998.

GUICHARD, PERRIN 2002 : GUICHARD (V.), PERRIN (F.). dir. - *L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (IIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.)*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne. Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002 (Bibracte; 5).

GUIGNARD 1994 : GUIGNARD (P.). – *Le sexe et l'effroi*. Paris, Gallimard, 1994.

GUILAINE, ZAMMIT 2001 : GUILAINE (J.), ZAMMIT (J.). – *Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*. Paris, Seuil, 2001.

GUILLAUMET 1995 : GUILLAUMET (J.-P.). – *Quelques représentations animales dans l'art celtique des oppida*. In : Colloque de Bratislava, 1995, dactylographié, inédit, chez l'auteur à Glux-en-Glenne.

GUILLAUMET 1996 : GUILLAUMET (J.-P.). – *L'artisanat chez les Gaulois*. Paris, Errance, 1996.

GUILLAUMET 2000 : GUILLAUMET (J.-P.). dir. – *Dix ans de coopération franco-hongroise en archéologie. 1988-1998* : Actes de la table ronde tenue du 3 au 5 juin 1998 au Collegium Budapest. Budapest : Collegium Budapest, 2000 [Coll. du Collegium Budapest Workshop Ser.].

GUILLAUMET, SZABO 2006 : GUILLAUMET (J.-P.), SZABO (M.). dir. – *Etudes sur Bibracte – 1*. Glux-En-Glenne : Bibracte, 2006 (Bibracte; 10).

GUITTARD 1986 : GUITTARD (C.). – Les sources littéraires et historiques concernant l'armement du légionnaire romain. In : *Guerre et société en Italie (Ve-IVe s. av. J.-C.)*. Paris, Ecole Normale Supérieure, 1986, p. 51-64.

HALM-TISSERANT 1998 : HALM-TISSERANT (M.). – *Réalités et imaginaires des supplices en Grèce ancienne*. Paris, Les belles lettres, 1998 [Coll. d'Etudes anciennes; 125].

HANS ECKART 1973 : HANS ECKART (J.). – Ein reich ausgestattetes Wagengrab der Spätlatènezeit aus Neuwied, Stadtteil Heimbach-Weis. In : *Bonner Jahrbücher*, 173, 1973, p. 1-52.

HANSON 1990 : HANSON (V.-D.). - *Le modèle occidental de la guerre. La bataille d'infanterie en Grèce classique*, Paris, Les Belles Lettres, 1990.

HANSON 2002 : HANSON (V.-D.). - *Carnage et culture*, Paris, Flammarion, 2002.

HARMAND 1967a : HARMAND (J.). - *L'armée et le soldat à Rome de 107 à 50 avant notre ère*, Paris, Picard, 1967.

- HARMAND 1967b : HARMAND (J.).** - *Une campagne césarienne, Alesia*. Thèse, Paris, Picard, 1967.
- HARMAND 1970 : HARMAND (J.).** - *Les Celtes au Second Âge du Fer*, Paris, Fernand-Nathan, 1970.
- HARMAND 1973 : HARMAND (J.).** - *La guerre antique, de Sumer à Rome*, Paris, P.U.F., 1973 [coll. SUP, l'Historien].
- HARMAND 1978 : HARMAND (J.).** - *Rome et la conquête du monde méditerranéen. 2. Genèse d'un Empire*. Paris, P.U.F., 1978 [Nouvelle Clio 8 bis].
- HARMAND 1982 : HARMAND (J.).** - La conquête césarienne des Gaules : le bilan économique et humain. In : *Rivista Storica Dell'antichità*, XII, 1-2, 1982, Bologne, p. 85-130.
- HARMAND 1984 : HARMAND (J.).** - *Vercingetorix*, Paris, Fayard, 1984.
- L. HARMAND 1970 : HARMAND (L.).** - *L'Occident Romain. Gaule – Espagne – Bretagne – Afrique du Nord. 31 av. J.-C. à 235 ap. J.-C.* Paris, Payot, 1970.
- HASELGROVE 2006 : HASELGROVE (C.). dir.** - *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, 4 : les mutations de l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006 [Bibracte : 12/4].
- HATT 1961 : HATT (J.-J.).** - La résistance gauloise sous Auguste : actes du 1^{er} colloque international d'Etudes Gauloises, Celtiques et Protoceltiques, Châteaumeillant (Cher), 5-9 juillet 1960. In : *Celticum*, suppl. à *Ogam*, n° 73-75, 1961, p. 321-322.
- HATT 1966 : HATT (J.-J.).** - *Histoire de la Gaule romaine (120 av. J.-C. – 451 ap. J.-C.). Colonisation ou colonialisme ?* Paris, Payot, 2^e éd., 1966.
- HATT 1989 : HATT (J.-J.).** - *Mythes et dieux de la Gaule*, I, Paris, Picard, 1999.
- HATT 2005 : HATT (J.-J.).** - *Mythes et dieux de la Gaule*, II, site internet : <http://jeanjacqueshatt.free.fr/> 2005.
- HELLY 2000 : HELLY (B.).** - Modèles géographiques et développement de l'urbanisation en pays grec : l'exemple de la Thessalie. In : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer*. Actes du colloque des 8-11 juin 1998, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray (Vincent Guichard, Suzanne Sievers, Otto H. Urban dir.). Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2000, p. 13-25 (Bibracte; 4).
- HENNINGER 2006 : HENNINGER (L.).** - L'armée, accoucheuse d'Etat. *Armées d'Aujourd'hui*, n° 306, décembre 2005 – janvier 2006. Paris : ministère de la Défense, DCoD, 2006, p. 63.
- HENRY 1970-1973 : HENRY (B.-M.).** - La fronde chez les Celtes : les projectiles et leur utilisation. In : *Ogam-tradition celtique*, t. 22-25, 1970-1973, p. 175-177.
- HILD 1951-1952 : HILD (A.).** - Menschenstein. In : *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, T. 18-19, 1951-1952, p. 271-273.
- HIERNARD 1993 : HIERNARD (J.).** - Le paysage monétaire de la Saintonge celtique. In : *Bull. de la Société Française de Numismatique*, 48, n° 8, octobre 1993, p. 655-665.
- HOMO-LECHNER, VENDRIES 1993 : HOMO-LECHNER (C.), VENDRIES (Ch.).** - *Le carnyx et la lyre. Archéologie musicale en Gaule celtique et romaine*. Catalogue de l'exposition organisée à Besançon (Musée des Beaux-arts et d'Archéologie 4 septembre – 22 novembre 1993), Orléans (Musée Historique et Archéologique de l'Orléanais 18 décembre 1993 – 23 février 1994), Evreux (Musée de l'ancien Evêché 26 mars – 30 mai 1994), 1993.
- HORST 1988 : HORST (E.).** - *César : une biographie*. Trad. de l'allemand par Denise Meunier. Paris, Fayard, 1981. Rééd. Marabout, 1988 [Coll. MU; 468].

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

HUBERT, MAUSS 1899 : HUBERT (H.), MAUSS (M.). - Essai sur la nature et la fonction du sacrifice. In : *L'année sociologique*, II, 1899, p. 29-138.

HUBERT 1950a : HUBERT (H.). - *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène*, Paris, Albin Michel, éd. rev. et cor. 1950 [Evolution de l'Humanité XXI].

HUBERT 1950b : HUBERT (H.). - *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, Paris, Albin Michel, éd. rev. et cor. 1950 [Evolution de l'Humanité XXI bis].

HUGHES 1976 : HUGHES (B. P.). - *La puissance de feu. L'efficacité des armes sur le champ de bataille, 1630-1850*, Lausanne, Edita S. A. pour l'édition française, 1976.

JOUIN, MÉNIEL, JOLY 2001 : JOUIN (M.), MÉNIEL (P.), JOLY (J.). - Les dépôts d'animaux et le *fanum* gallo-romains de Vertault (Côte-d'Or). In : *RAE*, 50, 2001, p. 119-216.

JOVANOVIC' (B.), POPOVIC' 1997 : JOVANOVIC' (B.), POPOVIC' (P.). - Les Scordisques. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). - Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 357 - 384.

JUD, KAENEL 2002 : JUD (P.), KAENEL (G.). - Helvètes et Rauriques : quelle emprise territoriale. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 297-305.

JUFER, LUGINBÜHL 2001 : JUFER (N.), LUGINBÜHL (T.). - *Les dieux gaulois. Répertoire des noms de divinités celtiques connus par l'épigraphie, les textes antiques et la toponymie*, Paris, Errance, 2001.

JUILLET 1982 : JUILLET (P.). - *Histoire de la médecine aux armées*, T. 1, *De l'Antiquité à la Révolution*, Paris, Ch. Lavauzelle, 1982.

JULLIAN 1907 ; 1908 ; 1909 ; 1914 ; 1920-1926 ; 1993 : JULLIAN (C.). - *Histoire de la Gaule*, T. I : *Les invasions gauloises et la colonisation grecque*, Paris, Picard, 1907 ; T. II : *La Gaule indépendante*, Paris, Picard, 1908 ; T. III : *La conquête romaine et les premières invasions germaniques*, Paris, Picard, 1909 ; T. IV : *Le gouvernement de Rome*, Paris, Picard, 1914, éd. augm. 1920-1926, rééd. 1993.

JULLIAN 1963 : JULLIAN (C.). - *Vercingetorix*. Rééd. par Paul Marie Duval, Paris, Hachette, 1963.

KAENEL 2006 : KAENEL (G.). - Agglomérations et *oppida* de la fin de l'âge du Fer : une vision synthétique. In : *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire*, 4 : *les mutations de l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 17-39 [Bibracte : 12/4].

KAPFERER 1990 : KAPFERER (J.-N.). - *Rumeurs. Le plus vieux métier du monde*. Paris, Seuil, 1^{ère} éd. 1987, 2^e éd. 1990 [Points actuels 92].

KEEGAN 1993 : KEEGAN (J.). - *Anatomie de la bataille. Azincourt 1415, Waterloo 1815, La Somme 1916*, Paris, Robert Laffont, 1993.

KIMMIG 1940 : KIMMIG (W.). - Ein Keltenschild aus Aegypten, *Germania*, t. 24, 1940, p. 106-111.

KLEEMAN 1956 : KLEEMAN (O.). - Historique sur l'origine des étriers dans l'Antiquité. In : *Congrès préhistorique de France*, XV, 1956, p. 662-670.

KLEIN 20003 : KLEIN (M.). - Autour de quelques objets du musée de l'Armée : du recruteur au déserteur ou image et imaginaire du militaire au XVIII^e siècle. In : *Revue de la Société des Amis du Musée de l'Armée*, n° 126, décembre 2003, p. 5-13.

KRAMER 2005 : KRAMER (E.M.). - *A l'Ouest rien de nouveau*, Paris, LGF, trad. 368

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

de l'allemand par Alzir Hella et Olivier Bournac, 2005.

KRUTA 1997 : KRUTA (V.). – La religion. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.), Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 533 - 542.

KRUTA 2000 : KRUTA (V.). – *Les Celtes, histoire et dictionnaire, des origines à la romanisation et au Christianisme*, Paris, Robert-Laffont (Coll. Bouquins). 2000.

KRUTA 2006 : KRUTA (V.). dir. – Les Celtes en Bohême, en Moravie et dans le Nord de la Gaule. In : *Archéologie et Sciences des origines* n° 313, mai 2006, 77 p.

KRUTA-POPPI 1997 : KRUTA-POPPI (L.). – Les sources archéologiques. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 39 - 49.

KÜNZL 2001 : KÜNZL (E.). – La tombe du chirurgien d'Obermenzing. In : *Les Celtes*. Catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise. 3e éd. (intégrale). Paris, EDDL, 2001, p. 372-373.

LA TOUR 1982 : LA TOUR (H. de). – *Atlas des monnaies gauloises*, Paris, 1899. Rééd., *Revue Archéologique Sites*, h.s. n° 12, 1982.

LACROIX 2003 : LACROIX (J.). – *Les noms d'origine gauloise* – T. I, *La Gaule des combats*. Paris, Errance, 2003.

LACROIX 2005 : LACROIX (J.). – *Les noms d'origine gauloise* – T. II, *La Gaule des activités économiques*. Paris, Errance, 2005.

LAMBERT 1997 : LAMBERT (P.-Y.). – *La langue gauloise. Description linguistique, commentaire d'inscriptions choisies*. Paris, Errance, 1^{ère} éd., 1997.

LAMBERT, LUGINBÜHL 2006 : LAMBERT (P.-Y.), LUGINBÜHL (T.). – Les graffites de Bibracte. Apports des inscriptions mineures à l'histoire des habitants de Bibracte. Catalogue des graffites sur céramique. In : *Etudes sur Bibracte – 1* (Jean-Paul Guillaumet et Miklos Szabó dir.). Glux-En-Glenne : Bibracte, 2006 (Bibracte; 10).

LAMBOT, MÉNIEL 2000 : LAMBOT (B.), MÉNIEL (P.). – Le centre communautaire et cultuel du village gaulois d'Acy-Romance dans son contexte régional. In : *Rites et espaces en pays celte et méditerranéen, étude comparée à partir du sanctuaire d'Acy-Romance (Ardennes, France)*. (Stéphane Verger éd.), EFR, 2000, p. 7-139.

LAMBOT 2000 : LAMBOT (B.). – L'agglomération ouverte d'Acy-Romance (Ardennes). La question de l'urbanisation à La Tène finale. In : *Les processus d'urbanisation à l'âge du Fer. Eisenzeitliche Urbanisationsprozesse*. Actes du colloque des 8-11 juin 1998 (Glux-en-Glenne, F - 58). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2000, p. 97-102 (Bibracte; 4).

LAMBOT 2006 : LAMBOT (B.). – Religion et habitat. Les fouilles d'Acy-Romance. In : *Religion et société en Gaule*. Catalogue de l'exposition : « Par Toutatis! La religion des Gaulois ». Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 2006. Lyon, Département du Rhône et Paris, Errance, 2006, p. 177-188.

LAMBRECHTS 1954 : LAMBRECHTS (P.). – *L'exaltation de la tête dans la pensée et dans l'art des Celtes*. Bruges, De Tempel, 1954.

LANTIER 1939 : LANTIER (R.). – Chevaux-enseignes celtiques. In : *Revue Archéologique*, 6e sér., T. XIII, avril-juin 1939, p. 236-243.

LAUBENHEIMER 1990 : LAUBENHEIMER (F.). – *Le temps des amphores en Gaule. Vins, huiles et sauces*, Paris, Errance, 1990 [Coll. Hespérides].

LAUBENHEIMER 1991 : LAUBENHEIMER (F.). – *Les amphores de Bibracte. Le matériel des fouilles anciennes*, Paris, MSH, 1991 [DAF; 29].

LAUBENHEIMER 1992 : LAUBENHEIMER (F.). dir. – *Les amphores en Gaule. Production et circulation*, I, CRHA, 116, ALUB, 474, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

LAUBENHEIMER 1998 : LAUBENHEIMER (F.). dir. – *Les*

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

amphores en Gaule. Production et circulation, II, PUFC, Sér. Amphores, Besançon, 1998.

LAUTMAN 2002 : LAUTMAN (J.-P.). - Paul Louis Courier juge l'armée : « sans humeur et sans honneur ». Dans : Actes du colloque Napoléon, Stendhal et les romantiques : L'armée, la guerre, la gloire, Musée de l'Armée, 16-17 novembre 2001, Paris, Eurédit, 2002, P; 93-107.

LAVERGNE 2000 : LAVERGNE (D.). - Le sanglier d'Illonse. In : *Le temps des Gaulois en Provence* (dir. Jean Chausserie-Laprée), exposition, Martigues, Musée Ziem, 2000, p. 254-255.

Le cheval et l'archéologie. Dossier. In : *L'archéologue. Archéologie nouvelle*, n° 53, avril-mai 2001 [Errance].

LE BOHEC 1996a : LE BOHEC (Y.). - *Histoire militaire des Guerres Puniques. 264-146 av. J.-C.* Paris, Ed. du Rocher, 1996 [Coll. L'art de la guerre]

LE BOHEC 1996b : LE BOHEC (Y.). - Deux nouvelles inscriptions trouvées à Saints-Geosmes près de Langres (Haute-Marne). In : *B.S.H.A.L.*, XXII, n° 324, 1996, p. 59-77.

LE BOHEC 1998 : LE BOHEC (Y.). - Vercingetorix. In : *Riv. Stor. Ant.* XXVIII, 1998, p. 85-120.

LE BOHEC 1999 : LE BOHEC (Y.). - Les *Milites glanici* : possibilités et probabilités. In : *R.A.N.*, 32, 1999, p. 293-300.

LE BOHEC 2000 : LE BOHEC (Y.). - Stratégie et tactique dans les livres V et VI du *De Bello Gallico*. In : *Vita Latina*, n° 160, décembre 2000, p. 11-20.

LE BOHEC 2001a : LE BOHEC (Y.). - *César chef de guerre. Stratégie et tactique de la République romaine.* Paris, Ed. du Rocher, 2001 [Coll. L'art de la guerre].

LE BOHEC 2001b : LE BOHEC (Y.). - Gutuater : nom propre ou nom commun ? In : *Gallia*, 58, 2001, p. 363-367.

LE BOHEC 2005 : LE BOHEC (Y.). - César et l'économie pendant la guerre des Gaules. In : *Krieg – Gesellschaft – Institutionen. Beiträge zu einer vergleichenden Kriegsgeschichte.* Colloque ed Wittenberg, mai 2003 (Meissner B., Schmitt O. et Sommer M. édit.), Berlin, 2005, p. 317-333.

LE BOHEC 2007 : LE BOHEC (Y.). - *L'armée romaine en Afrique et en Gaule.* Mavors, Roman Army Researches, 14, 2007.

LE BOHEC (à paraître). LE BOHEC (Y.). - Gergovie.

LE BOHEC (à paraître). LE BOHEC (Y.). - L'armée romaine des Gaules en 52 avant J.-C. – Ou : De la nudité des gauloises.

LE BOHEC (à paraître). LE BOHEC (Y.). - Le visage de la guerre pour les civils dans l'Antiquité. – Victor de Vita et les Vandales.

LE BONNIEC 1969 : LE BONNIEC (H.). - Aspects religieux de la guerre à Rome. In : *Problèmes de la guerre à Rome* [J.-P. BRISSON dir.], Paris, Mouton, 1969, p. 101-115.

LE BRUN, LECHEVALLIER 2001 : LE BRUN (Ch.), LECHEVALLIER (G.). - Peines de mort et exécutions. De la pendaison au bûcher, de la roue à la guillotine. Supplices légaux et exécutions capitales en France. In : *Actualité de l'Histoire*, n° spécial, Paris, mars 2001.

LE GALL 1976 : LE GALL (J.). - « Evocatio ». In : *Mélanges Jean Heurgon. L'Italie préromaine et la Rome républicaine.* Rome, EFR, 1976, 2 vol., T.1, p. 519-524 [Coll. de l'EFR 27].

LE GALL, SAINT-DENIS, WEIL, MARILIER 1980 : LE GALL (J.), SAINT-DENIS (E. de), WEIL (R.), MARILIER (J.). - *Alesia. Textes littéraires antiques, textes médiévaux* (textes originaux et traductions), Publications de l'université de Dijon, t. XLV, Paris, Les belles lettres, 2^e éd., 1980.

- LE GALL 1989 : LE GALL (J.).** – A la recherche du cortège de « Taranis ». In : *Aspects de la religion celte et gallo-romaine dans le Nord-Est de la Gaule à la lumière des découvertes récentes*. Actes de la rencontre archéologique de Saint-Dié-des-Vosges, octobre 1988. Saint-Dié-des-Vosges, Société Philomatique Vosgienne, 1989, p. 35-40.
- LE GALL 2000 : LE GALL (J.).** – *La bataille d'Alesia*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2000 [Histoire ancienne et médiévale-58].
- LE GOFF 1969 : LE GOFF (J.).** – *Marchands et banquiers au Moyen-Âge*. P.U.F., 1969 [Q.S.J. 699].
- LE ROUX, GUYONVAR'CH 1986 : LE ROUX (F.), GUYONVAR'CH (Ch.-J.).** – *Les druides*. Rennes, Ouest-France, 1986.
- LEGENDRE, OLIVIER 2004 : LEGENDRE (J.-P.), OLIVIER (L.).** – L'oppidum de Sion : état des connaissances et contexte régional. In : Actes de la table ronde *Les oppida du Nord-est de la Gaule à La Tène finale*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs.). *Achaeologia Mosellana* 5/2003. Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p. 53 – 76.
- LEJARS 1989 : LEJARS (Th.).** – Les armes des sanctuaires poitevins d'époque pré-romaine de Faye-L'Abbesse (Deux-Sèvres) et de Nalliers (Vendée). In : *Gallia*, 46, 1989, p. 1-42.
- LEJARS 1994 : LEJARS (Th.).** – Gournay III. *Les fourreaux d'épées. Le sanctuaire de Gournay-sur-Aronde et l'armement des Celtes de La Tène moyenne*, Paris, Errance et IRRAP, 1994 [Archéologie aujourd'hui].
- LEJARS 1996 : LEJARS (Th.).** – L'armement des Celtes en Gaule du Nord à la fin de l'époque gauloise. In : *R.A.P.*, n° 3/4 1996, p. 79-103.
- LEJARS 1998 : LEJARS (Th.).** – Des armes celtiques dans un contexte culturel particulier : le « charnier » de Ribemont-sur-Ancre (Somme). In : *R.A.P.*, n°1/2 1998, p. 233-244.
- LEMAN-DELERIVE 1998 : LEMAN-DELERIVE (G.).** dir. – *Les Celtes : rites funéraires en Gaule du Nord entre le VI^e et le I^{er} siècle avant J.-C. Recherches récentes en Wallonie*. Ministère de la Région Wallonne, Direction générale de l'Aménagement du Territoire, du Logement et du Patrimoine – Division du patrimoine et maison de la Culture de Tournai, Namur 1998 [Etudes et Documents ; Fouilles 4].
- Les Celtes : Les Celtes en Bohême, en Moravie et dans le Nord de la Gaule :** Dossiers d'archéologie et Sciences des origines n° 313, 2006.
- LEVEAU 2002 : LEVEAU (Ph.).** – Les territoires. Un bilan des méthodes d'étude. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 9-17.
- LÉVY-BRUHL 1922 : LÉVY-BRUHL (L.).** – *Primitifs. La mentalité primitive*. Paris, Alcan, 1922, rééd. Anabet éditions, 2007, p. 287-329 [aDocument].
- LEWUILLON 2002 : LEWUILLON (S.).** – Le syndrome du Vergobret. A propos de quelques magistratures gauloises. In : Actes de la table ronde *L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (II^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.) - L'aristocratie celte dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 243-258 (Bibracte; 5).

- LONGO 1977 : LONGO (O.).** – La morte per la patria. In : *Studi ital. Di. Fil. Class.*, NS, 49, 1977, p. 4-36.
- LONIS 1977 : LONIS (R.).** – Les otages dans les relations internationales en Grèce classique. Insuffisances et ambiguïtés d'une garantie. In : *Mélanges offerts à L. S. Senghor*, Dakar, 1977, p. 215-214.
- LORAIN 1976 : LORAIN (P.).** – L'arc d'Ulysse. In : *Gazette des Armes*, n° 44, décembre 1976.
- LORAIN 1980 : LORAIN (P.).** – L'arc de guerre chinois. In : *Gazette des Armes*, n° 87, novembre 1980.
- LORAUX 1973 : LORAUX (N.).** – Marathon ou l'histoire idéologique. In : *REA*, 25, 1973, p. 13-42.
- LORAUX 1974 : LORAUX (N.).** – Socrate, contrepoison de l'oraison funèbre. In : *Ant. Class.*, 43, 1974, p. 172-211.
- LORAUX (N.).** – Hébé et andreia : deux versions de la mort du combattant athénien. In : *Anc. Sonc.*, 6, 1975, p. 1-31.
- LORAUX 1977 : LORAUX (N.).** – La « Belle mort » spartiate. In : *Ktéma*, 2, 1977, p. 105-120.
- LORAUX 1981 : LORAUX (N.).** – *L'invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la cité classique*, Paris, thèse de doctorat d'Etat, EHESS, 1981.
- LOT 1967 : LOT (F.).** – *La Gaule. Les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française*. Rééd. par Paul Marie Duval, Paris, Fayard, 1967.
- LUIK 2002 : LUIK (M.).** – *Die Funde aus dem römischen lagern um Numantia In Römisch Germanisches Zentralmuseum*, Mainz 2002 [Kataloge Vor und Frühgeschichtlicher Altertümer 31].
- MAC NEILL 1992 : MAC NEILL (W.).** – *La recherche de la puissance. Technique, force armée et société depuis l'An Mil*. Paris, Economica, 1992 (Coll. Bibliothèque stratégique).
- MACHIAVEL 1591 : MACHIAVEL (N.).** – *L'Art de la Guerre*, 1521, traduction Toussaint Guiraudet, Paris, Garnier Flammarion, 1991 (GF 615).
- MAIER 1997 : MAIER (F.).** – Les oppida celtiques. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 423 - 439.
- MALRAIN, MATTERNE, MÉNIEL 2002 : MALRAIN (F.), MATTERNE (V.), MÉNIEL (P.).** – *Les paysans gaulois (III^e siècle – 52 av. J.-C.)*. Paris, Errance, 2002.
- MANDY, SAULCE 2003 : MANDY (B.), SAULCE (A. de).** – *Les marges de l'Armorique à l'Âge du Fer. Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites*. Actes du XXIII^e colloque de l'AFEAF (Musée Dobrée, Nantes, 13-16 mai 1999). *RAO*, supplément n° 10, 2003.
- MANIQUET 2005 : MANIQUET (C.).** – Découverte à Tintignac (Corrèze, F). Un dépôt exceptionnel d'objets gaulois. In : *Instrumentum*, n°21, juin 2005, p. 37-38.
- MARIEN 1970 : MARIEN (M.-E.).** – *Le trou de l'ambre au bois de Wérumont, Éprave*, Bruxelles, Musées royaux d'art et d'histoire, 1970 [Monographie d'archéologie nationale].
- MARIOTTI 1989 : MARIOTTI (G.). (dir).** – Histoire militaire. Initiation à la stratégie et à la tactique, École Spéciale Militaire de Saint-Cyr, École Militaire Inter-Armes, École Militaire du Corps Technique et Administratif, Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche, septembre 1989.
- MATHIEU 2005 : MATHIEU (F.).** – Nouvelles propositions sur la suspension des épées laténiennes. In : *Instrumentum*, n°22, décembre 2005, p. 24-29.
- MATHIEU 2007 : MATHIEU (F.).** – L'apport des tests expérimentaux à l'étude de

l'armement gaulois du III^e siècle avant Jésus-Christ. In : *Instrumentum*, n° 25, juin 2007, p. 10-14.

MÉNIEL 1987 : MÉNIEL (P.). – *Chasse et élevage chez les Gaulois (450-52 av. J.-C.)*, Errance, Paris, 1987.

MÉNIEL 1992 : MÉNIEL (P.). – *Les sacrifices d'animaux chez les Gaulois*, Errance, Paris, 1992.

MÉNIEL 2001 : MÉNIEL (P.). – *Les Gaulois et les animaux*, Errance, Paris, 2001.

MÉNIEL 2002 : MÉNIEL (P.). – La chasse en Gaule, une activité aristocratique. In : Actes de la table ronde *L'aristocratie celtique à la fin de l'Âge du Fer (II^e s. av. J.-C. – I^{er} s. ap. J.-C.)*. - *L'aristocratie celtique dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 223 – 230 (Bibracte; 5).

METZLER, WARINGO, BIS, METZLER-ZENS 1991 : METZLER (J.), WARINGO (R.), BIS (R.), METZLER-ZENS (N.). – *Clemency et les tombes de l'aristocratie en Gaule Belgique*, Dossiers d'archéologie du Musée national d'histoire et d'art, 1, Luxembourg, 1991.

METZLER 2006 : METZLER (J.). – Religion et politique. In : *Religion et société en Gaule*. Catalogue de l'exposition : « Par Toutatis! La religion des Gaulois ». Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 2006. Lyon, Département du Rhône et Paris, Errance, 2006, p. 191-202.

METZLER, MÉNIEL, GAENG 2006 : METZLER (J.), MÉNIEL (P.), GAENG C.). – Oppida et espaces publics. In : *Celtes et Gaulois, l'Archéologie face à l'Histoire, 4 : les mutations de l'âge du Fer*. Actes de la table-ronde de Cambridge, 7-8 juillet 2005. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2006, p. 201-224 [Bibracte : 12/4].

MICHEL 1991 : MICHEL (C.). – Guerre et commerce chez les Assyriens. In : La guerre au Proche-Orient dans l'Antiquité, *Les dossiers d'archéologie*, 160, 1991, p. 64-69.

MILLOTTE 1969 : MILLOTTE (J.-P.). – Les cols dans la préhistoire. In : Actes du colloque sur *Les cols des Alpes dans l'Antiquité et le Moyen-Age*, Orléans, CRDP, 1969, p. 25-34.

MILLOTTE 1970 : MILLOTTE (J.-P.). – *Précis de Protohistoire européenne*, Paris, Armand Colin, 1970 [Coll. U2 84].

MICHLER, PROVOST 2004 : MICHLER (M.), PROVOST (M.). dirs. - *Carte archéologique de la Gaule, les Vosges*. Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2004.

MOÏTRIEUX 1992 : MOÏTRIEUX (G.). – *Hercules Salutaris. Hercule au sanctuaire de Deneuvre (Meurthe-et-Moselle)*. Nancy, PUN, 1992 [Etudes lorraines d'Archéologie Nationale].

MOÏTRIEUX 2004 : MOÏTRIEUX (G.). – Un site fortifié celtique à Deneuvre (Meurthe-et-Moselle). In : Actes de la table ronde *Les oppida du Nord-est de la Gaule à La Tène finale*, 17 - 18 novembre 2000, UPRES - université Marc Bloch de Strasbourg, SRA de Lorraine et Centre Albert Grenier - université de Nancy II (Anne-Marie Adam, Stephan Fichtl, Jean-Pierre Legrand, Yves Burnand, et Yves Grandjean dirs.). *Achaeologia Mosellana* 5/2003. Strasbourg, Metz et Nancy, 2004, p. 101 - 105.

MOMIGLIANO 1979 : MOMIGLIANO (A.). – *Sagesses barbares*, Paris, Maspéro, 1979.

MONTBRIAL, KLEIN 2006 : MONTBRIAL (Th. De), KLEIN (J.). – *Dictionnaire de stratégie*, Paris, PUF, 1^{ère} éd. 2000, 2^e éd. 2006 [Quadrige - Dicos Poche].

MONTESQUIEU : *Grandeur et décadence des Romains*, Paris, Le Seuil, 1964 [L'intégrale].

MOREAU 1995 : MOREAU (J.). - Les₃₇₃ enseignes militaires dans le monde celtique

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

et leurs figurations antiques. In : *Le sanglier enseigne gaulois de Soulac-Sur-Mer*. Association Médullienne, Soulac, 1995, p. 20-27.

MOSCATI 1991 ; 1997 ; 2001 : MOSCATI (S.). (Coord.). – *Les Celtes*. Catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise. 1ère éd. Milan, Bompiani, 1991; 2^e éd. (résumé), Paris, Stock, 1997; 3e éd. (intégrale). Paris, EDDL, 2001.

MOSCOVICH 1979-1980 : MOSCOVICH (M. J.). – *Obsidibus traditis* : Hostages in Caesar's *De Bello Gallico*. In : *Classical Journal*, LXXV, 1979-1980, p. 122-128.

MOTYKOVA 1994 : MOTYKOVA (K.). – Contribution à la question de l'origine du fer à cheval. In : *Etudes Celtiques*, XXX, 1994, p. 149-164.

MULLER 1995 : MULLER (A.). dir. – *Instruments, musiques et musiciens de l'Antiquité classique*. Cahiers de la maison de la recherche, université Charles De Gaulle – Lille III, 1995 {Ateliers 4}.

MÜLLER 1992 : MÜLLER (F.). – La Tène (Canton de Neuchâtel) et Port (Canton de Berne). : Les Sites, les trouvailles et leur interprétation. In : *L'âge du Fer dans le Jura, Cahiers d'Archéologie Romande* 57, 1992, p. 323-328.

OLIVIER 1981 : OLIVIER (A.). - Une « tête de nègre » défigurée trouvée à Alesia. In : *R.A.E.*, 1981, T. XXXI, p. 250-255.

OLIVIER 2002 : OLIVIER (L.). (Dir.). – *Princesses celtes en Lorraine – Sion, trois millénaires d'archéologie d'un territoire*. Jarville-La-Malgrange, Musée de l'Histoire du Fer – C.C.S.T.I. du Fer et de la Métallurgie, 2002.

OLMER 2002 : OLMER (F.). – Les aristocrates éduens et le commerce. In : Actes de la table ronde *L'aristocratie celtique à la fin de l'Âge du Fer (IIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.)*. – *L'aristocratie celtique dans les sources littéraires*, 10 – 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - université de Bourgogne (Franck Perrin et Vincent Guichard dirs.). Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 289 - 298 (Bibracte, 5).

OLMER 2003 : OLMER (F.). – *Les amphores de Bibracte – 2. Le commerce du vin chez les Eduens d'après les timbres d'amphores*. Glux-en-Glenne : Bibracte, 2003 (Bibracte, 7).

OULETTE 1971 : OULETTE (G.-P.). – La mort à la guerre dans l'Agamemnon d'Eschyle. In : *REG*, 84, 1971, p. 297-313.

PALADILHE 2002 : PALADILHE (D.). - *La bataille d'Azincourt – 1415*. Paris, Perrin, 2002.

PARKER-PEARSON et al. 2007 : PARKER-PEARSON (M.), CHAMBERLAIN (A.), FIELD (N.), RYLATT (J.). – Fiskerton: déposition votive et éclipses lunaires en Angleterre et sur le continent. In : *L'âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges. Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer*. Actes du XXIX^e colloque de l'A.F.E.A.F., Bienne, 5-8 mai 2005, vol. 2 (Barral Ph., Daubigney A., Dunning C., Kaenel G., Roulière-Lambert Monsieur-J. eds.). Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 439-444 [Ann. Litt., sér. « Environnement, société et archéologie »].

PELLETIER 1984 : PELLETIER (A.). – *La femme dans la société gallo-romaine*. Paris, Picard, 1984.

PÉRÉ-NOGUES 1999 : PÉRÉ-NOGUES (S.). – Mercenaires et mercenariat d'Occident : réflexions sur le développement du mercenariat en Sicile. In : *Pallas*, 51/1999, p. 105-127.

PÉRICHON 1987 : PÉRICHON (R.). – L'imagerie celtique d'Aulnat. In : *Mélanges offerts au docteur J.-B. Colbert de Beaulieu*, Paris, Le Léopard d'Or, 1987, p. 677-695.

PERNET, CARLEVARO 2006 : PERNET (L.), CARLEVARO (E.) et

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC (<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

alii. – *La necropoli de Giubiasco* (TI), vol. II. *Les tombes de La Tène finale et d'époque romaine*. Zürich, Chronos Verlag, 2006.

PERRIN, DECOURT, 2002 : PERRIN (F.), DECOURT (J.-C.). – L'aristocratie celte dans les sources littéraires. Recueil de textes commentés. In : *Actes de la table ronde L'aristocratie celte à la fin de l'Âge du Fer (IIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.). - L'aristocratie celte dans les sources littéraires*. Actes de la table ronde des 10 et 11 juin 1999, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray et UMR 5594 du CNRS - Université de Bourgogne (Vincent Guichard et Franck Perrin dirs.). Glux-en-Glenne, Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 337 – 412 (Bibracte; 5).

PÉTARD 1978 : PÉTARD (M.). – Le franc archer de Formigny. In : *Uniformes*, n° 46, novembre – décembre 1978.

PEYRE 1985 : PEYRE (Ch.). – Felsina et l'organisation du territoire des Boïens selon l'historiographie antique. In : *Celti ed Etruschi Nell'Italia Centro-Settentrionale Del V e Sec a.C Alla Romanizzazione*, Bologne, 12-14 avril 1979. 1985, p. 101-110.

PEYRE 2000 : PEYRE (Ch.). – Documents sur l'organisation publique de l'espace dans la cité gauloise. In : *Rites et espace en pays celte et méditerranéen* (S. Verger dir.), ROME, EFR, 2000, p. 155-206 [CEFR; 276].

PICARD 1888 : PICARD (L.). – *Origines de l'école de cavalerie et de ses traditions équestres*, 2 T., Saumur, 1888.

PIGANIOL 1920 : PIGANIOL (A.). – Les *Trinci* gaulois, gladiateurs consacrés. *REA*, 22/1920, p. 283 – 290.

PIGANIOL 1967 : PIGANIOL (A.). – *La Conquête romaine*, Paris, P.U.F., 1967 [Peuples et civilisations III].

PININGRE 1999 : PININGRE (J.-F.). dir. – *Premiers remparts entre Vosges et Jura. Bourguignon-Lès-Morey et les sites fortifiés préhistoriques et celtiques*, DRAC, SRA, 1999 [Itinéraires du patrimoine 194].

PION, GUICHARD 1993 : PION (P.), GUICHARD (V.). dir. – *Tombes et nécropoles en France et au Luxembourg entre le IIIe et le Ier siècle avant J.-C. Essai d'inventaire*. In : Actes du XIVe colloque de l'AFEAF, Evreux, 1990. *RAO*, Suppl. n°6, 1993, p. 175-200.

PLANCK 1982 : PLANCK (D.). – Eine neuentdeckte keltische Viereckschanze in Fellbach-Schmidlen, Rems-Mur-Kreis. Vorbericht der Grabungen 1977-1980. In : *Germania*, 60, 1982, p. 105-172.

POSTGATE 1903 : POSTGATE (G.). – Messala en Aquitaine. In : *Classical Review*, 17, 1903, p. 113-117.

POUX 1999 : POUX (M.). – Puits funéraire d'époque gauloise à Paris (Sénat). *Une tombe d'auxiliaire républicain dans le sous-sol de Lutèce*, Paris, éd. Monique Mergoïl, 1999 [Protohistoire européenne 4].

PRAT 1992 : PRAT (Ch.-L.). – Désignation des peuples et pays celtiques. In : *Mélanges Léon Fleuriot*, Université Rennes 2 – Haute Bretagne, Rennes, 1992.

PRIEUR 1988 : PRIEUR (J.). – *Les animaux sacrés dans l'Antiquité. Art et religion du monde méditerranéen*, Ouest France Université, Rennes, 1988 [Coll. : De mémoire d'homme : l'histoire; 15].

PROSDOCIMI 1997 : PROSDOCIMI (A.-L.). – Langue et écriture des premiers Celtes. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 50 - 60.

RALSTON, BUCHSENSCHUTZ 2002 : RALSTON (I. B. M.), BUCHSENSCHUTZ (O.). – Les fortifications du Mont-Beuvray. In : *Les âges du Fer en Nivernais, Bourbonnais et Berry*³⁷⁵, *oriental. Regards européens sur les âges du Fer*.

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

XVIIe colloque de l'AFEAF (D. Maranski et V. Guichard dir.). Glux-en-Glenne : Centre archéologique européen du Mont-Beuvray, 2002, p. 293-296 [Bibracte; 6].

RAMBAUD 1957 : RAMBAUD (M.). – Esquisse d'une stratégie de César d'après les livres V, VI, VII du *B.G.* In : *L'information littéraire*, IX, 1957, 2.

RAMBAUD 1966 : RAMBAUD (M.). – *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César*. Paris, « Les Belles Lettres », 2^e éd., 1966.

RAPIN 1988 : RAPIN (A.). – Boucliers et lances. In : *Gournay II, Boucliers et Lances, Dépôts et Trophées* (BRUNAUX et RAPIN dirs.), RAP, Paris, Errance, 1988, p. 13 - 114.

RAPIN 1991 ; 1997 ; 2001 : RAPIN (A.). – L'armement. In : *Les Celtes*. Catalogue de l'exposition du Palazzo Grassi de Venise. 1^{ère} éd. Milan, Bompiani, 1991; 2^e éd. (résumé), Paris, Stock, 1997; 3^e éd. (intégrale). Paris, EDDL, 2001, p. 339-352.

RAPIN 1999 : RAPIN (A.). – L'armement celtique en Europe : chronologie de son évolution technologique du Ve s. au Iers. Av. J.-C. In : *Gladus*, 19, 1999, p. 33-67.

RAPIN 2007 : RAPIN (A.). – L'armement laténien aux IV^e et au III^e s. av. J.-C. en Europe. In : *La Gaule dans son contexte européen aux IV^e et III^e s. av. notre ère*. Actes du XXVII^e colloque AFEAF (Clermont-Ferrand, 29 mai – 1^{er} juin 2003) (Christine Mennessier-Jouannet, Anne-Marie Adam, Pierre-Yves Milcent eds.), Lattes, 2007, p. 240-253 [Monographies d'Archéologie Méditerranéenne].

REDDÉ 1996a : REDDÉ (M.). dir.- *L'Armée romaine en Gaule*, Paris, Errance, 1996.

REDDÉ 1996b : REDDÉ (M.). – De la conquête de la Germanie à la garde du Rhin. In : *L'armée romaine en Gaule* (Michel Reddé dir.), Paris, Errance, 1996, p. 95-114.

REDDÉ, Von SCHNURBEIN 2001 : REDDÉ (M.), Von SCHNURBEIN (S.). – *Alesia. Fonilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, 3 vol., Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, T. XXII, diffusion De Boccard, Paris 2001.

REDDÉ 2003 : REDDÉ (M.). – Le matériel archéologique d'Alesia ou les surprises de la chronologie absolue. In : *Les marges de l'Armorique à l'âge du Fer. Archéologie et histoire : culture matérielle et sources écrites*. Actes du XXIII^e colloque AFEAF (Musée Dobrée, Nantes, 13-16 mai 1999). (Bernard Mandy et Anne de Saulce dir.). *RAO*, supplément n° 10, 2003, p. 287-292.

REDDÉ, Von SCHNURBEIN à paraître : REDDÉ (M.), Von SCHNURBEIN (S.). dirs. – Alesia et la bataille du Teutoburg. Un parallèle critique des sources. Actes du colloque organisé à l'Institut historique allemand de Paris les 18 – 19 avril 2005. Paris, CTS – EPHE – IHA. Beihefte der Francia (BdF), vol. n° 66 [dir. Michel Reddé et Siegmur von Schnurbein], Thorbecke, Ostfildern, à paraître.

REGINELLI 1998 : REGINELLI (G.). – *Le mobilier en bois du site de La Tène*, Mémoire de Licence, Université de Neuchâtel, octobre 1998.

A.-J. REINACH 1909 : REINACH (A.-J.). - La flèche en Gaule. In : *L'Anthropologie*, 20, 1909, p. 52-80 et 189-206.

S. REINACH 1900a : REINACH (S.). – De l'origine et de l'essence des tabous. Leçon professée à l'École du Louvre, Paris, 1900, rééd. In : *Cultes, mythes et religions*, éd. établie par Hervé DUCHÊNE, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 67 (Coll. Bouquins).

S. REINACH 1900b : REINACH (S.). – Les survivances du totémisme chez les anciens Celtes. In : *RC*, 1900, p. 269-306, rééd. In : *Cultes, mythes et religions*, éd. établie par Hervé DUCHÊNE, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 202 (Coll. Bouquins).

S. REINACH 1900c : REINACH (S.). – Pourquoi Vercingétorix a renvoyé sa cavalerie d'Alésia. In : *RC*, 1900, p. 1-15, rééd. in : *Cultes, mythes et religions*, éd. établie par Hervé DUCHÊNE, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 289-301 (Coll. Bouquins).

S. REINACH 1913a : REINACH (S.).³⁷⁶ – Le culte de Halae et le druidisme. In :

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Revue Archéologique, 1913, II, p. 87-111 (C.R.A.I., 1913, p. 138), rééd. In : *Cultes, mythes et religions*, éd. établie par Hervé DUCHÊNE, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 278-279 (Coll. Bouquins).

S. REINACH 1913b : REINACH (S.). – Les têtes coupées et les trophées en Gaule. In : *Revue celtique*, XXXIV, 1913, p. 38-60, 253-286.

RÉMY 2002 : RÉMY (B.). – L'organisation territoriale de la cité de Vienne. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIV^e colloque international de l'AFEAF, Martignes, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 173-184.

RENOU, FILLIOZAT 1985 : RENOU (L.), FILLIOZAT (J.). – L'Inde classique. Manuel des études indiennes, Paris, Maisonneuve, 1985.

RICHARDOT 2006 : RICHARDOT (Ph.). – *Les erreurs stratégiques des Gaulois face à César*, Paris, Economica, 2006.

RIVET 1971 : RIVET (A.L.F.). – Hill-Forts in Action. In : *The Iron Age and its Hill-Forts*, Southampton, 1971, p. 189-202.

RUD 1988 : RUD (M.). – *La Tapisserie de Bayeux et la bataille du Pommier gris*, Bayeux, Heimdal, 3^e édition française 1988.

SANKOT 2007 : SANKOT (P.). – Les IV^e et III^e s. av. n. e. en Bohême, Europe centrale. In : *La Gaule dans son contexte européen aux IV^e et III^e s. av. notre ère* (Actes du XXVII^e colloque AFEAF, Clermont-Ferrand, 29 mai – 1^{er} juin 2003) (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, Hors série, Vol. 2), 2007, p. 309-317.

SANMARTI 1994 : SANMARTI (J.). – Eléments de type celtique du nord-est de la péninsule ibérique. In : *L'âge du Fer en Europe sud-occidentale*. Actes du XVI^e colloque de l'AFEAF, Agen, 28-31 mai 1992. *Aquitania*, 12, 1994, p. 335-351.

SAULNIER 1980 : SAULNIER (Ch.). – *L'armée et la guerre dans le monde étrusco-romain (VIII^e – IV^e s.)*, Paris, De Boccard, 1980.

SAULNIER 1984 : SAULNIER (Ch.). – *L'armée et la guerre chez les peuples Samnites (VII^e – IV^e s.)*, Paris, De Boccard, 1984.

SCHLOTT 1999 : SCHLOTT (C.). – *Zum Ende des spätlatènezeitlichen Oppidum auf dem Dünsberg* (Gem. Biebertal-Fellingshausen, Kreis Giessen, Hessen), éditions Monique Mergoïl [Forschungen zum Dünsberg 2], Montagnac, 1999.

SCHÖNFELDER 2007: SCHÖNFELDER (M.). – Zurück aus Grienchenland – Spuren keltischer Soldner in Mitteleuropa. In : *Germania*, 85, 2007, p. 307-328.

SCHWAB 1992 : SCHWAB (H.). – Cornaux-Les-Sauges (Canton de Neuchâtel) et les ponts celtiques sur la Broye et la Thielle. In : *L'âge du Fer dans le Jura. Cahiers d'Archéologie romande* 57, 1992, p. 317-322.

SIEVERS 1992 : SIEVERS (S.). – Armes et sanctuaires à Manching. In : *Les sanctuaires celtiques et leurs rapports avec le monde méditerranéen*. Actes du colloque de Saint-Riquier (8-11 novembre 1990), Paris, Errance, 1992, p. 146-155.

SIEVERS, PLEINER, VENCLOVA, GEILEBRÜGGE 1997 : SIEVERS (S.), PLEINER (R.), VENCLOVA (N.), GEILEBRÜGGE (U.). – L'artisanat. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). – Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 460 – 474.

SIEVERS, ROUILLARD 1999 : SIEVERS (S.), ROUILLARD (P.). (dir.). – Les armes d'Osuna. In : *Antiquités d'Espagne*, Paris, Réunion des Musées Nationaux 1997, p. 58-67.

SIEVERS 2001a : SIEVERS (S.), sous la direction de Michel REDDE et de Siegmund Von SCHNURBEIN. – Les armes d'Alesia. In : *Alesia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du*³⁷⁷*Mont-Auxois (1991-1997), 2 - Le matériel,*

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, T. XXII, diffusion De Boccard, Paris 2001, p. 121-209.

SIEVERS 2001b : SIEVERS (S.), en collaboration avec **BROUQUIER-REDDE (V.), DEYBER (A.),** sous la direction de Michel REDDE et de Siegmund Von SCHNURBEIN. - Catalogue des armes. In : *Alesia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du Mont-Auxois (1991-1997)*, 2 - *Le matériel*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, T. XXII, diffusion De Boccard, Paris 2001, p. 210-241, pl. 40-88.

SINEUX 1999 : SINEUX (P.). - Les morts à la guerre. In : *Guerres et sociétés dans les mondes grecs (490 - 322)*. (Patrice BRUN coord.). Paris, Éd. du Temps, 1999, p. 97 - 126.

SOULHOL, SARDIN 2000 : SOULHOL (H.), SARDIN (P.). - *Vers Alesia sur les traces de César et de Vercingétorix. Interprétation stratégique et tactique de la Guerre des Gaules*. Paris, Editions des Écrivains, 2000.

SPEIDEL 2004 : SPEIDEL (M. P.). - *Ancient Germanic Warriors*, London and New York, Routledge, 2004.

SPRUYTTE 1996 : SPRUYTTE (J.). - *Attelages antiques lybiens. Archéologie sabarienne expérimentale*. Paris, MSH, 1996.

STARY 1987: STARY (P. F.). - Die militärischen Rückwirkungen der keltischen Invasion auf die Apennin-Halbinsel. In: *Hamburger Beiträge zur Archäologie*, 13/4, 1986/87, p. 65-117.

STEAD 1965 : STEAD (I. M.). - The Celtic Chariot. In : *Antiquity*, XXXIX, 1965, p. 259-265, pl. LIV-LV.

SULIMIRSKI 1952 : SULIMIRSKI (T.). - Les archers à cheval, cavalerie légère des anciens. In : *Rev. Intern. d'hist. Militaire*, 1952, t. 3, fasc. 2, p. 453/4.

SZABÒ 1992 : SZABÒ (M.). - *Les Celtes de l'Est*. Paris, Centre Archéologique Européen - Errance, 1992 (Coll. Hespérides).

SZABÒ 1997a : SZABÒ (M.). - Mercenariat. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 353 - 356.

SZABÒ 1997b : SZABÒ (M.). - La romanisation des pays danubiens. In : *Les Celtes* (S. MOSCATI coord.). - Paris, Stock, 2^e éd., 1997, p. 548 - 556.

TASSAUX 1996 : TASSAUX (D.) et (F.). - Les soldats gaulois dans l'armée romaine. In : *L'armée romaine en Gaule* (Michel Reddé dir.), Paris, Errance, 1996, p. 147-163.

TENDILLE 1988 : TENDILLE (C.). - *Objets métalliques de la protohistoire au musée archéologique de Nîmes*. Nîmes, Cahiers des musées et monuments de Nîmes 5, 1988.

TERNES 1979 : TERNES (Ch.-M.). - Les barbares dans les Commentaires sur la Guerre des Gaules de Jules César. In : *Bull. des Ant. Luxembourgeoises*, T. X, Luxembourg, 1979, p. 53-70.

TESTART 2004a : TESTART (A.). - *Les morts d'accompagnement - La servitude volontaire I*. Paris, Errance, 2004.

TESTART 2004b : TESTART (A.). - *L'origine de l'Etat - La servitude volontaire II*. Paris, Errance, 2004.

TISSERAND 1980 : TISSERAND (G.). - Les ex-voto du site de Flaviers à Mouzon (08210). In : *RAE*, XXXI, 1980, p. 61-73.

THEVENOT 1966 : THEVENOT (A.). - *Histoire des Gaulois*, Paris, P.U.F., 1966 [coll. QSJ. 206].

TRANOY 1981 : TRANOY (A.). - *La Galice romaine. Recherches sur le Nord-Ouest de la Péninsule ibérique dans l'Antiquité*. Paris-Bordeaux III, Centre Pierre Paris, thèse de doctorat d'Etat, 1979-1981.

TRIBOULOT, LAGADEC 2006a : TRIBOULOT (B.), LAGADEC (J.-P.), avec la collaboration de **FARGET (V.)**. - La carrière d'extraction de meules en rhyolite des La Salle, « Les Fossottes », Vosges. In : *Nouvelles archéologies. Prospection et découvertes dans la moyenne vallée de La Meurthe*, Société Philomatique Vosgienne, Hors série n° 3, 2006, p. 3-8.

TRIBOULOT, MICHLER 2006b : TRIBOULOT (B.), MICHLER (M.), avec la collaboration de **FARGET (V.)**. - Nouvelles traces d'extraction de minerai dans la moyenne vallée de la Meurthe (88). - Première campagne de prospection inventaire. In : *Nouvelles archéologies. Prospection et découvertes dans la moyenne vallée de La Meurthe*, Société Philomatique Vosgienne, Hors série n° 3, 2006, p. 9-20.

TRIBOULOT, MICHLER 2006c : TRIBOULOT (B.), MICHLER (M.). - Aristocratie celtique sur les habitats fortifiés de Etival-Clairefontaine / Saint-Benoît-La-Chipotte « Varrinchâtel » et Taintrux « Chastel ». In : *Nouvelles archéologies. Prospection et découvertes dans la moyenne vallée de La Meurthe*, Société Philomatique Vosgienne, Hors série n° 3, 2006, p. 21-30.

TRONQUART 1989 : TRONQUART (G.). - *Un castellum du massif vosgien : Le « camp celtique » de La-Bure*, Saint-Dié, éditions Le Chardon, 1989.

ULBERT 1984 : ULBERT (G.). - *Càceres El Viejo, ein spätrepublikanisches Legionslager in Spanisch-Extremadura*, Philipp von Zabern, 1984 [Madrider Beiträge 11].

URBAN 1999 : URBAN (R.). - *Gallia Rebellis*. Historia – Einzelschriften, Bd 129, 1999.

UTLEY, WASHBURN 1992 : UTLEY (R.-M.), WASHBURN (W.-E.). - *Guerres indiennes. Du Mayflower à Wounded Knee*. Paris, Albin Michel, 1992 [Coll. Terre Indienne].

VAN BERCHEM 1954 : VAN BERCHEM (D.). - Du portage au péage. Le rôle des cols transalpins dans l'histoire du Valais celtique. In : *Museum Helveticum*, 13/1956/4, p. 199-208.

VENDRYES 1948 : VENDRYES (J.). - La religion des Celtes. In : A. Grenier, J. Vendryes, E. Tonnelat et B.-O. Unbegaun, *Les religions étrusque et romaine, les religions des Celtes, des Germains et des anciens Slaves*, Paris, PUF, 1948 [Coll. Mana. Introduction à l'histoire des religions, sér. 2, vol. III].

VERGER, GUILLAUMET 1988 : VERGER (S.), GUILLAUMET (J.-P.). - Les tumulus de Saint-Romain-de-Jalionas (Isère). Premières observations. In : *Les princes celtes et la Méditerranée*. Paris, La documentation française, 1988.

VERDIN, BARDOT 2007 : VERDIN (F.), BARDOT (X.). - Les puits de l'oppidum de l'Ermitage (Agen, Lot-et-Garonne). In : *Les âges du Fer dans le Sud-Ouest de la France*. Actes du XXVIII^e colloque de l'AFEAF (M. Vaginay, L. Yzac-Imbert dir.), Toulouse, 20-23 mai 2004. *Aquitania*, suppl. 14/1, Bordeaux, 2007, p. 237-257.

VIAL 2002 : VIAL (E.). - Une statuette de sanglier en bronze découverte anciennement sur l'oppidum de Sion. In : *Princesses celtes en Lorraine. Sion, trois millénaires d'archéologie d'un territoire*. Jarville-La-Malgrange, Musée de l'Histoire du Fer – C.C.S.T.I. du Fer et de la métallurgie, 2002, p. 114-115, fig. 31.

VIAL 2007 : VIAL (E.). - Les figures animales. In : *Le cheval et la danseuse, à la redécouverte du trésor de Neuvy-en-Sullias*. Catalogue de l'exposition du musée des Beaux-Arts d'Orléans (C. Gorzet, J.-P. Guillaumet dir.), Orléans, 13 mars – 26 août 2007. Coéd. musées d'Orléans, musée/site archéologique de Bavay (Nord) et Somogy. Orléans, 2007, p. 48-87.

VIGNERON 1968 : VIGNERON (P.). - *Le cheval dans l'antiquité (Des guerres*

379

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

médiques aux grandes invasions). *Contribution à l'histoire des techniques*. Nancy, Berger-Levrault, 2 T., 1968.

VILLARD 1991 : VILLARD (P.). – L'armée néo-assyrienne. In : La guerre au Proche-Orient dans l'Antiquité, *Les dossiers d'archéologie*, 160, 1991, p. 42-47.

VOISIN 1984 : VOISIN (J.-L.). – Les Romains, chasseurs de têtes. In : *Du châtiment dans la cité* (Y. THOMAS ed.). Paris, De Boccard, 1984, p. 241-293.

VOUGA 1923 : VOUGA (P.). – *La Tène. Monographie de la station*. Leipzig, Karl W. Hiesermann, 1923.

WAILLY 1985 : WAILLY (H. de). – *Crécy 1346. Autopsie d'une bataille*, Paris, Lavauzelle, 1985 [Coll. Les grandes batailles de France].

WECK 1988 : WECK (H. de). – La guerre en montagne. In : *Rev. Militaire Suisse*, 9, 1988, p. 401-405.

WERNER 1979 : WERNER (J.). – Spätes Keltentum zwischen Rom und Germanien. *Gesammelte Aufsätze zur Spätlatènezeit*, München, Ludwig Pauli-C. H. Beck'sche Verlagbuchhandlung, 1979.

WHIGTMAN 1972 : WHIGTMAN (E.). – La Gaule Chevelue entre César et Auguste. In : *IXe congrès international d'étude sur les frontières romaines*, Mamaïa, 1972, p. 472-483.

WHIGTMAN 1976 : WHIGTMAN (E.). – Il y avait en Gaule deux sortes de Gaulois. In : *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le Monde Ancien*, Paris, Les Belles Lettres, 1976, p. 407-419.

WIDEMANN 2006 : WIDEMANN (Th.). – La Stratégie. In : *Armées d'Aujourd'hui*, n°307, février 2006. Paris : ministère de la Défense, DICOd, 2006, p. 63.

WILL, EGGERS, JOFFROY, HOLMQUIST 1965 : WILL (E.), EGGERS (H.-J.), JOFFROY (R.), HOLMQUIST (W.). – *Kelten und Germanen in heidnischer Zeit*. Paris, Albin Michel, trad. Française, 1965 [Coll. Die Kunst der Welt].

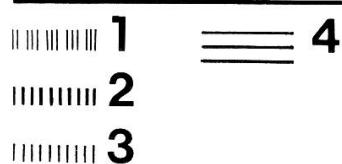
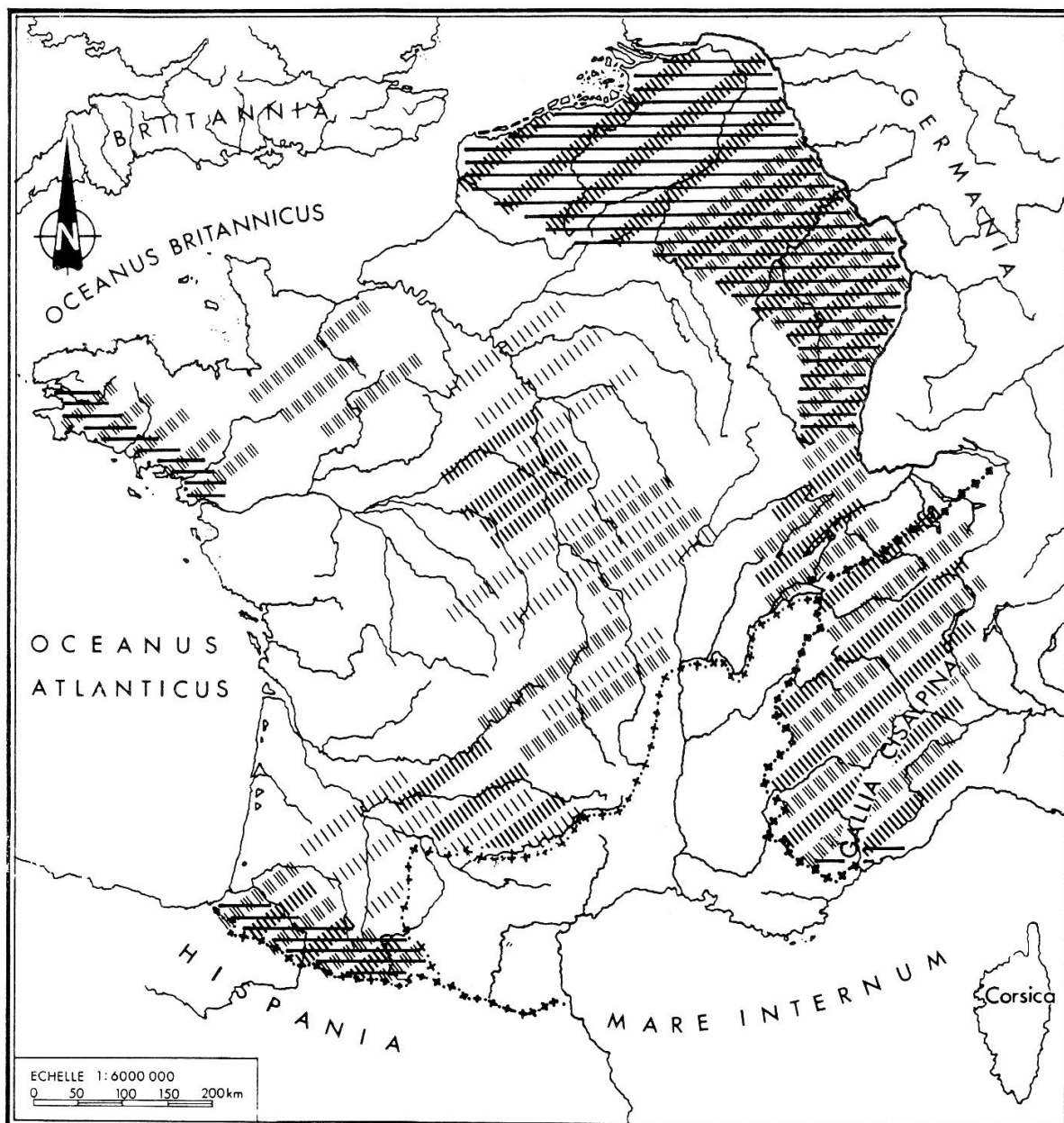
WOLFF 2003 : WOLFF (C.). – *Les brigands en Orient sous le Haut-Empire Romain*. E.F.R. - De Boccard, 2003.

ZEHNER 2002 : ZEHNER (M.). – Groupes culturels dans le sud de la plaine du Rhin supérieur à La Tène finale et au début de l'époque romaine. In : *Territoires celtiques. Espaces ethniques et territoires des agglomérations protohistoriques d'Europe occidentale*. Actes du XXIVe colloque international de l'AFEAF, Martigues, 1^{er}-4 juin 2000. Paris, Errance, 2002, p. 329-337.

3. ARCHIVES.

Bibracte - Centre Archéologique Européen du Mont-Beuvray (CAE). *Fonds Alain DEYBER*. Don initial du 19.6.2000*, complété par les dons du 9.5.2002*, 11.12.2002**, 29.1.2003** et 19.12.2005 (***JOLY (R.).** – *Inventaire du fonds A. DEYBER*. Glux-en-Glenne – Paris, CAE / Collège de France, novembre – décembre 2002, dactylographié, 106 p. ; ** **Id.**, *Ibid.*, additif dans la base de données *Bibracte* (Fichier « Documentation annexe »).

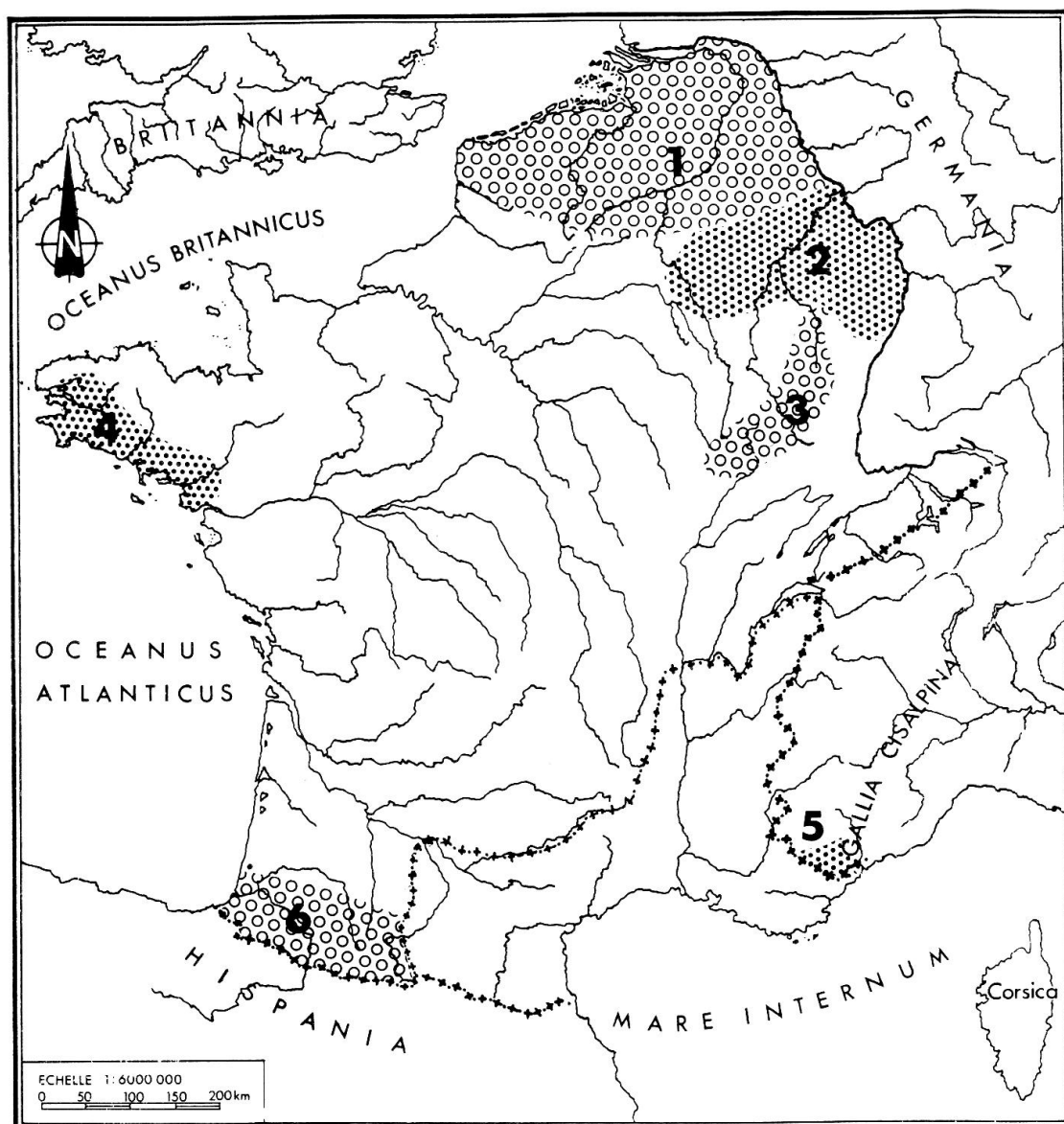
[Ndr. : la documentation qui a servi à la rédaction de cette thèse est appelée à rejoindre ce fonds].



CARTE 1. — Les opérations de guérilla en relation avec :

1. Le relief.
2. Les forêts.
3. Le paysage rural ouvert.
4. L'habitat fortifié de petite et moyenne importance.

(A. DEYBER del)

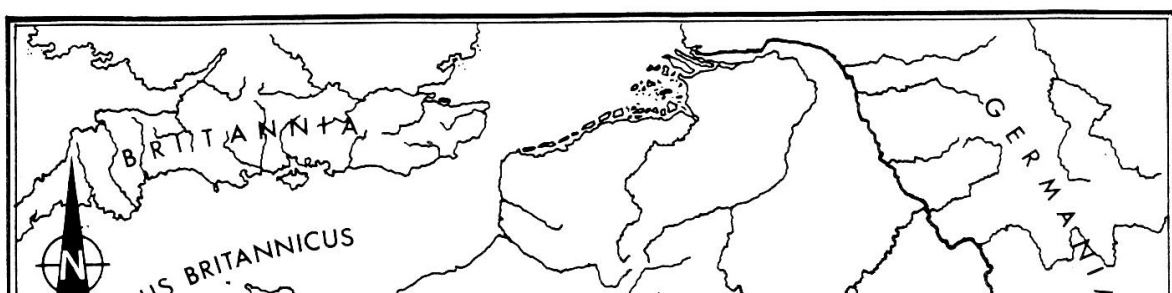


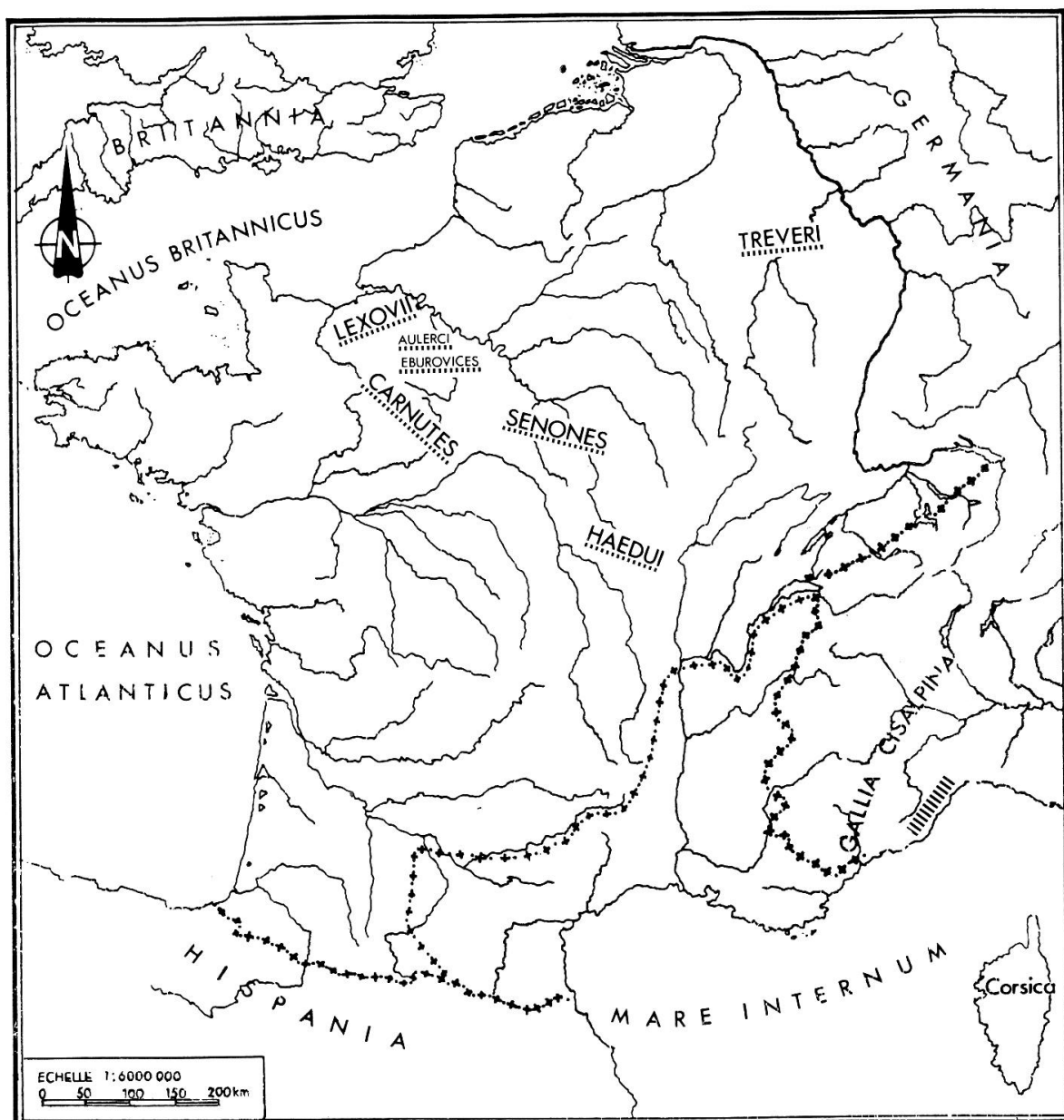
CARTE 2. — Relations entre les révoltes et l'habitat groupé fortifié de petite et moyenne importance :

1. Belges (bas-pays).
2. Trévires (Ardennes).
3. Peuples vosgiens.
4. Peuples de l'Océan (Bretagne occidentale et méridionale).
5. Peuples alpins (Alpes-Maritimes).
6. Peuples pyrénéens et aquitains (Pays-Basque, Béarn, Lannemezan).

(A. DEYBER del)







CARNUTES 1

CARTE 5. — Terreur et guérilla pré-urbaine :
1. Peuples pratiquants (exemple : Carnutes).
(A. DEYBER del)



VENETI 1

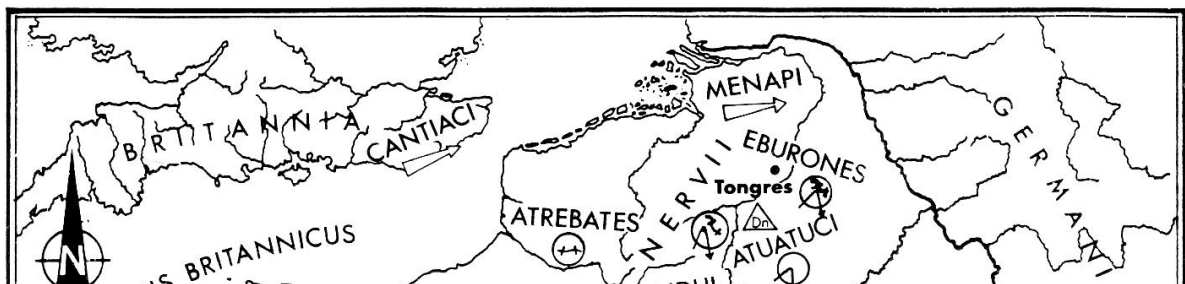
TREVERI 2

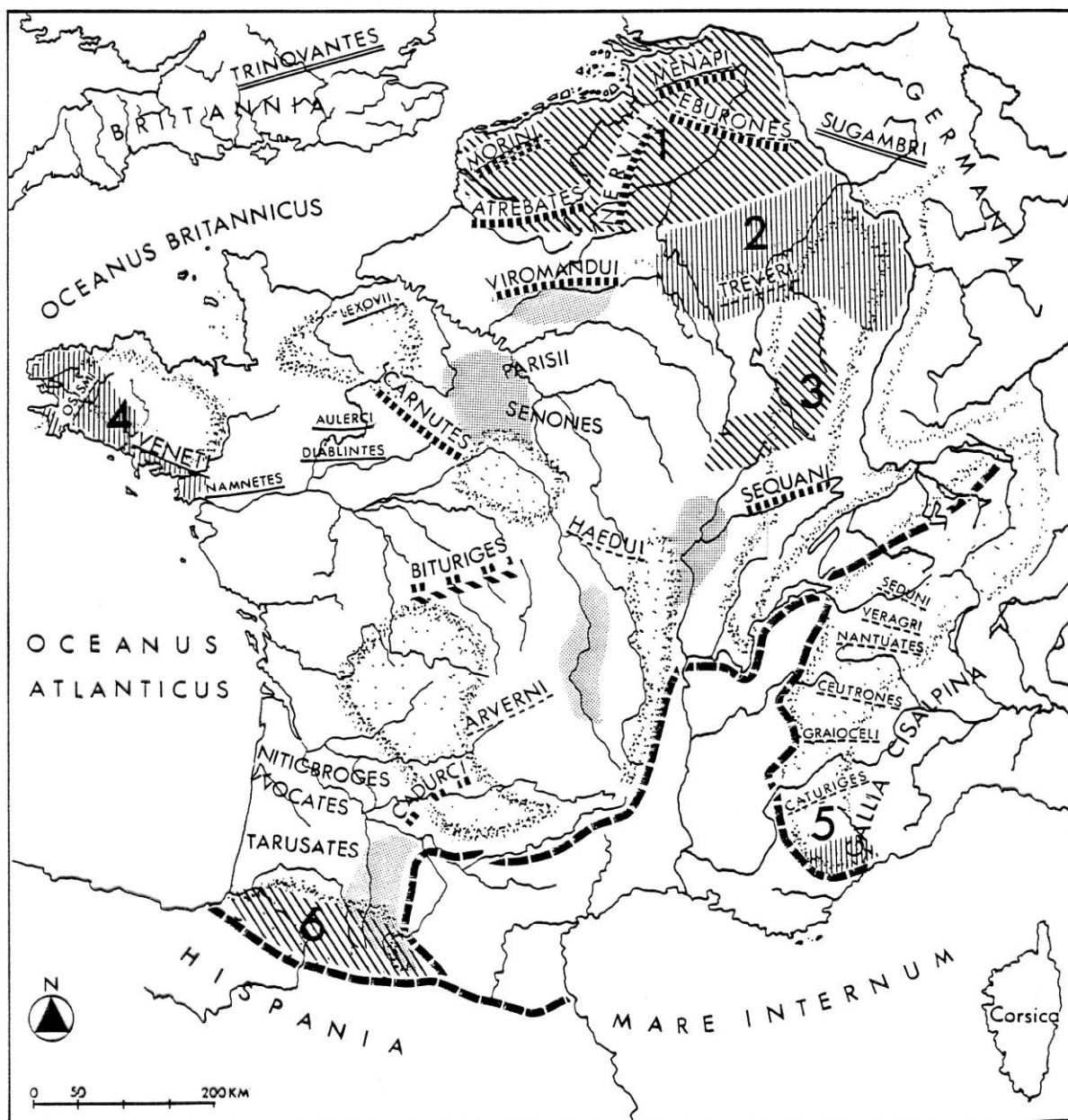
3

CARTE 6. — Guérilla en relation avec le relief :

1. Guérilla côtière (exemple : Veneti).
2. Guérilla montagnarde (exemple : Treveri).
3. Zone de guérilla atlantique.

(A. DEYBER del)



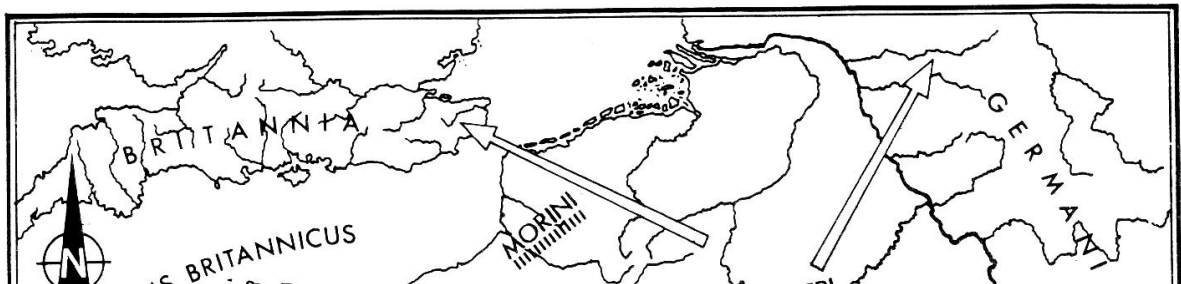


- 1
 2
 3

CARTE 8. — La conduite de la guerre par la guérilla de 58 à 50 avant J.-C. :

1. Première période (58-54 avant J.-C.).
2. Deuxième période (53-52 avant J.-C.).
3. Troisième période (51-50 avant J.-C.).

(A. DEYBER del)



INDEX GÉNÉRAL

Le présent index recense tous les noms propres (personnes, lieux) et les noms communs.

Les noms antiques sont en italique.

Les noms d'auteur sont en majuscules d'imprimerie.

– IIIe s., 229, 263

**aginnō*, 279

**Catu-magos*, 284

**cladi*, 232

**cladios*, 232

**cor-ennum*, 279

**Corii*, 184

**Corio*, 184

**corios-*, 185

**Corios*, 184

**coriovallum*, 282

**drong*, 185

**garg-* / *gerg-*, 279

**slougo*, 185

**turno*, 279

**passo*, 204

**Vicinona*, 125

+Ier s., 225, 254, 255, 259

+IVe s., 245

+VIe / +VIIe s., 257

+VIIe s., 257

+Xe s., 257

« chevalerie » des époques féodale et médiévale, 197

« joke » constitué des légions précédées par de la cavalerie et des auxiliaires légers, 260

« joke » de cavalerie, 258

« joke » de cavaliers et de fantassins légers, 258

« joke » de six mille fantassins et de mille cavaliers, 260

« joke » de troupes, 291

« Lance » médiévale, 188

-390, 174

-49, 49, 76, 157, 207, 216, 259, 276, 311

A.-C. Pulcher, 65

abandon de poste ou d'arme, 213

abandonner ses communications, 287, 298

abatis, 280, 281

abcès de fixation, 267

abdomen, 300

abnégation, 201

absent, 200

abus, 76, 449

abus de la politique romaine, 67

abus de pouvoir, 55

abuser l'ennemi sur ses intentions, 323

académie militaire de Sandhurst, 30

acauno, 279

accaparements territoriaux, 60

accélérations, 255

Acco, 49, 75, 90, 94, 182, 215, 295

accompagnement social, 42

Accon, 181

accords militaires, 317

accueil inamical, 55

acculturation, 25

accusations calomnieuses, 74

acheminement, 32, 189, 285, 450

acheminement des troupes, 27

acheminements, 189

acte militaire, 20

acte religieux, 247

actes de guerre, 94

acteurs politiques, 198

action, 20, 51, 56, 61, 64, 67, 128, 178, 189, 247, 264, 272, 284, 293, 296, 297

Action, 321

action de groupe, 213

action extérieure, 267

action guerrière, 247

action militaire, 32, 67, 77, 96

action offensive, 323

action principale, 315

actions de nuit, 295

Actions défensives, 321

actions guerrières, offensives ou défensives, 297

actions locales, 322

actions offensives, 295, 297

Actions offensives, 321

actions stratégiques, 302

Actium, 77

activité artisanale, 73

activité minière et métallurgique, 57

activité religieuse, 78, 80

activité saisonnière, 80, 449

activités agricoles, 81

activités agropastorales, 57

activités agro-pastorales, artisanales et commerciales, 277

activités minières, 277, 289

activités non agricoles, 81

activités pratiques, 121, 122, 449

acu, 49

Acy-Romance, 87, 91, 98, 104, 244, 245, 247, 339, 353, 354

394 *Adbucillos*, 217

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

adhésion, 201
Adiatuanos, 100
Adiatuannus, 204
Admagetobriga, 148, 155, 174
adolescence, 54, 154
adolescent, 87
adolescent en âge de porter les armes, 54
adresse, 215, 274
adulescens, 201
adversaire, 9, 33, 58, 71, 74, 80, 98, 112, 147, 173, 211, 212, 226, 231, 235, 238, 242, 245, 248, 256, 267, 271, 292, 295, 297, 301, 307, 310, 311, 319
adversaires, 51, 71, 75, 99, 136, 141, 164, 192, 216, 231, 260, 271
adversaires gaulois, 274
aedificia, 95, 120, 178, 273, 279
Aedui, 45, 61
Aemilianus, 66
aérophones, 210, 250
AFEAF, 10, 28, 29, 220, 227, 319, 329, 335, 336, 340, 342, 347, 348, 349, 350, 352, 356, 359, 360, 361, 364
affabulation, 100
affaire sacrée, 78
affections, 264
affrontement, 203
affrontement direct, 267
affrontements, 65, 166, 172, 284, 324
Africains, 269
Afrique, 61, 68, 71, 160, 205, 271, 282, 300, 302, 351
Afrique du Nord, 307
âge adulte, 54, 215
âge de porter les armes, 181, 324
âge du Bronze, 110, 120, 130, 133, 193, 269
âge du Bronze III, 233
âge du Fer espagnol, 233
âge du Fer récent, 313
Agen, 169, 227, 335, 338, 361, 363
agents de transmission, 26
agents doubles, 295
agents économiques, 312
âges des métaux, 9, 233
agger, 280
agglomération de plaine, 279
agglomération fortifiée, 274
agglomérations fortifiées, 273
agglomérations gauloises, 196
agglomérations ouvertes, 273
agora, 88
agresseurs, 17, 72, 112, 284
agressions à main armée, 17
agricole, 290
agriculteurs, 58, 202, 327
agriculteurs sédentaires, 58

agriculture, 42, 207
Agrippa, 76, 77
aide militaire et logistique, 77
aidu, 45
aiguiseur, 232
ailes des corps d'infanterie, 251
Ain, 45, 51, 81
aire alpine, 255
Aisne, 27, 279, 281, 286, 287, 288, 300
Aix, 63, 66, 71, 72, 110, 117, 134, 137, 225, 276, 337
Aix-en-Provence, 66, 71, 72, 110, 117, 134, 137, 225, 282, 299, 337
ala Atexto-rigiana, 49
Alaudae, 46
Albici, 125
alcool, 216
alerte, 248, 275
Alesia, 8, 10, 18, 24, 27, 28, 30, 39, 47, 48, 49, 51, 64, 74, 76, 93, 95, 96, 99, 101, 107, 113, 127, 134, 137, 138, 158, 159, 167, 169, 177, 178, 179, 181, 196, 201, 210, 212, 214, 215, 218, 222, 249, 255, 256, 263, 267, 268, 270, 272, 276, 279, 280, 282, 291, 292, 296, 298, 301, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 314, 315, 321, 322, 324, 326, 345, 355, 360, 362, 450
Alésia, 30, 103, 107, 112, 117, 144, 152, 153, 159, 163, 165, 166, 167, 169, 172, 173, 177, 178, 180, 190, 191, 192, 196, 200, 207, 212, 214, 215, 218, 220, 222, 223, 232, 233, 236, 237, 238, 246, 247, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 263, 270, 272, 280, 282, 288, 289, 290, 298, 322, 323, 338, 340, 344, 345, 346, 351, 355, 358, 360, 362
Alexandre, 150, 158, 165, 172
Alisia, 24
alimentation, 95, 114, 185, 217, 295, 297, 301
alimentation carnée, 95, 114
alimentation humaine, 95
Alise-Sainte-Reine, 222, 341
alisia, 279
alisien, 30, 40, 76, 192, 209, 301
Allemagne, 6, 28, 53, 123, 127, 129, 131
Allemagne rhénane, 53
Allia, 27
alliance, 38, 152, 162, 246
alliance de revers, 38
alliances, 64, 72, 74, 93, 152, 211, 316, 318
alliances politiques et militaires, 35
allié, 37, 47, 48, 149, 199
Allier, 45, 46, 286, 287, 310, 323
alliés, 38, 65, 68, 72, 75, 76, 84, 101, 113, 117, 148, 164, 165, 166, 169, 172, 195, 257, 258, 267, 271, 274, 288, 295, 307, 309, 310, 311
Allobroge, 50, 145, 218

allobroges, 18, 217
 Allobroges, 25, 38, 39, 59, 65, 67, 68, 72, 76,
 96, 148, 199, 220, 246, 274, 285, 291, 300
 allocataires, 65
 allongement des armes, 271
ALMAGRO – GORBEA, 335
 almanach, 82
 alouette, 46
 Alpes, 13, 14, 15, 16, 26, 44, 46, 60, 65, 68, 69,
 84, 244, 274, 275, 298, 326, 336, 345, 357
 Alpes Carniques, 46
 Alpes Cottiennes, 44
 Alpes françaises du Sud, 60
 Alpes Grées, 15
 Alpes Juliennes, 15
 Alpes Maritimes, 14, 15
 Alpes méridionales, 60
 Alpes Pennines, 15
 Alpes-de-Haute-Provence, 45
alphabet, 24
 alphabet cisalpin, 24
 alphabet de Lugano, 24
 alphabet grec, 25
 alphabet latin, 25
alpina gaesa, 239
 Alsace, 8, 70, 96, 106, 108, 193, 272, 343
 altercation, 55
ALVARADO, 319, 335
 amalgame, 215, 258
 Amazones, 115, 136
amb(i)-, 46
ambactes, 204
Ambactes, 204, 262, 342, 451
ambacti, 176
ambactitude, 161
ambacts, 197
ambactus, 204
 Ambarres, 45, 152, 300
 ambassade, 25, 96, 146, 147, 221
ambassades, 64, 146
 ambassadeur, 25, 50, 148, 149, 204
ambassadeurs, 89, 143, 144, 146, 147, 148,
 149, 152, 162, 187, 450
 ambassadeurs romains, 89
 ambiance, 55, 69, 137, 165, 191, 192, 214, 451
ambiance du champ de bataille, 50, 191, 451
 Ambibares, 46
 Ambibarètes, 45
 Ambibarites, 46
 Ambiens, 132, 177, 307
Ambigatus, 50
Ambiorix, 37, 40, 68, 74, 143, 149, 162, 164,
 166, 183, 184, 195, 198, 201, 204, 209, 215,
 216, 217, 241, 248, 252, 254, 260, 261, 265,
 267, 270, 273, 287, 288, 291, 295, 296, 299,
 305, 306, 314, 315, 316, 324, 327, 344

Ambivarètes, 306
 Ambrons, 18, 69, 72, 343
âme, 50, 91, 114, 133, 135, 140, 449
 âme de la résistance, 199
 aménagements du terrain, 15
amentum, 239
 Américains, 313
 Amérique du nord, 282
 Amérique du Nord, 61, 68, 88, 160, 195, 302
 Amérique latine, 42
 Amérique septentrionale, 300
 Amériques, 68
 Amiens, 288
 Ammien Marcellin, 55, 83
amour de la guerre, 42
 amphores vinaires, 62, 107
 amputation, 88
 amputés, 309
AMY, 116, 130, 132, 210, 228, 229, 234, 335
 An Mil, 188, 356
 analyse des facteurs, 31
 analyses anthropologiques, 87
Ancamna, 123
 ancêtres, 74, 110, 125, 134, 140, 298, 449
 Ancien Régime, 204
 anciens militaires, 207
 Andecaves, 45
Andecavi, 45
ANDERSON, 256, 335
Andes, 39, 164, 288
Andocombios, 49
 Andocombius, 49
Andocumborios, 49, 201
 ANDREAE, 29, 335
 âne, 300
Anéroestos, 100
 Angers, 39
 anglais, 88, 163, 170, 173
 Anglais, 160, 163, 167, 170, 173, 209, 259, 332
 Angleterre, 163, 170, 342
 animal, 233
 animal de selle, 95
animaux, 43, 52, 91, 95, 98, 104, 105, 114,
 124, 126, 128, 129, 133, 134, 138, 253, 290,
 324, 341, 352, 357, 359
 animaux de bât, 283, 298, 300
 animaux de trait, 298
 animaux divins, 114
 animaux domestiques, 91, 95
 animaux mythiques, 124
 animaux sauvages, 227
anmat, 82
 annales, 303
 annalistes, 221
 anneau, 242

anneaux, 107, 141, 170, 172, 173
anneaux de fer, 170
anneaux d'or, 172
Annecy, 67
année celtique, 82
Annibal, 84
ANONYME, 331
anonymes, 228
antagonismes, 39
antagonismes mineurs, 39
antenne, 275
anthropologues, 97
anthroponyme, 49, 52
anthroponymes, 48, 49, 50, 51, 52
anthroponymes gaulois latinisés, 53
anthropophagie, 96
Antibes, 18, 228
Antigny, 346
Antigone, 85
anti-machines, 293
anti-missiles, 292
antiquaires, 221
Antiquité, 9, 12, 14, 15, 17, 22, 29, 30, 34, 51, 56, 61, 130, 132, 144, 156, 157, 158, 162, 166, 172, 194, 216, 223, 241, 267, 271, 272, 290, 327, 349, 352, 353, 357, 358, 359, 363
anti-romaine, 49, 50
Apennins, 15
Apollon, 115, 121, 123, 126
Apollon *Grannus*, 123
apotropaïques, 90
appareil militaire, 71, 208
appareil technique, 253
appât du gain, 42, 61, 193
appel aux armes, 40
appel de la décision, 213
appétits économiques de Rome, 75
APPIEN, 65, 71, 76, 77, 114, 136, 148, 204, 331, 332
approche, 11, 15, 29, 30, 49, 92, 107, 119, 144, 147, 167, 182, 190, 229, 313, 327, 343
approche du contact, 259
approvisionnement, 178, 266, 292, 299, 302
approvisionnements, 285, 297, 299, 300, 301, 325
appui, 40, 48, 56, 91, 96, 98, 190, 232, 259, 272, 321, 337, 349
appuis extérieurs, 17
appuyer, 297
après-guerre, 304
Aquae Sextiae, 66
aquitain, 204
Aquitaine, 14, 16, 41, 59, 77, 115, 166, 196, 206, 240, 271, 289, 316, 346, 349, 359
Aquitains, 68, 75, 196, 207, 216, 267, 271, 274, 289

arasement de rempart, 323
ARBOGAST, 95, 131, 251, 335
ARBOIS De JUBAINVILLE, 335
arbre, 138, 170
arv, 223, 257
arc alpin, 102
arc d'Orange, 228, 244
arc gaulois, 240
Arcelin, 101, 106, 109, 110, 134, 136, 191, 336, 338, 339, 349
ARCELIN, 9, 16, 29, 57, 98, 101, 102, 109, 110, 113, 130, 134, 191, 221, 225, 226, 335, 336
archéologie, 59, 79, 87, 91, 97, 100, 113, 135, 156, 161, 173, 182, 192, 211, 212, 216, 221, 233, 240, 251, 252, 253, 272, 280, 282, 284, 310, 311, 330, 339, 341, 342, 343, 347, 350, 354, 355, 357, 358, 363, 448, 450
archéologie des champs de bataille, 29, 113, 448
archéologie expérimentale, 29, 30, 448
archéologues, 6, 9, 13, 20, 103, 252, 256, 267, 278, 297
archer, 230
archerie, 251
archers, 179, 184, 205, 207, 224, 240, 242, 258, 274, 292, 319, 321, 362
archers anglais d'Azincourt, 224
archers gaulois, 240
archers montés, 251
archers rutènes, 240
architecture, 267
architecture civile et militaire, 191
architecture de mouvement, 269
architecture militaire, 318, 319
architecture statique, 269
archives, 26, 100
arcs, 167, 239, 240, 452
arcs chinois, 240
arcs grecs, 240
arcs médiévaux d'Occident, 240
Ardant du Picq, 236
ARDANT du PICQ, 12, 336
ARDANT DU PICQ, 236
Ardennes, 15, 45, 87, 91, 104, 116, 244, 256, 291, 326, 339, 353
Ardennes belgo-luxembourgeoises, 256
ardeur, 216, 217
ardu, 279
Arécomiques, 347
Arès, 98, 121, 124, 127
argent, 43, 56, 57, 63, 64, 66, 67, 80, 102, 107, 126, 167, 173, 186, 225, 310, 449
Argentomagus, 347
Arioviste, 18, 37, 39, 41, 42, 51, 59, 73, 85, 86, 92, 96, 98, 142, 148, 149, 150, 162, 164,

- 174, 182, 187, 188, 196, 198, 206, 208, 215, 246, 248, 250, 258, 262, 265, 267, 272, 275, 285, 299
- aristocrate, 47, 48
- aristocrate celte, 264
- aristocrates**, 47, 49, 115, 145, 184, 193, 277, 278, 358
- aristocrates celtiques, 204
- aristocrates gaulois, 75, 93
- aristocrates leuques, 53
- aristocratie, 41, 48, 63, 89, 91, 102, 115, 120, 134, 141, 145, 161, 197, 198, 203, 268, 305, 306, 312, 335, 342, 344, 347, 350, 356, 357, 358, 359
- aristocratie gauloise, 48
- aristocratie guerrière**, 89, 102
- aristocraties guerrières, 188
- ARISTOTE, 21, 22, 332
- arlequin, 227
- Armançon, 27, 218, 259, 260, 270, 281, 285, 323
- arme, 19, 46, 64, 87, 112, 129, 205, 213, 228, 229, 231, 236, 237, 238, 241, 243, 244, 245, 247, 249, 449
- arme « consommable », 232
- arme blanche réglementaire, 236
- arme d'autodéfense, 242
- arme de chasse, 242
- arme de défense rapprochée**, 242
- arme de fantassin et de cavalier, 236
- arme de jet*, 223, 236, 237
- arme de poing, 231, 232
- arme de substitution ou de circonstance, 238
- arme de trait, 263
- arme défensive, 230
- arme d'hast gauloise, 231
- arme du corps à corps, 235
- arme financière, 64, 449
- arme miniature, 245
- arme offensive, 222
- arme romaine, 230
- arme tactique**, 19, 46
- armée, 12, 15, 17, 20, 22, 25, 37, 44, 47, 49, 62, 78, 90, 91, 92, 98, 100, 103, 112, 117, 118, 122, 131, 135, 136, 137, 138, 139, 141, 143, 144, 145, 147, 155, 156, 158, 159, 160, 163, 164, 165, 166, 170, 171, 172, 173, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 184, 185, 191, 194, 195, 199, 200, 201, 203, 206, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 224, 250, 258, 261, 262, 273, 281, 285, 286, 291, 297, 299, 300, 301, 304, 306, 307, 309, 311, 318, 338, 344, 347, 351, 352, 354, 356, 360, 361, 362, 450
- armée anglaise, 163
- armée Belge coalisée, 195
- armée britannique, 237
- armée de campagne**, 176, 190, 195, 215, 218, 275, 292, 301
- armée de campagne de *Vercingetorix*, 308, 311
- armée de César, 85, 92, 96
- armée de César en Gaule, 271
- armée de manœuvre, 215, 268
- armée de manoeuvre, 308
- armée de masse, 291
- armée de secours, 48, 64, 95, 145, 167, 172, 177, 178, 181, 189, 192, 196, 199, 210, 218, 223, 249, 256, 259, 267, 268, 270, 289, 301, 308, 311, 324, 450
- armée de secours d'*Alesia*, 249
- armée de *Vercingetorix*, 178, 207, 218, 281, 450
- armée d'Hannibal, 221
- armée éduenne, 48, 95
- armée en campagne, 203, 321
- armée en mouvement, 324
- armée française, 167, 235
- armée gauloise, 95, 100, 101, 165, 189, 190, 268, 308
- armée gauloise de secours, 95, 218, 259
- armée gauloise de secours d'*Alésia*, 189
- armée irrégulière, 294
- armée moderne, 185
- armée mono-structure, 185
- armée permanente*, 12
- armée régulière, 302
- armée régulière d'invasion, 294
- armée romaine, 22, 26, 29, 30, 42, 80, 116, 171, 190, 206, 209, 215, 223, 250, 256, 270, 275, 283, 294, 297, 298, 308, 310, 311, 316, 362
- armée romaine du Rhin, 319
- armée romaine républicaine, 116, 256
- armées, 4, 12, 13, 18, 19, 33, 39, 42, 52, 71, 79, 84, 89, 97, 115, 117, 118, 127, 137, 140, 151, 155, 157, 165, 167, 172, 173, 176, 178, 179, 182, 184, 185, 186, 193, 194, 195, 196, 198, 203, 207, 210, 212, 215, 218, 223, 232, 250, 262, 263, 264, 267, 272, 274, 284, 285, 286, 301, 310, 311, 313, 319, 352, 449, 450, 451
- armées antiques, 204, 209, 224, 269, 297
- armées celtiques, 4, 117, 237, 451
- armées de masse, 291
- armées en déroute, 274
- armées européennes jusque dans le troisième quart du XVIIe s, 237
- armées européennes ou asiatiques, 188
- armées françaises de 1679 à 1915, 234
- armées gauloises, 80, 115, 172, 188, 193, 198, 201, 209, 210, 211, 223, 224, 226, 251, 253, 264, 270, 284, 288, 300, 302, 312, 317, 326
- armées irrégulières des peuples africains, asiatiques et indiens d'Amérique du Nord, 254

armées médiévales et modernes, 225
armées modernes, 96
armées occidentales, 216, 241, 302
armées permanentes, 272
armées privées, 291
armées régulières occidentales, 254
armées romaines, 65, 71, 215, 224, 241, 295
armement, 5, 10, 11, 15, 36, 71, 99, 102, 106, 112, 118, 128, 169, 182, 186, 188, 202, 220, 221, 222, 223, 226, 241, 244, 246, 248, 261, 263, 271, 284, 304, 318, 319, 335, 337, 339, 344, 346, 347, 351, 355, 357, 360, 451
armement « type », 224
armement celtique, 220, 225
armement défensif, 228, 232
armement des guerriers, 225
armement gaulois, 223, 232, 248, 269
armement réglementaire, 223
armements, 323
armes, 5, 8, 17, 26, 32, 37, 38, 40, 46, 48, 57, 62, 63, 65, 67, 72, 74, 77, 80, 82, 83, 84, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 115, 118, 126, 127, 128, 130, 131, 133, 134, 136, 138, 139, 143, 147, 151, 152, 156, 159, 160, 167, 169, 170, 171, 172, 173, 176, 178, 179, 180, 182, 183, 185, 187, 188, 189, 193, 202, 203, 207, 212, 214, 215, 218, 220, 222, 223, 224, 225, 228, 229, 231, 233, 234, 235, 239, 240, 243, 244, 245, 246, 247, 256, 263, 264, 271, 284, 288, 291, 292, 297, 298, 308, 310, 317, 321, 327, 338, 341, 342, 344, 345, 346, 347, 352, 355, 361, 362, 451, 452
Faire cliqueter ses armes, 183
armes « tactiques », 247
armes » tactiques, 220
armes à feu, 237
armes blanches, 237, 242
armes bricolées, 242
armes d'hast, 170
armes de chasse, 220
armes de circonstance, 223, 226, 243, 289, 293
armes de guerre, 245
armes de jet, 103, 237, 238, 252, 261, 263, 271, 290, 452
armes de poing, d'hast et de trait, 232
armes de trait, 46, 222, 239
armes d'hast, 271
armes d'honneur, 212
armes gauloises, 230
armes incendiaires, 243, 452
armes individuelles, 225
armes multicolores, 225
armes non réglementaires, 242
armes offensives, 112, 232, 451, 452
armes romaines, 221
armes tactiques, 5, 32, 35, 46, 115, 185, 193, 203, 207, 220, 223, 259, 269, 271, 452
armes tranchantes et perçantes, 232
armoricaïnes, 15
armoricaïns, 116
Armoricaïns, 75, 102, 132, 177
Armorique, 14, 306, 336, 342, 356, 360
armure, 36, 234
armures, 167, 226
ARNAUD, 60, 336
arrachage ou débitage des membres, 87
Arras, 60
arrêt des hostilités, 82, 449
arrêter, 322
arrêts, 255
ARRIEN, 115, 239, 332
arrière, 201
arrière-garde, 275
arrières, 20, 77, 98, 156, 164, 250, 259, 260, 270, 315
arrières des armées romaines, 77
arrières-gardes, 260
arroser l'ennemi de projectiles, 287
arsenal, 221
arsenal juridique, 213
arsenal religieux romain, 99
arsenaux, 202
art, 10, 13, 18, 19, 21, 29, 32, 46, 58, 114, 124, 128, 129, 130, 131, 168, 173, 185, 203, 226, 250, 261, 269, 286, 316, 335, 337, 343, 346, 350, 354, 357, 360, 452
art de conduire les armées en lien avec la politique, 265
art de fortifier, 283
art de garder sa liberté, 314
art de gérer ses moyens, 314
art de la fortification, 268, 276
art de la guerre, 223, 227, 229, 246, 266, 303, 304
art des sièges, 209, 243
art équestre, 226
art militaire, 19, 32, 79, 202, 209, 216, 247, 271, 278, 327
art militaire romain, 209
art mineur, 128
artefacts, 222
artemis, 264
artère fémorale, 239
articles de revues, 28
articulation, 4, 186, 247, 450, 451
articulation des armées, 184, 185, 450
articulation des unités, 184, 188, 319
artillerie, 243
Artio, 114
artisan guerrier, 244
artisanat spécialisé, 255

artisans, 185, 202, 222, 252, 327
 artisans gaulois, 226
 arverne, 222, 225, 226
Arverne, 39, 48, 73, 144, 147, 149, 165, 172, 174, 190, 197, 228, 259, 308, 314
 arvernes, 47, 190
 Arvernes, 20, 25, 38, 46, 65, 70, 73, 74, 101, 102, 116, 143, 148, 152, 162, 163, 172, 192, 207, 251, 263, 268, 276, 277, 291, 294, 305, 310, 316
Arverni, 46, 61
 arverno-éduen, 178
arx, 83, 276
Arx, 280
 ascendance personnelle, 207
 ascendant moral, 322
 Asiatiques, 269
 Asie, 22, 58, 59, 61, 68, 140, 145, 208, 252, 282, 294, 300, 302
 Asie Mineure, 22, 140, 145
 Asie-Mineure, 239
 aspects démographiques, 452
 aspects humains, 304
 aspects militaires, 267, 305
aspects religieux d'une campagne militaire, 82
 asphyxie économique, 66
 aspirations, 67
 assaillant, 242
 assassinat, 304
 assaut, 200, 216, 238, 242, 288
 assaut continu, 280
assaut des fortifications permanentes ou de campagne, 289
 assaut des *oppida*, 243
 assauts, 218, 287, 288
 assauts d'*oppida*, 241
 assemblage des pièces qui constituaient l'armement et l'équipement des guerriers, 263
 assemblée, 41, 64, 83, 84, 90, 143, 144, 145, 146, 148, 180, 181, 184, 185, 192, 213, 221
 assemblée des guerriers, 90
 assemblées, 84, 85, 92, 143, 191, 293
 assiégé, 242
 assiégeants, 293
 assiégés, 18, 74, 80, 85, 95, 96, 97, 145, 148, 166, 181, 243, 292, 293, 296, 297, 299
 assiette, 256
 assimilation religieuse, 312
 Association des Amis du Musée de l'Armée, 29
 Association Française pour l'Etude de l'Age du Fer, 10, 329, 339, 343
 Assyriens, 25, 357
 atelier, 246
 atelier de fabricant de cuirasses, 263
 atelier de fourbisseur, 263
 atelier métallurgique, 169
 ateliers, 222
ateliers « volants », 263
 ateliers de campagne, 297
Atepomarus, 48
Atexto-rix, 49
Athéna Niké, 123
 Athénée, 233
 ATHÉNÉE, 22, 230, 233, 332
 Athènes, 318
 ATPILI F, 51
 atrébate, 49, 238
Atrébate, 39, 74, 144, 204, 207, 256, 258, 259
Atrébates, 60
 Atrébates, 195, 196, 258, 306, 316, 326
 attaches continentales de la Gaule, 306, 326
 attachés de défense, 69
 attaque, 22, 49, 64, 96, 137, 146, 147, 171, 173, 190, 248, 249, 251, 257, 259, 268, 275, 286, 287, 289, 292, 301, 321, 322, 327
 Attaque, 5, 287, 452
 attaque de vive force, 288, 321
 attaque des places fortes, 261
 attaque des retranchements, 235
 attaque surprise, 281, 287, 310
Attaque surprise, 321
 attaquer, 48, 82, 96, 112, 117, 143, 248, 254, 256, 259, 270, 281, 288, 289, 307, 450
 attaquer à la pointe du jour, 297
attaquer des camps romains, 288
 attaques, 321
 attaques suivies d'esquives, 261
 attaques surprises, 62, 258, 271, 293
 attelage, 252
 attirail militaire, 299
 attitude face à la mort, 32
 attributs, 124, 126, 127, 188
Atuatnques, 37, 71, 151, 152, 162, 164, 195, 217, 270, 280, 288, 293, 316
 aube, 217, 296
 Aube, 233
 aubépine, 240
 Auboyer, 9
AUBOYER, 336
audace, 199
 audacieux, 22, 49
 Aude, 116, 346
au-delà, 18, 37, 55, 56, 69, 76, 133, 135, 136, 153, 171, 254, 449
 AUDOUZE, 10, 336
 Auguste, 8, 17, 24, 25, 69, 76, 77, 78, 114, 132, 274, 306, 351, 364
 Aulerque, 202
 Aulerques, 44, 45, 46, 59, 83, 123, 164
 Aulerques *Brannovices*, 46
 Aulerques Cénomans, 177

Aulerques Eburovices, 143, 177
 Aulnat, 132, 141, 227, 238, 255, 359
 aulne, 46, 138, 228, 229
AULU GELLE, 126, 332
 auroch, 114
 AUSCROCOS, 49
 auspices, 8, 91, 92
 autel de Lyon, 77
 auteurs contemporains, 316
 autodéfense, 235
 automne, 250
 autonomie logistique, 301
 autorité, 39, 64, 118, 145, 148, 150, 198, 199, 200, 201, 218, 224, 451
 autorités, 207
 Autriche, 6, 72, 173, 250
 Autun, 257
 Auvergne, 105, 309
auxilia, 204, 206, 241, 292
auxilia gaulois, 206, 296
auxilia germains, 206
auxilia romains, 292
 auxiliaire de l'*exercitus* césarien, 222
 auxiliaires, 205, 206, 215, 216, 297
 auxiliaires aquitains, 281
 auxiliaires de l'armée romaine, 225
 auxiliaires germains, 259
 avantage, 254
 avant-bras, 231
 avant-garde, 275
Avantici, 60
 avant-postes, 260
 avants-gardes, 260
Avanicum, 75, 96, 100, 137, 146, 155, 162, 168, 179, 190, 196, 202, 207, 214, 216, 243, 258, 263, 266, 267, 268, 270, 272, 274, 275, 279, 281, 289, 291, 292, 293, 296, 297, 301, 309, 311, 314, 315, 321, 324, 326
 avis du conseil, 89, 145
 avoine, 254
 avril, 29, 82, 96, 345, 354, 359, 360
 axe, 15, 62, 178, 189, 244, 300
 axe d'effort, 315
 Axe Rome-Berlin, 72
 axes, 284
 Aymard, 9
AYMARD, 336
 Azincourt, 157, 158, 159, 163, 167, 170, 173, 353, 358
 bac, 286
bagages, 42, 62, 68, 117, 118, 173, 174, 212, 224, 238, 279, 280, 282, 286, 297, 299
 bagarre, 55
BAIGL, 349
Baiocasses, 45
 baïonnette, 245
 baïonnette de tranchée, 238
 baïonnettes allemandes à scie de la Première Guerre Mondiale, 237
 balayer des escadrons ennemis, 259
 Bâle, 60, 70, 71
 baléares, 292
Bâle-Gasfabrik, 264
 balistique, 239
balle, 241
 balles de fronde, 226, 297
 Baltique, 320
 balustrades, 102, 109
 Balzac, 170, 337
 BALZAC, 157, 336
bancal de hussard, 234
 bandes armées, 208
 bandes armées de guerriers, 273
 banditisme, 56, 198, 207
bandits, 42
 bannière, 46
 bannières, 186
 banquet, 55
 banquets, 88, 89, 90, 203, 212, 233, 262
 banquiers, 25
bar-, 46
barbare, 23, 25, 163, 182, 216, 221
 barbares, 20, 22, 56, 62, 71, 96, 210, 216, 229, 265, 339, 343, 348, 358, 362
 barbarie, 23
Barbaries, 23
 barbelure, 240
 Barbey, 201, 221
 bardes, 84, 85, 92, 183
BARDOT, 363
 barques, 285
BARRAL, 70, 105, 106, 336
BARRAY, 137, 336
 Barrès, 53
 barrière, 281
Base (- d'opération, - logistique), 321
 base d'opération, 321
 base juridiques, 4, 142, 450
 base logistique, 64
 bases, 26, 43, 142, 177, 253, 265, 266, 283
 bases arrières, 77
 bases de guérilla, 273
 bases logistiques, 185
 Bas-Rhin, 70, 225, 226, 263, 278
 Basse Normandie, 282
 Basse Seine, 244
 bassin, 264
bassin aquitain, 15
bassin parisien, 15
 Bassin parisien, 252
bat-, 49, 271

bataille, 4, 10, 19, 27, 29, 44, 48, 49, 51, 63,
71, 76, 85, 86, 91, 97, 100, 101, 102, 112,
113, 117, 122, 126, 134, 137, 138, 139, 140,
147, 148, 155, 156, 157, 158, 159, 161, 163,
166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174,
176, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 196, 200,
211, 217, 230, 249, 252, 270, 271, 272, 299,
311, 321, 322, 323, 324, 326, 344, 345, 349,
351, 353, 355, 358, 360, 361, 364, 448, 450,
451, 452

Bataille, 321

BATAILLE, 171, 337, 339

bataille d'Aix, 206

bataille d'*Alesia*, 209, 240, 304, 305, 307, 312

bataille de Bibracte, 186, 230, 249, 271, 272,
299, 316, 318

bataille de cavalerie, 48, 51, 76, 218, 270, 301,
307, 314

bataille de Crémone, 298

bataille de dégagement, 267

bataille de Gergovie, 202

bataille de l'Armançon, 281, 285

bataille de Lutèce, 200, 202, 216

bataille de reconquête, 272

bataille de *Sentinum*, 186, 251

bataille de Télamon, 226, 230, 254

bataille de *Vindiliun*, 251

bataille de Waterloo, 209

bataille décisive, 267

bataille en rase campagne, 266

bataille frontale, 71

bataille frontale en rase campagne, 307

bataille navale, 174

bataille rangée, 97, 187, 209, 243, 267, 272, 308

bataille rangée décisive, 269

bataille réglée, 224

batailles, 27, 58, 71, 79, 102, 113, 122, 123,
156, 157, 158, 166, 170, 247, 304, 309, 337,
364

batailles classiques, 34

batailles frontales, 261, 325

batailles rangées, 58, 205

bataillon, 185, 186

bataillon d'infanterie, 210

bateaux, 286

bateaux fluviaux, 285

bateaux liés ensemble, 285

Bathanattos, 49

bâton de tente, 238

BATS, 24, 25, 26, 336

battere, 271

batteur d'armures, 226

battuere, 271

BAUD, 297

Bandobriga, 53

baudrier, 234

Bavai, 289

bavardages du camp, 294

Bavière, 102, 111, 131, 222

Bayet, 9

BAYET, 337

Bayeux, 45, 170, 361

Beauvais, 45

Beauvaisis, 45

BEDON, 27, 189, 337

Beladonnis, 125

Belenus, 126, 127, 449

belette, 114

Belfort, 14

belge, 14, 44, 148, 182, 185, 199, 296, 309

Belges, 37, 39, 45, 56, 58, 60, 71, 72, 73, 75,
80, 102, 117, 137, 143, 144, 147, 151, 157,
166, 188, 195, 199, 206, 207, 216, 239, 260,
261, 267, 269, 270, 281, 289, 291, 315, 316,
321, 325, 341

Belges coalisés, 286, 287, 288, 292, 296

Belgique, 6, 46, 69, 105, 132, 151, 246, 341,
343, 349, 357

Belgium, 291

bélier, 292

bélières, 233

Belinus, 127

Belisama, 123, 127

belle saison, 81, 180

belligérants, 82, 142, 151, 156

Bellona, 123, 125

Bellone, 123, 125

Bello-vaces, 45

bellovaque, 260

bellovaques, 216

Bellovaques, 39, 45, 58, 71, 76, 85, 134, 144,
148, 152, 177, 178, 179, 180, 195, 202, 206,
212, 216, 243, 258, 291, 299, 306, 307, 316

Bellovesos, 34

Bellum Gallicum, 236, 260

Belmont, 80

BELMONT, 80, 337

Beltaine, 127

Bénabou, 160, 317

BÉNABOU, 160, 266, 271, 274, 317, 337

bénéfices matériels et sociaux, 59

BENOIST, 133, 337

Benoît, 29, 363

BENOÎT, 29, 110, 127, 131, 132, 133, 141,
337

Berre, 24

Besançon, 70, 275, 276, 277, 279, 280, 330,
331, 352, 354

besoins des troupes, 326

besoins primaires, 185

besoins tactiques, 95

402 besoins vitaux, 58

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

bestiaire, 46, 52, 114, 129, 130, 131, 132, 133, 348
bestiaire militaire, 46, 52
bétail, 58, 81
bétail consommé, 95
bête, 95, 227
bêtes, 91, 139, 155, 159, 326
bêtes de somme, 298, 299, 319
bêtes sauvages, 91
Bétique, 139
Béziers, 66
Bezouze, 125
Bezouche, 203
Bibracte, 9, 15, 19, 25, 28, 164, 169, 182, 189, 197, 211, 249, 257, 263, 271, 272, 276, 277, 278, 279, 299, 301, 306, 307, 316, 318, 323, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 344, 345, 347, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 360, 364
Bibrax, 166, 243, 280, 288, 289, 290, 292, 296, 300, 325
bienfaiteur, 75
biens, 57, 58, 61, 62, 71, 100, 114, 143, 151, 153, 155, 160, 165, 166, 171, 173, 177, 182, 193, 211, 300, 326
biens de consommation courante, 312
biens de soutien, 297
biens matériels, 71
biens précieux, 62
bière, 264
bijoux, 107, 112, 167, 224
bilan, 303
Bilan, 5, 39, 68, 303, 336, 339, 340, 452
bilan des guerres, 33
bilinguisme, 24
biographie, 184, 352
birrus, 224
BISHOP, 256, 337
Bituñtos, 25, 66, 73, 112, 147, 148, 149, 176, 204, 225, 251, 302
biturige, 211, 222, 274, 292, 301
Bituriges, 39, 44, 50, 59, 152, 179, 234, 268, 279, 289, 292, 293, 297, 306, 316, 340
bituriges cubes, 216
Bituriges Cubes, 186, 321
Bituriges *Cubi*, 49, 266
bivouac, 187, 236, 238, 280, 300
bivouacs, 286
BLANCHET, 337
blé, 40, 57, 67, 75, 258, 292, 297, 299, 300
blessé, 249
blessés, 111, 113, 126, 127, 136, 156, 157, 158, 159, 163, 167, 170, 172, 173, 174, 192, 264, 326
blessure, 241

blessures, 133, 137, 158, 159, 169, 192, 202, 227, 230, 232, 237, 239, 240, 246, 248
BLOCH, 51
Bocates, 60
Bodard, 88
BODARD, 88, 337
bodi-, 53
BODIN, 157, 167, 170, 337
Bodiocasses, 45
Bodiontici, 45
Bodiontiques, 45
body, 123
Bodugatos, 200
Bohème, 17, 60, 102, 255, 345, 353, 355, 361
Boiates, 60
boïen, 51
Boïens, 36, 45, 46, 47, 63, 68, 70, 100, 111, 139, 150, 177, 206, 279, 288, 301, 318, 341, 345, 359
Boii, 45
Boii, 60
bois, 51, 70, 71, 81, 87, 115, 116, 129, 133, 143, 146, 167, 171, 181, 182, 228, 229, 236, 238, 240, 243, 245, 246, 252, 257, 260, 261, 296, 299, 318, 343, 357, 360
BOISSE, 71, 337
BOISSEAU, 258, 337
Boius, 53
Bolgios, 139
bon marché, 246
BONNAMOUR, 236, 337
bonnes manières, 24
bonnets, 228
Boppart, 53
Bormanus, 127
Bormo, 123, 127
Bormona, 123
Borvo, 123, 127
bouc émissaire, 85
Bouches-du-Rhône, 140, 225, 226, 276, 311
boucle du Doubs, 274
bouclier, 36, 46, 48, 112, 158, 222, 223, 224, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 236, 238, 248, 249, 250, 256, 263, 270, 308, 319, 349, 456
Bouclier, 451
bouclier cintré du légionnaire romain, 231
bouclier gaulois, 229, 230, 319
bouclier oblong et cintré, 231
bouclier ovalaire, 229
bouclier plat de type gaulois, 231
bouclier rond, 229
boucliers, 83, 85, 108, 116, 137, 166, 170, 228, 229, 230, 231, 232, 237, 244, 248, 262, 319
Boudet, 161
BOUDET, 161, 220, 227, 240, 245, 337

403 *boudi*, 45, 50, 61, 123

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Boudia, 50
Boudicca, 50, 211
Boudiga, 125
Boudilatis, 50
Boudillus, 50
Boudobriga, 53
Boudus, 50
boules de suif, 243
boulets à mitraille, 241
Boulogne, 94, 258
Bourbonne-Les-Bains, 127
BOURDENET, 167, 338
Bourges, 44, 75, 96, 105, 179, 289
Bourgogne, 193, 222, 335, 342, 344, 350, 356, 357, 358, 359
Bourguignon-Les-Morey, 240
bourreliers, 252
BOUSSARD, 158, 159, 167, 170, 338
boute-feux, 312
BOUTHOUL, 338
bouton, 227, 242, 256
bouton sommital, 227
BOUVET, 104, 105, 338
Bouzène, 125
bovins, 58
Boviollles, 263
boyaux, 240
bracelets, 212
BRACK, 236, 338
braies, 224, 318
brâmane, 126
Brancus, 39
Brandon, 44, 52
Brannodunum, 52
Brannogenos, 52
Brannovices, 44
Brannoviques, 44, 46
bras, 91, 119, 123, 124, 170, 230, 238, 248, 250
bras séculier, 91
Bratislava, 128, 350
Bratuspantium, 85, 148, 280
braves, 51, 216
bravoure, 2, 55, 137, 141, 215, 269, 295
brèche, 232
brennos, 47
Brennos, 34, 48, 89, 201, 252, 318
brennus, 47
Brennus, 47, 49, 155, 201
Bresle, 44
BRESSOUD, 70, 338
Bretagne, 222, 240
Bretagne continentale, 185

Bretagne insulaire, 14, 38, 50, 53, 58, 60, 75, 77, 94, 127, 144, 154, 185, 211, 250, 251, 252, 255, 264, 314, 320
Bretagne insulaire., 255
Bretagne, continentale, 14
Bretonnes, 212
Bretons, 33, 86, 115, 154, 168, 173, 251, 320, 453
bretons insulaires, 22, 46
Bretons insulaires, 216, 283
breuvage, 264
Brézet, 106
bride, 256
briga, 52, 279
brigade de cavalerie cuirassée de Paris, 227
brigand gaulois, 41
brigandage, 62
brigandages, 38, 41, 172
brigands, 42
brigands de l'intérieur, 41
Brigantes, 127
BRISSE, 9, 80, 82, 118, 197, 289, 338
Britannia, 347
britanniques, 307
Britanniques, 313
bronze, 66, 107, 116, 118, 124, 131, 167, 227, 228, 256, 341, 363
Bronze final IIIb, 233
bronze frappé ou coulé, 186
BROQUIER-REDDE, 237, 241, 254, 263, 338, 362
BROQUIER-REDDÉ, 222, 232, 255, 257
Brumath, 225, 226
BRUN, 111, 338, 341, 362
Brunaux, 6, 9, 16, 56, 64, 79, 80, 86, 87, 89, 93, 98, 99, 101, 102, 106, 108, 109, 111, 120, 134, 135, 136, 140, 149, 187, 205, 233, 252, 257, 298, 332, 333, 336, 338, 339, 349
BRUNAUX, 9, 10, 12, 15, 16, 19, 22, 34, 40, 43, 50, 55, 56, 57, 58, 59, 62, 64, 69, 71, 79, 80, 83, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 93, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 111, 113, 117, 119, 120, 122, 123, 124, 126, 127, 134, 135, 136, 140, 141, 143, 148, 149, 155, 163, 169, 172, 182, 184, 187, 193, 205, 213, 216, 220, 224, 225, 226, 227, 228, 231, 232, 233, 236, 245, 247, 250, 251, 252, 257, 270, 273, 298, 303, 312, 317, 331, 332, 333, 334, 335, 338, 339, 360
brutalités, 67
bûcher, 87, 355
bûchers, 91
Buchsenschutz, 186, 279, 280
BUCHSENSCHUTZ, 186, 198, 268, 278, 280, 340
Buchsenschütz, 6, 9, 347

BUCHSENSCHÜTZ, 9, 10, 20, 23, 59, 64,
185, 186, 189, 202, 336, 339, 340, 360
Budenicenses, 125, 203, 451
Budénicus, 125
bulletin de victoire, 170
Bundenbach, 277, 279
BURNAND, 340
Bussy, 192
but de guerre, 168
but général de la guerre, 327
butin, 17, 30, 35, 42, 43, 45, 61, 62, 63, 66, 70,
71, 77, 91, 92, 94, 97, 98, 99, 101, 102, 106,
111, 112, 125, 126, 139, 155, 156, 161, 163,
166, 167, 168, 169, 170, 171, 173, 175, 178,
182, 192, 206, 207, 211, 212, 258, 267, 298,
300, 310, 312, 448, 450
butins de guerre, 109
buts, 198
buts de guerre, 55, 183
BUXÓi, 319, 340
C. Calpurninus Piso, 67
C. Fufius Cita, 309
C. Mallius Maximus, 71
C. Pomptinus, 67
C. Sextus Calvinus, 65
C. V. Quadratus, 256
C. Valerius Proculus, 86
C. Volusenus Quadratus, 238
caballos, 253
CABEZUELO, 113, 189, 310, 340
Caceres-el-Viejo, 255
cachette, 171, 246
cadastration, 191
cadastration des villes, 191
cadavres, 87, 102, 126, 131, 153, 156, 157,
158, 166, 169, 170, 174, 232, 246, 298
cadavres humains, 87, 169
cadavres humains et de chevaux, 102
cadre d'emploi, 262
Cadurci, 44
Cadurque, 207, 297
Cadurques, 40, 44, 51, 97, 143, 162, 164, 176,
299, 306, 316
Caepio, 126, 153
cahots du terrain, 252
CAILLAT, 113, 310, 340
caisse, 252, 264
caisse d'armée, 64
caissons, 167
Caïus, 65, 149, 162, 333
Caïus Antistius Reginus, 306
Caïus Caninius, 39
Caïus Caninius Rebilus, 306
Caïus Fabius, 299
Caïus Valerius Donnotaurus, 48
Caïus Valerius Proculus, 92, 161

Calabre, 158, 167
calame, 84
calamités naturelles, 85
calcar, 256
calendrier, 80, 81, 82, 94, 96, 125, 151, 181,
246, 278, 449
calendrier de Coligny, 82
calendriers, 81
Calètes, 45
Caleti, 45
caletto, 45
Callimaque, 121, 124
CALLIMAQUE, 21, 332
CALLWELL, 61, 160, 168, 187, 194, 217, 237,
254, 258, 259, 266, 269, 273, 274, 275, 281,
282, 285, 287, 294, 296, 297, 298, 299, 300,
302, 317, 340
calotte, 227, 228, 233, 236
Câlukya, 118
Calvados, 45
camarades de combat, 217
Camargue, 14
Cambridge, 11, 333, 340, 348, 351, 353, 357
Camille, 229
camp, 22, 26, 113, 136, 139, 140, 143, 147, 151,
157, 162, 163, 165, 167, 168, 169, 171, 172,
178, 179, 190, 192, 200, 202, 212, 213, 214,
258, 259, 270, 280, 281, 282, 283, 288, 289,
290, 294, 296, 301, 304, 309, 318, 321, 322,
363
camp adverse, 274
camp anglais, 163
camp de marche, 280
camp d'entraînement, 284
camp gaulois temporaire, non fortifié mais gardé,
282
camp républicain de Caceres-el-Viejo, 255
camp romain, 200, 296, 323
camp temporaire, 274
campagne, 17, 18, 40, 42, 48, 57, 71, 88, 95, 117,
135, 136, 142, 155, 166, 169, 172, 176, 177,
179, 180, 184, 185, 190, 200, 206, 211, 214,
236, 241, 259, 262, 270, 271, 278, 281, 286,
291, 299, 300, 308, 310, 324, 351, 363, 449
campagne d'*Alesia*, 308
campagne de France en 1813, 153, 157
campagne de Gergovie, 206
campagne de Russie de 1812, 178
campagne espagnole contre *Sertorius*, 206
campagne militaire, 42, 80, 82, 85, 90, 93, 97,
142, 182, 183, 192, 206, 211, 272, 322, 324,
327
campagne militaire d'*Alesia*, 85
campagne navalo-terrestre, 17
campagne temporaire, 43
campagne terrestre, 18

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

campagnes anti-romaines, 63
campagnes coloniales, 300
campagnes gauloises, 43, 202, 276, 311, 325
campagnes impériales romaines, 17
campagnes militaires, 22, 78, 92, 93, 172, 206, 207, 262, 273, 278, 304, 311
campagnes romaines en Germanie, 77
campements, 280, 281, 282, 300
Campestres, 131
camps, 5, 36, 62, 85, 117, 131, 154, 159, 163, 166, 173, 177, 187, 190, 256, 267, 271, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 288, 289, 294, 308, 311, 319, 322, 452
camps d'entraînement ou d'instruction, 282
camps espagnols de Cacères-el-Viejo et de Numance, 256
camps gaulois, 283
camps gaulois temporaires, 281
camps romains, 288, 294
camps temporaires, 280, 282, 284
Camulodunum, 264
Camulogène, 200
Camulogenos, 202, 216, 266, 286
Camulus, 125
canche, 293
Candapadyota, 51
canidés, 114
Caninius, 282, 297, 299, 315
canne du chef de fanfare, 250
Cannes, 22, 158, 167, 169, 172, 173, 205, 260
cannibalisme, 74, 88, 343
Cantabres, 77, 196
cantonnements, 280
cantons, 184, 186
capacité d'emport, 298
capacités de production, 297
capacités du défenseur, 287
capacités financières, 208
caparaçons, 227, 451
cape, 225
capitale, 44, 53, 65, 123, 143, 150, 169, 182, 191, 199, 266, 273, 288, 321
Capitole, 145, 172
capituler, 214
caponnière, 190
caprinés, 113, 128
captif, 51, 71, 112, 160
captifs, 155, 160, 161, 163, 164, 173, 309, 310
captivité, 100, 156, 159, 161, 162, 212
Captivité, 450
caractère, 22, 24, 26, 27, 34, 38, 62, 72, 73, 84, 104, 105, 107, 112, 113, 114, 117, 124, 127, 131, 133, 143, 150, 153, 166, 174, 197, 215, 305
caractère défensif, 180
caractère guerrier, 26
caractère meurtrier des combats, 192
caractères grecs, 26
caractères physiques, 201, 451
Carcopino, 9, 270, 345
CARCOPINO, 340
carence alimentaire, 295
carence en produits de base, 58
carences alimentaires, 192
CARLEVARO, 220, 359
Carmon, 270
carnage, 68, 71, 158, 167
carnages, 192
carnassier androphage, 132
Carni, 46
carnute, 92, 94, 153, 222, 306
Carnutes, 39, 46, 49, 74, 90, 154, 160, 165, 172, 299, 301, 306, 311, 316, 327, 347
carnyx, 210
CARON, 313
Carpentorate, 262
Carpentras, 52, 244, 262
carpentum, 52, 251, 297, 319
carrefours économiques, 312
Carrhae, 260
carrière militaire, 227
carrière politique, 311
carrières de meules des « Fossottes » de La Salle, 8
carriers, 289
Carrinas, 77
carrioles, 167
carrus, 297
cartes, 284
cartes archéologiques, 28
Carthage, 18, 22, 173, 205, 272
carthaginois, 22, 84
Carthaginois, 33, 84, 139, 317, 318, 453
casaques de cuir, 170
cases, 191
casque, 46, 124, 169, 227, 228
casque à cornes, 46, 124
casque en fer à couvrir-nuque rapporté, 318
casque romain, 318
casques, 129, 167, 169, 226, 227, 228, 319
Casques » de bronze ornés, 223
cassica, 253
Cassius, 85, 201, 218, 270, 330
Cassius Longinus, 50
Cassivellaunos, 48, 283
castella, 279, 308
castellum, 66, 363
Castellum, 280
Castor, 131
castra, 18, 254
cataclisme, 69

Catalaunes, 44, 46
Catalauni, 60
 Catalogne, 319
catastrophe démographique, 309
 catastrophes naturelles, 55
cateia, 244
 Catilina, 246
 Conjuration, 25
 Catiliniens, 67
Catimandua, 211
Catlus, 71, 117
 Caton, 205, 206, 221
 CATON L'ANCIEN, 22, 332
catu, 44, 49, 185
Catuenus, 50
Catugnatos, 50, 67, 96, 145, 199, 218, 285, 292
Catumandos, 52
Catumaros, 50
Catuos, 50
Caturiges, 44, 60
Caturix, 125
Catus, 50
Catusius, 50
 Catuslogues, 44
Catuslugi, 44, 185
Catuvellanni, 44, 46, 60
Catuvolos, 50, 52, 202, 215, 216, 315
CAUMONT, 277, 278, 340
 cause commune, 74
 cause fondamentale de la guerre, 57
 cause personnelle, 198
 causes, 4, 19, 31, 34, 65, 73, 77, 152, 154, 161, 208, 212, 213, 448, 449
causes d' affrontements, 55
 causes militaires, 99
 causes religieuses, 96
causes traditionnelles, 55, 73, 161, 448
 cautères, 264
 Cavaillon, 24, 45
 cavalerie, 27, 35, 48, 58, 85, 94, 95, 115, 116, 139, 141, 157, 158, 159, 168, 172, 181, 188, 190, 196, 198, 199, 200, 206, 210, 212, 216, 217, 218, 223, 226, 227, 229, 234, 235, 237, 238, 240, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 267, 269, 270, 275, 286, 287, 292, 296, 298, 300, 301, 307, 308, 314, 318, 319, 321, 322, 324, 325, 326, 327, 338, 341, 344, 359, 361, 362, 451, 456
 cavalerie auxiliaire, 48, 218
 cavalerie auxiliaire éduenne, 94, 199
 cavalerie césarienne, 258
 cavalerie d'Ancien Régime, 210
cavalerie de l'armée romaine, 254
 cavalerie éduenne, 48, 200, 206, 258, 267
 cavalerie française, 227

cavalerie gauloise, 85, 212, 253, 257, 262, 322, 325
 cavalerie germaine, 253, 259, 322
 cavalerie germanique de César, 256
 cavalerie helvète, 258
 cavalerie légère, 226, 240, 258
 cavalerie légère (chasseurs et hussards), 258, 259
 cavalerie légère (type dragons), 259
 cavalerie légionnaire, 253
 cavalerie lourde (type cuirassiers), 259
 cavalerie qui combattait à pied et à cheval, 259
 cavalerie romaine, 206, 260
 cavalerie semi-lourde (dragons), 258, 259
 cavalier, 35, 48, 66, 95, 111, 128, 130, 131, 141, 196, 210, 228, 230, 234, 238, 239, 247, 253, 254, 256, 257
 Cavalier, 53
 cavalier gaulois, 239, 256
 cavaliers, 47, 48, 53, 64, 67, 85, 95, 116, 121, 128, 131, 153, 165, 168, 181, 183, 184, 188, 190, 195, 196, 200, 204, 206, 207, 215, 217, 218, 223, 225, 228, 238, 250, 251, 253, 255, 257, 258, 260, 262, 284, 294, 296, 301, 340
 cavaliers auxiliaires gaulois, 206
 cavaliers d'Arioviste, 258
 cavaliers gaulois, 128, 153, 206, 207, 258, 260
 cavaliers gaulois de *Crassus*, 260
 cavaliers germains, 256
cavaliers mêlés avec de l'infanterie légère et des archers, 259
 cavaliers modernes, 234
 cavaliers romains, 36, 260, 308
 cavaliers romains, germains et autres *auxilia* gaulois ou étrangers, 308
 cavaliers semi-lourds (type dragons) ou lourds (type cuirassiers), 259
 cavaliers voltigeurs, 47
 Cavares, 24, 45
Cavaria, 51
Cavarianus, 51
Cavarillos, 200
Cavarillus, 51
Cavarinus, 51
Cavarius, 51
cavarios, 45, 51
 cavité rocheuse, 247
ceinture, 226
 ceinturon, 222, 233, 234
 célébration de la victoire, 82
 Celte, 20
 Celtes, 9, 11, 12, 13, 14, 18, 19, 21, 22, 23, 29, 51, 58, 61, 69, 71, 72, 73, 78, 80, 83, 84, 85, 87, 89, 90, 91, 97, 99, 115, 118, 123, 128, 129, 139, 140, 169, 185, 207, 225, 233, 237, 242, 247, 254, 256, 264, 318, 335, 339, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350,

351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359,
360, 361, 362, 363
Celtes d'Italie, 34
Celtes de Cisalpine, 58
Celtes d'Illyrie, 196
Celtes d'outre-Rhin, 253
Celtes orientaux, 265
Celtibères, 319
Celtille, 39
celtique, 8, 9, 12, 14, 15, 19, 22, 44, 45, 50, 52,
53, 54, 56, 71, 79, 81, 89, 90, 100, 101, 107,
109, 113, 114, 121, 122, 124, 125, 127, 128,
130, 131, 132, 134, 135, 139, 141, 149, 154,
161, 168, 172, 188, 237, 252, 253, 255, 263,
264, 300, 317, 319, 335, 336, 338, 339, 342,
343, 344, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 355,
357, 358, 359, 361, 363
Celtique centrale, 16
Celtique de l'Est, 278
Celtique transalpine, 203
Cenabum, 160, 168, 280, 294, 296, 299, 306,
309, 311, 323, 327
cendre, 306
Cendre, 113, 153, 309, 340
cendres, 290
Cenis, 15
Cenomani, 61
Cénomans, 59, 123
cens, 77
centralisation, 178
centralisation du commandement, 308
Centre Archéologique Européen du Mont-
Beuvray, 8, 268
centre de résistance, 36, 291
centre mobilisateur, 182
centre-est, 37, 45, 53, 79, 102
Centre-est, 41, 331
Centre-Est, 106, 276, 307, 336
Centre-est., 18
Centre-ouest, 104, 109
Centre-Ouest, 109, 132
centres de résistance, 308
centres politiques, administratifs, économiques,
financiers et religieux, 182
centres vitaux de décision, 61
centurie, 6, 186, 187
centuries, 117, 183, 200
céramique, 24, 26, 104, 107, 114, 290, 353
céréale, 57, 298
cérémonie, 227
cérémonies, 57, 77, 88, 90, 97, 118, 125, 170
cérémonies d'expiation, 312
cérémonies funèbres, 237
cérémonies religieuses, 183
cerf, 114, 128, 129, 130, 132, 133, 220
Cernunnos, 122, 129, 133

Cervidé, 129, 449
cervidés, 114, 115, 128, 129
CESAR, 58, 83, 86, 101, 112, 185, 186, 286,
332
César, 2, 11, 13, 14, 17, 18, 22, 24, 25, 26, 37,
38, 39, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50,
51, 55, 56, 58, 60, 62, 64, 68, 73, 75, 76, 79,
82, 83, 84, 85, 86, 89, 91, 92, 93, 94, 95, 96,
98, 100, 102, 113, 114, 116, 120, 121, 123,
124, 125, 126, 135, 136, 137, 139, 142, 143,
144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152,
153, 154, 156, 157, 160, 162, 163, 164, 165,
166, 167, 168, 171, 172, 173, 174, 177, 178,
179, 181, 182, 184, 186, 187, 188, 189, 190,
192, 193, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201,
204, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213,
214, 216, 218, 220, 221, 222, 223, 227, 228,
230, 235, 236, 239, 240, 242, 243, 245, 246,
247, 249, 251, 254, 256, 258, 259, 260, 261,
262, 265, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273,
274, 275, 276, 278, 280, 281, 283, 284, 285,
286, 287, 288, 289, 291, 292, 293, 294, 295,
296, 299, 300, 304, 305, 306, 307, 308, 309,
310, 311, 314, 315, 316, 318, 323, 330, 334,
339, 340, 341, 343, 345, 348, 349, 352, 354,
360, 361, 362, 364
Césariens, 157
Cévennes, 15, 76
CHABOT, 10, 220, 276, 311, 341
chaîne de commandement, 209
chaîne de soulèvements-répressions, 65
chaîne hiérarchique, 451
chaîne hiérarchique, 4, 32, 194, 209, 451
chaîne logistique, 178, 189, 252, 283, 297, 319
chaînes, 14, 15, 37, 86, 161, 162, 164
chairs, 88, 158, 169, 237, 240
CHALIAND, 249, 250, 251, 258, 261, 270,
341
Châlon-en-Champagne, 60, 331
Châlons-en-Champagne, 44
Châlons-Sur-Saône, 306
Châlon-sur-Saône, 106
Chamoux, 9
CHAMOUX, 341
champ de bataille, 4, 19, 20, 32, 33, 35, 49, 63,
99, 101, 102, 111, 112, 113, 131, 153, 156,
157, 158, 159, 163, 166, 167, 169, 170, 172,
173, 188, 189, 191, 192, 203, 209, 210, 212,
213, 222, 223, 225, 227, 233, 242, 247, 253,
267, 271, 284, 298, 310, 345, 450, 451
Champ de bataille, 322
champ de bataille, 209
champ de manœuvres, 284
champ de mars, 282, 284
Champ de mars à Rome, 183
champ de tir, 292, 293

champ du massacre, 170, 173
 Champagne, 260
 Champ-de-bataille, 284
Champdivers, 106
 champion, 51
 champions, 51, 74
 champs, 10, 27, 29, 57, 81, 110, 113, 153, 158, 167, 170, 275, 448
 champs de bataille, 10, 101, 102, 110, 113, 153, 158, 167, 220, 232, 244, 247, 248, 251, 269, 313, 448
CHANG, 88, 214, 341
changement de base d'opération, 274
changements climatiques ou cataclysmiques, 56
 changements de direction, 248
 chant de guerre, 92, 210
chant guerrier, 183
 chantier de construction, 278
 chantier de fortification, 278
 chantres, 92
 chants, 92
 chanvre, 240
 Chao, 251
 char, 35, 49, 52, 103, 210, 225, 251, 252, 253, 256, 348
 char de combat, 251, 252, 256
 char de guerre, 53, 251, 252
 char gaulois, 210
 Charente, 105
 Charente Maritime, 105
 charge au pas de course, 233
 charge de cavalerie, 257, 259
 charge pour rompre par le choc des formations, 259
 charges, 260
 chariots, 192, 193, 297, 298, 299, 300
 chariots constitués en cercle, 299
 chariots de transport, 282
chariots gaulois, 298
 charnier, 232, 246
 charniers, 247
CHARPY, 245, 341
 charrerie, 53, 107, 249, 250, 251, 256, 258, 452
 charrois, 180, 263, 298, 319
 charronnerie, 53, 107, 167
 charrons, 252
 chars, 35, 47, 52, 193, 250, 251, 252, 253, 258, 262, 319, 346
 chars bretons, 251, 258
 chars d'apparat, 252
 chars de combat, 251, 252
 chars de guerre, 252, 319
chars de guerre à deux roues, 250
 chars-de-voyage, 47
 Chartres, 46

Chartreuse, 44
 chasse, 52, 114, 115, 126, 128, 129, 139, 140, 223, 227, 238, 240, 256, 284, 357, 449
chasse à l'homme, 62, 300
chasse à l'oiseau, 223
 chasser un ennemi, 321
 chasseurs, 258
 Châté, 263
 Châtelet, 124
 chaudron, 86, 121, 122, 124, 133, 210
 chaudron de Gundestrup, 91, 250, 256
CHAUME, 229
 chaussure, 256
 chaussures, 224
chaussures montantes, 226
CHAUTY, 138, 341
 Chauvigny, 115, 346
 Chazeté, 107, 291
 chef, 7, 15, 19, 22, 30, 39, 42, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 54, 59, 94, 96, 97, 98, 100, 120, 122, 124, 127, 129, 133, 134, 136, 139, 140, 144, 145, 146, 150, 162, 172, 180, 184, 185, 190, 199, 200, 201, 204, 209, 210, 211, 213, 216, 217, 221, 226, 228, 258, 260, 264, 268, 269, 275, 288, 296, 299, 348, 354, 449, 451
 chef aquitain, 100
 chef arverne, 162, 267, 270, 301
 chef celte, 89
 chef d'armée, 184, 265
 chef de guerre, 32, 82, 97, 181, 199, 201, 214, 304
 chef de guerre celte, 218
 chef de guerre gaulois, 82, 97
 chef de la religion romaine officielle, 93
 chef du peuple en armes, 184
 chef gaulois, 67, 140
 chef militaire, 32, 50, 82, 95, 186, 199
 chef militaire romain, 82
 chef-lieu, 264
 chefs, 12, 25, 26, 32, 39, 40, 47, 48, 50, 51, 61, 63, 64, 66, 74, 81, 83, 89, 90, 93, 101, 117, 119, 121, 138, 142, 144, 146, 155, 162, 166, 168, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 192, 197, 198, 200, 201, 202, 207, 209, 210, 212, 214, 215, 216, 217, 228, 246, 257, 259, 264, 265, 266, 270, 271, 272, 273, 275, 284, 286, 293, 294, 305, 313, 322, 325, 342
 chefs africains, 271
 chefs barbares, 266
 chefs bellovaques, 214
 chefs de guerre, 50, 64, 209, 313, 314
 chefs de guerre gaulois, 197, 201
 chefs de la cavalerie gauloise, 200
 chefs gaulois, 25, 49, 64, 74, 75, 89, 197, 207, 214, 265, 266, 270

chefs gaulois de l'armée assiégée d'*Alesia*, 308
chefs gaulois révoltés, 93
chefs mercenaires, 207
chefs militaires, 26, 49, 81, 90, 187, 266, 295
chemin, 299
Chemin Chevaleret, 105
chemin de service, 232
chemins de crête, 70
chêne, 138, 228, 229
Chenôves, 69, 105
cheptel chevalin, 95
Cher, 232
Cherbourg, 282
cheval, 47, 48, 52, 53, 91, 95, 96, 111, 114, 115, 116, 118, 128, 129, 130, 131, 132, 140, 141, 169, 188, 209, 234, 235, 238, 240, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 261, 262, 297, 298, 299, 300, 335, 354, 358, 362, 363, 364
Cheval, 52, 130, 251, 253, 254, 344, 449
Cheval de guerre, 53
cheval attelé, 253
cheval de bataille, 48
cheval de trait, 52
cheval ferré, 255
cheval monté, 253
chevalier, 188, 309
chevaliers, 163, 170, 197
chevaliers français, 163
CHEVALLIER, 23, 341
chevaux, 47, 53, 58, 71, 95, 104, 111, 113, 115, 116, 121, 128, 130, 131, 139, 141, 157, 158, 159, 166, 167, 169, 192, 193, 198, 212, 234, 235, 251, 252, 253, 254, 257, 258, 262, 299, 310
chevaux de cavalerie, 227
chevaux de frise, 281
chevaux sacrifiés, 131
chevelure, 227, 228
chevreuil, 114
chien, 250
chiens, 114, 128, 148
chiffres, 113, 156, 163, 179, 194, 196, 309
chimie organique, 243
Chine, 88, 214, 251
Chinois, 251, 265, 317
Chiomara, 211
chirurgical, 264
Chiusi, 89, 150
choc, 36, 85, 92, 116, 158, 159, 172, 192, 232, 234, 237, 238, 248, 257, 259, 260, 270, 271, 286, 316, 322, 325, 455
choc frontal, 85, 270, 271, 286
choix stratégiques, 271
chose militaire, 221
chose sacrée, 102
christianisation, 80

christianisme, 79, 120
chronologie, 69, 107, 221, 222, 246, 272, 277, 360
Chronologie, 329
chronologique, 16, 30, 60, 103, 107, 129, 151, 220, 226, 304, 327, 335
chute, 256
chute de la place, 273
chutes, 248
CICERON, 46, 62, 67, 68, 76, 86, 148, 286, 332
Cicéron, 22, 25, 26, 38, 50, 57, 67, 68, 75, 93, 147, 148, 157, 160, 161, 165, 186, 221, 254, 270, 280, 288, 290, 330
CICÉRON, 22, 57, 71, 246
ciel, 124, 226
Cimbres, 18, 56, 69, 70, 71, 72, 86, 112, 117, 201, 206, 282, 311, 312, 343
Cimbres-Teutons-Ambrons, 69
cimbro-teutoniques, 18, 251, 313
Cimbro-teutoniques, 70, 144, 165, 193, 449
Cimbro-Teutoniques, 34
cimetière, 247
cimetières, 227
cimier, 228
cimier de casque, 46
cimier des casques, 46
cing-, 48, 53
Cinge, 48
Cinges, 48
cingeto-, 48
cingeto-rix, 48
Cingetorix, 48
circonscriptions territoriales, 187
circonvallation, 151, 173, 179, 192, 308
circulation, 66, 171, 299, 345, 354
circulation secondaire, 29
Cisalpine, 22, 47, 56, 68, 111, 139, 206, 208, 247, 306
Cisalpins, 115
Cispadane, 69, 150, 279
cité phocéenne, 65, 187
cité-polis, 318
cités, 215
cités gauloises, 22, 110, 129, 148, 153, 177
cités grecques, 158, 184, 310, 318
citoyenneté romaine, 215, 305
citoyens, 93, 127, 160, 169, 186
citoyens romains, 160, 311
Çiva, 102
civilisation, 269
civilisation des oppida, 73
civilisation gauloise, 23
civilisation matérielle, 13, 18, 60, 79, 193
civilisé, 124, 182

410 civils, 43, 154, 155, 156, 163, 214

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

civilisation laténienne, 102
civiques, 80
Civitalba, 250
civitas, 39, 92, 143, 144, 149, 186, 190, 215, 249, 263, 267, 268, 278, 285, 288, 291, 293, 302
Civitas, 186
civitates, 19, 20, 26, 39, 66, 95, 115, 117, 122, 143, 178, 185, 186, 190, 195, 200, 204, 207, 208, 209, 215, 246, 248, 259, 261, 267, 268, 269, 270, 272, 277, 278, 291, 297, 303, 304, 305, 313, 317, 325, 348
claies, 225
clameur, 183, 210
clans, 246
classe d'âge, 54
classe dirigeante, 305
classe intellectuelle, 84
classe militaire, 4, 32, 193, 197, 266, 451
classe sacerdotale, 90, 93, 118, 121
classe sacerdotale gauloise, 92
classe subalterne, 198
classes d'âge, 215
classes de la société, 197
classes dirigeantes, 34, 207, 211
classes dominantes, 198
classes supérieures de la société, 211
classis, 197
Clastidium, 34, 35
Claude, 6, 29, 93, 250
clauses financières des contrats de mercenariat, 208
CLAVEL, 62, 66, 69, 73, 74, 75, 335, 341
Clavel-Lévêque, 13
CLAVEL-LÉVÊQUE, 74
CLAVEL-LÉVÊQUE, 18, 34, 66
clavettes de moyeu ou de timon, 53
clément, 51
Cléopâtre, 205
clergé celtique, 85
clergé druidique, 92
Clermont-Ferrand, 106, 255, 340, 360, 361
clientèle, 162, 198, 208
clientèles, 40
clients, 25, 37, 38, 44, 45, 46, 59, 152, 172, 176, 197, 202, 204, 302
Clisson, 44
Clodius, 40, 67
clôture, 89
clou, 141, 229, 255
clous, 229, 255
Clusiniens, 89
Clusium, 35, 89, 139, 150
Clutodia, 123
Cn. D. Abenobarbus, 225
Cn. Domitius Abenobarbus, 65, 346

Cneius Pompeius, 240
coalition, 39, 41, 50, 90, 148, 177, 184, 186, 187, 195, 196, 199, 202, 297, 301, 305, 306
coalition antiromaine, 90
coalition anti-romaine, 39, 50
coalition belge, 258, 309
coalition gauloise, 41, 304, 307
coalitions, 35, 315
cobo-, 44
cocher, 252
code d'honneur, 100, 142, 155
code religieux, 92
codes guerriers, 20
coercition, 150, 160, 217, 451
cohésion, 295
cohorte, 241, 248, 254
cohortes, 76, 140, 288
cohortes provinciales, 308
COIIOS, 51
col, 27, 141
COLBERT DE BEAULIEU, 310, 341
COLBERT-DE-BEAULIEU, 27, 341
Colchester, 264
colère, 45, 54, 125, 137, 160
Coligny, 81, 82, 94, 125
collier, 224
colliers, 212, 252
COLLIN – BOUFFIER, 341
Colline-inspirée, 53
COLLIS, 185, 341
colloque Alésia–Kalkriese, 30
colloques, 10, 28
Collot, 279
Cologne, 123
colonel Hyacinthe Chabert, 157
Colonia Narbo Martius, 66
colonie, 66
colonisation, 12, 17, 56, 67, 337, 352
colonne armée, 206
colonne cervicale, 247
colonne de l'ennemi, 85
colonne en marche, 275
colonne ennemie en marche, 287
colonne romaine, 261
colonnes, 249, 284, 300
Colonnes du Soleil, 15
colonnes en marche, 286
colonnes légères et mobiles, 325
colonnes multiples, 265
colonnes trajane et antonine à Rome, 250
colons, 58, 88
cols, 15, 273, 326, 357, 363
combat, 4, 5, 19, 32, 33, 35, 36, 44, 45, 47, 49, 50, 51, 52, 55, 59, 80, 96, 99, 101, 111, 116, 124, 125, 128, 130, 132, 134, 135, 137, 138,

139, 140, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 169, 170, 185, 187, 188, 189, 193, 200, 203, 204, 206, 212, 213, 214, 216, 217, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 242, 244, 248, 251, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 264, 269, 271, 282, 283, 284, 286, 287, 295, 309, 319, 320, 322, 323, 326, 336, 346, 348, 448, 451, 452, 456

Combat, 50, 52, 185, 322, 336, 452

combat à l'épée, 231

combat antique, 271

combat antique d'infanterie, 236

combat au corps à corps, 238

combat collectif, 269

combat d'arrière garde, 322

combat d'avant-garde, 322

combat de cavalerie, 235, 282, 319

combat de nuit, 5, 271, 295, 452

Combat de nuit, 322

combat de rencontre, 59, 96, 139, 224

combat d'infanterie, 188, 233, 237

combat dispersé, 260

combat dynamique à l'escrime, 238

combat en formation serrée, 238

combat en groupe constitué, 271

combat en rase campagne, 284

combat hoplitique classique, 232

combat individuel et héroïque, 269

combat mixte ou d'infanterie, 235

combat mobile d'usure, 258, 260, 286

combat moderne, 295

combat naval, 283

combat pour connaître les intentions de l'adversaire, 258

combat singulier, 51, 203

combats, 37, 68, 92, 98, 102, 116, 130, 135, 136, 137, 140, 159, 160, 178, 192, 251, 256, 289, 304, 306, 308, 324, 353

combats de nuit, 96

combats mobiles d'usure, 271

combats*, 322

Combattant, 50

combattant gaulois, 215

combattant héroïque, 271

combattants, 5, 18, 44, 50, 85, 137, 138, 159, 160, 163, 189, 194, 195, 196, 202, 215, 220, 224, 225, 226, 227, 233, 246, 248, 249, 264, 271, 451

combattants gaulois, 224, 228

combattants romains, 210

combattre ou travailler dans l'obscurité, 297

combinaison des divers types de traits, 242

Com-bios, 49

comblement de fossé, 323

comblement des fossés, 289

Côme Chaudron, 263

commandant, 47

commandant d'armée, 50

commandant de l'infanterie, 51

commandant en chef, 48, 144

commandants de formations, 35

commandants d'infanterie, 49

commandants éduens de la cavalerie et de l'infanterie, 200

commandement, 41, 46, 47, 48, 52, 90, 94, 116, 121, 122, 124, 144, 148, 151, 172, 176, 178, 184, 186, 192, 197, 200, 201, 202, 209, 258, 260, 268, 284, 308, 315, 322, 323, 449

commandement intégré, 283

commandement militaire, 46, 47

commandement militaire suprême, 90, 177

commandement suprême, 41, 202

commandement unifié, 315

commander, 12, 47, 49, 201, 216, 241

commander une armée, 265

commandes, 185, 297

commandés, 22, 39, 137, 157, 206, 217

commanditaire, 198

commanditaires, 208

commerçant, 20

commerçants, 25, 43, 62, 154, 160, 202, 210, 293, 327

commerçants romains, 309

commerce, 43, 122, 149, 161, 193, 358

Commios, 49, 74, 204, 207, 235, 238, 256, 258, 259, 295

Commission Française d'Histoire Militaire, 29

Commius, 39, 144

Commode, 115

communautés humaines, 57

communications, 66, 185, 266, 275, 287, 298, 302, 324, 340, 348

communiste, 88

communistes chinois, 214

comparution en force, 51

compassion, 214

compétences, 203

compétition, 79

complicité, 207

complot, 182

comportement, 54, 138, 142, 145, 172, 198, 216, 217, 226, 305, 451

comportement guerrier, 312, 317

comportement stratégique, 267

comportements individualistes, 213

compte-rendus, 209, 287

compte-rendus de reconnaissances, 294

comptoirs, 18

comput horaire romain, 296

concentration, 43, 145, 177, 182, 195, 200, 203, 277, 281, 300, 301

concentration de forces, 272
 concentration des efforts, 315
 concept, 220
 concept d'armée, 291
 conception, 263
 conception de la guerre, 82, 151
 conceptions, 5, 19, 32, 78, 135, 136, 160, 188, 189, 272, 307, 452
 conceptions de faire la guerre, 295
 conceptions guerrières, 209
 conceptions stratégiques, 5, 32, 188, 264, 273, 452
 conceptions tactiques, 270
conciliabula, 181
Conconnetodumnos, 90
 condamnation, 75, 89
condamnés, 42, 89, 213, 240
Condarillus, 50
Condarus, 50
condition, 48, 100, 151, 156, 162, 186
 condition de possédants et de dirigeants traditionnels, 197
 condition physique, 254
 condition physique des guerriers, 263
 conditions climatiques, 96, 169, 189
 conditions extrêmes, 80, 96, 137
 conditions géographiques d'existence, 217
conditions qui mettaient fin à un conflit, 142
 Condruses, 59
 conducteur, 230, 251
 conducteurs de chars, 53
 conduite des opérations, 92, 94, 97, 142, 276, 314, 449
 conduite des opérations militaires, 187
 conduite déshonorante, 218
 Confédération helvétique, 28
 confiance, 215, 275
 confiscations, 66, 449
 confiscations de terres, 67
confiscations territoriales, 65
 conflit, 4, 17, 19, 31, 37, 38, 55, 64, 89, 92, 101, 106, 146, 147, 151, 152, 154, 156, 166, 176, 185, 207, 264, 276, 306, 307, 311, 312, 318, 450
 conflit armé, 38, 55
 conflits, 8, 9, 12, 16, 34, 37, 43, 55, 60, 112, 114, 147, 157, 166, 169, 198, 204, 211, 224, 246, 304, 305, 312
 conflits armés, 41, 303
 conflits d'intérêt, 40
 conflits de frontières, 60
 conflits frontaliers, 61
 conflits majeurs, 39
 conflits sociaux, 188
confluent, 38, 60, 66, 112, 298
 confluents, 274
confréries militaires super-tribales, 203
 confusion, 19, 185, 218, 234, 293, 295
 congrès, 307
 conquérant, 50, 76
 conquête, 10, 12, 15, 16, 18, 22, 25, 34, 41, 58, 59, 68, 73, 74, 75, 76, 77, 93, 99, 128, 129, 130, 131, 132, 134, 161, 247, 274, 306, 344, 351, 352, 360, 448
 conquête césarienne, 78
 conquête claudienne, 264
 conquête militaire, 22
 conquête musulmane, 136
 conquête romaine, 16, 18, 66, 69, 79, 186, 250, 319, 326
 Conquête romaine, 267
conseil, 18, 74, 83, 84, 89, 90, 100, 143, 144, 145, 146, 152, 181, 185, 187, 210, 211, 449
 conseil armé, 83, 89, 143, 210, 449
 conseil de guerre, 18, 35, 74, 83, 89, 90, 91, 100, 190, 315
 conseil de l'armée de *Vercingetorix*, 214
 conseiller militaire, 275
 conseillers militaires, 271
 conseils, 84, 90, 143, 146, 450
 conseils de guerre, 89
 conséquences, 5, 33, 39, 65, 68, 72, 94, 96, 101, 142, 156, 180, 192, 304, 305, 449, 452
 conséquences économiques de la guerre, 178
 conserver le contact, 295
 consigne, 213, 214
consilium armatum, 83
 CONSTANS, 239
 constitution de l'armée, 32, 64, 172
constitution des armées, 4, 117, 176, 184, 450
 construire, 285
 consul, 38, 83, 126, 139, 147, 148
 Consulat, 167
 consultation des sorts, 86
 consulter le sort, 86
 contact, 33, 79, 83, 122, 138, 142, 145, 147, 151, 155, 191, 212, 217, 239, 242, 243, 256, 261, 266, 270, 290, 295, 317, 342
 contacts avec les populations, 294
 contacts commerciaux, 265
 Contamine, 7, 30
 CONTAMINE, 30, 76, 157, 341
 contemporainistes, 29
 contes, 80
 contestation, 67
 contexte de violence, 55
 contexte guerrier, 88, 124
 contingent, 199, 200
 contingent éduen, 258
contingents, 35, 177, 184, 202, 206, 207, 215
 contingents nationaux, 177

continuité des liaisons, 285
 contrat, 43, 124, 192
 contrat d'engagement, 43
 contrats, 124
 contre-attaque, 251, 258
Contre-attaque, 322
 contre-attaque gauloise, 322
 contre-attaques, 259
 contre-don, 97, 100
 contre-guérilla, 171, 267, 306, 325
 contre-marches, 306
 contre-mobilité, 5, 275, 286, 452
 contre-mobilité tactique, 287
 contre-siège, 292
 contrevallation, 308
 contributions, 208
 contributions forcées, 312
 contrôle, 24, 63, 64, 66, 70, 75, 84, 143, 180, 181, 183, 198, 212, 267, 268, 277, 283, 325, 326
 contrôle de l'économie, 63
Contrôle de territoire, 322
 contrôle de territoires, 64
contrôle de zone, 322
 contrôle des passages, 203
 contrôle du territoire, 207
 contrôler un itinéraire, 36
 contrôler une zone, 258, 321
 conventions, 4, 31, 138, 142, 150, 450
Convictolitavis, 50, 64, 215
 convocation, 4, 31, 40, 145, 176, 179, 180, 210, 450
 convocation de l'assemblée armée, 213
 convocations, 89, 179, 180, 450
 convoi, 43, 298, 299, 324
convois, 14, 42, 62, 296, 301, 325, 326
 convois de ravitaillement, 287
 convois logistiques, 325
 convois romains, 325
 convoitises, 8, 106, 171, 302
 convoyeurs, 296
 Coolus-Mannheim, 169, 227
 coopération interarmes, 206
 corbeau, 46, 52, 201, 228
 corbeaux, 170
 corde, 87, 240
 co-régent, 52, 315
 Corinthe, 207, 261, 272, 318
corio-, 44
Corio-, 46
Corionos, 184
Coriosolites, 44, 75, 130, 164, 203
Corio-solites, 184, 185
 Cornaux-Les-Sauges, 91, 108, 109, 361
 cornouiller, 240

Coronée, 157, 166
 corps, 42, 48, 50, 89, 95, 102, 104, 112, 119, 121, 123, 133, 135, 136, 137, 148, 157, 158, 166, 167, 169, 170, 178, 179, 185, 190, 195, 199, 203, 227, 232, 234, 237, 238, 240, 247, 248, 251, 260, 264, 281, 284, 449
 corps d'armée, 196
 corps à corps, 211, 295, 322
corps à corps à l'arme blanche, 319
 corps à corps à l'épée, 238, 239, 249
 corps civique, 213
 corps d'armée, 327
 corps d'armée, 184, 185
 corps de bataille, 42, 95, 137, 179, 187, 195, 213, 223, 267, 289, 291, 307, 326
 corps de la cavalerie de *Vercingetorix*, 260
 corps de métiers, 203
 corps de métiers et d'artisans spécialisés, 262
 corps dénudés et amputés, 170
 corps expéditionnaire, 102, 136, 148, 196, 199
 corps expéditionnaire d'Alexandre, 102
corps nus, 170
 corps principal, 275
 corps social, 188
 corps spécialisés, 269
 corpus de connaissances, 266
 corral, 282, 300
Correas, 260, 261
 correspondants de guerre, 69
Corréus, 39
 Corrèze, 109, 356
cors, 210
 Corseul, 44
 Corvisier, 6, 7, 12, 30, 341
 CORVISIER, 19, 30, 157, 158, 246, 341, 342
 Cosaques, 167, 179
 costume de guerre, 5, 46, 224, 225, 227, 318, 451
 costumes de guerre, 32, 188
 Côte d'Armor, 268
 Côte d'Or, 229
 Côte-d'Or, 105, 352
 Cotentin, 207
Cotos, 199, 200
Cotta, 40, 144, 149, 248, 254, 260, 267, 288, 289, 295, 314, 316
 cotte, 226
cotte de mailles, 226, 227
 cotte de mailles en fer, 318
cottes de mailles » en fer, 223
 couardise, 49
 coude à coude, 176, 230, 248
 Cougny, 21
 COUGNY, 21, 48, 63, 117, 237, 254, 331, 332, 333, 342
 Couissin, 252

COUISSIN, 253, 342
COULSTON, 256, 337
Coup d'arrêt., 323
 coup d'estoc, 242
 coup d'arrêt, 27, 270, 321
 coup de lance, 238
 coup de main, 61, 294
Coup de main, 323
 coup de pied, 256
 coup de poing, 211
 coup de pointe, 36, 235, 236
 coup de pointe ou d'estoc, 235
 coup de taille à l'épée, 236
 coupe réglée, 311
couper les vivres, 281, 301
 coupeurs de jarrets, 259
 coups, 249
coups de lance, 237
 coups de main, 293, 296, 297, 325
 coups de mains, 62, 271, 297
coups de sabre, 237
 coups directs, 226
 coups mortels, 36
 coupure, 27, 189
 coupure fluviale, 27
 coupures, 285
 coupures d'itinéraires, 271
 courage, 22, 25, 114, 132, 136, 137, 138, 140, 141, 145, 147, 148, 150, 199, 217, 341
courageux, 271
 coureurs à pied, 294
 courriers, 286
 courroie de propulsion, 239
cours d'eau, 27, 108, 109, 140, 170, 171, 259, 286
 course poursuite, 96
 Courtavant, 233
 courtines, 269
coût financier du tribut, 310
 couteau, 87, 91, 140, 233, 242, 245, 261
 couteau à découper, 242
 couteau à lancer, 242, 243
 couteau suisse, 236
 COUTEAU-BÉGARIE, 265, 269, 270, 271, 272, 295, 308
 couteaux, 290
 couteaux courbes, 242
 coutelas, 239, 242, 452
 coutelas à lame courbe, 258
 coutels, 242
 coutume, 84, 85, 86, 111, 139, 140, 165, 174, 221
 coutume celtique, 86
 coutumes, 97, 142
COUVENHES, 145, 214, 342

couvert, 170
 couverts, 274
 couverture, 242, 256, 272, 321
Couverture, 323
 couverture de guerre, 227
 couverture* des mouvements amis et des replis, 258
 couvertures, 182, 298
couvre-joues, 227
couvre-nuque, 227
 couvrir, 243, 326
 crainte, 38, 51, 163, 166, 249
craintes, 37
 crampon, 255
 crâne, 245
 crâne encloué, 236
 crâne fracassé à la hache, 247
 crânes, 103, 110, 139, 140, 141, 169, 245, 264
Crassus, 41, 151, 164, 196, 206, 260, 271, 275, 289
 Craton, 204
 créations de villes fortifiées, 305
 Crécy, 163, 364
 crédit, 197
 crédulité des masses, 90
 Crémone, 173, 298
 Creux-Bernichot, 69, 105
crimes, 42
 criminels de droit commun, 41
crinière, 228
 crise, 54, 55, 77, 144, 146, 171, 181
 crise déclarée, 55
crise d'écosystèmes, 55
 crise financière, 208
 crises politiques, 208
Critognatos, 18, 49, 74, 165, 183, 215, 312
 crochets, 225
Crodios, 53
croisière, 232
 croissance, 57
 croyance, 88, 94, 142
 croyances, 9, 80, 95, 97, 119, 135, 137, 138, 142, 153, 215, 337, 449
Croyances magiques, 138, 449
 croyances populaires, 80
 croyances superstitieuses, 82
 crucifixion, 87
CRUMMY, 264, 342
Cubi, 59
cubino, 45
cuibo, 44
cucullus, 224
 cuir, 241, 242, 256
cuirasse, 226, 228
 cuirasses, 167, 170, 226, 263

défaite d'*Alesia*, 304
 défaite d'*Alesia*, 305, 310
 défaite navale, 314
 défaites, 36, 72, 101, 157
défauts, 21, 248, 249, 266, 302
 défauts des Gaulois, 308
 défection, 213
defector, 213
 défendre, 14, 55, 82, 85, 268, 271, 273, 314
 défendre le territoire, 291
 défense, 5, 70, 72, 112, 151, 173, 179, 180, 190, 191, 197, 207, 214, 228, 243, 267, 268, 273, 275, 287, 291, 292, 297, 307, 324, 452
Défense, 323
 défense collective, 272
 défense de la liberté, 74
 défense de l'indépendance, 55
 défense de tête, 227
 défense des places, 327
défense des places-fortes, 291
 défense du peuple, 5, 33, 36, 195, 272, 452
 défense du territoire, 11, 33, 36, 69, 71
 Défense du territoire, 5, 272, 452
 défense d'une place-forte, 291
 défense élastique, 70
défense gauloise, 308
défense immédiate, 292
 défense immédiate, 291
 défense naturelle, 281
 défense rapprochée, 291
 défense romaine, 308
 défense territoriale, 266
 défenseur, 268
 défenseurs, 197, 281
 défensive, 22, 37, 107, 112, 187, 228, 236, 271, 282, 300, 325, 344
 défilé, 116
 défilés, 275
 défilés triomphaux, 210
 déformation intentionnelle à caractère religieux, 234
 dégâts, 61, 68, 69, 103, 223, 448
 dégradation des sols agricoles, 57
 Delamarre, 253
DELAMARRE, 44, 47, 49, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 182, 184, 185, 188, 203, 253, 343
 DELATTE, 18, 343
 DELAUAUD, 29, 62, 78, 80, 83, 97, 106, 112, 138, 146, 148, 155, 165, 211, 260, 318, 343
DELAUAUD – ROUX, 343
 DELCORDE, 55, 343
 délibérations, 4, 31, 176, 183, 450
 Delphes, 47, 49, 63, 126, 201, 205, 318
 DELSAUX, 246, 343
 démantèlement de fortifications, 323
 démêlés familiaux, 208
 démembrement, 88, 201
 déménagements de peuples, 60
 demeures patriciennes, 173
 démis de ses fonctions, 100, 145
démobilisation, 176, 451
démobilisation des troupes, 192
 démobilisée, 32
 démoraliser, 295
 DEMOUGEOT, 18, 59, 69, 71, 73, 343
 dendrochronologie, 229
 Deneuvre, 52, 57, 357
 DENIS D'HALICARNASSE, 21
dénominateur commun des guerres, 58
 densités de population, 194
 Denys de Syracuse, 261
DENYS d'HALICARNASSE, 332
départ en campagne, 90, 142, 449
 dépeçage, 87, 88, 122
 dépendance, 57, 63, 161, 246, 342
 dépendant, 75
 dépenses, 224
 dépenses et profits de la guerre, 310
 déplacement, 163, 172, 189, 190, 248, 297, 300, 306, 322, 324, 325
 déplacement dans le silence, 322
 déplacement des troupes, 189
 déplacements, 5, 58, 210, 230, 251, 263, 264, 284, 285, 286, 296, 299, 452
 déplacements de service, 190
 déploiement, 189, 260, 450
déployer sur le terrain, 176
 dépôt de l'armée romaine, 177
 dépôt votif, 171
 dépôts, 28, 81, 102, 103, 105, 106, 115, 171, 202, 297, 337, 352
 dépôts d'Ancien Régime et de l'Empire napoléonien, 263
 dépôts de l'armée romaine, 270, 327
 dépôts de sanctuaires, 245
dépôts métalliques, 171
 dépouille, 102, 116, 136, 168
 dépouilles, 89, 92, 97, 98, 101, 105, 110, 111, 112, 115, 117, 128, 136, 139, 153, 156, 169, 173, 174, 192
 députation, 201
 députés, 39, 145, 146, 149, 151, 152
DERON, 88, 343
 dérouté, 112, 147, 192, 274, 287
 désarmement, 220
 désastre, 39, 40, 73, 76, 112, 187, 209, 285, 308
 désastre militaire, 39
 désastres, 261
DESBORDES, 343
 DESCROIX, 239, 343

déserteurs, 41, 212, 213, 218
 désertion, 180, 212, 213
 désertion « sous l'ennemi », 213
 désertions, 210, 213, 324
desertor, 212
 déshonneur, 49, 100, 163
 désordre, 214
 désordres, 32, 77, 172
 désorganiser, 242
 destruction, 17, 27, 57, 70, 71, 77, 108, 109, 154, 191, 241, 248, 260, 261, 273, 286, 290, 321, 323, 324, 326, 327, 341
Destruction, 323
 destruction d'ouvrages d'art, 324
 destruction de l'adversaire, 71
destructions, 311
 détachement de cavalerie, 258
 détermination, 215, 216
détour, 275
 détruire, 23, 267, 273, 285, 297, 314
 détruire un ennemi, 321, 322
 deuxième Age du Fer, 16
 deuxième âge du Fer, 28, 31, 104, 108, 227, 329
 deuxième âge du Fer finissant, 28, 31
 deuxième guerre punique, 221, 265
 deuxième rang, 248
 Deux-Sèvres, 105, 349, 355
dévastation, 23, 172, 178, 267
 devineresses, 84, 211
devoirs religieux, 283
devotio, 92, 97, 99, 100, 449
devotio-supplicatio, 97, 100, 449
 dévouement, 204
 dévoués, 100
 Deyber, 7, 127, 254
DEYBER, 1, 8, 10, 12, 15, 20, 23, 26, 27, 30, 34, 39, 51, 55, 57, 58, 60, 61, 64, 67, 69, 70, 72, 75, 76, 78, 90, 92, 93, 95, 99, 102, 108, 112, 113, 115, 130, 131, 132, 135, 137, 138, 141, 143, 145, 151, 153, 154, 156, 159, 163, 166, 171, 176, 177, 178, 183, 184, 189, 190, 192, 195, 198, 200, 201, 208, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 229, 232, 233, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 243, 247, 248, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 261, 263, 265, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 279, 282, 283, 285, 286, 288, 289, 290, 291, 293, 295, 298, 302, 304, 305, 306, 308, 309, 310, 312, 314, 315, 316, 338, 343, 344, 345, 362, 364, 453
 DEYTS, 91, 120, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 130, 133, 134, 135, 345
DHÉNIN, 132, 345
 DHENNEQUIN, 169, 345
 Diablinthes, 45

dialectique, 265
 Diane, 115
 Diances, 115
 diaphragme, 91, 236
 Dien-Bien-Phu, 298
 dieu celtique, 237
 dieu de la tribu, 97
 dieux, 31, 43, 51, 63, 82, 85, 90, 91, 94, 97, 99, 100, 102, 109, 111, 113, 115, 119, 120, 122, 124, 128, 129, 131, 133, 142, 143, 147, 160, 161, 171, 174, 283, 339, 345, 351, 352, 449
 dieux combattants, 124
 dieux guerriers, 54
 dieux infernaux, 100
 différences culturelles, 72, 79
 difficultés économiques, 62
 difficultés pratiques, 180
 Digne, 45
 Dijon, 190, 331, 346, 355
 dîme, 97
 Dioclétien, 274
 Diodore, 22, 62, 79, 85, 91, 92, 97, 102, 120, 121, 126, 127, 135, 139, 141, 188, 211, 221, 223, 226, 228, 236, 237, 244, 251, 252, 330
 DIODORE, 22, 58, 62, 65, 71, 86, 91, 92, 97, 100, 101, 130, 135, 136, 140, 204, 210, 225, 236, 332, 333
DIODORE de SICILE, 332, 333
 DION, 26, 27, 46, 50, 58, 59, 64, 65, 67, 71, 76, 77, 85, 96, 145, 154, 199, 271, 274, 285, 291, 292, 311, 333, 345
 Dion Cassius, 64, 100
 Dioscures, 131
 diplomate, 199
 diplomatie, 64, 146, 148, 150, 343
 diplomatique, 35, 49, 147, 149, 162, 176, 457
 direction, 315
 dirigeants politiques, 50
Dis Pater, 107, 121, 125, 126
 discipline, 79, 155, 173, 207, 213, 218, 269, 296
 disciplinés, 22
discorde, 84
 discours, 18, 22, 49, 74, 90, 121, 138, 150, 155, 160, 162, 165, 166, 183, 312
 Discours, 74, 86, 332, 450
 discussions, 32, 84, 146, 191
 disette, 85
 disettes, 56
disparus, 156, 158, 309, 326
 Dis-Pater, 87
 disperser, 273
 dispersion, 172, 190, 209, 222
 dispositif, 232, 242, 261
 dispositif défensif, 268
 dispositif romain, 189

disposition, 42, 95, 97, 129, 132, 140, 146,
 156, 170, 181, 190, 249, 269, 291, 300, 304
 disposition « en ligne », 248
disposition des troupes sur le terrain, 190
 dispositions de combat, 260
dispositions défensives, 292
dispositions offensives, 292
 disputes, 15, 58, 65
 dissensions, 208
dissimulation, 295, 323
 dissuasion, 43
 distance pratique de tir, 239, 240
 diversification des armes, 271
divic, 50
Diviciac, 40, 94
Diviciacos, 25, 38, 50, 85, 92, 93, 94, 141, 148,
 149, 150, 155, 199, 208, 258, 275
Diviciacus, 50
Divico, 50, 201
 divin, 31, 79, 99, 102, 119, 123, 133, 138, 154
 divination, 84, 91, 148
 divinité, 52, 87, 91, 110, 111, 114, 122, 125,
 126, 127, 128, 131, 133, 171
 divinités, 52, 82, 99, 101, 105, 109, 114, 115,
 119, 120, 121, 123, 125, 128, 131, 133, 135,
 161, 211, 352, 449
 Divinités féminines, 449
Divinités féminines guerrières, 123
 divinités guerrières, 99, 115, 119, 123, 211
 divisés, 197
 division, 185, 190
 divisions, 208
 divisions internes entre Gaulois, 66
 Dobesch, 21
 DOBESCH, 21, 22, 23, 345
 doctrine de défense, 268
 doctrines militaires, 96
 documentation, 222
 Documents d'Archéologie Française, 28, 330
 Documents d'Archéologie Méridionale, 28, 330
 documents iconographiques, 221
dolabra, 245
 Dolni Brezany, 255
 domaine agricole, 53
 domestiques, 202
 domination, 66, 119, 207
 domination romaine, 67
 Domitien, 115
Domitius, 65, 147, 346
 dommages de guerre, 311
 don, 97, 100, 101, 110, 115, 449
Donar, 127
données comparables, 162
 données comparatives, 30, 448
données de terrain, 27, 103, 276

données naturelles, 268, 273, 452
données politiques, 305
 donner-des-coups, 271
 donneur d'ordres, 262
Donnius, 48
donno-, 48, 52
Donno, 48
Donno-briga, 52
Donnotarvos, 48
Donnus, 48
 Dordogne, 105
 dotation, 36
 DOTTIN, 239
 double-poney, 251
 Doubs, 63, 70, 106, 274, 279, 336
 douleur, 87, 114, 159, 216
 Drance, 296
 drapeaux, 35, 119, 172
Drappes, 40, 42, 143, 165, 176, 196, 207, 209,
 268, 292, 297, 306, 315, 323
DRDA, 345
 Dreierausrüstung, 222
 dressage, 254, 262
 droit, 4, 31, 40, 43, 83, 90, 123, 124, 142, 143,
 144, 147, 150, 151, 152, 153, 155, 161, 162,
 163, 164, 261, 306, 450
droit d'initiative, 142
droit de conquête, 155
 droit de la guerre, 31, 89, 142, 150, 155, 163,
 172, 304
 droit de porter les armes, 264
 droit de relever ses morts et de leur donner
 une sépulture, 153, 450
 droit d'initiative, 4, 31, 143, 153, 450
 droit international, 268
 droit latin, 76
 Drôme, 59
 druide, 25, 38, 85, 93, 94, 141, 148, 199
 druides, 23, 55, 84, 85, 91, 92, 93, 98, 122,
 135, 138, 182, 197, 244, 312, 339, 347, 355
 druidisme, 92, 93
 du -IIe s., 98
 DUBNOREIX, 141
Dubnorix, 94, 141
duces, 184
DUCREY, 158, 160, 161, 162, 163, 165, 166,
 345
DUDAY, 232, 345
 duel franco-espagnol, 19
DUMÉZIL, 150, 345
Dumnacos, 285, 288, 299
Dumnacus, 39
Dumnorix, 40, 64, 74, 75, 85, 94, 141, 145, 198,
 199, 200, 204, 206, 207, 211, 213, 218, 226,
 258, 259, 283, 305

419 Dun-sur-Aron, 232

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

dunum, 279
 Durance, 24, 44, 45, 60
Duratio, 288
Durati, 39
 Düren, 53
 Durgâ, 102
Durius, 39
Durnac, 49
Durnacos, 49
durno, 279
duro-, 279
 Duval, 6, 9, 10, 21, 123, 134, 228, 234, 240, 352, 356
 DUVAL, 10, 21, 110, 114, 115, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 220, 225, 240, 250, 252, 331, 335, 344, 346
dux, 201
 dynamique des forces opposées, 269
 dynastes orientaux, 205
 DYSON, 17, 18, 76, 346
 eau, 27, 51, 65, 71, 87, 107, 109, 159, 225, 254
éboulements, 287
Eburodunum, 52
 Eburon, 50, 74, 202, 204, 254
 éburon, 305
Ebu-rones, 46
 Eburons, 52, 59, 62, 162, 165, 168, 186, 198, 200, 217, 263, 276, 288, 299, 306, 311, 315, 316
 éburons, 216
 Éburons, 37
 Eburovices, 44, 46, 83, 263
Eburo-vici, 44
 écailles de poisson, 248
 écartèlement, 88
 échanges, 217, 263
 échanges à longue distance, 202
 échanges commerciaux et intellectuels, 317
 échauffourées, 58
 échelade, 289
 échelles, 225
 échelons de commandement, 450
échelons de commandement centraux, 184
échelons de commandement organiques, 184
échelons de commandement régionaux, 184
 Échiré, 105
ECK, 163, 346
 ECKART, 256
 éclipses, 96
 Ecole d'Application de l'Armée Blindée et de la Cavalerie, 257
 école d'application de l'arme blindée-cavalerie à Saumur, 235
 Ecole de guerre, 266

école de guerre, 209, 266
 Ecole de l'Armée Blindée-Cavalerie de Saumur, 238
 école druidique, 93
 Ecole du corps d'état-major, 266
 Ecole Normale Supérieure, 29, 351
 écoles de pensée, 265
 écoles militaires, 13, 313
économie de guerre, 262, 263, 452
économie de la guerre, 55, 64, 73, 448
 économie des forces, 308, 313
 économie monétaire, 57
 économie pastorale, 58
 économies politique et privée, 26
 économies réalisées réinvesties, 224
 économique, 57, 78, 106, 121, 139, 161, 162, 197, 208, 310, 311, 319, 351, 450
 écorce, 228
 écorchement, 88
Ecos, 217
 Ecosse, 14
 écosystèmes, 448
 écrivain, 304
 écrivains, 21, 22, 127
 écrivains classiques, 51
 écrivains militaires, 313
 écurie, 81
 écuyers à cheval, 188
 écuyers des temps féodaux, 204
 édifices publics, 173
 éducation, 79, 137, 173, 215
 Eduen, 199, 200, 207, 213, 259
 éduen, 25, 38, 50, 51, 83, 94, 141, 177, 196, 211, 226, 258, 275, 301, 305
 Eduens, 20, 25, 37, 38, 39, 41, 44, 45, 48, 50, 63, 64, 65, 66, 67, 70, 74, 75, 84, 94, 101, 116, 144, 146, 148, 150, 151, 152, 154, 156, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 169, 172, 174, 177, 184, 192, 195, 198, 203, 204, 208, 215, 254, 257, 265, 268, 270, 276, 277, 279, 287, 288, 295, 300, 301, 302, 305, 306, 307, 310, 316, 321, 326, 327, 336, 342, 349, 358
 éduens, 198
 EDUIS, 51
 effectif, 72, 95, 157, 163, 187, 189, 197, 218, 284, 291, 309, 324
 Effectif présent, 324
 effectif présent*, 178, 179, 190, 194, 195, 196, 324
Effectif présent., 324
 Effectif réalisé, 324
 effectif réalisé*, 178, 179, 190, 194, 195, 196, 324
Effectif théorique, 324
 effectif théorique*, 178, 190, 194, 324

effectifs, 4, 31, 32, 35, 61, 78, 113, 177, 179, 189, 193, 194, 195, 196, 202, 205, 208, 211, 215, 240, 247, 254, 261, 269, 272, 275, 284, 291, 297, 298, 300, 306, 307, 323, 451, 454
 Effectifs, 253, 451
 effectifs de cavalerie, 196, 254
 effectifs de l'infanterie, 196
effectifs des garnisons, 196
 effectifs des garnisons des *oppida*, 196
effectifs globaux, 194
 effectifs militaires, 307
 effectifs réalisés*, 195
 effet, 8, 17, 19, 20, 38, 43, 53, 54, 56, 59, 62, 63, 68, 71, 78, 80, 88, 89, 93, 95, 96, 98, 102, 103, 105, 106, 109, 112, 113, 114, 117, 120, 123, 125, 131, 135, 136, 137, 138, 140, 145, 146, 147, 148, 155, 158, 161, 162, 163, 164, 166, 167, 169, 171, 172, 177, 178, 179, 180, 182, 186, 187, 188, 192, 207, 211, 213, 216, 230, 234, 236, 242, 244, 249, 251, 268, 270, 276, 309, 448, 452
 effet de choc, 261
 effet de masse, 72
 effet de surprise, 322
 effet direct, 321
 effet indirect, 321
effet moral, 237, 254
 effets indirects de la guerre, 309
effets opposés, 272
 effets personnels, 172
Efficacité de l'armement défensif, 232
 effort de guerre, 64, 208, 310
 effort principal, 201
 EGGER, 244, 346
EGGERS, 364
Egritomarus, 49
 Egypte, 205
 Egyptiens, 317
 El Dorado, 63
 électeurs, 183
 élection, 84, 90, 176, 183, 184
 élections consulaires, 306
 éléments de parure, 290
 Éléphants, 35
 Elevage, 262
élevage, 58, 357
ELIAS, 55, 61, 88, 135, 346
ELIEN, 91, 333
 élite, 25, 26, 27, 61, 93, 95, 305
 élites, 25, 67, 122, 277, 316, 325
 élites gauloises, 319
 élites indigènes, 67
 embarcations, 285
 emblèmes, 99, 116, 188
 emblèmes apotropaïques, 228
 embouchure, 285

embuscade, 241, 259, 275, 288
Embuscade, 324
 embuscade d'armée, 248, 260
 embuscade en « chapelet », 287
 embuscades, 62, 248, 271, 273, 275, 286, 293, 324, 325
embuscades d'armée, 35, 287
émigrants, 26, 69
 émigration gauloise, 17, 77
 émissaire diplomatique, 25
 empalement, 87
 empereur romain, 250
 empereurs Julio-Claudiens, 92
 Empire, 69, 72, 104, 114, 131, 152, 158, 165, 167, 170, 271, 346, 347, 351
 Empire des Steppes eurasiatiques, 265
 Empire napoléonien, 72
 Empire romain, 309, 320
 Empire Romain, 69
 employeurs, 42, 57, 139, 155, 206, 264, 318
 empoisonnée, 238
emporía, 62
 emprise administrative de Rome, 76
emprunts, 303
 emprunts à la Gaule, 312
 emprunts guerriers, 271
 en colonne, 249
En Gaule de l'Ouest, 104
 en ligne, 249
 encadrement de contact, 200
 enceinte, 89, 129, 183, 189, 278
 enceintes, 203
 enceintes fortifiées du Moyen-Age, 293
 enclos, 89, 102, 104, 105, 109, 113, 134, 183
 enclos funéraire, 264
 enclos sacrés, 126, 182
 enclouage, 141
 encombrement, 298
 endurance des Gaulois, 96
 ENEAU, 245, 346
 enfance, 54
enfants, 26, 85, 146, 151, 154, 155, 156, 162, 166, 167, 210, 211, 212, 214
 enfoncement, 192, 236
 engagement, 242
 engagements, 166, 269
 Engagements, 450
 engagements armés, 192
 Engagements sous serments, 450
 engager le **combat**, 176
 engagés, 254
 engins, 251, 292
 enjeu de pouvoir permanent, 59
 ennemi en mouvement, 323
 ennemi mobile, 253

ennemis, 12, 23, 39, 89, 92, 97, 99, 100, 101, 111, 117, 127, 136, 137, 139, 140, 147, 148, 153, 157, 169, 170, 189, 200, 216, 224, 226, 239, 243, 248, 251, 258, 261, 262, 266, 298, 304, 318
 ennemis de l'extérieur, 41
 Enrôlement, 450
enseigne immobile, 118
 enseigne militaire, 46
 enseignement, 8, 93, 202, 209
 enseignements, 303
 enseignements militaires, 304
 enseignes, 84, 90, 110, 114, 115, 116, 117, 118, 128, 129, 130, 132, 174, 183, 210, 261, 354, 358
enseignes militaires au sanglier, 319
 Ensérune, 24
 enthousiasme, 218
 entités militaires vaincues, 220
 entrailles, 86
 entraînement, 213, 224, 322
entraînement à la course à pied et en armes, 284
entraînement au combat, 283, 284
 entraînement individuel, 284
 entraînés, 217
 entraves de prisonniers, 62, 161
 entrée en campagne, 82
 Entremont, 24, 98, 102, 110, 111, 133, 134, 141, 191, 225, 335, 337
 entrepôts, 263
 entreprenants, 49, 145
 entrepreneurs d'armes, 207
 entreprises guerrières étrangères, 209
 entretien, 254, 263
 envahisseur, 266, 273
 envahisseurs, 37, 72, 73
environnement religieux, 183
 envoyés, 204
Epaminondas, 261
Epasnactos, 48, 162, 174, 226
Epasnactus, 48
Epasus, 48
Epato, 48
 épaulement, 239, 250
 épaulement élevé en pisé, 281
 épaulières, 227
 Epée, 451
 épée, 36, 74, 87, 102, 123, 139, 163, 197, 198, 220, 221, 222, 223, 228, 229, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 242, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 258, 270, 308, 456
 épée celtique, 228
 épée courte, 244, 258
 épée gauloise, 235
 épées, 85, 108, 118, 137, 166, 170, 188, 233, 234, 236, 237, 239, 244, 290, 355, 357
épées à antennes de type languedocien et aquitain, 319
 épées écossaise, 233
 épées ibériques, 233
 épées laténiennes, 319
Epenos, 48
 éperon, 254, 256
 éperon de chasse, 256
 éperon du cavalier gaulois, 256
EPHORE, 333
 ÉPHORE, 21
Epillus, 48
epo, 253
Epo-, 48
Epomuedos, 48
 Epona, 121, 128, 130, 131, 253, 254, 449
 époque archaïque, 97, 133, 183
 époque augustéenne, 25, 105, 232
 époque de l'indépendance, 81
 époque flavienne, 76, 134
 époque gallo-romaine, 26, 51, 81, 99, 114, 128, 131, 247, 255
 époque gauloise, 49
 époque hallstattienne, 193
 époque médiévale, 111, 204
 époque Moderne, 30, 172, 246
 époque tibérienne, 192
 époques préhistoriques, 9
Eporedia, 53, 262
epo-redo-, 53
Eporedorix, 48, 206
Eporédorix, 48, 64, 74, 144, 184, 196, 213
Epos, 48
 épouvantail humain, 170
Eppius, 48
Epponus, 48
 Éprave, 246
 Epraves, 69, 105
eques, 254
equester, 254
 équipages, 113, 131, 185
 équipement, 5, 36, 102, 131, 176, 188, 198, 202, 220, 222, 226, 232, 234, 244, 254, 256, 263, 290, 451
 équipement défensif, 232
équipement du cheval, 254
 équipement guerrier, 198
 équipement militaire, 222
 équipements, 101, 159, 167, 183, 312, 317
 équipements de tête, 254
 équipements spécifiques, 224
 équitation, 47, 224, 235, 284
equitatus, 254

équité, 181
equites, 120, 130, 141, 176, 193, 197, 198, 201, 202, 203, 208, 227, 230, 253, 256
equus, 253, 254
 érable, 240
 érosion naturelle, 241
 erreur stratégique, 266
 erreur tactique, 282
 éruptions, 56
 escadrons gaulois, 256
 escadrons germaniques de César, 256
 escadrons romains, 260
Escengolatis, 48
 esclavage, 49, 155, 156, 160, 161, 162, 163, 166, 212, 214, 342, 450
esclavagisme, 62, 161
esclaves, 42, 62, 143, 156, 161, 162, 165, 212, 215
 escorte, 17, 43, 148, 296
 escorte armée, 17
 escorte privée, 43
 escrime, 230, 236
 Lance, 237
 escrime à l'épée, 235, 248
 espace rural gaulois, 66
espace urbain, 191
espace vivrier, 58
 Espagne, 15, 17, 18, 22, 53, 66, 68, 70, 76, 84, 139, 169, 240, 242, 259, 271, 294, 345, 351, 361
 espagnol, 242, 325
 Espagnols, 246
 ESPÉRANDIEU, 244, 346
 esprit de corps, 269
 esprit de famille ou de clan, 217
 esprit de résistance, 214
 esprit des hommes, 82
 esprit offensif, 314
esprits, 312
 esprits des morts, 81
 essais, 231
essedon, 53
essedum, 53, 251, 319
 essences d'arbres, 138
 essieu, 252
 estafettes, 26, 160, 165
 estampes, 54
 estampille, 233
 estoc à la lance et à l'épée, 249
Estrées-Saint-Denis, 104
 Esus, 87, 121, 122, 449
Esuves, 75, 164
 étable, 81
établissements divers, 53
établissements installés au voisinage d'eaux courantes ou stagnantes, 274

423

établissements spécialisés, 52
 étampures, 255
 étangs, 171, 273
état, 8, 10, 12, 13, 20, 24, 25, 26, 29, 30, 33, 34, 37, 39, 40, 47, 48, 67, 70, 106, 109, 110, 115, 127, 131, 133, 134, 136, 139, 142, 144, 147, 152, 153, 156, 157, 158, 160, 161, 163, 166, 177, 179, 180, 181, 187, 236, 335, 336, 338, 339, 349, 355, 363, 450
 état d'âme, 218
 état d'âme, 51
 état de défense, 179
 état de guerre, 31, 55
 état de porter les armes, 291
 état de prise d'arme, 179
 état du terrain, 293
 état endémique de guerres, 34
 état major, 190
 état physique, psychique et sanitaire, 192
 état psychique, 214
 état-major, 49, 185, 214, 307
 état-major de *Vercingetorix*, 49
Etats, 10, 12, 61, 64, 146, 185, 189, 271, 272, 284
 états féodaux, 313
 états majors et services, 184
 états majors gaulois, 178
 Etats vainqueurs, 220
 états-majors des armées, 13
 été, 6, 7, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 54, 56, 57, 60, 61, 62, 66, 67, 69, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 80, 83, 87, 88, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 99, 100, 104, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119, 120, 122, 123, 124, 126, 129, 130, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 142, 143, 145, 148, 149, 152, 154, 155, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 179, 180, 182, 185, 187, 189, 192, 195, 196, 198, 200, 207, 208, 216, 218, 225, 227, 230, 232, 233, 239, 243, 246, 247, 254, 258, 260, 264, 266, 270, 274, 275, 277, 283, 285, 291, 295, 299, 301, 304, 307
 étendard, 46, 116, 117, 118
 étendards gaulois, 172
 étendues d'eau stagnantes, 126
 ethnonyme, 44, 45, 46, 54, 58
ethnonymie, 20, 24, 59, 448
 Ethnologie, 324
 Etival-Clairefontaine, 8, 10, 59, 61, 70, 107, 177, 232, 243, 263, 268, 279, 285, 290, 291, 343, 344, 345, 363
 Étival-Clairefontaine, 241
 étouffement par noyade, 87

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

êtres surnaturels, 81
 êtres vivants, 71
 étrier, 256, 257
 étriers, 238, 257
 étriers avars, 257
 étriers hongrois, 257
 étriers prussiens, hongrois et ukrainiens, 257
 Etrurie, 62, 133, 252
 Etrusques, 29
 études démographiques, 194
 études indiennes, 361
 Eure, 227
 Europe, 11, 12, 25, 68, 129, 172, 227, 240, 273, 277, 335, 336, 337, 340, 343, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 355, 361, 362, 364
 Europe balkanique, 42
 Europe centrale, 59, 68, 257
 Europe du Nord, 69
 Europe orientale, 235
 Européens, 217
EUTROPE, 66, 71, 76, 112, 117, 333
 évacuation sanitaire, 249
 évacuations, 325
 événements militaires, 71, 101, 188
evocatio, 97, 99, 100, 449
 évolution d'armes, 188
 évolution économique, 277
 Evrecin, 44
 Evreux, 44, 46, 352, 359
 exactions, 76, 155, 167
 exactions financières, 76
 examen des entrailles animales ou humaines, 91
 excès militaires, 88
Excingillus, 48
Excingomagus, 53
Excingomarus, 48
Excingorix, 48
Excingus, 48
 excitables, 22
 excommunication druidique, 213
 exécuteurs des basses besognes, 205
 exécution, 75, 153, 160, 240, 272
 exécution d'une décision de justice, 247
 exécution judiciaire, 98
 exécution sommaire, 98
 exécutions judiciaires, 88, 244
 exercice, 4, 31, 46, 49, 79, 97, 115, 120, 124, 137, 143, 210, 213, 248, 265, 450
 exercice du pouvoir judiciaire, 55
exercices, 283
 exercices à la lance et au sabre, 235
exercitum equitatumque, 247
exercitus, 218, 247
exercitus césarien, 27, 43, 58, 121, 206, 212, 222, 248, 275, 316
 exil, 59, 64, 68, 208
exilés, 42
 Exilles, 53
 exode, 56
expansion, 11, 43, 352
 expansion extérieure, 57
 expansion territoriale, 64
 expatriés, 177
 expédition, 34, 40, 50, 57, 77, 89, 94, 144, 187, 195, 196, 247, 251, 253, 283, 298, 301
 expédition militaire, 57, 324
 expéditions, 314
 expéditions extérieures, 181
 expéditions lointaines, 252
expéditions nocturnes, 297
 expériences tactiques, 262
 expérimentation, 221, 233, 252
expérimentations, 230, 231, 248
 expiatoires, 90, 160
 exploit, 79, 297
exploitation des nouvelles, 294
 exploits, 49, 54
exploits guerriers, 49
 exploits militaires, 197
 explorateur, 20
 Exposition, 211, 347
 expropriés, 65
 expulsion, 214
 extermination, 117, 267, 270, 316
 extispiscine, 86
 Extrême Orient, 294
 ex-voto, 362
 ex-votos, 245
 Eylau, 157
Fabius Sulpicius à, 306
 fabrication, 107, 118, 185, 230, 246, 263, 347
 Fabrication, 263
fabrication et entretien de l'armement et des équipements associés, 262
 face, 232, 247
 facteur de faiblesse, 32
 facteur d'efficacité, 4, 32, 215, 451
facteur humain, 31, 42, 54, 174
 facteur terrain, 274
 facteurs d'efficacité, 5, 33, 283, 452
 facteurs dissolvants du champ de bataille, 213
 faiblesses, 9, 49
 faiblesses humaines, 49
 faire du butin, 62, 168, 173
faire la guerre, 42, 58, 164
 faire les poches, 174
fait cavalier, 254, 255
 faits de guerre, 54, 78
 faits historiques, 257, 276
 familial, 266

familiares, 176

familles, 39, 44, 118, 193, 215, 279, 448

famine, 69, 71, 96

fanatique, 217

fanfare, 250

fanion, 116, 118, 210

fantassin, 35, 196, 228, 229, 234, 236, 259, 262

fantassin de ligne espagnol, 229

fantassin léger, 262

fantassin lourd, 234

fantassin monté, 259

fantassins, 48, 64, 116, 158, 168, 185, 195, 196, 215, 223, 228, 237, 238, 247, 248, 250, 258, 260, 301

fantassins d'élite, 248

fantassins gaulois, 218

fantassins légers, 242, 258

fantassins légers entraînés à combattre avec la cavalerie, 262

fantassins voltigeurs, 183

fatigue, 178

Faucon, 50, 52

FAUDUET, 245, 347

faune sauvage, 284

faute, 218

faute politique, 75

faux, 225, 293

Faye-L'Abbesse, 355

Faye-l'Abbesse, 105

FEACHEM, 278, 347

FECHT, 115, 347

féciaux, 83

Féciaux, 89

fédération, 184, 186, 191

Felsina, 279

femme, 50, 85, 123, 129, 132, 210, 211, 212, 358

femme barbare, 212

femme gauloise, 211

femme grecque, 211

femmes, 26, 62, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 91, 92, 135, 137, 138, 145, 151, 154, 155, 156, 166, 167, 210, 211, 212, 214, 333, 347

femmes gauloises, 84

femmes mandubiennes, 212

fer, 51, 87, 116, 131, 161, 173, 227, 236, 240, 244, 245, 256, 310, 343, 345, 358

fer à cheval, 255

FERDIERE, 347

FERDIÈRE, 13, 38

FERDIÈRE, 17, 18, 24, 27, 63, 67, 69, 92, 126, 312

fermes, 198, 202, 207, 273

férocity, 50

ferrure a cheval, 255

ferrure à clous, 255

fers à chevaux, 254

fers à clous, 255

Fesques, 87, 89, 98, 104, 183

fête d'*Alloween*, 82

fête de Samain, 81

fêtes de purification et de

sacralisation/désacralisation du soldat, 82

feu, 40, 45, 51, 76, 86, 87, 92, 123, 124, 126, 136, 159, 162, 164, 168, 241, 243, 257, 262, 290, 292, 306

FEUGERE, 10, 341

FEUGÈRE, 220, 311, 318, 319, 347

feutre, 256

fibres végétales, 241, 242

fibules, 212, 224

FICHES, 60, 347

Fichtl, 6, 70, 277, 280, 336, 338, 341, 345, 348, 355, 358

FICHTL, 60, 70, 73, 186, 187, 203, 267, 276, 277, 278, 279, 280, 347, 348

FICHTL, 2004, 20

fidélité, 207

Fiesole, 34, 35

files, 249

filles de roi, 212

FILLIOZAT, 51, 54, 85, 86, 102, 112, 114, 118, 119, 125, 130, 138, 139, 140, 361

fin du conflit, 155

Fischer, 237

FISCHER, 27, 49, 114, 130, 131, 132, 133, 238, 341, 348

Flaminus, 98

flammes, 173, 243, 254, 290, 311

flanc-garde, 251

Flanc-garde, 324, 325

flanc-garder, 95

Flaviens, 319

Flaviers, 362

fléaux, 158

fléaux naturels, 57

flèche, 46, 223, 230, 239

flèches, 36, 159, 167, 239, 240, 245, 297, 452

fleuve, 60, 70, 73, 167, 285, 299

fleuves, 274, 285

Florus, 55, 67, 98, 100, 145, 152, 173, 225, 251, 311

FLORUS, 58, 65, 71, 98, 112, 225, 333

flotte, 90, 283, 314

fluctuations de frontières, 305

Foch, 314

Foi, 135, 449

folie collective, 173

folklorisation, 80

fonction, 21, 22, 26, 32, 48, 54, 107, 120, 122, 123, 124, 140, 147, 153, 203, 204, 228, 233, 262, 264, 268, 291, 294, 352

425 fonction guerrière, 220

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

fonction religieuse, 247
 fonction sociétale, 54
 fonctionnement, 90, 105, 188, 191, 203, 209, 214, 272, 291
 fonctions commerciales, 27
 fonctions des *oppida*, 267
 fonctions industrielles, 27
 fonctions militaires, 27, 144, 450
 fondation, 43, 48, 70, 152
fondations de villes, 305
Font Barbot, 105
 Fontaine de Loulié, 293
Fontéius, 66, 74
Fontenay-le-Comte, 105
 force, 12, 15, 22, 26, 40, 44, 45, 50, 57, 59, 63, 75, 82, 83, 89, 92, 95, 99, 100, 114, 122, 123, 124, 125, 129, 130, 132, 143, 147, 150, 155, 156, 176, 184, 194, 198, 200, 215, 217, 223, 236, 254, 269, 271, 281, 292, 295, 317, 356, 451
 force armée, 63, 75, 99
 force armée royale, 75
 force brutale, 22, 216
 force brutale et aveugle, 271
 force de caractère, 83, 212
 force de pénétration, 239
 force de traction, 95
 force des armes, 197
 force d'opposition, 92
 force mobile, 287
 force montée, 95
 force morale, 269
 force physique, 82
forces, 4, 11, 40, 41, 48, 62, 74, 96, 136, 137, 148, 152, 158, 162, 176, 177, 178, 180, 184, 186, 187, 189, 193, 194, 195, 196, 205, 215, 246, 247, 250, 252, 267, 268, 270, 273, 287, 291, 292, 295, 297, 300, 309, 321, 322, 324, 450
 forces armées, 40, 180, 186
 forces de rupture, 250
 forces gauloises, 218, 325
 forces morales, 137, 315
 forces romaines, 293, 306, 307
 forces vives, 291
 forestier, 290
 forêt, 34, 50, 171, 182, 273, 287, 296, 316, 344
Forêt, 324
 forêt hercynienne, 34
 forêt Hercynienne, 50
 Forêt Noire, 8, 37, 60
 forêts, 138, 171, 182, 217, 273, 274, 275, 324, 325, 326, 447
 Forez, 44, 152
 forge, 123
 forgerons, 252

formation, 265
 formation compacte, 190, 230, 259
 formation de combat, 190, 250, 299
formation de la tortue, 290
 formation d'infanterie serrée, 224
 Formation en carré, 260
 formation en coin, 260
 formation en marche, 186
 formation en triangle, 260
 formation ouverte, 232, 249
 formation serrée, 232, 238, 248
 formation statique, 259
 formations, 19, 24, 184, 249, 450
 formations compactes d'infanterie, 237
 formations de cavalerie, 308
 formations denses, 322
 formations guerrières, 184
 formations tactiques, 247, 260
 forme physique, 284
FORMIGÉ, 335
 formule religieuse, 99
 forteresse, 279
 forteresses, 268, 273
 fortification, 225, 268, 347, 452
 fortification de campagne, 282
 fortification gauloise de campagne, 280
 fortifications, 28, 70, 107, 147, 152, 288, 340, 343, 360
 fortifications « de campagne », 280
 fortifications « du moment », 280
 fortifications « permanentes », 280
 fortifications de campagne, 280
 fortifications gauloises, 267
 fortifications rurales, 203
 fortifier, 36, 271, 281, 283
 fortifier le terrain, 281
FORTMANN, 303, 309, 348
Forum Domitii, 66
 fossé, 52, 89, 107, 151, 173, 244, 280, 282, 290, 292, 293, 452
 Fossé des Pandours, 70
 Fossé-des-Pandours, 263, 278
 fosses, 104, 107, 113, 115, 167, 170, 310
 fossés, 105, 159, 192, 253
 fosses communes, 167, 170
 fouilles, 10, 25, 26, 28, 53, 70, 98, 102, 103, 104, 105, 107, 109, 110, 111, 113, 114, 117, 120, 125, 127, 130, 135, 167, 169, 170, 182, 189, 191, 192, 220, 228, 229, 232, 241, 242, 263, 277, 278, 282, 290, 293, 310, 338, 354
 fouilles archéologiques, 293, 305
 fouilles programmées, 73
fourberie, 271
 fourchons, 252
 fourniment, 103, 170, 242, 245

fourniture de moyens ou de services, 327
 fournitures, 180, 263
 fourrage, 297, 298
 fourrageurs, 162
fourreau, 108, 166, 212, 222, 233, 234, 250
fourreau métallique, 233
 fourreaux, 233, 244
 fourrés, 190, 274
 fox-terrier, 114
 foyer, 290
 foyers de résistance, 274
fractions, 186
 français, 6, 10, 29, 61, 136, 157, 158, 163, 173, 278, 325
 Français, 167, 170, 178, 313, 346
 France, 6, 7, 8, 9, 10, 19, 27, 28, 29, 47, 59, 79, 80, 88, 109, 111, 113, 132, 172, 177, 222, 224, 266, 329, 330, 331, 335, 336, 337, 338, 339, 341, 342, 343, 345, 346, 349, 353, 355, 359, 364
 Franche-Comté, 60, 193, 330
 franchissement, 27, 71, 108, 140, 285, 326
franchissement des coupures, 285
 franchissements, 5, 452
 franges jurassiennes, 8, 37
 frappe de taille, 242
 Frédérique Le Grand, 301
 FREEMAN, 10, 348
 frêne, 46, 240
FREYBURGER, 216, 348
 frise, 116, 170, 250
 froid, 96, 154, 158, 192
fronde, 223, 261
fronde à main, 241
 frondes, 36, 241, 452
frondes à bâton, 241
 frondeurs, 184, 224, 240, 242, 274, 305, 321
 front, 249
 front compact, 248
 front secondaire, 265
 frontière, 203, 284
 frontière chinoise, 298
 frontières, 4, 14, 31, 62, 70, 72, 95, 99, 101, 111, 112, 135, 203, 267, 305, 343, 364, 449
 frontières civiles, 95
 frontières de la vie religieuse, 4, 31, 101, 111, 135, 449
 Frontin, 96
 fronts, 65, 186
 fronts renversés, 36
fugitivus, 212
 fuite, 212, 218, 296, 299
 funéraire, 29, 105, 113, 130, 132, 133, 244, 252
 fureur, 45, 50, 166, 210
 FÜRGER-GÜNTI, 348
 Furger-Günti, 252

FURGER-GÜNTI, 252
 fusil français "MAS 36", 223
 fusils "Chassepot" de 1870, 223
 fusils "Mauser" de 1914-1918, 223
 fûtaies, 325
fuyards, 96, 137
 Gabales, 46, 263
Gabalo-dunum, 52
gabalos, 46, 52
gaesum, 318, 343
gaesum, 238
gaine, 233
 gains, 452
gaison, 46, 48, 238
gaism, 238
Gaius Attilius, 139
 Galate, 211
 galates, 97, 143
 Galates, 22, 34, 35, 84, 85, 98, 126, 139, 143, 144, 145, 169, 184, 188, 252
 Galates d'Asie-Mineure, 34
 Galates d'Orient, 144
Galates Gaesates, 35
Galba, 144, 146, 196, 199, 292
 GALBERT, 15, 348
 galeries de mines, 289
 galet, 241
Gallia, 28, 101, 244, 335, 336, 338, 339, 341, 344, 346, 349, 355
 gallo- romaine, 329
 gallo-grec, 24, 336
 gallo-romain, 104, 126, 277
 gallo-romaine, 53, 105
 Gallo-Samnites, 251
 galoches, 224
 galop, 256
 Gambiez, 314
GAMBIEZ, 213, 348
 garanties, 43, 138, 142
 garants contraints, 213
 GARCIA, 16, 66, 191, 348, 349
 Gard, 51, 203, 245
 garde, 292
 garde des chevaux, 259
 garde du territoire, 195
 garde rapprochée, 204, 259
gardes, 64, 148, 172
GARDES, 60, 349
 gardes du corps, 205, 208
 gardes personnelles, 207
 gardes-frontières, 203
Garg, 53
Gargenus, 51
Gargo, 51
Gargorix, 51

GARLAN, 9, 55, 57, 61, 62, 83, 212, 240, 268, 269, 290, 308, 310, 311, 349
 garnison, 53, 66, 191, 197, 203, 281
 garnison de cavalerie, 53
 garnison romaine, 94
 garnisons, 196
 garnisons médiévales, 30
 Garonne, 15, 227, 285
 garrot, 252
 Gaugamélès, 157, 158, 159, 169, 172
Gaule, 1, 3, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 41, 42, 48, 50, 52, 53, 54, 56, 57, 58, 59, 62, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 82, 83, 84, 88, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 110, 111, 113, 114, 116, 120, 121, 123, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 142, 143, 147, 148, 150, 152, 153, 156, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 174, 177, 178, 179, 180, 181, 184, 188, 193, 194, 195, 197, 198, 199, 206, 207, 208, 209, 216, 217, 220, 221, 223, 226, 229, 239, 240, 241, 244, 246, 250, 251, 252, 254, 255, 256, 259, 261, 264, 265, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 284, 289, 291, 292, 294, 295, 296, 298, 299, 302, 303, 304, 305, 306, 310, 311, 312, 313, 314, 317, 319, 320, 327, 330, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 360, 361, 362, 364, 447, 450
 Gaule Aquitaine, 316
 Gaule belge, 60
 Gaule Belgique, 73, 245, 252
 Gaule celtique, 228
 Gaule Celtique, 60, 349
 Gaule centrale, 16, 20, 29, 59, 68, 73, 74, 75, 135, 160, 177, 178, 255, 275, 279, 301, 302, 307, 311, 314, 323, 325, 327
 Gaule chevelue, 53, 76
 Gaule Chevelue, 73
 Gaule cisalpine, 18, 53
 Gaule de l'Est, 245, 316
 Gaule de l'est, 53, 60
 Gaule de l'Est, 18, 37, 206, 251, 311
 Gaule de l'Est et du Centre-Est, 246
 Gaule de l'ouest, 53
 Gaule du centre, 39, 50, 53
 Gaule du Centre, 18, 41, 65, 75, 92, 105, 127, 316
 Gaule du Centre-est, 65
 Gaule du Centre-Est, 18, 25, 105
 Gaule du Centre-ouest, 245
 Gaule du Midi, 65

Gaule du nord, 37, 53, 58
 Gaule du Nord, 75, 98, 102, 103, 195, 228, 234, 237, 247, 307, 339
 Gaule du Nord-est, 75
 Gaule du sud, 38, 54
 Gaule du Sud, 22, 68, 77, 79, 98, 184, 221
Gaule indépendante, 72, 142, 184, 319, 352
 Gaule interne, 65
 Gaule méridionale, 16, 18, 66, 68, 69, 72, 110, 120, 247, 318
 Gaule non méditerranéenne, 244
 Gaule occidentale, 29
 Gaule orientale, 70
 Gaule romaine, 18, 50
 Gaule septentrionale, 29, 56, 95, 105, 239
 Gaule transalpine, 16, 18
 Gaule Transalpine, 84
 gaulois, 5, 10, 12, 14, 15, 17, 18, 24, 25, 26, 37, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 52, 53, 55, 60, 62, 64, 65, 68, 73, 77, 81, 86, 95, 99, 101, 103, 104, 106, 108, 109, 110, 112, 113, 114, 116, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 133, 135, 139, 140, 141, 146, 147, 150, 151, 152, 158, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 168, 172, 173, 176, 178, 187, 192, 197, 199, 201, 204, 205, 206, 213, 216, 220, 221, 228, 234, 244, 247, 248, 251, 253, 260, 262, 263, 266, 271, 282, 284, 293, 294, 295, 296, 297, 304, 307, 311, 318, 329, 336, 345, 347, 348, 349, 352, 353, 356, 357, 358, 359, 362, 451
Gaulois, 2, 9, 14, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 26, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 41, 42, 43, 49, 51, 52, 55, 57, 58, 61, 62, 63, 65, 66, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 80, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 91, 92, 95, 96, 98, 99, 101, 102, 114, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 124, 125, 126, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 159, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 168, 169, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 181, 182, 185, 187, 188, 189, 193, 196, 205, 206, 209, 215, 216, 221, 223, 225, 226, 227, 232, 236, 239, 240, 242, 243, 246, 248, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 265, 266, 267, 268, 269, 272, 273, 275, 280, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 302, 303, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 321, 325, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 357, 361, 362, 364, 454, 457
 Gaulois coalisés, 267, 316
 Gaulois d'Aquitaine, 319
 Gaulois d'occident, 265
 Gaulois du Midi, 65, 68, 69

Gaulois mercenaire, 205
 Gaulois révoltés, 77
 Gaulois romanisés, 257
 Gaulois transalpins, 215
 Gaulois Transpadans, 68
 gauloise, 19, 26, 51, 67, 107, 117, 120, 121, 141, 142, 161, 162, 163, 165, 169, 172, 198, 207, 221, 254, 258, 260, 261, 270, 272, 281, 306, 311, 319, 339, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 351, 353, 355, 359
 Gauloises, 212
 Gavaudun, 52
 GEILEBRÜGGE, 361
 Genêts, 105
GENDRON, 105, 349
 général en chef, 327
 général romain, 199
 généraux, 78, 120, 193, 209
 généraux de la République romaine, 288
 Gênes, 17, 43
 Genève, 285
 Genèvre, 15
 genre de vie, 217
 gens âgés jugés inaptes au combat, 214
 gens dangereux, 75
 gens déracinés, 62
 gens du commun, 75
gens hors de service, 214
 gens instruits, 84
gens Julia, 228
 géographie, 15, 23, 184, 197, 272, 273, 291, 342, 449, 452
 géographie du sacré, 101, 449
 GÉRÉ, 265
Gergovia, 10, 168, 190, 220, 276, 280
 Gergovie, 47, 48, 64, 75, 113, 138, 153, 156, 185, 195, 209, 211, 227, 232, 253, 263, 267, 268, 270, 276, 277, 281, 291, 292, 295, 310, 314, 322, 323, 324, 340, 350
 germain, 262
 Germain, 49, 72, 166, 171, 253, 344
 germaine, 101, 258, 268
 Germaines, 212
 germains, 22, 37, 55, 72, 73, 76, 150, 161, 193, 195, 266
Germains, 2, 5, 12, 14, 18, 33, 34, 37, 38, 41, 51, 55, 58, 60, 61, 62, 71, 72, 76, 77, 78, 80, 83, 85, 88, 96, 115, 117, 118, 146, 148, 151, 157, 162, 163, 165, 168, 171, 172, 173, 195, 207, 216, 232, 239, 246, 248, 257, 259, 272, 285, 287, 288, 295, 297, 300, 307, 316, 320, 325, 363, 453
Germains d'outre-Rhin, 58, 77
 Germains mercenaires, 207
 Germains transrhénans, 34, 76
Germania, 28, 334, 353, 359

Germanie, 8, 17, 25, 37, 85, 86, 211, 239, 330, 360
Gésates, 22, 46, 63, 100, 203, 226, 238, 263
Gésati, 207
 geste, 210
 gestion des moyens, 313, 452
 Giap, 298
 gibet, 87
 gibier, 114, 220, 274
 Gilles, 231
 GILLES, 228, 230, 231, 349
 GILLET, 227
GINOUX, 60, 349
 GIRAULT, 10, 220, 241, 293, 349
 Gironde, 161, 228, 240
 Giubiasco, 245
 gladiateurs, 319
gladius, 231
gladius hispanienses, 318
 glaive, 212
 glaive romain, 232
 glissades, 255
 gloire, 54, 55, 150, 338, 354
Gnaeus Domitius, 25
GOGUET, 105, 338
GOMEZ de SOTO, 220, 346, 349
GOMEZ DE SOTO, 105, 127, 349
 Gondole, 113, 153, 189, 232, 276, 277, 310, 340
 GONTIER, 29, 343
Gorgobina, 280, 288
GORGUES, 349
 Goudineau, 6, 10, 11, 100, 152, 153, 186, 206, 250, 295, 305, 313, 316, 349
 GOUDINEAU, 10, 11, 13, 17, 18, 54, 62, 64, 65, 68, 73, 74, 75, 76, 85, 90, 92, 100, 111, 141, 153, 161, 182, 205, 206, 208, 210, 215, 224, 250, 267, 285, 288, 295, 297, 304, 305, 309, 311, 313, 349, 350
 Gournay, 71, 87, 89, 98, 102, 103, 104, 111, 112, 222, 318, 338, 339, 355, 360
 Gournay-sur-Aronde, 11, 71, 87, 91, 98, 102, 103, 111, 112, 170, 182, 222, 233, 236, 237, 247, 252, 318, 355
graffites, 24, 25, 353, 448
graffiti, 24, 141
 grammairien, 221
 Grand Roi, 172
 Grand Saint-Bernard, 15
 Grande Armée, 178
 grande épée, 308
 Grande Guerre, 127
 grande unité, 301
 Grande-Bretagne, 30
 grandes invasions, 69
 grandes unités, 185, 327

grands personnages, 150, 170, 201
Grammus, 127
 gravures, 54
 Grèce, 9, 18, 34, 55, 57, 58, 62, 78, 80, 87, 88, 97, 112, 119, 133, 135, 136, 138, 139, 142, 145, 146, 148, 155, 157, 160, 161, 162, 163, 165, 169, 193, 205, 208, 212, 241, 247, 252, 253, 261, 271, 290, 312, 317, 333, 345, 346, 349, 351, 356
 Grèce ancienne, 267, 269 *Voir*
 Grèce classique, 75, 256, 260, 311
 gréco-latins, 317
 greco-romain, 232
 gréco-romaine, 197
 gréco-romains, 228
 grecque, 14, 26, 79, 92, 123, 164, 337, 352
 grecs, 21, 24, 55, 78, 88, 92, 115, 149, 203, 209, 264, 341, 342, 343, 362
 Grecs, 5, 19, 20, 22, 29, 33, 80, 88, 97, 124, 126, 138, 140, 141, 145, 147, 154, 155, 161, 164, 205, 207, 230, 240, 243, 261, 264, 265, 288, 303, 308, 317, 318, 453
grenades, 245
 Grenier, 9, 123, 336, 338, 341, 344, 348, 355, 357, 363
 GRENIER, 27, 123, 350
 greniers, 81, 168
 Grésigny, 113, 192
 Grimal, 12
 GRIMAL, 13, 350
 groupe, 185
 groupe armé, 32, 48, 119
 groupes armés, 69, 172, 178, 451
groupes armés permanents, 203
 groupes armés spécialisés, 224
 groupes humains, 268, 274
GRUAT, 102, 110, 130, 134, 336
GRUEL, 116, 130, 131, 132, 141, 340, 350
 grues, 293
Gründberg, 11
GUE, 350
 gué, 27, 189, 285, 286
Gué-de-Scianx, 346
guerrilla, 325
 guérilla, 19, 36, 61, 243, 248, 258, 261, 266, 267, 270, 271, 274, 275, 276, 307, 308, 316, 323, 324, 325, 326, 343, 344, 447
Guérilla, 325
 guérilla en zone rurale, 316
guérilla forestière, 274
 guérilla gauloise, 307
guérilla montagnarde, 274
 guérilla rurale, 275
 guérillas, 217, 260, 270
 guérillas gauloises, 325
 guérillas tiers-mondistes du XXe s., 308

guérison, 264
Guernesey, 11
 guerre, 2, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 24, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37, 39, 40, 41, 42, 47, 50, 52, 55, 58, 61, 63, 65, 73, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 93, 97, 100, 101, 103, 104, 107, 108, 110, 111, 114, 117, 119, 121, 122, 124, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 169, 173, 174, 177, 180, 181, 182, 186, 192, 197, 198, 199, 201, 203, 205, 207, 208, 211, 212, 214, 215, 227, 245, 246, 248, 265, 266, 270, 271, 273, 276, 278, 279, 280, 284, 288, 289, 290, 293, 295, 298, 300, 304, 305, 306, 307, 309, 310, 311, 312, 313, 315, 316, 320, 338, 341, 342, 344, 349, 350, 351, 354, 355, 358, 361, 362, 364, 448, 449, 450, 452
 guerre cimbrique, 73
 guerre cimbrique-teutonique, 305, 307
guerre civile, 76, 84
 Guerre Civile, 43, 46, 49, 207, 216, 218, 262, 311, 330
 guerre civile romaine, 76
 guerre classique, 198, 258, 302
 guerre contre *Sertorius*, 319
 guerre de libération, 68, 305
 guerre de mouvement, 258, 270
 guerre de position, 307
 guerre de siège, 209, 266, 287, 327
 guerre de Trente Ans, 18
 guerre déclarée, 78
 guerre défensive, 314
 guerre des Cimbres et des Teutons, 74
 Guerre des Gaules, 18, 38, 40, 48, 51, 64, 68, 73, 79, 80, 97, 141, 145, 146, 150, 152, 156, 171, 194, 201, 216, 218, 232, 241, 250, 253, 254, 268, 269, 272, 293, 295, 304, 309, 314, 322, 324, 325, 329, 330, 332, 339, 349, 362
 guerre d'usure, 271
 guerre en forêt, 275
 guerre en montagne, 275, 326
 guerre étrangère, 40
 guerre franco-allemande 1939/45, 238
 guerre froide, 59
Guerre juste et injuste, 154, 450
 guerre limitée, 267
 guerre mobile d'usure, 274
 guerre navale, 283
 guerre préventive, 39
guerre sur mer, 283
 guerre totale, 214
 guerre végétale, 138

guerres, 5, 39, 41, 55, 62, 65, 75, 78, 124, 148,
 161, 165, 171, 208, 246, 303, 364, 449, 452
 Guerres, 341, 343, 354, 362, 363, 448, 450
 guerres à répétition, 303
 guerres celtibériques, 18
 guerres cimbri-teutoniques, 313
 guerres civiles des deux triumvirats, 205
guerres clientélaires, 38
 Guerres clientélaires, 448
 guerres coloniales du XIXe s., 237
 guerres contre Carthage, 239
 guerres de Cent ans, 18
 guerres de conquête, 282
 guerres de décolonisation, 9
 guerres de la Révolution et de l'Empire, 159, 235
 guerres de l'Ancien Régime, 216
 guerres de l'Ancien Régime et du XIXe s, 227
 guerres de libération, 68
 guerres de Religion, 18
 guerres de style indirect, 318
 guerres du XIXe s, 227
 guerres étrangères, 34, 65, 148, 449
 guerres européennes du XIXe s., 210
 guerres gauloises contre Rome, 204
 guerres intestines grecques, 318
 guerres régulières, 317
 guerrier, 4, 42, 46, 47, 48, 49, 55, 79, 87, 91,
 98, 99, 101, 103, 105, 107, 111, 112, 124,
 128, 129, 130, 131, 135, 141, 154, 165, 169,
 180, 195, 197, 211, 213, 215, 221, 222, 226,
 227, 234, 236, 239, 242, 244, 248, 251, 252,
 264, 276, 306, 339, 345, 448, 449, 451
 guerrier accroupi, 227
 guerrier gaulois, 46, 188, 208, 231
 guerrier gaulois type, 223
 guerrier noble, 188
 guerriers, 4, 5, 6, 17, 22, 32, 34, 35, 39, 41, 42,
 43, 45, 46, 47, 50, 51, 52, 53, 54, 57, 75, 79,
 80, 81, 84, 89, 90, 94, 95, 96, 100, 101, 102,
 104, 105, 109, 110, 111, 112, 114, 119, 124,
 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 133, 134,
 135, 136, 137, 138, 142, 145, 153, 154, 155,
 157, 163, 169, 174, 176, 178, 179, 180, 183,
 188, 190, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 200,
 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 209, 210,
 211, 212, 214, 215, 216, 217, 218, 223, 224,
 225, 227, 228, 230, 232, 234, 237, 239, 244,
 245, 246, 247, 249, 250, 256, 259, 260, 261,
 262, 263, 266, 272, 273, 274, 275, 277, 279,
 283, 284, 299, 317, 339, 345, 449, 451, 453
 guerriers accroupis, 102, 129
 guerriers agriculteurs, 176
 guerriers bretons, 227, 283
 guerriers combattant nus ou mourants, 250
 guerriers de fortune, 209
 guerriers de montagne, 217
 guerriers démobilisés, 41
 guerriers des plaines, 217
 guerriers gaulois, 32, 51, 216, 224, 225, 262,
 284
 guerriers gaulois et germains, 206
 guerriers irréguliers, 237, 260, 274
 guerriers montés, 275
 guerriers-paysans, 176
guerrilla, 325
 gués, 190, 274, 326, 343
 guet-apens, 235
GUGGISBERG, 79, 350
 Guichard, 6, 8, 9, 113, 268, 335, 342, 344, 351,
 356, 357, 358, 359, 360
 GUICHARD, 9, 10, 137, 185, 197, 220, 341,
 345, 350, 359
 guides, 284, 322
GUIGNARD, 211, 350
 GUILAINE, 9, 350
GUILAUMET, 342
 Guillaumet, 6, 7, 9, 113, 114, 128, 129, 132,
 233, 240, 353
 GUILLAUMET, 9, 105, 114, 115, 129, 130,
 131, 132, 133, 161, 171, 202, 233, 263, 336,
 337, 338, 340, 350, 351, 363
 Guillot, 241
 Guittard, 221
GUITTARD, 205, 221, 351
 Gundestrup, 210, 256
gutū, 90
 gutuater, 90, 153
gutuaters, 90, 91
gutuatros, 92, 94
Gutuatros, 90
 Guyonvarc'h, 253
GUYONVAR'CH, 91, 122, 135, 355
 HA D2/3, 70
habileté guerrière, 150
 habilité manoeuvrière, 308
 habitants, 17, 20, 26, 73, 89, 93, 106, 150, 160,
 166, 179, 194, 195, 198, 208, 267, 283, 288,
 296, 309, 353
 habitat aristocratique fortifié, 263
 habitat défensif de type aristocratique, 70
 habitat fortifié, 232
 habitat fortifié de petite et moyenne
 importance, 276, 447
 habitat gaulois, 241
 habitations, 168, 191
 habitats, 8, 27, 57, 70, 95, 99, 104, 107, 111,
 114, 178, 194, 220, 232, 246, 256, 290, 363
 habitats celtiques, 95
 habitats de hauteur fortifiés, 57
 habitats fortifiés, 99, 291, 363
 habitats ouverts, 70
 hache, 87, 222, 243, 244, 245, 246, 247

hache d'armes, 222, 244
 hache d'armes., 452
 hache d'armes, 244
haches à fendre, 245
 haches d'armes, 244
 haches en fer à emmanchement transversal, 244
 hachette, 245
 hachoir, 232
 haies, 253
 hallebarde, 244
 HALLIDAY, 214, 341
 Hallstatt, 250, 255
 Hallstatt B2, 233
 Hallstatt D1, 229
 Hallstatt D2/3, 318
 Hallstatt D3, 252, 291
HALM-TISSERANT, 88, 139, 140, 351
 halte, 238, 285, 300
haltes, 284, 286
 hampe, 116, 231, 236, 238, 239
 hampes, 128, 238
 handicap, 215, 295
 hangars, 263
 Hannibal, 22, 39, 47, 172, 203, 205, 218, 247, 265, 274, 275, 287, 298, 318
 HANS ECKART, 351
 Hanson, 30, 158, 167
 HANSON, 30, 157, 158, 159, 167, 169, 172, 173, 192, 351
 harangues, 90, 183, 450
 harcèlement, 36, 207, 231, 248, 250, 261, 267, 325, 456
 Harcèlement, 321
Harcèlement., 325
 harceler, 258
 Harmand, 9, 262, 285
 HARMAND, 23, 34, 59, 100, 135, 206, 229, 240, 242, 262, 285, 304, 350, 351
HARMAND, 1967, 206, 240, 262
 harnachement, 103, 107, 111, 128, 131, 169, 185, 251, 262, 338
 harnachements, 101
harnachements de tête, 255
 Hartford, 60
 hasard, 272
 HASELGROVE, 11, 317, 351
 Hastings, 170
 Hatt, 6, 9, 233, 250
 HAT'T, 17, 77, 250, 335, 351
 Haut Empire romain, 16
 Haut-Alsace, 60
 Haut-Douro, 319
 Haute Normandie, 16
 Haute-Alsace, 285
 Haute-Marne, 124
 Haut-Empire Romain, 41, 364
 Haute-Saône, 53, 106
 hauteurs, 15, 113, 167, 190, 326
 Haut-Tage/Haut-Jalon, 319
 hécatombe, 98
 hégémonie, 265
Hellébore appelée *Limeum*, 240
 Héllènes, 265
 hellénistique, 264
HELLY, 184, 191, 351
 helvète, 51, 59, 94, 190, 195, 204, 213
 Helvète, 40, 72, 161, 211
 helvètes, 215, 230
 Helvètes, 19, 20, 25, 26, 37, 50, 58, 59, 70, 73, 108, 144, 148, 152, 162, 166, 169, 172, 177, 186, 193, 201, 211, 230, 248, 249, 257, 258, 261, 265, 267, 269, 270, 271, 276, 279, 282, 285, 286, 287, 298, 299, 300, 307, 309, 314, 316, 318, 345, 352
 Helviens, 48, 68, 92
 hémorragie, 192
 hémorragies, 240
 Henninger, 12
 HENNINGER, 12, 352
 Henri V, 163, 170, 173
 Héraclès, 127, 337
 Hérault, 66
 héraut d'arme, 89
 hérauts, 146, 152, 180, 210
 Hérauts, 450
hérauts d'armes, 146
 Herblay, 268
 Herbues, 229
 Hercule, 115, 121, 122, 123, 124, 126, 127, 357
 Hérode le Grand, 205
 héroïsme guerrier, 32
 héros, 45, 51, 110, 126, 127, 130, 135, 137, 216, 449
 Héros, 45, 51
HEUDE, 250, 346
 heurts violents, 57
hiberna, 289
Hiberna, 236, 243
 hiérarchie, 262
 hiérarchie « urbaine, 273
 hiérarchie militaire, 213
 hiérarchie militaire et sociale, 189
 hiérarchie opérationnelle, 184
 hiérarchie sociale, 197
HIERNARD, 114, 352
hiéron, 126
 Hiong-Nou, 251
Hirtius, 40, 75, 97, 180, 196, 216, 222, 238, 260, 293, 297, 299
 histoire bataille, 9, 12
 432 histoire militaire, 6, 8, 9, 12, 30, 218, 269, 324

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

historien, 12, 21, 22, 27, 31, 193, 221, 304
 historiens, 6, 7, 9, 13, 16, 20, 21, 22, 221, 297, 305, 313, 317
 historiens gréco-romains, 312
 historiens romains, 188
 historiographie, 9, 19, 197
 historiographie romaine, 74
 Hittites, 99
 hiver, 39, 42, 74, 80, 90, 181, 299, 314, 315
 hivernages, 289
 Hofheim, 244
HOLMQUIST, 364
 hommage, 315
Hommages, 448
 homme armé à la gauloise, 233
 homme d'action, 304
 homme libre, 246, 264
 homme nu, 124, 170
 homme politique, 304
 hommes, 11, 12, 13, 15, 20, 22, 24, 31, 32, 37, 39, 40, 42, 43, 45, 47, 50, 51, 54, 55, 58, 62, 63, 64, 66, 71, 74, 75, 78, 79, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 90, 91, 93, 94, 95, 98, 100, 105, 113, 114, 119, 122, 126, 127, 128, 130, 131, 134, 135, 137, 138, 147, 149, 154, 155, 156, 158, 159, 163, 165, 166, 169, 172, 176, 178, 179, 180, 181, 184, 186, 187, 189, 190, 195, 196, 197, 199, 200, 201, 203, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 215, 217, 218, 223, 247, 249, 250, 260, 261, 264, 271, 281, 284, 290, 291, 293, 298, 301, 304, 305, 309, 310, 322, 324, 326, 448
 hommes âgés, 201
 hommes d'affaires, 75
 hommes d'armes, 204
 hommes de guerre, 218
 hommes de main, 205, 208
 hommes de pied, 204
 hommes en armes, 172, 179
 hommes illustres, 50
 hommes libres, 74, 204, 291
hommes perdus, 42
 hommes politiques, 20, 22
 hommes riches, 180
HOMO-LECHNER, 210, 352
 Hongrie, 263
 honneurs, 4, 22, 32, 148, 169, 194, 212, 451
 honneurs funèbres, 170
 hôpitaux, 264, 325, 326
 hoplon, 230
 horaires, 322
 hordes guerrières, 23
 horreurs, 88, 113, 163, 165, 304
HORST, 74, 187, 352
hostes, 216
 hostilité, 76, 165

hostilités, 31, 83, 90, 101, 142, 143, 151, 156, 210, 246, 449
hostis, 18
 housse, 227
 Housseras, 278, 340
 Hubert, 9
HUBERT, 97, 352
HUGHES, 237, 352
 humains, 8, 20, 43, 45, 47, 54, 68, 86, 87, 102, 104, 110, 113, 126, 153, 156, 158, 159, 192, 290, 343, 449
 humeurs, 237
 humiliations, 75
 hunnique, 329
 hussards, 237, 258
 hussards d'Ancien Régime, 258
Hyères, 111
 hymnes, 92, 139
 hymnes guerriers, 92
 hyperprincipe, 315
 hyper-principes, 313
 Ibère, 24
 ibères, 24, 205
 Ibères, 33, 318, 319, 342, 453
Iccios, 201, 292
iconographie, 21, 27, 129, 244, 448
 iconographie celtique, 226
iconographie militaire, 29
 idée de manœuvre, 293
idéologie, 217
 Ides de mars 44, 304
 Ier Empire, 246
 -Ier s., 8, 12, 16, 22, 24, 37, 42, 49, 52, 57, 59, 60, 61, 79, 85, 134, 229, 246, 250, 255
 -Ier s., 246, 252, 312
 Ier s., 241, 250
 -Ier s., 8, 12, 16, 22, 24, 37, 42, 49, 52, 57, 59, 60, 61, 79, 134, 246, 250, 255, 264
 -Ier s., 73, 83, 85, 99, 102, 103, 111, 121, 165, 185, 193, 194, 196, 205, 215, 243, 245, 247, 251, 256, 277, 282, 286, 293, 295, 320
 if, 46, 52, 138, 228, 238, 240
 -IIe s., 252
 -IIe s., 47, 79, 91, 97, 98, 103, 110, 111, 126, 140, 161, 193, 203, 250, 251, 256, 264, 277, 302, 311, 319
 -IIe s., 8, 12, 16, 17, 22, 30, 38, 69, 72, 92, 111, 118, 244
 -IIe s., 34, 79, 91, 97, 98, 103, 110, 126, 161, 193, 203, 229, 230, 245, 250, 251, 264, 277, 311, 319
 -IIIe, 252
 -IIIe s., 8, 12, 13, 22, 42, 47, 51, 57, 60, 85, 105, 153, 155, 193
 -IIIe s., 14, 79, 84, 85, 87, 91, 102, 103, 105, 108, 134, 135, 139, 193, 194, 205, 221, 222,

225, 231, 232, 236, 237, 247, 252, 255, 274, 318, 319
 -IIIe s., 42, 85, 98
 -IIIe s., 14, 34, 79, 85, 87, 91, 102, 103, 105, 134, 135, 139, 193, 194, 205, 221, 222, 225, 231, 232, 236, 237, 247, 252, 264, 274, 318, 319
 -IIIe/début -IIe s., 225
 île de Bretagne, 283
 Ilerda, 207, 240, 259
 Îles Britanniques, 233, 278
 îles de la Manche, 283
 Iles-de-Marnay, 106
Iliade, 97
 Ilion Chaudat, 106
 Illéau-les-Vases, 104
 Ille-et-Vilaine, 47, 54
 Illyrie, 208
 Ilonse, 115, 117, 118, 354
 image du militaire, 54
 immortalité, 135
 impérialismes antiques méditerranéens, 80
imperium, 184, 201
Imperium romanum, 319
implantation, 11, 65, 184
 imposer un arrêt, 323
 impôt, 310
 impuissance, 207, 273
 incapables, 197
 incendie, 163, 174, 243, 290, 291, 306
 incinération, 227
 incompétence, 272
 inconcevable qu'elle n'ait pas eu d'influence sur les rapports, 15
 inconstance, 283
 incursion, 281
 Inde, 51, 86, 88, 102, 112, 114, 118, 119, 125, 138, 139, 162, 361
 Inde védique, 114
indépendance, 17, 74, 272, 306
 Indépendance, 29, 108, 109, 115, 119, 122, 131, 348
 indépendance des places, 268
 indications religieuses, 82
 Indiens, 85, 88, 140, 160, 162, 317
 Indiens d'Amérique du Nord, 269
 Indiens d'Amérique du Nord, 195
 Indiens des plaines d'Amérique du Nord, 257
indigène, 26, 29, 56, 97, 127, 132, 206
 Indochine, 88
 indo-européenne, 99, 119
 Indre, 129, 228, 268, 347
industrie, 58
 industrie d'armement, 262
Indutiomaros, 42, 64, 67, 83, 139, 140, 143, 145, 176, 200, 209, 218, 258, 284, 288, 296

434

infanterie, 33, 35, 46, 115, 158, 168, 172, 184, 185, 187, 196, 202, 205, 216, 218, 224, 230, 235, 237, 247, 248, 249, 250, 251, 253, 254, 258, 259, 260, 261, 269, 287, 318, 324, 327, 351, 451, 452, 454, 456
 infanterie gauloise, 202, 259
 infanterie lourde carthaginoise, 205
 infanterie lourde d, 261
 infanterie montée, 258, 259, 287
 infiltration, 322
 inflammable, 241
influences, 303
 informateurs infiltrés, 294
 informations relatives à la situation ennemie, 293
 ingéniosité, 243
 initiative, 314
 innovations intellectuelles et religieuses, 80
 inondations, 56
 inscription, 108, 131, 170, 233
inscriptions, 20, 24, 48, 50, 119, 123, 124, 125, 127, 128, 353, 448
 inscriptions gauloises, 24, 50
inscriptions lapidaires, 24, 26
 inscriptions religieuses gauloises, 79
insigna, 52, 115, 174, 183, 210, 228, 449
 instabilité intérieure, 180
 instabilité politique, 208
 instables, 22
installation, 8, 11, 76, 120, 148, 261
 Institut d'Histoire des Conflits Contemporains, 29
 institut national de la recherche archéologique préventive, 28
 institution, 24, 83, 84, 89, 90, 93, 100, 145, 146, 147, 164, 174
 institution druidique, 93
 institution parlementaire, 83
 institutions, 19, 22, 39, 40, 88, 144, 145, 307, 318, 448
 institutions gauloises, 22
 instructeurs, 317
 instruction, 26, 49, 215
 instruction militaire, 284
 instruments, 264
 instruments chirurgicaux, 254, 264
 instruments de chirurgien, 264
 instruments topographiques, 284
instrumentum, 105, 132, 133
Instrumentum, 24, 28, 349, 356, 357
 insubre, 98
 Insubres, 36, 46, 63, 100, 117, 279
 insuffisance de ressources, 58
 insulte, 55
 insurgés, 64, 76, 154, 306
 insurrection, 306, 314
 intégration, 76, 203, 317

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

intégrité du territoire, 267
 intelligence, 269
 intempéries, 108, 189, 224
 intendance, 309
 intentions, 266
 interdire à l'ennemi, 322
 interdire la manœuvre à l'ennemi, 286
 interdire le franchissement, 287
 interdit alimentaire, 95
 interdit religieux, 94
 interdits, 92, 94, 95, 96, 449
 interdits alimentaires, 96
interdits religieux, 94
 intérêt stratégique, 72
 intérêts, 198
 intérêts économiques, 73
 interprètes, 25, 90
 interrogatoires de transfuges, 294
 intervention romaine de la fin du -IIe s, 62
 intrépides, 49
 introduire des renforts, 296
invasion, 11, 14, 22, 38, 55, 58, 59, 61, 69, 70, 72, 73, 152, 181, 203, 232, 252, 276, 291, 307, 309, 329, 343, 449
 invasion arabe, 307
 invasion cimbrique, 73
 invasion cimbri-teutonique, 55, 70, 188, 203, 232, 268, 276, 291, 307, 309
invasion des cimbri-teutoniques, 69
 invasion romaine, 273
 invasions, 12, 17, 247, 342, 343, 352, 364
 investissement, 214, 292
 invocateurs, 90, 91
 invocations, 91
 Irlande, 14, 81, 123, 125, 127
 irresponsable, 214
 Isère, 38, 45, 52, 66, 112, 125, 199, 233, 285, 298, 347
 ISIDORE de SÉVILLE, 239
 Islande, 56
 Israël, 88
 issues barricadées, 281
 Italie, 14, 15, 17, 22, 34, 39, 44, 53, 58, 59, 70, 72, 84, 152, 161, 167, 193, 205, 218, 222, 239, 241, 245, 247, 250, 252, 253, 306, 318, 351, 355
 Italie du nord, 37
 Italiques, 84, 89
 itinéraire, 53, 178, 275, 287, 294, 325
 itinéraires, 69, 189, 284, 296, 300, 322, 326
 itinéraires détournés, 273
 itinéraires montagneux, 299
ius in armis, 150, 450
 -IVe s, 252
 -IVe s, 264
 -IVe s., 247, 316, 318

jurassien, 37
 juridique, 25, 31, 154, 156, 160, 317
 jurisconsulte, 75
 justice, 40, 91, 132, 147
 justice médiévale, 91
 Justin, 52
JUSTIN, 51, 85, 126, 139, 333, 335
 Jutland, 69, 250
 Kaenel, 7, 278, 279
KAENEL, 58, 60, 273, 276, 278, 352, 353
 Kali, 102
 Kalkriese, 28, 117
KAPFERER, 294, 353
 Keegan, 30
 KEEGAN, 30, 157, 158, 159, 163, 167, 173, 191, 192, 232, 353
 Kent, 48
 Khaled Ben Walid, 136
KIMMIG, 353
KLEEMAN, 257, 353
KLEIN, 54, 265, 268, 269, 270, 271, 272, 280, 293, 295, 297, 307, 308, 313, 348, 353, 358
KRAMER, 245, 353
KRAUSZ, 185, 341
 Kruta, 6, 11
 KRUTA, 10, 11, 17, 27, 34, 41, 42, 43, 47, 48, 49, 52, 59, 63, 68, 73, 81, 82, 89, 91, 92, 94, 136, 205, 211, 212, 245, 250, 264, 341, 346, 353
 Kruta-Poppi, 27
 KRUTA-POPPI, 27, 353
ksatriya, 126
 KÜNZL, 264, 353
l'impérialo-esclavagisme romain, 62
 L. *Aemilius*, 213
 L. *Cotta*, 241
 L. *D. Abénobarbus*, 251
 L. *Manlius*, 68
 L. *Marius*, 292
 L. *Munatius Plancus*, 76
 L. *Postumius Albinus*, 139
 L. *Valérius Preconinus*, 68
L'Alsace, 106
 l'art de la guerre, 313
 L'économie des forces, 452
L'efficacité des armes sur le champ de bataille, 352
 l'Ermitage, 169, 227, 363
 L'unité d'action ou de commandement, 452
 La Bérézina, 167
 La Brague, 228
 La Broye, 108
 La Bure, 10, 53, 59, 106, 108, 177, 189, 220, 241, 277, 280, 290
 La Cloche, 10, 140, 220, 276, 290, 311, 341
 La concentration des efforts, 452
 La Corre, 278, 340

La Croix Saint-Charles, 282
 La Fenotte, 105
 La Gacogne, 167
 La Guerche, 288
 La liberté d'action, 452
la Lorraine, 106
 La Mailleraye, 245
 La Mailleraye-sur-Seine, 244
 La Meurthe, 107, 286, 363
La mobilité, 453
 La Noue Mauroy, 244
 La Pierre d'Appel, 8, 10, 25, 59, 61, 70, 107, 108, 177, 189, 232, 241, 263, 277, 279, 344
 La Pierre-d'Appel, 290
La puissance de choc, 453
La puissance de feu, 352
la Suisse, 106
 la sûreté, 452
La Tène, 1, 3, 5, 10, 14, 16, 17, 18, 20, 23, 25, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 41, 43, 47, 53, 56, 57, 58, 59, 61, 62, 70, 72, 78, 79, 83, 85, 87, 90, 91, 95, 96, 97, 98, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 116, 131, 132, 133, 134, 136, 137, 141, 145, 147, 148, 153, 156, 158, 161, 165, 168, 171, 176, 177, 184, 191, 193, 195, 198, 201, 203, 204, 207, 210, 211, 212, 213, 220, 222, 223, 226, 227, 228, 229, 233, 234, 235, 237, 240, 242, 247, 248, 252, 255, 256, 261, 268, 272, 277, 278, 285, 291, 303, 304, 313, 329, 342, 352, 353, 355, 357, 358, 359, 360, 364, 448, 450, 451
 La Tène C2/D1, 70
 La Tène D2, 244
 La Tène A, 11, 17, 83, 129, 136, 252, 269, 295
 La Tène A à C se, 295
 La Tène A à C1, 269
 La Tène ancienne, 23, 104, 213, 233
 La Tène ancienne et moyenne, 226
 La Tène B et C, 247
 La Tène B, C et D, 245
 La Tène B, C, D1 et D2, 245
 La Tène B1, 89, 105, 174, 235
 La Tène B2, 11, 56, 102, 103, 104, 222, 225, 235, 239
 La Tène B2 et C, 34, 36, 242, 319
 La Tène B2-C1, 102
 La Tène B-C1, 153
 La Tène C, 11, 31, 201, 208, 227, 235, 239, 245, 264, 288, 318, 454
 La Tène C à l'époque romaine, 245
 La Tène C1, 35, 98, 100, 108, 143, 222, 235, 240, 290
 La Tène C1 et D2, 98
 La Tène C1, voir B2, à D1a, 98
 La Tène C1/C2, 222

La Tène C2, 17, 56, 57, 70, 79, 97, 103, 104, 108, 111, 137, 143, 184, 191, 193, 201, 211, 222, 223, 234, 235, 244, 277, 329
 La Tène C2/D1, 244, 277
 La Tène C2-D1, 83
 La Tène C2-D2, 83
 La Tène D, 5, 16, 17, 18, 20, 26, 30, 31, 32, 33, 34, 43, 47, 53, 57, 58, 59, 78, 80, 85, 87, 95, 97, 98, 101, 102, 105, 106, 110, 111, 112, 114, 116, 129, 131, 134, 136, 137, 141, 145, 153, 156, 161, 171, 174, 184, 185, 193, 195, 198, 203, 204, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 220, 222, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 232, 233, 234, 235, 237, 240, 242, 246, 247, 248, 255, 256, 259, 261, 263, 268, 269, 272, 277, 278, 285, 290, 291, 295, 300, 302, 303, 304, 313, 318, 327, 448, 451, 454
La Tène D1, 1, 17, 25, 26, 41, 62, 90, 103, 104, 105, 108, 109, 111, 131, 136, 143, 190, 191, 193, 201, 222, 223, 225, 228, 229, 232, 235, 237, 256, 290, 291, 303, 317, 454
 La Tène D1 et D1/2, 290
 La Tène D1/2, 290
 La Tène D1/D2, 26, 222, 232
 La Tène D1a, 70, 79, 98, 103, 110, 147, 184, 291, 304, 329
 La Tène D1b, 25, 70, 79, 104, 304, 329
 La Tène D1b et D2, 16
 La Tène D1b-D2a, 98
 La Tène D2, 17, 25, 41, 79, 102, 103, 105, 136, 137, 192, 205, 222, 229, 232, 235, 237, 277, 290, 326
 La Tène D2a, 79, 108, 113, 141, 184, 303, 304, 329
 La Tène D2b, 11, 17, 25, 79, 103, 108, 207, 225, 234, 245, 304, 329
 la Tène finale, 222
 La Tène finale, 53, 79, 91, 95, 104, 111, 227, 233, 244, 329, 353, 355, 357, 359, 364
La Tène finale ou D, 16
 La Tène finissante, 26, 72, 96, 97, 317
 La Tène moyenne, 79, 104, 213, 222, 329
 La Tène Moyenne, 79
 la terre brûlée, 270
 La Thielle, 229
 La Tîretaine, 106
 LA TOUR, 27, 353
 La Trébie, 22, 172, 205
 La Turbie, 14
La Villeneuve-au-Châtelot, 103
 La Zihl, 108
 laager, 282, 300
Labienus, 139, 140, 157, 200, 206, 216, 235, 258, 285, 286, 288, 289, 294, 296, 306
 laboratoires, 247
Lac d'Antre, 81

lac sacré, 63
 lacédémoniens, 318
 Lacédémoniens, 261, 318
 lacération, 88, 124, 192
 lacet, 242
 lacets, 293
 lâcheté, 83, 212
 lâchetés, 49
 Lacoste, 228, 240
 Lacroix, 43, 44, 45, 47, 48, 50, 51, 54, 60, 61, 125, 182, 184, 185, 253, 278, 279, 284, 319
 LACROIX, 24, 34, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 58, 59, 60, 61, 63, 65, 113, 124, 125, 126, 127, 138, 182, 183, 184, 185, 186, 188, 191, 197, 202, 203, 204, 207, 209, 210, 215, 224, 226, 227, 229, 235, 236, 238, 239, 240, 250, 251, 253, 262, 272, 273, 274, 276, 278, 279, 282, 284, 286, 289, 297, 300, 304, 305, 318, 319, 353
 lacs helvétiques, 14
 lacunes, 5, 33, 78, 284, 295, 453
lacunes du système, 316
 LADIER, 10, 232, 344
LAGADEC, 107, 289, 343, 363
 Laki, 56
 Lambert, 44, 48
 LAMBERT, 24, 25, 27, 44, 48, 81, 182, 184, 253, 329, 353
 LAMBOT, 10, 185, 220, 236, 245, 339, 353, 354
LAMBRECHTS, 111, 354
lambrequin, 226
 lame, 242
 lames d'épées, 290
 Lampourdier, 71
 lance, 35, 36, 46, 83, 87, 112, 116, 122, 124, 129, 141, 150, 222, 223, 227, 230, 231, 235, 236, 237, 238, 239, 245, 248, 249, 250, 256, 318, 451, 454
 lance de cavalerie, 238
 lance gauloise, 231
lancea, 236
 lance-javeline, 238
 lances, 85, 104, 108, 139, 166, 232, 238, 239, 262, 281, 360
 lances arabes, 237
 lances miniatures, 104
lancettes, 254
 lanceur, 241, 242
 lanceurs de javelots, 48, 240, 242, 274, 295, 321
 lanceurs de traits, 321
 landes, 81, 115
 langue, 45, 72, 113, 142, 149, 165, 343, 353
 langue gauloise, 24, 48, 253
 langue grecque, 24, 25
 langue ibère, 24

langue latine, 26, 319
 Languedoc, 222, 319
 Languedoc oriental, 25
 lanière de cuir, 257
LANTIER, 131, 354
 Laronde, 6
 l'Artière, 106
 latins, 24, 30, 55, 74, 78, 115, 120, 149, 151
 l'Atlantique, 10, 13, 14, 17
 LATOUR, 116
 latte, 228
 latte de cuirassier, 235
LAUBENHEIMER, 216, 354
 Laumes, 167, 179, 192
 Lauter, 70
LAUTMAN, 158, 167, 354
LAVERGNE, 118, 354
 laveries, 65
LE BIHAN, 338
 Le Bohec, 6, 58, 121, 125, 128, 197, 201, 312
 LE BOHEC, 3, 18, 41, 58, 75, 90, 123, 125,
 128, 145, 149, 168, 174, 175, 177, 197, 198,
 199, 200, 201, 202, 220, 265, 266, 269, 312,
 354
LE BONNIEC, 78, 82, 83, 84, 90, 94, 97, 99,
 100, 355
le bouclier oblong, 228
LE BRUN, 88, 355
Le déploiement des troupes, 189
 Le Gall, 6, 8, 99, 124, 137, 311
LE GALL, 99, 124, 135, 137, 173, 215, 354,
 355
 LE GOFF, 25, 355
 Le renseignement, 452
 Le Roux, 253
LE ROUX, 90, 91, 92, 94, 122, 123, 126, 127,
 131, 135, 253, 355
LE SAINT QUINIO, 277, 278, 340
LECHEVALLIER, 88, 355
 leçons tactiques, 36
 légat, 286
 légats, 26, 144, 149, 283, 289
 légendes, 24, 48, 51, 80, 130
 légendes monétaires, 24, 48, 51
LEGENDRE, 53, 355
legio linteata, 84
 légion, 260, 267
 légion d'infanterie gauloise, 46
 légion de *Sabinus* et de *Cotta*, 324, 327
 légion-de-lin, 84
 légionnaire, 231
 légionnaire romain, 188, 221, 222, 231
 légionnaire sapeur, 245
 légionnaires, 26, 36, 51, 113, 117, 165, 166,
 214, 222, 242, 297, 309
 légionnaires césariens, 222
 légionnaires romains, 51
 légions, 68, 75, 78, 93, 173, 177, 195, 221, 250,
 251, 261, 265, 267, 269, 270, 281, 285, 287,
 288, 296, 297, 299, 306, 308
 légions césariennes, 260
 légions de César, 287
 légions d'infanterie, 308
 légions romaines, 312, 316, 318, 325
 législation, 43, 213
 Lejars, 228, 229, 234, 235, 237, 329
 LEJARS, 220, 228, 229, 232, 233, 234, 244,
 245, 355
LEMAN-DELERIVE, 137, 245, 355
LEMAN-DÉLERIVE, 341
Lemonum, 39, 280, 285, 288
 Lémovices, 44, 116, 164
Lemovici, 46, 61
Lemo-vici, 44
 Lémoviques, 44, 46, 263
l'épée, 232, 249
LEPETZ, 335
 Les forces morales, 452
 Les Leuki
 Association, 186, 230
Les tactiques gauloises, 269
Les troupes montées, 253
 l'Est, 10, 12, 18, 24, 57, 59, 106, 116, 132, 136,
 148, 165, 166, 177, 307, 331, 343, 347, 362
 lettrés, 26, 88
 lettres cursives, 26
Leuci, 60, 61
 leuque, 52, 228, 278
 Leuques, 52, 70, 177, 228, 263, 277, 279
LEVEAU, 355
 levée de terre, 280
LÉVÊQUE, 62, 66, 69, 73, 341
 lever du jour, 322
 Levroux, 105, 228
 LÉVY-BRUHL, 80, 356
LEWUILLON, 148, 184, 201, 208, 356
 lexical, 55
 Lexoviens, 83, 143
 liaison, 321
 liaisons, 257, 268, 287, 291, 292, 321
liaisons maritimes, 75
 libération contre rançon, 154, 450
 liberté d'action, 37, 201, 266, 287, 314, 452
 liberté d'action, 65, 77, 165, 265, 279, 291,
 292, 307, 314
Licinius, 64, 77
 liens d'homme à homme, 75
 LIESENFELT, 29, 343
 lieu-de-foire, 284
 lieux culturels, 31, 106
 lieux de cultes, 27

lieux de rassemblements, 450
 lieux inhospitaliers, 182
 lièvre, 91, 114
 ligne, 47, 85, 146, 160, 164, 173, 177, 189, 197, 218, 229, 248, 249, 267, 270, 271, 275, 287, 324, 325, 326, 327
 ligne d'action stratégique, 283
 ligne de bataille, 146, 325
 ligne de communication, 287
Ligne de communication ou d'opérations, 325
ligne de retraite, 308
 ligne de retraite », 270
 ligne d'opération et de communication, 275
 ligne fortifiée, 218, 297
 ligne logistique, 177, 301, 324, 325
 ligne stratégique, 267
 lignes, 214, 249, 251
 lignes romaines, 95, 167, 173, 179, 205, 218, 251
ligues armées, 73
 Ligures, 76, 206, 337
 Limagnes, 15
 Limes, 8
 limite de territoire, 267
 limites, 5, 138, 142, 146, 147, 155, 295, 300, 301, 350, 452
 Limoges, 44
 Limousin, 44, 115, 118, 343
 L'Impèrial, 140
 lin, 240
L'industrie de l'armement, 246
 Lingons, 25, 63, 70, 150, 183, 195, 203
 linguistique, 24, 216, 343, 353
 linguistiques, 221, 448
 lion, 128, 130, 131, 132
 Lion, 132, 449
 lions, 114
Liscos, 74
 Lise, 105
liste nominative, 26
Litana Silva, 35, 36
Litavicos, 195, 204, 295
Litavicos, 51
Litavis, 123
litières, 58
 littérature ethnographique grecque, 188
 littérature latine, 182, 221
 littérature pseudo militaire antique, 23
 littoraux, 14, 274
 location, 263
 Lodève, 66
 logistique, 5, 64, 144, 164, 172, 178, 185, 192, 275, 282, 285, 287, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 311, 319, 452
 loi de la guerre, 138, 449
 loi des nombres, 275
 Loire, 45, 105, 129, 285, 296, 336
 Loiret, 115, 131
 lois de la guerre, 31, 86, 89
 lois et règles de la guerre, 313
 lois religieuses, 94
LONGO, 138, 356
LONIS, 164, 356
LORAIN, 240, 356
LORAUX, 138, 356
 Lorrain, 118, 173
 Lorraine, 8, 70, 106, 118, 336, 338, 341, 343, 344, 348, 355, 357, 358, 363
 Lot, 9, 338
LOT, 356
 Lot-et-Garonne, 52
 louche de fondeur, 169
 Louis XI, 75, 341
 loup, 114, 115, 128, 132, 133, 169
 Loup, 132, 449
 loups, 31, 114
 Louvois, 224, 234
 LT D, 92
LT D1, 61, 70
LT D1b, 70, 106, 141
LT D2a, 70, 453
 Luant, 268
 Lucain, 121, 122, 124, 126, 127, 182, 228, 234
LUCAIN, 76, 86, 124, 135, 234, 331, 333
 Lucien, 252
Lucterios, 40, 51, 143, 161, 162, 174, 176, 207, 209, 218, 268, 282, 292, 296, 297, 299, 306, 315, 323
 Lucterius, 51, 54
 Lug, 122, 201, 449
Lugdunum, 48, 122
 Luges, 70
 Luginbühl, 7, 128
 LUGINBÜHL, 25, 82, 119, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 352, 353
Lugus, 82, 228, 237
 LUIK, 10, 28, 356
 Luitré, 54
 lune, 86, 97
 Lusitaniens, 86
lustratio, 90
 lustration, 91, 250
 Lutèce, 301
lutte, 271, 273
 lutte armée, 67
 luttes armées, 38
 luttes de faction, 246
 luttes partisans, 40
 lutteur, 51
 Lux, 236

LUXTHIRIOS, 51
 Luzech, 140
 Lyon, 48, 67, 347, 349, 350, 354, 357
 lyonnais, 65
 Lyonnais, 44, 152
 lyre, 92, 352
M. Aristius, 295
M. Fulvius Flaccus, 65
M. Valerius Messala, 77
 Mac Carty, 257
 Mac Neill, 188
MAC NEILL, 188, 197, 210, 224, 284, 301, 356
 macabres débris, 192
 MacCarty, 238
 Macédoine, 97, 139, 208, 252
 Macédoniens, 260
 Machiavel, 214
MACHIAVEL, 214, 356
 machines, 292
machines de jet, 290
 machines de siège, 243
 mâchoires humaines, 104
 Machrek, 294
madaris, 223, 239
 Magaba, 35
magalo-, 47
Magalo, 54
Magalos, 47
 Magas, 42
 magasins, 326
 magasins mobiles, 298
 Maghreb, 294
maghu, 161
 magistrat, 20, 49, 64, 117, 150, 164
 magistrat de la cité, 201
 magistrats, 12, 17, 40, 74, 83, 90, 142, 145, 176, 180, 184, 209, 291
 magistrature suprême, 84, 148
magu-marchandises, 62
MAIER, 356
 Main, 60, 70
 main-d'œuvre, 73
 mainmise administrative, 76
 maintenance, 185, 262
 maintien en condition, 253
 maintien en condition opérationnelle, 262
 maison, 170, 214, 278, 345, 355, 358
 maisons, 202, 293
 maître, 204
 maîtres-de-parole, 91
 maîtres-de-sagesse, 91
 malades, 127, 136, 210, 212, 214, 264, 324
MALAGOLI, 103, 104, 339
 malheur, 171, 345

MALRAIN, 189, 198, 202, 207, 356
 malversations, 67
 mammifères, 95, 114
 mammifères domestiques, 95
 mammifères sauvages, 114
 Manche, 14, 46, 58, 168, 283
manchons rembourrés, 226
 Mandeure, 115
mandu, 253
mandu-, 47, 52, 253
 Mandubiens, 25, 27, 47, 127, 152, 214, 321
MANDY, 356
 maniement des armes, 284
 maniements expérimentaux, 231
 manifestations armées, 188
 manipulation, 88, 90, 108, 194, 217, 451
 manipulation des esprits, 90
 manipulation *post mortem*, 88
 manipulations, 87
 manipulations *post-mortem*, 246
manipule, 229
 MANIQUET, 110, 115, 356
Manlius Lentinus, 96, 199, 285, 291
 mannequin, 238
 mannequins, 235
 manoeuvre, 309
 manœuvre, 5, 26, 37, 64, 76, 96, 99, 134, 148, 173, 190, 214, 218, 224, 258, 260, 265, 270, 282, 286, 293, 303, 308, 309, 316, 323, 326, 327, 453, 455, 456
 manœuvre d'*Alesia*, 326
 manœuvre de diversion, 76, 258
 manœuvre de guerre, 265
 manœuvre pour la bataille, 326
 manœuvre sur position centrale, 270
 manœuvres, 171
 manœuvres d'arrêt, 321
manœuvres d'approche, 271
 manœuvres de diversion, 258
 manœuvres d'enveloppement, 258
 manœuvres retardatrices, 321
manque à gagner, 310
 manteau, 224
Mapo, 127
Maponus, 127
 maquis, 273
 marais, 171, 190, 273, 274, 282, 325, 326
Marais, 325
 Marbod, 17, 323
marva, 253
Marva, 53, 188
Marcellus, 46, 63, 254, 333
 marchandises, 263
 marchands, 14, 25, 64, 162
 marchands romains, 62, 294

marche, 27, 49, 70, 92, 163, 178, 187, 233, 254,
 266, 275, 324, 325, 326, 327
 marché, 63, 66, 112, 169, 279, 284
 marche à l'ennemi, 321
 marche d'approche, 49
 marche en avant, 183, 189, 248, 250, 321
 marche triomphale après la victoire, 92
 marches, 5, 284, 306, 452
 marchés, 53, 62, 75, 161, 163, 169, 170, 173,
 180, 191, 202, 310
 marches de l'Est, 188
marches de nuit, 297
 marches entre peuples, 61
 marchés spécialisés, 53
Marcodurum, 53
Marcomagus, 53
 Marcoman, 17
 Mardonios, 157
marécages, 27, 279
 marge de manœuvre, 314
 marianistes, 299
 Marianistes, 68
Mariccus, 67
 Mariemont, 341
MARILIER, 355
marine, 283
 marines, 14, 283
 marines gauloises, 283
MARIOTTI, 313, 357
Marius, 71, 117, 118, 137, 205, 211, 226, 228,
 282, 292, 333
 Marmagen, 53
Marnay, 106
 Marne, 60, 130
Marobodus, 77
 Marque de fabricant, 233
 mars, 82, 96, 296, 344, 352, 355, 363
 Mars, 87, 91, 98, 99, 101, 111, 120, 121, 122,
 123, 124, 125, 127, 130, 131
Mars Albiorix, 125
 Mars celtique, 98
Mars Gísacos ou *Gésacus*, 124
Mars Loucetios, 123
Mars Mullo, 125
Mars Rudianos, 125
Mars Rudiobos, 125
Mars Teutates ou *Toutatis*, 124
Mars Tritullus, 125
Mars Vicinnus, 125
 marseillais, 17, 44
 Marseille, 18, 24, 34, 38, 65, 68, 72, 130, 187,
 276, 311, 337, 346
Mars-Teutates, 99
MARTIANUS CAPELLA, 162, 333
 Martigny, 289, 296
 mascotte, 250
masques reliquaires, 134
 massacre, 212, 296, 309
 massacrer, 23, 145, 163, 299
 massacres, 22, 23, 115, 157, 159, 160, 163, 165,
 192, 346
 massacreurs, 51, 154
 masses populaires, 75
 massif armoricain, 59, 273
 Massif Central, 326
mat, 82
 Matabélés, 217
matara, 239
mataris, 239
 matériaux stratégiques, 57
 matériel, 212
 matériel chirurgical, 264
 matériel d'artisan, 263
 matériel de guerre gaulois, 186
 matériel médical, 264
 matériel militaire, 167
materis, 239
Maternus, 41
 Mathieu, 6, 29, 186, 230, 231, 232, 233, 234,
 236, 238, 248
 MATHIEU, 231, 232, 233, 236, 238, 249, 357
Matidonnus, 48
 matière d'œuvre, 263
 matières premières, 73
Matra, 60
Matrona, 60
MATTERNE, 189, 198, 202, 207, 356
Matugenos, 52, 228
MAUSS, 97, 352
mauvais chefs, 144
 mauvais temps, 285
 mauvaise surprise prévisible, 281
MAXIME, 65, 76, 112, 333
 Mayence, 70, 71
 Mayenne, 45
 méandres de rivières, 274
 mécanisation, 209
 mécanisation des armées, 210
 mécontentement, 56, 74
 mécontentement, 276
 médecine, 264
 médecine aux armées, 264
 médecins, 264
 médecins errants, 264
 médecins grecs, 264
 médecins personnels des chefs, 264
 médiateur, 85
 Médiévale, 19
 médiévistes, 29
Mediomatrici, 61

médiomatricque, 70
Médiomatricques, 60, 70, 73, 116, 123, 177, 263, 277, 338, 347, 348
Méditerranée, 17, 43, 66, 132, 147, 163, 209, 247, 289, 294, 318
Méditerranée occidentale, 205
Méditerranée orientale, 203
Medulli, 60
mêlée, 20, 210
membres coupés, 170
membres supérieurs, 232
menace, 272
menaces de rétorsion, 89
menaces de soulèvement, 77
Ménapes, 59, 258, 285, 286, 295, 297, 316
ménestrels, 92
MENIEL, 95, 113, 310, 340
Méniel, 95
MÉNIEL, 69, 71, 103, 105, 114, 115, 131, 182, 189, 198, 202, 207, 220, 234, 235, 245, 247, 335, 338, 339, 352, 353, 356, 357
mentalité, 79, 84, 218
menuisiers, 252
mépris, 137, 153, 164
mépris du corps humain, 136, 449
méprises, 227, 296
mer, 283, 452
mer Baltique., 55
mer d'Oman, 265
mer d'Irlande, 14
mer du Nord, 14
Mer du Nord, 69, 283
mercenaires, 22, 37, 39, 41, 42, 45, 46, 53, 63, 97, 100, 115, 139, 140, 145, 147, 155, 172, 192, 193, 198, 200, 204, 205, 207, 209, 243, 248, 261, 265, 270, 288, 306, 317, 318
Mercenaires, 42, 253, 359
mercenaires celtiques montés, 261
mercenaires étrangers, 206
mercenaires fautifs, 215
mercenaires gaulois, 102, 207, 318
mercenaires gaulois au service de l'*exercitus* césarien, 206
mercenaires gaulois et espagnols, 221
mercenaires suèves, 39, 208
mercenaires Suèves, 37
mercenariat, 11, 57, 83, 132, 138, 193, 203, 208, 247, 256, 261, 264, 290, 359, 448
mercenariat celtique, 205
Mercure, 82, 105, 108, 121, 122, 123, 126, 333
Mercure romain, 82
Meseta, 15
Meseta orientale, 319
Mésopotamie, 136
messages, 26, 166, 239, 288
Messin, 60

mesure de précaution, 211, 281
mesures, 66, 101, 155, 156, 160, 179, 185, 218, 246, 292, 314, 450
mesures actives et passives, 323
mesures actives et/ou passives, 323
mesures coercitives, 210
mesures d'urgences, 274
mesures légales et coercitives, 218
mesures légales, pénales et coercitives, 213
mesures physiques à l'encontre du vaincu, 156
mesures physiques à l'encontre du vaincu, 450
mesures politiques et financières, 311
métal, 234, 290
métallurgie du fer, 57
métaux, 62, 63, 193, 246, 449
métaux non ferreux, 62
métaux précieux, 62, 63
méthodes de coercition-manipulation, 32
méthodes de combat, 205
méthodes militaires, 272
métier des armes, 201, 218
métier militaire, 222
Metlodunum/Melun, 286
Metz, 60, 277, 336, 338, 341, 345, 348, 355, 358
METZLER, 73, 182, 256, 344, 348, 357
meubles, 155, 167, 326
meules, 8, 107, 193, 243, 363
meunerie, 290
Meunet-Planches, 268
Meurthe, 52, 241, 357, 363
Meurthe-et-Moselle, 52, 53
meurtre, 61, 174
Meuse, 14, 47, 263, 286, 300
meute, 31
MICHEL, 111, 338
MICHLER, 8, 10, 108, 177, 289, 345, 357, 363
Midi gaulois, 24
Midi méditerranéen, 25
migration, 18, 20, 25, 50, 58, 59, 60, 69, 73, 148, 152, 172, 193, 264, 265, 276, 298, 309
migrations, 18, 38, 44, 56, 59, 184, 185, 193, 208, 272, 285
migrations celtiques, 18, 44, 185
migrations germaniques, 18
MILCENT, 105, 127, 349
militaire, 4, 10, 11, 12, 13, 16, 19, 20, 33, 39, 46, 50, 57, 64, 95, 97, 100, 103, 110, 112, 113, 115, 117, 119, 120, 122, 125, 127, 134, 138, 139, 141, 143, 145, 151, 152, 166, 179, 180, 184, 185, 186, 188, 197, 198, 203, 205, 208, 221, 249, 261, 277, 306, 307, 313, 341, 342, 347, 353, 354, 357, 451
442 militaires, 214, 223, 273, 313

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

militaires européens, 300
militaria, 10, 15, 28, 103, 104, 107, 109, 168
militaria celtiques, 16
Militaria césariens, 10, 15, 345
 milles romains, 281
 Millotte, 6, 9
 MILLOTTE, 9, 27, 357
Milon, 40
mine, 243
 Minerve, 115, 123
 mines, 65, 66, 75, 162, 289
 mines de cuivre et de plomb, 66
 mines d'or, 65
minores dei, 124
Mirebeau-sur-Bèze, 105
mis à mort, 83
 mise à mort, 83, 87, 154, 156, 159, 450
 mise au ban de la société, 213, 218
 mise en défense d'une place-forte, 291
 mise hors de service, 323
 mises à mort, 158
 missile, 239
 missiles, 226, 239
 mission, 17, 20, 43, 50, 147, 148, 181, 190,
 206, 210, 257, 262, 315
missions, 257, 258, 259, 260, 262, 271
 missions à caractère mixte, à pied ou à cheval,
 235
 missions secondaires, 204
Mithridate Eupator, 145
 mobilier, 23, 107, 111, 136, 222, 223, 245,
 290, 360
 mobilier funéraire, 244
 mobilisation, 4, 31, 35, 89, 143, 172, 176, 180,
 181, 182, 185, 192, 195, 210, 215, 291, 301,
 450
 mobilisation des armées, 31
 mobilisation générale, 180
 mobilisation tournante, 180
 mobilisations, 179
 mobiliser, 296
 mobilisés, 203, 254
 mobilité, 58, 229, 231, 251, 252, 266, 274, 275,
 316
 mobilités géographiques forcées, 60
 mode vestimentaire, 231
 Moder, 60
 Moderne, 19, 156, 166
 modernistes, 29
 modes de combat, 33
modes de combat gaulois, 271
 mœurs, 23, 40, 43, 150, 156, 346
 mœurs gauloises, 40
 Moeuvres, 170
moisson, 57
 moissonneuse, 232

moissons, 168
MOITRIEUX, 52, 123, 357
 Momigliano, 187
MOMIGLIANO, 187, 358
 monarchie de type hellénistique, 200
 Monastir, 157
 MONBRIAL, 272
 monde celtique, 8, 28, 33, 34, 102, 126, 161,
 188, 256, 264, 277, 348
 monde celtique oriental, 264
 monde classique gréco-romain, 83
 monde germanique, 34
 monde grec, 29, 106, 166, 167, 317
 monde gréco-romain, 189
 monde méditerranéen, 252
 monde méditerranéen, 317
 monde romain, 23, 62
 monde végétal, 52
 mondes grec et hellénistique, 83
 Mondragon, 225
 monnaie, 58, 97, 112, 116, 141, 155, 167, 177,
 186, 202, 277, 348, 350
 monnaie de bronze, 310
 monnaie d'échange, 58
 monnaie d'or, 310
 monnaie romaine, 228
 monnaies, 24, 26, 47, 52, 71, 103, 104, 107,
 108, 109, 114, 116, 129, 130, 132, 141, 226,
 228, 330, 341, 344, 348, 353
 monnaies « au sanglier enseigne » type Scheers
 185, 263
 monnaies de potin type Scheers 185, 277
monnaies épigraphes, 26
 monnaies gauloises, 24, 52, 103, 107, 109, 210,
 222, 228, 330, 341, 344, 348, 353
 monnaies romaines, 71, 177
 monnaies romaines républicaines, 210
 monnaiesceltiques, 177
 monnayage, 66, 177
 monnayage local, 66
 monnayages régionaux, 66
 monographies, 28
 monstres, 204
 Mont « Adoula », 14
 Mont *Olympos*, 143
 Mont Terri, 240
 Mont Ventoux, 125
 Mont Viso, 15
 Montagne, 326
 montagnes, 217, 274, 296
 montagneux, 299
 Montargis, 280
 Montbazin, 66
 Mont-Blanc, 15
 MONTBRIAL, 265, 268, 269, 270, 271, 272,
 443 280, 293, 295, 297, 307, 308, 313, 348, 358

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Mont-Cenis, 15
 montée en puissance, 176
 monter à cru, 256
 Montesquieu, 247
MONTESQUIEU, 358
 Montmartin, 69, 71, 87, 91, 98, 104, 170, 183, 268, 339, 345
montres, 173
 montures, 53, 95, 101, 139, 159, 226, 253, 258
 montures de guerre, 253
 Mont-Vully, 279
 monument, 77, 170
 monumental, 29
 monuments figurés, 221
 monuments figurés romains, 228
 moral, 4, 32, 42, 86, 127, 154, 176, 194, 213, 214, 215, 264, 451
 morale romaine, 182
 Morbihan, 14
MOREAU, 115, 358
MORET, 349
 Morins, 76, 144, 149, 177, 195, 307, 311, 316
mors, 255
mors de bride, 255
mors de filet, 255
 mort, 39, 42, 47, 49, 50, 84, 87, 88, 89, 94, 99, 100, 113, 124, 126, 130, 132, 133, 136, 137, 138, 140, 155, 156, 159, 160, 163, 169, 170, 180, 181, 187, 191, 200, 201, 202, 204, 212, 213, 214, 218, 236, 240, 288, 294, 339, 346, 355, 356, 358, 450, 457
 mort honteuse, 212
mort lente, 159, 160, 214
 morte saison, 81, 306
 morts, 68, 100, 103, 111, 113, 125, 131, 134, 136, 139, 140, 153, 156, 157, 158, 159, 167, 169, 170, 192, 202, 232, 309, 326, 339, 362, 450
 MOSCATI, 11, 21, 170, 335, 345, 346, 347, 349, 352, 353, 356, 358, 359, 361, 362
 Moscou, 178, 302, 348
MOSCOVICH, 163, 358
 Moselle, 14, 15, 60, 70, 357
 motif, 31, 132
 motifs, 4, 34, 39, 73, 84, 116, 151, 155, 161, 198, 227, 228, 448
 motifs animaliers, 129
 motifs d'intervention de Rome, 38
motifs politiques, 75
 motivation, 59, 138, 165
motivations, 215, 217
 motivés, 217, 451
mottes de gazon, 236
 MOTYKOVA, 255, 358
 Mouliets-et-Villemartin, 161, 228, 240
 moulinets, 237

444

Muron, 105

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

murs, 273
 murs d'*oppida*, 311
murus gallicus, 96, 107, 278, 319
 musée d'Ancône, 250
 musée de Copenhague, 250
 musée de Vienne, 250
 musée Dobrée, 29
 musées, 28, 116, 250, 330, 362
 musées de Grande-Bretagne, 233
 musique, 25, 92, 128
 Mussy-La-Fosse, 179
 Musulames, 271
 mutations, 11, 18, 19, 317, 338, 340, 348, 351, 353, 357
 mutiler, 88
 mystères, 182
 mythes, 80, 82, 129, 337, 347, 360, 361
 mythologique, 80
nage, 285
naissance, 150, 197
Nalliers, 104, 355
 Namnètes, 316
 Nantes, 29, 336, 342, 356, 360
Nantosuelta, 123
 Napoléon, 178, 325, 337, 338, 350, 354
 Napoléon Ier, 209, 302, 308, 309
 Napoléon III, 239
 Narbonnaise, 47, 126, 132, 331, 346
 Narbonne, 66, 116, 132
 Nation, 105
 nations, 61, 67, 178, 301, 333
 nations contemporaines, 313
 nations occidentales, 269
 nature animale, 52, 114, 121, 128, 133, 449
 naufrages, 283
 Nautes parisiennes, 225, 285
 Nautes parisiens, 127
 navigation, 14
 navigation maritime, 283
 navires, 285
 nécessité, 114, 153, 449
 Neckar, 70
 nécropole, 245, 264
 Nécropole, 245
 nécropole celtique de Giubiasco, 222, 223
 nécropole gallo-romaine, 192
 nécropoles, 136, 194, 202, 220, 256, 359
 néfaste, 82, 97
 négociations, 201
negociatores, 75, 160
Nemeton, 182
Nemetona, 123
 néo-assyrienne, 180, 230, 364
 Néolithique, 8, 271
Nerio, 123

Néron, 294
nert-, 45
 Nerva, 115
 Nervien, 204
 Nerviens, 26, 45, 71, 83, 146, 151, 157, 168, 187, 200, 216, 217, 236, 243, 249, 254, 258, 271, 288, 289, 294, 295, 311, 316
Neuchâtel, 60, 108, 358, 360, 361
 neutralisation, 321
 neutralité, 64
 Neuvy, 115, 118, 131, 363
 Neuvy-en-Sullias, 115, 131, 363
 Neuvy-sur-Barangeon, 280
NICANDRE, 240, 333
 Nice, 17, 18
NICOLAS DE DAMAS, 333
 Nièvre, 288
 Nil, 42
NILLESSE, 338, 349
 Nîmes, 60, 66, 228, 347, 362
 Nitiobroge, 50, 202, 259
 Nitiobroges, 47, 168, 177, 275, 316
 noble, 40, 47, 48, 52, 115, 138, 140, 198, 204, 211, 226, 237, 275, 305
 nobles, 42, 48, 57, 64, 75, 95, 132, 145, 165, 170, 198, 204, 207, 208, 216, 252, 266
 nobles gaulois, 69, 211, 265
noblesse, 37, 130, 150
 noblesse gauloise, 94
 noblesse sacerdotale, 101
 nocturnes, 296
 noisetier, 240
 nom de guerre, 47, 54
nomination aux fonctions militaires, 144
Nomoi, 333
 noms de localités, 47, 54
 noms de personnes, 24, 50
 noms de personnes et de lieux gaulois, 262
noms de peuples, 26, 44, 50, 51, 53, 54, 263
noms d'hommes, 26, 47, 51, 54, 197, 297, 448
 noms d'origine gauloise, 43
noms en rapport avec une activité
 spécialisée, 262
 noms féminins, 211
 non combattant, 49
 non combattants, 4, 32, 143, 165, 171, 182, 194, 195, 210, 214, 451
 non libres, 213
 non-combattants, 36
Nonus Gallus, 76
 Nord de la Gaule, 188
 Nord-Américains, 217
 Nord-est de la France, 104
 normalisation, 224
 Normandie, 240

445 normes technologiques, 222

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

Northampton, 60
 notables, 14, 64, 66, 77, 108, 111, 172
NOUVELLE, 336
 novembre, 81, 82, 125, 167, 336, 337, 338,
 341, 344, 347, 348, 350, 352, 354, 355, 357,
 361, 364
Noviodunum, 64, 151, 160, 164, 169, 173, 177,
 280, 296, 301, 327
 noyau gaulois central, 275
 nudité guerrière, 35, 136, 225
nuît, 5, 27, 29, 36, 82, 96, 132, 152, 170, 181,
 190, 217, 242, 254, 281, 282, 285, 287, 289,
 293, 295, 296, 297, 300, 315, 326, 456
 Numance, 28, 272, 345
Numancia, 10
 numéraire, 167, 174, 177, 186
 numéraire gaulois, 177
numismatique, 20, 24, 26, 100, 116, 129,
 130, 131, 133, 177, 197, 221, 238, 252, 337,
 345, 448
 numismatique celtique, 238
 numismatique gauloise, 26, 252
 nus, 225, 250
 objectif, 239, 273, 323
 objectif initial, 300
 objectif(s), 265
 objectifs, 266
 objets, 11, 28, 62, 104, 107, 108, 109, 112, 124,
 126, 129, 155, 167, 170, 173, 188, 245, 264,
 310, 326, 338, 353, 356
 objets de prix, 290
 objets funéraires, 245
 objets métalliques, 290
 objets personnels, 170
 objets usuels, 188, 245
 obligations de service et de corvées, 202
 obscurité, 323
 observation du vol des oiseaux, 91
 obstacle, 40, 80, 256, 281, 308, 327
 obstacles, 178, 242, 269, 274, 292, 296, 305,
 308, 324, 326
 obstacles à la progression, 178
 obstacles et défenses avancées aménagés en
 avant du rempart, 242
 obstacles naturels, 269
 obstructions, 275, 325
 obstructions d'itinéraires, 275
 obus, 281
 Occident, 10, 55, 105, 133, 157, 340, 351, 359
 Occident chrétien, 88
 occupation, 8, 12, 25, 26, 56, 58, 59, 70, 107,
 173, 277, 278, 279, 342, 347
 occupation allemande, 223
occupation de terres nouvellement conquises, 58
 occupation romaine, 255
 occurrences, 18, 117, 128, 167, 168, 186, 254,
 276
 Océan, 14, 66, 164, 314
 océan Indien, 265
 octobre, 71, 81, 82, 170, 337, 340, 344, 345,
 349, 352, 355, 360
Octodurus, 289, 296
 œuvres d'art, 78
 offensive, 37, 187, 195, 228, 236, 271, 287,
 300, 322
 officier gaulois de l'armée de César, 92
 officiers, 97, 98, 144, 173, 201, 274, 345
 officiers japonais, 223
 offrande, 100, 171
 offrandes d'armes, 57
 offrandes d'armes et de monnaies, 57
 offrandes votives, 173
Ogma, 124
Ogmios, 121, 124, 127, 449
 Ognon, 106
 Oise, 45, 69, 91, 102, 103, 104, 225, 226, 268,
 339, 345
 oiseau, 46, 128, 130, 133, 228
 oiseaux, 114, 128, 169
 oiseaux de proie, 170
OLIVIER, 53, 229, 247, 355, 358
Ollondius, 125
Ollorico, 50
OLMER, 51, 149, 216, 358
 Olympe, 35
 onde de choc, 76, 172
onomastique, 43, 238
 opération extérieure, 197
 opération militaire, 82, 89, 202, 247, 264
Opération(s)., 326
 opérations, 5, 62, 72, 81, 92, 144, 154, 158,
 167, 168, 189, 193, 271, 276, 280, 292, 294,
 296, 297, 300, 306, 314, 340, 452
 opérations de déception, 293
 opérations de dissimulation, 295
 opérations de harcèlement, 261, 273
 opérations de pacification, 307
 opérations d'investissement, 297
opérations militaires, 35, 64, 66, 81, 82, 248,
 285, 298, 326
 opérations militaires classiques, 248
 opérations militaires romaines, 66
 opérations mixtes combinées, 36
 opinion publique, 74
 oppida, 5, 8, 10, 11, 16, 43, 53, 57, 60, 62, 71,
 95, 99, 107, 112, 113, 114, 120, 122, 128,
 177, 180, 182, 184, 185, 186, 189, 190, 191,
 202, 203, 208, 232, 241, 243, 255, 263, 268,
 273, 276, 277, 278, 279, 280, 282, 287, 289,
 300, 311, 319, 336, 338, 340, 344, 347, 348,
 350, 353, 355, 356, 357, 452

oppida centraux, 278
oppida gaulois, 66, 277
oppida latina, 66
oppidani, 96, 293, 296
oppidum, 8, 9, 24, 25, 52, 53, 57, 61, 63, 70, 85, 107, 110, 111, 113, 124, 126, 129, 131, 135, 140, 152, 166, 169, 173, 182, 183, 189, 190, 195, 196, 209, 214, 218, 220, 227, 240, 241, 243, 255, 257, 267, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 296, 297, 299, 300, 301, 308, 310, 311, 322, 325, 326, 338, 340, 341, 345, 347, 348, 355, 363, 452
oppidum central, 267, 274
opprobe, 194
 opprobre, 4, 32, 49, 212, 451
or, 16, 58, 63, 64, 99, 107, 117, 123, 126, 140, 141, 145, 153, 173, 204, 205, 208, 310, 454
 oracles, 86
 orage, 96, 124, 130
 Orange, 66, 71, 112, 116, 130, 132, 234, 322, 335, 337
 orant, 97
 Orb, 66
 Orcet, 309
Orcetirix, 51
 ORCETIRIX, 51
Orcitirix, 51
 ORCHTIRIX, 51
Orcines, 105
 ordalie, 40
 ordre, 6, 15, 20, 23, 83, 94, 98, 119, 120, 125, 143, 162, 163, 168, 170, 178, 181, 182, 184, 199, 210, 213, 244, 249, 258, 261, 269, 281, 285, 305, 335, 450
 ordre de marche, 85
 ordre de mobilisation, 143, 177, 182, 210
ordre de prendre les armes et d'attaquer, 143
 ordre opératoire, 181
ordres, 37, 39, 151, 178, 184, 185, 209, 210, 214, 287
 ordres de mobilisation, 89
ordres de réquisitions, 263
 ordures, 293
org-, 51, 54
 organisation, 9, 12, 18, 19, 75, 145, 184, 187, 188, 191, 197, 203, 214, 271, 272, 277, 278, 284, 291, 306, 309, 325, 349, 359, 361, 450
 organisation à la romaine, 285
 organisation des armées gauloises, 188
 organisation des forces, 318, 319
 Organisation des Nations Unies, 42
 organisation fonctionnelle, 184, 185
 organisation légionnaire, 319
 organisation logistique, 302
organisation militaire, 188, 191, 318
 organisation politique, 273, 318
 organisation politique et territoriale, 316
 organisation territoriale, 75, 277, 361
 orge, 298
Orgetirix, 51
Orgetorix, 40, 51, 55, 94, 145, 176, 204, 211
Orgitorix, 51
Orgius, 51
Orgotus, 51
 Orient, 251
 Orient ancien, 88
 Orient romain, 41
oriflamme, 116
orle, 229
 Orléans, 118, 280, 294, 299, 331, 352, 357, 363
 orme, 46, 138, 238
 Orne, 46
 Orose, 69, 145, 251
OROSE, 65, 70, 112, 114, 148, 251, 333
 os humains, 87, 89, 104
 os longs, 247
Osi, 46
 osier, 228
 Osones, 46
 ossements, 23, 104, 105, 113, 159, 169, 246, 343
 ossements humains, 247
Osuna, 10, 240, 242, 361
 otage, 266
 otages, 26, 37, 38, 64, 118, 138, 146, 148, 153, 155, 156, 160, 162, 163, 164, 174, 213, 218, 356, 450
OULETTE, 138, 358
 ours, 114, 115, 128, 220
 outil de sapeur, 244
 outil individuel, 236
 outils, 28, 97, 107, 171, 179, 236, 244, 245, 290
 outrages, 23, 93, 131, 158
 outre-mer, 94
 outre-Rhin, 272
 ouverture des hostilités, 83
 ouvrages d'art, 323
 ouvrages de charpente, 243
 ouvrages de sièges, 243
 ouvrages défensifs, 243
 ovi-capridés, 58
 Oxybiens, 18
 pacification, 77, 246, 307, 345
pagi, 20, 117, 143, 144, 149, 185, 186, 187, 190, 267, 277, 278, 291, 325
pagus, 144, 186, 249, 263, 268, 278, 291
Pagus, 186
 paiement, 162, 174, 208, 310, 318
 Paiement, 450

paiement des services, 17
 paiements, 57
 Paimboeuf, 44
 paix, 4, 31, 43, 78, 84, 90, 114, 115, 117, 141, 145, 151, 162, 174, 204, 211, 212, 224, 304, 305, 306, 307, 313, 338, 347, 450
 pal, 87
PALADILHE, 157, 158, 159, 163, 167, 170, 173, 224, 358
 palissade, 103, 280, 281, 292
 palissades, 290, 322
 panégériste, 221
 panique, 213, 218, 250, 295
 panoplie, 36, 97, 128, 183, 188, 201, 202, 222, 223, 224, 228, 230, 231, 232, 242, 244
 panoplie du guerrier, 97
 panoplie militaire e, 231
panoplie militaire gauloise type, 223
 panoplie vestimentaire, 224
 panoplies, 110, 222, 223, 226, 244, 245, 318
 panoplies guerrières, 32
Pansa, 75
 pantalons, 224
 panthéon gaulois, 82, 120, 122
 panthéon guerrier gaulois, 312
 panthères, 124
 paquetage, 225
PARADOXOGRAPHE, 333
 paragnathides, 114, 129, 228
 paralyser les moyens de l'adversaire, 323
 paralyser les moyens de l'adversaire, 297
 paramètres de la manœuvre, 5, 13, 33, 37, 313, 316, 320
 parapets, 292
parents, 85, 136
 Paris, 225, 232
 Parisiens, 316
Parisii, 60, 152, 164, 177, 202, 216, 267, 287, 301, 349
 PARKER-PEARSON, 96
 Parthes, 260
 parti, 266
 parti au pouvoir, 209
 parti césarien en Gaule, 228
 particuliers gaulois, 311
 partis, 34, 38, 39, 41, 207, 258, 448
 partis opposés, 85
 partisans, 222
 parures guerrières, 188
 pas cadencé, 248
 pas de course, 248, 249, 250, 284
 passé mythologique, 44
 passerelle, 189
 passions, 92
 pastel, 227
 patriarcat agropastoral guerrier, 217

patriotisme, 74
 patriotisme de cité, 74, 75
 patriotisme gaulois, 74
 patronage, 54, 119
 patronyme, 51, 54
 patrouilles, 260, 275
 Paule, 268
 Pausanias, 169, 252
PAUSANIAS, 136, 333
 pauvre, 204
 pauvres, 224
Pays d'Anjou, 45
 Pays de Buch, 45, 60
Pays de Caux, 45
 Pays de la Loire, 104
Pays de Trèves, 53
 paysans, 173, 204, 356
 paysans ruinés, 41
 péages, 39
 péan, 92, 139
 peaux, 228, 292
peditatus equitatusque, 247
 peine capitale, 40, 150
 peine maximale et capitale, 213
 peines sévères, 214
 peinture de guerre, 227
pelle, 245
PELLETIER, 211, 358
 Péloponnèse, 155
 pendaison, 87, 122, 355
 pendus aux arbres, 71
 péninsule ibérique, 51, 319, 335, 361
 Péninsule Ibérique, 14
 Pennes Mirabeau, 276, 311
 Pennes-Mirabeau, 10, 341
 pensée militaire, 13, 267
 pénurie, 204, 300, 308
 percée, 95, 179, 270, 308
 perception, 77, 79, 88, 174, 183
 Perche, 15
PÉRE-NOGUES, 359
 perfide, 74
 perforation, 192, 244
 Pergame, 252
PÉRICHON, 141, 227, 238, 359
 Périgord, 46, 185
 Périgueux, 46, 337
 péril, 22, 40, 163, 180, 214
période, 56, 59, 68, 76, 79, 83, 95, 106, 110, 113, 125, 134, 135, 136, 137, 153, 168, 197, 207, 225, 252, 271, 298, 304, 329
 période de guerre, 62, 180, 223
 période de tension, 181
 période hallstattienne finale, 226
 périodes gauloise et gallo-romaine, 28

Pernet, 205
PERNET, 220, 222, 244, 245, 359
 PERNOT, 268
 PERRIN, 25, 150, 153, 197, 336, 350, 359
 Perse, 88, 150
 Persée, 196
 Perses, 157, 158, 169, 172
 personnel diplomatique, 31, 147
 personnel guerrier, 4, 32, 48, 54, 55, 176, 193, 451
 personnes, 45, 52, 53, 54, 59, 106, 122, 151, 153, 155, 160, 162, 165, 166, 195, 329
 personnes « *ad hoc* » ou « *es-compétences* », 84
 pertes, 39, 66, 92, 93, 112, 156, 157, 172, 173, 179, 187, 192, 206, 239, 242, 249, 254, 261, 288, 289, 304, 307, 309, 310, 314, 322, 323, 324
Pertes, 326
 pertes gauloises, 205
 Perthus, 15
 perturbations météorologiques, 56
 PESEZ, 291
 peste, 85
PÉTARD, 359
 Petit Chauvort, 241
 petit peuple, 27, 44
 Petit Saint-Bernard, 15
 petite guerre, 237, 258, 266, 282, 300, 323, 324, 325, 326
 petites guerres, 61, 160, 168, 187, 194, 217, 254, 258, 259, 260, 269, 273, 274, 275, 281, 287, 294, 296, 299, 302, 317
 Pétrocores, 46, 116
Petrocorii, 46
Petru-corii, 184
Pétru-corii, 185
 peuplade alpine, 185
 peuple, 24, 40, 44, 45, 47, 50, 53, 58, 59, 60, 63, 70, 74, 83, 121, 132, 143, 148, 152, 179, 185, 186, 190, 193, 202, 203, 208, 211, 221, 238, 249, 252, 262, 264, 273, 276, 297, 306, 316, 317, 323, 349, 451
 peuple germain, 258
 peuplement, 60, 72, 349
 peuples, 12, 14, 15, 19, 20, 24, 26, 34, 37, 39, 43, 44, 45, 46, 52, 53, 55, 58, 60, 63, 64, 65, 67, 72, 75, 83, 114, 116, 119, 128, 130, 132, 133, 140, 143, 144, 145, 147, 150, 151, 152, 154, 158, 160, 161, 164, 165, 172, 176, 177, 179, 182, 185, 195, 196, 208, 215, 216, 224, 263, 265, 266, 272, 283, 289, 300, 305, 307, 309, 310, 311, 312, 313, 316, 317, 318, 336, 343, 345, 348, 359, 361, 448
 peuples alpins, 244, 274, 316
 peuples barbares, 261
 peuples celtiques, 35, 58, 68, 259
 peuples celtiques et germaniques, 259
 peuples côtiers de l'Ouest et du Nord-Ouest, 274
 peuples de l'Océan, 314, 316
 peuples de l'Ouest, 306
 peuples de l'Armorique, 306
 peuples de l'Est, 78
 peuples de l'Océan, 73, 283
 peuples de l'Ouest, 74, 291, 301
 peuples du Centre-ouest, 78
 peuples gaulois, 15, 20, 37, 39, 58, 65, 69, 72, 186, 261, 270, 285, 288, 298
 peuples gaulois d'Italie du Nord, 186
 peuples gaulois du midi, 65
 peuples germaniques, 37
 peuples migrants, 59
 peuples non méditerranéens, 82
 peuples pyrénéens, 77
 peuples transalpins, 68
 peur, 58, 74, 94, 114, 119, 137, 158, 214, 216, 217, 218, 348
 Peyre, 6, 152, 183, 186, 206
PEYRE, 153, 182, 186, 279, 349, 359
 Pézenas, 66
 Pforzheim, 14
 phalange, 19, 33, 35, 186, 230, 248, 249, 299, 318, 454
 phalange « hoplitique » qui, 318
 phalange « macédonienne », 318
 phalange « oblique », 318
 phalange à la grecque, 186
 phalanges grecques, 312
 phalères, 212
 phases de préparation, 181
phénomènes astronomiques et climatiques, 96
 phénomènes atmosphériques, 96
 phénomènes météorologiques, 124
 phénomènes naturels, 56
 Philippe II, 318
 Philippides macédoniens, 261
 philologue, 221
 philosophes, 21, 88, 245, 339
 photographie aérienne, 281
PICARD, 255, 335, 359
 Picardie, 16, 87, 331, 339
 Pictaves, 45
Pictavi, 45
 picton, 49, 226, 288, 299
 Picton, 39
 Pictons, 39, 45, 116, 164, 172, 283, 306
 pièces détachées, 252, 253
 pied, 297
 pied à terre, 259
 pièges, 159, 192

Piémont italien, 53
 piémont vosgien, 52
 pierre, 241
 pierre à lancer, 261
 pierres, 226, 243, 261, 289
 pierres à aiguiser, 232
 pierres à lancer, 36, 241, 290, 452
 pierres à lancer à la main, 452
 pierres lancées à la main, 241
 piéton, 235
 piétons, 206, 225
 Piganiol, 9, 337, 343
PIGANIOL, 319, 335, 359
pik-to, 45
pila, 237
pila muralia, 281
 pillage, 61, 94, 117, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 250, 298, 310, 312, 326
Pillage, 167, 450
 pillages, 23, 43, 167, 169, 171, 173
 pillards, 21, 159
 pillé, 290
pillier, 58, 62, 160, 168, 173, 174
pilum, 223, 230, 231, 239
PININGRE, 240, 359
PION, 137, 359
 PIPONNIER, 291
 pique suisse, 238
 piques, 36, 223, 237, 238, 300
 piques médiévales ou modernes, 237
 piquet pour le cheval, 238
 piquets, 292
 piquiers, 237
 pirates, 17
 pistes, 30, 189
 pivot de manœuvre, 196
place, 196, 321
 place assiégée, 296
 place d'arme, 284
place du chef au combat, 200
 place forte, 181, 191, 267, 288, 327
places, 43, 52, 69, 182, 203, 261, 278, 283, 288, 324, 325, 448
 places de marché, 282
 places fortes, 43, 69, 182, 261, 448
 places-fortes, 52
 plagias, 221
 plaine, 261
 plaines, 15, 37, 69, 70, 152, 189, 275, 336
 plaines de la Saône, 70
 plaintes, 152, 159, 300
plan d'urbanisme, 278
 plan d'opérations, 270, 302
 plan en damier, 191
 plan stratégique, 266

planche, 228
plancher, 292
PLANCK, 129, 130, 359
 plans préétablis, 274
 plante, 264
 plante du pied, 257
 plaques de métal, 228
plastron, 226
 plateau d'Albion, 125
 plateau lorrain, 52
 plateau suisse, 58, 60
 plateforme, 252
 PLATON, 21, 333
plèbe, 202
plebs, 197
 PLEINER, 361
 Pline, 129, 161, 173, 182, 330
 PLINE, 44, 46, 65, 68, 86, 112, 162, 240, 333
PLINE L'ANCIEN, 86, 240, 333
 pliure du fourreau, 233
 plomb, 241
 pluie, 96, 159, 225, 289, 292
 Plutarque, 23, 48, 84, 85, 92, 100, 102, 118, 137, 173, 211, 221, 226, 228, 252, 254, 309, 330
PLUTARQUE, 46, 63, 65, 71, 86, 89, 117, 136, 137, 145, 206, 211, 229, 260, 282, 310, 311, 333, 334
 Pô, 63, 68, 84
 poches d'insécurité, 43
 poètes, 21
poids démographique de la Gaule, 291
 poignard, 87, 129, 233, 242, 452
 poignard laténien à *poignée anthropoïde*, 242
poignée, 233
 point à atteindre, 315
 point d'appui, 325
 point de passage obligé terrestre, 27
 point de résistance, 299
point du jour, 190
 pointe à douille, 240
 pointe de catapulte, 290
 pointer à la lance, 256
 pointes de flèches, 107, 240, 241, 290, 346
 points d'appui, 66, 273, 283
 points de passage obligés, 190
 points stratégiques, 275
 points suspects, 190
 poison, 240
 poisson, 295
 Poitiers, 39, 118, 285, 288
 Poitou, 45, 118
 Poitou-Charente, 14
poix, 241, 243
poix bouillante, 243

poix enflammées, 243
 polémique, 86, 282, 311
 police scientifique, 247
 poliorcétique, 243, 270, 293
 poliorcétique romaine, 280
 politique, 12, 18, 25, 26, 49, 50, 66, 67, 72, 78, 88, 92, 102, 121, 145, 146, 147, 150, 152, 162, 164, 169, 180, 182, 184, 197, 198, 208, 221, 246, 265, 267, 304, 306, 317, 349, 357
 politique d'assimilation, 318
politique du vide, 274
 politique étrangère, 317
 politique générale de défense, 324
 politique impériale, 93
 politique romaine, 220
 POLLARD, 10, 348
 Pollux, 131
 Polybe, 34, 39, 58, 61, 63, 117, 167, 172, 204, 210, 221, 222, 230, 234, 251, 330
 POLYBE, 22, 46, 56, 58, 63, 100, 136, 139, 143, 196, 205, 211, 226, 230, 234, 254, 274, 287, 298, 334
 poly-compétence des hommes, 181
 Polyen, 84
POLYEN, 334
 polygraphes, 221
 Pommier gris, 170, 361
 Pommiers, 277, 296
 Pompée, 68, 139, 206, 333
 Pompéiens, 157
POMPONIIUS MELA, 45, 46, 136, 334
Pomptinus, 199, 292
 poncifs, 22, 24, 191, 197, 217
 ponctions démographiques, 307
 poney, 52, 251
 Pons, 105
PONS, 319, 340
 pont, 14, 27, 102, 108, 109, 167, 178, 189, 285, 286, 299, 343
 pontonnier, 285
 ponts, 27, 273, 274, 285, 286, 323, 361
 POPLIN, 247
POPOVIC', 352
 population, 56, 57, 62, 67, 87, 108, 143, 155, 156, 160, 180, 194, 273, 276, 279, 309, 310
 population civile, 213, 214
 population rurale, 67
 populations ardennaises, 274
 populations civiles, 23, 51, 274
 populations gauloises, 67, 120, 172, 193
 populations non combattantes, 306
 porcherie, 81
 port, 27, 94, 234
 Port, 91, 108, 109, 111, 169, 227, 318, 358
 port de l'épée, 233
 port des armes, 221, 245

portage, 262
 porte, 323
 porte-bouclier, 230
 portée des armes de jet, 271
 portée maximale, 240
 portes, 88, 151, 152, 189, 262, 278, 282, 289, 290, 452
 portes-paroles, 74
 porteurs de boucliers, 262
 porteurs de boucliers et de lances, 204
 porteurs de lances, 262
 portiques, 102, 134
 portraits de militaires, 54
Portus Itius, 94
Poseidonios, 23, 43, 55, 56, 57, 69, 79, 121, 139, 140, 144, 162, 211, 221, 223, 233, 332, 339
 POSEIDONIOS, 22, 334
 position, 281
 position « en colonne », 189
 position « en ligne », 189, 249
 position ferme, 256
 position serrée, 249
 position statique et défensive, 232
positions, 238, 271, 305, 307, 326
 positions des forces, 308
 positions naturelles, 273
 possibilités locales, 293
 possibilités matérielles, 300
post mortem., 87
 poste, 321
 poste romain, 286
postes, 297
postes de garde, 296
postes le long d'un fleuve, 286
 postes romains, 297
POSTGATE, 77, 359
 poteaux, 89, 109
 poteaux horizontaux, 278
 poteaux verticaux, 278
 potentiel de l'assaillant, 287
 potentiel en réserve, 195
 potentiel guerrier, 307
potentiel militaire des Gaulois, 307
poternes, 107, 269, 278
 poursuite, 94, 140, 153, 157, 159, 237, 238, 250, 256, 258, 286, 300, 306
 poursuites, 258
 poursuivants, 200
 poussée, 299
 pouvoir, 12, 22, 25, 39, 40, 56, 57, 66, 68, 113, 116, 129, 140, 143, 144, 146, 148, 151, 152, 155, 184, 185, 186, 197, 204, 207, 209, 252, 278, 299, 305
 pouvoir aristocratique, 99, 277
 pouvoir du chef, 218
 pouvoir militaire, 52

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

pouvoir politique, 63, 141, 201, 327
 pouvoir social, 197
 pouvoirs, 43, 83, 134, 145, 278
 pouvoirs civil et religieux, 184
POUX, 60, 232, 336, 345, 349
 Pradyota le Féroce, 51
praeda, 167
praedor, 168
 prairies, 275
PRAT, 201, 359
 praticiens, 313
 pratiques, 9, 101, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 112, 172, 173, 182, 247, 335, 336, 338, 339, 349
 pratiques divinatoires, 97
pratiques religieuses, 80, 82, 91
 pratiques rituelles *post-mortem*, 247
 pratiques sacrificielles, 91
 pré carré, 267
 prédateurs, 59, 72
 prédominance, 56
 préfet de la cavalerie romaine, 256
 préfets de cavalerie, 200
 préhistoire, 66, 357
 préhistoriens, 9
 prélèvements, 310
 premier âge du Fer, 233, 319
 Première Guerre mondiale, 281
 Première Guerre Mondiale, 237, 242, 245
 première guerre punique, 206
 première ligne, 136, 200, 205, 226, 248, 249
 premiers rangs, 248
 préparatifs, 285, 296
 Préparation, 261
 prérogatives, 89
 pré-romaine, 9
 prés, 81, 258
 présage, 85, 96
 présages, 90, 96
 préséance, 262
 préservation de la liberté, 55
 presqu'île bretonne, 283
 pression démographique, 58, 59, 448
 pression des circonstances, 274
 pressions, 40, 137, 218
 prestige, 54, 59, 176, 197, 198, 199, 284, 451
prêtres, 244
 prêtresses, 211
 prévisions du chef, 296
PREYNAT, 344
 prières, 31, 119
PRIEUR, 128, 130, 131, 132, 133, 359
 primauté du politique sur le militaire, 201
 prince, 47, 51, 54, 141, 145
princeps, 92

princes, 12, 25, 193, 203, 246, 291, 346
 princes hellénistiques, 209, 288
 principe « activité-vitesse », 309
 principe de l'organisation divisionnaire, 301
principes, 5, 13, 33, 202, 271, 287, 297, 303, 310, 313, 314, 315, 316, 320, 327, 452
principes « secondaires », 314
 principes de la guerre, 5, 13, 33, 37, 271, 313, 320
principes Galliae, 76
 printemps, 82, 250, 270, 307, 314
 prise de la ville, 96
 prise de vive force, 196
 prise du crâne, 101, 138, 449
 prises de contact, 258
 prisonnier, 48, 51, 66, 156, 160, 161, 163
 prisonniers, 43, 51, 62, 86, 88, 91, 93, 97, 99, 111, 154, 155, 156, 159, 161, 162, 163, 164, 165, 170, 173, 174, 200, 212, 294, 309, 450
 prisonniers de guerre, 62, 98
 privations, 178, 311
Pro Naevio, 161
 problématique de la guerre, 28
 problème, 5, 42, 48, 54, 55, 79, 129, 146, 147, 151, 152, 154, 156, 181, 188, 193, 242, 285, 291, 297, 449, 452
 problèmes, 4, 5, 8, 10, 11, 13, 15, 19, 27, 31, 55, 82, 92, 108, 171, 176, 178, 179, 189, 192, 203, 221, 309, 319, 336, 343, 450, 452
 problèmes chronologiques, 188
 problèmes de la guerre, 8, 24, 28, 29, 30
 problèmes logistiques, 287
 problèmes matériels liés à la vie de camp, 204
 problèmes militaires, 221
problèmes tactiques, 283
 problèmes techniques, 176
 processions, 83, 92
 processus d'assemblée, 31
 processus de prise de décision, 85
 Proche-Orient, 357, 364
Procillus, 162
 proconsul, 74, 75, 93, 97, 120, 121, 162, 249, 251, 265, 275, 281, 283, 292, 296, 306, 308, 309, 310
 prodiges, 96, 138
 production, 246
 production monétaire, 263
 produits et denrées, 62
 produits incendiaires, 243
 produits manufacturés du mon méditerranéen, 193
 professionnels, 20, 149, 163, 203, 215, 242, 451
 professionnels de la guerre, 32, 42
 profit, 26, 29, 45, 50, 62, 64, 90, 105, 112, 148, 151, 152, 162, 172, 192, 201, 207, 232, 273, 283, 298, 307, 311, 312

profiteurs, 311
 profondeur, 242
 progéniture, 211
 progrès, 264
 progrès matériel, 246
 progrès technologiques et techniques, 271
 proie, 167, 169, 224, 238, 242
 projectile, 239, 240, 241
 projectile incendiaire, 239
 projectiles, 167, 228, 241, 242, 243, 287, 289, 344, 352, 452
 projectiles d'écrasement, 452
 projectiles d'écrasement, 243
 projectiles d'écrasement et incendiaires, 293
 projectiles incendiaires, 241, 243
 promesses, 64, 75, 99, 164
 promontoire rocheux, 274
 propagande politique, 23
 projections magnétiques, 279
 prophétesses, 84, 211
 prophéties, 85, 86
 prophéties guerrières, 85
 propriété terrienne, 53
propulseur, 223
 pro-romain, 48, 288
 proscrits, 207
 PROSDOCIMI, 24, 359
 prospections, 28
 protecteur, 75, 122, 125
 protecteurs, 75, 124, 198
 protection, 43, 52, 59, 108, 114, 119, 121, 126, 128, 130, 131, 152, 154, 159, 180, 224, 226, 227, 230, 234, 242, 249, 250, 258, 262, 275, 281, 292, 298, 324, 449, 451
 protection de corps, 242
 protection de flanc (CHALIAND, 2005, p. 44-45)., 250
protection de la tête, 227, 451
 protection du corps, 224, 226
 protection rapprochée, 258, 262
 protections, 121, 226, 271, 451
protections pectorales, 226, 451
protège-bras, 226
 protocole, 262
 protohistoire, 9, 28, 362
 protohistorique, 52, 104, 278, 329, 342
 prototype, 239, 255
 Provence, 71, 111, 118, 134, 336, 337, 338, 347, 348, 354
 Proverbio, 233
 Province, 270
 provinces gauloises, 306
Provincia, 69, 76, 257
 provincial romain, 255
 provocation, 31, 136
 PROVOST, 10, 108, 345, 357

453

Prusse, 72
 Prussiens, 209
 PSEUDO CÉSAR, 157
PSEUDO-CÉSAR, 334
PSEUDO-DIOSCORIDE, 240, 334
 psychisme, 23, 90
 psychologie, 215
 psychologie du combattant, 4, 32, 215, 451
PTOLEMEE, 45, 46, 334
 Ptolémée II Philadelphe, 42
 Ptolémée *Kéraunos*, 139
puanteur, 158
 publicains romains, 65
 publications, 28, 104, 106, 194, 220, 342
 publications d'érudits locaux, 28
puissance, 8, 17, 18, 20, 26, 43, 75, 82, 88, 123, 130, 133, 134, 160, 176, 197, 215, 218, 231, 236, 253, 291, 292, 316, 356, 448, 450
puissance de « choc », 316
 puissance de marche, 266
 puissance de tir, 292
 puissance militaire, 55, 65, 82, 201, 249, 267, 273
 puissance militaire de Carthage, 205
 puissance militaire romaine, 55, 82
 puissance romaine, 72
 puissance statique, 268, 292
 puissances divines, 80
 puissances invisibles, 82
 puissant, 249
 puissants, 45, 57, 64, 176, 193, 204, 207, 215, 288, 305, 315
 puissants personnages, 149, 450
 puits, 104, 106, 107, 129, 169, 207, 227, 363
 Puits, 105
 punis, 213
 purification, 82, 91
purusamedha, 126
 putréfaction, 158, 169
 Puy de Corrent, 106, 276, 277
 Puy-de-Dôme, 105, 106, 113, 132, 153, 340
 Puyricard, 225
 pyramide hiérarchique, 209
 Pyrénées, 13, 14, 15, 16, 24, 43, 68, 69, 105, 273, 318, 319, 326, 349
Q. Cicero, 236, 243, 288, 289
Q. F. Maximus, 225, 251
Q. Fabius Maximus Aemilianus, 65, 112, 148
Q. Opimius Postumius, 18
Q. Servilius Caepio, 71, 126
Q. Titurinus, 286
qualité du sol, 58
qualités, 9, 21, 22, 45, 121, 122, 127, 129, 150, 199, 211, 215, 266, 449, 451
qualités d'esprit, 199, 266

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

qualités d'esprit, 199, 451
 qualités d'expertise, 266
 qualités guerrières, 96, 121, 122
 qualités héroïques, 45, 51
 qualités humaines, 22
 qualités manœuvrières, 318
 qualités militaires, 42, 95
qualités morales, 199, 451
qualités physiques, 45
 quartier général, 26, 288
 quartiers d'hiver, 270
 quartiers d'hive, 306
 quartiers d'hiver, 80, 206, 306
 quartiers spécialisés
 Artisans, 185, 278
 quasi-professionnels, 20
 Quercy, 41, 44
 Quercy, 140
 querelle, 55, 84
 querelles, 39, 306
 querelles de voisinage, 60
 querelles entre cités, 38
 querelles gauloises internes, 77
 querelleurs, 197
 question agraire, 61
questions internationales, 142
 questions militaires, 24, 29, 30, 187
 quête de terres, 38, 59, 70
 quinaire romain, 66
 quincaillerie, 53, 104, 106, 107, 112, 171, 173, 257, 310, 338
QUINTILIEN, 71, 334
Quintus, 38, 75, 149, 157
Quintus Fabius Maximus Aemilianus, 38
Quintus Tullius Cicero, 306
radeaux, 285, 286
 RAE, 362
rage, 216
 raid, 77, 206
 raid profond, 89
 raids, 43, 258, 275
 raisons psychologiques de la violence guerrière, 78
 RALSTON, 20, 23, 64, 189, 339, 340, 360
 ramassages, 28, 167
 Rambaud, 9, 120, 341
 RAMBAUD, 23, 120, 122, 125, 135, 360
 rames, 285
 rampe d'assaut, 289
 rançon, 99, 154, 156, 158, 162, 163, 164
 rangs arrières, 248
 rangs avant, 248
 rangs de derrière, 249
 rangs de profondeur, 249
 rapidité, 275
 Rapin, 136, 191, 212, 222, 223, 231
 RAPIN, 17, 29, 83, 105, 112, 134, 136, 191, 194, 197, 198, 201, 212, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 229, 231, 235, 236, 238, 250, 335, 338, 339, 360, 453
rapines, 38
 rapport cavalier/fantassin, 254
 rapport de forces, 212, 268
 rapport des forces, 190
 rapports, 209
 rapports conflictuels, 12, 38, 69, 448
 rase campagne, 235, 240, 241, 242, 279
 rassemblement, 89, 144, 182, 183, 202, 224, 227, 279, 299
 rassemblements, 83, 89, 107, 125, 181, 182, 191, 279, 450
 rations, 298, 301
Raura, 60
Rauraci, 60
 Rauraques, 70, 108, 144, 177, 264, 277, 352
Raurici, 60
 ravitaillement, 164, 196, 266, 281, 282, 287, 296, 297, 300, 319, 326
 ravitaillements, 57, 286, 287, 301, 325
 ravitailler, 301
 rayon d'action, 298, 314
 rayon d'action, 238, 253, 301
 rayon de sûreté, 324
 rayon offensif, 231
raz-de-marée, 56
 raz-de-marées, 56
 razzia, 55, 56, 58, 61, 62, 66, 77
Razzia, 326
razzias, 62, 168, 258
 RDRA, 10
realia, 10, 12, 13, 21, 27, 28, 86, 102, 103, 110, 118, 135, 141, 226, 250, 252, 253, 255, 263, 448
 rebelle, 306
 rebelles gaulois, 76
 rébellion, 68, 96
 rébellions, 76
 récalcitrants, 218
 rechanges, 297, 326
 recherche de la puissance, 64, 188, 193
 recherches archéologiques, 31, 56, 113
 reclassement, 42
 récoltes, 56, 81, 323, 326
 récompense, 54, 88, 140, 141, 162, 212
 récompenses, 32, 42, 54, 212
 Récompenses, 4, 451
 reconnaissance, 6, 54, 118, 131, 133, 153, 158, 189, 216, 261, 321, 322
Reconnaissance, 326, 342
 reconnaissance des itinéraires, 296

reconnaissance* du terrain et des mouvements de l'ennemi, 257
reconnaissances, 95, 260, 294
reconnaître, 23, 34, 60, 91, 92, 109, 116, 133, 137, 145, 154, 155, 157, 158, 182, 184, 188, 189, 258
reconnaître la direction, 257
reconquête justinienne, 307
reconstitution, 252
recours aux armes, 56
recrues, 213, 218, 249, 258
recrutement, 41, 196, 206, 213
rectifications de frontières, 305
recueil, 21, 36, 77, 84, 145, 194, 202, 296, 321, 450
Recueil, 326, 330, 333, 341, 346, 359
recueil de troupes gauloises, 77
recueillis, 296
reda, 47, 297, 319
redae, 299
Reddé, 6, 7, 8, 28, 30, 113, 347, 360, 362
REDDE, 28, 30, 77, 113, 117, 159, 166, 177, 220, 222, 233, 237, 279, 282, 319, 360
REDDE', 10, 173, 192, 214
reddition, 100, 145, 148, 151, 155, 160, 218
redistribution de terres, 311
Redon, 47
Redones, 47, 262
ré-équipés, 296
réfection, 279
réflexe patriotique gaulois, 74
réflexion statégique, 265
refuges, 77, 268, 274
réfugiés, 17
régiment, 157, 185
régimes oligarchiques, 208
REGINELLI, 229, 360
régions africaines, 274
régions fortement enclavées, 189
régions isolées, 41
registre matricule, 194
règle des trois unités, 272
règlements d'emploi de la cavalerie et de la reconnaissance blindée, 257
règlements de compte, 39
regroupés, 296
REINACH, 52, 141, 240, 360, 361
reines bretonnes, 211
REINHARD, 229
réintégration, 183
relais, 294
relations diplomatiques, 25
relations que la guerre a entretenu avec l'économie, 263
relève, 21, 44, 54, 100, 102, 108, 129, 141, 176, 276, 317

455

relief découpé, 316
reliefs de Pergame, 252
reliefs montagneux, 274
reliefs sculptés, 210
religieux, 13, 29, 78, 79, 89, 117, 118, 121, 138, 141, 142, 156, 162, 174, 183, 197, 211, 244, 247, 264, 355, 449, 450
religion, 4, 10, 16, 52, 71, 78, 79, 83, 88, 95, 101, 107, 110, 115, 119, 120, 143, 154, 163, 211, 215, 339, 343, 347, 349, 350, 353, 354, 355, 357, 359, 363, 449
religion celtique, 80
religion des armées gauloises, 99
religion gauloise, 79, 80, 82, 92, 93, 97, 339
religiones, 94, 95
religions, 80, 92, 119, 339, 360, 361, 363
religions celtiques, 80
religions gauloises, 80
rème, 289, 296, 300, 325
Rème, 199, 200, 292
Remerciements, 448
Rèmes, 37, 39, 49, 83, 114, 129, 146, 152, 166, 195, 201, 287, 288, 292, 341
remonte, 17, 27, 58, 95, 134, 157, 174, 201, 254
rempart, 72, 96, 100, 108, 140, 147, 191, 232, 242, 243, 261, 262, 269, 277, 278, 279, 289, 290, 292, 293, 452
rempart de circonstance, 299
rempart de fortune, 282
rempart de terre, 281
rempart gaulois, 268
remparts, 70, 141, 274, 277, 279, 289, 296, 340, 359
remparts gaulois, 70
remparts naturels, 274
RÉMY, 59, 361
Renaissance, 86, 88
rencontre officielle, 55
rencontres frontales, 267
renforcement, 76, 176, 317
renfort, 249
renforts, 95, 172, 275, 283, 288, 292, 296
renne, 114
Rennes, 47, 331, 355, 359
RENOU, 51, 54, 85, 86, 102, 112, 114, 118, 119, 125, 130, 138, 139, 140, 361
renseigné sur les intentions de l'ennemi, 275
renseignement, 36, 182, 194, 257, 288, 293, 294, 295, 315, 326, 452
Renseignement, 5, 240, 293, 315, 452
renseignement d'ordre tactique ou technique, 326
renseignement de contact, 294, 295
renseignement stratégique, 182, 194, 294
renseignements, 24, 38, 146, 162, 171, 268, 293

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

renseignements stratégiques, 38
réorganisation militaire, 25
repaire, 37, 182
réparation, 262
répartition de l'espace, 190
repli, 36, 138, 205, 232, 243, 249, 282, 285, 287
replié, 285
représailles, 89, 144, 150, 157, 163, 164
représentations divines gallo-romaines, 79
représentations figurées, 244
répression, 306
répression-persuasion, 66
République, 266
République romaine, 197, 203, 209, 225, 228
réputation belliqueuse, 21
réquisition, 89
réquisitionnés, 203
réquisitions, 246
rescapés, 63, 155, 163, 190, 202, 315, 326
réseau de voirie, 298
réseau défensif, 272
réseau routier gaulois, 189, 285
réseaux centuriés, 76
réseaux de renseignement, 293
réserves, 71, 92, 121, 172, 268, 270, 316
résidence aristocratique, 71, 104, 290, 339
résidences aristocratiques, 115, 203
résidences fortifiées de l'aristocratie, 268
résistance, 15, 51, 68, 77, 92, 94, 96, 99, 121, 135, 200, 260, 267, 271, 273, 274, 279, 281, 283, 286, 292, 306, 307, 337, 343, 351, 364
résistance à Rome, 274
résistance régulière, 273
résistances gauloises régionales, 306
résistances sporadiques, 272
résistants français, 223
responsabilités civiles et militaires, 197
responsables politiques, 187
resserrement de vallée, 27
ressources, 43, 60, 64, 73, 74, 99, 170, 176, 254, 283, 299, 300, 301, 308, 448
ressources locales, 286
ressources minérales et minières, 70
ressources vivrières, 57
restes culinaires, 95
restes humains, 98, 102, 105, 169
restes osseux, 87, 95, 104, 107, 108, 141, 192, 232
restes osseux chevalins, 95
rétablir l'intégrité d'un dispositif, 322
retard, 180, 214
retraite, 285, 287, 296
retraite des Dix Mille, 157
retranchements, 152, 159, 167, 192, 235, 241

retranchements de campagne, 243
retranchements romains, 243
réunions, 146, 181, 182, 278
réutilisation, 231
revendications, 67
révolte, 42, 50, 67, 92, 96, 153, 154, 181, 220, 246, 301
révolte de la Gaule, 42
révolte gauloise, 76
révoltes, 18, 66, 67
révoltés, 62, 64, 75, 165, 166
révoltes armées, 68, 76
révoltes de +21 et de +68, 77
révoltes gauloises, 67
Révolution française de 1789, 56
révolution intérieure, 39
révolution militaire, 19, 188
révolution tactique, 223, 235
revue de mode, 225
revues militaires, 204
rex, 83, 184
REX ADIETUANUS, 100
Rhénanie, 256
Rhin, 8, 13, 14, 17, 18, 37, 39, 41, 56, 60, 70, 71, 76, 168, 171, 177, 180, 192, 244, 253, 279, 285, 286, 297, 319, 320, 360, 364
Rhin moyen, 244, 252
Rhin supérieur, 39
Rhône, 14, 15, 24, 38, 45, 47, 63, 66, 71, 112, 176, 244, 285, 286, 296, 298, 299, 302, 337, 341, 347, 349, 350, 354, 357
Rhur, 60
Ribemont, 58, 87, 91, 98, 102, 104, 111, 154, 202, 222, 318, 339, 345, 355
Ribemont Sur Ancre, 170
Ribemont-sur-Ancre, 11, 58, 87, 91, 98, 102, 104, 111, 134, 154, 202, 222, 232, 237, 247, 252, 318, 339, 345, 355
Ribemont-Sur-Ancre, 62
Richardot, 197, 307
RICHARDOT, 197, 265, 266, 267, 283, 299, 301, 304, 307, 309, 313, 361
riche, 198, 249
riches, 207
richesse, 114, 136, 148, 150, 176, 193, 198, 251, 451
richesses, 8, 31, 59, 62, 63, 66, 81, 102, 153, 172, 197, 246
rideau de feu, 243
rideau protecteur, 325
ridelles, 252
Riedones, 47, 141
rigana, 128
Rigane, 128
rigani, 128
Rigantona, 128

rigueurs, 67, 114
 rigueurs climatiques, 179
 riposter, 287
 risque, 315
 risques mesurés, 267
 rite archaïque, 100
 rite religieux, 98
 rites, 80, 82, 90, 92, 101, 102, 105, 109, 110, 113, 119, 122, 130, 136, 156, 339, 345, 355, 449
 rites de consécration, 97
 rites de la victoire, 101, 102, 110, 156, 449
 rites guerriers, 97
 rituels, 4, 31, 52, 71, 80, 83, 87, 92, 105, 128, 129, 133, 339, 449
rituels guerriers, 80, 87
 rivages, 14, 43
 rivages méditerranéens, 69, 205
 rivalités, 284
 rivet, 229
RIVET, 230, 361
 rivière, 261, 281, 282
 rivières, 109, 189, 274
 –rix, 47
 rixe, 55
 riz, 298
 Robache, 64, 344
 roi, 17, 25, 37, 47, 48, 50, 51, 52, 66, 97, 98, 100, 112, 117, 125, 139, 144, 146, 147, 148, 149, 162, 163, 168, 170, 184, 198, 199, 201, 204, 209, 212, 216, 225, 238, 251, 275, 299, 305
 roi de France, 204
 rois, 25, 34, 74, 90, 142, 143, 149, 291, 450
Rois, 44, 47, 126, 334
 romain, 8, 15, 23, 25, 48, 51, 62, 65, 71, 93, 94, 99, 104, 105, 106, 111, 117, 119, 120, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 129, 131, 132, 134, 139, 147, 152, 161, 162, 163, 164, 167, 168, 172, 227, 236, 260, 296, 342, 343, 347, 349, 351, 361
 Romain, 205
 Romain civilisé, 24
 romaine, 8, 9, 10, 17, 18, 26, 92, 100, 101, 102, 105, 107, 114, 119, 121, 123, 124, 128, 129, 130, 131, 133, 134, 135, 139, 147, 150, 152, 156, 160, 161, 164, 173, 179, 206, 248, 271, 299, 333, 334, 339, 342, 343, 344, 347, 349, 350, 351, 352, 354, 355, 357, 358, 359, 360, 362, 363, 364
 romains, 17, 21, 26, 28, 40, 42, 48, 82, 92, 93, 96, 117, 120, 122, 128, 130, 136, 137, 149, 154, 158, 160, 161, 162, 166, 169, 173, 177, 190, 193, 229, 242, 281, 289, 293, 309, 338, 342, 343, 352, 360, 362
 Romains, 5, 19, 20, 22, 29, 37, 39, 46, 63, 66, 69, 72, 74, 75, 80, 82, 85, 88, 91, 96, 97, 99, 102, 113, 117, 121, 124, 139, 140, 141, 148, 151, 152, 154, 157, 160, 162, 164, 165, 166, 168, 171, 172, 199, 201, 205, 216, 217, 230, 232, 240, 243, 246, 247, 249, 261, 265, 267, 270, 273, 274, 279, 280, 283, 284, 285, 287, 288, 295, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 306, 311, 318, 319, 343, 453
romanisation, 1, 3, 24, 76, 77, 349, 353, 362
 Rome, 9, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 22, 25, 26, 31, 33, 34, 38, 39, 40, 41, 47, 48, 62, 65, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 82, 83, 84, 86, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 97, 99, 100, 101, 102, 112, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 126, 131, 132, 134, 139, 140, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 150, 152, 153, 154, 161, 163, 165, 166, 187, 201, 205, 207, 212, 215, 218, 221, 239, 241, 244, 245, 246, 250, 265, 266, 268, 269, 271, 272, 283, 289, 294, 303, 305, 306, 307, 310, 311, 312, 317, 318, 319, 326, 327, 330, 337, 338, 342, 351, 352, 355, 449, 456
 Rome casquée, 66
 Rome républicaine, 73, 115
 rompre, 256
 Roncevaux, 15
 rondache, 229
 Roquepertuse, 226, 227
 roseau, 240
Rosmerta, 123
Roucillos, 217
Roud, 54
Roudillius, 54
Roudillus, 54
Roudius, 54
 roue, 124, 131, 355
 rouelles, 107, 128, 183
 roues, 252, 297
Rouffignac-Saint-Cernin-de-Reilhac, 105
 ROUILLARD, 10, 361
 rouleau compresseur, 249
 Roussillon, 319
 routes, 14, 43, 52, 59, 179, 285, 299
 routes commerciales, 43
 ROUX, 29
 Royans, 125
 royaume, 17, 77, 88
royauté, 39, 307
 royauté celtique, 201
 royautés, 208
RUD, 170, 361
 Rudra, 54, 125
 Rudra « le rouge », 54
 rues, 191, 278
 ruines matérielles, 452

Ruines matérielles, 310

ruisseaux, 189
rupture des relations diplomatiques, 55
ruse, 147, 149, 217, 269, 270, 271, 293, 295, 451
ruse de guerre, 265
Ruses de guerre, 96
Ruspina, 157
Rüsselsheim, 115
Russes, 167, 313
Russie, 72, 350
rutènes, 207
Rutènes, 38, 306
RYBOVÁ, 10, 345
Rychner, 233
rythme sacré, 80, 449
S, 124
S. Galba, 289
s'emparer d'un point, 36, 323
s'emparer d'un point ou d'une zone, 323
Sa[g]ii, 46, 263
Sabinus, 40, 143, 144, 149, 207, 248, 254, 260, 267, 288, 289, 295, 301, 314, 316
Sabis, 137, 187, 248, 249, 260, 284, 287, 322, 324
sabot, 255
sabre de dragon, 235
sabre droit de cavalerie, 228
sac de Delphes, 318
sac de Rome, 174
sac en toile ou en cuir, 171
saccage, 300
sacrificateur, 247
sacrificateurs, 244
sacrifice cathartique, 85
sacrifice d'action de grâce, 97
sacrifice de soi, 100
sacrifice de substitution, 100
sacrifice divinatoire, 86
sacrifice humain, 87, 89, 97, 98
sacrifice suprême, 204
sacrifice suprême de sa vie, 136
sacrifices, 31, 84, 86, 87, 88, 89, 91, 92, 99, 103, 110, 115, 119, 122, 124, 126, 131, 134, 140, 141, 174, 182, 244, 342, 357, 449
sacrifices de purification et de rédemption, 97
sacrifices humains, 86, 87, 88, 89, 91, 98, 103, 110, 122, 124, 140, 141, 182, 236, 244, 449
sacrifices sanglants, 98, 102
sacrifié, 236
sacrilège, 94, 126, 150, 153, 154, 166, 174
Sacrovir, 67
sacs de villes, 311
sag-, 46
sagaies zoulous, 237
sagitta, 46

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

sagum, 224

saies, 224, 318

Saint-Bertrand-de-Comminges, 77

Saint-Côme-et-Maruéjols, 245

SAINT-DENIS, 355

Saint-Dié-des-Vosges, 8, 10, 57, 59, 64, 70, 106, 177, 220, 241, 277, 290, 331, 355

Saint-Dié-Des-Vosges, 53

Sainte Alliance, 72

Sainte Euphémie, 167

Saint-Jean-Trolimon, 104

Saint-Maur, 103, 105, 170

Saint-Maur-en-Chaussée, 225, 226

Saint-Michel-de-Valbonne, 111

Saintonges, 73

Saint-Rémy-de-Provence, 244

Saint-Romain-de-Jalionas, 233

Saint-Thibéry, 66

Saint-Thomas, 288

saison guerrière, 81, 82, 250

saisonnières, 279

saisons, 278

Sajopetri, 263

salaire, 35

Salasses, 53

Salassi, 65

SALLUSTE, 67, 68, 71, 334

Salluviens, 65

Salluvii, 65

salut, 124, 288, 292

salyen, 25, 147, 204

Salyen, 204

salyens, 144, 184, 191

Salyens, 24, 47, 65, 68, 72, 147, 152, 186, 191

Samain, 81, 125

Samarobriva, 288

Sambre, 117, 168, 200

Samnites, 84, 251, 361

sanction, 218

sanctions, 4, 54, 139, 212, 213, 451

sanctuaire, 58, 63, 71, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 109, 111, 112, 113, 126, 131, 133, 170, 174, 182, 247, 250, 277, 338, 339, 349, 353, 355, 357

sanctuaire gallo-romain, 346

sanctuaire gaulois, 87

sanctuaire guerrier, 87, 89, 98

sanctuaire indigène, 247

sanctuaires, 9, 31, 94, 98, 99, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 112, 114, 118, 120, 129, 131, 138, 153, 161, 163, 182, 203, 220, 335, 336, 338, 339, 349, 361

sanctuaires celtiques, 87, 99, 361

sanctuaires gaulois, 102

sanctuaires guerriers, 57, 163, 298

458 sanctuaires poitevins d'époque pré-romaine, 355

sang, 50, 54, 86, 87, 96, 114, 125, 142, 152,
 154, 158, 159, 167, 169
 sanglant, 87
sanglier, 52, 114, 115, 116, 118, 128, 129, 132,
 141, 177, 220, 228, 319, 345, 347, 354, 358,
 363
 Sanglier, 131, 449
 sanglier héraldique, 119
 sangliers, 114, 115, 116, 128, 131
 sanguinaires, 22, 51, 121
 SANKOT, 10, 361
SANMARTI, 319, 361
 santé, 69, 127, 202, 254, 263, 264, 325
 Santons, 59, 114, 116, 283
 Saône, 15, 37, 39, 44, 52, 62, 69, 70, 105, 106,
 141, 276, 286, 287, 300, 314, 336, 337
 Saône-et-Loire, 44, 52, 69, 236, 241
 sapeur, 244
 SARDIN, 13, 267, 362
 Sargonides, 230
 Sarmates, 257
 Sarre, 232
 Satolas, 52
SAULCE, 356
 SAULNIER, 12, 361
saunia, 244
saunium, 251
sauvagerie, 37
 Saverne, 14, 70, 177, 263, 278
 savoir, 266
 sayon, 225
 Scandinavie, 69
 scarification rituelle, 227
 sceau, 26
 scène de guerre, 250
SCHEERS, 64, 344
SCHLOTT, 361
 SCHNURBEIN, 10, 30, 113, 166, 173, 177,
 192, 214, 237, 279, 282
SCHÖNFELDER, 361
SCHWAB, 109, 361
 SCHWARZ, 240
 Schweizerisches Landesmuseum de Zürich, 252
science, 58, 275, 350
 science de la guerre, 313
 science historique, 192
 science militaire, 250
 sciences de la nature, 91
Scingomagus, 53
 scission, 59
 Scordisques, 49, 352
 scrutation des convulsions d'un homme, 91
 sculpteurs romains, 244
scutum, 229, 230, 318
 Scythes, 140, 257, 260
 se déplacer de nuit, 297
 sécession, 206
 second âge du Fer, 193, 233, 335, 337, 340
 Seconde Conquête romaine, 243, 246
 seconde guerre mondiale, 72
 Seconde Guerre Mondiale, 216, 223
 secours, 200
 section, 150, 154
secures cum fascibus illigatae, 244
 sécurité, 207
 sédentarisation, 60
 sédition, 55, 84, 275
 Sédunes, 196
 Sées, 46
Segeta, 123
sego-, 44, 50, 53
segobodium, 53
Segobriges, 44
Sego-dunum, 53
Ségomo, 125
Seg-ont, 53
Sego-sterio, 53
 Ségovellaunes, 44, 46
Segovellauni, 44
sego-vesos, 50
Segovesos, 34
 Ségoviens, 44
Segovii, 44
 Ségusiaves, 25, 44, 152
Segusiavi, 44, 61
Segusini, 44
 Ségusiens, 44
Segusio, 44
 Seine, 27, 44, 60, 87, 98, 104, 201, 221, 285,
 286, 287
 Seine-et-Marne, 201, 221
 Seine-Maritime, 44, 87, 98
 sel, 193, 243
selle, 256, 257, 261
 selles, 280
 sénat, 22, 40, 83, 143
 Sénat, 25, 38, 68, 89, 121, 148, 207, 225, 232,
 265, 306, 317
 sénat romain, 22
 Sénat romain, 41
 sénateurs, 187, 200, 283, 318
 Sénateurs romains, 69
senator, 187
senator(is), 186
senatus, 187
Senodon[us], 48
 sénon, 42
 Sénon, 47, 75, 90, 94, 165, 182, 207, 297, 306
 Sénonais, 44
Senones, 44, 59, 316

Sénons, 44, 49, 51, 52, 83, 123, 143, 146, 152, 176, 202, 300, 301
 Sens, 44, 348
 sentiers, 189
 sentiment d'injustice, 55
 sentiment d'insécurité, 297
 sentiment populaire, 74
 sentiments, 198
 sentinelles, 296
Sentinum, 34, 35, 139, 251
Sentolatis, 52
Septae, 183
 septicémie, 192, 237, 309
 sépulture, 153, 169, 450
 sépultures, 23, 113, 114, 115, 136, 237, 239, 244, 246
 sépultures gauloises, 245
 séquane, 59, 152, 228, 275
 séquanes, 198
 Séquanes, 20, 37, 38, 39, 42, 48, 60, 63, 67, 70, 73, 92, 108, 144, 148, 164, 174, 182, 192, 203, 207, 215, 265, 274, 275, 277, 306, 311, 316
 Séquanie, 51, 273
 Serbie, 222
serment, 84, 85, 118, 119, 138, 146, 166, 174, 183
serments, 84, 85, 118, 124, 153, 183, 450
 serments militaires, 84
 sermons, 90
 serpent, 114, 128, 129, 132, 133
 Serpent, 133, 449
 serpent à tête de bélier, 124
Sertorius, 68, 71, 206, 271, 319, 333
Servants, 262
 servants d'armes, 188, 230
 servants d'armes gaulois porteurs de boucliers, 48
 service, 206
 service armé, 180
 service du matériel, 262
 service militaire, 180, 198, 277
Services, 326
 services de soutien des armées, 202
 services régionaux de l'archéologie, 28
 services*, 262
 serviteur, 204
 serviteurs, 62, 176, 204, 208, 262
servitude, 37, 74, 163, 362
Servius Galba, 292
 Sète, 14
 seterces, 310
 Seveux, 53
 Sicile, 205
 siciliens, 318
 Siècle des Lumières, 88

siège, 27, 48, 51, 64, 68, 76, 93, 96, 97, 113, 135, 137, 140, 151, 156, 172, 173, 179, 180, 181, 190, 192, 199, 200, 207, 212, 218, 240, 243, 268, 270, 272, 273, 276, 279, 281, 282, 285, 287, 288, 289, 291, 292, 293, 307, 308, 310, 311, 318, 322, 323, 324, 337, 344
Siège, 327
 siège d'*Alesia*, 218
 siège de Corinthe, 261
 sièges, 240, 263
sièges de villes, 288
 SIEVERS, 10, 131, 220, 222, 232, 233, 237, 240, 338, 361, 362
signa, 52, 115, 117, 174, 183, 210, 449
 signe, 43, 70, 96, 97, 100, 111, 114, 154, 158, 188, 271
 signe apotropaique, 233
 signes, 26, 43, 82, 90, 118, 123, 141, 178, 197, 228, 253, 448
 signes de reconnaissance, 296
 signes de reconnaissances, 228
 signes divins, 90
 Silésie, 69
SILIUS ITALICUS, 136, 334
 silos, 81
Silva Litana, 111, 139
Silvanus, 121, 125, 126, 449
 Simplon, 15
 Simulation, 323
SINEUX, 134, 136, 157, 362
 Sion, 118, 355, 358, 363
 Sion-Vaudémont, 53
SIREIX, 349
Sirona, 123
 SISENNA, 239
 site fortifié de hauteur, 279
 site littoral, 282
 sites d'éperon, 268
sites de hauteur, 16, 43
sites défensifs inachevés, 278
 sites fluviaux, 91
 sites fortifiés, 272
 sites militaires antiques, 28
 sites ruraux fortifiés, 280
slong-, 44
 Slovénie, 46
smero, 127
smerto, 127
Smertrios, 121, 125, 127
 Smertrius, 127, 449
 social, 18, 48, 50, 78, 119, 162, 220, 340
 sociaux, 217, 356, 452
 société, 10, 12, 17, 19, 24, 33, 40, 47, 52, 54, 55, 56, 61, 79, 90, 94, 98, 101, 112, 135, 181, 191, 197, 221, 272, 291, 312, 317, 325, 342, 346, 349, 350, 351, 354, 356, 357, 358

société aristocratique et guerrière celtique, 94
société celtique, 10, 12, 101
société gauloise, 12, 55, 79, 90, 98, 197, 220, 221, 272, 291, 317
société guerrière, 304
société indigène africaine, 317
société militaire, 52
société policée, 24
sociétés antiques, 12, 311
sociétés archaïques, 217
socii, 42
sociologique, 197
soins, 254
Soissons, 296
Soit Saint-Parize-Le-Châtel, 288
soldats, 26, 63, 71, 96, 119, 145, 152, 157, 158, 159, 160, 163, 166, 167, 170, 173, 177, 179, 190, 196, 204, 210, 213, 225, 238, 300, 342, 362
soldats allemands de la Première Guerre Mondiale, 245
soldats de César, 217, 251
soldats de la Grande Armée, 30
soldats romains, 98
solde, 42, 64, 167, 207, 208, 215
soldurii, 100, 136
sole de bois, 257
Sologne, 296
Solonion, 67, 199, 274, 291, 292
Somme, 91, 134, 339, 353, 355
Somport, 15
sonneurs de carnyx, 250
SOPATROS, 334
sort des prisonniers, 154, 163, 450
sort final, individuel et économique du vaincu, 142
sortie, 293
sorties, 292
sorties de nuit, 297
sorts, 82, 84, 85, 89, 94, 156, 162
Sos, 289, 293
sotiate, 100
Sotiate, 204
Sotiates, 289, 293
SOTIOTA, 100
soubresauts, 39, 449
Soudan, 259
soudure, 299
souffrance, 88
Soulac, 115, 116, 117, 132, 345, 347, 358
soulèvement, 38, 49, 68, 76, 146, 187, 306, 310
soulèvement général, 295
soulèvements, 65, 67, 76
soulèvements-répressions, 67
SOULHOL, 13, 267, 362
soumission, 49, 68, 144, 187, 306

souplesse, 251
source, 14, 21, 25, 55, 57, 61, 67, 81, 85, 86, 97, 121, 127, 166, 217, 223, 281, 304
source d'émission, 294
sources, 15, 17, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 38, 43, 55, 65, 79, 80, 86, 91, 92, 93, 96, 98, 99, 100, 101, 113, 117, 119, 121, 122, 123, 124, 134, 140, 142, 146, 147, 151, 155, 156, 161, 167, 171, 179, 186, 188, 189, 193, 212, 221, 243, 253, 262, 263, 265, 294, 303, 304, 317, 335, 336, 339, 342, 344, 345, 346, 351, 353, 356, 357, 358, 359, 360, 448, 449
sources archéologiques, 27, 29, 59, 69, 72
sources de renseignement, 315
sources écrites, 221
sources littéraires, 21, 72, 139, 238, 359
sous peuplé, 57
soutien, 321
Soutien, 327
soutien logistique, 204
soutiens, 95, 185, 262, 452
soutiens militaires, 77
Spartacus, 62
Sparte, 318
spatha, 318
spécialistes de l'habillement et de l'armement, 263
spécialité, 48, 52, 205, 261, 262
spécialité professionnelle, 203
SPEIDEL, 159, 362
sphères dirigeantes, 40
spina, 229
spolium, 168
SPRUYTTE, 252, 253, 362
squelette d'homme, 140
squelettes, 87, 113, 167, 246, 251, 290, 310
stade larvé, 55
standardisation, 222, 237, 248
Stanway, 264
STARY, 203, 362
stationnement, 325
statut de combattant, 215
statut de stipendiaire, 310
statutaire, 128
STEAD, 252
steppes, 275
stérilité, 58
stick de « sous-officier », 250
stigmates, 202, 236
stipendier les troupes mobilisées, 263
stipendium, 174
stocks d'armement, 246
Strabon, 13, 22, 53, 55, 74, 79, 85, 91, 92, 102, 126, 139, 140, 144, 145, 154, 188, 211, 223, 239, 251, 254, 330

STRABON, 22, 37, 39, 44, 45, 46, 59, 65, 75, 86, 101, 112, 126, 135, 139, 140, 144, 145, 171, 186, 211, 239, 240, 294, 334
stratagema, 265
 stratagème, 265, 288
 stratagèmes, 36, 84
stratégin, 265
stratégéma, 265
 stratégie, 4, 19, 20, 33, 35, 36, 59, 69, 72, 80, 95, 179, 220, 265, 266, 267, 269, 270, 271, 272, 275, 276, 283, 291, 301, 307, 308, 311, 320, 326, 348, 357, 358, 360, 448, 454
 Stratégie, 5, 264, 327, 340, 354, 364, 452
 stratégie alternative, 267
 stratégie d'attrition, 307
 stratégie d'attrition, 265
stratégie de défense, 291
 stratégie de la « terre brûlée », 301
 Stratégie défensive, 308
 stratégie des dominos, 59
 stratégie des moyens, 265
 stratégie directe, 265
 stratégie frontale, 270
 stratégie globale, 266
 stratégie indirecte, 265, 270, 271, 276, 311
 stratégie maritime, 265
 stratégie vénète, 283
 stratégies, 19, 20, 33, 70, 211
 stratégies alternatives, 270
 stratégies de style indirect, 316
stratégies gauloises, 265
 stratégies militaires terrestres, 265
 stratégies mixtes, 267
 stratégique, 267, 268, 293, 297, 308
stratēgos, 265
 stratigraphie, 57, 104
 structure des armées gauloises, 188
 structures, 27, 29, 104, 107, 113, 120, 241, 279
 structures de la société, 61
 structures de stockage, 263
 structures politiques et sociales, 188
 structures urbaines, 190
 subdivision politique, 184
 subsistance, 209
 succès des armes, 32
 succès militaire, 42
 succès sans lendemain, 36
 Sucellus, 121, 123, 124, 125, 126, 449
 Sud de la France, 244
 sud-ouest, 45
 Sud-ouest, 51, 337
 Sud-Ouest, 289
Suessions, 39, 50, 144, 152, 177, 196, 199, 201, 234, 277, 296, 306
SUETONE, 46, 77, 305, 306, 310, 334
 Suève, 72, 198, 208, 265

Suèves, 34, 37, 41, 59, 62, 76, 86, 143, 162, 164, 174, 180, 184, 186, 187, 188, 192, 193, 208, 211, 251, 269, 275, 279, 282, 285, 307, 311, 313, 316
 suffrage populaire, 202
 suicide, 49, 100
suif, 243
Suisse, 7, 28, 106, 108, 111, 240, 279, 329, 364
 suisses, 252
 suite armée, 204
 Suiveurs, 210
 sujets historiques, 198
 SULIMIRSKI, 240
 Sun Bin, 313
 Sun Tseu, 313
 superstitions, 135, 449
 supplétifs, 215
 supplétifs indigènes de l'Armée française, 242
 suppliant, 97
 supplications, 91
supplices, 83, 86, 88, 91, 154, 155, 160, 164, 213, 218, 351, 450
 suppliciés, 87, 88, 89, 160, 162
 sûreté, 189, 275, 314
 Sûreté, 327
sûreté stratégique, 314
 surexploitation des ressources forestières, 57
 surexploitation des ressources naturelles, 55
 surexploitation du sol, 72
 surnaturel, 31
surpopulation, 58
 surprendre l'ennemi, 322
 surprise, 36, 80, 86, 139, 151, 181, 218, 275, 281, 293, 295, 297, 306, 308, 314, 322, 323, 325, 326, 327, 452, 456
Surprise, 327
 surprise à main armée, 326
surprise stratégique, 314, 327
 surprise tactique, 327
 surprises, 284, 321
 surveillance, 321
 surveillance d'un intervalle, 321
 Surveillance d'un obstacle, 321
 survivre, 297
 Suse, 44
 suspension, 252
 Syllaniens, 68
 symboles, 57, 82, 112, 118, 337
 symbolique militaire gauloise, 52
 Syracuse, 261
 système, 5, 57, 80, 108, 119, 145, 164, 178, 180, 181, 184, 193, 254, 270, 295, 296, 301, 350, 452, 453
système celtique, 300
 système d'armes, 268
 système de communication, 294

système de défense, 291
 système de défense diffus, 291
 système de guerre, 308
 système de guerre gaulois, 316
 système de pensée, 99
 système de renseignement ennemi, 294
 système défensif, 268, 278, 282
 système politico-administratif, 305
 système politique des *civitates*, 209
 systèmes de défense militaire, 291
 SZABO, 10, 351, 362
 tableau, 22, 27, 33, 38, 54, 58, 86, 120, 121,
 137, 155, 157, 168, 177, 211, 307, 312, 317
 tableau d'effectif, 194
tablettes, 26
 tabliers des ponts, 109
tabou alimentaire, 95
Tacfarinas, 266, 271
 tache d'huile, 301
 tâcherons, 202
 Tacite, 23, 58, 85, 127, 163, 173, 182, 251,
 259, 330
 TACITE, 17, 71, 77, 86, 117, 127, 154, 254,
 334
 tactique, 4, 5, 19, 20, 31, 33, 35, 36, 47, 65, 72,
 80, 96, 97, 122, 155, 178, 186, 188, 205,
 216, 220, 229, 237, 239, 243, 247, 248, 249,
 251, 253, 258, 259, 260, 261, 262, 264, 267,
 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 279,
 281, 282, 283, 284, 286, 288, 289, 290, 294,
 300, 301, 306, 307, 308, 316, 317, 318, 319,
 320, 325, 326, 327, 332, 354, 357, 362, 448,
 452, 454, 456
 Tactique, 230, 327, 452
 tactique d'usure, 325
 tactique de l'infanterie montée, 259
 tactique de la cavalerie combattant à pied, 259
tactique de la tache d'huile, 306
 tactique de l'enclume et du marteau, 270
 tactique des armes combinées, 247, 261
 tactique des nomades du « frappe et esquive »,
 258
 tactique des partisans, 274
 tactique du bouclier et de l'épée, 308
 tactique du bouclier et de l'épée », 270
 tactique du *changement de bases d'opérations*, 283
 tactique du harcèlement, 258
 tactiquement, 291
 tactiques, 5, 19, 171, 188, 193, 218, 226, 248,
 258, 261, 262, 269, 271, 274, 316, 319, 451,
 452
 tactiques adaptées, 269
 taillis, 324
 Taintrux, 107, 291, 363
 talent, 243
 talon, 222, 238
 talons de lances, 237
talu-, 48
 talus, 253
 Tamise, 60
 tampon, 275
tanco, 304
 tapisserie, 170
 tapisserie de la reine Mathilde, 170
Taran[us], 82
 Taranis, 87, 91, 121, 124, 126, 133, 355, 449
 Tarbelles, 46
 Tarbes, 46
 tardo-républicain, 15, 71
 Tarpin, 186
 Tarusate, 281
 Tarusates, 275, 316
Tarvos, 46
TASSAUX, 49, 206, 207, 319, 362
 taureau, 46, 116, 118, 128, 129, 130, 132
 Taureau, 48, 130, 449
Tauroentum, 244
 taux de perte, 200
 Tavaux, 245
 taxation, 77
 taxes, 310
taxis, 269
 techniciens, 221
 technique, 220
 technique de combat, 19, 20
 techniques, 4, 19, 33, 91, 122, 123, 218, 288,
 293, 319, 347, 364
 techniques de combat, 223, 241, 270
 techniques de guerre, 62
 technologies, 246
 technologique, 220
 Tectosages, 35, 126, 144, 153
 Télamon, 34, 35, 100, 139, 196, 254
 téléphone arabe, 294
 téléphone de bambou, 294
 témoins, 39, 50, 67, 73, 78, 102, 130, 155, 158,
 188, 222, 251, 290
 tempérance, 101
temples, 102, 111, 117, 118, 130, 140, 153,
 169, 173
 temps de crise ou de guerre, 54
 temps de guerre, 141, 203, 291
 temps de paix, 69, 203
 Tenctères, 39, 59, 285, 286, 295, 297, 300
TENDILLE, 245, 362
 Tène finissante, 313
 Tène moyenne, 91, 201
Tenir, 327
 tenir un point, 321
 tensions belliqueuses, 61
 tente, 202

tentes, 167, 182, 297
tenue, 5, 15, 22, 29, 32, 100, 148, 220, 224, 318, 350, 451
tenue de combat, 29
tenue du cavalier, 256
tenues, 26, 99, 164, 182, 185, 226
termes gaulois, 215
terminus ante quem, 17, 448
Terminus ante quem, 327
terminus post quem, 16, 17, 448
Terminus post quem, 327
TERNES, 150, 216, 362
terrain coupé, 253
terrain couvert et compartimenté, 287
terrain découpé, 291
terrain découvert, 261, 275
terrain défavorable, 296
terrain défavorable, accidenté ou marécageux, 259
terrain d'exercice, 284
terrain plat et ouvert, 291
terrains d'exercice, 282
terrains de foire, 282
terrasse d'assaut, 289
terrassements, 96, 322
terre, 50, 57, 87, 107, 155, 159, 166, 170, 171, 193, 225, 262, 283, 305, 311, 333
terre brûlée, 169, 178, 179, 275, 276, 298, 301, 324
terre cuite, 241
terres, 2, 37, 39, 45, 55, 57, 58, 59, 66, 69, 71, 73, 115, 134, 155, 172, 174, 208, 212, 309, 311, 318
terres nourricières, 57
territoire, 9, 12, 16, 25, 37, 39, 40, 50, 59, 60, 61, 65, 67, 72, 73, 79, 85, 94, 108, 144, 147, 148, 154, 161, 167, 168, 172, 177, 178, 181, 185, 186, 192, 199, 208, 240, 267, 268, 273, 276, 278, 282, 288, 291, 298, 300, 301, 306, 307, 314, 324, 340, 347, 349, 358, 359, 363
territoire gaulois, 69
territoires, 59, 60, 66, 108, 134, 172, 178, 277, 311, 336, 340, 347, 348, 349, 350, 352, 355, 361, 364, 448
territoires gaulois, 284
Tessin, 222
TESTART, 100, 136, 362
testimonia, 140
tête, 264
tête coupée, 110, 111, 116, 141
tête de pont, 285
tête humaine, 247
têtes, 66, 95, 99, 110, 111, 130, 134, 139, 140, 141, 152, 158, 226, 361, 364
têtes de ponts, 66
tétralogie de la guerre, 174

tétrarchie, 35, 145
Teutates, 87, 99, 121, 122, 124, 127, 133, 449
Teutoburg, 28, 30, 117
Tentomaios, 83, 143, 144, 184
Tentomatos, 47, 50, 168, 202, 259, 275
teutona, 239
Teutons, 18, 56, 63, 69, 71, 72, 117, 299, 311, 312, 343
textes, 13, 19, 21, 24, 26, 42, 48, 54, 56, 62, 66, 68, 69, 70, 74, 77, 78, 85, 87, 89, 90, 91, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 106, 110, 113, 115, 118, 119, 122, 135, 140, 142, 143, 149, 152, 161, 165, 171, 178, 179, 181, 182, 186, 187, 188, 189, 194, 198, 203, 209, 210, 211, 212, 213, 216, 218, 221, 222, 223, 224, 226, 227, 239, 240, 241, 243, 252, 257, 260, 261, 262, 276, 280, 286, 288, 298, 299, 311, 313, 331, 339, 343, 352, 355, 359
textes latins, 320
théâtre des opérations, 177
théâtres d'opérations extérieurs, 205, 302
théâtres d'opération, 78
théâtres d'opérations, 42, 251
Thenctères, 151, 195, 286, 323
théologiens, 245
théonymes, 119, 123
théories, 5, 135, 264, 452
Thermopyles, 27
Thessalie, 191, 351
THEVENOT, 362
Thévenot, 9
Thielle, 108, 109, 329, 361
Thiol, 232
THIOL, 202
Thraces, 260
Thugny-Trugny, 116
Tibère, 77, 93, 127, 306
tībias, 248
TIBOULOT, 291
Tibre, 27, 140
TIBULLE, 77, 334
tigurin, 50
Tigurins, 70, 71, 144, 201
Timagène, 55, 83
TIMAGÈNE, 334
timon, 252
Timouques, 187
tintamarre, 210
Tintignac, 109, 115, 116, 118, 210, 356
tir, 239, 321
tir concentré, 36
Tir de barrage, 327
*tir de barrage**, 242
Tir de neutralisation, 327
*tir de neutralisation**, 242
tir de traits, 327

Tir expérimental, 239
 tirailleurs montés, 237
 tirs, 321, 322
 TISSERAND, 245, 362
 tissu rembouré, 256
 tissus, 225
 Titelberg, 182, 277, 279
 Tite-Live, 34, 39, 150, 186, 210, 216, 221, 222, 225, 230, 239, 244, 248, 251, 252, 298, 330, 333
 TITE-LIVE, 21, 34, 50, 51, 58, 59, 65, 71, 83, 84, 113, 139, 148, 150, 186, 196, 239, 251, 260, 279, 298, 334
Titus Manlius, 51
Titus Sextius, 306
 TOGIRIX, 228
 tolérance, 207
 Tolistoboges, 145
Tolosa, 65, 126
 tolosate, 63
 Tolostoboges, 35
 tombe, 222, 247, 264
 tombe à incinération, 264
 tombes, 169, 202, 223, 231, 232, 244, 342, 347, 357, 359
 tombes de guerriers, 245, 264
 ton arrogant, 55
 Tongres, 123, 183
 tonneaux, 243
 tonnerre, 124, 130
topographie, 261, 278
topoi, 23
toponymes, 50, 52, 53, 119
 toponymes gaulois, 274
toponymes liés à l'environnement, 52
toponymie, 20, 24, 53, 59, 61, 278, 305, 352, 448
 topos, 24, 42, 56, 139, 211, 225, 230, 250
torches, 243
 torque, 98, 99, 112, 135
 torques, 99, 100, 129, 172, 212, 224
 tortue, 114, 230, 261, 289, 290
 torture, 88, 166
 tortures, 26
torturés, 51, 88, 160, 162
 Toulouse, 46, 60, 65, 66, 67
tour, 16, 69, 77, 96, 151, 178, 181, 260, 323
 tour mobile d'attaque, 292
 tourments, 26, 86, 149, 163
 tours, 66, 107, 269, 279, 290, 292, 452
Toutatis, 99, 122, 124, 347, 349, 350, 354, 357
Toutiorix, 127
Toutios, 127
Touvre, 105
 trace de bataille, 72
 traces de découpe, 87

traces matérielles de la guerre, 288, 290
 traceur, 256
 traction, 252
tradition, 17, 26, 34, 40, 41, 43, 51, 57, 73, 74, 81, 102, 120, 126, 131, 135, 172, 212, 213, 274, 275, 352, 448
 tradition judéo-chrétienne, 88
 tradition préromaine, 255
 tradition religieuse, 277
 traditions guerrières, 31, 34, 80, 123
 Traditions guerrières, 4, 34, 55, 66, 73, 165, 448
 traditions religieuses gauloises, 80
 traducteurs, 25
 trafic d'esclaves, 63
 trafiquants, 173, 310
tragula, 239, 343
trahison, 213
 train des armées gauloises, 297
 train des équipages roulant, 262
 train logistique, 283
 traînards, 324
 trains, 131, 326
 trains d'équipage, 319
 trains de chariots, 300
 trains d'équipages militaires, 131
trains des équipages, 298
 trait, 230
 traité, 11, 84, 90, 92, 151, 152, 162, 166, 310, 450
 traitement, 4, 101, 106, 108, 130, 146, 154, 156, 161, 165, 170, 174, 192, 200, 264, 306, 307, 450
traitement du vaincu, 155
traitement économique du vaincu, 166
traitement individuel du vaincu, 156, 174, 192, 450
 traités, 4, 31, 142, 150, 152, 153, 154, 164, 174, 305, 450
 traître, 74, 212
 traits, 36, 87, 98, 147, 159, 170, 188, 199, 211, 216, 224, 226, 230, 239, 242, 249, 251, 257, 261, 262, 284, 289, 300, 345, 452
 traits gaulois, 242
 trajectoire, 239
 trajectoire des traits, 237
 tranchées, 139, 281
tranchets, 254
TRANOY, 86, 363
 transporter, 298
 Transalpine, 15, 25, 208
 transalpins, 22, 46, 100, 150, 363
 transformation des habitudes, 188
 transformation sociale, 246
 transformations dans la société gauloise et dans les techniques, 312

transfuges, 296
transgression marine, 55
transmission des ordres, 4, 26, 209, 210, 451
transport, 128, 178, 210, 301
transport maritime, 196
transport terrestre, 299
transports, 285, 299, 311
transrhénans, 41, 171
Trasimène, 22, 35, 172, 205
traumatismes, 452
Traumatismes moraux, 312
travaux agricoles, 82
travaux agricoles, 180
travaux d'aménagement, 322
travaux de campagne, 253
travaux de découpe, 87
travaux de sape, 289
travaux de siège, 236, 296
travaux de sièges romains, 243
travaux de terrassement, 243, 280
travaux d'investissement césariens, 289
travaux d'investissement romains, 95, 96
travaux militaires césariens, 135, 238, 249, 256, 279, 288
travaux militaires romains d'*Alesia*, 263
traversée, 273, 286
traversée des territoires ennemis, 298
Trebatius, 75
tremblements de terre, 96
trempe de fer, 315
trépanation, 264
trépanations, 264
trésors, 66, 68, 171
trésors monétaires, 171
trésors monétaires gaulois, 66
tresse végétale, 257
trêve, 94, 122, 151, 152, 450
trêves, 4, 31, 142, 150, 151, 153, 450
trévire, 42, 48, 139, 140, 206, 284
Trévire, 200, 258, 288, 296
trévires, 200
Trévires, 37, 41, 59, 67, 76, 83, 143, 172, 176, 182, 195, 206, 254, 256, 277, 279, 296, 306, 316, 326
Triboulot, 291
TRIBOULOT, 8, 57, 107, 277, 289, 363
tribu, 20, 40, 47, 50, 52, 55, 59, 61, 81, 102, 110, 111, 112, 116, 117, 118, 119, 124, 133, 134, 146, 147, 148, 149, 164, 166, 169, 180, 182, 183, 184, 187, 195, 222, 324
tribun, 295
tribunal, 40, 51, 188
tribunal pénal, 89
tribus, 14, 20, 26, 38, 41, 58, 61, 63, 70, 72, 75, 76, 89, 95, 99, 112, 115, 125, 132, 134, 146, 147, 148, 149, 152, 160, 164, 165, 174, 180, 181, 183, 184, 186, 195, 196, 216
tribus gauloises, 58, 63, 165
tribus germaniques, 76, 184
tribus nomades des Hiong-Nou, 251
tribut, 37, 62, 166, 174, 267, 310, 450
tribut humain, 309
Tricastin, 45
Tri-corii, 184, 185
triés, 296
Trimarcisia, 188
Trinci, 319
Trinovantes, 264
triomphateur, 88
triomphe, 76, 77, 88, 139, 164, 225, 251
triomphe de César sur la Gaule, 145
Tritolli, 45
Tritollui, 45
Tri-tulli, 45
Trocmes, 35, 144
TROGUE POMPEE, 126, 335
Trois Gaules, 93
tromper, 295
trompes, 210
trompes de guerre, 83
trompes de guerre à pavillon en forme de tête de carnassier la gueule ouverte, 319
trompette, 210, 271
trompettes, 114, 117, 129, 130, 180, 209, 210
trompettes de guerre, 210
tronc, 232
troncs d'arbre, 286
Tronoën, 104
TRONQUART, 10, 108, 189, 220, 363
troopers, 259
trophée, 14, 58, 77, 98, 101, 102, 111, 112, 113, 153, 154, 170, 237, 450
trophées, 57, 66, 77, 102, 109, 111, 115, 118, 128, 361
trophées guerriers, 98
Trou de la Coupe, 105
Trou de l'Ambre, 69, 246
troubles, 60, 62, 68, 76, 172, 178, 209, 306
troubles politiques, 62
Trou-de-l'Ambre, 105
troupe, 44, 59, 125, 166, 176, 180, 185, 210, 224, 250, 260, 281, 282, 291, 295, 297, 300, 315, 323, 324, 327
troupe légère et mobile, 325
troupeaux, 58
troupe, 42, 46, 57, 77, 90, 115, 118, 119, 128, 130, 135, 137, 138, 144, 157, 158, 159, 160, 168, 172, 176, 182, 183, 184, 185, 186, 189, 190, 191, 192, 193, 198, 200, 205, 206, 209, 210, 214, 215, 216, 250, 260, 272, 281, 284,

- 291, 296, 310, 315, 319, 324, 325, 450, 451, 452
- troupes « indigènes », 205
- troupes alliées, 204
- troupes concentrées, 273
- troupes gauloises, 207, 215
- troupes guerrières, 43
- troupes indigènes, 206, 208
- troupes légères, 243, 249, 261, 269, 293, 295, 327, 452
- troupes légères mêlées à la cavalerie, 269
- troupes légionnaires, 325
- troupes marianistes, 299
- troupes mercenaires, 204, 208
- troupes montées, 168, 184, 452
- troupes personnelles, 257
- troupes privées de cavaliers**, 259
- troupes privées de serviteurs armés, 193
- troupes spécialisées, 204
- troupes stipendiées, 198
- trous, 292
- trousse de chirurgien, 264
- trousses de vétérinaires, 254
- tubae*, 210
- tueries**, 192
- Tueries, 173
- Tulinges, 318
- tullianum*, 145
- tullo*, 279
- tumulte**, 50, 191, 192, 210, 296
- tumulte du champ de bataille, 191
- tumultus gallicus*, 76
- tunique, 224, 227
- Tunisie, 7, 157
- turo, 45
- Turones, 45, 61, 164, 301
- Turquie, 35
- types d'armes, 188
- typologie, 237, 257
- typologie de l'armement, 223
- typologique, 220
- tyrans de Syracuse, 261, 318
- tyrans grecs, 209, 288
- TZETZÈS**, 136, 335
- Ubiens, 83, 123
- ueredos*, 253
- ULBERT, 10, 28, 363
- ultimatum, 55
- umbo, 222, 229, 238
- umbones*, 231
- umbos, 319
- unelle, 42
- Unelles, 50, 143, 176, 207, 282, 289, 295
- uniforme, 250
- unité d'action, 307, 315
- unité de cavalerie, 49, 188
- unité de lieu, de temps et d'action, 322
- unité de pensée et d'action, 316
- unité de résistance, 308
- unité d'élite, 218
- unité tactique, 259
- unités, 251
- unités constituées, 190
- unités élémentaires, 187
- unités militaires d'un millier d'hommes, 187
- unos*, 47
- urbanisation, 197
- usage de la force armée, 40
- usages, 61, 62, 82, 88, 97, 98, 112, 142, 165, 174, 181, 236
- usages de la guerre, 98
- Usipètes, 39, 59, 142, 146, 150, 151, 195, 258, 285, 286, 295, 297, 300, 323, 345
- ustensile, 242
- usure, 265
- UTLEY**, 88, 160, 195, 363
- Uxellodunum*, 10, 40, 51, 97, 153, 162, 174, 196, 220, 241, 243, 253, 268, 276, 280, 282, 291, 292, 293, 296, 297, 299, 306, 309, 315, 323, 349
- uxor*, 85
- Vachères, 225, 226
- Vaga*, 160
- vague après vague, 249
- vague d'assaut, 179
- vagues celtiques, 320
- vagues d'assaut, 242
- vagues migratoires, 60, 65
- vaillance, 137, 215, 217, 451
- vaillants**, 216
- vaincu**, 4, 19, 31, 61, 62, 98, 101, 106, 112, 113, 138, 139, 141, 146, 148, 153, 154, 155, 156, 157, 160, 162, 164, 166, 167, 173, 174, 178, 192, 212, 218, 267, 298, 301, 317, 450
- Vaincu, 49
- vaincus, 38, 65, 67, 101, 111, 138, 150, 153, 155, 156, 157, 159, 160, 163, 164, 165, 166, 169, 174, 192, 220, 246, 304, 307
- vainqueur, 50, 61, 62, 67, 77, 99, 102, 112, 113, 121, 150, 153, 155, 156, 157, 158, 162, 165, 166, 167, 169, 170, 174, 246, 267, 306, 308, 317, 319, 450
- vainqueurs, 44, 103, 111, 112, 150, 151, 153, 155, 157, 163, 171, 174, 267
- Vainqueurs, 51
- vaisselle métallique, 244
- Val d'Oise, 268
- Val de Loire, 45
- Valais, 289, 296
- Valence, 46, 66, 199, 285, 291
- Valentinois, 44

VALÈRE MAXIME, 66, 335
 Valérius, 162
 valets, 204
 valets d'armes, 170, 262
valeur combative du guerrier des armées gauloises, 215
 valeur militaire, 202
 valeur religieuse, 52, 114, 128, 449
 vallées, 15, 66, 275, 291, 326
vallum, 52
Vallum, 280
vallum « à la romaine », 281
 VAN BERCHEM, 27, 363
 vandalisme, 198
 vantardise gauloise, 216
 Var, 111, 338
 Varâha, 118
 VARRO, 239
 Varron, 221, 222
 vassal, 204
 vassaux, 198, 301
vates, 84, 91
 Vaucluse, 52, 116, 225
 Vayrac, 40, 293
 -Ve s., 8, 83, 250, 252, 255, 313
 -Ve s., 73, 79, 194, 222, 230, 250, 253, 319
 -Ve s./-IVE s., 265
 védique, 51, 54, 112
VÉGÈCE, 71, 335
 véhicule, 251
 véhicule de combat à deux roues, 47
 véhicules, 299
 véhicules légers, 253
veille, 65, 66, 85, 90, 100, 119, 146, 150, 152, 169, 171, 176, 182, 190, 214, 296, 297
 Velaux, 226
 véliocasse, 227
 Véliocasses, 307
 vélites, 36, 319
vellauno-, 46, 47
vellauno-, 46
Vellaunodunum, 52, 280
Velleius Paterculus, 309
veln, 47
 VENCLOVA, 361
 Vendée, 104, 240, 355
 Vendries, 9
VENDRIES, 210, 352
VENDRYES, 363
 Vénètes, 74, 75, 83, 130, 141, 146, 151, 164, 174, 187, 216, 267, 274, 283, 316
 Vénètes armoricains, 174, 187
 vente, 263
Vepotalos, 226
 Vérages, 196, 289, 296

Vercanae, 123
Vercassivellaune, 144
Vercassivellaunos, 48, 190
 Verceil, 71, 117, 276
Vercingetorix, 18, 20, 27, 32, 37, 39, 42, 47, 49, 51, 64, 67, 73, 74, 76, 85, 90, 95, 100, 135, 137, 138, 143, 144, 145, 155, 160, 162, 164, 166, 169, 172, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 187, 190, 192, 195, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 206, 207, 208, 209, 213, 214, 215, 217, 218, 223, 228, 246, 258, 259, 260, 263, 265, 266, 267, 268, 270, 272, 273, 275, 276, 281, 282, 285, 286, 287, 288, 289, 291, 292, 294, 296, 298, 301, 302, 304, 305, 307, 308, 310, 311, 314, 315, 316, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 344, 349, 351, 352, 354, 362, 450
Vercingétorix, 314
Vercingetorix(s), 47
Vercondaridubnus, 50
 Vercors, 44
 Verdier, 250
VERDIER, 250, 350
VERDIN, 363
 Verdun-sur-le-Doubs, 241
 VERGER, 233, 363
 vergobret, 50, 83, 94
 Vermand, 47
 VERNANT, 9
 Vernon, 227
 verre, 290
 Vertamocores, 44
Vertico, 204
Vertiscos, 199, 200
vertu militaire, 189, 190
 vertus curatives ou apotropaiques, 138
 vertus magiques, 138
 vertus militaires, 22, 49
Vesontio, 182, 274, 276, 280
 vestiges, 26, 27, 29, 86, 89, 104, 107, 108, 111, 114, 116, 120, 131, 134, 167, 210, 277
 vestiges fossiles cadastraux, 66
vêtement, 35, 224, 225, 226, 227, 231, 263
 vêtement de guerre, 225, 227, 231
 vêtements, 167, 170, 224, 225, 298
 vêtements gaulois, 224
 vétérans sans emploi, 41
 veulerie, 49
 vexations, 67
Veyre-Monton, 106
Via Domitia, 66
VIAL, 115, 118, 363
 viande, 57, 233
 viande chevaline, 95
vic-, 50
 -*vic-*, 44

vici, 95, 120, 178, 273, 279
vict-, 50
 victime, 87, 88, 140
 victimes, 17, 72, 86, 87, 88, 89, 98, 121, 126, 158, 160, 163, 166, 207, 210
 victimes humaines, 99, 246
 victoire, 26, 39, 42, 44, 49, 53, 66, 68, 86, 97, 98, 100, 101, 111, 112, 113, 119, 123, 124, 139, 141, 148, 154, 155, 156, 162, 217, 225, 267, 294, 304, 305, 313, 316
 victoires, 36, 50, 77, 86, 134, 155, 198, 244
 victoires romaines, 77
Victoria, 123
 victorieux, 50, 53, 67, 97, 125, 134, 170, 212, 451
 –VIe, 252
vie primitive, 58
 vie privée, 211
 vie publique, 24
 vie religieuse, 80
 –VIe s./-Ve s., 291
 vie sociale, 31
 –VIe/-Ve s., 205
vieillards, 26, 156, 210, 211, 212, 214
Vienne, 346
 Viet-Minh, 298
 Vietnamiens, 317
 Vieux Laon, 288
 Vignerons, 261
VIGNERON, 251, 259, 260, 261, 364
 –VIIe s./-VIe s., 317
 –VIIIe s., 318
 village, 104, 109, 132, 170, 244, 281, 353
villages non fortifiés, 58
 Villard, 180
VILLARD, 230, 338, 364
VILLARD-LE TIEC, 338
 Villards-d'Héria, 81
 ville, 278
 Ville, 294
 ville gauloise, 278
 ville grecque de Marseille, 311
 ville-forteresses, 268
 Villeneuve-Saint-Germain, 182, 277, 279
 villes, 47, 78, 99, 120, 125, 143, 196, 203, 214, 268, 273, 276, 278, 282, 292, 305, 311, 337, 340
 villes fortes, 99
 villes fortifiées, 268
 villes mandchoues tenues par les nationalistes, 214
 villes-forteresses, 196, 203
 vin, 21, 43, 134, 216, 358
Vindex, 67
Vindilium, 251
Vindolici, 154

Vintimille, 76
 viol, 174, 214
 violence, 4, 9, 12, 23, 31, 34, 38, 66, 73, 101, 124, 163, 165, 166, 192, 198, 200, 207, 256, 290, 342, 350, 448
 violence collective, 55
violence endémique, 38
 violence individuelle, 55
violence interne, 38, 66
 violence physique, 40
 violences, 165, 305, 450
 violences mercenaires, 306
Virathetis, 123
 virements de direction, 255
 VIRGILE, 239
Viridomar, 213
 Viridomare, 144
Viridomarus, 48, 64, 184
Viridorix, 50, 301
Viridovix, 42, 50, 143, 176, 209
 Viromandues, 47, 258, 316
Viro-mandui, 47
 visage de la guerre, 174
 visée stratégique, 274, 286
 visées impérialistes, 65
 visées stratégiques, 265
visière, 228
 vision nocturne, 295, 297
 Visnu, 118
 vitesse, 314
 vitesse de circulation des nouvelles, 294
 vitesse de propagation, 294
 vitesse initiale, 239
Vivisci, 59
 vivre sur la campagne, 268
 vivre sur le pays, 300
 vivres, 40, 166, 168, 182, 271, 294, 298, 301, 326
vix, 50
 Vix, 229
 vocabulaire césarien, 254
 vocabulaire gaulois, 185
 vocabulaire guerrier, 44
 vocabulaire militaire, 19, 49, 262, 265, 280
 vocabulaire militaire technique, 262
 Vocate, 281
 Vocates, 275, 316
 vocation, 204
 Voconces, 68
 vœu, 91, 97, 98
 voie de terre, 189
 voie d'eau, 189, 285
 voie maritime, 265
 voies d'accès, 189
voies de communication, 27, 337

voies de communications, 302
voies de passage, 26
voies protohistoriques, 299
voies terrestres, 70, 189
VOISIN, 140, 364
voitures, 167, 298, 299
voitures de transport, 298
voitures de voyage, 252
voix, 210, 271
vol à main armée, 174
vol des troupes, 58
Volcae Arécomiques, 60
Volcae Tectosages, 60
volcanisme, 56
volcans, 56
voler, 168, 174
volontaires, 104, 180
volonté hégémonique, 38
Volques, 46, 63, 65, 67, 68, 72, 153, 341, 347
Volques *Tectosages*, 46, 63, 65, 126, 263
voltige, 256
voltigeurs, 196, 206
Von Schnurbein, 28, 30
Von SCHNURBEIN, 28, 338, 360, 362
Vosges, 8, 15, 16, 25, 37, 53, 57, 59, 60, 61, 70, 106, 127, 177, 189, 193, 232, 241, 243, 263, 268, 278, 285, 290, 291, 326, 340, 343, 344, 345, 355, 357, 359, 363
Vosges moyennes, 59, 60, 61, 70
rotum, 92, 97, 98, 99, 100, 449
VOUGA, 229, 364
voyages, 300
voyageur, 20, 37
vues, 293
Vulcain, 123, 126
WAILLY, 163, 364
WARINGO, 357
Warrinchâtel, 291
WASHBURN, 88, 160, 195, 363
Waterloo, 157, 158, 159, 163, 170, 173, 200, 209, 225, 353
WECK, 287, 364
Wederath-Belginum, 232
WEIL, 355
Weisenau, 318
WEISROCK, 10, 232, 344
Wellington, 200, 209
Werner, 244
WERNER, 244, 364
WHIGTMAN, 63, 78, 364
WIDEMANN, 19, 364
Wiesbaden, 127
WILL, 111, 364
WOLFF, 41, 364
Wu Ling, 251
Xénophon, 314
XÉNOPHON, 261, 318, 335
XIe au XVe siècle, 157
XIIIe s., 61
XIXe s., 241, 254
XIXe s., 88, 103, 109, 136, 160, 168, 182, 187, 189, 194, 195, 210, 217, 223, 227, 237, 239, 254, 256, 258, 259, 260, 264, 272, 273, 274, 275, 280, 281, 282, 294, 295, 296, 299, 300, 302, 317
XIXe siècle, 13, 61, 177, 209, 220, 225, 236
XVe s., 67, 75
XVIe s., 223
XVIIe s., 237
XVIIe s., 223, 258
XVIIe s. / XVIIIe s., 233
XVIIIe, 241
XVIIIe s., 265
XVIIIe siècle, 13, 54, 173, 284, 301, 353
XXe s., 67, 106, 127, 214, 258, 264, 282
Yorkshire, 60
Yverdon-Les-Bains, 279
YVINEC, 335
ZAMMIT, 9, 350
Zavist, 255
ZEHNER, 60, 364
zeriba, 282, 300
Zeus, 124
zone, 15, 17, 24, 60, 75, 83, 105, 109, 113, 161, 183, 203, 268, 270, 275, 322, 324, 325, 326, 345, 447
zone boisée, 275
zone de surveillance, 324
zone dite du « denier », 203
zone du denier, 75, 161
zone refuge, 283
zone rurale, 268
zone stérile, 301
zones boisées, 279
zones frontalières, 180
zones rurales, 207
Zoulous, 217

TABLE DES CARTES

1. Les opérations de guérilla pendant la guerre des Gaules en relation avec
470

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

- le relief, les forêts, le paysage rural ouvert et l'habitat fortifié de petite et moyenne importance, 352.
2. Relations entre la guérilla et l'habitat fortifié de petite et moyenne importance pendant la guerre des Gaules, 353.
 3. La guérilla forestière pendant la guerre des Gaules, 354.
 4. La guérilla rurale pendant la guerre des Gaules, 355.
 5. La guérilla en zone pré-urbaine pendant la guerre des Gaules, 356.
 6. La guérilla en relation avec le relief pendant la guerre des Gaules, 357.
 7. Les actions tactiques de la guérilla pendant la guerre des Gaules, 358.
 8. La guérilla de -58 à -50 (synthèse), 359.
 9. Les ultimes soulèvements des peuples de la Gaule de -42 à -15, 360.

TABLE DES MATIÈRES

Hommages, 6

Remerciements, 6

INTRODUCTION

A). - Pourquoi ce sujet ?, 8

1. Les raisons d'un choix, 8
2. La nature du choix, 10

B). - Problèmes de définitions : cadre géographique, temporel et questions sémantiques, 13

1. Le cadre géographique et la structuration de l'espace, 13
 - a. Les attaches maritimes,
 - b. Les attaches continentales,
 - c. Les montagnes centrales.
2. Le cadre temporel, 16
 - a. La Tène finale ou D,
 - b. Le *terminus ante quem*,
 - c. Le *terminus post quem*,
 - d. Entre ces deux termes.
3. Les questions sémantiques : stratégie, tactique, bataille, combat, 19

C). - Sources et documentation : Une analyse critique, 20

1. L'antiquité, 20
 - a. Les sources littéraires, historiques et géographiques,
 - b. Les sources épigraphiques (inscriptions, graffiti, numismatique) et linguistiques (ethnonymie, toponymie),
 - c. Les sources archéologiques (iconographie, *realia*).
2. Les temps médiévaux, l'Epoque Moderne, la recherche contemporaine, 29
 - a. Sources classiques, archéologie des champs de bataille et archéologie expérimentale,
 - b. Les données comparatives,

471

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

- c. Fil conducteur de l'étude et économie d'ensemble.

I. L'ÉTAT DE GUERRE, 34

A). Les causes et les motifs conduisant au déclenchement de la guerre, 34

1) Traditions guerrières et violence, 34

- a. Un fort esprit de conquête ancré dans la tradition ; la guerre à La Tène B2 et C.
- b. La violence interne,
 - i) Violence endémique,
 - ii) Guerres clientélares et rapports conflictuels de voisinage,
 - iii) Déchirements entre familles, institutions ou partis,
 - iv) Les dégâts collatéraux du mercenariat.
- c. De nombreux signes ostentatoires d'expression de la puissance,
 - i) Les noms de peuples,
 - ii) Les noms d'hommes,
 - iii) Les noms de places fortes et d'établissements spécialisés.

2) Analyse des facteurs, 55

- a. Les causes traditionnelles : Une « *économie de la guerre* » ? ,
 - i. Les crises d'écosystèmes,
 - ii. La quête de nouvelles ressources,
 - iii. La recherche forcée de nouveaux territoires sous l'effet de la pression démographique,
 - iv. La recherche du butin, matériel et humain.
 - v. Le rôle des métaux précieux, armes financières.
- b. Les causes nouvelles : Les guerres étrangères ont-elles contribué à créer de nouvelles dynamiques?
 - i. Les premières guerres contre Rome et leur cortège de confiscations et d'abus en tous genres,
 - ii. L'invasion des Cimbri-teutoniques,
 - iii. Les guerres en réaction à l'entreprise césarienne,
 - iv. Les derniers soubresauts.

B). La guerre et la religion, 78

1. Les rituels guerriers, 80

- a. Le rythme sacré de la guerre,
 - i. La guerre activité saisonnière,
 - ii. Le calendrier gaulois ;
- b. Les aspects religieux d'une campagne militaire,
 - i. La décision d'entrer en guerre, le rôle du conseil armé, le problème des sacrifices humains,
 - ii. La déclaration de guerre : un acte codifié ?
 - iii. Le départ en campagne,
 - iv. La conduite des opérations, les interdits, « *votum* », « *evocatio* » et « *devotio-supplicatio* »,
 - v. L'arrêt des hostilités et ses conséquences pour les parties en présence, les rites de la victoire, une géographie du sacré guerrier.
- c. La chasse, succédané de la guerre à valeur religieuse,
 - i. Une nécessité,
 - ii. Un don des dieux.

2. Peut-on parler d'une religion des armées gauloises? 115

- a. Le culte des « *insigna* » et des « *signa* »,
 - i. Les *realia*...,
 - ii. ...et leur signification militaire...,
 - iii. ... et religieuse,
- b. Cultes militaires et divinités guerrières,
 - i. Les sources de nos connaissances,
 - ii. Divinités des activités pratiques parées de qualités guerrières,
 - 1. Teutates,
 - 2. Lug,
 - 3. Esus,

- 4. Divinités féminines guerrières.
- iii. Divinités du commandement,
 - 1. Taranis,
 - 2. Teutates,
 - 3. Sucellus- Silvanus,
- iv. Divinités de la protection,
 - 1. Belenus,
 - 2. Smertrius-Ogmios,
 - 3. Epona,
- v. Les divinités en rapport avec la nature animale et en lien avec le fait guerrier,
 - 1. Cervidé,
 - 2. Taureau,
 - 3. Cheval,
 - 4. Sanglier,
 - 5. Lion,
 - 6. Loup,
 - 7. Serpent,
 - 8. Conclusion,
- c. Une question en discussion : a-t-il existé ou non un culte du chef?
 - i. Un culte des ancêtres?
 - ii. Un culte du héros?

3. Les frontières de la vie religieuse et les lois de la guerre, 135

- a. Foi, superstitions et croyances,
 - i. La conception de l'âme et de l'au-delà, et le mépris du corps humain,
 - ii. Croyances magiques,
- b. Une loi de la guerre en lien avec le domaine religieux? : la prise du crâne du vaincu,
 - i. Les sources littéraires...,
 - ii. ... confirmées par l'archéologie.

C). Le passage de la paix à la guerre et de la guerre à la paix, 141

1. Les bases juridiques d'un droit de la guerre, 142

2. L'exercice du droit d'initiative, 143

- a. L'ordre d'attaquer,
- b. La nomination aux fonctions militaires,
- c. Entre deux situations extrêmes, le recueil de conseils avisés,

3. Les agents des diplomatie gauloises : un personnel haut en couleur, 146

- a. Hérauts...,
- b. ...et ambassadeurs...,
- c. ...ou rois et autres puissants personnages,

4. Les trêves, les traités et les conventions, 150

- a. Un « *ius in armis* »,
- b. La trêve,
- c. Le traité,
- d. Le droit de relever ses morts et de leur donner une sépulture,
- e. Le trophée,
- f. Guerre juste et injuste,
- g. Le sort des prisonniers : mise à mort ou libération contre rançon.

5. La fin du conflit et le traitement du vaincu, 155

- a. Le traitement individuel du vaincu,
 - i. L'état du terrain à la fin de bataille et les premières mesures physiques à l'encontre du vaincu,
 - ii. Les autres cas de mises à mort,
- iii. La réduction en esclavage,
- iv. La captivité en attente de décision ultérieure,
- v. Remise conventionnelle d'otages,
- vi. Enrôlement dans l'armée du vainqueur,
- vii. Guerres et violences en Gaule à La Tène D.

- b. Le traitement économique du vaincu,
 - i. L'état matériel du terrain après la bataille,
 - ii. Pillage...,
 - iii. ... et butin,
- iv. Paiement d'un tribut,
- v. Engagements sous serments,

II. LE FACTEUR HUMAIN, 176

A). La mobilisation des armées : problèmes techniques, 176

1. Les problèmes de la mobilisation, 176

- a. La montée en puissance de l'armée de *Vercingetorix*,
- b. La levée de l'armée armée de secours d'*Alesia*.

2. La convocation, 179

- a. Le lancement et l'adresse des convocations,
- b. Les dates de la tenue de ces rassemblements,
- c. Les lieux de rassemblements.

3. Les délibérations, 183

- a. Environnement religieux,
- b. Discours et harangues,
- c. Engagements sous serments.

4. La constitution des armées, 184

- a. Les formations,
- b. Le commandement et l'organisation,
- c. L'articulation des armées.

5. Les forces sur le champ de bataille, 189

- a. L'acheminement des troupes,
- b. Le déploiement des troupes,
- c. L'ambiance du champ de bataille,
- d. La démobilisation des troupes.

B). Le problème du personnel guerrier, 193

1. La question des effectifs* et de leur articulation, 193

- a. Effectifs globaux,
- b. Effectifs de la cavalerie/infanterie,
- c. Effectifs des garnisons.

2. La classe militaire, 197

- a. Son prestige,
- b. Ses relations avec les représentants de la classe subalterne,
- c. Sa richesse,
- d. Ses qualités d'esprit et qualités morales,
- e. Son autorité,
- f. La place du chef au combat,
- g. Les caractères physiques.

3. Les autres guerriers, 202

- a. Le « *menu peuple* »,
- b. Existait-il des groupes armés permanents de professionnels ?
 - i. Le peuple des « *Budenicenses* »,
 - ii. Les « *Ambactes* » et « *Soldures* »,
- iii. Les mercenaires.

4. La chaîne hiérarchique et la transmission des ordres, 209

- a. La chaîne de commandement,
- b. La transmission des ordres.

5. Les non combattants et leur place dans le fait guerrier, 210
6. Les honneurs ou l'opprobre : récompenses et sanctions, 212

- a. Les honneurs décernés aux guerriers victorieux,
- b. L'opprobre qui frappe les défaillants.

C). Un facteur d'efficacité ou de faiblesse : le moral, 215

1. Que sait-on de la psychologie du combattant et de la valeur combative du guerrier des armées celtiques? , 215
 - a. La vaillance des gaulois était légendaire,
 - b. Les témoignages.
2. Les motivations et autres ressorts, 217
 - a. Des guerriers motivés,
 - b. L'explication des différences de comportement,
 - c. La coercition (force) et la manipulation (ruse) comme succédané.

III. L'ART MILITAIRE, 220

A). Les « armes » tactiques, la tenue, l'armement et l'équipement des combattants, 220

1. L'armement gaulois de La Tène D : quelques généralités, 220
2. Le costume de guerre, 224
3. L'armement des guerriers, 225
 - a. Les protections,
 - Protections pectorales,
 - Caparaçons,
 - Protection de la tête,
 - Bouclier,
 - Efficacité de cet armement défensif,
 - a. Les armes offensives,
 - Epée,
 - Lance, 231,
 - Les armes de jet - javelots ; arcs et flèches ; frondes et leurs projectiles ; pierres à lancer à la main; effets de ces traits ; poignard ou coutelas -.
 - b. Les armes de circonstance,
 - Armes incendiaires,
 - Projectiles d'écrasement,
 - Hache d'armes.
4. Les armes « tactiques », 247
 - a. L'infanterie,
 - b. La charrerie,
 - c. Les troupes montées,
 - d. Les troupes légères,
 - e. Les soutiens et leur effet sur l'économie de guerre.

B). Peut-on parler de « conceptions stratégiques » ? 264

1. Stratégie... n'est pas tactique... ni combat. Les théories à l'épreuve de quelques faits, 264
 - a. Stratégie,
 - b. Tactique,
 - c. Les modes de combat gaulois et le champ de bataille.
2. Défense du territoire et défense du peuple, 272
 - a. L'influence de la géographie et la valorisation des données naturelles,
 - b. L'art de la fortification : l'oppidum et les camps, rempart,

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

portes, tours, fossé,

c. Et la guerre sur mer?

C). Les problèmes tactiques : quelques facteurs d'efficacité, 283

1. Les exercices et l'entraînement au combat, 283
2. Les mouvements, marches, déplacements et franchissements, 284
3. La contre-mobilité tactique, 286
4. Attaque et défense des oppida et des camps, 287
5. Renseignement et ruse, 293
6. Un cas particulier : le combat de nuit, 295
7. La logistique : faits et méfaits, 297
8. Au total, la durée des opérations et les limites du système de guerre celtique, 300

CONCLUSION, 303

A). Bilan des guerres, 303

1. Un problème méthodologique, 303
2. Les conséquences, 305
 - a. Les conséquences politiques,
 - b. Les aspects militaires,
 - c. Les aspects démographiques,
 - d. Les ruines matérielles et les gains,
 - e. Les traumatismes sociaux et moraux.

B). Peut-on identifier des constantes, des disparitions et des innovations ? 313

1. Les grands principes de la guerre, 313
 - a. Les trois hyper-principes
 - i. L'économie des forces ou la bonne gestion des moyens,
 - ii. La liberté d'action,
 - iii. La surprise et son corollaire, la sûreté.
 - b. Les quatre principes secondaires
 - i. La concentration des efforts,
 - ii. L'unité d'action ou de commandement,
 - iii. Les forces morales,
 - iv. Le renseignement.

2. Les deux paramètres de la manœuvre, 316

- a. La puissance de choc,
- b. La mobilité,

3. Les lacunes du système, 316

C). Emprunts et influences, 317

1. Les Grecs et les Carthaginois, 317
2. Les Romains et les Ibères, 318
3. Les Germains et les Bretons, 320

ANNEXES, 321

GLOSSAIRE, 321

ABRÉVIATIONS ET SIGLES USUELS, 329

BIBLIOGRAPHIE, 331

CARTES, 365

476

Cette thèse est référencée dans le catalogue national du SUDOC(<http://www.sudoc.abes.fr>).

Elle est consultable sur place à la Bibliothèque Serpente, cote BUT 6896.

Bibliothèque Serpente Maison de la recherche,

28 rue Serpente

75006 PARIS

01 53 10 57 47

INDEX GÉNÉRAL, 374

TABLE DES CARTES, 447

TABLE DES MATIÈRES, 448

CRÉDIT ICONOGRAPHIQUE, 453

RÉSUMÉS, 453

MOTS CLÉS, 455

CRÉDIT ICONOGRAPHIQUE

P. 1, première page de couverture : guerriers gaulois de LT D2a (milieu du –Ier s.), dessin et cliché André RAPIN (*in* : DEYBER, 1987b, p. 77).

P. 335-344, cartes 1 à 9 : conception et réalisation Alain DEYBER.

RÉSUMÉ en français

On a abondamment traité, depuis la Renaissance, de l'art militaire des Grecs et des Romains, mais très peu de la guerre dans la civilisation celtique et particulièrement jamais sous un angle militaire. Dans la société gauloise de la fin de l'Indépendance, la guerre était un phénomène quasi permanent. Des générations d'historiens ont expliqué sa présence par le seul jeu des événements, à l'image des auteurs anciens. A ces causes directes, *mécaniques*, il convient d'en examiner d'autres, plus profondes : longues traditions guerrières et violence latente multiforme aboutissant parfois à un hallucinant carnage, conceptions religieuses exaltant le héros et le sacrifice suprême, société dont les fondements matériels reposent sur une véritable « économie de la guerre », le tout sur fond de conflits avec l'étranger. Mais les recherches de la génération écoulée, tant en France qu'à l'étranger, portant sur l'Antiquité ou sur des périodes plus récentes en Europe comme dans d'autres parties de la planète, incitent à aborder le sujet d'un point de vue entièrement renouvelé et systémique. C'est toute l'organisation sociale, c'est le système même des *civitates* naissantes qui est tendu vers la guerre.

L'art de la guerre à La Tène D ou finale (-IIe/-Ier s.) a visiblement connu de profondes mutations par rapport à la période antérieure (La Tène C ou moyenne). : mise en place progressive d'un processus de décision codifié, structuration des forces, accroissement des effectifs, développement d'un art du commandement sur fond de préoccupations stratégiques embryonnaires et leur traduction tactique sur le terrain modifiant la manière traditionnelle de combattre. On perçoit ainsi mieux comment les Gaulois voyaient, pensaient et faisaient la guerre : la diversification de l'armement précède ou accompagne le développement des Armes « tactiques » et, en particulier, celui des troupes montées, véritable fer de lance des armées ; dans l'infanterie, substitution partielle de formations plus légères et mobiles à l'antique phalange grecque ; développement des fortifications et premiers balbutiements dans l'art de la poliorcétique. Certains nobles – les *equites* – tentent de détourner cette force naissante à leur seul profit, faisant de la guerre un métier à part, une activité de professionnels et non plus un spectacle d'*amateurs* en quête d'émotions fortes.

Et si la guerre en Gaule n'était pas un simple fait de civilisation, mais le fondement même de la société gauloise ?

C'est notamment ce que montre cette thèse qui aborde les divers aspects de ce problème central de l'histoire et suggère des voies de recherche novatrices qui intéresseront les historiens mais aussi les militaires et un public cultivé.

Alain Deyber, administrateur civil hors classe, bi-admissible à l'agrégation d'histoire et archéologue, a enseigné pendant quelques années l'histoire militaire, la stratégie et la tactique aux écoles militaires de Saint-Cyr-Coëtquidan.

TITRE en anglais

Celtic strategies, tactics and techniques of war in Gaul during the late La Tène period (from La Tène D1 to the romanization - IInd / Ist centuries BC).

Summary

Since the Renaissance period, the Greeks' and the Roman's military art have regularly been studied. However, very few have been the researches on Celtic civilization, especially in a military perspective. War was almost a permanent phenomenon in the Gallic society at the end of its Independence. Just like the ancient authors had, generations of historians have explained its presence by associating it with a mere series of events. One must nevertheless examine other, deeper causes, which are not merely direct or mechanical. Among these, one has to mention long war traditions, many fold violence in the latent state which often ends up in amazing massacres, religious conceptions which glorify heroes and extreme sacrifice, a society based on a genuine "economy of war", in a background of conflicts with foreign nations. Yet, the research led by the last generation on Antiquity and more recent periods in Europe or other parts of the world (be it in France or abroad), make it necessary to tackle the topic from a brand new systemic angle. The whole social organization, the very system of emerging *civitates*, is war-bound.

The art of war during the La Tène D or final period (IInd / Ist centuries BC). obviously met deep mutations when compared to the previous period (La Tène C or average period): gradual enforcement of a codified decision process, organization of the forces, increasing manpower, development of the art to command in a context of embryonic strategic concerns which, on the battlefield, modify fighting techniques. One thus understands better how the Gaul considered, thought or made war: the diversification of armament precedes or goes along with the development of tactical weapons, and particularly of mounted troops, sheer spearheads of armies. In infantry, the ancient Greek phalanx is replaced by lighter and more mobile units. Fortifications increase in number and the art of *poliorcetics* emerges gradually. A few noblemen - the *equites* - attempt to take over this emerging force, turning war into a genuine profession instead of an amateurish performance for the sake of excitement.

What if war in Gaul wasn't a mere feature of civilization, but on the contrary, the very basis of Gaul society?

This is, amongst other concerns, what this thesis endeavours to show. It tackles the sundry aspects of this paramount issue in history, and suggests new research paths, which historians, military men and the learned readers might enjoy.

Alain Deyber, civil administrator and archaeologist, taught military history, strategy and tactics at the Saint-Cyr-Coëtquidan Military Schools for a few years.

DISCIPLINE – SPÉCIALITÉ DOCTORALE

Histoire et civilisation de l'Antiquité.

MOTS CLÉS

Guerre / Lutte armée entre Etats, *civitates*, groupes sociaux.

Sortes de guerres. Guerre « nationale ». Guerre de cités. Guerre civile. Guerre classique. Guerre clientélaire. Guerre coloniale. Guerre de décolonisation. Guerre étrangère. Guerre intestine. Guerre régulière. Guerre de religion. / Guerre sur mer. Guerre terrestre. / Guérilla. Guerre irrégulière. Guerre de libération. Guerre de partisans. Guerre révolutionnaire. « Petite guerre ». / Guerre défensive. Guerre offensive. Guerre de conquête. Guerre de style direct. Guerre de style indirect. / Guerre déclarée. Guerre larvée. Guerre limitée. Guerre préventive. Guerre totale. / Guerre d'usure ou mobile d'usure. / Guerre de mouvement. Guerre de position. Guerre de siège. Guerre végétale. / Guerre juste. Guerre injuste.

Déclencher une guerre. Conflit. Déchirements. Expression de puissance. Lutte armée. / Traditions guerrières. Violence.

Art de la guerre, art militaire.

Paramètres de la manœuvre. Puissance de choc. Mobilité.

Principes de la guerre. Economie des forces ou bonne gestion des moyens. Liberté d'action. Surprise. Sûreté. Concentration des efforts. Unité d'action ou de commandement. Forces morales. Renseignement.

Logistique. Animaux de bât. Approvisionnements. Armement. Bagages. Base logistique. Bâteaux. Chaîne logistique. Chariots. Convois. Déplacements. Dépôts. Economie de guerre. Fabrications. Fourniment. Intendance. Ligne de communications ou d'opérations. Matériel. Ravitaillements. Rechanges. Services. Soutiens. Stocks. Train. Transports. Vêtements. Vivres. Voitures.

Stratégie. Stratégie alternative. Stratégie d'attrition. Stratégie défensive. Stratégie de la « terre brûlée ». Stratégie des dominos. Stratégie des moyens. Stratégie directe. Stratégie frontale. Stratégie globale. Stratégie indirecte. Stratégie maritime. Stratégie militaire. Stratégies mixtes.

Tactique. Armes « tactiques » - infanterie, charrierie, troupes montées, troupes légères, soutiens-. Tactique d'usure. Tactique de l'infanterie. Tactique de la cavalerie. Tactique de la « tache d'huile ». Tactique de « l'enclume et du marteau ». Tactique des armes combinées. Tactique des nomades du « frappe et esquive ». Tactique des partisans. Tactique du « bouclier et de l'épée ». Tactique du « changement de base d'opérations ». Tactique du harcèlement.

Formations. Ailes. Arrières. Avants. Base. Centre. Colonne. Déploiement. Dispositif. Flancs. Flanc-garde. Formation... compacte, ... de combat, ... de la tortue, ... en carré, ... en coin, ... en marche, ... en triangle, ... ouverte, ... serrée, ... statique, ... tactique. Front. Ligne. Ligne d'arrêt. Réserves. Vagues d'assaut.

Fortifications. Camps. Flanquement. Fort. Forteresse. Fortifications « du moment », ... « permanentes », ... de campagne, ... rurales, ... « urbaines ». Fossé. Portes. Rempart. Sape. Siège. Tours. Tranchées. *Oppidum*. Ouvrages.

Organisation de la guerre.

Armée. Armée d'invasion, ... de campagne, ... de manœuvre, ... de masse, ... de métier, ... de réserve, ... de secours, ... privée, ... régulière, ... irrégulière. / Armée de *civitas*, ... nationale, ... de *pagus*. / Défense du peuple. Défense du territoire. / Conscription. Convocation. Effectifs ... présent, ... réalisé, ... théorique. Entraînement. Exercices. Formation. Garnison. Mobilisation. Démobilisation. Pertes. Rassemblement. Recrutement. Relève.

Organisation. Chaîne hiérarchique ou de commandement. Chefs. Classe militaire. Commandement. Etat-major. Transmission des ordres. / *Autres Guerriers subordonnés*. Ambactes. *Budenicenses*. Mercenaires.

Non combattants. Enfants. Femmes. Malades. Neutres. Non mobilisés. Vieillards. /

Moral. Coercition – force -. Ethologie. Manipulation – ruse -. Motivation. Psychologie. Vaillance. Valeur combattive.

Faits de guerre, opérations des guerre.

Faits historiques. Grande Guerre. Guerre celtibérique. Guerre cimbrique ou cimbro-teutonique ou des Cimbres et des Teutons. Guerre contre Carthage. Guerre civile romaine. Guerres civiles romaines des deux triumvirats. Guerre contre *Sertorius*. Guerre des Gaules. Guerres gauloises contre Rome. Guerres grecques.

Opérations (mots classés par ordre alphabétique). Actions offensives, ... défensives, ... d'éclat. Approche. Appui. Assaut. Attaque, ... surprise. Avance. / **Base** d'opérations. Bataille. Blocus. Butin – faire du ...-. / **Carnage**. Champ de bataille, ... d'honneur. Charge. Combat, ... de nuit. Contact - prise de ...-. Contre-attaque. Contrôle de territoire. Contrôle de zone. Coup d'arrêt. Coup de main. Couverture. / **Débâcle**. Débarquement. Déception. Déconfiture au sens de défaite. Décrochage. Défense. Déroute. Destruction. Dévastations. Diversion. Dommages consécutifs à la guerre / **Échec**. Échelade. Embuscade. Engagement. Escalade. Expédition. Exploits. / **Faits**. Hauts faits. Forêt – guerre en ...- Franchissements. / **Guérilla**. / **Harcèlement**. / **Infiltration**. Invasion. Investissement. / **Manœuvres**. Marais – guerre des ...-. Maraude. Marches. Marches forcées. Contre-marches. Massacre. Mobilité. Contre-mobilité. Montagne – guerre en ...-. Mouvements. / **Occupation**. Occuper une position. / **Pacification**. Percée. Pillage. Prises de guerre. Progression. / **Quadrillage**. / **Raid**. Ravages. *Razzia**. Reconnaissance. Recueil. Renseignement. Repli. Représailles. Résistance. Retraite. Ruse de guerre. / **Siège**. Soutien. Stratagème. Succès. Surprise. / **Tenir** – un point -. Tir. Tir de neutralisation, ... de barrage. Tuerie. / **Victoire**.

Peuples et hommes de guerre.

Adversaire. Ami. Ennemi. / Brave. Déserteur. Fuyard. Lâche. Transfuge. / Chef. Grand chef. Stratège. Tacticien. / Combattant. Non combattant. / Espion. / Guerrier. Héros. Militaire. Soldat. / Mobilisé. Démobilisé. / Renfort(s). Réserve(s). Troupe(s). / Tenue. Armement. Equipements divers. /

Peuples. Barbares. Bretons. Carthaginois. Celtes. Celtibères. Gaulois. Germains. Grecs. Ibères. Romains.

Phases de la guerre. *Phase diplomatique.* Ambassadeur. Diplomate. Diplomatie. Echanges. / *Crise.* Alerte. Conseil armé. Conseil de guerre. Décision d'entrer en guerre. Déclaration de guerre. Délibérations. Discours. Harangues. Hérauts. Pied de guerre. Perception des armes et fourniments/ *Croyances.* Interdits et Tabous. Religion. Rites. Sacrifices. / *Départ en campagne.* Interdits. Tabous. / *Droit de la guerre.* Droit d'initiative. Lois de la guerre. Conventions. Serments. Traités. Trêves. Parlementaires. / *Hostilités.* Ouverture des hostilités. Cessation des hostilités. Conduite des opérations. / *Fin du conflit.* Capitulation. Défaite. Déroute. Reddition des armes. / *Traitement du vaincu.* Captivité. Esclavage. Mise à mort. Otage. Prisonnier. Rançon. Torture. Tribut. Vaincu. / *Vainqueur.* Honneurs de la guerre. Rites de la victoire. Récompenses. Sanctions. / Avant-guerre. Après-guerre. Entre-deux guerres. Conséquences de la guerre – politiques, militaires, démographiques, matérielles, sociales et morales

Relatif à la guerre.

Allié. Coalisé. Coalition. / Belligérant. Non-belligérant. Non-combattant. Neutre. / Belliqueux. Guerrier. / *Casus Belli* – acte hostile propre à déclencher une guerre -. / Défaitisme. Défaitiste. / Exploiteur. Profiteur de guerre. / Escalade. Désescalade. / Emprunts et influences. Inter-actions.

INTITULÉ ET ADRESSE DE L'ÉCOLE DOCTORALE

N°1 : Mondes Anciens et Médiévaux.